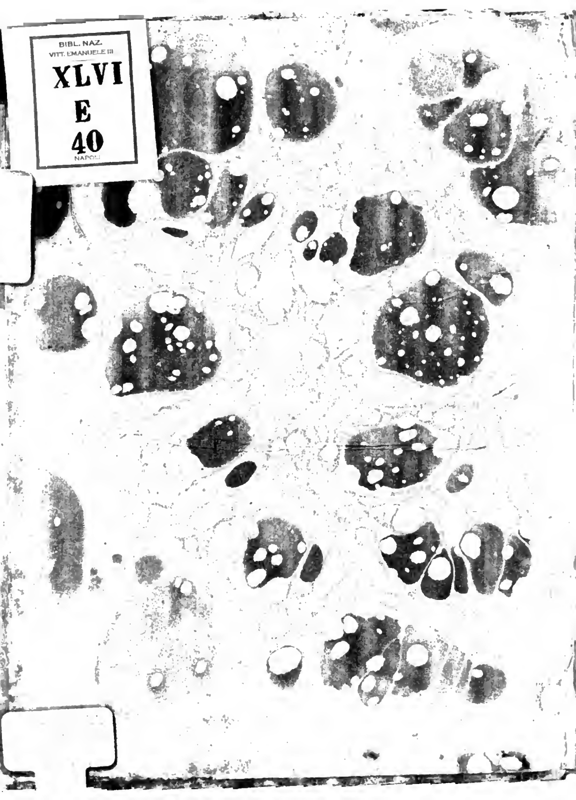



BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
XLVI
E
40
NAPOLI



INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS.

TOME SEPTIEME.



INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS;

Où l'on voit l'origine, la révolution & la situation présente des différents Etats de l'EUROPE, de l'ASIE, de l'AFRIQUE & de l'AMERIQUE:

Commencée par le Baron DE PUFENDORFF, *augmentée par M.* BRUZEN DE LA MARTINIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, considérablement augmentée, corrigée sur les meilleurs Auteurs, & continuée jusqu'en mil sept cent cinquante,

Par M. DE GRACE.

TOME SEPTIEME



A PARIS,

Chez { MERIGOT, pere, Quai des Augustins, près de la rue Gilles-Cœur.
GRANGE, Libraire-Imprimeur, Grand'Salle du Palais, & rue de la Parcheminerie.
HOCHEREAU, l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la Descente du Pont-Neuf, au Phénix.
ROBUSTEL, Quai des Augustins, près la rue Pavée.
MERIGOT, fils, Quai de Conti, au coin de la rue Guénegaud.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

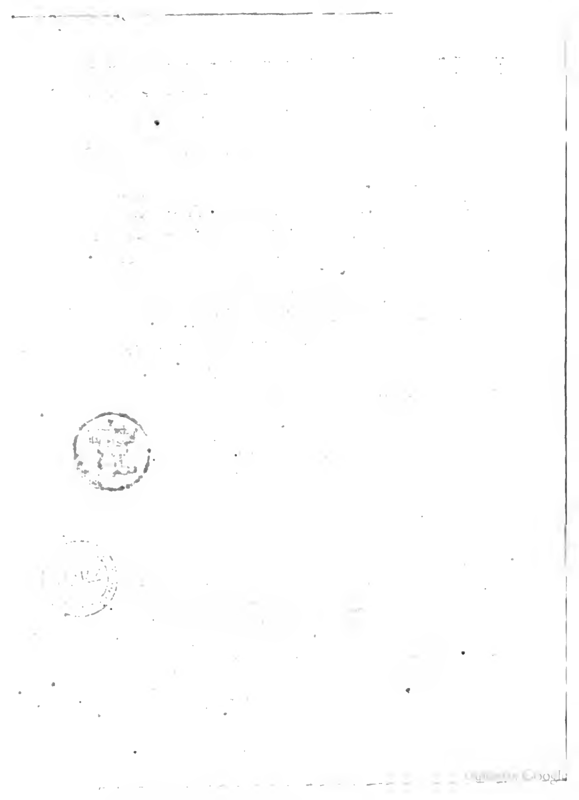


TABLE
DES CHAPITRES

Qui sont contenus dans le septieme Volume.

Fin de la Table.



⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗⊗

EXPLICATION

Du Fleuron, & des Vignettes du ſeptieme Volume.

LE Fleuron repréſente l'ancienne & la nouvelle Aſie. L'ancienne eſt déſignée par une femme endormie ſur une eſpece de tombeau, & elle eſt caracteriſée par un Génie qui joue avec un Caſque, ancien ornement de tête des Guerriers. La nouvelle Aſie eſt reconnoiſſable par le ſymbole du Chameau ſur lequel elle eſt placée, & par ſont urban à la moderne.

La Vignette du Chapitre Ier. qu'on voit à la tête de l'hiſtoire de Macédoine, repréſente Alexandre le Grand, qui rend la Couronne de Carie à la Princeſſe Ada, derniere Souveraine de ce pays. On emporte le corps de l'uſurpateur, & dans un coin de l'Eſtampe, on apperçoit ſon épouſe qui paroît fondre en larmes.

La Vignette qui eſt à la tête du Chapitre XII. repréſente allégoriquement la deſtruction de l'Empire Grec par Mahomet II. On y voit Conſtantin que l'Empereur Ottoman fait dépouiller des marques de ſa dignité. La ſcene ſe paſſe dans l'Hippodrome.

Le ſujet de la Vignette du Chapitre XV. eſt l'époque du fameux ſchiſme qui diviſe les Mahométans entre la ſecte d'Omar & celle d'Ali. Un homme de chaque côté préſente la formule des malédictions dont s'accable chaque Parti.

On voit dans la Vignette du XVIe Chapitre l'infortuné Bajazet humilié par Tamerlan. On ſçait que le plus grand nombre des Auteurs, & les plus exacts, ont juſtifié la mémoire de Tamerlan en cette occaſion, & ils ont fait voir que le Prince Tartare avoit agi noblement avec ſon priſonnier. On n'a choiſi ce ſujet, quelque contraire qu'il fût à la vérité hiſtorique, que parce qu'il eſt plus pittoreſque.

La Vignette du Chapitre XXV. eſt la conquête de la Chine par les Tartares Man-tcheoux. On y voit le couronnement d'un jeune Prince Tartare habillé à la Chinoiſe, que les Chinois ſont obligés de reconnoître pour leur Empereur.



INTRODUCTION

Stades Grecs anciens dont se servoient les Ingenieurs d'Alexandre dont 1111. font un degre de G. Cercle.

2 4 6 8 10 12000. St.

Stades Grecs ordinaires dont 700. respondent a un degre de G. Cercle.

1 2 3 4 5 6 700. St.

Triballes

Macedoine

Thrace

Pellas

Phrygie

Basse

Cappadoce

Cilicie

I. de Crete

I. de Cypre

Pont Eu

Boristhene

Mer Mediterranee

Cyrene

Catabathmus

Cyrenaique

Autels des Philenes

Temple de Jupiter Ammon

Memphis

Lac de Moeris

Arsinoe

Alexandrie

Bouches du

Jerusalem

Palestine

Petra

Arabie Petree

Ægypte

Thebaide

Lycopolis

Coptos

Thebes

Syene

Berenice

Libie

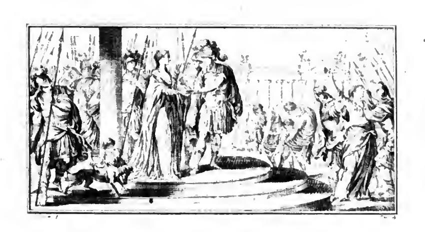
Ethiopie

Cataractes

Rouge

Occident

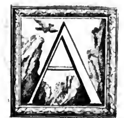
C. Beauvais Sculp.



INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CHAPITRE PREMIER.

ROYAUME DE MACÉDOINE depuis Alexandre le Grand jusqu'à la conquête des Romains.



VANT le regne de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, la Macédoine n'avoit joué qu'un foible rôle, & la situation où elle avoit toujours été ne permettoit pas d'imaginer, qu'on y dût forger les fers qui asservirent la Grece pendant quelque temps. Les grandes qualités de Philippe & ses talents supérieurs en tirant la Macédoine du plus profond abaissement où elle étoit, éleverent cet Etat au plus haut point de gloire. Alexandre, moins prudent & moins politique que son pere, au lieu de travailler à affermir l'Empire dont il devenoit le maître, ne songea qu'à l'agrandir, & l'écrasa sous son propre poids.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Enyvré de la folle ambition de faire des conquêtes, il ne fut pas plutôt

ROYAUME DE MACEDOINE.

en possession de la Perse, qu'il forma le projet d'aller soumettre les Nations voisines. Il fit de grands préparatifs pour la conquête des Indes, & se mit en marche à la tête de cent vingt mille hommes. Après avoir traversé en dix jours la Bactriane & le Mont Caucase, ou Parapamise, il entra dans Alexandrie, déposa le Gouverneur de cette ville sur les plaintes des habitants, & nomma Nicanor à sa place. Alexandre se rendit ensuite à Nicée, s'avança jusques sur les bords du fleuve Cophès, d'où il envoya un Hérault sommer les peuples voisins de le reconnoître pour Souverain. Plusieurs Princes effrayés par le récit de ses exploits, se hâterent de lui rendre hommage, & de ce nombre fut Taxile, maître d'un Royaume puissant & fertile. La soumission de ce dernier & les offres de services qu'il fit au Roi de Macédoine furent agréablement reçues, & récompensées par de grands présents. Taxile, à la priere d'Alexandre, consentit à servir de guide à Ephestion & à Perdiccas, chargés de réduire les peuples qui avoient témoigné peu d'égards aux sommations qu'on leur avoit faites. Astès, Roi de la Peucélaotide, perdit la vie & son Royaume en voulant résister. Les Aspiens, les Thyréens & les Arasaciens, petits peuples des environs du fleuve Choès, s'opposerent vainement au passage des troupes conduites par Alexandre lui-même; ils furent bientôt mis en fuite, & totalement défaits. Les habitants de Nysa se rendirent d'eux-mêmes, & Alexandre les traita avec beaucoup de bonté.

Les autres peuples se rassemblerent, formerent une armée & attaquerent les Macédoniens. La bataille fut sanglante, & Alexandre ne dut la victoire qu'à l'extrême valeur de ses troupes, qui avoient à combattre des hommes animés par la fureur & le désespoir. La prise de Mazaga suivit de près, malgré la vigoureuse défense des habitants. Le Roi de Macédoine reçut un coup de fleche à la jambe en montant à l'assaut pour s'emparer de cette ville, & il fut repoussé plusieurs fois. Enfin la Reine Cléophès qui y commandoit lui apporta de grands présents, & implora la clémence du vainqueur. Alexandre fit une réception favorable à cette Princesse & lui rendit sa couronne; & on prétend qu'elle eut au bout de quelque temps un fils qui regna après elle. Les Baziréens & les Oréens furent ensuite réduits, & la fortune qui n'abandonna jamais Alexandre dans ses entreprises, lui fit surmonter en toute occasion les difficultés qu'il rencontroit. Eryce ou Aphrice à la tête d'une armée auroit pu donner de l'occupation aux Macédoniens; mais il fut assassiné par ses troupes qui, appréhendant le ressentiment d'Alexandre, lui présenterent la tête de leur Général. Depuis cet évenement le Roi de Macédoine ne trouva plus d'obstacles jusqu'au fleuve Indus, sur les bords duquel il arriva en treize jours de marche. Il fit reposer son armée pendant un mois, traversa ensuite le fleuve & se remit en marche. Omphis, à la tête d'un corps de troupes, vint alors à sa rencontre, lui apprit la mort de son pere Taxile, & lui remit ses Etats entre les mains. Alexandre touché du procedé d'Omphis, lui permit de prendre le diadême & le nom de Taxile, le rendit possesseur du Royaume de son pere, & lui fit de magnifiques présents.

Alexandre marche contre Porus.

Cependant Abisare & Porus qui regnoient tous deux au-delà de l'Hydaspe, se déterminerent à s'opposer aux progrès d'Alexandre. Abisare changea bientôt de sentiment, & fit ses soumissions; mais Porus plus hardi

ROYAUME DE MACEDOINE.

& plus courageux, s'avança vers les frontieres de son Royaume avec une armée forte de cinquante mille hommes de pied, de trois mille chevaux, & d'un grand nombre de chariots armés & d'éléphants. Alexandre, informé des résolutions du Prince Indien, prit les troupes de Taxile, quelques éléphants, & campa sur le rivage de l'Hydaspe, vis-à-vis de celui où Porus l'attendoit. La fonte des neiges avoit tellement grossi les eaux du fleuve, que le passage en paroissoit impraticable. Alexandre, que cet obstacle ne rebutoit pas, examina lui-même si l'on ne trouveroit pas quelqu'endroit par où on pût tenter le passage sans que l'ennemi s'en apperçût. Ses recherches ne furent pas inutiles; il découvrit un peu plus haut une isle remplie de grands arbres, & propre à cacher un certain nombre de soldats. Il forma aussitôt le projet de se servir de ce lieu, & après avoir donné des ordres dans son camp, il se rendit vis-à-vis de l'isle avec sa phalange & l'élite de son armée. Une grande obscurité qui suivit un violent orage favorisa les desseins d'Alexandre; ce Prince fit le trajet sans opposition, & aborda enfin au rivage désiré.

Défaite de Porus.

Il rangea aussitôt ses soldats en bataille, & s'approcha de l'armée Indienne. Porus, ne pouvant croire qu'Alexandre eût eu la témérité de traverser le fleuve, se contenta d'envoyer un de ses fils à la tête d'un détachement pour aller reconnoître quelles étoient les troupes qu'on voyoit avancer. Le jeune Prince attaqua bientôt Alexandre, mais le bonheur ne répondit pas à son courage; il fut tué, ainsi qu'un grand nombre des siens, & les autres furent mis en fuite. Le Roi Indien instruit de la mort de son fils & de l'arrivée d'Alexandre, se trouva dans un fâcheux embarras. Il n'osoit dégarnir le rivage, parce qu'il appréhendoit que les troupes Macédoniennes ne profitassent du moment pour traverser le fleuve. D'un autre côté, il sentoit la nécessité d'aller à la rencontre de son ennemi. Il prit ce dernier parti, & laissant quelques troupes sur les bords de l'Hydaspe, il marcha avec le reste de son armée contre Alexandre. La victoire fut long-temps disputée, & elle ne se seroit pas encore sitôt déclarée en faveur des Macédoniens, si les éléphants n'eussent mis le désordre parmi les Indiens, & si les troupes qui étoient au-delà du fleuve ne fussent arrivées au secours d'Alexandre. Porus, percé de plusieurs coups, se défendit jusqu'à ce qu'il n'eût plus la force de soutenir ses armes. Alors on l'emporta dans sa tente, & Alexandre qui avoit conçu une singuliere estime pour sa valeur, employa divers moyens pour le porter à se rendre. Un des amis de Porus sçut enfin l'engager à paroître devant le Roi de Macédoine. Le Prince Indien parla en cette occasion avec tant de grandeur d'ame & de fermeté, qu'Alexandre, non content de lui rendre le thrône qu'il avoit occupé, agrandit encore ses Etats par les nouvelles conquêtes qu'il fit.

Alexandre fut plus flatté de sa victoire sur Porus que de toutes celles qu'il avoit remportées jusqu'alors, & pour en conserver la mémoire, il fit bâtir une ville qu'il nomma Nicée. Tous ceux qui s'étoient signalés dans la bataille furent récompensés magnifiquement; on offrit des sacrifices & on célebra des jeux publics. La terreur des armes d'Alexandre obligea un grand nombre de villes & de bourgades à faire hommage à ce Prince par leurs Députés. Le Roi de Macédoine satisfait de leur soumission en augmenta

ROYAUME DE MACEDOINE.

le Royaume de Porus qui l'accompagnoit. Reconnu pour Souverain dans tout le pays au-delà de l'Hydaspe, Alexandre s'embarqua sur l'Acesine qu'il passa avec de grandes difficultés, & après avoir perdu plusieurs de ses soldats. Arrivé de l'autre côté, il chargea Cratere, Cenus & Epheſtion de soumettre les pays en deçà de l'Hydraote, pendant qu'il alloit subjuguer les peuples au-delà de ce fleuve. Il prit Sangala, fit tuer les Indiens qui s'y étoient retirés après avoir été battus, & détruisit jusques dans leurs fondements les murailles de la ville. La févérité qu'il montra en cette occasion intimida les peuples voisins, qui se soumirent sans résistance. Sopite & Phégelas, tous deux Rois de quelques-unes de ces contrées, vinrent trouver Alexandre, lui offrirent de grands présents, & l'engagerent à séjourner plusieurs jours dans leurs palais. Cependant les soldats Macédoniens informés que les Indiens, contre qui on vouloit encore les mener, étoient les plus redoutables & les plus nombreux du pays, commencerent à murmurer hautement. Alexandre employa vainement tous les moyens qu'il put imaginer pour les encourager, ils s'obstinerent à demander leur retour dans la Macédoine, & le Roi céda enfin à leur desir.

Avant que de se mettre en marche, Alexandre voulant que les Indiens qui ne l'avoient pas vû pensassent qu'il étoit un homme extraordinaire, fit dresser douze autels d'une prodigieuse hauteur, avec des inscriptions fastueuses. Il laissa aussi des armes & plusieurs meubles d'usage journalier, & eut soin qu'on les fit beaucoup plus grands qu'ils ne devoient l'être. En partant du pays, il en donna le gouvernement à Porus, repassa l'Hydraote, & arriva sur les bords de l'Acesine, où il se prépara à retourner par l'Océan. On construisit un grand nombre de galeres, & lorsqu'elles furent en état toute l'armée s'embarqua, & suivit le cours de l'Acesine. Après quelques jours de navigation, Alexandre descendit sur le rivage, & entra dans le pays des Malliens & des Oxydraques, peuples les plus belliqueux de ces contrées. Il attaqua d'abord les nations voisines, qui se défendirent si vigoureusement, que plusieurs Macédoniens perdirent la vie. La résistance de ces Indiens ne put les sauver; réduits à s'enfermer dans la derniere de leurs villes, & n'espérant plus tenir davantage, ils mirent le feu à leurs maisons, & se précipiterent dans les flammes avec leurs femmes & leurs enfants.

Alexandre marcha ensuite contre les Malliens qui s'étoient joints aux Oxydraques, & leur livra bataille. Ces peuples, après s'être défendus quelque temps, prirent la fuite, & se sauverent dans la ville la plus proche & la mieux fortifiée. Ils y furent bientôt assiégés, & le Roi de Macédoine ne tarda pas à faire monter à l'assaut. L'ardeur téméraire de ce Prince pensa lui coûter la vie; arrivé sur le rempart, il se précipita seul dans la ville, & se trouva ainsi exposé à tous les coups. Ses soldats cependant faisoient tous les efforts imaginables pour parvenir jusqu'à lui, & si plusieurs Capitaines n'eussent sauté des murailles en bas, & ne l'eussent couvert de leurs boucliers, il seroit tombé entre les mains des Indiens. Les soldats réussirent enfin à enfoncer une des portes, & il étoit temps qu'ils approchassent, car ceux qui défendoient Alexandre étoient prêts à succomber. Les troupes Macédoniennes furieuses de voir leur Roi étendu sur la poussiere & sans mouvement, crurent qu'il étoit mort, & massacrerent les Indiens sans distinction

d'âge ni de sexe. Pendant qu'elles s'occupoient ainsi de leur vengeance, Alexandre fut transporté dans sa tente, où on lui tira du corps le trait qui l'avoit blessé. Il soutint l'opération avec beaucoup de fermeté, mais le sang qu'il perdit lui causa une foiblesse qui effraya ses courtisans. Cet accident n'eut pas néanmoins de suites dangereuses, & sa santé se rétablit en peu de temps. Les Oxydraques vinrent alors lui faire hommage, & Alexandre reprit la route de l'Océan. Plusieurs peuples lui firent leurs soumissions sans attendre à y être contraints par la force des armes, & ceux qui résisterent furent vaincus. Les Orites & les Icthyophages furent du nombre des derniers, & donnerent de l'occupation aux Macédoniens, qui eurent à souffrir la disette des vivres & plusieurs maladies avant que de venir à bout de réduire ces peuples.

Le Roi de Macédoine après cette victoire entra dans la Carmanie, & y reçut les compliments des Gouverneurs des Provinces voisines. Il confirma les uns dans leurs places, & en dépouilla ceux dont les peuples se plaignoient. On célebra ensuite des fêtes & des jeux solemnels sur la nouvelle que la flotte, qu'on croyoit perdue, étoit arrivée. Alexandre, sur le point de se rendre dans la Perse, fut informé de la mort de celui à qui il avoit confié le gouvernement de ce pays. Orsine, homme distingué par la noblesse de son origine, s'étant chargé de l'administration de la Province, vint à la rencontre du Roi de Macédoine, & fit de grands présents à ce Prince & à toute sa Cour. L'Eunuque Bagoas piqué d'avoir été oublié dans la distribution des dons qu'Orsine avoit faits, s'en vengea en l'accusant de s'être emparé des richesses qu'on ne trouvoit plus dans le tombeau de Cyrus. Alexandre ajouta foi à cette imposture, & condamna à la mort le Seigneur Persan, dont il ne reconnut l'innocence que quelque temps après.

Pendant le séjour que le Roi de Macédoine fit à Suse, il oublia en quelque sorte son ardeur militaire, & s'abandonna au luxe, aux plaisirs & à la débauche. Il épousa dans un même jour Barsine, fille aînée de Darius & Parysatis la plus jeune des filles d'Ochus, quoiqu'il se fût déjà marié dans la Bactriane, avec Roxane, fille d'Oxyaste. Ses principaux favoris, à son exemple & par ses ordres, prirent pour femmes les filles des plus grands Seigneurs de la Perse. Epheſtion eut Dripetis, seconde fille de Darius; Cratere eut Amestris, niece du même Prince; Perdiccas eut la fille d'Atropate, & Ptolémée celle de Spitamene. La magnificence qui s'observa dans la célébration de ces mariages, & l'affectation d'Alexandre à donner aux Perses les plus grandes marques de faveur, causerent une violente jalousie aux troupes Macédoniennes. Elles murmurerent, & tinrent même des discours séditieux, que le Roi crut devoir punir, en confiant la garde de sa personne à trente mille jeunes Perses qu'on lui avoit amenés, & en faisant donner la mort aux plus mutins de ses anciens soldats. Les autres se repentant bientôt d'avoir trop écouté leur ressentiment, implorerent la clémence de leur Prince, qui consentit à leur pardonner.

Cependant Harpalus qui avoit été chargé de la garde des thrésors de Babylone, & qui en avoit dissipé une partie à son usage, dans l'espérance qu'Alexandre ne reviendroit point de son expédition des Indes, apprit que ce Prince étoit triomphant. Cette nouvelle épouvanta Harpalus, & il se

ROYAUME DE MACEDOINE.

ſauva dans l'Attique avec une ſomme conſidérable & ſix mille hommes de guerre. Les Athéniens appréhendant le reſſentiment d'Alexandre, refuſerent conſtamment toutes les offres que leur fit Harpalus, & l'obligerent à ſortir de l'Attique. Ce fugitif ſe retira en Crete, où il périt dans la ſuite par la trahiſon de Thimbron. Auſſitôt que le Roi de Macédoine fut informé de la fuite d'Harpalus, & des démarches qu'il faiſoit pour ſoulever le peuple d'Athènes, il ſongea à traverſer ſes projets; mais inſtruit de la conduite des Athéniens, Alexandre tourna ſes vûes d'un autre côté.

La Macédoine étoit alors agitée par deux puiſſantes factions. Olympias, à la tête de l'une, s'étoit emparé de l'Epire, & l'autre avoit placé Cléopâtre ſur le thrône de Macédoine. Les Chefs de ces deux Partis ſe plaignoient chacun à Alexandre de ceux qui leur étoient oppoſés, & s'accuſoient réciproquement de manquer à la fidelité qu'on lui devoit. Le Roi profitant des avis qu'il recevoit, ſoupçonna Antipater d'exercer la ſouveraine autorité ſous le nom de Cléopâtre, & il lui envoya ordre de ſe rendre en Aſie, & de ceder à Cratere le titre de Gouverneur de la Macédoine. Antipater feignit d'obéir; mais il differa ſon départ ſi long-temps, qu'il ne ſortit pas du Royaume. Alexandre ſe mit bientôt en marche, & après avoir traverſé différéntes Provinces en aſſez peu de temps, il s'arrêta à Ecbatane. Le ſéjour qu'on fit dans cette ville devint funeſte à pluſieurs Courtiſans. Pour plaire à leur Roi, qui leur montroit l'exemple, ils ſe plongerent dans les excès les plus honteux, & payerent de leur vie une ſi baſſe complaiſance. Epheſtion, favori d'Alexandre, ſortant un jour d'un feſtin, où l'on s'étoit fait honneur de boire au-delà de toute meſure, fut attaqué d'une fiévre violente, & ne voulant obſerver aucun régime, il mourut au bout de quelques jours.

La douleur d'Alexandre, en apprenant la mort d'Epheſtion, fut des plus vives, il ne put quitter ſon corps, & reſta trois jours ſans prendre de nourriture. Enfin cedant aux preſſantes ſollicitations de ſes amis, il conſentit à ſe montrer à ſon armée : mais pour charmer ſes chagrins, il voulut qu'on les partageât, & que tout le monde prît le deuil avec lui. Le Médecin qui avoit traité Epheſtion dans ſa maladie fut mis en croix, à cauſe qu'il ne l'avoit pas gueri, & on conſulta Jupiter Ammon pour ſçavoir quels honneurs on devoit rendre au favori du Roi. Alexandre, à qui l'affliction ſuſpendoit le goût de la débauche, fondit ſur les Coſſéens ſoupçonnés de vouloir ſe révolter, & les maſſacra ſans diſtinction d'âge ni de ſexe (1). Les Courtiſans cherchant à flatter le Roi, lui propoſerent de faire l'Apothéoſe de ſon favori, & la déciſion de l'Oracle ayant été conforme à ce conſeil, Alexandre fit travailler avec ardeur à le mettre en exécution. Le catafalque fut élevé dans une des Places de Babylone, & Diodore de Sicile rapporte qu'il n'y avoit jamais eu de pompe funebre comparable à celle d'Epheſtion. Alexandre fut le premier à offrir des ſacrifices à ce nouveau Dieu, exemple qui fut ſuivi par ſes Officiers; on célebra enſuite des jeux funebres, qu'on termina par des repas ſomptueux.

(1) Plutarque rapporte qu'Alexandre donna à ce carnage le nom *de Sacrifice de la conſécration d'Epheſtion.*

Toutes les cérémonies étant achevées, le Roi de Macédoine projetta de nouvelles conquêtes, & s'avança jusqu'au lac Pallacope, où il jetta les fondements d'une ville. De-là il se rendit à Babylone, & s'occupa à faire relever les ruines du Temple de Belus, ouvrage qu'il avoit commencé avant l'entiere défaite de Darius, & qui avoit été interrompu jusqu'alors. Les excès de la table, auxquels Alexandre se livra de nouveau, abrégerent sans doute sa vie, & il mourut, selon toutes les apparences, de la même maniere que son favori. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut empoisonné. Quoi qu'il en soit, il tomba malade après avoir passé la nuit à table chez Médius de Thessalie. Il languit pendant plusieurs jours, expira à l'âge de trente-deux ans & huit mois, & son regne avoit été d'environ douze ans & demi. Sur le point de mourir il avoit donné son anneau à Perdiccas, en lui recommandant de faire transporter son corps au Temple d'Ammon. Ses Officiers lui ayant demandé à qui il laissoit l'Empire, il répondit que c'étoit au plus digne d'entr'eux. Les soldats certains de sa mort pousserent de grands cris, mais le désespoir de Sysigambis surpassa de beaucoup leur affliction. Aussitôt qu'on lui eût annoncé cette triste nouvelle, on la vit déchirer ses habits, s'arracher les cheveux, & enfin s'abandonner à la plus violente douleur. Elle refusa toute consolation, & mourut au bout de cinq jours. Statira sa petite-fille, femme d'Alexandre, fut tuée, ainsi que sa sœur veuve d'Ephestion, par Roxane qui les avoit attirées toutes deux près d'elle. Perdiccas, seul confident de cet assassinat, aida Roxane à le cacher, en jettant les Princesses dans un puits qu'il combla ensuite.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Mort d'Alexandre. 324 ans avant J. C.

La jalousie que tous les Capitaines d'Alexandre se portoient, & l'ambition qu'ils cachoient au fond de leurs cœurs pendant la vie de ce Prince, éclaterent bientôt après sa mort. Chacun s'efforça néanmoins de dissimuler encore quelque temps ses véritables sentiments, & Perdiccas déclara à tous les principaux Officiers de l'armée, qu'il renonçoit à la puissance que pouvoit lui donner l'anneau qu'Alexandre lui avoit remis dans ses derniers moments. Le désintéressement apparent de Perdiccas le mit en droit de faire les premieres propositions sur la nécessité de choisir un Chef de l'Empire des Macédoniens, en attendant la naissance de l'enfant dont Roxane étoit enceinte. Néarque, sans désapprouver entierement l'avis de Perdiccas, loua son zele pour la famille Royale, mais remontrant qu'il n'étoit pas sûr que Roxane eût un fils, & que d'ailleurs la tutele de cet enfant occasionneroit peut-être bien des troubles, il fit entendre qu'on devoit déférer la couronne à Hercule qu'Alexandre avoit eu de Barsine, veuve d'un Seigneur de Perse. Les soldats firent voir par leurs cris & leurs murmures que ce choix ne leur plaisoit pas, & on fut obligé de déliberer de nouveau. Les contestations commençoient à indisposer les esprits, lorsque Méléagre, Chef de la Phalange Macédonienne, nomma Aridée, fils de Philippe & frere d'Alexandre, pour succeder à ce Prince. Les troupes applaudirent hautement, & quoique plusieurs Officiers peu satisfaits fussent sortis du lieu de l'assemblée, Méléagre persista dans son dessein, & ayant envoyé chercher Aridée, qui avoit toujours accompagné son frere, il le fit proclamer Roi sous le nom de Philippe. Cependant Perdiccas, Ptolémée & ceux qui s'étoient retirés de l'assemblée quitterent la ville même, & formerent bientôt

ROYAUME DE MACEDOINE.

un Parti opposé à celui de Méléagre. Ce dernier n'avoit mis Aridée sur le thrône que pour gouverner sous son nom, parce que ce Prince foible de corps & d'esprit (1) étoit incapable de regner par lui-même. En effet, Aridée chargea totalement Méléagre de la conduite des affaires, déclarant publiquement qu'il le rendoit responsable de tout.

Le nouveau Ministre, revêtu du souverain pouvoir, fit quelques tentatives pour s'assurer de la personne de Perdiccas qu'il redoutoit avec raison. Il ne réussit pas, & fournit à son rival de puissants motifs de vengeance. Perdiccas, Ptolémée Lagus & quelques autres Généraux irrités de la conduite de Méléagre, investirent Babylone, où il étoit enfermé avec le Roi, & réduisirent la ville à de telles extrémités, que la Phalange Macédonienne engagea Eumene (2) à entamer une négociation. Eumene s'acquitta avec succès de la commission dont il étoit chargé, & contenta les deux Partis, en reglant que Philippe Aridée conserveroit le titre de Roi, & que l'autorité seroit remise entre les mains des hauts Officiers, parmi lesquels Méléagre tiendroit le troisieme rang. En vertu de cet accommodement la bonne intelligence parut rétablie, & tous les Généraux se rendirent à la Cour. Perdiccas dissimulant le desir qu'il avoit de faire sentir à Méléagre les effets de sa vengeance, commença par s'emparer de l'esprit du Roi. Ensuite, sous prétexte de vouloir punir quelques discours séditieux tenus par les soldats, il en fit mourir trois cents qui étoient attachés plus particulierement à leur Chef. Méléagre se flattant d'être épargné ne fit aucun effort pour sauver ces malheureux, & son indifférence apparente irrita tellement le reste de la Phalange qu'il en fut abandonné. Perdiccas, qui n'attendoit que cette circonstance pour se défaire d'un rival dangereux, fit assassiner Méléagre dans le Temple même où il s'étoit retiré, comme dans un asyle que ses ennemis n'oseroient violer.

La mort de Méléagre délivroit Perdiccas d'un concurrent, mais les principaux Chefs de l'armée existoient encore, & pouvoient facilement le remplacer. Perdiccas sentit tout ce qu'il avoit à craindre, & pour remédier en quelque sorte à cet inconvénient, il assembla tous les Officiers, & par leur avis, il distribua les honneurs & les gouvernements de la maniere suivante: Aridée & un fils que Roxane venoit de mettre au monde, & qui fut nommé Alexandre, eurent le titre de Rois. Antipater, Général de l'armée en Europe, eut le gouvernement des Provinces situées dans cette partie de la

(1) Plusieurs Auteurs prétendent qu'Aridée, fils de Philippe & d'une Danseuse nommée Philline, avoit dans son enfance des dispositions si avantageuses, qu'elles donnerent de l'inquiétude à Olympias. Cette Princesse craignant que son mari ne prit trop d'affection pour Aridée, fit donner à ce jeune Prince des breuvages qui lui troublerent l'esprit & lui affoiblirent le corps.

(2) Eumene, originaire de Cardie, étoit, suivant quelques Auteurs, d'une naissance peu distinguée. Son pere qui avoit sçu par son mérite gagner les bonnes graces de Philippe, jetta les premiers fondements de la fortune de son fils. Le Roi de Macédoine connut ce qu'ils valoient tous les deux, & démêlant surtout les talents supérieurs d'Eumene, il le fit passer de plusieurs emplois successifs à celui de Sécretaire. Alexandre le laissa quelque temps possesseur de cette charge, & l'éleva ensuite aux premiers postes de l'armée. Eumene justifia le choix de son maître, & ne se montra pas moins habile à remplir les devoirs de Général, que ceux de Ministre d'Etat. Il étoit au nombre des Capitaines d'Alexandre, lorsque ce Prince mourut, & il ne cessa jamais de faire éclater son attachement inviolable pour la famille Royale.

terre. Cratere fut revêtu du nom de Protecteur, & obtint le gouvernement d'une partie de la Grece. Perdiccas se réserva la réalité de la charge qu'il avoit fait donner en apparence à Cratere, & fut outre cela décoré du titre de Général des troupes de la Maison du Roi. Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Egypte, la Libye & cette partie de l'Arabie qui confinoit avec l'Egypte. Cléomene, malgré son peu de mérite, fut nommé Lieutenant de Ptolémée en Egypte. Laomédon obtint la Syrie, Philotas la Cilicie, Pithon la Médie, Eumene la Cappadoce, la Paphlagonie & tout le pays situé sur les bords du Pont-Euxin jusqu'à Trapeze (1). Antigone eut la Pamphylie, la Lycie & la grande Phrygie; Cassandre la Carie; Ménandre la Lydie; Léonat la petite Phrygie. La Thrace en Europe, la Chersonnese & les pays adjacents jusqu'à Salmydesse, échurent à Lysimaque, & Séleucus eut le commandement d'un Corps de Cavalerie. A l'égard des autres Provinces de l'Empire d'Alexandre, elles resterent soumises aux Gouverneurs que ce Prince avoit établis. Perdiccas, qui sous le nom du Roi Philippe Aridée, jouissoit d'une autorité absolue, après avoir ainsi partagé les Etats d'Alexandre, pensa aux obséques de ce Monarque, dont le corps étoit resté sept jours sans qu'on songeât à l'embaumer. Un Officier nommé Aridée fut chargé de la pompe funebre, & surmontant les différentes oppositions qu'il rencontra, il fit transporter en Egypte le corps d'Alexandre, où la cérémonie des funerailles se fit avec une grande magnificence, deux ans après la mort de ce Prince.

Cependant tous les Gouverneurs étoient partis pour prendre possession des Provinces qui leur étoient échues. Lysimaque fut obligé de défendre son gouvernement contre les entreprises de Seuthe, descendu de l'ancienne race des Rois Odryssiens. Ce Prince, à la tête d'une armée, voulut faire valoir les droits de sa naissance; mais Lysimaque lui livra bataille & le défit entierement. Eumene, trop foible pour obliger Ariarathe, Roi de Cappadoce, à sortir de ses Etats, où il avoit eu le temps d'assembler des troupes, demanda du secours à Perdiccas. Ce dernier envoya aussitôt, au nom des deux Rois, des ordres positifs à Antigone, & à Léonat d'aider Eumene à se rendre maître des Provinces qui lui avoient été données. Antigone refusa ouvertement d'obéir, & Léonat, après s'être mis en marche, tourna ses armes d'un autre côté. Perdiccas, informé de la conduite de ces deux Gouverneurs, s'avança avec les deux Rois & une armée considerable jusqu'aux frontieres des Etats d'Ariarathe, battit les troupes de ce Prince, le fit prisonnier, & le condamna à la mort pour assurer à Eumene la possession de sa Province. Il châtia ensuite les habitants de Larande & d'Isaure, villes de Pisidie, qui s'étoient révoltées, & résolut d'épouser Nicea, fille d'Antipater. Olympias ne pouvant souffrir un mariage qui devenoit avantageux à Antipater qu'elle haïssoit, fit solliciter secrettement Perdiccas d'épouser sa fille Cléopâtre, veuve du Roi d'Epire. Eumene conseilla à Perdiccas de se rendre à la volonté d'Olympias, & il se chargea d'aller à Sardes, où Cléopâtre faisoit son séjour, en porter les paroles à cette Princesse.

(1) Ce gouvernement ne fut sans doute donné à Eumene que par un rafinement de politique, & à dessein de l'occuper loin des Rois de Macédoine; car ces pays n'étoient pas entierement conquis, & on le chargea d'achever de les subjuguer.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Pendant l'absence d'Eumene, Perdiccas qui craignoit le ressentiment d'Antipater, conclut son mariage avec Nicea, dans l'intention néanmoins de la répudier par la suite. Les projets qu'ils avoit formés de changer le gouvernement en Macédoine, dont il esperoit se rendre souverain, ne pouvoient s'exécuter qu'en abaissant la puissance d'Antigone. En conséquence, il intenta plusieurs accusations contre lui, & auroit peut-être réussi à le faire condamner, si un évenement imprévu ne l'eût obligé de songer à sa propre conservation. Cynane, fille de Philippe & de Cléopâtre, ayant eu d'Amyntas son mari une fille nommée Ada ou Eurydice, l'amena à la Cour dans le dessein de la marier à Philippe Aridée. Perdiccas, par des raisons de politique ou de haine, s'opposa à cette alliance, & fit tuer Cynane. Les soldats instruits de ce meurtre en murmurerent hautement, & Perdiccas ne trouva moyen de les appaiser, qu'en hâtant la conclusion du mariage de Philippe Aridée avec Eurydice. Antigone profita de l'embarras où Perdiccas s'étoit trouvé pour se rendre secrettement à bord de quelques vaisseaux Athéniens, qui le transporterent avec son fils Démétrius dans la Grece, où il engagea Antipater & Cratere à se joindre à lui contre Perdiccas.

Les troubles qui agitoient la Cour des deux Rois & plusieurs Gouvernements, ne passerent pas d'abord jusqu'en Egypte, où Ptolémée usoit de toute son autorité avec tant de sagesse, de clémence & de justice, qu'on venoit de différents endroits de l'Europe & de l'Asie se rendre dans ses Etats. Cratere & Antipater résolus de mettre des bornes aux desseins ambitieux de Perdiccas, envoyerent des Ambassadeurs vers Ptolémée pour tâcher de le mettre dans leur parti. Ptolémée écouta favorablement les propositions qu'on lui fit, & se prépara à unir ses forces à celles de ses nouveaux Alliés. Perdiccas informé des mesures qu'on prenoit contre lui, demanda conseil à ses amis, & sur le résultat de leurs délibérations, il se disposa à prendre le chemin de l'Egypte, avec les deux Rois & l'armée qui se trouvoit attachée à ces Princes. Cependant comme on craignoit que Cratere & Antipater ne fortissent de Macédoine pour attaquer Perdiccas, on chargea Eumene de s'avancer contre ces deux Gouverneurs, & on donna ordre à Alcétas, frere de Perdiccas, & à Néoptoleme, Gouverneur d'Arménie, d'aider Eumene & de marcher sous sa conduite. Alcétas au lieu d'obéir, se déclara neutre à l'approche d'Antipater & de Cratere, & Néoptoleme poussant plus loin la perfidie, attaqua Eumene au moment qu'il sembloit ne pas s'y attendre. Ce Général se doutoit néanmoins du projet de Néoptoleme, & lorsqu'il parut, il le chargea si vigoureusement qu'il le força à prendre la fuite avec trois cents chevaux seulement. Eumene traita avec douceur les troupes qu'il avoit vaincues, & reçut parmi les siennes tous les prisonniers qui voulurent y être incorporés. Ce succès auroit flatté Eumene s'il n'eût connu le peu de disposition de ses soldats à combattre contre Cratere, & s'il n'eût appris qu'il approchoit avec Néoptoleme & Antipater. Eumene tint la nouvelle secrette, & publia au contraire que Néoptoleme & Pigris étoient en chemin, mais qu'il étoit déterminé à aller à leur rencontre dès la nuit même. L'armée sans autre examen obéit aux ordres de son Général, qui eut la précaution d'opposer à Cratere un Corps de Cavalerie étrangere, pendant que le reste des troupes faisoit tête à Néoptoleme. Cratere, malgré sa valeur, reçut une

blessure mortelle, qui causa la déroute de la Phalange qu'il commandoit, & Néoptoleme fut tué par Eumene. La victoire se déclara ainsi en faveur de ce dernier; mais elle lui attira la haine de ses propres soldats qui ne pouvoient lui pardonner la mort de Cratere.

Dans le temps qu'Eumene rendoit des services essentiels à Perdiccas, celui-ci s'avançoit à grands pas vers l'Egypte. Lorsqu'il fut aux environs de Damas, ses troupes rebutées de ses hauteurs & informées du caractere de douceur de Ptolémée, refuserent de porter les armes contre ce dernier. Perdiccas, qui voyoit tous les jours déserter un grand nombre d'Officiers & de Soldats, changea de conduite à l'égard des uns & des autres, & obtint par ses caresses & par ses libéralités qu'ils passeroient le Nil avec lui, & attaqueroient Ptolémée. Ce dernier repoussa toujours l'armée de Perdiccas, qui fut contraint de songer à la retraite. Il voulut faire repasser le Nil à ses soldats, mais il en perdit plus de deux mille, & la Phalange irritée de voir qu'on la ménageoit si peu, se révolta. Pithon & d'autres Officiers se retirerent, & quelques mutins s'introduisirent dans la tente du Général, & le sacrifierent à leur ressentiment. Personne ne songea à venger la mort de Perdiccas, & comme Ptolémée arriva, lorsqu'on déliberoit sur la conduite qu'on devoit tenir, on l'admit au Conseil, & par son avis on élut Pithon & Aridée pour tuteurs des deux Rois. Ptolémée fit distribuer une prodigieuse quantité de vivres aux troupes, & se concilia les Officiers par de grandes offres de services. Les soldats enchantés du traitement qu'ils recevoient du Gouverneur d'Egypte, n'en conçurent que plus de haine pour leur Général, & loin d'apprendre avec plaisir la nouvelle des victoires remportées par Eumene, ils l'envelopperent dans la proscription publiée contre les parents & les amis de Perdiccas. Attalante sa sœur, femme d'Attale, fut aussitôt égorgée, ainsi que ceux qui tomberent entre les mains des troupes Royales, & quoiqu'Alcétas eût gardé une honteuse neutralité dans les commencements de la guerre, il fut aussi compris dans la condamnation.

L'armée, après avoir donné des marques sensibles de fureur contre tout ce qui appartenoit à Perdiccas, quitta l'Egypte, & prit le chemin de la Célé-Syrie sous le commandement de Pithon & d'Aridée. Eurydice, femme du Roi Philippe, sûre de l'affection des troupes, s'attribua alors toute l'autorité, sans égards pour les deux tuteurs, qui n'oserent en marquer leur mécontentement jusqu'à leur arrivée à Triparadise, où on joignit Antipater. Dans le Conseil qui fut tenu en cet endroit, Pithon & Aridée se démirent de leur charge, dont on revêtit Antipater. Ce nouveau Régent voulut mettre des bornes au pouvoit d'Eurydice; mais cette Princesse s'en plaignit à l'armée, qui se révolta, & auroit massacré Antipater, si Antigone & Séleucus ne l'eussent sauvé au péril de leur propre vie. Les troubles furent appaisés au bout de quelques jours; l'administration se trouva de nouveau entre les mains d'Antipater, & on proceda à faire un nouveau partage des Provinces. On conserva à Ptolémée, l'Egypte, la Libye & les contrées adjacentes; à Laomédon, la Syrie; à Peuceste, la Perse. On donna la Cilicie à Philoxene; la Mésopotamie & l'Arbélétide, à Amphimaque; la Babylonie, à Séleucus; la Susiane, à Antigene; la Caramanie, à Tlépoleme; la Médie, jusqu'aux portes Caspiennes, à Pithon; l'Arie & la Drangiane, à Stasandre; la Parthie,

ROYAUME DE MACEDOINE.

à Philippe; la Bactriane & la Sogdiane, à Stasanor; l'Arachosie, à Sybirtius; la Parapamise, à Oxyarte, pere de Roxane; la Cappadoce, à Nicanor; la grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie & la Lycie, à Antigone; la Carie, à Cassandre; la Lydie, à Clytus, & la petite Phrygie, à Aridée. Porus & Taxile resterent possesseurs de ce qu'Alexandre leur avoit donné, & Cassandre fut fait Général de la Cavalerie. Antigone obtint le commandement des troupes de la Maison du Roi, & reçut ordre de poursuivre la guerre contre Eumene. Après ces différents reglements, Antipater prit avec les Rois, la route de la Macédoine.

Eumene averti qu'Antigone étoit déjà en campagne contre lui, se prépara à la défense. Alcétas, frere de Perdiccas, & Attale Commandant d'une flotte, lui amenerent un renfort, au moyen duquel il se vit en état d'accepter la bataille qu'Antigone lui présenta à Orcynium en Cappadoce. Apollonide, un des principaux Officiers de la Cavalerie d'Eumene, ayant passé tout-à-coup dans le parti ennemi, Eumene fut battu, & perdit huit mille hommes. Cette défaite l'obligea à se retirer, & après avoir changé plusieurs fois de retraite, il s'enferma dans Nora avec cinq cents hommes déterminés à courir les mêmes dangers que lui. Antigone assiégea bientôt cette Place; mais comme il s'apperçut qu'elle pourroit l'occuper long-temps, il se contenta d'y laisser un nombre suffisant de troupes, & gagna en diligence la Pisidie, où il surprit Alcétas & Attale. Il fit le dernier prisonnier, & l'autre fut tué par trahison dans la ville de Termesse, où il se croyoit en sûreté.

Antipater étant alors tombé malade en Macédoine, mourut après avoir, par son testament, désigné Polysperchon pour Régent du Royaume. Antigone n'eut pas plutôt appris la mort d'Antipater, qu'il forma le dessein de s'emparer de l'Asie, & de chasser de leurs gouvernements tous ceux qui ne seroient pas dans ses intérêts. En conséquence, il chercha d'abord à réduire le Gouverneur de la petite Phrygie; mais il échoua dans cette entreprise, parce qu'Aridée avoit levé des troupes, & s'étoit mis en état de le repousser. La seconde tentative d'Antigone fut de s'attacher Eumene, & pour cet effet, il lui fit proposer de se reconcilier ensemble, & envoya ordre aux Officiers qui commandoient le blocus de Nora, de lever le siége aussitôt qu'Eumene auroit prêté le serment dont on lui marquoit la formule. Elle étoit conçue en ces termes : Qu'*Eumene s'engageoit à avoir pour amis & pour ennemis ceux qui le seroient d'Antigone.* Eumene en voyant cette formule, mit avant le nom d'Antigone ceux d'Olympias, des Rois & de toute la famille Royale, & signa. Les troupes d'Antigone approuverent ce qu'Eumene avoit ajouté, & dès qu'il eut prêté serment, elles leverent le siége. Lorsqu'Antigone fut instruit de l'adresse dont Eumene s'étoit servi pour échapper de ses mains, il devint furieux, & ordonna à ses Généraux de retourner sur leurs pas, & de s'assurer de la personne d'Eumene. Il étoit trop tard, Eumene avoit déjà gagné le Mont Taurus, accompagné de deux mille Fantassins & de cinq cents chevaux.

Les actions d'Antigone dévoiloient ses projets, & Polysperchon, dont le zele pour la famille Royale paroissoit égaler celui d'Eumene, lui envoya au nom des Rois une commission qui le déclaroit Capitaine Général de l'Asie, & commanda à ceux qui avoient la garde des trésors royaux de lui

compter une somme d'argent. Les Colonels des Argyraspides (1) reçurent en même temps des ordres pour fournir une garde de mille hommes à Eumene, qui refusant l'argent & le titre de Général, promit de servir de tout son pouvoir toute la famille d'Alexandre. Eumene se rendit aussitôt en Cilicie, où il joignit Antigene & Teutame, Commandants des Argyraspides. Il en fut reçu avec une joye simulée, qui ne cachoit que foiblement leur basse jalousie. Eumene feignit d'être satisfait de leur conduite à son égard, & il chercha à gagner leur affection par toutes sortes de moyens. Pour diminuer les marques d'une trop grande autorité, & ôter aux Officiers la sujettion de se rendre chez lui, Eumene publia qu'Alexandre lui étoit apparu pendant la nuit, & lui avoit ordonné de faire dresser une tente qui ne serviroit uniquement que lorsqu'on voudroit s'assembler. Ce stratagême établissoit une espece d'égalité entre les Grands, & augmentoit la valeur des soldats, qui s'imaginoient qu'Alexandre présideroit à tous les Conseils. La prudence d'Eumene & son attention à s'attacher les troupes qu'il commandoit, inquiéterent Ptolémée & Antigone. Le premier se contenta d'écrire aux Argyraspides qu'il leur étoit honteux d'obéir à un homme que la Nation avoit condamné : mais le second plus violent engagea trente Macédoniens à se rendre auprès d'Antigene & de Teutame pour les séduire à force d'argent, & les disposer à se défaire d'Eumene. Ce Général informé de ce qu'on tramoit contre lui, assembla les Argyraspides, & leur remontra qu'ils ne pouvoient se prêter aux intentions d'Antigone, qu'ils ne se déclarassent ennemis des légitimes successeurs d'Alexandre, puisqu'ils serviroient un rebelle. Le discours d'Eumene eut l'effet qu'il en avoit attendu, les soldats rentrerent en eux-mêmes, & assurerent leur Général d'nn zele à toute épreuve. Eumene profita de ces premiers mouvements de bonne volonté pour passer en Phénicie, à dessein d'enlever cette Province que Ptolémée avoit usurpée. Il prit en effet quelques Places, & auroit sans doute poussé plus loin ses progrès, si l'hyver ne les eût arrêtés, & ne l'eût obligé de disperser ses troupes en différents quartiers. Il ne resta pas néanmoins dans l'inaction, car il employa ce temps à équipper une flotte, à faire construire des vaisseaux dans les ports de la Province. Polysperchon, dont Eumene suivoit parfaitement les vûes, envoya Clytus, Gouverneur de la Lydie, sur les côtes de l'Hellespont, afin d'empêcher les ennemis de passer en Europe, & destina une troisieme armée pour s'opposer aux entreprises de Cassandre dans la Grece. Ce dernier outré de la préférence qu'Antipater son pere avoit marquée à l'égard de Polysperchon, se ligua avec Ptolémée & Antigone, & fit jouer plusieurs ressorts pour mettre les villes Grecques dans ses intérêts. Le Régent informé des mouvements de son rival, déconcerta d'abord quelques-uns de ses projets; mais lorsqu'il voulut emporter par la force des armes les villes qui faisoient résistance, il fut toujours malheureux, & se vit enfin obligé de retourner en Macédoine.

(1) Les Argyraspides étoient un Corps de trois mille hommes qui avoit servi sous Alexandre. Le nom qui leur fut donné vint des boucliers couverts d'argent qu'ils portoient comme une marque de distinction, & comme une preuve de la récompense qu'Alexandre avoit accordée à leur valeur, lorsqu'il étoit prêt à entrer dans les Indes.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Son absence ôtant aux Athéniens les secours dont ils avoient besoin pour chasser Cassandre, les contraignit à traiter avec ce dernier, & leur exemple fut bientôt suivi par tous les habitants des villes qui étoient entrées dans la cause de Polysperchon. La nouvelle de la victoire remportée par Clytus sur l'armée navale d'Antigone, consola le Régent de la défection des Grecs. Cet avantage néanmoins n'eut pas de suites favorables; car Antigone résolu de venger sa défaite, en chercha l'occasion avec tant de soins qu'il la trouva, & battit la flotte de Clytus, dont tous les vaisseaux tomberent au pouvoir d'Antigone, ou périrent dans les flots. Clytus échappa, & il se seroit sauvé sans des soldats qui le reconnurent & le tuerent. Cette perte ruina les forces de Polysperchon, & augmenta les espérances d'Antigone qui s'avança par l'Asie Mineure, persuadé qu'il vaincroit facilement Eumene. Ce Général avoit prévu l'arrivée d'Antigone, & il s'étoit déjà retiré dans la Perse, malgré les obstacles qu'il trouva dans sa route. Les troupes qu'il commandoit ne montoient plus qu'à quinze mille hommes de pied & cinq cents chevaux; mais il en leva de nouvelles, & les mit en différents quartiers. Dans le temps que l'armée étoit ainsi dispersée, on apprit qu'Antigone s'approchoit à grandes journées. Python & Séleucus lui avoient fourni un renfort considerable, & avoient facilité sa marche jusqu'au Tigre. Eumene rassembla aussitôt ses troupes, & beaucoup supérieur en forces, il arrêta Antigone au passage du Tigre, & le contraignit à rester tout l'hyver dans la Mésopotamie.

Mort de Philippe & d'Eurydice.

317.

Une révolution importante qui arriva alors dans la Macédoine, servit à augmenter encore les troubles, & fournit des prétextes à l'ambition des Gouverneurs. Olympias, retirée en Epire pendant la Régence d'Antipater, fut invitée par Polysperchon à rentrer dans la Macédoine. Elle se rendit insensiblement maîtresse de toutes les affaires, & lorsqu'elle jugea son autorité assez affermie, elle fit mourir Philippe Aridée, & envoya à Eurydice un poignard, une corde & de la cigue. Cette Princesse, après avoir souhaité à son ennemie tous les maux qu'elle méritoit, prit la corde & s'étrangla. Olympias, par une suite de cruautés, fit souffrir différents supplices à Nicanor, frere de Cassandre, & aux Macédoniens qui avoient eu des liaisons avec eux. Cassandre faisoit le siége de Tégée en Arcadie, lorsqu'il apprit la nouvelle de ces meurtres. Il se détermina sur le champ à en tirer une vengeance éclatante, & pour l'accélérer, il se hâta de conclure un accommodement avec les Tégéates, & prit le chemin de la Macédoine. Olympias, effrayée de son approche, se renferma dans Pydna accompagnée du jeune Roi Alexandre, de Roxane, mere de ce Prince, & d'une suite nombreuse des Dames les plus distinguées. Elle fit promptement sçavoir à Polysperchon l'état où elle se trouvoit réduite, & l'exhorta à la secourir. Ce Régent occupé en Perrhebie sur les confins de l'Etolie, se prépara à lui obéir; mais Cassandre envoya contre lui un de ses Généraux nommé Callas, qui débaucha une partie de son armée, & le força à se retirer dans Naxie, où il l'assiégea. Olympias ne trouva pas plus de ressource du côté du Roi d'Epire qui lui amenoit des troupes. Le Général que Cassandre avoit fait partir contre ce Prince, fit répandre le bruit que les Macédoniens avoient abandonné Olympias, qui se faisoit détester par ses cruautés. Les

Epirotes ajouterent foi à ces discours, & comme ils ne marchoient que malgré eux, ils retournerent dans leur pays, exilerent leur Roi, & massacrerent tous ses amis. Pyrrhus son fils encore dans l'enfance, ne dut son salut qu'au zele de quelques domestiques qui l'enleverent secrettement. Cassandre, devenu par ce moyen maître de l'Epire, y envoya Lycisque pour prendre soin des affaires & du gouvernement. Olympias, ne pouvant plus esperer aucun secours & réduite aux dernieres extrémités, se rendit à discrétion. Cassandre ne tarda pas à lui faire éprouver les effets de son ressentiment, & après avoir tenté plusieurs moyens pour la priver du jour sans en paroître l'auteur, il la fit assassiner par les parents de ceux qu'elle avoit fait mourir.

Royaume de Macedoine.

Mort d'Olympias.

316.

La mort d'Olympias frayoit le chemin du thrône à Cassandre, mais il lui restoit encore de puissants obstacles à vaincre. Le jeune Alexandre, fils de Roxane, avoit le titre de Roi, & pour l'en dépouiller il falloit lui ôter la vie. Ce nouveau crime n'auroit pas retenu Cassandre, s'il n'avoit eu rien à craindre de la part des Macédoniens. Il voulut d'abord sonder leurs dispositions, & se contenta de faire conduire au château d'Amphipolis, & de mettre sous une bonne garde Alexandre & Roxane sa mere. Ensuite il fit faire avec beaucoup de magnificence les obséques de Philippe Aridée & d'Eurydice sa femme, & ordonna le deuil usité dans ces cérémonies. Il songea ensuite à marcher contre Polysperchon, qui s'étant échappé de Naxie, avoit joint Eacide, Roi d'Epire, exilé de ses Etats, & avoit levé une armée en Etolie. Cassandre entra dans la Béotie, où il donna des ordres pour le rétablissement de Thebes, & s'avança dans le Péloponnese à dessein de combattre Alexandre, fils de Polysperchon. Argos & toutes les villes des Messéniens, à l'exception d'Ithone, se soumirent à Cassandre, qui retourna aussitôt en Macédoine sans vouloir accepter la bataille que lui présenta le fils du Régent. Cassandre chercha alors à mettre ce jeune guerrier dans ses intérêts, & il y réussit en l'éblouissant par les offres les plus avantageuses. Alexandre jouit peu des honneurs qu'il avoit obtenus, car il fut tué quelque temps après par des habitants de Sicyone.

Pendant que Cassandre travailloit à se mettre en possession du thrône de Macédoine, Antigone faisoit tous ses efforts pour s'en élever un autre dans l'Asie. Eumene s'opposoit à ses desseins, & afin de se délivrer d'un si dangereux adversaire, Antigone se rendit à Babylone, passa le Tigre, & se prépara à attaquer Eumene. Les troupes de ce dernier divisées jusqu'alors touchant le commandement, le remirent d'un commun accord à Eumene, quoiqu'il fût malade. Antigone, informé de la maladie de ce Général, comptoit profiter de la circonstance, & défaire plus facilement ses ennemis; mais il apperçut qu'Eumene se faisoit porter de rang en rang dans une litiere. Alors Antigone ne jugea pas à propos d'engager l'action, & après s'être moqué de son ennemi, il se retira & campa à quelque distance. Il voulut en vain de nouveau mettre à prix la tête d'Eumene; les Officiers & les Soldats lui prouverent leur fidélité, en rejettant avec indignation les offres qu'on leur faisoit. Antigone, chagrin du peu de succès de ses démarches, se détermina à gagner la Gabene, Province fertile, & où ses troupes pouvoient être en sûreté. Eumene, averti de ce projet, résolut d'entrer dans

ROYAUME DE MACEDOINE.

la Gabene avant son ennemi, & se mit secrettement en chemin la nuit suivante. Antigone trouva moyen d'arrêter sa marche, & il y eut entre les deux armées une sanglante bataille, dans laquelle Antigone perdit huit mille hommes, & Eumene quinze cents. Ce dernier passa l'hyver dans la Gabene, & son ennemi, après avoir enterré ses morts, alla prendre ses quartiers dans la Médie. Antigone, qui n'ignoroit pas le peu de soumission des troupes d'Eumene, crut qu'il les surprendroit facilement, & il se mit en chemin au commencement de l'hyver. Il ne s'étoit pas trompé dans ses conjectures; l'armée s'étoit dispersée malgré les représentations d'Eumene, & elle auroit été perdue sans ressource, si son Général n'eût veillé à sa conservation. Il avoit posté en différents endroits éloignés des espions qui l'avertirent à temps de l'approche d'Antigone. Tous les Généraux furent consternés à cette nouvelle; mais Eumene les rassura, les exhortant seulement à rassembler promptement toute l'armée, pendant qu'avec le peu de troupes qui se trouvoient près de lui, il arrêteroit la marche d'Antigone. En conséquence, il posta ses soldats sur les montagnes en face de l'ennemi, & fit allumer un aussi grand nombre de feux, que si toute l'armée eût été campée en cet endroit. Ce stratagême trompa Antigone, & son Conseil décida qu'on ne pouvoit attaquer Eumene, qu'après que les troupes fatiguées d'une marche pénible se seroient reposées. Par ce moyen tous les soldats dispersés dans la Gabene eurent le temps de se rendre auprès de leur Général, dont ils admirerent la prévoyance & la sage conduite. Ces louanges qu'il méritoit à tous égards, enflammerent de jalousie Antigene & Teutame, Chefs des Argyraspides, & ils formerent le complot de faire périr celui qui les avoit sauvés. Ils remirent néanmoins l'exécution de leur infâme projet après la bataille qu'on étoit prêt à livrer. Deux Officiers, dans la crainte de perdre une somme d'argent qu'ils avoient prêtée à Eumene, l'avertirent de ce qui se tramoit contre lui. Ce Général les remercia de leur affection; mais ne trouvant pas les moyens de parer le coup qu'on vouloit lui porter, il brûla tous ses papiers, afin que personne ne fût entraîné dans sa chute.

Il songea ensuite à préparer ses troupes au combat, & il engagea l'action dès qu'il en trouva le moment favorable. Il fit voir une si grande présence d'esprit & tant de valeur, qu'il auroit remporté une victoire complette si Peuceste, qui commandoit la Cavalerie, n'eût lâché le pied. Eumene s'efforça en vain de la ramener à la charge, il n'en put venir à bout, & retourna joindre son Infanterie, à qui on devoit tout l'avantage de cette journée. Les soldats victorieux rentroient avec satisfaction dans le camp, lorsqu'ils apperçurent que les ennemis avoient, pendant la bataille, enlevé leur bagage, leurs femmes & leurs enfants. Leur joye se changea bientôt en fureur, & au lieu de la faire tomber sur l'armée d'Antigone, comme Eumene les y encourageoit, ils la jetterent sur lui-même, se saisirent de ses armes, & lui lierent les mains derriere le dos. Un des Chefs des Argyraspides fit demander à Antigone le bagage qui appartenoit à ses soldats. Antigone répondit qu'il y consentoit, à condition qu'on lui livrât Eumene. Les Argyraspides ne balancerent pas à accepter une proposition si injuste, & méprisant les représentations d'Eumene & les prieres qu'il leur fit de lui donner plutôt la mort, ils le remirent au pouvoir d'Antigone. Ce dernier traita

traita d'abord fon ennemi avec dureté, adoucit enfuite fa captivité, & enfin après avoir long-temps balancé fur le fort qu'il lui feroit, il ordonna qu'on le fît mourir dans fa prifon. Telle fut la fin de ce grand homme, dont le mérite feul & l'attachement inviolable pour fes Rois firent tout le crime. Antigone, n'ayant plus lieu de le craindre, crut réparer fon injuftice en faifant célebrer les funerailles d'Eumene avec magnificence, & en puniffant rigoureufement ceux qui l'avoient trahi. Il fit enfermer fes os & fes cendres dans une urne d'argent, qu'on envoya à fa veuve en Cappadoce. Antigene & fes complices périrent dans les tourments, & les Argyrafpides furent envoyés dans l'Arachofie, avec ordre au Gouverneur de cette Province de faire en forte qu'ils ne reviffent plus la Grece.

ROYAUME DE MACEDOINE.

La mort d'Eumene rendit Antigone maître des deux armées, & comme personne ne fe trouvoit alors en état de lui difputer l'Empire d'Afie, il crut devoir s'en affurer la poffeffion, en caffant les Gouverneurs dont il fe défioit, & en mettant à leur place ceux qui paroiffoient dévoués à fes intérêts. Il invita Pithon, qui gouvernoit la Medie, à fe rendre auprès de lui, & fitôt qu'il fut arrivé, il lui intenta diverfes accufations, fur lefquelles il fut condamné à la mort, fans qu'aucun de fes amis osât prendre fa défenfe. Peucefte fut auffi dépouillé du gouvernement de la Perfe, & remplacé par Afclépiodore. Les peuples qui aimoient Peucefte murmurerent du changement; mais leurs plaintes furent inutiles. Antigone pilla enfuite le thréfor Royal de Sufe, & en vingt-deux jours de marche il entra dans Babylone. Séleucus, Gouverneur de cette Province, craignant le même fort que celui que Pithon & Peucefte avoient éprouvé, fe fauva en Egypte auprès de Ptolémée. Il le perfuada facilement de prendre fes intérêts, & de fe liguer avec Caffandre & Lyfimaque, afin de s'oppofer à la puiffance d'Antigone qui devenoit formidable. Ptolémée fit partir des Ambaffadeurs vers Caffandre & Lyfimaque, qui promirent de réunir leurs forces à celles de Ptolémée & de Séleucus. Ils avoient à peine donné leur parole qu'Antigone leur envoya auffi des Ambaffadeurs; mais la mauvaife réception qu'on leur fit, ne le laiffa pas douter de la ligue faite contre lui, & il fongea à fe défendre.

Mort d'Eumene. 315.

Il commença par faire publier qu'il prenoit les armes pour la défenfe du jeune Alexandre, retenu en prifon avec fa mere Roxane, & fçut attirer dans fon parti quatre Rois de l'Ifle de Chypre, quelques villes de la Grece & le Régent Polyfperchon. Ptolémée, neveu d'Antigone, s'empara de la Cappadoce, & après avoir traverfé la Bithynie, il fe rendit maître d'Aftacene & de Chalcedoine. Il entra enfuite dans la Lydie, & fa préfence fit rembarquer Séleucus, qui avoit pris terre à Erythrée. Cependant Antigone occupé au fiége de Tyr, ne laiffoit pas de faire travailler avec ardeur à la conftruction d'une flotte confiderable, & elle n'étoit pas encore entierement achevée, lorfqu'il entra triomphant dans la ville qui fut obligée de fe rendre. 313.
Ptolémée, Gouverneur d'Egypte, auroit pu empêcher, ou au moins retarder la prife de Tyr s'il l'eût voulu; mais il aima mieux employer fes foins à fe concilier l'affection des Grecs, qui s'étoient déclarés en faveur d'Antigone. En confequence, il leur fit des propofitions beaucoup plus avantageufes que celles qu'on leur avoit faites jufqu'alors, & envoya dix mille hommes dans le Péloponnefe pour en chaffer Ariftodeme & Polyfperchon. Caffandre fit

ROYAUME DE MACEDOINE.

aussi quelques tentatives pour se remettre en possession de quelques villes Grecques, & il étoit sur le point de réussir, lorsque la flotte d'Antigone battit & coula à fond les vaisseaux qui lui arrivoient. Cette perte abattit le courage de Cassandre, qui traita avec Antigone, & consentit à lui abandonner toutes les villes Grecques, pourvu qu'il le continuât dans son gouvernement de Macédoine. Antigone accepta ces conditions & signa le traité. Cassandre, se repentant bientôt d'avoir terminé cette affaire, envoya demander du secours à Ptolémée, & prit de nouveau les armes contre Antigone. Celui-ci outré d'une telle inconstance, fit des efforts si prodigieux pour vaincre ses ennemis, que Cassandre en fut effrayé, & qu'il chercha à se reconcilier avec lui. Antigone ne voulut entendre à aucun accommodement, & la guerre s'alluma plus vivement que jamais.

Les avantages furent variés de part & d'autre pendant l'espace de deux ans, & enfin au moment qu'on s'y attendoit le moins les Chefs de la guerre civile firent un traité entre eux sans y comprendre Séleucus. Les articles de
311. cet accord portoient: Que Cassandre auroit le gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie & de la Grece, & qu'il feroit les fonctions de Régent jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane; Que Lysimaque conserveroit la Thrace; Que Ptolémée demeureroit en possession de l'Egypte & des villes frontieres d'Afrique & d'Arabie; Qu'Antigone jouiroit de l'Asie sans aucune restriction; & que les Républiques & les villes Grecques auroient la liberté d'adopter tel gouvernement qu'elles le désireroient. Cet accommodement sembloit terminer les troubles, & on se flattoit de jouir de quelque tranquillité, lorsque Cassandte, impatient de porter la couronne de Macédoine, crut devoir franchir le seul obstacle qui s'opposoit à l'accomplissement de ses desirs. Alexandre, fils de Roxane, avoit alors treize ans, & les Macédoniens demandoient qu'on le leur fit voir, & qu'il fût placé sur le thrône. Cassandre, sous prétexte de veiller à la sûreté du jeune Roi, fit entendre qu'il étoit nécessaire de le tenir encore quelque temps dans la retraite où il étoit, & aussitôt il envoya ordre à Glaucias de faire mourir secrettement Alexandre & Roxane. Ce crime resta caché pendant assez longtemps, & Polysperchon, sur le simple doute de la mort du jeune Roi de

Mort du Roi Alexandre & de Roxane.

310. Macédoine, engagea Hercule, fils d'Alexandre le Grand & de Barsine, à faire valoir ses droits sur la couronne. Ce Prince avoit alors atteint l'âge de dix-sept ans, & il s'abandonna entierement à la conduite de Polysperchon, qui le fit sortir de Pergame, & le mit à la tête d'une forte armée.

Cassandre, informé de ce qui se préparoit contre lui, s'avança avec des troupes à la rencontre de Polysperchon; mais comme il s'apperçut que ses soldats marchoient malgré eux contre le fils d'Alexandre, il sçut attirer Polysperchon dans une conférence secrette, lui faisant entendre qu'ils termineroient la guerre à leur satisfaction réciproque. Cassandre représenta d'une maniere si séduisante à Polysperchon, l'imprudence qu'il avoit de se donner un maître dans le temps qu'il pouvoit dominer seul sur la Grece, qu'il le détermina à se défaire d'Hercule & de sa mere. Les promesses les plus avantageuses furent employées, & acheverent de séduire Polysperchon, qui, de défenseur d'Hercule, devint son meurtrier & celui de sa mere Barsine. Il ne restoit plus de la famille d'Alexandre le Grand qu'une de ses sœurs

ROYAUME DE MACEDOINE.

nommée Cléopâtre, & veuve d'Alexandre, Roi d'Epire. Cette Princeſſe, qui depuis la mort de ſon époux avoit conſtamment refuſé tout autre engagement, s'étoit retirée à Sardes, où elle avoit le chagrin d'apprendre tous les jours des nouvelles fâcheuſes au ſujet de ceux que le ſang lui attachoient. Elle périt enfin elle-même par la trahiſon du Gouverneur de Sardes qui la fit arrêter & maſſacrer par ſes femmes, comme elle ſe préparoit à ſe rendre en Egypte ſur les invitations de Ptolémée.

L'extinction entiere de la famille Royale ne chagrina aucun des Chefs, & leur fournit de nouveaux prétextes de recommencer la guerre avec fureur. Antigone voulut cacher en vain la part qu'il avoit eue à la mort de Cléopâtre, il reſta chargé de ce crime, & Ptolémée prit les armes pour l'en punir. Cependant Démétrius Poliorcetes, fils d'Antigone, remporta de grands avantages dans la Grece, & gagna une victoire ſignalée ſur la flotte de Ptolémée. Ariſtodeme de Milet, qui alla porter cette nouvelle à Antigone, lui donna en l'abordant le titre de Roi, & de ce moment ce Prince l'accepta & le voulut partager avec ſon fils. Ptolémée ſuivit auſſitôt cet exemple, & ſe fit nommer Roi d'Egypte. Alors tous les Chefs de la guerre civile en firent autant, Caſſandre ſe fit reconnoître Roi de Macédoine, Lyſimaque, Roi des Thraces, & Séleucus qui étoit rentré en poſſeſſion de la Babylonie, Roi de Syrie. Ces Princes ſe firent continuellement la guerre juſqu'à la défaite & la mort d'Antigone près d'Ipſus, qui occaſionna un nouveau partage des Etats d'Alexandre. On conclut en conſéquence un traité pour regler les bornes des quatre grands Royaumes qui ſuccéderent au vaſte Empire d'Alexandre. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie & la Paleſtine. Caſſandre eut la Macédoine & la Grece; Lyſimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres Provinces par de-là l'Helleſpont & le Boſphore; Séleucus tout le reſte de l'Aſie juſqu'au de-là de l'Euphrate, & juſqu'au fleuve Indus.

306.

301.

Caſſandre, Roi de Macédoine.

Caſſandre ne poſſeda pas long-temps un thrône qu'il s'étoit acquis par les plus grands crimes, & il mourut d'hydropiſie trois ans & quelques mois après avoir été décoré du titre de Roi. Philippe ſon fils aîné & ſon ſucceſſeur, le ſuivit de près au tombeau, & quoique la couronne dût tomber de droit à Antipater, l'aîné des deux Princes qui reſtoient, Theſſalonice leur mere voulut la faire paſſer à Alexandre le plus jeune. Antipater, irrité des démarches qu'on faiſoit contre lui, s'en vengea par la mort de ſa mere, & chaſſa ſon frere & ſon rival de la Macédoine. Le jeune Alexandre, dont la vûe du thrône ſur lequel il avoit été ſur le point de monter avoit enflammé les deſirs, engagea Pyrrhus, Roi d'Epire, & Démétrius, fils d'Antigone, à venir à ſon ſecours. Ces deux Princes ſe rendirent ſans héſiter à ſes invitations, & Pyrrhus, qui arriva le premier, mit des conditions ſi dures aux ſervices qu'il rendit à Alexandre, que ce Prince craignant le même traitement de la part de Démétrius, ſe hâta d'aller à ſa rencontre pour le remercier & pour l'empêcher d'aller plus loin. Démétrius diſſimula ſon mécontentement, & méditoit une vengeance, pendant qu'Alexandre formoit intérieurement le deſſein de ſe défaire de lui. Chacun affectoit néanmoins tous les dehors de la bienſéance & de l'amitié; mais Démétrius averti qu'Alexandre devoit le faire aſſaſſiner dans un feſtin, prit ſes précautions, fit échouer cette

Philippe, Antipater & Alexandre.

298.

ROYAUME DE MACEDOINE.

DEMETRIUS POLIORCETES.

294.

entreprise, & ne manqua pas la sienne à Larisse, où Alexandre fut massacré en sortant d'un repas.

Démétrius assembla aussitôt les Macédoniens, leur exposa les raisons qui l'avoient porté à ôter la vie à Alexandre, & peignit avec des couleurs si noires l'ingratitude & la perfidie de ce Prince, que les troupes non contentes d'approuver la conduite de Démétrius, le conduisirent à Edesse, le reconnurent pour leur Roi, & chasserent Antipater du thrône. Ce Prince, qui s'étoit rendu odieux par le meurtre de sa propre mere, ne trouva personne qui voulût prendre sa défense, & se vit réduit à la qualité de simple Particulier. Démétrius, avec le Royaume de Macédoine qu'il venoit d'acquérir, possedoit encore la Thessalie, la meilleure partie du Péloponnese, & les deux villes de Mégare & d'Athènes. Son ambition néanmoins n'étoit pas satisfaite, & dans le desir de subjuguer toute la Grece, il mit le siége devant Thebes. Les habitants de cette ville effrayés à la vûe des machines qu'on alloit employer contre eux, capitulerent, & furent traités avec beaucoup de douceur. Démétrius rentra ensuite en Macédoine, & sur la nouvelle que Lysimaque avoit été fait prisonnier par le Roi des Getes, il forma le dessein d'envahir la Thrace. Lysimaque obtint sa liberté bientôt après, & força Démétrius à retourner sur ses pas. Ce Prince en arrivant dans la Macédoine apprit que son fils Antigone avoit enfermé dans Thebes les Béotiens qui s'étoient révoltés. Démétrius joignit son fils en diligence avec le gros de l'armée, mais il fut obligé de le quitter aussitôt pour aller s'opposer à Pyrrhus qui s'avançoit dans la Thessalie. Pyrrhus se retira avant l'approche de Démétrius, & celui-ci reprit le siége qu'Antigone avoit continué pendant son absence. Les Béotiens réduits aux dernieres extrémités, se rendirent à discrétion, & contre leur attente éprouverent la clémence de leur vainqueur, qui reprit sur le champ la route de Macédoine.

Démétrius fit bientôt reprendre les armes aux Macédoniens contre Pyrrhus, entra dans l'Etolie qu'il subjugua, & poussa jusqu'en Epire. Tandis qu'il ravageoit ce pays, Pyrrhus attaquoit le Général que le Roi de Macédoine avoit laissé en Etolie. Les Macédoniens, quoique battus par les Epirotes, ne purent s'empêcher d'admirer leur valeur, & loin de concevoir aucune haine contre Pyrrhus, ils en parlerent avec éloge, & trouverent qu'il étoit digne d'être comparé à Alexandre le Grand. Ils ne pensoient pas de même de Démétrius, & commençoient à se lasser de la domination de ce Prince, qui affectoit beaucoup d'indifférence & de mépris pour tout le monde, & se contentoit de faire éclater une magnificence extraordinaire. Démétrius peu instruit de la disposition des Macédoniens à son égard, ne se corrigea pas; mais sur la nouvelle de la défaite de ses troupes en Etolie & des progrès que faisoit Pyrrhus, il se hâta de gagner la Macédoine, d'où ce Prince se retira aussitôt. Pyrrhus étoit à peine arrivé dans ses Etats, que Démétrius lui envoya des Ambassadeurs chargés de faire des propositions de paix. Le Roi d'Epire fit un accueil favorable aux Macédoniens, & se prêta facilement à une reconciliation. Démétrius hors d'inquiétude de ce côté, leva une nombreuse armée, à dessein de la mener contre Lysimaque. Ce dernier effrayé de la prodigieuse quantité de troupes qu'il alloit avoir à combattre, se ligua avec Ptolémée, & envoya en Epire des Ambassadeurs,

ROYAUME DE MACEDOINE.

qui engagerent Pyrrhus à rompre le traité qu'il venoit de conclure avec Démétrius, & à faire une diversion dans la Macédoine. Pyrrhus en conséquence se jetta de nouveau sur la Macédoine, & s'empara de Meroë. Démétrius, qui marchoit à la rencontre de Lysimaque, retourna promptement sur ses pas pour punir le Roi d'Epire de l'infraction du dernier traité. Il fit une telle diligence qu'il se trouva bientôt campé près de lui, & en état de lui livrer bataille, lorsque ses troupes se seroient reposées. Plusieurs Macédoniens, toujours remplis d'admiration pour le Roi d'Epire, quitterent le parti de Démétrius, & se rendirent au camp de son ennemi. Leur exemple fut insensiblement suivi par presque toute l'armée, & une désertion aussi considerable força Démétrius à se sauver déguisé à Cassandrie.

PYRRHUS. 287.

Sa fuite acheva de le ruiner dans l'esprit des Macédoniens, qui offrirent la couronne à Pyrrhus. Ce Prince n'hésita pas à accepter un thrône qui flattoit si agréablement son ambition, & il fut proclamé d'un consentement unanime. Cependant Lysimaque chagrin qu'on lui eût préféré un Prince étranger, entra dans la Macédoine à la tête de ses troupes. Pyrrhus sentit alors tout ce qu'il avoit à craindre, & pour prévenir les suites de l'inconstance naturelle des Macédoniens, il fit proposer à Lysimaque de partager ensemble la Macédoine. Ce dernier consentit à traiter avec Pyrrhus, & il fut reglé que la basse Macédoine seroit réunie au Royaume des Epirotes, & que la haute feroit partie de celui des Thraces. Pyrrhus satisfait de cet accord, songea à dépouiller Démétrius & son fils Antigone de ce qu'ils possedoient dans la Grece. Il leur enleva Athènes & quelques autres villes: mais pendant qu'il étoit ainsi occupé hors de ses Etats, Lysimaque profita de son absence, & trouva moyen de se faire reconnoître seul Souverain de toute la Macédoine. Pyrrhus, qui étoit accouru à Edesse dès les premieres nouvelles de cette révolution, ne put y remédier, & fut obligé de fuir en diligence.

LYSIMAQUE. 286.

Lysimaque auroit porté tranquillement la couronne de Macédoine, si des intrigues domestiques ne lui eussent attiré une guerre à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre. Ce Prince en mariant son fils Agathocle à Lysandra, fille de Ptolémée Soter, Roi d'Egypte, épousa Arsinoé, fille du même Monarque, mais d'une autre mere que Lysandra. Arsinoé ayant eu des enfants de Lysimaque, forma le dessein de les placer sur le thrône au préjudice d'Agathocle, & pour réussir dans son projet, elle accusa ce jeune Prince de chercher à ôter la vie à son pere. Lysimaque, trop foible & trop crédule, ajouta foi aux discours d'une femme qu'il aimoit passionnément, fit arrêter l'infortuné Agathocle, & le fit empoisonner bientôt après. Lysandra au désespoir de la mort de son époux, & tremblante pour la vie des enfants qu'elle en avoit eus, se déroba secrettement de la Cour, & se sauva auprès de Séleucus. Ptolémée Céraunus, frere de Lysandra, reçut suivie lorsqu'elle s'étoit mariée, & il devint le compagnon de sa fuite. Séleucus reçut favorablement l'un & l'autre, & promit de les venger des cruautés d'Arsinoé. L'arrivée des principaux Seigneurs qui abandonnoient la Cour de Lysimaque, confirma Séleucus dans la résolution qu'il avoit prise de déclarer la guerre au Roi de Macédoine. Il commença par lui enlever les Etats qu'il possédoit en Asie, & paroissoit disposé à aller plus loin, lorsque Lysimaque

ROYAUME DE MACEDOINE.

SELEUCUS.

281.

passa l'Hellespont, & se présenta devant Séleucus. Les deux Rois se livrerent une sanglante bataille, dans laquelle Lysimaque fut défait, & perdit la vie avec tous ses fils, à l'exception de ceux qu'il avoit eus d'Arsinoé.

La victoire en se déclarant pour Séleucus le rendoit possesseur du thrône des Macédoniens, & cet avantage flatta plus ce Prince que tous ceux qu'il avoit eus jusqu'alors. La Macédoine étoit le pays de sa naissance, & il comptoit y finir ses jours. Dans cette vûe, il se rendit l'année suivante à Lysimachie, ville de Thrace, d'où il esperoit passer en Macédoine; mais Ptolémée Céraunus qui l'accompagnoit l'assassina sept mois après qu'il eut obtenu le titre de Roi de Macédoine.

PTOLEMÉE CERAUNUS.

280.

Ptolémée Céraunus se sauva après son crime dans la ville de Lysimachie, où il prit le diadême & le titre de Roi de Macédoine. Cependant il avoit à craindre trois puissants ennemis, sçavoir, Antiochus, fils de Séleucus, qui s'approchoit pour tirer vengeance de la mort de son pere; Antigone, fils de Démétrius, qui prétendoit avoir un droit héréditaire sur la Macédoine, & Pyrrhus qui vouloit tenter de s'emparer une seconde fois de ce Royaume. Antigone entra le premier dans les Etats de Céraunus; mais sa flotte & son armée de terre ayant été battues, il fut obligé de renoncer à ses vûes sur la Macédoine. Céraunus délivré d'un de ses ennemis, songea à éloigner les autres, & en conséquence il députa vers Antiochus, & vint à bout d'engager ce Prince à signer un traité de paix. Pyrrhus l'inquiétoit encore, & pour le disposer à porter ses armes ailleurs, il lui fournit des hommes & de l'argent, & parvint à ce qu'il désiroit. Le Roi de Macédoine écrivit ensuite à son frere Ptolémée Philadelphe pour lui demander son amitié, & l'assurer qu'il le laisseroit jouir en paix du thrône d'Egypte. Toutes les précautions que prenoit Céraunus étoient nécessaires, & il avoit des ennemis domestiques plus dangereux que ceux dont il s'étoit si adroitement débarrassé. Il ne l'ignoroit pas, & trouva moyen de s'assurer d'eux & de s'en défaire. Arsinoé, veuve de Lysimaque, étoit enfermée dans Cassandrie, ville fortifiée, & paroissoit déterminée à s'y défendre, ainsi que ses deux enfants qu'elle avoit emmenés avec elle. Céraunus entreprit de gagner sa sœur par les promesses les plus séduisantes, & cette Princesse persuadée qu'il vouloit effectivement l'épouser & adopter ses deux fils, se remit entre ses mains sur la foi de ses serments. Le Roi épousa Arsinoé comme il le lui avoit promis, & donna le nom de ses fils aux jeunes Princes; mais un instant après il les fit égorger en présence de leur mere, & la relegua elle-même dans la Samothrace. Les voyes criminelles dont Céraunus s'étoit servi pour posséder tranquillement la couronne, sembloient devoir lui procurer le repos qu'il désiroit, & il croyoit n'avoir plus rien à redouter, lorsqu'un Corps nombreux de Gaulois fondit tout à coup sur ses Etats. Le Roi de Macédoine marcha sans s'effrayer à la rencontre de ces nouveaux ennemis, & se flattant de les mettre bientôt en fuite, il rejetta avec mépris les propositions de paix qu'ils lui firent. Les Gaulois irrités des hauteurs que Céraunus affectoit en leur parlant, se rassemblerent, & comme ils étoient supérieurs en nombre, ils n'eurent pas de peine à défaire l'armée des Macédoniens. Le Roi blessé dans le combat tomba au pouvoir des Barbares, qui le déchirerent en pieces, & mirent sa tête au bout d'une lance pour la faire voir aux deux armées.

Ceux qui échapperent au carnage que firent les Gaulois, porterent la désolation dans toute la Macédoine. Ptolémée Céraunus ne laissoit point d'enfants, & on ne sçavoit à qui confier l'autorité souveraine. Enfin on se détermina en faveur de Méléagre, frere de Céraunus, & on le salua Roi de Macédoine. Ce Prince qui n'avoit pas les qualités nécessaires dans des circonstances aussi fâcheuses, fut déposé au bout de deux mois, & les Macédoniens mirent à sa place Antipater, neveu de l'ancien Cassandre. Ce dernier ne regna que quarante-cinq jours, ce qui lui fit donner le surnom d'*Etésien*, par allusion à ce vent du Nord qui souffloit, à ce qu'on prétend, le même nombre de jours. L'interregne qui suivit devint funeste aux Macédoniens, parce que n'ayant point de Chefs, ils ne purent s'opposer aux ravages que faisoient les Gaulois. Enfin un Particulier nommé Sosthene assembla un Corps de jeunes Macédoniens, qu'il prit soin de discipliner, & sûr de leur valeur, il harcela continuellement les Gaulois, & les força à abandonner la Macédoine.

ROYAUME DE MACEDOINE.

MELEAGRE & ANTIPATER.

279.

Un service aussi important mérita à Sosthene le titre & l'autorité de Souverain que les Macédoniens lui conférerent. Il refusa de monter sur le thrône, & se contenta du nom de Général, sous lequel il reçut le serment de fidélité, & gouverna pendant deux ans le Royaume. Au bout de ce temps les Gaulois conduits par Brennus, entrerent de nouveau dans la Macédoine. Sosthene alla à leur rencontre avec toutes les forces qu'il put ramasser; mais il fut accablé par le nombre, & ses troupes entierement dispersées. Sa défaite mit les Gaulois en possession de tout le pays, & ils ne le quitterent qu'après l'avoir désolé.

SOSTHENE.

Aussitôt que la mort de Sosthene eut rendu vacant le thrône de Macédoine, Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcetes, songea à s'en mettre en possession. Il termina quelques contestations qu'il avoit avec Antiochus, Roi de Syrie, & s'avança ensuite vers la Macédoine. Les Gaulois informés de ses desseins, lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui offrir la paix, moyennant une somme d'argent. Antigone soupçonna que le véritable motif de cette Ambassade étoit d'examiner ses forces & ses richesses, & résolu de se tenir sur ses gardes, il dissimula, fit voir aux Ambassadeurs tous les vases d'or & d'argent qui servoient à sa table, & cacha adroitement la plus grande partie de ses troupes. Les Gaulois ne furent pas plutôt de retour auprès des leurs, qu'ils rapporterent avec admiration les magnificences qu'ils avoient vûes, & ne manquerent pas d'ajouter qu'on s'empareroit facilement de toutes ces choses, parce que l'armée d'Antigone étoit foible & en mauvais ordre. Il n'en falloit pas tant pour exciter la cupidité d'une nation avide de butin, & les Gaulois se rassemblerent à la hâte, & se mirent en marche sur le champ. Antigone qui les attendoit abandonna son camp, se retira dans un bois avec plus de la moitié de son armée, & fit cacher le reste des troupes dans ses vaisseaux. Les Gaulois surpris de ne trouver personne dans le camp, hésiterent d'abord s'ils y entreroient. Ils s'y déterminerent enfin & le pillerent. D'autres étoient allés pour en faire autant aux vaisseaux, lorsqu'Antigone qui les vit ainsi divisés tomba sur eux, & les tailla en pieces. Les troupes cachées dans les vaisseaux se montrerent en même temps, & acheverent de détruire une nation qui avoit

ANTIGONE GONATAS.

277.

ROYAUME DE MACÉDOINE.

fait trembler la Grece & la Macédoine pendant trois ans. Le peu qui échappa au carnage fut contraint de se retirer, ou de se soumettre, & cette victoire facilita la réussite des projets d'Antigone, qui fut reconnu Roi de Macédoine sans aucune difficulté.

Ce Prince s'appliqua alors à rétablir dans son Royaume l'ordre & la tranquillité, qui en étoient bannis depuis l'arrivée des Gaulois. Cet ouvrage étoit à peine commencé, lorsque Pyrrhus, avec le reste de son armée qu'il ramenoit d'Italie, entra dans la Macédoine, & trouva si peu de résistance, qu'il pénetra bientôt jusques dans le cœur du pays. Antigone leva des troupes en diligence, & s'avança contre Pyrrhus. Ce dernier surprit le Roi de Macédoine dans un défilé, battit les Gaulois qui étoient à sa solde, & trouva moyen de débaucher les Macédoniens qu'Antigone commandoit en personne; de sorte que ce Prince eut beaucoup de peine à se sauver.

Pyrrhus rétabli.

274.

Pyrrhus, après cette victoire, se vit une seconde fois sur le thrône de Macédoine; mais il ne le posseda pas tranquillement. Antigone fit plusieurs tentatives pour l'en faire descendre, & vint enfin à bout de lui enlever une partie de ses Etats. Pyrrhus étoit depuis deux ans rentré en possession de la couronne, lorsqu'il entreprit de se rendre maître de Sparte. Il ne réussit pas, & honteux d'être obligé de se retirer, il jetta sa fureur sur la ville d'Argos, où il entra pendant la nuit, quoiqu'il eût promis de s'en tenir éloigné. Antigone, campé près de cette ville, accourut à son secours, & il se donna dans les rues un combat qui coûta la vie à Pyrrhus. Alcyonée, fils d'Antigone, lui présenta la tête de Pyrrhus: mais ce Prince fit des réprimandes à son fils sur son inhumanité, & fit enterrer honorablement le corps & la tête de son ennemi. Helenus, fils de Pyrrhus, fut traité avec bonté par Antigone, qui le remit en liberté, & le renvoya en Epire.

Antigone rétabli.

272.

La mort de Pyrrhus fut doublement avantageuse à Antigone, qui se trouva par ce moyen maître de la Macédoine, & d'une partie considerable de la Grece. Il n'eut pas le temps néanmoins de jouir de ses avantages, car les Gaulois firent une nouvelle irruption dans ses Etats. Antigone les repoussa en différentes occasions, & les pertes qu'il fit essuyer à ces Barbares, leur causa un tel désespoir, qu'ils massacrerent leurs femmes & leurs enfants, & risquerent une bataille dans laquelle ils furent défaits sans ressource. Flatté d'un tel succès, Antigone mena son armée contre Athènes, & força cette ville à recevoir une garnison Macédonienne. Pendant qu'il étoit encore dans la Grece, il apprit qu'Alexandre, fils de Pyrrhus & Roi d'Epire,

268.

avoit envahi une partie de la Macédoine. Cette nouvelle l'obligea à accourir pour prévenir les succès de l'usurpateur, & il l'auroit sans doute contraint à retourner sur ses pas, si les Macédoniens, par une suite de leur inconstance naturelle, ne se fussent tout à coup rangés du parti d'Alexandre. Antigone indigné de l'ingratitude de ses sujets, pour lesquels il avoit toujours eu beaucoup de bonté, & craignant d'ailleurs de tomber au pouvoir de son ennemi, évita ce malheur en se retirant dans la Grece. Démétrius son fils, quoique jeune encore, ne se laissa pas abattre, & entreprit de venger son pere, & de le faire remonter sur le thrône de Macédoine. Il vint à bout de mettre une armée sur pied, & les exploits par lesquels il se signaloit chaque jour lui attirant l'estime des Macédoniens, qui se rendoient en grand nombre

nombre dans ſon camp, il ſe vit bientôt en état de recouvrer les Etats de ſon pere, & de chaſſer Alexandre de l'Epire même. ROYAUME DE MACEDOINE.

Antigone, de retour dans ſes Etats, les gouverna en paix pendant pluſieurs années, & n'oublia rien pour étendre ſon autorité dans la Grece. Il s'empara de Corinthe par ſurpriſe, & conſerva cette ville juſqu'à ce qu'Aratus, qui cherchoit à rendre aux Etats de la Grece leur ancienne liberté, fut parvenu à entrer dans Corinthe à la faveur de la nuit, & l'eut ſouſtraite à la puiſſance des Macédoniens. Les Athéniens ſe révolterent en même temps, & la nouvelle de tant de défections cauſa un ſi ſenſible chagrin à Antigone, qu'il mourut l'année ſuivante. Ce Prince étoit alors âgé de quatre-vingt ou quatre-vingt-trois ans, & il en avoit regné environ trente cinq ſur la Macédoine. Les Hiſtoriens rapportent qu'il étoit bon, généreux & très-brave, & que ſa ſageſſe ſurpaſſoit encore ſa valeur.

Démétrius ſucceda à ſon pere Antigone, & gouverna ſans troubles l'intérieur de ſes Etats l'eſpace de dix années. Les guerres qu'il eut au dehors ſont rapportées ſi diverſement par différents Ecrivains, qu'on ne peut en donner un juſte détail. Ce Prince, avant que de monter ſur le thrône, avoit épouſé Nicea, veuve d'un Tyran de Corinthe, & on ignore le temps de ſa mort. Depuis l'avenement de Démétrius à la couronne, il prit deux autres femmes, & lorſqu'il mourut il laiſſa de la derniere un fils nommé Philippe, âgé ſeulement de deux ans. DEMETRIUS. 243.

La trop grande jeuneſſe de ce Prince, & le beſoin que les Macédoniens avoient d'être gouvernés par quelque chef expérimenté, firent donner à Antigone, frere du feu Roi, la Régence du Royaume. Pluſieurs Hiſtoriens prétendent qu'Antigone avoit été nommé tuteur du jeune Philippe par Démétrius lui-même, & que les Macédoniens ſuivirent ſeulement ſes dernieres volontés. Quoi qu'il en ſoit, Antigone commença à gouverner la Macédoine en qualité de Régent, épouſa ſa belle ſœur mere de ſon pupille, & veilla avec ſoin à l'éducation de ce jeune Prince. Les Macédoniens enchantés de la douceur & de la ſageſſe de ſon gouvernement, lui mirent la couronne ſur la tête, & lui prêterent ſerment de fidélité comme à leur Souverain. Antigone, en acceptant le titre qu'on le forçoit de recevoir, ne prétendit pas en dépouiller ſon neveu; il redoubla au contraire ſes attentions pour lui, & le déſigna dès-lors pour ſon ſucceſſeur. Les troubles qui agiterent la Grece dans les commencements du regne d'Antigone, forcerent les Achéens à implorer ſon aſſiſtance, & il leur promit des ſecours, à condition que la citadelle de Corinthe ſeroit remiſe entre ſes mains. Les Achéens s'étant prêtés à ce qu'il déſiroit, il partit à la tête d'une puiſſante armée, & malgré les obſtacles qu'il rencontra en route, il rendit de grands ſervices à ſes nouveaux Alliés. Il conçut une eſtime ſinguliere pour Aratus, Chef des Achéens, & lui en donna des marques en pluſieurs rencontres. Ce fut à ſa conſidération qu'il envoya la plus grande partie de ſes forces prendre des quartiers d'hyver en Macédoine. Cette attention néanmoins penſa lui devenir funeſte; car le Roi de Sparte qui en fut informé, s'avança à deſſein de l'attirer au combat. Antigone ſentoit le danger qu'il y auroit à accepter la bataille, & ſans ſe laiſſer ébranler par les inſultes des ennemis, ni par les ſollicitations de ſes Alliés, il s'opiniâtra à demeurer dans ſon camp, laſſa ANTIGONE DOSON. 243.

ROYAUME DE MACEDOINE.

par ce moyen les Spartiates, & les obligea à se retirer dans leur ville.

Dès qu'Antigone eut fait revenir ses troupes, il marcha vers Lacédémone resolu de laver l'affront qu'il avoit reçu. Cléomene, Roi de Sparte, s'attendoit à cette approche, & se disposa à une vigoureuse défense. Ses efforts néanmoins furent inutiles, la victoire se déclara pour les Macédoniens, qui se rendirent maîtres de la ville. Cléomene au désespoir s'embarqua aussitôt, & fit voile pour l'Egypte, où sa mere étoit en ôtage depuis quelque temps. Antigone, loin de traiter les Lacédémoniens en vainqueur irrité, leur rendit la liberté, & les remit sous le gouvernement Républicain. Trois jours après son entrée dans Sparte, le Roi de Macédoine se vit obligé de reprendre le chemin de ses Etats, où les Illyriens avoient fait une irruption. La diligence avec laquelle Antigone s'avançoit du côté de la Macédoine, ne l'empêcha pas de recevoir en route les compliments & les remerciements de tous les Etats de la Grece. Lorsqu'il fut arrivé dans son Royaume, il attaqua ceux qui le ravageoient, & les défit entierement. Cette victoire délivroit les Macédoniens des plus dangereux de leurs ennemis; mais elle coûta la vie au Roi, qui, pendant l'action, s'étoit rompu une veine dans la poitrine en voulant élever la voix. Cet accident causa un crachement de sang & une violente fievre à Antigone, qui mourut au bout de quelques jours. Un peu avant que de rendre les derniers soupirs, il pria les principaux Officiers de l'armée de rester fideles à Philippe son neveu, & il laissa à ce jeune Prince de sages préceptes sur la maniere de gouverner le Royaume. Antigone avoit regné environ treize ans, & il ne démentit pas un instant les flatteuses espérances qu'on avoit conçues de lui : aussi fut-il sincerement regretté de ses Sujets & de ses Alliés.

PHILIPPE IV. fils de Démétrius.

Philippe avoit profité avantageusement de l'éducation qu'on lui avoit donnée, & quoiqu'il n'eût que quinze ans, lorsqu'il prit en mains les rennes du gouvernement, on voyoit briller en lui de grandes qualités.

221. Brave, éloquent & profond politique, il se battit toujours avec courage, sçut se concilier l'affection de ses sujets, malgré les cruautés auxquelles il s'abandonna souvent, & trouva moyen d'empêcher les Romains de le dépouiller de ses Etats. Son ambition ternit par la suite les vertus qu'il avoit d'abord fait remarquer, & pour satisfaire le desir insatiable de s'agrandir, il n'eut point horreur d'employer la perfidie & le poison même contre ceux qui lui avoient rendu les services les plus essentiels. Au commençement de son regne il se trouva engagé dans la guerre que les Achéens entreprirent contre les Illyriens, les Etoliens & divers autres peuples. Tout parut d'abord lui succeder en Etolie, & il avoit déjà emporté plusieurs Places, lorsqu'il fut obligé de retourner dans la Macédoine pour empêcher les Dardaniens de s'y jetter. Sa présence intimida ces peuples qui retournerent sur leurs pas, & congédierent leur armée. Philippe, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, mena ses troupes dans le Péloponnese, & remporta une victoire sur les Eléens. Il s'empara ensuite d'un grand nombre de villes, ravagea l'Elide & subjugua toute la Tryphalie. L'Etolie devint bientôt le siége de la guerre, & la Laconie ne tarda pas à éprouver la force de ses armes. Philippe de retour à Corinthe y reçut les Ambassadeurs de Rhodes & de Chio,

218. qui offroient leur médiation pour finir la guerre avec les Etoliens. Le Roi ne

rejetta pas leurs propositions, mais il affecta de leur répondre d'une maniere équivoque qui ne l'engageoit à rien. Dans le moment qu'il se disposoit à faire une irruption dans la Phocide, il y eut une révolte parmi ses troupes au sujet de la distribution du butin, & Philippe ayant découvert les auteurs de la rebellion, vint à bout de s'en rendre maître & de les punir.

Toute la Thessalie étoit soumise au Roi de Macédoine, qui prit Thebes d'assaut, & par cette conquête, mit les Etoliens dans la nécessité de demander la paix. Pendant les négociations, Philippe alla honorer de sa présence la cérémonie des Jeux Néméens qu'on célébroit à Argos. Il y apprit la victoire qu'Annibal avoit remportée sur les Romains à la bataille de Cannes, & Démétrius de l'Isle de Phare lui conseilla de se joindre au Général Carthaginois, pour achever d'abattre la puissance de la République Romaine. Philippe s'abandonnant aux plus flatteuses espérances, approuva les avis de Démétrius, & afin de les mettre à exécution, il se hâta de faire la paix avec les Etoliens. Aussitôt que le traité eut été signé, le Roi de Macédoine ne s'occupa que de ses nouveaux projets. Il équippa une flotte de cent vaisseaux légers, & après avoir exercé ses troupes sur ces mêmes vaisseaux, il se mit en mer. Il s'avança d'abord jusqu'à l'embouchure de la riviere d'Aoüs; mais une frayeur subite s'étant emparée de son armée, il se retira promptement, & retourna dans ses Etats avec la honte & la douleur d'avoir si mal réussi. Il ne crut pas néanmoins devoir renoncer à son entreprise, & pour en rendre le succès plus sûr & moins lent, il résolut d'envoyer proposer une alliance à Annibal. Xénophane, chargé de cette négociation, ne put éviter de tomber entre les mains de quelques soldats Romains, qui le conduisirent à Valerius Lévinus, Commandant d'un Corps de troupes près de Numerie. Ce Romain ayant demandé à Xénophane quel étoit le sujet de son voyage, le Macédonien répondit sans hésiter qu'il alloit à Rome de la part de Philippe pour faire alliance avec la République. Lévinus, persuadé de la sincerité de ces paroles, fit de grands honneurs à Xénophane, & le força d'accepter une escorte jusqu'à Rome. L'Ambassadeur Macédonien n'osa la refuser, & en passant devant Capone, où étoit Annibal, il s'échappa avec les Macédoniens qui l'accompagnoient, se rendit auprès du Général de Carthage, & lui remit les lettres de Philippe. Annibal sensible à l'honneur qu'il recevoit, & aux avantages qu'il comptoit retirer en se liguant avec le Roi de Macédoine, dressa sur le champ l'acte d'union, le signa, & renvoya Xénophane accompagné de trois Sénateurs Carthaginois revêtus du titre d'Ambassadeurs. Philippe leur fit une réception proportionnée à la joye qu'il ressentoit; cependant il tira peu de profit de la ligue dont il esperoit tant de succès.

Il survint alors entre les habitants de Messene des dissensions qui obligerent le Roi à se rendre dans cette ville pour calmer les esprits. La conduite qu'il tint en cette occasion démentit la modération & la prudence qu'il avoit fait voir jusqu'à ce moment. Il affecta de prendre en même temps les intérêts des Magistrats & du Peuple, les anima les uns contre les autres, & fut cause de la mort d'environ deux cents personnes. Les deux Aratus étant arrivés sur ces entrefaites, blâmerent Philippe de n'avoir point arrêté le désordre. Quelque respectueuses que fussent leurs remontrances,

ROYAUME DE MACEDOINE.

elles déplurent au Roi, qui se détermina intérieurement à se défaire de deux censeurs incommodes. Il dissimula encore quelque temps, & ne leur marqua d'abord aucun refroidissement. Aratus s'apperçut néanmoins de quelque changement dans le caractere de Philippe, & n'osant plus se fier à l'amitié de ce Prince, il quitta la Cour, & rompit tout commerce avec lui. Ses craintes étoient fondées, le Roi de Macédoine étoit devenu perfide, cruel, & sembloit avoir renoncé à la douceur & à la sagesse qui l'avoient fait admirer dans les commencements de son regne. La mort des deux Aratus en fut une preuve. L'ancien périt par un poison lent, & le jeune par une boisson qui lui troubla l'esprit. Philippe, dans la vûe d'éloigner les soupçons qu'on pouvoit avoir sur le premier auteur d'une action aussi détestable, recommença la guerre. Il entreprit une seconde fois le siége d'Apollonie, auquel il fut bientôt contraint de renoncer. Furieux des obstacles qu'il rencontroit devant cette Place, il forma le dessein de s'emparer d'Orique. Les Romains entrerent secrettement dans cette ville, firent une sortie la nuit suivante, & tuerent un grand nombre de Macédoniens. Philippe eut à peine le temps de se sauver, & depuis cette défaite il perdit successivement tout ce qu'il possédoit dans la Grece, & se vit enfin réduit à souhaiter la paix avec les Romains. Démétrius, fils de Philippe, fut donné en ôtage, & les articles du traité portoient : » Que toutes les villes Grec-
197. » ques rentreroient en liberté & sous leur ancien gouvernement; Que » Philippe retireroit les garnisons qu'il y avoit mises; Qu'il rendroit aux » Romains les prisonniers, les transfuges, & tous ses vaisseaux couverts; » Qu'il ne pourroit avoir plus de cinq cents hommes de guerre, ni aucun » éléphant; Qu'il ne feroit point sortir ses troupes hors de la Macédoine » sans la permission des Romains; enfin qu'il leur payeroit mille talents, » moitié comptant, & le reste dans le terme de dix années «.

Il sembloit que ce traité, qui bornoit Philippe à la possession de la Macédoine seule, dût le forcer à vivre en paix avec ses voisins; mais ce Prince étoit trop ambitieux, & il souffroit de se voir ainsi resserré. Chagrin d'être obligé d'évacuer Enus & Maronée, villes maritimes de la Thrace, il envoya ordre à Cassandre, Commandant de la garnison, de laisser entrer les Thraces dans Maronée aussitôt que les soldats Macédoniens en seroient sortis. Les Thraces se prêterent volontiers aux vûes de Philippe, & pillerent les habitants de la ville. Ceux-ci en porterent aussitôt leurs plaintes aux Romains, qui enjoignirent au Roi de Macédoine de se justifier de cette perfidie, & d'envoyer à Rome Cassandre & Onomaste, Gouverneurs de la côte maritime de son Royaume. Philippe ayant obtenu qu'on laissât Onomaste auprès de lui, ne put se dispenser de faire partir Cassandre. Cependant comme il craignoit d'en être trahi, il le fit empoisonner sur la route, & se délivra ainsi de cette inquiétude. Les Romains ne douterent plus alors de la mauvaise foi du Roi de Macédoine, & ils étoient prêts à faire éclater leur ressentiment, lorsque Philippe, qui connoissoit leur estime & leur amitié pour son fils Démétrius, lui ordonna d'aller à Rome, & de répondre aux accusations intentées contre lui. Le jeune Prince lut devant le Sénat une partie des réponses que son pere lui avoit écrites, & toucha les Romains par son mérite & par sa jeunesse. Il obtint en conséquence la ratification

du Traité qui avoit été fait, & partit pour la Macédoine, où il apprit à son pere que les Romains avoient trouvé ses excuses raisonnables. L'Ambassadeur Romain, qui étoit à la Cour de Philippe, lui confirma ce que Démétrius lui avoit déjà rapporté: mais il ajouta que le Sénat n'en avoit agi de cette maniere que par égard pour le Prince son fils. 183.

Philippe ne pouvant ignorer les obligations qu'il avoit à Démétrius, se sentit pénetré d'une violente jalousie, & loin de lui témoigner sa reconnoissance, il l'éloigna de tous ses conseils, & y admit Persée, à qui une de ses concubines avoit donné le jour. Persée haïssoit Démétrius, & il contribua de tout son pouvoir à le détruire dans l'esprit de son pere. Le Roi y étoit malheureusement trop disposé; il voyoit avec indignation l'attachement de Démétrius pour les Romains, & les considerations de ces derniers pour son fils. Un accident imprévu servit à augmenter encore l'animosité qui regnoit entre les deux freres, & fut le commencement des malheurs de Démétrius. Philippe, en faisant la revûe de ses troupes, la termina à l'ordinaire par une espece de tournois, c'est-à-dire, que les soldats formerent deux Corps qui devoient représenter l'image d'un combat. Chacun des jeunes Princes commandoit un de ces Corps, & l'avantage demeura au Parti de Démétrius. Persée, outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, médita de s'en venger, & comme son frere voulut le soir lui rendre visite, il fit fermer ses portes, & lui cria qu'il avoit manqué son coup. Le lendemain il se plaignit au Roi de l'attentat prétendu de Démétrius, & l'accusa d'avoir entrepris de l'assassiner. Démétrius se défendit en homme sûr de son innocence, & protesta qu'il avoit pour son frere l'amitié la plus tendre, & pour son pere le respect & la soumission qu'il lui devoit. Philippe ne put, ou n'osa condamner Démétrius, & il se contenta de dire aux deux Princes qu'il jugeroit d'eux par la conduite qu'on leur verroit tenir dans la suite, les exhortant à agir avec beaucoup de circonspection. 182.

Le Roi avoit un peu auparavant engagé les Bastarnes, espece de Sarmates qui habitoient les bords du Pont-Euxin au-delà du Danube, à lui fournir des troupes. Ces peuples consentirent à ce qu'il desiroit d'eux, & lui envoyerent un secours composé de l'élite de leur Jeunesse. L'arrivée de cette armée releva le courage de Philippe, qui fit partir pour Rome, en qualité d'Ambassadeurs, Apelle & Philoclès, & les chargea de sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius. Ces deux hommes entierement dévoués à Persée, firent toutes les perquisitions imaginables pour trouver Démétrius coupable, mais ils ne purent rien découvrir qui les satisfit, & ils se virent obligés d'avoir recours à la fausseté. Ils reprirent le chemin de Macédoine, & rendirent au Roi une lettre supposée, & signée du sceau contrefait de Flaminius. Il paroissoit par cette lettre que Démétrius avoit tenu à Rome des discours peu mesurés en parlant de la succession au thrône de Macédoine, & on prioit le Roi de pardonner à la jeunesse de son fils. Persée acheva la ruine de son frere en faisant paroître de faux témoins, & il sçut tellement aigrir Philippe, que ce Prince, qui n'osoit ouvertement faire mourir Démétrius, le fit secrettement empoisonner. Le Roi ne tarda pas à se repentir de sa précipitation, Persée changea de conduite à son égard, & ne parut s'occuper que du soin de se faire des partisans. Philippe étoit 181.

ROYAUME DE MACEDOINE.

soupçonneux, & il commença à croire qu'on l'avoit trompé au sujet de Démétrius. Ses doutes devinrent bientôt des certitudes, & convaincu de l'innocence de son fils, il prit des mesures pour empêcher Persée de jouir du fruit de sa perfidie. Ce Prince, craignant les effets du courroux de son pere, abandonna la Cour & se mit en sûreté, tandis que Philippe prenoit tous les arrangements nécessaires pour laisser la couronne à Antigone, neveu d'Antigone Doson. En conséquence, il le mena avec lui dans plusieurs villes de ses Etats; mais avant que d'avoir déclaré ses dernieres intentions, le Roi fut attaqué d'une maladie dangereuse qui le conduisit au tombeau.

PERSÉE. 179.

Le Médecin qui traitoit Philippe, avertit Persée de la maladie de son pere, cacha quelques jours la mort du Roi, & attendit l'arrivée de son fils pour la déclarer. Persée dut la couronne aux soins du Médecin, & à la crainte que sa présence inspira; car les Macédoniens aimoient Antigone, & l'auroient sans doute reconnu volontiers pour leur Souverain. Ces dispositions ne furent pas ignorées du nouveau Roi, qui immola Antigone à sa propre sûreté, & signala ainsi par la cruauté les commencements de son regne. Il s'efforça ensuite à effacer les dangereuses impressions qu'une telle injustice pouvoit laisser, & affecta une douceur & une modération dont il étoit incapable. Aussi ambitieux que son pere, il ne fut pas satisfait de l'étendue de ses Etats, & engagea les Bastarnes à attaquer les Dardaniens. Ces derniers repousserent vivement les Bastarnes, qui rebutés du peu de succès de leur entreprise, se déterminerent à retourner dans leur pays. Persée porta alors ses vûes du côté de la Grece, & n'oublia rien pour faire révoquer le sévere décret que les Athéniens avoient publié contre les Rois de Macédoine. Ses tentatives furent inutiles, & les Rhodiens mécontents de la République Romaine furent les seuls qui l'écouterent favorablement.

Cependant Eumene, Roi de Pergame, instruit & effrayé des démarches de Persée, se rendit à Rome, & crut devoir se charger lui-même d'informer le peuple Romain de tout ce qu'employoit le Roi de Macédoine pour séduire les peuples & les villes de la Grece. Les inquiétudes d'Eumene firent impression sur l'esprit des Sénateurs, & lorsque les Ambassadeurs de Persée furent arrivés à dessein de justifier la conduite de leur maître, on daigna à peine les entendre. Le Roi de Macédoine outré du mauvais accueil qu'on avoit
172. fait à ses Ambassadeurs, l'attribua à Eumene, & jura de s'en venger. Il ne fut pas long-temps sans mettre en exécution un aussi détestable projet, & chargea Evandre de Crete d'assassiner Eumene au moment qu'il iroit à Delphes offrir un sacrifice. Persée fut obéi, & le Roi de Pergame fut si considérablement blessé, que ses assassins le crurent mort. Il échappa néanmoins à leur fureur, & se plaignit hautement de l'attentat de Persée. Le Sénat Romain convaincu de la mauvaise foi de Persée, & instruit d'ailleurs des préparatifs de guerre que ce Prince faisoit dans ses Etats, ordonna qu'on prît les armes contre lui. En vertu de cette résolution les Romains inviterent leurs Alliés à joindre leurs forces à celles de la République contre leur ennemi commun. Eumene fournit un secours assez considerable; Ariarathe, Roi de Cappadoce, son ami & son allié, s'y porta avec le même zele; Masinissa, Roi de Numidie, promit d'envoyer des vivres, des éléphants, & des troupes sous la conduite de son fils; & les Ministres qui gouvernoient

l'Egypte pendant la minorité du Roi, s'engagerent à faire partir autant de troupes que les embarras présents le pourroient permettre. Prusias, Roi de Bithynie, & Gentius, Roi des Illyriens, refuserent de se déclarer sur le parti qu'ils devoient prendre. Le seul Prince étranger qui voulut embrasser les intérêts de Persée, fut Cotys, Roi des Thraces Odrysiens, & à l'égard du Corps de la nation Grecque, il garda la neutralité, & demeura tranquille spectateur des troubles qui agitoient toutes les autres Puissances.

ROYAUME DE MACÉDOINE.

Le Roi de Macédoine surpris du peu d'empressement que différents Princes montroient pour lui rendre service, se repentit de s'être attiré les Romains sur les bras. Il se hâta d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, mais on leur répondit que le Roi pourroit discuter lui-même ses raisons devant le Consul Licinius qui étoit sur le point d'entrer dans la Macédoine, & on leur signifia d'assurer leur maître qu'on ne recevroit plus aucun Macédonien en Italie. Persée, accablé par ces nouvelles, manqua l'occasion de battre les premieres troupes qui s'étoient trop avancées, & cette faute lui fit un tort irréparable. Il obtint la permission de faire partir de nouveaux Ambassadeurs, & il se flattoit de quelque accommodement, lorsque le retour précipité de ces Ambassadeurs lui ôta toute espérance. L'approche des Romains mit tout en mouvement dans la Macédoine, & le Roi balança encore quelque temps s'il se défendroit, ou s'il consentiroit à payer un tribut, & à ceder une partie de son Royaume. Enfin le plus grand nombre de ceux qui composoient son Conseil ayant été d'avis qu'il falloit combattre, le Roi se détermina à ce dernier parti. Il entra aussitôt en campagne, fit la revûe de ses troupes, & encouragea ses soldats par un discours étudié qui lui valut de grands applaudissements. Le zele que son armée lui témoigna dans ce moment se soutint, & il sortit victorieux de la premiere bataille que les Romains lui livrerent. Néanmoins, après sa victoire & la retraite de ses ennemis, il envoya encore faire aux Romains des propositions de paix. Licinius écouta les Ambassadeurs Macédoniens, & promit d'accorder la paix; mais il y mit des conditions si dures, que Persée ne put s'y soumettre, & la campagne se termina par quelques escarmouches de peu de conséquence.

Persée profita de l'absence du Consul Romain, & malgré les rigueurs de l'hyver, il s'empara de plusieurs Places en Illyrie & en Epire. Il comptoit engager Gentius à se déclarer contre les Romains, & ce Prince n'en auroit pas été éloigné, si Persée eût voulu lui fournir de l'argent; mais ce dernier étoit trop avare, & la crainte de faire sortir ses thresors de la Macédoine, lui fit manquer l'occasion de s'attacher un Prince qui lui pouvoit rendre de grands services du côté de la mer. Au commencement du printemps Q. Marcius nouvellement élû Consul, se mit à la tête des troupes destinées contre le Roi de Macédoine. Persée étoit préparé à le recevoir; il le défit à la premiere rencontre, & Marcius, après diverses tentatives sur les villes de Thessalonique, d'Ænia, d'Antigonie, de Cassandrie, de Mélibée & de Démétriade, se borna à ravager le pays voisin de ces villes. Le Roi avoit si bien pourvu à la défense des frontieres de son Royaume, que les Romains firent peu de progrès sous le Consulat de Marcius. L'année suivante leur fut plus avantageuse; on nomma Consul Paul Emile, & ce

171.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Général prit d'abord des mesures si prudentes, qu'elles furent comme le présage du succès de ses armes.

Le Roi de Macédoine n'eut pas de peine à connoître la différence qu'il y avoit entre Paul Emile & son prédécesseur, & il commença à chercher des secours étrangers pour être mieux en état de se défendre. Il engagea les Bastarnes à se rendre auprès de lui, & promit de payer généreusement les Officiers & les Soldats. Ces peuples sur ses promesses se mirent en chemin au nombre de vingt mille, & les Macédoniens firent éclater la plus grande joye en voyant un si puissant renfort. Persée en conçut des espérances aussi flatteuses; mais cherchant à différer le payement dont il étoit convenu, les Bastarnes donnerent des marques de leur ressentiment, & en s'en retournant vers le Danube, ils ravagerent la Thrace qui se trouvoit sur leur passage. Le procedé du Roi de Macédoine avec Gentius, ne montra pas moins d'avarice & de mauvaise foi, & ne lui fut pas moins nuisible. Il étoit venu à bout d'engager Gentius à prendre ses intérêts, moyennant une somme d'argent qu'il devoit lui faire tenir aussitôt. Le Roi des Illyriens croyant Persée incapable de le tromper, rompit avec les Romains, en faisant emprisonner leurs Ambassadeurs. Persée informé de ce coup d'éclat, pensa qu'il étoit inutile de payer Gentius, puisqu'il se voyoit dans la nécessité de prendre les armes contre les Romains. Il refusa de livrer la somme à laquelle il s'étoit engagé, & exposa le Roi des Illyriens à toute la colere des Romains, qui lui ôterent la couronne & la liberté.

Persée, loin de retirer aucun profit de ces deux actions, se priva de toute ressource, & avança sa ruine totale. Paul Emile arriva dans la Macédoine, & par de fausses attaques & différentes contre-marches, il sçut amuser Persée & se rendre maître de Pythium, Place importante, située au plus haut du mont Olympe. Les troupes que le Roi de Macédoine avoit envoyées dans cet endroit ayant été défaites, Persée en fut tellement effrayé, qu'il abandonna les bords du fleuve Enipée, & se retira sous les murailles de Pydna. Il campa en ce lieu & attendit les Romains, résolu de leur livrer bataille. Paul Emile parut bientôt, plaça son camp à la vûe de celui des Macédoniens, & se prépara au combat après avoir averti ses troupes qu'il y auroit la nuit suivante une éclipse de Lune, & que cet évenement, qui n'avoit rien que de naturel, ne devoit pas les épouvanter. Cette précaution lui fut avantageuse, & ses soldats ne marquerent aucun étonnement, tandis que tous les Macédoniens furent saisis de terreur, & se persuaderent que ce prodige annonçoit la mort du Prince & la ruine prochaine du Royaume. Paul Emile ne doutant pas que la frayeur n'eût abattu le courage des Macédoniens, engagea l'action dès le lendemain. Il remporta la victoire comme il s'y étoit attendu; mais elle lui fut disputée, & sans la retraite subite du Roi de Macédoine, ses troupes auroient encore combattu quelque temps. Persée étoit entré dans Pydna sous prétexte d'y faire des sacrifices, & son absence causa la déroute & l'entiere défaite de son armée qui fut hachée en pieces. Cette victoire décida du sort de la Macédoine qui tomba au pouvoir des Romains, toutes les villes ayant fait leurs soumissions au vainqueur dans l'espace de peu de jours.

Cependant

ROYAUME DE MACEDOINE.

Cependant Persée s'efforçoit de gagner Pella, & la fureur qui le dominoit l'empêchoit de songer à remédier à son désastre. Ceux qui voulurent lui faire quelques remontrances devinrent les victimes de sa colere, & ses plus fideles serviteurs craignant le même sort l'abandonnerent avec mépris & indignation. Le Roi pour éviter de tomber au pouvoir des Romains, changea continuellement de retraite jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen de se réfugier dans un Temple en Samo-Thrace avec Evandre le Crétois, le même qui avoit attenté à la vie d'Eumene. Persée voulut alors traiter avec les Romains, mais le Consul rejetta toutes ses propositions, parce qu'il s'obstinoit à garder le titre de Roi. On n'osoit néanmoins le tirer de son asyle par respect pour les Dieux, & dans l'appréhension d'irriter les Samo-Thraces. Un Romain entreprit de les engager à lui remettre le Roi de Macédoine, & pour les animer contre ce Prince, il dit qu'il avoit près de lui un infâme meurtrier qui souilloit l'asyle qu'il occupoit. Le peuple s'en plaignit à Persée, & le pria de livrer Evandre, sur lequel tomboit l'accusation. Le Roi désespérant de persuader au Crétois qu'il devoit se donner la mort, le fit tuer sur le champ, de peur qu'il ne découvrît plusieurs crimes qu'on avoit ignorés jusqu'alors. Il publia ensuite qu'Evandre s'étoit poignardé lui-même, & ayant gagné par une somme d'argent un autre Crétois nommé Oroande, il se disposa à monter sur son vaisseau pendant la nuit. En conséquence, il se glissa par une fenêtre avec sa femme, son fils Philippe & trois domestiques, & s'approcha du rivage. Le perfide Crétois étoit déjà parti, & Persée au désespoir se rendit aux Romains, ne pouvant plus supporter le poids de ses malheurs. Octavius, entre les mains duquel il se remit, le fit embarquer pour être conduit au Consul qui le traita avec beaucoup de douceur jusqu'à son départ de la Macédoine.

Quoique l'année du Consulat de Paul Emile fût expirée, on lui continua le commandement des armées, & on nomma dix Commissaires pour regler les affaires de la Macédoine. Le Sénat en les chargeant de ses ordres, décida que les Macédoniens seroient déclarés libres; qu'on diminueroit les impôts sur les mines du pays & sur les revenus des terres; que le Royaume seroit partagé en quatre regions ou provinces, dont les habitants ne pourroient sortir pour s'établir ailleurs sans la permission des Romains. Ces dispositions furent publiées de la maniere la plus solemnelle, & Paul Emile ajouta quelques reglements qui regardoient le bien de l'Etat. Aussitôt qu'il eut mis ordre à tout, & qu'il eut visité les principales villes de la Grece, il entra dans l'Epire qu'il ravagea, & se rendit à Rome emmenant avec lui toute la famille Royale, & ceux des Macédoniens qui étoient le plus attachés à Persée. Ce Prince fit demander avec instance qu'on le dispensât d'orner le triomphe du vainqueur, mais il ne put obtenir cette grace, & parut devant le peuple dans des habillements de deuil, & sa démarche montroit la douleur & la honte dont il étoit pénetré. Après le triomphe, Persée fut reconduit en prison, où il resta plusieurs jours confondus avec d'autres prisonniers de la plus vile extraction. Enfin Paul Emile engagea le Sénat à faire transférer l'infortuné Roi de Macédoine à Albe, où il fut traité avec plus de douceur, quoiqu'étroitement gardé. Quelques Auteurs prétendent qu'il se laissa mourir de faim dans la quatrieme année de sa captivité;

168.

ROYAUME DE MACEDOINE.

& d'autres assurent que les soldats de sa garde irrités contre lui l'empêcherent de dormir, jusqu'à ce qu'épuisé par des veilles continuelles il expirât. Les deux derniers de ses enfants resterent en prison toute leur vie, & on ignore de quelle maniere Philippe leur aîné obtint son élargissement. Ce Prince réduit à vivre de son travail, fit d'abord le métier de Tourneur, ensuite la beauté de son écriture le fit parvenir à la charge de Greffier, qu'il exerça avec honneur jusqu'à la fin de ses jours.

152. Seize ans environ après la défaite de Persée, un homme de basse naissance voulut faire croire qu'il étoit fils de ce Prince, & réclama ses droits sur la couronne de Macédoine. Cet imposteur né dans la Troade & nommé Andriscus, inventa une fable sur son origine, & chercha à se faire des partisans. Les Macédoniens y faisant peu d'attention, il passa en Syrie, où il fut arrêté par les ordres de Démétrius Soter, & livré aux Romains. Le mépris qu'on eut à Rome pour Andriscus le fit garder avec tant de négligence, qu'il se sauva en Thrace, où il trouva moyen de lever une armée, avec laquelle il s'empara d'une partie de la Macédoine, & prit le titre & les attributs de la Royauté. Le Sénat informé de cette révolution, envoya aussitôt le Préteur Juventius pour empêcher les progrès du faux Philippe. Juventius ne le croyant pas capable de résister, s'engagea témérairement, & perdit la bataille & la vie. Q. Cécilius Métellus succeda à Juventius, & défit l'imposteur, qui se retira chez un petit Roi de Thrace. Celui-ci dans la crainte de s'attirer la colere des Romains, remit le fugitif entre les mains de Métellus. Ce Préteur le fit conduire à Rome pour orner son triomphe, & se prépara à le suivre. Cependant un nouvel aventurier qui se disoit aussi fils de Persée, parut à son tour sur les rangs. Métellus n'eut pas de peine à le vaincre; mais il se cacha avec tant de soin, qu'on ne put jamais découvrir sa retraite. Quelque temps après on vit encore un Pseudo-Philippe, & les Macédoniens las de porter le joug, se rangerent en foule sous les étendards de ce nouveau Prétendant. Il profita des favorables dispositions où on se trouva à son égard, & ne rencontra presqu'aucune difficulté à faire la conquête du Royaume. Il ne jouit pas long-temps néanmoins de la puissance souveraine; car les Romains ayant envoyé contre lui une nombreuse armée, il perdit toutes les villes dont il s'étoit rendu maître, & fut tué dans un combat qu'il eut la témérité de livrer.

La Macédoine fut ainsi subjuguée une troisieme fois, & afin de prévenir de nouvelles occasions de révolte, on changea la forme du gouvernement, & on établit un ou plusieurs Consuls pour regler tout suivant les loix de la Nation. On ôta par ce moyen à la Macédoine le reste de liberté qu'on lui avoit laissé, & elle fut mise au nombre des Provinces Romaines que le sort des armes avoit soumises, & qui étoient gouvernées par des Préteurs particuliers. Telle fut la fin d'une Monarchie que l'ambition & l'habileté de ses Princes avoient considérablement augmentée. Elle acquit toute sa gloire sous le regne de Philippe II. fils d'Amyntas & pere d'Alexandre le Grand, commença à décheoir de sa grandeur, lorsque Philippe IV. pere de Persée, eut regné quelques années, & Persée acheva sa ruine totale.

Fin de l'Histoire de Macédoine.

CHAPITRE II.

Royaume de Syrie.

LA Syrie, proprement dite, est située entre la Méditerranée à l'Occident, & l'Euphrate à l'Orient; & entre le mont Taurus au Septentrion, & l'Arabie Déserte, la Palestine & la Phénicie au Midi. Sa longueur du Septentrion au Midi est de trois cent soixante & quinze milles, & d'Orient en Occident, sa largeur est de trois cents milles.

Ce pays fut successivement divisé de différentes manieres. Dans les commencements il fut composé d'un grand nombre de petits Royaumes, qui furent par la suite réduits à quatre, sçavoir, celui de Zobah, celui de Damas, celui de Hamath & celui de Geshur; car les noms de Bethrehob, d'Ishtob & de Maacha, dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte, ne paroissent marquer que des subdivisions. Un nouveau partage sépara toute la Syrie en deux parties seulement, qui étoient la Célé-Syrie & la Phénicie; & les Phéniciens, les Iduméens, les Juifs, les Gézites & les Azotites étoient compris dans ces deux parties. Après la mort d'Alexandre on divisa encore la Syrie, suivant Strabon, en Commagene ou Comagene, en Séleucide de Syrie, en Célé-Syrie, en Phénicie maritime & en Judée. Ptolémée fait une autre subdivision, & compte dans la seule Syrie, proprement dite, la Comagene, la Pierie, la Cyrristique ou Cyrrhestique, la Séleucide, la Cassiotide ou Casiotide, la Chalyboniride, la Chalcidice ou Chalcidie, l'Apamene, la Laodicene, la Phénicie Méditerranée, la Célé-Syrie & la Palmyrene.

Selon la division de Ptolémée, Comagene avoit au Couchant le mont Amanus, au Septentrion une partie du mont Taurus. A l'Orient ce pays étoit borné par l'Euphrate; mais on ignore s'il l'étoit au Midi par la Séleucide, ou la Cyrrhestique, ou par l'une & l'autre de ces contrées. Au reste, la Comagene formoit le bout Septentrional de la Syrie, & avoit pour principales villes Samosate sur l'Euphrate, Antioche au pied du mont Taurus, & Germanicie. Toutes ces villes qui étoient autrefois magnifiques & florissantes, sont aujourd'hui ruinées ou en mauvais état.

La Séleucide maritime contenoit la Pierie & la Casiotide, dont l'une étoit située au Septentrion, & l'autre au Midi. Entre ces limites étoient les villes d'Alexandrie, de Séleucie, de Pierie & de Laodicée sur la Méditerranée.

Dans la partie intérieure de la Séleucide Méditerranée étoit la célebre Antioche, sur le fleuve Oronte. Les deux Séleucides sont appellées Antioche par Méla & par Pline.

L'Apamene étoit à l'Orient de la Casiotide, & avoit pour Capitale Apamée, dont plus de la moitié étoit environnée par l'Oronte.

La Cyrrhestique étoit une Province située sur l'Euphrate, & Cyrrhus ou Cyrus étoit la capitale de cette partie de la Syrie. On y voyoit aussi la fameuse ville nommée Hiérapolis, & Bambyce, que les Syriens nommoient *Magog*, & où la Déesse de Syrie étoit adorée.

ROYAUME DE SYRIE.

La Chalcidine étoit une Province intérieure du pays, qui n'étoit bornée ni par la mer Méditerranée, ni par l'Euphrate, & dont Chalcis étoit la capitale. Elle étoit environnée par Antiochene, ou la Séleucide, à l'Occident; par la Cyrrhestique, au Septentrion; par la Chalybonitide, à l'Orient, & par l'Apamene & la Célé-Syrie, au Midi.

A l'Orient de Chalcidine étoit la Chalybonitide sur l'Euphrate, qui avoit Chalybon pour capitale.

La Palmyrene étoit une Province grande & fertile au milieu d'un affreux désert, au Midi de la Chalybonitide, lavée à l'Orient par l'Euphrate. Il ne reste plus de toutes les villes de cette Province que la seule Palmyre, qui, quoique déserte & presqu'entierement détruite, ne laisse pas d'être regardée comme une des merveilles de l'Univers.

On ne peut gueres marquer précisément les limites de la Célé-Syrie. Strabon dit seulement que cette Province étoit la vallée entre le Liban & l'Anti-Liban. Les principales villes de cette contrée étoient Héliopolis, aujourd'hui Balbeck, & Damas, maintenant Shâm.

La Laodicene, dont la capitale étoit Laodicée étoit située au pied du mont Liban.

Sous l'Empire Romain, la Syrie souffrit une nouvelle division, & on la sépara en Comagene ou Euphratesienne, en Syrie, en Palmyrene, & en Phénicie du Liban. Les Arabes placent la Palestine en Syrie d'un côté, & la Cilicie de l'autre, & l'appelle Shâm.

Abulfeda partage tout le pays en cinq Provinces, sçavoir, Kinnesrine, Hemsene, Damascene, Jordanitique & Palestine. En général le climat de la Syrie est très-beau, & sa fertilité est aussi grande que celle d'aucune autre contrée.

Les anciens Syriens adoroient plusieurs Idoles, parmi lesquelles étoit *Rimmon*, qui avoit son Temple à Damas. Cette Idole, d'abord la plus célebre chez les Syriens, fut remplacée dans la suite par d'autres, auxquelles on rendit un culte religieux, jusqu'à ce que Theglat-Phalassar en subjuguant les Syriens fit, pour ainsi dire, éprouver le même sort à leurs Divinités. Depuis cet évenement la Religion Syrienne fut abolie, & celle d'Assyrie devint la Religion dominante de toute la contrée. Plusieurs Auteurs, & entr'autres Lucien, rapportent que dans la ville d'Hiérapolis, appellée *Magog* par les Syriens, il y avoit un Temple de la grande Déesse Syrienne. Ce Temple situé sur une éminence au milieu de la ville, étoit environné d'une double muraille, dont l'une étoit vieille & l'autre neuve. Au côté Septentrional de ce Temple étoit une cour de cinq ou six cents pieds en circonférence, dans laquelle on voyoit des Priapes qui étoient d'une prodigieuse hauteur. La façade du Temple tournée vers l'Orient sembloit cachée par une terrasse haute d'environ huit pieds qui se trouvoit devant. Tout l'édifice étoit construit à la maniere des Temples Ioniens, les portes en étoient dorées, & l'or éclatoit aussi dans plusieurs autres endroits, & principalement au dôme de ce bâtiment. L'air qu'on y respiroit étoit agréable, & tellement parfumé, que les habits de ceux qui y entroient, en contractoient l'odeur, & la conservoient assez long-temps.

Ce Temple avoit son sanctuaire, dans lequel il n'étoit pas permis aux

Prêtres mêmes d'entrer, à moins qu'ils ne fussent entierement dévoués aux Dieux qu'on y adoroit, ou qu'ils n'eussent quelque relation particuliere avec eux. Dans l'intérieur du sanctuaire qui étoit toujours ouvert, on voyoit un grand nombre de statues. A main gauche en entrant dans le Temple étoit le thrône du Soleil, mais sans aucune statue, & immédiatement après ce thrône étoit une Idole, à laquelle on a trouvé quelque rapport avec l'Apollon des Grecs. Quoi qu'il en soit, cette statue étoit la seule qui eût des habillements, car toutes les autres étoient nues. On gardoit dans l'enclos du Temple des bœufs, des chevaux, des lions, des ours & des aigles qui étoient apprivoisés & sacrés. Près du Temple étoit un lac où on nourrissoit des poissons, qu'on regardoit aussi comme sacrés. Au milieu du lac on avoit construit un autel de pierre, & sur cet autel brûloit continuellement de l'encens.

Les Oracles qui se rendoient dans le Temple avoient quelque chose d'extraordinaire. On y entendoit du bruit, quoique les portes fussent fermées, on y voyoit des images qui marchoient, qui suoient, & enfin qui dictoient en apparence des Oracles. Celui de l'Idole, que Lucien nomme *Apollon*, étoit le principal de tous. Ce Dieu, suivant le même Auteur, rendoit ses réponses lui-même, au lieu que les autres répondoient par la bouche de leurs Prêtres. Cette statue étoit habillée, comme on l'a déjà dit, par conséquent, quelqu'un pouvoit facilement se cacher sous ces habits, & répondre pour le Dieu aux questions proposées. Lorsque cet Apollon consentoit à satisfaire aux demandes qu'on lui faisoit, il commençoit à faire quelque mouvement. Aussitôt les Prêtres accouroient pour le lever en haut, & le Dieu les poussoit violemment jusqu'à ce que le Grand Prêtre se fût approché; & lui eût proposé sa question. Si elle déplaisoit à l'Idole, elle se retiroit, sinon, elle poussoit ses porteurs en avant; enfin cette Divinité avoit la direction de toutes les matieres sacrées & civiles, & on la consultoit dans tous les cas embarrassants.

Les revenus & le thrésor de ce Temple étoient considerables; l'Arabie, la Phénicie, la Cappadoce, la Cilicie & la Syrie contribuoient à l'enrichir par leurs présents qu'on gardoit avec beaucoup de soin. Il y avoit différentes sortes de Prêtres qui avoient diverses fonctions. Les uns tuoient les victimes, les autres portoient les libations, d'autres avoient soin du feu, d'autres desservoient l'autel, & plus de trois cents de ces derniers en habits & en bonnets blancs vaquoient aux sacrifices. Outre cela il y avoit encore d'autres Ministres attachés au service du Temple, comme des Musiciens experts à jouer de plusieurs instruments, des Prêtres nommés *Galli*, semblables à ceux de Cybele & des femmes frénétiques. L'emploi de Grand Prêtre étoit annuel, & tout le temps qu'il étoit en exercice, il portoit une robe de pourpre & une mître d'or. Des hommes de différentes nations qui vouloient se consacrer à la Déesse de Syrie, étoient chargés d'instruire dans les loix & les coutumes de la ville, ceux de leurs compatriotes qui alloient en pélérinage au Temple, & ils étoient appellés pour cette raison *Maîtres* ou *Instructeurs*.

Les Syriens offroient deux fois par jour des sacrifices à deux de leurs principales Idoles, à l'une en silence, & à l'autre en chantant, & en jouant

de plusieurs d'instruments. Chaque printemps ils célebroient une fête dont les cérémonies consistoient à abattre quelques grands arbres dans le parvis du Temple, & à les garnir de chevres, de brebis, d'oiseaux, de riches vêtements, & de plusieurs pieces d'or & d'argent bien travaillées. Ensuite on promenoit les images sacrées autour de ces arbres, après quoi on y mettoit le feu qui les consumoit avec tout ce qui y étoit attaché. Ceux qui alloient à la ville d'Hiérapolis étoient obligés de faire chacun un sacrifice particulier. Le Pélérin qui faisoit ce sacrifice prenoit une brebis, la coupoit en pieces, en faisoit bonne chere, & étendant la toison par terre, il s'agenouilloit dessus. Dans cette posture il mettoit les pieds & la tête de la victime sur sa propre tête, prioit la Déesse d'accepter son sacrifice, & lui en promettoit un meilleur. On pouvoit encore deux fois par an se rendre la Déesse favorable de cette maniere ; un homme montoit au haut d'un des Priapes dont on a parlé, & y restoit pendant sept jours. Dans cet intervalle il descendoit une chaîne où on attachoit ses présents, & on disoit son nom à un homme qui étoit en bas. Celui-ci le crioit de toute sa force à l'autre, qui commençoit aussitôt à prier, & frappoit en même temps sur une espece de cloche. Une autre espece de sacrifice en usage chez les Syriens avoit quelque chose de cruel. Ils commençoient par couronner de fleurs les victimes, & ensuite ils les chassoient hors du Temple vers un endroit où il y avoit une descente escarpée, du haut de laquelle ces animaux ne se précipitoient jamais sans perdre la vie. Il se trouvoit quelquefois des peres assez barbares pour lier leurs enfants dans des sacs, & les glisser du haut en bas de la même descente en les accusant de n'être pas des enfants, mais des bêtes.

Celui qui entreprenoit le pélérinage de Hiérapolis commençoit par se raser la tête & les sourcils, après quoi il offroit une brebis, comme on l'a vû plus haut. Alors il ne lui étoit plus permis de se baigner que dans de l'eau froide, ni de boire aucune autre liqueur, ni de se coucher que sur la dure avant la fin de son pélérinage. Lorsqu'il étoit arrivé dans la ville, il étoit entretenu aux dépens du Public, & logé avec ses compatriotes désignés par le nom d'Instructeurs ou de Maîtres, & il apprenoit d'eux les rits & les cérémonies qu'il devoit observer. Tous les pélérins étoient marqués au cou & aux poignets.

Il étoit défendu à celui qui avoit vû un mort d'entrer de tout le jour dans le Temple; mais le lendemain il cessoit d'être souillé pourvu qu'il eût pris soin de se purifier. A l'égard de tous ceux qui étoient de la famille du mort, ils devoient s'absenter du Temple pendant trente jours, & se raser la tête.

L'ancienne Syrie tombée sous la puissance des Assyriens cessa d'être un Royaume, & lorsque les Assyriens furent subjugués à leur tour par Cyrus, leur Empire devint une Province de la Perse, ainsi que les pays des Syriens. Les choses subsisterent en cet état jusqu'à la défaite de Darius Codoman près d'Issus, qui rendit Alexandre le Grand maître de la Perse. Ce Conquérant mourut l'an 324. avant J. C. sans avoir reglé sa succession. Il laissoit sa femme Roxane enceinte, & un fils naturel nommé Hercule, qu'il avoit eu de Barsine, veuve de Memnon, & qui étoit encore enfant. Au

moment de la mort d'Alexandre se trouvoit auprès de lui son frere naturel Philippe Aridée, homme sans mérite & sans aucune capacité. La nécessité où les Généraux d'Alexandre se trouverent d'avoir un Chef, au nom duquel on donnât les ordres, les obligea, après quelques jours d'altercation, de placer cet Aridée sur le thrône, en lui associant l'enfant dont Roxane étoit enceinte, au cas que ce fût un mâle. On forma ensuite un Conseil, auquel présidoit Perdiccas qui avoit presque toute l'autorité.

Roxane étant accouchée d'un fils, qu'on appella Alexandre du nom de son pere, on le déclara Roi avec Philippe, & les ordres s'expédioient au nom des deux Rois. On fit bientôt après le partage des gouvernements entre les Capitaines d'Alexandre; Séleucus fut le seul qui n'en obtint pas alors, mais on lui donna le commandement d'un Corps de Cavalerie, emploi honorable, & dans lequel il se distingua. A la mort de Perdiccas qui fut tué dans un tumulte en Egypte, Antipater fut nommé pour gouverner sous le nom des deux Rois, & on fit un nouveau partage. Antigone eut le gouvernement d'une partie de la basse Asie, avec le commandement en chef de l'armée d'Asie, & Séleucus eut alors le gouvernement de la Babylonie. Il le conserva jusqu'à l'année 315. dans laquelle Antigone irrité du refus que faisoit Séleucus de lui rendre compte des revenus publics, lui ôta le gouvernement. Séleucus fut contraint d'aller chercher une retraite en Egypte auprès de Ptolémée, où il resta trois ans. Au bout de ce temps il obtint du Roi d'Egypte un petit Corps de troupes, & rentra dans la Babylonie où il étoit aimé. Les peuples & la plus grande partie des troupes se déclarerent pour lui; de sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée assez forte pour attaquer Nicanor, qui commandoit pour Antigone. Ce Général fut battu, & perdit la vie, ce qui rendit Séleucus seul maître du pays (1). Encouragé par ce premier succès, il forma le projet de réunir à son gouvernement les Provinces Orientales de la haute Asie, dont les Commandants divisés entr'eux ne reconnoissoient presque plus l'autorité des Rois & du Conseil.

Pendant que Séleucus étoit occupé dans la Perse, Antigone qui avoit battu Ptolémée, envoya son fils Démétrius avec une armée contre Babylone. La ville & un des deux châteaux se soumirent; mais l'autre soutint un siége en forme, & Démétrius rappellé dans la basse Asie, se contenta de laisser quelques troupes pour bloquer ce château. Il y eut l'année suivante, qui étoit la 310e avant J. C. un traité conclu par Ptolémée, Lysimaque & Cassandre avec Antigone, & on convint de couronner le jeune Alexandre âgé de treize ou quatorze ans, & de lui donner pour Gouverneur Cassandre, fils d'Antipater. Cet accord & la tranquillité qui en fut la suite ne durerent pas long-temps, & Séleucus profita des troubles pour chasser de la Babylonie les troupes que Démétrius y avoit mises. Il réduisit ensuite la Médie sous son obéissance, & fit la conquête de la Bactriane, de l'Hyrcanie, & de plusieurs autres Provinces qu'il annexa à son Empire. Séleucus prit alors le titre de Roi de Babylone & de Médie, & résolu de s'emparer de ces

(1) Un grand nombre d'Ecrivains fixent à cet événement l'époque de l'*Ere des Séleucides*. On peut voir à ce sujet la Dissertation de M. Freret insérée dans la partie des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; Tome XVI. p. 286. & suiv.

ROYAUME DE SYRIE.

pays connus sous le nom général des Indes, il passa le fleuve de l'Inde. Sandrocotte ou Androcotte en possession de cette contrée, leva une forte armée à dessein de repousser Séleucus; mais ce Prince informé qu'il s'étoit fait une ligue contre Antigone, se hâta de s'accommoder avec Sandrocotte, afin de se joindre à cette confédération. Il amena au secours des Princes ligués une armée redoutable par le grand nombre d'éléphants de guerre qu'il avoit tirés de l'Inde, & contribua par ce moyen à la défaite d'Antigone, qui perdit la vie dans la bataille d'Ipsus en Phrygie. Cet évenement arrivé dans l'été de l'an 301. rendit Séleucus entierement maître de toute la Syrie, à l'exception de quelques villes qui ne se soumirent à lui que quelques années après, c'est-à-dire, dans la vingt-sixieme année de l'Ere des Séleucides.

Séleucus prend le titre de Roi. 301.

Séleucus ne se vit pas plutôt en possession de la Syrie qu'il prit le titre de Roi, que les Capitaines d'Alexandre avoient déjà pris avant lui. Ce nouveau Monarque embellit ses Etats d'un grand nombre de villes magnifiques. Il donna le nom de Séleucie à celle qu'il fit bâtir sur le bord Occidental du Tigre, à quarante milles de Babylone, environ à dix lieues de l'endroit où est présentement la ville de Bagdad. Cette nouvelle ville dont Séleucus fit le lieu de sa résidence & la capitale de toutes les Provinces de son Empire au-delà de l'Euphrate, devint en peu de temps extrêmement peuplée & florissante. Pendant que le Roi de Syrie étoit occupé à fonder différentes villes, Démétrius, fils d'Antigone, fit quelques tentatives pour recouvrer les Etats de son pere en Asie; mais il ne put réussir dans cette entreprise, & tomba au pouvoir de Séleucus, qui le retint prisonnier le reste de ses jours. Le Roi de Syrie, après la mort de Démétrius, s'empara de tout ce qu'il avoit possédé en Syrie & en Asie, & fit un seul Empire de ces deux Royaumes. Ptolémée Soter, Roi d'Egypte, ne survécut que de quelques mois à ce Prince; de sorte qu'il ne restoit plus de tous les Capitaines d'Alexandre que Lysimaque & Séleucus. Ces deux derniers, quoique fort âgés, se firent une cruelle guerre, qui fut terminée par la défaite & la mort de Lysimaque. Alors Séleucus fut surnommé *Nicator* ou Vainqueur, & la nouvelle victoire qu'il venoit de remporter le mit en possession des Etats de Lysimaque. La joye qu'il en ressentit ne fut pas de longue durée, car au bout de sept mois, il fut assassiné par Ptolémée Céraunus, comme il alloit se faire reconnoître dans la Macédoine sa patrie, où il comptoit finir sa vie. Ce Prince mourut dans la quarante-troisieme année depuis la mort d'Alexandre, dans la trente-deuxieme de l'Ere des Séleucides, & dans la soixante & treizieme, ou, suivant Justin, dans la soixante & dix-huitieme de son âge.

Philetere, Prince de Pergame, acheta du perfide Céraunus le corps du Roi de Syrie, & l'envoya à Antiochus fils de ce Monarque. Antiochus fit de magnifiques obséques à son pere dans la ville de Séleucie, & donna ordre que ses cendres fussent déposées dans une superbe chapelle bâtie exprès pour cela, & nommée *Nicatorium*. Presque tous les Historiens font de grands éloges de Séleucus, qui s'étoit attiré le respect & l'amour de tous ses sujets.

ANTIOCHUS SOTER. 280.

A la nouvelle de la mort de son pere, Antiochus, qui étoit en Orient, songea d'abord à affermir sa puissance dans ce pays; & afin d'empêcher les mouvements

mouvements que son absence pourroit occasionner dans l'Asie Mineure, il y envoya une armée sous le commandement de Patrocle. Ce Général ayant fait un traité avec les Héracléens, contre lesquels il avoit d'abord marché, entra dans le pays des Bithyniens qu'il mit à feu & à sang; mais il tomba dans une embuscade où il fut tué, & ses troupes entierement défaites. Antiochus informé de la perte de son armée, fit de grands préparatifs pour en tirer vengeance. Cependant Nicomede, alors sur le thrône de Bithynie, appella les Gaulois à son secours, & en récompense des services qu'il en reçut, il leur donna cette partie de l'Asie Mineure qui, d'après eux, fut nommée *Gallo-Grece* par quelqnes-uns, & Galatie par d'autres. Dans ce même temps Antiochus eut de grands démêlés avec Antigone Gonatas, fils de Démétrius, au sujet de la couronne de Macédoine, & ces deux Princes leverent chacun une nombreuse armée. Antigone sçut mettre dans ses intérêts le Roi de Bithynie, & par ce moyen Antiochus hors d'état de résister aux forces réunies de ces deux Rois, entra en accommodement avec eux. Il renonça totalement à ses droits sur le thrône de Macédoine, & consentit à donner en mariage à Antigone sa fille Phila, qu'il avoit eue de Stratonice.

Antiochus marcha ensuite contre les Gaulois & les chassa de l'Asie, d'où ils faisoient souvent des incursions sur les terres de tous les Princes voisins. Cette heureuse expédition valut à Antiochus le surnom de *Soter* ou Sauveur. Ce Prince voulut peu de temps après envahir les Etats de Pergame, mais il fut battu par Eumene, & obligé de retourner à Antioche, où il mourut au bout de dix-neuf ans de regne, laissant la couronne à son fils Antiochus.

Antiochus Théos.

261. Av. J. C.

Ce Prince avoit délivré les Milésiens d'un Gouverneur qui les traitoit avec une espece de tyrannie, & en reconnoissance ces peuples donnerent à Antiochus le surnom de *Théos*, c'est-à-dire, Dieu. Dès la troisieme année de son regne, il eut une sanglante guerre à soutenir contre Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte, & il fut obligé de marcher avec une grande partie des forces de Babylone & de l'Orient. Pendant qu'il étoit occupé de la guerre en Egypte, il s'éleva dans ses Provinces des troubles auxquels son éloignement l'empêcha de remedier sur le champ. L'impunité augmenta la hardiesse des premiers rebelles, & fut cause que leur exemple fut bientôt suivi par d'autres; de sorte que le Roi de Syrie perdit toutes les Provinces de son Empire situées au-delà de l'Euphrate. Ce fut alors que les Parthes secouerent le joug des Macédoniens, & qu'Arsace fonda leur monarchie, dont la puissance devint formidable aux Princes de l'Orient & même aux Romains. La nouvelle des troubles qui agitoient le Royaume d'Antiochus, détermina ce Prince à faire la paix avec Ptolémée, & il fut reglé qu'il répudieroit Laodice, épouseroit Bérénice, fille de Ptolémée, & assureroit la couronne aux enfants qu'il auroit de cette Princesse. Le mariage fut célebré avec beaucoup de magnificence, & le Roi de Syrie eut de grands égards pour sa nouvelle épouse tout le temps que vécut Ptolémée. A la mort de ce Monarque, arrivée deux ans après les nôces de sa fille, Antiochus abandonna Bérénice, reprit sa premiere femme, & rappella les fils qu'il avoit eus d'elle, sçavoir, Séleucus & Antiochus Hierax. Laodice comptoit peu sur la constance de son époux, & comme elle vouloit faire tomber la couronne sur la tête d'un de ses fils qui avoient été déshérités, pour favoriser

ROYAUME DE SYRIE.

les enfants de Bérénice, elle fit empoisonner Antiochus. Lorsqu'il fut expiré, elle cacha sa mort, & fit seulement publier qu'il étoit malade. Un homme dévoué à la Reine se mit dans le lit du Roi, & contrefaisant sa voix, il recommanda aux Seigneurs, qui lui rendoient visite, sa chere Laodice & ses enfants. On publia en même temps au nom d'Antiochus, que le peuple croyoit encore vivant, des ordres par lesquels son fils aîné Séleucus étoit nommé successeur au thrône. Après toutes ces précautions on déclara la mort du Roi, & Séleucus fut couronné sans aucune opposition. Antiochus Hierax, second fils de Laodice, eut le gouvernement de toutes les Provinces de l'Asie Mineure, où il commandoit un Corps de troupes assez considérable.

SELEUCUS CALLINICUS.

246. Av. J. C.

Bérénice craignant pour sa vie & celle de son fils, se retira secrettement à Daphné; mais elle y fut assiégée, & avant que les secours qui lui arrivoient de plusieurs côtés fussent en état de la défendre, elle fut égorgée, ainsi que son fils, & tous ceux dont elle étoit accompagnée. Ptolémée Evergete, frere de Bérénice, vengea sa mort en faisant de grands ravages dans les Etats de Séleucus Callinicus. Il se rendit maître de la personne de Laodice, qu'il fit mourir, s'empara de toute la Syrie & de la Cilicie, & conquit le pays d'au-delà de l'Euphrate jusqu'à Babylone & au Tigre. Il auroit sans doute continué ses conquêtes si une sédition ne l'eût forcé de retourner dans l'Egypte. Le Roi de Syrie, dans le dessein de faire rentrer dans le devoir les villes maritimes qui s'étoient révoltées, équippa une flotte sur laquelle il monta. L'éloignement de Ptolémée favorisoit les projets de Séleucus, mais une tempête furieuse brisa presque tous ses vaisseaux, & il eut beaucoup de peine à se sauver avec un petit nombre de personnes. Un accident de cette nature qui sembloit mettre le comble à la disgrace du Roi de Syrie, servit au contraire à rétablir ses affaires. Les rebelles le haïssoient à cause du meurtre de Bérénice, & le croyant suffisamment puni par ce qui venoit de lui arriver, ils se soumirent à lui, & composerent une armée assez forte.

Séleucus profita d'une révolution si avantageuse pour marcher contre le Roi d'Egypte. Il fut battu, & au désespoir de cet échec, il se renferma dans Antioche, d'où il envoya vers son frere Antiochus le prier de lui amener du secours. Antiochus, Prince ambitieux & avide, leva des troupes en diligence, moins pour aider son frere que pour le dépouiller de ses Etats s'il en trouvoit l'occasion. Cependant le Roi d'Egypte instruit des préparatifs qu'on faisoit contre lui, fit avec Séleucus une treve de dix ans. Ce traité eût sans doute rétabli la tranquillité dans les Etats de ce Prince, s'il n'eût appris que son frere continuoit à armer. Ces nouvelles l'inquiéterent, & résolu de prévenir les entreprises d'Antiochus, Séleucus passa le Mont Taurus, afin d'examiner quels étoient ses desseins. Les deux freres se livrerent bientôt une bataille, dans laquelle le Roi de Syrie fut battu & mis en fuite. Le bruit courut qu'il avoit été tué; de sorte que les Gaulois, à qui Antiochus devoit principalement sa victoire, projetterent de se défaire de lui, & de se rendre maîtres de toute l'Asie. Ils n'exécuterent pas néanmoins une si détestable trahison, & se contenterent d'enlever les thrésors d'Antiochus.

Les deux freres, toujours animés l'un contre l'autre, ne s'appercevoient

pas que leur mésintelligence fournissoit aux Princes voisins l'occasion de démembrer toute la Syrie, & ils ne songeoient qu'à s'accabler réciproquement. Séleucus, à qui l'avantage demeuroit dans tous les combats, réduisit Antiochus à chercher une retraite en Cappadoce. Ce Prince fugitif en sortit ensuite, & se jetta entre les bras du Roi d'Egypte, quoiqu'il fût l'ennemi déclaré de toute sa maison. Il se repentit bientôt de cette démarche imprudente; car Ptolémée le fit arrêter, & le retint en prison jusqu'à ce qu'il trouva enfin moyen de s'évader. Antiochus se pressa de gagner les frontieres de l'Egypte; mais comme il sortoit de ce pays il fut assassiné par des voleurs. Telle fut la fin d'un Prince qui vouloit tout envahir, & qui pour cette raison fut surnommé Hierax. ROYAUME DE SYRIE.

Séleucus débarrassé des inquiétudes que son frere lui avoit causées, s'appliqua à tout pacifier dans ses Etats, & marcha contre Arsace qui avoit eu le temps de se fortifier dans son usurpation. L'expédition de Séleucus ne fut pas heureuse, il fut battu & fait prisonnier par les Parthes, & au bout de quatre ans de captivité, il mourut d'une chute de cheval. Ce Prince laissa deux fils, sçavoir, Séleucus & Antiochus, & une fille qu'il avoit mariée à Mithridate, Roi de Pont.

Séleucus en montant sur le thrône à la mort de son pere, prit le surnom de Céraunus. Il étoit d'une santé chancelante, & les infirmités auxquelles il étoit sujet lui affoiblirent tellement l'esprit, qu'il n'auroit pû se maintenir sur le thrône, si Achéus, son cousin, ne se fût chargé du maniement des affaires. Le Roi de Syrie sentoit l'importance des services que lui rendoit Achéus, & suivant ses conseils, il songea à marcher en personne contre Attalus, Roi de Pergame, qui s'étoit emparé d'une grande partie de l'Asie Mineure. Achéus confia à Hermias le gouvernement de la Syrie, & partit ensuite pour accompagner Séleucus dans son expédition. Il fut attentif à profiter de tout ce qui pourroit être avantageux aux Syriens; mais il ne put empêcher qu'il ne se formât une conspiration contre la vie du Roi, qui fut empoisonné, & qui mourut après trois ans de regne. Achéus ayant découvert les coupables leur fit souffrir les supplices que leur crime méritoit, & rejettant généreusement l'offre que les troupes lui faisoient de la couronne, il envoya en Babylonie avertir Antiochus, frere du feu Roi, de se rendre en diligence à Antioche. SÉLEUCUS CÉRAUNUS. 226.

Antiochus, à qui un grand nombre de victoires & plusieurs belles actions, firent donner par la suite le surnom de Grand, quitta aussi la Babylonie, & dès qu'il fut arrivé à Antioche, il prit possession du thrône qu'Achéus lui avoit conservé. La premiere chose qu'il fit fut de nommer des Gouverneurs pour les Provinces. Molon eut le gouvernement de la Médie; Alexandre son frere celui de la Perse; Achéus fut chargé des Provinces de l'Asie Mineure; Epigene obtint le commandement des troupes qui devoient demeurer auprès de la personne du Roi, & Hermias fut confirmé dans la dignité & l'emploi de premier Ministre comme sous le regne précédent. Le mauvais état où se trouvoient les affaires de la Syrie donnerent beaucoup d'occupation au nouveau Roi, & fournirent à Alexandre & à Molon les moyens de s'attribuer la souveraine autorité dans leurs gouvernements. Antiochus avoit envie de marcher lui-même contre ces rebelles, & Epigene le lui ANTIOCHUS LE GRAND. 223.

conseilloit; mais Hermias s'y opposa, & son avis prévalut. On se contenta d'envoyer, pour réduire Molon & Alexandre, une armée dont Hermias nomma les Chefs. La défaite totale de cette armée fit sentir au Roi le tort qu'il avoit eu de croire Hermias, & il alloit se mettre à la tête de nouvelles troupes, lorsque son premier Ministre l'en empêcha encore une fois. Les progrès des révoltés & l'avantage qu'ils remporterent sur les Syriens, donnerent lieu à Epigene de remontrer à Antiochus combien il étoit nécessaire qu'il encourageât ses troupes par sa présence. Un conseil si sage fut enfin goûté; le Roi partit, & ses victoires sur les rebelles du Parti d'Alexandre & de Molon, forcerent ces deux hommes à se tuer eux-mêmes.

Cependant Hermias moins attaché aux intérêts d'Antiochus qu'aux siens propres, avoit conçu une haine violente contre Epigene, & non content de l'avoir fait exiler à Apamée, il l'accusa d'entretenir des intelligences avec Molon. Pour appuyer cette accusation, il gagna un des domestiques d'Epigene, & fit glisser dans ses papiers une prétendue lettre du Chef des rebelles. Le Gouverneur d'Apamée reçut des ordres pour visiter les papiers d'Epigene, & ayant trouvé cette lettre, le fit mettre à mort sans autre conviction. Les courtisans d'Antiochus apprirent avec chagrin la nouvelle de la mort d'Epigene. Aucun d'eux ne le croyoit coupable; mais personne n'osoit le dire, par la crainte qu'on avoit d'Hermias, qui se faisoit redouter par le Roi lui-même. Le Médecin d'Antiochus se chargea courageusement de la dangereuse commission de désabuser son maître au sujet du premier Ministre. Il s'y prit si adroitement, que le Roi convaincu du péril où sa confiance l'exposoit, fit tuer Hermias par ses Gardes. Loin que personne voulût venger la mort de cet ambitieux, tous les Syriens en témoignerent une grande joye, & les femmes d'Apamée assommerent à coups de pierres sa femme & ses enfants.

Antiochus, après avoir pacifié ses Provinces, tourna ses armes contre Artabazane, qui lui demanda & obtint la paix. La guerre avec l'Egypte fut résolue, & le Roi de Syrie commença par reprendre la ville de Séleucie, que Ptolémée Evergete avoit enlevée à son pere. Les Egyptiens voulurent inutilement arrêter les premiers progrès d'Antiochus; ce Monarque les battit en différentes rencontres, & recouvra une partie de ses Provinces. Ptolémée Philopator, alors sur le thrône d'Egypte, ayant été informé des différents désavantages que ses troupes essuyoient, se réveilla de son assoupissement; & à la tête d'une puissante armée, il s'avança à la rencontre d'Antiochus. Les deux Rois se livrerent une bataille près de la ville de Raphia dans la Célé-Syrie; les troupes d'Antiochus furent taillées en pieces, & le Prince qui les commandoit, obligé de fuir, se retira à Antioche. Cette déroute l'affligea, & il demanda à Ptolémée une treve d'un an, qui lui fut accordée. La paix ne tarda pas à suivre la treve; Ptolémée la désiroit, parce que la guerre l'empêchoit de jouir des plaisirs qu'il goûtoit à sa Cour, & elle devenoit nécessaire à Antiochus, qui avoit appris qu'Achéus s'étoit fait reconnoître Souverain dans les pays de son gouvernement. Par le traité qui fut fait entre le Roi d'Egypte & celui de Syrie, il fut reglé que la Syrie & la Phénicie appartiendroient à Ptolémée, qui aussitôt.

après la conclusion de la paix nomma des Gouverneurs de ces Provinces, & s'en retourna dans ses Etats.

Le Roi de Syrie contraint d'abandonner la Syrie & la Phénicie, songea à se dédommager de cette perte, en reprenant ce qu'Achéus lui avoit enlevé. En consequence, il passa le Mont Taurus & alla camper devant Sardes, où Achéus s'étoit renfermé. Cet usurpateur avoit choisi préférablement cette ville à cause de son heureuse situation; mais il ne put empêcher qu'elle ne fût prise d'assaut, & il eut peine à gagner la citadelle, où il se défendit pendant plusieurs mois. Un traître feignant de lui ménager une retraite auprès du Roi d'Egypte, le livra à Antiochus qui lui fit couper la tête, qu'on mit dans une peau d'âne, & le reste du corps fut attaché en croix. Le Roi de Syrie s'appliqua ensuite à remettre l'ordre dans les Provinces de l'Asie Mineure qui étoient rentrées sous son obéissance, & prit le chemin d'Antioche pour se préparer à une nouvelle guerre contre les Parthes & les Medes. 216.

Antiochus, malgré la vigoureuse résistance des uns & des autres, reprit sur eux la plûpart des villes qui faisoient l'objet de cette guerre. Satisfait de ces avantages, il borna ses exploits de ce côté, & porta ses vûes sur l'Egypte, en apprenant la mort de Ptolémée Philopator, & la jeunesse de Ptolémée Epiphanes, fils & successeur de ce Prince. Il se ligua avec Philippe Roi de Macédoine, qui lui aida à s'emparer de la Judée. Aristodeme, Régent de l'Egypte, connoissant le danger où se trouvoit ce Royaume, fit supplier les Romains de le prendre sous leur protection. Le Sénat envoya des Ambassadeurs vers le Roi de Syrie, afin d'examiner ses actions, & l'engager à renoncer à ses prétentions sur l'Egypte. Antiochus étoit trop bon politique pour mécontenter ouvertement les Romains; il reçut honorablement leurs Ambassadeurs, & fit partir les siens pour Rome. Les négociations durerent ainsi quelque temps, & le Roi de Syrie qui songeoit toujours à envahir l'Egypte, crut s'en faciliter les moyens en mariant sa fille Cléopâtre à Ptolémée Epiphanes. Il fondoit ses espérances sur la soumission que Cléopâtre avoit eue jusques-là à ses volontés; mais cette Princesse sincerement attachée à son époux, refusa de se prêter aux idées de son pere.

Ce Prince voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ses desseins, prit le parti d'agir à découvert, & déclara la guerre à son gendre. Ce dernier reprit la Judée, mais Antiochus, qui avoit fait alliance avec les Juifs, s'empara de la Phénicie & de la Célé-Syrie qu'il unit à sa couronne. Peu de temps après il forma le projet de réduire les principales villes de la Grece Asiatique, & assiégea Smyrne & Lampsaque, qui implorerent le secours des Romains contre lui. Il avoit déjà soumis la Chersonnese, & s'étoit rendu maître de Lysimachie, capitale de la Thrace, lorsque des Ambassadeurs le joignirent à Sélymbrie, & lui firent entendre qu'il devoit restituer à Ptolémée les pays qu'il avoit conquis sur lui, & laisser en paix les villes libres de la Grece. Antiochus indigné que les Romains voulussent s'ériger en arbitres de l'Orient, ne laissa pas de poursuivre ses conquêtes. Il étoit sur le point d'attaquer l'isle de Chypre; mais sa flotte fut dissipée par une

ROYAUME DE SYRIE.

tempête. Cet accident le força à gagner Séleucie, où il fit radouber les vaisseaux qui avoient pu échapper du naufrage.

Le printemps suivant il se rendit à Ephese, où il reçut Annibal qui s'étoit
195. sauvé de Carthage. Ce Général persuada Antiochus de faire la guerre aux Romains, & ce Prince, après quelques années de préparatifs, se déclara enfin ouvertement. Les légions Romaines sous la conduite d'Acilius Glabrion, mirent fin aux prospérités d'Antiochus; elles reprirent bientôt plusieurs villes de la Grece que les Syriens avoient subjuguées, & défirent aux Thermopyles le Roi de Syrie lui-même, qui fut obligé de repasser la mer. Polyxenide, Amiral d'Antiochus, fut aussi battu par Livius, & sa flotte auroit été entierement détruite, si la légereté des bâtiments qui la composoieut ne l'eût dérobée à la poursuite des vainqueurs. Cependant Antiochus rassembla des troupes nombreuses sur la frontiere qui séparoit ses Etats de ceux du Roi de Pergame, & il fit quelques tentatives pour enlever la capitale de ce Prince. La fortune fut totalement contraire au Roi de Syrie; il perdit une seconde bataille sur mer, & fut vaincu près de Magnésie,
190. ville de Lydie.

Tant de pertes consécutives mirent Antiochus hors d'état de résister, & il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de demander la paix. En conséquence, il envoya Antipater & Zeuxis vers Scipion l'Africain, qui leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition que le Roi de Syrie évacueroit sur le champ le reste des Places qu'il possedoit encore en Europe; qu'il céderoit les Provinces situées en deçà du Mont Taurus, & qu'il s'engageroit à payer les frais de la guerre, sçavoir, quinze mille talents aux Romains, & quatre cents à Eumenes, Roi de Pergame, avec la quantité de bled qui lui étoit dûe suivant les traités faits auparavant avec Attalus. Aucun des articles ne fut contesté, Antiochus vouloit la paix à quelque prix que ce fût, & sur la réponse de Scipion, il se hâta d'envoyer des Ambassadeurs pour obtenir du Sénat la confirmation de ce qui avoit été reglé. Antiochus ne survécut pas long-temps à la paix onéreuse qu'il avoit été forcé de conclure. Il avoit d'abord donné une partie de la somme qu'on avoit exigée dans le traité, & afin de livrer plutôt ce qui restoit à payer, il confia le soin de ses Etats à son fils Séleucus, & entra dans l'Elymaïde pour y recueillir de l'argent. Quelques Ecrivains rapportent qu'il voulut piller le Temple de Jupiter Bélus, & que le peuple outré de ce sacrilége l'assomma avec sa suite: Polybe dit qu'il évita la fureur des Elyméens; mais que les remords de son crime le firent tomber dans une espece de frénésie qui termina ses jours. Un autre Ecrivain prétend qu'il fut tué par quelques-uns de ses propres domestiques qu'il avoit maltraités un jour qu'il avoit fait excès de vin. Quoi qu'il en soit, sa mort arriva dans la trente-sixieme année de son regne, & presque tous les Historiens s'accordent à faire de grands éloges de ce Prince.

SELEUCUS PHILOPATOR.

Séleucus, fils aîné d'Antiochus le Grand, lui succéda, & eut le surnom de Philopator. Ce Prince ne fit aucune belle action, & sa vie se passa en
187. projets d'alliance avec ses voisins, dont il tira peu d'avantage. Le démêlé qui survint à Jérusalem entre Simon, Gouverneur du Temple, & Onias,

souverain Sacrificateur, donna malheureusement connoissance à Séleucus des richesses enfermées dans les thrésors du Temple. Ce Monarque forma le dessein impie de s'en empater, & il chargea de cette commission Héliodore, Surintendant de ses finances. On a vû dans l'histoire des Juifs le peu de succès de cette entreprise, & de quelle maniere Héliodore fut traité. Quelques Historiens disent que Séleucus demanda le retour de son frere Antiochus, qui avoit été envoyé en ôtage à Rome par son pere, & qu'en échange il fit partir son fils Démétrius, alors âgé de douze ans. Avant l'arrivée d'Antiochus, & après le départ de Démétrius, Héliodore se flattant de profiter de l'absence de ces deux Princes pour s'emparer de la couronne, empoisonna Séleucus, qui mourut après un regne de onze ans.

ROYAUME DE SYRIE.

Héliodore, maître des thrésors du Royaume, s'en servit pour se faire des partisans, & il monta sur le thrône sans que personne osât prendre les intérêts du légitime successeur. Cependant Antiochus qui étoit encore à Athènes, lorsqu'il apprit la mort de son frere Séleucus & l'usurpation de son meurtrier, chercha du secours chez les Princes voisins. Eumenes, Roi de Pergame, & Attalus son frere lui en fournirent, quoiqu'il n'eût pas lieu de s'y attendre, à cause de l'inimitié où ces Princes avoient toujours été avec Antiochus le Grand. Enfin les troupes du Roi de Pergame soutinrent si efficacement les droits d'Antiochus, que ce Prince après avoir dépouillé Héliodore du rang qu'il avoit pris, s'en mit en possession. Il fut troublé d'abord par les intrigues & les partisans de Cléopâtre sa sœur, qui vouloient mettre sur la tête de Ptolémée Philometor, fils de cette Princesse, la couronne de Syrie. Antiochus s'efforça de gagner par la douceur ceux qui refusoient de le reconnoître, & il en vint à bout en peu de temps; de sorte qu'il fut proclamé Roi de Syrie d'un consentement unanime.

ANTIOCHUS EPIPHANES.

Ce Monarque, qu'un mélange de vertus & de vices rendit l'objet de l'admiration & du mépris de ses sujets, ne suivit constamment aucune de ses entreprises. Il étoit fier & impitoyable avec ceux qui ne pouvoient lui résister, & rampoit bassement devant ceux qu'il craignoit. Un libertinage grossier & de fréquents excès de vin le rendoient souvent furieux, cruel & insensé; pendant que dans d'autres moments il étoit généreux, brave, politique & libéral. Ce Prince tel qu'on vient de le dépeindre, persécuta continuellement le peuple Juif. Il enleva du Temple de Jérusalem un grand nombre de vases sacrés, fit massacrer les hommes & réduisit en esclavage les femmes & les enfants. La ville fut pillée par ses ordres, on mit le feu à plusieurs endroits, on consacra le lieu saint à Jupiter Olympien, & on voulut forcer les peuples des environs à sacrifier à ce faux Dieu. Plusieurs obéirent par crainte ou par intérêt; d'autres aimerent mieux mourir dans les tourments, & enfin Mattathias se révolta, forma d'abord une petite troupe & se défendit avec succès. La Judée ne fut pas le seul pays où Antiochus porta la guerre; l'Egypte éprouva aussi la force de ses armes. Il y entra la premiere fois sous des prétextes assez légers, & parce qu'il redoutoit peu le Roi Ptolémée Philometor, dont il méprisoit la jeunesse. Devenu maître de plusieurs villes & de la personne même du Roi d'Egypte, Antiochus affecta une douceur & une modération qui engagerent le reste de

ROYAUME DE SYRIE.

l'Empire à lui faire hommage. Alors le Roi de Syrie ne crut plus avoir rien à ménager, & il enleva tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux dans le pays qu'il venoit de subjuguer.

Pendant qu'il étoit encore en Egypte, il y eut une révolution dans la Judée, où Jason, sur la nouvelle de la mort d'Antiochus, se mit en possession de la souveraine sacrificature. Ce Prince en apprenant cet évenement crut que c'étoit une révolte générale des Juifs, & sans autre examen il passa dans leur pays, & y porta le ravage & la désolation. De retour à Antioche, il sçut que les Alexandrins avoient mis sur le thrône d'Egypte le frere de Philometor. Antiochus, sous prétexte de rétablir le Prince qu'il tenoit comme captif à sa Cour, porta de nouveau ses pas en Egypte, & assiégea Alexandrie. Il ne put emporter cette Place, & fatigué de la résistance des habitants, il se retira à Memphis. Il avoit formé le dessein de réunir l'Egypte au Royaume de Syrie, & pour y réussir plus sûrement, il rendit à Philometor tout le pays qu'il lui avoit pris, à l'exception de Péluse, lui conseillant de se remettre en possession de la couronne. Il esperoit allumer entre les deux freres une guerre civile qui détruiroit les forces de l'Egypte, & il comptoit alors pouvoir facilement envahir ce pays. Les deux jeunes Princes démêlerent ses vûes ambitieuses, & loin de les favoriser, ils firent ensemble un accommodement, par lequel ils consentirent à occuper tous deux le même thrône.

Cet accord qui ruinoit les projets d'Antiochus le mit en fureur; il assembla des troupes en diligence, & marcha encore une fois contre l'Egypte. Il saccagea plusieurs Places; les autres se soumirent à lui dans l'appréhension d'être traitées de même, & il alloit faire le siége d'Alexandrie, lorsque les Romains lui envoyerent des Ambassadeurs. Ces derniers parlerent avec tant de hauteur, & ordonnerent d'une maniere si précise à Antiochus de laisser en paix les Rois d'Egypte, que ce Prince obéit sur le champ & reprit le chemin de la Syrie. Il fit partir ensuite des Ambassadeurs chargés d'assurer le Sénat Romain de la déférence, & du respect qu'il avoit pour ses volontés. Une démarche aussi humiliante affligeoit Antiochus, mais il la croyoit nécessaire, & il fit tomber l'effet de sa colere sur le peuple Juif. Il envoya en conséquence une armée dans la Judée, & déterminé à rester à Antioche, il s'y abandonna aux plaisirs & à la débauche. Cependant ses troupes furent défaites par celles de Judas Macchabée, qui rétablit l'ordre & la Religion dans la ville de Jérusalem, Lorsque le Roi de Syrie fut instruit de ce changement, il étoit à Ecbatane, où il s'étoit retiré en désordre après avoir inutilement tenté de piller un Temple de Diane à Elymaïs ou Persépolis. L'affront qu'il avoit essuyé de la part des habitants de Persépolis qui l'avoient chassé honteusement de leur ville, joint à la nouvelle de la révolte des Juifs, causerent une telle colere à Antiochus, qu'il promit d'exterminer tous les Juifs. Dans ce dessein, il s'avança à grandes journées vers la Babylonie; mais dans le chemin il sentit de cruelles douleurs d'entrailles, qu'aucun remede ne put appaiser. Il ne voulut pas néanmoins s'arrêter, & comme il pressoit son cocher de hâter les chevaux à coups de fouet, son char versa & il eut tous les membres froissés. Alors ne pouvant continuer sa route, il fut forcé de rester à Tabes, où il mourut également

tourmenté

tourmenté par les maux qu'il souffroit, que par les remords dont son esprit étoit agité. Ce Prince qui laissoit un fils âgé de neuf ans, en avoit regné onze. Au moment qu'il fut attaqué de la maladie qui lui causa la mort, il nomma Régent du Royaume un de ses favoris appellé Philippe, & il le chargea de conserver la couronne au jeune Antiochus, surnommé Eupator. ROYAUME DE SYRIE.

Philippe revêtu des pouvoirs que lui avoit donné Antiochus Epiphane, se rendit en diligence à la Cour, avec le corps du feu Roi. Il comptoit ne trouver aucun obstacle, mais Lysias, Gouverneur du jeune Antiochus, l'avoit déjà fait couronner, & s'étoit emparé de la Régence. Son pouvoir étoit si bien affermi, que Philippe ne tenta pas alors de l'en dépouiller, & il se retira en Egypte dans l'espérance d'y trouver les secours nécessaires pour faire valoir ses droits, & chasser celui qui les avoit usurpés. Cependant Lysias, qui gouvernoit souverainement sous le nom du jeune Roi, fit une guerre cruelle aux Juifs, & assiégea Jérusalem. La ville réduite aux dernieres extrémités étoit prête à se rendre, quand un évenement inattendu la délivra tout à coup. Philippe, avec un Parti considerable de Perses & de Medes, s'étoit rendu maître du Palais à Antioche, & du consentement des principaux Officiers de l'Etat avoit pris les rênes du gouvernement. Lysias pressé de retourner à Antioche, se hâta de faire la paix avec les Juifs, & mena les troupes Syriennes contre Philippe. Celui-ci, malgré toute sa valeur, succomba & périt les armes à la main. Un autre ennemi beaucoup plus redoutable troubla la tranquillité dont Antiochus & Lysias commençoient à jouir. On a vû plus haut que Séleucus Philopator avoit envoyé à Rome son fils Démétrius, au préjudice duquel Antiochus Epiphane prit possession de la couronne de Syrie. Démétrius, après avoir plusieurs fois inutilement demandé aux Romains du secours pour monter sur un thrône qui lui étoit dû, avoit trouvé moyen de sortir secrettement de Rome, & de se faire des partisans dans la Syrie. Il publia qu'il étoit soutenu des Romains, & ce stratagême ayant répandu la terreur parmi les troupes d'Eupator, elles enleverent ce Prince de son Palais, & le livrerent à Démétrius avec le Régent Lysias. Démétrius résolu de prévenir les troubles, fit mourir le premier Ministre, & le malheureux Antiochus qui n'avoit regné que deux ans. ANTIOCHUS EUPATOR. 164.

Les commencements du regne de Démétrius donnerent les plus heureuses espérances pour l'avenir. Il envoya ordre à Héraclide & à Timarque qui étoient freres, de se rendre à sa Cour, afin de se justifier des accusations qu'on intentoit contre eux. Héraclide, en qualité de Receveur général des finances dans la Babylonie, l'accabloit par les impôts qu'il augmentoit à sa volonté, & qu'il exigeoit avec la derniere rigueur. Timarque, Gouverneur de la même Province, s'étoit attribué une autorité si absolue, qu'il refusa d'obéir aux ordres du nouveau Roi. Démétrius irrité de cette espece de rébellion, fit arrêter les deux freres, condamna Timarque à la mort, & exila au loin Héraclide. Les Babyloniens délivrés de ces deux hommes, marquerent leur reconnoissance à Démétrius en lui donnant le surnom de *Soter*, ou *Sauveur*, qu'il conserva toujours. Le reste du regne de ce Prince ne répondit pas à cette action; trop facile à se laisser prévenir, il commit plusieurs injustices qui le firent haïr de ses sujets & de ses voisins. Il continua DÉMÉTRIUS I. SOTER. 162.

ROYAUME DE SYRIE.

contre les Juifs la guerre que ses prédécesseurs avoient commencée, & il leur fit tous les maux qu'il lui fut possible de leur faire. Les Romains, que Judas Machabée avoit intéressés en faveur de sa nation, rendirent un décret, par lequel ils défendoient à Démétrius de rien entreprendre d'avantage sur la Judée : mais avant la publication de ce décret les Syriens livrerent une bataille dans laquelle Judas perdit la vie. Jonathas, suivant les vœux des fideles Israëlites, prit le gouvernement à la place de Judas, & repoussa plusieurs fois Bacchide qui commandoit l'armée des Syriens. La mort violente de l'usurpateur Alcime étant arrivée sur ces entrefaites, Bacchide retourna à Antioche, & laissa la Judée tranquille l'espace de deux ans.

L'alliance que les Juifs avoient faite avec les Romains, & qui leur valut sans doute le repos dont ils jouirent quelque temps, ne put obliger Démétrius à renoncer entierement à les persécuter. Il ralluma la guerre contre eux sur le plus léger prétexte, & renvoya de nouveau Bacchide dans la Judée.
158. Jonathas, qui avoit eu le temps d'augmenter ses forces, attendit sans crainte l'approche des Syriens, qui l'assiégerent dans une Place où il s'étoit retiré. Simon Machabée fit deux sorties, brûla les machines de guerre de Bacchide, massacra une partie de ses troupes & mit le reste en fuite. Le Général Syrien leva le siége, accepta l'accommodement qui lui fut proposé, & retourna en Syrie. Démétrius en prenant les armes contre les Juifs, avoit donné de justes sujets de plaintes aux Romains, il les aggrava encore en se déclarant pour Horopherne, qui prétendoit monter sur le thrône de Cappadoce comme fils aîné d'Ariarathe & d'Antiochis. La légitimité de la naissance d'Horopherne n'étoit pas bien prouvée, & Démétrius ne lui fournit du secours que pour se venger du refus que Mithridate ou Ariarathe légitime successeur de la couronne, avoit fait d'épouser Laodice, veuve de Persée, dernier Roi de Macédoine. Cette Princesse étoit sœur du Roi de Syrie, & Ariarathe n'avoit osé la prendre pour femme, parce qu'il craignoit de s'attirer la colere des Romains. Cette excuse néanmoins fut regardée comme une injure par Démétrius, & il aida si efficacement Horopherne, qu'Ariarathe fut chassé d'un thrône, que l'usurpateur occupa aussitôt.

Cependant Ariarathe implora la justice des Romains contre la violence & l'oppression qu'il souffroit. Démétrius & Horopherne envoyerent de leur côté des Ambassadeurs à Rome, afin de justifier leur conduite, & le Sénat jugea à propos de partager la Cappadoce entre Ariarathe & Horopherne. Ce dernier qui n'avoit aucune des qualités nécessaires à un Roi, indisposa bientôt le peuple contre lui, & fut obligé d'abandonner la Cappadoce & de chercher un asyle auprès de Démétrius. Le Roi de Syrie non content d'accorder
154. une retraite à Horopherne, l'admit à toutes ses parties de plaisir, & n'oublia rien pour lui rendre agréable le séjour qu'il faisoit auprès de lui. Une faveur aussi marquée sembloit exiger une reconnoissance sans bornes, mais Horopherne n'étoit susceptible d'aucune vertu, & il conspira lâchement contre son bienfaiteur, & entreprit de lui enlever la couronne. Démétrius instruit de la conjuration fit arrêter les coupables & les condamna à la mort, à l'exception d'Horopherne qui fut étroitement gardé. Sa détention & le supplice des Conjurés n'empêchetent pas de nouvelles révoltes. Démétrius

s'étoit rendu odieux à ses sujets, & les Rois d'Egypte, de Pergame & de Cappadoce irrités contre lui à cause des guerres qu'il leur avoit suscitées, avoient soin de fomenter les troubles. Ces trois Princes firent venir de Rhodes un jeune homme nommé Alexandre Balas, & trouverent moyen de le faire passer pour le fils d'Antiochus Epiphane. Les Romains trompés, ou feignant de l'être, fournirent à l'imposteur des secours qui le mirent en état de se rendre maître de Ptolémaïs, où il commença à exercer l'autorité souveraine.

Effrayé des progrès d'Alexandre Balas, Démétrius crut devoir mettre les Juifs dans ses intérêts, & il écrivit à Jonathas une lettre remplie de propositions les plus avantageuses. Alexandre par de brillantes promesses avoit prévenu les Juifs en sa faveur; de sorte qu'ils firent peu d'attention à ce que Démétrius leur proposoit, & prirent les armes pour Alexandre. Celuici fut défait dans une premiere action, mais ayant rassemblé de nouvelles troupes, il s'avança contre Démétrius, & remporta sur lui nne victoire complette. La valeur de Démétrius servit à retarder sa défaite pendant quelques moments, & enfin obligé de fuir, il s'enfonça dans un marais, & y fut accablé d'une grêle de fleches qui le priverent du jour vers la douzieme année de son regne.

Alexandre Balas.

150.

Démétrius avant que de livrer la bataille où il perdit la vie sembloit en prévoir l'évenement, & en conséquence il avoit envoyé à Cnide ses deux fils, Démétrius & Antiochus, afin de les soustraire à la cruauté du vainqueur. L'absence de ces jeunes Princes & la mort de Démétrius rendirent Alexandre Balas tranquille possesseur du thrône de Syrie. Ptolémée Philometor, Roi d'Egypte, ravi du rang qu'il avoit procuré à Alexandre, y ajouta la grace de lui accorder en mariage sa fille Cléopâtre. Jonathas assista à la célébration des nôces, & après avoir reçu des marques d'estime singulieres de la part des deux Rois, il retourna dans la Judée. Dès que la possession de la couronne fut assurée à Alexandre, il s'abandonna à la débauche & à l'oisiveté, & confia le gouvernement de l'Etat à Ammonius son favori. Cet homme naturellement soupçonneux & cruel agit suivant son caractere, & pour ôter tout sujet d'inquiétude à son Souverain, il fit mourir Laodiee, sœur de Démétrius, & Antigone, fils de ce Prince, qui étoit resté en Syrie dans le temps que les deux autres furent envoyés à Cnide. De pareilles actions indisposerent les peuples contre Alexandre & son Ministre, & les murmures éclaterent bientôt de toutes parts. Le jeune Démétrius apprit dans sa retraite cette espece de soulevement, & croyant l'occasion favorable pour faire valoir ses droits, il prit avec Lasthene, chez qui il avoit été caché, le chemin de la Syrie. Cet ami fidele engagea plusieurs Crétois à prendre les intérêts du jeune Prince, & il mit sur pied une petite armée qui fut renforcée en peu de temps par un grand nombre de Syriens. Apollonius, Gouverneur de la Célé-Syrie, fournit des troupes à Démétrius, qui récompensa son zele en le nommant Général. Jonathas fidelement attaché à Alexandre, s'opposa de toutes ses forces à Apollonius, & après avoir réduit les villes rebelles & dissipé l'armée des ennemis, il retourna à Jérusalem chargé de leurs dépouilles. Alexandre touché des services que Jonathas lui avoit rendus, lui fit présent de la ville d'Accaron & de son territoire. Il ne

ROYAUME DE SYRIE.

fut pas aussi reconnoissant de l'amitié dont son beau-pere lui donnoit des marques en amenant un secours considerable ; car il refusa de punir Ammonius qui avoit conspiré contre la vie de ce Prince. Ptolémée irrité de l'indifférence apparente de son gendre, le soupçonna d'être complice d'Ammonius, & résolu de le punir de son ingratitude ; il tourna contre lui les armes qu'il avoit prises en sa faveur, se déclara pour Démétrius, & offrit de lui donner en mariage sa fille Cléopâtre, femme d'Alexandre Balas. Démétrius accepta avec joye les propositions de Ptolémée, & ne tarda pas à joindre ses troupes à celles de ce Prince. Ammonius fut la premiere victime du ressentiment de Ptolémée, & les habitants d'Antioche ravis d'être délivrés du gouvernement tyrannique de cet homme, voulurent reconnoître le Roi d'Egypte pour leur Souverain. Ce Monarque rejetta ces offres, mais il profita des dispositions favorables du peuple à son égard, & l'engagea à mettre la couronne sur la tête de Démétrius. Les Syriens balancerent quelque temps dans la crainte que le jeune Prince ne ressemblât à son pere, & enfin pressés par les vives instances de Ptolémée, ils proclamerent Démétrius Roi de Syrie.

Alexandre occupé à réduire quelques villes en Cilicie, n'eut pas plutôt appris cette révolution qu'il accourut & ravagea les environs d'Antioche. Ptolémée & le nouveau Roi de Syrie livrerent bataille à Alexandre, dispersèrent son armée, & le forcerent à se sauver avec son fils Antiochus encore enfant. Il se retira auprès de Zabdiel Prince Arabe, & croyoit y être en sûreté ; mais ce perfide lui fit trancher la tête, & l'envoya à Ptolémée dans la vûe de gagner les bonnes graces de ce Prince. Ainsi périt Alexandre Balas, après avoir joui pendant cinq ans du fruit de son imposture.

DEMETRIUS NICATOR.

146.

Démétrius ne tarda pas à justifier les appréhensions que les Syriens avoient montrées avant que de le reconnoître pour leur Souverain. Il aimoit le plaisir, & la dissipation l'empêchant de s'instruire dans l'art de gouverner, il abandonna toute l'autorité à Lasthene, à qui il avoit obligation de la couronne. Lasthene, qui jusqu'alors avoit passé sa vie dans l'obscurité, ignoroit l'importance du poids dont il étoit chargé, & s'imaginant au contraire être en droit de tout faire impunément, il commit plusieurs injustices qui le firent détester des Syriens. Il commença à signaler son imprudence & sa cruauté en faisant égorger les Egyptiens que Ptolémée avoit mis en garnison dans les Places maritimes de la Phénicie & de la Syrie. Ptolémée étoit mort quelques jours après Alexandre, ce qui avoit autorisé Lasthene & Démétrius à se défaire des soldats Egyptiens. Le Ministre croyoit par ce moyen se précautionner contre toutes les entreprises, & il arriva au contraire que cette perfidie donna lieu à de grands troubles. Les Syriens sentant le tort qu'une action de cette nature faisoit au Royaume, & les suites fâcheuses qu'elle pouvoit entraîner, murmurerent hautement. Jonathas fit alors quelques tentatives pour rentrer en possession de Jérusalem, & sur les plaintes qui en furent portées à Démétrius, ce Prince se rendit à Ptolémaïs, & envoya ordre à Jonathas de se justifier des accusations intentées contre lui. Jonathas obéit, trouva moyen par ses présents & ses discours de faire approuver sa conduite, & obtint de grands honneurs.

Le Roi retourna ensuite à Antioche, où il se livra de nouveau à la débauche & aux excès les plus honteux. Il passoit les jours & les nuits dans le désordre & l'oisiveté, & s'attira enfin la haine & le mépris de ses sujets. Diodote, surnommé depuis Tryphon, homme ambitieux & capable des plus grands crimes, forma le dessein de déthrôner Démétrius & de se faire reconnoître Roi de Syrie. Pour exécuter plus sûrement ce projet, il dissimula d'abord, & feignit de vouloir mettre sur le thrône Antiochus, fils d'Alexandre Balas, qu'il avoit sçu tirer des mains de Zabdiel par les plus vives instances. Aussitôt qu'il put montrer le jeune Prince aux Syriens, il lui forma un parti considérable, & se vit en état de soutenir sa révolte. Démétrius ouvrit alors les yeux sur le danger où il se trouvoit; mais peu capable d'y remédier, il augmenta encore ses embarras en voulant forcer les habitants d'Antioche à lui remettre les armes qu'ils avoient chez eux. Le refus général causa la mort d'un grand nombre de Particuliers que le Roi fit massacrer, avec leurs femmes & leurs enfants. Tous les habitants indignés des cruautés de Démétrius, se souleverent contre lui, & se seroient rendus maîtres de sa personne sans le secours que les Juifs lui envoyerent. Ce secours composé seulement de trois mille hommes, écarta le peuple qui environnoit le Palais de Démétrius, fit un grand carnage des séditieux, brûla une partie de la ville, & força les habitants à implorer la clemence du Roi.

Démétrius parut accorder le pardon qu'on lui demandoit; mais ses sujets lui ayant remis leurs armes, il en fit mourir plusieurs en punition de leur derniere révolte. Les Syriens outrés de la mauvaise foi de Démétrius, attendirent avec impatience le moment de s'en venger. L'occasion s'en présenta bientôt. Tryphon entré dans la Syrie avoit fait répandre un Manifeste, dans lequel il expliquoit les prétentions du fils d'Alexandre & la justice de ses droits à la couronne. Les habitants d'Antioche sans examiner autre chose que la satisfaction de se soustraire à la tyrannie de Démétrius, se rangerent en foule du côté d'Antiochus, & le placerent sur le thrône. Démétrius qui s'étoit mis lui-même hors d'état de résister à son rival, en indisposant aussi les Juifs contre lui par différentes menaces, se retira à Séleucie sur l'Oronte, où il conserva le titre de Roi de Syrie, & fonda, pour ainsi dire, un nouveau Royaume.

L'âge tendre d'Antiochus VI. qui n'avoit que quatre ans lorsqu'il parvint à la couronne, fut cause que Tryphon s'attribua toute l'autorité. Il songea d'abord à mettre les Juifs dans les intérêts du jeune Roi, & il eut d'autant moins de peine à réussir, que Jonathas étoit irrité des procédés de Démétrius à son égard. Il consentit donc facilement à faire alliance avec Tryphon, & à prendre les armes pour établir l'autorité d'Antiochus. Les troupes que Démétrius envoya contre les Juifs furent entierement défaites, & la puissance d'Antiochus s'affermissoit de plus en plus. Tryphon en conséquence donna au jeune Roi le surnom de Théus, d'Epiphane & de Nicéphore; mais il méditoit secrettement la chute & la mort de celui qu'il élevoit si haut. Cependant la connoissance qu'il avoit de la probité de Jonathas, lui faisoit craindre qu'Antiochus ne trouvât en lui un défenseur ou un vengeur implacable. Cette idée retarda l'exécution des projets de Tryphon, jusqu'à

Antiochus VI. Théus ou Epiphane.

144.

ROYAUME DE SYRIE.

ce qu'il eut trouvé moyen d'attirer près de lui Jonathas & de le faire mourir. Alors persuadé qu'il n'avoit plus rien à redouter, il fit tuer secretement le jeune Antiochus, & publia qu'il étoit mort dans l'opération de la pierre qu'on avoit été obligé de lui faire.

DEMETRIUS & TRYPHON.

143.

Tryphon débarrassé d'Antiochus n'attendit pas qu'on lui conférât la couronne ; il s'arrogea lui-même la souveraine autorité & se fit reconnoître à Antioche, dont il avoit intimidé les habitants. Né en Cilicie & ayant fait pendant long-temps le métier de pirate, il en conserva toujours le caractere, & pendant les cinq années que dura son usurpation, les Syriens qui lui furent soumis eurent beaucoup à souffrir de sa dureté & de son avarice. Il sentoit combien il lui étoit essentiel de gagner la faveur des Romains, & dans cette vûe il fit partir des Ambassadeurs, & envoya au Sénat une Victoire d'or d'un poids & d'un travail extraordinaire. Les Ambassadeurs Juifs que Simon, frere de Jonathas, avoit députés s'étoient rendus à Rome avant ceux de Tryphon, & comme ils avoient eu soin de prévenir le Sénat contre l'usurpateur, les Romains se contenterent d'accepter le présent du nouveau Roi de Syrie : mais au lieu d'inscrire son nom, ils mirent celui d'Antiochus sur le piedestal de la statue. Tryphon voyant qu'il ne pouvoit s'appuyer du consentement des Romains, mit une armée sur pied, & l'opposa aux entreprises de Sarpédon, Général des troupes de Démétrius. Sarpédon fut battu & mis en fuite, & les Soldats de Tryphon contents de la victoire qu'ils avoient remportée, camperent sur le bord de la mer entre Tyr & Ptolémaïde. Une espece de marée qui s'éleva à une hauteur prodigieuse couvrit tout-à-coup le camp, noya une partie des troupes, & en se retirant avec rapidité, laissa sur le rivage les corps morts & une grande quantité de poissons. Sarpédon instruit de cet évenement extraordinaire, accourut à la hâte pour en être témoin, & offrit en action de graces un sacrifice solemnel à Neptune.

Tandis que Sarpédon soutenoit de tout son pouvoir les intérêts de Démétrius, ce Prince insensible aux malheurs qu'il avoit éprouvés, ne mettoit aucun intervalle à ses plaisirs. Il fut néanmoins obligé de les interrompre pour donner audience aux Ambassadeurs de Simon, & pour faire avec eux un traité, par lequel il confirmoit la souveraine sacrificature & la principauté des Juifs à Simon. Il s'engagea aussi à exempter les Juifs de toutes sortes d'impôts, & leur accorda une amnistie générale pour tous les actes d'hostilités passés, pourvû qu'ils se joignissent à lui contre Tryphon. Peu de temps après la conclusion de ce traité, Démétrius reçut des villes Grecques d'Orient quelques Députés qui l'engagerent à prendre les armes contre Mithridate, Roi des Parthes, qui menaçoit d'envahir la Mésopotamie. Ils promettoient de fournir les troupes nécessaires pour reprendre toutes les Provinces de l'Orient, & ils déterminerent enfin Démétrius à céder à leurs sollicitations, quoique son éloignement pût être avantageux à Tryphon, qui étoit déjà maître de la plus grande partie de la Syrie. Suivant les promesses qu'on avoit faites, les Elyméens, les Perses & les Bactriens joignirent leurs forces à celles de Démétrius, & le mirent en état de défaire les Parthes en différentes rencontres. Ces derniers, chagrins des divers échecs qu'ils avoient essuyés, attirerent Démétrius dans une embuscade, où il fut

fait prisonnier & toute son armée taillée en pieces. Mithridate n'eut pas plutôt son ennemi en son pouvoir qu'il le fit charger de fers, le mena en cet état dans toutes les Provinces qui le regardoient comme leur libérateur; & après leur avoir fait sentir qu'elles ne devoient plus compter sur Démétrius, il envoya ce Prince en Hyrcanie, où il fut traité en Souverain, & épousa même Rodogune, fille du Roi des Parthes. Les honneurs qu'on rendoit à Démétrius ne le dédommageoient pas de la perte du thrône & de la liberté; on veilloit sur toutes ses actions, & lorsqu'il tenta de s'échapper, il fut toujours repris & gardé plus étroitement.

L'absence de Démétrius & la nouvelle de sa captivité causerent une grande joye à Tryphon, qui se croyant délivré de tout concurrent, ne mit plus de bornes à ses cruautés & à ses emportements. Les principaux du Royaume, ainsi que le peuple, fatigués de son injuste domination, commencerent à chercher les moyens de secouer un joug insupportable. Cléopâtre, femme de Démétrius, attira près d'elle plusieurs mécontents, & fournit le prétexte & l'occasion de la révolte. Aussitôt qu'elle eut appris la détention & le mariage de son mari, elle s'enferma dans Séleucie avec ses enfants; & déterminée à leur conserver la couronne & à se venger de l'infidélité de Démétrius, elle fit inviter Antiochus, frere de ce Prince, à s'unir à elle. Les Députés de Cléopâtre trouverent Antiochus à Cnide, où il étoit depuis l'avenement d'Alexandre Balas à la couronne, & ils lui offrirent d'épouser Cléopâtre. Antiochus accepta sans balancer des propositions aussi avantageuses, & avant que de se rendre à Séleucie, il écrivit à Simon pour l'intéresser en sa faveur. Il partit ensuite, & dès qu'il fut arrivé en Syrie, il donna la main à Cléopâtre. Les troupes de cette Princesse jointes à celles qu'Antiochus avoit amenées, formerent une armée assez forte pour aller combattre l'usurpateur. Tryphon se mit en campagne à dessein de livrer une bataille à son nouveau concurrent; mais ses troupes l'ayant abandonné & s'étant jettées du côté d'Antiochus, il s'enferma dans Dora, ville proche de Ptolémaïde. Il y fut bientôt assiégé, & au moment que la ville étoit réduite aux dernieres extrémités, il trouva moyen de se sauver à Apamée. Cette Place fut prise d'assaut, & Tryphon y périt, après avoir excité de grands troubles dans la Syrie, déthrôné un de ses Rois, ôté la vie à un autre, s'être emparé de la couronne, & avoir gouverné en tyran l'espace de cinq ans.

La mort de Tryphon mit fin aux troubles en Syrie, Antiochus monta sur le thrône sans aucune opposition, & prit le surnom de Soter & de Sidete. Quelque temps avant que de forcer son rival à sortir de Dora, il envoya ordre à Simon d'évacuer les villes de Joppé & de Gazara, & de payer une somme considérable. Le Prince des Juifs surpris de l'inconstance d'Antiochus, qui lui avoit fait l'année précédente des promesses toutes contraires, refusa d'obéir. Le Roi de Syrie piqué de la résistance de Simon, fit partir une armée sous la conduite de Cendébée, & le chargea de réduire toute la Judée. Simon leva des troupes en diligence, & en donna le commandement à ses deux fils Judas & Jean, qui dissiperent les Syriens, & causerent un tel effroi à Cendébée qu'il prit la fuite avec les débris de son armée. Sa défaite obligea Antiochus à laisser les Juifs en repos pendant quelque

Antiochus VII. Sidete. 139.

ROYAUME DE SYRIE.

temps; mais irrité contre Simon, il corrompit Ptolémée, Gouverneur d'une Place de la Judée, & ce scélérat assassina le Prince des Juifs & deux de ses fils. Antiochus marcha aussitôt pour se mettre en possession de la Judée,
135. s'empara de plusieurs villes, & mit le siége devant Jérusalem. Les Juifs pressés par la famine firent faire des propositions de paix qu'Antiochus accepta, & il se retira après avoir reçu une somme d'argent & des ôtages pris d'entre les premieres familles des Juifs.

Le Roi de Syrie en accordant la paix aux Juifs espéroit en tirer des secours pour l'exécution d'un projet qu'il méditoit. Il voyoit avec chagrin l'Empire de ses ancêtres resserré entre la Cilicie & la Mésopotamie, & il avoit envie de recouvrer les Provinces de l'Orient que Mithridate avoit envahies. En conséquence, il sentoit le besoin qu'il avoit d'être en paix avec les Juifs, & le même motif lui fit rechercher l'amitié des Romains par les riches présents qu'il envoya à Scipion l'Africain. Antiochus tranquille de ces deux côtés se servit du prétexte de la délivrance de son frere, pour engager ses sujets à déclarer la guerre aux Parthes. Les Syriens se prê-
133. terent aux vûes de leur Roi, plus par obéissance à ses volontés que par zele pour Démétrius qu'ils détestoient. La plûpart des Princes & des peuples de l'Orient se joignirent à Antiochus dès qu'ils le virent paroître, & son armée devenue formidable par ces renforts, battit trois fois les Parthes,
131. & repoussa leur Roi jusques dans sa capitale. Jean, souverain Sacrificateur des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition; il eut une part considerable aux avantages remportés sur les Parthes, & retourna à Jérusalem chargé des dépouilles des ennemis & couvert de gloire.

Après son départ Antiochus mit son armée en quartiers d'hyver dans le pays qu'il avoit conquis. Le nombre prodigieux de ses troupes l'obligea à les disperser, & elles se trouverent si éloignées les unes des autres, qu'elles ne pouvoient se rejoindre facilement en cas d'attaque. Cette dispersion fit naître aux peuples de ces contrées l'idée de se défaire des Syriens; ils en donnerent avis aux Parthes, & étant convenus d'un jour marqué, ils massacrerent tous les Syriens dans leurs différents quartiers sans leur laisser le temps de se rassembler. Antiochus, qui avoit gardé un Corps de troupes auprès de sa personne, vola au secours de ceux qui étoient les plus proches de lui; mais il fut accablé par le nombre, & périt en combattant. Tout le reste de l'armée fut massacré ou fait prisonnier dans le même jour, & il en échappa à peine quelques-uns pour aller porter en Syrie la funeste nouvelle de ce carnage. Antiochus avoit regné neuf ans, & à l'exception de son amour pour le vin & la débauche, il avoit des qualités estimables, & fut sincerement regretté de ses sujets. Phraate ne put dissimuler la joye qu'il ressentoit de voir étendu à ses pieds le corps de son ennemi, & il l'apostropha par des paroles insultantes.

DEMETRIUS II. NICATOR rétabli.

Cependant le Roi des Parthes, après ses défaites, avoit mis Démétrius en liberté, dans l'espérance qu'Antiochus seroit obligé de retourner en Syrie pour défendre sa couronne. La mort d'Antiochus ôtant à Phraate tout sujet
130. d'appréhension, il se repentit d'avoir relâché Démétrius, & il détacha un Parti de Cavalerie qu'il chargea de ramener ce Prince. Ces ordres furent expédiés trop tard. Démétrius qui craignoit quelque évenement de cette nature,

nature, avoit fait une telle diligence, qu'il avoit déja passé l'Euphrate avant que les Cavaliers Parthes eussent gagné la frontiere. Ils furent contraints de renoncer à leur entreprise, & Démétrius délivré de tout concurrent, remonta sans obstacles sur le thrône de Syrie. Les neuf années qu'il avoit passé dans la captivité chez le Roi des Parthes, loin de changer son caractere, lui aigrirent l'esprit ; & lorsqu'il n'étoit pas en guerre avec ses voisins, il sembloit la déclarer à ses sujets par les cruautés qu'il exerçoit contre eux. Deux ans après son retour en Syrie, il marcha au secours de Cléopâtre, Reine d'Egypte, sa belle-mere, contre Ptolémée Physcon. Pendant qu'il étoit occupé au siége de Péluse, il apprit que les Syriens vouloient profiter de son éloignement pour se soulever. Ces nouvelles lui firent lever le siége, & il se hâta de retourner à Antioche, afin de rompre les mesures qu'on prenoit contre lui. Sa présence appaisa l'orage qui se formoit, & il reçut à sa Cour la Reine d'Egypte, qui fut obligée de céder le thrône à Ptolémée Physcon. Ce dernier ne fut pas plutôt rentré en possession de ses Etats, qu'il résolut de se venger sur Démétrius de l'asyle qu'il accordoit à Cléopâtre. Pour cet effet, il choisit le fils d'un Marchand d'Alexandrie nommé Alexandre Zebina, lui donna les instructions nécessaires pour se dire fils adoptif d'Alexandre Balas, & promit de l'assister de ses troupes & de ses conseils. L'imposteur se prêta d'autant plus volontiers aux vûes de Physcon, qu'il sçavoit que les Syriens étoient las de la domination de Démétrius, & avoient prié le Roi d'Egypte de leur chercher un Roi de la famille des Séleucides. Zebina rempli des plus flatteuses espérances, soutint habilement le rôle qu'il devoit jouer, & se présenta en Syrie à la tête d'une armée d'Egyptiens, sous prétexte qu'il venoit réclamer le Royaume de ses peres. Les Syriens ravis de trouver des raisons plausibles pour chasser Démétrius du thrône, ne se mirent pas en peine d'exiger de Zebina les preuves sur lesquelles il se fondoit. Ils se déclarerent en sa faveur, & augmenterent considérablement son armée. Démétrius voulut en vain s'opposer aux succès de son rival, il fut abandonné de ses troupes dans une bataille qu'il livra, & réduit à chercher un asyle à Ptolémaïs, où Cléopâtre, qu'il avoit reprise, tenoit sa Cour. Cette Princesse toujours irritée du mariage de Démétrius avec Rhodogune, saisit le moment d'en tirer vengeance, & lui fit fermer les portes de la ville. L'infortuné Démétrius pénetré de la plus vive indignation se réfugia à Tyr, où il comptoit être en sûreté, mais il y fut mis à mort, & on prétend que ce fut par les ordres de sa femme autant que par ceux de Zebina. Quoi qu'il en soit, Cléopâtre conserva une partie du Royaume, & Zebina eut tout le reste.

Alexandre Zebina.

Zebina pour affermir sa puissance rechercha l'amitié de Jean Hyrcan, Prince des Juifs, & se l'attacha par divers avantages qu'il lui fit. L'évenement fit voir la nécessité de cette précaution ; car Séleucus, fils de Démétrius Nicator, songea à se former un Parti. Ce Prince âgé alors de vingt 126.
ans leva quelques troupes, & se fit reconnoître en qualité de Souverain dans les Provinces voisines de celles qui étoient échues à sa mere. Cette Princesse ambitieuse craignant que Séleucus ne s'emparât de l'autorité dont elle jouissoit, & ne la punît de la mort de Démétrius dont elle étoit soupçonnée avec fondement, le fit assassiner en trahison. Les Syriens furent 123.

ROYAUME DE SYRIE.

d'abord indignés d'une action si atroce, néanmoins trois des principaux Officiers de Zebina, sçavoir, Antipater, Clomius & Erope se révolterent contre lui, & se déclarerent pour Cléopâtre. Ils prirent la ville de Laodicée, & chercherent à soumettre à leur obéissance le pays d'alentour. Zebina s'étant approché de Laodicée, fit rentrer cette ville sous sa domination, & se rendit maître des rebelles. Ils s'attendoient à être condamnés à la mort, mais le Roi leur pardonna, ainsi qu'à tous leurs complices. Zebina par ce trait de clémence gagna le cœur de ses sujets, qui ne purent s'empêcher d'admirer la douceur & l'humanité de son caractere.

Cependant Cléopâtre voulant effacer les traces de ses crimes, se rétablir dans l'esprit de ses sujets, & faire croire qu'elle n'avoit pas exclu ses enfants du thrône, projetta de mettre la couronne sur la tête d'Antiochus son second fils. En conséquence, elle fit venir ce Prince d'Athènes, où elle l'avoit envoyé pour son éducation. Dès qu'il fut arrivé, elle le fit déclarer Roi, & le jeune Antiochus flatté du titre qu'il devoit aux soins de sa mere, la laissa jouir pendant quelque temps de toute l'autorité. On distingue ordinairement ce Prince par le surnom de Grypus; Josephe & Porphyre lui donnent celui de Philometor, & sur les médailles, il porte celui d'Epiphane. Dans le temps que Cléopâtre cherchoit à augmenter le nombre de ses partisans & enlevoit par ses intrigues ceux de Zebina, ce Prince fit une faute qui causa sa ruine totale. Il étoit redevable de son élévation aux secours que Ptolémée Physcon lui avoit fournis, & il s'étoit engagé à payer un tribut à l'Egypte comme une espece d'hommage. Résolu de s'affranchir de cette dépendance, & se croyant irrévocablement affermi sur le thrône, Zebina refusa le tribut accoutumé. Le Roi d'Egypte outré de son ingratitude fit alliance avec Cléopâtre, maria sa fille Tryphene à Antiochus Grypus, & envoya une puissante armée en Syrie pour priver de la couronne celui à qui il l'avoit procurée quelques années auparavant. Zebina n'osa
122. attendre ses ennemis; il se retira à Antioche, où il permit à ses soldats qui manquoient de tout, ainsi que lui, de piller le Temple de Jupiter. Les habitants irrités de ce sacrilége le chasserent de leur ville, & le Prince fugitif n'ayant pu obtenir qu'on lui ouvrît les portes de Séleucie, se rendit à bord d'un petit vaisseau qu'il trouva prêt à mettre à la voile pour la Grece. Il fut pris en route par un Corsaire, & livré à Grypus, qui le fit mourir dans la quatrieme année de son regne. Josephe affirme qu'il fut tué dans la bataille, &, suivant Porphyre, il s'empoisonna lui-même.

ANTIOCHUS VIII. GRYPUS.

Antiochus devenu maître de toute la Syrie, voulut commencer à regner par lui-même, & à diminuer le pouvoir de sa mere. Cette Princesse, qui jusques là avoit été satisfaite des déférences de Grypus, conçut pour lui une haine violente dès qu'elle le vit changer de conduite. Elle dissimula néanmoins le chagrin qu'elle ressentoit, & déterminée à faire tomber la couronne à un fils encore jeune qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidete, elle prépara une coupe pleine de poison, & la présenta à Grypus un jour qu'il revenoit de la chasse. Le Roi averti du dessein de sa mere, refusa de boire ce qu'elle lui offroit, & la força de l'avaler elle-même. Cléopâtre n'eut pas
121. plutôt pris le poison qu'elle en éprouva les effets, & mourut sans être regrettée de personne. Après la mort de sa mere, Antiochus jouit tranquillement de

la couronne l'espace de huit ans, & ramena dans ses Etats la paix & l'abondance, que les guerres précédentes en avoient bannies. Les Syriens se flattoient de voir continuer le repos dont ils goûtoient la douceur, lorsque de nouvelles guerres civiles firent recommencer les troubles. Cléopâtre, pendant la captivité de Démétrius chez les Parthes, avoit eu d'Antiochus Sidete un fils qui fut aussi nommé Antiochus. Le retour de Démétrius en Syrie fit craindre pour la vie du jeune Prince, à qui la Reine avoit donné la naissance depuis peu, & cette Princesse le déroba au péril & l'envoya à Cyzique, ville de la Propontide, sous la conduite d'un Eunuque fidele, appellé Cratere. Antiochus, surnommé Cyzicenien du nom de l'asyle où il fut élevé, pensa monter sur le thrône, ou du moins Cléopâtre songeoit à le faire couronner, lorsqu'elle mourut. Depuis ce temps Cratere cacha avec soin le Prince qui lui étoit confié, & au bout de huit ans, Grypus ayant découvert la retraite de son frere, tenta de le faire empoisonner.

Antiochus Cyzicenien fut informé du complot fait contre lui, & n'osant se flatter d'échapper une autre fois à de pareilles entreprises, il prit les armes dans le dessein de faire valoir ses prétentions. Grypus leva des troupes & se mit en marche contre son frere, qu'il croyoit peu en état de lui résister. Il se trompoit dans ses conjectures, car le Cyzicenien venoit d'épouser Cléopâtre répudiée par Ptolémée Lathyre son frere & son mari, & cette Princesse avoit amené à son nouvel époux un Corps de six mille hommes. Au moyen de ce renfort les armées des deux freres étoient à peu près égales, & ils ne tarderent pas à se livrer un sanglant combat. Antiochus le Cyzicenien fut vaincu ; il se retira à Antioche qui s'étoit déclarée en sa faveur, & y laissa Cléopâtre pendant qu'il alloit lever de nouvelles troupes. Antiochus Grypus profita de l'absence de son frere, s'empara d'Antioche & se rendit maître de Cléopâtre. Tryphene oubliant qu'elle étoit sœur de sa captive, ne voulut la regarder que comme la femme d'un ennemi, & demanda sa mort avec instance. Cléopâtre pour mettre sa vie en sûreté, se sauva dans un Temple d'Antioche, & se mit sous la protection du Dieu qu'on y invoquoit. La haine de Tryphene poursuivit sa sœur jusques dans cet asyle sacré, & malgré les représentations de Grypus, elle fit massacrer la malheureuse Cléopâtre.

Antiochus VIII. Grypus, & Antiochus IX. Cyzicenien.

112.

Antiochus Cyzicenien apprit avec douleur la mort de son épouse, & toutes ses troupes partageant son ressentiment, il se hâta de rejoindre son frere & de lui livrer bataille. Grypus fut défait à son tour, & sa femme n'ayant pu le suivre assez promptement, tomba entre les mains du Cyzicenien, qui l'immola aux mânes de Cléopâtre. La fuite de Grypus laissa son frere maître de toute la Syrie, sur laquelle il regna seul l'espace d'un an. Grypus reparut l'année suivante en Syrie, & quoiqu'on ignore les évenements qui obligerent les deux freres à s'accommoder, on sçait qu'ils partagerent l'Empire entr'eux. Antiochus Cyzicenien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit sa résidence à Damas ; Antiochus Grypus eut tout le reste, & fixa son séjour à Antioche. La paix qui suivit le partage de la Syrie, donna aux deux Rois l'occasion & la liberté de se livrer au luxe & aux plaisirs, pour lesquels ils avoient l'un & l'autre beaucoup de penchant. Ils ne resterent tranquilles qu'environ trois ans ; mais enfin mécontents tous deux

ROYAUME DE SYRIE.

de ce qu'ils poſſédoient, ils reprirent les armes, & ſe firent la guerre avec plus d'acharnement que jamais. Occupés à ſe détruire mutuellement, ils ne ſongeoient pas à défendre leurs Etats contre les entrepriſes de leurs voiſins, & pluſieurs villes ſecouerent le joug. Rien ne fut capable de faire rentrer en eux mêmes des Princes qui ſe déteſtoient, & ils continuerent les hoſtilités juſqu'à la mort d'Antiochus Grypus, qui fut aſſaſſiné par un de ſes vaſſaux nommé Héracléon. Il étoit alors dans la quarante-cinquieme année de ſon âge, & dans la vingt-neuvieme de ſon regne, ſuivant Joſephe, ou la vingt-ſixieme, ſelon d'autres. Ce Prince avoit quatre ans auparavant épouſé Sélene, ſœur de Tryphene ſa premiere femme. Il n'eut point d'enfants de ſon premier mariage, mais Sélene lui donna cinq fils, ſçavoir, Séleucus ſurnommé Nicator & Epiphane, qui ſucceda à ſon pere; Antiochus & Philippe, freres jumeaux; Démétrius Euchet, & Antiochus ſurnommé Dionyſius ou Bacchus.

ANTIOCHUS CYZICENIEN & SELEUCUS V. NICATOR & EPIPHANE.

A la mort de Grypus, Antiochus le Cyzicenien s'empara de la ville d'Antioche, & fit tous ſes efforts pour ſe rendre maître du reſte du Royaume. Il en ſeroit peut-être venu à bout, ſi ſon neveu Séleucus n'eut trouvé moyen de mettre une armée ſur pied, & de défendre une partie des Etats de ſon
97. pere. Ce dernier livra au bout de trois ans une bataille à ſon oncle & le défit. Antiochus, ſuivant quelques-uns, outré de ſa défaite, ſe perça luimême de ſon épée; d'autres diſent qu'il fut pris & mené à Séleucus qui le fit mourir, & d'autres enfin prétendent qu'il fut tué en combattant après un regne de dix-huit ans. La victoire que Séleucus remporta ſur Antiochus Cyzicenien lui fit prendre le ſurnom de Nicator & d'Epiphane, & mit ſous ſa puiſſance tout l'Empire Syrien.

SELEUCUS & ANTIOCHUS X. PHILOPATOR OU EUSEBE.

Séleucus ne jouit pas long-temps ſeul de la couronne de Syrie; Antiochus, fils du Cyzicenien, s'étoit ſauvé d'Antioche à Aradus, & s'y fit reconnoître Roi. Il marcha enſuite avec une armée contre Séleucus, rem-
94. porta ſur lui une victoire complette, & l'obligea à ſe renfermer dans Mopſueſte, ville de Cilicie. Les habitants prirent d'abord les intérêts de Séleucus avec beaucoup de zele, mais accablés par les impôts qu'il exigeoit d'eux, ils ſe mutinerent, mirent le feu à la maiſon dans laquelle il étoit, & le firent périr, ainſi que ceux qui étoient auprès de lui. Antiochus & Philippe freres de Séleucus, réſolus de venger ſa mort, s'avancerent avec des troupes, prirent d'aſſaut la ville de Mopſueſte, la ravagerent & paſſerent les habitants au fil de l'épée. Euſebe marcha à la rencontre de ſes deux couſins, les chargea près de l'Oronte & les défit. Antiochus ſe noya en voulant traverſer le fleuve ſur ſon cheval; mais Philippe rallia ſes troupes, ſe retira en bon ordre, & ſe vit en état de diſputer l'Empire à Antiochus Euſebe.

ANTIOCHUS X. & PHILIPPE.

Philippe ayant encore augmenté ſon armée par de nouvelles levées, prétendit chaſſer Euſebe, qui de ſon côté ſe trouvant en forces depuis ſon
92. mariage avec Sélene, veuve de Grypus, ſe défendit vigoureuſement. Pendant que les deux rivaux déſoloient réciproquement le pays par la guerre cruelle qu'ils ſe faiſoient, Ptolémée Lathyre, Roi d'Egypte, ſuſcita de nouveaux troubles dans la Syrie, en établiſſant Roi à Damas Démétrius Eucher, quatrieme fils de Grypus. Ce dernier ſoutenu de Lathyre avoit déjà fait des progrès conſiderables avant que Philippe & Euſebe, trop occupés l'un contre

ROYAUME DE SYRIE.

l'autre, eussent songé à s'y opposer. Eusebe continuellement battu par Philippe, fut enfin totalement défait, & obligé d'abandonner son Royaume & de chercher un asyle parmi les Parthes. Sa fuite favorisa les entreprises de Démétrius qui partagea l'Empire avec son frere Philippe.

PHILIPPE & DEMETRIUS EUCHER.

L'union entre les deux freres auroit été avantageuse à l'un & à l'autre, ainsi qu'à leurs sujets : mais ils ne purent vivre long-temps en bonne intelligence, & Démétrius guidé par son ambition, envahit bientôt le pays soumis à Philippe. Il le chassa d'Antioche, le poursuivit jusqu'à Bérée (1), & l'y 92.
assiégea. Straton, qui commandoit dans cette Place, prit ouvertement la défense du Prince fugitif, & ayant appellé à son secours un Roi Arabe nommé Zizus, & Mithridate, Général des Parthes, il mit en fuite l'armée de Démétrius, le fit même prisonnier, & l'envoya au Roi des Parthes. Démétrius chagrin de sa défaite & de sa captivité, tomba dans une maladie de langueur qui termina ses jours. Philippe, au moyen de la victoire que Straton avoit remportée, se vit maître de toute la Syrie. La bonté avec laquelle il traita les habitants d'Antioche, lui gagna le cœur de ses sujets, & il auroit joui tranquillement de la couronne, si Antiochus Eusebe son cousin ne fût rentré tout-à-coup dans la Syrie, & ne se fût emparé en très-peu de temps des Provinces qui confinoient à la Parthie. Philippe, à dessein d'arrêter le succès des armes d'Eusebe, marcha en diligence contre lui. Dans le temps qu'il étoit avec ses meilleures troupes vers le Nord de la Syrie, un nouveau concurrent, qui étoit Antiochus Dionysius cinquieme fils de Grypus, s'éleva du côté du Midi, & se saisit de la Célé-Syrie.

ANTIOCHUS EUSEBE retabli.

PHILIPPE, ANTIOCHUS, EUSEBE & ANTIOCHUS DIONYSIUS.

Dionysius, maître de Damas, s'y fit reconnoître Roi; & fit de cette ville la capitale de son Royaume. Les embarras où se trouvoit Philippe lui ôterent les moyens de disputer à son dernier frere la puissance qu'il s'étoit arrogée, & il le laissa possesseur de la Célé-Syrie pendant quelques années. Eusebe & ses deux cousins regnoient chacun sur une portion de l'Empire de Syrie, 88.
& avoient fait de vains efforts pour s'agrandir les uns aux dépens des autres, lorsque Dionysius s'engagea imprudemment dans une guerre contre Aretas, Roi de l'Arabie Pétrée. Philippe profita de l'absence de son frere, & s'empara de Damas par la trahison de Milésius, qui commandoit dans la citadelle. Cependant Milésius mécontent de la récompense qui lui avoit été donnée, fit fermer les portes de Damas un jour que Philippe en étoit sorti, & conserva la Place à Dionysius, à qui il la remit à son retour d'Arabie. Philippe s'étoit retiré à Antioche sur les premieres nouvelles de l'arrivée de son frere, & ce dernier voyant tout tranquille reprit le chemin de l'Arabie. Il traversa la Judée malgré les efforts d'Alexandre Janée, Prince des Juifs, & pénetra jusques dans le cœur de l'Arabie, où Aretas le surprit, & tailla son armée en pieces. Dionysius malgré sa valeur périt dans l'action, & ceux de ses soldats qui purent échapper & se sauver à Cana, y moururent de faim & de misere.

Aretas, après sa victoire, devint Roi de Célé-Syrie par le choix des habitants de Damas, qui craignoient également de tomber sous la domination de Ptolémée, Prince de Chalcis, ou sous celle de Philippe. Dès que le

(1) Cette ville est connue aujourd'hui sous le nom d'Alep.

ROYAUME DE SYRIE.

Roi d'Arabie fut affermi dans sa nouvelle souveraineté, il déclara la guerre aux Juifs, défit Alexandre Janée aux environs d'Addida, lieu voisin de Jérusalem, & consentit presqu'aussitôt à un traité de paix. Cependant les Syriens fatigués des guerres continuelles que se faisoient Philippe & Antiochus Eusebe, résolurent de chasser l'un & l'autre du pays, & pour ne souffrir aucun partage de l'Empire, il fut décidé qu'on obligeroit aussi Aretas à se retirer. Il ne s'agissoit plus que de choisir parmi les Princes étrangers celui qui seroit le plus capable de rendre aux Syriens le bonheur & la tranquillité auxquels ils aspiroient depuis long-temps. On jetta d'abord les yeux sur Mithridate le Grand, Roi de Pont, ensuite sur Ptolémée, Roi d'Egypte; mais différentes raisons ayant fait rejetter ces deux Princes, on se détermina pour Tigrane, Roi d'Arménie. Ce Prince, qui avoit sur pied des armées nombreuses, étoit allié des Parthes, & se trouvoit gendre de Mithridate. Ces divers avantages flatterent les Syriens, qui lui envoyerent des Ambassadeurs au nom de la Nation, pour le prier de venir prendre possession de leur Royaume.

TIGRANE.

83. Tigrane se prêta volontiers aux vûes des Syriens, se rendit dans leur pays, & fut reconnu Roi d'un consentement unanime. Antiochus Eusebe forcé à sortir de ses Etats se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. Sélene son épouse conserva quelques villes de la basse Syrie, que Tigrane lui abandonna généreusement, & cette Princesse fixa son séjour à Ptolémaïde, où elle s'attacha à donner à ses deux fils Antiochus l'Asiatique, & Séleucus Cybiosacte, une éducation digne de leur naissance. On ignore la destinée de Philippe, parce que les Historiens n'en font plus aucune mention. Lorsque Tigrane crut son pouvoir suffisamment affermi, il établit Mégadate en qualité de Vice-Roi & retourna en Arménie, où de vastes projets sembloient l'appeller. Il bâtit une ville d'une magnificence & d'une étendue considerables, à laquelle il donna le nom de Tigranocerta. Le desir de rendre cette ville florissante par le nombre de ses habitants, occupoit entierement Tigrane; de sorte qu'il n'eut pas de peine à suivre les avis de Mithridate, qui lui conseilla de faire la conquête de la Cappadoce, pour en transporter les habitants à Tigranocerta. Le Roi d'Arménie, à la tête d'une puissante armée, eut bientôt envahi la Cappadoce & plusieurs autres villes dont il enleva le peuple, & l'envoya en Arménie.

Cependant les incursions qu'il avoit faites dans la Cappadoce & la Cilicie irriterent les Romains, qui formerent le projet d'en tirer une vengeance éclatante. Ils n'ignoroient pas que Tigrane avoit été excité par Mithridate, & en conséquence, on l'attaqua le premier. Le Roi de Pont eut d'abord quelqu'avantage sur les Romains; mais il fut enfin défait, & se retira auprès de Tigrane son gendre, pour implorer son assistance & sa protection. Le Roi d'Arménie chagrin de s'être attiré sur les bras une guerre avec les
72. Romains, refusa de voir son beau-pere, & le relegua dans un château Il le garda ainsi pendant dix-huit mois, & il ne le relâcha que pour l'opposer aux Romains, qui demandoient avec hauteur que Mithridate leur fût livré. Tigrane persuadé qu'il ne pouvoit empêcher les Romains de fondre sur ses Etats, se prépara à la défense. Il se hâta de terminer la guerre que Sélene lui avoit suscitée en Syrie, & il mena ses troupes dans

ce pays, où il appaisa bientôt les troubles. Sélene, qui n'avoit pu obtenir que le Sénat de Rome favorisât ses prétentions sur l'Egypte pour l'un ou pour l'autre de ses fils, avoit cherché à étendre au moins ses Etats en Syrie. Elle y étoit parvenue, & continuoit ses intrigues, lorsque Tigrane, qui vouloit éviter les diversions quand il faudroit marcher contre les Romains, se rendit en Syrie, reprit les villes que Sélene lui avoit enlevées, & maître de cette Princesse, il lui fit donner la mort. Aussitôt que tout le pays fut rentré dans la soumission, Tigrane retourna en Arménie, & songea à faire de grandes levées de troupes. Ses précautions, le nombre prodigieux de ses soldats, les services que Mithridate lui rendit, tout devint inutile; Tigrane fut vaincu & mis en fuite. La crainte qu'il avoit de tomber au pouvoir des Romains, lui fit quitter les marques qui l'auroient fait reconnoître, & il se sauva en désordre & presque seul. Mithridate, qui lui amenoit quelques troupes, le trouva dans un état si fâcheux qu'il en fut sensiblement touché, & loin de lui rappeller ses injustes procedés à son égard, il le consola, & ranima son courage & ses espérances. Tigrane pénetré de reconnoissance, pria son beau-pere de se charger des opérations de la guerre qu'on alloit recommencer, & promit de ne se conduire que par ses conseils. La réduction de Tigranocerta acheva de mettre le comble au désespoir du Roi d'Arménie, & ce Prince furieux contre les Romains, rassembla en diligence une nouvelle armée. Il rappella Mégadate, & lui ordonna de prendre avec lui toutes les troupes qui étoient en Syrie. L'absence du Vice-Roi favorisa les prétentions d'Antiochus l'Asiatique, qui prit possession de quelques Provinces où il se fit proclamer Roi.

ROYAUME DE SYRIE.

Antiochus l'Asiatique.

69.

Tigrane étoit trop occupé à sa propre défense pour songer à inquiéter Antiochus, & les Romains le laisserent tranquilles jusqu'à ce que Pompée eût subjugué Tigrane, & lui eût imposé la dure condition de retourner en Arménie & d'y borner son ambition. Il y avoit déjà quatre ans qu'Antiochus regnoit sur une partie de la Syrie, lorsque les Romains déciderent du sort de Tigrane, & de celui de plusieurs autres Souverains qui leur avoient rendu hommage. Antiochus encouragé par leur exemple, alla trouver Pompée, & après lui avoir représenté les malheurs de sa maison, & la nature de ses droits, il le conjura de ne lui point ôter une couronne que ses ancêtres avoit toujours portée avec gloire. Pompée fit au jeune Prince une réponse dure & insultante, & pour ne lui laisser aucun espoir, il lui signifia que les Romains ayant fait la conquête de la Syrie, comptoient réduire ce Royaume en Province Romaine. Antiochus chagrin d'avoir fait inutilement une démarche humiliante, se retira & vécut dans la retraite, & ignoré du reste du monde. Quelques Ecrivains prétendent que Pompée lui donna la Comagene; mais il y a apparence qu'ils ont confondu Antiochus l'Asiatique avec Antiochus de Comagene. Séleucus Cybiosacte survécut à son frere Antiochus, occupa quelque temps le thrône d'Egypte, & fut assassiné par les ordres de Bérénice sa femme, qui étoit lasse de ses désordres. Ce Prince fut le dernier de la race des Séleucides qui occuperent le thrône de Syrie l'espace de deux cent soixante & dix ans, suivant Appien, mais de deux cent cinquante & un ans seulement, si l'on en croit Eusebe.

Pompée en mettant la Syrie au nombre des Provinces Romaines, en

ROYAUME D'ARMÉNIE.

donna le gouvernement à Scaurus, déclara libre la ville de Séleucie sur l'Oronte, & accorda divers honneurs & des privilèges particuliers aux habitants d'Antioche. Il parcourut ensuite tout le pays, détruisit plusieurs petits Tyrans qui s'étoient élevés à la faveur des divisions intestines, en confirma quelques-uns dans leurs Principautés, à condition qu'ils seroient tributaires des Romains, & purgea le pays des bandes de voleurs qui le pilloient & le ravageoient impunément. Telle fut la fin d'un Empire fondé sur les débris de celui d'Alexandre, & qui fut florissant pendant plus de deux siecles.

Fin de l'Histoire de Syrie.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DU ROYAUME D'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE étoit anciennement divisée en grande & en petite. La grande, suivant Strabon, étoit bornée au Midi par le Mont Taurus qui la séparoit de la Mésopotamie; à l'Orient par les deux Médies, sçavoir, la grande Médie, & celle qui étoit connue sous le nom d'Atropatie; au Nord par l'Iberie & par l'Albanie, ou plutôt par la partie du Caucase qui les embrasse l'une & l'autre; à l'Occident, par la petite Arménie, ou les Monts Paryadres & par l'Euphrate. Ptolémée partage l'Arménie en trois Contrées, dont la premiere comprenoit la partie située entre le Cyrus & l'Araxe; la seconde contenoit les Provinces qui s'étendoient vers l'Occident tout le long de l'Euphrate; & la troisieme tout le pays situé entre les sources du Tigre, & cette partie de l'Euphrate qui sépare la Comagene de la grande Arménie. Dans la premiere de ces Contrées Ptolémée compte les Provinces suivantes: la Catarzene, ou Chorzene vers les Monts Moschiens; l'Ossarene & la Motene, l'une & l'autre sur les bords du Cyrus; la Colthene, sur ceux de l'Araxe; la Soducene, la Sibacene & la Sacapene. Ces deux dernieres Provinces s'étendoient jusqu'aux Monts Paryadres. La seconde division comprenoit les Provinces de Basilissene, de Bolbene, d'Arsete, d'Acilisene, d'Austanitide & de Sophene. La troisieme division renfermoit les Provinces d'Azetene, de Thospitide, de Corinée, de Bagranandene, de Gordene, appellée aussi Gorduene, Gordyene & Corduene, d'après les Monts Gordyens.

La plus considerable des villes connues en Arménie étoit Artaxate, capitale de toute l'Arménie, & la résidence ordinaire des Rois de ce pays. Strabon prétend que cette ville fut bâtie sur le plan qu'Annibal en donna au Roi Artaxas ou Artaxias, qui en fit la capitale de ses Etats. Cornelius Népos, dans la vie d'Annibal, ne parle pas du voyage de ce Général en Arménie; mais Plutarque semble confirmer le sentiment de Strabon, & il rapporte qu'après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Asiatique, Annibal s'enfuit en Arménie, où il assista le Roi Artaxias de ses conseils, & l'engagea à bâtir la ville d'Artaxate dans un endroit parfaitement bien situé. Cette ville étoit placée sur un coude du fleuve Araxe, qui formoit une espece de

de presqu'isle, & servoit en quelque sorte de rempart à la ville de tous côtés, excepté celui de l'Isthme qui avoit son rempart particulier avec un bon fossé. Lucullus n'osa pas mettre le siége devant cette ville, quoiqu'il eût défait les Arméniens dans deux batailles consécutives, & qu'il les eût mis hors d'état de tenir la campagne. Pompée, qui succéda à Lucullus dans le commandement de l'armée, trouva moyen de forcer Tigrane à lui livrer sa capitale; il la conserva, & traita favorablement ceux qui l'habitoient. Corbulon qui, sous le regne de Néron, étoit Général des armées Romaines dans l'Orient, vainquit Tiridate, le contraignit à lui rendre Artaxate, & fit raser cette Place jusqu'aux fondements. Cependant Tiridate chagrin de la perte de son Royaume & de sa capitale alla à Rome, & obtint de Néron la permission de porter le diadême en Arménie, & de rebâtir Artaxate qu'il appella Néronie, pour conserver la mémoire de son bienfaiteur.

ROYAUME D'ARMÉNIE.

Les autres villes qu'on regardoit anciennement comme très considerables étoient Sébaste, située sur le fleuve Halys, près du Mont Taurus; Armosate ou Arsamosate bâtie entre le Tigre & l'Euphrate; ce qui a fait croire à plusieurs Auteurs qu'elle étoit une ville de Mésopotamie. Pline, Polybe & Tacite l'appellent en termes exprès une ville d'Arménie, & prétendent qu'elle ne le cédoit gueres en étendue & en beauté à Artaxate même. Tigranocerte fondée par Tigrane qui lui donna son nom, étoit aussi une des plus belles villes d'Arménie. Elle se trouvoit dans la partie Méridionale du Royaume au sommet d'une Montagne escarpée, entre les sources du Tigre & le Mont Taurus. Tigrane peupla cette ville de quelques Particuliers de différentes Nations qu'il avoit subjuguées, & l'enrichit considerablement. Lucullus s'en empara facilement, parce que les habitants qui étoient de divers pays ne s'accordoient pas entre eux sur la maniere de défendre la Place. Les autres villes étoient Artagere, où Caius, petit-fils d'Auguste, reçut la blessure dont il mourut; Carcathiocerte, appellée par Strabon la capitale de Sophene, Province arrosée par l'Euphrate, mais que Pline place près du Tigre; Colonie, la plus forte Place de toute l'Arménie dans le temps qu'elle fut sous la domination Romaine; Théodosiopolis bâtie par l'Empereur Théodose, dont elle prit son nom, ville grande, riche, & qui passoit pour imprenable; Chorsa, située sur les bords de l'Euphrate, suivant Ptolémée, & que quelques Auteurs prennent pour la ville de Cars, que Sanson place sur l'Euphrate, quoique cette ville soit à une distance considerable de ce fleuve.

A l'égard des rivieres de l'Arménie, Strabon en compte six qui passoient pour célebres parmi les Anciens, & ces rivieres sont le Lycus & le Phasis qui se jettent dans le Pont-Euxin; le Cyrus & l'Araxe qui se perdent dans la mer Caspienne, & enfin le Tigre & l'Euphrate qui se déchargent dans le golfe Persique. Quoique le Lycus, le Phasis & le Cyrus ayent proprement leur origine dans l'Arménie, la plûpart des anciens Géographes les considérent comme des rivieres de Pont, de Colchide & d'Albanie, à cause que les deux premieres ne font que laver les bords de l'Arménie, & que la derniere sort des montagnes d'Iberie, qui séparent ce pays de l'Arménie. L'Araxe ou l'Aras, comme les Turcs l'appellent, tire sa source de la même montagne que l'Euphrate, & Strabon donne le nom d'Abus à cette mon-

ROYAUME D'ARMENIE.

tagne, qu'il place entre le Mont Niphrate & Nibare. En sortant de cette montagne, qui fait partie du Mont Taurus, l'Araxe continue son cours vers l'Orient jusqu'à la ville d'Atropatene; alors il se détourne vers le Nord-Ouest, cotoye Azate & Artazate, & se jette enfin dans la mer Caspienne. Strabon & quelques autres disent que l'Araxe tombe dans la mer Caspienne près de l'embouchure du Cyrus: mais Pline & d'autres Auteurs assurent que ce fleuve se jette dans le Cyrus. Ptolémée est encore d'un sentiment différent; il partage l'Araxe en deux bras, dont l'un, suivant lui, se perd dans le Cyrus, & l'autre dans la mer Caspienne. Ses eaux sont rapides, & ont toujours emporté les ponts qu'on a voulu y bâtir. L'Euphrate, qui a sa source dans la même montagne que l'Araxe, se partage presque dès son origine en deux bras, que les Anciens appellent les sources de l'Euphrate. Le premier coule de l'Orient vers le Midi, & passant entre les montagnes, au pied desquelles est située la ville d'Erzerum, poursuit son cours du côté du Midi jusqu'à un petit bourg nommé Mommacotum. L'autre bras coule vers le Nord jusqu'à la ville d'Elijah, & se détournant de-là vers l'Ouest, dirige ensuite son cours du côté du Midi jusqu'à Mommacotum, où il se joint au premier bras qui lui est de beaucoup supérieur. Le Tigre, suivant Strabon, sort du côté Méridional du Mont Taurus, & selon Pline, sa source est dans une grande plaine d'Arménie, qu'il nomme Elégosine; de-là il traverse le lac d'Aréthuse, & rencontrant le Mont Taurus, il entre en terre, & reparoît de l'autre côté de ce Mont. Strabon a pris sans doute cette sortie du fleuve pour sa premiere origine; car dans tout le reste il s'accorde avec Pline & Ptolémée. Les eaux du Tigre coulent avec rapidité, & après avoir passé sous le Mont Taurus, elles lavent les bords Orientaux de la Mésopotamie qu'elles séparent de l'Assyrie, jusqu'à ce que mêlées avec l'Euphrate à Apamée en Chaldée, elles se jettent dans le golfe Persique. Outre ces fleuves, il y a plusieurs autres rivieres en Arménie, mais elles sont moins considerables.

Les montagnes les plus fameuses de ce pays sont les Moschiennes, qui séparent les Provinces Occidentales de l'Arménie, d'avec la Colchide; les Monts Paryadres qui s'étendent depuis les montagnes Moschiennes jusqu'aux frontieres de la petite Arménie & du Royaume de Pont; le Masius qui borne la Province de Sophene au Midi, comme l'Antitaurus le fait au Nord; le Niphate, l'Abus, les Monts Gordyens qui, suivant Strabon, partagent la Province de Sophene, & le reste de l'Arménie de la Mésopotamie, & enfin le Mont Ararat, sur lequel on croit que l'Arche s'arrêta.

La petite Arménie étoit bornée à l'Orient par l'Euphrate, qui la séparoit de la grande Arménie; au Midi par le Mont Taurus, qui se trouvoit entre elle & la Cilicie; à l'Occident & au Septentrion par une longue chaîne de Montagnes connues sous les noms de Monts Scordicus, Amanus & Antitaurus, & ces Montagnes lui servoient de frontieres du côté de la Cappadoce. En général le pays est montueux & difficile, quoiqu'il y ait quelques vallées agréables & fertiles qui produisent du vin & de l'huile en abondance. La petite Arménie ne fut distinguée de la grande que vers le commencement du regne d'Antiochus le Grand, & du temps des Romains elle fut divisée en quatre Provinces, sçavoir, la Laviane, la Mariane, l'Aravene &

la Mélitene. Chacune de ces Provinces avoient plusieurs villes, dont les principales étoient Mélitene, Nicopolis, Garnace, Aza, Arabylle, Dascuse, Zimare, Ladane, &c. Mélitene, située dans la Province de ce nom, fut la capitale de la petite Arménie; on l'appella dans la suite Malatie, & elle est connue maintenant sous le nom de Malatias. Nicopolis fut bâtie par Pompée, pour conserver la mémoire de la victoire signalée qu'il remporta sur Tigrane le Grand, & en conséquence, on donna à cette ville le nom de *Nicopolis Pompeii*. Garnace, dont Tacite fait mention sous le nom de Gorneas, étoit une ville bien fortifiée, & dans une situation avantageuse. Aza, mise au nombre des villes d'Arménie par Pline, étoit, suivant Ptolémée, placée dans le Pont. Enfin les mœurs, les coutumes, la Religion des habitants de la petite Arménie étoient sans doute les mêmes que celles de la grande Arménie: mais comme on a peu de lumieres touchant les unes & les autres, j'aime mieux n'en rien dire que de rapporter des fables.

ROYAUME D'ARMENIE.

Les Arméniens dans leur origine faisoient vraisemblablement un même peuple avec les Phrygiens, dont ils furent une Colonie, suivant Hérodote. L'Arménie, si l'on en croit divers passages de quelques Ecrivains, fut de très-bonne heure érigée en Royaume, & gouvernée tantôt par un seul Souverain, tantôt par plusieurs à la fois. Cyrus fit la conquête de ce pays, qui passa sous la domination d'Alexandre le Grand, lorsque ce Prince eut subjugué les Perses. A la mort du Roi de Macédoine l'Arménie se trouva dans le partage des Rois de Syrie, auxquels elle resta soumise jusqu'au regne d'Antiochus le Grand. Alors Zadriade & Artaxias, Gouverneurs chacun d'une partie de l'Arménie, engagerent les peuples à se révolter, & se firent proclamer Rois des Provinces qui étoient sous leur jurisdiction. Comme Antiochus étoit encore fort jeune, & que ses troupes se trouvoient occupées à réduire d'autres rebelles, il ne put s'opposer à l'entreprise de Zadriade & d'Artaxias qui envahirent les pays voisins, & formerent bientôt un Royaume puissant. Aussitôt qu'ils se furent assurés la possession de leurs conquêtes, ils partagerent tous ces pays en deux Royaumes, connus sous le nom de grande & de petite Arménie. Zadriade garda cette partie qui confine à la Cilicie, & qui fut appellée la petite Arménie. Il ceda le reste à Artaxias, qui regna ainsi sur la grande Arménie.

ARTAXIAS.

Antiochus voulut en vain rentrer en possession des Provinces qu'Artaxias & Zadriade lui avoient enlevées, il fut toujours battu & forcé enfin à faire la paix avec eux. Il comptoit les attaquer de nouveau & avec plus de fruit, lorsque les troubles de son Royaume seroient entierement appaisés: mais les deux Rois s'appuyerent de la protection des Romains, & par ce moyen resterent maîtres des pays qu'ils avoient conquis. Artaxias bâtit la célebre ville d'Artaxate, dont il fit la capitale de son Royaume & sa résidence ordinaire. Il occupa tranquillement le thrône jusqu'au regne d'Antiochus Epiphane, qui mena des troupes contre lui, le défit dans une bataille, & le fit prisonnier. Depuis cet évenement on ignore quels furent les Princes qui regnerent sur la grande Arménie, & les Historiens passent tout d'un coup à l'avenement de Tigrane le Grand à la couronne, ce qui fait un intervalle de soixante & dix ans. A l'égard des Rois de la petite Arménie, on en verra l'histoire après celle de la grande Arménie. 165.

ROYAUME D'ARMENIE.

TIGRANE le Grand.

95.

Tigrane envoyé en ôtage chez les Parthes par son pere, y étoit encore lorsque ce Prince mourut. Il fut alors remis en liberté, & on lui fournit les secours dont il avoit besoin pour monter sur le thrône de son pere, à condition qu'il céderoit aux Parthes plusieurs Provinces de son Royaume. Dès les commencements de son regne, Tigrane fit alliance avec Mithridate Eupator, Roi de Pont, & épousa Cléopâtre fille de ce Prince. Il entra ensuite dans la Cappadoce, chassa Ariobarzane qui regnoit dans ce pays, mit à sa place Ariarathe, fils de Mithridate, & fit un butin considérable. Il étoit à peine de retour qu'il reçut une Ambassade de la part des Syriens, qui lui offroient la couronne de Syrie. Tigrane accepta les propositions qu'on lui faisoit, & après avoir laissé un Vice-Roi dans la Syrie, il s'empara de la petite Arménie, & subjugua successivement les Adiabeniens, les Assyriens & les Gordiens. Il attaqua une seconde fois la Cappadoce à l'instigation de Mithridate, qui avoit été obligé par les Romains d'en retirer ses forces. Tigrane trouva peu de résistance, & outre le butin qu'il fit, il emmena un grand nombre de prisonniers, dont il peupla Tigranocerte qui étoit nouvellement bâtie. Au bout de quelque temps Mithridate, qui avoit fait avec les Romains une paix peu sincere, fit proposer à Tigrane de se joindre à lui contre ses ennemis communs. Le Roi d'Arménie refusa d'unir ses forces à celles de son beau-pere; mais enfin vivement sollicité par Cléopâtre, il envoya secrettement des troupes à Mithridate. Les Romains, qui en furent informés, feignirent de l'ignorer, & attendirent l'entiere défaite du Roi de Pont, pour marcher contre celui d'Arménie. En conséquence, ils porterent toutes leurs forces du côté de Mithridate, & l'obligerent d'abandonner ses Etats, & de chercher un asyle auprès de son gendre. Tigrane sentant alors le danger où il se trouvoit pour avoir aidé Mithridate, refusa de le voir, & le fit garder soigneusement dans un de ses châteaux.

Si Tigrane eût sur le champ rassemblé ses troupes, & les eût employées à faire tête aux Romains, il auroit peut-être arrêté leurs progrès; mais il négligea de le faire, & se contenta de reprendre sur les Parthes les Provinces qu'il avoit été contraint de leur ceder. Peu content de se voir maître de tout ce qui avoit auparavant dépendu de l'Arménie, il y ajouta toute la Mésopotamie, & plusieurs autres villes & provinces. Il se rendit ensuite en Syrie pour appaiser une révolte que Sélene avoit excitée, & après avoir mis fin aux troubles en faisant mourir Sélene, il passa dans la Phénicie, dont il s'empara presqu'entierement. La rapidité de ses succès flatta tellement son orgueil, qu'il prit le titre fastueux de Roi des Rois, & exigea des Princes qu'il avoit vaincus, les services les plus bas.

Cependant Lucullus qui avoit réduit le Royaume de Pont sous l'obéissance de la République Romaine, se prépara à attaquer Tigrane, & pour en avoir un prétexte, il le fit sommer de lui livrer Mithridate. Le Roi d'Arménie refusa de remettre son beau-pere entre les mains de Lucullus, & accepta plutôt la guerre dont on le menaçoit. Lorsque les Ambassadeurs Romains furent partis, Tigrane eut une entrevûe avec Mithridate, & le chargea d'aller à la tête de dix mille chevaux faire une diversion dans le Pont. Lucullus, informé du départ de ce Prince, donna ordre à Sornatius, à qui il laissa six mille hommes, de s'opposer aux desseins de Mithridate.

Il prit ensuite le chemin de la Cappadoce, où il avoit rétabli Ariobatzane, & poursuivit sa route jusqu'aux bords de l'Euphrate qu'il traversa sans obstacles. Dès qu'il se vit sur les terres d'Arménie, il assiégea Tigranocerte, pendant que Tigrane rassembloit au Mont Taurus les troupes de ses Alliés. L'armée du Roi d'Arménie devenue formidable par le nombre de soldats qui la composoient, s'avança vers Tigranocerte, afin de forcer les Romains à lever le siége de cette ville. Lucullus résolu d'aller à la rencontre des ennemis, détacha six mille hommes pour tenir en respect les assiégés, & passa le fleuve avec le reste de ses troupes. Il se jetta sur les Arméniens avec tant d'impétuosité, qu'il les mit bientôt en déroute, & en fit un grand carnage. Tigrane, qui avoit été le premier à fuir, rencontra son fils, & lui remit son diadême & sa couronne, l'exhortant à se sauver par un autre chemin. Le jeune Prince n'osant mettre ces ornements sur sa tête, les confia à un de ses domestiques, qui fut pris un moment après & conduit à Lucullus.

Mithridate qui avoit levé une puissante armée, approchoit pour la joindre à celle de son gendre, lorsqu'il apprit sa défaite, & le trouva lui-même presque seul, & dans un abattement qui lui fit compassion. Il le consola, le fit servir par ses Officiers, & s'efforça de relever ses espérances. Tigrane touché du procedé de Mithridate à son égard, promit de ne plus agir que par ses conseils, lui remit la direction de cette guerre, & de concert avec lui, envoya implorer l'assistance des Princes voisins. Pendant que les deux Rois se préparoient à recommencer la guerre avec plus de vigueur que jamais, Lucullus se rendoit maître des Places fortes de l'Arménie. La prise de Tigranocerte avoit suivi la défaite de Tigrane, & le butin que les Romains y firent paya les frais de la guerre passée, & fournit les moyens de continuer. Aussitôt que les deux Rois eûrent levé une armée assez forte, ils allerent camper dans les grandes plaines au-delà du Mont Taurus. Lucullus les y suivit; mais n'ayant pu les engager à une action générale, il décampa, & mit le siége devant Artaxate, où il sçavoit que le Roi d'Arménie avoit laissé ses femmes, ses enfants, & presque tous ses thrésors. Tigrane, pour secourir sa capitale, se hâta de joindre les Romains, qui lui livrerent bataille, & le mirent en fuite une seconde fois. Mithridate & Tigrane se retirerent dans la partie la plus reculée de l'Arménie, & les principaux Officiers de marque furent faits prisonniers. Le Gouverneur d'Artaxate refusa constamment de livrer la ville aux Romains, & sa longue résistance sauva cette Place, parce que le froid obligea Lucullus à mener ses troupes en Migdonie, pays plus chaud & plus fertile.

Tigrane & Mithridate profiterent de l'hyver pour réparer les pertes qu'ils avoient faites, & au commencement du printemps ils entrerent dans la Cappadoce, & reprirent une grande partie des pays que Lucullus leur avoit enlevés. Ce dernier, dont les troupes s'étoient mutinées, ne put s'opposer aux succès de ses ennemis, & accusé à Rome de chercher à traîner la guerre en longueur, il fut rappellé par le Sénat. Pompée fut nommé pour le remplacer, & partit de Rome en conséquence. Cependant Mithridate & Tigrane avoient envahi la Cappadoce, & recouvré toute l'Arménie, avec une grande partie du Royaume de Pont. Ils auroient remporté de plus grands avantages encore, si la révolte du fils de Tigrane n'eût contraint ce Prince

à partager ses forces. Le pere & le fils se livrerent plusieurs combats dans lesquels Tigrane toujours victorieux, obligea enfin son fils à sortir de l'Arménie. Le jeune Prince chercha un asyle à la Cour de Phraate, Roi des Parthes, & sçut engager ce Monarque à porter la guerre dans les Etats de Tigrane. Ce dernier trop foible pour arrêter les entreprises du Roi Parthe, abandonna les pays les plus proches de ce Prince, & gagna la partie montueuse de ses Etats. Phraate assiégea Artaxate ; mais pressé de retourner dans son Royaume, il laissa des troupes au fils de Tigrane, & se mit en chemin. Tigrane n'eut pas plutôt appris le départ du Roi des Parthes, qu'il fondit sur les troupes que son fils commandoit, les dispersa entierement, & entra triomphant dans sa capitale. Le Prince rebelle se retira d'abord auprès de Mithridate, qu'il quitta bientôt pour passer dans le camp des Romains, & mena ces derniers faire le siége d'Artaxate, où Tigrane se trouvoit alors. Ce Prince réduit à la derniere extrémité, & ne se voyant aucune ressource, prit le parti d'aller lui-même trouver Pompée. Il se rendit au camp des Romains, & lorsque Pompée s'offrit à ses yeux, il ôta son diadême, & voulut se jetter aux pieds du Général Romain. Celui-ci releva Tigrane, lui remit le diadême sur la tête, & l'embrassa. Le lendemain ayant donné audience au Roi d'Arménie & au fils de ce Prince, Pompée accorda au premier le Royaume d'Arménie, avec la plus grande partie de la Mésopotamie, à condition qu'il renonceroit à la Cappadoce, à la Syrie, à la Cilicie, & qu'il payeroit une somme d'argent. A l'égard du Prince d'Arménie, on lui promit le gouvernement des Provinces de Gordyene & de Sophene, pourvû qu'il remît aux Romains les thrésors qui se trouvoient dans la derniere.

Le jeune Tigrane mécontent de ce qui lui étoit destiné, voulut sortir secrettement du camp des Romains, & conspira contre la vie de son pere. Ses complots furent découverts ; Pompée le fit arrêter, & l'envoya à Rome, où il fut gardé dans la maison d'un Sénateur. Le Roi d'Arménie, avant que de quitter les Romains, fit de grands présents à Pompée, à ses Officiers & aux Soldats, ce qui lui valut le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. Il fut fidele aux engagements que ce titre lui fit contracter, & les Romains de leur côté le protégerent en plusieurs occasions. Tigrane retourné dans ses Etats eut quelques démêlés avec Phraate II. Roi des Parthes ; mais la médiation de Pompée prévint les suites que ces differends auroient pû avoir. Les Romains rendirent encore un service essentiel à Tigrane, en punissant le second de ses fils qui s'étoit aussi révolté, & en appaisant les troubles que cette rébellion avoit occasionnés. Le Roi d'Arménie pour marquer sa reconnoissance aux Romains, refusa de recevoir Mithridate dans ses Etats. Depuis ce moment il posséda tranquillement la couronne jusqu'à sa mort, qui arriva dans la quatre-vingt-cinquieme année de son âge. Il eut pour successeur son fils Artavasde, que Josephe appelle Artabaze, & Orose, Artabane.

ARTABAZE I. 37. Artabaze reconnu Roi d'Arménie, & ne s'occupant que de la haine qu'il avoit pour le Roi de Médie, engagea Marc Antoine, qui marchoit contre les Parthes, à entrer dans la Médie. Antoine séduit par les raisons & par les promesses d'Artabaze, consentit à joindre ses forces aux siennes, & à le

prendre pour guide. Cependant le Roi d'Arménie se reconcilia avec celui de Médie, trompa les Romains, & les conduisit par de si mauvaises routes, que l'armée eut beaucoup à souffrir, & fut défaite à la premiere attaque. Antoine néanmoins assiégea Phraata; mais la retraite subite d'Artabaze força les Romains à reprendre en diligence le chemin de l'Arménie. Les Parthes & les Medes les poursuivirent sans relâche, & Antoine, après avoir passé l'Ataxe, trouva qu'il avoit perdu près de la moitié de son armée. Quoiqu'il connût la perfidie d'Artabaze, il feignit de l'ignorer, & lui fit de grandes démonstrations d'amitié. Le Roi d'Arménie se défioit des caresses d'Antoine, & il refusa plusieurs fois d'aller le trouver en Egypte, où il étoit retourné. Enfin il ceda aux instances de ses amis & aux pressantes sollicitations des Romains, & se rendit au camp d'Antoine près de Nicopolis, où il fut aussitôt chargé de fers.

ROYAUME D'ARMENIE.

ARTAXIAS. 32.

Sur la nouvelle de la captivité d'Artabaze, les Arméniens placerent sur le thrône son fils aîné nommé Artaxias. Ce Prince voulant venger le traitement fait à son pere, fut battu par les Romains, & obligé de se sauver chez les Parthes. Antoine, maître du Royaume d'Arménie, en donna la couronne à Alexandre qu'il avoit eu de Cléopâtre, & rentra en triomphe à Alexandrie, menant Artabaze, sa femme & ses enfants attachés à son char avec des chaînes d'or. Peu de temps après il fit mourir son captif, & envoya sa tête au Roi de Médie. Artaxias trouva moyen de mettre les Parthes dans ses intérêts, & ils lui fournirent une armée nombreuse qui chassa Alexandre du thrône, & y plaça Artaxias. Le regne de ce Prince ne fut pas de longue durée; il fut, suivant Tacite, assassiné par la trahison de ses plus proches parents, ou déthrôné, selon Josephe, par le Roi de Cappadoce & par Claude Tibere Neron, qui fut dans la suite Empereur.

TIGRANE II.

Tigrane, frere cadet d'Artaxias, reçut des mains de Tibere la couronne d'Arménie, aussitôt après la mort, ou la fuite de son frere. Il ne resta pas long-temps attaché aux Romains, & ses correspondances avec leurs ennemis ayant été découvertes, il fut mis à mort par les ordres mêmes de Tibere, dont il étoit tendrement aimé. Les fils de Tigrane, si l'on en croit Tacite, succederent les uns après les autres à leur pere, & ne firent rien de remarquable pendant leur regne qui fut de courte durée.

Lorsque ces Princes furent morts, Auguste plaça sur le thrône Artabaze, fils d'Artaxias II. suivant plusieurs Ecrivains. Ce Prince avoit à peine commencé à regner, que les Arméniens las d'obéir aux Romains, appellerent Phraate, Roi de Parthie, & obligerent Artabaze à quitter l'Arménie. Auguste envoya aussitôt Caius contre Phraate; mais ce dernier, à l'approche des Romains, demanda la paix, & regagna ses Etats. La retraite des Parthes favorisa l'ambition d'un Prince nommé Tigrane, qui se fit proclamer Roi d'Arménie. Caius ne le laissa pas jouir long-temps d'un rang qu'il avoit usurpé, & le força à évacuer l'Arménie, & rétablit Artabaze sur le thrône. Ce Prince étant mort peu de temps après, Tigrane demanda le Royaume d'Arménie à Auguste, & comme il reçut de l'Empereur une réponse qui ne décidoit rien, il mit sur pied une armée, & s'empara de plusieurs Places fortes de l'Arménie. Caius se hâta de quitter la Syrie où il étoit avec ses troupes, & assiégea Artagene. Le Gouverneur de cette Place invita Caius à

ROYAUME D'ARMENIE.

une conférence, & lorsque ce Général Romain, qui n'avoit aucune défiance, fut près du rempart, le Gouverneur le blessa dangereusement, & se sauva dans la Place. Les Romains indignés d'une telle perfidie, monterent sur le champ à l'assaut, emporterent la Place & la raserent jusques aux fondements. Les autres forteresses se rendirent d'elles-mêmes, & Tigrane fut chassé une seconde fois.

ARIOBARZANE. VONONE.

Alors Ariobarzane Mede de naissance, fut couronné Roi d'Arménie à la priere des Arméniens, & ne fit aucune action qui mérite d'être rapportée. Vonone, qu'une révolte avoit fait descendre du thrône des Parthes, succeda à Ariobarzane en Arménie. Artabane peu content d'avoir enlevé à Vonone la couronne de Parthie, le priva encore de celle d'Arménie, & la donna à son fils Orode. Ce dernier, malgré les puissants secours qu'il recevoit d'Artabane son pere, fut défait par Germanicus, qui fit proclamer à sa place Zénon, fils de Polémon Roi de Pont. Zénon prit le nom d'Artaxias, parce qu'il avoit été couronné à Artaxate. Il regna paisiblement sous la protection des Romains, & à sa mort Artabane, Roi des Parthes, se rendit maître de l'Arménie, & y établit son fils Arsace, qui fut assassiné dans la premiere année de son regne. Mithridate Ibere, & son frere Pharasmane, Roi d'Iberie, auteurs du meurtre commis en la personne d'Arsace, se préparerent à repousser les troupes qu'Artabane, pour venger la mort d'Arsace, envoyoit en Arménie sous la conduite de son fils Orode. Les Parthes défaits & Orode dangereusement blessé, abandonnerent l'Arménie, dont Mithridate fut déclaré Souverain par l'Empereur Tibere. Artabane envahit pour la troisieme fois le Royaume d'Arménie, & menaçoit de subjuguer aussi la Syrie, lorsque le Gouverneur de cette Province marcha à sa rencontre, & le chassa des Etats mêmes qu'il venoit de soumettre.

ORODE. ARTAXIAS III. ARSACE.

Cependant Caligula, successeur de Tibere, avoit fait arrêter Mithridate qui lui étoit devenu suspect, & il le fit étroitement garder. Claude, à la mort de Caligula, remit en liberté Mithridate, & lui facilita les moyens de recouvrer le thrône d'Arménie & les Places que les Parthes lui avoient prises. Ce Prince étoit à peine rétabli, que Pharasmane son frere entreprit de lui ôter la couronne & la vie. Pharasmane avoit un fils nommé Rhadamiste, pour lequel les Ibériens avoient tant d'estime & d'affection, que le Roi craignit qu'ils ne se révoltassent en sa faveur. Afin de prévenir ce malheur, Pharasmane fit entendre à son fils que le Royaume d'Arménie lui appartenoit à titre de conquête, & il exhorta Rhadamiste à s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Le jeune Prince naturellement ambitieux, entra volontiers dans les vûes de son pere, & partit sans différer pour la Cour de Mithridate, feignant d'être mécontent de Pharasmane. Le Roi d'Arménie reçut favorablement son neveu, & le traita comme s'il eût été son fils. Tant de bontés furent payées d'ingratitude; car Rhadamiste, loin d'en être touché, fit tous ses efforts pour exciter à la révolte ceux de la Cour de Mithridate, en qui il crut remarquer quelque disposition au mécontentement. Il publia ensuite qu'il s'étoit reconcilié avec son pere, & qu'il se trouvoit dans l'obligation d'aller près de lui. Aussitôt qu'il fut arrivé en Iberie, il informa son pere de ce qu'il avoit commencé, & Pharasmane jugeant à propos de se découvrir, envoya en Arménie une armée, sous prétexte

prétexte que Mithridate avoit empêché les Romains de fournir aux Ibériens du secours contre les Albaniens.

Le Roi d'Arménie apprenant en même temps la révolte de quelques Seigneurs de sa Cour, & l'approche de Rhadamiste qui commandoit les troupes de son pere, songea moins à punir les perfides qu'à se mettre à couvert de leurs entreprises. En conséquence, il s'enferma dans le château de Gornéas qui passoit pour imprenable, se flattant d'y être en sûreté. Il autoit pu en effet soutenir pendant long-temps les efforts de ses ennemis, si le Gouverneur de ce château ne se fût laissé corrompre par l'argent que lui offrit Rhadamiste, & n'eût, pour ainsi dire, forcé Mithridate à avoir une entrevûe avec son neveu. L'infortuné Roi d'Arménie sortit du château accompagné d'un petit nombre de Gardes, & fut d'abord reçu de Rhadamiste avec de grandes démonstrations d'amitié & de respect. Le Prince d'Iberie, après avoir assuré son oncle qu'il n'avoit ni fer, ni poison à craindre, l'invita à faire avec lui un sacrifice: mais au moment que Mithridate s'avançoit pour commencer ce sacrifice, il fut jetté à terre & chargé de chaînes par quelqu'un de la suite de Rhadamiste. La femme & les enfants de Mithridate qui étoient présents, furent traités de la même maniere, & on les enferma jusqu'à ce que Pharasmane eût décidé de leur sort. Ce Prince barbare condamna à la mort son frere & sa propre fille, qui étoit femme de Mithridate. Rhadamiste chargé d'exécuter les ordres cruels de son pere, & se ressouvenant qu'il avoit promis à son oncle qu'on n'employeroit contre lui ni le fer, ni le poison, le fit étouffer en sa présence, ainsi que la femme & les enfants de ce malheureux Prince.

Rhadamiste ayant pris soin d'exterminer toute la famille de Mithridate, prit aussitôt possession du Royaume d'Arménie. Les Romains qui étoient en Syrie balancerent quelque temps s'ils puniroient les perfidies & la cruauté de Rhadamiste; mais les avis furent partagés, & ils se contenterent d'envoyer ordre à Pharasmane de retirer ses troupes de l'Arménie. Pendant les délibérations des Romains & les mouvements que se donnoit Rhadamiste pour s'affermir sur le thrône, Vologese, Roi des Parthes, s'avançoit vers l'Arménie à la tête d'une nombreuse armée. La crainte de s'attirer le ressentiment des Romains, avoit obligé ce Prince à rester tranquille tout le temps que Mithridate Ibere avoit occupé le thrône d'Arménie. La mort de ce Monarque & l'injuste usurpation de Rhadamiste paroissant autoriser les entreprises de Vologese, qui avoit des droits sur la couronne d'Arménie, il entra dans ce pays à dessein de placer son frere Tiridate sur le thrône. Rhadamiste hors d'état de faire tête à ses ennemis, abandonna l'Arménie, accompagné de ses Ibériens. Les habitants d'Artaxate & ceux de Tigranocerte se soumirent volontairement au Roi des Parthes, qui se vit bientôt maître de toutes les Places fortes de l'Arménie. Vologese flatté de ses avantages, se préparoit à en remporter de nouveaux, lorsque le froid, la disette des vivres & les maladies lui firent périr une grande partie de son armée, & le forcerent à regagner ses Etats.

Rhadamiste instruit de son départ, rentra dans l'Arménie, & traita le peuple avec tant de dureté, qu'il se forma une conspiration contre lui. Les Conjurés commencerent par s'assurer des Gardes du Roi, & investirent

ROYAUME D'ARMENIE.

ensuite le Palais, résolus d'immoler ce Prince aux mânes de Mithridate. Rhadamiste échappa néanmoins à leurs recherches, & se sauva à cheval avec sa femme Zénobie qui étoit enceinte. La situation & la délicatesse de Zénobie l'empêchant de faire autant de diligence que son époux, il craignit qu'elle ne tombât au pouvoir de ses ennemis, & pour la garantir d'une honteuse captivité, il la perça de son épée, la jetta dans l'Araxe, & poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le Royaume de son pere. Zénobie n'étoit pas morte; quelques bergers trouverent son corps que les eaux avoient poussé sur le rivage, & la secoururent efficacement. Lorsqu'elle fut rétablie, on la transporta à Attaxate, & Tiridate, qui étoit alors Roi d'Arménie, informé de la tragique aventure de cette Princesse, la fit venir à sa Cour, où elle fut traitée avec les égards dûs à son rang. Rhadamiste ne tarda pas à faire une nouvelle irruption dans l'Arménie, mais il fut encore repoussé par les Parthes, qui furent obligés de retourner dans leur pays pour appaiser des dissensions domestiques. Leur absence fut cause d'une quatrieme invasion de la part de Rhadamiste, qui n'en tira pas plus de fruit que de celles qu'il avoit déjà faites, parce que les Parthes, après avoir pacifié les troubles dans leur pays, fondirent sur les Ibériens, & les contraignirent à sortir en désordre de l'Arménie. Cependant les Arméniens désolés tour à tour par les Parthes & par les Ibériens, prierent l'Empereur Néron de leur nommer un Roi qui mît fin à leurs calamités.

Domitius Corbulon député pour regler les affaires d'Arménie, emmena avec lui les troupes nécessaires, & les Romains envoyerent avertir leurs alliés de tenir leurs armées prêtes en cas qu'on en eût besoin. Corbulon néanmoins employa d'abord les voyes de la douceur, & fit exhorter Vologese à préférer la paix à la guerre. Le Roi des Parthes chercha à amuser les Romains, afin d'avoir le temps de lever des troupes, & lorsqu'il se crut en état de résister, il déclara hautement qu'il ne souffriroit pas que les Romains enlevassent à Tiridate le Royaume qu'il possédoit, ou qu'il parût le tenir d'eux. Les prétentions de Vologese s'éloignant beaucoup des idées de Corbulon, allumerent une cruelle guerre entre les Parthes & les Romains. Tiridate se défendit avec vigueur, & un grand nombre de soldats Romains périrent par la force du froid. Néanmoins Tiridate pressé de tous côtés, tant par les Romains que par leurs alliés, demanda une entrevûe à Corbulon, qui ne voulut l'accorder qu'à la tête de son armée. Soit que Tiridate eût eu envie de se saisir du Général Romain, soit qu'il eût subitement changé de pensée, il se montra seulement aux Romains, & leur parla de si loin qu'ils ne purent entendre ses paroles. Corbulon fit sonner la retraite, rompit toute négociation, & partagea son armée en trois Corps. Chacun de ses Généraux se rendit maître de plusieurs Places, & Corbulon assiégea bientôt Artaxate. Tiridate fit tous les efforts imaginables pour sauver cette ville, mais ils furent sans effets, parce que les habitants en ouvrirent les portes, & firent entrer les Romains. Corbulon voyant que la garde de cette ville demandoit une garnison trop nombreuse, la fit raser jusqu'aux fondements. Il marcha ensuite du côté de Tigranocerte, dont les habitants se rendirent aussitôt, & firent même présent d'une couronne d'or au Général Romain. Corbulon, en reconnoissance, épargna cette ville, & lui

conserva tous ses priviléges. La soumission de Tigranocerte acheva de subjuguer toute l'Arménie, qui, suivant les ordres de Néron, eut pour Roi Tigrane, petit-fils d'Hérode le grand Roi de Judée. Plusieurs parties de l'Arménie furent cédées aux Princes voisins qui avoient rendu quelques services à Corbulon contre Tiridate & les Parthes. Aussitôt que toutes les affaires furent terminées, Corbulon passa en Syrie, dont il avoit été nommé Gouverneur.

ROYAUME D'ARMENIE.

TIGRANE.

Vologese en apprenant que son frere avoit été chassé du thrône d'Arménie, & que les Romains y avoient mis un Etranger, médita d'en tirer vengeance. Il leva dans cette vûe deux puissantes armées, chargea Monese d'en conduire une en Arménie, & marcha à la tête de l'autre à dessein de faire une invasion dans les Provinces Romaines. Les tentatives de Monese & celles de Vologese ne réussirent pas, & comme la négociation que le Roi des Parthes fit entamer par ses Ambassadeurs n'eut pas plus de succès, il se prépara à recommencer la guerre avec vigueur. Les avantages & les pertes furent partagés également du côté des Romains & de celui des Parthes ; de sorte que les uns & les autres consentirent à évacuer l'Arménie, qui se trouva délivrée de Vologese & de Corbulon. Tigrane étoit mort quelque temps auparavant sans laisser d'enfants, ainsi les peuples resterent leurs propres maîtres.

TIRIDATE.

Le Roi des Parthes désirant toujours procurer la couronne d'Arménie à son frere, l'envoya demander à Rome par ses Ambassadeurs, qui avoient ordre en même temps de faire la paix entre les Parthes & les Romains. Les Ambassadeurs n'oublierent rien pour obtenir l'une & l'autre ; mais sur l'avis des principaux de Rome, Néron renvoya les Parthes sans leur rien accorder, & on chargea Corbulon de la conduite de la guerre qu'on avoit résolue. Corbulon se mit en marche au printemps, & aussitôt qu'il eut mis le pied dans l'Arménie, il y répandit un tel effroi, que Tiridate députa vers lui pour lui proposer d'entrer en négociation. Le temps & le lieu de la conférence ayant été marqués, Tiridate & Corbulon s'y rendirent accompagnés chacun de vingt chevaux. Tiridate s'étendit beaucoup sur la solidité de ses droits à la couronne, & finit en disant qu'il la mettroit aux pieds de l'Empereur, de qui il vouloit la tenir. Corbulon, après avoir donné des louanges au Prince sur le sage parti qu'il avoit pris, lui fit entendre qu'il devoit à l'heure même déposer sa couronne au bas de la statue de Néron, afin de la recevoir à Rome de la main de l'Empereur. Tiridate se soumit à la décision de Corbulon, & au bout de quelques jours il prit le chemin de Rome. Néron le reçut avec la derniere magnificence, lui mit le diadême sur la tête, & le renvoya comblé d'honneurs & de bienfaits.

Tiridate de retour en Arménie releva les ruines d'Artaxate, & donna à cette ville le nom de Néronie, en reconnoissance des biens que l'Empereur Romain lui avoit faits. Il demeura constamment attaché aux Romains, & mourut neuf ans après son couronnement par Néron. Les successeurs de Tiridate occuperent le thrône comme vassaux de l'Empire, & n'oserent rien entreprendre sans le consentement des Empereurs. L'Arménie resta en cet état jusqu'au regne de Trajan, qui réduisit ce Royaume en Province Romaine. Les Arméniens recouvrerent leur liberté au bout de quelque temps,

ROYAUME D'ARMENIE.

& furent de nouveau gouvernés par leurs propres Rois sous Constantin le Grand & ses successeurs, dont les Rois d'Arménie étoient feudataires. Sous l'empire de Justinien II. les Sarrasins s'emparerent de l'Arménie, & la garderent jusqu'à ce qu'elle leur fût enlevée par les Turcs, qui lui donnerent le nom de Turcomanie. Ces derniers croyant s'être assuré la possession de ce pays, négligerent d'y laisser des troupes, & porterent leurs armes dans la Perse & dans quelques autres pays sujets aux Empereurs d'Orient. Les Arméniens profiterent de l'éloignement des Turcs pour secouer le joug, & se choisirent des Rois auxquels ils obéirent. Le pays fut subjugué de nouveau, & Occadan ou Heccata, premier Khan des Tartares, fut celui qui en fit la conquête. Il y a apparence néanmoins que le gouvernement des Tartares ne fut pas assez absolu pour empêcher les Arméniens d'avoir encore leurs Rois particuliers, puisque Haiton, Roi d'Arménie, se rendit auprès du Grand Khan de Tartarie, afin de regler les affaires de son Royaume. L'an 1472. de l'Ere Chrétienne Usum Cassan, Roi d'Arménie, étant parvenu à la couronne de Perse, fit de l'Arménie une Province de son nouvel Empire. Cette Province passa en 1522. sous l'Empire Ottoman, & depuis ce temps l'Arménie a toujours été sous la domination des Turcs, à l'exception de sa partie Orientale, dont les Perses sont encore les maîtres aujourd'hui.

ARTICLE II.

Rois de la petite Arménie.

ZADRIADE, Gouverneur de ce pays, se révolta, ainsi qu'Artaxias contre Antiochus le Grand, & s'empara de cette partie de l'Arménie, qui porta dans la suite le nom de petite Arménie. L'alliance que Zadriade contracta avec les Romains, le mit à couvert des effets du ressentiment d'Antiochus. Ses descendants resterent possesseurs de ce Royaume, jusqu'à ce que Tigrane, Roi de la grande Arménie, eût tué dans une bataille Artane, le dernier de la race de Zadriade. Tigrane ne put garder long-temps la petite Arménie, parce que Pompée l'en dépouilla bientôt, & en donna la couronne à Déjotare Roi, ou plutôt Tétrarque de Galatie. Déjotare avoit toujours été entierement dévoué aux Romains, qui, pour le récompenser de ses services, ajouterent à la petite Arménie une partie considerable du Royaume de Pont, une partie de la Colchide & quelques Provinces de Galatie. Il ne démentit jamais ses premiers sentiments, & prit part aux guerres civiles qui affligerent les Romains. Il se distingua particulierement à la journée de Pharsale, & son affection pour Pompée fut cause de la perte de l'Arménie, dont Pharnace, Roi de Pont, s'empara pendant son absence. Cependant César, à la sollicitation de Brutus, pardonna à Déjotare d'avoir embrassé les intérêts de Pompée, & l'ayant aidé à chasser Pharnace de l'Arménie, il y rétablit le Tétrarque de Galatie, à condition néanmoins qu'il céderoit sa Tétrarchie, & qu'il payeroit une somme d'argent.

Quelques Auteurs prétendent que ce ne fut point à Déjotare, mais au fils de ce Prince que César rendit l'Arménie. Quoi qu'il en soit, Déjotare conserva le titre de Roi, & continua à gouverner l'Arménie seul ou conjointement avec son fils, qui portoit le même nom que lui.

Le Roi d'Arménie accusé à Rome d'avoir voulu tuer César en Galatie, fut lavé de ce prétendu crime, & outré d'une si noire calomnie, il en punit rigoureusement les premiers auteurs, quoiqu'ils fussent ses plus proches parents. A la mort de César, Déjotare rentra en possession de tout ce que son attachement aux intérêts de Pompée lui avoit fait perdre, & comme les troubles recommencerent à Rome, il envoya à Brutus un Corps de troupes sous la conduite d'Amyntas son petit-fils. Déjotare II. qui partagea le thrône avec son pere, ne fut pas moins affectionné que lui aux Romains, & mourut sans laisser d'enfants. Déjotare, seul Souverain de la petite Arménie, parvint à un âge fort avancé, & comme il ne lui restoit plus d'enfants à sa mort, ses Etats furent donnés à Amyntas & à Castor, fils de sa fille.

Après l'extinction totale de la famille des Déjotares la couronne de la petite Arménie fut d'abord conférée au Roi de Médie, & ensuite à Polémon, Roi de Pont. Archelaüs, Roi de Cappadoce, succeda à ce dernier, & laissa le thrône à Cotys de Bosphore. Néron accorda ce Royaume à Aristobule, petit-fils d'Hérode le Grand, qui eut pour successeur Tigrane son proche parent. Celui-ci étant mort sans postérité, la petite Arménie devint Province de l'Empire Romain sous le regne de Vespasien. Elle demeura en cet état jusqu'à la division de l'Empire, & tomba en partage aux Empereurs d'Orient. A la décadence du pouvoir de ces Princes la petite Arménie fut subjuguée par les Perses, de l'Empire desquels elle tomba sous la domination des Turcs, qui l'appellerent Genech, & à qui elle appartient encore.

Fin de l'Histoire d'Arménie.

CHAPITRE IV.

Royaume de Pont.

Le nom de Cappadoce, pris dans sa signification générale & la plus étendue, désigne la partie de l'Asie Mineure, située à l'Orient du fleuve Halys, & qui s'étend depuis le sommet de la branche du Mont Taurus, qui borne la Cilicie jusqu'au Pont-Euxin vers le Nord, & jusqu'à l'Euphrate vers l'Orient, ou du moins jusqu'à la chaîne de Montagnes qui regne au Couchant de ce fleuve. Les Grecs, au temps d'Hérodote, donnoient le nom de Syriens ou Syriens blancs aux peuples de ce pays; mais les Perses les appelloient Cappadociens : ce nom est celui sous lequel ils ont été plus connus dans la suite. Strabon dit que les différents cantons de la Cappadoce & de la Cataonie parloient une même langue, & que cette langue étoit aussi en usage sur les frontieres de la Paphlagonie; mais que sur ces

ROYAUME DE PONT.

mêmes frontieres, le mélange des langues Paphlagonienne & Cappadocienne en avoit altéré la pureté. Moyse de Khorene, Auteur d'une histoire d'Arménie, assure que la langue Cappadocienne étoit la même que celle de l'Arménie. Eudoxe nous apprend que la langue Arménienne étoit un dialecte de celle des Phrygiens. Hérodote avoit observé avant Eudoxe que les Arméniens étoient une Colonie de Phrygiens, & que les troupes de ces deux Nations faisoient un même Corps, & servoient sous un même Chef dans l'armée de Xerxès. On peut donc conclure que dans leur origine les peuples de l'une & de l'autre Phrygie; ceux de la Cappadoce & ceux de l'Arménie avoient composé une seule Nation qui parloit la même langue, que le mélange de ces peuples avec des Colonies étrangeres altéra dans la suite au point d'effacer en grande partie cette ressemblance.

On lit dans Strabon que la Cappadoce fut divisée en deux Satrapies par les Perses, l'une au Nord, voisine de la mer ou du Pont-Euxin, l'autre plus Méridionale, & voisine du Mont Taurus, qui conserva le nom de Cappadoce. Cette division subsista sous les Macédoniens, & nous voyons dans Polybe que de son temps on donnoit encore le nom de Cappadoce maritime, ou voisine du Pont-Euxin, au pays que les Romains ont appellé simplement le Pont. Ainsi sous les successeurs d'Alexandre ces deux parties de la Cappadoce formerent deux Royaumes séparés, & presque toujours ennemis l'un de l'autre, quoique les deux familles Royales prétendissent avoir une origine commune, & descendre de l'un des sept Seigneurs Persans qui conjurerent contre le Mage. Chacune de ces deux Satrapies ou Dynasties établies, selon toutes les apparences, sous les Perses, étoit régie par deux Gouverneurs. Le premier étoit héréditaire, & jouissoit sous le nom de Dynaste d'une autorité absolue sur une certaine étendue de pays, sans payer aucun tribut, & sans autre obligation que celle de fournir un certain nombre de troupes entretenues, & de reconnoître la souveraineté du Roi de Perse. Le second portoit le titre de Satrape, & la Cour le changeoit à sa volonté. Il avoit le commandement des troupes dans la Province, & on lui remettoit les fonds destinés à les payer; mais il ne pouvoit nommer au gouvernement des Places & des forteresses situées dans sa Satrapie. Les Rois de Pont prétendoient posséder la Dynastie ou Souveraineté des pays voisins du Pont-Euxin, qui avoient été donnés par Darius à celui dont ils descendoient, & ils ajoutoient qu'ils en avoient toujours joui de peres en fils.

La généalogie des Rois de Pont est encore un de ces points historiques qui a besoin d'être discuté. M. Vaillant connu par son érudition, nous a donné une histoire de ces Rois qu'on a publiée depuis sa mort. M. Freret, après un mûr examen de cet ouvrage, s'est apperçu des erreurs qui y étoient contenues, & a composé un Mémoire pour en relever le plus grand nombre. La Généalogie que propose ce dernier donne une suite de douze regnes, depuis Pharnace établi par Darius I. vers l'an 522. avant J. C. jusques & compris Mithridate Eupator, vaincu par Pompée l'an 63. avant l'Ere Chrétienne. Les huit derniers de ces douze regnes sont de la plus grande certitude historique, dit M. Freret; les quatre autres sont seulement probables; mais d'une probabilité dont il faut se contenter dans une histoire

aussi peu connue que celle des anciens Rois de Pont. La généalogie de ces mêmes Rois proposée par M. Vaillant, est très-différente, & il ne compte que onze regnes successifs, parce qu'il omet celui de Pharnace, dont l'existence ne peut cependant être révoquée en doute; puisque sa statue, tirée des thrésors de Mithridate, fut portée au Capitole dans le triomphe de Pompée.

M. Vaillant fait commencer les Rois de Pont par un Artabaze, qu'il confond avec le fils aîné de Darius, nommé Artobarzanès dans Hérodote, & Ariamenès dans Plutarque. Il le confond encore avec un Ariabignès, autre fils de Darius, qui périt à la bataille de Salamine, & c'est par cette raison qu'il ne donne que six ans de regne à cet Artabaze. Si l'Artabaze dont parle Florus, avoit été le fils aîné de Darius, cet Historien se seroit-il contenté de désigner son origine par des termes qui signifient à la lettre que *ce Prince étoit sorti des Perses conjurés contre le Mage?*

A cet Artabaze M. Vaillant fait succeder un anonyme pendant six ans, & à celui-ci un Rhodobate, pere de Mithridate, pendant soixante & douze ans. On ne sçait sur quoi il fonde cette Chronologie. Il a pris ce Rhodobate & son fils Mithridate dans la généalogie des Rois de Pont donnée par Reineccius, dont il a défiguré le systême plutôt qu'il ne l'a copié.

Ce Rhodobate & son fils Mithridate sont empruntés de Diogene Laërce qui parle d'une statue de Platon, placée dans l'Académie d'Athènes, & dont l'inscription portoit: Qu'elle étoit l'ouvrage de Silanion, & que Mithridate, fils de Rhodobate Persan, l'avoit consacrée aux Muses. Pline nous apprend que ce Sculpteur a fleuri entre les années 324. & 300. avant J. C. Platon n'est mort, selon Hermippus, qu'en 348. M. Vaillant fait regner Mithridate, fils de Rhodobate, depuis l'an 402. jusqu'en 363. & il le fait mourir trente-neuf ans au moins avant le temps de Silanion, & quinze ans plutôt que Platon.

M. Vaillant suppose encore que ce Mithridate est le même que celui qui se joignit d'abord au jeune Cyrus, mais qui abandonna son parti après la bataille de *Counacsa*. Ce Mithridate, dont il est fait mention dans l'histoire du jeune Cyrus, étoit Satrape de Lycaonie & d'une partie de la Cappadoce, pays absolument différent du Pont.

A ce Mithridate M. Vaillant fait succeder l'Ariobarzane de Diodore, & le Mithridate mis à mort par les ordres de Séleucus; mais il le confond, de même qu'Appien, avec son fils Mithridate, surnommé le Fondateur. Par une suite de cette méprise, il supprime l'Ariobarzane, dont il est parlé dans Memnon. Le regne de ce Mithridate ayant fini, selon Diodore, l'an 266. M. Vaillant est obligé de lui donner pour fils le bisayeul de Mithridate Eupator, qu'il suppose avoir commencé l'an 265. & avoir fini l'an 182. après un regne de quatre-vingt-deux ans, durée singuliere, & de laquelle aucun Ecrivain n'a fait mention.

On voit par la suite des Rois de Pont qu'ils ont long-temps affecté de porter alternativement les noms d'Ariobarzane & de Mithridate; ce qui n'a cessé qu'à Pharnace, ayeul de Mithridate Eupator. Suivant Pline, le plus ancien Roi de Pont, ou de la Cappadoce Septentrionale, étoit Pharnace, & selon Florus, on comptoit parmi les Rois qui lui succederent un

ROYAUME DE PONT.

Artabaze, issu de l'un des sept Conjurés. Il doit s'ensuivre de-là que ce Pharnace & cet Artabaze doivent être placés à la tête des Rois de Pont, & avant le premier Ariobarzane, pere du premier Mithridate. On reconnoît cet Artabaze dans celui dont Hérodote & Thucydide ont parlé en beaucoup d'endroits, & qui paroît avoir joué un si grand rôle à la Cour de Perse sous Xerxès, & sous son fils Artaxerxès I. (1)

La difficulté de donner une histoire exacte & suivie des premiers Rois de Pont, qui d'ailleurs est peu intéressante, & dont on trouve plusieurs traits épars dans celles de Cappadoce, de Pergame, de Bithynie, &c. m'engage à passer tout d'un coup au regne de Mithridate Eupator. Les grands évenements dont il est rempli offriront de quoi satisfaire la curiosité du Lecteur.

MITHRIDATE EUPATOR.

120. ou environ av. J. C.

Mithridate, qui dès son enfance avoit donné des marques de son naturel ambitieux, n'échappa aux entreprises qu'on forma contre sa vie qu'en usant d'antidotes, & qu'en s'accoutumant à prendre par degrés les poisons plus subtils. Il parvint au thrône à l'âge de onze, douze ou treize ans, & ne voulant dès ce temps partager l'autorité avec personne, il fit mettre en prison sa mere qui avoit été déclarée tutrice, & l'y retint jusqu'à ce qu'elle mourut de chagrin. Il épousa fort jeune une de ses sœurs nommée Laodice, & en eut un fils nommé Pharnace. Aussitôt qu'il se vit un héritier de ses Etats, il forma le projet de subjuguer toute l'Asie, & pour faire cette conquête avec plus de facilité, il parcourut tous les Royaumes de cette partie du Monde, étudiant la langue, les mœurs, les coutumes des habitants de ces différentes contrées. Son absence dura trois ans, & comme il voyageoit avec peu de suite, Laodice ajouta foi à la nouvelle de sa mort qui se répandit dans le Pont, & épousa un Seigneur de la Cour, dont elle eut un fils. Le retour inopiné de Mithridate effraya Laodice, & pour échapper au ressentiment de son époux, elle lui prépara un breuvage empoisonné. Le Roi ne craignoit déjà plus les effets d'aucuns poisons, il prit celui que la Reine lui présenta sans en éprouver le moindre mal; mais il punit l'intention de cette Princesse, en la faisant mourir avec tous les complices de son crime & de ses désordres. Il commença bientôt après à mettre en exécution les desseins ambitieux qu'il avoit conçus, & il s'empara de la Paphlagonie, de la Galatie, de la Bithynie & de la Cappadoce, soit par la force des armes, soit par trahison, & en faisant assassiner les légitimes Souverains.

Les Romains allarmés de la rapidité des conquêtes du Roi de Pont armerent contre lui, & les Généraux qui étoient en Asie rassemblerent leurs forces pour recouvrer les pays qu'il avoit usurpés. Mithridate remporta sur eux un avantage considerable dès leurs premieres attaques, & les Généraux Romains abattus par cette défaite, abandonnerent leurs postes. Leur retraite facilita au Roi de Pont la conquête de la Phrygie, de la Mysie, de l'Asie proprement dite, de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, de la Bithynie, & de tous les autres pays qui avoient appartenu

(1) Voyez sur les Antiquités de Pont les Recherches de M. Freret. *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XIX. page 56 & suiv.*

aux

aux Romains, ou qui s'étoient déclarés pour eux jusqu'à l'Ionie. Il fut reçu avec joye dans plusieurs endroits, parce qu'il avoit rendu sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits dans la bataille que les Romains perdirent. Les habitants de Laodicée sur le Lycus ayant envoyé des Ambassadeurs à Mithridate pour implorer sa protection, il la leur promit, à condition qu'ils lui remettroient entre les mains Q. Oppius, Gouverneur de Pamphylie, qui s'étoit retiré chez eux. Les Laodicéens se soumirent à la condition qu'on leur avoit imposée, & livrerent Oppius, que Mithridate fit mourir dans les tourmens, ainsi que plusieurs autres Romains de distinction qui lui avoient été remis par les Lesbiens. Il poussa encore plus loin la cruauté, & comme dans les Provinces qu'il venoit de soumettre il y avoit un grand nombre de Romains qui s'y étoient établis, il envoya ordre aux Gouverneurs & aux Magistrats de faire massacrer dans un même jour tous les Romains, avec leurs femmes & leurs enfants. Mithridate fut obéi ponctuellement, & s'étant ainsi défait de ceux qui auroient pû lui disputer ses conquêtes, il embarqua une grande partie de ses forces pour réduire les isles voisines sous son obéissance. Les habitants de Cos se soumirent volontiers; mais les Rhodiens résisterent, & contraignirent le Roi de Pont à renoncer à son entreprise sur leur isle.

Cependant ses Généraux faisoient de leur côté des progrès considerables, & à la faveur des troubles domestiques qui regnoient à Rome, Mithridate se vit en peu de temps possesseur de l'Asie & de toute la Grece. Il menaçoit de passer même jusqu'en Italie, lorsque le Sénat délibera enfin sur les moyens de faire tête à un ennemi si redoutable. Lucius Sylla eut ordre de passer dans la Grece pour en chasser Archelaüs, Général de Mithridate. Archelaüs, malgré le nombre de ses troupes & sa valeur personnelle, fut entierement défait, & obligé de se retirer à Chalcis avec les débris de son armée. Les succès de Sylla exciterent l'envie de quelques Romains contre lui, & le Sénat envoya en Asie, à la tête de deux légions, Lucius Valerius Flaccus. Sylla qui étoit en Béotie, lorsqu'il apprit le départ de Flaccus, s'approcha de la Thessalie à dessein de se trouver à sa rencontre. Dorylaüs, favori de Mithridate, entra aussitôt avec ses troupes dans la Béotie, & y fut joint par Archelaüs. Sylla averti de cette invasion, retourna en diligence vers la Province qu'il avoit quittée, & livra bataille aux deux Généraux du Roi de Pont qui perdirent presque toute leur armée. Archelaüs, qui étoit resté long-temps parmi les morts, trouva le moyen de gagner un petit vaisseau & de passer en Eubée, où il chercha à mettre une nouvelle armée sur pied. Sylla, après sa victoire, abandonna la Béotie, prit ses quartiers d'hyver en Thessalie, fit radouber ses vaisseaux, & ordonna qu'on en construisît de neufs.

Sylla étoit encore dans la Grece, lorsque Flaccus, à qui on avoit donné Fimbria pour Lieutenant, eut quelques démêlés avec ce dernier qui se retira, & débaucha la plus grande partie de l'armée du Général. Flaccus, peu expérimenté dans le métier des armes, fut effrayé de la désertion de ses troupes, & comme il ignoroit les moyens d'y remédier, il tomba au pouvoir de son rival, qui le tua de sa propre main. Fimbria s'empara aussitôt du commandement général des troupes, assiégea & prit plusieurs Places, dans

ROYAUME DE PONT.

lesquelles il exerça de telles cruautés, qu'il se rendit odieux à tous les peuples de l'Asie. Mithridate se flattant de profiter des dispositions peu favorables où les Asiatiques étoient à l'égard de Fimbria, chargea son fils Mithridate de prendre avec lui trois de ses meilleurs Capitaines, avec les troupes qu'ils commandoient, & d'entrer ensemble en Asie. Fimbria, qui n'osoit se fier aux Asiatiques, s'avança contre les ennemis, & malgré la supériorité de leur nombre, il les mit en fuite, & auroit même fait prisonnier Mithridate, si ce jeune Prince ne se fût jetté dans Pergame, où son pere faisoit alors son séjour. Le Général Romain, qui n'avoit pas cessé sa poursuite, arriva aussi à Pergame, mais le Roi de Pont & son fils en étoient sortis peu d'heures auparavant. Fimbria informé du chemin qu'ils avoient pris, marcha promptement sur leurs traces, & investit la ville de Pitane, où Mithridate s'étoit renfermé. Cette ville étoit ouverte du côté de la mer, & Fimbria qui en faisoient le blocus, n'ayant pas de vaisseaux pour l'enfermer de ce côté, fit prier Lucullus de lui en envoyer. Celui-ci qui étoit opposé à Fimbria, refusa de lui fournir ce qu'il demandoit, & la flotte de Mithridate s'étant approchée sur ces entrefaites, ce Prince se sauva à Mithylene sans aucun obstacle.

Aussitôt que le Roi fut sorti de la ville, les Romains la prirent d'assaut, & s'emparerent aussi de plusieurs autres Places. Mithridate se voyant alors obligé de faire tête en même temps à Fimbria qui ravageoit l'Asie, & à Sylla qui faisoit tous les jours des progrès dans la Grece, commença à souhaiter la paix. Il envoya ordre à Archelaüs de faire avec Sylla un accommodement aux conditions les plus favorables qu'il pourroit obtenir. Sylla de son côté n'étoit pas fâché de terminer la guerre, & après quelques difficultés, il eut une entrevûe avec Mithridate lui-même, & la paix fut conclue aux conditions suivantes: 1°. Que Mithridate abandonneroit toutes » ses conquêtes, & se renfermeroit dans les bornes du Royaume de ses » ancêtres; 2°. Qu'il rendroit la Bithynie à Nicomede, la Cappadoce à » Ariobarzane, & renverroit sans rançon tous les prisonniers faits dans le » cours de la guerre; 3°. Qu'il payeroit aux Romains une somme d'ar- » gent, & livreroit à Sylla quatre-vingts vaisseaux fournis de tout, & cinq » cents Archers. Enfin qu'il ne témoigneroit aucun ressentiment contre les » villes, ou les personnes qui s'étoient déclarées en faveur des Romains «. Telle fut la fin de la premiere guerre de Mithridate contre les Romains.

A son retour dans le Pont, Mithridate songea à punir les peuples qui s'étoient révoltés pendant la guerre, & il commença par ceux de la Colchide. Les habitants de cette contrée redoutant les armes du Roi de Pont, offrirent de se ranger sous son obéissance, pourvu qu'il leur donnât pour Roi son fils Mithridate. Leur demande parut suspecte au Roi, qui, soupçonnant son fils d'avoir donné lieu à cette révolte, le fit d'abord lier de chaînes d'or, & le fit mourir ensuite sans avoir égard pour les services que ce jeune Prince lui avoit rendus. Les habitants de la Colchide, quoique privés du Souverain qu'ils avoient désiré, se soumirent, & Mithridate fit des préparatifs contre les habitants du Bosphore qui avoient aussi secoué le joug. Les armées de terre & de mer que le Roi levoit de tous côtés allarmerent les Romains, dont les inquiétudes furent encore augmentées par le rapport

d'Archelaüs. Mithridate se plaignoit hautement de la paix que ce dernier lui avoit fait faire, & comme Archelaüs craignoit les effets du mécontentement de ce Monarque, il chercha un asyle auprès de Muréna, & lui fit entendre que Mithridate armoit à dessein de surprendre les Romains. Sur cet avis Muréna rassembla ses forces, & entra en Cappadoce pour passer de-là dans le Pont. Mithridate se plaignit en vain de l'infraction du traité qu'il avoit fait avec Sylla: Muréna fit réponse qu'il ne reconnoissoit pas ce traité, & continua les hostilités.

Le Roi de Pont s'appercevoit qu'il alloit bientôt avoir une nouvelle guerre à soutenir contre les Romains; mais afin que la rupture ne parût pas venir de sa part, il envoya des Ambassadeurs à Rome pour se plaindre de Muréna, & attendit leur retour avant que de se mettre en défense. Muréna profita de cette inaction, & se rendit maître d'une grande étendue de pays. Les Ambassadeurs de Mithridate après avoir obtenu une audience favorable, reprirent le chemin du Pont, accompagnés d'un Commissaire nommé Callidius, qui ordonna publiquement à Muréna de laisser en paix un ami & un allié du peuple Romain. Muréna ne cessa pas néanmoins de ravager les Etats du Roi Pont, & il fit même quelque entreprise sur Sinope, devant laquelle il fut battu. Mithridate se crut alors autorisé à marcher contre les Romains, & à la tête d'une nombreuse armée, il vint facilement à bout de les contraindre à évacuer la Cappadoce. Cependant Sylla qui venoit d'être nommé Dictateur, envoya à Muréna des ordres positifs de laisser Mithridate en repos, & il chargea en même temps Gabinius de reconcilier le Roi de Pont avec Ariobarzane. Les volontés de Sylla ayant été ponctuellement suivies, Mithridate se trouva en liberté d'attaquer les habitants du Bosphore: il les subjugua, leur donna un de ses fils pour Roi, & mena ensuite son armée contre quelques peuples de la Grece. Cette expédition ne fut pas heureuse; Mithridate perdit les trois quarts de ses troupes, & fut obligé de rentrer dans ses Etats. Il avoit déjà mis sur pied une nouvelle armée, lorsqu'il apprit la mort du Dictateur. Cet évenement fit changer tout-à-coup les projets de Mithridate, qui, déterminé à se remettre en possession des pays qu'il avoit cédés en vertu de l'accommodement fait avec Sylla, engagea Tigrane son gendre, Roi d'Arménie, à envahir la Cappadoce.

Le Sénat Romain instruit des projets de Mithridate confia à Lucullus, alors Consul, la direction de la guerre. Cotta, second Consul, eut le commandement d'une flotte destinée à garder la Propontide, & à défendre la Bithynie. Les légions Romaines qui avoient servi sous Fimbria étoient si mal disciplinées, que Lucullus se vit forcé à rester long-temps sans rien entreprendre. Il veilloit néanmoins sur toutes les démarches de Mithridate, & ayant été informé que la flotte de ce Prince étoit en mer, il fit avertir Cotta de ne point sortir du port de Chalcedoine. Cotta obéit aux ordres du Général à l'égard des vaisseaux, mais il envoya un de ses Lieutenants à la tête d'un Corps de troupes attaquer Mithridate. Marius & Eumaque, Officiers du Roi Pont, battirent les Romains, & enhardi par ce succès, le Roi fit approcher sa flotte qui brûla une partie des vaisseaux ennemis, en coula plusieurs à fond, & emmena le reste sans que Cotta fit la moindre résistance.

Lucullus à cette nouvelle ſe hâta de prévenir par ſa diligence les ſuites fâcheuſes qu'un tel échec pouvoit entraîner. Il s'avança à la vûe de l'armée de Mithridate, livra bataille, tua un grand nombre de Soldats, & fit beaucoup de priſonniers. Le Roi de Pont qui faiſoit le ſiége de Cyzique, ne laiſſa pas de le continuer, & il ſe feroit ſans doute emparé de cette Place, ſi la trahiſon n'eût fait échouer toutes ſes meſures. La famine & les maladies firent de ſi grands ravages parmi ſes troupes, qu'il fut contraint de lever le ſiége. Il s'embarqua ſecrettement, pendant que ſes Généraux prenoient avec l'armée le chemin de Lampſaque. Lucullus pourſuivit ces derniers, & leur tua encore beaucoup de monde.

Le Général Romain raſſembla enſuite ſa flotte en Phrygie, & cingla vers Marius, Alexandre & Dionyſius, trois des meilleurs Généraux du Roi, qui infeſtoient la mer avec cinquante vaiſſeaux. Il les attaqua près de Lemnos, prit trente deux vaiſſeaux, & ſe vit maître de la perſonne des trois Généraux. Marius, qui étoit Romain, fut mis à mort; les deux autres furent réſervés pour le triomphe; mais Dionyſius évita cette humiliation en s'empoiſonnant. De Lemnos, Lucullus ſe diſpoſa à chaſſer des côtes de la Bithynie Mithridate qui y croiſoit. Il réuſſit; ce Prince gagna le Pont, & y fut pourſuivi par les Romains. Mithridate eut quelques foibles avantages, qui ranimerent ſes eſpérances; cependant il fut battu, & ſes propres Soldats l'ayant abandonné, il ſe retira avec une ſuite peu nombreuſe en Arménie auprès de Tigrane ſon gendre. Il ſe ſouvint en fuyant qu'il laiſſoit à Pharnacie ſes ſœurs, ſes femmes & ſes concubines; & de peur qu'elles ne tombaſſent au pouvoir de ſes ennemis, il chargea un de ſes Eunuques d'aller donner la mort à toutes ces Princeſſes; ce qui fut exécuté comme il le déſiroit.

Lucullus eut bientôt achevé de réduire le Royaume de Pont ſous l'obéiſſance des Romains, & après avoir mis cet Etat au nombre des Provinces Romaines, il envoya des Ambaſſadeurs ſommer Tigrane de lui livrer Mithridate. Le Roi d'Arménie, qui juſqu'à ce moment avoit relégué ſon beaupere dans un de ſes châteaux ſans vouloir lui parler, changea tout à-coup de conduite à ſon égard. Il rejetta avec indignation les propoſitions des Ambaſſadeurs de Lucullus, & les renvoya peu ſatisfaits de leur négociation. Tigrane fit enſuite venir Mithridate auprès de lui, & ils prirent enſemble des meſures contre les Romains. Il fut réſolu que Tigrane marcheroit à la rencontre de Lucullus, pendant que Mithridate rentreroit dans le Pont avec un Corps de dix mille hommes, dont il augmenteroit le nombre autant qu'il le pourroit, & rejoindroit auſſitôt ſon gendre. Lucullus n'eut pas plutôt appris les diſpoſitions de Tigrane qu'il fit diligence, & attaqua ce Prince, qui fut entierement défait. Mithridate fut informé de ces fâcheuſes nouvelles dans le temps qu'il étoit en route pour ſecourir le Roi d'Arménie, & il rencontra ce Prince lui-même qui fuyoit en déſordre ſans diadême & ſans couronne. Le Roi de Pont releva le courage de ſon gendre, & lui perſuada de lever de nouvelles forces, ſe chargeant des opérations de la guerre. Tigrane promit de s'abandonner totalement à la conduite de ſon beau-pere, & après avoit raſſemblé une nombreuſe armée que Mithridate diſciplina à l'imitation des Romains, il en laiſſa au printemps

une partie à Tigrane. Il se jetta avec le reste sur le Pont, où il recouvra plusieurs Places importantes, & défit, en bataille rangée, M. Fabius, que Lucullus avoit fait Gouverneur de cette Province.

Animé par ce succès Mithridate poursuivit ses ennemis, & remporta encore quelques avantages sur eux. Il auroit même taillé en pieces la Cavalerie Romaine qui se trouvoit engagée dans un marais, si un Centurion, alors au service de Mithridate, n'eût entrepris de venger la mort de ses compatriotes en ôtant la vie à leur vainqueur. Le Roi blessé dangereusement à la cuisse fit sonner la retraite, ce qui causa dans son armée une si grande confusion, que les Romains eurent le temps de se remettre de leur frayeur. Lucullus s'approcha alors à dessein de laver l'affront que les armes Romaines avoient reçu: mais Mithridate évitant soigneusement d'en venir aux mains, gagna la petite Arménie, & alla camper aux environs de Taluta. Le Général Romain trop empressé à suivre les traces du Roi de Pont, négligea de faire donner la sépulture aux Soldats qui avoient été tués dans la derniere action. Cette indifférence indisposa les troupes contre Lucullus, & comme elles se plaignoient déjà de lui, parce qu'il ne leur faisoit pas part du butin, elles refuserent d'obéir davantage à ses ordres. Le Sénat informé de ces mécontentements rappella Lucullus, & lui substitua M. Acilius Glabrion. Ce dernier fit peu d'efforts pour empêcher Mithridate de reprendre les Etats dont il avoit été chassé, & soit frayeur, soit défaut de capacité, Glabrion n'osa attendre les approches du Roi de Pont. Les Romains sentant la faute qu'ils avoient faite de confier le commandement à un homme qui en étoit si peu digne, firent un décret dans lequel il étoit porté: « Que Pompée en prenant le commandement des troupes qui étoient » sous Lucullus, & en y ajoutant la Bithynie, où étoit alors Glabrion, se» roit chargé de faire la guerre aux Rois Mithridate & Tigrane, & retien» droit sous ses ordres toutes les forces maritimes qu'on lui avoit accordées » pour la guerre contre les Pirates de Cilicie. «

Pompée fit d'abord faire à Mithridate quelques propositions d'accommodement, que ce Prince rejetta absolument. Les Romains déterminés à finir promprement une guerre qui duroit déjà depuis si long-temps, prierent leur Général de presser sans relâche le Roi de Pont. Ce Monarque craignant une action décisive, se tenoit toujours dans son camp, & se contentoit d'observer les démarches de ses ennemis. Pompée convaincu qu'il ne pourroit forcer le camp de Mithridate, songea à l'y enfermer par le moyen d'un rempart qu'il fit élever autour. Il exécuta son dessein sans obstacle, & réduisit bientôt les troupes du Roi de Pont à une telle disette, que les bêtes de somme servirent de nourriture aux Soldats. Mithridate résolu de se tirer d'une situation si fâcheuse, fit tuer tous les malades qui se trouvoient dans son camp, & à la tête du reste de son armée il se fit jour au travers des ennemis, & se retira sur une montagne, dont il fit occuper les avenues par son Infanterie. Pompée, qui s'étoit mis aussitôt à la poursuite du Roi de Pont, ne l'attaqua pas dans le lieu de sa retraite, mais il s'empara des hauteurs & des défilés par où Mithridate devoit passer pour gagner l'Arménie. Ces dispositions avoient été faites avec tant de promptitude & de secret, que le Roi croyoit encore les Romains dans leur premier camp,

Royaume de Pont.

lorsqu'ils fondirent sur lui de tous côtés. Les troupes de Mithridate fatiguées d'une marche pénible ne purent faire une longue résistance, & ce Prince qui se sauva d'abord avec huit cents chevaux, se trouva bientôt presque seul. Il esperoit pouvoir se réfugier dans les Etats de Tigrane, & il envoya des Ambassadeurs avertir ce Monarque de son arrivée. Tigrane qui désiroit faire la paix avec les Romains, & qui d'ailleurs croyoit avoir sujet de se plaindre de Mithridate, fit arrêter ses Ambassadeurs. Le Roi de Pont réduit à quitter l'Arménie, chercha un asyle dans la Colchide qui lui appartenoit, & où les Romains n'avoient pas encore pénetré.

Pompée resta quelque temps dans la petite Arménie, où ses Soldats se reposerent de leurs fatigues. Il les mena ensuite dans le Royaume de Pont, & acheva de réduire tout le pays. Une des concubines de Mithridate livra aux Romains le château de Symphori, à condition qu'ils épargneroient son fils Xipharès, si ce jeune Prince, qui étoit auprès du Roi son pere, tomboit entre leurs mains. Pompée prit encore plusieurs forteresses, où il fit un butin considerable, & après qu'il eut subjugué tout le Royaume, il porta ses pas du côté de la Syrie, persuadé que Mithridate, dont on n'entendoit plus parler, étoit mort. Ce Prince s'étoit tenu caché avec soin, & au moment que les Romains quitterent le Pont, il y rentra secrettement, & trouva moyen de lever une armée nombreuse avant que les garnisons Romaines sçussent son arrivée. Dès qu'il se vit en état d'agir ouvertement, il s'avança vers le château de Symphori, & pour punir sa concubine de l'avoir remis entre les mains de Pompée, il fit massacrer aux yeux de cette malheureuse mere l'objet de ses inquiétudes. Mithridate satisfait de cette cruelle vengeance fit demander la paix, & promit de payer un tribut aux Romains s'ils vouloient lui laisser son Royaume. Pompée exigeant que Mithridate l'allât trouver en personne, ce Monarque refusa de faire cette démarche, & se prépara à recommencer la guerre. Il se rendit maître de plusieurs Places importantes; mais n'osant se fier ni à ses sujets, ni à ses soldats qui murmuroient de son opiniâtreté, il projetta de passer en Italie avec les Gaulois Européens, alors en guerre contre les Romains. Il ne put néanmoins exécuter ce dessein, car Pharnace son fils lui débaucha une partie des troupes, & après s'être assuré de la protection des Romains, se fit proclamer Roi.

Mithridate, qui étoit enfermé dans Panticapæum, apprit avec chagrin la révolte de son fils, & il lui envoya demander un sauf-conduit pour lui & pour ses amis. Pharnace n'accorda rien aux Députés, & s'approcha luimême devant les murs de la ville où étoit son pere. Ce Prince s'appercevant qu'il employoit vainement les paroles les plus tendres pour toucher son fils, s'abandonna au désespoir, & après avoir fait prendre du poison à ses femmes & à ses filles, il se jetta sur son épée & tomba sans connoissance. Cependant le Prince rebelle qui avoit fait escalader les murailles, ayant appris que Mithridate n'étoit pas mort, ordonna qu'on tâchât de le sauver. Il avoit intention de le livrer aux Romains; mais ses desirs ne furent pas satisfaits, parce qu'un soldat Gaulois qui étoit entré dans l'appartement de Mithridate avoit, à sa priere, achevé de lui donner la mort. Telle fut la fin d'un Monarque contre lequel les Romains furent continuellement occupés. Il avoit regné soixante ans, & se rendit célebre par ses exploits &

par la fermeté avec laquelle il soutint, ou répara les plus terribles revers de la fortune. Lorsque les Romains furent informés de la mort de Mithridate, ils témoignerent par l'excès de leur joye combien ils redoutoient un pareil ennemi.

Pharnace voyant qu'il ne pouvoit remettre entre les mains de Pompée Mithridate vivant, fit conserver son corps, & en fit présent au Général Romain, dont il attendoit le consentement pour prendre le titre de Roi. Pompée reçut aussi de Pharnace les prisonniers, les ôtages, les déserteurs, & en reconnoissance il lui donna le Royaume du Bosphore, & l'honora du nom d'ami & d'allié du peuple Romain. Après avoir quitté Pharnace, Pompée fit divers reglements dans le Pont devenu Province Romaine, & partit pour se rendre à Rome. Tant que Pharnace crut devoir craindre les Romains, il resta tranquille; mais lorsque la guerre civile fut allumée entre César & Pompée, le Roi du Bosphore songea à profiter de la circonstance pour recouvrer les Provinces que son pere avoit possédées. Il ravagea le Pont, la Colchide, la Bithynie, l'Arménie, & s'empara de la ville de Sinope. Cependant César ayant abattu le Parti de Pompée, chargea Cn. Domitius Calvinius, Gouverneur de l'Asie, de faire la guerre à Pharnace. Domitius marcha contre le Roi de Pont, par qui il fut défait dans une bataille, & le vainqueur se rendit maître de la Cappadoce. Dans le temps que Pharnace poursuivoit avec vigueur ses avantages, il apprit tout à la fois la révolte d'Asandre, à qui il avoit confié le gouvernement du Bosphore, & l'approche de César. Découragé par ces deux nouvelles, Pharnace dépêcha des Ambassadeurs vers César pour demander la paix. César fit une réponse vague, & continua sa marche avec tant de diligence, que Pharnace encore plus effrayé fit partir de nouveaux Ambassadeurs chargés de présents. Le Général Romain consentit à accorder la paix, à condition que Pharnace évacueroit sur le champ le Royaume de Pont; qu'il remettroit en liberté tous les captifs & les ôtages Romains ou autres; & qu'il restitueroit les biens dont il avoit dépouillé les Citoyens Romains & les Fermiers publics, lorsqu'il avoit pris les armes. Pharnace se soumit à toutes les conditions qui lui furent imposées, & il y avoit lieu de croire que la paix alloit être conclue, lorsque ce Prince, qui s'apperçut que les affaires de César exigeoient sa présence en Italie, éloigna l'exécution du traité. César irrité de la mauvaise foi du Roi de Pont, l'attaqua dans son camp, & remporta sur lui une victoire éclatante. Pharnace eut le bonheur de se sauver pendant que les Romains pilloient son camp, & César recouvra bientôt toutes les Places que Pharnace avoit prises. Il rendit aux alliés du peuple Romain les Places qui leur appartenoient, & laissa à Domitius le soin de continuer la guerre en cas que Pharnace osât reparoître en campagne. Ce Prince s'étoit enfermé dans Sinope avec environ mille chevaux, à dessein de renforcer cette troupe & de recommencer la guerre. Domitius ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce projet; il l'assiégea dans sa retraite & l'obligea à capituler. Pharnace promit de livrer la Place, si on lui permettoit de sortir avec ses Cavaliers, pour passer dans le Bosphore. Il obtint ce qu'il demandoit, & évacua aussitôt la Place où les Romains entrerent. Le petit nombre de troupes qui accompagnoient Pharnace ayant été augmenté par un renfort de Scythes & de Sarmates, il fit quelques tentatives

ROYAUME DE PONT.

pour recouvrer le Royaume du Bosphore. Asandre, qui en étoit alors possesseur, mena une armée contre celle de Pharnace, dispersa les troupes de ce Prince, & le tua lui-même. Pharnace avoit regné l'espace de quinze ans, suivant quelques Auteurs, & de dix-sept, selon d'autres.

Après sa mort le Royaume de Pont fut de nouveau réduit en Province Romaine, & ne changea d'état que sous le Triumvirat de Marc Antoine qui l'érigea en Royaume, & en donna la couronne à Darius, fils de Pharnace. Ce Prince avoit rendu à Antoine des services importants pendant les guerres civiles, & il lui fut attaché jusqu'à sa mort.

DARIUS.

POLEMON.

Polémon (1), fils de Zénon, Orateur de Laodicée, succéda à Darius. Il n'avoit

(1) M. l'Abbé Belley, dans ses sçavantes Observations sur les Médailles des Grands-Prêtres, Princes d'Olba en Cilicie (Mém. de l'Acad. des Bel. Let. Tome XXI. pag. 421.) fait remarquer que Polémon, fils de Zénon de Laodicée, Roi de Pont, & ensuite du Bosphore, ne doit pas être confondu avec Polémon, Prince d'Olba en Cilicie. » Nos Sçavants modernes, ajoute-t-il, sans excepter MM. de Tillemont, » Vaillant & Masson, ont pensé que Polémon, Roi de Pont & de Bosphore, avoit » aussi été Roi d'une partie de la Cilicie. Ils » ont été trompés par la ressemblance du » nom; mais la distinction des personnes est » indubitable. Selon Strabon, Aba épousa » un Prince de la race Sacerdotale qui étoit » mineur, & resta sous la tutelle de Zénophanès. Elle retint le gouvernement & » l'autorité qui lui furent confirmés par Marc » Antoine; mais après qu'elle en eût été dépouillée, sans doute après la bataille d'Actium, le gouvernement de la Principauté » d'Olba resta à la Maison Sacerdotale. Polémon étoit Prince d'Olba, suivant les dattes des Médailles, l'an 714. & l'an 723. » de Rome: il doit donc être le mari d'Aba » & de la race Sacerdotale; mais Polémon, » qui obtint de Marc Antoine le Royaume » de Pont, étoit fils de Zénon de Laodicée » en Phrygie, & par conséquent étranger à » la famille des Princes d'Olba. «

L'histoire des Princes d'Olba remonte jusqu'au temps de la guerre de Troye, mais elle est peu connue dans les détails. Strabon nous apprend que le Sacerdoce & la Principauté étoient héréditaires dans une même famille; que les Etats de ces Princes furent démembrés; que la famille Sacerdotale fut totalement dépouillée, & qu'elle fut ensuite rétablie. Ce sçavant Géographe, après avoir décrit la partie Occidentale de la Cilicie, nommée Trachiotide, à cause de l'inégalité du terrein, parle de la situation de la ville d'Anchialée & du château de Kuinda, qui en étoit comme la forteresse, ajoute: » Au » dessus de ces lieux & de la ville de Soli, » s'éleve un pays de montagnes, dans le» quel est située la ville d'Olbé, célebre par » un Temple de Jupiter, qui fut bâtie par » Ajax, fils de Teucer: le Grand-Prêtre de » ce Temple étoit Prince de Trachiotide. » Dans la suite plusieurs Tyrans s'emparerent du pays, & il s'y forma divers compagnies de brigands. Après qu'ils eurent » été détruits, le Sacerdoce & la Principauté » porterent le nom de Teucer, & la plûpart » des Pontifes furent nommés Teucer ou » Ajax. Aba, fille de Zénophanès, l'un des » Tyrans de Cilicie, étant entrée par le mariage dans la famille Sacerdotale, retint la » Principauté dont son pere avoit eu l'administration en qualité de tuteur. Dans la » suite Antoine & Cléopâtre en firent don à » Aba, en récompense de l'attachement servile qu'elle leur avoit marqué. Après qu'elle » en eut été dépouillée, le gouvernement » resta à la famille Sacerdotale. «

Le Pontife d'Olba étoit Prince d'une partie de la Cilicie, mais aucun Ecrivain n'a fixé l'étendue de ses Etats. Les Médailles nous apprennent qu'il étoit Prince des Kennates, des villes d'Olba & de Lalassis. M. l'Abbé Belley pense que les Kennates étoient des peuples de la partie de la Cilicie où Olba étoit située, & qu'ils habitoient la Kétide, qui, suivant Ptolémée, faisoit partie de la Trachiotide. Ce canton de la Cilicie s'étendoit depuis la côte de la mer jusqu'au sommet du Mont Taurus. Le texte de Ptolémée comparé avec les inscriptions des Médailles, détermine la position des peuples Kennates dans la Kétide. Suivant ce Géographe, Olba étoit capitale de la Kétide.

Sous Jules-César, sous les Triumvirs, pendant le regne d'Auguste & même sous Ti-

n'avoit d'autre droit pour monter sur le thrône que l'amitié de Marc Antoine, & il lui dut en effet la couronne. Ce Prince, à ce qu'on prétend, donna son nom à cette partie du Pont qui confine à la Cappadoce, & qui est appellée *Pontus Polemoniacus*. Polémon accompagna Antoine dans toutes ses expéditions, & fut même fait prisonnier par les Parthes. Il fut mis en liberté peu de temps après, & se déclara en faveur d'Antoine dans la guerre de ce dernier avec Auguste. La fidélité de Polémon flatta Auguste, qui chercha à se l'attacher, lorsqu'Antoine fut entierement défait. Polémon répondit volontiers aux invitations d'Auguste, & devint un de ses plus zélés partisans. Il gouverna tranquillement ses Etats pendant une longue suite d'années, & fut tué dans une guerre qu'il avoit entreprise pour soumettre aux Romains des peuples Barbares qui s'étoient révoltés (1). Royaume de Pont.

Polémon II. fils de Polémon I. lui succéda, mais Caligula le contraignit à recevoir une partie de la Cilicie en échange du Royaume de son pere, qui fut réduit en Province Romaine. A la mort de Polémon, qui ne laissoit point d'enfants, le Royaume de Pont fut divisé en plusieurs parties, & annexé aux Provinces de Bithynie, de Galatie & de Cappadoce. La seule contrée désignée par le nom de *Pontus Polemoniacus*, eut le privilége de faire une Province particuliere. Depuis ce temps le Pont, malgré les tentatives de quelques Particuliers, resta sous la domination des Romains, jusqu'à ce que David & Alexis Comnene, qui avoient été chassés de Constantinople par les François & les Vénitiens, s'établissent l'un à Héraclée & l'autre à Trébisonde. Alexis érigea dans la partie du Pont qu'il occupa, un Empire qui fut connu par la suite sous le nom d'Empire de Trébisonde. Les descendants d'Alexis y regnerent plus de deux cent cinquante ans. Mahomet II. ayant réduit à l'esclavage David Comnene, dernier Empereur de Trébisonde, & toute sa famille, cet Empire & tout le Pont tomberent sous la puissance des Turcs. Polémon II.

here, la ville d'Olba en Cilicie, loin d'être une Colonie Romaine, obéissoit à des Princes particuliers, reconnus & protégés par les Empereurs, & ses monnoyes étoient Grecques. Il y a tout lieu de croire que l'autorité des Pontifes subsista à Olba jusqu'au regne de Théodose le Grand, qui porta les derniers coups au Paganisme.

(1) Polémon laissa en mourant trois enfants qu'il avoit eus de Pithodoris, sçavoir, deux fils & une fille. Un des deux fils nommé Polémon lui succéda; l'autre nommé Zénon fut élevé sur le thrône de l'Arménie Majeure. La fille dont on ignore le nom épousa Cotys, surnommé Sapéus, qui paroit être l'infortuné Roi de Thrace, mis aux fers, & tué ensuite par l'ordre de Rhescuporis son oncle. Après la mort de Polémon Pythodoris prit le gouvernement. Cette Princesse, suivant le témoignage de Strabon, qui écrivoit de son temps & dans le voisinage de ses Etats, étoit une femme d'une prudence consommée & capable de gouverner: aussi conserva-t-elle la principale autorité. Polémon son fils vécut avec elle en personne privée, quoiqu'elle l'eût en quelque façon associé au gouvernement. Elle épousa en secondes nôces Archélaüs, Roi de Cappadoce, & fixa son séjour dans ce pays jusqu'à la mort de ce Prince. Pythodoris retourna ensuite dans ses Etats, où elle vécut encore plusieurs années. On ignore le temps de sa mort. Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXIV, page 69.

Fin de l'histoire du Royaume de Pont.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

CHAPITRE V.

Royaume de Cappadoce.

On ne peut douter que le Pont, la Cappadoce & la Cilicie ayent obéi à Sémiramis, puisque long-temps après la mort de cette Princesse on voyoit encore dans ces pays, les temples, les forteresses & d'autres monuments qu'elle y avoit fait construire. La Cappadoce fut ensuite conquise par les Médes dans le septieme siecle avant J. C. & ces peuples y établirent leurs loix, leurs coutumes & leurs usages religieux qui différoient peu de ceux des Perses. Strabon assure que de son temps la Cappadoce étoit encore remplie de *Pyrées* ou de Temples, dans lesquels des Mages entretenoient un feu continuel, suivant le rit Persan. Le Magisme n'étoit cependant pas la Religion dominante dans la Cappadoce, où l'on adoroit diverses Divinités particulieres, à qui on consacroit des statues; mais il y étoit très-ancien & très-accrédité. Lorsque les Zélateurs du Magisme avoient la force en main, ils persécutoient avec rigueur ceux qui rendoient un culte aux statues. La Cappadoce, sous les Médes & sous les Perses, formoit un Etat séparé, quoique dépendant. Enfermée presque de tous côtés par des pays soumis aux Romains, elle conserva long-temps ses loix & la forme de son gouvernement. Ses Rois étoient alliés, & non pas sujets de l'Empire. Strabon nous apprend sur quoi cette distinction étoit fondée. Après la défaite d'Antiochus l'an 190. avant J. C. les Romains firent des traités d'alliance avec les différens Rois de l'Asie Mineure; mais ces traités n'étoient faits qu'avec les Rois seuls, la Nation n'y étoit pas comprise. Le traité avec le Roi de Cappadoce étoit d'une autre espece; les Cappadociens y furent compris, & l'alliance fut conclue de Nation à Nation. Les Rois de Cappadoce furent fideles à cette alliance, & les Romains de leur côté eurent toujours de grands égards pour eux. On craignoit peut-être à Rome que les Parthes, maîtres de l'Arménie, ne trouvassent un facile accès dans l'Asie Mineure, si les Rois de Cappadoce se joignoient à eux.

PHARNACE, environ 670 ans av. J. C.

Le premier Roi de Cappadoce dont il soit fait mention dans l'histoire, est Pharnace, descendant des anciens Souverains de ce pays, qui, après avoir été soumis aux Assyriens de Ninive, s'étoient rendus indépendants lors de la grande révolution arrivée au temps d'Arbacès. Les Rois antérieurs à Pharnace nous sont inconnus, & l'histoire des successeurs de ce Prince, jusqu'à Ariarathe VI. est presqu'entierement ignorée. Pharnace épousa une Princesse nommée Atossa, dont il eut Gamus ou Gallus qui lui succéda.

GAMUS OU GALLUS.

Gamus étoit né environ l'an 670. avant J. C. mais on ignore la durée de son regne, & l'époque de son avenement au thrône. Il laissa la couronne à son fils nommé Smerdis.

SMERDIS.

On n'est pas mieux instruit sur le temps que ce Prince regna en Cappadoce, on sçait seulement qu'il eut un fils appellé Artamnès, qui fut son successeur.

Artamnès.

Artamnès, sur la vie duquel on n'a pas plus d'éclaircissements que sur celle de ses prédécesseurs, fut pere d'Anaphas I. qui naquit vers l'an 570. avant J. C.

Anaphas, qui, suivant Diodore de Sicile, fut un des sept Conjurés contre le Mage, succéda à Artamnès, & eut pour successeur son fils Anaphas II.

Ce Prince eut un fils nommé Datamès, qui fut contemporain de Darius II. ou d'Artaxerxès I. & qu'il ne faut pas confondre avec un autre Datamès, fils de Camissatès, originaire de Carie, & dont Cornélius Népos a écrit la vie.

Datamès monta sur le thrône à la mort de son pere, & fut tué vers l'an 420. dans une guerre civile qui agitoit la Perse.

Ariamnès, fils de Datamès, hérita de sa couronne, & la porta, si l'on en croit Diodore de Sicile, l'espace de cinquante ans. Il eut pour fils Ariarathe I. qui naquit vers l'an 439. ou 440. & Holopherne, ou Oropherne.

Ariarathe I. succéda à son pere Ariamnès, & comme il n'eut point d'enfants, & que d'ailleurs il aimoit beaucoup son frere Oropherne (1), il adopta les enfants de ce dernier, & les déclara ses héritiers.

Ariarathe II. fils d'Oropherne, fut couronné à la mort de son oncle Ariarathe, & en vertu des dernieres dispositions de ce Prince. Ariarathe occupoit le thrône de Cappadoce dans le temps qu'Alexandre faisoit la guerre aux Perses, & il refusa constamment de se soumettre au Roi de Macédoine. Alexandre mourut avant que d'envahir les Etats d'Ariarathe; mais Perdiccas entra dans la Cappadoce avec une puissante armée, se rendit maître de la personne du Roi, & lui fit souffrir un supplice honteux, ainsi qu'à toute sa famille. Cet évenement arriva vers l'an 322. & un fils du Roi échappa seul au massacre, & se sauva en Arménie.

Ariarathe III. resta caché en Arménie l'espace d'environ dix-neuf ans, & ce ne fut que pendant les troubles qui agiterent la Macédoine qu'il entreprit de recouvrer les Etats de ses ancêtres. Amyntas, Gouverneur de la Cappadoce, voulut en vain s'opposer aux progrès d'Ariarathe; ce Prince défit les Macédoniens dans une bataille, & les força d'abandonner toutes les Places fortes qu'ils tenoient en Cappadoce. Le rétablissement d'Ariarathe est de l'an 301. Il gouverna paisiblement ses sujets pendant plusieurs années, & laissa le Royaume à son fils Ariamnès, ou Artamenès.

Ce Prince, sur la vie duquel on sçait peu de particularités, eut un fils nommé Ariarathe IV. qu'il associa au thrône, suivant quelques Auteurs.

Ariarathe IV. qui obtint de son pere le titre de Roi en considération de son mariage avec Stratonice, fils d'Antiochus, surnommé le Dieu, commença à regner seul vers l'an 248. Il eut pour successeur son fils Ariarathe V. à qui, suivant Diodore, il céda la couronne, quoique ce Prince fût encore fort jeune.

Ariarathe V. commença à regner vers l'an 220. avant J. C. & il y avoit déjà vingt-huit ans qu'il étoit sur le thrône, lorsqu'il épousa Antiochis, fille

(1) Le Roi de Perse, sous lequel Oropherne combattit, & que Diodore nomme Ochus, ne peut être que le Darius, fils d'Artaxerxès I. & pere d'Artaxerxès Mnemon. Voy. les Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XIX. page 60.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

d'Antiochus le Grand. Les premieres années de son mariage s'étant passées sans que la Reine devînt enceinte, cette Princesse prit le parti de feindre deux grossesses, & supposa deux fils, qui furent nommés Ariarathe & Holopherne, ou Oropherne. Quelque temps après Antiochis devint effectivement grosse; elle eut successivement deux filles, & un fils qu'on nomma alors Mithridate. La naissance de ce Prince obligea la Reine à découvrir à son mari la supposition qu'elle avoit faite. Ariarathe, résolu d'écarter les deux fils qui ne lui appartenoient pas, fit partir le premier pour Rome, sous le prétexte d'y servir d'ôtage, & éloigna le second; mais on ignore où il l'envoya. On ne sçait pas non plus comment Ariarathe parvint à laisser sa couronne à son fils Mithridate; ce qu'il y a de certain, c'est que ce jeune Prince succéda à son pere, & qu'il n'est pas fait mention que personne se soit opposé à son avenement au thrône.

ARIARATHE VI.

166.

Mithridate, en recevant le titre de Roi, prit le nom d'Ariarathe, & le surnom de Philopator, à cause de l'amitié qu'il avoit toujours témoigné pour son pere depuis sa plus tendre enfance. Il avoit à peine rendu les derniers devoirs au feu Roi, qu'il envoya une Ambassade à Rome pour informer le Sénat de son couronnement, & pour renouveller l'alliance que son pere avoit faite avec les Romains. Le Sénat fit un accueil favorable aux Ambassadeurs d'Ariarathe, qui donna en plusieurs occasions des preuves de son attachement aux Romains. Ces derniers en reconnoissance prirent ses intérêts avec chaleur; ils ne purent cependant pas empêcher Démétrius Soter, Roi de Syrie, d'envahir pour Holopherne le Royaume de Cappadoce. Démétrius étoit irrité de ce qu'Ariarathe avoit refusé de prendre pour femme la veuve de Persée, & déterminé à venger l'affront que sa sœur avoit reçu, le Roi de Syrie fournit des troupes à Holopherne, & l'engagea à se saisir de la Cappadoce. Les Romains obligerent Eumene, Roi de Pergame, à secourir Ariarathe, mais ce secours ne pouvant le mettre en état de résister, il fut contraint de céder ses Etats à son rival. Holopherne, maître de la Cappadoce, envoya des Ambassadeurs à Rome, & sur ses plaintes & sur celles d'Ariarathe, le Sénat décida que le Royaume de Cappadoce seroit partagé entre Ariarathe & Holopherne. Ce dernier ne jouit pas long-temps du rang qu'il avoit usurpé, car il fut chassé dans la même année par Attale, frere & successeur d'Eumene au thrône de Pergame. Il y avoit environ trente-cinq ans qu'Ariarathe regnoit en Cappadoce, lorsque les Romains firent la guerre à Aristonicus, qui réclamoit la couronne de Pergame. Ariarathe marcha en personne au secours des Romains, & fut

131. *ou* 130.

tué dans une bataille, qui coûta la liberté à P. Crassus, Proconsul d'Asie. Le Roi de Cappadoce laissoit six fils, auxquels les Romains donnerent la Lycaonie & la Cilicie. Laodice, mere de ces Princes, voulant regner sans concurrent, empoisonna tous ses enfants, à l'exception du plus jeune nommé Ariarathe, qu'on déroba à sa cruauté en le faisant sortir du Royaume. La Reine ne retira pas de son inhumanité l'avantage qu'elle en esperoit; car au bout de quelque temps elle fut massacrée par les Cappadociens, qui ne pouvoient plus supporter son gouvernement.

ARIARATHE VII.

Le jeune Prince, qui avoit échappé à la fureur de sa mere, fut rappellé & placé sur le thrône par les Cappadociens. Ariarathe se flattant que

Mithridate le Grand l'aideroit à chasser de la Cappadoce Nicomede, Roi de Bithynie, demanda en mariage Laodice, fille du Roi de Pont. Les nôces se célebrerent avec de grandes magnificences, & Ariarathe étoit ravi de l'alliance qu'il venoit de contracter. Le Roi de Pont cependant loin de fournir à son gendre les secours dont il avoit besoin, songea à s'emparer de ses Etats, & engagea un scélérat nommé Gordius à empoisonner le Roi de Cappadoce. Les Cappadociens ne soupçonnerent pas Mithridate d'avoir eu part à la mort de leur Roi, & ils le laisserent tranquillement s'emparer de la Cappadoce, qu'il feignoit de vouloir conserver aux enfants d'Ariarathe. Le refus que fit le Roi de Pont de rendre au légitime héritier d'Ariarathe les Etats de ce Prince, ouvrit les yeux aux Cappadociens. Ils prirent les armes, chasserent toutes les garnisons de Mithridate, & mirent la couronne sur la tête d'Ariarathe, fils aîné du feu Roi. ROYAUME DE CAPPADOCE.

Ce Prince ne fut pas long-temps en paix sur le thrône; Nicomede, Roi de Bithynie, ayant envahi une partie de la Cappadoce. Mithridate qui parut en cette occasion épouser les intérêts d'Ariarathe, lui fournir un puissant secours, contraignit Nicomede à abandonner la Cappadoce & à faire la paix. Les Cappadociens espéroient jouir de quelque tranquillité; mais le Roi de Pont, sous des prétextes assez injustes, se prépara à porter la guerre chez eux. Ariarathe leva en diligence une armée nombreuse, & se trouva en état de faire tête à Mithridate. Ce dernier, qui comptoit surprendre le Roi de Cappadoce, voyant qu'il s'étoit trompé, eut recours à la perfidie. Il engagea Ariarathe à avoir une conférence avec lui, & le poignarda en présence des deux armées. Les Cappadociens effrayés de la mort de leur Roi, songerent moins à la venger qu'à pourvoir à leur propre sûreté. Ils prirent la fuite, & Mithridate s'empara sans peine du Royaume de Cappadoce. ARIARATHE VIII.

Cependant Ariarathe IX. frere du dernier Roi, rassembla les troupes fugitives, & chassa le Roi de Pont de la Cappadoce. Mithridate y rentra peu de temps après avec une puissante armée, ravagea le pays, & força Ariarathe à abandonner ses nouveaux Etats. Ce Prince fut si sensiblement affligé de cette révolution, qu'il mourut de chagrin au bout de quelque temps. Mithridate délivré de l'inquiétude que les Rois de Cappadoce pouvoient lui causer, donna la souveraineté de ce pays à son fils, qu'il nomma Ariarathe. Nicomede, Roi de Bithynie, redoutant le voisinage de Mithridate, chercha à lui susciter un ennemi dangereux. Dans cette vûe, il instruisit un jeune homme à faire le personnage du fils d'Ariarathe, & l'envoya à Rome réclamer les Etats de son pere. Cette intrigue avoit été conduite avec tant d'habileté & de secret, que le Sénat alloit décider en faveur de l'imposteur, lorsque Mithridate fit partir Gordius pour détromper les Romains. On examina alors avec soin les raisons du Roi de Pont & celles de ses ennemis, & on découvrit l'imposture des uns & des autres. En conséquence, on ordonna à Mithridate d'évacuer la Cappadoce, qui fut déclarée libre, & la Paphlagonie fut donnée à Nicomede. Les Cappadociens, chagrins de n'avoir plus de Souverain, en demanderent au Sénat, qui leur permit de se choisir un Roi de leur Nation. Comme la famille de Pharnace étoit entierement éteinte, le choix des Cappadociens tomba sur ARIARATHE IX.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

Ariobarzane, qui ayant toujours été attaché aux Romains, n'eut pas de peine à leur faire approuver son élection.

ARIOBARZANE.

Ce Prince fut à peine confirmé par les Romains dans la possession de la Cappadoce, qu'il en fut chassé par Tigrane, Roi d'Arménie. Les Romains le rétablirent, & il fut encore dépouillé deux fois de ses Etats, & y rentra autant de fois, au moyen du secours que Sylla & Pompée lui accorderent. Le dernier ajouta même au Royaume d'Ariobarzane les Provinces de Sophene, de Gordiene, & une grande partie de la Cilicie. Ce Prince accepta avec reconnoissance les présents que lui faisoit Pompée; mais fatigué des vicissitudes dont sa vie avoit été traversée, il remit la couronne à son fils Ariobarzane, & ne se mêla plus du gouvernement.

ARIOBARZANE II.

Ariobarzane ne témoigna pas moins de zele aux Romains que son pere leur en avoit marqué. Il rendit d'importants services à Ciceron, lorsqu'il fut Proconsul de la Cilicie, & dans la guerre civile qui s'alluma entre César & Pompée, il se déclara en faveur du dernier. Néanmoins César, après la mort de Pompée, écouta favorablement Ariobarzane, & augmenta même ses Etats d'une partie considérable de l'Arménie. Le Roi de Cappadoce, que Pharnace dépouilla de son Royaume pendant l'absence de César, y fut rétabli au retour du Général Romain, & le gouverna paisiblement jusqu'à l'assassinat de ce Dictateur. Cassius & Brutus, après le meurtre de César, firent plusieurs tentatives pour engager Ariobarzane dans leur Parti; mais ce Prince refusa constamment de se joindre à eux. Cassius & Brutus irrités contre le Roi de Cappadoce, le déclarerent ennemi de la République, envahirent ses Etats, & l'ayant fait prisonnier, le condamnerent à la mort.

ARIOBARZANE III.

Ariobarzane son frere, & le dernier de sa famille, lui succéda. Il périt dans la suite par les ordres de Marc Antoine, qui donna la couronne de Cappadoce à Archélaüs.

ARCHELAÜS.

Ce Prince, qui ne descendoit ni de Pharnace, ni d'Ariobarzane, dut le titre de Roi de Cappadoce aux vives sollicitations de sa mere Glaphire, dont l'extrême beauté plut à Antoine. Dans la guerre que ce dernier fit à Auguste, Archélaüs fut obligé d'embrasser les intérêts de celui qui l'avoit mis sur le thrône, & il auroit éprouvé les effets du ressentiment d'Auguste, si les Cappadociens n'eussent demandé avec instance la grace de leur Roi. Auguste non content d'avoir pardonné au Roi de Cappadoce, lui accorda son estime, & lui fit présent de la petite Arménie & de la Cilicie Trachée. Archélaüs contracta une intime amitié avec Hérode le Grand, Roi de Judée, & donna sa fille Glaphire en mariage à Alexandre, fils d'Hérode. Les soupçons que ce dernier conçut contre son fils Alexandre, obligerent Archélaüs à faire un voyage en Judée, & ce Prince trouva moyen de reconcilier son gendre avec son pere; mais Hérode retomba bientôt dans de nouvelles défiances, & ne s'en délivra que par la mort de son fils. Le Roi de Cappadoce ne pouvant rendre la vie à l'infortuné Alexandre, pria Hérode de lui confier les enfants de ce Prince, & ayant obtenu sa demande, il donna à ses petits-fils une éducation digne de leur naissance, & leur témoigna une sincere affection. Sous le regne de Tibere, Archélaüs fut cité devant le Sénat, & chargé de plusieurs crimes qu'il n'avoit jamais commis. Le mépris avec lequel l'Empereur affecta de traiter le Roi de Cappadoce, & la

mortification de se voir exposé à l'injustice la plus criante, causerent un tel chagrin à ce Prince qu'il en mourut, ou qu'il se tua lui-même, comme plusieurs Auteurs le prétendent. Il avoit regné environ cinquante ans, & à sa mort Tibere déclara la Cappadoce Province Romaine.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

Mort d'Archélaüs.

L'année suivante l'Empereur envoya en Cappadoce un Gouverneur avec le titre de Lieutenant (*Legatus*), & réunit au Fisc Impérial le domaine des Rois. Cependant pour accoutumer les peuples à la nouvelle domination, il diminua quelques impôts. La situation des affaires & la guerre contre les Parthes demandoient alors ces ménagements, & il paroît qu'on ne les garda pas long-temps; car dès l'année 51. de l'Ere Chrétienne, la condition de la Cappadoce avoit déjà changé. Elle n'étoit plus gouvernée par un Lieutenant, mais par un simple Intendant des Domaines, ou Procureur (*Procurator*). On voit encore qu'en 69. lorsqu'Othon devint Empereur, la situation de la Cappadoce étoit assez fâcheuse, puisqu'Othon voulant se rendre agréable aux Provinces, proposa de changer l'administration de la Cappadoce.

17. de J. C.

A juger de l'état où se trouvoit ce pays par celui où il étoit sous les derniers Empereurs, sa condition devoit être très-dure. Les Empereurs s'étoient approprié le domaine des Rois, & ce domaine, qui étoit fort étendu, comprenoit également la propriété des terres, & celle des corps de ceux qui les cultivoient. Le domaine des Rois de Cappadoce avoit paru sous Tibere un objet assez considerable, pour juger que cette augmentation de revenu le mettoit en état de faire une remise de la moitié de l'imposition du centieme denier de tout ce qui étoit vendu : impôt dont le peuple demandoit la remise. Sous les Rois, leurs domaines s'affermoient à des gens de la Nation, & le produit ne sortoit point du pays. Sous les Empereurs, ce produit étoit porté à Rome, & pourvu que les Fermiers fussent exacts à remplir leurs engagements, on se mettoit peu en peine de réprimer leurs exactions.

Fin de l'histoire de Cappadoce.

CHAPITRE VI.

DU ROYAUME DE PERGAME.

LA ville de Pergame, capitale de la grande Mysie, fut pendant plusieurs siecles aussi considerable par le nombre de ses habitants, que par la magnificence des ouvrages publics qui la décoroient. Lysimaque, après la défaite d'Antigone, le plus puissant des Capitaines d'Alexandre, s'empara de Pergame, & se plut à l'embellir & à y ajouter de nouvelles fortifications. La situation avantageuse de cette Place fournit à Lysimaque l'idée d'y enfermer les immenses richesses qu'il avoit accumulées. Philétérus (1), qui

(1) La basse naissance de Philétérus, qui étoit fils d'une danseuse ou courtisane d'une ville de Paphlagonie, ne lui permettoit pas d'aspirer au degré d'élévation où il

ROYAUME DE PERGAME.

étoit alors à la Cour de ce Prince, & qui s'étoit distingué par une fidélité & une prudence peu communes, fut chargé de la garde des thrésors de Lysimaque, & du gouvernement de Pergame. Il auroit sans doute rempli dignement les idées avantageuses qu'on avoit conçues de lui, si Lysimaque, en épousant Arsinoé, fille du Roi d'Egypte, ne se fût en quelque sorte rendu esclave des volontés de cette Princesse. Elle ne tarda pas à abuser du pouvoir sans bornes qu'elle avoit sur l'esprit de son époux, & elle trouva moyen de l'indisposer tellement contre son fils Agathocle, qu'il fit mourir sur de légers soupçons. Arsinoé peu contente de cette action criminelle, enveloppa dans le malheur du jeune Prince tous ceux qui lui

Retraite de Philétérus.

paroissoient attachés. Philétérus, pour éviter un sort pareil, se retira à Pergame sous différents prétextes, & songea à se mettre à l'abri des embûches

284. Av. J. C.

de la Reine. En conséquence, il traita secrettement avec Séleucus, Roi de Syrie, & au moyen des thrésors dont il étoit en possession, & qu'il fit offrir à ce Monarque, il l'engagea à attaquer Lysimaque. Celui-ci instruit des desseins que Séleucus avoit formés d'envahir ses Etats, marcha à sa rencontre, mais il fut tué dans la premiere bataille qu'il lui livra.

Philétérus, que la mort de Lysimaque mettoit hors d'inquiétude de ce côté, prit la résolution de s'emparer du pays & des richesses qui avoient été confiées à sa garde. La fortune le servit au gré de ses desirs; car Séleucus, sept mois après sa victoire, fut assassiné par Ptolémée, surnommé Céraunus. Philétérus attentif à profiter des circonstances, chercha à gagner les bonnes graces d'Antiochus, fils & successeur de Séleucus, & lui envoya le corps de son pere qu'il avoit racheté. Par un service de cette importance, il obligeoit en quelque sorte Antiochus à ne le point presser sur l'exécution du traité qu'il avoit conclu avec Séleucus, & il gagnoit le temps qui lui étoit nécessaire pour se fortifier de l'alliance des Puissances voisines. Ses thrésors lui furent d'un grand secours en cette occasion, & par ses libéralités, il parvint à s'assurer la possession de Pergame, & à mettre sous sa domination la plûpart des villes de l'Eolide. Il jouit pendant vingt ans de la souveraineté dont il avoit jetté les fondements, & il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Philétérus n'avoit point d'enfants, & ses deux freres, Eumenès & Attalus, étoient morts il y avoit déja quelques années; mais ils avoient eu des enfants l'un & l'autre, & Eumenès, fils de l'aîné, succéda à son oncle.

EUMENÈS I.

264.

Dès les commencements du regne d'Eumenès, Antiochus, Roi de Syrie, entreprit la guerre contre lui. Il étoit jaloux de l'agrandissement du Souverain de Pergame, & prétendoit avoir des droits sur ses Etats, en vertu du traité conclu entre Séleucus & Philétérus, qui portoit que la ville & les thrésors de Lysimaque seroient livrés au Roi de Syrie. Sur ces motifs

parvint. Il s'attacha dans sa jeunesse au Macédonien Docimus, qui accompagna Alexandre dans toutes ses expéditions; & à la mort du Roi de Macédoine, Docimus ayant pris le parti d'Antigone, Philétérus servit dans les troupes de ce Capitaine. Docimus, soit par mécontentement, soit par la crainte d'être enveloppé dans la ruine d'Antigone, l'abandonna tout-à-coup & embrassa les intérêts de Lysimaque, à la Cour duquel il se rendit, accompagné de Philétérus. Lysimaque démêla bientôt les talents de ce dernier, & l'honora de sa confiance la plus intime.

Antiochus

Antiochus déclara la guerre à Eumenès, & ne voulant pas lui laisser le temps de s'affermir sur le thrône, il prit en diligence le chemin de Sardis. Eumenès, à la tête de son armée, arriva près de cette ville en même temps que le Roi de Syrie, & ces deux Princes ne tarderent pas à en venir aux mains. Antiochus fut totalement défait, & contraint de prendre la fuite. Les Historiens gardent le silence sur les autres évenements du regne d'Eumenès; ils se contentent de rapporter que ce Prince étoit extrêmement adonné au vin, & ses excès en ce genre le mirent au tombeau, si l'on en croit Ctésiclès. Suivant Strabon, Eumenès gouverna pendant vingt-deux ans, & ne fut pas moins protecteur des Lettres que Philétérus son oncle l'avoit été.

Attalus I. 242.

Attalus, fils du frere cadet de Philétérus, succéda à son cousin Eumenès, & signala les commencements de son regne par la défaite des Gaulois, qu'il contraignit de sortir de son Royaume. Quelques Auteurs prétendent que ce Prince prit alors le titre de Roi, & qu'il fut le premier de sa famille qui osât ceindre le diadême. Ce sentiment est contredit par d'autres Ecrivains, qui assurent avoir vû une médaille de Philétérus, où il étoit représenté avec les attributs de la Royauté. Quoi qu'il en soit, Attalus encouragé par les victoires qu'il avoit remportées sur les Gaulois, crut qu'il lui seroit facile de s'emparer des Provinces situées en deçà du Mont Taurus. Ces Provinces étoient sous la dépendance des Séleucides, mais le mauvais état de leurs affaires les empêcha de s'opposer aux progrès d'Attalus, qui en peu de temps vint à bout de faire la conquête qu'il s'étoit proposée. Il n'en jouit néanmoins que quelques années, & toutes les villes dont il s'étoit rendu maître, lui échapperent aussi rapidement qu'elles avoient été réduites sous son obéissance. Séleucus, surnommé Céraunus, & Achéus son beau-pere, qui s'étoient ligués contre le Roi de Pergame, peu contents de lui avoir enlevé les Places qu'il avoit prises, s'avancerent jusqu'aux portes de Pergame. Heureusement pour Attalus que les Pisidiens firent en Syrie une irruption, qui obligea Achéus & les Syriens à retourner dans la Syrie. Attalus, profitant de l'absence de ses ennemis, attaqua l'Ionie & quelques Provinces voisines. Cumes, Smyrne & Phocée se soumirent volontairement, & les habitants de Téos, de Colophon, d'Elée & de Lemnos lui envoyerent les clefs de leurs villes. Les Carses, qui habitoient au-delà du Lycus, lui ouvrirent leurs portes, après avoir chassé Thémistocle qu'Achéus avoit fait Gouverneur de cette Province. Attalus alla ensuite ravager le territoire d'Apia, & de-là en traversant le Mont Pélécan, il campa sur les bords du fleuve Mégistus. Les Gaulois, qui l'avoient accompagné jusqu'à cet endroit, effrayés d'une éclipse de Lune, refuserent de le suivre plus loin, & reprirent le chemin de l'Hellespont. Leur départ diminuant considérablement les forces du Roi de Pergame, lui ôta les moyens de continuer ses conquêtes, & on prétend qu'Achéus le dépouilla encore une fois de celles qu'il avoit faites.

La paix que la mort d'Achéus procura au Royaume de Pergame ne fut pas de longue durée; car Philippe, qui ravageoit la Thrace, sembloit menacer les Etats d'Attalus. Ce Prince, pour se délivrer des inquiétudes que le Roi de Macédoine lui causoit, fit alliance avec les Romains, & Philippe

Tome VII. N

ROYAUME DE PERGAME.

voyant tant d'ennemis réunis contre lui, fut obligé de songer uniquement à la défense de son Royaume. Pendant que le Roi de Pergame assiégeoit Cynus, bourgade dépendante des Locriens, il apprit que Prusias, Roi de Bithynie, étoit prêt à entrer dans le Royaume de Pergame. Attalus se hâta d'accourir à la défense de ses Etats, & força sans doute Prusias à se retirer: on n'a que des conjectures là-dessus, parce que les Historiens connus de ces temps-là gardent le silence à ce sujet. Peu de temps après, les Romains crurent voir dans les livres des Sibylles, que le seul moyen de chasser les Etrangers d'Italie, étoit de transporter de Pessinunte à Rome la statue de la Mere des Dieux. Le Sénat s'étant assemblé arrêta, que comme le nom Romain étoit peu connu en Asie, on s'adresseroit au Roi de Pergame pour obtenir ce qu'on vouloit demander. En vertu de cette décision on envoya à Attalus une magnifique Ambassade composée de cinq personnes les plus distinguées par leur mérite personnel, & par les emplois qu'elles avoient exercés. Le Roi de Pergame reçut les Ambassadeurs Romains avec de grands honneurs, & les accompagna en personne jusqu'à Pessinunte, où, à sa recommandation, on remit aux Romains une pierre que les habitants adoroient comme la Mere des Dieux. Attalus, qui par ce service prouvoit son attachement pour les Romains, continua de leur en donner des marques, & leur fournit de puissants secours dans les guerres qu'ils firent à Philippe, Roi de Macédoine. La flotte du Roi de Pergame & celle des Rhodiens remporterent un avantage considerable sur les vaisseaux de Philippe, qui, pour s'en venger, porta la désolation dans les pays soumis à Attalus. Celui-ci trouva moyen de contraindre son ennemi à abandonner le Royaume de Pergame, & le poursuivant avec une flotte nombreuse, il le battit une seconde fois sur mer. Attalus débarqua ensuite dans l'isle d'Egine, d'où il se rendit au port de Pyrée. Les Athéniens avertis de son arrivée, lui firent la plus magnifique réception, & ordonnerent que désormais une des Tribus de l'Attique s'appelleroit Attalide du nom de ce Prince. Il joignit bientôt après la flotte des Romains, avec laquelle il s'empara de l'isle d'Andros, où par ses libéralités il rappella les habitants qui l'avoient quittée. Egéléos & Oréum furent aussi réduites en peu de temps, & les armées Romaine & de Pergame s'étant séparées, Attalus reprit la route de ses Etats.

Sa présence y étoit nécessaire, car Antiochus le Grand, à l'instigation de Philippe, se préparoit à faire revivre les anciens droits des Syriens sur Pergame. Les Romains employerent leur médiation, & obligerent le Roi de Syrie à abandonner ses desseins contre Attalus. Ce dernier en reconnoissance, envoya à Rome des Ambassadeurs, qui présenterent au Sénat une couronne d'or du poids de deux cent quarante livres. Le Roi de Pergame ne cessa jusqu'à la fin de ses jours de témoigner son zele pour ses alliés, & dans la vûe de porter les Béotiens, dont la plûpart étoit du parti de Philippe, à faire alliance avec les Romains, il alla à Thebes. Il commença avec beaucoup de véhémence un discours à ce sujet, mais une violente attaque d'apoplexie l'empêcha d'achever. Lorsqu'il fut un peu rétabli, il se fit transporter à Pergame, où il mourut au bout de quelques semaines, & après un regne de quarante-quatre ans ou environ. Il étoit âgé

de soixante & douze ans, & laissoit d'Apollonias ou Apollonis (1) sa femme, quatre enfants, sçavoir, Eumenès, Attalus, Philétérus & Athénée. Tous les Historiens s'accordent à relever les vertus d'Attalus & de son épouse, qui, quoique d'une naissance obscure, remplit avec dignité la place éminente qu'elle occupa. Attalus aux vertus militaires & politiques joignit beaucoup de goût pour les sciences. Il composa plusieurs ouvrages littéraires, à ce que prétendent divers Ecrivains, & fut le premier fondateur de la célebre Bibliothéque de Pergame.

ROYAUME DE PERGAME.

EUMENES II. 298.

Eumenès, fils aîné d'Attalus, monta sur le thrône dans des circonstances qui lui promettoient le regne le plus heureux. Le respect des Pergaméniens pour la mémoire d'un Prince qui avoit travaillé avec succès à leur félicité, devoit naturellement les attacher à son fils. D'ailleurs, la parfaite union qu'on admiroit entre le nouveau Roi & ses freres, ôtoit aux mécontents l'espérance de pouvoir trouver des prétextes de révolte. Il eut soin de renouveller l'alliance que son pere avoit faite avec les Romains, & refusa constamment d'épouser Antiochis, fille du Roi de Syrie, parce que ce Monarque vouloit le porter à rompre ses engagements avec la République. Eumenès, qui par ses Emissaires étoit informé des préparatifs d'Antiochus, craignit que ce Prince n'eût des desseins sur le Royaume de Pergame, & pour l'occuper ailleurs, il avertit les Romains de tous les mouvements du Roi de Syrie. Le Sénat sur cet avis dépêcha des Ambassadeurs vers Antiochus, avec ordre de passer auparavant à la Cour d'Eumenès. Ces Ambassadeurs firent peu de séjour en Syrie, & en sortirent extrêmement irrités contre Antiochus. Quelque temps après leur départ, le Roi de Pergame envoya Attalus son frere à Rome instruire le Sénat des nouvelles démarches d'Antiochus qui, à la tête d'une armée, étoit entré dans la Grece à la sollicitation des Etoliens.

(1) Je crois devoir rapporter ici l'éloge que Polybe a fait de cette Princesse, & je me sers de la Traduction qu'en a faite M. l'Abbé Sévin, dans une de ses Dissertations insérées dans le douzieme Volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Partie des Mémoires, p. 235. Apollonias, épouse d'Attalus, dit Polybe, & mere d'Eumenès, étoit née à Cyzique. Elle mérite par bien des endroits que son nom soit transmis à la postérité. Quoique d'une famille peu distinguée, elle devint Reine, & conserva toutes les prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne mit en usage aucune de ces dissimulations qui siéent si peu à d'honnêtes femmes : sa vertu seule, sa bonté & sa modestie lui gagnerent le cœur de son mari. Mere de quatre enfants, elle les aima tous avec une tendresse sans égale jusqu'au dernier moment de sa vie, & elle vécut encore plusieurs années après son époux. La reconnoissance & l'amour dont ses enfants récompenserent les soins qu'elle avoit pris de les élever, ne se démentirent jamais, & la maniere dont elle fut traitée par ses fils Attalus & Eumenès à son arrivée à Cyzique, fit également honneur à ces Princes & à leur mere. Ils la placerent au milieu d'eux, & la tenant par la main, ils la conduisirent dans tous les Temples de la ville, accompagnés des Officiers de leur Maison. Il n'y eut personne qui ne fût attendri de ce spectacle, & qui n'y donnât les plus sinceres applaudissements. Apollonias, suivant le rapport de Plutarque, remercioit souvent les Dieux, non de l'avoir placée sur un des plus florissants thrônes de l'Asie, mais de ce que les plus jeunes de ses enfants faisoient la fonction de gardes auprès de leur aîné, & de ce que celui-ci marchoit sans armes en sûreté au milieu de ses freres armés de piques & d'épées. Une union si admirable étoit le fruit de la sage éducation qu'Attalus avoit donnée à ses enfants.

ROYAUME DE PERGAME.

Le Sénat reçut Attalus avec de grandes démonstrations d'amitié, & le renvoya comblé de présents, avec promesse de faire partir des troupes pour tenir les Etoliens en respect, & déconcerter les mesures du Roi de Syrie. Le Consul M Acilius chargé du commandement de l'armée Romaine, défit Antiochus, & l'obligea à s'en retourner en Asie. La flotte de ce Prince ayant rencontré en route celle des Romains, sur laquelle se trouvoit Eumenès, fut battue & dispersée. Le Roi de Pergame, à qui cette victoire fut principalement dûe, se jetta sur les Etats d'Antiochus, ravagea tout le pays aux environs de Thyatire, & prit le chemin de Canes, où la flotte Romaine passa l'hyver. Pendant qu'Eumenès rendoit à ses alliés des services aussi importants, Antiochus attaquoit le Royaume de Pergame, & fit assiéger la capitale par son fils Séleucus. Attalus étoit dans cette ville, & quoiqu'il eût peu de soldats avec lui, il se défendit si courageusement, que les Achéens, alliés d'Eumenès, eurent le temps de secourir la Place. Les troupes Achéennes étoient sous la conduite de Diophane, qui montra tant de valeur & de prudence en cette occasion, que Séleucus fut contraint de lever le siége. Eumenès arriva bientôt après à Pergame, & sur la nouvelle qu'il étoit suivi des flottes Romaine & Rhodienne, Antiochus & Séleucus se hâterent de regagner la Syrie.

Antiochus fut à peine retiré dans ses Etats qu'il fit demander la paix à L. Emilius, Général de l'armée Romaine. Le Roi de Pergame consulté sur les propositions du Roi de Syrie, engagea Emilius à les rejetter, & Antiochus n'osant se flatter d'obtenir une paix honorable, résolut de risquer une bataille. Il fut encore battu, & tant de pertes consécutives le contraignirent de faire la paix aux conditions qu'on lui voulut prescrire. Un des articles du traité portoit, qu'il payeroit à Eumenès quatre cents talents, & qu'il fourniroit une certaine quantité de bled, pour réparer les dommages que la guerre avoit causés à ce Prince. Aussitôt que la paix fut conclue, Eumenès fit le voyage de Rome, & il représenta si adroitement au Sénat, quoiqu'en termes ménagés, les services qu'il avoit rendus, qu'on ne put se dispenser de lui accorder tous les pays situés en deçà du Mont Taurus, & les Provinces qui étoient placées entre le Mont & le fleuve Méandre, à l'exception de la Lycie & de la Carie que les Rhodiens réclametent. Les autres villes de l'Asie qui avoient payé tribut à Attalus, devoient continuer de le payer à Eumenès ; mais celles qui avoient été tributaires d'Antiochus furent déclarées libres.

Eumenès ne jouit pas long-temps du repos que la paix devoit lui procurer ; il reprit les armes pour repousser Prusias, Roi de Bithynie, qui avoit fait une invasion dans la Province de Pergame. Les Romains envoyerent à Eumenès un puissant secours, au moyen duquel ce Prince remporta deux avantages considerables, l'un sur mer & l'autre sur terre. Prusias découragé par ces défaites, commença à souhaiter la paix ; mais avant que les négociations fussent entamées, Annibal, qui combattoit pour Prusias, engagea Philippe, Roi de Macédoine, à se déclarer contre Eumenès & contre les Romains. Le Roi de Pergame informé de la ligue qu'on venoit de faire, chargea son frere Athénée d'en porter des plaintes au Sénat. Dans le temps que le Prince de Pergame étoit à Rome, Prusias hasarda un combat naval,

& remporta la victoire par le stratagême d'Annibal, qui fit jetter dans les vaisseaux ennemis des pots de terre remplis de serpents & d'autres reptiles semblables. Les troupes d'Eumenès effrayées, & ne pouvant tout à la fois éviter la piquûre des serpents, & les traits des Bithyniens furent bientôt vaincus. La plûpart des vaisseaux furent brûlés, ou hors d'état de servir, & Prusias eut deux avantages sur terre, dont il eut encore obligation à Annibal.

Cependant les Romains ayant appris la défaite d'Eumenès, envoyerent des Ambassadeurs pour terminer les differends entre les deux Rois, & demander qu'on leur livrât Annibal, qui avoit engagé Prusias à entreprendre cette guerre. Les Ambassadeurs réussirent dans leur négociation; les deux Rois firent un traité de paix, & le Général Carthaginois évita de tomber au pouvoir des Romains en se donnant la mort. La guerre entre Eumenès & Prusias venoit d'être terminée, lorsque Pharnace, Roi de Pont, soutenu des Gaulois Asiatiques, s'empara de Sinope, afin d'être plus à portée de faire des incursions sur les Etats d'Eumenès. Suivant les derniers traités, Sinope devoit rester libre, & il étoit important au Roi de Pergame qu'aucun Prince voisin ne fût maître de cette ville. En conséquence, il engagea Ariarathe, Roi de Cappadoce, à joindre ses forces aux siennes, & ces deux Princes allerent camper près d'Amisus dans le Pont, à la vûe de l'ennemi. Ils ne commirent néanmoins aucune hostilité, parce qu'ils apprirent que des Commissaires députés du Sénat Romain, pour terminer tous les differends, étoient sur le point d'arriver. Eumenès & Ariarathe étoient disposés à un accommodement, mais Pharnace refusa de se trouver aux conférences, & la guerre recommença de nouveau. Le Roi de Pergame & celui de Cappadoce attaquerent la Galatie, & réduisirent sous leur obéissance la plus grande partie de ce pays. Pharnace effrayé des succès de ses ennemis, & craignant qu'ils ne se jettassent sur le Pont, comme ils paroissoient le menacer, demanda la paix qui lui fut accordée à des conditions fort onéreuses. Dès que Pharnace eut donné des ôtages pour la sûreté de l'exécution des articles du traité, les deux armées reprirent le chemin de leur pays.

Eumenès, suivant le rapport de différents Ecrivains, commença alors à prendre ombrage de l'excessive puissance des Romains, & il songea à se fortifier contre eux par des alliances. A la mort d'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, Héliodore usurpa la couronne en faisant mourir Séleucus, fils & successeur de ce Prince. Antiochus, frere de Séleucus, implora le secours d'Eumenès, qui, secondé de son frere Attalus, parvint à placer ce Prince sur le thrône de ses ancêtres. La haine que le Roi de Pergame avoit contre Persée, Roi de Macédoine, lui fit entreprendre une seconde fois le voyage de Rome, afin d'informer le Sénat des grands préparatifs que ce Monarque faisoit sur mer & sur terre. Les Romains reçurent Eumenès avec de grandes marques de distinction, & entrerent volontiers dans ses vûes touchant la ruine de Persée. Cependant les résolutions qui furent prises à ce sujet demeurerent long-temps secrettes, & causerent de vives inquiétudes au Roi de Macédoine. Ce Prince ne doutant pas que le Sénat ne fût instruit de toutes ses démarches par le Roi de Pergame, projetta de le

faire assassiner quand il en trouveroit l'occasion favorable. Elle ne tarda pas à se présenter. Eumenès en sortant de Rome se disposa à aller à Delphes pour y offrir un sacrifice, & comme il passoit par un défilé fort étroit, deux hommes que Persée avoit gagnés, roulerent sur lui deux grosses pierres, dont l'une l'atteignit à la tête & l'autre à l'épaule. Les assassins se sauverent après cette action, & les Officiers du Roi de Pergame le voyant sans mouvement, le transporterent à Corinthe, & de-là dans l'isle d'Egine, où on pansa ses blessures. Le secret qu'on observa touchant l'état de sa santé, fit courir le bruit qu'il étoit mort, & Attalus, qui y fut aussi trompé, monta sur le thrône, & épousa Stratonice, femme d'Eumenès.

Ce Prince entierement rétabli, songea à rentrer dans ses Etats, & Attalus instruit de son approche n'hésita pas à descendre du thrône, & à aller au devant de son frere, auprès duquel il reprit la fonction de Garde. Eumenès, quoiqu'informé de ce qui s'étoit passé, n'en donna aucune marque de ressentiment, & il embrassa avec tendresse sa femme & son frere. Les Romains le firent féliciter par des Ambassadeurs, & ce Prince saisit cette occasion pour animer le Sénat contre Persée. Il y réussit sans peine, & les Romains sçurent de leur côté engager Ariarathe, Roi de Cappadoce, Ptolémée, Roi d'Egypte, & Masinissa, Roi de Numidie, à déclarer la guerre au Roi de Macédoine. Celui-ci, pour conjurer l'orage qui se formoit, envoya à Rome des Ambassadeurs chargés de le justifier sur tous les chefs d'accusation qu'on intentoit contre lui. Les Macédoniens voulurent inutilement faire l'apologie de leur Souverain, le Sénat persuadé que l'attentat commis sur la personne d'Eumenès, avoit été ordonné par Persée, signifia aux Ambassadeurs de ce Prince qu'ils eussent à sortir de l'Italie dans l'espace de trente jours. Cependant Eumenès, après avoir confié le gouvernement de son Royaume à Philétérus son second frere, s'embarqua avec les deux autres, Attalus & Athénée, & joignit les Romains dans la Thessalie. Persée dans deux actions consécutives remporta la victoire sur ses ennemis, & le Général Romain ayant pris ses quartiers d'hyver, renvoya chez eux Eumenès & Attalus. Le dernier fit quelque séjour à Elatée, & pendant qu'il y étoit, il apprit que les Achéens irrités de ce que le Roi de Pergame faisoit la guerre à celui de Macédoine, avoient aboli par un décret tous les honneurs qu'ils lui avoient conférés. Attalus, au moyen des représentations de Polybe, parvint à faire casser le décret porté contre Eumenès, & à en faire publier un autre qui rétablissoit ce Prince dans toutes ses anciennes prérogatives. Les Achéens firent encore plus, ils joignirent des troupes à celles d'Attalus, & devinrent ennemis du Roi de Macédoine, auquel ils avoient jusqu'alors été attachés.

Au commencement du printemps, le Roi de Pergame mena aux Romains une escadre de vingt vaisseaux, & investit par mer & par terre la ville de Cassandrée. Il ne put s'en rendre maître, & les autres expéditions de cette campagne ne furent pas plus heureuses. Quelques Historiens prétendent qu'Eumenès en cette occasion ne rendit pas aux Romains tous les services qu'il auroit pû leur rendre, & que son zele pour eux étoit beaucoup diminué. On ignore la cause de son refroidissement; les uns pensent qu'il s'étoit reconcilié secrettement avec Persée; d'autres assurent que les

Romains eurent peu d'égards pour lui, & ne voulurent pas souffrir qu'il campât dans leurs retranchemens. Enfin, quel que fut le motif d'Eumenès, il prit subitement congé du Général Romain, & regagna ses Etats avec ses troupes. Persée profita d'un moment si favorable pour détacher le Roi de Pergame du parti des Romains, & il lui fit faire des propositions d'accommodement. Eumenès refusa de se liguer avec Persée, mais il promit de rester neutre, ou de reconcilier les Romains avec le Roi de Macédoine, si ce dernier donnoit une somme d'argent. Persée étoit aussi avare qu'Eumenès, & ne pouvant se résoudre à tirer cette somme de ses thrésors, il fit rompre les conférences. Le Roi de Pergame cacha avec soin le sujet des négociations, néanmoins les Romains le soupçonnerent fortement, & sans lui faire connoître leur ressentiment, ils comblerent de faveurs Attalus qui s'étoit distingué dans le cours de la guerre.

Cependant Eumenès, après l'entiere destruction de la Macédoine, envoya son frere Attalus à Rome témoigner au Sénat la joye qu'il ressentoit du succès des armes Romaines, & demander du secours contre les Gaulois Asiatiques. Le Sénat fit une réception favorable à Attalus, & plusieurs Romains lui firent entendre que s'il vouloit demander la couronne de Pergame, il l'obtiendroit facilement, parce que la République étoit mécontente de la conduite d'Eumenès. Attalus fut ébranlé ; mais les représentations d'un Médecin de sa suite nommé Stratius, le firent rentrer en lui-même, & il se contenta d'exposer au Sénat assemblé le sujet de son voyage, sans rien ajouter sur ce qui le regardoit personnellement. Les Sénateurs surpris de sa modération, s'imaginerent qu'il attendoit une audience secrette pour parler de ses prétentions. Prévenus de cette idée, les Romains lui accorderent tout ce qu'il désiroit, & lui firent des présents considerables. Attalus satisfait de son voyage partit de Rome, & son départ irrita tellement le Sénat, qu'il déclara libres les villes d'Enus & de Maronée, qu'il avoit données à Attalus, & envoya des Ambassadeurs aux Gaulois, pour les animer de plus en plus contre le Roi de Pergame. Eumenès instruit par son frere de ce qui s'étoit passé à Rome, crut devoir aller lui-même détruire les mauvaises impressions qu'on avoit prises à son sujet. Le Sénat informé de son approche fit aussitôt une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu à tous les Rois d'entrer dans la ville de Rome, & fit partir un Questeur qui trouva Eumenès à Brindes, lui signifia la nouvelle Ordonnance, & lui commanda de la part du Sénat de quitter sur le champ l'Italie, s'il n'avoit rien à proposer. Le Roi de Pergame outré d'une pareille insulte, reprit en diligence le chemin de ses Etats, & persuadé que le refroidissement des Romains encourageroit ses ennemis à se jetter sur son Royaume, il leva une nombreuse armée, chassa les Gaulois, & envahit la Galatie & la Bithynie.

Prusias, Roi de Bithynie, fit de grandes plaintes de cette irruption, & informa le Sénat de l'alliance qu'Eumenès avoit faite avec Antiochus, Roi de Syrie, & de la protection qu'il accordoit à ceux qui se déclaroient ennemis des Romains. Les Ambassadeurs des Gaulois, des Selgensiens & de plusieurs villes d'Asie, accuserent aussi le Roi de Pergame d'avoir entretenu des correspondances avec Persée. Eumenès averti de ce qui se tramoit contre

ROYAUME DE PERGAME.

lui, & appréhendant de se voir attaqué tout à la fois par les Romains, les Gaulois & le Roi de Bithynie, chargea Attalus & Athénée ses deux freres d'aller plaider sa cause à Rome. Les deux Princes eurent lieu d'être contents de la réception qu'on leur fit; mais ils ne purent détruire les soupçons qu'on avoit contre Eumenès, & le Sénat envoya après eux en Asie Caius Sulpitius & M. Sergius, pour s'instruire des liaisons du Roi de Pergame avec celui de Syrie. Sulpitius fit publier qu'il écouteroit à Sardes toutes les plaintes qu'on feroit contre Eumenès, & ce Prince, à qui l'âge ôtoit les moyens de se venger d'un semblable affront, dépêcha de nouveau son frere Attalus, qu'il pria d'engager les Romains à le laisser achever tranquillement le reste de sa vie. Attalus fit tous ses efforts pour obtenir du Sénat ce qu'Eumenès demandoit: on refusa d'écouter ses raisons, & il s'en retourna à Pergame avec le chagrin d'avoir fait un voyage inutile. Il n'y avoit pas long temps qu'il étoit de retour, lorsqu'Eumenès fut attaqué de la maladie dont il mourut. Ce Monarque avoit eu un fils de Stratonice son épouse, mais comme il n'étoit encore qu'un enfant, il céda le thrône à Attalus, & le pria d'épouser la Reine mere du jeune Prince. Eumenès, suivant le sentiment de plusieurs Historiens, fut sur le thrône environ trente-neuf ans, & recula considérablement les bornes de ses Etats. On admire l'union qui regna toujours entre lui & ses freres, & à ce sujet on rapporte de ce Prince cette maxime: *Si mes freres*, disoit-il, *me traitent en Roi, je les traiterai en freres; s'ils me traitent en freres, je les traiterai en Roi.*

ATTALUS II.

159.

La grande jeunesse du fils d'Eumenès, le testament de ce Prince, & l'estime des Pergaméniens pour Attalus, tout en un mot concourut à le placer sur le thrône. Le Royaume étoit sur le point de sa ruine, & il ne falloit pas moins que l'habileté & la prudence du nouveau Monarque pour le soustraire au danger dont il étoit menacé. Démétrius, Roi de Syrie, Prusias, Roi de Bithynie, & les autres Souverains de l'Asie Mineure méditoient la conquête de Pergame, & Ariarathe, Roi de Cappadoce, qui prenoit seul les intérêts des Attalides, étoit occupé à défendre ses propres Etats envahis par Oropherne. Telles étoient les fâcheuses occurrences dans lesquelles Attalus prit possession de la couronne. Il signala les commencements de son regne en chassant Oropherne de la Cappadoce, & en y rétablissant Ariarathe, frere de Stratonice sa femme. Ariarathe reconnoissant des services que son beau-frere lui avoit rendus, promit de lui fournir des troupes contre Prusias, Roi de Bithynie, qui étoit entré dans le Royaume de Pergame. Ce secours ne put néanmoins empêcher Attalus d'être défait dans une bataille, & Prusias poursuivant ses avantages, mit le siége devant Pergame. Quelques Auteurs prétendent que le Roi de Bithynie se rendit maître de cette Place, mais il y a toute apparence qu'ils se trompent; car Attalus défendoit en personne sa capitale, & si elle eût été prise, il n'auroit pû éviter de tomber au pouvoir de son ennemi, circonstance dont il n'est fait mention par aucun Ecrivain. Prusias vraisemblablement se contenta de ravager les environs de Pergame, voyant qu'il lui étoit impossible de s'emparer de cette ville, & pilla le Temple d'Esculape.

Le Roi de Pergame aussitôt après sa défaite, avoit envoyé à Rome son frere Athénée, & ce Prince, malgré ses représentations, n'avoit pu persuader le

le Sénat de l'injustice de Prusias. Les Romains convaincus que le Roi de Pergame étoit l'aggresseur, ne voulurent point écouter ses plaintes, & ils paroissoient même disposés à se déclarer contre lui, si Lentulus ne fût venu à bout de dissiper leurs soupçons. Le Sénat revenu enfin de sa premiere erreur, dépêcha aussitôt Claudius Cento, Lucius Hortensius, & Caius Aruncuteius, avec ordre de travailler à rétablir la bonne intelligence entre les Rois de Pergame & de Bithynie. On vit alors clairement la mauvaise volonté de Prusias, car il refusa tout accommodement, & sans respecter la présence des Députés de Rome, il assiégea la ville de Pergame où ils étoient enfermés. La vigoureuse résistance des Pergaméniens rendit inutiles les efforts du Roi de Bithynie, qui se rabattit avec aussi peu de bonheur sur la ville d'Elée. Prusias aigri par tant de mauvais succès, jetta sa fureur sur les Temples qu'il rencontra, & réduisit en cendres ceux de Diane & d'Apollon. Les maladies qui lui enleverent la plus grande partie de son armée furent regardées comme une punition céleste, & le forcerent à retourner dans ses Etats.

ROYAUME DE PERGAME.

Attalus profita de l'absence de Prusias pour se mettre en état de lui résister, & il obtint de puissants secours de la part d'Ariarathe & de Mithridate. Cependant les Députés Romains avoient rendu compte de la conduite du Roi de Bithynie, & le Sénat irrité contre ce Prince, envoya de nouveaux Députés au nombre de dix pour l'obliger à conclure la paix. Ces Romains partirent malgré la rigueur de la saison, & vers la fin de l'hyver ils eurent une entrevûe avec Attalus, qu'ils trouverent à la tête d'une armée nombreuse, & prêt à entrer sur les terres de Prusias. Le Roi de Pergame, à la priere des Romains, consentit à suspendre sa marche, & les Députés poursuivirent leur route jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés auprès du Roi de Bithynie. Ce Prince rejetta avec tant de hauteur les propositions des Romains, que ceux-ci fatigués de ses contestations, lui déclarerent que la République renonçoit à son alliance, & partirent sur le champ. Prusias commençant à craindre le ressentiment des Romains, courut après les Ambassadeurs, & employa même les bassesses pour les appaiser. Toutes ses supplications furent inutiles, les Romains furent inflexibles, & se tendirent au camp d'Attalus. Ils engagerent ce Monarque à se contenter de défendre ses frontieres, & à ne point attaquer les pays dépendants de la Bithynie.

Les Députés se partagerent ensuite, & allerent exhorter les Puissances de l'Asie à prendre les armes contre le Roi de Bithynie. Les habitants de Rhodes, de Cyzique & de quelques autres Places maritimes équiperent des vaisseaux, & les envoyerent au secours d'Attalus, qui en forma une flotte de quatre-vingt bâtiments, dont il donna le commandement à son frere Athénée, avec ordre de ravager les côtes de Bithynie. Athénée ayant suivi exactement les volontés de son frere, Prusias ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de la soumission. En conséquence, il contesta foiblement sur les conditions que le Sénat lui fit proposer par trois nouveaux Ambassadeurs, & la paix se fit enfin entre les deux Rois. Le traité portoit, que Prusias livreroit sur le champ à Attalus vingt vaisseaux; qu'il payeroit cinq cents talents dans le cours de vingt ans, & que les deux Monarques

ROYAUME DE PERGAME.

rentreroient chacun en possession des pays qui lui avoient appartenu avant le commencement de la guerre. On stipula encore dans ce même traité, que le Roi de Bithynie, pour dédommager les habitants de Méthymne & ceux de quelques autres villes, des pertes que leur avoient causé les troupes Bithyniennes, leur donneroit cent talents. Ces conditions furent signées de part & d'autre; Attalus ramena ses troupes dans son Royaume, & Prusias évacua toutes les Places qu'il avoit prises pendant la guerre.

Le Roi de Pergame aussitôt après la conclusion de la paix, envoya à Rome le jeune Attalus son neveu, pour rendre graces au Sénat de la protection qu'il lui avoit accordée. Attalus étoit fils d'Eumenès, & l'héritier présomptif de la couronne de Pergame que son oncle lui conservoit. Il reçut des marques sensibles d'amitié & de distinction de la part du Sénat, qui le combla de riches présents, & lui fit rendre de grands honneurs dans toutes les villes par où il passa. Cependant Attalus résolu de perdre Démétrius dont il redoutoit la puissance, se joignit aux Rois d'Egypte & de Cappadoce pour placer sur le thrône de Syrie Alexandre Balas, que le Sénat Romain favorisoit. Démétrius, nonobstant le nombre de ses ennemis, remporta sur eux une victoire éclatante; mais il fut battu à son tour, & perdit le thrône & la vie. Le Roi de Pergame délivré d'un ennemi dangereux, songea à se défaire de Prusias, le seul voisin qu'il eût alors à craindre. Nicomede, fils aîné du Roi de Bithynie, fut celui sur lequel Attalus jetta les yeux pour parvenir au but qu'il se proposoit. Ce jeune Prince, héritier présomptif de la couronne, étoit l'objet de l'affection & des vœux de tous les Bithyniens, qui étoient las du gouvernement dur & tyrannique de Prusias. Ce Monarque naturellement défiant & pressé encore par les vives sollicitations d'une seconde femme, qui vouloit faire monter ses enfants sur le thrône, prit des mesures pour perdre Nicomede. Néanmoins n'osant le sacrifier ouvertement, il commença par l'éloigner, & il l'envoya à Rome demander la remise de ce qui restoit à payer à Attalus. Nicomede partit accompagné d'un Seigneur de la Cour nommé Ménas, à qui Prusias avoit secrettement donné ordre de faire assassiner le Prince de Bithynie. Lorsque Nicomede eut exposé au Sénat le sujet de son arrivée, Andronicus, Ambassadeur du Roi de Pergame, plaida la cause de son maître, & empêcha les Romains d'accorder au Roi de Bithynie ce que son fils demandoit. Nicomede avoit cependant sçu gagner les bonnes graces des Romains, & Ménas craignant de s'attirer leur ressentiment en exécutant les ordres de Prusias, aima mieux les découvrir au Prince. Andronicus ayant été admis dans la confidence, exhorta Nicomede à prendre le titre de Roi, & lui promit des secours de la part du Roi de Pergame. Nicomede ne balança pas à accepter les offres d'Andronicus, & il se rendit dans les Etats d'Attalus, accompagné des deux Ambassadeurs & d'une suite nombreuse. Le Roi de Pergame le reçut avec beaucoup de magnificence, lui fournit des troupes, & marcha en personne contre Prusias. Ce malheureux Monarque, après s'être défendu quelque temps, fut pris dans Nicomédie où il s'étoit réfugié, & fut tué de la main de son propre fils, qui prit aussitôt possession de la couronne.

Le Royaume de Pergame ne jouit pas long-temps du repos que la mort de Prusias sembloit devoir lui procurer. La femme du Roi de Bithynie

s'étoit retirée auprès de Diégulis son pere, Roi d'un Canton de la Thrace, & elle avoit animé ce dernier à venger sur Attalus le meurtre de Prusias. Diégulis ravi d'avoir un prétexte plausible pour agrandir ses Etats, assiégea Lisymachie, qui appartenoit alors au Roi de Pergame, & prit cette ville d'assaut. Il y exerça des cruautés, dont on trouve peu d'exemples dans l'Histoire. La dureté avec laquelle il traitoit ses propres sujets, l'en fit bientôt abandonner; de sorte qu'Attalus, dont la conduite étoit totalement opposée à celle de ce Prince, fit la conquête du Royaume de Diégulis qui, suivant quelques Auteurs, tomba vivant au pouvoir du Roi de Pergame. Dans le temps qu'Attalus étoit occupé à faire la guerre au Roi de Thrace, il envoya des troupes aux Romains contre Andriscus, qui se disoit fils de Persée, Roi de Macédoine. Ce fut la derniere entreprise à laquelle Attalus eut quelque part, car ce Prince se livra entierement à l'oisiveté & aux plaisirs jusqu'au moment de sa mort, qui arriva dans la vingtieme année de son regne, & la quatre-vingt-deuxieme de son âge. Ses grandes qualités le firent adorer de ses sujets & respecter des Etrangers, & aucun Monarque de sa famille ne travailla aussi efficacement que lui au bonheur du peuple, & à la splendeur du Royaume. Il bâtit plusieurs villes considerables, parmi lesquelles on compte Ella, Attalie, Eumeneia & Philadelphie. Royaume de Pergame.

Attalus III. fils d'Eumenès & neveu du feu Roi, n'eut pas plutôt la couronne sur la tête qu'il commença à exercer des cruautés & des injustices. Il fit massacrer la plûpart des Grands de sa Cour, & n'épargna pas même ses plus proches parents, accusant les uns & les autres d'avoir abrégé les jours de sa mere Stratonice, & ceux de sa femme Bérénice ou Arsinoé. Ce prétexte n'avoit néanmoins aucune apparence de raison; Stratonice étoit parvenue jusqu'à une extrême vieillesse, & Bérénice depuis long-temps se trouvoit attaquée d'une maladie incurable. Quelques Historiens avancent qu'Attalus fit empoisonner son oncle & son bienfaiteur, & ce sentiment semble d'autant mieux fondé, que ce Prince cultivoit avec soin les plantes les plus venimeuses, dont il essayoit les effets même sur ses amis. Une telle conduite éloigna bientôt de sa Cour tous ceux qui auroient dû s'y trouver, & le Roi réduit à la solitude, fit réflexion sur le sang qu'il avoit versé injustement, & s'abandonna à une si grande mélancholie, qu'il ne voulut plus porter que des habits de deuil; qu'il laissa croître sa barbe & ses cheveux, & s'enferma dans les murs de son Palais, dont il bannit les plaisirs qui auroient pu calmer ses inquiétudes. Il forma le projet d'élever en l'honneur de sa mere un superbe monument, & il y travailla lui-même avec tant d'attache, que la chaleur de son travail & l'ardeur du soleil lui causerent une maladie qui l'emporta au bout de sept jours. Il regna cinq ans, suivant Strabon, & son extrême tendresse pour sa mere lui mérita le surnom de *Philometor.* Il ne laissa point d'enfants de Bérénice sa femme, & fit un testament, par lequel il instituoit le peuple Romain héritier de ses biens. Attalus III. 138.

En vertu des dernieres dispositions d'Attalus, la République Romaine s'empara des Etats de ce Prince, qu'elle réduisit en Province. Cependant Aristonicus, fils naturel d'Eumenès & de la fille d'un joueur de Cithare, chercha à revendiquer ses droits sur la couronne de Pergame, & assembla Aristonicus aspire à la couronne.

ROYAUME DE PERGAME.

une nombreuse armée. Les Pergaméniens attachés à la famille des Attalides, & accoutumés à la domination Royale, n'eurent pas de peine à se déclarer en faveur d'Aristonicus. Myndus, Samos, Colophon & quelques autres villes refuserent de le reconnoître; mais elles furent assiégées, & elles se soumirent. Les troupes d'Aristonicus commirent tant de désordres dans les villes où elles étoient entrées, que les autres, dans la crainte d'éprouver les mêmes malheurs, appellerent à leurs secours les Rois de Cappadoce & de Bithynie, & par ce moyen arrêterent les progrès du nouveau Roi. Les légions Romaines arriverent alors en Asie sous la conduite de Publius Licinius Crassus, livrerent une bataille à Aristonicus, & furent défaites. Quelques Auteurs prétendent que l'armée Romaine ne combattit pas; que Crassus tomba seulement dans une embuscade, & y périt malheureusement. Sa tête fut portée à Aristonicus, qui en prit le crâne, le fit revêtir d'or, & se livra à la joye d'avoir remporté la victoire sur ses ennemis. Sa satisfaction ne fut pas néanmoins de longue durée; Perpenna, qui prit le commandement de l'armée après la mort de Crassus, attaqua le Roi de Pergame, tailla ses troupes en pieces, & le fit prisonnier.

Les Pergaméniens, malgré la captivité d'Aristonicus & la victoire de Perpenna, continuerent à se défendre contre les Romains. Perpenna n'eut pas la gloire de les subjuguer; il mourut, & laissa à Aquilius, son successeur, le soin de terminer la guerre. Le nouveau Général s'empara en peu de temps de toutes les villes qui faisoient résistance, & aussitôt qu'il eut soumis tout le Royaume, le Sénat lui associa neuf Commissaires chargés de regler les affaires de Pergame. Ils en firent une Province Romaine qu'ils diviserent en plusieurs Cantons dépendants de la capitale, où le Préteur Romain devoit fixer son séjour. Toute cette Province contenoit la Lydie, la Carie, l'Hellespont & les deux Phrygies, & quelques-uns de ces pays furent donnés aux Rois qui avoient aidé à en faire la conquête. Aquilius emmena à Rome l'infortuné Aristonicus, qui, après avoir orné le triomphe

Mort d'Aristonicus. 129.

de son vainqueur, fut immolé par ordre du Sénat aux mânes de Licinius Crassus. Ce Prince fut le dernier des Attalides qui occuperent le thrône de Pergame environ cent cinquante-quatre ans.

Fin de l'histoire de Pergame.

CHAPITRE VII.

ROYAUME DE BITHYNIE.

LA Bithynie, connue anciennement sous le nom de Bébrycie, étoit bornée à l'Occident par le Bosphore de Thrace, & par une partie de la Propontide; au midi par le fleuve Rhyndacus & le Mont Olympe; au Septentrion par le Pont-Euxin, & à l'Orient par le fleuve Parthénius. Ptolémée étend de ce dernier côté les limites de la Bithynie jusqu'à Citorum sur la

côte, & jusqu'à Juliopolis en avançant dans le pays, comprenant sous le nom de Bithynie quelques Provinces appartenantes, suivant d'autres Géographes, à la Galatie & à la Paphlagonie. La Bithynie fut habitée dans les premiers temps par les Bébryces, les Mariandyniens & d'autres peuples. Royaume de Bithynie.

Sous le regne de Ninus, Roi d'Assyrie, qui, suivant Diodore de Sicile, fit la conquête de la Bithynie, les habitants de ce pays, au rapport du même Ecrivain, avoient leurs propres Souverains. Appien compte quarante-neuf Rois de Bithynie avant que les Romains fussent entrés en Asie. Les Bithyniens soumis aux Lydiens furent ensuite subjugués par les Perses, sous la domination desquels ils demeurerent jusqu'au regne d'Alexandre le Grand. Cependant, quoique dépendants des Perses, les Bithyniens étoient gouvernés par leurs Rois particuliers, qui sans doute payoient tribut, & se regardoient comme vassaux du Roi de Perse. Quelques Ecrivains prétendent que les Bithyniens n'avoient pas alors des Rois, mais seulement des Gouverneurs; sentiment que Memnon & Strabon contredisent en avançant formellement que Dæsalcès, Botiras & Bas ont rempli le thrône de Bithynie, lorsque les Perses étoient encore maîtres absolus de l'Orient. Ces Souverains à la vérité obéïssoient d'abord en esclaves aux ordres de la Cour de Perse. Ils furent obligés de suivre Xerxès dans son expédition contre les Grecs, & ne purent obtenir le commandement de leurs propres troupes.

Après la bataille du Granique Alexandre le Grand confia le gouvernement de la Phrygie & des pays voisins à Calas, un de ses Capitaines. Celui-ci médita la conquête de la Bithynie, & y pénetra bientôt à la tête d'une nombreuse armée. Bas, Roi de ce pays, leva des troupes en diligence, & sûr de l'affection de ses sujets, il ne désespera pas remporter la victoire. Son attente ne fut point trompée; les Bithyniens secondant la valeur de leur Roi, mirent en déroute les phalanges Macédoniennes, & Bas sçut ainsi dissiper l'orage qui menaçoit son Royaume. Alexandre alors trop occupé à la poursuite de Darius, ne songea pas à se venger du Roi de Bithynie, & ce Prince gouverna paisiblement ses Etats jusqu'à sa mort, qui arriva dans la soixante & onzieme année de son âge, & la cinquantieme de son regne.

Zipétès, fils de Bas, monta sur le thrône à la mort de son pere, & parvint à la couronne dans les circonstances les plus fâcheuses. Alexandre étoit de retour à Babylone, & selon toutes les apparences, il se préparoit à s'emparer de la Bithynie, Royaume dépendant de l'Empire des Perses, lorsqu'une mort imprévûe arrêta tous ses projets, & délivra Zipétès d'un ennemi redoutable. Les Chefs de l'armée Macédonienne, trop occupés de leurs intérêts, se firent une cruelle guerre, & à la faveur de ces divisions intestines, le nouveau Roi de Bithynie, eut le temps de s'affermir dans la possession de ses Etats. Il fit quelqu'entreprise sur les villes de Chalcedoine & d'Astacus, qui avoient appartenu à ses ancêtres; mais Antigone, le plus puissant des Capitaines Macédoniens, le força à renoncer à ses desseins & à faire un traité, par lequel Zipétès s'engageoit à retirer ses troupes, & à ne plus inquiéter désormais les Républiques d'Astacus & de Chalcedoine. Diodore de Sicile en parlant de cet évenement, le place dans la 315e. année avant J. C. Les ligues qui se formerent bientôt après contre Antigone, l'empêcherent de veiller à l'observation des articles du traité, & Zipétès Zipétès.

ROYAUME DE BITHYNIE.

ne manqua pas de profiter de l'occupation de ce Prince pour inquietter de nouveau les Chalcédoniens. Ceux-ci outrés des dégâts que faisoient chez eux les troupes du Roi de Bithynie, formerent une armée nombreuse de Thraces, firent une irruption dans les Etats de Zipétès, & y porterent le ravage & la désolation. Ils auroient sans doute réduit le Royaume aux dernieres extrémités, s'ils n'eussent donné dans une embuscade que Zipétès leur avoit dressée, & où la plus grande partie de leur armée fut taillée en pieces. Le Roi de Bithynie pouvoit poursuivre ses avantages, & il paroissoit disposé à le faire, lorsque la sollicitation des Byzantins qu'il vouloit ménager, l'obligea à abandonner nne conquête presque certaine. D'ailleurs, il étoit contraint de songer à la défense de ses propres Etats; Lysimaque déjà maître de la Thrace, avoit fait une étroite alliance avec les Héracléens, & menaçoit d'envahir la Bithynie. Zipétès remporta plusieurs avantages sur eux, & conquit plusieurs Places dépendantes d'Héraclée. Il les garda peu de temps, & la guerre qu'il eut dans la suite à soutenir contre Antiochus, Roi de Syrie, l'empêcha de reprendre ces villes. Zipétès, dans une bataille que Patrocle, Général Syrien, lui livra, demeura vainqueur, & força Antiochus à laisser la Bithynie tranquille. Cet exploit fut le dernier de Zipétès, qui mourut vers la soixante & seizieme année de son âge, & la quarante-septieme de son regne.

NICOMEDE I.

Ce Prince laissoit plusieurs enfants, & Nicomede, qui étoit l'aîné, lui succéda. Les commencements de son regne donnerent une idée peu favorable de son caractere; car il fit massacrer ses freres, à l'exception d'un seul nommé Zybéas, qui trouva le secret de se dérober à la mort. Ce dernier s'empara d'une portion de la Bithynie, où il commanda en Souverain, & fit la guerre à son frere. Nicomede obligé de se défendre contre Zibéas, apprit qu'Antiochus se préparoit à l'attaquer, & la vûe de tant de dangers lui fit rechercher l'amitié des habitants d'Héraclée. Ceux-ci redoutant la puissance & l'ambition du Roi de Syrie, oublierent les sujets de plaintes que le feu Roi de Bithynie leur avoit donnés. Ils consentirent volontiers à faire une ligue avec Nicomede, & y firent entrer les Républiques de Byzance, de Thios & de Chalcédoine. Le Roi de Bithynie, que ces alliances ne rassuroient pas encore suffisamment, envoya des Ambassadeurs aux Gaulois, avec les instructions les plus propres à lui concilier l'affection des Chefs & des Soldats. Les Ambassadeurs joignirent les Gaulois dans des circonstances favorables; ces peuples souhaitoient passer en Asie, & les propositions qu'on leur faisoit de la part de Nicomede leur en offroient les moyens. Ils ne balancerent pas à les accepter, &, suivant Memnon, voici quels furent les articles du traité: » Les Gaulois promettoient un attachement inviolable aux intérêts de Nicomede & à ceux de ses successeurs; » ils s'engageoient de plus à ne contracter aucune autre alliance que de concert avec lui, & à n'avoir que les mêmes amis & les mêmes ennemis; ils consentoient aussi à marcher au secours des habitants de Byzance, » de Thios & de Ciéros, & à les défendre généralement contre tous ceux » qui entreroient à main armée dans les terres dépendantes de ces différentes Républiques. «

Les Gaulois arrivés en Bithynie rendirenr de grands services à Nicomede;

ROYAUME DE BITHYNIE.

ils forcerent Zybéas à abandonner la Bithynie, & firent rentrer sous l'obéissance de leur Souverain légitime, les Provinces qui s'y étoient soustraites. Les Alliés du Roi de Bithynie ne retirerent pas moins d'avantages du secours que leur avoient amené les Gaulois, à qui ils durent la conservation de leur liberté. Antiochus voulut en vain s'avancer dans la Bithynie; il fut toujours repoussé, & redoutant la valeur des Gaulois, il consentit à faire la paix avec Nicomede. Ce Prince délivré de tous ses ennemis, récompensa les Gaulois en leur cédant cette partie de l'Asie Mineure qui, d'après eux, fut appellée Gallo-Grece & Galatie. Quelques Ecrivains prétendent que ces peuples garderent la Galatie malgré Nicomede; mais la paix & l'union qui regnerent entre les Gaulois & les Bithyniens, sembleroient détruire le sentiment de ces Auteurs. Le Roi de Bithynie profita de la paix dont ses peuples jouissoient pour travailler à leur bonheur, & à l'embellissement de ses Etats. Il bâtit la ville de Nicomédie, que quelques Ecrivains croyent avoir été élevée sur les ruines d'Astacus. Memnon néanmoins dit positivement que Nicomédie étoit située vis-à-vis la ville d'Astacus. Quoi qu'il en soit, Nicomede se plut à embellir la ville qu'il fonda; elle devint la résidence ordinaire des Rois de Bithynie, & la capitale de tout le Royaume. Nicomede avoit épousé en premieres noces une Phrygienne, nommée Cosingis par Pline, & Dizitélé par Tzetzès. Il eut de cette Princesse un fils appellé Ziélas, & une fille connue sous le nom de Lysandra. La seconde femme du Roi de Bithynie étoit Etazeta, & elle eut un fils qu'elle songea à mettre sur le thrône au préjudice de Ziélas, héritier présomptif. La tendresse que Nicomede avoit pour son épouse, l'engagea à se prêter à ce qu'elle désiroit, & fut cause en quelque sorte son fils aîné quitta la Cour & se retira en Arménie. La Reine ne manqua pas de publier que l'évasion de Ziélas cachoit de mauvais desseins, & elle parvint à le ruiner tellement dans l'esprit de son pere, que ce Monarque fit un testament, par lequel il appelloit à sa succession l'aîné de ses enfants du second lit. Pour engager les Puissances à soutenir ses dernieres volontés, il s'efforça à mettre dans les intérêts du successeur qu'il se choisissoit Antigone Gonatas, Ptolémée, & les Républiques d'Héraclée & de Byzance. Nicomede mourut vraisemblablement quelque temps après; on ignore la durée de son regne & l'époque de sa mort : quelques Ecrivains seulement la fixent à l'année 250. avant J. C.

ZIELAS.

Aussitôt après la mort de Nicomede, les partisans de Ziélas le presserent tellement de se rendre en Bithynie, que ce Prince se mit en marche à la tête de quelques troupes Arméniennes qui voulurent bien suivre sa fortune. Il engagea les Gaulois à prendre son parti, & s'avança avec eux, résolu d'appuyer ses prétentions par la force des armes. Cependant Etazeta travailloit efficacement à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi : elle implora l'assistance des Princes & des Républiques nommés dans le testament de Nicomede; mais les habitants d'Héraclée furent ceux de tous les alliés qui la servirent avec le plus de zele. Les deux concurrents soutenus l'un & l'autre par de puissants secours, gagnerent & perdirent des batailles, & cette alternative de bons & de mauvais succès les détermina à faire entre eux un accommodement. Il y a lieu de croire que le Royaume de Bithynie fut alors



ROYAUME DE BITHYNIE. partagé entre les deux freres, qui regnerent tranquillement sur la portion qui leur échut. Ziélas, quoique redevable à la valeur des Gaulois de son établissement sur le thrône, commença à les redouter, & pour se tirer d'inquiétude, il invita les principaux de la Nation à un festin, dans lequel il devoit les faire massacrer. Les Gaulois informés de ce complot, se rendirent aux invitations du Roi, & prévinrent ses desseins en l'assassinant. Suivant quelques passages de divers Ecrivains, on pourroit placer la mort de Ziélas vers l'an 237. avant J. C.

PRUSIAS. Son fils Prusias lui succéda, & vint à bout de réunir sous sa puissance toute la Bithynie, qui avoit été partagée entre son pere & son oncle. Il étoit à peine affermi sur le thrône qu'il fit alliance avec les Rhodiens contre les Byzantins, dont il avoit sujet de se plaindre. Ces derniers réduits à demander la paix, l'obtinrent par la médiation de Cavarus, Roi des Gaulois. Les principaux articles du traité furent: Que les Byzantins aboliroient les droits établis sur les marchandises qui se transportoient dans le Pont, & que Prusias restitueroit à cette République les domaines, les châteaux, les prisonniers, les navires, les bois, les tuiles des Temples, & les machines de guerre trouvées dans les Places fortes dont il s'étoit emparé. Ce même Prince devoit obliger les Bithyniens à rendre aux laboureurs de la Mysie dépendants de Byzance, les effets dont ils s'étoient saisis pendant le cours de la guerre. Il paroît qu'on eut peu d'égards aux intérêts de Prusias dans ce traité, & on auroit lieu d'être surpris qu'il eût consenti à le signer, si on ne sçavoit pas qu'il craignoit les entreprises des Gaulois qui menaçoient ses Etats. En effet peu de temps après la conclusion de la paix, le Roi de Bithynie se vit obligé de marcher contre les Gaulois, qui ravageoient les frontieres de son Royaume. Il les défit dans une bataille qu'il leur livra, & fit main-basse sur les femmes & sur les enfants qui étoient restés dans le camp.

Prusias convaincu de la nécessité de chercher de puissants appuis, résolut de faire alliance avec Philippe, Roi de Macédoine, & dans cette vûe, il lui demanda en mariage sa sœur Apamée. Philippe alors en guerre contre les Romains & contre Attalus, Roi de Pergame, engagea Prusias à porter ses armes dans les Provinces soumises à Attalus. Le Roi de Bithynie n'eut pas plutôt mis le pied sur les terres du Roi de Pergame, que ce Monarque se hâta de repasser en Asie. On ignore les évenements de cette guerre, & différents Historiens parlent seulement de la paix qui fut conclue au bout de dix ans ou environ entre les Etoliens & Philippe. Attalus & Prusias furent compris dans le traité, & le Roi de Macédoine pour récompenser les services que son beau-frere lui avoit rendus, lui fit présent de Myrléa & de Cius, dont il s'étoit emparé. Prusias donna le nom d'Apamée à la premiere de ces villes, & fit porter le sien à la seconde. Il y a apparence que le Roi de Bithynie & Philippe ne vécurent pas long-temps encore en bonne intelligence, car lorsque les Romains porterent la guerre en Macédoine, Prusias n'y envoya aucun secours, & n'empêcha pas Attalus, comme il le pouvoit, d'aller joindre ses forces à celles des Romains.

Pendant l'absence du Roi de Pergame, Prusias fit quelques tentatives sur les villes qui appartenoient à la République d'Héraclée. Il se rendit maître de

ROYAUME DE BITHYNIE.

de Ciéros & de Tios, & assiégea la ville même d'Héraclée; mais en montant à l'assaut il eut la cuisse cassée, & les Héracléens ayant fait une vigoureuse sortie, les Soldats Bithyniens eurent beaucoup de peine à dégager leur Roi. Ils reprirent aussitôt la route de leur pays, & Prusias fut obligé de renoncer à ses desseins sur Héraclée. Peu de temps après son retour dans ses Etats, il reçut une Ambassade de la part d'Antiochus, qui cherchoit à l'attirer dans son parti & à l'animer contre les Romains. Prusias étoit disposé à écouter favorablement les Ambassadeurs Syriens, & il étoit prêt à embrasser les intérêts du Roi de Syrie, lorsqu'une lettre des Scipions le fit tout-à-coup changer de sentiment. Il congédia les Ambassadeurs sans leur faire de réponse satisfaisante, & promit aux Romains qu'il garderoit une exacte neutralité. Cependant Prusias mécontent par la suite de la conduite que les Romains avoient tenue à son égard après la défaite d'Antiochus, invita Annibal à fixer son séjour en Bithynie. Le Général Carthaginois ne balança pas à accepter les propositions de Prusias; il eut soin d'augmenter la haine que ce Prince portoit aux Romains, & le Roi de Bithynie n'auroit pas tardé à leur déclarer la guerre, si la mort n'eût renversé tous ses projets. Ce Monarque termina sa carriere dans un âge très-avancé, & son regne avoit été d'environ soixante ans.

PRUSIAS II.

Prusias II. prit possession de la couronne à la mort de Prusias I. Le nouveau Roi n'avoit aucune des qualités qui s'étoient fait admirer dans son prédécesseur, & loin d'imiter la valeur, la prudence & la fermeté de ce dernier, il ne cherchoit pas même à cacher sa timidité; & peu content de livrer lâchement Annibal aux Romains, il leur rendit des hommages qui dégradoient la dignité Royale dont il étoit revêtu. Peu de temps après son avenement au thrône, il attaqua Attalus, Roi de Pergame, à la sollicitation d'Annibal, qui fut chargé de la conduite de cette guerre. Le Général Carthaginois obtint du secours d'un Roi des Galates & de Philippe, remporta divers avantages, & il avoit lieu d'en esperer encore de nouveaux, lorsque les Romains prirent ombrage de ses succès. Ils envoyerent en Asie T. Flaminius, Scipion l'Africain & Scipion Nasica pour accommoder les differends entre Prusias & Eumenès, & demander qu'on leur remît Annibal entre les mains. Les Ambassadeurs instruits du caractere du Roi de Bithynie, employerent les menaces, & par ce moyen le forcerent à accepter la paix quelqu'onéreuse qu'elle fût, & à les rendre maîtres de la personne d'Annibal. Ce Général s'étoit enfermé dans un château, & voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être pris, il s'empoisonna. Prusias, après une action aussi indigne d'un Roi, cultiva avec soin l'amitié des Romains, leur fournit des troupes contre Persée, Roi de Macédoine, & alla lui-même complimenter le Sénat, lorsque la Macédoine fut réduite sous l'obéissance de la République. La bassesse avec laquelle Prusias rendit hommage aux Romains, le déshonora, & le fit mépriser de tous les autres Souverains. Peu de temps après son retour en Bithynie, Prusias projetta de faire tomber la couronne à un des enfants qu'il avoit eus d'un second lit, au préjudice de Nicomede son fils aîné. Les mesures qu'il prit en conséquence ne réussirent pas comme il l'avoit esperé, & lui firent perdre le thrône & la vie, comme on l'a vû dans l'histoire de Pergame.

ROYAUME DE BITHYNIE.

NICOMEDE II.

Nicomede, qui avoit trempé ses mains criminelles dans le sang de son propre pere, n'hésita pas à sacrifier ses freres à sa sûreté. De si terribles commencements font augurer que son regne fut dur, impitoyable & tyrannique. On en ignore les différents évenements; tout ce qu'on peut sçavoir au sujet de ce Prince est qu'il occupa long-temps le thrône, & suivant quelques Historiens, il en descendit de la même maniere qu'il en avoit fait descendre son pere, c'est-à-dire, qu'il fut assassiné par son fils Nicomede III.

NICOMEDE III.

Ce Prince étant entré en alliance avec Mithridate le Grand, envahit la Paphlagonie. Il rompit bientôt après avec Mithridate, & voulut s'emparer de la Cappadoce, dépendante alors du Roi de Pont; mais ce Monarque irrité de l'inconstance de Nicomede, entra dans ses Etats, le chassa du thrône, & y place Socrate son frere. Les Romains ennemis de Mithridate prirent le parti de Nicomede, le rétablirent dans son Royaume, & l'engagerent à ravager les terres du Roi de Pont. Ce dernier se contenta d'abord de se défendre, & marcha ensuite contre Nicomede, tailla son armée en pieces, & le força à chercher une retraite dans la Paphlagonie. Il y demeura caché jusqu'à ce que Sylla le remît en possession de la couronne. Nicomede ne goûta pas long-temps le plaisir d'être remonté sur le thrône; il mourut, & fut remplacé par son fils Nicomede IV.

NICOMEDE IV.

Quelques Historiens prétendent que Nicoméde III. n'eut pas d'enfants, & qu'il laissa son Royaume aux Romains; Appien est d'un sentiment contraire, il rapporte que Nicomede IV. succéda à son pere Nicomede III. & fut tendrement attaché à César. Au reste, il n'est fait aucune mention dans l'Histoire des actions de ce Prince; elles ne méritoient peut-être pas d'être transmises à la postérité. Il mourut sans laisser d'enfants mâles, & donna par testament son Royaume à la République Romaine. Cependant Musa, fille de ce Prince, réclama la couronne pour un fils qu'elle avoit, & qui s'appelloit aussi Nicomede. César plaida en vain la cause de Musa; le Sénat ne voulut rien céder de ses prétentions, & le Royaume de Bithynie resta soumis aux Romains jusqu'à la division de leur Empire. Il fut réduit en Province Romaine l'an 74. avant l'Ere Chrétienne; on la joignit d'abord au gouvernement de l'Asie, mais quelque temps après on en fit un département séparé. A l'égard de Nicomede, petit-fils de Nicomede IV. César lui conféra la dignité de Grand-Prêtre de Comane dans le Royaume de Pont, & en lui fut éteinte la race des Rois de Bithynie.

DISSERTATION

SUR LES DERNIERS ROIS DE BITHYNIE (1).

LE sçavant Henri de Valois, dans ses notes sur les extraits de Polybe qu'il avoit eus de M. Pereisc, est le premier qui se soit apperçu qu'il

(1) Ce morceau est extrait d'un manuscrit de feu M. le Baron de la Bastie, Associé Correspondant honoraire de l'Académie Royale des Belles-Lettres.

falloit distinguer deux Prusias, qu'on avoit mal à propos confondus jusqu'alors. Aux preuves qu'il en a données, on peut en ajouter une qui ne paroît pas moins décisive. Valere Maxime raconte que Prusias, Roi de Bithynie, avoit un fils de même nom que lui, qui n'avoit pas les dents séparées comme les autres hommes, mais en leur place un os continu. Voilà deux Prusias, pere & fils, bien marqués, & c'est de Prusias le Chasseur à qui il faut attribuer la singularité qu'on vient de rapporter. Pline, d'après Valere Maxime, fait mention de cette singularité, sans cependant remarquer, à l'imitation de cet Ecrivain, que le Prince en question portoit le même nom que son pere Prusias. Les raisons de M. de Valois ont paru bonnes à M. Vaillant qui, dans son histoire des Rois de Bithynie, a aussi reconnu deux Prusias.

Après Prusias II. M. Vaillant ne reconnoît plus que deux Nicomedes qui soient montés sur le thrône de Bithynie, en comptant même celui qui laissa son Royaume aux Romains. Ce sentiment, qui ne paroît aucunement vraisemblable, peut être réfuté par les raisons suivantes. Strabon compare les Nicomedes de Bithynie aux Prolémées d'Egypte, en ce que plusieurs Rois de ces deux pays avoient voulu porter le nom du premier qui avoit commencé à le rendre fameux. Cette comparaison auroit-elle quelque justesse, s'il n'y avoit eu dans la Bithynie que trois Nicomedes entremêlés avec Ziéla & les Prusias, tandis qu'on connoît plus de douze Prolémées en Egypte? De plus M. Vaillant est obligé de supposer que Nicomede, qui mourut l'an de Rome 663. & auquel son fils Nicomede Eupator succéda la même année avec l'agrément du Sénat, est le même que celui qui en 605. s'étoit révolté contre son pere Prusias II. & l'avoit fait tuer. Il ne sera pas difficile de montrer le peu de vraisemblance de ce trait historique.

Tite-Live raconte que l'an de Rome 587. après la défaite & la prise de Persée dernier Roi de Macédoine, Prusias II. se rendit à Rome accompagné de son fils Nicomede qu'il présenta au Sénat. Suivant le même Ecrivain, on fit faire à ce jeune Prince les mêmes dons qu'on avoit faits à Masgaba, fils de Massinissa. Ce récit suppose que Nicomede étoit alors un jeune homme au moins de douze ou treize ans, & par conséquent il devoit être né l'an 573. ou 574. D'ailleurs, Justin rapporte assez au long comment Nicomede se joignit à Mithridate pour s'emparer de la Paphlagonie, & de quelle façon Mithridate fit tuer en trahison le Roi de Cappadoce. Nicomede profita de la conjoncture, se saisit de ce Royaume, épousa Laodice veuve du Prince assassiné & sœur de Mithridate, & fut enfin chassé de sa nouvelle conquête par son beau-frere. Tous ces mouvements, ces expéditions, ces entreprises, ce second mariage, sont-ce les actions d'un homme de quatre-vingt-cinq ans? C'est l'âge que Nicomede auroit eu s'il avoit été le fils de Prusias; car ceci se passa l'an de Rome 660. Pline & les autres Auteurs qui ont parlé des vieillesses remarquables, auroient-ils oublié un Prince qui, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, faisoit des exploits aussi fameux, & trouvoit une Reine veuve qui ne faisoit pas difficulté de l'accepter pour époux? Les loix de la vraisemblance ne sont-elles pas violées, quand on veut que le même homme ait été mené à Rome par son pere l'an de Rome 588. & ait fait la guerre avec vigueur plus de soixante &

dix ans après. Si cela n'est pas vraisemblable, ne doit-on pas convenir que le fils de Prusias II. & d'Apamée, car c'est ainsi que la mere de Nicomede est appellée par Strabon & Etienne de Byzance, doit être distinguée du beau-frere de Mithridate, avec lequel la seule conformité de nom l'avoit pu faire confondre jusqu'à présent. Les sçavants Auteurs de l'histoire Romaine (1) ont apparemment senti ces difficultés, & c'est sans doute ce qui les a portés à distinguer le mari de Laodice, de Nicomede II. & à le faire petit-fils de Prusias. Mais on ne sçait pourquoi dans les notes qui accompagnent la narration qu'ils font des commencements de Mithridate, ils veulent que Nicomede, qui s'étoit emparé de la Paphlagonie & de la Cappadoce, soit le fils de Prusias, & que celui qui épousa Laodice ne fut que le fils de celui-là; quoiqu'il soit très-évident par le récit de Justin, que l'usurpateur de la Paphlagonie & de la Cappadoce étoit le même qui se maria avec la veuve d'Ariarathe.

Il est vrai qu'on ne sçauroit déterminer précisément en quelle année Nicomede II. surnommé Epiphanes, est mort, & en quel temps Nicomede III. lui a succédé; mais cela ne doit point surprendre, puisqu'on a perdu les *Bithyniques* d'Arrien qui auroient pu donner de grands éclaircissements. Les Historiens Romains n'ont parlé qu'en passant des Rois de Bithynie, & seulement autant qu'il étoit nécessaire pour faire entendre ce qu'ils avoient à dire sur les guerres des Romains en Asie, dans lesquelles ces Rois se trouvoient intéressés. D'ailleurs, nous n'avons gueres que des abrégés de tout ce qui s'est passé depuis l'an de Rome 588. où finit Tite-Live, jusqu'à la guerre contre Mithridate, si l'on en excepte le *Lybique* & *l'Ibérique* d'Appien, dans lesquels il n'est pas question des Rois de Bithynie.

Il y a à la vérité dans le *Mithridatique* d'Appien un passage qui paroît favoriser l'opinion de M. Vaillant, suivie par Dodwel & par plusieurs autres; car en parlant de Nicomede appellé *Eupator* par M. Vaillant, il le dit fils de Nicomede, qui étoit fils de Prusias; mais il faut qu'Appien ait omis une génération, trompé par la conformité des noms, ou que les Copistes du passage de cet Auteur ayent été peu exacts. Il est certain qu'Appien s'est exprimé plus exactement dans un autre passage, dans lequel il reconnoît que Prusias II. a eu quatre successeurs jusqu'à celui qui en mourant fit les Romains ses héritiers. Les mêmes Auteurs de l'histoire Romaine qui ont été cités plus haut, supposent que Nicomede II. suivant le texte, ou Nicomede III. selon les notes, fit son testament en faveur de Nicomede, qu'il avoit eu de la danseuse Musa, au préjudice de Nicomede le Débonnaire, son fils légitime, surnommé Socrate; & que le premier fit approuver ce testament par le Sénat. Cependant les Historiens ne disent pas un mot de ce testament, & encore moins que Musa fût une simple concubine, & son fils un enfant. Ces circonstances paroissent totalement de l'invention des Auteurs modernes; car par la harangue qu'Appien fait faire aux Ambassadeurs de Nicomede IV. pour détruire les plaintes des Députés de Mithridate, on voit que ce Prince haïssoit depuis long-temps le Roi de Bithynie,

(1) Les PP. Catrou & Rouillé.

& qu'il avoit engagé Socrate, frere de ce Monarque, à le chasser du thrône. Les Ambassadeurs de Nicomede ajouterent que Socrate jusqu'alors avoit été tranquille; qu'il avoit vû sans chagrin la couronne sur la tête de son frere aîné, & qu'il n'avoit pris les armes qu'après en avoir été vivement pressé par le Roi de Pont. Ce discours ne ressemble en aucune façon à celui qu'auroit tenu un homme dont la naissance se seroit trouvée équivoque.

Nicomede IV. fut chassé une seconde fois de ses Etats par Mithridate l'an de Rome *666.* & y rentra par le traité que celui-ci conclut avec Sylla l'an 670. Son attachement pour les Romains ne se démentit jamais. Il les servit de sa personne, & de ses forces dans toutes les guerres qu'ils eurent de son temps contre Mithridate; mais quoique M. Vaillant, & avant lui Onuphre, Panvini & autres ayent cru que ce fut lui qui en mourant, institua les Romains héritiers de ses Etats, il paroît hors de doute que ce fut son fils qui fit un testament en faveur des Romains. Ce dernier sentiment est celui de Sigonius, qui à la vérité ne cherche pas à l'appuyer; mais M. la Bastie y supplée par la preuve suivante: Le Roi Nicomede, dont les Romains hériterent, mourut sans enfants, comme Appien le dit formellement. Nicomede IV. au contraire avoit laissé des enfants, puisqu'il est fait mention d'une de ses filles dans un passage de Suétone, où cet Ecrivain rapporte que César plaida avec beaucoup de zele, la cause de Nysa, fille de Nicomede. Or le Nicomede dont il fut question dans le discours que César prononça dans le Sénat, ne pouvoit être que Nicomede IV. que les Romains avoient rétabli deux fois dans ses Etats, & chez lequel César avoit séjourné quelque temps. Il est donc évident que ce Prince ne mourut pas sans enfants, puisque Nysa étoit sa fille, & qu'elle lui survécut.

Tout ce qu'on a vû jusqu'ici touchant la distinction des Nicomedes, se trouve confirmé par un passage d'Appien, qui reconnoît clairement qu'après la mort de Nicomede, fils de Prusias II. son fils Nicomede surnommé Philopator, lui succéda, & que ce fut le petit-fils de celui-ci qui laissa ses Etats aux Romains par testament. On voit qu'Appien nomme d'abord pour successeur de Prusias II. Nicoméde, communément appellé Epiphanes, qu'il fait succéder à ce dernier Nicomede Philopator, & qu'il déclare que ce ne fut que par le testament du petit-fils de ce Philopator, que les Romains hériterent de la Bithynie. On peut donc s'appercevoir qu'Appien parle exactement de quatre Nicomedes qui ont regné après Prusias II. sans compter Nicomede le Débonnaire, dont il ne fait pas mention en cet endroit, sans doute parce qu'il n'étoit consideré que comme un usurpateur. Il y auroit encore lieu de croire que la fille de Nicoméde IV. dont César défendit la cause, est mal appellée Nysa dans Suétone, & qu'elle devoit se nommer Musa comme son ayeule; car nous ne connoissons d'autre Nysa dans ces temps-là que la sœur de Mithridate, dont Plutarque a parlé dans la vie de Lucullus. On trouve encore que César donna le sacerdoce de Bellone dans la ville de Comane en Cappadoce, à un Nicomede Bithynien, issu de la race des Rois de Cappadoce. La conformité de nom, l'épithete de *Bithynus* feroient penser que ce Nicomede auroit pû tirer son extraction paternelle des Rois de Bithynie, & la maternelle de ceux de Cappadoce. Tout cela se rencontreroit à point nommé en un fils de Nicomede III. & de Laodice.

ROYAUME DE BITHYNIE.

sa derniere femme, veuve d'Ariarathe. On a fait mention, plus haut, de ce mariage, & la Chronologie n'est point contraire à cette idée, puisque ceci se passoit l'an de Rome 707. & que Nicomede avoit épousé Laodice l'an 659. ou 660. Cependant on ne présente cette opinion que comme une conjecture où il se trouve beaucoup de probabilité.

Je crois devoir terminer cet éclaircissement par le Canon chronologique donné aussi par M. le Baron de la Bastie. Ce Canon, comme il le remarque lui-même, sert à remettre sous les yeux tous les points qu'il a discutés.

	Époque, An. de Rome.
Nicomede I. succede à son pere Zipétès.	473.
Fondation de Nicomédie, selon Eusebe, suivi par Usserius & les autres Chronologistes.	487.
Prusias I. meurt, & Prusias II. lui succede après l'an. . .	571.
Prusias II. va à Rome avec Nicomede II. son fils. . . .	587.
Nicomede II. commence à regner, & fait tuer Prusias II.	606.
Nicomede II. meurt, son fils Nicomede III. lui succede. On ne sçait pas précisément en quelle année.	
Nicomede III. ayant fait alliance avec Mithridate, se rend maître de la Paphlagonie.	658.
Nicomede III. pour éluder les ordres du Sénat, met son fils sur le thrône de Paphlagonie, & le fait appeller Pylæmenes.	659.
Nicomede III. épouse Laodice, veuve d'Ariarathe, s'empare de la Cappadoce, & en est chassé par Mithridate. .	660.
Nicomede III. est obligé d'abandonner la Paphlagonie, par ordre de Sylla, alors Propréteur de Cilicie.	661.
Nicomede III. meurt, son fils Nicomede IV. lui succede.	663.
Nicomede IV. est chassé par son frere Nicomede V. dit le Débonnaire, aidé par Mithridate.	664.
Mithridate fait tuer Nicomede V. Nicomede IV. remonte sur le thrône.	665.
Nicomede IV. est de nouveau chassé par Mithridate. .	666.
En conséquence de la paix conclue entre Sylla & Mithridate, Nicomede IV. rentre dans ses Etats.	670.
César passe par la Bithynie, & séjourne quelque temps chez Nicomede IV.	673.
Nicomede IV. meurt, laissant pour successeur un fils appellé aussi Nicomede, & une fille nommée Musa. . .	
Nicomede VI. dernier Roi de Bithynie, meurt sans enfants, & fait les Romains héritiers de ses Etats. . .	679.
C. Papirius Carbon, Proconsul de Bithynie . . 695.	696. 697.
C. Vibius Pansa gouverne la Bithynie en qualité de Proconsul.	709.

Fin de l'histoire de Bithynie.

CHAPITRE VIII.

Royaume de Carie.

On a si peu de lumieres sur l'histoire & l'origine des premiers habitants de la Carie, contrée de l'Asie Mineure, que je crois devoir garder le silence à ce sujet. Les villes, qui par la suite des temps composerent le Royaume de Carie, étoient, Mylases ou Mylasa, Alabanda, Cryassa, Idrias, Euromus, qui donna son nom à une Province du pays, Chrysaoris, connue depuis sous le nom de Stratonicée (1), Syrna, Halicarnasse, Myndus, Cos, Nisyros, Calydna & quelques autres.

La nécessité de se défendre contre les fréquentes invasions des autres peuples, rendit belliqueux les habitants de la Carie. Ils porterent à leur tour la guerre hors de leur pays, & Psammétique, un des douze Princes qui regnoient en Egypte, dut à la valeur d'un Corps de Cariens l'entiere souveraineté de cet Empire. Cependant toute la Nation, selon Hérodote, fut subjuguée par Crésus, Roi de Lydie, qui fit de la Carie une Province de son Empire. Les Cariens passerent ensuite sous la domination des Perses, & il y a apparence que les Rois de Perse établirent dans les villes les plus opulentes de la Carie des petits Souverains. Ceux-ci, quoique maîtres absolus dans leurs cantons, reconnoissoient néanmoins l'autorité des Satrapes, auxquels ils payoient le tribut qu'on leur avoit imposé. Ils devoient aussi fournir des troupes dans les occasions nécessaires, & ils avoient seulement le droit de les commander. Les Cariens resterent tranquilles pendant les regnes de Cyrus & de Cambyse; mais le mauvais succès des armes de Darius en Scythie, & les sollicitations d'Histiéus ayant fait révolter les Milésiens, les autres Grecs & les Cariens, suivirent bientôt le même exemple. Toute la valeur des rebelles ne put leur faire recouvrer la liberté qu'ils désiroient. Ils furent battus en deux différentes rencontres, & retomberent dans leur premiere dépendance. Il y a lieu de croire qu'après la réduction de la Carie, Darius y rétablit la forme de gouvernement que ses prédécesseurs avoient imaginée; car lorsque Xerxès entreprit la guerre contre la Grece, il y avoit parmi les troupes de ce Prince, suivant le rapport d'Hérodote, trois Rois de Carie, sçavoir, Aridolis, Damasithymus & Artémise. Cette Princesse fut sans doute la seule qui se distingua dans cette expédition, puisqu'il n'est fait aucune mention des autres Rois de Carie.

Artémise étoit fille de Lygdamis descendant des anciens habitants d'Halicarnasse, & d'une femme Crétoise d'origine. On ignore si Lygdamis fut jamais Souverain, on sçait seulement qu'Artémise & son époux furent déclarés par la Cour de Perse, Rois d'Halicarnasse. Artémise devenue veuve

(1) Les assemblées générales des Cariens se tenoient ordinairement dans le territoire de Stratonicée. On y regloit tout ce qui avoit rapport aux sacrifices publics, & les affaires qui regardoient le Corps de la Nation.

ROYAUME DE CARIE.

au bout de quelque temps, prit les rênes du gouvernement, & regna jusqu'à sa mort sans que ses enfants lui disputassent la couronne. Ses Etats se trouvoient renfermés dans des bornes fort étroites; Halicarnasse, Cos, Nisyros & Calydna étoient les seules villes qui lui fussent soumises, & elle ne put mener à Xerxès que cinq vaisseaux. Ils étoient à la vérité les mieux équipés de toute la flotte, & Artémise, dont le courage & la prudence se firent remarquer en plus d'une occasion, les commandoit en personne. Après le combat d'Artémisium, dont le succès avoit été douteux, les Capitaines de Xerxès lui proposerent de tenter une seconde fois le sort des armes. Le Roi consulta là-dessus les principaux Officiers de sa flotte, qui furent tous d'avis qu'il falloit sans différer attaquer les ennemis. Artémise se trouva seule d'un sentiment opposé, & elle l'appuya de raisons si excellentes, que le Roi & ses courtisans ne purent s'empêcher d'admirer sa pénétration & la solidité de son jugement. Xerxès néanmoins se confioit dans la multitude de ses soldats: ainsi, quoiqu'il eût donné des louanges aux réflexions d'Artémise, il ne déféra pas à ses sages conseils, & se décida pour la bataille.

Xerxès, pour encourager ses troupes par sa présence, prit son poste sur une hauteur, d'où il pouvoit aisément découvrir tous les mouvements des deux armées. Sa flotte attaqua avec furie celle des Grecs, & les Perses combattirent d'abord aussi courageusement que le Roi s'y étoit attendu. Cependant ils furent bientôt mis en désordre, & les Grecs qui ne leur cédoient point en bravoure, & qui étoient beaucoup supérieurs dans la connoissance de la marine, furent entierement victorieux. Le vaisseau d'Artémise poursuivi de près par un navire Athénien, n'auroit vraisemblablement pu lui échapper, si cette Princesse n'eût coulé à fond le vaisseau de Damasithymus qui étoit à portée du sien. Les Athéniens persuadés par cette action qu'Artémise étoit du parti des Grecs, cesserent de la presser, & elle tira deux avantages de son stratagême, l'un d'éviter d'être prise par les Grecs, l'autre de faire périr un homme avec qui elle avoit de fréquents démêlés. Xerxès remarqua l'action d'Artémise, & s'écria à ce sujet: *Que les hommes s'étoient comportés en femmes dans la bataille, & que les femmes avoient agi en hommes.* Le Roi de Perse chagrin de la défaite de sa flotte, songea à repasser en Asie, & ayant consulté Artémise, elle le confirma dans cette résolution. En conséquence, il fixa le moment de son départ, combla d'éloges la Reine de Carie, & la pria de conduire ses enfants jusqu'à Ephese. De retour à Halicarnasse, Artémise embrassa toutes les occasions qui se présenterent d'étendre les bornes de ses Etats, & après un regne tranquille, elle mourut vers la 461e. année avant J. C. Un Historien prétend que cette Princesse sur la fin de ses jours conçut une violente passion pour un jeune homme d'Abydos, & que le dépit de le voir insensible aux marques de tendresse qu'elle lui donnoit, la porta à lui crever les yeux. Elle eut ensuite horreur de sa barbarie, & pour s'en punir & se délivrer en même temps d'un amour qui la tourmentoit, elle fit le saut de Leucade, où elle périt misérablement. Ce récit, qui fait peu d'honneur à la réputation de la Reine de Carie, est contredit par plusieurs Ecrivains, & n'a effectivement aucun rapport au caractere magnanime de cette Princesse.

Pisindelis, qui étoit vraisemblablement son fils aîné, obtint de la Cour de

de Perse l'investiture du Royaume d'Halicarnasse. Il ne le posséda pas long-temps, & le laissa à son fils Lygdamis.

Celui-ci déshonora son regne en faisant donner la mort au Poëte Panyasis, qui étoit extrêmement considéré du peuple. Lygdamis craignoit l'ascendant de ce Poëte sur les Cariens, & il crut devoir l'immoler à sa propre sûreté. L'Histoire ne marque pas si les enfants de Lygdamis lui succéderent; on voit immédiatement après lui paroître Hécatomnus dans la suite des Rois de Carie. Ce qui pourroit faire douter que ce Prince fût fils de Lygdamis, est que Mylasa fut, suivant Strabon, le lieu où Hécatomnus prit naissance, & qu'il y fixa son séjour ordinaire; au lieu que ses prédécesseurs descendants d'Artémise, avoient établi le siége de leur Empire dans la ville d'Halicarnasse. Quoi qu'il en soit, Hécatomnus regna avec gloire, & sçut adroitement ménager l'amitié des Grecs & des Perses; de façon qu'il préserva ses Etats des entreprises des uns & des autres. La Cour de Perse sçut démêler ses intrigues, mais elle les dissimula sagement, dans la crainte qu'un éclat n'obligeât les Cariens à secouer le joug, & que la perte de ce pays n'entraînât celle des Provinces voisines. Hécatomnus jouit paisiblement de son Royaume jusqu'à la fin de sa vie qui arriva vers l'an 381. av. J. C. Il laissa trois fils & deux filles, sçavoir, Mausole, Idriéus, Pixodare, Artémise & Ada.

Mausole, qui succéda à son pere, fut le plus puissant des Rois qui fussent jusqu'alors montés sur le thrône de Carie. Il épousa Artémise sa sœur, & il préféra le séjour d'Halicarnasse à celui de Mylasa, où son pere avoit fixé sa résidence. Il signala les commencements de son regne en réunissant toute la Carie sous sa puissance, & en subjuguant une grande partie des Lydiens & des Lyciens. Il employa les intrigues pour s'emparer de Milet, mais toutes ses mesures furent découvertes, & il échoua dans cette entreprise. Les Latmiens, moins attentifs à leur conservation, se laisserent prendre au piége qu'il leur tendit. Ces peuples avoient refusé de reconnoître Mausole pour Souverain, & il avoit été contraint de les assiéger. Cependant la situation de Latmos & le courage des habitants ayant ôté au Roi de Carie l'espérance de les réduire par la force, il entama avec eux une négociation qui les conduisit insensiblement à leur perte. Il ordonna à son frere Idriéus de rendre aux Latmiens les effets & les prisonniers qu'on leur avoit enlevés pendant le cours de la guerre, & par ces marques de générosité, il gagna entierement l'affection de ces peuples. Plusieurs s'enrôlerent parmi les gardes de Mausole, & les Latmiens lui accorderent volontiers trois cents hommes d'élite qu'il leur avoit demandés. Le Roi de Carie qui désiroit toujours se rendre maître de Latmos, feignit d'être obligé de passer auprès de cette ville. Les habitants se confiant sur la foi des traités, sortirent en foule pour voir Mausole, & pendant qu'ils étoient hors de Latmos, des troupes Cariennes, qui avoient été mises en embuscade par leur Roi, s'emparerent de la ville dont les portes étoient ouvertes. Les moyens que Mausole employa pour soumettre Latmos à sa puissance, ne marquoient pas une exacte probité; mais tel étoit le caractere de ce Prince qui, peu scrupuleux en matiere d'engagements, les sacrifioit sans peine au desir de s'aggrandir.

Aussitôt après la réduction de Latmos, le Roi de Carie fut chargé par

ROYAUME DE CARIE.

la Cour de Perse de s'opposer aux progrès d'Ariobarzane, qui avoit enlevé les villes d'Assos & de Sestos. Agésilas, Roi des Lacédémoniens, arriva au secours d'Ariobarzane, & sçut engager Mausole à se retirer dans ses Etats. Au bout de quelques années les Lacédémoniens se déclarerent en faveur de Tachos, Roi d'Egypte, & firent une ligue avec plusieurs Satrapes mécontents d'Artaxerxès. Mausole entra dans les mêmes engagements, persuadé que la Cour de Perse n'épargneroit rien pour l'en détacher. Ses conjectures se trouverent justes, Artaxerxès lui fit faire des propositions si avantageuses, qu'il n'hésita pas à abandonner le parti des rebelles. Mansole souhaitant commander en Souverain dans les villes de Byzance, de Chio, de Cos & de Rhodes, mit encore les intrigues en usage, & vint à bout de faire réussir ses projets. Son autorité étoit plus absolue à Rhodes que partout ailleurs, & les habitants de cette ville, suivant le rapport de Théopompe, d'alliés qu'ils étoient du Roi de Carie, devinrent ses sujets. Quelque dépense qu'exigeassent de telles entreprises, les finances de Mausole paroissoient ne point s'épuiser. On rapporte qu'il ne rejettoit aucun des expédients qui pouvoient lui procurer de l'argent, & que ses Ministres le servoient à cet égard, au gré de ses desirs. Ce Prince, après un regne de vingt-quatre ans, si l'on en croit Diodore, mourut vers la 351ᵉ. année avant J. C.

Artémise, sœur & femme de Mausole, lui succéda, & malgré les soins inséparables du thrône, elle parut s'occuper uniquement du chagrin d'avoir perdu un mari qu'elle aimoit tendrement. Elle proposa des prix considerables à ceux des Grecs qui composeroient avec le plus de succès un discours à la louange du feu Roi, & fit commencer ce célebre monument qui prit le nom de Mausolée. Pendant que la Reine faisoit travailler avec ardeur à la construction du tombeau de Mausole, les Rhodiens enhardis par la mort de ce Prince, coururent aux armes, chasserent les partisans des Cariens, & rétablirent la premiere forme de leur gouvernement. Peu satisfaits d'avoir recouvré leur liberté s'ils ne se vengeoient des entreprises qui la leur avoient fait perdre, ils équiperent une puissante flotte, & cinglerent droit à Halicarnasse. Artémise, informée de leurs desseins, les fit échouer de cette maniere. Il y avoit à Halicarnasse un grand port, & un autre petit caché derriere une montagne. La Reine fit mettre ses vaisseaux dans le dernier, & lorsque les navires Rhodiens parurent à l'entrée du grand port, elle fit donner un signal de dessus les murailles comme si les habitants vouloient se rendre. Les Rhodiens sortirent aussitôt de leurs vaisseaux, & dans le temps qu'ils prenoient le chemin de la ville, Artémise fit ouvrir le petit port, & se saisissant des vaisseaux Rhodiens où il n'étoit resté que peu de soldats avec des matelots, elle gagna la pleine mer, & vogua vers l'isle de Rhodes. Cependant les Rhodiens qui s'étoient avancés jusques dans Halicarnasse, ne trouvant plus moyen de se retirer, furent presque tous massacrés. La Reine ne tarda pas à se présenter devant l'isle, & les habitants reconnoissant leurs vaisseaux, & les voyant couronnés de lauriers, crurent que leurs troupes revenoient victorieuses. En conséquence, ils ne balancerent pas à recevoir ceux qui montoient ces navires, & Artémise fut bientôt maîtresse de Rhodes où elle fit élever un trophée, &

deux ſtatues de bronze. Une de ces ſtatues repréſentoit la Ville, & recevoit les marques de la ſervitude des mains de l'autre ſtatue, qui étoit l'image de la Reine. Cette Princeſſe réduiſit ainſi les Rhodiens, & peu de temps après les habitants de Cos qui s'étoient révoltés ſubirent le même ſort. Le bonheur que les armes d'Artémiſe avoient éprouvé ſuſpendirent quelque temps ſes regrets, mais il ne put lui en faire oublier le ſujet, & cette Princeſſe toujours en proye à la douleur, mourut de phthiſie, au rapport de quelques Auteurs. D'autres prétendent qu'elle avala les cendres de ſon mari, ainſi que ſes os broyés avec des perles, & jettés confuſément dans un vaſe rempli d'eau. Le regne d'Artémiſe fut de deux ans, & dans un intervalle ſi court, elle ne jouit pas du plaiſir de voir le Mauſolée conduit à ſa perfection.

Idriéus, frere d'Artémiſe, monta ſur le thrône à ſa mort, & eut vraiſemblablement la gloire d'achever le tombeau que cette Princeſſe avoit commencé. Ce Prince, qui avoit commandé les armées du vivant de ſon frere, ménagea, à ſon exemple, l'amitié des Lacédémoniens. Il ne laiſſa pas en même temps de rendre de grands ſervices aux Perſes, & contribua à faire rentrer ſous leur obéiſſance quelques Places de l'iſle de Chypre. Idriéus ne vécut que juſques vers l'année 345. avant J. C. & laiſſa la couronne à ſa ſœur Ada qu'il avoit épouſée.

Cette Princeſſe étoit à peine ſur le thrône, que ſon frere Pixodare, le dernier des fils d'Hécatomnus, entreprit de l'en faire deſcendre. Ce projet n'étoit pas facile à exécuter; les Cariens étoient attachés à leur Reine, & paroiſſoient peu diſpoſés à ſouffrir qu'on osât l'attaquer. Pixodare prit une voye qui le fit parvenir à ſon but: il eut quelque conférence avec Orontobatès, favori du Roi de Perſe, lui donna ſa fille en mariage, & obtint par ſon crédit l'inveſtiture du Royaume de Carie. Le courage avec lequel Ada défendit ſes Etats, ne put les lui conſerver: elle en fut dépouillée après les avoir gouvernés l'eſpace de quatre ans, & elle ſe retira dans la forteresſe d'Alinda, où elle ſe maintint juſqu'au paſſage d'Alexandre en Aſie.

Pixodare, malgré les obligations qu'il avoit au Roi de Perſe, entama avec Philippe de Macédoine des négociations préjudiciables à la Perſe. Il ſe flattoit d'entrer en alliance avec le Roi de Macédoine par le mariage de leurs enfants, mais ſes intrigues échouerent, & ſa mort ſuivit de près la perte de ſes eſpérances. Il avoit regné cinq ans, & il eut pour ſucceſſeur Orontobatès ſon gendre.

Ce dernier ne jouit pas long-temps d'une couronne qu'il portoit injuſtement. Ada, à qui elle appartenoit légitimement, alla à la rencontre d'Alexandre, lorſqu'il pénetra dans la Carie après la bataille du Granique, & lui repréſenta les droits qu'elle avoit au thrône. Alexandre écouta favorablement la Reine de Carie, & touché de ſon infortune, il promit de la rétablir & de punir l'uſurpateur. Il ne tarda pas à dégager la parole qu'il avoit donnée, & reprit toutes les Places qui avoient appartenu à Ada, à l'exception d'Halicarnaſſe, qu'Orontobatès défendoit en perſonne. Cependant tous ſes efforts ne purent empêcher Alexandre de ſe rendre maître de cette ville, & de la remettre à la Reine. Cette Princeſſe en reconnoiſſance des bienfaits qu'elle avoit reçus du Roi de Macédoine l'adopta, afin de

Q ij

ROYAUME DE CARIE.

pouvoir à sa mort lui laisser son Royaume. Pendant le séjour qu'Alexandre fit dans la Carie, la Reine eut soin de lui envoyer les mets les plus délicatement apprêtés, & lorsque ses affaires l'obligerent à quitter cette Province, elle lui voulut faire présent de cuisiniers & de pâtissiers que le Roi de Macédoine refusa. La Carie, comme on voit, fit partie de l'Empire d'Alexandre, & après la mort de ce Prince, il paroît qu'elle devint dépendante des Rois de Syrie, auxquels elle fut enlevée par les Romains.

Fin de l'histoire de Carie.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE DES ROIS DE THRACE.

JE ne remonterai point jusqu'à l'origine des anciens habitants de la Thrace: origine perdue dans l'obscurité des temps, enveloppée de fables, ou du moins d'hypothèses qui ne servent qu'à l'obscurcir davantage. Je passerai de même sous silence quelques traits qu'on trouve répandus dans les anciens Auteurs, & qui servent à nous faire connoître seulement que la Thrace, dès la plus haute antiquité, a été gouvernée par des Rois. J'observerai que ce pays occupé par des peuples qui avoient chacun leurs noms particuliers, étoit anciennement divisé en plusieurs Royaumes, comme il l'étoit encore quelques siecles avant J. C. Je passe tout d'un coup au quatrieme siecle avant J. C.: temps où l'histoire des Rois de Thrace commence à être plus connue. Je m'attacherai à parler plus particulierement des Souverains des Thraces Odryses, comme les plus célebres du pays, & dont l'histoire est liée avec celle des Grecs & des Romains. Je prendrai pour guide le sçavant ouvrage de feu M. Cary, des Académies de Marseille & de Cortone, & Correspondant de l'Académie Royale des Belles Lettres.

La Thrace proprement dite, sous la puissance du Roi des Odryses, s'étendoit de l'Occident à l'Orient depuis le fleuve Strymon, sur les confins de la Macédoine, jusqu'au Pont-Euxin; & du Septentrion au Midi, depuis le Mont Hémus jusqu'à la mer Egée.

TERÈS.

Terès ou Tyrès devenu plus puissant que les Rois de Thrace qui l'avoient précédé, fut regardé par cette raison comme le fondateur de la Monarchie des Odryses, quoique ces peuples ayent eu des Souverains avant lui. La date de ses conquêtes & celle de son élévation ne peuvent être exactement déterminées; on sçait seulement qu'elles précéderent la guerre du Péloponnese, qui commença dans la quatre cent trentieme année avant J. C. Ce Prince brave & heureux dans ses entreprises, porta la guerre avec succès dans plusieurs cantons de la Thrace. Xénophon rapporte néanmoins qu'il se laissa surprendre pendant une nuit par un peuple qui avoit coutume de combattre à la faveur de l'obscurité. Pour prévenir de semblables accidents, les descendants de Terès eurent soin de faire tenir toutes les nuits autour de

leurs tentes, des chevaux prêts à marcher. Ce Monarque, suivant Hérodote, maria une de ses filles à un Roi Scythe. On ignore les autres particularités du regne de Terès, qui vraisemblablement fut long, puisqu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Rois de Thrace.

Sitalcès, fils de Terès, lui succéda, & ne reçut de son pere, si l'on en croit Diodore de Sicile, qu'un Royaume peu considerable. Il en augmenta l'étendue par ses conquêtes, & devint si puissant, que les Athéniens crurent devoir rechercher son alliance. Nymphodore, beau-frere de Sadoque fils du Roi des Thraces, se chargea d'engager ce Prince à devenir l'allié des Athéniens. La négociation réussit, & les Athéniens ayant reçu des troupes que Sitalcès leur envoyoit, donnerent par reconnoissance le titre de Citoyen d'Athènes à Sadoque. Ce titre honorable pour ceux à qui on l'accordoit, devenoit à leur égard une espece d'engagement, & ils étoient obligés en quelque sorte de prendre le parti d'une ville qu'ils devoient regarder comme une seconde patrie. Sitalcès, à la sollicitation des Athéniens, marcha en personne contre les Chalcidiens. Il comptoit ensuite chasser du thrône de Macédoine Perdiccas qui l'occupoit alors; mais ce dernier trouva moyen de gagner Seuthès, neveu du Roi des Thraces, & Seuthès sçut persuader à son oncle de se retirer. La rigueur du froid & la disette des vivres avoient déjà découragé Sitalcès; de sorte qu'il écouta favorablement les représentations de son neveu, & consentit volontiers à son mariage avec Stratonice, sœur de Perdiccas. Peu de temps après le Roi de Thrace fut tué en combattant contre les Triballes, & quelques Historiens prétendent que Seuthès fut soupçonné du meurtre de son oncle. Sadoque, fils de Sitalcès, mourut sans doute avant lui, car il ne lui succéda pas, & on voit aussitôt Seuthès monter sur le thrône. Sitalcès. 418. Av. J. C.

Ce Prince sincerement attaché aux Athéniens, en obtint les droits de Citoyen, & rendit la Thrace puissante par les tributs qu'il imposa à différents peuples. On ignore quelles furent les actions de Seuthès, & combien de temps il regna. On n'a pas plus de certitude sur son successeur immédiat; mais suivant l'opinion de M. Cary, il paroît que ce fut Mésade. Seuthès. 414.

Je vais rapporter ses conjectures au sujet de ce Prince, sous le regne duquel la Thrace fut divisée en *Odryse* & en *Maritime*. Voici de quelle maniere M. Cary pense que cette révolution arriva. » Mésade héritier des » Etats de Seuthès, fit vraisemblablement sa résidence dans les villes situées » sur l'Hellespont, & gouverna les autres par des Lieutenants. Soit que » ces Gouverneurs traitassent avec rigueur les peuples dont Mésade leur » avoit confié le commandement, soit que d'autres raisons eussent fait » naître des troubles, les Odryses se révolterent, se choisirent Médocus » pour Roi, & chasserent Mésade. Ce Prince ne survécut pas à son mal» heur, & laissa un fils en bas âge qui fut élevé à la Cour de Médocus. Mésade.

» Il y a lieu de croire, continue M. Cary, qu'après la révolution qui » déthrôna Mésade, les villes maritimes de la Thrace ne reconnurent pas » Médocus pour Roi, & qu'elles resterent libres. Médocus content de re» gner sur les Odryses, ne se mit apparemment pas en peine de réduire » sous son obéissance des villes éloignées de ses Etats. C'est ce qui le rendit » plus facile à donner du secours à Seuthès II. lorsque ce Prince parvenu à Médocus Roi des Odryses. Seuthès II. Roi des villes maritimes, ou des Sapéens.

ROIS DE THRACE.

» l'âge de commander, le pria de lui accorder quelques troupes pour tâcher » de rentrer en possession des villes qui avoient obéi à son pere (1). « Seuthès, à la tête d'une petite armée, alla camper dans les lieux maritimes de la Thrace, où ses soldats étoient obligés de fourager pour subsister. Il auroit été long-temps sans pouvoir faire quelqu'entreprise plus considérable, si Xénophon qui ramenoit les Grecs de la malheureuse expédition de Perse, n'eût passé près de l'endroit où Seuthès étoit campé. Ce Prince dépêcha aussitôt un de ses principaux Officiers vers le Général Grec pour l'engager à joindre ses troupes aux siennes. Xénophon hésita d'abord, mais l'alliance des Athéniens avec les Thraces, & les brillantes promesses que Seuthès avoit fait faire, furent cause qu'il se détermina à se rendre au camp du Prince Thrace. Dès le lendemain de l'arrivée des Grecs, Seuthès marcha aux ennemis, & puissamment secouru de Xénophon, il vint à bout en peu de temps de soumettre les rebelles.

Le succès de cette guerre étoit entierement dû aux Grecs, & il étoit naturel de les récompenser comme on le leur avoit promis. Seuthès chargea de cette commission un de ses Ministres; mais celui-ci, loin d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, mécontenta les Grecs, qui se plaignirent hautement. Le Roi informé de la conduite de son Ministre chercha à appaiser les Grecs, & mit tout en usage pour engager Xénophon à rester auprès de lui avec mille hommes de ses soldats. Le Général Grec refusa constamment d'accepter les offres de Seuthès, & ayant reçu de ce Prince l'argent qu'il avoit promis, il quitta aussitôt la Thrace. Seuthès resta en possession du pays qu'il avoit conquis, & la Thrace fut divisée en deux Royaumes, sçavoir, celui des Odryses & celui des villes maritimes. Les deux Rois furent amis des Athéniens & des Spartiates, & n'eurent aucuns démêlés ensemble.

AMADOCUS, Roi des Odryses vers l'an 390.

Amadocus, successeur de Médocus, eut quelques differends avec Seuthès, contre lequel il mena des troupes. Téleutias, Général Lacédémonien, entreprit de reconcilier les deux Princes, & ayant réussi, il les rendit amis & alliés d'Athènes. Depuis cet évenement l'Histoire ne fait plus mention d'Amadocus ni de Seuthès. On ignore le temps positif où le premier cessa de regner; mais il y a apparence qu'il occupa le thrône jusqu'à l'an 380. avant J. C. puisque Cotys I. qui lui succéda, & qui mourut l'an 356. avoit regné vingt-quatre ans, si l'on en croit Harpocration & Suidas.

TERÈS II. Roi des Odryses.

La perte des ouvrages des anciens Historiens est cause des difficultés qui se rencontrent, pour établir une succession suivie des Rois de Thrace. On ignore en conséquence si Terès II. étoit fils d'Amadocus, & s'il lui succéda immédiatement: on ne voit pas à la vérité d'autres Princes entre Amadocus

(1) M. Cary propose encore une autre opinion touchant la succession de Médocus & de Seuthès, & il croit, ainsi que M. Gibert, de l'Acad. Royale des Inscrip. & Bel. Let. qu'il est possible que la division de la Thrace ait été faite après la mort de Sitalcès, & que ce Prince aura pu avoir pour successeurs Seuthès I. dans la Thrace Supérieure, & Mésade dans la Maritime. Ce sentiment sauveroit l'espece de contradiction qu'il y a à dire que Médocus qui avoit été mis à la place de Mésade, aida le fils de celui-ci à se rétablir dans une partie de ses Etats; mais d'un autre côté on voit que Sitalcès en mourant ne laissa que Seuthès pour lui succéder. Par conséquent, on ne peut imaginer les raisons qui occasionnerent le partage de la Thrace, & M. Cary se contente d'offrir ses idées sans rien déterminer.

& Terès, mais il faut en ce cas que le regne du premier ait été fort long. Le seul endroit de l'Histoire où il soit fait mention de Terès est la lettre de Philippe, Roi de Macédoine, aux Athéniens. Ce Prince, sur les plaintes qu'ils lui faisoient d'avoir imposé un tribut aux Rois de Thrace, répond : qu'à leur conduite, il ne les a pas crus alliés d'Athènes, & que Terès même a marché sous ses ordres contre les Athéniens. On ne trouve plus d'éclaircissement sur la vie & les actions de Terès, qui eut vraisemblablement pour successeur Seuthès III. que Lysimaque dépouilla de ses Etats.

Rois de Thrace.

Cotys II. Roi des villes maritimes de la Thrace.

380.

Après Seuthès II. Roi des villes maritimes de la Thrace, on voit le thrône occupé par Cotys, dont le regne, suivant Eschine, Démosthène & Athénée, fut un mélange de dissimulation, d'ingratitude & d'emportements. Il rechercha d'abord l'amitié des Athéniens, & maria sa fille à Iphicrate un de leurs Généraux. En vertu de cette alliance les Athéniens l'aiderent à appaiser la révolte d'un Seigneur Thrace, qui auroit peut-être eu des suites fâcheuses. Le calme fut bientôt rétabli dans les Etats de Cotys; il fut déclaré Citoyen d'Athènes, & reçut une couronne d'or. Soit que cette faveur parut peu considerable au Roi de Thrace, soit qu'il crut devoir se comparer aux Athéniens, il leur écrivit qu'il les déclareroit Citoyens de Thrace. Cependant ce Prince parut peu s'embarrasser de conserver leur bienveillance, car il s'empara de quelques villes de leur dépendance, & de leur allié devint leur ennemi déclaré. Iphicrate son gendre aima mieux prendre le parti de son beau-pere, que celui d'une ville qui l'avoit comblé d'honneurs; il marcha contre les Athéniens, & délivra Cotys du danger où il se trouvoit. Le Roi Thrace délivré de la frayeur que les Athéniens lui avoient causée, ne chercha pas à justifier son gendre qui resta chargé de l'indignation de ses Concitoyens. Cotys, malgré la paix qu'il avoit faite avec les Athéniens, recommença bientôt les hostilités, & leur enleva une partie des Places qu'ils possédoient dans la Chersonnese. Iphicrate ayant refusé alors de servir le Roi, fut si maltraité de ce Prince, qu'il se vit contraint de se retirer dans une ville de Thrace. Cotys s'abandonna ensuite à son naturel cruel & emporté, & se livra à la débauche avec une fureur qui lui fit entierement perdre (1) la raison. Il exerça de si grandes cruautés sur ses plus fideles sujets, qu'enfin Python & Héraclide l'assassinerent vers l'année 356. avant J. C. Les Athéniens déclarerent Citoyens d'Athènes les meurtriers de Cotys, & firent beaucoup d'éloges de leur courage.

Chersoblepte, Roi des villes maritimes de la Thrace.

356.

Chersoblepte, fi's de Cotys, étoit encore trop jeune pour regner par lui-même, lorsque son pere fut tué. Cette raison servit de prétexte à Charideme, & comme il avoit déjà le commandement des troupes, il n'eut pas de peine à s'attribuer la souveraine autorité sous le nom du jeune Prince.

(1) Ce Prince s'étant imaginé qu'il étoit digne d'épouser Minerve, ordonna un superbe repas, & fit préparer un appartement magnifique pour recevoir la mariée. Pendant qu'il buvoit abondamment, il envoya un de ses Gardes pour sçavoir si la Déesse étoit arrivée dans l'appartement qui lui étoit destiné. Le Garde ayant dit qu'il n'avoit vû personne, le Roi le fit tuer sur le champ. Un second eut le même sort. Enfin le troisieme évita la mort, en disant que la Déesse attendoit le Roi depuis long-temps. Cette réponse satisfit Cotys, à qui l'yvresse ôta sans doute les moyens d'aller trouver sa nouvelle épouse.

ROIS DE THRACE.

Les Thraces mécontents du gouvernement de Charideme se révolterent, & choisirent pour Chefs Bérisadès & Amadocus. Ces deux hommes secourus par les Athéniens qui étoient irrités contre Charideme, firent en peu de temps de si grands progrès que Chersoblepte, pour prévenir de plus grands malheurs, fut obligé de signer un traité, par lequel il consentoit à partager ses Etats avec Bérisadès & Amadocus. Il livra aussi la Chersonnese aux Athéniens, à condition qu'ils sortiroient aussitôt de la Thrace, & qu'ils donneroient le titre de Citoyen d'Athènes à Charideme. Lorsque le Roi eut obtenu ce qu'il demandoit, il refusa par le conseil de son Ministre, de remplir les conditions du traité, & la guerre recommença. Elle fut moins favorable aux Athéniens que la précédente, parce qu'ils avoient à se défendre contre Philippe de Macédoine. Chersoblepte profita avantageusement de la circonstance, & resta enfin seul maître des villes maritimes de la Thrace. Ce Prince n'eut pas autant de bonheur dans les guerres qu'il eut à soutenir contre Philippe. Il fut battu plusieurs fois, & n'obtint la paix qu'en s'engageant à payer au Roi de Macédoine la dixieme partie de ses revenus. Cependant les Athéniens qui voyoient avec peine les conquêtes de Philippe dans la Thrace, le prierent d'affranchir Chersoblepte du tribut qu'il lui avoit imposé. Le Roi de Macédoine eut peu d'égard aux sollicitations des Athéniens, & les Princes Thraces resterent soumis & tributaires, pendant le regne de Philippe, & sous celui d'Alexandre le Grand.

SEUTHÈS III. Roi des Odryses, environ l'an 325.

Seuthès, troisieme du nom, succéda à Terès II. & paya aussi un tribut à Alexandre, qui, après avoir fixé les limites de la Thrace, & y avoir placé un Lieutenant, partit pour la Perse. A la mort de ce Prince, la Thrace qui fut regardée comme une Province de la Macédoine, échut à Lysimaque, & ce dernier en prenant le titre de Roi voulut aussi être reconnu Souverain de la Thrace. Seuthès n'avoit pas attendu ce moment pour se révolter, il marcha à la rencontre de Lysimaque, & lui livra bataille. Cette action ne décida rien encore, mais par la suite Seuthès fut contraint d'abandonner la Thrace, & de chercher un asyle auprès d'Antigone qui étoit en guerre avec Lysimaque.

LYSIMAQUE, Roi de Thrace.

Les victoires que Lysimaque avoit remportées sur Seuthès, le rendirent maître d'une grande partie de la Thrace. Quelques villes refuserent de se soumettre, & Lysimaque fut obligé de les y contraindre par la force des armes. Le nouveau Roi des Thraces eut une cruelle guerre à soutenir contre Antigone, & il auroit succombé sans les secours que les Rois d'Egypte & de Syrie lui amenerent. Antigone fut tué, comme on l'a déjà vû ci-devant, & ses Etats furent partagés entre les Rois vainqueurs. Quelque temps après, Cassandre, Roi de Macédoine, mourut, & Lysimaque esperoit profiter des troubles qui suivirent la mort de ce Prince, pour s'emparer de ses Etats, lorsqu'il fut contraint de marcher contre Dromichete, Roi d'un canton de la Thrace, ou plutôt du pays des Getes. Suivant Diodore, Lysimaque avoit commencé les hostilités; cependant il fut traité avec bonté par Dromichete, dont il devint prisonnier. Le Roi des Getes, loin de se prévaloir de sa victoire, consentit à épouser une fille de Lysimaque, & remit ce Prince en liberté sur la simple promesse qu'il ne feroit plus aucune entreprise contre lui. Le Roi des Thraces fut à peine de retour dans ses Etats, qu'il maria ses enfants

avec

avec ceux du Roi d'Egypte, & épousa lui-même Arsinoé, sœur de Ptolémée Philadelphe. Comme j'ai déja rapporté les suites malheureuses de ce mariage, je ne les répéterai pas ici. On a vû que les injustices d'Arsinoé furent cause de la guerre que le Roi de Syrie fit à Lysimaque, qui fut tué dans une bataille. Le corps de ce Monarque resta quelques jours sans sépulture, & il fut enfin enterré près de Lysimachie, ville qu'il avoit fondée, & qui venoit d'être détruite par un tremblement de terre.

Séleucus, vainqueur de Lysimaque, ne lui survécut que sept mois, & Ptolémée Céraunus, qui avoit assassiné le Roi de Syrie, devint maître de la Macédoine & de la Thrace. Il ne jouit pas long-temps du fruit de ses forfaits, car les Gaulois, sous la conduite de Brennus, firent des incursions en différentes Provinces d'Europe & d'Asie, le dépouillerent de ses Etats, & lui ôterent même la vie. Depuis cet évenement les diverses contrées de la Thrace furent envahies successivement par Belgius, Léonarius, Lutarius & Commonrorius, Chefs de quelques Corps de Gaulois. Les Thraces, voisins de la Macédoine, furent délivrés des Gaulois, que Brennus avoit laissés dans cette Province par Antigone Gonatas qui les tailla en pieces, & les força à ne plus reparoître. Commontorius fut le seul qui se soutint dans la partie de la Thrace, située aux environs du Mont Hémus, & prit le titre de Roi.

Cavarus, un des successeurs de Commontorius, se fit beaucoup estimer de ses voisins. Il appaisa les différends qui s'étoient élevés entre Prusias, Roi de Bithynie, les Byzantins & les Rhodiens, & favorisa particulierement les Byzantins. La navigation du Pont devint libre & assurée par les soins de ce Prince, qui avoit toutes les qualités nécessaires pour faire un grand Roi. Des flatteurs qu'il avoit à sa Cour lui changerent malheureusement le caractere, & les Thraces ses sujets, indignés de sa conduite, le chasserent du thrône. Cavarus fut le dernier Roi des Gaulois qui regna sur la Nation Thrace.

Cavarus Gaulois, Roi des Odryses.

Les villes maritimes de ce pays, soumises aux Rois de Macédoine, de Syrie & d'Egypte, suivant la supériorité que ces Princes avoient les uns sur les autres, tenterent souvent de secouer le joug. Philippe, pere de Persée, les rangea à leur devoir, & se rendit maître d'Amadocus, Chef de rebelles.

Les Odryses, dont le Royaume étoit moins exposé que les autres parties de la Thrace, aux efforts des Princes voisins, rétablirent avec plus de facilité l'ancienne forme de leur gouvernement. Lorsqu'ils eurent déthrôné Cavarus, ils mirent la couronne sur la tête de Seuthès, quatrieme du nom & du sang de leurs Rois. L'Histoire fait peu mention des actions de ce Prince, & Tite-Live est en quelque sorte le seul qui nous apprenne que Seuthès étoit Roi des Odryses.

Seuthès IV. Roi des Odryses, environ l'an 200.

Ce Prince avoit un fils nommé Cotys qui lui succéda. Le voisinage des Etats du Roi de Thrace avec ceux de Persée, engagea le premier à aller au secours du Roi de Macédoine. Cotys contribua beaucoup à la victoire que les Macédoniens remporterent sur les Romains, & Persée auroit peut-être poussé plus loin ses avantages, si des troubles qui s'éleverent dans la Thrace, n'eussent forcé le Roi à retourner dans ses Etats. Il laissa en Macédoine un de ses fils nommé Bétis, & rétablit sans doute la tranquillité dans son Royaume, car lorsque Persée fut entierement défait, il songea à

Cotys II.

171.

ROIS DE THRACE.

se retirer auprès de Cotys. Les mesures que prit le Roi de Macédoine n'eurent aucun succès; il tomba au pouvoir des Romains, & orna le triomphe de Paul Emile. Bétis se trouva du nombre des captifs, mais les Romains contents de la conquête de la Macédoine, rendirent ce Prince à son pere sans exiger de rançon. Depuis cet évenement arrivé dans l'année 167. avant J. C. il n'est plus parlé de Cotys. Il n'y a pas d'apparence que Bétis ait monté sur le thrône à la mort de son pere, du moins le silence des Auteurs le fait-il présumer.

Diegulis ou Diegylis, environ l'an 150.

Diégulis ou Diégylis fut Roi de Thrace après Cotys. Les anciens Auteurs ne disent pas positivement qu'il regna sur les Odryses, mais ils lui donnent pour sujets les Thraces connus sous le nom de *Cœnes* ou *Canes*, & comme le pays de ces derniers faisoit anciennement partie du Royaume des Odryses, on est autorisé à croire Diégulis Roi de cette contrée de la Thrace. Ce Prince dont les cruautés font horreur à lire, épousa la fille de Prusias (1), Roi de Bithynie, & eut une grande guerre à soutenir contre Attalus, Roi de Pergame, qui la faisoit en même temps à Prusias. Celui-ci fut tué dans un combat, & Diégulis abandonné des siens resta prisonnier.

Zibelmius.

Soit que Diégulis eût trouvé moyen de rentrer en possession de ses Etats, soit que son fils Zibelmius eût rassemblé assez de forces pour se rendre maître du Royaume, on voit dans Diodore de Sicile, qu'il succéda à son pere. La barbarie avec laquelle il traita ses sujets, & les affreux supplices qu'il fit souffrir à ceux qui lui avoient résisté, lasserent la patience des Thraces. Ils se révolterent, & ayant arrêté Zibelmius, ils le firent mourir dans les tourments. Après la mort de ce Prince, il s'éleva des troubles dans la Thrace qui occasionnerent un nouveau partage de ce pays. Les Besses soumis auparavant aux Rois des Odryses, secouerent le joug & se choisirent des Chefs, sous lesquels ils firent des incursions dans les Provinces voisines. Le silence de quelques Historiens, & la perte des ouvrages de plusieurs anciens Auteurs laissent, dans la suite des Rois Thraces, un vuide jusqu'à Sothime, qui regna vers l'an 93. avant J. C.

Sothime.

Ce Prince, suivant les conjectures de M. Cary, appuyées sur différents passages, fut Roi des Thraces Besses, & eut une cruelle guerre avec les Romains, qui étoient soutenus des Thraces Denséletes, Nation de l'ancien Royaume des Odryses. Les Besses furent battus plusieurs fois, & enfin au bout de quelques années Lucullus Varron remporta sur eux une victoire signalée. Eutrope remarque que ce Romain fut le premier qui triompha des Besses.

Sadalès I. 81.

Après Sothime on trouve Sadalès au nombre des Rois Thraces. Il paroît néanmoins qu'il ne fut pas successeur immédiat de Sothime; car ce dernier étoit ennemi des Romains, & Cotys leur étoit attaché sincerement. Cette remarque fait croire à M. Cary, que Sadalès fut Roi des Thraces Odryses & non des Besses, parce que ceux-ci furent toujours en guerre avec les Romains depuis la mort de Zibelmius jusqu'à ce qu'ils furent soumis aux Odryses.

(1) M. Sevin, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, dans ses Dissertations sur les Rois de Pergame, prétend que Prusias épousa la fille de Diégulis, & que ce dernier ne fit la guerre à Attalus qu'après la mort du Roi de Bithynie, dont il vouloit tirer vengeance.

Rois de Thrace.

Cotys III.

Cotys III. vraisemblablement fils & successeur de Sadalès, cultiva avec soin l'amitié des Romains. Il voyoit avec peine que les Besses sous la conduite d'un Chef particulier nommé Rabocente, refusoient de le reconnoître pour Souverain. Déterminé à réunir leur pays à celui des Odryses, comme il l'avoit déjà été, Cotys trouva moyen de gagner Pison qui étoit alors en Macédoine, & obtint ce qu'il demandoit. La mort de Rabocente assura au Roi des Odryses la possession du pays des Besses, & ce Prince devint par ce moyen le plus puissant de la Thrace. Le reste de la Nation fut divisé en plusieurs peuples, qui se donnoient quelquefois des Chefs, & subsistoient des courses qu'ils faisoient sur les terres de leurs voisins. Plusieurs servirent différents Princes en qualité de troupes auxiliaires, & on en voit souvent paroître dans les armées des Rois de Pont & d'autres Monarques. Cotys servit utilement Pompée dans la guerre civile de Rome. Il lui fournit d'abord une somme d'argent, & lui envoya ensuite cinq cents hommes commandés par son fils Sadalès. On ignore l'époque précise de la mort de Cotys, on sçait seulement que Sadalès regna après lui. 57.

Sadalès II.

La valeur de ce jeune Monarque & celle des soldats ne purent empêcher l'entiere défaite de Pompée devant Pharsale. Sadalès craignoit d'éprouver les effets du ressentiment de César, mais ce Romain lui pardonna facilement, & donna même des louanges au zele qu'il avoit montré pour les intérêts de Pompée. Le Roi Thrace gouverna son Royaume encore quelques années, & ne se voyant point d'enfants, il légua ses Etats au peuple Romain. Brutus, qui étoit alors en Macédoine à la tête d'une puissante armée, s'empara du Royaume de Sadalès, & punit les Besses qui avoient voulu s'opposer à cette entreprise. Les peuples qui habitoient les différentes contrées de la Thrace menerent des troupes, les uns à Brutus, & les autres à Auguste & à Antoine. Ils se déclarerent tous du parti d'Antoine un peu avant la bataille dans laquelle Brutus perdit la vie, & lorsqu'Antoine fut défait à la journée d'Actium, Auguste dépouilla de leurs Etats les Rois Thraces, que son rival avoit établis. Les changements qu'Auguste fit dans la Thrace occasionnerent des troubles, que Crassus fut chargé d'appaiser. Il soumit une grande partie de ces peuples, & réunit au pays des Odryses quelques terres consacrées à Bacchus, qui avoient auparavant appartenu aux Besses.

Cotys IV.

On voit dans un passage de Dion que Cotys IV. fut fait Roi des Odryses par Auguste. Ce Prince vécut peu de temps depuis son avenement à la couronne, & mourut laissant deux fils en bas âge, sçavoir, Rhescuporis, & un Prince dont on ignore le nom.

Rhémétalcès I.

Rhémétalcès, frere du feu Roi, fut chargé de la tutelle de ses neveux, & prit les rênes du gouvernement. Les Besses se révolterent pendant son administration, & ils étoient à peine soumis que Vologese Thrace-Besse, & Prêtre de Bacchus, excita de nouveaux troubles. Rhémétalcès marcha contre les rebelles, qui furent victorieux. Vologese tua Rhescuporis un des jeunes Princes, fils de Cotys, & poursuivit Rhémétalcès qui avoit pris la fuite vers la Chersonnese. Pison, alors dans la Pamphylie, reçut ordre de punir Vologese, & ayant fait rentrer les Besses dans le devoir, Rhémétalcès fut rappellé, & prit le titre de Roi. Son autre neveu, dont le

Rois de Thrace.

nom ne nous est pas connu, étoit sans doute mort, car Rhémétalcès monta sur le thrône sans aucune opposition. Ce Prince aidé de son frere Rhescuporis, rendit de grands services aux Romains dans les guerres de Pannonie & de Dalmatie. A la mort du Roi de Thrace arrivée la septieme année de J. C. Auguste divisa le Royaume entre Rhescuporis & Cotys, le premier frere, & le second fils de Rhémétalcès.

Cotys V. & Rhescuporis. An de J. C. 7.

Ces deux Princes regnerent en même temps sur la Thrace. Cotys, dont les Historiens font de grands éloges, est nommé Roi des Sapéens par Strabon. Il eut en partage les lieux cultivés & fertiles, & les villes voisines de la Grece. Rhescuporis, dont le caractere dur & féroce sembloit faire un contraste avec celui de son neveu, eut les campagnes arides, ou désertes de la Thrace, & les lieux voisins des peuples disposés à la révolte. L'union qui regna d'abord entre les deux Rois fut rompue par Rhescuporis. Il fit des incursions sur les terres de son neveu, & le menaça de lui déclarer la guerre. Il n'osa néanmoins agir à force ouverte pendant la vie d'Auguste, mais aussitôt après la mort de cet Empereur, il porta le ravage dans les Etats de Cotys, & la guerre s'alluma entr'eux. Tibere, successeur d'Auguste, voulant rétablir la paix dans la Thrace, écrivit aux deux Rois qu'il leur défendoit d'avoir recours aux armes pour décider leur querelle. Cotys obéit de bonne foi, & congédia les troupes qu'il avoit assemblées. Rhescuporis feignit d'en faire autant, & proposa une entrevûe à Cotys, afin de finir leurs démêlés. Cotys se rendit avec confiance dans l'endroit dont on étoit convenu, & fit un traité avec son oncle, qui termina la conférence par un festin. Au milieu du repas Cotys fut chargé de chaînes; Rhescuporis s'empara de tout le Royaume, & écrivit à Tibere pour tâcher de se justifier du traitement qu'il avoit fait à son neveu. L'Empereur répondit au Roi des Thraces: *Qu'il n'avoit rien à craindre s'il n'étoit pas coupable; que le Sénat ne décideroit pas sur cette affaire sans en avoir pris connoissance; qu'il falloit remettre Cotys aux Romains, & se rendre à Rome pour y déduire ses raisons.* La lettre de Tibere effraya Rhescuporis, qui acheva le crime qu'il avoit commencé en faisant tuer Cotys, & en publiant que ce Prince s'étoit donné la mort. Tibere dissimula quelque temps, & envoya Flaccus dans la Thrace pour se rendre maître du Roi. Flaccus s'acquitta habilement de sa commission, & retourna à Rome avec Rhescuporis. La femme de Cotys étoit déjà arrivée dans cette ville, & avoit prévenu le Sénat contre le Roi de Thrace. Ce Prince ne pouvant se laver des crimes dont il étoit accusé, fut condamné à une prison perpétuelle. On le fit partir en conséquence pour Alexandrie, où ayant voulu exciter quelques soulevements, il fut mis à mort.

Rhémétalcès II. & les fils de Cotys V.

La Thrace fut alors gouverné par Rhémétalcès II. fils de Rhescuporis, & les fils de Cotys V. qui eurent pour tuteur Treb. Rufus. Il y eut dans le Royaume plusieurs mouvements pendant la minorité des Princes, mais ils
19. furent appaisés, & Caligula, en reconnoissance des services que Rhémétalcès avoit rendus aux Romains dans le temps des troubles de la Thrace, l'établit seul Roi de ce pays. Il donna la petite Arménie au fils de Cotys,
38. & les choses subsisterent en cet état jusqu'à la mort de Rhémétalcès, qui fut tué par sa propre femme vers l'an 47. de J. C. Les Thraces indignés de cette action, se révolterent de tous côtés. L'Empereur Claude entreprit

de les soumettre, en vint à bout, & réduisit leur Royaume en Province Romaine. Quelques-uns prétendent que la réduction de la Thrace en Province de l'Empire Romain se fit sous le regne de Vespasien; mais le passage de Suétone, sur lequel ce sentiment est appuyé, paroît fautif à quelques Sçavants. On lit seulement dans plusieurs Auteurs que Vespasien fit de nouveaux changements & de nouvelles divisions dans la Thrace. Rois de Thrace.

Fin de l'histoire de Thrace.

CHAPITRE X.

Royaume du Bosphore Cimmérien.

On connoît deux Contrées sur les frontieres de l'Europe & de l'Asie, qui portent l'une & l'autre le nom de Bosphore. L'une qu'on appelloit Bosphore de Thrace, est ce qu'on nomme aujourd'hui le détroit de Constantinople; & l'autre distinguée par la dénomination de Bosphore Cimmérien, est maintenant le canal appellé le *détroit de Caffa*. Sur les rives de ce canal qui divisoit le Royaume en deux parties situées l'une en Europe & l'autre en Asie, se trouvoient bâties Panticapée, capitale de la premiere Contrée, & Cimméris placée dans la seconde. Cette ville, la plus ancienne du pays, donna sans doute le nom de Cimmérien à tout le détroit, ainsi qu'aux habitants établis sur ses bords. Cimméris, selon toutes les apparences, fut dans la suite remplacée par Phanagore, qui devint la Métropole de la partie du Bosphore qui tenoit à l'Asie.

Le Bosphore de Thrace passa successivement de la domination des anciens Rois de Perse à celle des Républiques d'Athènes & de Lacédémone. Philippe, Roi de Macédoine, s'en empara, & le transmit à ses successeurs. Ce pays échut en partage à Lysimaque un des Capitaines d'Alexandre, & fit partie du Royaume des Thraces, dont Lysimaque obtint la couronne. Depuis ce temps le Bosphore de Thrace fut toujours soumis aux différents Rois de cette Contrée, & on ne voit pas qu'il ait jamais eu de Souverains particuliers.

Les habitants du Bosphore Cimmérien furent gouvernés par leurs propres Rois, & leur Royaume subsista pendant plusieurs siecles. Avant qu'ils eussent une forme de gouvernement monarchique, & vers l'année 640. avant J. C. ils furent chassés de leur pays par les Scythes, lorsque ces derniers firent une invasion en Asie. Les Cimmériens étant échappés à la poursuite des Scythes, s'emparérent de Sardes qu'ils garderent quelque temps. Ils furent enfin obligés d'abandonner cette ville, & passerent en Cilicie, où le Chef qui les conduisoit périt. Ils retournerent alors dans leur pays, & reprirent le Bosphore sur les Scythes, ou bien, suivant les conjectures de M. Cary, ils obtinrent la permission de s'y établir en payant aux Scythes un tribut. Quoi qu'il en soit, on voit que cent cinquante ans après le retour-

BOSPHORE CIMMERIEN.

de ces peuples dans le Bosphore, ils eurent des Souverains que Diodore appelle *Archæanactides*. La Dynastie de ces Princes ne dura que quarante-deux ans, si l'on en croit le rapport de Diodore de Sicile.

SPARTACUS I. Roi du Bosphore.

Spartacus, qui succéda aux Archæanactides, fut le Chef de la seconde Dynastie des Princes du Bosphore Cimmérien. Il regna l'espace de sept ans, & laissa le thrône à Séleucus vraisemblablement son fils.

439. Av. J. C. SELEUCUS.

Séleucus, à qui Diodore ne donne que quatre ans de regne, ne fit sans doute aucune action digne d'être rapportée, puisque le même Historien garde le silence à ce sujet. Il ne dit pas non plus quel fut le successeur de Séleucus; il se contente d'indiquer un Roi de cette Contrée nommé Satyrus,

432.

qui mourut après un regne de quatorze ans. La date marquée par Diodore de Sicile à la mort de Satyrus, laisseroit un intervalle de vingt-deux ans entre ce dernier & Séleucus. Plusieurs Sçavants ont pensé que ce vuide pouvoit être rempli par un interregne, ou par une succession de Rois anonymes; mais M. de Boze (1), cité par M. Cary, est d'un sentiment contraire, & voici de quelle maniere cet Académicien s'explique en cette occasion: » Je donne, dit-il, pour successeur à Séleucus, Roi du Bosphore

SPARTACUS II. 428. environ.

» Cimmérien, un Spartacus II. pere du Satyrus, que nomme Diodore, & » je me fonde sur le texte même de l'Auteur, dont il faut à cet égard plus » étudier l'esprit que la lettre. Diodore loin de se proposer de donner » l'histoire ou la suite de ces anciens Rois, ne rapporte de temps à autre » quelques époques de leur regne que comme des points d'appui, & des » synchronismes propres à éclaircir son objet principal. Examinons sur ce » pied-là l'induction qu'on doit naturellement tirer des termes de Dio- » dote. Après avoir parlé des révolutions de la Macédoine sous Amyntas, » pere de Philippe, il dit que, *dans le temps même mourut, au bout de quatorze ans de regne, Satyrus, Roi du Bosphore, fils de Spartacus, & pere* » *de Leucon son successeur.* Je suis persuadé, continue M. de Boze, que » l'Auteur a voulu dire simplement que Satyrus avoit succédé à son pere » Spartacus, comme il fut remplacé par son fils Leucon. Un interregne, » ou un nombre de Rois anonymes, tels qu'on les suppose, auroit certai- » nement demandé un autre tour, & des expressions toutes différentes. » D'ailleurs les vingt-deux années dont il s'agit ne sont que la durée d'un » regne ordinaire. «

SATYRUS. 406. environ.

Satyrus fut ami des Athéniens, à ce qu'on peut inférer de divers passages d'Isocrate. Suivant le même Ecrivain, le Royaume du Bosphore étoit alors composé de plusieurs Provinces, dont il y en avoit d'une grande étendue. Strabon compte Satyrus parmi les Rois qui ont regné avec le plus d'éclat dans le Bosphore. Ce Prince mourut devant Théodosie qu'il assiégeoit, & il chargea en mourant Leucon son fils & son successeur, de continuer le siége.

LEUCON. 392.

Le nouveau Roi se rendit maître de Théodosie dès l'année suivante, & ne fut pas moins illustre que son pere. Il gagna par des présents magnifiques l'amitié des Athéniens, qui en reconnoissance lui accorderent le droit

(1) J'ai cru devoir rapporter mot à mot la discussion de M. de Boze à ce sujet, parce que j'aurois craint d'y répandre de l'obscurité en n'en donnant que le précis. Voyez les Mém. de l'Acad. des Bel. Let. Vol. VI. page 555.

BOSPHORE CIMMERIEN.

de Bourgeoisie chez eux. Ce Prince eut de grandes guerres à soutenir contre les habitants d'Héraclée, & les termina avantageusement. Polyænus prétend que Leucon fut le premier qui, pour inspirer plus de courage à ses soldats, & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir, imagina de placer derriere eux un Corps de troupes étrangeres, avec ordre de les charger s'ils venoient à reculer. Il ne montroit pas moins de prudence & d'adresse pour éviter les dangers dont il se trouvoit menacé. Ayant été informé qu'une partie des Citoyens & quelques uns même de ses meilleurs amis, avoient tramé un complot contre sa personne, il emprunta, sous différents prétextes, de grandes sommes d'argent à tous les Négociants de son Royaume. Aussitôt qu'il eut une partie de leurs biens entre ses mains, il leur déclara le péril qu'ils couroient, & leur fit entendre que leur argent seroit perdu, s'ils ne prenoient soin eux-mêmes de découvrir les Conjurés. Ce stratagême réussit; les Négociants, dans la crainte de perdre ce qu'ils avoient prêté au Roi, prirent les armes, & après avoir pourvu à la sûreté du palais, ils allerent attaquer les rebelles & les exterminerent tous. Leucon fut sans contredit un Prince célebre, puisqu'on voit dans l'Histoire que ses successeurs furent honorés du surnom de Leuconiens. Il mourut dans la quarante-unieme année de son regne, & laissa plusieurs fils.

Spartacus l'aîné des fils de Leucon, lui succéda, & regna cinq ans. On ignore si ce Prince fit quelque exploit qui mérite qu'on en fasse mention, on sçait seulement que Périsade son frere monta sur le thrône après lui. SPARTACUS III. 350.

Ce Prince, qu'on croiroit seul héritier des Etats de Spartacus, si l'on s'en rapportoit au récit de Diodore, paroît, suivant d'autres Ecrivains, avoir été obligé de partager son Royaume avec ses freres Satyrus & Gorgippus. On ne sçait si ces derniers eurent une autorité aussi absolue que celle de Périsade, & on ne peut déterminer avec certitude dans quelle partie du Bosphore ils regnoient. Polyænus représente Satyrus comme Souverain de cette contrée du Bosphore qui confinoit au Méotis, & il prétend que ce Prince succomba dans une guerre que la Reine Tirgatao lui avoit déclarée, pour se venger d'une insulte qu'il lui avoit faite. On ne voit pas que la postérité de Satyrus & de Gorgyppus ait regné après eux, ce qui feroit présumer que Périsade leur céda quelques terres, moins en souveraineté, qu'en appanage. On a peu de lumieres sur les actions qui illustrerent ce Prince, dont Strabon fait beaucoup d'éloges. Suivant cet Ecrivain, Périsade fut mis au rang des Dieux à sa mort. Il avoit regné trente-huit ans, & laissa trois fils, sçavoir, Satyrus, Eumelus & Prytannis. PERISADE. 345.



Les trois Princes, peu d'accord touchant la succession du feu Roi, se firent une guerre, qui ne fut terminée que par la mort de deux d'entre eux. Périsade avoit destiné la couronne à Satyrus l'aîné de ses enfants. Eumelus avoit trop d'ambition pour souffrir que son frere occupât seul le thrône, il prit des mesures contre cette destination, & au moyen des alliances qu'il avoit faites avec les Nations voisines du Bosphore, il se trouva en état de disputer la couronne à Satyrus. Celui-ci voulant prévenir les desseins d'Eumelus, qui s'avançoit à grandes journées avec un Roi de Thrace de ses alliés, marcha à sa rencontre. La bataille fut livrée au moment que les deux armées se rencontrerent, & Satyrus remporta la victoire. Eumelus &

BOSPHORE CIMMERIEN.

le Roi de Thrace se sauverent dans une Place forte, que le vainqueur assiégea aussitôt. Il étoit prêt à se rendre maître de la ville, lorsqu'il fut blessé au bras, & emporté dans son camp, où il mourut la nuit suivante, n'ayant survécu que neuf mois à son pere. Le corps de ce Prince fut transféré à Panticapée, & Prytannis son frere qui commandoit dans cette ville, lui fit faire de magnifiques obséques. Après avoir rendu les derniers devoirs au feu Roi, Prytannis se hâta d'aller rassurer l'armée, que la mort de son Chef sembloit avoir vaincue. Cependant Eumelus avoit mis le temps à profit pour implorer de nouveaux secours de ses alliés, & comme ils n'étoient pas encore arrivés au moment que Prytannis parut, il chercha à l'amuser par des propositions de partage. Ce Prince, qui croyoit son frere incapable de vouloir le tromper, aida lui-même à sa propre perte, en laissant traîner en longueur toutes les négociations. Dès qu'Eumelus eut reçu les renforts qu'on lui envoyoit, il attaqua Prytannis, qui fut obligé de se sauver dans l'Isthme voisin du Palus Méotide. Il y fut bientôt réduit aux dernieres extrémités, & se voyant privé de toute ressource, il consentit à capituler, & renonça à toutes ses prétentions. Délivré du péril qui l'avoit menacé, Prytannis sentit toute l'injustice du traité qu'il venoit de signer, & il se remit en campagne pour en tirer raison. Il fut vaincu une seconde fois, & perdit la vie dans un combat.

Eumelus devenu maître absolu du Bosphore s'en assura la tranquille possession, en faisant donner la mort à tous ceux qui étoient en quelque liaison d'amitié ou de parenté avec Prytannis & Satyrus. Le fils de Prytannis nommé Périsade, échappa seul au massacre. Il se retira auprès d'Agar, Roi des Scythes, & on ne sçait plus ce qu'il devint. Eumelus, pour faire oublier les violences qu'il avoit employées pour parvenir au thrône, rendit aux habitants de Panticapée leurs anciens priviléges, que ses prédécesseurs avoient abolis. Il supprima aussi une partie des impôts dont ses sujets étoient surchargés, & suivant toutes les apparences, les Cimmériens jouissoient d'un sort heureux, lorsqu'un accident fit perdre la vie à leur Roi. Ce Prince en chemin pour faire un sacrifice, étoit sur un char attelé de chevaux fougueux. Ces animaux s'emporterent tout-à-coup, & celui qui les conduisoit s'étant écrié qu'il ne pouvoit plus en être le maître, Eumelus craignit qu'ils ne se jettassent dans quelque précipice. Pour prévenir cet accident, Eumelus voulut sauter hors de son char, mais il s'embarrassa dans un des bouts du pavillon qui le couvroit, il tomba sous une des roues, & finit ainsi sa vie après un regne de cinq ans & quelques mois.

SPARTACUS IV.

Environ 301.

Spartacus, quatrieme du nom, succéda à son pere Eumelus. On ignore ce qui se passa sous le regne de ce Prince, qui mourut vers la deux cent quatre-vingt-neuvieme année avant J. C. Depuis Spartacus IV. on ne trouve plus rien dans les Historiens sur les Rois du Bosphore Cimmérien jusqu'à Périsade. Ainsi il y a un intervalle de plus de 70 ans dans la seconde Dynastie, & on ne peut esperer le remplir, à moins qu'on ne trouve quelque part les livres de Diodore de Sicile qui nous manquent. Périsade ne pouvant résister aux Scythes, qui vouloient exiger un tribut plus considerable que celui auquel ses prédécesseurs s'étoient soumis, appella à son secours Mithridate le Grand, & lui céda le Bosphore.

Mithridate

Mithridate Eupator fut le Chef de la troisieme Dynastie du Bosphore, dont il devint Roi par la cession de Périsade, vers l'an 115. avant J. C. On a vû plus haut l'histoire de ce Prince dans celle du Royaume de Pont, ainsi je ne ferai mention ici que de ce qui peut avoir rapport au Bosphore. Cet Empire fut gouverné par les Lieutenants de Mithridate jusqu'après la seconde guerre qu'il eut avec les Romains. Alors les peuples de ce Royaume se révolterent, mais ils furent bientôt forcés de se soumettre de nouveau, & Mithridate, qui avoit marché contre eux en personne, leur donna pour Roi son fils Macharès vers l'an 79. avant J. C.

Macharès regna dans le Bosphore l'espace de quatorze ans, au bout desquels ayant fait un traité de paix avec Lucullus Général Romain, il excita le courroux de son pere, qui le menaça de l'en punir séverement. Macharès envoya inutilement des Ambassadeurs vers Mithridate, pour lui expliquer les raisons qui l'avoient porté à conclure ce traité; le Roi de Pont refusa d'entendre la justification de son fils, & marcha contre lui à la tête d'une puissante armée. Le Roi du Bosphore trop foible pour résister, & craignant de tomber entre les mains de Mithridate, dont il redoutoit la cruauté, se donna la mort vers l'an 65. avant J. C. Dion & Orose prétendent que son pere le fit mourir. On a vû que Mithridate vivement poursuivi par Pompée, se retrancha dans le Bosphore, où la trahison de son fils Pharnace l'obligea à se tuer lui-même, pour ne pas servir au triomphe de Pompée.

Pharnace en faisant sçavoir à Pompée la mort de son pere, & en lui envoyant le corps de ce Prince & plusieurs ôtages, le pria de lui donner le Royaume de Pont, ou celui du Bosphore. Pompée lui accorda le dernier, à l'exception de la ville de Phanagore qu'il rendit libre, parce qu'elle s'étoit révoltée la premiere contre Mithridate. Pendant la guerre civile qui s'alluma entre César & Pompée, Pharnace quitta le Bosphore, laissa Asandre pour y commander, & s'empara du Pont. César l'obligea bientôt après à retourner dans le Bosphore, où Asandre se révolta, & fit mourir Pharnace. Appien raconte différemment la mort de ce Prince, & prétend qu'il a regné quinze ans sur le Bosphore.

Asandre gouverna le Bosphore pendant trente-trois ou trente-quatre ans, soit en qualité d'Ethnarque, soit avec le titre de Roi. César pour le punir de son invasion, avoit d'abord envoyé contre lui Mithridate de Pergame, à qui il avoit donné le Bosphore, mais ce dernier fut battu. Asandre eut l'art de se soutenir, & Auguste lui accorda dans la suite le titre de Roi, au lieu de celui d'Ethnarque qu'il portoit auparavant. Suivant Lucien, ce Monarque se distingua par une valeur peu commune, & à l'âge même de quatre-vingt-dix ans, il combattoit à pied & à cheval avec beaucoup de force & d'agilité. Il se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize ans, parce que Scribonius avoit été envoyé dans le Bosphore par Auguste pour être à la tête des troupes.

Scribonius, à qui Auguste avoit accordé le commandement des troupes dans le Bosphore, s'empara du Royaume à la mort d'Asandre, quatorze ans avant J. C. Il se disoit descendu de Mithridate le Grand, & choisi par Auguste pour gouverner le Bosphore. Afin d'autoriser en quelque sorte son usurpation, il épousa Dynamis, veuve d'Asandre, qui avoit l'administration

BOSPHORE CIMMERIEN.

du Royaume. Cette Princesse étoit fille de Pharnace, & petite-fille de Mithridate le Grand. Toutes les précautions de Scribonius lui devinrent inutiles, ses sujets découvrirent bientôt ses suppositions, & le firent mourir.

Aussitôt que la nouvelle de l'usurpation de Scribonius fut parvenue en Syrie, Agrippa qui y commandoit les troupes Romaines, chargea Polémon, Roi d'une partie du Pont, d'aller contre Scribonius. Polémon partit sur le champ, mais l'usurpateur étoit mort, lorsqu'il arriva dans ce pays. Il trouva cependant beaucoup de résistance de la part des peuples qui craignoient de l'avoir pour Roi, & il les battit en différentes rencontres. Lorsqu'Agrippa se fut rendue à Sinope, les habitants du Bosphore mirent bas les armes, & consentirent à recevoir Polémon pour leur Souverain. Auguste confirma le choix d'Agrippa, & on peut placer l'avenement de Polémon au thrône du Bosphore vers l'année 13. ou 12. avant J. C. Polémon épousa Dynamis, héritiere légitime du Bosphore, & veuve d'Asandre & de Scribonius. Cette Princesse ne donna point d'enfants à Polémon, qui se maria dans la suite à Pythodoris, fille d'un homme fort riche. Il eut d'elle trois enfants, sçavoir, Polémon, Zénon & une fille, dont on ignore le nom, qui fut mariée à un Roi de Thrace. On ne sçait plus rien de Polémon. Strabon prétend qu'il périt dans une guerre qu'il fit à un peuple voisin de ses Etats; mais on n'a pas la date de sa mort.

Soit que Polémon, fils de Polémon I. fût trop jeune lorsque son pere mourut, soit que la politique des Romains ne permît pas que Pythodoris, devenue Reine de Cappadoce par son mariage avec Archélaüs, regnât en même temps sur le Bosphore, ce dernier Royaume fut donné à Sauromate I. qui eut pour successeur Rhescuporis I. On ne sçait gueres que le nom de ces deux Princes, dont on connoît seulement les médailles.

Polémon II. succéda vraisemblablement à Rhescuporis, & reçut de Caligula les Etats du Bosphore vers l'an 38. de J. C. Dion, qui fait mention du couronnement de Polémon, ne dit point si Rhescuporis étoit mort, ou s'il y avoit eu quelque révolution dans le Bosphore. Quoi qu'il en soit, Polémon ne jouit pas long-temps de ce Royaume; car au bout de quatre ans Claude le donna à un Mithridate qui descendoit de Mithridate le Grand. Polémon reçut à la place du Bosphore, le Royaume de Pont & une partie de la Cilicie. Vingt-six ans après il céda le Pont, qui devint une Province Romaine, & ne garda que la seule partie de la Cilicie qu'on lui avoit accordée.

Mithridate, que l'Empereur Claude revêtit du Royaume du Bosphore, étoit issu de Mithridate le Grand, mais on ignore quel étoit son pere. Ce Prince fit à ses voisins des guerres injustes qui le brouillerent avec les Romains. Ceux-ci le priverent de ses Etats, & mirent à sa place Cotys son frere.

Le silence des Auteurs est cause qu'on ne peut découvrir si Cotys étoit frere utérin de Mithridate, ou s'il eut un même pere & une même mere que ce Prince. Cotys monta sur le thrône l'an 49. de J. C.

Rhescuporis II. connu seulement par une médaille, devint Roi du Bosphore l'an 83.

Sauromate II. paroît lui avoir succédé. On ne sçait des actions de ce

Prince que l'Ambassade qu'il envoya à Trajan, & dont Pline fait mention sans en circonstancier le détail ni les motifs.

Cotys II. paroît ensuite, mais on ignore comment & en quel temps il parvint au Royaume de Bosphore.

Rhémétalcès qui occupa le thrône après Cotys II. y monta vers l'an 132. Les médailles & un passage d'Arrien font présumer qu'il y eut plusieurs troubles dans le Bosphore sous le regne de Rhémétalcès, & voici quelles sont les conjectures de M. Cary. » Eupator, dit-il, qui succéda à Rhémétalcès avoit apparemment tenté de faire valoir ses droits, d'abord après » la mort de Cotys; ce qui occasionna des mouvements qui paroissent indiqués dans ces paroles d'Arrien à Adrien : *Afin que le Bosphore vous fût* » *connu, si vous aviez des arrangements à prendre sur les affaires du Royaume.* » Rhémétalcès fut placé sur le thrône par Adrien, comme on le voit sur » une de ses médailles; mais après la mort de cet Empereur, Eupator re» nouvella peut-être ses prétentions, & s'empara du Bosphore. Alors l'af» faire fut portée devant Antonin, qui décida encore en faveur de Rhé» métalcès. «

A la mort de ce Prince, Eupator reçut des mains d'Antonin la même couronne, dont cet Empereur l'avoit privé quelques années auparavant. On n'a aucune certitude sur les actions d'Eupator, & on ne sçait pas même si Sauromate III. qu'on voit après lui sur le thrône, lui succéda immédiatement.

La durée du regne de Sauromate III. n'est pas plus connue que les évenements de sa vie.

Rhescuporis III. monta ensuite sur le thrône du Bosphore, à ce qu'on peut voir par les médailles de ce Prince. Les Historiens d'ailleurs gardent le silence à son sujet.

Il en est de même de Cotys III.

Ininthimévus, successeur de ce dernier, n'est pas mieux connu; il paroît seulement qu'il regna à peine une année. Comme on n'est pas mieux instruit sur la vie de ceux qui suivirent Ininthimévus, je vais seulement en donner une liste.

Rhescuporis IV. succéda à Ininthimévus.

Teiranes monta ensuite sur le thrône du Bosphore.

Thothorsès posséda aussi la couronne, mais la date de ses médailles comparée à l'époque qui se trouve sur celles de Teiranes, laisse un intervalle de vingt ans.

Sauromate IV. succéda à Thothorsès. Ce Prince, qui étoit fils d'un Rhescuporis que les Romains avoient fait prisonnier, crut devoir tirer vengeance de l'affront qu'on avoit fait à son pere. En conséquence, il arma contre les Romains, foula les peuples qui étoient sous leur obéissance, & s'avança jusques sur les bords du fleuve Halys. Dioclétien ne fut pas plutôt informé de la conduite du Roi du Bosphore qu'il résolut de l'en punir, & envoya dans cette vûe Constance, pere de Constantin le Grand. Constance voyant qu'il ne pouvoit réussir à force ouverte, employa d'autres moyens. Il engagea les Chersonites, peuples soumis aux Romains, d'entrer sur les terres de Sauromate, de s'en rendre maîtres, & de faire captives les familles

BOSPHORE CIMMERIEN.

Bosphoriennes. Les Chefs des Chersonites exécuterent avec succès les desseins de Constance, & parmi les prisonniers qu'ils firent, ils emmenerent les femmes de Sauromate. La douceur avec laquelle on les traita, & la promesse qu'on leur fit de leur rendre leur liberté, si elles pouvoient porter Sauromate à la paix, furent cause qu'elles envoyerent presser vivement ce Prince de s'accommoder avec Constance. Sauromate, après avoir fait quelques difficultés, fit enfin la paix, & consentit à se retirer dans ses Etats. Dioclétien, en reconnoissance des services que les Chersonites lui avoient rendus dans cette guerre, les affranchit du tribut qu'ils payoient aux Romains.

Quelques années après l'avenement de Constantin à l'Empire, Sauromate V. fils & successeur de Sauromate IV. & petit-fils de Rhescuporis, fit la guerre aux Chersonites, pour venger la honteuse captivité de son ayeul. Les Chersonites repousserent Sauromate, & l'obligerent à faire serment qu'il ne franchiroit plus les limites qu'ils lui fixerent. Après ce traité la paix fut rétablie, & chacun retourna dans son pays.

Rhescuporis V. succéda à Sauromate, & on ne voit point qu'il ait cherché à rompre les engagements que son prédécesseur avoit pris avec les Chersonites.

Constantin Porphyrogenete nous apprend que plusieurs années après le traité fait entre Sauromate V. & les Chersonites, Sauromate VI. Roi du Bosphore, leur déclara la guerre, & prétendit rentrer en possession des terres dont il avoit, disoit-il, été dépouillé par violence. Pharnace, Chef des Chersonites, assembla ses compatriotes, & leur proposa pour épargner la vie des soldats, de décider la querelle par un combat singulier qu'il s'offroit de présenter à Sauromate. Les Bosphoriens persuadés que leur Roi, qui étoit d'une taille avantageuse, vaincroit aisément Pharnace, accepterent le défi avec joye. Les deux combattants s'étant avancés l'un contre l'autre en présence des deux armées, Pharnace se plaça de façon que Sauromate tournoit le dos à ses ennemis. Au moment qu'ils commençoient à en venir aux mains, les Chersonites, suivant le complot qu'ils avoient fait, pousserent un grand cri. Sauromate inquiet de la cause de ce bruit, tourna la tête, & reçut aussitôt un coup mortel que lui porta Pharnace. Ce dernier coupa la tête au Roi du Bosphore, & par cette victoire les Chersonites devinrent maîtres du Bosphore, & réduisirent les habitants de ce pays en captivité. Dans la suite néanmoins, ils laisserent aux Bosphoriens quelques terres à cultiver.

Après cette révolution, il n'y eut plus de Rois du Bosphore. Asandre, Chef de ceux à qui on avoit permis de cultiver quelques terres, fit de vaines tentatives pour entrer en possession du Bosphore, & la conspiration fut découverte. Son fils porta la peine de sa révolte, & les Bosphoriens furent soumis aux Chersonites.

Fin de l'histoire du Bosphore Cimmérien.

CHAPITRE XI.

Royaume d'Épire.

La situation de l'ancienne Epire étoit entre la Thessalie & la mer Adriatique, & fait aujourd'hui partie de l'Albanie moderne. Son voisinage avec la Grece a surtout contribué à la rendre fameuse dans l'ancienne Histoire, & quoique le terrein de ce pays fût d'une très-petite étendue, on y comptoit cependant, suivant Théopompe, quatorze Nations Epirotes, dont les principales étoient les Molosses, les Chaoniens, les Thesprotes, les Ethiciens, les Athamanes, les Perrhebes, les Ambraciens, &c. Toutes ces Nations étoient séparément gouvernées par leurs Princes particuliers, mais elles tomberent enfin sous la puissance des Molosses, qui conserverent leur empire jusqu'à ce qu'ils furent obligés de fléchir sous le joug des Romains.

Je ne ferai point mention des premiers Rois des Molosses qui, à ce qu'on prétend, tiroient leur origine de Néoptoleme ou Pyrrhus, fils d'Achille. Je passerai tout d'un coup au regne d'Alexandre Molossus, temps où l'histoire de ce pays devient plus certaine & plus intéressante.

Néoptoleme II. pere d'Alexandre Molossus, étoit héritier présomptif du thrône d'Epire; mais pour prévenir les suites funestes d'une guerre civile, il consentit à partager l'autorité souveraine avec son frere Arymbas. Peu de temps après Néoptoleme mourut, laissant des enfants en bas âge, parmi lesquels étoient Alexandre, Olympias & Troas. Arymbas se mit aussitôt en possession de toute l'Epire, soit pour en conserver une partie à ses neveux, comme quelques-uns l'imaginent, soit pour les en dépouiller, comme il y auroit beaucoup d'apparence. Il épousa Troas sa niece, & chercha à s'appuyer de la protection de Philippe, Roi de Macédoine, en lui donnant en mariage Olympias, sœur de Troas & d'Alexandre. Arymbas fut paisible possesseur de l'Epire pendant plusieurs années, & à sa mort, son neveu Alexandre lui succéda par le crédit du Roi de Macédoine, qui étoit devenu son beau-frere.

Alexandre avoit vingt ans lorsqu'il monta sur le thrône d'Epire, & il devoit son élévation à Philippe de Macédoine, qui, pour se l'attacher davantage, lui donna pour femme Cléopâtre, qu'il avoit eue d'Olympias. Ce fut pendant la célébration des noces de cette Princesse que Philippe fut assassiné, & Alexandre Molossus, après cet accident, retourna en Epire. Alexandre, fils de Philippe, prit possession de la couronne de Macédoine, & il ne paroît pas que le Roi d'Epire l'ait aidé à soumettre les Illyriens, les Thraces, les Thébains, &c. qui avoient cherché à se prévaloir de la jeunesse du nouveau Roi. Molossus n'avoit pas voulu peut-être marcher sous les ordres de son neveu; d'ailleurs, il étoit occupé à lever des troupes pour les mener aux Tarentins, qui l'avoient appellé à leur secours contre les Messapiens, les Bruttiens & les Lucaniens. Le Roi d'Epire naturellement brave, étoit ravi d'employer ses armes contre des peuples aguerris, & il

Alexandre Molossus.

342. Av. J. C.



ROYAUME D'EPIRE.

se hâta de prendre la route de l'Italie. Les Auteurs sont peu d'accord sur la date de son arrivée dans ce pays; les uns la rapportent à l'an 337. d'autres à l'an 334. & enfin à l'an 333. avant J. C. La flotte de ce Prince étoit composée de quinze vaisseaux de guerre, & d'un grand nombre de bâtiments pour le transport des troupes de débarquement. Les Samnites & les Lucaniens éprouverent d'abord les effets de la valeur d'Alexandre, qui fit en même temps la paix avec les Romains, suivant Tite-Live. Le Roi d'Epire avoit dessein de marcher ensuite contre les Etoliens, les Métrapontins & les Pédicules; mais sur la foi d'un Oracle qui promettoit à ces peuples l'éternelle possession de leur pays, il crut devoir rechercher leur amitié. Il n'en agit pas de même à l'égard des Bruttiens & des Lucaniens, chez lesquels il porta le ravage & la désolation. Héraclée, qui s'étoit révoltée contre les Tarentins, fut bientôt subjuguée; Cosence, Terine & plusieurs autres places subirent le même sort.

Il y avoit environ trois ans qu'Alexandre étoit descendu en Italie, lorsqu'il s'empara de trois petites montagnes qui étoient auprès de Pandosie, pour être à portée d'incommoder tout à la fois les Bruttiens & les Lucaniens. Il divisa son armée en trois Corps, & plaça chacun d'eux sur les montagnes dont il s'étoit rendu maître. De violentes pluyes survinrent bientôt, inonderent la plaine, & couperent toute communication aux troupes du Roi d'Epire. Ses ennemis ne manquerent pas de profiter de la situation desavantageuse où il se trouvoit pour l'attaquer. Les deux Corps de troupes où il n'étoit pas furent accablés, & taillés en pieces, & on se préparoit à environner Alexandre, lorsque ce Prince intrépide se jetta au milieu de ses ennemis, & tua leur Général. Il rallia ensuite ses soldats auprès d'un fleuve, résolu de le passer à gué, parce que les restes d'un pont lui firent juger que c'étoit-là le chemin qu'il devoit tenir. Alexandre avoit dans son armée deux cents transfuges Lucaniens, qui promirent de le livrer à leurs compatriotes, si on leur accordoit la permission de retourner chez eux. Ils obtinrent ce qu'ils demandoient, sous la condition qu'ils s'étoient eux-mêmes imposée, & crurent trouver l'occasion favorable de faire réussir leur projet, au moment que le Roi d'Epire voulut traverser le fleuve. Un des Officiers de ce Prince s'apperçut des mauvais desseins des Lucaniens, & il en avertit son maître, qui, mettant l'épée à la main, lança son cheval dans le fleuve. Il s'efforça de gagner l'autre bord, & y étoit presqu'arrivé, lorsqu'un des transfuges qui l'avoient trahi le perça d'un javelot. Le corps d'Alexandre tomba dans la riviere, & fut emporté par le courant. Ses ennemis s'en emparerent, & le traiterent avec toutes les indignités imaginables. On le sépara en deux, une moitié fut envoyée à Cosence, & l'autre servit de jouet aux soldats. Une femme pria instamment ces soldats de lui donner ce qui restoit de l'infortuné Roi d'Epire, afin de l'échanger pour son mari & pour ses enfants, alors au pouvoir des Epirotes. Alexandre mourut vers l'année 331. avant J. C. & il y a apparence qu'il ne laissa pas d'enfants, car son cousin Eacide lui succéda sans contradiction.

EACIDE.

Eacide, fils d'Arymbas, ne fut pas plutôt monté sur le thrône, qu'il mit sur pied une armée pour défendre la cause d'Olympias sa cousine. Il marcha contre Cassandre qui assiégeoit cette Princesse dans Pydna; mais les Epirotes

se mutinerent, & ne voulurent pas accompagner leur Roi. Ce Prince prit le parti de congédier les mécontents, & poursuivir sa route avec ceux qui consentirent à rester auprès de lui. Leur petit nombre ne put sauver Olympias, & l'absence d'Eacide lui devint funeste, car ceux qu'il avoit renvoyés firent soulever leurs compatriotes, & publierent un décret qui bannissoit ce Prince du Royaume. Les Epirotes firent ensuite alliance avec Cassandre, & reçurent Lycisque qu'il leur envoya pour Gouverneur. Cependant les peuples se lasserent bientôt de l'administration de Lycisque, & rappellerent Eacide. Ce Prince jouit peu du bonheur d'être rétabli, & fut tué la même année dans une bataille que les Macédoniens lui livrerent.

Alcete, frere d'Eacide, monta après lui sur le thrône, & marcha contre Lycisque qui étoit entré en Epire. L'armée d'Alcete n'étoit pas nombreuse, mais ses soldats lui paroissoient attachés, & il avoit chargé Alexandre & Teucer ses fils de lever des troupes de tous les côtés. Cette précaution étoit indispensable, car la supériorité des forces de Lycisque, contraignit le Roi d'Epire à s'enfermer dans la ville d'Eurymene où il fut assiégé. Alexandre amena à son pere un renfort considerable, ce qui mit ce Prince en état d'engager une action, dans laquelle les troupes de Cassandre furent battues & mises en fuite. Quelques jours après il arriva des secours aux Macédoniens, qui furent vainqueurs à leur tour, & obligerent le Roi d'Epire à abandonner la ville d'Eurymene, qu'ils pillerent & firent raser. Cependant Cassandre qui ignoroit l'avantage que son armée venoit de remporter, s'avançoit à grands pas pour la soutenir. Il apprit avec joye le succès de ses armes, mais comme ses affaires l'appelloient ailleurs, il fit un accommodement avec Alcete, & le laissa tranquille possesseur de la couronne. La paix dont le Roi d'Epire goûtoit la douceur, n'en put faire entrer dans son caractere. Il étoit naturellement emporté & cruel, & dès que quelqu'un paroissoit d'un avis contraire au sien, il le faisoit mourir dans les tourments. Une conduite si sanguinaire irrita tellement les Epirotes qu'ils se souleverent, & massacrerent Alcete & ses enfants, à l'exception d'Alexandre & de Teucer qui eurent le bonheur de se sauver.

La couronne d'Epire fut alors mise sur la tête de Pyrrhus, neveu d'Alcete & fils d'Eacide. Lorsque ce dernier fut banni du Royaume par un décret lancé contre lui, les Epirotes pillerent son palais, & massacrerent tous ceux qui lui appartenoient. Pyrrhus son fils étoit encore au berceau, & il auroit sans doute été enveloppé dans la ruine de sa famille, si deux domestiques zelés ne l'eussent dérobé à la fureur du peuple. Ils le menerent à la Cour de Glaucias, Roi d'Illyrie, qui, après avoir balancé quelque temps sur le parti qu'il prendroit, consentit enfin à accorder sa protection au jeune Prince. Aussitôt que Cassandre fut informé de cette circonstance, il mit tout en usage pour engager Glaucias à lui remettre Pyrrhus entre les mains. Glaucias résista également au offres & aux menaces du Roi de Macédoine, & dès que Pyrrhus eut atteint l'âge de douze ans, il le conduisit en Epire à la tête d'une puissante armée, & le rétablit sur le thrône de ses ancêtres. Suivant Justin, les Epirotes rappellerent Pyrrhus de leur propre mouvement, & lui donnerent des tuteurs pour administrer les affaires du Royaume, jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Il avoit environ

Pyrrhus.

dix-fept ans lorfqu'il fit un voyage en Illyrie, afin de fe trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, & pendant fon abfence fes fujets fe révolterent, & reconnurent pour Roi Néoptoleme fon grand-oncle. Pyrrhus dépouillé de fes Etats & dénué de tout fecours, chercha une retraite auprès de Démétrius, fils d'Antigone. Démétrius, qui avoit époufé une fœur de Pyrrhus, lui fit un accueil favorable, & cultiva avec fruit les heureufes difpofitions de ce Prince pour le métier des armes. Le jeune Roi d'Epire, quoique privé de la couronne, rendit de grands fervices à fon beau-frere, & lorfque ce dernier eut fait la paix avec Ptolémée, Pyrrhus voulut bien être donné en ôtage, & fe rendit à la Cour du Roi d'Egypte.

Son mérite perfonnel, la douceur de fes mœurs & la fageffe de fa conduite lui acquirent l'eftime du Roi d'Egypte, & celle de tous les Seigneurs. La Reine Bérénice, à qui Pyrrhus s'étoit particulierement attaché, le préféra à plufieurs autres Princes, & lui accorda en mariage Antigone fa fille, qu'elle avoit eue d'un Seigneur Macédonien fon premier mari. Elle ne crut pas devoir borner à cette faveur les marques de fa bienveillance pour Pyrrhus, & au moyen du pouvoir qu'elle avoit fur l'efprit de Ptolémée, elle obtint qu'il fourniroit des troupes & de l'argent à fon gendre. Pyrrhus n'eut pas de peine à recouvrer fon Royaume, mais craignant les funeftes effets d'une guerre civile, il confentit à céder une partie de fes Etats à Néoptoleme. Celui-ci, qui parut d'abord fatisfait de ce partage, écouta bientôt les confeils pernicieux des ennemis de Pyrrhus, & entreprit de faire empoifonner ce Prince. Le complot ayant été découvert, Néoptoleme fut mis à mort, & Pyrrhus fe trouva feul maître de toute l'Epire. Il étoit trop ambitieux pour fe contenter de la poffeffion de ce Royaume; il médita de nouvelles conquêtes, & entreprit l'expédition dont on a parlé dans l'hiftoire de Macédoine.

Pyrrhus ne fut pas long-temps paifible poffeffeur du thrône de Macédoine, il fut d'abord obligé de partager ce Royaume avec Lyfimaque, qui parvint à s'en rendre maître entierement. Le Roi d'Epire forcé de rentrer dans les premieres bornes de fes Etats, auroit pu y finir tranquillement fes jours, fi fon humeur belliqueufe ne l'eût porté à faifir la premiere occafion qui fe préfenta de faire la guerre. Les habitants de Tarente, alors ennemis des Romains, & trop foibles pour leur réfifter, implorerent le fecours de Pyrrhus, à qui ils firent de brillantes promeffes. Ce Prince flatté des propofitions qu'on lui faifoit, reçut favorablement les Ambaffadeurs Tarentins, & fe prépara à paffer en Italie. Il confia le gouvernement de fes Etats à fon fils Ptolémée âgé de quinze ans, & nomma tuteur de ce Prince, Ptolémée Céraunus, Roi de Macédoine. Les autres fils de Pyrrhus, fçavoir, Alexandre & Hélénus l'accompagnerent dans fon expédition, & vers la fin de l'hyver le Roi d'Epire s'embarqua. Sa flotte étoit compofée des vaiffeaux d'Epire, des galeres de Tarente, & de celles qu'Antigone Gonatas lui avoit envoyées. L'impatience qu'il avoit de fe fignaler par quelque exploit, l'empêcha de faire réflexion aux dangers auxquels il s'expofoit en fe mettant fur mer dans la faifon où on étoit. Sa flotte fut difperfée par une violente tempête, & il courut rifque de périr plufieurs fois. La galere qu'il montoit étoit fur le point de fe brifer & d'être engloutie par les flots, lorfqu'il fe jetta

jetta à la nage avec ceux qui l'accompagnoient. Après avoir fait de violents efforts pendant une nuit entiere, il gagna enfin la côte au moyen des secours que les Messapiens, accourus sur le rivage, lui donnerent. Il étoit inquiet de sa flotte qui ne paroissoit point, mais il ne laissa pas de prendre le chemin de Tarente à la tête d'environ deux mille hommes de pied, de quelques chevaux & de deux éléphants.

Les Tarentins instruits de l'approche de Pyrrhus, allerent au devant de lui, & le firent entrer dans leur ville. Uniquement occupés de leurs plaisirs, ils se flattoient que le Roi d'Epire se chargeroit seul des opérations de la guerre, & qu'il les dispenseroit de le suivre. Ils se tromperent, car aussitôt que les vaisseaux Epirotes furent arrivés, Pyrrhus commença à agir en maître à Tarente. Il réforma les désordres qui regnoient dans la ville, fit fermer les jardins publics & les lieux de spectacles, & incorpora dans ses troupes tous les Tarentins en état de porter les armes. Il leur fit observer la plus exacte discipline, & pour retenir ceux qu'une pareille sévérité engageoit à quitter la ville, il déclara digne de mort quiconque sortiroit du pays, ou ne se trouveroit pas aux revûes ordinaires. Les Tarentins se plaignirent inutilement de la conduite de Pyrrhus à leur égard; il se défit secrettement des plus factieux, & envoya en Epire, sous différents prétextes, ceux qui lui étoient suspects. Aristarque, Orateur célebre, fut du nombre de ces derniers; mais au lieu de se rendre en Epire, comme il avoit paru en avoir dessein, il alla à Rome, & informa le Sénat de la situation où se trouvoient les Tarentins, & des projets de Pyrrhus. Les Romains firent sur le champ partir Fabricius pour visiter les Colonies Romaines, pour fortifier quelques places, & pour engager les habitants des villes amies de la République à être fideles à leur alliance avec Rome. Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, que la réputation du Roi d'Epire sembloit disposer en sa faveur une grande partie des alliés des Romains.

Cependant les renforts qu'on avoit promis à Pyrrhus n'arrivoient pas, & il apprit que le Consul P. Valerius Lévinus étoit déjà dans le pays des Lucaniens, où il brûloit & saccageoit tout. Le Roi d'Epire se mit aussitôt en chemin avec le peu de troupes qu'il avoit; mais avant que de rien entreprendre, il crut devoir écrire à Lévinus, & il le fit dans des termes extrêmement fiers. Comme la réponse qu'on lui fit étoit à peu près semblable, il s'avança vers l'endroit où Lévinus étoit campé. La riviere de Siris séparoit le camp des Romains d'avec celui du Roi d'Epire, & Lévinus résolu d'attaquer Pyrrhus avant qu'il eût reçu les renforts qu'il attendoit, harangua ses soldats, & passa la riviere malgré la vigoureuse défense des Epirotes. La bataille s'engagea bientôt après, & la victoire qui fut également disputée de part & d'autre, se déclara enfin pour le Roi d'Epire. Ce Prince resta maître du champ de bataille; mais loin d'insulter au malheur de ses ennemis, il fit hautement l'éloge de leur courage, & prit un soin particulier de faire enterrer leurs morts.

Déterminé à profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, Pyrrhus parcourut en diligence les pays alliés des Romains. La défaite de ces derniers & la valeur des Epirotes effrayerent plusieurs villes qui ouvrirent leurs portes sans résistance. Les Epirotes par ce moyen se virent en peu de temps

ROYAUME D'EPIRE.

maîtres de la plus grande partie de la Campanie. Pendant le séjour que le Roi d'Epire fit dans cette Province, les Samnites, les Lucaniens & les Messapiens le joignirent enfin. Il leur fit quelques reproches de leur retardement, mais il consentit à partager avec eux les dépouilles de l'ennemi, & les mena sur le champ assiéger Capoue. La présence de Lévinus fit échouer l'entreprise de Pyrrhus, qui ne fut pas plus heureux devant Naples. Contraint de renoncer à ses projets sur ces deux Places, le Roi d'Epire traversa le pays des *Hernici*, & s'arrêta près de Preneste. L'approche du Consul T. Coruncanius qui revenoit de l'Etrurie avec une armée victorieuse, obligea les Epirotes à gagner en diligence la Campanie. Lévinus étoit déjà dans cette Province, & son armée alors plus nombreuse que celle qui avoit été défaite sur les bords de la Siris, intimida Pyrrhus, & lui fit changer la résolution où il étoit d'abord d'attaquer les Romains. Il dissimula néanmoins les véritables motifs de sa retraite, & feignant que les augures n'étoient pas favorables, il prit le chemin de Tarente, & mit fin à la campagne.

Le bon ordre & l'exacte discipline qui s'observoient parmi les troupes Romaines, n'échapperent pas à la pénétration du Roi d'Epire. Ce Prince commençant à appréhender que la guerre qu'il avoit entreprise ne causât sa ruine, souhaita la terminer par une paix honorable. Il étoit dans ces dispositions, lorsqu'il apprit que le Sénat lui envoyoit une Ambassade solemnelle. Persuadé que la République désiroit la paix autant que lui, il chercha à se concilier les Ambassadeurs Romains, en leur faisant la réception la plus magnifique. Cependant la commission de ces Ambassadeurs étoit bornée à demander qu'on leur rendît les prisonniers par voye d'échange, ou en fixant le prix de leur rançon, & lorsqu'ils eurent exposé l'objet de leur voyage, Pyrrhus eut peine à cacher son chagrin & son étonnement. Il promit de rendre réponse aux Romains aussitôt qu'il auroit examiné la nature de leur demande, & après avoir consulté ses amis, il se détermina à rendre les prisonniers Romains sans aucune rançon, & à faire partir pour Rome des Ambassadeurs chargés de négocier un traité de paix avec le Sénat. Cynéas (1) fut nommé Chef de cette Ambassade, & suivant ses instructions,

(1) Cynéas, originaire de Thessalie, étoit un homme qui avoit de grands talents, & qui parvint à être premier Ministre & favori du Roi d'Epire. Il entendoit parfaitement le métier de la guerre, & étoit outre cela profond politique, & un des plus excellents Orateurs de son temps. Il avoit appris l'art de parler sous Démosthène, celui de la guerre sous les Capitaines d'Alexandre le Grand, & la politique, par une longue expérience. Le talent qu'il avoit de persuader & de gagner les bonnes graces de ceux avec qui il avoit à traiter, fit dire à Pyrrhus: *Que les discours persuasifs de Cynéas lui avoient acquis plus de villes qu'il n'auroit pû en conquérir par la force des armes.* Le Roi d'Epire, avant que d'entreprendre la guerre contre les Romains, voulut communiquer à Cynéas les vastes projets qu'il avoit formés. Il le fit entrer dans son cabinet, après avoir renvoyé les Ambassadeurs de Tarente, & lui parla ainsi: » Les Tarentins m'invitent à » passer en Italie. Si je triomphe des Ro» mains, la conquête de l'Occident m'est » assurée; & sûrement je n'aurai aucune » peine à triompher d'eux. L'Etrurie les oc» cupera d'un côté, & tous les peuples en » deçà du Tibre jusqu'aux bords de la mer, » sont prêts à prendre les armes sous mes » ordres contre cette orgueilleuse Républi» que. Dites-moi sincerement ce que vous » pensez de cette entreprise. « Cynéas, sans désapprouver son dessein, lui demanda de quel côté il porteroit ses armes s'il pouvoit vaincre les Romains. » Les Romains une » fois vaincus, répondit Pyrrhus, je passerai

il devoit faire ses efforts pour obtenir, 1°. Que les Tarentins fussent compris dans le traité; 2°. Que toutes les villes Grecques en Italie eussent l'entiere jouissance de leurs libertés & priviléges; & 3°. Enfin, que la République rendît aux Samnites, aux Lucaniens & aux Bruttiens toutes les Places qu'elle leur avoit enlevées. Cynéas employa vainement toute son éloquence pour faire paroître raisonnables & modérées les prétentions de Pyrrhus. Ses présents ne réussirent pas mieux, & le Sénat déclara formellement qu'on n'entreroit en aucun traité avec le Roi d'Epire, à moins qu'il ne sortît de l'Italie.

Pyrrhus mortifié du peu de succès de cette négociation, fit les préparatifs nécessaires pour recommencer la guerre. Les Romains de leur côté, après avoir élû pour Consuls P. Sulpicius Saverrio, & C. Décius Mus, les envoyerent l'un & l'autre en Apulie. Le camp de Pyrrhus étoit placé auprès de la petite ville d'Asculum, & les Consuls se retrancherent au pied de l'Apennin. Les deux armées resterent quelques jours à s'examiner, & lorsqu'elles en vinrent aux mains, elles montrerent l'une & l'autre une valeur extraordinaire. Le Roi d'Epire disputa long-temps la victoire, mais enfin il fut vaincu, & se retira à Tarente. Sulpicius ne pouvant engager une seconde action comme il le désiroit, mena ses troupes en Apulie, où il prit ses quartiers d'hyver. Dès le commencement du printemps suivant, les deux armées se remirent en campagne, & se posterent à peu de distance l'une de l'autre. Les Consuls attendoient le moment favorable de livrer bataille, lorsque le Médecin de Pyrrhus leur promit d'empoisonner ce Prince, si les Romains vouloient lui accorder une récompense digne d'un service aussi important. Indignés d'une telle proposition, les Consuls en firent avertir Pyrrhus, afin qu'il se précautionnât contre des entreprises semblables. Le Roi d'Epire pénetré de reconnoissance, mit en liberté tous les prisonniers Romains qui se trouvoient dans son camp, & envoya une seconde fois Cynéas à Rome, afin d'essayer s'il pourroit entrer en accommodement. Cynéas ne fut pas plus heureux que la premiere fois, & on lui répondit de nouveau, qu'on n'écouteroit les propositions de Pyrrhus, que lorsqu'il seroit hors de l'Italie avec toute son armée. La fermeté des Romains découragea le Roi d'Epire; il s'appercevoir qu'en s'obstinant à demeurer en Italie, il pourroit perdre le reste de ses

» en Sicile, où tout est dans la derniere confusion à l'occasion de la mort du Roi Agathocle. Vous sçavez de quelle importance est cette isle. Mais, ajouta Cynéas, lorsque vous serez maître de la Sicile, que ferez-vous ensuite? Rien n'est plus simple, répondit Pyrrhus, je passerai en Afrique. Les Carthaginois ne sont rien moins que formidables; Agathocle les surprit avec un petit nombre de vaisseaux, & pensa se faire leur Roi. Et si je réussis à prendre leur ville, qui osera me faire tête? La Macédoine mon ancien domaine, & la Grece entiere ne formeront qu'une partie de mes conquêtes futures. Et quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous, reprit Cynéas? Ce que nous ferons, répliqua le Roi? Nous vivrons en repos, & nous ne penserons plus qu'à nous réjouir. « Alors Cynéas l'interrompant: » Eh! Seigneur, lui dit-il, qui vous empêche de vivre dès aujourd'hui en repos, & de jouir des douceurs de la vie? Pourquoi chercher si loin un bonheur que vous tenez entre vos mains, & acheter si cher ce que vous pouvez avoir sans peine? « Ce discours fit quelque impression sur l'esprit du Roi, mais son ambition se trouvant la plus forte, il lui céda au bout de quelque temps. Quoique Pyrrhus n'eût pas suivi les avis de Cynéas, ce Ministre lui rendit pendant le cours de la guerre tous les services dont il fut capable, & obéit sans murmurer à tous les ordres qu'il lui donna.

ROYAUME D'ÉPIRE.

troupes: mais d'un autre côté, il ne vouloit pas avoir la honte de céder. Il s'occupoit de ces affligeantes réflexions au moment qu'il reçut les Députés de Syracuse, d'Agrigente & des Léontins, qui venoient le prier de les aider à chasser les Carthaginois. Pyrrhus saisit avec joye cette occasion pour quitter l'Italie, & après avoir laissé dans Tarente une forte garnison, il partit avec une flotte de deux cents vaisseaux.

Les grands avantages qu'il eut d'abord sur les Carthaginois, lui firent naître l'idée de passer en Afrique. Les Siciliens informés de ce projet, & fatigués d'ailleurs des exactions des Ministres & des Courtisans de Pyrrhus, changerent tout-à-coup à son égard, & se soumirent en partie aux Carthaginois & en partie aux Mamertins. Pyrrhus se détermina alors à marcher au secours des Tarentins; mais sa flotte fut attaquée par celle de Carthage, & son armée de terre eut à combattre les Mamertins. Il surmonta néanmoins tous ces obstacles, & arriva enfin à Tarente, où il rétablit son armée. Aussitôt qu'il se crut en état de faire tête aux Romains, il alla à leur rencontre & leur livra bataille. Les prodiges de valeur qu'il fit en cette occasion ne purent empêcher la défaite de ses troupes, & les Romains remporterent une victoire des plus complettes. Pyrrhus affligé d'un échec aussi considerable, se retira à Tarente avec sa Cavalerie, & médita secrettement d'abandonner l'Italie. Il dissimula cependant ce dessein, & feignant d'aller au devant des renforts qu'il supposoit devoir lui arriver, il partit pour l'Epire.

Il y avoit déjà six ans que Pyrrhus avoit quitté son Royaume lorsqu'il y rentra, & il trouva ses thrésors tellement épuisés, qu'il ne put donner à ses soldats les récompenses auxquelles ils s'attendoient. Le Roi d'Epire pour dédommager ses troupes de ce qu'elles avoient souffert en Italie, les mena dans la Macédoine, & envahit ce Royaume avec le secours de quelques compagnies Gauloises, & chassa Antigone Gonatas qui regnoit alors dans ce pays. Après cette conquête, qui avoit enrichi l'armée de Pyrrhus, ce Prince devoit naturellement retourner au secours des Tarentins; cependant soit par crainte des Romains, soit par inconstance, il porta ses pas dans le Péloponnese, où Cléonyme, Roi de Sparte, l'appelloit. Le Roi d'Epire assiégea Lacédémone, mais désesperant bientôt de s'emparer de cette Place, où les femmes ne se défendoient pas moins que les hommes, il décampa, & se rendit à Argos sur les invitations d'Aristias, citoyen de cette ville. Antigone, qui avoit déjà recouvré une partie de la Macédoine, s'étoit aussitôt approché d'Argos pour secourir Aristippe, concitoyen & rival d'Aristias. Pyrrhus avant que d'arriver sous les murs d'Argos, fut attaqué par le Lacédémonien Arée, qui tailla en pieces l'arriere-garde des Epirotes. Le Roi d'Epire chargea aussitôt son fils Ptolémée d'aller punir les Lacédémoniens. Ce jeune Prince peu content de les avoir forcés à se retirer, s'abandonna trop à son courage, & fut tué en poursuivant ses ennemis.

A la nouvelle de la perte de son fils, Pyrrhus transporté de fureur tomba sur les Lacédémoniens, immola leur Général aux mânes de Ptolémée, & répandit l'épouvante & l'horreur parmi les soldats, qui se retirerent en désordre. Le Roi d'Epire continua ensuite sa route vers Argos, & alla camper en présence de l'armée d'Antigone. Les Argiens craignant de tomber sous la puissance d'un des deux, envoyerent des Ambassadeurs à l'un & à l'autre,

pour les prier également de se retirer. Antigone le promit de bonne foi, & donna même son fils en ôtage. Pyrrhus n'agit pas avec la même franchise, il feignit de s'éloigner, mais il avoit parole d'Aristias, qui étoit convenu de lui ouvrir une des portes. Il se rapprocha dès la nuit suivante, & entra sans être découvert par ceux du Parti opposé à celui d'Aristias. Cependant Pyrrhus ne se trouvant pas assez fort pour faire tête aux Argiens, ordonna qu'on fit entrer ses éléphants. Cette précaution fut cause de sa ruine; car le bruit que firent les éléphants en passant par la porte avec les tours qu'ils avoient sur le dos, réveilla les habitants, qui firent dire à Antigone d'accourir à leur secours. Les Argiens prirent les armes en diligence, & se défendirent si vigoureusement, qu'ils donnerent à Antigone le temps d'arriver. Alors Pyrrhus, malgré toute sa valeur, succomba au nombre de ses ennemis, & songea à sortir promptement d'Argos. Un de ses éléphants ayant malheureusement bouché une des portes, la confusion se mit parmi les Epirotes, qui se trouverent pressés dans les rues, de façon qu'ils ne pouvoient se servir de leurs armes. Pyrrhus s'étant jetté en désespéré au milieu des ennemis, fut blessé de la javeline d'un soldat Argien. Quelque légere que fût la blessure du Roi d'Epire, elle excita sa colere, & il alloit punir celui qui lui avoit porté le coup, lorsque la mere de l'Argien tremblante pour la vie de son fils jetta d'une fenêtre où elle étoit, une pierre sur Pyrrhus. Ce Prince en fut frappé à la tête, tomba de cheval, & mourut quelques moments après. Un Macédonien lui coupa la tête, & la porta à Alcionée, fils d'Antigone. Telle fut la fin de Pyrrhus, à qui tous les Historiens généralement accordent le titre de grand Capitaine. Il avoit des qualités recommandables, & si l'on excepte son inconstance & son ambition, on ne peut lui reprocher aucun défaut considérable. ROYAUME D'EPIRE.

Les Epirotes, qui étoient dans Argos, n'eurent pas plutôt appris la mort de leur Roi qu'ils mirent bas les armes, & se rendirent à discrétion. Antigone les traita favorablement, & les renvoya en Epire avec Hélenus, fils de Pyrrhus, & les cendres de ce Monarque enfermées dans une urne d'or.

ALEXANDRE.

Alexandre, fils de Pyrrhus, & son successeur, fit une invasion dans la Macédoine, & ravagea ce Royaume pendant l'absence d'Antigone Gonatas, qui étoit alors devant Athènes. Le Roi de Macédoine retourna dans ses Etats en diligence, pour les défendre contre ses ennemis, mais la désertion de ses troupes l'obligea à prendre la fuite. Démétrius, fils d'Antigone, rassembla un Corps de troupes assez nombreux, attaqua Alexandre & le défit. Il le força à abandonner la Macédoine, & le chassa même de l'Epire. Alexandre, qui étoit passé dans le pays des Acarnaniens, y leva une nouvelle armée, & contraignit à son tour Démétrius à reprendre le chemin de la Macédoine. Le Roi d'Epire eut quelques démêlés avec les Illyriens, sur lesquels il remporta une victoire complette. Depuis cet évenement, il jouit de la paix le reste de sa vie, & s'occupa à rétablir dans ses Etats l'abondance & la tranquillité que les guerres précédentes en avoient bannies. Il laissa de sa sœur Olympias qu'il avoit épousée, deux enfants, sçavoir, un fils nommé Ptolémée qui fut son successeur, & une fille appellée Phthia, qui fut mariée à Démétrius II. Roi de Macédoine.

PTOLEMÉE.

Ptolémée trop jeune pour prendre en main les rênes du gouvernement,

ROYAUME D'EPIRE.

eut sa mere pour tutrice. Cette Princesse administra les affaires du Royaume avec beaucoup de sagesse & de prudence, & l'éducation qu'elle donna à son fils firent concevoir de lui les plus grandes espérances. Malheureusement ce Prince mourut dans le temps qu'il marchoit contre les Etoliens. Il étoit à peine sorti de sa minorité; cependant il avoit eu un fils appellé Pyrrhus, & une fille que Justin nomme Laudamie, & que Pausanias & Athénée désignent par le nom de Déidamie.

PYRRHUS III. Les Epirotes en mettant le jeune Pyrrhus sur le thrône, nommerent encore Olympias Régente du Royaume. Il y a lieu de croire que cette Princesse, qui avoit acquis de nouvelles lumieres sur l'art de gouverner, ne démentit pas sa conduite précédente. On ignore ce qui se passa sous cette seconde tutelle; on sçait seulement que le jeune Roi Pyrrhus son petit-fils fut assassiné par les Ambraciens, & que Déidamie fut placée sur le thrône à sa mort.

Suivant le rapport de Polyen, Déidamie ne posséda pas long-temps la couronne. Les Epirotes chagrins d'obéir à une femme, engagerent Nestor, un des Gardes de la Reine, à lui ôter la vie. Nestor consentit à se charger de cette criminelle commission; mais soit frayeur, soit compassion, il ne put l'exécuter. Déidamie échappée à ce danger sentit le péril où elle étoit exposée, & elle crut l'éviter en se réfugiant dans un Temple de Diane. Ses espérances furent trompées; les Epirotes avoient juré sa mort, & ils la firent massacrer dans son asyle par un scélérat nommé Miton. Si l'on en croit Pausanias, Déidamie ne fut point assassinée. Elle regna peu à la vérité, mais elle regna paisiblement, & mourut de mort naturelle. Il paroît, selon le témoignage unanime des Anciens, que Déidamie fut la derniere de la famille des Pyrrhides, ou des descendants de Pyrrhus Néoptoleme, & qu'à la mort de cette Princesse les Epirotes changerent la forme du gouvernement, & ne furent plus soumis qu'à des Magistrats ou Préteurs, élus annuellement dans l'assemblée générale de toute la Nation. L'Epire devint ainsi une République, & conserva sa liberté jusqu'au temps où ce pays fut réduit en Province de l'Empire Romain.

Aussitôt que l'Epire n'eut plus de Rois, les dissensions & les brouilleries domestiques commencerent à regner. Les Illyriens & les Macédoniens profitant des troubles, s'emparerent de plusieurs Provinces dépendantes des Epirotes, & les annexerent à leurs domaines. Par ce moyen la République d'Epire devint peu considerable, au lieu que le Royaume de même nom avoit été puissant & célebre dans l'Histoire. Plutarque prétend que les Epirotes jouissoient d'une sorte de liberté sous leurs Rois, & que dans une assemblée générale qui se convoquoit tous les ans à Passaron, ville de la Province de Molosside, le Roi s'obligeoit par un serment solemnel à gouverner conformément aux loix, & le peuple s'engageoit de son côté à être fidele & soumis au Souverain.

Fin de l'histoire d'Epire.



INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CHAPITRE DOUZIEME.

Empire de Constantinople.



BYZANCE, nommée dans la ſuite Conſtantinople, dut ſon origine, ſuivant la tradition de cette ville, conſtatée par les médailles, à un certain Byzas qui étoit à la tête d'une Colonie Grecque. On ignore de quelle ville Byzas étoit parti : mais le plus grand nombre des anciens Ecrivains penſent qu'il ſortoit de Mégare. Ce ſentiment pourroit être fondé ſur ce qu'on parloit à Byzance le Dialecte Dorique, qui étoit en uſage à Mégare. Byzance fut bâtie, ſelon Euſebe, l'an 658. avant J. C. Les peuples de la Thrace ne virent pas d'un œil indifférent l'élévation de cette nouvelle ville, & les Rois des divers Cantons de ce pays firent bientôt leurs efforts pour détruire Byzance. La valeur des habitants, la prudence & le courage de Phidalie, femme de Byzas, rendirent inutiles les entrepriſes des ennemis. CONSTANTINOPLE.

CONSTANTINOPLE.

Les Byzantins conserverent leur liberté jusqu'au regne de Darius, fils d'Hystaspe, qui s'empara de Byzance. Cette ville, après avoir subi le joug des Perses, tomba successivement sous la domination des Athéniens & des Lacédémoniens. Thrasybule détruisit enfin l'autorité de ceux-ci, & rétablit l'ancien gouvernement Démocratique. Il y avoit cependant toujours un premier Magistrat qu'on appelloit *Hieromnemon*, & qui subsistoit encore sous les Empereurs Romains. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit tout ce qu'il put pour se rendre maître de Byzance, mais les secours que les Athéniens fournirent aux habitants de cette ville, obligerent le Roi de Macédoine à renoncer à ses projets.

Les Byzantins témoignerent un grand attachement pour les Romains aussitôt que ces peuples parurent en Grece & en Asie, & firent alliance avec eux dans le temps de la guerre de Rome contre Philippe, pere de Persée. Byzance rendit de grands services à la République Romaine dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre Antiochus, Persée, Aristonicus. La conduite de cette ville à l'égard de Rome, la fit regarder avec beaucoup de considération, & lui acquit le droit des villes libres. Ses Envoyés étoient traités avec les mêmes honneurs que les Ambassadeurs des Souverains, & avoient leurs places avec eux dans l'orchestre. La dispute qui s'éleva au sujet de l'Empire entre Sévere & Niger, fut la cause de la ruine de Byzance. Cette ville, qui avoit pris le parti de Niger, le soutint avec tant d'opiniâtreté, qu'elle refusa de reconnoître Sévere même après la mort de son rival. Elle se défendit pendant trois ans, & la plus horrible famine fut la seule chose qui la détermina à se rendre. Sévere la traita en vainqueur irrité. Les troupes & les Magistrats furent mis à mort, on vendit les biens de tous les habitants, Byzance fut privée du titre de ville, & soumise à Perinthe comme un simple bourg; enfin les murailles furent entierement rasées. Quelque temps après Sévere pardonna aux Byzantins, & les rétablit dans leurs droits à la priere de Caracalla. Byzance prit alors le nom d'*Antoninia*, à cause de ce jeune Prince qui s'appelloit Antonin. On a encore une médaille dans laquelle la ville de Byzance est nommée *Augusta Antoniniana*. Après la mort de Caracalla, elle reprit son ancien nom, & insensiblement son ancienne splendeur. Cette ville eut beaucoup à souffrir sous l'empire de Gallien. On est très-mal instruit du sujet du mécontentement de l'Empereur contre Byzance. Gallien étant entré dans la Place par composition, oublia les articles de la capitulation, & fit massacrer tous les soldats & les habitants. Il paroît que Byzance répara bientôt ses pertes, puisque six ans après, sous le regne de Claude II. elle attaqua avec succès les Goths, qui étoient entrés dans le détroit du Bosphore.

196. Depuis J. C

263.

Fondation de Constantinople.

328.

Constantin le Grand devenu seul maître de l'Empire Romain par la défaite de ses collegues, résolut de bâtir une ville pour en faire un nouveau siége de l'Empire. Il étoit d'abord déterminé à la placer près de l'ancienne Troye sur la côte de l'Asie, mais lorsqu'il eut consideré la situation avantageuse de Byzance, il jugea à propos d'en profiter. Cette ville située à l'extrémité de la Thrace sur un promontoire qui ferme l'entrée du Bosphore, avoit encore l'avantage d'être environnée des deux mers, qui lui procuroient les richesses de l'Asie & de l'Europe. L'Empereur étendit les murailles

murailles de Byzance jusqu'aux deux mers de la Propontide & du Pont-Euxin, qui formerent la pointe où Constantinople est placé. Pendant qu'on travailloit à l'enceinte de la nouvelle ville, on l'embellissoit au dedans par un grand nombre de superbes édifices. On y éleva par les ordres de Constantin un palais, un cirque, de vastes bâtiments pour servir de logements aux principaux Seigneurs de la Cour de l'Empereur: mais la précipitation avec laquelle toutes ces choses furent construites, nuisit beaucoup à la solidité de l'ouvrage. Constantin assigna des revenus pour entretenir ou augmenter les bâtiments, & pour tout ce qui pouvoit servir à la décoration de la ville. Il y attira des habitants de tous les pays, en leur distribuant de l'argent & des terres. Il défendit à ceux qui avoient des biens en Asie & dans le Pont, d'en disposer, & même de les laisser à leurs héritiers, s'ils n'avoient une maison dans la nouvelle ville. Il établit encore des fonds pour servir à la nourriture du peuple, à qui on donnoit du pain, de la viande, de l'huile & d'autres denrées. Il faisoit distribuer par jour près de quatre-vingt mille boisseaux de bled qu'on apportoit d'Alexandrie, & cette distribution étoit attachée aux maisons.

CONSTANTINOPLE.

On travailla avec tant de diligence que la nouvelle ville fut en état d'être dédiée le 19 de Mai. Zonare & Cedrene ont écrit qu'elle fut mise sous la protection de la sainte Vierge. Il est certain que dans les siecles suivants la sainte Vierge a été regardée comme la patrone de la ville. La fête de cette dédicace dura quarante jours, pendant lesquels Constantin fit distribuer au peuple une grande quantité de vivres. Ce fut sans doute dans cette dédicace que Constantin changea le nom de Byzance en celui de Constantinople. Il l'appella aussi la seconde Rome ou la nouvelle Rome. Ce dernier titre lui fut attribué par une loi gravée sur une colomne de pierres, qui fut posée dans un lieu public nommé le *Stratege*. L'Empereur déclaroit qu'il vouloit que Constantinople fût égale à l'ancienne Rome, qu'elle eût les mêmes droits & les mêmes prérogatives. Il lui soumit, suivant Sozomene, tout l'Orient jusqu'aux villes qui étoient sur le Danube, c'est-à-dire, toute l'Illyrie Orientale & la Libye Cyrénaïque, & voulut qu'elle jouît des mêmes exemptions que l'Italie. Le peuple de Constantinople fut divisé en curies, en tribus & en quatorze regions, & eut les mêmes Magistrats qu'à Rome, & un Sénat formé sur le même modele & avec les mêmes prérogatives. L'Empereur sépara cette ville de la Province d'Europe, & de la Métropole d'Héraclée, & y mit le siége du Préfet du Prétoire d'Orient. Cette ville ne l'emporta cependant sur Rome que cent ans après sa fondation.

Sa Dédicace. 330.

Constantin mourut au château d'Aquyron près de Nicomédie, après avoir partagé l'Empire entre ses enfants. Aucun d'eux n'étoit alors auprès de lui; mais l'Empereur qui avoit destiné l'Orient à Constance, confia son testament à un Prêtre, après lui avoir fait jurer qu'il le remettroit à ce Prince. Le corps de Constantin fut transporté à Constantinople, & exposé dans la principale salle du Palais sur une estrade à plusieurs degrés. On mit autour un grand nombre de flambeaux qui étoient dans des chandeliers d'or. Tous les grands Officiers, les Sénateurs & les personnes de distinction lui rendirent leurs devoirs comme s'il eût été vivant. Aussitôt que Constance fut arrivé à Constantinople, il fit porter le corps de son pere avec beaucoup de

337.

CONSTANTINOPLE. pompe à l'Eglise des Apôtres, où il fut enterré. Les habitants de Rome avoient demandé avec instance que le corps de l'Empereur fût porté dans leur ville, mais on n'avoit eu aucun égard à leur priere.

CONSTANCE. Constantin, Constance & Constant, fils de l'Empereur, eurent ensuite une entrevûe en Pannonie, & convintent de s'en tenir au partage que leur pere avoit fait. Constance, maître de l'Asie & de l'Egypte, eut à soutenir la guerre contre les Perses. La mort de ses deux freres & celle des Tyrans qui s'étoient élevés de tous côtés, le rendirent seul possesseur de l'Empire (1).

JULIEN. Il eut pour successeur Julien, neveu du Grand Constantin. Il mourut l'an 363. en faisant la guerre contre les Perses.

JOVIEN. On mit en sa place Jovien, dont le regne ne fut que de sept mois & vingt jours.

VALENS. Après un interregne de quelques jours, l'armée, qui étoit à Nicée, élut

364. pour Empereur Valentinien. Ce Prince craignant de ne pouvoir supporter seul le fardeau d'un si vaste Empire, déclara Auguste le 28 de Mars, son frere Valens, & au mois de Juin suivant, il partagea avec lui l'armée & l'Empire, & lui abandonna l'Orient. Depuis ce partage Valens eut seul la souveraine autorité en Orient. Il étoit alors dans la trente-sixieme année de son âge, & avoit été Officier du nombre de ceux qu'on appelloit *Domestiques*. Procope, parent de Julien, ne vit pas sans jalousie qu'il n'avoit eu aucune part à l'Empire, & fit bientôt connoître ses projets ambitieux. Valens prit des mesures pour les faire échouer, & Procope appréhendant de subir la peine qu'il méritoit, fut obligé de se cacher. Après avoir long-

365. temps erré, il crut que le voyage de Valens en Syrie étoit une circonstance favorable à ses desseins, & se fit proclamer publiquement Empereur. Valens allarmé de cette démarche, vouloit abandonner les marques de sa dignité, mais ses Officiers s'y opposerent, & lui conseillerent de se retirer à Ancyre pour y attendre du secours. Cependant Procope s'empara de Cyzique & de tout l'Hellespont. L'Empereur, qui avoit eu le temps de rassembler ses troupes, livra combat à Procope près de Nacolie de Phrygie. La trahison d'un des Généraux de Procope lui fit perdre la bataille : il fut arrêté & conduit à Valens qui le fit mourir.

L'Empereur, délivré de ce rival, eut de longues guerres à soutenir avec les Goths (2), & fut toujours obligé d'être en garde contre les entreprises des Perses. On découvrit encore une nouvelle conjuration, ou du moins on se persuada qu'elle existoit, & en conséquence ceux qui en furent regardés comme les auteurs & les complices, furent punis de mort. Théodore, le second des Sécretaires de l'Empereur, étoit, suivant Ammien & Zozime, le chef de ce complot, & ces deux Ecrivains prétendent qu'il fut convaincu d'avoir voulu usurper l'Empire. On raconte à ce sujet que quelques Seigneurs curieux de sçavoir quel seroit le successeur de Valens, avoient eu recours à des Devins. Par le moyen de leur art, ils avoient découvert que le nom de celui qui monteroit sur le thrône après Valens

(1) Voyez le deuxieme Tome de cette Introduction, où j'ai donné un abrégé de l'histoire des Empereurs d'Occident, p. 41.

(2) Voyez l'histoire des Germains dans le cinquieme Volume de cette Introduction.

commenceroit par ces lettres Théod. L'Empereur, informé de cette découverte, fit mourir tous ceux qui s'appelloient Théodore, Théodote, Théodule, &c. On févit ensuite contre les Magiciens, & on brûla tous les livres qui traitoient de la magie. Il est aisé de s'appercevoir que cette histoire ne fut imaginée que par ceux qui avoient dessein de faire périr Theodore, Sécretaire de l'Empereur; ou bien ce conte aura été fait après coup, s'il est vrai que Théodote eût réellement conspiré contre son Souverain. CONSTANTINOPLE.

Les Goths continuoient cependant à beaucoup incommoder l'Empire, & ils pillerent même les fauxbourgs de Constantinople. L'Empereur se rendit promptement en cette ville; mais il y fut mal reçu à cause des progrès des Barbares qu'il n'avoit pas été en état d'arrêter. L'armée nombreuse qu'il rassembla en diligence, & qu'il conduisit vers Andrinople, inspira une telle frayeur aux Goths qu'ils lui demanderent la paix. L'Empereur la refusa d'abord; mais il étoit disposé à se rendre à leur seconde demande, lorsqu'ils attaquerent les Romains à l'improviste. L'armée Romaine fut presqu'entierement taillée en pieces, & l'Empereur qui étoit blessé fut contraint de se retirer dans une cabane de paysans. Les Goths l'environnerent & y mirent le feu, sans sçavoir que l'Empereur y fût enfermé. Valens fut consumé par les flammes avec ceux qui l'accompagnoient, à la réserve d'un jeune homme qui trouva moyen d'échapper. Valens étoit alors âgé de cinquante ans, & il en avoit regné quinze. Ce Prince, qui avoit été baptisé par Eudoxe, Chef des Ariens, adopta les sentimens de cette secte, & persécuta les Orthodoxes. Valens avoit plusieurs grandes qualités. Il eut toujours grand soin de faire observer la discipline civile & militaire, & fit punir rigoureusement ceux qui s'en écartoient. Regardant les peuples qui lui étoient soumis plutôt comme ses enfants que comme ses sujets, il appréhendoit toujours que les Provinces ne fussent ruinées par les impôts, accordoit facilement des remises, & diminua même d'un quart toutes les impositions. Valens avoit épousé Albia Dominica, dont il eut Valentinien Galate, Consul en 369. mort en 371. Il eut aussi deux filles, Anastasie & Carose. L'une des deux épousa un Seigneur nommé Procope, qu'il ne faut pas confondre avec le parent de Julien, dont j'ai parlé plus haut. 378.

Gratien, qui regnoit alors à Rome, devint maître de l'Empire d'Orient par la mort de Valens son oncle. Le grand nombre de Barbares qui cherchoient à s'établir sur les terres de la dépendance des Romains, lui fit connoître qu'il avoit besoin d'un collegue pour faire tête à tant d'ennemis. Il jetta les yeux sur Théodose, qui étoit regardé comme un des plus grands Généraux de son siecle. Après l'avoir déclaré Auguste, il lui donna l'Orient, la Thrace & l'Illyrie Orientale, qui comprenoit la Macédoine, les deux Epires, la Thessalie, l'Achaïe & la Crete, les deux Dacies, la haute Mésie, la Dardanie & la Prévalitaine. THÉODOSE. 379.

Théodose étoit né à Cauca dans la Galice vers l'an 346. Il étoit fils d'un grand Capitaine qui portoit le même nom. Le mérite de ce dernier avoit excité la jalousie des courtisans, qui étoient venus à bout de prévenir tellement l'Empereur Gratien contre lui, que ce Prince lui avoit fait trancher la tête. Le jeune Théodose élevé en Espagne y avoit donné des preuves de ses talents dans l'art militaire, soit en combattant sous les ordres de son pere,

CONSTANTINOPLE. soit dans la guerre qu'il fit lui-même aux Sarmates l'an 374. étant Gouverneur de la Mésie. Après la disgrace de son pere il se retira en Espagne. Gratien voulant réparer l'injustice qu'il avoit commise envers son pere, & se donner en même temps un collegue capable de supporter le fardeau dont il le chargeoit, ne put se dispenser de revêtir Théodose de la pourpre Impériale. Théodose résista long-temps aux instances de Gratien, & ne consentir à devenir son égal qu'après y avoir été forcé. Tout le monde applaudit au choix de Gratien, & la ville de Constantinople envoya une députation solemnelle à Théodose, pour lui témoigner la joye qu'elle ressentoit de son élévation. Le nouvel Empereur justifia bientôt la haute estime qu'on avoit conçue de lui, & les Goths plusieurs fois vaincus par ce Prince se virent enfin forcés d'avoir recours à sa clémence.

Pendant que l'Empire d'Orient florissoit sous le regne de Théodose, il s'élevoit de grands troubles en Occident, où Maxime avoit pris la pourpre. Ce Tyran, qui avoit gagné les troupes de Gratien, se vit bientôt en état de lui enlever la souveraine autorité. L'Empereur abandonné des siens se
383. retira à Lyon, où il fut tué par les partisans de Maxime. Valentinien II. frere de Gratien, craignant de tomber entre les mains du Tyran, implora le secours de Théodose. L'Empereur se disposa aussitôt à marcher contre Maxime; mais il suspendit ses operations militaires sur les promesses que lui fit le Tyran de partager l'Empire d'Occident avec Valentinien, & de lui ceder l'Italie, l'Illyrie Occidentale & l'Afrique. Théodose croyant devoir plutôt accepter cette proposition que de risquer une guerre dont l'évenement pouvoit être funeste, reconnut Maxime pour son collegue, & le fit proclamer Auguste.

L'ambition de Maxime ne lui permit pas de rester long-temps tranquille.
387. Mécontent d'avoir été obligé de partager l'Empire avec Valentinien, il songea à lui enlever tout ce qu'il lui avoit cedé. Valentinien trop foible pour lui résister, se sauva à Thessalonique, où il eut une entrevûe avec Théodose. Ce Prince, après lui avoir promis toutes sortes de secours, voulut d'abord employer les voyes de la douceur pour faire rentrer Maxime dans le devoir. Cette conduite ayant été inutile, Théodose se détermina à déclarer la guerre au Tyran, & à employer toutes ses forces pour le réduire. Il le surprit en Pannonie, battit ses troupes en plusieurs occasions, & l'assiégea dans Aquilée où il s'étoit retiré. Il fut livré par ses propres troupes, & conduit devant les Empereurs Théodose & Valentinien. Théodose balançoit entre
388. la clémence & la séverité, lorsque les soldats enleverent Maxime & lui trancherent la tête. Victor son fils qu'il avoit laissé dans les Gaules avec le titre d'Auguste, fut arrêté par le Comte Arbogaste, qui le fit mourir. Théodose tira du thrésor Impérial une somme pour fournir à l'entretien de la veuve de Maxime, & confia ses filles à un de leurs parents qui se chargea de les élever. Il rétablit ensuite Valentinien dans ses Etats, & y joignit les Provinces qui avoient été sous la domination de Maxime, quoiqu'elles lui appartinssent par droit de conquête.

Valentinien ne posseda pas long-temps le thrône sur lequel l'Empereur
392. d'Orient l'avoit fait remonter, ayant été étranglé par les ordres d'Arbogaste. Ce Seigneur n'osant prendre le titre d'Empereur, parce qu'il étoit Barbare

l'origine, le donna à Eugene, sous le nom duquel il esperoit regner. Théodose refusa de le reconnoître pour son collegue, & se détermina à lui faire la guerre. La fortune se déclara d'abord pour Eugene; mais il fut battu dans un second combat, & livré au vainqueur qui lui fit couper la tête. Tous ceux qui étoient dans son parti, eurent alors recours à la clémence du vainqueur, & ce Prince leur pardonna facilement. Il eut même soin des enfants d'Eugene, & leur donna des charges. Arbogaste appréhendant le même sort qu'Eugene, termina sa vie en se passant son épée au travers du corps. CONSTANTINOPLE. 394.

Théodose après cet avantage se rendit à Milan, où il fit venir Honorius son second fils. Il le déclara Empereur d'Occident, & lui donna pour son partage l'Italie, l'Espagne, les Gaules, l'Afrique & l'Illyrie Occidentale. Il se disposoit à retourner à Constantinople, lorsqu'il fut attaqué d'une hydropisie qui le fit mourir. Ce Prince n'avoit pas encore cinquante ans, & avoit regné seize ans moins deux jours. Son corps fut embaumé, & transporté à Constantinople pour être déposé dans le tombeau ordinaire des Empereurs. Il fut sincerement regretté de tous ses sujets, & particulierement des habitants de Constantinople, qui avoient éprouvé plusieurs fois sa liberalité & sa magnificence. Il avoit fait élever dans cette ville un grand nombre de bâtiments, & les Auteurs font mention d'un port, d'un aqueduc, & de plusieurs autres édifices publics, qui portoient le nom de Théodose. Ce Prince fut marié deux fois. Il épousa avant son avenement à la couronne Flacille, dont il eut Arcadius & Honorius. Cette Princesse étant morte en 395. il s'unit avec Galla, fille de Valentinien I. & de Justine. Il en eut Placidie, qui fut mariée en premieres noces à Ataulphe, Roi des Goths, & qui, après la mort de ce Prince, épousa Flavius Constans, dont elle eut Valentinien III. Empereur d'Occident. Théodose porta le dernier coup à l'Idolâtrie, & fit plusieurs Edits pour maintenir la paix & l'union dans l'Eglise. 395. 17 Janvier.

Arcadius déclaré Auguste en 383. fut reconnu Empereur d'Orient aussitôt après la mort de son pere. Ce jeune Prince âgé pour lors de dix-huit ans, étoit sous la tutelle de Rufin, en conséquence des dernieres volontés de Théodose, qui l'avoit chargé de l'administration des affaires pendant la jeunesse de son fils. Rufin avoit passé par les plus grandes charges de l'Etat. Devenu Grand-Maître du Palais, il avoit été fait Consul & ensuite Préfet du Prétoire. Son ambition n'étant pas encore satisfaite, il osa aspirer au thrône Impérial, & voulut engager Arcadius à épouser sa fille. Deux hommes puissants par leur crédit & leurs intrigues, & jaloux de son autorité, s'opposerent à ses projets, & vinrent à bout de renverser sa fortune, & de lui faire perdre la vie. Eutrope & Stilicon, ces deux rivaux de Rufin, gouvernoient, l'un la Cour d'Orient, & l'autre étoit premier Ministre de la Cour d'Occident. Eutrope, qui avoit passé sa vie dans l'esclavage, n'avoit obtenu sa liberté que dans un âge avancé. Il s'introduisit alors à la Cour, où, après avoir été employé dans les offices les plus bas, il s'éleva par degrés aux plus hautes charges. Théodose le fit Grand Chambellan, & il occupoit ce poste sous le regne d'Arcadius. Aussi ambitieux que Rufin, mais plus avare & plus méchant que lui, il commença à travailler à la ruine du Régent, & pour rompre les mesures de ce Seigneur, il porta l'Empereur ARCADIUS.

CONSTANTINOPLE.

à épouser Eudoxie, fille du Comte Bauton, Général de l'armée, & Franc de nation. Ce mariage, qui fit beaucoup de peine à Rufin, fut célebré le 27 d'Avril 395.

D'un autre côté Stilicon, premier Ministre d'Honorius, & qui avoit épousé la cousine germaine des deux Empereurs, soutenoit que Théodose lui avoit confié en mourant la régence des deux Empires. Rufin redoutant deux rivaux si formidables, prit le parti d'exciter des troubles, à la faveur desquels il esperoit nuire à ses ennemis, & se maintenir dans son poste. Il engagea en même temps les Huns (1) & les Goths à entrer sur les terres de l'Empire, & les assura qu'ils ne trouveroient aucun obstacle. Les Barbares profiterent de cet avis, & firent des ravages épouvantables. Les Huns s'avancerent jusqu'à Antioche, & les Goths laisserent des marques de leur fureur dans la Mésie, dans la Thrace, la Pannonie, la Macédoine, la Thessalie, & dans tout le pays qui est entre la Dalmarie, la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils parurent même aux portes de Constantinople, & voulurent assiéger cette ville. Les maux que Rufin avoit attirés sur l'Empire, retomberent bientôt sur lui, & précipiterent sa ruine. Stilicon, sous prétexte de secourir l'Orient, se mit à la tête d'une nombreuse armée, & marcha vers Constantinople. Rufin, qui s'apperçut bientôt de son projet, obtint d'Arcadius un ordre pour obliger Stilicon à renvoyer les troupes d'Orient qui étoient dans son armée. Stilicon, qui étoit dans la Thessalie, obéit aussitôt, & fit conduire ces troupes par Gaïnas, Capitaine Goth, qu'il avoit chargé de faire périr Rufin. Arcadius informé que cette armée s'approchoit de Constantinople, alla au devant d'elle, & se fit accompagner du Régent. Ce Seigneur s'étoit flatté que par le moyen de ses intrigues, il seroit proclamé Empereur par les soldats qui venoient d'arriver. Il pressoit déjà même vivement Arcadius de le déclarer son collegue, lorsque Gaïnas le fit massacrer par les troupes.

Eutrope se vit alors maître de la Cour de Constantinople; mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit dans Stilicon un concurrent aussi redoutable que celui dont il étoit délivré. Après avoir inutilement tenté de le faire assassiner, il engagea Arcadius à le faire déclarer ennemi public par le Sénat de Constantinople, & à s'emparer de tous les biens qu'il avoit en Orient. Eutrope, après avoir ainsi écarté son ennemi, osa, à ce qu'on prétend, aspirer au thrône. Pour venir à bout de ses desseins, il fit différents
399. traités avec les Barbares; mais craignant enfin de succomber dans cette entreprise, il se contenta de se faire donner par Arcadius les titres de Patrice & de pere de l'Empereur, avec le Consulat. L'Occident refusa de reconnoître pour Consul un homme de si basse extraction.

Gaïnas, jaloux du crédit d'Eutrope, résolut de le perdre pour s'élever sur ses ruines. Il mit pour cet effet dans ses intérêts le Comte Tribigilde,

(1) J'ai parlé de l'origine de ces peuples dans le quatrieme Volume de cette Introduction, page 441. & suiv. Voyez un des chapitres suivants qui traite de toutes les Nations Tartares. C'est à ce chapitre que je renvoye le Lecteur pour tous les peuples Tartares dont il sera fait mention dans le cours de l'histoire de Constantinople & des Croisades. A l'égard des peuples Germains, on peut voir le cinquieme Volume, où j'ai décrit leurs différentes expéditions.

Goth de nation, son parent, qui commandoit à Nacolie en Phrygie un Corps d'Ostrogoths & de Greutonges. Le Comte, à l'instigation de Gaïnas, prit les armes, & pilla plusieurs villes de Phrygie. L'Empereur chargea Gaïnas de marcher contre ce rebelle, qui avoit fait des ravages épouvantables dans l'Asie Mineure. Gaïnas, au lieu de suivre les ordres qu'il avoit reçus, représenta à l'Empereur qu'il ne falloit pas se flatter de réduire les ennemis, dont les forces étoient de beaucoup supérieures à celles de l'Empire, & que par conséquent on n'avoit pas d'autre parti à prendre que celui d'entrer en accommodement avec les Barbares. Arcadius, qui ignoroit les mauvais desseins de Gaïnas, lui permit de traiter avec les Goths aux conditions que ceux-ci exigeroient, tant il redoutoit ces peuples. Gaïnas exigea au nom de Tribigilde pour premiere condition, qu'Eutrope fût livré entre les mains du Général des Barbares. L'Impératrice Eudoxie irritée contre Eutrope, qui avoit menacé de la chasser du Palais, profita de cette circonstance pour le faire périr. Elle alla se jetter aux pieds d'Arcadius, & lui demanda justice de l'insolence de son Ministre. L'Empereur touché des larmes de l'Impératrice, & du triste état où étoient les affaires, ne balança plus à sacrifier Eutrope. Après lui avoir fait de vifs reproches, il le dépouilla de ses charges, & le priva de tous ses biens. Eutrope tombé tout d'un coup du faîte de la grandeur dans la situation la plus humiliante, alla d'abord chercher un asyle dans l'Eglise; mais ayant voulu en sortir quelque temps après, il fut arrêté & banni dans l'isle de Chypre. Gaïnas n'étoit pas encore satisfait, & il sembloit que son rival seroit toujours à craindre tant qu'il seroit en vie. Il le fit revenir de son exil, nomma des Commissaires pour examiner sa conduite, & le fit condamner à perdre la tête.

CONSTANTINOPLE.

Gaïnas n'ayant plus de concurrent s'abandonna entierement à ses projets ambitieux. D'accord avec Tribigilde, il parcourut les armes à la main les Provinces de l'Empire, & y commit des désordres affreux. L'Empereur, qui n'avoit point de troupes pour arrêter les progrès des Barbares, eut recours aux voyes de la négociation. Gaïnas devenu hardi par ses succès, & par la timidité d'Arcadius, demanda avec hauteur qu'on lui remît entre les mains Aurelien, Saturnin & Jean, les plus distingués des Sénateurs, & les seuls capables de s'opposer à ses desseins. Les trois Sénateurs furent sacrifiés, & Gaïnas après leur avoir fait long-temps appréhender une mort cruelle, se contenta de les envoyer en exil. Gaïnas exigea encore une somme considerable d'argent pour les Goths, & força l'Empereur à lui donner la charge de Général de toutes les troupes de l'Empire, & le commandement des Goths alliés.

Gaïnas, au comble des honneurs, ressentit un violent chagrin du refus que firent les Catholiques de lui donner une Eglise pour les Ariens dont il suivoit la secte. Résolu de s'en venger, il forma le projet de mettre le feu au Palais, afin de pouvoir piller la ville pendant qu'on seroit occupé à éteindre l'incendie. Le complot fut découvert; les habitants de Constantinople se tinrent sur leurs gardes, & Gaïnas déclaré ennemi public, fut obligé de se sauver. On fit main-basse sur tous les Goths, & on les massacra même dans l'Eglise où ils s'étoient retirés. Gaïnas passa alors dans la Thrace, de-là dans la Chersonnese, & y mit tout à feu & à sang. Il se 400.

CONSTANTINOPLE. dispoſoit à traverſer le détroit de l'Helleſpont pour aller ravager l'Aſie, lorſqu'il fut défait par Fravite, Général de l'armée & de la flotte Impériale. Il retourna auſſitôt dans la Thrace; mais il y fut tué, & ſa tête fut portée à Conſtantinople. La mort de ce factieux ne rendit pas la tranquillité à l'Empire, & le reſte du regne d'Arcadius fut troublé par les ravages des Huns dans la Thrace, des Iſaures dans l'Aſie, & la Syrie, & par le ſchiſme de Conſtantinople occaſionné par la dépoſition de S. Jean Chryſoſtome.

401.

408. Arcadius mourut après avoir regné ſans gloire pendant 13 ans, 3 mois & 14 jours, à l'âge de 31 ans. Il eut de ſon mariage avec l'Impératrice Eudoxie, Théodoſe le jeune, & quatre filles, ſçavoir, Flacille, Pulcherie, Arcadie & Marine.

THÉODOSE II. Théodoſe déclaré Auguſte dès l'an 402. qui étoit la ſeconde année de ſa naiſſance, monta ſur le thrône Impérial auſſitôt que ſon pere fut mort. L'Hiſtorien Procope (1) prétend qu'Iſdegerde, Roi de Perſe, fut nommé ſon tuteur par Arcadius; mais il eſt le premier qui ait rapporté ce fait, dont aucun Auteur contemporain n'avoit fait mention. Honorius, Empereur d'Occident, étoit réſolu de ſe rendre à Conſtantinople pour y regler tout ce qui avoit rapport à l'adminiſtration des affaires, & à l'éducation de ſon neveu, lorſque Stilicon le détourna de faire ce voyage. Occupé ſans doute de quelques projets que ſon ambition lui dictoit, il engagea l'Empereur à le charger des affaires de l'Orient. Cependant Honorius ayant découvert ſes intrigues ſecrettes, le fit arrêter à Ravenne avec ſon fils, & ils eurent tous deux la tête tranchée.

L'adminiſtration de l'Empire d'Orient fut confiée au Patrice Antheme, qui ſe conduiſit avec tant de ſageſſe & tant de prudence, que les peuples jouirent d'un bonheur qu'ils n'avoient pas éprouvé depuis long-temps. Il eut ſoin pendant ſa régence de faire embellir Conſtantinople, fit conſtruire de nouvelles murailles, & les fortifia par un grand nombre de tours. Pulcherie, ſœur de l'Empereur, & qui avoit beaucoup d'eſprit, prit auſſi connoiſſance des affaires, & ſe chargea de l'éducation de ſon frere, quoiqu'elle n'eût que deux ans plus que ce Prince. Elle fut déclarée Auguſte en 414. Cette Princeſſe ſe mêla du mariage de Théodoſe par un évenement aſſez ſingulier pour mériter d'être rapporté. Athénaïs, fille du Sophiſte Léonce, étoit à Conſtantinople pour faire caſſer le teſtament de ſon pere. Il l'avoit déshéritée ſous prétexte que ſa beauté, ſon eſprit & ſes grands talents ſuffiſoient pour lui procurer un établiſſement avantageux. Pulcherie, à qui elle s'adreſſa, fut ſi charmée de ſon mérite qu'elle engagea ſon frere à l'épouſer. Le mariage fut célebré le 7 de Juin 421. Attique, Archevêque de Conſtantinople, changea ſon nom en celui d'Eudocie. Cette Princeſſe oubliant généreuſement la mauvaiſe conduite de ſes freres à ſon égard, les fit venir à la Cour, où ils obtinrent les premieres charges. Eudocie devenue Impératrice, continua à cultiver les Belles-Lettres, & ſe rendit célebre par un grand nombre d'ouvrages.

421.

423. Honorius étant mort deux ans après ſans laiſſer d'enfants, le thrône d'Occident appartenoit de droit à Théodoſe; cependant Jean, premier Sécretaire d'Etat,

(1) Procope vivoit 150 ans après Théodoſe II.

d'Etat, se fit déclarer Empereur à Rome. Théodose, à qui il envoya des Ambassadeurs, refusa de le reconnoître, & lui déclara même la guerre. Jean fut arrêté à Ravenne par les Généraux de Théodose, & conduit à Aquilée, où il eut la main droite & la tête coupées. L'Empereur mit alors la couronne d'Occident sur la tête de Valentinien, fils du Général Constance & de Placidie, fille du grand Théodose. Il l'avoit déjà nommé César, & l'avoit fiancé à sa fille Eudoxie, qui étoit encore dans l'enfance. Lorsque Valentinien fut en âge d'épouser cette Princesse, il se rendit à Constantinople, & céda à son beau-pere l'Illyrie Occidentale, qui comprenoit les deux Pannonies, la Dalmatie & les deux Noriques.

CONSTANTINOPLE.

Théodose eut de longues guerres à soutenir contre Attila, Roi des Huns, & il fut souvent obligé de faire avec ce Prince des traités honteux, & de lui payer un tribut (1). Il se laissa gouverner sur la fin de son regne par l'Eunuque Chrisaphe. Ce Ministre jaloux du crédit & de l'autorité de Pulcherie, fit éloigner cette Princesse de la Cour. Elle se retira dans le Palais de l'Hebdomon. L'Impératrice Eudocie fut aussi disgraciée presque vers le même temps, pour avoir fait présent à Paulin, Maître des Offices, qu'elle considéroit à cause de sa science, d'une belle pomme que l'Empereur lui avoit envoyée. Théodose s'étant imaginé que Paulin avoit quelque intrigue secrette avec sa femme, exila ce Seigneur en Cappadoce, où il le fit assassiner dans la suite. On lit dans l'histoire Byzantine que l'Impératrice ne pouvant souffrir la froideur de son mari, lui demanda la permission de se retirer à Jérusalem; que l'ayant obtenue, elle y mena avec elle le Prêtre Sévere & le Diacre Jean; que l'Empereur qui avoit conçu quelques soupçons sur leur conduite, chargea Saturnin de les faire mourir; que l'Impératrice irritée de cette action fit périr Saturnin, & que Théodose, pour punir cette Princesse, la réduisit à la vie d'une simple Particuliere. Elle demeura à Jérusalem jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 460. On assure qu'elle protesta en mourant qu'elle étoit innocente du crime dont Théodose l'avoit soupçonnée avec Paulin. Chrisaphe devint tout-puissant à la Cour par la retraite des deux Princesses; mais il abusa de son autorité pour appuyer l'hérésie d'Eutichès, qui causa de grands troubles dans l'Etat.

Théodose étoit dans la cinquantieme année de son âge, lorsqu'il tomba de cheval en allant à la chasse. La chute fut si violente qu'il en mourut la nuit suivante. Il avoit regné quarante-deux ans & près de trois mois. Il eut de son mariage avec Eudocie, deux Princesses, sçavoir, Eudoxie, femme de Valentinien III. & Flacille qui mourut sans être mariée. Théodose, dont on admire la grande piété, paroissoit plutôt né pour le cloître que pour le thrône, puisqu'il n'avoit aucune des qualités essentielles pour porter dignement la couronne. Sa timidité lui fit souvent acheter la paix, & sur la fin de son regne il se vit réduit à ruiner ses sujets pour enrichir ses ennemis. Il étoit si foible que ceux qui l'approchoient se rendoient facilement maîtres de son esprit, & lui faisoient commettre de grandes fautes. Ce fut en effet par le conseil de ses Ministres qu'il voulut faire assassiner Attila, pour se

450.

(1) Voyez le quatrieme Volume de cette Introduction, page 444. & suiv. *Nota.* Il y a une faute d'impression à la ligne 22. de cette page. On y lit *Théodose II.* Il faut lire *Théodose I.*

CONSTANTINOPLE.

délivrer d'un ennemi si dangereux, & qui ne cessoit d'exiger des présents & des sommes considerables.

MARCIEN.

Après la mort de Théodose, on confia la Régence de l'Empire à Pulcherie sa sœur, mais elle ne put conserver cette place qu'en prenant un époux. Elle jetta les yeux sur Marcien, Sénateur, dont elle connoissoit la probité, la valeur & la prudence. Tout le monde applaudit à son choix, & Marcien fut proclamé Auguste au Palais de l'Hebdomon. Pulcherie avant que de l'épouser, avoit exigé de lui qu'il renonceroit à tous les droits du mariage.

Marcien né en Thrace ou en Illyrie d'une famille très-médiocre, avoit été simple soldat, & étoit parvenu par son mérite au rang de Sénateur. Aussitôt qu'il fut sur le thrône il fit mourir Chrisaphe, qui s'étoit rendu odieux par son avarice, ses injustices, & par sa conduite à l'égard de Pulcherie. Il songea aussi à rendre la paix à l'Eglise en convoquant le célebre Concile de Chalcédoine, qui condamna les erreurs d'Eutichès. Attila, pour sonder le caractere du nouvel Empereur, lui envoya demander le tribut que Théodose II. avoit coutume de payer. Marcien rejetta avec hauteur une telle demande, & répondit qu'il étoit résolu de secouer un joug honteux. Il ajouta que si le Roi des Huns vouloit être l'ami de l'Empire, il consentoit à lui faire des présents; mais que s'il commettoit quelques hostilités, il sçauroit lui opposer des armées qui pourroient arrêter ses projets. Attila mécontent de cette réponse, fit des menaces, mais il n'osa les effectuer, & alla attaquer Valentinien III. qu'il esperoit vaincre plus facilement. La mort de ce Barbare mit fin à la puissance des Huns, & plusieurs peuples soumis à leur domination se rangerent sous l'obéissance de Marcien, qui leur donna des terres dans l'Empire, à condition qu'ils seroient dépendants. La fermeté que l'Empereur témoigna à son avenement à la couronne, intimida sans doute les Barbares, qui le laisserent jouir d'un regne tranquille. Il mourut après avoir occupé le thrône pendant six ans, cinq mois & quelques jours. Il étoit dans la soixante-sixieme année de son âge.

457. LEON I.

Le Patrice Aspar & Ardabure son fils avoient assez d'ambition pour aspirer au thrône; mais comme ils étoient Alains d'origine, & que d'ailleurs ils n'étoient pas Orthodoxes, ils n'oserent faire aucune démarche pour y monter. Résolus cependant de conserver leur autorité, ils se déterminerent à faire déclarer Empereur Léon de Thrace, dans l'espérance de gouverner sous son nom. Le Sénat, l'armée & le peuple approuverent ce choix, & Léon fut couronné par le Patriarche Anatole. Il paroît que c'est le premier Empereur qui ait reçu la couronne de la main d'un Evêque.

Les sentiments sont partagés sur l'origine de Léon. Les uns croyent qu'il étoit de Thrace, d'autres le font naître dans la Dace en Illyrie, & Jornandès assure qu'il descendoit des Besses. Il embrassa la profession des armes dès son enfance, parvint au grade de Tribun, & fut chargé de l'Intendance des affaires de l'Orient par le Patrice Aspar.

Les Barbares, qui n'avoient osé attaquer l'Empire sous le regne de Marcien, prirent les armes aussitôt qu'ils furent informés de sa mort. Léon les fit bientôt repentir de leur audace, & après avoir remporté sur eux plusieurs victoires complettes, il les força de plier sous le joug, & de rester tranquilles.

Il traita de même les Huns commandés par Dengizic, fils d'Attila, & acheva d'abattre cette Nation qui avoit fait tant de maux à l'Europe.

Constantinople.

Aſpar, qui s'étoit flatté d'avoir une grande autorité pendant le regne de Léon, ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit trompé, & qu'il avoit perdu tout ſon crédit. Il oſa même faire reſſouvenir l'Empereur d'une maniere indécente de la promeſſe qu'il lui avoit faite de déclarer Céſar un de ſes fils. L'Empereur lui fit une réponſe aſſez dure, & depuis ce temps ils ne ſe regarderent plus que comme ennemis. Léon n'avoit d'autre parti à prendre que de perdre Aſpar, ou de lui accorder ce qu'il demandoit. Comme il ne pouvoit ſans danger travailler à la ruine de ce Seigneur, il ſe détermina à ſe reconcilier avec lui, du moins en apparence. Il conſentit donc de donner une de ſes filles en mariage à Patrice, ſecond fils d'Aſpar, avec le titre de Céſar. La nouvelle de cette reconciliation allarma tous les Catholiques, qui craignoient que la couronne Impériale ne tombât au pouvoir d'une maiſon attachée à l'Arianiſme. On ſupplia l'Empereur de différer de donner le titre de Céſar à Patrice juſqu'à ce qu'il eût abjuré ſes erreurs. Léon le promit, & cependant Patrice fut fait Céſar; ce qui donna lieu de conjecturer qu'il avoit donné ſa parole à l'Empereur d'embraſſer la foi Catholique.

Aſpar n'étoit point encore ſatisfait, & il ne voyoit pas ſans jalouſie le mariage de Zénon avec Ariadne, fille aînée de l'Empereur. Déterminé à faire périr celui qu'il regardoit comme le rival de ſa famille, il voulut le 471.
faire aſſaſſiner dans la Thrace. Zénon ayant trouvé moyen d'éviter le péril qui le menaçoit, ſe plaignit à l'Empereur de la conduite d'Aſpar, & lui repréſenta qu'il avoit lui-même tout lieu de craindre un ſujet ſi puiſſant. Léon ſe détermina alors à s'en délivrer, & Aſpar fut maſſacré avec Ardabure ſon fils. Patrice reçut pluſieurs coups, mais il ne fut pas bleſſé à mort, & Hermeneric, un autre fils d'Aſpar, qui n'étoit pas alors avec ſon pere, ſe ſauva en Iſaurie, d'où il ne retourna à Conſtantinople qu'après la mort de l'Empereur. Les partiſans d'Aſpar ſe ſouleverent dans la capitale, qui devint le théatre d'une guerre civile. Les Goths y prirent part, & elle fut terminée par un traité avantageux pour ces peuples.

Léon cependant attaqué d'une maladie lente, connut qu'il n'avoit pas encore long-temps à vivre, & qu'il devoit ſonger à ſe déſigner un ſucceſſeur. La haine qu'on portoit à Zénon, l'empêcha de jetter les yeux ſur lui, & il déclara Auguſte Léon ſon petit-fils, né du mariage d'Ariadne ſa fille avec Zénon. Le jeune Prince qui avoit à peine cinq ans, parut en public 474.
en qualité de Conſul, & le peuple fut ſatisfait du choix de l'Empereur. Léon mourut quelques jours après d'une dyſenterie. Il avoit épouſé Verine, dont il eut un fils mort dans l'enfance, & deux filles, ſçavoir Ariadne, femme de Zénon, & Léoncie fiancée à Patrice, & mariée à Marcien, fils d'Antheme, Empereur d'Occident. Les Eccléſiaſtiques ont fait les plus grands éloges de Léon, mais les autres Ecrivains en ont parlé bien différemment. Ils l'ont repréſenté comme un Prince qui avoit amaſſé des richeſſes par les voyes les plus odieuſes, & ils ont prétendu qu'il étoit implacable dans ſa colere, & qu'il aimoit beaucoup la flatterie.

CONSTANTINOPLE.

LEON II. ZENON. BASILISQUE.

Léon étoit trop jeune pour gouverner par lui-même, & Zénon son pere fut chargé de l'administration de la Régence de l'Etat. Ce Prince se conduisit avec tant d'adresse, qu'il se fit déclarer Empereur par son fils avec le consentement du Sénat. Le jeune Léon lui ceignit lui-même le diadême dans le moment qu'il s'approchoit de lui pour lui prêter serment de fidélité en qualité de Général & de Patrice. Léon mourut après dix mois de regne, & Zénon se trouva seul maître de l'Empire.

Ce Prince descendoit d'une des plus nobles maisons des Isaures, & Léon qui recherchoit l'amitié de ces peuples, s'étoit déterminé pour cette raison à lui donner une de ses filles en mariage. Il ne fut pas long-temps tranquille possesseur du thrône, & fut même obligé d'en descendre par les intrigues de Verine sa belle-mere. Cette Princesse irritée de ce qu'il n'avoit pas voulu de lui accorder une grace qu'il croyoit devoir lui refuser, résolut de donner l'Empire à Patrice, Maître des Offices, qu'elle avoit dessein d'épouser. Zénon, craignant les effets de la mauvaise volonté de sa belle-mere, se sauva à Chalcédoine. Basilisque, frere de Verine, profita de ces troubles pour se faire proclamer Empereur. Zénon, à cette nouvelle, se sauva
476. précipitamment en Isaurie avec Ariadne sa femme.

Basilisque déclara alors sa femme Auguste, & donna le titre de César à Marc son fils, qu'il fit bientôt Auguste. Se croyant bien affermi sur le thrône, il embrassa la secte d'Eutichès, & se rendit par cette démarche odieux à tous les Orthodoxes. La mort qu'il fit souffrir à Patrice, que sa sœur avoit voulu élever à l'Empire, lui attira la haine de cette Princesse, qui travailla aussitôt à sa perte. Elle se reconcilia avec Zénon, & lui promit de mettre tout en usage pour le rétablir sur le thrône.

Zénon avoit déjà fait plusieurs tentatives pour chasser l'usurpateur, mais ses troupes avoient toujours été battues, & se trouvant sans ressource, il s'étoit enfermé dans une forteresse, où il avoit été aussitôt assiégé. Dans cette extrémité, il eut recours à la ruse, & gagna par ses présents & ses promesses les Généraux de l'armée ennemie. Ils joignirent leurs troupes à celles de Zénon, & marcherent aussitôt vers Constantinople.

Basilisque informé de ce qui se passoir, donna ordre à Armate qui commandoit l'armée de Thrace, d'aller à la rencontre de Zénon. Ce Prince timide fut si effrayé de l'approche des ennemis, qu'il vouloit prendre la fuite. Il se détermina cependant à tenter auparavant de corrompre le Général ennemi. Il vint à bout de le séduire en lui promettant la place de Général pour toute sa vie, la dignité de César pour son fils, & l'Empire après sa mort. Les uns assurent qu'il joignit ses troupes à celles de Zénon, d'autres prétendent qu'il le laissa seulement passer. Zénon ne trouvant plus d'obstacles, surprit Basilisque dans le Palais de Constantinople. Ce Prince eut à peine le temps de se retirer dans le Baptistere de la grande Eglise, mais
477. Zénon l'en fit sortir en lui promettant la vie sauve. On le conduisit en Cappadoce, & il fut enfermé dans un château nommé Lymnie, où il mourut peu de temps après. Quelques Auteurs ont écrit que l'Empereur avoit défendu de lui donner des nourritures, & qu'il étoit péri de faim avec toute sa famille.

Zénon, ainsi rétabli sur le thrône, tint à Armate la parole qu'il lui avoit

donnée; mais peu de temps après il le fit massacrer, & Basilisque, fils de ce Général, fut privé de la qualité de César, & fait Lecteur dans l'Eglise des Blaquernes. Il fut dans la suite Evêque de Cyzique, & gouverna cette Eglise avec beaucoup de sagesse & de piété. CONSTANTINOPLE.

De nouveaux troubles s'éleverent bientôt dans l'Empire, & furent occasionnés par l'ambition de Marcien, fils d'Antheme, Empereur d'Occident. S'imaginant que son mariage avec Léoncie, fille de Léon I. lui donnoit de légitimes droits à l'Empire, parce que cette Princesse étoit née depuis que son pere étoit monté sur le thrône, il forma un puissant Parti contre Zénon. Cette guerre civile se fit au milieu de Constantinople, & il y eut différens combats auprès du Palais. Marcien vainqueur y assiégea Zénon, & il étoit prêt à s'en rendre maître, lorsque la désertion d'une partie de son armée l'obligea à chercher un asyle dans l'Eglise des Apôtres. Il en fut retiré, & le Patriarche Acace l'ordonna Prêtre. L'Empereur le relegua ensuite en Cappadoce dans un Monastere, d'où s'étant échappé, il fut renfermé dans le château de Papyre.

Zénon récompensa le Général Illus qui avoit débauché les troupes de Marcien; mais bientôt après il fut jaloux de la grande considération où il étoit dans l'Empire. Verine qui avoit conçu pour lui une haine mortelle, voulut le faire assassiner. Celui qui en fut chargé, manqua son coup, fut arrêté, & dans l'interrogatoire il avoua toute l'intrigue. Illus se plaignit hautement, & l'Empereur saisissant cette occasion pour se venger de sa bellemere qu'il n'aimoit pas, l'envoya en exil dans un château de Cilicie. Ariadne ayant inutilement demandé son rappel, menaça l'Empereur de le quitter. Zénon pour l'appaiser consentit à la perte d'Illus, mais le coup fut encore manqué, & Illus ne fut blessé qu'à l'oreille droite. Ce Seigneur trop convaincu que l'Impératrice n'avoit pas agi sans le consentement de l'Empereur, demanda à se retirer de la Cour. Zénon lui permit d'aller à Nicée, & lui donna même le commandement des armées qui étoient dans les Provinces Orientales.

Illus ne respiroit que la vengeance, & il attendoit une occasion favorable pour se déclarer, lorsqu'elle lui fut offerte par la révolte du Patrice Léonce. Il prit aussitôt le parti de ce rebelle, & ils ravagerent conjointement la Syrie & l'Isaurie. Les Isaures se joignirent à eux, & l'armée des rebelles devenue considerable par cette jonction, s'empara du château de Papyre où étoient les thrésors de Zénon. Verine retirée de cette forteresse fut conduite à Tarse, & cette Princesse s'étant reconciliée avec Illus, déclara Auguste le Patrice Léonce, & le couronna. Elle envoya alors aux Gouverneurs, aux peuples de l'Orient & de l'Egypte, une lettre impériale, dans laquelle elle soutenoit que l'Empire lui appartenoit; qu'elle l'avoit donné à Zénon, mais que ce Prince s'en étant rendu indigne, elle avoit cru devoir couronner Léonce. Cette lettre fit impression sur les esprits, & fut avantageuse aux rebelles; cependant comme ils se défioient toujours de Verine, ils la renvoyerent dans le château de Papyre, où elle mourut de maladie quelque temps après.

Zénon se trouvoit dans un extrême embarras, & il craignoit avec raison les suites de cette guerre, lorsque Jean le Bossu son Général, remporta sur 485.

CONSTANTINOPLE. les Rebelles une victoire complette près de Séleucie. Illus & Léonce se retirerent dans le château de Papyre où ils se défendirent pendant trois ans. Ils furent enfin trahis & livrés au Général de l'Empereur. On les décapita, & leurs têtes furent portées en triomphe à Constantinople. Théodoric Roi des Ostrogoths avoit rendu de grands services à l'Empereur dans cette guerre ; mais s'étant apperçu que Zénon le haïssoit, il se retira dans la Thrace. Il y assembla une armée avec laquelle il ravagea tout le pays jusqu'aux portes de Constantinople. L'Empereur appréhendant qu'il ne fit le siége de cette ville & qu'il ne s'en emparât, entra en accommodement avec lui, & consentit qu'il allât attaquer Odoacre qui avoit détruit l'Empire d'Occident en 476. (1)

Zénon délivré de tous ses ennemis s'abandonna au penchant qu'il avoit à la cruauté, & sous prétexte de punir ceux qui avoient eu part à la derniere révolte, il fit mourir plusieurs innocents pour s'emparer de leurs biens. Afin d'empêcher l'effet d'une prédiction par laquelle on lui avoit annoncé qu'il auroit pour successeur un des Officiers du Palais qu'on appelloit *Silentiaires*, il en fit périr un grand nombre, parmi lesquels étoit le Patrice Pélage. Il paroît qu'il se repentit dans la suite de la mort de ce Patrice, puisque pendant les derniers jours de sa vie, il avoit continuellement son nom à la bouche. Zénon mourut d'une maladie dont on ne
491. connut pas la cause, & qui lui fit souffrir des douleurs extrêmement aigues. On lit dans quelques Auteurs qu'il fut enterré vivant, soit qu'on le crût mort, ou qu'on fût bien aise de profiter d'un moment de foiblesse pour se défaire d'un Prince si cruel. Il étoit âgé de 65. ans, & en avoit régné 17. à compter du temps où il avoit été déclaré Auguste.

ANASTASE. Ariadne veuve de ce Prince proposa alors d'élever au thrône Impérial Anastase qui n'étoit qu'un simple Silentiaire. Elle ne trouva aucune opposition de la part du Sénat, mais le Patriarche Eupheme fit de grandes difficultés, dans la crainte qu'Anastase qui étoit Eutichien, ne voulût favoriser ceux de sa secte, & persécuter les Orthodoxes. Il ne consentit à couronner le nouvel Empereur qu'après qu'il lui eut promis par écrit de conserver la foi catholique, & de regarder le concile de Chalcédoine comme une régle de foi. Anastase reconnu Empereur épousa Ariadne dans le quarantieme jour de son veuvage. Ce Prince né à Durazzo sur la mer Adriatique, étoit âgé de soixante ans lorsqu'il prit les rênes de l'Empire. Son régne ne nous offre qu'une suite continuelle de troubles & de séditions. La premiere fut occasionnée par l'ambition de Longin frere du dernier Empereur, qui entreprit de chasser Anastase du thrône. L'Empereur trouva moyen de s'opposer promptement à son entreprise, & l'ayant fait arrêter, il l'exila en Egypte où il fut ordonné Prêtre. Ces troubles étoient à peine appaisés qu'il s'en éleva de nouveaux de la part des Isaures, qui mécontents de ce qu'Anastase refusoit de leur donner par an cinq mille livres d'or que Zénon avoit coutume de leur payer, prirent les armes, & s'emparerent des magasins que le dernier Empereur avoit fait faire dans

(1) Voyez le second Volume de cette Introduction pag. 48. & suiv. Volume cinquieme 179. & suiv.

l'Isaurie. Ninilingue que Zénon avoit nommé Gouverneur de ce pays, se mit à la tête des Rebelles qui se trouverent bientôt au nombre de cent cinquante mille hommes. Les Généraux de l'Empereur défirent cette armée nombreuse dans la Phrygie, & Ninilingue fut tué dans l'action. La mort de ce chef auroit mis fin à cette guerre si on eût poursuivi les Rebelles effrayés de la perte de Ninilingue : mais les troupes s'amuserent à piller, & donnerent par ce moyen le temps aux Isaures de se rallier & de se fortifier sur le Mont Taurus. La guerre dura encore quelques années, & fut terminée par la mort des chefs des Rebelles. Une partie des Isaures fut alors transportée dans la Thrace. CONSTANTINOPLE.

Cependant Constantinople avoit été dans une confusion affreuse, à cause de la protection que l'Empereur avoit accordée aux Eutichiens, malgré les promesses qu'il avoit faites de soutenir la Religion Catholique. On oublia le respect qu'on devoit à son Souverain, & on traîna ignominieusement par la ville ses Statues & celles de l'Impératrice. Les deux partis en vinrent aux mains, après s'être accablés d'injures, & dans ces moments de fureur, Constantinople offrit plus d'une fois un spectacle, qui fit gémir ceux que l'esprit seul de Jesus-Christ animoit : esprit de douceur dont ce divin maître nous a donné de si grands exemples. Anastase redoutant les suites de tant de troubles feignit de se réconcilier avec l'Eglise, & avec le Patriarche Macédonius : mais aussitôt que le calme fut rétabli, il nomma Timotheé Patriarche & lui fit anathématiser le concile de Chalcédoine. 511.

Vers la fin de la même année il y eut une nouvelle sédition qui pensa faire perdre le thrône à l'Empereur. On avoit coutume depuis l'an 472 de faire tous les ans une procession pour remercier Dieu d'avoir préservé la ville d'une pluye de feu qu'on avoit cru appercevoir en l'air. (1) Avant que la procession commençât, Timothée envoya ordre à toutes les Eglises de chanter le *Trisagion* avec l'addition. (2) Les uns obéirent, & les autres chanterent comme les Orthodoxes. Les Catholiques irrités de ce qu'on vouloit les forcer à ajouter l'addition, coururent par toute la ville, massacrant les partisans d'Anastase, & mettant le feu aux maisons des personnes les plus qualifiées. Les séditieux s'assemblerent dans la place de Constantin, & ce fut dans cet endroit qu'on leur apporta les clefs de la ville, & les étendards de l'armée. Maîtres de toutes ces choses, ils ne donnerent plus de bornes à leur fureur ; ils chargerent Anastase d'injures, renverserent encore ses portraits & ses statues, & demanderent qu'on nommât un autre Empereur. Anastase sortit de la ville, & alla se cacher près des Blaquernes : Enfin pour tâcher d'appaiser les séditieux, il prit le parti de se rendre dans le cirque sans couronne & en état de suppliant, après avoir fait

(1) Un jour qu'on célébroit les jeux du Cirque, l'air fut tout-à-coup obscurci, & le peuple s'imagina voir comme une pluye de feu qui descendoit du Ciel. C'étoient des cendres enflammés qui sortoient du Mont-Vésuve & que le vent porta jusqu'aux environs de Constantinople.

(2) Le *Trisagion* est l'hymne, *Dieu Saint, Saint fort, Saint immortel, ayez pitié de nous.* C'est ainsi que les Orthodoxes le chantoient autrefois. Pierre le Foulon y ajouta ces mots : *Vous qui avez été crucifié pour nous.* Les Catholiques rejetterent cette addition à cause du mauvais sens dont elle pouvoit être susceptible.

CONSTANTINOPLE. publier qu'il étoit prêt à abdiquer. Ces fanatiques abusant de la foiblesse de leur Prince, chanterent en sa présence le Trisagion sans addition, & exigerent qu'il leur livrât les Préfets Marin & Platon. L'humiliation de l'Empereur calma les esprits, & on le pria de remonter sur le thrône.

Anastase ne changea cependant pas de conduite, & continua à favoriser les Eutichiens. Les troubles recommencerent bientôt, & Vitalien fils de Patrice & petit fils d'Aspar se mit à la tête des Catholiques. La Scythie, la Thrace & la Mesie prirent le parti de Vitalien, & les peuples soulevés le demanderent pour Empereur. Anastase opposa d'abord aux séditieux une armée commandée par Hypace son neveu, mais la défaite de ces troupes réduisit l'Empereur aux dernieres extrêmités. Plusieurs villes tomberent au pouvoir des Rebelles, qui s'avancerent même jusqu'aux portes de Constantinople. Anastase sans ressource demanda à entrer en accommodement avec Vitalien. Celui-ci exigea que le Patriarche Macédonius fût rétabli dans son siége ; que les Evêques qui avoient été injustement déposés, fussent rendus à leurs Eglises ; qu'il se tînt un concile général où le Pape se trouveroit. L'Empereur consentit à tout, & Vitalien persuadé qu'Anastase agissoit de bonne foi, mit bas les armes, & rendit même la liberté à Hypace fait prisonnier dans le combat où il avoit été vaincu. Malgré tant de protestations & de promesses, l'Empereur continua de donner aux Orthodoxes des preuves de la haine qu'il leur portoit. Il ne pouvoit sans doute oublier qu'ils avoient souvent pris les armes contre lui, & l'avoient réduit à s'humilier devant eux. D'humbles remontrances, telles qu'on doit les faire à son Souverain, des instructions ménagées avec art & dictées par la charité auroient peut-être fait impression sur l'esprit de ce Prince, & l'auroient engagé à entrer dans le sein de l'Eglise, cette mere tendre qui n'employe que les larmes & les exhortations pour rappeller ses enfants lorsqu'ils se sont égarés.

518. Anastase âgé d'environ 88 ans fut frappé d'une mort subite le neuf de Juillet 518. & son corps fut porté au tombeau dans l'Eglise des Apôtres sans les solemnités ordinaires. Son nom fut dans la suite ôté des Dypsiques, & on l'anathémarisa comme persécuteur de l'Eglise. Ce Prince avoit fait plusieurs actions qui méritent les plus grands éloges : telles que la suppression des spectacles publics, des combats des hommes contre les bêtes, de l'impôt appellé Chrysargyre ou *or d'affliction*, qui se levoit tous les cinq ans sur ceux qui faisoient quelque commerce ou trafic. Il ne faut pas oublier la construction de cette longue muraille qui porta son nom. C'étoit un mur de deux journées de chemin, ou d'environ dix-huit lieues, qui alloit du Nord au Midi depuis l'une des deux mers qui environnent Constantinople jusqu'à l'autre, & jusqu'à la ville de Selimbrie qui étoit enfermée. Il étoit à douze ou quinze lieues de Constantinople, & faisoit comme une Isle. Dans toute cette étendue de pays, il y avoit d'espace en espace des tours qui se communiquoient l'une à l'autre. Anastase avoit fait construire cette muraille en 507 pour défendre les environs de Constantinople des courses des Barbares.

JUSTIN I. Anastase ne laissoit point d'enfants à sa mort, & il n'avoit point désigné de successeur, quoiqu'il eût trois neveux, Pompée, Probus & Hypace.

La

CONSTANTINOPLE.

Le grand Chambellan nommé Amance aspiroit au thrône, mais des obstacles invincibles s'opposant à son élévation, il prit le parti de procurer l'Empire à Théocrite le meilleur de ses amis. Il donna pour cet effet de grosses sommes d'argent à Justin Capitaine des Gardes, & le chargea de travailler à faire un grand nombre de partisans à Théocrite. Justin loin de remplir l'intention d'Amance, se servit pour monter sur le thrône de l'argent qu'il lui avoit confié. Il travailla avec tant d'ardeur pour ses propres intérêts, qu'il fut proclamé le même jour de la mort d'Anastase. Victor de Tunones nous apprend que Jean, qui fut depuis Evêque d'Heraclée, fut aussi nommé Empereur par ceux de son parti, mais que se trouvant trop foible pour résister à Justin, il avoit abandonné la couronne.

Justin étoit né à Bederiane sur les confins de l'Illyrie & de la Thrace au commencement du regne de Marcien, vers la fin de l'an 450 ou dans les premiers mois de 451, puisqu'il avoit près de soixante-huit ans lorsqu'il parvint à l'Empire. Né d'un pauvre laboureur, il abandonna sa patrie & alla chercher fortune à Constantinople. Il prit le parti des armes, & comme il étoit grand & bien fait, l'Empereur Léon le fit entrer dans les Gardes du Palais. Il servoit dans l'armée que Jean le Bossu commandoit contre les Isaures. Les Auteurs presque contemporains font mention de plusieurs prodiges arrivés en faveur de Justin, mais je les passe sous silence, comme peu dignes de foi. Si on est curieux de les connoître on peut les lire dans Procope, dans Zonare & dans Cedrene. M. Tillemont en a parlé dans son cinquieme volume de l'histoire des Empereurs, ainsi que M. de Burigny dans son histoire de Constantinople. Justin par son mérite fut fait Sénateur, & ensuite Capitaine des Gardes d'Anastase.

Justin devenu maître de l'Empire, se déclara pour le concile de Chalcedoine, & rappella tous ceux qui avoient été exilés pour la Foi Catholique. Vitalien disgracié sous le dernier regne, reparut à la Cour, & partagea l'autorité avec Justinien neveu de Justin. Il travailla ensuite à rétablir la bonne intelligence entre les Eglises d'Orient & d'Occident, & écrivit au Pape Hormisdas pour le prier d'envoyer des Legats à Constantinople. Le Souverain Pontife en fit partir qui étoient chargés d'un formulaire. Il fut signé par le Patriarche Jean, & la réunion se fit solemnellement sans tumulte le jour de Pâques 519. 519.

Cependant Amance qui avoit voulu mettre Théocrite sur le thrône, forma une conspiration contre l'Empereur. Elle fut découverte & les auteurs furent punis de mort, ainsi que Théocrite qui fut tué dans la prison. L'administration des affaires étoit toujours entre les mains de Vitalien & de Justinien, mais ce dernier ne la partageoit qu'à regret, & ne voyoit dans Vitalien qu'un rival dangereux qui pouvoit lui disputer l'Empire à la mort de Justin. Le désir de regner le porta à faire assassiner Vitalien qu'il avoit eu la lâcheté de tromper en affectant pour lui une amitié extraordinaire. Justinien n'ayant plus de concurrent se vit maître absolu dans l'Empire, fut revêtu de la dignité de Général des armées, & devint 520. collégue de Justin le premier d'Avril 527. Procope ennemi déclaré de Justinien, prétend dans son histoire secrette que tout le monde fut mécontent 527. de l'élévation de ce Prince, mais il est contredit par tous les autres Ecrivains.

CONSTANTINOPLE.

Justin mourut quatre mois après avoir assuré le thrône à son neveu. Il étoit âgé de soixante & dix-sept ans & en avoit regné neuf & vingt-trois jours. Ce Prince étoit si ignorant qu'il ne sçavoit ni lire ni écrire, & pour lui faire signer les actes, on avoit été obligé de graver sur une tablette de bois les quatre premieres lettres de son nom, & on lui conduisoit la main sur ces caractères. Justin avoit été marié avant que d'être Empereur, & sa femme avoit été esclave & Barbare d'origine. Son véritable nom étoit Lupicine; mais elle le quitta pour prendre ceux d'Elia-Marcia-Euphemia. Elle mourut avant son mari. Quelques Auteurs prétendent que Justin s'étoit marié en secondes nôces & que sa femme se nommoit Théodora: ils la confondent avec la femme de Justinien.

JUSTINIEN I.

527.

Ce Prince surnommé Flavius, étoit fils de Sabbatius & de Biglenisse sœur de Justin. Il avoit pris naissance à Tauresium petite place de la Dardanie Européenne. Lorsqu'il fut devenu Empereur il fit bâtir près de Tauresium une belle ville, qui fut appellée premiere Justinienne: Elle devint la résidence des Primats d'Illyrie. Il paroît que Justinien avoit reçu beaucoup d'éducation, puisqu'on trouve dans les différents traits de sa vie des preuves qu'il avoit l'esprit orné d'un grand nombre de connoissances. Les noms des deux précepteurs de Justinien sont parvenus jusqu'à nous, l'un se nommoit Théophile, qui a écrit une vie de ce Prince, & l'autre étoit le Diacre Anaclet, suivant Possevin. Justinien avoit trente ans lorsqu'il se rendit pour la premiere fois à Constantinople, & il fut fait Comte des Domestiques par l'Empereur Justin. Il fut ensuite nommé Patrice Nobilissime, Général, & élû Consul en 521. Il donna pendant ce temps des spectacles qui lui coûterent des sommes immenses. On vit à la fois vingt Lions, trente Léopards, & un grand nombre d'autres bêtes féroces combattre dans l'amphithéatre. La passion qu'il eut pour Théodora ne lui fit point honneur. Procope dans son histoire secrette assure qu'elle étoit fille d'Acace dont la fonction étoit de nourrir les bêtes pour les spectacles. Théodora passa sa jeunesse à faire le métier de courtisane, & Justinien ne la connut qu'en cette qualité. Epris de ses charmes il eut la bassesse d'en vouloir faire son épouse. Biglenisse & l'Impératrice Euphemie s'opposerent à ce mariage, mais aussitôt que la derniere fut morte, il obtint de Justin la permission de l'épouser. Quoiqu'on ne soit pas bien instruit de la naissance de Théodora, il paroît cependant qu'elle n'étoit pas née pour monter sur le thrône. On sçait seulement que dans sa jeunesse elle gagnoit sa vie à filer, & que depuis son mariage elle fit bâtir une Eglise en l'honneur de S. Pantaléon dans l'endroit même où elle s'occupoit à filer. Justin à la priere de son neveu la déclara Auguste dans le temps qu'il associa Justinien à l'Empire.

Les premieres années du regne de Justinien furent marquées par des victoires continuelles sur les Barbares, mais pendant qu'il travailloit à affoiblir la puissance de ces peuples, il y avoit de grands troubles à Constantinople. Il regnoit dans cette ville deux factions qui portoient le nom de *Verte* & de *Bleue*. Les deux partis en venoient souvent aux mains, & il y avoit toujours beaucoup de sang répandu. Justinien mit tout en œuvre pour arrêter ce désordre; cependant malgré ses soins, il y eut une

émeute qui pensa causer les plus grands malheurs. Comme on menoit au supplice quelques séditieux des deux factions, des Mutins entreprirent de les délivrer, & après les avoir tirés des mains de ceux qui les conduisoient, ils mirent le feu à la ville. Leur mot du guet, étoit *vainquez*. Ils étoient résolus à massacrer Jean de Cappadoce Préfet du Prétoire, & Tribonien qui étoit Questeur. Ces deux Magistrats s'étoient rendus odieux par leurs violences & leur avarice. L'Empereur qui étoit enfermé dans son Palais, crut appaiser les séditieux en déposant ces deux Magistrats; mais les Rebelles n'en devinrent que plus insolents. Ils enleverent de son palais Hypace neveu d'Anastase & le revêtirent des ornemens impériaux. Justinien se trouvoit dans un extrême embarras, & il ne sçavoit s'il devoit se sauver en Thrace ou marcher contre les Rebelles. L'Impératrice le détermina pour le dernier parti, malgré le sentiment de son conseil. Narsès, Mundus & Bélisaire à la tête des troupes Impériales. eurent bientôt mis en déroute les séditieux, & on prétend que le carnage fut si grand qu'il périt plus de trente mille hommes dans cette journée. Hypace & Pompée son frere furent arrêtés, & égorgés le lendemain par les soldats. On ne sçait s'ils étoient innocents ou coupables; il est vrai que quelques Historiens les chargent d'avoir été les auteurs de la sédition. La Faction bleue rendit en cette occasion de grands services à l'Empereur, qui en fut si reconnoissant qu'il suffisoit d'être de cette Faction pour n'avoir aucun châtiment à craindre, quelque crime qu'on eût fait.

CONSTANTINOPLE.

532.

Ce fut vers ce même temps que Justinien enleva l'Afrique aux Wandales, & réunit ce pays à son Empire. (1) Ce Prince y ajouta encore l'Italie qu'il enleva aux Goths par le moyen de ses Généraux Bélisaire & Narsès. Il y avoit cependant de grands troubles dans l'Eglise au sujet d'une nouvelle hérésie qui étoit une suite de celle d'Eutichès. Ceux qui l'adopterent furent nommés *Incorruptibles* ou *Aphtardocetes*, parce qu'ils prétendoient que le corps de Jesus-Christ avoit été incorruptible, & n'avoit pu être susceptible d'aucun changement ou d'aucune altération : d'où il s'ensuivoit que l'Incarnation & la Passion de Jesus-Christ auroient été imaginaires. L'Empereur se déclara pour cette nouveauté, & fit même un Edit en sa faveur. Plusieurs Prélats y adhererent, mais le Patriarche & d'autres Ecclesiastiques refuserent d'y souscrire. L'Empereur se disposoit à sévir contre ceux qui lui étoient opposés, & surtout contre le Patriarche, lorsqu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le conduisit au tombeau le 14 Novembre 565. Il étoit âgé de 84 ans & avoit regné 38 ans sept mois & treize jours, à compter du temps où il fut associé à l'Empire par son oncle.

Eloge de Justinien.

» Justinien, dit Procope dans sa préface, trouva l'Etat agité de grands
» troubles en montant sur le thrône, mais il sçut les appaiser, & augmenta
» la grandeur & la puissance de l'Empire. Il en chassa les Barbares, qui
» depuis long-temps en occupoient la plus grande partie. Ce Prince bâtit
» plusieurs Villes, rétablit la paix dans l'Eglise, fit un corps de loix, fit
» élever des Forts pour défendre l'Empire Romain des incursions des

(1) Voyez l'histoire d'Afrique, Tome huitieme de cette Introduction chap. 3, article 11. Voyez aussi le Tome second p. 50. & suiv. où il est palré des guerres de Justinien en Italie contre les Goths, & de la conquête de ce Pays.

CONSTANTINOPLE.

» Barbares ; se regardoit comme le pere de ses sujets, & pardonna à plusieurs qui avoient conjuré contre lui. «

Tel est le portrait que Procope fait de Justinien, portrait qui n'est pas flatté. En effet lorsque ce Prince succeda à Justin, l'Empire étoit dans une triste situation. L'Afrique & l'Italie étoient au pouvoir des Barbares, qu'on ne pouvoit obliger de rester tranquilles qu'en leur fournissant souvent de grosses sommes. Justinien réleva la gloire de l'Empire par la chûte des Barbares, qu'il fit enfin plier sous le joug. Ce Prince fit aussi triompher la vérité dans les Eglises, & leur rendit pendant quinze ans un calme dont elles avoient été privées pendant plus d'un siécle. Résolu de prévenir ou de terminer tous les procès, il employa les plus sçavants Jurisconsultes de l'Empire pour retrancher les loix superflues, ne laisser que les plus sages en vigueur, & en former un corps. Versé dans l'Ecriture Sainte il passoit souvent en disputes Théologiques un temps qu'il auroit pu employer aux affaires d'Etat. Il dormoit peu, étoit fort sobre, jeûnoit avec une austérité étonnante ; on assure même que dans la semaine sainte il passoit deux jours sans manger, & que les autres jours il ne se nourrissoit que de légumes, & ne buvoit que de l'eau en petite quantité. Procope, qui nous a donné le détail des Eglises bâties ou rétablies par Justinien, en compte trente & une à Constantinople seulement. Son plus célébre édifice fut le Temple de Sainte Sophie. La principale Eglise de Constantinople avoit été brûlée dans la sédition connue sous le nom de *Vainquez*, mot du guet des Rebelles. Justinien qui vouloit la réparer se servit d'Antime de Tralles & d'Isidore de Milet, les plus célébres Architectes de leur siécle. Il leur donna des conseils, & voulut que la nouvelle Eglise fût nommée Sainte Sophie. Elle a passé pour une des plus belles Eglises du monde, & plusieurs Ecrivains l'ont mise au-dessus du Temple de Salomon. On prétend que Justinien le pensoit, & qu'il avoit dit plus d'une fois : *Salomon, je t'ai vaincu.* On en trouve la description dans Procope, dans Paul le Silentiaire, & dans la *Constantinople Chrétienne* de Ducange. Justinien avoit encore fait plusieurs autres embellissements dans la capitale de son Empire. On y construisit par ses ordres des Bains, un Aqueduc : on répara les Amphithéatres, on rébâtit le Fauxbourg de Sucas, auquel l'Empereur donna son nom, & qui est connu maintenant sous les noms de Peta & de Galata.

Il ne paroît pas que la valeur fût une des vertus de Justinien, car on ne vit jamais ce Prince à la tête de ses armées, & on sçait qu'il étoit prêt à prendre la fuite lors de la grande sédition arrivée à Constantinople. Comme les longues guerres qu'il avoit eu à soutenir avoient épuisé ses finances, il eut recours à des expedients injustes pour avoir de l'argent. On l'a accusé d'avoir enlevé les biens des Particuliers, en les faisant charger de crimes dont ils étoient innocents. On a prétendu que ce Prince n'étoit point sincére ; qu'il se laissoit facilement prévenir, & que lorsqu'il tomboit dans l'erreur, il étoit impossible de le faire revenir ; qu'enfin il s'étoit laissé gouverner despotiquement par l'Impératrice Théodora. Plus fastueux que ses Prédecesseurs, il exigea que les Patrices se prosternetoient devant lui, & lui baiseroient les pieds, au lieu qu'ils n'étoient auparavant obligés qu'à faire une profonde réverence que l'Empereur leur rendoit.

On remarque dans les loix de Justinien un grand zele pour la Foi Orthodoxe, un soin extrême pour l'observation de la discipline ecclesiastique, & la plus grande attention pour que les Ministres de l'Eglise ne fussent occupés que du service de Dieu, & ne songeassent qu'à édifier & à instruire les peuples. Constantinople.

» Les Princes dans ces temps-là prenoient beaucoup plus de part aux affaires » ecclesiastiques qu'ils n'en prennent maintenant. Ceux à qui les usages de » ces siécles reculés ne sont pas connus, sont extrêmement surpris lorsqu'on » leur dit que les Empereurs publioient des confessions de foi, prononçoient » des Anathêmes, ordonnoient des excommunications, menaçoient les » Evêques de déposition, déclaroient déchus de l'Episcopat ceux qui avoient » été élus au préjudice des ordonnances Impériales, régloient la forme dont » les prieres se devoient faire dans l'Eglise, les dégrés de Jurisdiction dans » les causes criminelles des Clercs, & établissoient des fêtes de leur propre » autorité. C'est cependant ce que faisoit Justinien avec l'applaudissement » de l'Eglise, & l'approbation des Papes, qui ont parlé de ses Loix, comme » servant de régles dans l'Eglise Romaine. (1) «

Justinien étoit mort sans enfants, & le thrône ne pouvoit appartenir qu'à son neveu ou à son petit neveu qui se nommoient tous deux Justin. Le premier né en Illyrie étoit fils de Dulcissime & de Vigilance sœur de Justinien; l'autre étoit fils de Germain neveu du dernier Empereur. Le fils de Vigilance étoit à Constantinople, lorsque son oncle mourut, & le fils de Germain commandoit alors sur les bords du Danube pour empêcher les Awares de passer ce fleuve. Comme le neveu de Justinien en qualité de *Curopalate* ou de Grand-Maître du Palais, se trouva au moment de la mort de l'Empereur, il n'eut pas beaucoup de peine à se faire déclarer son successeur. Il fut sacré par le Patriarche Jean, & il fit en même temps couronner Sophie sa femme qu'on prétend avoir été niéce de l'Impératrice Théodora. Il fit ensuite venir son cousin, & le reçut avect outes les démonstrations de la plus sincére amitié. Ces deux Princes étoient convenus ensemble avant la mort de leur oncle que celui des deux qui obtiendroit la couronne, céderoit à l'autre le second rang dans l'Empire. Justin II. 565.

L'union qui paroissoit regner entre eux, ne fut pas de longue durée, & on rejette sur l'Impératrice les mauvais traitements que le jeune Justin reçut de l'Empereur. Cette Princesse représenta à son mari qu'il devoit tout appréhender de son cousin, & que non-seulement il étoit de sa politique de diminuer son crédit, mais qu'il étoit nécessaire de le faire périr. L'Empereur séduit par les discours de sa femme, commença sous divers prétextes à ôter les Gardes à son cousin, lui défendit ensuite de paroître à la Cour, enfin l'exila à Alexandrie où il le fit assassiner. Sa tête fut apportée à Constantinople, & l'Empereur & sa femme eurent l'inhumanité de prendre plaisir à la fouler aux pieds.

L'année suivante Justin découvrit une conspiration qu'on avoit formée contre lui, & il en fit punir les Chefs. Ce fut cette même année que les Lombards appellés en Italie par Narsès, se rendirent maître de ce pays, 566.

(1) Histoire de Constantinople par M. de Burigny.

CONSTANTINOPLE. & l'enleverent à l'Empire d'Orient. (1) Justin étoit un Prince trop foible pour s'oppofer aux progrès d'un peuple auffi guerrier que les Lombards conduits par Alboin. D'ailleurs la fanté de l'Empereur commençoit à fe

572. déranger. Il tomba enfin dangereufement malade le 6 d'Octobre, & fon efprit fut auffi affecté du mal que fon corps. La nouvelle de la perte de Dara dont les Perfes s'étoient rendus maîtres, le fit tomber dans des accès de phrénefie qui acheverent de lui faire perdre la raifon. Dans des moments de bon fens, il connut qu'il n'étoit plus en état de gouverner l'Empire, & il fe détermina à charger Tibere de l'adminiftration des affaires conjointement avec l'Impératrice. Dans la fuite il adopta ce Prince & le déclara Céfar vers la fin de l'an 574. Tout le monde applaudit à ce choix, car Tibere s'étoit acquis une eftime générale par fes grandes vertus. Il étoit Comte des *Excubiteurs*, c'eft-à-dire, Capitaine des Gardes.

578. Juftin s'apperçevant que fa fin étoit proche, profita de quelques moments de bon fens qui lui revinrent, pour mander le Patriarche, le Clergé, les Magiftrats & les Officiers de fa maifon. Il fit revêtir en leur préfence Tibere de la robe Impériale, le couronna de fa main, l'exhorta de refpecter l'Impératrice comme fa mere, de regner avec juftice & de profiter de fes fautes. Juftin mourut quelques jours après cette cérémonie, ayant regné douze ans, dix mois & vingt-deux jours. Ce Prince eft accufé par le plus grand nombre d'Hiftoriens d'avoir trop aimé fes plaifirs & l'argent. Corripe foutient au contraire que les peuples furent très-heureux fous fon gouvernement.

Il n'y avoit point eu de Confuls depuis l'an 542, & l'interruption du Confulat avoit privé le peuple de fpectacles & de préfens que les Confuls avoient coutume de donner en entrant en charge. Juftin rétablit cette dignité en 567 & regla que les feuls Empereurs pourroient être Confuls. Ce Prince fit une loi très-remarquable : c'eft la Novelle 140. Elle abroge les loix de Juftinien qui défendoient les répudiations qu'on faifoit d'un commun confentement. La loi de Juftin remettoit les chofes fur l'ancien pied, & permettoit aux mariés qui ne fe conviendroient pas, de fe quitter & de contracter un fecond mariage. Juftin affure que cette loi lui avoit été demandée par un grand nombre de perfonnes, & qu'il l'avoit accordée pour prévenir des empoifonnements, & pour mettre fin à des haines irréconciliables. *Le mariage fe contractant par le confentement mutuel*, difoit l'Empereur, *il doit auffi fe rompre lorfque les volontés font changées.* La femme ne pouvoit fe remarier qu'un an après la féparation, ce qui étoit conforme à la loi qu'Anaftafe avoit publiée en 497.

Juftin avoit eu de Sophie fon époufe un fils appellé Jufte qui mourut dans l'enfance avant que fon pere fût parvenu au thrône. Il eut auffi une fille nommée Arabie qui époufa Baduaire Curopalate.

TIBERE. Il n'y eut dans l'Empire aucun changement à la mort de Juftin, puifque toute l'autorité étoit déjà entre les mains de Tibere depuis l'an 574. Ce Prince avoit une fanté fort foible, & voulant prévenir les troubles que fa mort pourroit caufer dans l'Etat, il nomma Céfar, Maurice le plus grand

(1) Voyez le fecond Volume de cette Introduction pag. 53. & le cinquieme Volume pag. 88. où il eft parlé de l'origine & des différentes expéditions de ces peuples.

Capitaine de son siécle, & qui avoit remporté de grands avantages sur les Perses. Cette cérémonie se fit le 5 Août, & Maurice fut en même temps fiancé à Constantine fille aînée de Tibere. Quelques jours après ce Prince qui ne pouvoit plus marcher se fit transporter à l'entrée du Palais & fit déclarer par le Questeur Jean en présence du Patriarche & des principaux Seigneurs, qu'on eût à respecter Maurice comme le véritable Empereur. Il l'exhorta ensuite à soutenir la réputation qu'il s'étoit acquise par sa valeur, sa sagesse & ses autres vertus. Tibere quitta aussitôt la couronne Impériale & la mit sur la tête de Maurice. Tibere mourut le lendemain, c'est-à-dire, le 14 d'Août, & n'avoit regné que quatre ans moins deux mois depuis la mort de Justin.

CONSTANTINOPLE.

582.

Théophylacte fait ainsi le portrait de ce Prince. Il étoit doux, humain; ennemi de l'avarice & de l'intérêt, faisant consister sa gloire dans le bonheur de ses sujets, & ses richesses dans l'abondance qu'il tâchoit de leur procurer. Il detestoit le faste, & ne cherchoit point à gouverner avec un pouvoir absolu. Enfin il vouloit être plutôt appellé le pere de ses peuples que leur maître. Evagre assure que ce Prince auroit regardé comme de faux or, celui qui auroit été levé avec violence ou qui auroit coûté quelques larmes. Il abolit par une loi perpetuelle les présents que les personnes en place avoient coutume de faire aux Empereurs, parce qu'ordinairement ceux qui les faisoient vexoient extrêmement les peuples pour se dédommager. Par d'autres loix il décharge ses sujets de plusieurs impôts très-onereux. Ce Prince fut sincérement regretté, & on étoit inépuisable sur ses louanges. Il avoit épousé Anastasie dont il eut deux filles; Constantine qui épousa Maurice, & Chanto qui fut mariée à Germain.

MAURICE.

Maurice né à Arabisse ville de Capadoce où Paul son pere étoit venu s'établir, tiroit son origine d'une illustre famille de Rome. Il avoit d'abord été Notaire, (1) ensuite Comte des Excubiteurs, & Général des armées d'Orient. Aussitôt qu'il eut fini les obseques de son prédécesseur, il fit les préparatifs pour célébrer son mariage avec magnificence, & il invita à cette cérémonie son pere & sa mere qui étoient encore vivans.

Depuis le regne de Justin les Perses Sassanides avoient été en guerre avec l'Empire d'Orient, mais une révolution arrivée en Perse sous le regne d'Hormisdas II. obligea Chosroés II. son fils & son successeur de faire la paix avec les Romains, & même d'implorer leur secours contre un usurpateur. (2) Maurice ne remplit point la haute idée qu'on avoit conçue de lui avant son avenement au thrône, & sa foiblesse donna à l'esprit de sédition qui regnoit déjà dans les troupes, le temps de fermenter & d'éclater enfin.

602.

Pierre, frere de l'Empereur, qui commandoit l'armée d'Europe, reçut ordre de la mettre en quartier d'hiver dans le pays des Sclavons. Les soldats mécontents d'occuper un si mauvais pays & d'ailleurs exposés aux courses des Awares, se révolterent, mirent à leur tête Phocas qui n'étoit que Centurion, & marcherent droit à Constantinople. L'Empereur allarmé de l'approche des Rebelles, tenta inutilement de faire ressouvenir à Phocas qu'il

(1) On nommoit ainsi ceux dont l'Empereur se servoit pour notifier ses ordres.

(2) Voyez le Tome sixieme de cette Introduction pag. 239. & suiv.

CONSTANTINOPLE.

lui avoit prêté serment de fidélité. Phocas oubliant tout ce qu'il devoit à son Souverain proposa l'Empire à Théodose fils de Maurice, & à son refus il engagea Germain à l'accepter. Maurice soupçonnant que ce dernier étoit l'auteur de la révolution, voulut le faire enlever, mais les séditieux empêcherent qu'il ne tombât au pouvoir de l'Empereur. Le nombre des Rebelles se multipliant à chaque instant, Maurice s'apperçur que sa vie n'étoit plus en sûreté. Il prit le parti de s'embarquer la nuit du 22 au 23 Novembre sur un petit bâtiment avec sa femme & ses neuf enfants. Le mauvais temps l'obligea de s'arrêter à quelque distance de Constantinople & de se réfugier dans l'Eglise de S. Autonome.

Cependant Germain travailloit avec ardeur à se procurer le thrône, mais voyant que ses tentatives étoient inutiles, il embrassa les intérêts de Phocas qui fut couronné solemnellement. L'usurpateur craignant que le peuple ne changeât de sentiment à son égard & ne se repentît de sa révolte, fit arrêter Maurice & toute sa famille. Les enfants de ce Prince infortuné furent égorgés en sa présence; & il eut ensuite le même sort. On lui entendit souvent répeter dans ces derniers moments ces paroles de l'Ecriture, *vous êtes juste, Seigneur, & vos jugements sont équitables.* Cette affreuse scéne se passa le 27 de Novembre. Maurice étoit alors âgé de 63 ans, après en avoir regné 20 & trois mois. On a prétendu qu'on avoit trouvé au commencement du regne d'Héraclius, un papier cacheté & daté de la quinzieme année de Maurice. C'étoit un testament de ce Prince par lequel il partageoit l'Empire entre ses six enfants mâles. Il donnoit Constantinople & l'Orient à Théodose son fils aîné, l'Italie & les Isles de la mer de Toscane à Tibere, & d'autres Provinces à ses autres fils.

PHOCAS.

Phocas couronné Empereur par le Patriarche Cyriaque, fit une entrée magnifique dans Constantinople, & se désigna Consul pour l'année suivante. Ce Prince envoya à Rome son image & celle de l'Impératrice Léonrie sa femme, & elles y furent reçues avec les honneurs ordinaires. Maurice n'étoit pas aimé à Rome parce qu'il avoit négligé de secourir cette ville contre les entreprises des Lombards. Grégoire I. qui occupoit le siége de S. Pierre n'étoit pas content du dernier Empereur, parce que ce Prince ne lui avoit pas été favorable dans la discussion qu'il avoit eue avec Jean le jeûneur, au sujet du titre de Patriarche Œcuménique que ce Prélat prenoit. Le Pape dans la lettre qu'il écrivit au nouvel Empereur ne trouva point de termes assez forts pour exprimer la reconnoissance qu'on devoit à Dieu d'avoir occasionné la révolution qui avoit placé Phocas sur le thrône. *Que les cieux se réjouissent*, disoit-il, *que la terre tressaille de joye, que toute la République soit dans la joye de vos bonnes actions; que les esprits accablés de vos sujets se consolent &c.* Il paroît que S. Grégoire auroit dû être moins prodigue de louanges à l'égard d'un tyran qui étoit parvenu à l'Empire par des voies si odieuses.

Chosroes II. ne fut pas si complaisant, & refusa de reconnoître le tyran. Il lui déclara même la guerre, soit qu'il voulût en effet venger la mort de Maurice, soit qu'il prît ce prétexte pour enlever quelques Provinces de l'Empire. (1) Cependant l'Impératrice Constantine veuve de Maurice

(1) Voyez l'histoire de Perse citée ci-dessus.

employoit



employoit toutes sortes de moyens pour exciter une révolution & faire périr l'usurpateur. Phocas qui fut informé de ses desseins, la fit arrêter, & après qu'elle eut avoué dans les tourments tout le secret de la conspiration, il la condamna à la mort, avec tous ceux de son parti. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur n'avoit qu'une fille unique nommée Domnentia, qu'il donna en mariage au Patrice Crispe. Dans les fêtes qui se firent en cette occasion, quelques amis du Patrice exposerent son image & celle de sa femme avec les attributs d'Empereur & d'Impératrice. Phocas en fut tellement irrité qu'il fit mourir ces amis indiscrets, & que depuis ce temps-là il conserva pour son gendre une haine implacable. Pendant que l'Empereur faisoit mourir à Constantinople tous ceux qu'il soupçonnoit être ses ennemis, il se formoit en Afrique un orage qui fondit sur sa tête & l'écrasa. Héraclius Gouverneur d'Afrique, & Grégoras son frere qu'il avoit pour Lieutenant, entreprirent de délivrer l'Empire du tyran. Ils furent encore plus affermis dans leur résolution lorsqu'ils reçurent des lettres de Crispe qui les exhortoit à poursuivre leurs desseins. Les deux freres convinrent d'envoyer chacun leurs fils à Constantinople, & que celui des deux qui y arriveroit le premier & vaincroit Phocas, procureroit l'Empire à son pere. La flotte devoit être commandée par Héraclius fils du Gouverneur d'Afrique, & l'armée de terre par Nicétas, fils de Grégoras.

La flotte parut à la vûe de Constantinople le 5 d'Octobre, & aussitôt tous les mécontents se joignirent au jeune Héraclius. Phocas se voyant presqu'entierement abandonné de tout le monde, s'enferma dans son palais. Photius un des Seigneurs de Constantinople, dont il avoit déshonnoré la femme, le tira de sa retraite & le livra entre les mains d'Héraclius qui s'etoit rendu à Constantinople le lendemain de l'arrivée de la flotte. Le Gouverneur d'Afrique après avoir reproché à Phocas sa vie criminelle, lui fit trancher la tête. Son corps fut traîné dans le marché aux bœufs, & ensuite jetté au feu. Ce tyran étoit adonné au vin, aux femmes, & aimoit à répandre le sang. Sa femme n'avoit pas moins de vices que lui. 610.

Héraclius se fit couronner Empereur aussitôt que Phocas fut mort, & il épousa en même temps Eudocie, qui fut aussi couronnée. Quelques jours après l'élévation d'Héraclius à l'Empire, l'armée de terre commandée par Nicetas arriva à Constantinople. L'Empereur fit un accueil favorable à son neveu, & le traita comme s'il eût été son collegue. Il admit aussi au nombre de ses courtisans Crispe gendre de Phocas, & lui confia le commandement de l'armée de Cappadoce. Crispe s'acquitta mal de son emploi, & quelques paroles injurieuses qu'il laissa échapper furent cause de sa disgrace. Il fut enfermé dans un monastere, où il mourut un an après. HERACLIUS.

Jusqu'alors les Romains avoient conservé quelques pays dans le détroit de Gibraltar, & ils étoient encore en possession de l'Andalousie, & d'une partie de la Lusitanie qu'on appelle aujourd'hui le Portugal. Sisébut Roi des Wisigoths du Languedoc vint à bout de les chasser de ces pays & de s'en rendre maître. Suintila son petit fils acheva cette conquête en 626 & depuis ce temps l'Espagne fut entierement perdue pour les Romains.

Cependant il y avoit une guerre très-vive entre ces peuples & les Perses. Chosroès II. qui avoit commencé les hostilités sous prétexte de venger la

CONSTANTINOPLE. mort de Maurice, refusa de mettre bas les armes, quoiqu'il eût appris la punition du tyran. Après avoir ravagé la Syrie, il fit la conquête de la Palestine où il y eut un grand nombre de Prêtres, de Moines massacrés. La ville de Jérusalem fut extrêmement maltraitée, & toutes les Eglises furent brûlées. Ces malheurs arriverent l'an 614. Héraclius effrayé des succès de ses ennemis vouloit abandonner Constantinople, & chercher une retraite assurée. Le Patriarche releva son courage par ses discours, & l'engagea à se disposer à repousser les Barbares. Héraclius employa les vases sacrés des Eglises pour faire de la monnoye & ordonna des levées dans toutes les Provinces. Il s'embarqua ensuite pour aller se mettre à la tête de ses troupes. Il rencontra les Perses en Arménie, & remporta sur eux une victoire complette. Ce premier succès eut des suites avantageuses, & pendant quatre ans il continua de battre les ennemis. Enfin il les défit entierement dans une bataille qui dura onze heures. L'année suivante, il fit une paix glorieuse avec Siroés qui avoit succedé à son pere Chosroès, comme on l'a vu dans l'histoire de Perse. Héraclius retourna ensuite à Constantinople, & il y entra sur un char tiré par quatre Eléphants. Comme il ne pouvoit rendre tout à la fois l'argent qu'il avoit emprunté des Eglises, il ordonna que tous les ans le thrésor Impérial donneroit une somme, jusqu'à ce que celle qu'il devoit fût totalement acquittée.

622.

627.

La foiblesse où se trouvoit l'Empire lorsqu'Héraclius s'en mit en possession, sembloit inviter les Awares (1) à faire quelqu'entreprise, & en effet ils entrerent dans la Thrace, & ravagerent tout le pays. Cependant le Khacan ou Chef des Awares feignit de souhaiter la paix, & l'Empereur qui la désiroit ardemment à cause de la guerre de Perse, consentit à entrer en négociation. Il se rendit à Héraclée afin de conférer avec le Khacan, mais il pensa donner dans le piége qu'il lui tendoit. Le Prince Barbare s'avançoit à la tête d'une nombreuse suite à dessein de se rendre maître du long mur, & même de la personne de l'Empereur. Héraclius averti du complot se sauva avec précipitation à Constantinople, mais il en coûta la vie à un grand nombre de Romains qui l'avoient accompagné pour assister aux spectacles & aux autres divertissements qu'il se préparoit à donner aux Awares. Ces Barbares firent des courses jusqu'à Constantinople, pillerent quelques Eglises des fauxbourgs, s'emparerent des équipages de l'Empereur, emmenerent un nombre prodigieux de prisonniers.

Héraclius qui n'avoit pas assez de troupes pour se défendre en même temps contre les Perses & les Awares, étoit toujours dans la résolution de faire la paix avec ces derniers. Il l'obtint enfin en fournissant aux Barbares deux cents mille piéces d'or qu'on tira des thrésors de l'Eglise. Héraclius sur la foi du traité qu'il avoit signé avec le Khacan marcha contre les Perses. Les Awares excités par ces peuples profiterent de l'absence de l'Empereur & recommencerent les hostilités. Ils parurent aux portes de Constantinople, & menacerent de détruire la ville si on différoit à les y recevoir. Ces menaces ne firent aucun effet, & le Patrice Bonose, après avoir inutilement tenté d'éloigner les Barbares en leur offrant de l'argent, se disposa à faire

626.

(1) Voyez ce que j'ai dit de ces Peuples, tome IV. de cette Introduction p. 486 & suiv.

une vigoureuse résistance. Informé que le Khacan avoit donné ordre aux Sclavons d'approcher avec leurs vaisseaux de la tour des Blaquernes aussitôt qu'ils y verroient de la lumiere, il fit usage de cet avis pour attirer les Sclavons & détruire leur flote. Cet événement obligea les Awares d'abandonner le siége de Constantinople qu'ils avoient commencé.

Cet avantage suivi de la paix avec les Perses, mit l'Empire dans une situation glorieuse; mais un état si brillant ne fut pas de longue durée. Une Nation, qui jusqu'alors avoit paru méprisable, s'éleva insensiblement, & causa des maux infinis à l'Empire. Depuis long-temps on employoit dans les armées d'Orient des Arabes connus dans la suite sous la dénomination de Sarrasins, & on en retiroit de grands services. La dureté avec laquelle le Thrésorier de l'armée les traita lorsqu'ils demanderent leur paye, & le refus qu'il fit de leur donner de l'argent, les porterent à se révolter. Ils furent d'abord vaincus, & perdirent même trois de leurs Emirs ou Chefs; mais dans la suite ils battirent les Romains en différentes rencontres. Le Khalife Aboubecre prit le parti des Sarrasins, & depuis cet événement les Arabes sectateurs de Mahomet eurent des guerres continuelles avec l'Empire d'Orient, & se rendirent maîtres de plusieurs villes de sa dépendance. (1) 633.

L'Empereur s'occupoit cependant plutôt des affaires de Religion que de celles de l'Etat. Persuadé qu'il n'y avoit dans Jesus-Christ qu'une volonté & qu'une opération, il fit un Edit pour faire adopter son sentiment. Il publia encore en 638 une exposition de foi, connue sous le nom d'*Ecthese*, dans laquelle il décide que c'est une impiété contraire à la foi d'admettre deux opérations ou deux volontés dans Jesus-Christ. Le Pape Honorius ne s'étoit pas opposé à cette nouvelle doctrine, mais elle fut condamnée par Severin son successeur. Jean X. la fit condamner par un Concile, & envoya la décision de l'Eglise à la Cour de Constantinople & au Patriarche Pyrrhus zelé défenseur des *Monothélites*. C'est ainsi qu'on nommoit ceux qui ne reconnoissoient qu'une opération dans Jesus-Christ. L'Empereur voyant son sistême réprouvé, déclara que l'Ecthese n'étoit point de lui, mais du Patriarche Sergius. L'erreur des Monothélites causa de grands troubles dans l'Eglise.

Héraclius fut attaqué d'une hydropisie, qui le fit périr le onze de Février 641 dans la soixante-sixieme année de son âge, après un regne de trente ans. Ce Prince avoit été marié deux fois. Eudocie qu'il avoit épousée en premieres nôces, lui donna deux enfants; sçavoir une Princesse appellée Epiphanie-Eudocie, & un Prince nommé Constantin-Héraclius. Epiphanie avoit été promise en mariage à Zébelis Prince des Chazares. Comme elle étoit en route pour aller trouver Zébelis, elle apprit qu'il étoit mort. Elle retourna à Constantinople, où elle épousa Nicetas cousin germain de l'Empereur. Héraclius devenu veuf le 13 Août 612 épousa en secondes nôces l'an 614 sa niéce Martine, fille de Martin & de Marie sa sœur. Elle fut mere de Constantin, d'Héracléonas, de Théodose, de David, de Marin, d'Augustine & de Martine, de deux autres Princes & de deux autres Princesses qui moururent pendant la guerre de Perse. Héraclius eut encore un fils naturel nommé

(1) Voyez dans un des Chapitres suivants, l'histoire des Khalifes. C'est à cet article que je renvoye les conquêtes des Arabes sur l'Empire de Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

Jean Athalaric, qui conspira contre son propre pere. Le complot fut découvert, & l'Empereur condamna son fils à l'exil après lui avoit fait couper le nez & les mains. Héraclius fut enterré dans l'Eglise des Apôtres, & son tombeau resta trois jours ouvert & gardé par des Eunuques, comme il l'avoit demandé, parce qu'il avoit toujours craint d'être enterré vivant.

CONSTANTIN-HERACLIUS ou HERACLEONAS, CONSTANT ou CONSTANTIN.

641.

Aussitôt qu Héraclius fut mort, l'Impératrice Martine fit part aux Principaux de Constantinople du testament de l'Empereur par lequel il ordonnoit que les deux aînés de ses deux mariages lui succederoient. En conséquence Héraclius-Constantin & Héracléonas l'aîné pour lors des enfants de Martine, furent proclamés Empereurs. Martine s'étoit flattée de conserver la souveraineté, & elle avoit fondé ses prétentions sur ce qu'il étoit dit dans le testament d'Héraclius que les deux Empereurs la respecteroient comme leur mere ; mais on lui répondit que le respect qui lui étoit dû, ne devoit pas s'étendre jusqu'à lui laisser l'administration des affaires.

Héraclius-Constantin eut seul la souveraine puissance, son frere n'étant Empereur que de nom. Constantin averti que Martine avoit déposé entre les mains du Patriarche Pyrrhus des sommes considérables qui provenoient du thrésor du feu Empereur, obligea le Patriarche à les lui rapporter. Quelque temps après ce Prince tomba dans une maladie de langueur qui fit juger qu'il ne vivroit pas encore long-temps. Un de ses confidents lui fit connoître que ses enfants auroient tout à craindre après sa mort d'une Princesse aussi ambitieuse que Martine. L'Empereur afin de prévenir les mauvaises intentions de sa Belle-mere, fit distribuer de l'argent aux troupes & leur recommenda ses enfants. Ce Prince mourut le 25 de Mai, 103 jours après la mort de son pere, à l'âge de 29 ans. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné. Il avoit épousé Grégoria fille du Patrice Nicétas dont il eut Constant qui fut Empereur, & Théodose.

Après la mort d'Héraclius-Constantin, on proclama de nouveau Héracléonas, qui avoit été déclaré César en 631. Martine se vit alors maîtresse de l'Empire & gouverna sous le nom de son fils. Elle se vengea de ceux qui avoient donné à Héraclius-Constantin des conseils contraires à ses intérêts. Un d'eux nommé Valentin ayant trouvé moyen d'échapper à sa fureur, fit ressouvenir les soldats des promesses qu'ils avoient faites à Héraclius-Constantin, & les engagea à reconnoître pour Empereur le Prince Constant son fils. Les soldats prirent aussitôt les armes, s'emparerent de Chalcédoine, & firent de grands ravages dans la campagne. Héraclius n'ayant pu persuader aux séditieux qu'il n'avoit aucune mauvaise intention, se vit forcé par les habitants de Constantinople de faire couronner Constant. Héracléonas & Martine firent sçavoir à Valentin le couronnement du fils d'Héraclius-Constantin, & pour l'obliger à mettre bas les armes on lui promit la charge de Comte des Excubiteurs, & une amnistie générale. Le Sénat désavoua un traité fait sans sa participation, ordonna que Martine, Héracléonas & Valentin seroient arrêtés. Les deux premiers furent envoyés en exil après qu'on eut coupé la langue à Martine, & le nez à son fils. A l'égard de Valentin on sçait par des monuments certains que le nouvel Empereur redoutant son crédit fut obligé de l'associer à l'Empire, & que s'en étant ensuite repenti, il l'avoit fait assassiner.

Constant seul possesseur du thrône, fut nommé Constantin par le peuple aussitôt qu'il eut été couronné par le Patriarche Pyrrhus. Pénétré de reconnoissance pour le Sénat qui l'avoit délivré de tous ses compétiteurs, il lui fit de grandes largesses, & déclara qu'à l'avenir il regarderoit tous les Sénateurs comme ses Conseillers. De si belles promesses furent sans effet, & ce Prince oublia bientôt ses engagements. Cependant les Arabes s'étoient rendus maîtres d'Alexandrie & de l'Egypte sous le Khalifat d'Omar, & cette Province fut perdue pour l'Empire d'Orient. Les Arabes s'emparerent aussi de Chypre, de Rhodes & battirent la flotte Impériale. Quelques divisions arrivées parmi ces fanatiques donnerent une sorte de tranquillité à l'Empire, & Constant en profita pour soumettre les Sclavons. CONSTANTINOPLE.

Constant qui avoit embrassé la doctrine des Monothélites, s'en montra toujours un zelé protecteur par la persécution qu'il fit souffrir aux Orthodoxes & principalement au Pape S. Martin & à S. Maxime. A la priere de Paul Patriarche de Constantinople, il publia un Edit pour imposer silence aux deux partis. Cet Edit si fameux, fut nommé *Type*, c'est-à-dire formulaire. L'Empereur appréhendant que le peuple ne songeât à couronner Théodose son frere, le fit d'abord ordonner Diacre, mais ce changement d'état n'ayant point encore calmé ses inquiétudes, il ordonna qu'on le mît à mort. Une telle conduite rendit odieux l'Empereur, & fut cause de plusieurs troubles. Constant redoutant les effets de la haine publique, résolut d'abandonner Constantinople, & de transporter le siége de l'Empire à Rome, sous prétexte *que la mere méritoit la préférence sur la fille*. C'étoit ainsi qu'il s'exprimoit. Lorsqu'il se fut embarqué, il donna ordre à sa femme & à ses enfants de l'aller trouver, mais les habitants de Constantinople s'opposerent à leur départ. On dit que Constant en s'éloignant de Constantinople cracha du côté de cette ville, comme pour faire voir le mépris qu'il avoit pour elle. 648. 659.

Lorsqu'il arriva à Rome le Pape Vitalien alla au-devant de lui avec tout le Clergé. Constant ne resta que douze jours à Rome, & pendant ce temps il enleva tout le bronze qui servoit d'ornement à la ville. Il l'envoya en Sicile où il espéroit fixer son séjour. En sortant de Rome, il se rendit à Naples, passa de-là en Sicile, & s'arrêta à Syracuse. On lit dans les historiens Lombards que Constant ayant entrepris de les chasser d'Italie, fut continuellement battu. (1)

Pendant que l'Empereur étoit en Italie, Sabor Gouverneur d'Arménie travailla à se rendre indépendant l'an 667, & demanda du secours au Khalife Moavias. Constantin fils aîné de l'Empereur députa vers le Khalife pour lui représenter que la paix étant établie entre les deux Empires, il ne paroissoit pas juste qu'il favorisât un Rebelle. Moavias ne consultant que son intérêt, se déclara pour les Rebelles qui lui offrirent une plus grosse somme d'argent, avec la perception des impôts publics. On se préparoit à marcher contre les factieux, lorsque la mort de Sabor arrivée par un accident, mit fin à la guerre. On surprit les Arabes à Amorium & ils furent taillés en piéces. 663.

(1) Voyez le Tome second de cette Introduction, histoire de Naples p. 58 & suiv. Giannone prétend que l'Empereur ne quitta Constantinople que pour aller faire la guerre aux Lombards, & que ce ne fut qu'après ses malheureuses expéditions qu'il se rendit à Rome d'où il retourna à Constantinople.

CONSTANTINOPLE. Constant étoit toujours en Sicile où il tourmentoit les peuples par les exactions les plus violentes: il ne se contenta pas même de persécuter les Particuliers, il enleva encore aux Eglises leurs thrésors & leurs vases sacrés. Devenu odieux à tout le monde par sa tyrannie, il se forma plusieurs conspirations contre sa personne. Enfin un de ses Officiers nommé André fut assez scélerat pour porter la main sur son Prince & l'assassina pendant qu'il étoit dans le bain. Cet événement arriva à Syracuse le 15 de Juillet de l'an 668, qui étoit la vingt-septieme année du regne de Constant. On ignore le nom de sa femme dont il eut Constantin, Héraclius & Tibere. Ce fut sous son regne que les Arabes mirent fin à l'Empire des Perses.

CONSTANTIN POGONAT. Constantin l'aîné des enfants de Constant avoit été associé à l'Empire dès l'an 654, & avoit depuis ce temps le titre d'Empereur. Cependant à peine

668. Constant fut-il assassiné qu'un Arménien nommé Mizizi se fit déclarer Empereur en Sicile. On prétend qu'il y fut contraint par ceux qui avoient eu part à la mort de Constant. Constantin résolu d'étouffer cette révolte dans son commencement, employa la plus grande partie de ses forces pour soumettre les Rebelles. Il marcha en personne contre lui, entra en Sicile sans trouver beaucoup de résistance, fit arrêter Mizizi, & le condamna à la mort avec tous ses complices. Il retourna ensuite triomphant à Constantinople, où il reçut le surnom de *Pogonat*, qui veut dire *Barbatus*. On lui donna ce sobriquet parce qu'il étoit parti sans barbe, & qu'il retourna avec de la barbe.

678. A peine l'Empire jouissoit-il de quelque calme, qu'il fut troublé de nouveau par les entreprises des Arabes. Constantin les força bientôt à lui demander la paix, & à se soumettre à payer un tribut. La tréve fut signée pour trente ans, & ce fut la plus honorable qu'on eût faite depuis un grand nombre d'années. Les Awares & les Princes voisins de l'Empire informés de ce traité, se hâterent de faire la paix avec Constantin dans l'appréhesion que ce Prince délivré de la crainte des Arabes, ne tournât toutes ses forces contre eux. Ce fut alors que la tranquillité fut entierement rétablie dans l'Empire.

680. Il en profita pour rendre la paix à l'Eglise, & il convoqua à Constantinople un Concile général qui se tint dans l'endroit de l'Eglise de Ste. Sophie appellé Trullus ou le Dôme. L'Empereur y présida, & il y fut décidé qu'il y a deux volontés & deux opérations dans Jesus-Christ. Constantin avoit lieu de se flatter que le reste de son regne feroit paisible, lorsqu'une faction troubla le repos de ses jours. Quelques mal intentionnés assemblés tumultuairement à Chrysopole près de Chalcédoine dirent hautement que comme il y avoit trois personnes dans la Trinité, il falloit de même trois Empereurs pour gouverner l'Etat. Constantin n'eut pas de peine à comprendre qu'on lui reprochoit de n'avoir pas partagé la souveraine autorité avec ses deux freres. Comme il lui paroissoit dangereux d'attaquer les Rebelles à force ouverte, il prit le parti d'avoir recours à la ruse. Il engagea les séditieux à envoyer leurs chefs à Constantinople pour exposer au Sénat leurs demandes. Ils donnerent dans le piége qu'on leur tendoit, & Constantin maître de ces chefs, les fit tous périr. Les Rebelles se dissiperent aussitôt, mais l'Empereur qui regardoit ses freres comme les auteurs de la révolte, leur fit couper le nez. Constantin mourut quelques années après: son regne fut de dix-sept ans, & environ de deux mois. Il avoit épousé Anastasie dont il eut Justinien & Théodose.

CONSTANTINOPLE.

JUSTINIEN II.

Justinien associé au thrône aussitôt après la disgrace de ses oncles, fut reconnu seul Empereur aussitôt que son pere fut mort. Vainqueur des Sclavons qui avoient osé l'attaquer, il songea à reprendre sur les Arabes tout ce qu'ils avoient enlevé à l'Empire. Il rompit sous des prétextes frivoles le traité fait avec ces peuples pendant le regne précédent, & entreprit contre eux une guerre qui lui devint funeste. Les Arabes s'emparerent de l'Arménie, & enleverent à l'Empire tout ce qu'il possédoit encore en Afrique. 685.

Tant de pertes aigrirent les esprits déjà irrités par la mauvaise conduite des Ministres, & surtout de ceux qui étoient à la tête des finances. Etienne un de ces derniers avoit eu l'insolence de menacer du fouet Anastasie mere de l'Empereur; un autre nommé Théodose employoit les supplices les plus cruels pour tirer de l'argent de ceux qui en avoient. Justinien, à qui on s'étoit plusieurs fois adressé pour se plaindre de la tyrannie de ses Ministres, avoit toujours paru n'y faire aucune attention ; ce qui faisoit soupçonner qu'ils suivoient les ordres de ce Prince. Il devint en horreur à tout le monde, & on le regardoit comme un monstre indigne d'occuper le thrône. Justinien ne pouvant ignorer les sentiments qu'on avoit pour lui, ordonna à Etienne, qu'il avoit fait Patrice & Gouverneur de Constantinople, de massacrer dans la même nuit tous ceux qu'on croiroit être ses ennemis.

Comme on se disposoit à exécuter des ordres si cruels, le Patrice Léonce, à qui l'Empereur avoit rendu la liberté qu'il avoit perdue depuis trois ans, se laissa séduire par les Mécontents, & travailla à chasser Justinien du thrône. A la tête des prisonniers qu'il avoit fait sortir de prison, il fit crier par toute la ville que les Chrétiens s'assemblassent dans l'Eglise de Sainte Sophie. Le Patriarche Callinicus à l'assignation de Léonce, chanta ces paroles: *Voici le jour que le Seigneur a fait.* Le peuple y répondit par des imprécations contre l'Empereur. Ce Prince fut arrêté par les séditieux qui vouloient le faire mourir, mais Léonce s'y opposa, & se contenta de lui faire couper le nez, & de le releguer dans la Chersonnese. Les deux Ministres Etienne & Théodose, après avoir été traînés dans les rues de Constantinople, furent brûlés vifs. 695.

LÉONCE.

Léonce fut alors proclamé Empereur par le peuple qui le regardoit comme son libérateur. Résolu de signaler les commencements de son regne par quelque action d'éclat, il envoya une flotte en Afrique pour enlever ce pays aux Musulmans. Le Patrice Jean chargé de cette entreprise eut d'abord des succès extraordinaires, mais les Mahométans ayant équipé une nombreuse flotte, battirent celle de l'Empereur, & reprirent en peu de temps tout ce qu'ils avoient perdu. Le Patrice Jean obligé d'abandonner l'Afrique, reprit la route de Constantinople, & relâcha dans l'Isle de Candie. Les troupes se révolterent en cet endroit, refuserent de reconnoître Jean pour leur Général, & proclamerent Empereur Tibere surnommé Absimare. Ce Prince se rendit aussitôt à Constantinople, mais les habitants de cette ville, qui étoient restés fidéles à l'Empereur, refuserent d'ouvrir leurs portes. Les deux partis en vinrent plusieurs fois aux mains sans qu'il se passât aucune action décisive. Tibere ayant enfin gagné ceux qui gardoient les murailles des Blaquernes, entra dans la ville qu'il abandonna au pillage. Léonce fut arrêté & conduit à Tibere qui lui fit couper le nez & le condamna

CONSTANTINOPLE.

à être enfermé dans un Monastere. Ses amis & ses parents furent exilés. Léonce n'avoit regné que trois ans.

TIBERE ABSIMARE OU APSIMARE.

Cependant Justinien étoit toujours en Chersonnese où il cherchoit les moyens de remonter sur le thrône. Les habitants du pays, qui avoient découvert ses desseins, étoient résolus de le tuer ou de le livrer à Tibere. Justinien informé du complot, se sauva chez le Prince des Chazares auquel il s'étoit adressé, & qui lui avoit promis une retraite assurée. Pour lui mieux prouver ses bonnes intentions, il lui donna en mariage sa fille Théodora. Tibere qui craignoit que le Prince des Chazares ne fournît des troupes à Justinien, lui envoya des Ambassadeurs pour lui promettre de riches présents s'il vouloit remettre Justinien en son pouvoir. Le Prince Barbare ne consultant que son avarice, prit la résolution de livrer Justinien, mais Théodora avertit son mari de ce qui se passoit, & lui facilita les moyens d'éviter le peril qui le menaçoit. Il eut alors recours à Terbelle Prince des Bulgares, & l'engagea à lui fournir des troupes. Terbelle alla le joindre avec une nombreuse armée, & les deux Princes s'avancerent vers Constantinople. Justinien somma en vain les habitants de se rendre à lui ; ils le chargerent d'injures, & lui déclarerent qu'ils ne le reconnoîtroient jamais pour leur Empereur. Justinien ne se rebuta pas & continua de rester devant Constantinople. S'étant enfin apperçu que les assiégés négligeoient de garder un aqueduc, il s'en empara, & fit entrer par-là ses troupes dans la ville.

JUSTINIEN II. retabli.

Aussitôt que Justinien fut maître de Constantinople, Tibere prit la fuite & se sauva à Apollonie ; mais il y fut arrêté & conduit devant l'Empereur, qui le fit mettre dans une étroite prison. Tous ceux qui avoient eu part aux

705. deux révolutions, furent punis de mort, & on fit des recherches très-séveres pour les découvrir. L'Empereur quelque temps après son rétablissement ordonna d'amener dans l'Hippodrome Léonce & Tibere. C'étoit un jour de spectacle. Il les fit étendre par terre devant son thrône & leur mit le pied sur la gorge pendant la premiere course des chevaux qui dura une heure. Le peuple, qui passe toujours d'une extrémité à l'autre, crioit cependant, *vous avez marché sur l'aspic & le basilic, vous avez foulé aux pieds le lion & le dragon*, Ils eurent ensuite la tête tranchée, & on creva les yeux au Patriarche Callinicus, parce qu'il avoit chargé d'imprécations l'Empereur, lorsque Léonce lui avoit enlevé la couronne.

Justinien ne respirant que le sang & la vengeance, ne peut oublier que les habitants de Chersonnese (1) avoient voulu le livrer à Tibere. Résolu d'exterminer ces peuples, il envoya contr'eux une flotte considerable, & commanda à ses troupes de ne faire aucun quartier. Des ordres si cruels ne furent

710. que trop exactement exécutés, cependant l'Empereur mécontent qu'on eût épargné les enfants, se détermina à envoyer de nouvelles troupes pour massacrer tous les habitans sans distinction d'âge ou de sexe. Les peuples de

711. Chersonnese effrayés de la résolution de l'Empereur, prierent les Chazares de les prendre sous leur protection. Hélie Gouverneur de la Province, & Bardane que l'Empereur avoit exilé dans ce pays, avoient porté les Chersonites à cette démarche. Justinien instruit du traité qu'ils venoient de faire

(1) Une des principales villes de la Chersonnese Taurique.

avec

avec les Chazares, envoya des soldats pour arrêter ces deux Seigneurs. Les Chazares surprirent ces troupes & les passerent au fil de l'épée. Les Chersonites proclamerent alors Bardane Empereur, & ce nouveau Prince ayant reçu de puissants secours des Chazares, se mit en mer pour se rendre à Constantinople. Justinien de son côté avoit eu recours à Terbelles Prince des Bulgares, qui lui avoit fourni trois mille hommes. Aussitôt que Bardane eut pris terre, il partagea son armée en deux corps. Hélie qui en commandoit un, fit publier qu'on n'accorderoit aucun quartier aux soldats qui accompagnoient Justinien, & que s'ils vouloient conserver leur vie, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'abandonner l'Empereur. Les troupes de ce Prince ne se trouvant pas en état de faire une longue résistance, se rangerent sous les drapeaux de Bardane. Alors Hélie qui apperçut l'Empereur, fondit sur lui le sabre à la main, & lui fit voler la tête.

CONSTANTINOPLE.

Justinien avoit été marié deux fois : on ignore le nom de sa premiere femme. La seconde appellée Théodora étoit fille de Busiris Prince des Chazares. Elle fut mere d'un Prince nommé Tibere qui fut massacré pendant la révolution.

PHILIPPIQUE.

Bardane reconnu Empereur aussitôt après la mort de Justinien, prit le nom de Philippique. Il étoit fils du Patrice Nicéphore, & l'on croit qu'il étoit né en Arménie, ou du moins qu'il en tiroit son origine. Elevé dans la secte des Monothélites, il se déclara leur zelé protecteur, & persécuta les Orthodoxes. Le Pape Constantin fit d'inutiles efforts pour lui faire connoître la vérité, & les habitants de Rome ne voulurent pas que l'image de ce Prince fut portée dans l'Eglise, ni que son nom fût prononcé dans les prieres publiques. On refusa ses lettres, sa monnoye, & le Gouverneur qu'il avoit envoyé à Rome.

Cependant l'Empire étoit en même temps attaqué par les Bulgares & les Sarrasins. L'Empereur insensible aux malheurs de l'Etat, ne s'occupoit que de folles dépenses, & dissipoit inutilement le thrésor public. Il célebra même avec une profusion extraordinaire la dédicace de Constantinople. Ce fut ce même jour que les Patrices Georges & Théodore le firent arrêter pendant qu'il dormoit après le dîner. On le conduisit dans l'Hippodrome, & on lui creva les yeux.

713.

ANASTASE, ou ARTEMIUS.

Le lendemain, qui étoit le 4 de Juin, le Sénat, les Troupes & le Clergé proclamerent Empereur Artemius premier Secretaire d'Etat. Ce Prince, qui prit le nom d'Anastase punit avec rigueur les auteurs de la révolution qui l'avoit placé sur le thrône, & donna des preuves de son attachement à la saine doctrine. Résolu de réparer les maux que l'Empire avoit soufferts sous le dernier regne de la part des Arabes, il envoya des Ambassadeurs au Khalif Walid sous prétexte de demander la paix ; mais il les avoit chargés d'examiner secrettement quelles étoient les forces des Musulmans. Aussitôt qu'il eut appris qu'ils avoient dessein de faire le siége de Constantinople, il prit toutes les précautions nécessaires pour mettre la ville en état de faire une longue résistance. Afin de ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la défense de l'Empire, il ordonna à Jean Diacre de la grande Eglise, Amiral & Sur-Intendant des finances, de faire une descente en Phénicie, & de brûler tous les bois que les Sarrasins préparoient pour construire des vaisseaux. Jean se rendit à Rhodes où l'armée étoit assemblée ; mais aussitôt

CONSTANTINOPLE.

qu'il eut proposé les ordres de l'Empereur, la crainte s'empara des troupes, & les porta à se révolter. Après avoir massacré le Général, un grand nombre d'entr'elles se retira à Adramite, ville de Phrygie, & força Théodose, Receveur des Impôts publics, à prendre la pourpre. Anastase disputa l'Empire le plus long-temps qu'il lui fut possible; mais voyant que la ville de Constantinople avoit été livrée à son concurrent, il abdiqua, & embrassa l'état monastique. Il avoit regné deux ans, sept mois & douze jours.

THÉODOSE III.

716.

Léon, qui commandoit les troupes en Orient, résolut de profiter des troubles pour monter sur le thrône. Afin d'avoir un prétexte de prendre les armes, il déclara qu'il regarderoit toujours Anastase comme légitime Empereur. Secondé dans son entreprise par Artabasde, qui commandoit les troupes en Arménie, & qu'il avoit mis dans ses intérêts en lui promettant la dignité de Curopalate, il s'avança à la tête d'une nombreuse armée jusqu'à Chrysopole. Pendant que Léon & Théodose se disputoient ainsi la couronne, les Sarrasins ravageoient impunément l'Empire, & commettoient des désordres effroyables. Les Sénateurs & les principaux Officiers de Théodose, touchés des malheurs dont l'Etat étoit accablé, supplierent ce Prince de renoncer au thrône. Théodose y consentit sans peine, & entra avec son fils dans l'état Ecclésiastique. Léon, à qui on fit sçavoir l'abdication de Théodose, promit de ne jamais les inquiéter dans leur retraite. Théodose avoit regné un an, & environ deux mois. Toutes ces différentes révolutions causerent à l'Empire des maux irréparables, l'entraînerent insensiblement vers sa perte, en détruisant la subordination & la discipline militaire. Elles firent aussi un grand tort aux sciences.

LEON III. dit L'ISAURIEN.

717.

Léon, n'ayant plus de compétiteur, fut couronné dans la grande Eglise le 25 de Mars par le Patriarche Germain. Ce Prince étoit né en Isaurie, selon les uns, & suivant d'autres Ecrivains, à Germanicie, ville de Comagene, Province voisine de l'Isaurie. Il étoit d'une famille obscure, & portoit anciennement le nom de Conon. Il changea ce nom en celui de Léon, lorsqu'il embrassa le parti des armes. Il entra dans les Gardes de Justinien, & après la mort de ce Prince, Anastase lui donna le commandement des armées d'Orient. Léon n'eut pas plutôt été reconnu Empereur dans l'Orient, qu'il envoya ses images à Rome. Elles y furent reçues avec respect, ainsi que dans les Provinces de l'Italie qui étoient encore soumises aux Empereurs.

Les Sarrasins qui, à la faveur de tant de troubles, avoient attaqué l'Empire, s'avancerent jusqu'à Constantinople, & mirent le siége devant cette ville. Léon ruina la flotte des ennemis en la brûlant avec un feu qu'on appelloit *Grégeois*, & qui ne s'éteignoit pas dans l'eau. Les Mahométans ayant perdu la plus grande partie de leurs vaisseaux & l'élite de leurs troupes, leverent honteusement le siége le 15 Août. L'Eglise Grecque célebre

718. tous les ans l'Anniversaire de la délivrance de Constantinople.

Pendant que les Sarrasins assiégeoient cette ville, Sergius, Gouverneur de Sicile, fit proclamer Empereur un de ses Officiers nommé Basyle, qui prit le nom de Tibere, persuadé que Léon étoit trop embarrassé pour s'opposer à son élévation. L'Empereur délivré des Sarrasins, nomma Paul Gouverneur de Sicile, & le chargea d'aller punir les rebelles. Son arrivée

dissipa les factieux; mais Tibere & les principaux Chefs de la rébellion furent arrêtés & eurent la tête tranchée. CONSTANTINOPLE.

Ces troubles étoient à peine calmés, qu'il s'en éleva bientôt de nouveaux. Anastase s'ennuyant dans sa retraite, mit tout en œuvre pour remonter sur le thrône. Léon découvrit ses intrigues, & fit punir tous ceux qui étoient dans les intérêts de ce Prince. Anastase & l'Archevêque de Thessalonique se sauverent aussitôt chez les Bulgares. Le Roi paroissoit d'abord assez disposé à lui fournir des troupes & de l'argent, mais ayant sçu que le parti que ce Prince avoit dans l'Empire étoit trop foible, il refusa de lui fournir une armée. Il se laissa même gagner par les présents de Léon, & lui livra Anastase & l'Archevêque de Thessalonique. L'Empereur leur fit couper la tête dans l'Hippodrome vers l'an 719.

Léon, tranquille possesseur du thrône, entreprit de détruire le culte des images qu'il regardoit comme un reste du Paganisme. Pour venir à bout de son dessein, il tint une grande assemblée, dans laquelle il fit un décret contre les images. Il portoit qu'on ne pouvoit les honorer sans idolâtrie, & qu'elles seroient toutes brûlées. L'exécution de cette ordonnance excita d'abord des murmures, & occasionna bientôt après plusieurs séditions. Les peuples de la Grece & des Cyclades ne voulant point obéir à un Prince hérétique, proclamerent Cosmas Empereur, & lui fournirent une armée pour se rendre maître de Constantinople. La flotte de Léon battit celle des rebelles, & Cosmas ayant été arrêté, fut condamné à perdre la tête. L'Empereur, au lieu d'être allarmé par le danger qu'il venoit de courir, ne parut que plus animé contre le culte des images. Il ordonna de briser un crucifix de cuivre qui étoit dans le vestibule du palais; mais celui qu'il chargea de cette commission fut mis en pieces par des femmes qui se trouverent en cet endroit. Elles allerent ensuite insulter le Patriarche Anastase, qui étoit du même sentiment que l'Empereur (1). Léon fit arrêter neuf hommes qui avoient aussi eu part à la mort de son Ministre. Ils furent frappés de verges, & pendant huit jours on leur donna cinq cents coups de fouet chaque jour. Lorsqu'on s'apperçut qu'ils étoient près de périr, on leur appliqua des fers chauds sur le visage, & on leur coupa enfin la tête. 726.

Les plus cruels tourments étoient employés contre ceux qui refusoient d'adopter les idées de Léon. Il y avoit à Constantinople près du palais une Bibliothéque fondée par les Empereurs, & qui contenoit plus de trente mille volumes. On donnoit le nom d'*Oecumenique* au Chef de cette Bibliothéque, parce qu'il étoit censé posseder toutes les sciences. Il avoit au dessous de lui douze personnes chargées d'enseigner gratuitement la Religion & les sciences profanes. Léon ayant employé inutilement & les promesses & les menaces pour les attirer dans son parti, fit environner la Bibliothéque de fascines & de bois secs, & y fit mettre le feu. Tout fut consumé, ainsi que ceux qui avoient la garde des livres.

Le Pape Grégoire II. écrivit à l'Empereur des lettres très-vives pour l'engager à changer de sentiment & de conduite. Léon en fut tellement irrité,

(1) Léon avoit chassé de son siége le Patriarche Germain, parce qu'il s'opposoit à son projet, & il avoit mis à sa place Anastase.

CONSTANTINOPLE.

qu'il envoya des personnes pour assassiner le Pape. On les arrêta, & elles furent punies à Rome du dernier supplice. Les Lombards offrirent leur secours à Grégoire, & empêcherent les troupes de l'Empereur de s'approcher de Rome. Plus Léon trouvoit d'obstacles, plus il sembloit animé à poursuivre ses desseins. Il envoya en Italie un ordre d'abattre les images, & menaça de déposer le Pape s'il s'opposoit à ses volontés. Grégoire ne fut point ébranlé des menaces de l'Empereur, & il ne cessa d'exhorter les Chrétiens à maintenir le culte des images. Toute l'Italie étoit prête à se soulever, si le Pape, qui étoit persuadé que l'erreur de Léon ne devoit pas préjudicier à ses droits, ne s'y fût opposé (1). L'Empereur, loin de paroître touché de la conduite du Pape à son égard, ne cessa de le persécuter. Grégoire voyant que rien n'étoit capable de faire changer l'Empereur, laissa agir les Romains, qui formerent un Etat républicain, dont le Pape fut déclaré le Chef, mais non pas le Prince. Pendant cette espece d'interregne que les Romains se procurerent par leur rébellion, il y eut toujours à Rome quelques Officiers des Empereurs d'Orient. Léon se vengea en confiscant les patrimoines que l'Eglise de Rome possédoit en Sicile, dans la Calabre & dans les autres Provinces de l'Empire.

732. Grégoire III. successeur de Grégoire II. ne témoigna pas moins de zele que son prédécesseur pour la défense des images. Il assembla un Concile dans l'Eglise de S. Pierre, & il y fut décidé que quiconque mépriseroit l'usage de l'Eglise touchant la vénération des images, seroit privé du corps & du sang de J. C. & seroit séparé de la communion de l'Eglise. L'Empereur n'eut aucun égard à la décision du Concile, & continua de persécuter ceux qui pensoient autrement que lui.

Les Sarrasins faisoient cependant des courses continuelles sur les terres de l'Empire. Ils avoient avec eux un imposteur nommé Tibere, qui se disoit fils de Justinien II. & qui en cette qualité prétendoit avoir des droits sur l'Empire. Léon envoya contre eux une armée qui les défit, & depuis cette action il ne fut plus fait mention de Tibere. Léon mourut quelque temps après d'une hydropisie, dans la vingt-cinquieme année de son regne.
741. Il avoit épousé, avant que de monter sur le thrône, Marie, qu'il fit couronner le 25 de Décembre 719. Il en eut Constantin son successeur, & Anne qui épousa Artabasde.

CONSTANTIN Copronyme.

Constantin surnommé *Copronyme*, parce qu'il avoit sali les fonts baptismaux au moment de son baptême, avoit été associé à l'Empire par son pere depuis 21 ans, c'est-à-dire, dès la seconde année de son âge. Aussitôt que Léon fut mort, & que Constantin se vit seul possesseur de l'Empire, il se rendit en Phrygie pour faire la guerre aux Mahométans. Comme il soupçonnoit avec raison qu'Artabasde son beau-frere avoit dessein de s'emparer du thrône, il l'invita à le venir joindre sous prétexte de concerter ensemble les opérations de la Campagne, ou de lui envoyer ses enfants. Artabasde découvrit facilement les intentions de l'Empereur, & résolut d'agir ouvertement, puisqu'il ne pouvoit plus se cacher. Il se mit à la tête de ceux qui s'étoient

(1) Voyez dans le Tome II. de cette Introduction, pag. 61. & suivantes, les troubles occasionnés par les Edits de Léon contre le culte des images.

déclarés pour lui, & marcha contre l'Empereur avec tant de diligence qu'il pensa le surprendre. Constantin n'eut que le temps de monter à cheval & de se sauver. Cependant Artabasde faisoit disposer le peuple de Constantinople à le recevoir, & le Patriarche Anastase lui rendit en cela de grands services. Artabasde fut reçu dans la Capitale au milieu des acclamations publiques. Il y fit couronner son fils Nicéphore par le Patriarche, & traita avec rigueur les partisans de Constantin. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur ayant rassemblé quelques troupes, alla attaquer Artabasde, & le vainquit. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres, qui furent cause que les habitants de Constantinople ouvrirent enfin leurs portes au vainqueur. 743. Artabasde se sauva aussitôt, mais il fut arrêté avec son fils dans le Fort de Puzantes, & amené à Constantinople où il eut les yeux crevés. Nicéphore & le Patriarche eurent le même traitement. Ce dernier ne fut cependant pas déposé, & l'Empereur se reconcilia dans la suite avec lui, afin de persécuter conjointement ceux qui embrassoient la défense des images. On trouve dans l'histoire Ecclésiastique de M. de Fleuri les détails de cette persécution, qui fut encore plus violente que celle de Léon. Elle fit perdre à l'Empire l'Exarchat de Ravenne, avec plusieurs autres domaines qui en dépendoient, & donna entrée dans la suite aux François en Italie (1). Constantin plus occupé de tourmenter les Orthodoxes que de défendre les Provinces de l'Empire, n'employa que les voyes de la négociation pour engager Pepin à abandonner le Parti du Pape. Il fit cependant la guerre aux Bulgares, & ce fut en entreprenant une nouvelle expédition contre ces peuples qu'il tomba malade. On fut obligé de le rapporter à Constantinople, & il expira en entrant dans le château de Strongile le 13 de Septembre de l'an 775. qui étoit la trente-cinquieme année de son regne. On prétend que lorsqu'il se sentit près de mourir, il donna des marques d'un sincere repentir, & qu'il témoigna du regret d'avoir causé tant de maux à l'Eglise. On assure que l'Abbé Saint-Etienne, mis en prison par ses ordres, y trouva 342. Moines de divers pays, dont les uns avoient le nez coupé, d'autres les mains, d'autres les yeux crevés pour avoir pris la défense des images.

Constantin avoit été marié trois fois. Il avoit épousé en premieres noces la fille du Roi des Chazares, qui prit le nom d'Irene en recevant le baptême. Cette Princesse fut la mere de Léon. Après sa mort l'Empereur épousa Marie, dont il n'eut point d'enfants. Enfin il épousa en troisiemes noces Eudocie, qui le rendit pere de Christophle, de Nicéphore, de Nicéras & d'Eudoxe. L'évenement le plus célebre du regne de Constantin, est le rétablissement de l'aqueduc de Constantinople, qui avoit été détruit par les Awares du temps d'Héraclius. Près de cent ans après la mort de Constantin, l'Empereur Michel III. fit tirer du tombeau le corps de ce Prince, ordonna qu'il fût brûlé dans la place Damastrien, & que le Mausolée fût détruit.

Léon, fils de Constantin & d'Irene, avoit été associé à l'Empire le 6 de Juin 751. ainsi il étoit déjà dans la vingt-cinquieme année de son regne lorsque son pere mourut, & dans la vingt-sixieme de son âge. Aussitôt qu'il fut monté sur le thrône, il chercha à faire oublier à ses sujets la LEON IV. surnommé CHAZARE. 775.

(1) Voyez le deuxieme Volume de cette Introduction, pag. 64. & suiv.

CONSTANTINOPLE.

conduite du dernier Empereur, qui s'étoit particulierement rendu odieux par son avarice. Il renfermoit dans ses coffres avec un soin extrême tout l'argent de l'Empire, & l'empêchoit par ce moyen de circuler, ce qui faisoit un tort considerable au commerce. Léon travailla au contraire à faire fleurir le commerce, feignit d'honorer les images, & d'estimer les Moines que Constantin avoit cruellement persécutés.

Ce fut en agissant de la sorte qu'il gagna tellement l'affection des peuples, qu'ils le prierent d'associer à l'Empire Constantin son fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans. Léon cedant volontiers aux empressements de ses sujets, prit son fils pour collegue le 3 Avril, veille de la fête de Pâque, &
776. le lendemain il le fit couronner dans l'Hippodrome par le Patriarche, qui y avoit fait apporter un autel. Léon, après avoit dissimulé pendant quelque temps ses véritables sentiments, se dévoila enfin, & attaqua le culte des images. Il se sépara même de l'Impératrice Irene sa femme, parce qu'il avoit trouvé deux images sous le chevet du lit de cette Princesse. Il ne survécut que six mois à cette séparation, & mourut le 8 de Septembre 780, vers la fin de la cinquieme année de son regne. Il étoit à peine sur le thrône que Nicéphore son frere de pere voulut lui enlever la couronne. Le peuple prit ouvertement le parti de Léon: Nicéphore avec ses complices furent battus de verges, & envoyés à Chersonnese où ils furent enfermés.

CONSTANTIN & IRENE.

Léon n'avoit laissé en mourant qu'un fils qu'il avoit eu d'Irene l'Athénienne, & qu'il avoit associé à l'Empire, comme on l'a vû ci-dessus. Comme ce jeune Prince n'avoit pas encore neuf ans lorsque son pere mourut, Irene
780. prit les rênes de l'Empire, non en qualité de Régente, mais d'Impératrice. Les Grands de l'Etat ne pouvant se résoudre d'obéir à une femme & à un enfant, reconnurent pour Empereur Nicéphore relegué à Chersonnese sous le dernier regne pour sa rébellion. L'Imperatrice fut assez heureuse pour dissiper cette faction, & tous les complices furent punis. Dans la crainte que les oncles du jeune Empereur ne songeassent dans la suite à faire de nouvelles entreprises, elle les fit ordonner Prêtres, & voulut qu'ils donnassent le jour de Noël la communion au peuple dans la grande Eglise de Constantinople. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'il ne se formât bientôt une nouvelle conspiration en faveur de Nicéphore. Elpidius, Gouverneur de Sicile, fit soulever les habitants de cette isle, & les engagea à reconnoître Nicéphore pour Empereur. Les troupes d'Irene vinrent à bout de dissiper les rebelles, mais elles ne purent arrêter Elpidius & Nicéphore qui se sauverent en Afrique.

La retraite de Nicéphore n'étoit pas la seule chose qui inquiétoit l'Imperatrice : elle étoit encore allarmée de la grande puissance de Charlemagne. La facilité avec laquelle ce Prince vainqueur des Lombards pouvoit lui enlever le reste des terres que les Empereurs de Constantinople possedoient encore en Italie, l'engagea à tâcher de détourner l'orage qui menaçoit l'Empire. Elle envoya à Charlemagne une ambassade solemnelle, & lui fit proposer le mariage de l'Empereur avec la Princesse Rotrude, fille aînée du Roi de France. Charles accepta la proposition, & le contrat de mariage fut signé. Comme l'Empereur étoit encore trop jeune, on convint que la Princesse désignée pour être son épouse, resteroit quelque temps en France,

& qu'elle auroit auprès d'elle un Officier de l'Empereur qui l'instruiroit des usages de la Cour de Constantinople, & qui lui enseigneroit la langue Grecque. Irene n'avoit cependant pas dessein que ce mariage fût consommé: elle craignoit que le Prince son fils excité par Rotrude, & soutenu par son beau-pere, ne voulût regner seul. Elle n'avoit projetté le mariage avec la Princesse de France que pour gagner du temps, mais la rupture de cette alliance mit fin à la bonne intelligence qui n'avoit regné qu'en apparence entre les deux Cours. Théophane assure qu'Irene rompit la premiere le mariage, & Eginhard soutient au contraire que ce fût Charles qui refusa d'envoyer sa fille à Constantinople. CONSTANTINOPLE.

Les esprits étoient aigris de part & d'autre, lorsqu'Arechis, Duc de Bénévent, qui s'étoit révolté contre Charlemagne, demanda du secours à Constantin. Ce Prince fit de grands préparatifs pour cette expédition; mais la mort du Duc de Bénévent empêcha l'armée de l'Empereur de faire aucune expédition en Italie (1). Irene, après avoir rompu le mariage de son fils avec Rotrude, força ce jeune Prince à épouser une autre femme nommée Marie, dont elle croyoit n'avoir rien à redouter. Cette cérémonie se fit dans le mois de Novembre 788.

Constantin parvenu à l'âge de vingt ans, vit avec chagrin que sa mere ne lui laissoit aucune part dans les affaires. Les courtisans, auxquels il se plaignit de la dépendance où il étoit, lui conseillerent de faire arrêter sa mere. Elle en fut bientôt instruite, & se servant de son autorité, elle fit battre de verges ceux qui avoient donné un tel conseil à son fils. Ce Prince ne fut pas même épargné, & après avoir été fouetté, il fut mis aux arrêts dans le palais sans avoir la liberté de parler à qui que ce fût. Irene exigea ensuite des gens de guerre qu'ils jurassent de lui conserver l'autorité souveraine tant qu'elle vivroit, & de ne point reconnoître Constantin pour Empereur. Les troupes qui étoient à Constantinople obéirent aux ordres d'Irene; mais celles d'Orient déclarerent au contraire qu'elles ne vouloient reconnoître que Constantin, & le proclamerent seul Empereur. Irene craignant les suites de cette émeute, rendit la liberté à son fils. 788.

Il en profita pour faire arrêter sa mere, qui fut enfermée dans un palais qu'elle avoit bâti. Un an après Constantin se laissa fléchir par quelques Seigneurs du parti d'Irene, la remit en liberté, & enfin l'associa à l'Empire le 15 de Janvier 792. L'Empereur étoit depuis quelque temps en guerre avec les Bulgares. Ayant eu la foiblesse d'ajouter foi aux paroles de quelques Devins qui lui avoient promis la victoire, il attaqua sans précaution les ennemis, & fut entierement défait. La perte de cette bataille le fit tomber dans le mépris de ses sujets, qui proposerent de mettre Nicéphore (2) sur le thrône. Constantin informé du complot, fit arrêter ses oncles: Nicéphore eut les yeux crevés, & on coupa la langue à Christophle, à Nicétas & à Eudoxe. 790.

Constantin, qui avoit épousé Marie contre son gré, chercha des prétextes pour rompre son mariage aussitôt qu'il se vit maître de ses actions. Il publia

(1) Voyez le deuxieme Volume cité ci-dessus.

(2) Les Historiens ne nous apprennent point par quel moyen Nicéphore étoit rentré en grace.

CONSTANTINOPLE. que l'Imperatrice sa femme avoit voulu l'empoisonner, & pour la punir de ce prétendu crime, il l'obligea à prendre le voile. Il épousa ensuite publiquement Théodosie, fille d'honneur de sa femme, pour laquelle il avoit conçu une violente passion. Le Patriarche Taraise s'étoit d'abord opposé à ce divorce, mais il se laissa gagner, & consentit au second mariage de l'Empereur. Cet évenement occasionna de grands troubles; plusieurs Evêques déclarerent l'Empereur excommunié, & un grand nombre de fideles se séparerent de la communion de Constantin. Irene avoit conseillé ce second mariage, afin de rendre son fils odieux par la séverité avec laquelle il traitoit ceux qui lui paroissoient opposés. Elle fit tant par ses intrigues, que les peuples témoignerent ouvertement leur mécontentement. Irene profita de la circonstance pour faire arrêter son fils pendant qu'on seroit occupé à regarder dans le cirque une course de chevaux. Constantin en fut averti, & se sauva à Pyles en Bithynie. Irene craignant que son fils n'eût découvert qu'elle avoit tramé la conspiration, & qu'il ne se trouvât en état de la punir, étoit dans une inquiétude extrême. Comme elle balançoit sur le parti qu'elle devoit prendre, elle songea qu'elle avoit une ressource assurée pour se tirer de l'embarras où elle étoit. Constantin étoit accompagné de plusieurs Seigneurs qui étoient entrés dans le complot de l'Imperatrice. Cette Princesse leur écrivit que s'ils ne trouvoient moyen de lui livrer l'Empereur, elle les dénonceroit à ce Prince comme criminels de leze-majesté. Cette menace les allarma tellement, qu'ils arrêterent Constantin & le conduisirent à Constantinople. Il fut enfermé dans le palais de Porphyre, où
797. on lui arracha les yeux. La violence avec laquelle on fit cette cruelle opération, fut cause de sa mort qui arriva quelques jours après. Plusieurs Auteurs ont prétendu que Constantin fut traité avec tant de rigueur à l'insçu de sa mere, & ils ont même écrit que ce Prince avoit assez vécu pour voir la déposition de cette Princesse. Constantin avoit eu de l'Imperatrice Marie une fille nommée Euphrosine, qui épousa Michel le Begue, & Théodosie lui avoit donné un fils appellé Léon, qui mourut quelques mois avant son pere.

IRENE seule. Irene, seule maîtresse du thrône, travailla à gagner l'affection de ses sujets en rappellant les exilés, & en rendant la liberté à ceux qui avoient été persécutés à l'occasion du second mariage. Tous ces moyens furent inutiles, & on la regarda toujours comme une barbare qui avoit pû étouffer les sentiments de la Nature pour satisfaire son ambition. L'indignation publique se manifesta bientôt, & on résolut de faire monter sur le thrône un des enfants de Constantin Copronyme. On les engagea à se rendre tous à la grande Eglise de Constantinople, en leur faisant esperer une révolution générale. Irene, avertie du projet, fit enlever les Princes, & les envoya en exil à Athènes. L'Imperatrice fit rechercher avec soin tous ceux qui paroissoient mal intentionnés contre elle, & ils eurent les yeux crevés.

Irene avoit donné toute sa confiance aux Patrices Staurace & Aëtius, & elle partageoit, pour ainsi dire, la souveraine autorité avec eux. Tous deux ambitieux, ils se regarderent bientôt comme rivaux, & ils ne tarderent pas à se donner des marques d'une haine réciproque. Une maladie dangereuse
799. dont l'Imperatrice fut attaquée, leur fournit l'occasion de découvrir leurs projets,

CONSTANTINOPLE.

projets. Leur intention étoit de faire passer la couronne sur quelqu'un de leur famille après la mort d'Irene. Staurace, par le grand nombre de ses présens, avoit mis dans ses intérêts les Scolaires & les Excubiteurs qui gardoient le palais. Aëtius, qui en fut informé, saisit cette occasion pour perdre son rival. Il informa Irene de ce qui se passoit, & cette Princesse irritée disgracia Staurace, & lui ôta tous ses emplois. Staurace songeoit à se venger & à faire soulever la Cappadoce, lorsqu'il mourut d'un crachement de sang. 800.
Aëtius n'ayant plus de concurrent, fit donner à Léon son frere le commandement des troupes de la Thrace, & obtint celui de l'armée d'Orient.

L'élévation de Charlemagne à la dignité d'Empereur, & ses grandes conquêtes causerent de l'inquiétude à Irene. Elle craignit que ce Monarque ne songeât à s'emparer de la Sicile, & de quelques places qui appartenoient encore à l'Empire d'Orient. Hors d'état de lui résister, elle pensa que l'unique moyen de détourner les malheurs qu'elle redoutoit, étoit d'épouser ce Prince. Charles accepta la proposition de l'Imperatrice, & lui envoya Jesse, Evêque d'Amiens, & le Comte Hélingande pour terminer cette affaire. Aëtius voyant tous ses projets renversés par ce mariage, mit tout en œuvre pour en empêcher la conclusion. Il représenta à l'Imperatrice qu'elle alloit se donner un maître, & que d'ailleurs ceux qui se flattoient de monter sur le thrône après sa mort, ne verroient pas tranquillement qu'elle y eût placé un Etranger; qu'elle devoit par conséquent s'attendre à voir naître des troubles qui pourroient lui devenir funestes. L'Imperatrice ébranlée par ces discours, se détermina à traîner l'affaire en longueur.

Cependant le Patrice Nicéphore, Grand Thrésorier, profita du mécontentement des peuples pour se procurer l'Empire. Après avoir mis plusieurs 802.
Seigneurs dans son Parti, il se rendit le 31 d'Octobre vers la quatrieme heure de la nuit à la porte de Chalcé, & déclara aux soldats qui y étoient que l'Imperatrice l'avoit choisi pour lui succeder. Les Seigneurs dont il étoit accompagné appuyerent cette imposture, & engagerent les soldats à le proclamer Empereur. Nicéphore assuré du suffrage de ces troupes, s'empara du palais, & envoya ses émissaires de tous côtés pour exciter une révolution générale. L'Impératrice étoit alors malade dans le palais d'Eleutere, où elle ignoroit ce qui se passoit. Nicéphore n'eut pas de peine à se rendre maître de sa personne, & il la fit transporter dans le grand palais, où elle fut soigneusement gardée. Nicéphore lui rendit visite le lendemain, & il eut l'effronterie de jurer que c'étoit malgré lui qu'il étoit monté sur le thrône, promit avec serment de la traiter avec les honneurs dûs à sa dignité, & finit en la priant de lui découvrir les thrésors qu'elle avoit amassés. Irene plus sincere lui déclara qu'elle se soumettoit aux ordres de la Providence; qu'elle le regardoit comme son Empereur, & après lui avoir indiqué le lieu où étoient ses thrésors, elle demanda la permission de se retirer dans le palais d'Eleutere qu'elle avoit fait bâtir. Nicéphore promit tout; mais à peine fut-il en possession des richesses de l'Imperatrice, qu'il l'envoya dans un Monastere qu'elle avoit fondé dans l'isle du Prince. Craignant ensuite que la compassion du peuple ne lui fournît les moyens de remonter sur le thrône, il la fit partir au mois de Novembre par un froid violent pour l'isle de Lesbos, & défendit qu'elle eût commerce avec qui que ce fût. Ses

CONSTANTINOPLE. NICEPHORE.

malheurs lui causerent une maladie qui la conduisit au tombeau le 9 Août 803. Elle avoit regné seule pendant cinq ans depuis la mort de son fils.

802. Le lendemain de cette révolution Nicéphore se fit couronner dans l'Eglise de Sainte-Sophie, en présence des Ambassadeurs de Charlemagne. Il les fit ensuite venir dans le palais, & tâcha de justifier l'irrégularite de sa conduite à l'égard de sa Souveraine. Il fit partir avec eux des Ambassadeurs pour faire alliance avec l'Empereur d'Occident. La paix fut conclue entre les deux Empires, & on croit que ce fut dans ce traité qu'on regla les limites des deux Etats. Ceux de Charles en Italie ne s'étendoient point au-delà du Duché de Bénévent; le reste de la partie occidentale de l'Italie, qui est entre les deux mers, demeura à l'Empire d'Orient. Il fut enfin convenu, soit par ce traité, soit par quelqu'autre, que l'Istrie, la Croatie, la Dalmatie seroient de l'Empire d'Occident. Le P. Daniel a cru que Charlemagne avoit été reconnu Empereur par la Cour de Constantinople dans ce traité; mais le P. Pagi a fait voir que jamais les Orientaux n'avoient appellé *Augustes* ni Charles, ni ses successeurs, & que si quelquefois ils ont employé dans leurs compliments le terme d'*Empereur*, ils ajoutoient toujours *des François*.

La conduite tyrannique de Nicéphore à l'égard des riches, lui attira
803. bientôt un grand nombre d'ennemis. Sous prétexte de faire rendre aux pauvres ce qui leur avoit été enlevé par force, il établit une Chambre de Justice, dans laquelle on ne travailla qu'au seul profit de l'Empereur. Tant de vexations irriterent les esprits, & les troupes d'Asie mécontentes de Nicéphore, proclamerent Empereur le Patrice Bardane, surnommé le Turc, qui les commandoit. On prétend qu'il fit de grandes difficultés pour accepter la couronne; mais que forcé par les troupes, il se vit contraint de s'avancer jusqu'à Chrysopole, qui refusa de lui ouvrir ses portes. Découragé par cet obstacle, ou touché de repentir, il se retira à Malagine. Ce fut de-là qu'il écrivit à Nicéphore qu'il étoit dans la résolution de mettre bas les armes, si on lui accordoit une amnistie, & à tous ceux de son Parti. Nicéphore lui en envoya aussitôt l'acte signé de sa main, du Patriarche Taraise & de tous les Patrices. Bardane, après l'avoir reçu, se retira dans un Monastere, & prit l'habit de Religion. Nicéphore ne garda pas à Bardane la parole qu'il lui avoit donnée; il confisqua tous ses biens, & lui fit crever les yeux. Voyant que tout le monde étoit indigné de cette action, il protesta qu'il en étoit innocent, & promit d'en faire punir les auteurs; mais il ne fit aucune démarche pour exécuter ses promesses.

La révolte de Bardane servit comme de signal aux autres Seigneurs pour se soulever. Il se forma de nouvelles conspirations, & Nicéphore fut plus
808. d'une fois en danger de perdre le thrône & la vie. Les Seigneurs avoient choisi pour Empereur le Patrice Arsaber; mais avant que le nouveau Prince eût eu le temps de se fortifier, il fut arrêté par ordre de Nicéphore, qui le condamna à être battu de verges, & renfermé dans un Monastere. Tant de révolutions devoient faire connoître à Nicéphore tout ce qu'il avoit à craindre, mais rien ne fut capable de le faire changer de conduite. Plus livré que jamais au desir insatiable d'amasser des richesses, il mit une taxe de dix-huit pieces d'or sur chaque chef de famille, & il força les riches à

payer pour les pauvres. Son avarice n'étant pas encore satisfaite, il s'empara des biens des Eglises, des Monasteres, & même des Hôpitaux. Il voulut que ceux qui s'étoient nouvellement enrichis fussent traités comme s'ils eussent trouvé un thrésor. Les propriétaires de navires furent contraints de prendre son argent à gros intérêt, enfin il employa toutes sortes de voyes pour remplir ses coffres. On rapporte qu'il fit venir un Marchand de cire, qui s'étoit beaucoup enrichi dans son commerce. Ayant sçu de lui que son bien montoit à cent livres d'or, il lui dit qu'une si grosse somme devoit beaucoup l'embarrasser. Il lui fit donc enlever son bien, & ne lui laissa que dix livres d'or; mais pour le consoler, il le fit dîner avec lui. CONSTANTINOPLE.

Les peuples gémissoient sous une si dure tyrannie, lorsqu'un Particulier entreprit de tuer l'Empereur. Ce scélérat déguisé en Moine, & ayant un poignard caché sous sa robe, s'approcha de Nicéphore, & prit ses mesures pour exécuter son noir projet. Il fut remarqué par deux hommes, qui l'arrêterent dans le moment qu'il alloit porter le coup. Il fut mis à la torture pour le forcer à avouer ses complices; mais il n'accusa jamais personne, & tâcha de faire croire qu'il étoit possédé. On se contenta de l'enfermer, & de le garder soigneusement.

Les troupes n'étoient cependant pas plus contentes de l'Empereur que ses autres sujets. Il n'éprouva que trop dans la guerre qu'il fit contre les Bulgares combien il est avantageux à un Prince d'avoir l'estime & l'affection des troupes. Son camp fut forcé par les ennemis, & il perdit la vie dans cette attaque. Quelques-uns prétendent qu'il avoit été tué par ses propres soldats. Le Roi des Bulgares fit faire une coupe du crâne de l'Empereur, & il s'en servoit dans les festins solemnels. Ce Prince n'avoit regné que huit ans & environ neuf mois. Il laissa un fils nommé Staurace, & une Princesse appellée Procopie, qui épousa l'Empereur Michel Rhangabé. 811.

Staurace avoit été dangereusement blessé dans le combat où son pere étoit péri, mais il eut assez de force pour se faire transporter à Andrinople. Il s'y fit déclarer Empereur, & alla ensuite à Constantinople, où il se trouva fort mal. Il hésita alors s'il rétabliroit la République, ou s'il laisseroit la couronne à Théophanie sa femme; mais comme il craignit quelqu'entreprise de la part de Michel Curopalate son beau-frere, il résolut de lui faire crever les yeux. Etienne, Capitaine des Gardes, à qui il fit cette confidence, lui représenta qu'on ne pouvoit sans danger attaquer ouvertement Michel; qu'il falloit user de ruse, & que par conséquent on ne pouvoit s'en défaire aussi promptement que l'Empereur désiroit. Etienne avoit dessein de sauver la vie à Michel, & de lui procurer le thrône. Au lieu de travailler à exécuter les ordres de Staurace, il passa la nuit à rassembler des troupes dans l'Hippodrome, & dès la pointe du jour il fit proclamer Empereur Michel surnommé Rhangabé. Staurace instruit de ce qui se passoit, se retira promptement dans un Monastere où il se fit Moine. Il mourut quelques jours après de ses blessures. Il n'avoit regné qu'environ six mois. Ce Prince avoit épousé en 807. Théophanie, Athénienne, parente d'Irene. Nicéphore avoit forcé cette Princesse de quitter son mari pour épouser son fils. On croit que Staurace n'auroit pas été meilleur que son pere, & qu'il laissoit déjà entrevoir les mêmes vices qu'on avoit reprochés à Nicéphore. STAURACE.

CONSTANTINOPLE. MICHEL CUROPALATE.

Son pere l'avoit associé à l'Empire dès l'an 803. & il avoit été couronné par le Patriarche Taraise.

Les vertus qu'on reconnoissoit dans Michel Rhangabé, firent esperer que les peuples seroient heureux sous son gouvernement. Il commença en effet par tâcher de soulager ses sujets autant que les circonstances le lui permirent, & il chercha ensuite à se venger des Bulgares. Il rassembla toutes ses forces, mais le défaut de subordination qu'il trouva dans les troupes, & la négligence de la discipline, firent échouer son entreprise. Il perdit une bataille
813. qui le renversa du thrône un an & neuf mois après y être monté. Chagrin d'avoir été défait, & de ne pouvoir conduire des troupes qui refusoient d'obéir, il prit le parti de se retirer à Constantinople, & de laisser à Léon le commandement de l'armée. Les troupes se voyant abandonnées de leur Souverain, proclamerent aussitôt Léon Empereur. Michel, à qui on annonça cette nouvelle, engagea tout le monde à se soumettre à lui, & se fit couper les cheveux. Léon le fit conduire dans l'isle de Proté, où il prit l'habit de Moine & le nom d'Anastase. Il vécut encore trente-deux ans. Il avoit deux fils, Théophilacte & Nicétas. Le premier avoit été associé à l'Empire: il se fit Moine, & fut appellé Eustrate; Nicétas prit aussi l'habit de Religion, avec le nom d'Ignace, sous lequel il est très-connu dans l'histoire Ecclésiastique. Léon avoit fait mettre l'un & l'autre hors d'état d'avoir de la postérité. Staurace, autre fils de Michel, étoit mort pendant le regne de son pere. Gorgonie & Théophanie, filles de ce Prince, furent enfermées avec leur mere Procopie dans le Monastere de Phare. Michel auroit désiré finir ses jours avec sa femme, mais Léon lui refusa cette consolation, parce qu'il craignoit que cette Princesse ne portât son mari à former quelqu'entreprise. Michel fut liberal, zelé pour la Religion, mais il avoit peu de talents pour gouverner.

LEON, dit l'Arménien.

Léon, dit l'Arménien, parce qu'il tiroit son origine d'Arménie, étoit fils de Bardas. Sa négligence à payer les troupes de l'Empire qu'il commandoit, lui attira la disgrace de l'Empereur Nicéphore. Ce Prince l'avoit fait battre de verges, l'avoit exilé & obligé de se faire Moine. Michel Rhangabé parvenu au thrône, le fit venir à la Cour, & lui donna la dignité de Patrice. Les Ecrivains ont parlé diversement de la conduite de Léon le jour que Michel perdit la bataille. Constantin Porphyrogenete, Empereur & Historien, prétend que si Léon, qui commandoit l'aîle droite de l'armée, eût secouru la gauche, les Impériaux auroient remporté une victoire complette sur les Bulgares; mais que ce Général, qui cherchoit à rendre de mauvais services à Michel pour s'élever sur sa ruine, avoit occasionné la perte de la bataille. Le même Ecrivain ajoûte qu'on lit dans plusieurs Historiens que Léon avoit agi en homme de cœur dans cette journée, & qu'on ne devoit attribuer la défaite de l'armée Impériale qu'à la lâcheté des courtisans, & à la fuite de la Maison de l'Empereur. Michel, en laissant le commandement de son armée à Léon, semble justifier la conduite de ce Général. On n'est pas plus d'accord sur la maniere avec laquelle il se comporta, lorsqu'il se vit à la tête des troupes. Constantin Porphyrogenete accuse Léon d'avoir soulevé les soldats contre Michel, & de s'être fait proclamer Empereur. Les Historiens du regne de Léon assurent au contraire qu'il fallut

lui faire violence pour qu'il acceptât la pourpre, & que Michel le Begue, alors Tribun, menaça de le tuer s'il continuoit de refuser l'Empire. Il est certain que Léon affecta de ne pas vouloir consentir à son élévation, & qu'il fit en apparence de grandes difficultés. CONSTANTINOPLE.

Le Roi des Bulgares profitant de l'avantage qu'il avoit eu sur l'armée Impériale, alla mettre le siége devant Andrinople, & après en avoir laissé la conduite à son frere, il se présenta devant Constantinople avec une partie de ses troupes. Il proposa à Léon une paix à des conditions honteuses, ou une bataille générale, ou un combat singulier entre lui & l'Empereur. Léon rejetta ces trois propositions, & se disposa à défendre la capitale de son Empire. Occupé des moyens de se délivrer de son ennemi, il conçut le projet de s'en défaire par trahison, & demanda une entrevûe, sous prétexte qu'il avoit quelques propositions à faire. Il avoit chargé des scélérats d'assassiner le Roi des Bulgares pendant la conférence, mais ce Prince ne fut que légerement blessé, & eut le temps d'échapper au péril qui le menaçoit. Outré du procedé de Léon, il commença à se venger en détruisant tous les bâtiments qui étoient hors de Constantinople, & n'épargna pas même les Monasteres & les Eglises. Tous les prisonniers furent égorgés; les femmes & les enfants eurent la vie sauve, mais ils furent emmenés en Bulgarie. Cependant la ville faisoit toujours une résistance si vigoureuse, que le Roi des Bulgares, n'osant se flatter de la réduire, retourna devant Andrinople. Cette ville, qui manquoit de vivres & de munitions de guerre, fut enfin obligée de se rendre, & les habitants furent transportés en Bulgarie. Pendant tout l'hyver les ennemis ne cesserent de faire des courses sur les terres de l'Empire, & enleverent près de cinquante mille personnes. Aussitôt que le printemps fut venu, le Roi des Bulgares se mit en campagne à dessein d'assiéger une seconde fois Constantinople. L'Empereur alla au devant de lui, & présenta la bataille. Les Impériaux furent d'abord défaits; mais Léon ayant remarqué que les vainqueurs s'amusoient à piller, rallia son armée, fondit avec ardeur sur les ennemis, & leur enleva la victoire. Le Roi des Bulgares mourut subitement peu de temps après sa défaite. Cette mort occasionna entre les deux peuples une treve qui fut signée pour trente ans. On vit en cette occasion une chose singuliere. L'Empereur jura l'observation du traité en pratiquant les cérémonies Payennes, & le nouveau Roi des Bulgares, qui étoit Payen, prit à témoin de sa bonne foi ce qu'il y avoit de plus sacré dans la Religion Chrétienne. Léon sacrifia des chiens, fit des libations, tint une selle de cheval entre ses mains, & éleva une botte de foin en l'air, pour se conformer aux usages des Bulgares.

Léon, n'ayant plus d'ennemis, employa le reste de son regne à persécuter ceux qui prenoient la défense des images. Cette conduite aliéna les esprits & lui attira la haine de ses sujets. Michel le Begue, qui aspiroit au thrône, crût devoir profiter du mécontentement des peuples pour se procurer l'Empire. Il forma un parti ; mais son indiscrétion occasionnée par le vin, découvrit le secret du complot. L'Empereur le fit arrêter, & après l'avoir convaincu de crime de Leze-Majesté, il le condamna à être brûlé vif sur le champ dans les fourneaux des bains du Palais. On étoit alors à la 820.

CONSTANTINOPLE.

veille de Noël. L'Impératrice Théodosie demanda en grace que le supplice de Michel fût remis au lendemain de la fête. Ce délai sauva le criminel & fut cause de la mort de Léon qui sembloit en avoir quelque pronostic. Michel ayant les fers aux pieds dont l'Empereur seul avoit la clef, étoit à la garde du Papias ou Concierge du Palais. Léon inquiet de son prisonnier se leva au milieu de la nuit, & alla examiner ce qui se passoit. Il fut fort étonné de le trouver profondément endormi ainsi que le Papias. Irrité de la négligence de ce dernier, il laissa échapper contre lui quelques paroles menaçantes qui furent entendues d'un garde. Celui-ci en avertit le Papias & Michel, & leurs intérêts devenant communs, ils firent avertir les Conjurés qu'on les dénonceroit à l'Empereur s'ils ne faisoient un effort pour les tirer du danger où ils étoient. Les Conjurés se rassemblerent en diligence, & s'étant déguisés en Clercs, entrerent avec eux dans le Palais comme pour y chanter Matines suivant l'usage. Au signal convenu ils se jetterent sur l'Empereur qui y assistoit, & qui se sauva d'abord dans le Sanctuaire. Ses ennemis ne respectant ni la majesté du lieu, ni un crucifix qu'il tenoit à sa main & avec lequel il tâchoit de parer les coups, lui abbatirent un bras & ensuite la tête. Le corps de ce Prince après avoir été traîné dans les rues & les places publiques, fut mis dans un sac, & transporté dans un Monastere de l'Isle de Proté.

Léon étoit dans la huitieme année de son regne. Il avoit épousé Théodosie, dont il avoit eu quatre fils : Sabbatius ou Simbase, qui fut associé à l'Empire le jour de Noël de l'an 813. Basyle, Grégoire & Théodose. Le successeur de Léon les mit hors d'état d'avoir de la postérité, & les força d'embrasser la vie Monastique. L'Impératrice Théodosie fut enfermée dans le Monastere des Despotes. Léon avoit de grandes qualités : il aimoit la justice, & avoit grand soin qu'on la rendît à ses sujets. Il n'étoit ni intéressée, ni avare, & dans la nomination aux places, il choisissoit ceux dont la probité lui étoit connue. Le Patriarche Nicéphore, qu'il avoit chassé de son siége à cause de son attachement au culte des images, lui rendit justice en apprenant sa mort. Il dit que l'Empire perdoit un Prince capable de bien gouverner.

MICHEL LE BEGUE.

820.

Aussitôt que Léon eut été tué, les Rebelles tirerent Michel de l'endroit où il étoit enfermé, & le placerent sur le thrône, avant même que d'avoir brisé ses fers. Ils le menerent ensuite dans l'Eglise de Sainte Sophie, & il y fut couronné le jour de Noël. Ce Prince surnommé le Begue à cause de sa difficulté de parler, étoit né à Amorium dans la haute Phrygie. Sorti de parens fort pauvres, il n'avoit eu aucune éducation, & sçavoit à peine lire. Il conserva toujours de l'attachement pour les Manichéens, ayant été formé dans leurs principes dès son enfance. Sa valeur l'avoit fait parvenir aux charges les plus honorables, & Léon lui avoit donné le titre de Patrice avec la place de Capitaine des Gardes.

Michel étoit à peine sur le thrône qu'il se forma une conspiration contre lui. Cet évenement est rapporté diversement par les Historiens. Le chef des Rebelles s'appelloit Thomas, & suivant les uns il avoit une origine fort obscure. S'étant rendu dans sa jeunesse à Constantinople, il servit un Sénateur dont il osa entreprendre de séduire la femme. La crainte du châtiment qu'il méritoit l'obligea à se sauver, & il se retira chez les Sarrasins. On

lui donna le commandement d'un petit corps de troupes avec lesquelles il fit quelques heureuses entreprises. Fier de ces foibles succès, il se vanta de se rendre maître de l'Empire Pour exécuter plus facilement son dessein, il se fit passer pour Constantin fils d'Irene, & publia en conséquence que la couronne Imperiale lui apparrenoit légitimement. Il avoit avec lui un jeune homme qu'il disoit être son fils, & à qui il avoit donné le nom de Constantius. Les mêmes Auteurs qui rapportent ainsi le commencement de la révolte de Thomas, ajoûtent qu'elle arriva sur la fin du regne de Léon l'Arménien. Ils disent encore que Thomas & Constantius entrerent avec deux armées dans l'Empire, & que ne trouvant qu'une foible résistance, ils firent de grands progrès. CONSTANTINOPLE.

Les autres soutiennent au contraire que Thomas avoit été nommé Général des Confédérés en Orient par Léon, & qu'intimement attaché à son maître, il avoit résolu de venger sa mort, & d'en punir les auteurs. On prétend d'ailleurs qu'il haïssoit mortellement Michel, & que sous prétexte de prendre les intérêts de Léon, il ne songeoit qu'à parvenir au thrône. Ses manieres affables & populaires lui attirerent un grand nombre de Partisans, & la plûpart des Commandants de l'Asie, se rangerent sous ses drapeaux. Animé par ces succès il se fit couronner Empereur à Antioche par le Patriarche Job. Vainqueur sur mer & sur terre, il se présenta devant Constantinople avec une armée de quatre-vingt mille hommes, pendant que sa flotte étoit maîtresse de la mer. Le siége de Constantinople dura un an entier par la valeur de Michel, qui remporta plusieurs avantages sur les Rebelles. L'arrivée des Bulgares qui étoient venus au secours de Michel délivra l'Empereur de ses ennemis. Thomas ayant été défait, perdit en même temps sa flotte qui se rendit à Michel. Le Rebelle dont les forces étoient considerablement affoiblies, pilla les Fauxbourgs de Constantinople, & se retira à Andrinople selon les uns & à Arcadiople suivant les autres. Il y fut aussitôt assiégé, & la ville manquant de vivres au bout de cinq mois, livra le Rebelle. Il eut d'abord les bras & les jambes coupés & fut ensuite empalé. Anastase qu'il avoit adopté pour son fils, fut traité de la même maniére: l'exil fut la peine des autres coupables. 821. 823.

Cependant les Sarrasins sous prétexte de soutenir le parti de Thomas, s'étoient rendus maîtres de plusieurs Isles, & surtout de celle de Crete, dans laquelle ils bâtirent la ville de Candax, qui donna dans la suite à l'Isle le nom de Candie. Michel envoya une flotte pour chasser les Sarrasins, mais ceux-ci après une premiere défaite, se rallierent, & batirent les Romains. Ce ne fut pas la seule perte que fit alors l'Empire. Les Dalmates sécouerent le joug, & vecurent dans l'indépendance jusqu'au regne de Basyle, qui les força de rentrer sous la domination Romaine.

Quelques années après il y eut une révolte considerable en Sicile. Eupheme qui y commandoit un corps de troupes avoit enlevé une Religieuse malgré elle, & ses deux freres s'étoient plaints à l'Empereur de cette violence. Michel ordonna que le coupable eût le nez coupé, & qu'on le fît mourir. Eupheme gagna les soldats qu'il commandoit, chassa le Gouverneur de Sicile que Michel y avoit mis, & se fit proclamer Empereur. Prévoyant qu'il ne pourroit long-temps se maintenir dans sa nouvelle dignité, sans un secours 827.



CONSTANTINOPLE.

étranger, il eut recours aux Sarrasins d'Afrique. Ces peuples jaloux d'étendre leur domination, profiterent d'une circonstance si favorable. Ils envoyerent une puissante armée, qui s'empara bientôt de tout le pays, à l'exception des villes de Syracuse & de Taormine. Eupheme qui désiroit devenir maître de cette place, s'en approcha, & demanda à conférer avec deux freres qui y étoient, & avec lesquels il avoit été autrefois en grande liaison. Les deux freres sortirent de la ville, & ayant remarqué qu'Eupheme étoit éloigné de sa troupe, ils le poignarderent, lui couperent la tête & rentrerent promptement dans Syracuse.

Michel ne jouit pas long-temps de la satisfaction d'être délivré d'un Rebelle, il mourut dans le mois d'Octobre de l'an 829 d'une rétention d'urine, ou d'une dysenterie. Son regne n'avoit été que de huit ans & neuf mois. Ce Prince avant que de monter sur le thrône, avoit épousé Thécle fille d'un Centurion. Elle fut mere de Théophile qui succéda à son pere, & de la Princesse Helene mariée au Patrice Théophobe. Après la mort de Thécle, Michel épousa Euphrosine fille de l'Empereur Constantin fils d'Irene & de l'Impératrice Marie. Cette alliance causa un grand scandale, parce qu'Euphrosine avoit été Religieuse. Il parut d'abord bien intentionné pour les Orthodoxes, mais dans la suite il les persécuta vivement. Emule de Constantin Copronyme, il avoit fait peindre les principales actions de sa vie, afin qu'elles lui servissent de regle. Il doutoit de la résurrection, parloit avec mépris de la fête de Pâques, nioit l'existence du diable, & à l'exemple des Caïnites, il mettoit Judas au nombre des Saints.

THÉOPHILE. 829.

Théophile associé depuis long-temps à l'Empire, fut reconnu seul Empereur après la mort de Michel. Depuis Constantin fils d'Irene, on n'avoit pas vû de fils regner après son pere. Théophile la seconde année de son regne entreprit de tirer vengeance des grands ravages que les Sarrasins faisoient dans l'Asie. A la tête de son armée, il attaqua les ennemis commandés par Ibrahim, mais la fortune ne répondant pas à sa valeur, il fut battu & contraint de se retirer sur une montagne avec quelques troupes. Il seroit tombé au pouvoir des Mahométans si Théophobe ne les eût écartés en leur faisant sçavoir, que l'armée Romaine s'étoit ralliée, & qu'elle marchoit à dessein de renouveller le combat. Théophobe étoit de la maison royale de Perse, mais du côté gauche. L'Empereur pour recompenser son zele & sa valeur fit une loi pour permettre le mariage des Perses & des Romains, & il donna ensuite sa sœur Hélene en mariage à Théophobe.

Le danger que Théophile avoit couru, ne l'empêcha pas de faire la guerre par lui-même, & de hazarder d'en venir aux mains avec les Arabes. Aussi malheureux que la premiere fois, il pensa être prisonnier, mais la valeur de Manuel, un des plus braves hommes de son siécle, le tira d'un pas si dangereux. Théophile étoit si fatigué du combat qu'il commençoit à ne pouvoir plus faire aucun mouvement pour combattre ou se sauver. Manuel le voyant prêt à tomber au pouvoir des ennemis, courut à lui l'épée à la main, menaça de le tuer s'il ne le suivoit, ajoutant qu'il valoit beaucoup mieux qu'il mourût que d'être prisonnier des Barbares. Ce trait hardi & vif réveilla l'Empereur, & le fit sortir de l'espéce de léthargie où il étoit tombé. Il suivit Manuel, & échappa ainsi au danger qui le menaçoit. Il donna de grandes récompenses

récompenses à Manuel & l'appella son sauveur. Théophile eut dans la suite quelques avantages sur les Sarrasins. Il prit d'assaut Zozopetre, lieu de la naissance du Khalife Motazem, s'empara de Samosate & de quelques autres places, & retourna triomphant à Constantinople. Le Khalife outré de la rigueur avec laquelle l'Empereur avoit traité Zozopetre, résolut de s'en venger. A la tête d'une armée formidable il marcha vers Amorium, patrie de l'Empereur, & il étoit déterminé à ruiner entierement cette place. Théophile lui livra bataille en cet endroit, & les Romains se battirent avec tant d'ardeur qu'ils enfoncerent d'abord les ennemis. Ceux-ci s'étant ralliés recommencerent le combat, & taillerent en piéces les Impériaux. Théophile avec une partie de son armée, se trouva au milieu des ennemis, & il avoit tout lieu de craindre de ne pouvoir s'échapper, lorsqu'il survint un orage qui le sauva. La pluye tomba en si grande abondance que les ennemis ne purent se servir de leur arc dont les cordes étoient trop mouillées. L'Empereur profita de la nuit pour se retirer. Le Khalife après sa victoire fit le siége d'Amorium qu'il ne vint à bout de prendre que par la trahison d'un Officier de l'Empereur. Trente mille des habitants furent passés au fil de l'épée & le reste fut fait esclave.

CONSTANTINOPLE.

Cependant l'Empereur étoit occupé des affaires de l'Eglise. Ennemi déclaté du culte des images, il fit tout ce qu'il put pour les proscrire. Les contradictions continuelles qu'il rencontra, & les malheurs causés par la guerre des Sarrasins, lui donnerent un si violent chagrin qu'il tomba dans le déses- poir. Refusant toute consolation, il renonça à prendre de la nourriture & se contenta de boire de l'eau de neige. Un tel genre de vie lui causa une dysenterie qui lui fit connoître que sa fin étoit proche. Il manda les Sénateurs, & les conjura de ne point manquer à la fidélité qu'ils devoient à son fils & à sa femme. Il craignoit que Théophobe son beau-frere ne montât sur le thrône au préjudice de son fils. En effet les troupes Persannes avoient déjà proclamé Empereur Théophobe malgré lui, & il avoit désapprouvé leur zele indiscret. Ce Seigneur fit tout ce qu'il put pour se justifier auprès de Théophile, & se rendit même à la Cour de Constantinople. Il y fut d'abord bien reçu, mais quelques jours après l'Empereur le fit mettre en prison. Théophile se voyant prêt à expirer donna ordre de lui trancher la tête, & se la fit apporter sur son lit. Après l'avoir examiné il dit : *Je ne suis plus Théophile, mais tu n'es plus Théophobe.* Ce fut en prononçant ces mots qu'il expira le 20 de Janvier 842 dans la treizieme année de son regne.

Théophile avant que de prendre une femme, avoit fait paroître devant lui les plus belles femmes de l'Empire. Icasie une d'entr'elles le frappa tellement par sa beauté & son esprit, qu'il ne pouvoit se lasser de l'admirer. En la regardant avec attention, il s'écria : *Il n'est pas étonnant que la femme soit la cause de tous les maux.* Icasie en rougissant répondit, *Seigneur, les plus grands biens sont aussi venus par les femmes.* L'Empereur fut choqué de la hardiesse d'Icasie, & se décida en faveur de Théodora qui étoit de Paphlagonie. Icasie se retira dans un Monastere qu'elle avoit fait bâtir, & elle y passa le reste de sa vie, en s'occupant à composer divers ouvrages. Théodora couronnée le 5 de Juin 830 rendit Théophile pere de sept enfants ; sçavoir, de deux Princes, Michel & Constantin ; & de cinq Princesses, Thécle, Anne,

CONSTANTINOPLE.

Anastasie, Pulcherie & Marie. Aucun Prince ne fut plus attentif que Théophile à faire rendre la justice à ses peuples. Il se promenoit souvent dans les rues de Constantinople pour écouter les plaintes de tout le monde, & examiner par lui même si les Marchands vendoient de bonne foi. On trouve dans la vie de Théophile plusieurs traits qui font connoître avec quelle sévérité il punissoit l'injustice. En montant sur le thrône il usa d'un stratagême pour punir ceux qui avoient eu part à l'assassinat de Léon. Il assembla dans le Palais tous les Sénateurs & les autres Seigneurs de l'Etat. Il les avertit qu'il étoit dans l'intention de récompenser ceux qui avoient procuré l'Empire à son pere, & qu'il les engageoit à se faire connoître. Les conjurés croyant que Théophile agissoit sincerement se découvrirent eux-mêmes. L'Empereur demanda alors au Sénat quelle punition méritoient ceux qui avoient osé frapper leur Souverain, & surtout dans le temple du Seigneur. On répondit qu'ils étoient dignes de mort. Ils furent aussitôt arrêtés, & on les conduisit dans l'Hippodrome où ils eurent la tête tranchée.

MICHEL III.

842.

Théophile avoit si bien pris toutes ses précautions pour laisser la couronne à son fils, qu'il ne se présenta personne pour la lui disputer. Ce Prince n'avoit que trois ans lorsque son pere mourut, & il avoit été couronné & associé à l'Empire en recevant le baptême. Théophile avoit établi un Conseil pour gouverner l'Etat pendant la minorité de son fils, & il étoit composé de l'Impératrice Théodora, qui avoit la régence ; de Théoctiste *Logothete du Drome*, ou grand Chancelier, & Garde de l'encre couleur de pourpre dont les Empereurs seuls peuvent se servir ; du Patrice Bardas frere de Théodora, & du Général Manuel.

L'Impératrice commença à faire usage de son pouvoir en faisant cesser la persécution contre ceux qui étoient attachés au culte des images. Elle assembla ensuite un nombreux Concile, qui anathématisa les Iconoclastes ou briseurs d'images. Méthodius fut élevé sur le siége Patriarchal à la place de Jean Hililas qui avoit excité Théophile à tourmenter les Orthodoxes. On fit une grande procession le 19 de Février 842 qui étoit le premier Dimanche de Carême suivant les Grecs, & le second selon les Latins. Les images furent rétablies solemnellement, & il fut décidé qu'on feroit tous les ans l'anniversaire de leur rétablissement. Cette fête fut appellée l'Orthodoxie. Telle fut la fin de l'hérésie des Iconoclastes qui avoit troublé l'Eglise pendant 120 ans depuis Léon l'Isaurien auteur de cette secte.

844. Théodora après avoir ainsi rendu la paix à l'Eglise, travailla à la procurer à l'Empire. Elle renouvella le traité qui avoit été fait avec le Roi des Bulgares, & lui rendit sa sœur. Cette Princesse devenue Chrétienne contribua beaucoup à convertir les Bulgares, qui embrasserent enfin le Christianisme l'an 860.

Pendant que la Régente n'étoit occupée que des moyens qu'elle croyoit les plus propres à entretenir la tranquillité dans l'Etat, l'ambition des Ministres préparoit des troubles dont elle devoit sentir les premiers effets. Théoctiste & Manuel partageoient sa confiance, mais ces deux Ministres tourmentés de la même passion, devinrent bientôt rivaux. Le premier voulant perdre Manuel, l'accusa auprès de l'Impératrice d'avoir des vûes ambitieuses. Manuel craignant les suites de cette accusation, se retira chez lui & prit peu

de part au gouvernement. D'un autre côté Bardas jaloux du crédit de Théoctiste qui pouvoit s'opposer à ses desseins criminels, entreprit de lui faire perdre la place qu'il occupoit. Il profita de la haine du Précepteur de Michel contre ce Ministre. Cette haine provenoit de ce que Théoctiste avoit empêché le Précepteur d'obtenir les places que l'Empereur dont il avoit la confiance, avoit voulu lui donner. Piqué contre ce Ministre il ne négligeoit aucune occasion de lui nuire auprès du Souverain. Il porta les choses jusqu'à le rendre suspect, en insinuant au jeune Empereur que Théoctiste avoit dessein d'épouser l'Impératrice ou une de ses filles, & qu'alors il y auroit à craindre qu'il ne songeât à s'emparer du thrône. Le Prince timide & crédule fit part de ses soupçons à Bardas, qui chercha à les confirmer. Il fit alors entendre à l'Empereur qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit faire assassiner Théoctiste. L'Empereur y consentit & Théoctiste fut mis à mort par ceux qui en avoient reçu l'ordre de Bardas.

CONSTANTINOPLE.

854.

Théodora connu bientôt le motif de cette action, & ne ménagea plus ni son fils, ni son frere. Bardas conseilla à l'Empereur de la faire sortir du palais. Aussitôt qu'elle fut instruite que l'Empereur étoit disposé à l'éloigner d'auprès de lui, elle assembla le Sénat, & en leur présence, elle fit voir dans quel état elle laissoit le thrésor de l'Empereur. Il y avoit neuf cents mille livres d'or, & trois cents mille livres d'argent. Théodora sortit ensuite du Palais; mais Bardas engagea l'Empereur à la faire enfermer dans un Monastere où elle prit l'habit de religion. Elle vecut dans une grande piété, & l'Eglise Grecque honore sa mémoire le 11 de Février.

Bardas sans concurrent eut seul toute l'autorité, & devint Curopalate, c'est-à-dire, Grand-Maître du Palais, & fut ensuite fait César par l'Empereur. Le commandement de l'armée d'Occident fut donné à un de ses fils, & l'autre qui n'avoit pas encore neuf ans obtint la place de Capitaine des Gardes de l'Empereur. Michel abandonnant le soin des affaires à Bardas, ne songeoit uniquement qu'à ses plaisirs. Il consuma bientôt toutes ses richesses par des profusions mal placées, puisqu'on rapporte qu'il donnoit jusqu'à quatre cents livres d'or à un bouffon qui avoit sçu lui plaire. Lorsqu'il étoit occupé de quelque divertissement, il trouvoit fort mauvais qu'on vînt l'interrompre pour lui apprendre quelque fâcheuse nouvelle qui concernoit l'Etat. C'étoit la coutume d'allumer des feux sur différentes tours pour annoncer les courses des Sarrasins. Elles parurent tout en feu un jour qu'il y avoit une course dans le Cirque, & ce signal fit alors cesser le divertissement. Michel en fut si irrité qu'il fit abattre toutes les tours. Il joignoit à la débauche la plus outrée un esprit d'irreligion qui le rendit odieux à ses sujets. Plein de mépris pour les cérémonies de l'Eglise, il faisoit revêtir des ornemens pontificaux, les compagnons de ses plaisirs, & leur distribuoit en forme de communion du vinaigre & de la moutarde, qui étoient dans des vases d'or ornés de pierreries. Bardas voyoit avec plaisir que son neveu se rendoit méprisable par une conduite si irréguliere, & il se flattoit qu'il pourroit un jour lui enlever la couronne.

Il seroit peut-être venu à bout de son dessein, s'il n'eût été prévenu par un favori aussi ambitieux que lui. Depuis quelque temps l'Empereur s'étoit entierement attaché à un Macédonien nommé Basyle. Bardas n'avoit pas vu

CONSTANTINOPLE. sans inquiétude la faveur de ce courtisan, & persuadé qu'il pouvoit nuire à l'exécution de ses projets, il prit le parti de s'en défaire. Basyle instruit du péril qui le menaçoit, mit en œuvre toutes sortes de moyens pour le prévenir. Il fit accroire à Simbace gendre de Bardas que l'Empereur avoit dessein de le faire César, mais qu'il craignoit son beau-pere. Simbace donna dans le piége qu'on lui tendoit, & accusa Bardas de conspirer contre Michel. Basyle appuya les discours de Simbace, & il fut résolu que Bardas seroit assassiné. Comme Basyle appréhendoit que cet assassinat ne produisît quelque révolution dans Constantinople, il conseilla à l'Empereur d'en sortir sous prétexte de marcher contre les Sarrasins.

866. Bardas soupçonna qu'il se tramoit un complot contre lui, & il eut même une conférence avec l'Empereur à ce sujet. Michel pour le rassurer alla avec lui à l'Eglise le jour de l'Annonciation, & signa avec le sang de Jesus-Christ un écrit par lequel il juroit de ne rien entreprendre contre Bardas. Basyle signa aussi de la même maniere. Bardas n'étoit cependant pas encore rassuré; mais il ne put se dispenser de suivre l'Empereur en Asie. Pendant que les troupes étoient campées, on fit remarquer à l'Empereur que la tente de Bardas étoit placée sur un lieu élevé, d'où elle sembloit commander à toute l'armée. Michel en parut irrité, & Bardas ayant appris le sujet de la colere de l'Empereur, se rendit auprès de lui pour se justifier. Basyle ne lui donna pas le temps & le frappa de son épée par derriere. L'auteur de la vie de Michel écrite par ordre de Constantin Porphyrogenete cherche à diminuer l'horreur de cet attentat, en insinuant que la vie de l'Empereur étoit en danger, & que l'action de Basyle n'étoit qu'une suite de son zele pour l'Empereur. Toute l'armée pensa se soulever à la nouvelle de la mort de Bardas; mais on vint à bout de l'appaiser, & Michel retourna à Constantinople.

Bardas avoit rendu de grands services à la République des lettres en rétablissant les études à Constantinople. Elles étoient entierement négligées depuis que le thrône avoit été occupé par des Empereurs ignorans, & que ces Princes avoient persécuté les Orthodoxes. Bardas fonda dans le palais de Magnaure des écoles de Mathématique, & de Philosophie. Il assigna aux Maîtres des pensions sur les revenus publics. Pour donner de l'émulation aux jeunes gens, il alloit souvent aux écoles, & assistoit aux leçons. Léon le plus sçavant de son siécle étoit à la tête de cette Académie. On assure que le Khalife Al-Mamoun lui proposa par lettres plusieurs questions de Géométrie & d'Astronomie, & que satisfait de ses réponses, il pria l'Empereur Théophile qui regnoit alors, de le lui envoyer pour quelque temps. Il lui offroit pour ce plaisir des sommes immenses, & une paix perpetuelle. On ajoute que l'Empereur refusa les propositions du Khalife, & qu'il aima mieux garder Léon.

Michel persuadé de l'importance du service que lui avoit rendu Basyle en faisant mourir Bardas, lui en temoigna la plus grande reconnoissance. Il se fit d'abord général, l'adopta ensuite, & l'associa enfin à l'Empire le 25 de Mai. Le lendemain, jour de la Pentecôte, on plaça deux thrônes dans l'Eglise, & l'Empereur y entra accompagné de Basyle. Le sécretaire Léon fit alors la lecture de l'acte suivant dressé par Michel, » Bardas César ayant

» conspiré contre moi, m'avoit attiré hors de la ville pour m'assassiner ; » & si la conspiration n'eût été découverte par Basyle & par Simbace, j'aurois tombé sous ses coups. Il a reçu le châtiment qu'il méritoit ; mais à » l'égard de Basyle, mon intention est qu'en récompense de la fidélité avec » la quelle Il m'a sauvé la vie, & m'a delivré de mon ennemi, il soit » reconnu pour le conservateur de l'Empire, & proclamé Empereur. «

Pendant la lecture de cet acte, Basyle affecta un ait triste, & on dit même qu'il versa quelques larmes. Aussi-tôt qu'il eut été revêtu des ornemens Impériaux, & qu'on lui eut chaussé les brodequins, il se prosterna aux pieds de Michel. Simbace se voyant trompé dans ses espérances, se révolta ouvertement, & ravagea la campagne. Les Empereurs firent marcher des troupes contre le Rebelle, & promirent de grandes récompenses à celui qui le livreroit entre leurs mains. Les promesses eurent leur effet, & Simbace fut arrêté. Michel lui fit crever l'œil droit, & couper la main droite, & il ordonna qu'on le fit asseoir dans cet état auprès du palais de Lausus avec une tasse sur ses genoux afin qu'on lui donnât l'aumône. Il y resta trois jours, au bout desquels il fut renvoyé dans son hôtel, & gardé à vue.

Les deux Empereurs ne resterent pas long-temps unis. Basyle ne pouvant souffrir que Michel se conduisît avec tant d'indécence, crut devoir lui faire quelques remontrances. Elles furent très-mal reçues, & depuis ce temps Michel chercha toujours des occasions de mortifier Basyle. Michel avoit accordé son amitié à un de ses rameurs nommé Basiliscien, qui étoit un des plus beaux hommes de l'Empire. Basiliscien qui connoissoit le foible de l'Empereur, ne cessoit de lui donner des louanges, & un jour qu'il le voyoit diner, il vanta beaucoup son adresse à conduire un char. Michel échauffé par le vin qu'il avoit déjà bû, lui ordonna de prendre ses brodequins & de les chausser. Basiliscien n'osoit obéïr a cause de Basyle qui étoit présent, mais Michel se mettant en colere voulut que ses ordres fussent exécutés. Regardant alors Basyle, il lui dit : *Cet homme mérite mieux que vous de porter ces brodequins ; d'ailleurs n'ai-je pas le pouvoir de faire un autre Empereur, comme je vous l'ai fait vous même* ? Il fit ensuite revêtir Basiliscien des ornemens Impériaux, & le conduisit au Sénat en le tenant par la main. Après avoir fait remarquer sa bonne mine, il dit qu'il auroit dû lui donner la préférence sur Basyle, & qu'il se repentoit d'avoir fait ce dernier Empereur.

Sa haine contre Basyle augmentant de jour en jour, il prit la résolution de le faire assassiner. Basyle qui en fut averti, crut devoir prévenir Michel, & le faire périr avant qu'il pût exécuter son projet. Il profita d'un moment où l'Empereur tombé dans l'yvresse, se livroit au sommeil. Accompagné de ses confidents, il força la garde de ce Prince, & pénétra jusques dans l'appartement où il reposoit. Michel s'étoit cependant réveillé, & vouloit se mettre en défense, mais un des Conjurés lui abattit les deux mains d'un coup de sabre, & un autre le perça de son épée. Cet évenement arriva le 24 de Septembre 867. Le corps de ce Prince fut porté dans le Monastere de Chrysopole où il fut enterré, mais sous le regne de Léon le Philosophe il fut transporté dans l'Eglise des Apôtres. Les historiens comparent Michel

CONSTANTINOPLE.

aux Caligula, aux Neron, & aux autres méchants Princes qui ont des honoré le thrône. Aussi cruel que ces Empereurs, il ordonnoit sans aucune raison qu'on crevât les yeux à celui-ci, qu'on coupât les mains à un autre ou qu'on le jettât au feu. Il ne dictoit pour l'ordinaire ces ordres sanglants que lorsqu'il étoit yvre, ce qui lui arrivoit très-fréquemment. Il fit chasser S. Ignace du siége Patriarchal, & fit mettre en sa place Photius le 23 de Novembre 857. Cette année peut être regardée comme l'époque de l'origine du Schisme qui a séparé l'Eglise Grecque de la Latine. Cet événement est célèbre dans l'histoire Ecclésiastique de ces temps là. (1) Michel épousa Eudocie ou Eudoxie, mais il n'eut point d'enfants.

BASYLE le Macédonien.

867.

Basyle se trouvant sans concurrent, fut reconnu seul Empereur. Ce Prince étoit passé successivement de l'état le plus bas, au plus haut degré de fortune. Né de pauvres parents dans un bourg du territoire d'Andrinople, il avoit été transporté étant encore enfant en Bulgarie, après la prise de cette ville. La paix qui fut signée entre les Romains & les Bulgares, lui procura les moyens de se rendre à Constantinople. Il étoit alors âgé de 25 ans. Denué de tout, & ne connoissant personne, il s'adressa au gardien de l'Eglise de S. Diomede. Celui-ci le prit en affection, & engagea son frere qui étoit médecin d'un Seigneur de Constantinople, nommé Théophile, & par dérision Théophilitze, à cause de sa petite taille, de tâcher de procurer de l'Emploi à ce jeune étranger. Il fut reçu Ecuyer chez ce Seigneur; mais ayant trouvé l'occasion de faire connoître sa force & son adresse, en renversant un Lutteur Bulgare que tout le monde redoutoit, & en domptant un furieux cheval des Ecuries de Michel, il devint Ecuyer de l'Empereur. Tels furent les commencements de sa fortune. On a vu plus haut de quelle maniere il parvint à avoir la confiance de ce Prince, & comment il le renversa du thrône.

Aussi-tôt que Michel eut été tué, Basyle assembla le Sénat & les Grands de l'Empire, & leur représenta que les prodigalités de Michel avoient entierement ruiné les finances. Pour remédier à ce désordre, on décida qu'il falloit obliger ceux à qui le dernier Empereur avoit fait des largesses sans raison, de les restituer; mais Basyle se contenta d'en exiger la moitié. Après avoir rendu la paix à l'Eglise de Constantinople en rétablissant S. Ignace dans le siége Patriarchal, il tourna son attention du côté du militaire.

(1) Photius un des plus grands génies & des plus sçavants hommes de son siécle, sortoit d'une illustre & riche maison de Constantinople. Il fut Capitaine des Gardes de l'Empereur, & Ambassadeur en Perse, & Sécretaire d'Etat. Son élévation au Patriarchat occasionna de grands différents entre la Cour de Rome & lui. Le Pape Nicolas déclara nulle son ordination. Photius de son côté condamna le Pape. Il fut chassé de son siége par l'Empereur Basyle, & anathématisé dans le huitieme Concile général tenu en 869. Après la mort de S. Ignace, Photius fut rétabli dans son siége, & son rétablissement fut confirmé dans un Concile de Constantinople tenu en 879. Les Légats du Pape y avoient assisté. Jean VIII. se repentit bientôt de l'avoir favorisé, & Photius fut encore chassé de son siége en 889 par l'Empereur Léon le Philosophe. Il mourut peu de temps après. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages où brillent l'esprit & l'érudition. On y apperçoit que cet homme célébre étoit Philosophe, Mathématicien, Astronome, Théologien, & même Médecin. On estime surtout sa *Bibliotheque*, ouvrage excellent dans lequel il porte son jugement sur un grand nombre d'Auteurs, dont il rapporte des fragments considérables.

Les Sarrasins avoient profité de l'indolence du dernier Empereur pour faire plusieurs ravages sur les terres de l'Empire. Basyle ayant rétabli le bon ordre dans les troupes, prit la résolution de se venger des maux que les Barbares avoient faits aux Grecs. (1) La fortune le seconda dans cette entreprise, & il eut l'avantage de battre plusieurs fois les Mahométans. Tous ces succès ne l'empêcherent pas de perdre le reste de la Sicile. Les Sarrasins instruits qu'il y avoit peu de troupes dans cette isle, songerent à en achever la conquête: Ils y firent une descente au printemps de l'an 878. & mirent le siége devant Syracuse. L'Empereur avoit ordonné au Patrice Adrien Amiral de l'Empire de secourir cette Place; mais sa lenteur donna le temps aux ennemis de s'en emparer. Les habitants s'étoient défendus aussi long-temps qu'il avoit été possible, & ils avoient même supporté la plus horrible famine. Réduits à vivre d'herbes, de cuirs, de farine faite avec des os d'animaux, ils n'avoient pas tardé à éprouver la violence de la peste. Plusieurs peres & meres devenus inhumains dans ces moments de désespoir, eurent la barbarie de se nourrir de la chair de leurs propres enfants, & de s'abreuver de leur sang. Syracuse emportée d'assaut le 21 de Mai, fut traitée avec toute la rigueur possible par des vainqueurs furieux & irrités. Le fer & la flamme détruisirent cette ville célébre dont il ne resta plus que les murailles. La prise de cette Place facilita aux Sarrasins le reste de la conquête de l'isle, & tout le pays tomba en leur pouvoir, à la réserve de Taormine. L'Empereur chagrin de la perte de la Sicile fit battre de verges le Patrice Adrien & l'envoya en exil.

CONSTANTINOPLE.

878.

La fin du regne de Basyle auroit été plus heureuse qu'elle ne le fut, s'il n'eût pas donné sa confiance à un hypocrite nommé Santabaren qu'il regardoit comme un Saint. Léon, fils de l'Empereur, ne pouvant souffrir le grand crédit de ce fourbe, employoit toutes sortes de voyes pour le détruire. Santabaren résolu de se venger de Léon, lui dressa un piége dans lequel il tomba. *A l'âge que vous avez*, lui dit-il, *lorsque vous accompagnez l'Empereur à la chasse ou ailleurs, vous devriez porter une arme cachée pour le défendre, soit contre les bêtes sauvages, soit contre quelque ennemi secret.* Léon se laissa facilement persuader, & depuis ce temps il portoit toujours un poignard caché sous son habit. Santabaren en avertit l'Empereur, & lui déclara que son fils avoit dessein de le tuer pour s'emparer de la couronne. Basyle voulant se convaincre par lui-même de la vérité du fait, demanda un jour un couteau à son fils. Léon qui n'avoit aucun mauvais dessein, présenta aussi-tôt son poignard à son pere. Basyle regardant alors son fils comme coupable, le fit mettre en prison. Santabaren avoit conseillé à l'Empereur de lui faire crever les yeux, mais le Patriarche & les Sénateurs s'y opposerent. Ce Prince languit quelque temps dans les fers, & ne dut sa liberté qu'aux prieres des Sénateurs qui se trouvant un jour à manger avec l'Empereur, lui parlerent de son fils & l'engagerent à examiner s'il étoit innocent ou coupable. Le procès fut instruit à l'avantage de Léon, qui reparut à la cour. Basyle mourut peu de temps après d'une Dy-

(1) C'est ainsi qu'on appelle ordinairement les sujets de l'Empire d'Orient, & surtout depuis que Charlemagne reconnu Empereur d'Occident, étoit maître de la plus grande partie de l'Italie.

CONSTANTINOPLE.

fenterie. Ce fut le premier de Mars 886. Quelques-uns ont prétendu qu'il étoit mort d'un accident qui lui étoit arrivé à la chasse.

Basyle avoit d'abord épousé Marie qu'il fut obligé de répudier par les ordres de Michel: ce Prince lui donna alors pour femme Eudocie fille d'Inger qui étoit sa maîtresse. Basyle en eut quatre fils & quatre filles. Les Princes furent Constantin, Léon, Alexandre & Etienne. Celui-ci devint dans la suite Patriarche de Constantinople. Le premier passoit pour être fils de l'Empereur Michel, & on a prétendu qu'Eudocie étoit grosse lorsqu'elle épousa Basyle. Les quatre filles de ce Prince embrasserent l'état Monastique. Basyle à l'exemple de Justinien, se proposa une nouvelle réformation des loix, & il employa à ce travail les plus habiles Jurisconsultes de l'Empire. Léon son fils continua un ouvrage si utile & il ajoûta vingt livres aux quarante que son pere avoit fait faire. Aucun Prince ne porta plus loin l'attention à faire rendre la justice. Il examinoit les Juges par lui-même, alloit chercher jusques dans l'obscurité ceux qu'il croyoit capables d'un si bel emploi, & leur défendoit sous des peines très-séveres de recevoir aucun présent. Il donnoit souvent des Audiences publiques & rendoit indistinctement la justice à tout le monde. Il fit une loi pour défendre qu'il y eût désormais aucun esclave dans l'Empire. On a de lui un ouvrage sous le titre *Avis au Prince Léon*. Il est en soixante chapitres qui sont remplis d'excellents préceptes.

Léon le Philosophe.

886. Basyle eut pour successeur Léon son fils surnommé le Philosophe. Ce surnom lui fut donné à cause de son amour pour les lettres, & non pas à cause de ses mœurs, puisqu'il mena une vie très-licencieuse. Dès la premiere année de son regne il chassa Photius du siége Patriarchal, où il avoit été rétabli, comme je l'ai déja dit, & mit en sa place Etienne son frere qui mourut en odeur de sainteté. Les Grecs honorent sa mémoire le 17 de Mai. Santabaren accusé d'avoir voulu élever sur le thrône un parent de Photius, fut battu de verges & envoyé en exil à Athènes. On lui creva les yeux dans la suite, & il fut relegué en Asie. C'est ainsi que Léon se vengea des mauvais traitements qu'il avoit reçus de cet hypocrite.

Cependant les Sarrasins qui poursuivoient leurs conquêtes en Sicile, étoient enfin venus à bout de prendre Taormine par la lâcheté & la perfidie de l'Amiral Eustache, & du Gouverneur Caramal. On fit leur procès & ils furent condamnés à mort, mais l'Empereur commua la peine; ils furent
904. battus de verges, privés de leurs biens & enfermés dans un Monastere. Ces malheurs ne furent pas les seuls que l'Empire eut à essuyer de la part des Barbares. Ils prirent encore Thessalonique dont les habitants, qui avoient échappés au fer de l'ennemi, furent réduits à l'esclavage. Jean Cameniate qui y étoit, nous a laissé une relation très-touchante du malheur de sa patrie.

Pendant que les Barbares enlevoient ainsi quelque portion de l'Empire, Léon étoit continuellement exposé à la fureur de plusieurs scélérats qui attenterent successivement à sa vie. Il reçut même au pied de l'autel un coup de bâton qui fit craindre pour ses jours. La clémence dont il avoit usé à l'égard des Chefs des différentes conjurations qu'on avoit formées contre lui, n'empêcha pas qu'on ne songeât encore à lui ravir le thrône & la vie.

Ce Prince qui avoit épousé trois femmes, n'avoit cependant point d'enfants, & il désiroit ardemment en avoir qui pussent lui succeder. Léon étoit

étoit dans une extrême embarras, car les loix civiles & ecclésiastiques de ces temps-là défendoient les quatriemes nôces. Il se détermina néanmoins à n'y avoir aucun égard, mais pour menager les préjugés, il épousa secretement Zoë, dont il eut Constantin surnommé Porphyrogenete, parce qu'il étoit né dans le palais appellé Porphyre. Léon voulut alors déclarer Zoë Impératrice & faire baptiser son fils avec les solemnités ordinaires. Il y trouva de grandes oppositions, & Nicolas le Mystique, Patriarche de Constantinople, prétend que l'Eglise, scandalisée de ce mariage, exigea de l'Empereur qu'il renverroit Zoë. Léon promit tout ce qu'on voulut, il en fit même serment, & alors Constantin fut baptisé avec les cérémonies usitées en pareil cas. L'Empereur qui étoit venu à bout de son dessein, rappella l'Impératrice trois jours après, l'introduisit avec pompe dans le palais, & les nôces furent célebrées de nouveau sans le ministere d'un Prêtre. Ce mariage occasionna de grands troubles par le scandale qu'il causa. Léon touché des prieres du Patriarche Nicolas consentit à assembler un Concile pour faire approuver son mariage, mais son impatience ne lui permettant pas d'attendre tous ces délais, il se fit donner la bénédiction nuptiale par un Prêtre, & déclara Zoë Impératrice Le Patriarche interdit le Prêtre & défendit à l'Empereur l'entrée de l'Eglise. Lorsque les Légats de Rome furent arrivés, Léon voulut forcer Nicolas à consentir à son mariage, mais le trouvant infléxible, il l'envoya en exil dans un Monastere, avec les autres Evêques qui étoient de son sentiment. Enfin on tint un Concile & les Légats du Pape qui y présiderent autoriserent le mariage de Léon par une dispense & déposerent le Patriarche. Ce Prélat fut rappellé dans la suite de son exil par Léon, qui avoit dessein de le rétablir dans son siége; ce qui ne fut cependant exécuté qu'après la mort de ce Prince.

Léon tourmenté d'un violent cours de ventre sentit que sa fin approchoit. Inquiet sur le sort du jeune Constantin, & sur celui de sa femme Zoë, il se rendit suivant l'usage (1) au Sénat au commencement du Carême, & lui recommanda ces deux personnes. Il vecut encore jusqu'au 11 de Mai 911, & nomma en mourant Alexandre son frere Empereur, & le pria de laisser après sa mort l'Empire à son fils Constantin. Léon avoit beaucoup travaillé pendant sa vie, & il a laissé un grand nombre d'ouvrages; entre autres, trente-trois discours plus dignes d'un Moine que d'un grand Prince. Il avoit fait de plus un Cantique sur le jugement dernier, & un Poëme sur le triste état de la Grece. Son ouvrage le plus important est celui de la Tactique. On trouve à la fin des *Novelles* plusieurs loix de ce Prince. Léon avoit eu quatre femmes. La premiere qu'il épousa du vivant de son pere, se nommoit Théophanon. Elle fut mere d'une fille qui mourut quelques instants après sa naissance. Les Grecs honorent la mémoire de Théophanon le 21 de Décembre. Léon devenu veuf épousa Zoë veuve de Théodore, & fille de Stilien. Il en eut une fille nommée Anne. L'Empereur renouvella une ancienne dignité en faveur de Stilien, en le déclarant *Basileopator* ou pere de l'Empereur. Zoë étant morte au bout de vingt mois de mariage, Léon épousa en

(1) Les Empereurs avoient coutume d'aller au Sénat les premiers jours de Carême, & d'y faire un discours qu'on appelloit *Le Silence*.

CONSTANTINOPLE.

troisieme nôces Eudocie, qui mourut en accouchant d'un Prince mort dans les premiers mois de sa naissance. La quatrieme femme de l'Empereur fut Zoë Carbonopsine. Elle eut deux enfants, Constantin Porphyrogenete, & une fille nommée Eudocie.

ALEXANDRE, CONSTANTIN PORPHYROGENETE, ROMAIN LECAPENE.

Alexandre avoit eu le titre d'Empereur du vivant de son frere, mais il n'avoit joui d'aucune autorité. Il avoit quarante-un ans lorsqu'il succéda à Léon. Alexandre étoit à peine sur le thrône qu'il reçut une ambassade de la part de Siméon Roi des Bulgares. Ce Prince qui désiroit la paix lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour renouveller les anciens traités. Alexandre
911. mal conseillé par ses courtisans reçut avec mépris les Ministres Bulgares, & leur déclara que son intention étoit de leur faire la guerre. Siméon irrité fit de grands préparatifs contre les Grecs, mais Alexandre véeut trop peu pour voir les commencements de cette guerre. Tant que Léon avoit vécu, Alexandre avoit sçû déguiser ses mauvaises inclinations. Devenu maître absolu, il lâcha la bride à ses passions, & s'abandonna à toutes sortes de débauches. Un jour qu'il avoit extrêmement bû, & qu'il faisoit très-chaud, il s'occupa à jouer à la paume, & se fatigua tellement qu'il se rompit quelques vaisseaux. On ne put arrêter l'hémorrhagie, & il mourut le 6 de Juin dans le treizieme mois de son regne.

912. Constantin-Porphyrogenete occupa alors seul le thrône Impérial. Son oncle avoit nommé pour Régents le Patriarche Nicolas, qui étoit rétabli, les Généraux Etienne, & Jean Eladas, & les Patrices Jean Basilitze & Gabriëlopole. Constantin né dans le mois de Septembre 905 avoit été déclaré Auguste par son pere, & couronné le jour de la Pentecôte de l'an 910. Alexandre avoit eu dessein de priver son neveu de l'Empire, & de le mettre hors d'état d'avoir de la postérité; mais il en avoit été détourné par les Seigneurs, qui lui avoient représenté que la délicatesse du tempérament de Constantin le délivreroit bientôt de ce concurrent. Zoë qui avoit été exilée de la Cour par Alexandre, y reparut aussitôt que ce Prince fut mort, reprit toute l'autorité, & fit des changements considérables dans le ministere. Cette démarche fit un grand nombre de mécontents, & occasionna des troubles. On engagea Constantin Ducas le plus grand Seigneur de l'Empire à profiter de cette circonstance pour s'élever à la suprême dignité. Ducas qui formoit depuis long-temps le projet de monter sur le thrône écouta volontiers les propositions qu'on lui fit. A la tête de quelques soldats, qui lui étoient affectionnés, il entra pendant la nuit dans Constantinople, où il fut reçu par plusieurs Sénateurs & par une grande multitude de peuple. Jean Eladas rassembla aussitôt quelques troupes, marcha contre les Rebelles & les défit. L'émeute fut appaisée par la mort de Ducas à qui un soldat abattit la tête. Les principaux complices furent arrêtés, & punis séverement.

Cependant le Roi des Bulgares qui avoit fait de grands préparatifs pour se venger de la maniere dont on avoit reçu ses Ambassadeurs, se présenta avec une nombreuse armée aux portes de Constantinople. Il étoit résolu de faire le siége de cette ville, mais aussitôt qu'il se fut apperçu que la place étoit en état de se défendre long-temps, il se retira à l'Hebdome, & proposa des conditions de paix. Elles furent rejettées parce qu'elles étoient trop onereuses. Le Roi des Bulgares voulant forcer les Grecs à entrer en accom-

modement, ravagea la Thrace, & se rendit maître d'Andrinople. L'Impératrice Zoë tachera cette place pour une grosse somme d'argent. Léon-Phocas nommé Général de l'armée qu'on destinoit pour porter la guerre en Bulgarie, battit les Bulgares sur les bords du fleuve Acheloüs. Le combat étoit à peine fini que Phocas crut pouvoir mettre pied à terre pour se désalterer en buvant de l'eau d'un ruisseau qu'il rencontra. Pendant qu'il étoit occupé à boire, son cheval pris la fuite & fut reconnu des Grecs, qui le voyant sans son maître, s'imaginerent qu'il avoit été tué. Le Roi des Bulgares profitant de la consternation où étoient les ennemis, rallia ses troupes, fondit sur les Grecs, & remporta une victoire des plus complettes. Les Bulgares marcherent ensuite vers Constantinople; mais Phocas, qui avoit rétabli son armée, alla à la rencontre des ennemis, & les tailla en piéces. Cette action se passa dans un endroit appellé Cartarsite. 917.

Il y avoit alors de grands mouvements à Constantinople. Théodore qui avoit élevé l'Empereur, apprehendant que le mérite de Léon-Phocas ne le fit monter sur le thrône au préjudice de Constantin, conseilla à l'Empereur de s'attacher Romain-Lecapene, comme le seul qui fût en état de s'opposer aux desseins de quelques mal-intentionnés. Constantin-Porphyrogenete suivit le conseil de Théodore, & donna toute sa confiance à Romain, qui de son côté lui jura une fidélité à toute épreuve. Romain commença à faire usage de son autorité en faisant enlever Constantin qui étoit Grand-Chambellan, & qui avoit donné sa sœur en mariage à Léon-Phocas. Zoë eut en même temps ordre de ne plus se mêler du Gouvernement, & son fils lui avoit même fait dire que son intention étoit qu'elle se retirât du Palais. Elle obtint par ses larmes que cet ordre seroit revoqué. Romain que l'Empereur regardoit comme le plus zélé Seigneur de sa Cour, lui donna la place de grand *Héteriarque*, c'est-à-dire, Commandant des troupes étrangeres & confédérées qui étoient pour la garde du Prince. Constantin-Porphyrogenete voulant lui marquer encore plus combien il l'aimoit, épousa sa fille, & le nomma *Basileopator*.

Léon-Phocas, soit qu'il fût jaloux de l'élévation de Romain, soit qu'il voulût venger son beau-frere, leva l'étendard de la révolte en publiant qu'il n'avoit d'autre dessein que de tirer l'Empereur de l'esclavage où Romain le réduisoit. Constantin envoya secrettement une lettre aux troupes qui servoient sous les ordres de Phocas. Elle fit tant d'impression que la plûpart des soldats adandonnerent le Rebelle. Phocas affoibli par cette désertion, se retira dans la forteresse de Goël où il fut pris & conduit à Constantinople. Ceux qui le conduisoient lui creverent les yeux sans en avoir reçu l'ordre. Zoë ne voyoit pas sans chagrin le grand crédit de Romain, & pour s'en délivrer, elle voulut avoir recours au poison. Le complot fut découvert, & cette Princesse fut enfermée dans un Monastere. Théodore déplut bientôt à Romain, & il le fit bannir de la Cour.

Romain n'ayant plus de rival obtint de l'Empereur la dignité de César, & fut peu de temps après couronné par Constantin & par le Patriarche Nicolas. Romain étoit originaire d'Arménie, & tiroit son extraction d'une famille peu illustre. Théophylacte-Abastacte son pere avoit sauvé l'Empereur Basyle dans une bataille contre les Sarrasins, & ce service important avoit 919.

CONSTANTINOPLE. été cause de sa fortune. Romain neuf mois après son élevation à l'Empire déclara Auguste son fils Christophle. Plusieurs Seigneurs ne virent pas sans jalousie la couronne sur la tête de Romain, & ils formerent des conspirations pour le faire périr. Romain les découvrit toutes, & vint à bout de perdre ses ennemis. Lorsqu'il se vit affermi sur le thrône, il s'empara de toute l'autorité, & Constantin n'eut plus que le nom d'Empereur. Romain parvenu au but qu'il s'étoit proposé fit la paix avec les Bulgares, & donna Marie fille de son fils Christophle en mariage au fils du Roi des Bulgares. Il y eut une grande fête à l'occasion de cette cérémonie, & Romain engagea les Bulgares à demander que Christophle fût nommé avant Constantin-Porphyrogenete dans les acclamations publiques; ce qui fut accordé. L'Empereur eut encore la mortification de voir placer avant lui Etienne & Constantin fils de Romain que ce Prince associa à l'Empire. Enfin celui qui étoit seul de droit Empereur, se vit dans le cinquiéme rang & sans autorité.

931. Christophle mourut quatre ans après. Il avoit épousé Sophie fille de Nicétas dont il eut trois enfants, sçavoir Romain qui mourut avant son pere, Michel qui entra dans le Clergé après la disgrace de sa maison, & Marie qui épousa le Roi des Bulgares.

Romain parvenu à un âge fort avancé, & se sentant accablé d'infirmités, voulut réparer le tort qu'il avoit fait à Constantin-Porphyrogenete. Il fit un testament par lequel il ordonna que ce Prince auroit le premier rang, & que ses fils Etienne & Constantin ne seroient qu'après lui, & que s'ils manquoient au respect qu'ils devoient à l'Empereur, ils seroient privés de leur dignité Impériale. Etienne & Constantin instruits des volontés de leur pere,
944. étoufferent en eux les sentimens de la nature, & firent enlever Romain, qui fut conduit dans l'Isle de Proté où ils l'obligerent de se faire Moine. Une telle démarche fit ouvrir les yeux à Constantin-Porphyrogenete. Appréhendant d'être traité de la même maniere par des Princes qui n'avoient pas respecté leur propre pere, il les fit arrêter, & les envoya en exil dans une Isle près de Constantinople. Pour leur ôter toute esperance de recouvrer leur ancienne dignité, il les contraignit de se faire Clercs. Ces Princes se repentant alors, mais un peu tard, de la maniere dont ils avoient traité leur pere, demanderent la permission de le voir. L'Empereur la leur accorda, & ils furent conduits dans l'Isle de Proté. A la vue de ce vieillard revêtu d'un habit monastique, ils ne purent retenir leurs larmes. Romain en versa en même temps & répeta ces paroles de l'Ecriture; *J'ai eu des enfans, je les ai élevés, & ils m'ont méprisé.*

Romain vécut encore quatre ans après sa déposition, & mourut le 15 de Juillet de l'an 948. Son corps fut apporté à Constantinople, & déposé dans le Monastere de Mirelée qu'il avoit fait bâtir. Il finit ses jours dans une grande piété. On rapporte qu'il faisoit dîner tous les jours trois pauvres avec lui, & qu'en sortant de table on leur donnoit à chacun une piéce d'argent. Il y joignoit trois Moines les jeudi & les samedi, & leur faisoit distribuer une pareille somme. Les enfans de Romain furent Christophle, Etienne, Constantin, Théophylacte Patriarche de Constantinople, Agathe qui épousa Léon fils d'Argyre, & une autre fille mariée à Romain Saronite. Romain eut aussi un fils naturel nommé Basyle que l'Empereur mit hors d'état d'avoir de la

postérité. Il fut ensuite fait grand Chambellan, & eut beaucoup d'autorité sous le regne de Zimiscès & au commencement de l'Empire de Basyle & Constantin, mais il fut enfin exilé par Basyle qui confisqua tous ses biens. CONSTANTINOPLE.

Le Prince Etienne mourut à Mitilene dix-neuf ans après avoir perdu l'Empire. Il avoit eu d'Anne sa femme un fils appellé Romain, que l'Empereur mit aussi hors d'état d'avoir des enfans. Constantin autre fils de l'Empereur Romain voulut se sauver à Samothrace la seconde année de son exil, mais il fut tué par ses gardes. Il avoit eu deux femmes. La premiere s'appelloit Helene, & lui donna un fils qui fut aussi appellé Romain. Sa seconde femme appellée Théophanon ne laissa point d'enfans. Tel fut le sort de la famille de Romain.

Constantin resté seul maître de l'Empire par la déposition de Romain & de ses fils, ne s'occupa plus que du bonheur de ses peuples, & du rétablissement des sciences, qui étoient fort négligées. Il mit à la tête des Etudes les plus habiles gens de l'Empire, & qui en occupoient en même temps les plus hautes places. On vit un premier Ecuyer nommé Constantin chargé d'enseigner la Philosophie ; Alexandre Archevêque de Nicée professer la Rhétorique, & le Patrice Nicéphore donner des leçons de Géometrie. L'Empereur pour exciter l'émulation, faisoit manger à sa table les Ecoliers qui se distinguoient le plus, & les récompensoit souvent en leur accordant des postes honorables.

Romain fils de ce Prince fut assez dénaturé pour trouver que son pere vivoit trop long-temps. Résolu d'abréger ses jours, il lui fit présenter une coupe empoisonnée. L'empereur en voulant boire, en répandit une partie, de sorte que ce qu'il but ne fut pas capable de le faire mourir sur le champ. Depuis ce temps l'Empereur ressentit de violentes douleurs dans le corps, & fut tourmenté d'une fiévre lente qui le mina peu à peu. Il fit plusieurs voyages pour tâcher de dissiper son mal, mais enfin il succomba & mourut le 9 de Novembre 959, âgé de 53 ans. Il avoit épousé Hélene fille de l'Empereur Romain Lécapene, dont il eut Romain qui lui succeda, & trois Princesses, Zoë, Théodora & Agathe.

Constantin, un des plus sçavans Princes dont il soit fait mention, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent l'étendue de ses connoissances. Il avoit écrit la vie de Basyle son ayeul, & il avoit adressé à Romain son fils un livre sur la maniere de gouverner. Il rapportoit dans cet ouvrage l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs révolutions, & l'histoire des Princes qui les avoient gouvernés. Il avoit encore fait une Tactique ou un Traité sur la maniere de ranger les armées sur terre & sur mer. Il a composé de plus deux livres sur les *Themes*, c'est-à-dire sur les provinces de l'Orient & de l'Occident ; ce qui formoit un état de l'Empire. Ce Prince ne se contenta pas de travailler par lui-même, il fit encore composer un grand nombre d'ouvrages par les plus sçavants hommes de son siécle. Il fit continuer la Chronique de Théophane. Cette continuation commence à Léon l'Arménien en 813, & va jusqu'à la mort de Michel fils de Théophile en 868. Il fit aussi extraire ce qu'il y avoit de plus importans dans les meilleurs livres, & ce fut par son ordre que Théophane composa un abrégé de la Médecine en sept livres. On a obligation à ce Prince de la

CONSTANTINOPLE.

collection de plusieurs traités sur la maladie des chevaux en 2 Volumes ; & des *Géoponiques*. On conserve à Francfort sur le Mein un manuscrit de cet Empereur : c'est une description du cérémonial qui s'observoit dans l'Empire, surtout lorsque l'Empereur alloit à la guerre. Ce Prince excelloit encore dans les arts. Il passoit pour un des plus habiles peintres de son siécle, entendoit parfaitement la coupe des pierres, l'architecture, la construction des vaisseaux & presque tous les arts méchaniques. L'application qu'il donnoit aux Lettres lui déroba le temps qu'il devoit aux affaires de l'Etat, & c'est un reproche que lui font tous les historiens.

ROMAIN le Jeune.

959.

Il y avoit déjà onze ans que Romain avoit été couronné par son pere lorsqu'il lui succéda. Il avoit alors environ vingt-un ans, & on le surnomma *le jeune* pour le distinguer de l'Empereur Romain son ayeul maternel. En prenant possession de l'Empire, il en changea tous les Ministres & donna sa confiance au Chambellan Joseph. Constantin-Porphyrogenete avoit tenté de reprendre sur les Sarrasins l'isle de Crete, mais cette entreprise avoit été malheureuse par la faute du Général. Romain déterminé à réparer l'honneur de l'Empire, chargea Nicéphore-Phocas (1) de faire la conquête de l'isle de Crete. Ce Général se conduisit avec tant de prudence qu'il vint à bout de chasser les Barbares de cette isle cent trente-huit ans après qu'ils s'en étoient rendus maîtres. Depuis l'expédition de Nicéphore, Crete ou Candie est toujours restée au pouvoir des Chrétiens, jusqu'au siécle dernier. Les Turcs s'en sont alors emparés, & elle est aujourd'hui sous leur domination. Nicéphore après avoir reçu les honneurs du Triomphe, fut nommé gouverneur de l'Asie, & partit aussitôt pour son gouvernement à dessein de faire la guerre aux Mahométans. Il emporta sur eux des avantages considérables, & leur enleva plus de soixante places. Chargé d'un butin immense & couvert de gloire, il retourna à Constantinople.

Romain avoit alors fini ses jours, & cet événement étoit arrivé le 15 de Mars 963. On prétend que la mort de ce Prince fut causée par l'excès de ses débauches ; quelques uns ont pensé au contraire qu'elle fut l'effet du poison. Romain étoit adonné à toutes sortes de vices, & il n'avoit pour compagnie que des gens qui flattoient ses passions, ou qui étoient les compagnons de ses désordres. Ce Prince avoit épousé deux femmes. La premiere nommée Berthe, étoit fille naturelle de Hugues Roi d'Italie : les Grecs changerent son nom en celui d'Eudocie. Son mari la méprisa si fort qu'on prétend qu'il ne la regarda jamais comme sa femme. Après sa mort Romain épousa Anastasie qui fut appellée Théophanon. Il en eut deux Princes & deux Princesses. Les Princes furent Basyle & Constantin qui furent Empereurs. Les Princesses furent Théophanon & Anne. Othon I. Empereur d'Allemagne demanda la premiere en mariage pour son fils ; mais Nicéphore-Phocas ne voulut jamais consentir à cette alliance. Zimiscès son successeur accorda la Princesse au jeune Othon. Anne épousa Wladimir ou Wolodimer Prince de Russie, après que ce Monarque eut embrassé le Christianisme. (2)

(1) Nicéphore étoit fils de Bardas-Phocas, & neveu de Léon-Phocas, à qui on avoit crevé les yeux, sous le dernier regne.

(2) Voyez le quatrieme Volume de cette Introduction, pag. 244.

963.

Après la mort de Romain, le thrône Impérial fut occupé par Basyle son fils aîné, qui avoit été associé à l'Empire dans la deuxieme année de son âge en 960. Théophanon sa mere profitant de la foiblesse de son âge, s'empara de toute l'autorité, dont elle confia une partie au chambellan Joseph. Nicéphore-Phocas voyoit dans ce Ministre un ennemi déclaré & jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise. Craignant que ce Seigneur ne formât quelque mauvais dessein contre lui, il n'auroit osé rentrer dans Constantinople s'il n'y eût été invité par une lettre de l'Imperatrice qu'il avoit beaucoup aimée. Il s'apperçut cependant bientôt que la protection de Théophanon ne pouvoit le mettre à l'abri des mauvaises intentions de Joseph; & il crut devoir prendre des mesures pour rompre celles de son ennemi. Ces raisons le déterminerent à se rendre chez le Chambellan & à lui faire une fausse confidence. En lui montrant un cilice qu'il avoit mis à dessein sur sa chair, il lui déclara qu'il étoit dans la résolution de se retirer dans un monastere, & qu'il auroit déjà exécuté ce projet, s'il n'eût senti que l'Empereur avoit besoin de son service. Cette démarche trompa tellement Joseph, qu'il regarda dèslors Nicéphore-Phocas comme un homme respectable par sa sainteté.

Nicéphore alla ensuite trouver le Patriarche Polyeucte, mais il lui tint un discours bien different. Il se plaignit de l'injustice de ses ennemis qui ne cherchoient qu'à le perdre à cause qu'il s'étoit rendu utile à sa patrie. Le Patriarche touché de son discours, le conduisit au Palais, & en présence du Sénat qu'on y avoit assemblé, il demanda que Nicéphore fût continué dans le Gouvernement de l'Asie, comme le seul qui fût capable d'en imposer aux Barbares. Tout le monde fut du même avis que le Patriarche, & Nicéphore ayant été declaré Général des Armées d'Asie, partit pour son Gouvernement. Joseph irrité d'avoir été trompé par Nicéphore, chargea les Généraux Jean Zimiscès & Romain d'arrêter le Gouverneur & de le renfermer dans un monastere. Ces deux Officiers peu touchés des récompenses qu'on leur promettoit, découvrirent à Nicéphore les mauvais desseins du Chambellan, & l'exhorterent à prendre la pourpre. Il fit d'abord de grandes difficultés, mais convaincu qu'il n'y avoit que ce seul moyen de sauver sa vie, il se laissa proclamer Empereur par son armée. Cette proclamation se fit au mois de Juillet 963.

Nicéphore alla aussitôt à Constantinople où il entra le 16 Août au milieu des acclamations publiques. Il fut sacré le même jour dans l'Eglise de Sainte Sophie par le Patriarche. Joseph appréhendant pour sa vie, se sauva dans une Eglise. Le nouvel Empereur l'exila en Paphlagonie où il mourut au bout de deux ans, & l'Imperatrice Théophanon fut envoyée dans un Monastere. Elle n'y resta pas long temps, & en sortit pour épouser Nicéphore qui avoit senti son ardeur se renouveller pour elle. Ce mariage occasionna quelques differends entre l'Empereur & le Patriarche. Le dernier avoit refusé l'entrée du Sanctuaire à Nicéphore premierement à cause des secondes nôces défendues par Constantin Copronyme, & secondement parce qu'on disoit que l'Empereur avoit tenu sur les fonts baptismaux un enfant de l'Imperatrice. Toutes ces difficultés furent enfin levées: on décida qu'on devoit faire peu d'attention aux loix de Constantin Copronyme,

CONSTANTINOPLE.

& on découvrit que c'étoit le pere de l'Empereur qui avoit été parrein de l'enfant de l'Imperatrice.

Nicéphore devenu Empereur continua par lui-même la guerre qu'il faisoit depuis long-temps aux Sarrasins, & reprit sur eux Anazarbe, Rose, Adane, Mopsueste & Tarse. D'un autre côté ses Généraux n'avoient pas de moindres succès, & ils remirent sous la domination de l'Empire la ville d'Antioche & l'isle de chypre. Tous ces grands avantages n'empêchoient pas les peuples de murmurer. L'Empereur qui n'aimoit que la guerre, favorisoit en tout les militaires, & ne songeoit point à réprimer les désordres qu'ils commettoient. D'ailleurs pour subvenir aux frais d'une si longue guerre; il avoit augmenté les impôts, supprimé les gratifications que les Souverains avoient coutume de faire aux Sénateurs, retranché les pensions destinées aux Eglises, diminué le poids de la monnoye, en en conservant la valeur.

Toutes ces choses firent murmurer hautement, & rendirent Nicéphore odieux à ses sujets, mais le dégout qu'il prit pour l'Imperatrice, fut cause de sa perte. Théophanon irritée de l'inconstance de son mari, & éprise d'amour pour Jean Zimiscès, forma avec ce dernier le projet de faire assassiner l'Empereur. On fit cacher des Conjurés dans un des appartements du Palais, & au milieu de la nuit Théophanon y introduisit Zimiscès en le faisant entrer par la fenêtre dans un panier qu'on avoit tiré avec des cordes. Ce scélerat alla trouver l'Empereur qui étoit endormi, le reveilla, & après lui avoir arraché la barbe & lui avoir donné quelques coups de pied, il fit signe aux autres Conjurés de se jetter sur lui. Il fut aussitôt percé de mille coups. On prétend qu'il avoit été instruit de la conjuration, & qu'il avoit négligé de prendre des précautions pour la dissiper.

Ce Prince joignoit à de grands vices de grandes vertus. Il étoit grand homme de guerre, méprisoit les plaisirs, & témoigna en plusieurs rencontres de l'amour pour la justice. Il paroît que si son regne eût été plus long, il auroit remis l'Empire dans son ancienne splendeur. Il n'avoit point eu d'enfants de l'Imperatrice Théophanon. Luitprand fait un portrait affreux de ce Prince. » Ce Nicéphore, dit-il, me paroît un vrai monstre. Il a une » taille de Pygmée, une grosse tête, de petits yeux, une barbe courte, » large, épaisse, mêlée de blanc & de noir, un col fort court, des che» veux longs & noirs, un tein d'Ethiopien, & capable de faire peur à qui» conque le rencontreroit, de longues cuisses, de courtes jambes. « Ce portrait peut fort bien être exageré, car Luitprand avoit sujet de se plaindre de l'Empereur, & on voit qu'il parle avec passion lorsqu'il s'agit de ce Prince.

JEAN-ZIMICÈS, BASYLE, CONSTANTIN

Aussitôt que Nicéphore Phocas eut été tué, Zimiscès s'empara des ornemens Imperiaux, & se fit déclarer son successeur. Il prit en même temps pour collégues Basyle & Constantin fils de l'Empereur Romain, & bannit tous les parents de Nicéphore. Zimiscès se présenta alors à l'Eglise de Sainte Sophie pour y être couronné par le Patriarche Polyeucte. Ce Prélat lui déclara qu'il ne seroit point reçu dans l'Eglise avant qu'il eût eloigné l'Imperatrice Théophanon; qu'il eût fait connoître le meurtrier de l'Empereur & rendu aux Evêques l'écrit que Nicéphore les avoit forcés de donner;

écrit

écrit par lequel ils s'engageoient à ne faire aucun reglement ecclésiastique sans son consentement. Zimiscès accorda tout ce qu'on voulut & jura qu'il n'avoit pas mis la main sur l'Empereur. Le Patriarche satisfait de ces œuvres extérieures, couronna Zimiscès le jour de Noël. CONSTANTINOPLE.

Les Russes faisoient alors de grands ravages dans la Bulgarie, & paroissoient vouloir s'y établir. L'Empereur qui redoutoit le voisinage de cette Nation envoya des Ambassadeurs à leur Prince pour l'engager à se retirer, en lui représentant que la Bulgarie appartenoit à l'Empire. Le Duc de Kiow (1) reçut avec hauteur les représentations de Zimiscès, & menaça même d'aller mettre le siége devant Constantinople. La fortune ne favorisa pas la valeur & la hardiesse du Prince de Russie, qui, battu plusieurs fois par les Grecs, consentit enfin à la paix. Les Patzinaces profitant du mauvais état où se trouvoient ses troupes, l'attaquerent pendant qu'il retournoit dans ses Etats; & acheverent de détruire son armée. Il fut tué dans cette action.

Cependant l'Empire étoit agité de troubles intestins. Bardas-Phocas fils de Léon, & neveu de Nicéphore-Phocas s'étoit fait proclamer Empereur en Cappadoce. D'un autre côté Léon & Nicéphore son fils avoient dessein de faire soulever la Thrace. Zimiscès condamna ces deux derniers Princes à avoir les yeux crevés, mais il manda en secret qu'on les épargnât. Il écrivit en même temps à Bardas-Phocas pour l'engager à rentrer dans le devoir. Bardas au lieu de se rendre aux remontrances de l'Empereur, lui fit une vive réplique, & lui reprocha l'assassinat de l'Empereur son oncle. Zimiscès envoya alors des troupes contre le Rebelle, qui fut bientôt abandonné de ses partisans, & obligé de se remettre à la discrétion de l'Empereur. Ce Prince l'envoya en exil dans l'isle de Chio, où il embrassa l'Etat ecclésiastique. Cependant Léon & Nicéphore son fils, qui avoient été épargnés, entrerent dans Constantinople pour exciter une émeute; mais ils furent arrêtés. Leurs biens furent confisqués & ils eurent les yeux crevés.

L'Empereur délivré glorieusement de la guerre des Russes & de ses ennemis particuliers, parcourut l'Asie à la tête d'une nombreuse armée. Il attaqua les Sarrasins, remporta sur eux divers avantages, leur enleva plusieurs Places, entr'autres Nisibe, Apamée & Berite, & retourna chargé d'un butin immense. Comme il passoit par la Cilicie il apprit que les plus grandes terres de cette province appartenoient à l'Eunuque Basyle grand chambellan. En voyant tant de richesses appartenir à un seul homme, il ne put s'empêcher d'en murmurer hautement. Basyle à qui on rapporta le discours de l'Empereur, se crut perdu, car il craignoit que Zimiscès ne fit examiner sa conduite. Déterminé à prévenir l'Empereur, il corrompit un des Echansons de ce Prince, & l'engagea à mettre un poison lent dans sa coupe. Les Medecins ne purent en arrêter l'effet, & Zimiscès s'apperçut que sa fin approchoit. Il mourut le 10 Janvier 976. en témoignant un sincere repentir de ses fautes. 974.

On auroit peu de chose à reprocher à ce Prince s'il n'étoit pas monté sur le thrône par un crime. Il gouverna l'Empire avec sagesse, & donna des

(1) Les principaux Souverains de la Russie s'appelloient alors Ducs de Kiow.

CONSTANTINOPLE.

preuves continuelles de valeur, & de générosité. On ignore le nom de son pere, on sçait seulement qu'il étoit petit fils du Général Jean Curcnas. Il avoit eu deux femmes; la premiere étoit sœur de Bardas-Sclerus, & la seconde nommée Théodora étoit fille de Constantin Porphyrogenete, On ne sçait s'il en eut des enfants. Zimiscès est le premier Empereur qui ait fait mettre sur la monnoye l'image du Sauveur des hommes avec l'inscription JESUS-CHRIST ROI DES ROIS. Ses successeurs ont suivi son exemple.

BASYLE & CONSTANTIN seuls.

976.

Basyle & Constantin devinrent seuls maîtres du thrône Impérial par la mort de Jean Zimiscès; mais le premier eut presque toute l'autorité. Constantin étoit alors âgé de 20 ans & son frere n'étoit que dans sa dix-huitieme année. Le Chambellan Basyle, qui avoit fait empoisonner Zimiscès, conserva sa charge avec tout sont crédit. Celui de Bardas-Sclerus Général des troupes d'Orient, les richesses, la réputation de ce Seigneur donnerent de l'ombrage au Chambellan qui lui ôta le gouvernement de l'Asie, pour lui donner celui de Mésopotamie, parce qu'il étoit moins considérable. Bardas irrité de voir ses services ainsi récompensés, se fit proclamer Empereur par les troupes qu'il avoit mises dans son parti. Il fit ensuite alliance avec les Sarrasins d'Amide & de Martyropole, & marcha vers Constantinople. Pierre Phocas Général des troupes d'Orient eut ordre d'aller à la rencontre du Rebelle & de garder les passages. Les deux armées étant à peu de distance l'une de l'autre, Bardas-Sclerus feignit de n'avoir aucun dessein de combattre, & fit dresser des tables comme s'il eût voulu faire reposer son armée. Les troupes imperiales informées de ce qui se passoit chez les Rebelles, se crurent en sureté, & abandonnerent leur rang. Bardas tomba sur elles à l'improviste, & les tailla en piéces. Cet avantage augmenta le nombre de ses partisans, & les habitants d'Attala le mirent en possession de la flotte Impériale, après avoir arrêté le grand Amiral. On nomma un nouveau Général pour combattre les Rebelles, mais il fut encore vaincu, & la ville de Nicée tomba au pouvoir de Sclerus. Le ministre de l'Empire crut devoir lui opposer Bardas-Phocas neveu de l'empereur Nicéphore, & qui s'étant révolté contre Zimiscès avoit été vaincu par Sclerus. On rappella Phocas de son exil & on lui fit jurer une fidélité à toute épreuve. Bardas Phocas fut vaincu deux fois, mais ayant trouvé moyen de blesser Sclerus dans un troisieme combat sur les bords du fleuve Halys, il mit en fuite les Rebelles. Sclerus se sauva d'abord à Martyropole, & de-là à Babylone pour demander du secours à Chosroès qui en étoit le souverain. Chosroès le fit mettre en prison avec l'Envoyé des Empereurs qui s'étoit rendu à sa cour pour le prier de ne point protéger un Rebelle.

Aussitôt le calme fut rétabli dans l'intérieur de l'Empire; l'Empereur Basyle se mit en campagne pour se venger des Bulgares qui s'étoient révoltés, & qui avoient commis de grands ravages dans la Thrace, dans la Macédoine, la Thessalie, la Grece & dans le Péloponnese. La guerre que Basyle entreprit alors fut cause de nouveaux troubles. L'Empereur en allant assiéger Sardique, avoit chargé Léon de Mélissene de garder les passages. Un ennemi de ce Seigneur avertit secretrement Basyle que Léon avoit quitté son poste, & qu'il s'avançoit vers Constantinople pour se faire proclamer

Empereur. Basyle à cette nouvelle leva promptement le siége de Sardique, & reprit la route de la capitale. Le Roi des Bulgares attaqua l'armée Imperiale dans sa retraite & la mit en desordre. L'Empereur en arrivant à Philippopole fut étonné de trouver Léon de Mélissene dans le poste qu'il lui avoit confié. Il s'apperçut alors qu'il avoit prêté trop facilement l'oreille à la calomnie, & qu'elle étoit cause de la perte de son armée. CONSTANTINOPLE.

Ce ne fut pas le seul malheur qu'il éprouva. Bardas-Phocas Général des troupes d'Orient, fâché de ce que Basyle avoit fait la guerre sans l'employer, & même sans lui en faire part, se fit proclamer Empereur le 15 d'Août. Bardas-Sclerus qui étoit sorti des prisons de Babylone, & qui se trouvoit à la tête d'une petite armée, offrit de joindre ses troupes aux siennes, s'il consentoit à partager l'Empire entr'eux. Bardas-Phocas y consentit, & convint d'une entrevue dans la Cappadoce; mais Phocas au lieu de garder la parole qu'il avoit donnée, fit arrêter Sclerus, & le fit enfermer dans la forteresse de Tyropée. L'armée de Bardas Phocas augmentée par les troupes de Sclerus, alla assiéger Constantinople. Basyle passa le détroit pendant la nuit, & tailla en piéces une partie des Rebelles qui attaquoient Chrysopole. Il se présenta ensuite devant l'autre corps d'armée qui étoit devant Abidos. Bardas-Phocas appercevant l'Empereur qui animoit ses soldats, courut à lui pour le combattre; mais comme il approchoit de ce Prince, il tomba tout-à-coup de cheval, & on s'apperçut bientôt qu'il étoit mort. On n'a jamais sçu positivement comment cet évenement étoit arrivé. Quelques uns ont cru qu'il avoit reçu un coup mortel, dans le temps qu'il étoit prêt à se précipiter sur Basyle, & Constantin son frere s'est vanté de l'avoir tué, mais on ne remarqua sur son corps aucune blessure. D'autres ont prétendu qu'il avoit été empoisonné par un de ses Echansons que l'Empereur avoit gagné. Ils ajoutent que Bardas-Phocas avoit coutume de boire un verre d'eau froide lorsqu'il se disposoit à aller au combat, & que son Echanson avoit jetté du poison dans le dernier verre qu'il but. La mort du Chef des Rebelles jetta la consternation parmi eux, & il fut facile à l'Empereur de les mettre en fuite. Bardas-Sclerus devenu libre avoit dessein de poursuivre ses projets; mais une lettre touchante que l'Empereur lui écrivit, le fit rentrer en lui-même. Il alla se jetter aux pieds de Basyle qui lui fit un accueil favorable, & lui donna la charge de Grand-Maître du Palais. Il y eut une amnistie pour tous ceux qui avoient pris son parti, & ils furent conservés dans leurs biens, & dans leurs dignités. 987.

Basyle songea alors à poursuivre contre les Bulgares la guerre qu'il avoit été obligé d'interrompre. Les succès furent des plus brillants, & chaque année l'Empereur remporta de nouveaux avantages sur ces peuples. Ils furent entierement soumis en 1019, & depuis ce temps la Bulgarie fut réunie à l'Empire, & la Bulgarie en-deçà du Danube fut gouvernée par des Ducs jusqu'au regne d'Isaac l'Ange sous lequel les Bulgares se révolterent. Dans le cours de cette expédition Basyle avoit fait crever les yeux à plusieurs milliers de Bulgares. Vainqueur de ces peuples, il se proposa de chasser les Sarrasins d'Afrique de la Sicile, mais sa mort arrivée au mois de Décembre 1025 arrêta tous ses projets. Il étoit dans la soixante-onzieme année de son âge, & il avoit regné cinquante ans. Ce Prince dans sa jeunesse s'étoit 1019.

Constantinople.

laissé aller à l'amour du plaisir ; mais revenu à lui même il changea de conduite & fit son unique occupation des affaires d'Etat. Il ne respiroit que la guerre, & il n'accorda aucune faveur aux gens de lettres.

Constantin seul.

1025.

Constantin son frere n'avoit eu jusqu'alors que le nom d'Empereur, & il ne s'étoit jamais mêlé des affaires d'Etat. Devenu seul maître de l'Empire il continua à se livrer à ses plaisirs, & à donner sa confiance aux compagnons de ses débauches. Un tel genre de vie altera enfin sa santé, & le fit tomber dans une maladie qui lui fit connoître que sa fin étoit proche. Lorsqu'on le vit résolu à se désigner un successeur, on l'engagea à nommer le Patrice Dalassene qui commandoit en Arménie. Pendant qu'on étoit allé l'avertir que l'Empereur vouloit lui laisser la couronne, un ami du Patrice Romain-Argyre trouva moyen de faire changer de sentiment à Constantin, & de faire monter Romain-Argyre sur le thrône Impérial. Ce Seigneur fut aussitôt mandé à la Cour, & l'Empereur lui déclara qu'il le nommoit Auguste, mais qu'il falloit épouser une de ses filles, & par conséquent répudier Hélene sa femme ou avoir les yeux crevés. Romain se trouvoit dans un extrême embarras parce qu'il aimoit beaucoup sa femme. Hélene craignant que l'indécision de son mari ne lui attirât quelque malheur, se retira dans un couvent & se fit Religieuse. Romain épousa alors Zoë une des filles de Constantin. Ce Prince mourut trois jours après cette cérémonie. Il avoit épousé Hélene fille du Patrice Alipe, & il en eut trois filles, Eudocie, Théodora & Zoë. La premiere embrassa la vie monastique de chagrin d'avoir perdu sa beauté dans une maladie.

Romain Argyre.

1028.

Romain-Argyte monta sur le thrône aussitôt après la mort de son beau-pere. Il n'y avoit pas long-temps que ce Prince en étoit possesseur lorsqu'il se forma une conspiration contre lui. Prusien fils de Wladislas dernier Roi de Bulgarie que Basyle avoit fait Général de l'Empire, & Théodora sœur de l'Impératrice se liguerent ensemble pour enlever la couronne à Romain. Le complot fut découvert, Prusien eut les yeux crevés & Théodora fut exilée à Petrium. Zoë l'obligea dans la suite de prendre le voile. Quelque temps après Constantin-Diogene Gouverneur de Sirmic qui avoit épousé la niéce de l'Empereur, voulut aussi ravir le sceptre à Romain. Ce Prince informé des mauvais desseins de Constantin, le fit arrêter & enfermer dans le Monastere des Studites. Théodora ne put cependant rester tranquille & jalouse de l'élévation de sa sœur, elle forma le projet de se retirer en Illyrie avec Constantin-Diogene. Zoë, qui en fut instruite, fit arrêter Constantin & ses complices, mais Constantin craignant de trahir ses amis lorsqu'il seroit appliqué à la question, se jetta du haut du Palais des Blaquernes, & se tua.

Cependant les affaires d'Orient étoient dans une triste situation. Les Empereurs Nicéphore-Phocas, Jean Zimiscès, & Basyle avoient fait trembler les Sarrasins ; mais lorsque ces peuples virent Constantin sur le thrône, ils crurent qu'ils pouvoient impunément attaquer l'Empire, & qu'il leur seroit facile de reprendre ce qu'ils avoient perdu. Ils s'emparerent en effet de plusieurs villes & massacrerent les garnisons Grecques. L'Empereur ne pouvant souffrir plus long-temps les ravages des Barbares, se mit en campagne, &

1030.

marcha à leur rencontre. Les détachements qu'il envoya en avant furent battus, & son armée fut defaite près d'Antioche le 13 Août.

Romain de retour de cette malheureuse expédition, se vit bientôt exposé à d'autres chagrins beaucoup plus sensibles. L'Impératrice Zoë qui avoit pris de l'inclination pour le Chambellan Michel, entretint avec lui un commerce dont tout le monde fut scandalisé. Romain informé de cette intrigue par Pulcherie sa sœur, envoya chercher Michel & lui demanda s'il étoit vrai que l'Impératrice l'aimât. Michel répondit que non, & l'Empereur feignant de le croire, le laissa aller. Michel craignant sans doute que Romain n'eût envie de le faire périr, gagna quelques domestiques de l'Empereur, & lui fit donner un poison lent. On remarqua en effet que depuis l'entretien que Michel avoit eu avec Romain, ce Prince étoit tombé dans une extrême langueur. Il avoit le tein plombé, il respiroit à peine, ses cheveux & sa barbe tomberent, & il souffroit des maux si violents qu'il desiroit ardemment la mort. Comme l'Empereur ne mouroit pas assez tôt suivant la volonté de Michel, on prétend que ce dernier accompagné de quelques scélerats, étouffa Romain dans le bain en lui enfonçant la tête dans l'eau. On le mit ensuite dans son lit, & alors l'Impératrice affecta un désespoir qu'elle ne sentoit pas. Romain avoit signalé les commencements de son regne en diminuant les impôts, en rendant la liberté aux prisonniers, en rappellant les exilés, & en reparant autant qu'il avoit pu les maux que l'Empereur son beau-pere avoient faits. Michel-Psellus qui l'avoit connu, assure qu'il s'étoit proposé pour modèles Auguste, Antonin, & Marc-Aurele.

CONSTANTINOPLE.

MICHEL Paphlagonien.

1034.

A peine Romain étoit-il mort que l'Impératrice Zoë fit revêtir Michel des ornements Impériaux, & le fit saluer Empereur par tous ceux qui étoient présents. On assure que cette même nuit elle épousa ce Prince, & que la bénédiction nuptiale fut donnée par le Patriarche Alexis, qui s'étoit laissé éblouir à la vue d'une somme considerable. Michel étoit de Paphlagonie & il étoit passé rapidement de changeur & même de faux monnoyeur à la dignité de Chambellan. Zoë en l'épousant s'étoit flattée que satisfait du titre d'Empereur, il lui abandonneroit toute l'autorité; mais Jean, frere de ce Prince, craignant que l'Impératrice ne traitât Michel comme elle avoit fait Romain, prit des précautions qui réduisirent cette Princesse dans une espece d'esclavage. Il changea tous les Eunuques & les femmes du Palais, & les remplaça par d'autres personnes sur lesquelles il pouvoit compter; de sorte qu'il étoit instruit de tout ce qu'elle disoit ou faisoit. Michel qui étoit attaqué d'épilepsie abandonna le soin du gouvernement à Jean son frere.

Le Patrice Constantin Dalassene parut mécontent de l'élévation de Michel, & tint des discours qui inquiéterent le premier Ministre. On attira le Patrice à la Cour, & après lui avoir fait une réception favorable, on l'exila dans l'Isle de Plate, d'où il fut transféré dans une forteresse. Constantin-Ducas son gendre eut le même sort, parce qu'il s'étoit plaint des mauvais traitements qu'on avoit faits à son beau-pere.

Les Sarrasins continuoient cependant à ravager impunément l'Empire; les Patzinaces faisoient des courses dans la Bulgarie, & les Cyclades étoient exposés à la fureur des Corsaires barbares. Comme l'Empereur n'étoit pas en état de faire tête à tant d'ennemis à la fois, il tourna la plus grande partie de ses forces contre les Bulgares qui vouloient secouer le joug, & il fut assez heureux pour les soumettre.



CONSTANTINOPLE.

Michel étoit continuellement agité de remords, & il avoit toujours devant les yeux le crime qu'il avoit commis pour monter sur le thrône. Il employoit les aumônes & les prieres des Prêtres pour tâcher d'appaiser la colere divine. La vue de l'Impératrice renouvelloit ses peines, & cette Princesse s'étant apperçue qu'elle étoit devenue odieuse à son mari, résolu de le faire empoisonner, en lui faisant prendre une médecine; mais son projet fut découvert, & elle ne put l'exécuter. Le premier Ministre persuadé que son frere n'avoit pas encore long-temps à vivre, l'engagea à déclarer César, Michel son neveu fils de sa sœur. La cérémonie fut faite en présence du Sénat & des grands de l'Empire dans l'Eglise des Blaquernes. L'Impératrice y avoit donné son consentement, & elle adopta même le jeune Prince. L'Empereur agité de plus en plus par le souvenir de son crime, se fit porter dans le Monastere de S. Côme & S. Damien qu'il avoit fait bâtir, & il y prit l'habit monastique. Il refusa d'y recevoir Zoë qui avoit demandé à le voir. Uniquement occupé à pleurer ses péchés, il termina ses jours dans la pénitence la plus austere.

MICHEL Calaphate. 1041.

Zoë s'empara de la souveraine autorité aussitôt que son mari fut mort, mais considerant que le poids du gouvernement excédoit ses forces, elle résolut de se marier à quelqu'un qui la fît respecter. Le jeune Michel instruit du dessein de Zoë, l'engagea à lui procurer l'Empire en lui promettant qu'elle auroit toute l'autorité, & qu'il se contenteroit du nom d'Empereur. Zoë se laissa attendrir par ses discours, & elle le fit monter sur le thrône. Il étoit fils de Marie sœur de Michel Paphlagonien & d'Etienne, qui de calfateur de vaisseaux avoit été élevé à ladignité de Patrice. Michel devenu Empereur eut d'abord de grands égards pour Jean son oncle, il le fit même Despote; mais ensuite il l'exila, sans doute parce qu'il connut qu'il vouloit prendre trop d'autorité. L'Empereur donna ensuite sa confiance à un autre oncle nommé Constantin qu'il déclara Nobilissime.

Le nouveau Ministre conseilla à l'Empereur d'exiler l'Impératrice Zoë, afin de la mettre hors d'état d'agir contre lui comme elle avoit fait à l'égard de ses prédécesseurs. Michel suivit les avis de son oncle, fit enlever Zoë pendant la nuit & l'obligea à se faire Religieuse dans un Monastere de l'Isle du Prince, où elle avoit été transportée. L'Empereur pour justifier sa conduite fit publier un manifeste dans lequel il exposoit qu'il avoit été obligé d'agir de la sorte pour prévenir les mauvais desseins de Zoë. Les Partisans de cette Princesse souleverent le peuple, & on déclara hautement qu'on ne vouloit point reconnoître Michel pour Empereur, & qu'il falloit rendre l'Empire à Zoë à qui il appartenoit légitimement. Le Préfet voulut calmer la sédition, mais tous ses efforts furent inutiles, & il pensa même être massacré. Michel Calaphate voyant que sa vie n'étoit pas en sûreté, se sauva dans le Monastere des Studites où il prit aussitôt l'habit de Religion. Zoë qu'on avoit retirée de sa retraite paroissoit avoir dessein de l'y laisser finir tranquillement ses jours; mais Théodora qui craignoit que ce Prince ne remontât sur le thrône, engagea le Préfet de Constantinople à le tirer du Monastere & à lui crever les yeux; ainsi qu'à Constantin son oncle. Cette cruelle exécution se fit le 21 d'Avril 1042.

ZOE & THEODORA. 1042.

Zoë & Théodora aspiroient en même temps à l'Empire, & chacune

avoit ses partisans. La premiere étoit dans le palais, & la seconde attendoit dans l'Eglise de Sainte Sophie quelle seroit la fin de tous ces mouvements. Le Sénat balançoit entre les deux sœurs & ne sçavoit encore ce qu'il devoit faire, lorsque Zoë alla trouver sa sœur & lui déclara qu'elle vouloit partager l'Empire avec elle. C'est ainsi que cet événement est rapporté par Psellus qui vivoit dans ce temps-là. Zonare & Cedrene prétendent au contraire que Zoë fut contrainte par le peuple d'associer Théodora à l'Empire. Quoi qu'il en soit, ce fut pour la premiere fois qu'on vit le thrône Impérial occupé par deux Princesses, mais Théodora n'eut que le second rang.

CONSTANTINOPLE.

Le peuple qui avoit d'abord vu avec plaisir ces deux sœurs partager la couronne, se dégouta bientôt du gouvernement des femmes. Zoë s'en étant apperçue, résolut de se marier une troisieme fois, & épousa en effet le 11 de Juin de la même année Constantin Monomaque.

CONSTANTIN Monomaque.

Ce Prince qui prétendoit descendre du grand Constantin, joignoit une belle figure à une grande noblesse. L'une & l'autre de ces qualités avoient sensiblement touché l'Impératrice dès le vivant même de Michel de Paphlagonie, & ce Prince qui en avoit été jaloux avec raison, avoit exilé Constantin à Lesbos. Une injustice que Constantin Monomaque commit presqu'aussitôt qu'il fut sur le thrône, pensa lui devenir funeste. Ce Prince avoit pris une forte inclination pour Sclerene sœur de Romain Sclerus ennemi mortel de Maniacès qui commandoit les troupes en Italie où il s'étoit déjà beaucoup distingué. La favorite, pour faire plaisir à son frere, employa tout son crédit & fit ôter le commandement à Maniacès dans le temps même qu'il rendoit les plus grands services à l'Etat. Ce général irrité de voir ses services ainsi récompensés, & oubliant son devoir, se fit proclamer Empereur par ses soldats. Les troupes que Constantin envoya contre lui furent battues, & le vainqueur passa aussitôt en Bulgarie où il remporta encore un avantage considerable sur l'armée de Constantin. Après cette victoire il tomba tout d'un coup mort de dessus son cheval sans qu'on ait pu sçavoir comment cet accident étoit arrivé. On lui coupa aussitôt la tête qui fut portée en triomphe à Constantinople. La mort du chef des Rebelles les obligea de mettre bas les armes, & mit fin à cette révolution qui paroissoit devenir très-dangereuse pour l'Empereur.

Cependant la passion qu'il avoit pour Sclerene prenoit tous les jours de nouveaux accroissements. Zoë n'étoit point jalouse du crédit de cette favorite, & elle consentit même qu'on lui rendit les honneurs qui n'étoient dûs qu'aux Impératrices. Le peuple ne vit pas ces amours si tranquillement, & le jour de la fête des 40 Martyrs pendant que tout le monde assistoit à la procession solemnelle qu'on avoit coutume de faire, on entendit une voix qui cria : *Nous ne voulons point de Sclerene pour Impératrice, ni qu'elle soit la cause des mauvais traitements qu'on fait à Zoë & à Théodora.* Ces mots furent comme le signal de la sédition ; car le peuple demanda aussitôt la mort de l'Empereur. Ce Prince se trouvoit alors en grand danger, & il auroit eu peine à en sortir sans les soins de Zoë & de Théodora. Il y a lieu de penser que ces deux Princesses étoient les auteurs de la sédition, & qu'elles l'avoient excitée pour engager l'Empereur à renvoyer Sclerene ; ce qu'il fut obligé de faire.

1044.

CONSTANTINOPLE.

Délivré de ce péril il tomba bientôt dans un plus grand. Il avoit un parent nommé Léon Tornique à qui on avoit prédit qu'il feroit Empereur. Conſtantin qui en avoit été averti, ne pouvoit le ſouffrir & il l'avoit obligé à ſe faire Moine. Tornique s'étoit fait beaucoup aimer à Andrinople où il avoit long-temps demeuré. Sa diſgrace augmenta le nombre de ſes partiſans, qui l'ayant enlevé pendant la nuit de Conſtantinople où il étoit gardé, l'emmenerent à Andrinople. Se voyant à la tête d'une nombreuſe armée que ſes amis avoient raſſemblée, il ſe fit proclamer Empereur, & marcha droit à Conſtantinople. Conſtantin ſe trouva dans un grand embarras. Il avoit à peine mille hommes à oppoſer aux Rebelles, car les principales forces de l'Empire étoient alors en Iberie. Conſtantin avec cette petite troupe fit une vigoureuſe réſiſtance. Les Rebelles qui le preſſoient vivement le battirent cependant dans une ſortie qu'il fit. Le deſordre ſe mit tellement parmi ſes ſoldats qu'en ſe retirant dans la ville, ils laiſſerent entrer les ennemis avec eux. Conſtantin étoit perdu s'il n'eût repris courage & fait un dernier effort. Il raſſembla promptement les fuyards, les mena de nouveau contre les Rebelles, & vint à bout de les chaſſer de la ville. Depuis ce temps les affaires de Léon Tornique changerent de face. La déſertion ſe mit dans ſon armée, & la douceur avec laquelle Conſtantin reçut les déſerteurs en augmenta bientôt le nombre. Léon ainſi abandonné ſe réfugia dans une Egliſe d'où il fut enlevé. On le conduiſit à l'Empereur qui après lui avoir reproché ſon crime, lui fit crever les yeux.

La fin du regne de Conſtantin ne fut pas plus tranquille que les commencements. Romain Boilas qu'il avoit élevé de la pouſſiere à la dignite de Sénateur, & à qui il avoit donné toute ſa confiance, eut l'ingratitude de vouloir lui ravir en même temps le thrône & la vie. L'Empereur averti des projets criminels de Romain Boilas, ſe contenta de l'exiler. Il le rappella dans la ſuite, & lui rendit toutes ſes dignités, avec ſes biens.

Conſtantin étoit tourmenté depuis long-temps de la goute, qui étant remontée, le mit en danger de perdre la vie. Par le conſeil de ſes courtiſans il choiſit Nicéphore Gouverneur de Bulgarie pour lui ſucceder. Zoë étoit morte depuis quelque temps, mais Théodora qui étoit encore envie ne put ſouffrir que Conſtantin ſongeât à lui donner un collégue ſans ſon aveu, & à lui ravir ainſi la couronne Impériale. Irritée de cette démarche, elle ſe fit proclamer une ſeconde fois Impératrice. Cette nouvelle cauſa une telle émotion à l'Empereur qu'elle fit redoubler ſon mal, & accelera ſa mort, qui arriva vers la fin de l'année 1054.

Conſtantin Monomaque avoit épuiſé le thréſor Impérial par ſes libéralités indiſcretes, & faites ſans diſcernement. Obligé de rétablir ſes finances il avoit mis ſur ſes peuples des impôts qui l'avoient rendu odieux. Ce Prince fit un changement dans l'Empire qui contribua inſenſiblement à ſa ruine. Les Provinces frontieres avoient juſqu'alors été obligées d'entretenir à leurs dépens un certain nombre de troupes pour ſe mettre à couvert des invaſions des peuples voiſins, & en conſéquence elles ne payoient aucun tribut. Conſtantin les mit ſur le même pied que les Provinces interieures, & ſe chargea de les garder. Elles furent mal défendues & les Barbares en firent la conquête avec facilité.

Théodora

Théodora se trouva seule maîtresse de l'Empire à la mort de Constantin Monomaque, & dans la crainte que quelqu'un n'entreprît de la faire descendre du thrône, elle fit arrêter tous ceux qui lui étoient suspects. Son regne, qui ne fut que de dix-neuf mois, ne fut troublé par aucunes révolutions soit au-dedans, soit au-dehors. Théodora mourut fort âgée d'une violente colique, vers la fin du mois d'Août 1056. La race de Basyle le Macédonien fut éteinte par la mort de cette Princesse. CONSTANTINOPLE.

Plusieurs Seigneurs qui n'osoient aspirer à l'Empire, mais qui desiroient avoir toute l'autorité, avoient conseillé à Théodora de désigner pour son successeur Michel Strationique qui n'avoit aucun des talens propres au gouvernement. Ils se flattoient que ce Prince reconnoissant son incapacité, leur confieroit l'administration des affaires. Michel, suivant les intentions de Théodora, fut proclamé Empereur le dernier jour du mois d'Août; mais il ne fut pas long-temps tranquille possesseur de la couronne. Théodose cousin germain de Constantin Monomaque croyant avoir sur l'Empire des droits plus légitimes que ceux de Michel, alla dans la Place publique accompagné de ses parens, de ses amis & de ses domestiques, & se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisoit, en lui préférant Michel. Il rendit ensuite la liberté aux prisonniers, afin de fortifier son parti, mais cette petite troupe fut bientôt dissipée par les soldats que l'Empereur envoya contr'elle. Théodose fut pris & exilé à Pergame. MICHEL STRATIANIQUE. 1056.

La conduite que tint l'Empereur en montant sur le thrône, lui attira un grand nombre d'ennemis. Il refusa de donner aux Généraux les gratifications qu'ils avoient coutume de recevoir le jour de Pâques de la part du Souverain, ôta le gouvernement d'Antioche à Catacalon, & maltraita Isaac Comnene & Nicéphore Brienne. Tous les Seigneurs mécontents s'assemblerent dans la grande Eglise, & convinrent entr'eux d'employer toutes sortes de moyens pour obliger Michel à abdiquer. Les conjurés après avoir pris la résolution de mettre la couronne sur la tête d'Isaac Comnene, se retirerent promptement en Asie où ils proclamerent ce Seigneur. Michel informé de ce qui se passoit rassembla des troupes de tous côtés, & les envoya contre les Rebelles. Il y eut près de Nicée une action très-vive, dont le succès fut long-temps douteux; mais enfin les Impériaux furent obligés de prendre la fuite. Michel effrayé de sa défaite auroit aussitôt abdiqué, si ses Ministres ne lui eussent conseillé de hasarder une seconde bataille. Il résolut cependant de tenter les voyes de la négociation, & offrit à Isaac Comnene de l'associer à l'Empire. Sa proposition fut acceptée, & Isaac s'étant rendu à Constantinople y fut couronné dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Le Patriarche Michel Cerularius signifia alors à Michel qu'il n'étoit plus Empereur & l'engagea à quitter la pourpre. Michel abandonna aussitôt les marques de la dignité Impériale & sortit du palais. 1057.

Le regne de Comnene qui ne fut que de deux ans & trois mois, n'offre rien de remarquable. Ce Prince ayant été renversé de cheval un jour qu'il étoit à la chasse, fut tellement incommodé de cette chute qu'il se persuada que sa fin étoit proche. Résolu de faire pénitence, il se détermina à quitter la couronne, & à se renfermer dans un Monastere. Il avoit d'abord désigné pour son successeur Jean Comnene son frere, mais au refus ISAAC COMNENE.

CONSTANTINOPLE.

de ce Prince, il remit le sceptre à Constantin Ducas. Isaac voyant que sa santé se rétablissoit, commença à se repentir d'avoir trop précipité les choses, & parut avoir dessein de conserver le thrône. Psellus son confident fit venir auprès de lui un Evêque qui l'engagea à quitter les grandeurs de ce monde. Il en fit le sacrifice, & mit la couronne sur la tête de Constantin Ducas. Il se retira dans le monastere des Studites, où il vécut encore un an.

Les Historiens font de grands éloges de sa valeur, de sa fermeté & de sa piété Zonare nous apprend qu'il se fit haïr des Moines par les reglements qu'il fit contre eux. « Il fit examiner quel revenu leur suffisoit pour vivre » conformément au vœu de pauvreté qu'ils avoient fait. Il ne leur laissa » que ce qui étoit nécessaire, & appliqua le superflu au profit de l'Etat. Cette » entreprise occasionna bien des murmures : les Moines soutinrent que » l'Empereur ne pouvoit toucher à leurs biens sans impiété & sans sacrilége ; » mais les gens d'Etat prétendirent que le Souverain étoit en droit de ré- » former les abus par-tout où ils se trouvoient ; que les Moines trouveroient » dans cet arrangement leur avantage spirituel ; qu'en diminuant leurs ri- » chesses, on leur ôtoit l'occasion de mener une vie trop mondaine, & » d'inquiéter leurs voisins par des vexations & par des procès (1). » Isaac Comnene, qui étoit d'une illustre famille qu'on croit originaire d'Italie, avoit épousé Catherine, Princesse de Bulgarie. Il en eut deux enfants, un Prince nommé Manuel, & une Princesse appellée Marie. Le jeune Prince mourut long-temps avant son pere. Catherine & Marie sa fille s'enfermerent dans un couvent en même temps qu'Isaac Comnene.

CONSTANTIN DUCAS.

1059.

Constantin Ducas étoit à peine sur le thrône que des Seigneurs jaloux de son élévation, résolurent de le faire périr. Pendant que ce Prince étoit dans l'Eglise de S. George, près du palais des Manganes, les conjurés lui donnerent un faux avis de quelques troubles survenus à Constantinople pendant son absence. Ils s'étoient flattés que l'Empereur remonteroit sur sa galere, & comme ils en avoient gagné l'équipage, ils esperoient pouvoir facilement faire tomber l'Empereur dans la mer. Ce projet criminel ne put avoir son exécution, car Constantin étant entré dans un autre bâtiment qu'il trouva plus à sa portée, arriva sans danger à Constantinople. Il fut très-étonné d'y voir regner le calme, & il n'eut pas de peine à comprendre qu'on avoit eu dessein de le perdre. Après diverses perquisitions, il découvrit les auteurs du complot. Il se contenta de punir les coupables en les privant de leurs biens.

Constantin aimoit la paix, mais cette humeur pacifique fut préjudiciable aux intérêts de l'Empire. Dans l'intention d'éloigner la guerre, il fournissoit aux Barbares les sommes qu'ils lui demandoient, & il croyoit par ce moyen les engager à rester tranquilles. Ils en devinrent au contraire plus entreprenants, persuadés que la crainte faisant agir l'Empereur, ils en tireroient continuellement de nouvelles sommes. On vit en effet l'Empire attaqué de tous côtés par différentes Nations. Les Tartares désoloient impunément l'Iberie, la Mésopotamie, la Chaldée, la Mélitene & l'Arménie, pendant que les Uziens passoient le Danube avec leurs femmes & leurs enfants,

(1) Hist. de Const. par M. de Burigny, T. II. p. 183.

Vainqueurs des troupes de l'Empire, ils pénetrerent dans la Macédoine & dans la Grece. Les Bulgares & les Patzinaces les attaquerent avec tant d'avantage, qu'ils délivrerent l'Empire de cette multitude d'ennemis. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur étoit dans la huitieme année de son regne, & la soixantieme de son âge, lorsqu'il se vit attaqué d'une maladie qui lui annonçoit que la fin de ses jours approchoit. Il déclara alors Empereurs les trois fils qu'il avoit, mais il voulut que l'Impératrice sa femme eût la principale autorité. Il l'engagea à signer un acte par lequel elle promettoit de ne jamais songer à de secondes noces, & il exigea des Sénateurs une promesse par écrit de ne point reconnoître d'autres Empereurs que ses enfants. Ces deux actes furent déposés entre les mains du Patriarche Xiphilin. Constantin mourut au mois de Mai 1067. Ce Prince avoit toutes les vertus suffisantes à un simple Particulier. Il étoit reglé dans ses mœurs, aimoit la justice, mais il n'avoit pas les talents nécessaires pour occuper dignement le thrône. On assure qu'il avoit tant de goût pour les Lettres, qu'il aimoit mieux être connu dans les siecles futurs par la qualité d'habile homme que par le titre d'Empereur. Il eut toujours de grands égards pour Isaac Comnene; il le visitoit souvent, le traitoit de son Seigneur, lui donnoit la premiere place, & eut beaucoup de considération pour la famille de ce Prince. Constantin avoit épousé Eudocie, fille du Patrice Constantin Dalassene. Il en eut trois Princes, Michel, Andronic, Constantin; & trois Princesses, Anne, Théodora & Zoë.

En conséquence des dernieres volontés de Constantin Ducas, toute l'autorité fut remise entre les mains d'Eudocie, & ses trois fils n'eurent que le titre d'Empereurs. Romain Diogene, un des Généraux de l'Empire, ne put se résoudre à obéir à une femme, & prit toutes sortes de mesures pour monter sur le thrône. Eudocie, informée du complot, fit arrêter Diogene qui fut condamné à la mort. L'Impératrice désira le voir avant l'exécution de la sentence, & touchée en même temps de sa bonne mine & des services qu'il avoit rendus à l'Etat, elle commua la peine de mort en exil. Elle l'envoya en Cappadoce, d'où il étoit originaire. Elle le rappella peu de temps après à la Cour, & lui confia les troupes destinées à marcher contre les Barbares qui ravageoient l'Asie & la Syrie. EUDOCIE. 1067.

Pour empêcher ce Seigneur de former de nouveaux projets, lorsqu'il se verroit à la tête d'une armée, elle crut devoir l'épouser. Elle étoit embarrassée à cause de la promesse qu'elle avoit faite à Constantin Ducas, & elle ne sçavoit comment retirer cet écrit des mains du Patriarche Xiphilin. Un de ses Eunuques se comporta avec tant d'adresse auprès du Prélat qu'il lui fit rendre cet acte. Il lui avoit fait entendre que l'Impératrice avoit dessein d'épouser son frere, & qu'elle ne pouvoit suivre son inclination à cause de la promesse qu'elle avoit signée. Le Patriarche trompé par cette fausse confidence, rendit l'écrit, & disposa même les Grands de l'Etat à voir Eudocie passer à de secondes noces. Tous les obstacles étant levés, l'Impératrice fit venir Romain Diogene dans son appartement, & l'épousa la nuit du premier Janvier 1068.

Romain Diogene étoit fils de Constantin Diogene qui avoit conspiré contre Romain Argyre, & qui s'étoit donné la mort dans la crainte que les tourments 1068. ROMAIN DIOGENE.

CONSTANTINOPLE.

ne le forçassent à avouer ses complices. Romain Diogene fut aussitôt proclamé Empereur après son mariage. Cette nouvelle causa quelque émeute, mais elle fut promptement appaisée par la présence des fils de l'Impératrice, qui déclarerent au peuple que le mariage de leur mere ne s'étoit pas fait sans leur consentement. Romain devenu Empereur, songea à défendre l'Empire, & se mit à la tête de son armée pour marcher contre les Tartares. Il les surprit près d'Hiérapole, les tailla en pieces, retira de leurs mains plusieurs prisonniers, leur enleva un butin considerable, & retourna triomphant à Constantinople.

L'année suivante l'Empereur fut occupé à étouffer la rébellion de Crispin (1). Ce Seigneur ne se croyant pas assez récompensé des services qu'il avoit rendus, s'empara des deniers publics, & prit les armes. Il eut plusieurs fois l'avantage de battre les Généraux de l'Empereur; mais lorsqu'il eut appris que ce Prince marchoit en personne contre lui, il lui envoya un Député pour le prier d'oublier sa révolte. Romain promit qu'il seroit bien traité s'il se rendoit à sa discrétion, & il garda la parole qu'il avoit donnée à ce Rebelle. Crispin, qui ne pouvoit rester tranquille, forma peu de temps après de nouveaux complots, dont il fut puni par la privation de ses emplois. Les François & les Normans qui servoient sous lui, chercherent à le venger en faisant de grands ravages dans la Mésopotamie.

Romain marchoit cependant contre les Turcs maîtres d'Iconium, mais lorsqu'ils apprirent que ce Prince étoit en campagne, ils abandonnerent leur conquête, & sortirent des terres de l'Empire. L'Empereur, au lieu d'être sa-
1071. tisfait de cet avantage, crut devoir aller chercher l'ennemi jusques dans la Perse. Le Sultan effrayé de cette entreprise envoya demander la paix à des conditions honorables. Romain répondit avec hauteur, & sans attendre que toutes ses troupes fussent rassemblées, il eut la témérité de vouloir hasarder une bataille. Le Sultan la refusa, & fit une belle retraite; ce qui engagea l'Empereur à retourner dans son camp. Les troupes qui y étoient restées, croyant que l'Empereur avoit été battu, prirent la fuite aussitôt qu'elles apprirent son retour. Romain fit d'inutiles efforts pour les rallier, & pour leur faire connoître l'erreur où elles étoient. Le Sultan averti du désordre de l'armée Impériale, fondit tout-à-coup sur elle, & la défit entierement malgré la valeur de Romain, qui tua de sa propre main un grand nombre de soldats ennemis. Environné de tous côtés, & n'ayant plus personne auprès de lui pour le seconder, & étant même blessé, il fut fait prisonnier & conduit au Sultan. Ce Prince le foula aux pieds, suivant la coutume des Barbares; mais il le releva ensuite, l'embrassa & tâcha de le consoler. Il lui fit rendre les honneurs dûs à son rang, & lui donna sa table. On rapporte que ces deux Princes s'entretenant un jour ensemble, le Sultan demanda à l'Empereur comment il l'auroit traité s'il fût tombé entre ses mains? *Je vous aurois fait mourir*, répondit Romain. *Et moi*, répliqua le Sultan, *je ne vous imiterai pas, & suivrai les maximes de votre Dieu, qui vous apprennent à oublier les injures*. Les deux Princes ne tarderent pas à entrer en accommodement.

(1) C'étoit un Norman qui étoit entré au service de l'Empire. On croit que les Barons du Bec & les Marquis de Vardes sont descendus de ce Seigneur.

Ils fignerent un traité, par lequel Romain Diogene promettoit une grosse somme d'argent, un tribut annuel, & la liberté de tous les Mahométans qui étoient dans l'Empire. Le Sultan de son côté permit à l'Empereur de retourner dans ses Etats, rendit tous les prisonniers, & s'engagea à ne plus faire de courses sur les terres de l'Empire.

Cependant il s'étoit formé dans Constantinople trois différents Partis. Les uns vouloient que l'Impératrice gouvernât; d'autres demandoient qu'elle associât à l'Empire les Princes ses enfants; enfin le troisieme Parti vouloit que Michel Ducas, l'aîné de ces Princes, regnât seul. Aussitôt que les partisans de ce Prince eurent appris que Romain Diogene avoit conclu un traité de paix avec les Turcs, ils représenterent à Michel qu'il devoit travailler promptement à se rendre maître de la souveraine autorité. Michel s'empara aussitôt du palais, & relegua sa mere dans un Monastere qu'elle avoit fait bâtir sur les bords de la Propontide. Cette Princesse y prit le voile, & passa le reste de ses jours dans l'étude & les exercices de piété. Elle étoit très-sçavante, & elle a composé plusieurs ouvrages. Il y a à Paris dans la Bibliothéque du Roi un grand ouvrage de sa composition. Il est intitulé: *Recueil sur la généalogie des Dieux, des Héros & des Héroïnes, dans lequel on traite de leurs métamorphoses, des fables & des allégories.* On en peut voir la table des chapitres dans le P. Banduri, & dans la Bibliothéque Grecque de M. Fabricius. M. Ducange, qui avoit examiné ce manuscrit, assure qu'il a été étonné de la profonde érudition de cette Princesse.

Michel Ducas, connu dans l'Histoire sous le nom de Parapinace, se fit proclamer Empereur aussitôt après la retraite de sa mere. Il envoya alors des lettres circulaires dans toutes les Provinces, portant défenses de regarder Romain Diogene comme Empereur. Romain se prépara à défendre ses droits, mais ayant été vaincu près d'Amasie par un des Généraux de Michel, il se retira dans un Fort de la Cilicie. Il se trouvoit sans ressource, lorsque le Gouverneur d'Antioche lui fournit de nouvelles troupes, & lui promit des secours de la part du Sultan, avec lequel il avoit fait un traité. Michel craignant que la fortune ne lui devînt contraire, fit proposer à Romain un accommodement, & lui offrit une partie de l'Empire. Romain rejetta cette proposition, & se disposa à continuer la guerre. Andronic Ducas, que Michel avoit chargé de sa défense, battit l'armée de Romain en Cilicie, & força ce Prince à se retirer dans le Fort d'Adana. Les troupes craignant de ne pouvoir s'y soutenir jusqu'à l'arrivée des Turcs qu'on attendoit, capitulerent avec Andronic. On convint par cette capitulation que Romain Diogene abdiqueroit & seroit rasé. On le dépouilla en conséquence de ses habits Impériaux, & on le revêtit d'un habit de Moine. Michel approuva la capitulation, mais Jean Ducas, oncle de l'Empereur, & pere d'Andronic Ducas, ordonna à son fils de faire arracher les yeux à Romain Diogene. Cet ordre fut exécuté avec tant de rigueur, que la tête de ce Prince devint enflée. Les vers se mirent dans ses playes, & il s'y forma un telle corruption qu'on ne pouvoit être long-temps auprès de lui. Romain soutint avec beaucoup de fermeté sa disgrace, & finit ses jours dans un Monastere de l'isle de Proté. Il avoit eu d'Eudocie deux enfants, Léon & Nicéphore: le premier fut tué dans une bataille contre les Scythes sous le regne d'Alexis Comnene,

CONSTANTINOPLE. MICHEL PARAPINACE. 1071.

& le second eut les yeux crevés sous ce même regne pour crime de leze-majesté.

Michel Parapinace incapable d'application, confia toute l'autorité à Jean Ducas son oncle, qui étoit déjà César. Celui-ci se fit aider dans le ministere par Nicéphore surnommé Nicéphoritze, homme d'un caractere très-dangereux, & qui sçavoit gagner les esprits par ses manieres insinuantes. Peu satisfait du second rang dans le ministere, il trouva bientôt moyen de faire disgracier Jean Ducas, & de s'emparer par ce moyen de l'entiere administration des affaires. Il se servit de sa puissance pour amasser des richesses immenses par les voyes les plus injustes & les plus odieuses.

Cependant les Turcs, sous prétexte de venger Romain Diogene, faisoient de grands ravages en Asie; Ursel (1), François de nation, à la tête d'une troupe de François pilloit les Provinces de Bithynie & de Lycaonie. Ce Seigneur, entré d'abord au service de l'Empire, s'étoit retiré, parce qu'on avoit voulu punir un de ses soldats qui avoit commis quelque désordre. Toutes ces différentes circonstances obligerent l'Empereur de rappeller à la Cour Jean Ducas, pour le mettre à la tête des troupes qu'on envoyoit contre Ursel. Jean exécuta les ordres qu'on lui avoit donnés, & après avoir tenté les voyes de la négociation, il livra bataille aux ennemis. Son armée fut taillée en pieces, & il fut fait prisonnier. Ursel, qui ne cherchoit qu'à exciter des troubles dans l'Empire, força Jean Ducas à se laisser proclamer Empereur. Michel, par le conseil de Nicéphore, demanda du secours aux Turcs qui lui en accorderent. Ils marcherent contre Ursel & le nouvel Empereur, battirent leur armée, & les firent tous deux prisonniers. La femme d'Ursel racheta promptement son mari, & Jean Ducas fut remis en liberté moyennant une grosse somme que son neveu donna pour l'avoir en sa puissance. Jean ne voulant plus donner d'inquiétude à l'Empereur & à son Ministre, se retira dans un Monastere où il prit l'habit de Religion.

Ursel ne profita de sa liberté que pour recommencer ses ravages. Alexis Comnene qu'on envoya contre lui, vint à bout de ruiner son armée, en détruisant tous les petits Corps qui sortoient du camp, & en lui coupant les vivres. Ursel réduit à l'extrémité, fit demander du secours aux Turcs. Alexis par ses présents & par ses promesses, engagea un des Généraux de l'armée Turque à lui livrer Ursel. Le Général séduit par les sommes qu'on lui offrit, fit arrêter Ursel, lorsque ce Seigneur se présenta devant lui pour lui demander des troupes. Ursel fut conduit à Constantinople & enfermé dans une tour obscure, après avoir été battu à coups de nerfs de bœuf.

Cette révolution étoit à peine appaisée qu'il y en eut bientôt de nouvelles occasionnées par l'indolence de l'Empereur & l'avidité de son Ministre. L'Empereur, qui craignoit les effets du mécontentement public, voulut s'associer quelqu'un capable de remédier aux maux de l'Empire, & de dissiper les factions qui pourroient se former. Il jetta les yeux sur Nicephore Brienne; mais les ennemis de ce Seigneur représenterent à Michel qu'il ne se contenteroit pas du second rang. L'Empereur indisposé à son

(1) On croit qu'il s'appelloit Bailleul, & que sa postérité a pris le parti de la robe en France.

sujet par les discours des courtisans, lui donna seulement le gouvernement de la Bulgarie, avec ordre de forcer les Bulgares à rentrer dans le devoir. Nicéphore Brienne s'acquitta de cette commission avec tant de gloire, que la jalousie de ses ennemis en augmenta. Résolus de le perdre, ils l'accuserent de conspirer contre l'Empereur, & engagerent ce Prince à prendre des précautions pour se mettre à l'abri de ses entreprises. Jean de Brienne informa son frere des mauvais services qu'on lui rendoit à la Cour, & lui fit connoître qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de s'emparer du thrône Impérial s'il vouloit conserver sa vie. Il n'attendit pas la réponse de Nicéphore, & le fit proclamer Empereur à Andrinople & en Thrace. 1077. Nicéphore envoya alors une partie de son armée à son frere, & lui ordonna de se rendre à Constantinople pour obliger le peuple à le reconnoître. Il espéroit que les habitants de cette ville las du gouvernement de Michel & de son Ministre, se déclareroient pour lui. On paroissoit en effet assez disposé à se soumettre au nouvel Empereur, lorsqu'un incident révolta les esprits. Les soldats de Jean de Brienne ayant mis le feu à une maison où ils trouverent de la résistance, indisposerent le peuple, & il ne fut pas possible de le gagner. Jean de Brienne ne jugea pas à propos d'user de violence, & il alla rejoindre son frere.

D'un autre côté Nicéphore Botoniate s'étoit fait proclamer Empereur, & il s'étoit rendu maître de Nicée. Michel, dans cette extrémité, eut recours à Ursel qu'il tenoit toujours en prison. Il lui rendit la liberté à condition qu'il marcheroit contre les rebelles sous les ordres d'Alexis Comnene. Ursel accepta la commission avec joye, marcha contre les troupes de Botoniate & les battit. Il ne put néanmoins profiter de sa victoire, parce que son armée refusa de poursuivre les vaincus. Il y avoit cependant de grands mouvements dans Constantinople, que Michel seroit peut-être venu à bout de calmer s'il eût été capable de quelque fermeté. Sa foiblesse & sa timidité ne lui permettant pas de faire le moindre effort pour dissiper le Parti qui s'étoit formé pour Botoniate, il se détermina à descendre du thrône. Il vouloit y faire monter Constantin Ducas son frere, mais ce Prince aima mieux vivre en Particulier que d'accepter une place qu'il n'étoit pas sûr de conserver.

Michel dépouillé de la pourpre fut conduit le 31 de Mars 1078. dans le Monastere des Studites, où il prit l'habit monastique. Il entra ensuite dans le Clergé, & fut sacré Archevêque d'Ephese. Il avoit épousé Marie, fille du Roi des Alains ou des Iberes, & il en avoit eu Constantin Ducas qu'il avoit voulu marier à Helene, fille de Robert Guiscard, Prince de la Pouille & de la Calabre. Alexis Comnene traita le jeune Constantin Ducas, comme s'il eût été son collegue. Les Auteurs ont parlé diversement de Michel. Psellus, qui avoit élevé ce Prince, en fait un grand éloge, & releve surtout l'amour qu'il avoit pour les Lettres, ses grandes connoissances & ses bonnes mœurs. Les autres le représentent comme un Prince incapable d'application, foible, timide & même avare. Le surnom de *Parapinace* qui lui fut donné, venoit de ce que s'étant réservé la vente du bled, il faisoit ôter de chaque boisseau le *Pinace*, c'est-à-dire, le quart, & le faisoit vendre aussi cher que s'il eût été plein.

CONSTANTINOPLE.

NICEPHORE BOTONIATE. NICEPHORE BRIENNE.

1078.

Deux Princes se disputoient alors l'Empire, Nicéphore Brienne & Nicéphore Botoniate; mais le Parti du premier étoit le plus foible. La ville de Constantinople déclara que Nicéphore Botoniate devoit être regardé comme le seul légitime Empereur, & on l'invita à se rendre dans la capitale. Il y fut sacré le 3 d'Avril par le Patriarche Cosmas. Nicéphore Brienne déterminé à disputer l'Empire à son rival, se mit à la tête de ses troupes, & marcha vers Constantinople. Botoniate, qui n'étoit pas encore bien affermi sur le thrône, ne fut pas sans inquiétude lorsqu'il apprit l'arrivée de Brienne. Les voyes de la négociation lui paroissant un parti plus sûr que celui des armes, il offrit à Brienne le titre de César, & promit de le désigner pour son successeur. L'Historien Nicéphore de Brienne, petit-fils de celui dont il est question, assure que son ayeul accepta ces propositions, & qu'il y ajouta seulement qu'on accorderoit une amnistie à ceux qui avoient suivi son Parti, & que ce seroit à Damocrane, bourg de Thrace, qu'il seroit déclaré César, & non pas à Constantinople où il avoit beaucoup d'ennemis. Il vouloit encore exiger que l'Empereur se rendroit à Damocrane pour la cérémonie de sa promotion à la dignité de César. On représenta à Botoniate que Brienne par cette derniere proposition faisoit assez connoître le dessein qu'il avoit de se rendre maître de sa personne. Botoniate ajouta foi à ces discours, & dès-lors toute voye d'accommodement fut rompue. Alexis Comnene chargé de faire la guerre à Nicéphore Brienne, l'attaqua près de Calaure, mais l'armée de Botoniate auroit été défaite, si dans le fort du combat un Corps de Turcs ne fût venu à son secours. Les choses changerent alors de face; les troupes de Brienne accablées par le nombre furent obligées de ceder, & Brienne, après avoir fait des prodiges de valeur, fut fait prisonnier. Alexis Comnene l'envoya à Botoniate qui lui fit crever les yeux.

Nicéphore Basilace, Gouverneur de Durazzo, qui s'étoit fait proclamer Empereur après s'être emparé de Thessalonique, eut le même sort que Brienne, & la révolte de Constantin Ducas, frere de Michel Parapinace, n'eut pas un succès plus heureux. Ce Prince étant tombé au pouvoir de l'Empereur, fut envoyé en exil. La défaite de tant de rebelles ne rendit cependant pas le calme à l'Empire, & les troubles semblerent se succeder les uns aux autres. Robert Guiscard, Duc de la Pouille & de la Calabre, sous prétexte de venger Michel Parapinace, au fils duquel il avoit donné en mariage Helene sa fille, cachoit, à ce qu'on prétend, le dessein de s'emparer de l'Empire d'Orient (1). Il feignit même d'ajouter foi aux discours d'un imposteur qui se disoit être Michel, & qui s'étoit rendu en Italie pour y chercher du secours contre Nicéphore Botoniate. Plusieurs Ecrivains assurent que Robert avoit lui-même fait paroître ce phantôme d'Empereur, pour être plus autorisé à porter la guerre en Orient. Pendant que Robert faisoit ses préparatifs pour l'expédition qu'il méditoit, il y avoit de grands mouvements à la Cour de Constantinople. Borile & Germain, Esclavons d'origine, qui avoient toute la confiance de l'Empereur, ne purent souffrir le grand crédit des Comnenes, & résolurent de les perdre. Dans la crainte qu'ils ne montassent sur le thrône, ils engagerent Botoniate à désigner pour

(1) Voyez le deuxieme Volume de cette Introduction. Hist. de Naples, p. 95. & suiv.

son

Constantinople.

son successeur Sinadene son parent. L'Impératrice Marie, femme de Michel Parapinace, vit avec chagrin l'élévation de Sinadene, & elle auroit souhaité que Constautin Ducas son fils eût été nommé à sa place. Elle fit part de ses peines aux deux Comnenes, qui lui étoient fort attachés. Alexis eut assez de courage pour représenter à Botoniate que Constantin Ducas ayant des droits à l'Empire, il ne devoit pas l'en exclure. Cette démarche hardie fournit à Borile & à Germain une nouvelle occasion de rendre les Comnenes suspects à l'Empereur. Il fut convenu qu'on les attireroit dans le palais, & qu'ils auroient les yeux crevés.

Isaac & Alexis informés du complot sortirent secrettement de Constantinople, & allerent trouver Pauctien qui commandoit un Corps de troupes près de Chioti sur la frontiere de Thrace. Pacurien leur conseilla de prendre les armes sans différer, & leur promit son secours. On ne sçavoit encore lequel des deux on devoit choisir, lorsqu'Isaac, qui étoit l'aîné, chaussa lui-même à Alexis les brodequins de pourpre que les seuls Empereurs avoient droit de porter. Nicéphore de Melyssene, informé de cette révolution, fit proposer aux Comnenes de partager l'Empire. Il demandoit les Provinces d'Asie, & cedoit celles d'Occident. Alexis lui fit réponse qu'il rejettoit sa proposition, & qu'il ne pouvoit lui accorder que le titre de César avec la ville de Thessalonique. Le nouvel Empereur se rendit cependant aux environs de Constantinople, & il auroit souhaité entrer dans la ville par capitulation, de peur que le soldat ne commît quelque désordre. Mais comme il vit qu'il n'étoit pas possible de s'en mettre en possession que par la force, il gagna un Officier qui commandoit un poste avancé, & s'introduisit dans la ville par cet endroit, le premier Avril 1081. Son armée composée de diverses Nations, se répandit aussitôt dans les différents quartiers de la ville pour la piller. Il y eut cependant peu de sang répandu, parce que les habitants ne songerent point à se défendre. Si Botoniate eût profité de ce moment où les troupes étoient dispersées, il auroit pû facilement chasser son ennemi de la ville. Ce Prince, qui commençoit à être âgé, n'étoit plus capable de fermeté, & il se contenta de faire quelques propositions d'accommodement. Il promettoit d'adopter Alexis, & de lui abandonner entierement l'administration des affaires; il demandoit seulement qu'on lui laissât le nom d'Empereur avec les ornements Impériaux, & qu'on ne le fît point sortir du palais. Alexis étoit porté à lui accorder ce qu'il demandoit, mais ses partisans le forcerent à rejetter les demandes de Botoniate. Ce Prince fut obligé d'abdiquer, & de prendre l'habit monastique. Il mourut peu de temps après cette révolution. Il avoit été marié trois fois, mais on ignore s'il avoit eu des enfants.

Alexis Comnene. 1081.

Alexis, maître de Constantinople, arrêta aussitôt qu'il put la licence du soldat, & se fit couronner Empereur par le Patriarche Cosmas. Pour tenir la parole qu'il avoit donné à Nicéphore de Melyssene son beau-frere, il le fit César; mais il arrangea les choses de façon qu'Isaac Comnene son frere eut toujours le second rang. Il créa pour cet effet en faveur d'Isaac, une nouvelle dignité sous le nom de *Sebastocrator*, qui devoit être la seconde de l'Empire. Il en institua en même temps quelques autres telles que celles de *Protosebaste*, pour Michel Taronite qui avoit épousé Marie Comnene

CONSTANTI-NOPLE.

sa sœur, & de *Panhyperſébaſte*, titre plus éminent qu'il lui donna ensuite.

Cependant l'Empire étoit dans une fâcheuse situation. Les Turcs (1) ravageoient l'Orient, & Robert Guiscard se disposoit à déthrôner Alexis. Ce Prince étoit alors sans troupes & sans argent. Soliman, Prince des Turcs & maître de Nicée, faisoit des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Alexis ne pouvant supporter plus long-temps la hardiesse de ses ennemis, rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, surprit les Turcs pendant la nuit, & les tailla en pieces. Ces premiers succès ranimerent le courage des Grecs, & ils vinrent bientôt à bout de chasser les Barbares du Bosphore, de la Bithynie, de la Thinée & des environs de Nicomédie. Le Sultan allarmé par ces pertes demanda la paix, & Alexis consentit facilement à la lui accorder. On convint que le fleuve Dracon ou Sangare serviroit de bornes aux deux Empires, & que les Turcs n'entreroient plus en Bithynie.

Les affaires d'Occident causoient à Alexis de serieuses inquiétudes. Il chercha à mettre dans son parti différents Souverains de l'Europe, pour les engager à faire quelque diversion en sa faveur. Il ne reçut cependant de secours réels que de la part des Vénitiens, qui armerent une flotte considerable. Il obtint aussi un Corps de troupes Turques que le Sultan lui envoya. Alexis se trouvant à la tête d'une armée de soixante & dix mille hommes, marcha au secours de Durazzo, que Robert Guiscard pressoit vivement. Si l'Empereur eût voulu temporiser, il seroit venu à bout de détruire l'armée de son ennemi. Elle commençoit à manquer de vivres, & la flotte de Robert dispersée par celle des Vénitiens, ne pouvoit plus tenir la mer. Les vieux Officiers conseilloient à Alexis de ne point hasarder le combat, mais ce Prince craignant qu'on ne l'accusât de lâcheté, se laissa entraîner par l'avis des jeunes gens, & présenta la bataille. Les ennemis, qui la desiroient avec ardeur pour sortir de l'embarras où ils étoient, se battirent en héros, & remporterent une victoire complette. La prise de Durazzo fut la suite de ce grand avantage.

Alexis manquant d'argent pour soutenir la guerre, enleva les vases d'or des Eglises, & promit de les rendre à la paix. L'Evêque de Chalcédoine témoigna en cette occasion un zele indiscret qui approchoit de la rébellion; mais il fut puni par l'exil & la déposition. Cependant différentes circonstances rappellerent Robert Guiscard en Italie, & il fut obligé de confier le soin de la guerre à Boëmond son fils. Ce jeune Prince battit deux fois les
1083. Impériaux, se rendit maître d'Achride, & mit le siége devant Larisse. Cette place, qui s'étoit défendue pendant six mois, étoit réduite aux dernieres extrémités, lorsque l'Empereur entreprit de la secourir. Il usa de stratagême, & dressa une embuscade dans laquelle les ennemis donnerent. Pendant qu'ils poursuivoient les Impériaux qui avoient pris la fuite à dessein, l'Empereur se rendit maître de leur camp, & fondit sur eux à l'improviste. Ce succès obligea Boëmond de lever le siége, & la désertion s'étant mise dans ses troupes, parce qu'elles n'étoient pas payées, il fut contraint de retourner en Italie.

1084. Robert rassembla promptement une nouvelle armée, & l'envoya sous la

(1) Il s'agit ici des Seljoucides d'Iconium. Je parlerai de ces Turcs dans un des articles suivants.

conduite de ses fils Guy & Roger. Les Normans ouvrirent la campagne par la prise d'Aulone & de Butrote. L'Empereur eut encore recours aux Vénitiens, qui équiperent une nombreuse flotte, avec laquelle ils battirent deux fois celle de Robert. Trop enflés de leurs succès, ils renvoyerent une partie de leurs vaisseaux, mais ils eurent bientôt lieu de se repentir d'avoir trop méprisé leurs ennemis. Robert Guiscard, qui avoit joint son armée, ne fut pas plutôt informé de la faute que les Vénitiens avoient faite, qu'il hasarda une troisieme bataille. Elle lui fut favorable, & il remporta sur eux un avantage des plus considerables. Le Duc de la Pouille se déshonora par la maniere inhumaine avec laquelle il traita les prisonniers, auxquels il fit crever les yeux, couper le nez, les pieds ou les mains. La République de Venise ne tarda pas à remettre en mer une nouvelle flotte. Elle attaqua celle du Duc de la Pouille, & la ruina entierement. L'Empereur, pour reconnoître les services que cette République lui avoit rendus, donna au Doge le titre de Protosebaste, avec une pension considerable, & déclara que tous les Vénitiens pourroient commercer dans toute l'étendue de l'Empire sans payer aucun droit de douane. Robert, qui ne se laissoit point accabler par les revers, étoit occupé des moyens de se venger, lorsqu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le mit au tombeau. Les Normans se retirerent alors en Italie, & l'Empereur rentra en possession de Durazzo. Constantinople.

L'Empereur délivré d'une guerre si dangereuse, retomba bientôt dans de nouveaux embarras. Le Gouverneur d'Antioche se révolta, & cette ville tomba au pouvoir des Turcs. Les Tartares d'un autre côté faisoient des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Tzacas, Turc de nation, avoit armé une flotte, & s'étoit rendu maître de Clazomene, de Phocée, de la plus grande partie de l'isle de Mythilene & de Chio. Ce corsaire, après avoir battu l'armée navale de l'Empire, avoit pris le titre de Roi, & avoit déclaré Smirne la capitale de ses nouveaux Etats. Alexis, pour se délivrer d'un ennemi aussi incommode, persuada au Sultan d'Iconium que la puissance de Tzacas étoit autant à craindre pour lui que pour l'Empire. Le Sultan frappé de ces représentations, invita Tzacas à se rendre à sa Cour, & l'ayant enyvré, il le tua de sa propre main. La mort de ce pirate procura pour quelque temps la tranquillité aux côtes de l'Asie & de la Grece. 1085.

L'Empire se vit bientôt attaqué de toutes parts, en Asie par les Musulmans, & en Europe par les Tartares & les Comanes. Alexis hors d'état de faire tête à tant d'ennemis, implora le secours des Princes d'Occident, & exagera la triste situation où il se trouvoit réduit. Les Ambassadeurs qu'il envoya à Urbain II. assisterent au Concile de Plaisance, qui se tint le premier jour de Mars 1095. Ils inviterent le Pape & les Peres du Concile à donner à l'Empereur de puissants secours contre les Barbares, qui menaçoient Constantinople. Le Pape appuya la demande des Ministres d'Alexis, & on promit de lui fournir les moyens de se délivrer de ses ennemis. On songeoit alors à passer en Asie pour chasser les Musulmans de la Terre sainte, & la premiere Croisade avoit déjà été publiée (1). Le Pape profita de la circonstance où l'Empereur se trouvoit pour lui demander le passage sur ses terres.

(1) Je donnerai dans un des articles suivants l'histoire des Croisades.

CONSTANTINOPLE. Alexis ne put apprendre sans frémir que trois cens mille hommes aussi braves que mal disciplinés, se disposoient à entrer dans ses Etats. Il redoutoit surtout l'arrivée de Boëmond qui étoit du nombre des Croisés, & il appréhendoit que ce Prince ne profitât de cette occasion pour s'emparer du thrône de Constantinople. Alexis, pour ne point donner de sujets de se plaindre de lui, ordonna qu'on fourniroit des vivres aux Croisés pour leur argent; mais ceux-ci se croyant en pays ennemis, commirent toutes sortes de désordres. L'Empereur indigné d'une telle conduite, employa divers moyens pour s'en débarrasser. Il eut quelques démêlés avec Godefroi de Bouillon, mais il se fit entre eux un accommodement, & l'Empereur adopta ce Seigneur par les armes suivant l'usage. Je parlerai ailleurs de toutes ces choses. Boëmond se seroit rendu maître de l'Empire d'Occident, si Godefroi de Bouillon ne l'eût détourné de ce dessein. Le Prince Normau se reconcilia ensuite sincerement avec l'Empereur auquel il fit hommage, ainsi que les autres Princes Croisés, à la réserve du Comte de Toulouse. Il y eut un traité entre Alexis & les Croisés. Ces derniers promirent de remettre à l'Empereur toutes les places de l'Empire qu'ils enleveroient aux Mahometans, ou de les tenir de lui en qualité de vassaux, comme ayant été démembrées de l'Empire. Alexis de son côté promit de joindre ses forces à celles des Croisés, & de leur fournir des vivres jusqu'à ce qu'ils eussent conquis Jérusalem. Ce traité fut violé de part & d'autre, & occasionna de grands differends entre l'Empereur & les Croisés, qui refuserent de remettre entre les mains de ce Prince les villes qu'ils avoient prises. Alexis de son côté ne voulut point seconder les efforts des Croisés, ni leur fournir des vivres. Il employa ses troupes à faire des conquêtes à son avantage, & enleva même aux Croisés Laodicée dont ils s'étoient emparés.

Boëmond en fut tellement irrité qu'il prit la résolution de faire la guerre à l'Empereur. Il publia qu'Alexis étoit d'intelligence avec les Turcs, & qu'il leur donnoit des avis contraires aux intérêts des Chrétiens. L'Empereur écrivit à plusieurs Souverains de l'Europe pour répondre aux accusations de Boëmond, & fit valoir les soins qu'il s'étoit donnés pour retirer trois cents François des mains du Sultan de Babylone. Boëmond ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour l'expédition qu'il méditoit, aborda sur les terres de l'Empire avec une armée considerable. Il commença les hostilités par le siége de Durazzo, & pour ôter à ses troupes toute espérance de se sauver, il fit brûler ses vaisseaux. Cette conduite lui devint bientôt funeste; car ne pouvant d'un côté recevoir des munitions de bouche par mer, & son armée se trouvant de l'autre comme assiégée par celle de l'Empereur qui étoit venu au secours de la place, il ne tarda pas à se voir dans une fâcheuse situation. Il croyoit d'ailleurs que ses principaux Officiers étoient d'intelligence avec Alexis, & cette idée étoit la suite d'un stratagême de l'Empereur. Ce Prince, qui redoutoit la valeur des Normans, n'avoit osé risquer une bataille, & il avoit pris le parti de brouiller Boëmond avec ses principaux Officiers généraux. Il eut soin que le Prince d'Italie fit arrêter un courrier qu'il envoyoit à ces Officiers pour leur remettre des lettres, dans lesquelles il les remercioit des bons avis qu'ils lui donnoient. L'Empereur les assuroit en même temps de sa reconnoissance, & leur promettoit sa protection.

1107.

Boëmond, au lieu d'examiner cette affaire, se contenta de faire observer la conduite de ces Officiers. Enfin pour comble d'infortune les maladies contagieuses, suite de la famine, lui enleverent une grande partie de ses troupes. CONSTANTINOPLE.

Boëmond réduit à cette extrémité, demanda à entrer en accommodement. L'Empereur lui fit sçavoir qu'il pouvoit se rendre auprès de lui sans aucun danger, & il l'assura que de quelque maniere que les choses tournassent, il seroit toujours libre de se retirer lorsqu'il le jugeroit à propos. Boëmond, après avoir reçu des ôtages, alla trouver Alexis, qui exigea de lui pour premieres conditions de paix, qu'il se regardât comme vassal de l'Empereur, & qu'il lui fît remettre la ville d'Antioche. Boëmond ne pouvoit se résoudre à une telle soumission, mais il se laissa enfin gagner par Nicéphore Brienne mari de la célebre Anne Comnene, fille de l'Empereur. » Par le traité de » paix qui fut conclu entre Alexis & Boëmond, ce dernier s'engagea à être » homme-lige de l'Empereur & de Jean son fils; à faire la guerre à leurs » ennemis, Chrétiens ou Musulmans; à servir en personne, s'il n'étoit pas » engagé dans une guerre contre les Turcs, ou s'il n'étoit pas malade; & » dans ces deux cas, il promettoit de lui envoyer un Corps de ses meil- » leures troupes; à faire jurer fidélité à l'Empereur par ses propres vas- » saux, de sorte qu'ils seroient dispensés du serment de fidélité qu'ils lui » avoient fait, si lui-même manquoit à ses serments; à ne retenir au- » cune des anciennes Provinces de l'Empire, excepté celles qui lui seroient » cedées par l'Empereur; à regarder les acquisitions ou conquêtes qu'il » feroit des pays qui n'auroient jamais été soumis à l'Empire, comme des » donations de l'Empereur; à faire la guerre même à Tancrede son neveu, » s'il refusoit de rendre les villes qu'il avoit usurpées sur l'Empire; à ne » recevoir les Barbares qui se soumettroient à lui qu'au nom de l'Empire; » à ne prendre possession de leur pays qu'en cette qualité. « Les villes qu'Alexis accordoit à Boëmond par ce traité étoient Antioche, Larisse, presque toutes celles de la Syrie, à l'exception de Tarse, d'Adane, de Mopsueste & de Laodicée, en échange desquelles l'Empereur lui cedoit des pays aux environs de l'Euphrate & d'Alep. Quelques-unes de ces villes devoient rentrer dans le domaine de l'Empire après la mort de Boëmond, mais le Duché d'Antioche devoit retourner de droit au successeur de Boëmond, après qu'il auroit fait serment de fidélité. L'Empereur s'engagea à donner par an deux cents livres d'or à Boëmond, qui jura d'exécuter tous les articles par la passion du Sauveur, par sa croix, par l'Evangile, par la couronne d'épines, par les cloux & par la lance de la passion. Cette paix fut signée au mois de Septembre. Aussitôt qu'elle fut conclue, l'Empereur donna à Boëmond la dignité de Sébaste. Le Prince Norman, après être resté quelque temps à la Cour d'Alexis, retourna en Italie, où il finit bientôt ses jours. 1108.

L'Empereur eut alors de grandes discussions avec Tancrede son neveu. Alexis prétendoit qu'Antioche devoit lui revenir de droit; mais Tancrede, tuteur de Boëmond II. soutenoit que cette ville appartenoit à ce Prince en qualité d'héritier de son pere, & il déclara que son intention étoit de garder Antioche. L'Empereur irrité de cette résolution assembla un grand Conseil avant que de prendre aucun parti. On y décida qu'on ne feroit point la guerre à Tancrede sans en prévenir Baudoin, Roi de Jérusalem, & les autres Princes

CONSTANTINOPLE. & Seigneurs Européens établis en Asie; qu'on leur feroit voir la justice des droits de l'Empire, & qu'on leur proposeroit de faire alliance avec eux. En conséquence de cet avis l'Empereur envoya ses Ministres au Roi de Jérusalem & au Comte de Tripoli, avec de grosses sommes d'argent; mais cette démarche n'eut aucun succès, & Antioche resta toujours à Boëmond II.

Le regne d'Alexis, qui avoit toujours été troublé, ne fut pas plus tranquille sur la fin. La vie de ce Prince fut continuellement exposée à la scélératesse de quelques mécontents, & l'impunité de leur crime encouragea ceux qui ne peuvent être retenus que par la crainte des supplices.

La derniere guerre qu'Alexis eut à soutenir fut contre Saisan, Sultan d'Iconium.
1116. Il remporta de si grands avantages contre les Turcs, qu'ils furent obligés de demander la paix. Alexis mourut deux ans après d'une maladie de langueur. Cet évenement arriva le 15 Août 1118. qui étoit la soixante & dixieme année de l'âge de ce Prince, & la trente-huitieme de son regne. Alexis fut marié deux fois. Il épousa en premieres noces la fille d'Argyre, de la même maison que l'Empereur Romain Argyre. Après la mort de cette Princesse, dont il n'eut point d'enfants, il épousa Irene Ducas, petite niece de l'Empereur Constantin Ducas. Elle fut mere de trois Princes & de quatre Princesses. Ses fils furent Jean Comnene qui succeda à son pere, Andronic Comnene tué dans une bataille contre les Turcs, & Isaac Comnene, dont les Empereurs de Trébisonde ont tiré leur origine. Les Princesses étoient Anne, Marie, Eudocie & Théodora. Anne épousa Nicéphore Brienne, & ils sont tous deux connus par leurs ouvrages.

JEAN COMNENE. Alexis n'étoit pas encore expiré qu'il y eut des troubles dans le palais, au sujet de sa succession. Jean Comnene son fils aîné s'étant apperçu que
1118. l'Impératrice sa mere avoit dessein d'élever sur le thrône Impérial Anne sa sœur & Nicéphore Brienne, mari de cette Princesse, se hâta de prévenir les mauvaises intentions de l'Impératrice. Sous prétexte d'embrasser son pere mourant, il lui ôta son anneau qui lui servoit de cachet. Aussitôt qu'il en fut possesseur, il voulut entrer dans le grand palais, mais les Gardes s'y opposerent de tout leur pouvoir, quoique le Prince leur montrât l'anneau de l'Empereur, & leur déclarât que ce Prince étoit mort. Irrité de cette opposition, il fit enfoncer les portes du palais; dès qu'il en fut maître, il se fit proclamer Empereur. L'Impératrice à cette nouvelle voulut engager Nicéphore Brienne à se revêtir de la pourpre, mais il n'osa se prêter aux intentions de cette Princesse. Indignée de ne pouvoir mettre la couronne sur la tête de sa fille, elle entra comme une furieuse dans l'appartement d'Alexis qui respiroit encore, & lui demanda la punition de son fils qui s'étoit déjà fait reconnoître Empereur. Alexis, qui n'approuvoit pas la haine de sa femme pour son fils, ne fit d'abord aucune réponse; mais importuné par les instances de l'Impératrice, il la regarda d'un œil sévere, & lui fit des reproches de ce qu'elle venoit le troubler dans un temps où il devoit être occupé de choses plus sérieuses. L'Impératrice jugeant par cette réponse qu'il approuvoit la conduite de son fils, ne garda plus aucune mesure, & lui dit des paroles les plus outrageantes.

Jean Comnene, surnommé Calo-Jean à cause de sa beauté, avoit été associé à l'Empire dès l'an 1092. Malgré cette prérogative, il fut obligé

d'employer toutes sortes des moyens pour rendre inutiles les intrigues de sa mere. Cette Princesse environ un an après la mort de son mari, forma encore une conjuration pour mettre Nicéphore Brienne sur le thrône. Le complot auroit été exécuté sans l'irrésolution de Nicéphore.

Cependant les Turcs d'Iconium violant le traité qu'ils avoient fait avec Alexis, firent des courses dans la Phrygie, ravagerent les environs du fleuve Méandre, & s'emparerent de la ville de Laodicée. L'Empereur, informé de ces irruptions, marcha contre les Barbares, & les fit bientôt repentir de leur mauvaise foi. 1119. Il les battit, reprit Laodicée, & plusieurs autres villes de la Pamphilie. Vainqueur des Turcs, il alla à la rencontre des Patzinaces, qui, après avoir traversé le Danube, avoient formé le dessein de s'établir sur les terres de l'Empire. L'Empereur les tailla en pieces, & fit prisonniers tous ceux qui s'étoient échappés du combat. En mémoire d'une victoire si célebre, il institua une fête qui fut appellée la fête des Patzinaces. Jean n'eut pas de moindres avantages contre les Triballes, appellés Serviens dès ce temps-là, & les Hongrois qui avoient déclaré la guerre à l'Empire. Les grands avantages qu'il remporta sur eux, les forcerent à demander la paix, qui ne fut accordée qu'à des conditions avantageuses à l'Empire.

Aussitôt que l'Empereur eut, par la valeur de ses exploits, rendu le calme aux Provinces de l'Empire, il passa en Orient pour arrêter les progrès des Sarrasins. Il reprit sur eux Castamone; mais à peine fut-il de retour à Constantinople qu'il perdit cette place. Il s'en rendit maître de nouveau, & elle passa encore au pouvoir des Mahométans, qui profitoient de l'absence de l'Empereur pour lui enlever les conquêtes qu'il avoit faites sur eux. La possession d'Antioche étoit cependant ce qui occupoit le plus Jean Comnene. Les principaux de cette ville qui redoutoient l'Empereur, lui en offrirent la principauté pour le Prince Manuel, le dernier de ses fils, à condition qu'il épouseroit Constance, fille & héritiere de Boëmond II. mort en 1130. L'Empereur rejetta toute proposition, & alla quelque temps après mettre le siége devant Antioche. Raimond, fils de Guillaume IX. Duc d'Aquitaine, s'étoit cependant marié avec Constance, que Jean Comnene avoit refusée pour sa bru. Ce Prince, devenu maître d'Antioche par ce mariage, promit de reconnoître l'Empereur en qualité de Seigneur Suzerain d'Antioche, pourvu que ce Monarque lui en laissât la souveraineté. Jean Comnene persuadé que la nécessité obligeoit Raimond à proposer cet accommodement, ne voulut rien écouter, & continua le siége. Le Prince d'Antioche prit alors une ferme résolution de périr plutôt que de ceder la souveraineté de cette ville. On représenta à l'Empereur qu'il avoit eu tort de ne se point rendre aux propositions de Raimond. Jean Comnene profita de l'avis de son Conseil, & la paix fut conclue aux conditions que Raimond feroit hommage-lige à l'Empereur; que ce Prince entreroit dans Antioche toutes les fois qu'il jugeroit à propos; qu'il y auroit toujours un Vicaire ou un Préfet pour veiller aux intérêts de l'Empereur; que ce Prince porteroit le titre de Duc d'Antioche, & que cette ville seroit restituée à l'Empire, aussitôt que Jean Comnene auroit cedé à Raimond Alep, Césarée & Emese. Après la signature de ce traité, Raimond fit hommage à l'Empereur, reçut l'investiture des trois villes nommées ci-dessus, & Jean Comnene promit de les lui remettre l'année suivante.

CONSTANTINOPLE.

Malgré ce traité Jean Comnene cherchoit à se rendre maitre d'Antioche, mais les habitants de cette ville lui firent connoître qu'ils ne vouloient point changer de Souverain, & ils obligerent même l'Empereur à ne rester que peu de jours dans la ville. Ce Prince irrité de la résolution des habitants d'Antioche, fit piller les fauxbourgs de cette ville, & couper tous les arbres fruitiers qui étoient aux environs. Il passa cet hyver en Cilicie, & y mourut de la blessure d'une fleche empoisonnée qui étoit tombée de son carquois sur sa main. Lorsqu'il sentit que sa fin approchoit, il déclara aux principaux Officiers de son armée qu'ils devoient regarder comme leur Empereur, Manuel le second de ses fils qui étoit plus capable d'occuper le thrône qu'Isaac son fils aîné. Il lui ceignit le diadême, & le fit revêtir en sa présence de la robe de pourpre. Tout le monde applaudit à ce choix & Manuel fut proclamé Empereur. Jean Comnene expira peu de temps après cette cérémonie, le 8 d'Avril 1143 dans la vingt-cinquieme année de son regne. Les Auteurs Grecs & Latins font un grand éloge de ce Prince. Il ne laissa que deux fils, Isaac & Manuel : Alexis & Andronic étoient morts avant lui.

MANUEL COMNENE. 1143.

Manuel craignant que son frere Isaac qui étoit resté à Constantinople, ne songeât à s'emparer du thrône, envoya deux Officiers pour faire arrêter ce Prince & engager le peuple à approuver le choix du dernier Empereur. Il se rendit ensuite en grande diligence dans la capitale où tout le monde étoit disposé à le recevoir. Aussitôt qu'il eut été proclamé Empereur, il rendit la liberté à son frere, qui parut se reconcilier sincerement avec lui. Manuel se croyant solidement affermi sur le thrône, voulut se venger de Raimond qui l'avoit forcé de s'éloigner du territoire d'Antioche. Il arma contre ce Prince par terre & par mer, & cette expédition eut un succès si prompt que Raimond fut obligé d'entrer en accommodement. Manuel lui accorda la paix à condition qu'il lui feroit hommage-lige sur le tombeau de l'Empereur Jean Comnene.

Manuel ne s'étoit hâté de terminer cette querelle que parce qu'il redoutoir l'arrivée des Latins (1) qui s'étoient Croisés de nouveau pour l'Orient. Il n'ignoroit pas les désordres qu'ils avoient commis dans l'Empire, & il prévoyoit que cette multitude de gens indisciplinés feroit les mêmes ravages dans ses Etats. Il crut donc qu'il étoit de son intérêt de se tenir armé pour faire respecter l'Empire. L'Empereur Conrad III, & Louis VII. Roi de France conduisoient cette seconde croisade. Manuel après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour se mettre à l'abri de quelqu'entreprise, donna ordre que les Croisés trouvassent des vivres par-tout où ils passeroient. Tout fut assez tranquille jusqu'à l'arrivée des Allemans à Philippopoli; & alors il y eut quelques petits combats entre les Grecs & les Allemans, parce que ces derniers s'étoient écartés pour piller. Le calme fut bientôt rétabli, mais il ne fut pas de longue durée, par la faute des Croisés, si on doit ajoûter foi aux Historiens de l'Empire. La violence avec laquelle les Allemans exigeoient des vivres, & la maniere dont ils traitoient ceux qui leur en apportoient, furent cause qu'on refusa de leur en fournir.

(1) C'est ainsi qu'on nomma en général tous les Croisés, parce que les premiers qui prirent la croix étoient Italiens : on les nommoit aussi les Francs.

Les

Les habitants des villes fermerent leurs portes, & ce n'étoit que par le moyen des panniers qu'on glissoit avec une corde le long des murailles, qu'on délivroit des provisions aux Croisés. Ces derniers étoient obligés de donner d'abord leur argent, & souvent on leur fournissoit de mauvaises marchandises. On ne peut dissimuler que les Empereurs de Constantinople n'ayent fait beaucoup de maux aux Croisés, mais on sent en même temps qu'il étoit de la politique d'un Prince d'éloigner de ses Etats de si nombreuses armées, & de dégouter les Princes Chrétiens d'aller si loin chercher un ennemi qui ne songeoit nullement à eux. Louis VII. eut aussi quelques difficultés avec l'Empereur, mais ils se réconcilierent dans une entrevue qu'ils eurent ensemble à Constantinople. Manuel qui souhaitoit avec ardeur être débarrassé des François, publia une fausse nouvelle qui précipita leur départ. Il fit courir le bruit que les Allemans avoient battu les Turcs & qu'ils étoient maîtres d'Iconium. Chacun voulut avoir part aux dépouilles des Turcs & le Roi fut obligé de se rendre à l'empressement de ses troupes. Le Conseil de ce Monarque étoit d'avis qu'il s'emparât de Constantinople, mais il refusa de porter les armes contre des Chrétiens. Manuel informé que les François se disposoient à partir leur fournit le plus grand nombre de vaisseaux qu'il fut possible pour qu'ils passassent le détroit. Lorsqu'ils furent en Asie, ils manquerent bientôt de vivres, & il fallut avoir recours à l'Empereur. Ce Prince exigea auparavant que les Seigneurs Croisés lui fissent hommage. On ne put se dispenser de le satisfaire sur cet article, afin de sortir de l'embarras où l'on se trouvoit. Cette croisade fut malheureuse pour les François & les Allemans.

CONSTANTINOPLE.

Cependant l'Empereur étoit en guerre avec Roger Roi de Sicile. Manuel qui avoit désiré contracter une alliance intime avec ce Prince, étoit résolu de donner une de ses filles au fils du Roi de Sicile. Le Plénipotentiaire de l'Empereur, au rapport de Cinnamus auteur contemporain, consentit qu'on insérât dans le traité qu'à l'avenir l'Empereur & le Roi de Sicile seroient traités avec les mêmes distinctions. Manuel désapprouva son Ministre, & la guerre fut allumée entre l'Empire & la Sicile. George le plus grand homme de mer de son siécle, & Amiral de Roger, s'empara de Corfou, de Corinthe, de Thebes & d'Athenes, & transporta en Sicile les ouvriers en soye qu'il trouva dans ces Places. L'Empereur reprit Corfou, & donna ordre à ses troupes de faire une descente dans la Sicile, mais une violente tempête s'opposa à l'exécution de ce dessein.

Roger étant mort en 1154. Guillaume son fils demanda à entrer en accommodement avec l'Empereur. Manuel refusa d'écouter aucune proposition, & déclara qu'il ne mettroit bas les armes que lorsqu'il seroit maître de la Sicile. Son armée remporta d'abord de grands avantages, mais elle fut enfin battue, & cette défaite occasionna la paix si l'on en croit quelques Historiens. Ducas qui commandoit l'armée Impériale avoit fait entendre au Roi de Sicile que l'Empereur abandonneroit volontiers ses prétentions sur l'Italie, pour obtenir la paix. Cinnamus prétend que Manuel désavoua Ducas, & qu'il écrivit à Guillaume pour lui faire sçavoir qu'il étoit dans l'intention de continuer la guerre jusqu'à ce qu'il eût réduit la Sicile sous sa puissance. Cette lettre effraya tellement Guillaume qu'il fit les premieres

CONSTANTINOPLE.

démarches pour la paix. On convint d'une treve de trente ans, & Cinnamus assure qu'une des conditions de ce traité fut que Guillaume donneroit un corps de troupes à l'Empereur toutes les fois qu'il auroit guerre en Occident. Les Historiens Latins prétendent que ce fut Manuel qui demanda le premier la paix. Cependant l'Empereur se vengeoit des Dalmates qui avoient fait des courses sur les terres de l'Empire, & des Hongrois qui avoient donné du secours aux premiers. La rapidité de ses succès força les uns & les autres à recourir à sa clemence. Content d'avoir humilié ses ennemis, il leur accorda la paix.

Manuel n'eut pas de moindres avantages dans les autres guerres qu'il fut obligé d'entreprendre. Il se vit contraint de marcher contre Renaud de Châtillon, maître de la Principauté d'Antioche depuis la mort de Raimond, qui avoit commis des actes d'hostilité contre l'Empire. Manuel étant entré en Asie, défit une armée de Sarrasins qu'il rencontra dans la Phrygie, soumit la Cilicie que Toros Prince d'Arménie avoit fait révolter, & s'approcha ensuite d'Antioche. Renaud se trouva alors dans la nécessité de s'humilier devant un Prince qu'il avoit mal-à-propos offensé. Il se rendit au camp de l'Empereur la tête découverte, les bras & les pieds nuds, la corde au col, & une épée à la main. Il étoit accompagné de plusieurs Moines, qui avoient aussi la tête & les pieds nuds. Ils se prosternerent tous aux pieds de l'Empereur qui étoit assis sur son thrône. Manuel se laissa toucher & consentit à la conclusion d'un traité. Il y fut dit, entre autres articles, que Renaud seroit engagé à fournir des troupes à l'Empire toutes les fois qu'il en seroit requis, & qu'à l'avenir le Patriarche d'Antioche seroit toujours choisi dans le Clergé de Constantinople. Ces deux articles firent beaucoup de peine aux habitants d'Antioche. L'Empereur après la conclusion du traité fit une entrée solemnelle dans cette ville, & pendant huit jours qu'il y resta, la justice fut rendue en son nom.

Il sortit d'Antioche pour aller attaquer Noradin Sultan d'Alep, mais ce Prince redoutant la valeur de l'Empereur, se hâta de demander la paix. Manuel y consentit aux conditions que Noradin rendroit la liberté à Bertrand fils naturel du Comte de S. Gilles, à Bernard du Tremblai Grand-Maître du Temple, & à près de six mille prisonniers tant François qu'Allemans, & qu'il accompagneroit l'Empereur dans les guerres qu'il auroit en Asie. Manuel retourna triomphant dans sa capitale. Il accorda encore quelque temps après la paix à Masut Sultan d'Iconium, qui la lui avoit fait demander humblement.

La valeur de Manuel, & les succès qui avoient couronné ses entreprises n'empêcherent pas Etienne II. Roi de Hongrie de déclarer la guerre à l'Empire. Il avoit commencé les hostilités par la prise de Sirmic & de Zeugmine. Manuel fâché d'avoir perdu cette derniere place, alla en personne mettre le siége devant Zeugmine & l'emporta d'assaut. Etienne effrayé de ce succès offrit la Dalmatie pour obtenir la paix. Cette Province avoit alors cinquante-sept villes. Etienne ne put se tenir long-temps tranquille, & il recommença bientôt la guerre; mais il fut encore battu & obligé de se soumettre à la loi du vainqueur. Manuel étoit en même temps occupé à réprimer les entreprises d'Etienne Néeman prince de Servie, qui avoit formé

le projet de s'emparer de la Croatie. Nééman effrayé de l'approche des troupes Impériales s'étoit d'abord retiré dans les endroits les plus inaccessibles du pays, mais il vint ensuite se soumettre à l'Empereur.

Les dernieres expéditions de ce Prince ne furent pas si heureuses, & la fortune sembla se lasser de lui être favorable. Manuel animé par ses premiers succès entreprit de conquerir l'Egypte, avec Amauri Roi de Jérusalem. Ces deux Princes devoient partager entr'eux ce pays, lorsqu'ils s'en feroient rendus maîtres. Un si beau projet ne put avoir son exécution par la faute d'Amauri qui ne remplit point ses engagements, si l'on en croit les Historiens Grecs. Les Latins au contraire accusent Manuel d'avoir laissé manquer d'argent à l'armée combinée. L'Empereur ne termina pas plus heureusement la guerre qu'il fit au Sultan d'Iconium. Ils étoient convenus par un traité fait à Constantinople que le Sultan rendroit à l'Empire toutes les villes dont il s'empareroit. Gangres & Ancyre étoient tombées depuis ce temps au pouvoir du Sultan, & il les avoit gardées. Manuel déterminé à se venger de cette infraction au traité, se mit à la tête de ses troupes, & marcha contre le Sultan. Celui-ci qui n'étoit pas en état de résister, envoya à l'Empereur des Députés pour l'assurer qu'il observeroit dans la suite ce qui étoit convenu entr'eux. Se repentant presque aussitôt de cette démarche, il prit les armes, & se prépara à soutenir la guerre. Manuel irrité de cette conduite prit la résolution d'aller mettre le siége devant Iconium. Le Sultan pour se délivrer du péril qui le menaçoit, offrit alors de se soumettre à toutes les conditions qu'on voudroit lui imposer. Manuel fut inflexible, & s'avança vers Iconium. Il étoit si assuré de la foiblesse de son ennemi qu'il marcha sans aucune précaution. Cette imprudence fut cause de la perte de son armée, & pensa lui couter la liberté. Le Sultan instruit de la trop grande confiance des Impériaux, les attaqua à l'improviste & les tailla en piéces. Après cet avantage il proposa lui-même la paix & elle fut acceptée aux conditions que l'Empereur détruiroit les Forts de Dorilée & de Sublée qu'il venoit de faire réparer. Manuel fit effectivement abattre Sublée, mais il refusa de faire raser Dorilée. Ce manque de foi ralluma la guerre qui fut cependant enfin terminée à l'avantage de l'Empire.

La santé de Manuel se trouva alterée par tant de fatigues & ce Prince mourut d'une maladie de langueur au mois de Septembre 1180 dans la trente-huitieme année de son regne. Les Astrologues lui avoient promis qu'il releveroit de cette maladie, qu'il vivroit encore quatorze ans; & qu'il feroit de grandes conquêtes. Lorsqu'il vit que le fatal moment approchoit, il déclara par écrit qu'il reconnoissoit la fausseté de l'Astrologie judiciaire, & que ceux qui la professent ne sont que des Charlatans qui abusent des esprits foibles. Guillaume de Tyr fait le plus grand éloge de ce Prince. On lui reproche d'avoir commis une grande faute contre la bonne politique, ce fut d'abolir la marine destinée pour le secours des Isles, parce qu'elle coutoit trop à entretenir. Les Corsaires n'étant plus retenus par la crainte de la flotte, se rendirent maîtres de la mer, & ravagerent impunément les côtes.

Manuel avoit été marié deux fois. Il avoit épousé en premieres nôces Berthe fille de Berenger Prince de Sultzbac. Les Grecs changerent son nom

CONSTANTINOPLE.

en celui d'Irene. Elle fut mere de deux filles. La cadette mourut à l'âge de quatre ans. L'aînée nommée Marie fut promise à Béla Roi de Hongrie. Ce mariage n'eut pas lieu, & la Princesse épousa au mois de Février 1180 Reiner second fils de Guillaume le vieux Marquis de Montferrat. Berthe étant morte en 1158. Manuel se maria en 1161 avec Marie fille aînée de Raimond Prince d'Antioche. Il en eut un fils nommé Alexis qui lui succeda. Il laissa encore un fils naturel qui fut aussi appellé Alexis. Manuel avoit voulu faire effacer du Catéchisme des Grecs l'Anathême contre le Dieu de Mahomet. Il prit cette affaire fort à cœur, & écrivit même sur ce sujet. Enfin les Prélats convinrent avec peine qu'on mettroit seulement: Anathême à Mahomet, à sa doctrine & à sa secte.

ALEXIS COMNENE.

1180.

Alexis Comnene avoit environ douze ans lorsqu'il succeda à son pere. Il avoit été couronné dès l'âge de deux ans. Manuel en mourant avoit nommé Théodose Patriarche de Constantinople pour être tuteur de son fils & gouverner l'Etat pendant sa minorité. L'Impératrice mere enleva bientôt toute l'autorité au Patriarche, & en confia une partie à Alexis Comnene Grand-Maître de la Garde-Robe & Protosébaste. Il étoit neveu de l'Empereur Manuel, & fils d'Andronic Comnene, mort avant Jean Comnene son pere.

La liaison intime qu'on remarquoit entre l'Impératrice & le Protosébaste, occasionna des discours qui n'étoient pas avantageux à la Princesse: on disoit même hautement que le Protosébaste vouloit profiter de la foiblesse que l'Impératrice avoit pour lui, afin de s'élever jusqu'au thrône. Ce Prince s'étoit rendu odieux par l'abus qu'il faisoit de son crédit, & par le despotisme qu'il sembloit affecter. Il vouloit être seul dispensateur des graces, même à l'exclusion de l'Empereur & de la Régente. Il osa publier un Edit portant que ce qui seroit signé par l'Empereur n'auroit aucune force, à moins qu'il n'eût approuvé la signature de ce Prince.

Une telle conduite faisoit murmurer tout le monde, mais on n'osoit rien entreprendre contre ce Ministre. Marie, sœur de l'Empereur, ne put longtemps supporter une telle tyrannie. Elle se ligua avec les principaux Seigneurs, & on convint de faire assassiner le Protosébaste le dernier jour de la premiere semaine de Carême de l'an 1182. lorsqu'il iroit avec l'Empereur célebrer la fête de S. Théodore martyr. Le Protosébaste en fut averti, & fit arrêter ceux qu'on avoit chargés de lui donner la mort. Marie se sauva dans la grande Eglise, & le peuple s'assembla pour la défendre. Le Protosébaste étoit résolu de la faire enlever, lorsque le Patriarche ménagea un accommodement entre les deux Partis.

Andronic Comnene, cousin germain de l'Empereur Manuel, & fils d'Isaac Comnene, troisieme fils de l'Empereur Alexis Comnene I. étoit alors en exil à Æneum dans le Pont. Il y voyoit avec plaisir ces divisions, & il se flattoit de pouvoir monter sur le thrône à la faveur de tant de troubles. Andronic avoit trouvé moyen de gagner les bonnes graces du feu Empereur Manuel qui l'aimoit beaucoup, & par cette raison il ne pouvoit souffrir que ce jeune Prince s'abandonnât à la débauche. Il lui fit de vives réprimandes sur l'irrégularité de sa conduite, mais Andronic les prit en mauvaise part, & forma le projet criminel d'assassiner l'Empereur. Manuel en fut instruit, & Andronic, qu'on avoit arrêté par ses ordres, fut enfermé dans une tour

bâtie de briques. Il trouva moyen de faire une ouverture dans la muraille, & de se sauver par cette breche dans un autre cachot voisin. Il avoit raccommodé avec tant d'adresse l'ouverture qu'il avoit faite, que ses Gardes, qui ne le trouverent plus, s'imaginerent que quelqu'un avoit favorisé son évasion. L'Empereur, qui soupçonnoit la femme de ce Prince, la fit mettre dans le même cachot où il avoit été. Elle fut bien surprise d'y voir entrer quelque temps après son mari, & ils vécurent ensemble sans qu'on s'en doutât. Andronic s'étant apperçu que les Gardes ne faisoient pas leur devoir avec exactitude, profita de leur négligence pour sortir de sa prison. Il se sauva en Phrygie, où ayant été reconnu par des paysans, il fut ramené à Constantinople, & enfermé dans une nouvelle prison. Toujours fécond en ressources, il tira une empreinte en cire des clefs de sa prison, & l'envoya à sa femme. Elle en fit faire de semblables, & vint à bout les lui faire tenir avec des cordes. Andronic s'échappa une seconde fois, & se cacha pendant trois jours dans un pré. Il fut enfin découvert par un Garde, qui voyant les fers qu'il avoit aux pieds, voulut l'arrêter. Andronic, en lui faisant présent d'un reliquaire d'or, n'eut pas de peine à lui persuader qu'il étoit un prisonnier pour dettes. Le soldat lui aida alors à rompre ses fers, & Andronic se mit aussitôt en chemin pour se rendre à la Cour d'Hiérolaüs, Prince de Galitz dans la petite Russie. Il fut pris par les Walaques, qui l'ayant reconnu, se disposerent à le ramener à Constantinople. Andronic feignit pendant la route d'être incommodé d'un cours de ventre qui l'obligeoit souvent de descendre de cheval. Résolu de s'échapper à la premiere occasion, il profita habilement d'un moment où ses Gardes ne paroissoient pas avoir les yeux sur lui. Il se sauva dans le plus épais de la forêt, & on ne put découvrir ce qu'il étoit devenu. Il arriva enfin chez le Prince de Galitz, qui lui fit une réception favorable.

Manuel, informé de la retraite de son cousin, l'invita à retourner à Constantinople, en l'assurant qu'il oublieroit ce qui s'étoit passé. Andronic se laissa persuader, & reparut à la Cour. On lui donna le commandement de la Province de Cilicie, & il se rendit à Antioche, où il fut épris des charmes de Philippine, fille du Prince Raimond, & sœur de l'Impératrice Marie. Andronic, obligé de quitter Antioche, alla à Jérusalem. Il y vit Théodora Comnene, veuve de Baudoin III. niece de l'Empereur, & il l'aima. Manuel peu satisfait de la conduite de son cousin, donna des ordres secrets pour l'arrêter, & lui crever les yeux; mais Théodora en avertit Andronic, & lui conseilla de chercher un asyle chez les Sarrasins; ce qu'il exécuta promptement. Théodora se disposa peu de temps après à le suivre, & elle étoit déjà en route, lorsque l'Empereur la fit enlever. Andronic, qui ne pouvoit vivre sans Théodora, employa toutes sortes de voyes pour se réconcilier avec l'Empereur. Manuel lui permit de revenir à Constantinople, & de paroître devant lui. Lorsqu'il fut en présence de ce Prince, il se jetta à ses pieds, fondit en larmes, & donna toutes les marques extérieures d'un sincere repentir. Manuel en fut si touché qu'il lui ordonna de se relever, mais Andronic voulut être traîné jusqu'au pied du thrône par la chaîne qu'il avoit au col. On remarqua dans la suite que ce fut Jean Isaac l'Ange son successeur à l'Empire, qui le traîna de la sorte. L'Empereur frappé

CONSTANTINOPLE.

de ces actes d'humilité, lui pardonna tout ce qu'il avoit fait, & se contenta de l'exiler à Æneum.

Il y avoit un mois qu'il y étoit lorsque Manuel mourut, & ce fut de cette retraite qu'il examina tout ce qui se passoit à la Cour, bien résolu de saisir la premiere occasion favorable qui se présenteroit pour s'emparer du thrône. Il avoit toujours affecté d'être dans les intérêts du jeune Empereur Alexis, & il blâmoit hautement la conduite de l'Impératrice & du Protosébaste. Lorsqu'il se fut fait un nombre de partisans aussi considerable que celui du Protosébaste, il se mit en chemin pour se rendre à Constantinople. Afin de gagner l'affection du peuple, il fit publier que son unique intention étoit de retirer l'Empereur de l'esclavage où il étoit réduit. Le Protosébaste, qui n'avoit point d'armée pour opposer à celle d'Andronic, fit faire à ce Prince les promesses les plus avantageuses. Andronic déclara ouvertement qu'il ne mettroit point bas les armes que le Protosébaste n'eût rendu compte de sa conduite; que l'Impératrice Mere ne fût enfermée dans un cloître, & que l'Empereur ne gouvernât par lui-même. Alexis fut donc obligé de faire mettre son Ministre en prison, mais peu de temps après Andronic, de l'avis des Grands, lui fit crever les yeux.

Cependant tout le monde alloit en foule au devant d'Andronic, & on le regardoit comme le Sauveur de l'Empire. Il entra ainsi en triomphe à Constantinople, & alla rendre visite à l'Empereur devant lequel il se prosterna. Andronic, profitant de la faveur du peuple, se comporta comme s'il eût été Souverain, & ne laissa au jeune Alexis que le nom d'Empereur. Il eut soin que ce Prince ne manquât jamais d'amusement, & il défendit qu'on lui parlât d'affaire sérieuse. Andronic récompensoit liberalement ceux qui étoient dans ses intérêts, mais il sévissoit avec rigueur contre ceux qu'il regardoit comme ses ennemis. Il fit périr l'Impératrice sous prétexte qu'elle avoit formé quelque complot contre l'Empire. Cette malheureuse Princesse fut étranglée, & son corps ayant été mis dans un sac, fut jetté à la mer. On s'apperçut bientôt que l'administration d'Andronic n'étoit pas moins tyrannique que celle du Protosébaste, & il y eut diverses conspirations, mais elles furent sans effet, & les auteurs furent séverement punis.

Andronic, ennuyé de ne tenir que le second rang, voulut enfin porter le titre d'Empereur. Il fit publier par ses Emissaires que l'unique moyen de rendre à l'Empire son ancien éclat, étoit d'élever sur le thrône Andronic, dont les talents étoient connus. On ajouta foi à ces discours souvent répétés, & Andronic fut proclamé Empereur avec Alexis. Le jeune Prince n'osant faire connoître ce qu'il pensoit, feignit d'approuver le choix du peuple. Pierre Damien, en rapportant le détail des cérémonies qu'on avoit coutume d'observer aux proclamations des Empereurs, nous apprend qu'après qu'un Prince étoit couronné, on lui présentoit un vase qui étoit rempli d'ossements & de poussiere, & que celui qui le présentoit avoit dans l'autre main de l'étoupe, à laquelle on mettoit le feu, pour leur faire connoître que les grandeurs humaines ne sont que néant & vanité. Andronic, dans cette proclamation, fut nommé avant Alexis, sous prétexte qu'un Prince d'une expérience consommée devoit avoir le pas avant un jeune homme. Andronic communia le jour de cette cérémonie, & jura par le pain céleste,

qu'il n'acceptoit l'Empire que pour soulager Alexis. Les réjouissances étoient à peine terminées qu'Andronic fit étrangler le jeune Prince pendant la nuit. Son corps, dont on avoit séparé la tête, fut enfermé dans un cercueil de plomb & jetté à la mer.

Constantinople.

Alexis n'étoit encore que dans la quinzieme année de son âge, lorsqu'il fut assassiné vers le mois de Novembre 1183. deux mois après avoir été couronné Empereur avec Andronic. Il avoit été fiancé avec Agnès, fille de Louis VII. Roi de France. Cette Princesse avoit été conduite à Constantinople n'ayant encore que huit ans. Son nom fut changé en celui d'Anne. Andronic n'avoit cependant eu aucun égard pour cette alliance, & il avoit forcé le jeune Empereur à épouser Irene sa fille naturelle qu'il avoit eue de Théodora.

Andronic Comnene. 1183.

La fin tragique du jeune Alexis excita la fureur du peuple, & fit regarder Andronic comme un cruel tyran. L'Empereur croyant appaiser les esprits en feignant de se réconcilier avec Dieu, engagea les Prélats à lui donner l'absolution de tout ce qui s'étoit passé. Ils eurent cette complaisance pour lui, & il les en récompensa en leur accordant le droit d'être assis autour du thrône; mais ils ne jouirent de cet honneur que pendant le regne d'Andronic. Les villes de Nicée & de Pruse refuserent de le reconnoître pour Empereur, & il fut obligé d'aller mettre le siége devant ces places. Isaac l'Ange défendoit la premiere, mais la valeur de ce Prince & celle des assiégés n'empêcherent pas que l'Empereur ne s'en rendît maître. Il fit punir les principaux habitants de cette ville, mais il épargna Isaac l'Ange. Il traita avec la derniere barbarie les Prusiens & les habitants de Lopadium, & retourna ensuite triomphant à Constantinople.

Cependant Isaac Comnene, fils d'une sœur de l'Empereur Manuel, s'étoit emparé par surprise de l'isle de Chypre. Isaac s'étoit en même temps fortifié de l'alliance de Sala-Eddin Sultan d'Egypte. Andronic se disposoit à marcher contre Isaac Comnene, lorsqu'il se vit attaquer par le Roi de Sicile. Obligé de se défendre contre son plus redoutable ennemi, il laissa Isaac jouir tranquillement de la souveraineté de Chypre.

Alexis Comnene, neveu de l'Empereur Manuel, fut cause, suivant Nicétas, de la guerre qui s'alluma entre l'Empire & la Sicile. Alexis exilé par Andronic, s'étoit retiré à la Cour de Guillaume II. Roi de Sicile. Instruit de tous les troubles qui agitoient l'Empire, il conseilla à Guillaume d'attaquer Andronic. Le Roi de Sicile suivit le conseil d'Isaac, & envoya une armée dans l'Empire. Les hostilités commencerent par la prise de Durazzo & de Thessalonique. Les Siciliens traiterent avec inhumanité les habitants de cette derniere ville. Une partie de l'armée Sicilienne s'avança vers Constantinople, & Alexis Comnene étoit d'avis qu'on assiégeât cette capitale. Il se flattoit que si la ville étoit prise, il lui seroit facile de se faire proclamer Empereur à la place d'Andronic, que tout le monde regardoit avec horreur.

1185.

Andronic rassembloit cependant des troupes pour tâcher de s'opposer aux progrès des Siciliens qu'il affectoit de mépriser. Leurs succès l'avoient néanmoins si fort inquiété, qu'il en étoit devenu furieux. Tous ceux qu'il soupçonna alors lui être contraires, ressentirent les effets de sa rage, & il condamna

CONSTANTINOPLE.

les uns à la mort, les autres à l'exil, & n'épargna ni leurs parents, ni leurs amis. L'Empereur se trouvoit dans une triste situation, & plus il cherchoit à diminuer le nombre de ses ennemis domestiques, plus il les multiplioit. Alexis, fils naturel de Manuel, à qui il avoit donné Irene sa fille naturelle, veuve de l'Empereur Alexis, se souleva contre lui, quoiqu'il fût son beau-pere. Andronic prévint l'effet de cette nouvelle révolution, & fit crever les yeux à son gendre.

L'Empereur, qui vouloit connoître tous ceux qui étoient capables de former quelque entreprise contre lui, eut recours aux Devins. On dit qu'un d'eux lui fit voir dans une opération magique un I & une S, & aussitôt on pensa qu'il s'agissoit d'Isaac. L'Empereur jetta ses soupçons sur Isaac Comnene, maître de l'isle de Chypre; mais quelques mal intentionnés pour Isaac l'Ange avertirent l'Empereur qu'il devoit se défier de lui. On voit aisément que tout ceci avoit été conduit par les ennemis secrets d'Isaac l'Ange. L'Empereur avoit peine à croire ce Seigneur assez hardi pour faire une action d'éclat. Etienne, un des principaux Ministres, détermina Andronic, & envoya des troupes pour arrêter Isaac l'Ange. Ce Seigneur se croyant perdu s'il tomboit entre les mains de l'Empereur, se défendit avec une valeur incroyable, & se sauva ensuite dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Le peuple s'assembla aussitôt pour voir ce qui arriveroit. L'Empereur, qui étoit au palais Méludion sur le bord de la Propontide, écrivit une lettre, par laquelle il promettoit de ne faire aucune poursuite contre ceux qui avoient tué Etienne, & une partie des soldats qui l'accompagnoient, lorsqu'il avoit voulu arrêter Isaac. Cette lettre, & l'arrivée de l'Empereur à Constantinople, ne purent calmer les esprits. On brisa les portes des prisons, pour mettre en liberté ceux qui y étoient enfermés; on prit la couronne du Grand Constantin qui étoit suspendue sur le principal autel, & on la mit sur la tête d'Isaac l'Ange. Ce Prince fit beaucoup de résistance, & refusa de se prêter à ce qu'on exigeoit de lui; mais on usa de violence, & on le fit monter sur un cheval de l'Empereur. Andronic, qui voyoit des fenêtres du palais tout ce qui se passoit, fit d'abord tirer sur les séditieux. Il harangua ensuite le peuple, & proposa d'abdiquer en faveur de Manuel son fils. Le peuple répondit par des imprécations, & enfonça les portes du palais. Andronic se voyant sans ressource, quitta les ornements impériaux, & se jetta promptement dans une galere avec l'Impératrice Anne, & une joueuse de flute nommée Maraptique, pour laquelle il avoit une passion extraordinaire.

Aussitôt après sa retraite Isaac l'Ange fut proclamé Empereur. On songea ensuite à poursuivre Andronic, & comme il avoit été surpris d'une tempête, il ne fut pas difficile de le joindre. Lorsqu'il se vit pris, il fit les promesses les plus flatteuses pour engager les soldats à le remettre en liberté. Il s'étoit rendu si odieux que rien ne fut capable de toucher ceux qui l'avoient arrêté. Il fut conduit devant Isaac l'Ange ayant une chaîne au col & une autre aux pieds. Ce fut alors que le peuple lui fit les plus grands outrages. Les uns lui donnoient des soufflets, les autres lui arrachoient la barbe & les cheveux, quelques-uns lui casserent les dents. On lui coupa la main droite, & il fut enfermé dans la tour d'Anemas, où il ne reçut aucune nourriture. Il ne sortit de sa prison quelques jours après que pour avoir les yeux

yeux crevés. Ce fut dans ce triste état qu'on le fit monter sur un chameau galeux, & qu'on le promena dans la place publique la tête nue & le corps couvert d'un méchant haillon. La populace lui frappoit alors la tête avec des bâtons, lui jettoit des ordures & mêmes des pierres au visage, lui perça le côté avec des broches; une femme lui versa sur la tête une chaudiere d'eau bouillante. On le mena enfin au théatre où on le pendit par les pieds. Un soldat lui enfonça son épée dans la bouche, & pénetra jusqu'aux entrailles. Andronic montra beaucoup de fermeté dans ces moments terribles, & on ne lui entendit prononcer que ces paroles qu'il répéta plusieurs fois: *Seigneur, ayez pitié de moi; pourquoi achevez-vous de rompre un roseau brisé?* On jetta son corps dans une des caves de l'Hippodtome, & depuis quelques personnes l'enterrerent dans le Monastere d'Ephore. CONSTANTINOPLE.

Andronic allioit aux grandes vertus les plus grands vices. Ambitieux, cruel & voluptueux, il fit admirer son amour pour la justice, sa séverité à punir le brigandage de ceux qui occupoient les premieres charges, sa libéralité en récompensant ceux qui se distinguoient, soit dans les emplois civils, soit dans les militaires. Sous son regne les revenus de l'Empire augmenterent considerablement, sans que le peuple en souffrît, parce qu'il diminua le profit des gens d'affaires. Il abolit une coutume odieuse en vertu de laquelle, lorsqu'un vaisseau avoit fait naufrage, les habitants de la côte s'emparoient de tout ce qui étoit échappé à la tempête. Andronic défendit sous peine de mort ces vols autorisés par un usage très-ancien. Il eut la satisfaction de voir que cette loi, qu'on avoit crue impraticable jusqu'alors, fut ponctuellement exécutée. Il défendit encore qu'on disputât sur la Religion. On a de ce Prince un Dialogue contre les Juifs, qui est fort estimé. Andronic fut marié trois fois. Le nom de sa premiere femme ne nous est pas connu. Il en eut deux Princes & une Princesse, Manuel, Jean & Marie. Jean vint au monde pendant que son pere étoit en prison avec sa mere. Sa seconde femme étoit Philippine, fille de Raimond, Prince d'Antioche, & la troisieme étoit Agnès, fille de Louis VII. Roi de France, qui avoit été destinée à l'Empereur Alexis. Il n'eut point d'enfants de ses deux dernieres femmes. Il laissa deux enfants naturels de Théodora, sçavoir, Alexis & Irene.

Isaac l'Ange, successeur d'Andronic, étoit originaire de Philadelphie en Asie. Sa Maison n'étoit pas fort ancienne, & Constantin l'Ange son ayeul étoit le premier qui avoit commencé à l'illustrer. Devenu le mari de Théodora Comnene, fille de l'Empereur Alexis I. il fut regardé comme un des grands Seigneurs de l'Empire. Isaac l'Ange monté sur le thrône Impérial signala les commencements de son regne par des actions qui lui firent honneur. Il rappella les exilés, rendit les biens à ceux qui en avoient été dépouillés injustement, employa à cette restitution non seulement les thrésors de l'Empire, mais encore son propre bien. Il ne fut cruel qu'à l'égard des enfants d'Andronic, auxquels il fit crever les yeux; mais il crut que le bien public exigeoit cette inhumanité. ISAAC L'ANGE. 1185.

Cependant les Siciliens avançoient toujours leurs conquêtes. Ils avoient soumis de la Thessalie, s'étoient rendus maîtres d'Amphipolis, & menaçoient de s'emparer de la capitale. Isaac fit venir d'Orient la plus grande partie des troupes qui y étoient, & les envoya contre les Siciliens. Ceux-ci

CONSTANTINOPLE. ſe voyant alors inférieurs en nombre, firent des propoſitions de paix. Le Général de l'Empereur refuſa d'entrer en accommodement, & livra bataille. La victoire fut long-temps indéciſe, mais elle ſe déclara enfin pour les Grecs. Alexis Comnene, qui avoit excité la guerre, tomba entre les mains du Général Grec, & il eut auſſitôt les yeux crevés. Cet avantage ruina entierement les affaires des Siciliens, qui perdirent toutes leurs conquêtes, & preſque toutes les troupes qu'on avoit envoyées dans l'Empire. On ignore les conditions du traité qui ſe fit entre Iſaac l'Ange & Guillaume.

1187. Cette guerre étoit à peine terminée que l'Empereur fut obligé de marcher contre les Bulgares qui s'étoient révoltés. Ces peuples, qui étoient ſoumis à l'Empire depuis deux ſiecles, ne pouvoient ſupporter la peſanteur du joug qu'on leur avoit impoſé. Pierre & Aſan deux freres, qui deſcendoient des anciens Rois de Bulgarie, irrités contre l'Empereur, qui leur avoit refuſé des emplois à la Cour, profiterent du mécontentement des Bulgares pour les exciter à prendre les armes. Iſaac marcha contre les Rebelles, les ſurprit & les tailla en pieces. Les Bulgares eurent alors recours à la clémence de l'Empereur, qui ſe laiſſa facilement fléchir. Il retourna à Conſtantinople ſans avoir eu la précaution de mettre de bonnes garniſons dans les principales places de la Bulgarie. Les Bulgares, ſous la conduite d'Aſan, reprirent les armes auſſitôt après la retraite de l'Empereur. Les Généraux qu'Iſaac envoya ſucceſſivement contre eux, ou ſe laiſſerent battre, ou ſaiſirent cette occaſion pour ſe faire proclamer Empereurs. Les Bulgares profiterent de ces circonſtances, & remporterent divers avantages. Ils pénétrerent même dans les Provinces de l'Empire. Iſaac marcha à leur rencontre, & les trouva ſi avantageuſement campés près du mont Hémus, qu'il n'oſa les attaquer. Ils l'incommoderent beaucoup dans ſa retraite, & ce Prince fut plus d'une fois en danger de perdre la vie.

Pendant que cette guerre ſe faiſoit avec différents ſuccès, Iſaac ſe vit continuellement expoſé à perdre la couronne par l'ambition des principaux Seigneurs de l'Empire, qui ſe croyoient plus dignes du thrône que lui. Iſaac étoit un Prince foible & timide, & peu capable de gouverner un Empire tel que celui d'Orient. Ce fut cette incapacité qui inſpira à un ſi grand nombre de Seigneurs le deſir de lui enlever le ſceptre; de ſorte que le regne d'Iſaac ne fut qu'une ſuite continuelle de rébellions. Les principaux Chefs de ces différents complots qui ſe ſuccéderent les uns aux autres, furent Alexis Branas qui avoit vaincu les Siciliens; Théodore Mangate; un impoſteur qui ſe faiſoit paſſer pour le fils de l'Empereur Manuel; Baſyle-Chotzas; un neveu de l'Empereur Andronic Comnene. Toutes ces diverſes factions n'eurent pas de ſuites, & l'Empereur fut aſſez heureux pour les diſſiper. Pendant qu'Iſaac étoit occupé à écarter ſes ennemis domeſtiques, il ſe formoit une troiſieme croiſade qui cauſoit de grandes inquiétudes à l'Empereur. Frideric Barberouſſe, Empereur d'Allemagne, devoit ſe mettre à la tête des Croiſés, & Iſaac appréhendoit qu'il ne profitât de cette circonſtance pour ſe rendre maître de Conſtantinople. Les deux Monarques convinrent d'un arrangement, & Frideric promit de faire obſerver à ſes troupes une exacte diſcipline. Les articles du traité furent mal obſervés de part & d'autre, & il y
1189. eut pluſieurs eſcarmouches entre les Grecs & les Allemans.

Jusqu'alors Isaac étoit venu à bout de détruire les complots formés contre lui, mais il succomba enfin aux artifices d'Alexis l'Ange son frere. Isaac, qu'on avoit instruit des démarches criminelles d'Alexis, n'avoit pu se persuader qu'elles étoient réelles, & il avoit même refusé d'approfondir cette affaire. Alexis profita de l'absence de son frere qui étoit allé à la chasse, & se fit proclamer Empereur. On prétend que si le courage n'eût pas manqué à Isaac, il auroit facilement dissipé le Parti de son frere. Guidé par la crainte, il ne songea qu'à se sauver à Stagyre. Il y fut arrêté par les ordres de son frere, qui lui fit crever les yeux. Ce Prince n'avoit pas encore quarante ans, & son regne n'avoit été que de neuf ans & demi. Cette révolution arriva le 8 d'Avril 1195. Isaac avoit été marié deux fois. On ignore le nom & la famille de sa premiere femme qu'il avoit épousée avant que d'être Empereur. Il en eut un fils nommé Alexis, & deux filles, dont l'une fut Religieuse, & l'autre, nommée Irene, épousa en premieres noces Roger, fils de Tancrede, Roi de Sicile, & en secondes noces Philippe, Duc de Suabe. La seconde femme d'Isaac l'Ange fut Marguerite de Hongrie, fille du Roi Bela. Il en eut plusieurs enfants, entr'autres Manuel, que Boniface de Montferrat fit proclamer Empereur de Constantinople après avoir épousé sa mere. CONSTANTINOPLE.

Aussitôt qu'Isaac avoit pris la fuite, Alexis l'Ange s'étoit rendu à Constantinople pour s'y faire reconnoître Empereur. Le Patriarche George Xiphilin refusa de le sacrer, mais la cérémonie fut faite par un simple Prêtre qui n'en avoit pas même reçu la permission du Patriarche. On remarqua que le nouvel Empereur en sortant de cette cérémonie tomba de cheval, & sa couronne fut renversée; ce qui fut regardé comme un mauvais présage dans ces siecles de superstition. Alexis l'Ange en montant sur le thrône, quitta son dernier nom pour prendre celui de Comnene. Ce Prince ne jouit pas tranquillement de la couronne qu'il avoit usurpée. Un Sicilien qui se fit passer pour l'Empereur Alexis Comnene qu'Andronic avoit fait étrangler, lui donna de grandes inquiétudes. Cet imposteur fut assassiné par ses propres soldats, après qu'il eut fait de grands ravages dans la Paphlagonie & dans la Galatie. Alexis, délivré de cet ennemi, en eut bientôt à combattre un autre plus dangereux. Isaac Comnene, qui s'étoit emparé de l'isle de Chypre sous les derniers regnes, avoit été vaincu, & fait prisonnier par Richard, Roi d'Angleterre. Ayant trouvé moyen de s'échapper, il s'étoit rendu en Asie, & avoit engagé plusieurs Princes à se joindre à lui pour déthrôner Alexis l'Ange. Cette révolte commençoit à allarmer l'Empereur, lorsqu'Isaac mourut du poison qu'un de ses Officiers, gagné, dit-on, par Alexis, lui avoit fait prendre. ALEXIS L'ANGE. 1195.

Les Bulgares s'étoient cependant soutenus avec succès dans leur rébellion. L'Empereur, qui n'aimoit pas la guerre, fit proposer un accommodement aux Princes Asan & Pierre. Ceux-ci ne voulurent consentir à la paix qu'à des conditions si honteuses pour l'Empire, qu'Alexis ne put se résoudre à les accepter. Les Bulgares continuerent leurs ravages, & remporterent divers avantages sur les Grecs. Asan, au milieu de tant de prospérités, fut assassiné par un Seigneur nommé Iban, qui se sauva à Constantinople. Pierre étant mort quelque temps après, eut pour successeur un de ses freres nommé Jean,

CONSTANTINOPLE.

qui se fit couronner Empereur de Bulgarie par le Cardinal Léon, Légat d'Innocent III. Alexis l'Ange tenta inutilement de réduire les Bulgares, car les troupes qu'il envoya contre eux, ou se dissiperent d'elles-mêmes, ou ne firent rien de considerable. Iban chargé d'arrêter les courses des Barbares, fit construire plusieurs Forts aux environs du mont Hémus. Quelques avantages qu'il eût sur les Bulgares, lui inspirerent le dessein de se rendre indépendant, & d'agir en Souverain dans les contrées qu'il avoit conquises. L'Empereur employa la force pour le réduire ; mais le Général qu'il envoya contre lui, fut entierement défait. Alexis chercha alors à tromper Iban, & conclut avec lui un traité aussi avantageux que ce Seigneur le désiroit. Par ce moyen l'Empereur l'attira à sa Cour, & le fit aussitôt arrêter. La valeur & l'habileté d'Iban avoit retenu les Bulgares; mais aussitôt qu'ils n'eurent plus rien à craindre de ce Seigneur, ils recommencerent leurs courses, & menacerent Constantinople. La terreur s'étoit déjà emparée des esprits, lorsque l'entrée des Russes dans la Bulgarie obligea les Bulgares de laisser l'Empire tranquille pour songer à défendre leur pays.

Alexis l'Ange étoit si foible & si lâche qu'il acheta la paix de Henri VI. Empereur d'Allemagne, & se soumit à lui payer par an seize cents livres d'or. La mort de Henri & les troubles de la Sicile empêcherent Constance & Frideric son fils de songer à exiger le payement de cette somme. Les arrangements sages & solides que l'Impératrice Euphrosine avoit voulu prendre pour trouver de l'argent & rétablir les finances, avoient gêné ceux qui se mêloient du Ministere. Résolus de perdre l'Impératrice, ils l'accuserent d'étroite liaison avec un Seigneur nommé Vatace. Alexis ajouta foi trop aisément à cette calomnie, fit assassiner Vatace, & l'Impératrice fut chassée du palais. Six mois après on fit connoître à l'Empereur son injustice, & il rappella Euphrosine, qui reprit son ancien crédit. Elle fut assez généreuse pour oublier l'outrage qu'elle avoit reçu.

Le mépris que l'Empereur s'étoit attiré par sa conduite, occasionna diverses révoltes. Jean Comnene, surnommé le Gros, s'imaginant qu'il lui seroit facile de monter sur le thrône à la faveur du mécontentement public, se rendit avec un grand nombre de partisans dans l'Eglise de Sainte-Sophie, prit une couronne qui étoit au dessus de l'autel, la mit sur sa tête, & se fit proclamer Empereur. Alexis n'étoit pas alors à Constantinople, mais aussitôt qu'il eut appris la révolution, il envoya secrettement la nuit une partie de ses Gardes qui arrêterent le coupable, & lui trancherent la tête.

Il se formoit cependant un orage qui devoit écraser Alexis l'Ange, & lui faire perdre une couronne qu'il n'avoit obtenu que par un crime. Isaac l'Ange n'étant plus gardé avec tant de soin, profita de cette espece de liberté pour se faire des partisans, & Alexis son fils alla demander du secours à Philippe, Duc de Suabe, & au Pape Innocent III. Il y avoit alors une armée de Croisés en Dalmatie. Le Duc de Suabe envoya des Ambassadeurs aux Chefs de cette Croisade pour les engager à rétablir Isaac sur le thrône. Il fit entendre aux Croisés le grand avantage qu'ils retireroient en favorisant Isaac, & que ce Prince leur étant redevable de son rétablissement, les secourroit efficacement dans la guerre contre les Mahométans. On se laissa persuader, & le traité fut conclu avec le jeune Alexis fils d'Isaac. Le Pape

Constanti-nople.

fut très-mécontent de ce qu'il s'étoit fait sans attendre son consentement. Alexis l'Ange écrivit au Souverain Pontife pour qu'il employât son autorité, & qu'il empêchât les Croisés de se mêler du differend qu'il avoit avec son frere.

Cependant mille Chevaliers & trente mille hommes d'Infanterie se rendirent au mois d'Avril 1203. à Durazzo, où ils proclamerent Empereur le jeune Alexis, & de-là ils passerent à Corfou. On délibera alors si on obéiroit aux volontés du Pape, ou si on continueroit à favoriser le jeune Alexis. Ceux qui étoient dans les intérêts de ce Prince employerent les prieres les plus grandes pour engager toute cette armée à poursuivre ce qu'elle avoit commencé, & il fut résolu qu'on iroit à Constantinople. Les Croisés arriverent à la vûe de cette ville le 23 de Juin, & aborderent à Chalcedoine. L'Empereur leur envoya des Députés pour les engager à sortir des terres de l'Empire, & leur promit de leur fournir tout ce dont ils auroient besoin. On lui répondit qu'on exigeoit qu'il rendît l'Empire à son neveu, s'il ne vouloit pas qu'on usât de violence contre lui. L'Empereur persistant à vouloir conserver le thrône, les Croisés se déterminerent à assiéger Constantinople. Ils ne trouverent partout qu'une foible défense, & l'Empereur craignant enfin de tomber entre les mains de ses ennemis, se sauva secrettement à Zagora après huit ans, trois mois & huit jours de regne. Il avoit eu de l'Impératrice Euphrosine sa femme trois filles, Irene, Anne & Eudocie.

Isaac l'Ange rétabli. Alexis l'Ange II. son fils. 1203.

Aussitôt que les habitants de Constantinople eurent appris qu'Alexis l'Ange s'étoit retiré, ils firent sortir Isaac de sa prison, le revêtirent des ornements Impériaux, le menerent au palais des Blaquernes, & lui prêterent de nouveau serment de fidélité. On fit alors sçavoir aux Croisés ce qui venoit de se passer, & ils envoyerent des Ambassadeurs à Isaac pour le prier de ratifier le traité que son fils avoit fait avec eux. L'Empereur fut extrêmement surpris d'apprendre que ce jeune Prince avoit promis de leur fournir des vivres pendant un an, de leur donner deux cent mille marcs d'argent, d'entretenir pendant un an la flotte des Vénitiens, d'accompagner les Croisés avec autant de troupes qu'il le pourroit, de rendre au Pape l'obéissance que les Empereurs Catholiques lui avoient rendue, d'employer tout son pouvoir pour réunir les Eglises d'Orient & d'Occident, enfin d'entretenir pendant sa vie dans la Terre-sainte cinq cents Chevaliers. Isaac, après avoir déclaré qu'il ne lui paroissoit pas possible de remplir toutes ces conditions, ratifia le traité par une Bulle d'or, qui fut délivrée aux Ambassadeurs des Croisés.

Le jeune Alexis fit ensuite son entrée à Constantinople, & fut associé à l'Empire le premier Août de la même année. Les Croisés presserent vivement les Empereurs de satisfaire à leurs engagements. Le jeune Alexis hors d'état de les remplir, proposa aux Croisés de rester un an sur les terres de l'Empire, leur promettant de payer tous les frais nécessaires pour leur entretien. Il leur avoit représenté que s'ils s'éloignoient, il étoit en danger de perdre le thrône & la vie. Les Croisés accepterent ses propositions, & il se servit d'eux pour faire la guerre à Alexis l'Ange son oncle, qui s'étoit fortifié à Andrinople.

CONSTANTINOPLE. Pendant que le jeune Empereur poursuivoit ainsi son oncle, il s'éleva à Constantinople des troubles qui furent cause de sa perte. Des Croisés François, Vénitiens & Pisans, qui étoient restés dans la capitale, entrerent un jour dans une Synagogue & la pillerent. Les Juifs secondés du peuple se jetterent sur les Croisés, & en massacrerent un grand nombre. Ceux-ci pour se venger, mirent le feu à quelques maisons, & l'incendie devint si considerable, qu'il dura pendant huit jours. Depuis long temps on regardoit les Croisés avec indignation, à cause de la violence dont ils usoient pour exiger les sommes qu'on leur avoit promises. On étoit d'ailleurs indigné contre le jeune Empereur de ce qu'il avoit attiré les Etrangers dans l'Empire. Le jeune Alexis crut regagner l'amitié de ses sujets en changeant de conduite, & en négligeant d'exécuter les promesses qu'il avoit faites aux Croisés. Ils s'en plaignirent bientôt, & n'ayant reçu aucune réponse satisfaisante, ils déclarerent la guerre aux Empereurs. Il y eut entre les deux Partis plusieurs petites actions, qui furent toujours funestes aux Grecs.

CANABE. Le peuple cependant irrité de tous ces désordres, força le Sénat & le Clergé de proceder à l'élection d'un nouvel Empereur, & après trois jours de contestations, on mit la couronne sur la tête d'un Seigneur nommé Nicolas Canabe. L'Empereur Alexis se reconcilia alors avec les Croisés, & offrit de leur livrer le palais des Blaquernes, qu'ils devoient garder jusqu'à l'exécution des articles du traité. Le Grand-Maître de la Garde-Robe nommé Alexis Murtzulphe, voulant s'élever au thrône à la faveur de tant de troubles, engagea le jeune Empereur à manquer à la parole qu'il venoit de donner aux Croisés, & en même temps il forma le complot de se défaire de ce Prince. Il le fit mettre dans les fers, & se revêtit aussitôt de la pourpre. Ayant ensuite inutilement employé le poison pour le faire périr, il l'étrangla, & le voyant prêt à expirer, il l'assomma avec une massue de fer. Il publia qu'il étoit mort naturellement, & lui fit faire des obséques magnifiques. Alexis avoit porté la couronne six mois & huit jours. Il mourut vers le 5 de Février 1204. Son pere apprenant ce funeste évenement mourut de chagrin.

ALEXIS MURTZULPHE. 1204. Les Croisés instruits de cette nouvelle révolution, tinrent un conseil pour déliberer sur ce qu'on devoit faire en pareil circonstance. Les Evêques, & ceux qui étoient dépositaires des intentions du Pape déciderent qu'on pouvoit poursuivre légitimement l'usurpateur, parce qu'il n'avoit aucun droit au thrône, & que si les Croisés pouvoient faire la conquête de l'Empire, & le soumettre au Saint Siége, ils jouiroient des Indulgences que le Pape avoit accordées à ceux qui se croiseroient pour porter la guerre dans la Palestine. Les Croisés animés par ces exhortations, prirent la résolution d'escalader Constantinople. Murtzulphe employa toute la diligence possible pour mettre la ville en état de résister aux efforts des ennemis. Les habitants qui détestoient les Croisés, seconderent avec ardeur l'intention de Murtzulphe. Les Croisés eurent cependant presque toujours l'avantage dans les différentes attaques, & l'usurpateur pensa même tomber entre leurs mains. Il y eut quelque projet d'accommodement, mais les esprits étoient si fort animés que les négociations furent bientôt rompues.

Les ennemis résolus de donner l'assaut, convinrent que si la ville étoit

prise, le butin seroit mis en commun pour être partagé avec équité; qu'on nommeroit six Commissaires de la part des François, & autant de la part des Vénitiens, pour élire un Empereur; que celui qui seroit élu, auroit le quart de tout ce qu'on prendroit, avec le Palais des Blaquernes, & celui de Bucoléon; que le reste seroit partagé en deux; qu'une moitié seroit pour les François, & l'autre pour les Vénitiens; que le Clergé de la Nation dont l'Empereur ne seroit pas tiré, éliroit le Patriarche; que les Croisés resteroient encore un an pour soutenir les intérêts de l'Empereur qui seroit nommé; qu'on choisiroit au moins douze Commissaires, tant François que Vénitiens, pour faire le partage des fiefs & des charges; que les fiefs seroient héréditaires, & passeroient même aux femmes au défaut des mâles; qu'on tâcheroit d'obtenir du Pape une Bulle d'excommunication contre ceux qui contreviendroient au présent traité.

CONSTANTINOPLE.

Tout étant disposé pour l'assaut, les Croisés firent la premiere attaque le 9 d'Avril, mais ils furent repoussés, & obligés d'abandonner leurs machines. Le 12 ils se présenterent de nouveau devant les murailles, un François nommé André d'Arboise, & un Vénitien appellé Albert, s'emparerent d'une des Tours. Quatre autres Tours furent en même-temps escaladées, & trois portes de la ville furent enfoncées. Murtzulphe se sauva alors dans le Palais de Bucoléon. Les ennemis maîtres de la ville employerent le reste de la journée à piller. Murtzulphe profita de la nuit pour se sauver. Le peuple qui apprit son évasion se rendit dans la grande Eglise pour élire un autre Empereur, & voulut obliger Théodore Lascaris à se revêtir des ornemens Impériaux. Ce Seigneur refusa de monter sur le thrône dans une circonstance si critique. Il exhorta seulement le peuple à faire un nouvel effort pour repousser l'ennemi. Ses remontrances ayant été inutiles, il prit le parti de se retirer de la ville. Le lendemain les Croisés attaquerent les Palais, & ils en furent bientôt en possession. Le soldat dans sa fureur ne respecta plus rien: dans le premier moment on n'épargna ni l'âge, ni le sexe, & plus de deux mille personnes furent passées au fil de l'épée. Tout fut profané, les Eglises, les vases sacrés, le corps & le sang de Jesus-Christ même. Les Religieuses ne furent pas traitées avec moins d'indignité que les autres femmes. Enfin un quartier de la ville fut entierement consumé.

Prise de Constantinople par les Croisés.

12 Avril 1204.

Après la fête de Pâques le Marquis de Montferrat ordonna sous peine de la vie d'apporter tout ce qui avoit été pris dans la ville. Le Comte Baudoin assure dans sa lettre au Pape, qu'il n'y avoit pas dans toute l'Europe entiere autant d'or, d'argent, de pierres précieuses, & d'étoffes riches que les Croisés en avoient pris dans Constantinople. Le butin fut partagé par moitié entre les François & les Vénitiens, comme on en étoit convenu par le traité. L'univers apprit avec étonnement que vingt mille Croisés avoient pu prendre de force sans beaucoup de perte une des plus grandes villes du monde, dans laquelle on comptoit plus de quatre cent mille hommes.

Les troubles dont cette ville étoit agitée, & les différentes factions qui la déchiroient contribuerent à sa ruine, & faciliterent l'entreprise des Croisés.

Les Croisés maîtres de Constantinople se firent donner une description exacte des Provinces de l'Empire, & de leurs revenus, afin de pouvoir les partager avec plus d'égalité. Ils procéderent ensuite à l'élection d'un Empereur,

BAUDOIN 1204.

CONSTANTINOPLE.

& nommerent suivant les conventions douze Commissaires, dont six étoient François, & les six autres Vénitiens. Baudoin, Comte de Flandres, & Boniface, Marquis de Montferrat, étoient les deux Princes que l'Election paroissoit regarder plus particulierement. Comme on craignoit que celui des deux qui seroit exclus, ne voulût se retirer avec ses troupes, on décida que l'Empereur donneroit à celui qui n'auroit pas été élu les terres au-delà du Bosphore, avec l'isle de Candie, à condition d'en faire hommage à l'Empereur. Le second Dimanche d'après Pâques les Electeurs s'assemblerent, & Baudoin fut élu à la pluralité des voix. On prétend que les Vénitiens ne songerent point à mettre la Couronne sur la tête d'un Seigneur de leur Nation, dans la crainte que la liberté de leur République n'en souffrît un jour. Ils exclurent aussi le Marquis de Montferrat, parce qu'il étoit leur voisin, & qu'il étoit de leur politique de ne point le rendre trop puissant. Baudoin fut couronné le 23 de Mai dans l'Eglise de sainte Sophie avec une magnificence extraordinaire. Ce Prince offrit alors au Marquis de Montferrat de l'investir des terres au-delà du Bosphore, mais Boniface qui avoit épousé Marguerite de Hongrie, veuve de l'Empereur Isaac, demanda en échange le Royaume de Thessalonique, qui étoit plus voisin des Etats de Hongrie. Baudoin consentit à cet échange, & le Marquis de Montferrat lui en fit hommage. Ce même Prince céda aux Vénitiens l'isle de Candie pour une grosse somme d'argent, & pour quelques terres dans la partie occidentale de la Macédoine.

Cependant Murtzulphe avoit une armée à quatre journées de Constantinople, Alexis l'Ange Comnene, étoit maître de Mosinople & des Provinces voisines, & plusieurs Grands s'étoient emparés de quelques places où ils affectoient la souveraineté. Les villes de Thrace jusqu'à Andrinople se soumirent volontiers à l'Empereur, mais il fut obligé d'employer la force des armes pour se mettre en possession d'une partie de l'Empire. Murtzulphe qui redoutoit la puissance des Croisés, engagea Alexis l'Ange à réunir ses intérêts avec les siens, & promit de lui céder le premier rang. Alexis affecta de consentir à cet accommodement, & l'invita à se rendre auprès de lui pour conclure un traité. Murtzulphe ne soupçonnant aucune trahison, alla trouver Alexis, mais à peine fut-il entré dans le Palais qu'il fut arrêté, & eut les yeux crevés. Comme il vouloit se retirer au-delà du Bosphore, il fut pris par les Croisés, & conduit à Constantinople, où il fut condamné à mort pour avoir fait périr le jeune Alexis l'Ange, fils d'Isaac. On le conduisit dans la place publique appellée *Taurus*; on le fit monter au haut d'une colomne de marbre qui étoit creusée en dedans; & qui avoit des degrés par lesquels on pouvoit monter au chapiteau, & de-là il fut précipité.

Alexis l'Ange Comnene tomba quelque temps après au pouvoir du Marquis de Montferrat, qui l'envoya prisonnier en Europe. Il trouva moyen de passer à la Cour du Sultan d'Iconium, mais il fut pris par Théodore Lascaris, qui le fit enfermer dans un Monastere de Nicée, où il finit ses jours. Il en sera fait mention plus bas.

La bonne intelligence ne subsista pas longtemps entre Baudoin & le Marquis de Montferrat. Ce dernier apprenant que l'armée des Croisés prenoit le

le chemin de Thessalonique, craignit que les soldats ne commissent quelques désordres dans ce pays, ou que Baudoin ne voulût en conserver la souveraineté. Il fit des représentations à ce sujet à Baudoin, mais ce Prince n'y eut aucun égard. Le Marquis abandonna aussitôt l'armée des Croisés, s'empara de plusieurs villes de la Thrace, & fit proclamer Empereur Manuel l'Ange son beau-fils, né de l'Empereur Isaac l'Ange, & de Marguerite de Hongrie. Il alla ensuite mettre le siége devant Andrinople pour se venger de Baudoin, qui s'étoit rendu maître de Thessalonique. Les Croisés qui sentoient de quelle importance il étoit pour eux que ces brouilleries cessassent bientôt, déterminerent enfin l'Empereur à donner satisfaction au Marquis de Montferrat, & reconcilierent ces deux Princes ensemble.

Boniface entreprit alors la conquête de la Thessalie, & de la Grece. La plûpart des villes lui ouvrirent leurs portes, parce qu'elles croyoient se soumettre à Manuel l'Ange son beau-fils. Lorsque les peuples s'apperçurent que le Marquis ne faisoit des conquêtes que pour lui-même, ils commencerent à faire résistance. Il se forma divers partis qui l'occuperent beaucoup. Michel l'Ange, enfant naturel de cette maison, & cousin germain des Empereurs Isaac & Alexis, abandonna le parti de Boniface auquel il avoit toujours été attaché, se retira à Durazzo, s'empara de cette ville & des pays voisins. Un Aventurier nommé Léon Sgure, se mit en possession d'Argos, de Corinthe & de Thebes, & fit soigneusement garder le détroit des Thermopyles, pour empêcher le Marquis de pénetrer dans la Grece. Boniface peu effrayé de tant d'obstacles, força ce fameux défilé, soumit la Boëtie, Argos, la Laconie, l'Achaïe & l'isle d'Eubée.

Douze Commissaires François, & autant de Vénitiens travailloient cependant à faire le partage de l'Empire. Il avoit déja été décidé que celui qui seroit élu Empereur auroit la quatriéme partie de Constantinople & de tout l'Empire, & que les trois autres quarts seroient également partagés entre les François & les Vénitiens. Ce fut pour cette raison que le Doge Henri Dandolo, & après lui ses successeurs jusqu'au Doge Dolphino, prirent la qualité de Seigneurs de la quatriéme partie de toute la Romanie. C'est le nom qu'on donnoit à l'Empire d'Orient. Les Ecrivains Orientaux l'ont toujours appellé le pays de Roum. Les Croisés qui se flattoient que rien ne pourroit leur résister, firent entrer dans leur partage des pays qui depuis longtemps ne relevoient plus de l'Empire.

Les peuples vaincus ne supporterent pas longtemps le joug qu'on leur imposoit ; ils étoient d'ailleurs fâchés de ce que l'Empereur & le Marquis de Montferrat refusoient avec mépris de les recevoir parmi leurs troupes. Résolus de se délivrer des François à quelque prix que ce fût, ils offrirent la couronne Impériale à Jean, Roi des Bulgares, s'il venoit à bout de chasser les François de leurs pays. Jean de son côté étoit mécontent de Baudoin, qui n'avoit pas accepté l'alliance qu'il lui avoit proposée. Ce Prince lui avoit même fait dire qu'il devoit songer à restituer à l'Empire ce qu'il en avoit usurpé. Jean irrité de cette espece de sommation avoit répliqué, que ce qu'il possédoit lui appartenoit plus légitimement que Constantinople n'appartenoit aux François, puisqu'il n'avoit repris que ce qui avoit été

CONSTANTINOPLE. enlevé à ses prédecesseurs, au lieu que les Croisés avoient envahi un Etat sur lequel ils n'avoient aucun droit. Jean étoit dans cette position lorsque les Grecs eurent recours à lui. Il accepta volontiers leurs offres, & se disposa à attaquer les Croisés. Tout l'Empire se souleva alors, & les François

1205. furent massacrés dans plusieurs villes.

L'Empereur invita aussitôt les Chevaliers François qui étoient en Asie, de rejoindre son armée, & cependant il alla faire le siége d'Andrinople. Les Bulgares le troublerent dans cette expédition, remporterent divers avantages sur les François, & firent périr la plus grande partie de l'armée. Baudoin fut pris dans la derniere action, malgré la valeur avec laquelle il se battit. Il fut conduit à Ternobe, où on le chargea de chaînes. Henri, frere de l'Empereur, fut nommé Régent de l'Empire pendant la détention de Baudoin. Le Roi des Bulgares profitant de sa derniere victoire, s'empara de toutes les Provinces voisines de son Royaume. Il ne restoit plus alors aux François que Constantinople, Rodosto, Sélivrée & le château de Piga.

THÉODORE LASCARIS. 1205. ou 1206. & BAUDOIN. Théodore Lascaris, qui avoit épousé Anne, fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, s'étoit mis en possession de Nicée & de Pruse, & avoit pris la pourpre aussitôt qu'il eut été informé que son beau-pere étoit entre les mains du Marquis de Montferrat. Ce dernier n'eut pas plutôt appris la défaite de l'Empereur & les progrès des Bulgares, qu'il leva le siége de Napoli dans la Morée, pour songer à la conservation de ses Etats. Le Prince Henri fut aussi obligé de renoncer à l'entreprise qu'il avoit formée sur Antioche, & il perdit même beaucoup de monde en se retirant. Cependant le Roi des Bulgares assiégeoit avec succès un grand nombre de villes, qu'il traitoit en vainqueur barbare. Les Grecs s'appercevant qu'ils n'étoient pas plus ménagés que les François, se repentirent de l'avoir appellé à leur secours. Ils s'adresserent alors à Théodore Branas, lui offrirent de se soumettre à lui, s'il pouvoit obtenir des Croisés qu'ils lui cedassent Andrinople & Didimoteque. Branas étoit le seul Seigneur Grec qui fût attaché aux François. Il avoit épousé Agnès, fille de Louis VII. Roi de France, veuve du Tyran Andronic. Branas communiqua au Régent de l'Empire les propositions des Grecs, & elles furent acceptées, parce qu'on les considera comme l'unique moyen de diminuer la puissance des Bulgares. En conséquence, Andrinople & Didimoteque furent cedées à Branas, à condition qu'il en feroit hommage à l'Empereur. Le Roi de Bulgarie s'étoit cependant approché de ces deux places pour s'en saisir, mais il se trouva tout d'un coup abandonné des Grecs qui étoient dans son armée. Cette désertion ne l'empêcha pas de faire le siége de Didimoteque, & il étoit prêt à s'en rendre maître, lorsque le Régent du Royaume se présenta devant la place pour la secourir. Les Bulgares instruits de l'approche des Croisés, avoient brûlé leurs machines, & s'étoient retirés précipitamment.

On apprit alors la mort de Baudoin, que le Roi de Bulgarie avoit fait périr cruellement. Les Auteurs varient beaucoup sur les raisons qui porterent Jean à traiter si inhumainement son prisonnier. Les Grecs, malgré leur animosité contre les François, n'ont pu s'empêcher de faire un grand éloge de ce Prince. Il n'avoit que trente-cinq ans lorsqu'il mourut, & avoit épousé Marie de Champagne, dont il n'eut que deux filles. Il parut en Europe en

1225. un imposteur qui vouloit se faire passer pour Baudoin. Il eut une entrevûe à Péronne avec Louis VIII. Roi de France, qui lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit fort mal. Craignant alors d'être arrêté, il se sauva, mais il fut pris à Rougemont, & conduit à la Comtesse de Hainault, fille de Baudoin, qui le fit pendre. CONSTANTINOPLE.

Les François donnerent pour successeur à Baudoin, Henri son frere, qui fut couronné le 20 Août 1206. Les Grecs étoient alors tellement divisés entr'eux, qu'il se trouvoit en même temps dans l'Empire plusieurs Souverains, qui se déchiroient mutuellement. Le Sultan d'Iconium secondoit tantôt les uns, tantôt les autres, & les excitoit ainsi à s'affoiblir, afin de pouvoir s'agrandir à leurs dépens. Théodore Lascaris reconnu Empereur à Pruse, à Nicée, à Smirne & à Ephese, ne put souffrir que Manuel Maurozome voulût être indépendant dans les pays arrosés par le Méandre. Il lui déclara la guerre, mais il fut enfin obligé d'entrer en accommodement avec lui, malgré les avantages qu'il avoit remportés sur lui, & de lui abandonner Cones, Laodicée, & tout ce que le Méandre renferme dans ses divers détours. David Comnene, petit-fils d'Andronic, s'étoit aussi emparé de la Paphlagonie, & Alexis Comnene son frere avoit soumis à ses loix Trébisonde & la Colchide. La crainte qu'ils avoient d'être dépossédés de leur usurpation, leur avoit fait prendre la précaution de faire alliance avec les François. HENRI, Empereur François. 1206. & THÉODORE LASCARIS.

Cependant le Roi des Bulgares avoit surpris Didimoteque, & l'avoit fait raser. L'Empereur, craignant qu'Andrinople n'eût le même sort, marcha promptement au secours de cette ville. Les ennemis prirent aussitôt la fuite, mais Henri les fit couper dans leur retraite, & leur enleva vingt mille prisonniers qu'ils emmenoient avec eux. Il entra ensuite dans la Bulgarie, détruisit deux villes de ce pays, & retourna triomphant à Constantinople.

Persuadé que les Bulgares resteroient quelque temps tranquilles, il songea à faire la guerre à Théodore Lascaris. Il n'y eut que de petites actions entre les deux partis, mais elles furent fréquentes, & firent répandre beaucoup de sang. Théodore engagea le Roi de Bulgarie à faire une puissante diversion en sa faveur, & lui conseilla de mettre le siége devant Andrinople. Les Bulgares saisirent avec joye cette occasion de se venger de Henri, & la place fut assiégée. Ils pousserent si vivement les attaques, qu'ils furent sur le point d'entrer par les deux breches qu'ils y avoient faites. La retraite des Comains, qui faisoient partie de leur armée, obligea les Bulgares à lever le siége. Il y a tout lieu de croire que les Comains avoient reçu quelques sommes d'argent, soit de la part des habitants d'Andrinople, soit de la part de l'Empereur Henri. Lascaris, fatigué d'une guerre qui pouvoit lui devenir funeste, fit des propositions d'accommodement. Henri les accepta, & les deux Princes signerent entr'eux une treve de deux ans.

Henri n'ayant plus à combattre que les Bulgares, rassembla toutes ses forces contre eux. Elles furent encore augmentées par la réunion de celles du Marquis de Montferrat. Ce Prince fut tué dans une irruption qu'il fit en Bulgarie du côté de la montagne de Rhodope. Les Bulgares, maîtres de son corps, en séparerent la tête qu'ils envoyerent à leur Roi. Jean regarda cette mort comme une circonstance favorable pour s'emparer du 1207.

CONSTANTINOPLE. Royaume de Thessalonique, & il alla aussitôt faire le siége de la capitale; mais la mort subite de ce Prince délivra les assiégés du péril qui les menaçoit. Jean avoit été un des plus cruels ennemis de l'Empire, & vouloit être surnommé *Romeoclon*, c'est-à-dire, Assommeur de Romains. Il disoit qu'il méritoit ce titre avec plus de raison que l'Empereur Basyle n'avoit acquis celui de *Bulgaroclon*.

Vorilas son neveu & son successeur suivit ses traces, & se déclara l'ennemi des Grecs. Il continua les hostilités, & assiégea Philippopoli. L'Empereur Henri lui présenta la bataille, défit entierement son armée, entra dans la Bulgarie, & conquit dans l'espace d'un mois l'étendue de quinze journées de pays. Le Roi des Bulgares effrayé par ces succès, se hâta de conclure la paix, & elle fut cimentée par le mariage de sa fille, ou la niece de son prédécesseur, avec Henri.

1208.

Cependant l'Empire, qui n'avoit plus d'armée navale, faisoit tous les jours de grandes pertes. Les Vénitiens se rendirent maîtres de Gallipoli sur le détroit qu'on appelle aujourd'hui des Dardanelles, s'emparerent des isles de Naxos, de Paros, de Milo, de Hérinea. Toutes ces isles formerent un petit Etat, dont les possesseurs prirent le titre de Ducs de Nixia, & qu'ils conserverent sous la protection de la République de Venise. Les isles d'Andros, de Théonon, de Mycone, de Scyros, de Céa & de Lemnos tomberent aussi au pouvoir de quelques Seigneurs Vénitiens. Une flotte de la République fit la conquête de Corfou, & depuis ce temps cette isle a toujours appartenu aux Vénitiens. Un Seigneur François, dont on ignore le nom, se mit en possession des isles de Céphalonie & de Zante.

Il y avoit alors de grands troubles dans le Royaume de Thessalonique. Le Marquis de Montferrat avoit, par son testament, désigné pour son successeur Démétrius son fils, né du second mariage qu'il avoit contracté avec Marguerite de Hongrie. Le Comte de Blandras, Régent du Royaume, vouloit faire monter sur le thrône Guillaume, sorti du premier mariage du Marquis de Montferrat. L'Empereur prétendit que les dernieres volontés de ce Prince fussent exécutées, & il employa la force pour faire reconnoître Démétrius, Roi de Thessalonique, sous la Régence de sa mere.

Alexis l'Ange Comnene avoit profité de la mort du Marquis de Montferrat pour se procurer la liberté. Il se rendit d'abord à Thessalonique, où la Reine de Hongrie sa belle-sœur, lui fit un accueil favorable; mais comme elle s'apperçut que son beau-frere formoit quelques projets ambitieux, elle le contraignit à sortir des Etats de son fils. Alexis alla chercher un asyle chez Léon Sgure, Seigneur de Corinthe, qui avoit épousé sa fille Eudocie. Ne pouvant se tenir tranquille dans cette retraite, il cabala contre son gendre. Celui-ci voulut le faire arrêter, mais Alexis eut le temps de se sauver chez le Prince d'Epire son cousin germain, qui, à la faveur des troubles, s'étoit emparé de l'Epire & de l'Etolie. Il s'appelloit Michel Ange, & avoit pris le surnom de Comnene. Il étoit fils naturel de Jean l'Ange, frere du pere des Empereurs Isaac & Alexis. Ce dernier ne vécut pas long-temps en bonne intelligence avec son cousin germain, & il fut bientôt forcé de sortir de sa Cour. Se trouvant sans aucune ressource, il prit le parti de se retirer auprès du Sultan d'Iconium, qui promit d'employer toutes ses forces pour

le rétablir sur le thrône. En conséquence de cet accord le Sultan envoya des Ambassadeurs à Théodore Lascaris, pour lui déclarer que s'il ne rendoit pas la couronne à Alexis l'Ange, il seroit contraint de lui faire la guerre. Théodore, avant que de répondre aux Ministres du Sultan, fit assembler les principaux Seigneurs de ses Etats, & leur demanda lequel ils aimoient mieux pour Empereur d'Alexis l'Ange on de lui. Ils répondirent unanimement qu'ils étoient résolus de sacrifier leur vie pour sa personne, & qu'ils ne reconnoîtroient jamais Alexis l'Ange. Théodore fit part de cette réponse au Sultan, & la guerre fut déclarée. Théodore commença les hostilités par la prise de Philadelphie; il marcha ensuite au secours d'Antioche sur le Méandre, que le Sultan assiégeoit avec une armée de vingt mille hommes. Théodore, à la tête de deux mille seulement, entreprit de faire lever le siége. Il attaqua l'ennemi avec fureur, & pendant qu'on se battoit avec une mutuelle ardeur, les deux Princes se rencontrerent, & en vinrent aux mains. Théodore fut abattu d'un coup de masse d'armes, mais reprenant aussitôt ses forces, il coupa d'un coup de sabre les jarets du cheval du Sultan. Ce Prince ayant été renversé par la chute de son cheval, fut massacré par les Grecs. Quelques-uns croyent que ce fut Théodore qui lui coupa la tête. Les Barbares effrayés de la mort de leur Prince, demanderent la paix qui leur fut accordée. Alexis l'Ange fut fait prisonnier, & enfermé dans un Monastere, où il finit ses jours. Telles sont les aventures de ce Prince, dont j'avois promis quelques détails. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur Henri regardoit toujours Théodore Lascaris comme un Rebelle, & il étoit résolu de le poursuivre jusqu'à la derniere extrémité. Il entra pour cet effet en Asie, & y fit plusieurs conquêtes. Pendant que la fortune lui étoit favorable en Orient, il étoit attaqué en Occident par Théodore, frere & successeur de Michel, Prince d'Epire, qui faisoit tous ses efforts pour reculer les bornes de ses Etats. Henri ne voulant point avoir en même temps deux ennemis à combattre, consentit à accorder la paix à Théodore Lascaris, à condition que ce Prince cederoit tout le pays enfermé entre le mont Camine, la ville d'Achirao & la mer.

Henri marcha alors contre le Prince d'Epire, mais étant arrivé à Thessalonique, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 11 de Juin 1216. à l'âge de quarante-deux ans. On a cru qu'il avoit été empoisonné. Ce Prince s'étoit marié deux fois. Il avoit épousé en premieres noces Agnès de Montferrat, fille du Marquis; & en secondes noces la fille de Jean, Roi de Bulgarie. Il n'eut aucun enfant de ses deux mariages. Les Historiens donnent de grandes louanges à ce Prince, & les Grecs mêmes font son éloge.

Après la mort de Henri les Seigneurs François s'assemblerent pour déliberer sur le choix d'un nouvel Empereur. Ils jetterent en même temps les yeux sur Pierre de Courtenai, mari d'Yolande de Flandres, sœur des Empereurs Baudoin & Henri, & sur André, Roi de Hongrie, qui avoit épousé une des filles d'Yolande & de Pierre de Courtenai. Ils préférerent ce dernier comme plus en état de rétablir les affaires de l'Empire; mais ce Prince ayant refusé d'accepter la couronne Impériale, ils proclamerent le Comte de Flandres, & lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui annoncer son élection. PIERRE DE COURTENAI. 1216. & THÉODORE LASCARIS.

Pierre de Courtenai étoit fils de Pierre de France, cinquieme fils de Louis

CONSTANTINOPLE.

le Gros, Roi de France, & d'Isabelle Dame de Courtenai & de Montargis, & cousin germain de Philippe Auguste, qui occupoit alors le thrône de France. Pierre de Courtenai se hâta de faire ses préparatifs pour se rendre à Constantinople, & il partit de France à la tête de cinq mille cinq cents hommes de troupes d'élite. Sa femme & quatre de ses filles l'accompagnerent dans ce voyage. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il pressa le Pape Honorius III. de lui donner la couronne Impériale. Le Pape fit beaucoup de difficulté, dans la crainte de causer quelque préjudice au Patriarche de Constantinople, à qui de tout temps cette cérémonie avoit appartenu, & dont le privilége venoit d'être confirmé par le Pape Innocent III. Honorius ne pouvant résister aux instances de Pierre, fit la cérémonie de son couronnement dans l'Eglise de Saint-Laurent hors de la ville, afin qu'elle ne tirât à
1217. aucune conséquence.

9 d'Avril. Le premier usage qu'il fit de sa nouvelle dignité, fut de donner à Guillaume de Montferrat l'investiture de la Régence du Royaume de Thessalonique pendant la minorité du Prince Démétrius. Il s'embarqua ensuite à Brindes, & promit aux Vénitiens de déclarer la guerre à Théodore, Prince d'Epire, qui s'étoit rendu maître de Durazzo. En conséquence de ses engagements, Pierre mit le siége devant cette place; mais il ne put s'en emparer. Résolu de se rendre promptement à Constantinople, il prit le parti de traverser les Etats du Prince d'Epire. Il fut à peine engagé dans les montagnes d'Albanie, que les troupes de Théodore l'environnerent de tous côtés. Réduit à la nécessité de vaincre ou de périr, il se détermina à faire les derniers efforts pour se tirer du danger où il étoit. Le Prince d'Epire n'osant risquer une bataille, feignit de vouloir entrer en accommodement. Il fut reglé que l'Empereur auroit la liberté de passer par les terres de Théodore; qu'il ne feroit aucun tort aux sujets de ce Prince, & que celui ci lui feroit fournir, & à tous ceux qui l'accompagnoient, des vivres, & tout ce qui étoit nécessaire pour leur passage.

Après la signature de ce traité, Pierre consentit à se trouver à un repas, où Théodore l'avoit invité. Ce Prince, contre la foi des traités, fit arrêter l'Empereur, ceux de sa suite, & donna ordre d'attaquer les troupes de Pierre qui n'étoient plus sur leurs gardes. Elles furent entierement défaites, & les prisonniers furent traités avec toute l'inhumanité possible. Pierre de Courtenai fut mis à mort, mais on ignore les détails de cet évenement. On croit que Théodore ne le fit assassiner qu'au bout de deux ans de prison. Le Prince d'Epire instruit que toute l'Europe sembloit vouloir prendre vengeance de la mort de l'Empereur, chercha à mettre le Pape dans ses intérêts. Il promit pour cet effet de remettre en liberté Jean Colonne, Cardinal & Légat, qui avoit été arrêté avec Pierre de Courtenai, & de reconnoître la primauté du Pape. Théodore fut absous de son crime, & le souverain Pontife défendit, sous peine d'excommunication aux Croisés, qui s'étoient assemblés à Venise & à Ancone, de causer aucun dommage à Théodore.

Pierre de Courtenai avoit eu d'Yolande sa femme quatre fils & sept filles. Les Princes furent Philippe, Comte de Namur, qui mourut sans enfants en 1226. Robert qui monta sur le thrône après la mort de son pere; Henri, & Baudoin. Les filles étoient Yolande, qui épousa André, Roi de Hongrie;

Agnès, femme de Geofroi II. Prince d'Achaïe; Marie, femme de Théodore Lascaris; Marguerite, qui épousa Henri, Comte de Wianden; Isabelle, mariée en premieres noces à Gaucher, fils de Milon II. Comte de Bar-sur-Seine, & en secondes noces à Eudes de Montaigu, de la maison des Ducs de Bourgogne; Sybille, qui fut Religieuse, & une autre qui épousa Raoul, Seigneur d'Issoudun. CONSTANTINOPLE.

Les Seigneurs informés du malheur qui étoit arrivé à Pierre de Courtenai, nommerent pour Régent de l'Empire Conon de Bethune, Sénéchal de Romanie. Ils envoyerent ensuite offrir la couronne à Philippe, Comte de Namur, fils aîné de Pierre de Courtenai. Ce Prince préferant une vie tranquille à un thrône continuellement agité, céda ses droits à Robert son frere, qui partit de France sur la fin de l'an 1220. Il fut sacré à Constantinople le 25 de Mars 1221. par le Patriarche Mathieu. Déterminé à venger la mort de son pere, il entra en négociation avec Théodore Lascaris, & ces deux Princes convinrent de vivre en bonne intelligence. ROBERT DE COURTENAI. 1221. & THÉODORE LASCARIS.

Ils réglerent en même-temps que Robert rendroit à Lascaris un de ses freres qui étoit prisonnier, & que Lascaris remettroit en liberté tous les François qu'il avoit en son pouvoir. Lascaris promit aussi de donner la Princesse Eudocie sa fille en mariage à l'Empereur Robert. L'exécution de ce dernier article souffrit quelque difficulté. Lascaris avoit épousé la sœur de Robert, & Manuel, Patriarche Grec de Constantinople, ne pouvoit approuver qu'une même personne fût en même-temps & beau-pere & beau-frere; ce qui étoit sans exemple dans l'Eglise Grecque.

Les remontrances du Patriarche ne firent cependant aucun effet sur l'esprit de Lascaris, & il se préparoit à envoyer Eudocie à Constantinople, lorsqu'il fut attaquée d'une maladie qui le conduisit au tombeau l'an 1222. Il n'avoit alors que 45 ans. Les Grecs regardent ce Prince comme le restaurateur de leur Empire. Il avoit été marié trois fois. Anne sa premiere femme étoit fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, frere de l'Empereur Isaac. Il en eut deux Princes, qui moururent avant leur pere, & trois Princesses. Eudocie promise à Robert de Courtenai, étoit fille de l'Impératrice Anne. Elle se maria avec Anselme de Cahieu, qui fut Régent de l'Empire après la mort de Robert. Lascaris avoit épousé en secondes noces Philippine, fille de Rupin, Prince d'Arménie. Acropolite assure qu'il en eut un fils nommé Constans, & qui avoit huit ans lorsque son pere mourut. Nicéphore Gregoras prétend au contraire que Lascaris ne laissa aucun enfant mâle. Marie de Courtenai sa troisieme femme ne lui donna point d'enfants.

Théodore Lascaris avoit désigné pour son successeur Jean Vatace, à qui il avoit donné en mariage Irene sa fille. Le surnom de Ducas qu'il porta, fait croire qu'il appartenoit à cette maison. Tous ceux qui avoit obéi à Théodore Lascaris, ne firent aucune difficulté de reconnoître Jean Vatace pour leur souverain. Il se trouvoit alors quatre Princes qui portoient le titre d'Empereur; sçavoir, Robert de Courtenai, qui étoit en possession de Constantinople; Jean Vatace Ducas, qui regnoit à Nicée; David Comnene, qui avoit fondé un nouvel Empire à Trebisonde; & Théodore l'Ange Comnene, qui s'étant emparé du Royaume de Thessalonique pendant l'absence de Démétrius, s'étoit fait couronner Empereur. JEAN DUCAS. 1222. & ROBERT DE COURTENAI.

CONSTANTINOPLE.

Le commencement du regne de Jean Vatace fut troublé par l'ambition d'Alexis & d'Isaac, freres de Théodore Lascaris. Chagrins de n'avoir pu succéder à ce Prince, ils résolurent de chasser du thrône Jean Vatace, & mirent dans leur parti Robert de Courtenai. Ce Prince leur donna des troupes, & les chargea en même-temps de les commander. Ils se hâterent alors de joindre leur rival, & lui livrerent combat. La valeur des François fit long-temps balancer la victoire, mais elle se déclara enfin pour Jean Vatace. Alexis & Isaac furent faits prisonniers, & l'Empereur les condamna à avoir les yeux crevés. Jean Vatace profita de son avantage pour enlever aux François toutes les places qu'ils avoient en Asie. Il se seroit rendu maître de la Thrace, s'il n'eût été arrêté par Théodore, Prince d'Epire. Celui-ci après s'être emparé de Mosinople, de Didimoteque, & de quelques autres villes, obtint des habitants d'Andrinople qu'ils le recevroient dans leur ville. Théodore fit alors des courses jusqu'à Constantinople, & ravagea tout le pays qui est entre ces deux villes. L'Empire de Robert se réduisoit en Europe à la seule ville de Constantinople. Ce Prince effrayé des succès de Théodore, fit la paix avec Vatace, en cédant à ce dernier les villes de l'Asie, à l'exception de quelques-unes qui étoient situées au Nord, & aux environs du Golfe de Nicomédie. Vatace promit en conséquence d'envoyer à Robert, Eudocie qui lui avoit été promise par Théodore Lascaris ; mais il ne tint pas parole.

Robert n'ayant plus d'espérance de posséder Eudocie, s'attacha fortement à une jeune Demoiselle Françoise, fille de Baudoin de Neuville, Chevalier issu d'une noble famille d'Artois. Elle étoit fiancée à un Seigneur Bourguignon, mais l'Empereur n'écoutant que sa passion, la demanda à sa mere, & l'épousa. Le Gentilhomme Bourguignon s'en vengea bientôt ; car ayant trouvé moyen d'entrer pendant la nuit dans le palais, il enleva l'Impératrice & sa mere. Il fit jetter celle-ci dans la mer, & coupa le nez & les lévres à sa fille. Robert entra dans une fureur extrême lorsqu'il apprit cette action dont il ne pouvoit se venger. Honteux de sa foiblesse, il sortit de Constantinople, passa en Italie, & implora le secours de Grégoire IX. Le souverain Pontife lui conseilla de retourner à Constantinople où sa présence étoit nécessaire. Robert suivi son conseil, mais il fut surpris en route d'une maladie qui le mit au tombeau l'an 1228.

BAUDOIN II. JEAN DE BRIENNE. 1228. & JEAN DUCAS.

Baudoin son frere n'avoit alors qu'environ dix ans, & sa jeunesse sembloit l'éloigner de la couronne dans les circonstances où on se trouvoit. Plusieurs Seigneurs furent d'avis de mettre l'Empire sous la protection de Jean Azen, Roi des Bulgares, & de l'engager à donner une de ses filles en mariage au jeune Baudoin. Jean Azen, à qui ils firent ces propositions, les accepta volontiers, & s'engagea à recouvrer à ses dépens tout ce que les prédécesseurs de Baudoin avoient perdu dans la Thrace, & de soumettre ensuite les Provinces Occidentales de l'Empire. Les auteurs de l'outrage qui avoit été faite à la femme de Robert, appréhendant que Baudoin secondé de la puissance du Roi des Bulgares, ne fût en état de venger son frere, représenterent qu'il étoit dangereux de mettre l'Empire à la discrétion des Bulgares, qui s'en rendroient bientôt maîtres. Ils ajouterent qu'il étoit plus à propos de recourir à la protection d'un Prince François. On fut séduit par

par ces représentations, & on résolut d'un commun accord d'élever au thrône Jean de Brienne, qui avoit été Roi de Jerusalem. Il étoit troisieme fils d'Erard II. Comte de Brienne, & d'Agnès de Montbelliard. Ce Prince commandoit alors les troupes de Gregoire IX. contre l'Empereur Frideric. Le Pape auquel on s'étoit adressé pour avoir son approbation, consentit au choix que les Seigneurs avoient fait, & le fit sçavoir à Jean de Brienne. Aussitôt que ce Prince se fut rendu à Rieti où le Pape l'attendoit, on dressa en présence des Ambassadeurs de Constantinople un acte dont les principales clauses étoient: » Qu'il seroit fait dès-à-présent un contract de mariage » entre Baudoin, & la Princesse Marie, fille de Jean de Brienne, pour être » consommé lorsque l'un & l'autre auroient atteint l'âge convenable; que » vûe la minorité de Baudoin, & la situation fâcheuse de l'Empire, le Roi » Jean seroit Empereur, & conserveroit la couronne avec une pleine autorité pendant sa vie; qu'après sa mort l'Empire reviendroit à Baudoin » ou à ses héritiers; que Baudoin seroit traité selon sa dignité; que lorsque ce jeune Prince auroit atteint l'âge de 20 ans, Jean de Brienne lui » donneroit l'investiture du Royaume de Nicée avec toutes ses dépendances, & toutes les terres situées au-delà du bras de Saint George, y compris le Duché de Novocastre, sauf les fiefs que les Seigneurs Latins avoient » obtenus de l'Empereur Henri & de ses successeurs, excepté néanmoins » le Duché de Nicomédie, qui étoit réservé pour Jean de Brienne; que ce » dernier auroit le choix de donner à ses héritiers les places que les Latins » & les Grecs avoient possédées ou possedoient en Asie, ou celles que le » Prince d'Epire avoit usurpées jusqu'à Didimoteque & Andrinople; que » les héritiers de Jean de Brienne seroient tenus de faire hommage-lige à » Baudoin ou à ses successeurs, & de faire le service comme ses vassaux; » qu'ils ne seroient néanmoins obligés de servir eux-mêmes que dans les » guerres où l'Empereur iroit en personne. « Ce traité fut confirmé & ratifié par le Pape le 9 Avril 1229.

CONSTANTINOPLE.

Jean de Brienne, après cet arrangement, fit des préparatifs pour se rendre à Constantinople. Il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joye, & la cérémonie de son couronnement se fit dans l'Eglise de Sainte-Sophie par les mains du Patriarche Simon. Jean de Brienne ne remplit pas les espérances qu'on avoit conçues de lui, & il resta deux ans dans l'inaction. Pendant ce temps-là les troupes qu'il avoit amenées avec lui, se dissiperent, & allerent servir d'autres Princes.

Cependant Jean de Brienne ayant appris que Jean Vatace étoit occupé à soumettre Léon Gabalas qui s'étoit révolté, il profita de cette circonstance pour attaquer les Etats de l'Empereur Grec. Il fit une descente à Lampsaque; mais Vatace, qui avoit promptement rassemblé quelques soldats, s'empara des défilés, & empêcha les François de faire de grands progrès. Ils ne prirent en effet que le château de Céramique, près de Cysique, & le Fort de Piga. Vatace, pour se venger de cette irruption, fit une ligue offensive & défensive avec le Roi des Bulgares, qui étoit irrité de ce que Jean de Brienne avoit eu la préférence sur lui.

Au commencement du printemps l'Empereur Grec & le Roi des Bulgares s'emparerent de Gallipoli, de plusieurs autres places du côté de la Propontide, 1235.

CONSTANTINOPLE.

& allerent mettre le siége devant Constantinople. Jean de Brienne peu effrayé du grand nombre d'ennemis, sortit de la ville avec cent soixante Chevaliers & quelques Sergents à cheval. Avec une si petite troupe il attaqua les Grecs & les Bulgares, & les mit en fuite. L'Infanterie, qui étoit dans la ville, s'empara de la flotte ennemie qui étoit à l'ancre près des murailles. Vatace & Azen résolus d'effacer la honte de leur défaite, leverent promptement de nouvelles armées, & reparurent devant Constantinople. Cette seconde entreprise ne fut pas plus heureuse que la premiere. La flotte des Grecs & des Bulgares fut battue par celles des Vénitiens, des Pisans & des Génois, & l'armée de terre qui assiégeoit Constantinople décampa aussitôt qu'elle eut appris le malheur de l'armée navale.

1236.

Tous ces avantages affoiblissoient considerablement les forces de l'Empereur, & il craignoit enfin de succomber. Il prit le parti de demander du secours aux Européens. Persuadé que la présence de Baudoin exciteroit d'avantage les Princes à lui fournir des troupes, il l'envoya dans les différentes Cours de l'Europe sous la conduite de Jean de Bethune. Le Pape publia une croisade à ce sujet, & promit les mêmes indulgences que pour la Terre sainte. Pendant que le jeune Empereur travailloit efficacement à obtenir des secours, la mort surprit Jean de Brienne le 23 de Mars 1237.

BAUDOIN II. seul.

1237.

JEAN VATACE.

L'Empire venoit de perdre un de ses plus fermes appuis, ou du moins celui qui étoit le plus capable de le défendre. Les Seigneurs en attendant le retour de Baudoin, nommerent pour Régent de l'Empire Anseau de Cahieu, Gentilhomme de Picardie. On craignoit toujours les efforts des Grecs & des Bulgares, lorsque l'inconstance d'Azen suspendit pour quelque temps l'inquiétude où l'on étoit à Constantinople. Ce Prince, soit qu'il fût gagné par sa femme, qui étoit fille d'André, Roi de Hongrie, soit qu'il appréhendât que l'Empereur Grec ne devînt trop puissant par la ruine des François, ce Prince, dis-je, rompit le traité d'alliance qu'il avoit fait avec Jean Vatace, & se joignit aux François. L'armée combinée alla aussitôt faire le siége de Chiorli, & elle se seroit emparée de cette place, malgré la valeur de l'Officier qui la défendoit, si Azen ne se fût promptement retiré après avoir brûlé toutes ses machines de guerre. La nouvelle de la mort de sa femme & d'un de ses fils le frappa tellement, qu'il crut que Dieu le punissoit de sa perfidie envers Vatace. Il renouvella avec ce Prince son ancien traité, & ils réunirent leurs forces pour attaquer Constantinople. La ville étoit prête à se rendre lorsqu'elle fut secourue par les galeres Vénitiennes, & par celles de Geofroi de Ville-Hardouin, Prince d'Achaïe & de Morée.

Cependant Baudoin, qui ne pouvoit ignorer la triste situation où l'Empire se trouvoit réduit, se hâtoit de rassembler une puissante armée qui pût le mettre en état de repousser ses ennemis. Il arriva enfin à Constantinople vers la fin de l'an 1239. & il fut couronné solemnellement dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Ce ne fut que depuis cette cérémonie qu'il data les années de son regne. Aussitôt que la saison lui permit de se mettre en campagne, il marcha contre Vatace, & prit d'assaut la ville de Chiorli. Vatace, qui ne pouvoit défendre la Thrace, passa en Asie, & enleva aux François le petit nombre de places qui leur restoient, à l'exception du Fort d'Esquili. Les deux Empereurs fatigués de la guerre, firent une treve pour deux ans.

1239.

Baudoin repassa en Italie pour y chercher de nouveaux secours, & il se trouva au Concile de Lyon qui fut célébré en 1245. L'Empereur Vatace profita de la treve pour reculer les bornes de son Empire. Il entra dans la Bulgarie alors gouvernée par Michel, fils d'Azen, qui étoit encore en bas âge. Les Ministres de ce jeune Prince n'ayant pu s'opposer aux premiers succès de Vatace, lui demanderent la paix. Vatace y consentit, à condition qu'il conserveroit toutes les conquêtes qu'il avoit faites. Ce Prince invité par les habitants de Thessalonique, se rendit dans leur ville, & les délivra de la tyrannie de Démétrius, qu'il envoya prisonnier dans le château de Lentianne en Asie. Il conserva Thessalonique pour lui, & le reste de la Thessalie fut partagé entre Michel l'Ange Comnene, & Théodore l'Ange Comnene, pere de Démétrius, le même qui avoit été vaincu par le Roi de Bulgarie, & que ce Prince avoit fait priver de la vûe.

CONSTANTINOPLE.

À peine la treve étoit-elle finie entre Vatace & Baudoin, que le premier recommença la guerre par la prise de Chiorli. Baudoin de retour à Constantinople, s'apperçut que ses forces n'étoient pas suffisantes pour résister à celles de l'Empereur Grec. Il envoya sa femme en France pour y solliciter de nouveaux secours. On ignore ce que Baudoin devint depuis ce temps jusqu'en 1251. On trouve dans l'histoire que Philippe de Foci ou Touci, prenoit dans cet intervalle le titre de Régent de l'Empire de Constantinople; ce qui feroit croire que Baudoin étoit passé une seconde fois en Occident.

1247.

1248.

Vatace avoit cependant continué à remporter de grands avantages sur les François, & sur Michel l'Ange Comnene, Souverain d'une partie de la Thessalie, & il s'étoit ensuite retiré à Nicée. Il tomba malade dans cette ville, & fut transporté à Nymphée, où il mourut le 30 Octobre 1255. âgé de soixante & deux ans, après un regne de trente-trois. Ce Prince étoit doux, prudent, brave, & avoit beaucoup de fermeté. Il n'aimoit la dépense que lorsqu'il croyoit qu'elle pouvoit être utile à l'Etat. Ennemi du luxe, il avoit déclaré infâme quiconque acheteroit des étoffes étrangeres. Jean Vatace avoit été marié deux fois. Il avoit épousé en premieres noces Irene, fille de l'Empereur Théodore Lascaris, dont il eut un fils qui lui succeda. Après la mort de cette Princesse, il se maria à une fille naturelle de l'Empereur Frideric II. nommée Anne. Elle ne lui donna point d'enfants.

Aussitôt que Vatace fut mort les Seigneurs Grecs proclamerent Empereur Théodore Lascaris son fils unique, quoique son pere ne l'eût ni associé au thrône, ni désigné pour son successeur. Il fut sacré & couronné par le Patriarche Arsene. Le Roi des Bulgares n'eut pas plutôt appris la mort de Vatace, qu'il prit les armes pour rentrer en possession des villes que ce Prince lui avoit enlevées; mais Théodore l'empêcha d'exécuter son projet, & le força à demander la paix. Ce fut tout ce qui se passa de remarquable sous le regne de ce Prince. Il mourut d'étisie dans le mois d'Août 1259. après avoir porté la couronne pendant quatre ans. Il étoit dans la trente-septieme année de son âge. S'étant apperçu que sa fin approchoit, il s'étoit revêtu d'un habit monastique, & avoit distribué de grandes aumônes aux pauvres. Il avoit épousé Helene, dont il eut Jean Lascaris & plusieurs filles. Théodore

THÉODORE LASCARIS II. 1255. & BAUDOIN II.

CONSTANTINOPLE.

JEAN LASCARIS.

1259.

& BAUDOIN II.

aimoit les sciences, protégeoit les Sçavants. Il nous reste quelques fragments de ses ouvrages Théologiques.

Ce Prince eut pour successeur Jean Lascaris son fils, qui n'étoit âgé que de six ou huit ans. Théodore avoit nommé pour Régent de l'Empire George Muzalon, homme d'une naissance médiocre, mais qui avoit tellement sçu gagner sa confiance, qu'il l'avoit fait Grand-Maître de la Garde-Robe, & lui avoit donné une de ses parentes en mariage. Muzalon, qui redoutoit l'ambition des Grands par rapport à son pupile, envoya le jeune Empereur dans une Forteresse gardée par des troupes, sur la fidélité desquelles il pouvoit compter. Cependant les Seigneurs mécontents de ce que Muzalon avoit été préféré à l'un d'eux, chercherent à le perdre en publiant qu'il avoit dessein de s'emparer de la souveraine autorité. Muzalon, instruit de la mauvaise volonté des Seigneurs à son égard, les assembla tous, & leur déclara qu'il étoit prêt à abandonner le poste honorable qui lui étoit confié, s'ils n'approuvoient pas le choix du feu Empereur. Ce discours parut toucher les Seigneurs, & ils jurerent en même temps fidélité à Jean Lascaris & au Régent.

Cette protestation de la part des Seigneurs étoit peu sincere, puisque quelques jours après, dans la nombreuse assemblée qui se tint au Monastere de Sosandre pour rendre les derniers devoirs à Théodore Lascaris, les soldats crierent hautement que Muzalon avoit employé la magie pour faire mourir l'Empereur, & qu'il avoit empêché ce Prince de leur faire des gratifications. Le tumulte devint si considérable, que la présence de l'Empereur ne fut pas capable de l'appaiser. Muzalon connoissant le danger où il étoit, alla se cacher sous l'autel. Ses ennemis, sans respect pour la sainteté du lieu, le poignarderent dans cet asyle qui devoit être inviolable. Ses deux freres eurent le même sort.

Michel Paléologue, grand Connétable, qui avoit formé cette conjuration, employa toutes sortes de voyes pour se faire nommer Régent. Il se fit ensuite donner les titres de Grand Duc & de Despote; mais son ambition n'étant pas encore satisfaite, il demanda à être associé à l'Empire. La révolte de Michel l'Ange Comnene Despote d'Etolie favorisa son élévation. Les partisans de ce Seigneur insinuerent au peuple que dans les circonstances où l'Empire se trouvoit, il étoit nécessaire qu'il fût gouverné par un Prince en état de regner. Ces discours semés à propos, joints aux largesses que Michel Paléologue fit faire, déterminerent le peuple à témoigner hautement qu'il vouloit que ce Seigneur fût associé au thrône. On convint donc que les deux Empereurs jureroient solemnellement de vivre dans une parfaite intelligence. Les Evêques, par une sorte d'adulation, déciderent que sa complaisance à accepter l'Empire étoit une chose méritoire devant Dieu & devant les hommes.

MICHEL PALÉOLOGUE. JEAN LASCARIS. & BAUDOIN II.

Michel Paléologue sortoit d'une des plus illustres maisons de l'Empire, qui s'étoit alliée plusieurs fois à celle des Empereurs. Alexis Paléologue son grand-pere avoit épousé Irene Comnene, fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, & niece de l'Empereur Isaac. Son beau-pere l'avoit désigné pour son successeur, mais les malheurs qui arriverent à Alexis l'Ange, empêcherent l'effet de cette destination. Il n'étoit sorti du mariage d'Irene avec Alexis

Paléologue qu'une fille qui épousa Andronic Paléologue, Grand Domestique, & pere de Michel dont il s'agit ici. On l'accusa dès sa jeunesse d'aspirer à la souveraineté, & sous le regne de Jean Vatace on prétendit qu'il avoit entretenu des intelligences criminelles avec le Despote d'Etolie. Les amis de Michel cherchoient à lui procurer la plus grande fortune, & pour cet effet ils travaillerent à le matier avec Thamar, fille d'Asan, Roi de Bulgarie. Vatace, qui en fut informé, en fit un crime à Michel. Celui-ci protesta qu'il n'avoit aucune part à cette négociation; mais il fut obligé, malgré ses serments, de se purger par les armes, suivant l'usage de ces temps superstitieux. Le champion qu'il choisit pour soutenir sa cause étoit celui même qui avoit négocié le mariage. Il se battit contre l'accusateur de Michel, & fut vaincu. On le mit alors à la question, mais ni la force des tourments, ni la crainte de la mort ne furent pas capable de lui faire avouer que Michel eût eu connoissance de ce mariage. On examina ensuite Michel, & il protesta avec serment qu'il étoit innocent de l'accusation intentée contre lui. On voulut l'obliger à se justifier par l'épreuve du fer chaud, mais il répondit qu'il ne sçavoit point faire de miracle, & qu'il demandoit à se battre contre son accusateur. On lui refusa sa demande, & il fut mis en prison. Il en sortit quelque temps après en affirmant avec serment qu'il n'avoit eu aucune part à la négociation du mariage, & en prometiant que jamais il n'aspireroit à l'Empire. Vatace lui donna alors en mariage Théodora sa petite niece. Michel Paléologue demeura tranquille pendant le reste de la vie de Vatace; mais il paroît qu'il fit quelques mouvements sous le regne de Théodore Lascaris son successeur. Ce dernier le menaça plusieurs fois de lui faire crever les yeux, & Michel redoutant les effets de cette menace, se retira à la Cour du Sultan d'Iconium, qui lui donna le commandement des troupes Chrétiennes qu'il avoit à sa solde. Théodore Lascaris engagea peu de temps après Michel à retourner auprès de lui, & l'assura par serment qu'il ne lui feroit aucun mal. Michel se laissa gagner par ses promesses, & reparut à la Cour de Théodore. On lui rendit la dignité de Connétable, & il fut nommé Gouverneur de Durazzo. Théodore ne tarda pas à soupçonner de nouveau la fidélité de Michel, & il le fit mettre dans une étroite prison, d'où il ne sortit qu'à la mort de Théodore Lascaris. On a vû de quelle maniere il s'y prit pour parvenir au thrône.

CONSTANTINOPLE.

La cérémonie de son association se fit près de la ville de Magnésie le premier de Décembre de l'an 1259. Il jura de donner au jeune Empereur de bons conseils comme à son collégue, & les Seigneurs déclarerent qu'ils obéiroient aux deux Empereurs; que s'il arrivoit que l'un des deux fît quelque entreprise contre l'autre, ils prendroient le parti de celui qu'on voudroit opprimer. Après ces serments mutuels Michel fut élevé sur un bouclier, qui étoit soutenu d'un côté par les Prélats, & de l'autre par les Grands de l'Empire. Le Patriarche Arsene fut le seul qui ne parut pas content de l'élévation de Michel; il étoit inquiet du sort du jeune Empereur, & sembloit prévoir les malheurs qui le menaçoient. Michel demanda à être couronné seul, sous prétexte que Jean Lascaris étoit encore trop jeune pour cette cérémonie. Arsene fit beaucoup de difficulté, & il ne se laissa gagner que lorsqu'il vit que Lascaris consentoit à n'être point couronné. On assure que le jeune

CONSTANTINOPLE.

Empereur pressentant alors ce qui devoit lui arriver, s'écria qu'il seroit assez content, si on lui laissoit la vie.

L'Empereur Baudoin n'eut pas plutôt été informé que Michel Paléologue étoit monté sur le thrône, qu'il lui fit redemander les villes de Thrace qu'on avoit enlevées aux François. Michel, au lieu de donner à Baudoin la satisfaction qu'il demandoit, menaça de lui déclarer la guerre s'il ne lui payoit un tribut. Il entama alors quelques négociations, & on parloit d'une treve lorsque Michel, qui s'étoit apperçu du mauvais état des affaires de Baudoin, résolut d'en profiter. Il parut bientôt aux environs de Constantinople, & s'empara en peu de temps de tous les dehors de cette capitale. Un Seigneur François lui avoit promis de l'introduire dans la ville, mais il ne lui tint pas parole, sous prétexte que l'Empereur lui avoit retiré les clefs d'une des portes dont il avoit la garde. Michel retourna aussitôt en Asie, après avoir laissé de fortes garnisons dans les postes dont il s'étoit rendu maître. Elles firent des courses dans la campagne, & empêcherent les vivres d'entrer dans la place.

Baudoin se vit bientôt réduit aux dernieres extrémités, sans troupes, sans argent : il fut obligé de faire de la monnoye avec les plombs des toits des Eglises & du palais de Constantinople, & d'abattre plusieurs maisons pour avoir du bois. Pendant qu'il étoit dans cette triste situation, Alexis Stratégopule revêtu de la dignité de César, s'approcha de Constantinople par ordre de Michel, pour examiner en quel état cette place se trouvoit. Il y avoit alors aux environs de la ville une troupe de brigands, qui pilloient indifféremment les Grec & les François. Stratégopule les engagea à se joindre à lui contre les François. Le Chef de ces brigands représenta au Général de Michel que le moment étoit favorable pour se rendre maître de Constantinople, qui n'étoit défendue que par une foible garnison. Il l'assura qu'il étoit possesseur d'une maison, d'où par un souterrein il étoit aisé d'y introduire cinquante hommes, qui ouvriroient une des portes de la ville.

1261. Prise de Constantinople par les Grecs.

Stratégopule, après avoir long-temps balancé sur le parti qu'il devoit prendre, consentit à hasarder cette entreprise qui lui paroissoit dangereuse avec le petit nombre de troupes qu'il avoit. La nuit du 25 Juillet seize soldats entrerent par le souterrein, & après avoir égorgé les sentinelles qu'ils rencontrerent, ils briserent la porte dorée, & donnerent ainsi entrée à leurs camarades. Les François voulurent se défendre, mais ils furent mis en désordre, & bientôt ils ne songerent plus qu'à sauver leurs vies. Le peuple se joignit aux Grecs, & en peu de temps la ville fut délivrée des François. Baudoin, craignant de tomber au pouvoir des ennemis, abandonna les ornements Impériaux, & se jetta dans un esquif. Le Général Grec fit mettre les habits de l'Empereur au bout d'une lance, pour faire voir aux François qu'ils n'avoient plus d'espérance. Telle fut la fin de la domination des François à Constantinople, dont ils avoient été maîtres pendant cinquante-sept ans.

Un évenement d'une si grande importance causa une joye bien sensible à Michel, & il se hâta de se rendre à Constantinople. Il y fit son entrée le 15 d'Août, à pied, sans ornements Impériaux, accompagné de l'Impératrice Théodora sa femme, & du Prince Andronic son fils. Après avoir fait son

action de graces dans l'Eglise de Sainte-Sophie, il alla prendre possession du grand Palais. Il étoit si satisfait d'Alexis Stratégopule, que ne trouvant rien de trop pour le récompenser, il ordonna que ce Seigneur feroit une entrée triomphante dans Constantinople, la couronne de César sur la tête, & que pendant un an entier son nom seroit joint dans les actes publics à ceux des deux Empereurs.

Michel Paléologue, devenu maître de Constantinople, donna une déclaration par laquelle il étoit dit que les maisons de Constantinople seroient rendues aux fils & aux héritiers de ceux à qui elles appartenoient, lorsque les François en firent la conquête. Ce Prince voulut être couronné une seconde fois dans l'Eglise de Sainte-Sophie par le Patriarche Arsene. Il travailla ensuite à repeupler la ville, & à en réparer les fortifications qu'il augmenta considérablement. Se regardant alors comme ayant seul droit à l'Empire qu'il venoit de relever par la prise de Constantinople, il forma le projet de se défaire de Jean Lascaris. Pour ôter à ce jeune Prince toute espérance de regner, il lui fit dessécher les yeux par le moyen d'un fer chaud, & le relegua dans le Fort de Dabicise.

Cet évenement, qui se passa le 25 de Décembre de la même année, occasionna plusieurs soulevements. Michel traita en rebelles ceux qui oserent trouver à redire à sa conduire: plusieurs furent emprisonnés, d'autres eurent le nez & les levres coupés. Il arriva en même temps une révolution dans le pays des Montagnes aux environs de Nicée. Les paysans de ce canton ayant mis à leur tête un jeune aveugle, voulurent le faire passer pour Jean Lascaris, & prirent les armes pour soutenir sa cause. Les troupes qu'on envoya contre eux furent battues plusieurs fois, & ce ne fut qu'à force d'argent qu'ils consentirent à mettre bas les armes. La fuite du faux Lascaris acheva de remettre le calme dans le pays.

Il ne fut pas si facile à Michel de se réconcilier avec le Clergé, qui ne pouvoit lui pardonner le crime commis envers Jean Lascaris. Le Patriarche Arsene refusa constamment de lui en donner l'absolution, quelque instance qu'il fît pour l'obtenir. Arsene exigea toujours qu'il abdiquât, & il consentit seulement qu'Andronic, fils de Michel, fût mis en sa place. L'Empereur n'avoit nulle envie d'abdiquer, mais il offroit de se soumettre à la pénitence la plus rigoureuse. Aussitôt même qu'il eut été excommunié, il prit des habits de pénitent, & se soumit humblement à cette censure. Irrité de la fermeté du Patriarche, il assembla les Evêques, & leur fit entendre que si on ne levoit l'excommunication, il auroit recours au Pape. Cependant on présenta à l'Empereur un libelle diffamatoire contre le Patriarche. On tint à ce sujet dans la salle du Palais une assemblée, à laquelle on donna le nom de Concile, & le Patriarche ayant refusé de s'y rendre pour se justifier, on décida qu'il devoit être déposé. L'Empereur en conséquence de ce jugement le fit enlever, & ordonna qu'il fût conduit dans l'isle de Proconese. On mit en sa place Germain, Métropolitain d'Andrinople, qui se retira peu de temps après, parce qu'il s'apperçut que le peuple le regardoit comme un Intrus. Joseph, Abbé du Monastere de Galésion, Confesseur de l'Empereur, fut élû Patriarche le 28 Décembre 1267. & le deuxieme jour de Février suivant il donna l'absolution solemnelle à Michel Paléologue.

CONSTANTINOPLE.

Baudoin erroit cependant dans les différentes Cours de l'Europe, & tâchoit de les mettre dans ses intérêts par les promesses les plus flatteuses. Après la prise de Constantinople il s'étoit retiré chez Mainfroi, Roi de Sicile, & avoit engagé le Pape Urbain IV. à faire prêcher en France une croisade pour retirer Constantinople des mains des Grecs. Le Souverain Pontife promettoit les mêmes indulgences que celles qui étoient accordées pour la conquête de la Terre sainte. Il avoit encore ordonné qu'on leveroit en France des décimes, qui seroient employées au service de Baudoin. La République de Venise étoit convenue de son côté de payer le passage de tous ceux qui voudroient aller par mer faire la guerre à Michel Paléologue.

Diverses circonstances rendirent inutiles de si grands préparatifs. Mainfroi privé du Royaume de Sicile par Clément IV. successeur d'Urbain IV. fit alliance avec Michel, & Baudoin fut obligé de chercher un asyle en France. Ce fut alors qu'il commença à partager l'Empire pour attirer plusieurs Princes dans son parti. Il donna à Hugues IV. Duc de Bourgogne, & à ses héritiers le Royaume de Thessalonique, avec d'autres Seigneuries. Il conclut dans la suite un traité avec Charles d'Anjou devenu Roi de Sicile.

» Ce Prince, tant en son nom qu'en celui de ses héritiers, s'obligeoit » de donner à Baudoin à ses dépens dans six ans deux mille Chevaliers, » & de les entretenir deux ans entiers dans les terres de l'Empire, sans » comprendre le départ & le retour. En conséquence, Baudoin cedoit au » Roi Charles la Seigneurie directe de la Principauté d'Achaïe & de la » Morée, qui appartenoit à Guillaume de Ville-Hardouin, la démembrant » à cet effet de l'Empire. Il lui abandonnoit de plus les terres que Michel » Despote d'Epire avoit données à sa fille Helene en la mariant à Mainfroi; » & toutes les isles dépendantes de l'Empire au-delà du détroit de Gallipoli, » ou des Dardanelles, à l'exception de Lesbos, de Samos, d'Ango & de » Chio que l'Empereur se réservoit, & à ses successeurs. Il fut encore con- » venu que du jour auquel les deux mille Chevaliers seroient entrés dans » l'Empire, la troisieme partie de ce qu'ils conquerroient ensemble ou sé- » parément, appartiendroit au Roi de Sicile, avec permission à ce Prince » de choisir cette troisieme partie dans les pays qui lui conviendroient le » mieux, à la réserve de la ville de Constantinople. «

Après la signature de ces articles, Baudoin investit Charles d'Anjou par l'anneau d'or, de la Principauté d'Achaïe & de la Morée. Les deux Princes convinrent encore que Philippe, fils & héritier présomptif de Baudoin, épouseroit Béatrix, fille de Charles, lorsqu'elle seroit nubile, & que s'ils mouroient sans enfants, les droits sur l'Empire de Constantinople seroient dévolus à Charles & à ses successeurs, Rois de Sicile. Ces conventions furent scellées de sceaux d'or, & acceptées sans préjudice aux droits des Vénitiens. Baudoin fit encore un traité avec Thibaud, Roi de Navarre & Comte de Champagne, qui promit de lui fournir des secours. Toutes ces promesses n'eurent aucun effet, & Baudoin mourut en 1272. sans avoir pu inquiéter Michel Paléologue. Baudoin ne laissa de Marie de Brienne sa femme qu'un fils unique nommé Philippe, qui prit le titre d'Empereur de Constantinople. Il passa la plus grande partie de sa vie à la Cour du Roi de Sicile son beau-pere, & ratifia le traité fait entre ce Prince & Baudoin

pour

pour le recouvrement de l'Empire. Il mourut quelques années après Michel Paléologue, & laissa une fille unique appellée Catherine, qui prit le titre d'Impératrice.

CONSTANTINOPLE.

Cependant Michel Paléologue, qui redoutoit la puissance de la Cour de Rome, cherchoit à se la rendre favorable en feignant de vouloir travailler à la réunion des Eglises de Rome & de Constantinople. Il demanda des Nonces à Urbain IV. qui en 1263. lui députa quatre freres Mineurs. Ils portoient de la part du Pape une lettre, dans laquelle » le Souverain Pon- » tife promettoit qu'aussitôt que l'affaire de la réunion seroit terminée, il » feroit voir combien la puissance du S. Siége étoit utile aux Princes qui » étoient dans sa communion. S'il leur arrive quelque guerre, disoit-il, » l'Eglise Romaine, comme une bonne mere, leur ôte les armes de la main, » & par son autorité les oblige à faire la paix. Si vous rentrez dans son » sein, elle appuyera votre thrône du secours de tous les Princes Catho- » liques. «

Michel amusa de même les Papes Clément IV. Gregoire X. Jean XXI. & Nicolas III. Mais le Pape Martin IV. persuadé que l'Empereur ne cherchoit qu'à tromper la Cour de Rome, excommunia ce Prince à Orvierte le 18 Novembre 1281. Michel se vengea de la démarche du Souverain Pontife, en défendant de prononcer son nom dans la liturgie.

Il y eut vers ce même temps une révolution singuliere en Bulgarie. Un gardeur de cochons appellé Corde-Cube, & surnommé Lacane, prétendit avoir des révélations, & en fit part à ses camarades. Ces gens grossiers ajouterent foi aux paroles de cet imposteur, & devinrent comme ses disciples. Bientôt les paysans des environs se joignirent à lui, & en peu de temps il se trouva à la tête d'une troupe assez considerable, qui commença à exercer toutes sortes de brigandages. Constantin, Roi de Bulgarie, voulut arrêter les progrès de ces brigands, mais il fut tué en combattant contre eux. Lacane, après cette victoire, se fit proclamer Roi de Bulgarie. Michel parut d'abord indécis sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne sçavoit s'il devoit reconnoître l'usurpateur, ou prendre les intérêts de Jean, fils de Mitzès, petit-fils du Roi Jean Asan par la Princesse Marie, fille de ce Prince. On fit connoître à l'Empereur qu'il seroit honteux pour lui de reconnoître un aventurier, & qu'il valoit mieux protéger un Prince qui avoit des droits légitimes au thrône. L'Empereur déclara en conséquence le fils de Mitzès Roi de Bulgarie, voulut qu'il prît le nom d'Asan, lui donna Irene sa fille en mariage, & le mit à la tête d'une armée pour chasser l'usurpateur.

Celui-ci avoit cependant épousé Marie, niece de l'Empereur, & veuve du Roi Constantin. Maître du Royaume de Bulgarie, il déclara la guerre aux Tartares; mais cette expédition ne fut pas heureuse, & une partie de son armée fut entierement défaite. Asan profita de cette circonstance pour entrer en Bulgarie, où il pénetra facilement. Les habitans de Ternove lui ouvrirent leurs portes, & le proclamerent Roi. La Reine Marie qui étoit grosse de son nouveau mari, fut mise entre les mains de l'Empereur avec le Prince Michel qu'elle avoit eu du Roi Constantin. Lacane, à cette nouvelle, alla faire le siége de Ternove, mais il ne put s'emparer de cette place, malgré l'avantage qu'il avoit remporté sur les troupes de l'Empereur

CONSTANTINOPLE.

qui s'étoient présentées pour défendre la ville. L'usurpateur désespérant de pouvoir soumettre les Bulgares, se retira chez Nogas, Prince des Tartares. Asan se rendit auprès du Tartare pour l'engager à ne point favoriser l'usurpateur. Nogas les fit manger ensemble à sa table, mais échauffé par la boisson, il lui prit envie de faire périr ses deux hôtes. Lacane fut d'abord égorgé, & Asan auroit eu le même sort sans les prieres de la femme du Prince Tartare. Asan, de retour en Bulgarie, ne s'y trouva pas plus en sûreté. Tertere, qui avoit épousé sa sœur, s'étoit fait un grand nombre de partisans, & songeoit à s'emparer du thrône. Asan, dans la crainte de ne pouvoir réduire ce Rebelle, passa à Constantinople avec tous ses thrésors. Il y laissa une nombreuse postérité, qui y subsista avec décence jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs. Tertere, après la retraite d'Asan, fut reconnu Roi de Bulgarie.

EMPIRE DE TRÉBISONDE.

Il s'étoit alors élevé un nouvel Empire en Orient. Alexis Comnene, qui descendoit de l'Empereur de ce nom, avoit profité des troubles occasionnés par l'invasion des François, pour se mettre en possession de la Province de Trébisonde. Jean Comnene un de ses petits-fils étoit maître de cette Province, lorsqu'il apprit que Michel Paléologue s'étoit rendu odieux aux Grecs, en proposant la réunion de l'Eglise de Constantinople avec celle de Rome. Excité par les plus grands Seigneurs de l'Empire, & particulierement par les parents de Michel, il prit le titre d'Empereur. Michel appréhendant que les troupes qu'il enverroit contre ce Prince ne prissent son parti, aima mieux avoir recours à la négociation. Il fit un traité d'alliance avec Jean Comnene, & lui donna sa fille Eudocie en mariage. Il paroît qu'il ne put le faire renoncer au titre d'Empereur, & qu'il porta toujours le nom d'Empereur de Trébisonde.

Michel avoit dans ce même temps de violentes inquiétudes du côté de l'Italie, où Charles faisoit de grands préparatifs pour attaquer l'Empire. Une révolution considerable excitée par les intrigues de Procida, écarta l'orage qui menaçoit l'Empereur (1). Michel, délivré de la crainte que la puissance de Charles lui avoit causée, se disposa à faire la guerre en personne à Jean-Ange Ducas Comnene, Prince de Thessalie, qui s'étoit révolté. Il étoit alors malade, & lorsqu'il fut arrivé près de Lysimachie son mal augmenta de telle sorte qu'il en mourut peu de temps après le 11 de Décembre 1282. à l'âge de 58 ans, sur la fin de la vingt-troisieme année de son regne. Son corps fut enterré sans cérémonie, & on se contenta de le couvrir d'un peu de terre. Andronic son fils le fit ainsi traiter, parce qu'on regardoit Michel comme excommunié, pour avoir voulu réunir l'Eglise d'Orient à celle d'Occident. Ce Prince, qui avoit de grandes qualités, ternit sa mémoire par sa conduite envers Jean Lascaris. Il avoit épousé Théodora, fille de Jean Ducas, neveu de l'Empereur Vatace. Il en eut plusieurs enfants. Manuel, qui mourut jeune; Andronic, qui lui succeda; Constantin & Théodore; Irene mariée à Jean Asan; Eudocie, femme de Jean Comnene, Empereur de Trébisonde; Anne, qui épousa Michel surnommé Cotrulas, frere de Nicéphore l'Ange le Despote.

(1) Voyez le Tome II. de cette Introduction, hist. de Naples, page 147.

Andronic âgé de vingt-quatre ans, & qui avoit déjà été associé au thrône, fut reconnu Empereur après la mort de son pere. Convaincu de l'attachement des Grecs pour le schisme, il résolut de tenir une conduite entierement opposée à celle de Michel, se flattant que par ce moyen il gagneroit l'affection des peuples. Il commença par rappeller tous ceux qui avoient été exilés pour s'être révoltés contre la réunion, & déclara qu'il étoit bien éloigné des sentiments de son pere. Il y eut alors de grands troubles dans l'Eglise de Constantinople au sujet des Patriarches qui avoient succedé à Arsene, & qu'on regardoit comme Intrus. Les Arsénistes formerent un schisme qui fit beaucoup de bruit, & l'Empereur, malgré ses intentions pacifiques, ne put venir à bout de les appaiser. Enfin ils se réunirent à l'Eglise sous le pontificat de Nicéphore, Métropolitain de Cyzique, qui avoit été élû Patriarche de Constantinople en 1312.

Constantinople. Andronic Paléologue. 1282. ou 1283.

Cette querelle étant enfin appaisée, l'Empire jouit d'un calme dont il avoit été privé depuis long-temps. Quelques courtisans, mauvais politiques, conseillerent alors à l'Empereur de détruire sa marine, dont l'entretien lui coûtoit beaucoup. Andronic suivit leur conseil, mais il eut bientôt lieu de s'en repentir; car les pirates voisins n'ayant plus rien à craindre, firent des descentes dans les isles, & exercerent leurs brigandages jusqu'à la vûe de Constantinople.

Andronic, touché de la triste situation de Jean Lascaris, qui étoit toujours dans sa prison de Diabicise en Bithynie, alla le visiter, & donna ordre de fournir à ce Prince tout ce qu'il pouvoit désirer. L'Empereur fit en même temps arrêter Constantin son frere, qui étoit accusé d'avoit des desseins sur l'Empire. Michel avoit eu intention de lui laisser la couronne, mais craignant quelque révolution, il avoit abandonné son projet. Ces deux freres jaloux l'un de l'autre, se portoient une haine réciproque. Constantin mourut en prison le 5 de Mai 1306.

Andronic appréhendoit toujours que les Princes de l'Europe ne songeassent à lui faire la guerre, sous prétexte de faire valoir les prétentions des héritiers de Baudoin. Pour se délivrer de ces inquiétudes, il résolut de marier Michel son fils aîné avec Catherine de Courtenai, fille de Philippe (1) & de Béatrix, fille de Charles d'Anjou, Roi de Sicile. Le Pape Nicolas IV. paroissoit désirer ce mariage, dans l'espérance qu'il pourroit servir à la réunion des deux Eglises; mais le Souverain Pontife ayant exigé que l'Empereur d'Orient reconnût la primauté du Siége de Rome, toutes les négociations furent rompues, & l'alliance projettée n'eut pas lieu. Il fut ensuite question de marier Catherine de Courtenai avec Frideric, Roi de Sicile. Boniface VIII. esperoit par ce moyen réconcilier les Maisons d'Arragon & d'Anjou; mais la Princesse refusa ce mariage, parce qu'on vouloit exiger que Frideric renonçât au Royaume de Sicile. Irene de Montferrat, que l'Empereur Andronic avoit épousée en secondes noces, forma aussi le projet de faire épouser Catherine à Paléologue son fils. Diverses raisons en empêcherent la réussite. Enfin cette Princesse épousa en 1299. Charles, Comte de Valois, frere de Philippe de Valois. Catherine ceda alors à son mari le

(1) Philippe étoit fils de Baudoin, dernier Empereur François de Constantinople

CONSTANTINOPLE.

droit qu'elle avoit à l'Empire, à condition que si elle survivoit à Charles, ses droits retourneroient à ses héritiers descendants d'elle ; & que si elle mouroit sans enfants, ses droits appartiendroient au Comte de Valois, & à ses enfants issus de son premier mariage avec Marguerite de Sicile.

Le Comte de Valois obtint de Boniface VIII. des Bulles pour être conservé dans tous ses droits, & il ordonna une levée des décimes extraordinaires sur tous les biens des Ecclésiastiques de France, d'Angleterre, d'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de la Principauté d'Achaïe, du Duché d'Athènes & des Isles voisines. Ces décimes devoient être employées pour la guerre de Constantinople. Charles II. Roi de Naples, s'engagea en même temps avec le Comte de Valois à ne faire aucune alliance avec Andronic Paléologue, qui pût porter préjudice, ou être contraire aux traités faits entre lui Roi de Naples & le Comte de Valois. La dispute entre Boniface VIII. & Philippe le Bel suspendit les projets qu'on avoit sur Constantinople. Clément V. excita fortement le Comte de Valois à presser son entreprise sur l'Empire d'Orient, & il accorda à ceux qui l'aideroient en cette occasion, les mêmes indulgences qu'on accordoit pour la guerre de la Terre sainte. Il publia ensuite le 3 de Juin 1306. une Bulle, par laquelle il dénonça excommunié Andronic Paléologue, comme fauteur du schisme des Grecs. Il défendit par cette Bulle à tous les Rois, Princes, Villes, Communautés ou Particuliers, de faire avec lui aucune alliance, ou de lui donner aide & conseil, sous peine d'excommunication & d'interdit pour leurs terres.

Catherine mourut au commencement de l'an 1307. & laissa une fille nommée Catherine de Valois. Elle avoit été promise dès le berceau à Hugues dit Huguenin, fils de Robert II ; mais comme ce Prince n'étoit pas assez puissant pour se rendre maître de Constantinople, on maria Catherine à Philippe, Prince de Tarente, fils puîné de Charles II. Roi de Naples. Ce jeune Prince possedoit l'Achaïe, les villes de Durazzo & de Canine, avec l'isle de Corfou, & une partie de l'Etolie. La cérémonie de ce mariage se fit à Fontainebleau en 1313. & Philippe le Bel s'obligea d'aider le Prince de Tarente dans la guerre qu'il comptoit faire à l'Empereur de Constantinople. Le Prince de Tarente mourut en 1332. sans avoir rien entrepris. Catherine sa femme décéda à Naples en 1346. Après sa mort Robert son fils aîné prit le titre d'Empereur. Il mourut à Naples en 1364. Philippe son frere devenu alors Empereur titulaire de Constantinople, mourut en 1368. Jacques des Baux, neveu de ces deux Princes par sa mere Marguerite, sœur de Robert & de Philippe, prit le titre d'Empereur de Constantinople. Il fut le dernier des descendants de Baudoin qui fut honoré de ce grand nom. Telle est la filiation des Empereurs titulaires de Constantinople, qui, malgré la grandeur des préparatifs qu'on sembloit faire en leur faveur, ne furent jamais en état de rien entreprendre.

Pendant que ces Princes se donnoient de grands mouvements, tant en France qu'en Italie, l'Empire avoit eu beaucoup à souffrir, tant au dehors qu'au dedans. Les Turcs profitant des embarras où Andronic se trouvoit, ravagerent l'Asie sans rencontrer aucun obstacle. L'Empereur, pour arrêter leurs progrès, nomma Gouverneur de l'Asie Mineure Alexis Tarcaniote

Philanttopene, & lui confia un Corps de troupes. Ce Seigneur se conduisit avec tant de valeur & de prudence, qu'il rétablit les affaires de l'Empire. Les Turcs conçurent une telle estime pour lui, que la plûpart se soumettoient d'eux-mêmes, & se faisoient un plaisir de vivre sous le gouvernement d'un homme dont ils admiroient les talents & le mérite. Toutes ces choses exciterent bientôt la jalousie de plusieurs Seigneurs, qui, résolus de le perdre, le rendirent suspect à la Cour. Les amis de Philanttopene lui firent sçavoir qu'il ne pouvoit sauver sa vie qu'en devenant rebelle. Philanttopene les crut, & engagea bientôt les troupes à prendre ses intérêts. Elles voulurent le proclamer Empereur, mais il refusa ce titre, & défendit seulement qu'on le donnât à Andronic. Libadaire, chargé de marcher contre lui, ruina bientôt son parti en gagnant les Crétois qui étoient dans son armée. Ils se saisirent de sa personne, & l'amenerent à Libadaire, qui, sans attendre les ordres de la Cour, lui fit crever les yeux. Lorsque cette nouvelle arriva à Constantinople, Andronic étoit prêt à faire offrir au Rebelle une amnistie générale, de grands revenus & le titre de César. La perte du Chef dissipa bientôt ses partisans, & le calme fut rétabli dans l'Empire pour quelque temps.

Constantinople.

L'arrivée d'une troupe de Catalans qui entra au service de l'Empereur, excita bientôt de nouveaux troubles qui eurent des suites funestes. Ces Catalans faisoient auparavant partie de l'armée de Frideric, Roi de Sicile, & ce Prince les avoit réformés après avoir fait la paix avec Charles II. Roi de Naples. Roger de Flor principal Chef de cette Milice étrangere, devenu libre par ce traité, offrit ses services à Andronic, dont les Etats étoient continuellement menacés par les Turcs. L'Empereur accepta les offres de Roger, & ce Général se rendit à Constantinople avec sa troupe au mois de Septembre de l'an 1303. Andronic accorda alors à Roger le titre de Grand Duc ou de Grand Amiral, & lui donna en mariage sa niece, fille du Roi Jean Asan.

Roger ayant reçu les ordres de l'Empereur, partit pour Cyzique, qu'on croyoit devoir être bientôt assiégée par les Turcs. Le Général Catalan battit ces Barbares qui avoient voulu s'emparer de Philadelphie, mais en même temps il agit dans les Provinces de l'Empire comme s'il eut été en pays ennemi. Il prenoit pour prétexte de cette violence la nécessité où il se trouvoit de faire subsister sa troupe, que l'Empereur ne payoit pas. Roger ne pouvant se dissimuler que sa conduite l'avoit rendu odieux à tous les peuples, crut devoir se mettre à l'abri de toute insulte, & se fortifia dans Callipoli. Andronic pour l'appaiser lui envoya des lettres scellées, par lesquelles il le déclaroit César, trente mille pieces d'or, & les ornements de sa nouvelle dignité, qui consistoient en une couronne pour les jours de grande cérémonie, le chapeau pyramidal de couleur rouge mêlée d'or, avec une frange, les bottines bleues, & la selle de cheval de la même couleur. Théodore Chumne, chargé de porter toutes ces choses, avant que d'arriver au camp de Roger, lui donna avis de sa commission. Les Catalans firent sçavoir à Théodore qu'ils n'entendroient à aucun accommodement, à moins que l'Empereur ne commençât par leur payer tout ce qui leur étoit dû. Théodore craignant que l'argent dont il étoit le dépositaire, ne lui fût enlevé par ces mutins, le déposa dans une Forteresse, & retourna à Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

Andronic comprit alors qu'il devoit employer la force pour réduire ces Etrangers, & il fit en conséquence des préparatifs pour cette expédition. Roger ne se voyant pas en état de faire une longue résistance, & craignant de succomber, offrit de réparer tout le dommage que ses troupes avoient causé. L'Empereur se laissa fléchir, pardonna à Roger, le fit même proclamer César le 18 Mars 1307. lui donna onze mille pieces d'or, avec cent mille mesures de bled. Roger touché en apparence des bontés d'Andronic, promit de licencier la plus grande partie de ses troupes, de ne garder que trois mille hommes, & de passer en Asie pour y servir contre les Barbares. On prétend que Roger depuis cette réconciliation fit des demandes exorbitantes, & qu'au lieu de licencier ses troupes, il s'étoit contenté de les dispenser, & qu'il entretenoit des intelligences avec elles. Le Général Catalan, avant que de partir pour l'Asie, alla rendre ses devoirs à Michel, fils de l'Empereur. Ils mangerent ensemble, & entrerent dans Andrinople. Comme Roger se disposoit à passer dans l'appartement de la Princesse épouse de Michel, il fut tué par George qui commandoit un Corps de Latins au service de l'Empereur.

Cette mort occasionna le massacre des habitants de Callipoli : les Catalans, pour venger leur Général, n'épargnerent ni l'âge, ni le sexe. Michel marcha au secours de cette place, mais il lui fut impossible d'en chasser les Catalans, & il se retira après avoir perdu une grande partie de ses soldats. Bérenger de Entenca, qui avoit succedé à Roger dans le commandement, équipa une flotte, & se rendit maître de Périnthe. Andronic n'ayant point de flotte à leur opposer, eut recours aux Génois, qui lui fournirent seize vaisseaux commandés par Etienne Doria. Le Général Génois battit les ennemis, & fit prisonnier Bérenger qu'il conduisit à Gênes. Michel, persuadé que cet avantage lui faciliteroit la prise de Callipoli, se présenta de nouveau devant la place. Les Catalans se défendirent avec tant de valeur qu'ils mirent plusieurs fois les Impériaux en déroute. Ils ravagerent même la Thrace, & se rendirent maîtres de plusieurs villes.

L'Empereur, dans cette extrémité, proposa un accommodement à ces Etrangers ; mais ils firent des propositions si dures, que ce Prince ne put les accepter. Les Catalans firent alors des courses dans l'espace de plus de quarante lieues, & allerent mettre le siége devant Andrinople, qu'ils furent cependant obligés de lever. Ils s'adresserent ensuite au Pape pour le prier de donner l'investiture de l'Empire à Frideric, & de faire publier une croisade en sa faveur, lui promettant de forcer bientôt Andronic à abandonner le thrône Impérial. Le Pape ne jugea pas à propos d'écouter leurs demandes, à cause des droits de l'Impératrice Catherine, dont j'ai parlé plus haut, & qui étoit alors vivante.

La division qui se mit parmi les Catalans contribua beaucoup à délivrer l'Empire de si dangereux ennemis. Bérenger de Rocafort avoit été nommé leur Général depuis la détention de Bérenger de Entenca. Celui-ci ayant recouvré sa liberté, voulut reprendre le commandement des troupes, mais Rocafort refusa de se soumettre. On convint que chacun commanderoit ceux qui se rangeroient sous son drapeau ; ainsi l'armée fut partagée en deux, & chaque Chef fit ses opérations en particulier. Les Catalans ne pouvant plus

subsister à Callipoli, dont ils avoient ruiné les environs, raserent les fortifications de cette place, & chercherent à s'établir ailleurs. Rocafort marcha le premier, & s'arrêta à deux lieues de Christolphe. L'avant-garde d'Entenca s'étant approchée du camp de Rocafort, celui-ci s'imagina qu'on vouloit l'attaquer, & se mit en défense. On en vint aux mains, & Rocafort resta seul maître de cette troupe par la mort d'Entenca, qui fut tué dans l'action. Il se trouvoit à la tête de huit mille hommes de toutes sortes de Nations, mais le plus grand nombre étoit Catalan. Rocafort n'ayant pu se mettre en possession de Christolphe qui étoit bien fortifié, s'empara de la vieille Cassandrie, où il mit ses troupes en quartier d'hyver.

Le Comte de Valois leur proposa alors d'entrer à son service, & de lui prêter serment de fidélité. Elles y consentirent malgré Rocafort qu'elles livrerent au Comte de Valois. Les Catalans ne voulurent plus de Général, & furent gouvernés pendant quelque temps par douze Conseillers. Ils prirent la résolution de se retirer en Thrace, mais on leur coupa le chemin. L'entreprise qu'ils tenterent sur Thessalonique ne fut pas plus heureuse, & ils se mirent ensuite au service de Gautier de Brienne, Duc d'Athènes, qui s'en servit utilement contre ses ennemis. Ils eurent dans la suite quelques differends avec lui, & lui firent même la guerre. Le Duc d'Athènes fut tué dans une action, & les Catalans s'établirent dans son pays, où ils formerent un Etat sous le titre de *Grande Compagnie*.

Un Corps de Turcs qui s'étoit joint aux Catalans, demanda après la retraite de ceux-ci la permission de se retirer avec le butin qu'il avoit fait. Andronic, trop satisfait d'être délivré des Barbares à quelque prix que ce fût, leur accorda tout ce qu'ils demanderent. Sennacherim eut ordre de les escorter par la Macédoine & par la Thrace jusqu'à l'Hellespont. Les Impériaux ne purent voir tranquillement les richesses immenses que les Turcs emportoient avec eux, & ils prirent la résolution de les leur enlever. Le Général Turc informé de leur projet, se retira dans un château voisin à dessein de s'y défendre jusqu'à la derniere extrémité. Sennacherim embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre, fit sçavoir à l'Empereur ce qui se passoit. Pendant qu'il attendoit des réponses de la Cour, une armée de Turcs arriva au secours de leurs camarades, & commit de grands désordres dans la Thrace. Michel, fils d'Andronic, reçut ordre de son pere de rassembler le plus grand nombre de troupes qu'il lui seroit possible, & d'arrêter les courses des Barbares. Les Grecs croyant marcher à une victoire assurée, s'avancerent sans ordre & sans précaution. Cette trop grande confiance leur fut fatale, & procura une victoire complette à l'ennemi. Les Turcs profitant de cet avantage, parcoururent toute la Thrace, & ravagerent la campagne. Les paysans, qui n'étoient pas en sûreté, se retirerent dans les villes; de sorte que la culture des terres fut entierement abandonnée.

Philès Paléologue, parent de l'Empereur, homme pieux, mais qui ne passoit pas pour avoir de grands talents, demanda le commandement d'une armée pour la conduire contre les Barbares. Andronic le regardant comme un homme inspiré, lui confia volontiers des troupes. Philès commença par gagner leur amitié par des présents & par des promesses: il les exhorta ensuite à s'abstenir de plusieurs crimes que les gens de guerre se croyent

CONSTANTINOPLE.

permis, & les mena à l'ennemi. Il se conduisit avec tant de prudence, qu'il vint à bout de détruire insensiblement les Barbares.

1320. Vers ce même temps la mort enleva Michel, fils aîné de l'Empereur. Son mérite avoit engagé son pere à l'associer à l'Empire, & à le couronner le 21 de Mai 1295. Ce Prince avoit épousé Marie, sœur d'Aithon II. Roi d'Arménie. Il en avoit eu deux fils, Andronic & Manuel. Le premier devint amoureux d'une femme, dont il étoit si jaloux, qu'il faisoit garder les avenues de sa maison. Manuel passant une nuit près de cette maison, fut tué par les Gardes, qui ne le reconnurent pas à cause de l'obscurité. Cet accident fut si sensible à Michel, qu'il en mourut de chagrin. Il étoit âgé de quarante-trois ans.

Andronic qu'il laissa, sçut d'abord gagner l'amitié de son grand-pere, mais son extrème ambition lui attira bientôt la haine de ce Prince. Ne pouvant supporter la dépendance, il forma plusieurs fois le projet de chercher fortune hors de l'Empire, & il auroit exécuté ses desseins si on ne s'y fût opposé. Il souffroit d'ailleurs impatiemment les marques d'amitié que l'Empereur donnoit continuellement à Michel Cathare, fils naturel de Constantin, fils de l'Empereur. Andronic, qui craignoit toujours que son petit-fils ne s'échappât de Constantinople, avoit chargé un Seigneur de sa Cour nommé Sirjean, de veiller sur sa conduite. Ce Seigneur abusant de la confiance de son Souverain, conseilla au jeune Andronic de se mettre à l'abri de la haine de son ayeul, & de se retirer en Thrace. Il lui promit en même temps de prendre son parti, pourvû qu'il lui accordât les plus grandes dignités, de gros revenus, & qu'il consentît à n'agir que de concert avec lui. On a tout lieu de croire que Sirjean avoit envie de brouiller la famille Impériale, afin de profiter de cette dissension pour s'emparer du thrône. Cantacusene, un des confidents du jeune Andronic, lui fit entendre qu'il ne devoit pas se révolter, & lui conseilla seulement de se retirer dans quelque place, où il pût être en sûreté contre la mauvaise volonté de ses ennemis.

L'Empereur averti de cette intrigue, envoya ordre à son petit fils de se rendre au palais. Le jeune Andronic craignant quelque violence de la part de son ayeul, instruisit ses confidents du danger où il se trouvoit, & les engagea d'assembler promptement leurs amis. Après avoir pris cette précaution, il alla se présenter devant l'Empereur, qui lui fit de vives réprimandes sur sa conduite. Pendant qu'il tâchoit de se justifier, on informa l'Empereur qu'un grand nombre de personnes étoient assemblées à la porte du palais pour défendre le jeune Andronic. L'Empereur effrayé à cette nouvelle, se retira de la salle où il étoit, & se cacha dans un cabinet voisin. Le jeune Andronic commença alors à parler avec plus de fermeté, & déclara ouvertement que son intention étoit de sortir des terres de l'Empire. L'Empereur, qui avoit entendu son discours, rentra aussitôt dans la salle, & menaça son petit-fils de le faire charger de chaînes. Le jeune Prince allarmé de cette menace se jetta aux pieds de l'Empereur, qui, touché de cet acte d'humiliation, parut s'attendrir, & vouloir lui rendre ses bonnes graces.

L'Empereur appréhendant que son petit-fils ne formât quelque entreprise, eut soin d'éloigner ses amis, & projetta même de le faire arrêter. Le Patriarche

Patriarche Gérasime, à qui il fit part de ce secret, alla aussitôt le reveler au jeune Prince. Andronic ne se croyant plus en sûreté dans Constantinople en sortit sous prétexte d'aller à la chasse, & passa à Andrinople, où les habitants le reçurent avec beaucoup de joye. L'Empereur n'osant employer la force contre son petit-fils de peur de multiplier ses partisans, engagea les Evêques à excommunier ce jeune Prince, avec tous ceux qui se déclareroient pour lui. Cet anathême n'empêcha pas un grand nombre de Seigneurs de se joindre à lui, & bientôt il se vit à la tête d'une puissante armée. L'Empereur inquiet du succès de cette révolution, se détermina à demander la paix à son petit-fils. Les soldats vouloient massacrer les Députés de l'Empereur, mais le jeune Andronic s'y opposa, & les blâma de cette violence. Les troupes se mutinerent, & forcerent le jeune Prince à les conduire à Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

1321.

Andronic contraint de ceder, fit secrettement avertir l'Empereur de se mettre en sûreté avant que l'armée fût aux portes de la capitale. Il écrivit en même temps à Eugenie sa parente qu'il n'avoit point intention de dépouiller son grand-pere de l'Empire; qu'il demandoit seulement qu'on le laissât en possession des villes, des troupes & des revenus depuis Sélivrée jusqu'à Christolphe, & depuis cette derniere ville jusqu'à Durazzo. L'Empereur accepta ces propositions, signa l'acte qui les contenoit, & jura sur l'Evangile d'observer exactement cette convention. Il fit lever l'excommunication portée contre son petit-fils, & ordonna qu'à l'avenir il seroit nommé Empereur, & reconnu pour tel.

Le calme alloit être rétabli dans l'Empire, lorsque Sirjean se rendit auprès de l'Empereur, & lui conseilla de rétracter tout ce qu'il avoit fait. Le jeune Andronic rassembla alors ses troupes, & se rendit maître de tous les environs de Constantinople. L'Empereur demanda une seconde fois la paix, & elle lui fut aussitôt accordée. Les conditions de ce nouveau traité furent, que le vieil Andronic feroit seul Empereur; que le jeune Prince toucheroit les fonds destinés pour le payement des soldats, dont il avoit augmenté la paye. Le jeune Andronic exigea de plus que les Receveurs des impositions publiques ne troubleroient point les gens de guerre dans la possession des terres qu'il leur avoit assignées, & qu'on lui donneroit trente-six mille pieces d'or par an pour la dépense de sa maison, & pour celle de sa femme. 1323.

Depuis cet arrangement les deux Princes vécurent pendant près de trois ans en bonne intelligence, & au bout de ce terme l'Empereur fit couronner son petit-fils. Les ennemis du jeune Andronic firent entendre au vieil Empereur que son petit-fils paroissoit s'ennuyer de partager la souveraine puissance, & qu'il ne tarderoit pas à se rendre seul maître du thrône. On ne sçait si cette accusation étoit fondée, ou si elle ne fut seulement inventée que pour troubler de nouveau l'Etat. Le vieil Empereur y ajouta foi, & voulut prendre des précautions contre son petit-fils. Le jeune Andronic chercha aussitôt à se mettre à l'abri des poursuites de son grand pere, & fit une alliance offensive & défensive avec Michel Strascimir, Roi de Bulgarie, dont il avoit épousé la sœur. Après ce traité, il s'assura de toutes les villes de Thrace; & lorsqu'il fut à Rheggio, il demanda une entrevûe avec son ayeul, ou qu'il lui envoyât des Plénipotentiaires. Le vieil Andronic accepta 1325.

CONSTANTINOPLE.

ce dernier parti, & plusieurs Evêques, Sénateurs & autres personnes distinguées se rendirent auprès du jeune Prince. Cette conférence ne produisit aucun effet, parce que l'Empereur exigeoit absolument que son petit-fils ne fût plus nommé dans les prieres publiques. Les Evêques se trouverent partagés en cette occasion. Le Patriarche Isaïe, qui étoit pour le jeune Prince, excommunia ceux qui refuseroient de prononcer le nom du jeune Empereur dans leurs prieres, & qui ne lui rendroient pas les honneurs dûs à un Empereur. Il prononça le même anathême contre les Evêques qui ne pensoient pas comme lui, & il envoya dire au vieil Andronic qu'il étoit établi dans l'Eglise, non seulement pour y conserver la doctrine dans toute sa pureté, mais encore pour protéger les gens de bien, & qu'ayant reconnu l'innocence du jeune Prince, il ne pouvoit s'empêcher d'agir en sa faveur. Les Evêques de leur côté excommunierent le Patriarche comme un séditieux. Il fut enfermé dans un Monastere par ordre du vieil Empereur, qui le fit étroitement garder.

Le jeune Andronic voyant toute voye de conciliation rompue, reprit les armes, & fut en peu de temps maître d'un grand nombre de villes. Les troupes qu'il avoit laissées aux environs de Constantinople, y furent intro-
1328. duites par trahison pendant la nuit, & le jeune Prince y fut reçu aux acclamations de tout le peuple. Il défendit qu'on manquât de respect à son ayeul, & il se rendit lui-même auprès de lui. Après s'être prosterné il s'assit à ses côtés, & les deux Princes eurent ensemble une conférence qui fut assez tranquille. Le jeune Andronic demanda ensuite l'avis des Seigneurs sur le parti qu'il devoit prendre, & enfin on décida que le vieil Andronic conserveroit les ornements Impériaux, mais qu'il ne se montreroit jamais en public; qu'il n'auroit aucune part aux affaires, & qu'on lui accorderoit vingt-quatre mille pieces d'or pour la dépense de sa maison. On lui laissa pour demeure le palais ordinaire des Empereurs, où il ne voyoit presque personne, de peur de donner de l'inquiétude au jeune Andronic. Ce Prince alloit fréquemment le visiter, & il le traitoit avec le plus grand respect. Le vieil Andronic devint aveugle quelque temps après, & on pense que cet accident lui étoit arrivé à force d'avoir pleuré.

Une maladie dangereuse dont le jeune Empereur fut attaqué, acheva de
1330. mettre le comble aux infortunes du vieil Andronic. Ceux qui avoient des raisons de craindre qu'il ne remontât sur le thrône, se hâterent de lui faire couper les cheveux, & de lui faire prendre l'habit monastique. On changea alors son nom en celui d'Antoine. Cette démarche excita des murmures dans Constantinople, ce qui fit juger à Synadene, son ennemi déclaré, qu'il avoit encore des partisans. Dans la crainte qu'ils n'entreprissent quelque chose en sa faveur, il fit signer au vieil Andronic un acte, par lequel il promettoit de ne jamais songer à l'Empire, même quand on le lui offriroit, & de ne se point mêler au choix d'un Empereur. Cantacusene nous assure que le jeune Empereur n'eut aucune part à cette violence, & qu'il étoit même dans l'intention de rendre à son ayeul l'administration des affaires.

Andronic accablé de chagrin & d'ennui, mourut le 13 de Février 1332. à l'âge de soixante & douze ans, selon Cantacusene, & de soixante & quatorze,

fuivant Grégoras. Il paroît que ce Prince n'avoit pas de grands talents pour le thrône. Il avoit été marié deux fois. Sa premiere femme étoit Anne fille d'Etienne V. Roi de Hongrie. La feconde nommée Irene étoit fille de Guillaume VI. Marquis de Montferrat. Il eut de fon premier mariage Michel, qui mourut avant lui, & Conftantin pere naturel de Michel Cathare, dont on a parlé plus haut. Les enfants du fecond lit furent Jean Paléologue; Théodore Paléologue, Marquis de Montferrat, dont la poftérité poffédа cette fouveraineté jufqu'à l'an 1533; Démétrius Paléologue, & une Princeffe appellée Simonide. Il eut encore deux enfants naturels, Marie, qui époufa un Prince des Tartares, & Irene, qui fe maria à Jean l'Ange, fils de Jean l'Ange Ducas Comnene, Duc de Patras. Le corps d'Andronic fut enterré dans le Monaftere de Lirs à Conftantinople. CONSTANTINOPLE.

Andronic, en montant fur le thrône, eut à combattre un ennemi d'autant plus dangereux qu'il cherchoit à fonder un nouvel Empire, & qu'il ne s'annonçoit que par de brillantes conquêtes. Cet ennemi redoutable étoit Orkhan, fils d'Othman, fondateur d'une nouvelle Dynaftie de Turcs, qui s'élevoit fur les débris des Seljoucides d'Iconium, détruits par les Mogols. Pendant que les deux Andronics n'avoient été occupés que de leurs divifions, Othman s'étoit rendu maître de tout le pays près de Nicée, & avoit battu en diverfes rencontres les Gouverneurs des Provinces Afiatiques de l'Empire. Orkhan, devenu fon fucceffeur en 1326. fuivit les traces de fon pere, établit fa réfidence à Prufe, qu'il fit la capitale de fes nouveaux Etats, & marcha toujours de conquêtes en conquêtes. Andronic, réfolu de s'oppofer à la rapidité de fes progrès, raffembla une armée compofée en grande partie de payfans & d'artifans. Les Turcs eurent toujours du défavantage dans les différents petits combats qu'on fe livra de part & d'autre; mais une bleffure que l'Empereur reçut dans une de ces actions, allarma tellement les troupes qu'une partie prit la fuite. Andronic n'ofant plus tenir la campagne, s'embarqua pour repaffer à Conftantinople. Orkhan tomba alors fur l'armée Chrétienne, & acheva de la mettre en déroute. ANDRONIC PALÉOLOGUE II. 1332.

L'Empereur, au lieu de faire de nouveaux efforts pour s'oppofer aux entreprifes des Turcs, fongea à s'emparer de l'ifle de Chio, que l'Empire avoit perdu depuis plufieurs années. Benoît Zacharie, noble Génois, s'en étoit rendu maître, & avoit fait avec Andronic Paléologue I. un traité, par lequel il devoit jouir pendant dix ans de Chio fans payer tribut à l'Empereur. Zacharie employa ce temps à fortifier l'ifle, & obtint encore cinq ans de franchife. Andronic II. à qui on fit remarquer que Chio rapportoit un revenu confiderable, fe détermina à en faire la conquête. L'ifle étoit alors au pouvoir des deux fils de Benoît Zacharie. La méfintelligence s'étant mife parmi les deux freres, un d'eux fe rendit à la Cour de Conftantinople, & implora le fecours de l'Empereur. Andronic s'embarqua fur une flotte qu'il avoit fait équiper à deffein de faire la conquête de Chio. Il ne trouva pas de grandes difficultés pour débarquer, & en peu de temps il fe mit en poffeffion de l'ifle qu'il réunit à l'Empire.

Il y avoit cependant quelques troubles à la Cour. Sirjean, dont on a parlé plus haut, avoit été condamné fous le dernier regne à une prifon perpétuelle, pour le punir d'avoir ofé afpirer au thrône; mais il avoit obtenu

CONSTANTINOPLE.

sa liberté sous l'Empire d'Andronic par la faveur de Cantacusene. Pendant une maladie dangereuse dont l'Empereur fut attaqué, Cantacusene donna à Sirjean le gouvernement de Thessalonique, & des Provinces occidentales de l'Empire. Andronic, revenu de sa maladie, trouva mauvais qu'on eût confié un poste de cette importance à un homme dont on connoissoit les projets ambitieux. Il l'auroit privé de cette place s'il eût pû le faire sans danger. Sirjean, instruit des sentiments de l'Empereur, travailla secrettement à se procurer la couronne si Andronic venoit à mourir. L'Empereur voulut approfondir cette affaire; mais Sirjean craignant pour sa vie, se retira à la Cour du Roi de Servie, alors nommé le Crâle. Pour engager ce Prince à prendre ses intérêts, il promit de lui ceder la Macédoine, s'il lui fournissoit les moyens de parvenir à l'Empire. Le Crâle, flatté de cette promesse, confia une armée à Sirjean. L'Empereur, qui appréhendoit les suites de cette guerre, usa de stratagême pour se défaire de Sirjean. Il engagea un des Seigneurs de sa Cour à feindre quelque mécontentement, & à passer du côté de ce Rebelle. Sirjean donna dans le piége, & fut assassiné par les ordres de ce Seigneur.

Orkhan avoit profité de ces troubles pour avancer ses conquêtes. Maître de Nicée, il en avoit fait la capitale de ces nouveaux Etats, & avoit ôté ce titre à Pruse qui le possedoit auparavant. D'autres Barbares ravageoient cependant le Péloponnese, & la nouvelle croisade que le Pape Jean XXII. publia contre ces peuples, ne produisit aucun effet par la division des Croisés. Orkhan se disposoit à faire le siége de Constantinople, & il esperoit être secondé par les Génois qui étoient brouillés avec l'Empereur; mais Andronic surprit la flotte ennemie, & la détruisit. Orkhan se vengea de cette perte par la prise de Nicomédie. Cette conquête lui facilita le chemin de la Thrace.

Andronic réunit alors l'Acarnanie à l'Empire. Jean l'Ange, Souverain de ce pays, étoit mort, & n'avoit laissé qu'un fils en bas âge appellé Nicéphore. Andronic résolut de profiter de la minorité de ce Prince pour se rendre maître de l'Acarnanie. Les peuples de cette contrée se trouverent divisés entre eux. Les uns vouloient se soumettre à l'Empereur, les autres prétendoient qu'il falloit soutenir les droits du jeune Prince. La Princesse Anne, veuve de Jean l'Ange, désirant éviter une guerre qui pouvoit devenir funeste à son fils, proposa à l'Empereur un accommodement. Andronic rejetta toutes propositions, & les Acarnaniens ne se trouvant pas en état de soutenir la guerre dont ils étoient menacés, prirent le parti de se soumettre. Le jeune Nicéphore fut enlevé par ses partisans qui le conduisirent à Tarente, d'où il revint avec une puissante armée. L'Empereur marcha en personne contre ceux qui s'étoient déclarés pour Nicéphore, & les réduisit bientôt à implorer sa clémence. Toutes les villes qui s'étoient soulevées en sa faveur, rentrerent sous la domination de l'Empire, & Nicéphore lui-même se remit entre les mains d'Andronic, qui lui accorda la dignité d'Hypersébaste.

1339.

Andronic mourut peu de temps après cette expédition le 15 de Juin 1341. à l'âge de quarante-cinq ans. Ce Prince continuellement occupé des affaires de l'Empire, donna dans toutes les occasions des marques de valeur, de

prudence & de modération. Passionné pour l'exercice de la chasse, il entretenoit quatorze cents chiens, mille oiseaux, & un grand nombre d'Officiers & de Valets, tant pour la Venerie que pour la Fauconnerie. Cantacusene, après sa mort, donna ces chiens & ces oiseaux à tous ceux qui en voulurent. Andronic avoit été marié deux fois. Irene sa premiere femme étoit, à ce qu'on croit, fille d'Albert IV. Duc de Brunswick. Elle n'eut qu'un fils qui mourut au bout de huit mois. Après la mort d'Irene arrivée en 1324. Andronic épousa Jeanne de Savoye, fille d'Amédée V. Les Grecs lui donnerent le nom d'Anne. Les Chevaliers chargés d'accompagner cette Princesse, apprirent aux Grecs l'exercice du Tournois, qui jusqu'alors avoit été inconnu à Constantinople. Andronic égala bientôt l'adresse des Européens, & s'en fit même admirer. Ce Prince eut de son second mariage Jean Paléologue qui lui succeda, Michel, Théodore & trois Princesses. CONSTANTINOPLE.

Jean Paléologue, qui n'avoit alors que neuf ans, fut proclamé Empereur aussitôt après la mort de son pere. Cantacusene, conformément aux intentions du feu Empereur, se fit reconnoître en qualité de tuteur du jeune Prince & de Régent de l'Empire. Jean Calecas, Patriarche de Constantinople, & l'Impératrice mere voulurent lui disputer la Régence. Cantacusene cedant aux circonstances, prit le parti de la retraite. Les troupes, qui l'aimoient beaucoup, se mutinerent, & le proclamerent Régent de l'Empire. L'Impératrice, pour appaiser le tumulte, fut obligée de rappeller Cantacusene, & de lui rendre l'administration des affaires. JEAN PALÉOLOGUE. 1341.

Apocauque, ennemi déclaré de ce Seigneur, ne put souffrir sa puissance, qui s'opposoit à ses desseins ambitieux. Apocauque étoit un homme d'une basse extraction, qui étoit parvenu aux plus grandes dignités par ses intrigues & ses talents. Comme il étoit Général de l'armée navale, il forma le dessein d'enlever l'Empereur, de le conduire dans la tour de Pibates qu'il avoit fait bâtir, & de contraindre l'Impératrice mere à lui accorder la Régence de l'Etat. Son projet fut découvert, & on prit des précautions pour rompre ses mesures. Apocauque, craignant pour lui-même, se retira dans la tour de Pibates, mais il y fut bientôt assiégé. Cantacusene lui fit accorder une amnistie, & lui ayant ensuite donné audience, il fut si convaincu de son innocence, qu'il lui permit d'aller rendre visite à l'Impératrice. Apocauque ne fit usage de sa liberté que pour susciter des ennemis à Cantacusene, en l'accusant de vouloir faire égorger la famille Royale pour monter plus facilement sur le thrône. L'Impératrice refusa d'ajouter foi à ces calomnies; mais le Patriarche gagné par Apocauque, persuada enfin à cette Princesse que Cantacusene étoit coupable.

L'Impératrice embarrassée d'abord sur ce qu'elle devoit faire dans une circonstance si délicate, permit à Apocauque de prendre les armes, & le fit Gouverneur de Constantinople. Apocauque profita de cette permission pour armer le peuple, & maltraiter les amis de Cantacusene. Ce Seigneur étoit alors à Didimoteque. Lorsqu'il eut été informé de ce qui se passoit, il envoya prier l'Impératrice de lui donner des Juges qui instruisissent son procès suivant les regles de la Justice. Ces Députés furent maltraités par Apocauque, & ce factieux, pour achever de ruiner son rival, envoya par

CONSTANTINOPLE.

tout l'Empire au nom de Jean Paléologue des lettres circulaires, par lesquelles il étoit ordonné de traiter Cantacusene en ennemi de l'Etat.

Tous les amis de ce Seigneur le forcerent alors à se faire proclamer Empereur, & il le fut avec toutes les cérémonies accoutumées. L'Impératrice Anne, mere de Jean Paléologue, fut nommée avec son fils, ensuite Cantacusene, & Irene sa femme. Le Roi de Bulgarie prit part à cette affaire; mais comme il s'apperçut qu'il n'en tireroit pas grand avantage, il fit la paix avec Cantacusene, contre lequel il s'étoit déclaré. Le Patriarche & les Evêques défendirent sous peine d'excommunication de reconnoître Cantacusene, & le Patriarche couronna le 19 de Novembre Jean Paléologue, quoique ce jeune Prince n'eût pas l'âge prescrit, & sans attendre le jour d'une grande fête, comme cela s'étoit toujours pratiqué. Il fut sacré le 24 de Décembre suivant.

Le nouvel Empereur avant que d'employer la violence, fit tout ce qu'il put pour convenir d'un accommodement. Ses ennemis, qui avoient tout à craindre si la paix se faisoit, y mettoient le plus d'obstacles qu'ils pouvoient. L'Impératrice étoit disposée à reconnoître Cantacusene en qualité d'Empereur, mais Apocauque & le Patriarche la firent changer de sentiment, & elle jura de ne plus songer à la paix. Le Patriarche la déclara excommuniée, si elle alloit contre son serment. Depuis ce temps elle fut soigneusement observée, & on rapportoit à Apocauque ses moindres discours.

Ce séditieux, à la tête d'une nombreuse armée, marcha contre le nouvel Empereur, qui se trouvant plus foible que son ennemi, eut recours au Roi de Servie. Cantacusene lui promit de ne jamais redemander les villes que les Serviens avoient enlevées à l'Empire, & maria Manuel un de ses fils avec la fille d'un Seigneur de Servie. Apocauque fit faire plusieurs propositions avantageuses au Roi de Servie, s'il vouloit livrer Cantacusene. Le Roi persista toujours à soutenir un Prince qui avoit eu recours à lui, & il maltraita même les Députés de la Cour de Constantinople. Un Sultan de Lydie, ami de Cantacusene, arma en même temps pour le secourir: mais le mauvais temps & diverses autres circonstauces firent périr une partie de ses troupes.

Le Roi de Servie se lassa de rendre service à Cantacusene, & il fit retirer les troupes qu'il lui avoit fournies. Les Allemans seuls refuserent de l'abandonner, & déclarerent qu'ils étoient résolus de combattre pour lui jusqu'à ce qu'il fût sur le thrône de Constantinople. Le Sultan de Lydie amena une nouvelle armée au secours de Cantacusene, qui entra alors dans la Thrace. Il députa derechef à la Cour de Constantinople pour proposer la paix; mais Apocauque fit couper le nez & casser les jambes aux Députés, & écrivit à Cantacusene qu'il n'avoit aucune paix à esperer. La Cour demanda en même temps des troupes à Alexandre, Roi de Bulgarie, & promit en conséquence de lui ceder la Province de Rhodope. Le Roi de Bulgarie, devenu maître de cette Province, ne se pressa pas d'envoyer des troupes. Cependant les Turcs ennuyés de rester en Thrace demanderent à se retirer. Le Sultan promit à Cantacusene de lui ramener bientôt d'autres troupes plus fidelles. Les Rois de Servie & de Bulgarie, aussitôt après la retraite des Turcs, attaquerent Cantacusene; mais ce Prince les ayant battus, les força à entrer en accommodement avec lui.

Constantinople.

Apocauque s'appercevant que le peuple étoit las de la guerre, engagea l'Impératrice à proposer la paix à Cantacusene, à condition qu'il renonceroit au titre d'Empereur. Cantacusene rejetta cette proposition, & s'approcha de Constantinople. Il promit une amnistie générale si on vouloit le recevoir, & le regarder comme collegue de l'Empereur Jean Paléologue. Il offrit même d'abdiquer, pourvu qu'on rendît la liberté à ses partisans qui étoient détenus dans les prisons. On regarda ces propositions comme un effet du mauvais état de ses affaires, & il fut décidé qu'on n'y auroit aucun égard. Apocauque se trouvoit cependant dans un grand embarras, l'argent lui manquoit, & il ne pouvoit se dissimuler qu'il étoit odieux à tout le monde. Occupé de cette idée, il faisoit arrêter tous ceux qu'il soupçonnoit lui être contraires, & les prisons se trouverent bientôt pleines. Un jour qu'il en visitoit une sans avoir ses Gardes, les prisonniers trouverent moyen de l'environner, & de l'assommer avec leurs chaînes. Ces malheureux furent ensuite massacrés par une troupe de gens de la lie du peuple, que la femme d'Apocauque avoit gagnée à force d'argent. Le fils de ce séditieux, trop convaincu de la mauvaise foi de son pere, voulut engager les habitants de Thessalonique à se déclarer pour Cantacusene; mais il fut tué dans une émeute suscitée par les ennemis de ce Seigneur. 1345.

Les amis de Cantacusene trouverent enfin moyen de l'introduire à la faveur de la nuit dans Constantinople, & de le conduire au palais. Ce Prince empêcha le pillage autant qu'il lui fut possible, & ne voulut pas même qu'on forçât le palais où étoient l'Empereur & l'Impératrice; mais ses troupes s'en mirent en possession sans attendre son aveu. L'Impératrice qui, depuis l'arrivée de Cantacusene, avoit refusé d'accepter les offres qu'il lui avoit faites, fut contrainte par son Conseil d'entrer en accommodement. La paix fut donc conclue aux conditions suivantes : Qu'il y auroit une amnistie pour le passé; Que Cantacusene partageroit l'Empire avec Jean Paléologue, à condition néanmoins que pendant dix ans Cantacusene auroit l'administration des affaires, & qu'au bout de ce temps les deux Empereurs auroient un pouvoir égal; Que Cantacusene ne seroit nommé dans les prieres & dans les acclamations publiques, qu'après l'Empereur Jean Paléologue & l'Impératrice. Après que toutes ces conditions eurent été signées de part & d'autre, Cantacusene entra dans le palais, où il vit l'Empereur & l'Impératrice. 1347.

Jean Cantacusene & Jean Paléologue.

Cantacusene étoit d'une des plus illustres Maisons de l'Empire, & Pachimere lui donna le surnom de *Noble* par excellence. Le pere de ce Prince avoit épousé une parente de la famille des Paléologues, & depuis ce temps il tenoit un des premiers rangs dans l'Empire. Andronic II. l'aimoit si fort, que dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué, il voulut l'associer à l'Empire, & qu'il lui proposa même de lui laisser la couronne à sa mort : 1347. mais Cantacusene refusa toujours constamment d'accepter cette dignité. Les injustices de ses ennemis le forcerent à devenir rebelle, & à prendre enfin la pourpre. L'Impératrice mere, après s'être réconciliée avec lui, consentit au mariage de l'Empereur son fils avec Helene, fille de Cantacusene. Les amis de ce Prince lui conseillerent, pour affermir davantage son autorité, de se faire couronner à Constantinople, quoiqu'il l'eût déjà été à Andrinople en 1346. par les mains du Patriarche de Jérusalem. Il adhéra à leur avis, &

CONSTANTINOPLE.

la cérémonie fut faite le 13 de Mai 1347. dans l'Eglise de la Sainte-Vierge au palais des Blaquernes, parce qu'une partie de l'Eglise de Sainte-Sophie avoit été renversée par un tremblement de terre. Hélene fut mariée sept jours après, & on remarqua avec chagrin que dans les repas publics qui se firent en cette occasion, au lieu de vaisselle d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y voir, on ne se servit que de vaisselle d'étain & de terre. On remarqua encore qu'il n'y avoit que de fausses pierres aux couronnes des Empereurs & des Impératrices, & qu'à la place de riches tapis, on ne mit dans les salles que des cuirs dorés. Tristes effets des troubles domestiques qui agitoient l'Empire depuis si long-temps. On a vû plus haut que les Croisés emporterent de cette ville des richesses immenses.

La bonne intelligence ne subsista pas long-temps entre les deux Empereurs. Il y a toujours dans les Etats des esprits factieux qui se flattent qu'au milieu du désordre, ils parviendront plus facilement à leur but. Les courtisans de Jean Paléologue, qui vivoit à Thessalonique sans aucun crédit, représenterent à ce Prince que Cantacusene le laisseroit sans autorité, s'il n'avoit la hardiesse de prendre les armes contre lui. Jean Paléologue séduit par ces discours, engagea le Roi de Servie à lui fournir des secours dont il avoit besoin pour cette expédition. Cantacusene, qui cherchoit à éviter une guerre civile, pria l'Impératrice Douairiere de se rendre auprès de son fils, & de lui représenter les malheurs que leur désunion pouvoit causer. L'Impératrice agit avec tant d'adresse, qu'elle porta Jean Paléologue à la paix. On donna alors à ce Prince les gouvernements d'Aine & des villes de Calcidie, dont Mathieu Cantacusene, fils aîné de l'Empereur, fut dépouillé.

Cette cession fut une nouvelle source de troubles. On inspira à Jean Paléologue des sentiments de jalousie contre le Prince Mathieu. Le jeune Empereur, trop disposé à suivre les mauvais conseils qu'on vouloit lui donner, prit les armes, & enleva quelques villes qui étoient du gouvernement de Mathieu. Cantacusene vola au secours de son fils, & reprit Andrinople dont Jean Paléologue s'étoit rendu maître. Les deux Princes se déclarerent la guerre, & chacun chercha du secours chez l'Etranger. Jean Paléologue eut recours aux Rois de Servie & de Bulgarie, & Cantacusene s'adressa à Orkhan, Sultan des Turcs, qui lui envoya dix mille hommes de Cavalerie commandés par Soliman son fils. Jean Paléologue craignit alors les suites de cette guerre, & il paroissoit disposé à la paix lorsque ses courtisans lui conseillerent de continuer la guerre. Jean se trouvoit cependant extrêmement embarrassé, il fut contraint d'abandonner Didimoreque, & toutes les villes du Continent pour se retirer à Ténédos.

Cantacusene se mit alors en possession de tout le pays, & fit proclamer Empereur Mathieu son fils aîné. Les Turcs avoient profité de ces circonstances pour s'emparer des villes de Thrace, & Cantacusene fut obligé de leur donner une somme considerable pour les engager à les lui restituer. Il sortit même de Coustantinople pour presser les Barbares de les évacuer. Jean Paléologue, pendant son absence, s'approcha de Constantinople sur une flotte Génoise, & employa un stratagême pour être reçu dans la ville avec deux mille cinq cents Génois. Le peuple, qui l'aimoit beaucoup, se déclara en

CONSTANTINOPLE.

en sa faveur. Ce Prince, maître de la capitale, proposa d'entrer en accommodement avec Cantacusene, qui y consentit volontiers. Il fut décidé que Jean Paléologue & Jean Cantacusene gouverneroient avec une égale autorité; que Mathieu resteroit en possession de la dignité Impériale; que ce dernier retiendroit Andrinople & les villes de la Province de Rhodope; que l'Empereur Cantacusene rendroit à son gendre le Fort de la Porte dorée, dans lequel il y avoit une garnison de Latins, & qu'il y auroit une amnistie de part & d'autre.

1355. Abdication de Cantacusene.

Cantacusene s'étant enfin apperçu que le peuple n'avoit d'affection que pour Jean Paléologue, se détermina à abdiquer. Il quitta les ornements Impériaux, se revêtit d'un habit de Moine, & prit le nom de Josaphat. L'Impératrice sa femme se retira aussi dans un Monastere, & fut nommée Eugenie. Cantacusene avoit eu quatre Princes & trois Princesses, sçavoir, Mathieu, Thomas, Manuel & Andronic; Marie, Théodore & Helene. Théodore épousa Orkhan, Sultan des Turcs. Elle fut très-heureuse avec ce Prince, qui lui permit de professer librement la Religion Chrétienne. Cantacusene avoit rendu un grand service à l'Etat en rétablissant la marine; ce qui rendit les Grecs puissants sur mer, & les fit craindre de leurs voisins. Ce Prince a donné divers ouvrages, entr'autres son histoire écrite par lui-même, & plusieurs morceaux sur différentes matieres Ecclésiastiques.

1356.

Jean Paléologue ne vit pas long-temps sans jalousie & sans inquiétude Mathieu Cantacusene maître d'une partie considerable de l'Empire. Il lui déclara la guerre, & lui enleva plusieurs places. Lorsqu'il fut devant Gratianopolis où Mathieu s'étoit enfermé, il fit proposer un accommodement à ce Prince. Il fut accepté, & on convint que le nom d'Empereur resteroit à Mathieu; qu'il céderoit à Jean Paléologue toutes les villes de Thrace; qu'il se retireroit dans le Peloponnese où il auroit une autorité absolue; que Manuel Cantacusene, frere de Mathieu, qui commandoit dans le Peloponnese auroit en échange l'isle de Lemnos, & d'autres Seigneuries. Ce traité n'eut aucun effet. Mathieu Cantacusene ayant reçu des avis secrets qu'on cherchoit à le tromper, s'approcha de Constantinople avec ses troupes, & campa près du bourg de Mettas. Jean Paléologue alla à sa rencontre, & les deux armées étant restées en présence pendant quelques jours, se retirerent sans combattre. Mathieu alla à Byzie, & Paléologue resta à Constantinople. Un évenement simple en lui-même ruina les affaires de Mathieu. Quelques-uns de ses soldats étant allés à la maraude pendant la nuit, retournerent au camp avec leur butin. L'armée s'imaginant que c'étoient des ennemis qui venoient pour la surprendre, prit aussitôt la fuite malgré les représentations de Cantacusene. Les habitants de la ville de Philippes, firent alors une sortie. Mathieu fut fait prisonnier, & conduit à Jean Paléologue, qui refusa de lui faire crever les yeux malgré les sollicitations de ses Courtisans. Il se contenta de le faire garder étroitement dans l'isle de Lesbos, & lui offrit même la liberté s'il vouloit renoncer au titre d'Empereur. Mathieu répondit qu'il préferoit une prison perpétuelle, à une pareille condition. Jean Cantacusene qui vivoit encore conseilla à son fils d'abdiquer, & Mathieu se rendit aux avis de son pere. Jean Paléologue satisfait de cette démarche accorda au fils de ce Prince les plus grandes dignités de l'Empire.

CONSTANTINOPLE.

Les Turcs qui étoient restés tranquilles pendant le regne de Jean Cantacusene, commencerent à attaquer l'Empire aussitôt que ce Prince eut renoncé à la couronne. Ils vinrent à bout de passer le détroit, de s'emparer de Callipoli, & de toute la Province de Charipolis. Amurath, fils & successeur d'Orkhan, continua les conquêtes que son pere avoit commencées, & eut encore de plus grands avantages. Maître d'Ancyre, il le fut bientôt d'Andrinople, de Philippopolis & de plusieurs autres Places. Ces conquêtes lui faciliterent celles de la Macédoine, de l'Albanie & de toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique.

1361. ou 1362.

L'Empereur allarmé de la rapidité des succès d'Amurath, se rendit à Rome pour demander du secours contre les Turcs, qui menaçoient Constantinople. Urbain V. & Gregoire XI. son successeur le donnerent de grands mouvements pour engager les Princes Chrétiens à prendre les armes; mais pendant qu'on négocioit de tous les côtés pour cette croisade, Jean Paléologue fut contraint de demander la paix au Sultan. Amurath l'accorda, à condition que l'Empereur lui payeroit tribut, & donneroit en ôtage Théodore son fils.

1369.

Quelque temps après Andronic, fils aîné de l'Empereur, lia une étroite amitié avec le fils aîné d'Amurath. Ces deux jeunes Princes animés d'un même esprit, formerent l'horrible projet d'égorger leurs peres, afin de regner à leur place. Amurath découvrit le complot, & en fit part à Jean Paléologue. Les deux jeunes Princes furent arrêtés, & le Sultan fit crever les yeux à son fils. L'Empereur par complaisance pour Amurath, ordonna qu'Andronic, & Jean Paléologue, fils de ce dernier, subiroient le même sort. On les ménagea cependant, de sorte qu'Andronic ne perdit qu'un œil, & que son fils resta seulement louche.

Les Génois qui cherchoient à susciter des troubles dans l'Empire, tirerent deux ans après Andronic & son fils de la tour d'Anemas où ils étoient renfermés. Andronic alla chercher un asyle chez les Turcs, qui étoient alors commandés par Bajazeth I. Il promit au Sultan de lui payer un tribut, & de recevoir un Gouverneur à Constantinople s'il lui fournissoit un assez grand nombre de troupes pour chasser son pere du thrône. Bajazeth consentit au traité, & Andronic à la tête d'une armée s'approcha de Constantinople, qui lui ouvrit ses portes. L'Empereur & Manuel son fils furent mis dans la même prison où Andronic avoit été renfermé.

Deux ans & demi après ils trouverent moyen de s'échapper & de se retirer à Scutari. Ducas prétend qu'Andronic écrivit alors à son pere pour l'engager à retourner à Constantinople; que ce Prince s'y étant rendu, Andronic se jetta à ses pieds, & lui rendit la couronne, & qu'il se contenta des villes de Sélivrée, d'Héraclée, & de Rodosto. Calchondile & Phranzès rapportent différemment la chose. L'Empereur Jean Paléologue & Manuel se retirerent, selon eux, à la cour de Bajazeth, qui leur promit toutes sortes de secours, moyennant qu'ils payeroient un tribut plus considérable que celui qu'Andronic avoit offert; qu'ils s'engageroient à accompagner le Sultan dans ses expéditions, & qu'ils lui fourniroient douze mille hommes. Jean Paléologue par ce moyen rentra dans Constantinople sans trouver d'opposition, & Andronic se sauva à Sélivrée, où il passa le reste de ses jours.

Bajazeth, pour les services qu'il avoit rendus à l'Empereur exigea encore qu'il lui remît Philadelphie, mais les habitants de cette ville refuserent d'ouvrir leurs portes, & se défendirent avec un courage intrépide. La place fut cependant emportée par la valeur des troupes Impériales, commandées par Manuel Paléologue. Ainsi l'Empereur employoit ses troupes à forcer les villes de sa dépendance à passer sous la domination des Turcs. Les Etats de Jean Paléologue étoient presque réduits à la seule ville de Constantinople. Il vouloit fortifier cette capitale, mais contraint de respecter les ordres de Bajazeth, il suspendit ses travaux. Il mourut au bout de quelque temps après l'an 1384 après un regne de 43 ans. Il avoit épousé en premieres noces Hélene, fille de l'Empereur Cantacusene, dont il eut les Princes Andronic, Manuel, Théodore, Démétrius, & la Princesse Irene, qui épousa Basyle Comnene II. Empereur de Trébisonde. Après la mort d'Hélene, il épousa Eudocie Comnene, fille d'Alexis, Empereur de Trébisonde, veuve d'un Seigneur Turc, dont elle avoit eu des enfants. Il avoit eu dessein de la marier à Manuel son fils, mais frappé de sa beauté, il l'épousa, & n'en eut point d'enfants.

CONSTANTINOPLE.

Manuel Paléologue étoit à la cour de Bajazeth lorsque son pere mourut. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il s'échappa secrettement, & se rendit à Constantinople, où il fut reconnu Empereur. Il avoit été associé au thrône le 25 Septembre 1373. Andronic son frere aîné s'étoit tellement rendu odieux par son mauvais naturel, que personne ne songea à réclamer ses droits à l'Empire. Bajazeth fut fort chagrin d'apprendre que Manuel s'étoit échappé ; car on prétend qu'il avoit dessein de faire mourir ce Prince. Résolu de se rendre maître de Constantinople, il ruina le pays des environs, & empêcha les vivres d'entrer dans cette place. Manuel implora le secours des Princes Chrétiens, qui lui envoyerent une puissante armée sous la conduite de Sigismond, Roi de Hongrie. Bajazeth marcha au devant des Chrétiens qui assiégeoient Nicopolis, & remporta sur eux une victoire complette le 28 Septembre 1390. Le vainqueur s'empara ensuite d'un Château sur le bord du Pont-Euxin, à soixante milles de Constantinople. Pour ôter aux Chrétiens la communication avec l'Asie, il bâtit à l'opposite une ville extrêmement forte. Il envoya alors un Ambassadeur à Manuel, pour lui ordonner de se rendre auprès de lui. Le Ministre du Sultan, après s'être acquitté publiquement de sa commission, conseilla en secret à l'Empereur de ne pas obéir à cet ordre. Bajazeth irrité de n'avoir pas réussi, pressa tellement Constantinople, qu'un grand nombre de personnes mourut de faim. Le Sultan se préparoit à donner l'assaut lorsque son grand Visir lui représenta que s'il venoit à bout de se mettre en possession de Constantinople, il attireroit aussitôt contre lui toutes les forces de la Chretienté. Bajazeth se détermina donc à écouter les propositions de paix qu'on lui fit. Le traité fut conclu à condition que l'Empire payeroit pour chaque année dix mille piéces d'or en forme de tribut ; que les Turcs pourroient bâtir une Mosquée dans Constantinople, & que le Sultan nommeroit un Cadi pour y résider, afin qu'il jugeât des contestations qui naîtroient entre les Mahométans. Après la signature de ce traité, Bajazeth consentit à une treve de dix ans, & fit

MANUEL PALÉOLOGUE.

1384.

1390.

CONSTANTINOPLE.

bâtir dans Constantinople une Mosquée, qu'on appelle encore aujourd'hui Daud-Pacha.

Le Sultan qui ne cherchoit que la ruine de l'Empire, proposa à Jean Paléologue, fils d'Andronic, mort à Sélivrée, de lui mettre la couronne sur la tête, s'il vouloit lui céder Constantinople en échange de la Morée. Jean accepta cette proposition, & Bajazeth envoya aussitôt ordre à Manuel de céder le thrône Impérial à son neveu à qui il appartenoit de droit, étant fils de son frere aîné. Manuel hors d'état de résister au Sultan, & voyant d'ailleurs que les habitants de Constantinople désiroient la paix, consentit à tout ce qu'on exigea de lui. Lorsque Jean se vit maître de Constantinople, il

1399. refusa de faire l'échange proposée, & les François que le Maréchal de Boucicaut avoit laissés dans cette ville, empêcherent les Turcs de s'en emparer.

Cependant Manuel avoit abandonné ses Etats pour aller chercher du secours en France, en Italie, & en Angleterre. On lui fit partout une magnifique réception, & surtout à Paris (1) ; mais les troubles qui agitoient alors l'Europe, empêcherent la bonne volonté des Princes Européens. Manuel de retour à Modon y apprit que Tamerlan faisoit trembler l'Asie par la rapidité de ses conquêtes. On prétend qu'il s'adressa à ce Prince pour se délivrer d'un ennemi aussi dangereux (2). Quoi qu'il en soit, le Prince Tartare attaqua & vainquit Bajazeth, comme je le dirai ailleurs. Manuel informé de la défaite du Sultan, quitta Modon, se rendit à Constantinople, & exila l'Empereur Jean à Lesbos. Dans la suite il lui donna Thessalonique qu'il avoit enlevée aux Turcs pendant que Tamerlan poursuivoit ses conquêtes. Jean sur la fin de sa vie se retira dans un Cloître, & prit l'habit Monastique.

Manuel, seul possesseur du thrône, chassa les Turcs qui étoient dans Constantinople, & détruisit leurs Mosquées. Il rentra en même tems en possession de plusieurs villes, qu'il délivra des garnisons Barbares. Musulman, un des fils de Bajazeth, se rendit à la cour de Manuel, & s'étant jetté à ses pieds, il le supplia de lui tenir lieu de pere. L'Empereur se laissa toucher, & lui accorda le gouvernement de la Thrace, & de quelques autres Provinces que ses ancêtres avoient possédées. Le Prince Turc ayant rassemblé une armée, alla attaquer un de ses freres, qui se fortifioit en Asie, le vainquit, & le fit mourir aussitôt qu'il l'eut fait prisonnier. Musulman périt dans la suite par les ordres de Moyse son autre frere. Ce dernier irrité contre les Grecs, qu'il accusoit d'avoir attiré les Tartares dans ses Etats, mit le siége devant Constantinople. L'Empereur défendit la capitale avec beaucoup d'ardeur, mais il auroit succombé sous l'effort de ses ennemis, si la division ne s'étoit mise dans la famille de Bajazeth.

Ce Prince avoit encore un fils nommé Mahomet ou Mohamed, qui aspiroit à la souveraineté. Manuel promit de le seconder dans ses entreprises, s'il vouloit se liguer contre Moyse. Mahomet accepta les offres de Manuel,

(1) Cet évenement se passa sous le regne de Charles VI.

(2) Ce fait sera expliqué dans l'histoire de Tamerlan, qu'on trouvera dans un des chapitres suivants.

& les deux Princes ayant réuni leurs forces, défirent les troupes de Moyse, qui fut mis à mort par ordre de son frere. Mahomet parut si satisfait de l'Empereur, qu'il lui fit dire par ses Ambassadeurs qu'il lui étoit redevable du thrône, & qu'il le regardoit comme son pere. Il commanda en même temps aux Gouverneurs des Forts des environs du Pont-Euxin, de la Thessalie & de la Propontide de rendre ces places à l'Empire. Manuel & Mahomet vécurent ensemble dans la plus grande union.

CONSTANTINOPLE.

L'Empereur en tira avantage pour rétablir autant qu'il put les affaires de l'Empire. Il força le Prince d'Achaïe de se soumettre, & éleva un grand mur pour fermer l'Isthme de Corinthe. La mort de Mahomet fut comme le signal des malheurs qui accablerent l'Empire. Le Sultan avoit ordonné par son testament qu'Amurath II. son fils aîné lui succederoit, & que ses deux autres fils seroient remis entre les mains de l'Empereur de Constantinople pour avoir soin de leur éducation. Mahomet n'en agissoit ainsi, que parce qu'il craignoit que son fils n'ôtât la vie à ses freres. Manuel demanda les deux jeunes Princes à Amurath qui refusa de les donner, sous prétexte qu'il n'étoit pas convenable que des Musulmans fussent élevés par des Chrétiens. L'Empereur étoit d'avis qu'on ne poussât pas plus loin cette affaire, mais Jean son fils prétendit qu'il falloit exciter des troubles parmi les Turcs, afin de les affoiblir par des divisions domestiques. On résolut en conséquence de fournir des troupes à Mustapha, frere de Mahomet, & de l'aider à s'emparer du thrône. On prétend que l'Empereur dit à son fils: *Je suis vieux, cette affaire vous regarde plus que moi; je vous laisse le maître d'en décider.*

On rendit donc la liberté à Mustapha qui étoit prisonnier dans l'isle de Lemnos; mais on eut en même temps soin de lui faire jurer qu'il respecteroit toujours l'Empereur comme son pere; qu'il lui donneroit son fils pour gage de son amitié; qu'il céderoit à l'Empire Callipoli, & l'étendue de pays depuis le Pont-Euxin jusqu'aux frontieres de la Walachie. Le Prince, maître de Callipoli, refusa de la rendre à l'Empereur, qui, outré de cette perfidie, voulut faire alliance avec Amurath. On ne convint pas des conditions du traité, & l'Empereur se trouva frustré des avantages qu'il esperoit retirer de cette guerre civile. Mustapha fut fait prisonnier, & pendu dans la place publique d'Andrinople.

Manuel redoutant alors la colere d'Amurath, lui envoya des Ambassadeurs pour l'appaiser. Le Sultan les fit mettre aux fers, & se disposa à aller mettre le siége devant Constantinople. Un de ses Généraux, à la tête de dix mille hommes, s'empara bientôt de tous les environs de cette capitale, massacra tout ce qu'il rencontra, & ceux qui échapperent au fer de l'ennemi, tomberent dans un dur esclavage. Enfin le 20 de Juin la ville fut bloquée de façon qu'il n'étoit pas possible d'en sortir. Quelques jours après le siége fut poussé avec tant de vigueur, que les Turcs furent en état de donner l'assaut. Les Grecs se défendirent avec un courage incroyable. Les Seigneurs, les Evêques, les Prêtres, les Moines, les femmes mêmes prirent les armes, & celles qui ne pouvoient faire les fonctions de soldats, apportoient des rafraîchissements à ceux qui défendoient les tours & les remparts. Les Turcs rebutés d'une résistance si opiniâtre, brûlerent une partie de leurs

1422.

CONSTANTINOPLE. machines & abandonnerent l'autre. Les Grecs publierent que la Sainte-Vierge avoit paru dans l'air, & qu'elle avoit effrayé les Turcs.

Manuel fit de nouvelles tentatives auprès d'Amurath pour obtenir la paix, mais elles furent inutiles. L'Empereur chercha alors à faire une diversion en formant un Parti à Mustapha, frere d'Amurath, qui s'étoit retiré chez le Prince de Caramanie. La nouvelle de cette révolte obligea le Sultan à lever le siége de Constantinople; mais il mit bientôt fin à ces troubles en séduisant à force d'argent ceux qui étoient auprès de son frere. Ils livrerent ce Prince entre ses mains, & il fut aussitôt étranglé. Amurath ne recommença
1425. pas alors le siége de Constantinople, & il fit même avec l'Empereur un traité de paix.

Manuel mourut peu de temps après d'apoplexie à l'âge de soixante & dix-sept ans. Il y avoit déjà quelques années qu'il avoit abandonné le soin des affaires à Jean son fils. Deux jours avant sa mort il prit l'habit de Moine, & le nom de Mathieu. Il avoit épousé Irene ou Hélene, fille de Constantin Dragasès, Prince d'un petit pays de la Macédoine, proche le fleuve Axius. Il en eut six enfants mâles, Jean, Théodore, Andronic, Constantin, Démétrius & Thomas. Manuel a fait plusieurs ouvrages dont il est parlé dans la Bibliothéque de Fabricius.

JEAN PALÉOLOGUE II. Jean Paléologue son fils & son successeur, redoutant la puissance d'Amurath, rechercha l'amitié de ce Prince. Après bien des difficultés, le Sultan
1425. consentit à un traité, à condition que l'Empereur lui cederoit les villes & les bourgs qui étoient sur la mer du Pont, & qu'il payeroit tous les ans trois cent mille aspres en forme de tribut. Jean perdit bientôt Thessalonique, dont les habitants se livrerent aux Vénitiens de peur de tomber sous la domination des Turcs. Amurath, croyant qu'il n'étoit pas de sa politique de laisser aux Vénitiens les moyens de s'aggrandir, fit le siége de Thessalonique malgré les représentations de l'Empereur, & emporta la place d'assaut.

Jean Paléologue voyant l'Empire à la discrétion des Turcs, résolut d'implorer l'assistance des Princes de l'Europe. Mais comme les Papes ne vouloient rien faire en faveur de la Cour de Constantinople, à moins qu'on ne reconnût la primauté de l'Eglise de Rome, il fallut se déterminer à la réunion. L'Empereur y étoit naturellement porté, & il se rendit pour cet effet en Italie avec son Clergé (1). Amurath vouloit profiter de son absence pour faire le siége de Constantinople, mais son Visir lui représenta qu'il risquoit de soulever contre lui tous les Princes Chrétiens, & qu'il valoit mieux attendre le résultat du voyage de l'Empereur.

Ce Prince, de retour dans ses Etats, trouva de grandes divisions dans sa propre famille. Constantin son frere, à qui il avoit confié la Régence de

(1) Cette importante affaire fut terminée dans le Concile de Florence. Le décret en fut dressé en Grec & en Latin, & souscrit de part & d'autre dans la dixieme session du Concile le 6 Juillet 1439. Marc d'Ephese fut le seul des Grecs qui refusa d'y souscrire, & qui renouvella le schisme dès qu'il fut de retour. Les Grecs s'éleverent l'année suivante contre l'union, chargerent de malédictions & d'injures ceux qui en avoient signé le décret, donnerent de grandes louanges à Marc d'Ephese, & recommencerent le schisme qui subsiste aujourd'hui.

l'Empire, s'étoit emparé des domaines de Démétrius son autre frere. Celui-ci avoit eu recours à Amurath qui lui avoit fourni des troupes. On en étoit venu à des hostilités de part & d'autre, mais le calme fut enfin rétabli. Amurath ayant fait dans ce même temps la paix avec Ladislas, Roi de Hongrie, & les autres Princes Chrétiens, porta toutes ses forces en Asie. Jean représenta alors au Pape Eugene IV. que la circonstance étoit favorable pour reprendre sur les Turcs toutes les places que l'Empire avoit perdues. Le Cardinal Julien, Légat en Hongrie, déclara nulle la treve qu'on avoit faite avec le Sultan, & engagea les peuples à reprendre les armes.

CONSTANTINOPLE.

Le Sultan étonné que des Chrétiens eussent violé des traités dont l'observation avoit été jurée sur l'Evangile, s'en plaignit hautement, & se prépara à la guerre. Après avoir passé la mer avec son armée, il défit entierement celle des Chrétiens. L'Empereur, qui ne s'étoit pas encore déclaré, apprit avec chagrin cette fâcheuse nouvelle; mais il sçut tellement déguiser ses sentiments, qu'il renouvella avec le Sultan un traité qui fut exactement observé jusqu'à la mort de ce Prince. 1444.

Les troubles continuoient cependant dans la famille de Jean. Théodore son frere qui avoit pour appanage la ville de Sélivrée avec son territoire, demanda une plus grande étendue de pays. Il prit les armes sur le refus de l'Empereur, mais sa mort arrivée peu de temps après, termina promptement cette guerre civile. Constantin qu'il déclara son héritier, & qui avoit déjà une partie du Péloponnese, eut une guerre à soutenir contre Amurath. Le Sultan prétendoit qu'il s'étoit injustement emparé de Thebes & des places voisines, & voulut obliger ce Prince à les lui rendre. Constantin, résolu de conserver ce qu'il possédoit, assembla une nombreuse armée; mais ayant été trahi par les Albanois, il fut contraint de prendre la fuite. Amurath ne trouvant plus d'obstacles, força le mur de l'Isthme de Corinthe, ravagea le pays, & fit un nombre prodigieux d'esclaves.

Jean accablé de chagrin de voir en même temps les succès des Turcs & la désunion dans sa famille, tomba dans une maladie de langueur qui le mit au tombeau le 31 d'Octobre 1445. Il ne laissa aucun enfant, quoiqu'il eût été marié trois fois. Il avoit épousé en premieres noces Anne, fille du Grand Duc de Russie. Il s'étoit marié en secondes noces à Sophie, fille de Jean II. Marquis de Montferrat. Cette Princesse touchée des mépris de son mari, retourna en Italie. Marie Comnene, fille d'Alexis, Empereur de Trébisonde, fut sa derniere femme.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE.

Constantin Paléologue surnommé Dragasès, & Démétrius son frere se disputerent l'Empire après la mort de Jean Paléologue leur frere. Le second fondoit ses droits sur ce qu'il étoit né depuis que Manuel leur pere avoit été proclamé Empereur. Constantin trouva un plus grand nombre de partisans, & l'emporta sur son frere. Il ceda alors à Thomas & à Démétrius ses freres les Etats qu'il avoit eus avant que de monter sur le thrône. Il vécut en bonne intelligence avec Amurath, & à la mort de ce Prince, il renouvella les traités avec Mahomet II. son fils, qui promit de donner trois cent mille aspres par an pour l'entretien d'Orkhan, fils de Mahomet I. qui étoit à Constantinople. Constantin trouva cette somme trop modique, & menaça de remettre Orkhan en liberté, si le Sultan n'augmentoit la pension de ce 1445.

CONSTANTINOPLE.

Prince. Mahomet, qui étoit occupé à faire la guerre au Prince de Caramanie, entra dans une extrême fureur aussitôt qu'il eut appris les menaces des Grecs, & dès-lors il forma le projet de ruiner leur Empire.

Il fit la paix avec le Prince de Caramanie, & lorsqu'il fut de retour à Andrinople, il défendit de payer les trois cent mille aspres qu'il avoit promis. Il bâtit une citadelle sur le rivage du Bosphore du côté de l'Europe, à l'endroit où il est le plus étroit. L'intention du Sultan étoit de faciliter le passage de ses troupes, & d'empêcher les Occidentaux de venir dans cette mer. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir à Constantinople des desseins du Sultan, & l'Empereur, qui n'étoit pas assez puissant pour faire la guerre à Mahomet, lui envoya des Ambassadeurs, pour lui représenter que l'élévation de ce Fort étoit une atteinte à la paix. Mahomet fit une réponse fort dure, & menaça de faire écorcher ceux qu'on lui envertoit pour lui faire de semblables représentations.

Constantin ne pouvant douter que le Sultan ne voulût faire le siége de Constantinople, députa en Occident pour demander des secours, mais il ne reçut que des promesses sans effet. Mahomet commença les hostilités en faisant passer des troupes dans le Péloponnese pour occuper les Princes Thomas & Démétrius. Il rassembla ensuite une armée formidable, & équipa une flotte très-nombreuse. Constantin n'avoit qu'une foible armée à opposer à tant d'ennemis, & une marine très-médiocre. On prit la précaution de fermer le port par une très-grosse chaîne, pour empêcher les galeres des Barbares d'y entrer.

Siége de Constantinople par Mahomet II.

1453.

Le siége commença au mois de Février, mais le Sultan ne se rendit devant cette ville qu'au mois d'Avril. Son armée étoit campée depuis la porte de bois jusqu'à la porte dorée vers le Midi, & jusqu'à l'Eglise de S. Côme. Cependant quatre vaisseaux Génois parvinrent à entrer dans le port, malgré les efforts de plus de deux cents bâtiments Turcs qui les avoient attaqués. Mahomet en devint si furieux, qu'ayant fait amener en sa présence le Capitan Bacha, il lui donna lui-même cent coups d'une baguette d'or qui pesoit cinq livres.

L'Empereur prit toutes les mesures possibles pour faire une longue résistance, & il donna le commandement des troupes à Jean Justinien Noble Génois, le plus célebre de son siecle par son expérience & son courage. Les assiégés firent des actions de valeur si extraordinaires, que le Sultan, qui en étoit témoin, avoit de la peine à les croire. Fâché de ne pouvoir faire entrer ses vaisseaux dans le port, il entreprit de les transporter par terre. Les Turcs jetterent par ce moyen l'ancre au pied des murailles. L'Empereur, qui manquoit d'argent, fit fondre les vases des Eglises en cette occasion pour les convertir en monnoye. Il proposa la paix au Sultan, mais ce Prince répondit qu'il étoit dans la résolution de prendre Constantinople; qu'il consentoit cependant à entrer en accommodement, si l'Empereur vouloit lui céder la ville, lui promettant en échange de lui donner le Péloponnese, & d'accorder des Provinces à ses freres. Constantin rejetta ces propositions, & prit le parti de se défendre jusqu'à la derniere extrémité, & même de s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Justinien avoit conçu le projet de brûler la flotte ennemie par le moyen d'un

d'un brulot, & il feroit venu à bout de fon deffein, fi des Génois établis à Galata n'euffent averti les Turcs de ce complot. Ils fe tinrent fur leurs gardes, & lorfque le brulot voulut approcher, ils le coulerent bas. Cependant les affiégeants s'ennuyoient de la longueur du fiége, & ils penferent même fe foulever fur la nouvelle qui s'étoit répandue que les Princes Chrétiens amenoient de puiffants fecours à l'Empereur. Mahomet ranima le courage de fes troupes, & n'ayant pu engager Conftantin à lui céder Conftantinople, il fe détermina à donner un affaut général le 29 de Mai. Il ordonna en même temps un jeûne d'un jour entier, & des prieres pour demander à Dieu la prife de cette ville. Le 28 au foir il fit des promeffes fi confiderables, que les foldats animés par l'efpoir des récompenfes, demanderent à monter à l'affaut. Conftantin fe prépara auffi par des actes de piété à recevoir l'ennemi.

CONSTANTINOPLE.

L'attaque commença à trois heures du matin par les plus mauvaifes troupes, afin de fatiguer les affiégés qui ne feroient plus en état de réfifter à fes meilleurs foldats. Les Grecs en firent un carnage affreux pendant deux heures. Le Sultan fit alors avancer fes troupes d'élite, mais elles furent repouffées. L'Empereur & Juftinien fe diftinguerent beaucoup par la grandeur de leur courage. Malheureufement pour les Grecs Juftinien fut bleffé, & ce Général, dont on avoit admiré jufqu'alors la prudence & la valeur, fe retira fans rien dire, & même fans nommer quelqu'un pour commander à fa place. L'Empereur fit tout ce qu'il put pour le faire revenir, il s'enfuit à Péra, d'où il paffa dans l'ifle de Chio, où il mourut peu de temps après. Les Grecs ne le voyant plus paroître tomberent dans le découragement, & les Turcs ne tarderent pas à s'en appercevoir.

Un Janiffaire nommé Chazan, fuivi de trente autres, s'avança à l'endroit où il appercevoit le plus de confufion. Il foutint les efforts des affiégés, & donna par ce moyen le temps à fes camarades de venir à fon fecours. Ils accoururent en fi grand nombre, que les Grecs furent obligés de céder, & alors les étendards de Mahomet furent placés fur les murailles de la ville. L'Empereur encourageoit les fiens par fon exemple & par fes difcours; mais ce Prince ayant été tué fur la breche, les affiégés perdirent entierement courage.

Prife de Conftantinople.

La ville en un inftant fut remplie d'ennemis qui firent un horrible carnage. Plufieurs Seigneurs aimerent mieux périr par le fer des Turcs que de tomber dans l'efclavage. Les Grecs fe flattoient cependant encore que les Barbares ne fe rendroient pas entierement maîtres de la ville. On avoit publié un prétendu Oracle, qui portoit que les Turcs ne pafferoient pas la colonne de Conftantin; mais qu'auffitôt qu'ils feroient arrivés à cet endroit, on verroit defcendre du ciel un Ange avec une épée à la main, pour la donner à un Pauvre qu'il couronneroit Empereur, en lui difant: *Prenez cette épée, & vengez le peuple du Seigneur;* qu'alors les Turcs s'enfuiroient jufqu'aux frontieres de Perfe, & qu'ils feroient pourfuivis par les Chrétiens. Ceux qui ajouterent foi à cette impofture, ne tarderent pas à en reconnoître la fauffeté. Le vainqueur exerça dans la ville toutes fortes de cruautés, & on réduifit en efclavage ceux que la brutalité du foldat avoit épargnés.

Mahomet fe rendit à l'Eglife de Sainte-Sophie, & y fit faire la priere par un Iman. Les fecours que le Pape avoit promis arriverent le lendemain de

CONSTANTINOPLE.

la prise de Constantinople. Ils consistoient en vingt-neuf galeres commandées par Jacques, Archevêque de Raguse, que Nicolas V. avoit nommé son Légat en Grece.

Constantin étoit âgé de quarante-neuf ans trois mois lorsqu'il fut tué. Il avoit eu deux femmes. La premiere étoit Théodora de Tocco, fille de Léonard, Comte de Céphalonie. Après la mort de cette Princesse, Constantin épousa Catherine Catéluse, fille du Prince de Lesbos. Elle mourut en 1443. L'enfant dont Théodora étoit accouchée, mourut sans doute peu de temps après sa mere, puisque les Historiens ont écrit que Constantin n'avoit point eu d'enfants, & qu'on sçait que Théodora mourut en couches.

Démétrius & Thomas, freres de Constantin, se soutinrent quelque temps dans le Péloponnese, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1458. que Mahomet s'empara de ce pays. Le Sultan se rendit maître de Trébisonde en 1461. & par ce moyen abattit entierement l'Empire des Grecs.

Cet Empire sous Arcadius, fils du grand Théodose, étoit divisé en deux Préfectures, l'Illyrie Orientale & l'Orient.

La Préfecture d'Illyrie étoit composée des deux Dioceses ou Vicariats de Dace & de Macédoine. Cette Dace étoit celle qu'Aurelien avoit formée en deçà du Danube, en abandonnant la Dace de Trajan. Le Diocese de Macédoine étoit divisé en deux Provinces, la Macédoine & l'Achaïe. Scapi étoit la capitale du Diocese de Dace, & Thessalonique de celui de Macédoine.

La Préfecture d'Orient, beaucoup plus considerable, comprenoit cinq départements, sçavoir, de Thrace, d'Asie, de Pont, d'Orient ou de la Syrie, & de l'Egypte. Constantinople dans la Thrace avoit un Préfet particulier. Ephese, Césarée, Antioche, Alexandrie étoient les Métropoles des autres départements. Le district du Comte qui commandoit dans l'Orient, s'étendoit plus ou moins au-delà de l'Euphrate, selon les succès plus ou moins avantageux sur cette frontiere de l'Empire des Perses. La jurisdiction du Préfet Augustal, qui gouvernoit l'Egypte, comprenoit la Libye.

Fin de l'histoire de Constantinople.

CHAPITRE XIII.

Tableau général des différents Peuples Orientaux qui ont causé de grandes révolutions en Asie, en Afrique & en Europe.

AVANT que de passer à l'histoire des Croisades, j'ai cru qu'il étoit à propos de faire connoître en général les peuples avec lesquels les Princes de l'Europe en vinrent tant de fois aux mains pour tâcher de leur enlever la Judée. Je me servirai pour cet effet de l'histoire des Huns de M. de Guignes; ouvrage, sur les fondements duquel on doit d'autant mieux s'appuyer, qu'il est tiré des livres Chinois & des manuscrits Orientaux de la


Frontieres Arctique
D'AMERIQUE
C. S. Thadée
Ivatscha
T. de la Compagnie
D. de Tzungar
JAPON
I. dr. Niphon
I. Barnevelt
MER DU
SUD
Meaco
Jedo
Nangasaki
de Bungo
de Tanaxima
de Feu
Formose
C. de l'Engano
LIPPINES
S. Bernardino
I. Samal
Leyte
I. S. Jean
Mindanao
Celebes
Gilolo
Equinochiale
I. Guiquan
Pagon
Rota
de Guan
Nouvelles
PHILIPPINES
ou CAROLINES
I. S. André
MARIANNES
N. GUINEE
I. de Flores
I. Timor
Occident
Orient
Tropiques
Cancer
80
70
60
50
40
30
20
10
0
140
150
160

Bibliothéque du Roi, comparés avec les Ecrivains de la Byzantine. Je suivrai aussi la chronologie qu'il indique, comme étant plus exacte que celle qu'on trouve dans plusieurs Historiens modernes, & même anciens.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Les Nations Barbares qui ont tant de fois changé la face de l'Asie, sortoient des Huns, connus dans la suite sous les noms de Turcs, de Mogols & de Tartares. Ces peuples divisés en plusieurs branches, formerent divers établissements considerables, d'où ils furent successivement chassés par ceux de leur Nation même, qui en s'éloignant de leur origine, l'avoient entierement perdue de vûe, & ne la reconnoissoient plus. Ces Barbares ont soumis plusieurs fois la Chine, subjugué les Indes, la Perse, la Syrie, parcouru l'Europe, ont acceleré la ruine de l'Empire Romain, détruit celui des Khalifs & des Grecs.

Les mœurs, les usages & les coutumes des anciens Huns, ne nous permettent pas de douter qu'ils ne soient le même peuple connu dans l'Antiquité sous le nom de Scythes, Nation qui avoit répandu tant de peuplades dans l'Asie. Ajoutons que les pays qu'ils habitoient, suivant Ptolémée, sont à peu de chose près les mêmes que les Géographes Chinois donnent aux Huns; je veux parler de la grande Tartarie, qui portoit anciennement le nom de Scythie.

Ptolémée divisoit cette contrée en deux grandes parties; la premiere, qu'il appelle Scythie en deçà de l'Imaüs, & la seconde au delà de l'Imaüs. L'une étoit terminée du côté du Couchant par la Sarmatie Asiatique & par le Rha, ou Volga; au Nord par des pays inconnus, qui, autant qu'on en peut juger, ne s'étendent pas jusqu'à Tobolsck en Siberie; au Midi, par les Saces & les peuples du Maouarennahar, ou de la Transoxiane, & enfin à l'Orient par le mont Imaüs. L'autre adossée du côté du Couchant à cette même montagne, & aux pays des Saces, s'étendoit vers le Nord jusques dans des contrées dont on n'avoit alors aucune connoissance. A l'Orient, elle étoit terminée par la Sérique ou la Chine, & les Provinces voisines comprises sous ce nom, qui en dépendoient; au Midi, par la partie de l'Inde qui est au-delà du Gange.

Cette division de Ptolémée est, en quelque façon, celle de la Nature. Au Nord des sources du Gange il s'éleve une chaîne de montagnes qui va gagner Khoten, Yerken, & Kaschghar, courant au Nord & à l'Oüest. A Kaschghar elle tourne vers le Nord-Est, & va jusqu'à la riviere d'Ili qu'elle suit en remontant au Nord. C'est-là ce que Ptolémée appelle le mont Imaüs, par lequel il divise la Scythie en deux parties. Cette grande chaîne de montagnes a porté différents noms, & elle est formée de plusieurs montagnes, que quelques Auteurs regardent comme fort différentes les unes des autres, & dont ils ont fait une chaîne & un cours qui ne ressemblent point à ce qu'on vient de décrire.

La grande Tartarie comprend à présent tous les vastes pays qui sont renfermés entre le fleuve Etel ou Volga, & la mer Orientale. Au Midi, elle est bornée par la Chine, par le Tibet & par le fleuve Gihon; au Nord, elle confine dans toute son étendue à la Siberie. Ce dernier pays étoit inconnu aux anciens Géographes.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

M. de Guignes, dans son ouvrage déjà cité, nous présente ses conjectures sur les premiers établissements des Scythes, Huns ou Tartares après le déluge. Voici comme il s'exprime.

Lorsque les premieres Colonies commencerent à quitter les plaines de Sennaar, il y a beaucoup d'apparence qu'une partie, après avoir peuplé la Perse & la Bactriane, s'avança jusqu'à cette gorge formée par les montagnes qui sont situées près de l'endroit où l'on a bâti dans la suite la ville de Kaschghar dans la petite Bukharie. Ce pays est environné au Nord & au Sud de grandes chaînes de montagnes. Le milieu est un vaste désert presque impraticable, à cause de la quantité des sables & de la stérilité du terrein. En côtoyant le pied des montagnes qui sont dans la partie septentrionale, on trouve une suite de terres fertiles, où dans les temps postérieurs on a construit plusieurs villes ou villages qui forment une route, par laquelle on parvient à la Chine. C'est probablement celle que les premieres Colonies Chinoises ont tenue, celle par laquelle elles sont entrées dans la Province de Chensi, qui, selon le récit des Historiens de la Chine, paroît avoir été la premiere habitée, & où les plus anciens Empereurs faisoient leur résidence.

Ces Colonies ne semblent avoir rien de commun avec celle de la Tartarie. Ces dernieres en partant des plaines de Sennaar, ont tourné au Nord, & se sont enfoncées dans les vallées étroites que forment les montagnes inaccessibles de l'Arménie & de la Géorgie. De-là elles ont pénetré dans les plaines qui sont entre les deux grands fleuves, le Volga & le Tanaïs, d'où elles se sont répandues ensuite à droite & à gauche, & ont formé du côté de l'Occident les Nations Européennes, & du côté de l'Orient les Nations Tartares.

Le chemin impraticable qu'il falloit tenir à travers les montagnes de la Géorgie & du détroit de Derbend, a empêché que ces Colonies n'ayent été suivies par une foule d'autres; & le petit nombre de celles qui s'y sont engagées, y a contracté une humeur féroce, caractere ordinaire de ceux qui vivent dans les montagnes. Ces peuples se sont moins appliqués que les autres à inventer ou à connoître les arts qui avoient été inventés, & ils ont eu moins d'occasions d'être policés par la fréquentation & l'arrivée de nouvelles Colonies. Ceux de la Chine au contraire, où il étoit facile de pénetrer en suivant une route presque toujours fertile & unie, ont reçu plus souvent & plus facilement les arts inventés ou conservés par les peuples qui étoient restés aux environs de Babylone. Les Tartares, qui n'ont que de vastes pâturages, garderent dans leurs plaines leur ancienne maniere de vivre. Les Chinois, qui trouverent partout des rivieres, des champs fertiles en grains & en arbres fruitiers, s'adonnerent à l'agriculture, furent obligés d'arrêter par des digues l'impétuosité des rivieres, de creuser des canaux pour en disperser les eaux, ou les distribuer plus avantageusement. Ils cultiverent d'abord les sciences les plus nécessaires, & passerent ensuite à celles qui ne sont que d'agrément, pendant que la Tartarie, qui ne fournissoit que des pâturages pour nourrir des troupeaux, força ses habitants à se borner à la vie champêtre, & à n'être que des pastres.

Tel est le systême de M. de Guignes sur les peuples de la Tartarie &

de la Chine; système qui paroît bien naturel, & qui pourra trouver un grand nombre de partisans.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Antiquité des Huns.

Pays qu'ils occupoient anciennement.

Au Nord des frontieres septentrionales des Provinces de Chensi, de Chansi & de Petcheli, habitoit autrefois une Nation célebre qui a donné naissance à celles que nous avons connues depuis sous les noms de Huns, de Turcs, de Mogols, de Hongrois & de Tartares. On a tout lieu de croire qu'elle étoit presque aussi ancienne que la Monarchie Chinoise, puisque dès le temps de l'Empereur Yao, qui vivoit vers l'an deux mille avant J. C. les Historiens Chinois nous apprennent qu'elle étoit appellée *Chan-yong*, c'est-à-dire, *Barbares des montagnes*. Sous la premiere Dynastie Impériale de la Chine nommée *Hia*, ces Barbares porterent le nom de *Tchong-yo*. Les Empereurs de la Dynastie de Cham connoissoient ce pays sous le nom de *Kuei-fang*, ou *la Contrée des Esprits;* ceux de Tcheou sous le nom de *Hien-yun*, & enfin ceux de Han sous le nom de *Hiong-nou*, mot corrompu par les Chinois, & dont la vraye prononciation, qui nous est également inconnue, a formé le nom de *Huns*, *Hunni* en latin, devenus célebres en Europe par les incursions que ces peuples y ont faites.

Les habitants de la Tartarie étoient autrefois divisés en Barbares d'Orient & en Barbares d'Occident. Les premiers, qui sont les ancêtres des Tartares Orientaux, habitoient au Nord de la Province de Petcheli, & s'étendoient vers l'Est jusqu'à la mer Occidentale. Les seconds étoient campés dans les plaines & les vallées qui sont au Nord du Chensi, du Chansi, & même de Petcheli sous la conduite de différents Chefs, où ils étoient uniquement occupés du soin de leurs troupeaux. Ils vivoient sous des tentes posées sur des chariots. Par le moyen de ces maisons ambulantes, ils se transportoient facilement sur les bords des rivieres, & dans les plaines qui leur paroissoient les plus propres à la nourriture de leurs bestiaux. Les Tartares d'aujourd'hui conservent encore ces anciens usages. Ils sont toujours errants. Ils occupent pendant l'hyver les plaines qui sont au Midi, & lorsque l'Eté est revenu, ils remontent vers le Nord. Leurs tentes, dont quelques-unes ont vingt ou trente pieds de long, sont faites de feutre blanc. Elles sont d'ailleurs enduites de chaux ou de terre, & terminées en une pointe qui est ouverte. C'est de l'assemblage de ces tentes rangées par ordre, que se sont formées les villes de la Tartarie. Les chevaux & les troupeaux fournissent à ces peuples la nourriture & le vêtement. La principale de leurs boissons est faite de lait de jument, qu'ils préparent de différentes façons pour en faire plusieurs sortes de liqueurs qui enyvrent.

Mœurs & usages des Huns.

C'est ainsi que vivoient les anciens Huns, qui cultivoient d'ailleurs les terres qu'on leur avoit données en partage. Ils ignoroient l'art d'écrire, mais la parole qu'ils donnoient étoit pour eux une chose sacrée, & c'étoit de cette seule maniere qu'ils faisoient leurs traités. Celui qui avoit tué ou fait un vol considerable, étoit puni de mort. Les enfants étoient élevés suivant les intérêts de la Nation, c'est-à-dire, qu'on les dressoit de bonne heure à la chasse & à la guerre. Leurs premieres montures étoient des moutons, & c'étoit de dessus ces pacifiques animaux qu'ils commençoient à faire usage de la fleche contre les oiseaux & les souris. Lorsqu'ils étoient parvenus à un âge plus avancé, ils faisoient la chasse aux lievres & aux Renards, qui

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

leur servoient de nourriture. Enfin lorsqu'ils étoient en état de porter des armes plus fortes & plus pesantes, ils prenoient le parti de la guerre. Ils n'étoient censés hommes que lorsqu'ils avoient tué un ennemi, ou qu'ils étoient capables de le faire. La guerre devenoit alors leur unique occupation, & le seul moyen d'acquérir l'estime de la Nation. Les jeunes gens jouissoient de tous les avantages, & les vieillards, dont on oublioit les services passés par une ingratitude qui n'est que trop ordinaire, étoient exposés au mépris de cette Jeunesse guerriere.

La stérilité du pays où les Huns vivoient, les portoit à faire de fréquentes courses sur les terres de leurs voisins, & surtout sur celles des Chinois, dont l'abondance sembloit les attirer. Ces peuples étoient d'autant plus dangereux, que ne combattant presque jamais de pied ferme, ils prenoient aussi facilement la fuite qu'ils se rallioient promptement. L'ennemi trop ardent à les poursuivre dans ces fuites simulées, se trouvoit tout-à-coup enveloppé, & devenoit la victime de son imprudence. Quelquefois ils attiroient leurs adversaires dans des lieux incultes & arides, où ils périssoient de faim. Un Barbare qui pouvoit enlever le corps de son camarade tué dans un combat, devenoit dès-lors son héritier. Les Huns faisoient le plus de prisonniers qu'ils pouvoient, & les employoient à la garde de leurs troupeaux. Ces peuples n'avoient pour armes qu'un arc, des fleches & un sabre. Ils étoient tous voleurs & brigands à l'égard de leurs voisins, mais d'une fidélité à toute épreuve entre eux. Ils prenoient autant de femmes qu'ils en pouvoient nourrir, & n'avoient aucun égard aux degrés d'alliance ou de parenté qui se trouvoient entre eux. Un fils épousoit les femmes de son pere, & un frere celles de son frere.

Lorsque les Huns se furent établis dans la partie septentrionale de la Chine, ils commencerent à aimer les sciences, les cultiverent, les apprirent à leurs enfants, & imiterent en tout les Chinois à cet égard. Le Souverain des anciens Huns portoit le titre de *Tanjou* ou *Chen-ju*. Il avoit sous lui deux principaux Officiers, l'un de la gauche, & l'autre de la droite, c'est-à-dire, de l'Orient & de l'Occident, qui portoient le titre de Rois. Le premier étoit toujours regardé comme l'héritier présomptif de la couronne, & le successeur à l'Empire. Ces charges ou dignités étoient héréditaires dans les familles. Le gouvernement de celui de la gauche s'étendoit du côté de l'Orient jusqu'à la Corée; l'Officier de la droite commandoit à tous les peuples qui habitoient vers l'Occident du côté du Tibet. Les Huns possédoient donc vers l'an 200 avant J. C. la partie septentrionale des Provinces de Chensi, de Chansi & de Petcheli. Tout ce vaste Empire étoit gouverné par vingt-quatre principaux Officiers qui commandoient chacun un Corps de dix mille Cavaliers. Ils avoient sous leurs ordres des Capitaines qui étoient chacun à la tête de mille hommes, de cent hommes, & même de dix hommes.

A la premiere lune de chaque année tous ces Officiers grands & petits tenoient une assemblée générale à la Cour du Tanjou, & y faisoient un sacrifice solemnel. A la cinquieme lune ils s'assembloient à Lumtching, où ils sacrifioient au Ciel, à la Terre, aux Esprits & à leurs Ancêtres. Il se tenoit encore une grande assemblée à Tai-lin dans l'automne, parce qu'alors les chevaux étoient plus gras, & on y faisoit en même temps le dénombrement

des hommes & des troupeaux; mais le Tanjou sortoit tous les jours de son camp, le matin pour adorer le Soleil, & le soir la Lune. Sa tente étoit placée à gauche, comme le côté le plus honorable chez ces peuples, & regardoit le Couchant. Sa principale résidence étoit en Tartarie à la montagne In-chan, située au Nord du Léaotong, où il y avoit un nombre prodigieux d'ouvriers qui fabriquoient des arcs & des fleches.

Ces anciens Huns observoient dans leurs funerailles certaines pratiques, qu'on voit encore aujourd'hui en usage chez les Tartares. Ils ornoient leurs cercueils de choses précieuses, comme d'or, d'argent, de bijoux, suivant les richesses du défunt; mais ils n'élevoient point leurs tombeaux. Un grand nombre de domestiques & de concubines suivoient le corps, & le servoient comme s'il eût été animé. Plusieurs braves l'accompagnoient, & à la pleine lune ils commençoient près de son tombeau des combats qui n'étoient terminés qu'au déclin. On coupoit alors la tête à plusieurs prisonniers, & les braves recevoient pour récompense une mesure d'une boisson faite avec du lait aigri.

On distingue généralement les Huns ou Tartares en Orientaux & en Occidentaux, & chacun de ces peuples, dont l'origine étoit commune, forma d'autres branches, dont je vais présenter un simple tableau. Le plan de mon ouvrage ne me permet pas de suivre l'histoire de ces différentes Dynasties: je ne m'arrêterai que sur les plus célebres.

TARTARES ORIENTAUX.

Les Tartares (1) Orientaux n'ont pas joué dans l'Asie un rôle aussi brillant que les autres peuples de cette Nation. Ils ont cependant formé de temps en temps de puissants Empires, soit dans leur propre pays, soit dans la Chine. Ils n'ont approché que rarement des pays voisins de l'Europe; mais ils ont beaucoup contribué aux migrations des Barbares en Europe. Devenus puissants, ils ont forcé les Tartares Occidentaux de quitter leur patrie, & de se sauver soit en Perse, soit au Nord de la mer Caspienne. Les Awares ou Abares sont les seuls des Tartares Orientaux qui ont passé en Europe: les autres ont regné ou dans la Tartarie, ou dans la Chine, & ils ont possédé ce dernier Empire en tout ou en partie, plus souvent & plus long-temps que les Tartares Occidentaux, & ils le possedent encore.

On ne connoît pas bien exactement toutes les différentes branches de Tartares qui ont habité la Tartarie Orientale. La principale & la plus ancienne portoit le nom de Topa. Elle s'est ensuite divisée en diverses Hordes ou Tribus, qui ont elles-mêmes formé des Nations considérables. Telles sont celles

Des Sien-pi,

Des Khou-mou-ki,

Des Khitans,

Des Niu-tche.

(1) On devroit dire *Tatars*, mais l'usage a prévalu, & je m'y soumets.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Il paroît cependant que cette derniere étoit une Nation particuliere.

TARTARES TOPA.

Les Topa, qui furent aussi appellés So-Teou, prétendoient tirer leur origine de Hoam-ti, ancien Empereur de la Chine, dont quelques-uns des enfants étoient passés en Tartarie. *Topa* en leur langue signifie *Prince de la Terre*. La postérité de ces anciens Tartares n'a point eu de commerce avec la Chine pendant le regne des trois familles, Hia, Cham & Tcheou; mais dans la suite ces Tartares se sont rapprochés de la Chine. Un de leurs anciens Khans ou Chefs, nommé Mao, devint très-puissant, & posséda trente-six Royaumes. Cinq générations après ils s'avancerent vers le Midi, & camperent près d'un grand lac, d'où ils passerent dans le pays occupé par les Hiong-nou ou anciens Huns; ce qui feroit croire que ces Tartares demeuroient dans la Siberie vers le lac Paikal. En 261. depuis J. C. ils transporterent encore leurs habitations plus près du Midi, & s'établirent dans les environs de Ta-tong-fou. En 295. ils diviserent leurs Hordes en trois parties, ce qui forma trois Royaumes. La premiere Horde s'établit au Nord de Cham-ko, vers Pao-gantcheou; la seconde, dans la Province de Tai, aujourd'hui Tai-tcheou; la troisieme, aux environs de Tim-Siam dans le Chensi. Toutes ces habitations en général étoient situées dans le Nord de la Province de Chansi. Ces trois Royaumes furent gouvernés en 307. par un même Souverain, & en 376. l'Etat fut divisé de nouveau en deux parties; mais en 386. toute la Nation ne reconnut plus qu'un seul Chef. Les Princes qui regnerent successivement furent mis au rang des Empereurs de la Chine, & la famille des Topa prit alors le nom de Dynastie des Goei.

261. Depuis J. C.

DYNASTIE DES GOEI.

Ces Goei devinrent très puissants malgré les longues guerres qu'ils eurent à soutenir contre le Roi d'Yen, & les pertes qu'ils firent en diverses occasions. Ils transporterent leur Cour à Pim-tching, y firent bâtir des Palais & des Temples, & Kuei, qui regnoit alors, prit le titre d'Empereur. Ces Tartares partagerent dans la suite la Chine avec les Empereurs des Sum, qui demeuroient à Nan-Kim, & s'emparerent même des Provinces méridionales. Les troubles causés par l'ambition des Ministres de l'Empire des Goei, occasionnerent un nouveau partage entre les peuples, & on les distingua en Orientaux & en Occidentaux. La capitale de l'Empire des premiers étoit à Lo-yam; mais comme elle étoit trop voisine des Goei Occidentaux, & que du côté du Midi elle étoit trop près de l'Empire de Léam, on transporta la Cour à Po, aujourd'hui Tchang-te-fou dans le Ho-nan. La Cour des Goei Occidentaux étoit à Si-gan-fou dans le Chensi. La trop grande autorité des Ministres qui déposoient les Empereurs à leur gré, & se mettoient souvent à leur place, excita dans cet Empire de si grands mouvements qu'il se détruisit enfin. Cette puissance Tartare, qui avoit été si formidable aux Chinois, fut entierement ruinée l'an 556. de J. C.

398.

TARTARES GEOU-GEN.

261.

Un simple Cavalier des armées de Lie-vi, Souverain des Topa, qui avoit commencé à regner en 261. de J. C. donna naissance à l'Empire des Tartares Geou-gen. Ce Cavalier nommé Mo-ko-lu, avoit autrefois été esclave, & son maître, après lui avoit rendu la liberté à cause du courage qu'il avoit remarqué

remarqué en lui, l'avoit fait admettre au nombre des Cavaliers. Mo-ko-lu ayant manqué de se trouver à une assemblée générale, fut condamné à perdre la tête; mais il s'échappa heureusement, & alla se cacher dans un désert, où il rassembla environ une centaine d'hommes qui le reconnurent pour leur Chef. Son fils Tche-lou-hoei devint le Souverain de plusieurs Hordes de Tartares, & donna à sa Nation le nom de Geou-gen. Un de ses descendants à la sixieme génération, nommé Tou-lun, parvint à une telle puissance, qu'il fut en état d'attaquer les Kao-tche, qui sont les mêmes que les Hoei-ke, Tartares Occidentaux. Ils habitoient vers les sources des fleuves Amour & Sélingua, & s'étendoient jusqu'aux environs du lac Paikal. Tou lun, par les conquêtes qu'il fit sur les Kao-tche, se vit maître d'une grande étendue de pays, qui étoit borné au Nord-Ouest par différentes Hordes de Huns; à l'Occident par l'Irtisch, & à l'Orient par la Corée. Ainsi les Geou-gen occupoient le pays des anciens Huns, qui étoient des Tartares Occidentaux. Tou-lun, après avoir soumis plusieurs peuples, prit le titre de Khan, & c'est la premiere fois qu'on trouve ce titre employé chez les Tartares. Tou-lun regnoit en 402. de J. C. L'Empire des Geou-gen fut détruit en 554. par Tou-muen-il-Khan fondateur de l'Empire des Turcs Orientaux, & alors ils passerent en Europe, où ils furent connus sous le nom d'Awares.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

DYNASTIE DES PREMIERS SIEN-PI.

Après la destruction de l'Empire des Hiong-nou du Nord, ou des anciens Huns, dont je parlerai dans la suite, les Tartares Sien-pi s'établirent dans le pays que les premiers avoient été obligés d'abandonner. On a lieu de croire qu'ils furent long-temps sans Rois, & qu'ils n'étoient gouvernés que par des Chefs, sous lesquels ils ravagerent souvent les Provinces septentrionales de la Chine, depuis le Léao-tong jusqu'au pays d'Ortous. Dans la suite un de ces Chefs soumit toutes ces Hordes, & fonda un puissant Empire dans cette partie de la Tartarie. Ce Chef nommé Tan-che-hoai, établit sa Cour à la montagne de Tan-han vers le Nord. Il réduisit sous sa puissance les Hordes de l'Orient & de l'Occident, vainquit vers le Nord des peuples de la Siberie, & se vit bientôt le maître d'un Empire fort étendu. Ce Prince regnoit en 156. de J. C. La puissance des Sien-pi commença à diminuer sous son troisieme & dernier successeur, qui paya tribut aux Chinois. Après la mort de celui-ci les Chefs des Hordes s'emparerent de l'autorité, & cette division mit fin à l'Empire des premiers Sien-pi.

SIEN-PI DU LÉAO-TONG, OU PREMIERS YEN.

Il sortit cependant plusieurs branches des premiers Sien-pi, qui s'établirent en divers cantons. Un Chef de ces Tartares nommé Mo-hou-po, alla avec ses sujets habiter dans le Léao-si, au Nord de la ville de Ki-tching, & donna à ses Hordes le nom de Mou-yong. Pou-Kuei son petit-fils transporta ses sujets au Nord de Léao-tong, se soumit ensuite aux Chinois, & leur rendit de grands services dans leurs armées. L'Empereur de la Chine pour le récompenser lui accorda le titre de Grand Tanjou. J'ai dit plus haut que c'étoit le nom qu'on avoit donné aux Empereurs des anciens Huns. Ce Prince mourut en 283. de J. C. Iou-lo-hoei son fils alla habiter en 294. la ville de Taki-tching, apprit à ses sujets à cultiver les mûriers, & entreprit de leur donner des loix semblables à celles de la Chine. Mou-yong-hoang

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

son fils & son successeur devint très-puissant, & fut appellé Roi de Yen. Il s'empara ensuite de Po, ou Tchang-te-fou, & en fit sa capitale. Le commencement de la Dynastie des Yen est fixé à l'an 303. de J. C. Elle ne subsista que pendant 68 ans sous le nom de Tçien-yen, & fut détruite par Kien, quatrieme Souverain des premiers Tçin, qui formoient un Royaume indépendant de la Chine.

ROYAUME DES SI-YEN, OU YEN D'OCCIDENT.

Une autre branche des Sien-pi s'établit à O-fang en 385. & fonda une nouvelle Dynastie sous la conduite de Tchung, qui prit le titre d'Empereur. Elle fut éteinte en 394. par Tchoui, Roi des Heou-Yen (1). Cet Etat consistoit en huit petits cantons, dans lesquels il y avoit soixante & dix mille familles.

YEN DU MIDI.

Un Prince nommé Mou-yung-Pao étant monté sur le thrône des Heou-yen, donna un grand gouvernement à Mou-yung-te, fils de Mou-yung-hoam de la Nation des Sien-pi, & Roi des premiers Yen. Mou-yung-te devint bientôt après Roi d'un petit canton, & s'étant mis à la tête de quelques familles, il se fit appeller Roi des Yen méridionaux. Tel fut le commencement de cette petite Dynastie qui ne subsista que 13 ans, & qui fut détruite par le fondateur de la Dynastie des Sum dans la Chine.

ROYAUME DES HEOU-YEN.

Il se forma en 382. de J. C. une nouvelle Dynastie des Yen, qui eut pour fondateur Mou-yung-tchuy, fils d'un Roi des premiers Yen. Il se révolta contre les Empereurs des Tçin, & établit sa Cour à Tchong-chan dans le Pet-cheli. Le petit Royaume qu'il avoit fondé ne subsista que vingt-six ans sous cinq Rois. Le dernier fut vaincu par Pim-po, fondateur de la Dynastie des Yen du Nord, qui s'empara de ses Etats.

ROYAUME DE TOU-KO HOEN.

Tou-ko-hoen fils de Pou-knei, Empereur des Sien-pi, fonda cette nouvelle Dynastie de Tartares qui étoient originaires des Sien-pi. Obligé d'abandonner son pays par les mauvais procédés de son frere à son égard, il passa du côté de l'Occident, & alla camper dans les montagnes qui sont au Nord du pays d'Ortous. Dans la suite, à la faveur des troubles qui arriverent dans la Chine, il descendit davantage du côté du Midi, & se cantonna aux environs de Kong-tchang-fou du côté de l'Occident, dans le Chen-si. Sa postérité s'étendit vers Cha-tcheou, où elle devint très-puissante. On peut fixer l'époque de cette puissance aux environs de l'an 312. avant J. C. & sa destruction à l'an 672. après avoir subsisté pendant 350. ans sous dix-neuf Princes. Les Tou-fans, ou peuples du Tibet, les chasserent de leur pays, c'est-à-dire, des environs du lac Ko-Konor, & s'y établirent ensuite.

SIEN-PI DE LA HORDE DE YU-YEN.

Cette branche des Sien-pi étoit établie au-delà du Léao-tong, & soumise anciennement aux Huns du Midi. Ces Tartares se rasoient la tête, & ne laissoient sur le sommet qu'un toupet de cheveux qu'ils regardoient comme un ornement. On prétend que leur langue étoit différente des autres Sien-pi.

(1) Ces Heou-yen étoient de la branche des Yen.

Leur premier Chef connu, nommé Mo-hoai, regnoit l'an 285. de J. C. Il étoit ennemi du fondateur de la Dynastie des premiers Yen. Son sixieme successeur fut défait en 344. par Mou-yong-hoam, Roi de Yen, qui se rendit maître de son pays. Mou-yong-hoam transporta ses sujets à Tchang li-hien, ville de la Siberie, qui est au Nord de Pe-king.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Cette Horde des Sien-pi établie à l'Occident du fleuve Léao, commença à devenir puissante dès l'an 289. de J. C. Cette Dynastie eut huit Princes. Kan, qui étoit le dernier, fut soumis par le Roi de Yen, & tout son pays tomba au pouvoir des Yen l'an 356. de J. C.

SIEN-PI DU LE'AO-SI.

Niao-ku, de la famille des Goei Impériaux, & par conséquent de la Nation des Tartares Topa, fut le fondateur de cette petite Dynastie l'an 397. de J. C. Un de ses ancêtres nommé Su-Ku, lui avoit préparé les voyes à cet établissement en passant à la Chine avec les Hordes dont il étoit Chef. Il avoit fixé sa demeure dans la Province de Ho-si, située au Midi du grand désert de Chamo, & bornée au Midi par le pays de Yaoho. Le petit-fils de Su-Ku commença à faire des courses dans la Chine, & s'empara de Léam-tcheou & de son territoire vers l'an 270. de J. C. Toutes ces conquêtes furent sans doute perdues dans la suite, puisqu'on trouve dans l'histoire de Niao-ku que ce Prince, cinquieme successeur de Su-ku, après avoir soumis un grand nombre de Hordes Tartares l'an 397. de J. C. prit le titre de Tanjou, de Roi de Si-pim, & se rendit maître de Léam-tcheou, de Kin-tching & des environs. Ces nouveaux Etats passerent sous la domination des Tçin occidentaux l'an 414.

ROYAUME DE HO-SI. & ensuite des LE'ANG du Midi.

Cette Dynastie de Tartares Sien-pi établie dans la Chine, ne subsista que vingt-quatre ans sous cinq Souverains. Elle devoit son origine à Yu-ven-kio, qui étoit de la Province de Pet-cheli. Il avoit été Ministre des Goei occidentaux, & s'étoit emparé de l'Empire par violence, & avoit fait Sigan-fou la capitale de ses Etats. Cet évenement est vers l'an 556. de J. C. Cette Dynastie, qui eut six Princes, fut détruite par Yam-kien, fondateur de la Dynastie des Soui.

DYNASTIE DES HEOU-TCHEOU, OU SECONDS TCHEOU.

Il s'étoit cependant formé en 384. de J. C. une autre Dynastie aux dépens des Sien-pi, & qui avoit fondé le Royaume de Long-si, ou des Tçin d'Occident. On prétend que trois Hordes des Sien-pi ayant abandonné la montagne Ta-yn, rencontrerent un petit enfant qu'elles donnerent à élever à un vieillard de la Horde de Ki-fo; que cet enfant s'étant distingué dès l'âge de dix ans par son adresse à monter à cheval & à tirer de l'arc, fut proclamé Khan des Ki-fo, & fut nommé To-to, c'est-à-dire, dans leur langue, qui n'est ni génie, ni homme. Mou-mo fut le dernier Prince de cette Dynastie. Attaqué plusieurs fois par le Roi des Léam du Nord, il se retira chez les Goei, qui lui accorderent la ville de Pim-Léam-fou dans le Chen-si, où il s'établit avec quinze mille familles. Alors tout l'ancien pays de ces Tçin d'Occident fut soumis aux Tou-ko-hoen. Cependant le Roi de Hia leva des troupes, & alla chercher Mou-mo dans sa retraite. Ce Prince,

ROYAUME DE LONG-SI, OU TÇIN D'OCCIDENT.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

après avoir fait d'inutiles efforts pour se défendre, fut obligé de se soumettre. Le Roi de Hia le fit mourir, & détruisit toute sa famille. Cet évenement arriva l'an 431.

ROYAUME DES KI-TAN, OU DES LÉAO.

Les Ki-tan ou Khitans, sont des Tartares orientaux, & une branche des Sien-pi qui habitent au Nord du Léao-tong. Ce sont les mêmes que ceux qui sont appellés Sie-tan dans l'ouvrage du P. Couplet. Battus par les Huns sous la Dynastie des Han, ils se retirerent dans les montagnes nommées Sien-pi, d'où ils firent de fréquentes irruptions sur les terres voisines. Ces peuples étoient divisés en plusieurs Hordes comme les autres Tartares. Ils devinrent tributaires des Goei, des Tçy & des Turcs, & les Empereurs Chinois de la Dynastie des Tam, établirent des Officiers dans leur pays. Vers l'an 696. Li-tçin-tchung, un de ces Tartares, se révolta contre les Chinois, & prit le titre de Khan. Il fut vaincu, & périt dans un combat. Après sa mort, Van-yung se mit à la tête des Hordes, & fit aussi des courses dans la Chine. Celui-ci fut tué par ses esclaves, & ses sujets se soumirent aux Turcs. Ces Hordes de Tartares, après avoir éprouvé diverses révolutions, devinrent très puissantes l'an 907. de J. C. sous la conduite d'A-pao-ki. Ce brave guerrier étant venu à bout de soumettre les Ki-tan, qui habitoient au Nord & au Sud du Cara-moran, du Sira-moran, & autres rivieres de Tartarie, entra dans la Chine, y fit de grandes conquêtes, fonda la Dynastie des Léao, & prit le titre d'Empereur. Il établit d'abord sa Cour à Léao-yam dans le Léao-tong, & la transféra ensuite à Yen, aujourd'hui Pe-king. Ses successeurs posséderent les Provinces septentrionales de la Chine, & une grande partie de la Tartarie jusqu'à Kasch-gar. Ils disposerent même en quelque façon du thrône de la Chine, & ce fut par leur moyen que la Dynastie Impériale des Heou-tçin fut établie.

Cette Dynastie des Ki-tan, ou des Léao, qui avoit été très-puissante en Tartarie pendant 219 ans, fut détruite en 1125. par les Tartares Niu-tche qui, sous la conduite d'O-ko-ta, s'étoient révoltés contre eux.

ROYAUME DE SI-LE'AO, OU DES KITAN D'OCCIDENT.

Après la ruine de l'Empire des Ki-tan ou Léao, une partie de ces peuples abandonna le pays, & passa dans celui des Kerkis vers le fleuve Oby, & de-là vers Aksou, où il y a encore un grand désert qui porte le nom de Cara-Khatai. Nousi taigir-ili, nommé par les Chinois Ili-ta-che, à la tête de ces Tartares de Léao, secourut les Hoei ke qui se reconnurent ses vassaux, & qui étoient en guerre avec les Kang-li, peuple du Capt-chaq, battit les Tartares occidentaux qui avoient voulu s'opposer à ses progrès, s'avança jusqu'à Sun-se-kan dans le Khora-san, & se fit payer tribut par les Princes Mahométans. Il pénetra ensuite plus avant du côté de l'Occident, battit le Sultan Sandgiar, remonta par le Derbend, & rentra dans la Tartarie, après avoir fait le tour de la mer Caspienne. Ce Conquérant reçut alors le titre de Kour-khan, & établit sa demeure à Kasch-gar, qui fut nommé Ordoukend. C'est en conséquence de cet établissement que le nom de Khatai a été donné aux pays qui sont situés dans les environs de cette ville. Cet Empire des Ki-tan occidentaux, dont la durée avoit été de 77 ans, fut détruit l'an 1207. par les Naimans, Horde de Turcs qui habitoient vers

les rivieres de Sélingua, d'Oby & d'Irtisch, & par les Kharizmiens qui avoient pour Sulthan Alaeddin-Mohammed. Une partie des Ki-tan se sauva dans les montagnes, & l'autre partie se rangea sous les étendards du Sulthan de Kharizme.

Royaume des Cara-Kathaïens.

Barak-hadgeb fondateur de cette Dynastie, étoit originaire du Cara-Kathai, c'est-à-dire, qu'il étoit de la même Nation que les Léao. Mohammed, Sulthan de Kharizme, auprès duquel il avoit été envoyé en Ambassade par les Mogols, lui trouva de si grands talents qu'il le retint à sa Cour, & le fit son Chambellan. S'étant brouillé dans la suite avec le Grand Visir, il se retira de la Cour de Mohammed avec toute sa famille. Le Gouverneur de la Province de Kerman voulut l'arrêter sur son passage, mais il se défendit avec tant de courage qu'il défit les troupes du Gouverneur, se rendit maître de la Province, & y fonda une Dynastie sous le nom de Cara-Kathaïens, vers l'an 1224. Elle fut éteinte en 1364. par les Mogols. Tels sont les différents établissements que diverses branches des Sien-pi ont formés.

Royaume de Kin, ou des Niu-tche.

Les Tartares Niu-tche, ou Niu-tchin, qui sont encore nommés Y-Léou, So-chin, Ouo-kie, ou Mo-ko, habitent le Nord de la Corée, & s'étendent jusqu'à la mer orientale, & au fleuve Amour. Ils sont les mêmes que ceux qu'on appelle aujourd'hui Man-tcheous. Les Chinois connoissoient ces peuples dès les temps les plus reculés, & ils ont été souvent forcés de leur payer tribut. Ces Tartares gouvernés par différents Chefs & soumis aux Ki-tan ou Léa, se révolterent l'an 1114. sous la conduite d'un de leurs Chefs nommé O-ko-ta. Après plusieurs avantages remportés sur ces peuples, ce Chef leur enleva une grande étendue de pays. Il prit en 1118 le titre d'Empereur, & donna à sa Dynastie le nom de Kin en Chinois, & d'Altoun dans la langue de ces peuples. Ce mot veut dire *Or*. Les Arabes les ont appellés Altoun-Khans. Les Chinois, qui vouloient absolument détruire les Ki-tan, eurent recours à O-ko ta, qui acheva de ruiner l'Empire de ces peuples, comme on l'a vû plus haut. Les Niu-tche introduits par ce moyen dans la Chine, s'emparerent de toute la partie septentrionale de ce pays, & forcerent l'Empereur des Song à se retirer vers le Midi. Les Niu-tche devinrent alors les Souverains de la Tartarie, comme les Huns, les Turcs, les Ki-tan l'avoient été auparavant. Ils posséderent dans la Chine tout ce qui est au Nord & au Nord-Est jusqu'aux rivieres de Kerlon, de Saghalien-oula, de Toula & d'Orghon.

Le P. Gaubil, sçavant Missionnaire à la Chine, remarque dans son histoire des Mongous, que les Niu-tche n'avoient anciennement ni caracteres, ni livres, ni histoire, mais que l'an 1119. ils inventerent des caracteres sur le modele de ceux des Ki-tan. M. de Guignes observe à ce sujet que les caracteres qui sont aujourd'hui en usage chez les Niu-tche, s'ils sont les mêmes que ces anciens, comme il y a beaucoup d'apparence, ressemblent assez à ceux que les Syriens appellent *Stranghelo*; ce qui fait croire que les Nestoriens auront eu quelque part à la formation des caracteres de Niu-tche.

Cette Dynastie qui a subsisté avec éclat pendant cent vingt ans, fut détruite

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

DYNASTIE DES TÇIM, OU DES MAN-TCHEOUS.

l'an 1234. par les Mogols Genghizkhanides, Nation Turque, qui étoit soumise aux Niu-tche. Il en sera fait mention dans l'histoire de Genghiz-Khan.

Quelques siecles après les Niu-tche sous le nom de Man-tcheous, se rendirent redoutables aux Chinois. Ils descendoient des anciens Kin, qui avoient possédé autrefois une partie de la Chine, & qui avoient été vaincus par les Genghizkhanides. Ils étoient partagés en sept Hordes. Les Chinois leur avoit permis en 1586. de s'étendre jusques dans le Léao-tong; mais dans la suite le Vice-Roi de cette Province les força de se retirer. Les Mantcheous se défendirent avec beaucoup de valeur, & se donnerent un Roi qui prit le titre de Tai-tsou. Ce Prince signala les commencements de son regne par des avantages si considerables, qu'il se vit en état d'assiéger la capitale de l'Empire Chinois; mais il ne put venir à bout de se rendre maître de cette place. Les successeurs de ce Roi des Tartares profiterent de ses conquêtes, & parvinrent à s'emparer du thrône de la Chine. Ils en jouissent encore aujourd'hui, & possédent une grande partie de la Tartarie.

ARTICLE II.

TARTARES OCCIDENTAUX.

CES Tartares célebres par les grandes révolutions qu'ils ont occasionnées dans l'Asie, l'Europe & l'Afrique n'étoient connus des Romains que sous la dénomination de Huns; mais ils portoient dans la Tartarie le nom de Hiong-nou. Ils avoient fondé un puissant Empire qui fut détruit par les Chinois. Les Hiong nou se disperserent alors; les uns se retirerent vers l'Occident, & entrerent sur les terres des Romains; d'autres s'établirent dans la Chine, où ils formerent plusieurs Royaumes. Les Tartares occidentaux paroissoient dans le plus grand affoiblissement, lorsqu'il s'éleva du milieu d'eux un homme fameux nommé Tou-muen, qui s'étant mis à la tête de plusieurs Hordes, fonda un nouvel Empire. Les Tartares de sa domination prirent le nom de Turcs, qui se diviserent dans la suite en deux branches, qu'on distingua par les noms de Turcs orientaux & Turcs occidentaux. Ces deux peuples eurent chacun un Chef qui avoit le titre de Khan. Les Turcs occidentaux s'étendirent jusqu'aux frontieres de la Perse & de l'Empire Romain où ils pénetrerent. De ces derniers sortirent les Hongrois, les Uzes & les Patzinaces.

Cependant d'autres Turcs nommés Hoei-ke se rendirent maîtres de la Tartarie, & détruisirent l'Empire des premiers. Plusieurs Hordes de Turcs voisines de la Perse, entrerent dans ce pays sous le nom de Seljoucides, & pousserent leurs conquêtes jusqu'au détroit de Constantinople. Ces Seljoucides se partagerent en plusieurs branches; la premiere s'établir dans la Perse; la seconde, à Iconium; la troisieme, à Damas; la quatrieme, à Alep, & une cinqnieme dans le Kerman.

Des esclaves Turcs avoient déjà fondé de puissants Etats de différents côtés;

les Thoulounides en Egypte, les Ikhschidites en Syrie, les Ghaznevides au Nord des Indes. La foiblesse des Princes Seljoucides occasionna encore de nouveaux établissements. Plusieurs de leurs premiers Officiers se rendirent souverains à leurs dépens: de-là l'origine des Sultans de Kharizme & des Atabecks qui ont regné dans la Syrie.

Pendant que la partie occidentale de l'Asie étoit au pouvoir de ces différents Princes, il se forma dans le fond de la Tartarie un nouvel Empire qui devint si puissant, qu'il fit bientôt disparoître ceux qui l'avoient précédé. Genghiz-khan de la Nation Mogole, qui faisoit partie de celle des Turcs, en fut le fondateur, & ses descendants, maîtres de la Tartarie & de la Perse, formerent un grand nombre de Royaumes, dont la Chine fut le plus considerable. La Perse, la Crimée & les autres parties de l'Asie furent gouvernées par des Khans particuliers de la famille de Genghiz-khan.

Quelques restes des Seljoucides d'Iconium, qui s'étoient retirés dans les montagnes de l'Asie Mineure, jetterent les fondements de l'Empire des Ottomans, qui sont aujourd'hui maîtres de Constantinople. D'un autre côté des esclaves Turcs achetés dans le Capt-chaq s'établirent dans l'Egypte, & y furent connus sous le nom de Mamelucs.

La puissance des Genghiz-khanides s'affoiblissoit cependant, & Tamerlan, Prince Mogol, profita des circonstances pour faire la conquête d'une grande partie de l'Asie. Sa postérité y posséde encore quelques Etats, & surtout les Indes que nous appellons aujourd'hui l'Empire Mogol.

C'est ainsi que les Huns ont paru sous différents noms, & ont plusieurs fois changé la face de l'Asie. Il y avoit cependant encore quelques autres peuples dans la partie occidentale de la Tartarie, mais ils ne nous sont pas bien connus. Tels étoient les Ou-siun qui demeuroient aux environs de la riviere d'Ili; les peuples de Kaschgar, de Khoten & des autres pays voisins qui étoient gouvernés par des Rois particuliers.

LES ANCIENS HUNS.

Empire des anciens Huns.

Il paroît que les Hiong-nou ou anciens Huns étoient très-puissants plusieurs siecles avant J. C., puisque les anciennes annales Chinoises font mention des guerres que ces Tartares firent aux Chinois; mais on ne peut cependant fixer le commencement de leur Monarchie que vers l'an 209. avant l'Ere Chrétienne. C'est depuis ce temps qu'on trouve d'amples détails sur leur histoire, & qu'on peut donner une suite chronologique des Princes qui ont porté le titre de Tanjou ou d'Empereur. Les Huns firent alors la guerre dans les Provinces orientales, & soumirent les Tartares qui habitoient au Nord de la Corée. Ils tournerent ensuite du côté de l'Occident, où ils étendirent leurs conquêtes jusqu'aux environs de la mer Caspienne, & dans la Siberie. Leurs Empereurs demeuroient au Nord du désert vers les sources de la riviere de Sélingua & d'Onon. Ces Huns, maîtres de la Tartarie, firent souvent avec succès de fréquentes incursions dans la Chine. Sous le regne de Pou-nou Tanjou, qui vivoit l'an 47 de J. C. une grande famine se fit sentir en Tartarie, & fut comme le présage de tous les malheurs dont les Huns furent accablés dans la suite.

209. Av. J. C.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Ils demanderent la paix aux Chinois; mais ils ne purent éviter la guerre avec les Tartares orientaux qu'ils avoient autrefois soumis. Ces peuples profitant de leur foiblesse, les attaquerent sans relâche, & les forcerent de se retirer plus avant dans le Nord. Pour comble de maux la division se mit dans la famille Royale. Pou-nou Tanjou ayant fait tuer le Prince qui devoit lui succeder pour mettre son propre fils sur le thrône, un autre Prince de la famille leva aussitôt l'étendard de la révolte, & se vit bientôt à la tête d'un puissant Parti. Les Huns cependant déclarerent encore la guerre aux Chinois, mais ceux-ci les battirent, & les forcerent d'abandonner le pays qu'ils occupoient.

Les uns se retirerent alors vers Kaschgar & Aksou; d'autres remonterent
93. plus au Nord vers le Jaick & le pays des Baschkits, où ils furent gouvernés
Depuis J. C. par des Tanjou. Telle fut la destruction de l'Empire des anciens Huns dans la partie de la Tartarie qui est au Nord de la Chine, qu'on doit appeller proprement le Turkestan. Ce sont ces mêmes Huns qui, repoussés par d'autres Nations Tartares, passerent dans la suite en Europe sous le regne de l'Empereur Valens. Ils étoient gouvernés par divers Chefs; mais on ignore si ces peuples étoient partagés en différentes bandes, & si chaque bande avoit un Chef particulier. Le plus fameux fut Attila si connu par ses ravages en Europe. L'Empire de ces Huns en Europe fut entierement détruit l'an 468. Quelques bandes se conserverent dans les environs de la Géorgie & vers le Danube. Dans la suite le reste de cette Nation fut confondue avec les Awares.

LES HUNS DU MIDI.

On vient de voir que la cruauté de Pou-nou Tanjou avoit causé une révolution dans l'Empire des anciens Huns. Huit Hordes reconnurent alors
48. pour Tanjou un Prince nommé Pé, qui regna sur les frontieres de la Chine,
Depuis J. C. & dans les Provinces méridionales de l'Empire des Huns. Il se ligua avec les Chinois, & contribua beaucoup à la destruction des Huns du Nord. L'Empire qu'il fonda sur les débris du dernier fut moins puissant, & il ne put se mettre en possession de tout le pays que les anciens Huns avoient occupé. Plusieurs Nations de Tartares orientaux s'y étoient établies, & elles devinrent même si formidables, qu'elles firent trembler plus d'une fois les Huns méridionaux. Un Empereur des Goei du San-Koue se rendit maître
216. de cet Etat, en retenant à sa Cour le dernier Prince de la Dynastie des Huns méridionaux, qu'il avoit divisés en deux Royaumes. Dans la suite un des Chefs de ces peuples, devenu le Commandant de plusieurs Hordes, fonda le Royaume des Tchao, & toute la puissance des Huns passa dans cette petite Dynastie.

ROYAUME DE HAN, OU DES PREMIERS TCHAO.

Lieou-yuen-hai, qui en fut le fondateur, descendoit de la famille Impériale des Huns. Il prit le titre de Roi de Han, ensuite celui d'Empereur, & établit sa Cour dans la Province de Chan-si. Ces Huns, qui furent très-puissans à la Chine, étoient un démembrement de l'Empire des Huns du Midi. Ils
304. causerent de grands maux à la Dynastie Impériale des Tçin, pillerent Loyam, & firent prisonnier l'Empereur. Lieou-yao étant monté sur le thrône en 318, transporta sa Cour à Si-gan-fou, & donna à sa Dynastie le nom de

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

de Tchao. Les Heou-Tchao ou les seconds Tchao, qui commençoient à devenir puissants, enleverent à Lieou plusieurs Provinces, & remporterent sur lui une victoire complette. La mort de ce Prince tué dans un combat, mit fin à la Dynastie des premiers Tchao, qui avoit duré 26 ans.

LES HEOU-TCHAO, OU SECONDS TCHAO.

319.

Il y avoit déjà dix ans que Che-le s'étoit soulevé contre Lieou, & qu'il avoit formé un petit Etat aux dépens de celui de son Souverain. Sa Cour étoit à Siam-Koue dans le Pe-tcheli; mais lorsqu'il eut détruit les premiers Tchao, il réunit tout leur pays sous ses loix. Des troubles suscités par l'ambition des derniers Princes de cette Dynastie, qui s'enlevoient mutuellement le thrône, la firent bientôt pencher vers sa ruine, & elle se détruisit enfin elle-même après avoir subsisté pendant 33 ans.

ROYAUME DE HIA.

407.

Le fondateur de cette Dynastie des Hia étoit nommé Ho-lien-popo, qui descendoit de la famille Impériale des anciens Huns. Son pere fait Tanjou d'Occident par Kien, Roi des premiers Tçin, s'étoit révolté contre ce Prince, auquel il avoit enlevé le pays d'Ortous. Battu dans la suite par les troupes des Empereurs Goei, il s'étoit sauvé avec Popo son fils. Ce dernier, quelque temps après, leva une nouvelle armée, mit dans son parti plusieurs Hordes, prit le titre de Roi de Hia & de grand Tanjou. Il battit les Tartares Sien-pi, & le dernier Prince des Léam du Midi. Il s'empara aussi de Si-gan-fou, & prit la qualité de Hoam-ti, ou d'Empereur. Sa Cour étoit dans le pays d'Ortous, aujourd'hui Nim-hia. Ting, un de ses fils son second successeur, fut battu plusieurs fois par les Empereurs Goei, qui lui enleverent plusieurs places. Malgré ces pertes il attaqua les Tçin occidentaux & les détruisit. Animé par ce succès, il voulut s'emparer du pays des Léam du Nord; mais ceux ci ayant reçu un puissant secours de la part des Tou-ko-hoen, battirent le Roi de Hia, & le firent prisonnier. Ce Prince fut remis entre les mains de l'Empereur des Goei qui le fit mourir. Ainsi fut détruite la Dynastie des Hia, qui n'avoit subsisté que pendant 25 ans sous trois Princes.

ROYAUME DE PE-LE'ANG.

397.

Mum-sun, que le dernier Roi de Hia avoit voulu dépouiller de ses Etats, fut le fondateur du Royaume de Pé-léang. Il descendoit aussi des anciens Huns. Après s'être révolté contre un des Rois de Léam, il avoit pris le titre de Souverain de ce pays. Devenu plus puissant, il défit le dernier Prince des Léam du Midi, & se forma un petit Etat dans le Chen-si. Sa capitale étoit à Kou-tçang, aujourd'hui Kan-tcheou. Le titre de Tçiu-kiu qu'il porta, étoit le nom d'une charge dans l'Empire des Huns qui fut possédée par un de ses ancêtres, & qui en conséquence devint le nom de famille de ses descendants. Mo-kien, son second successeur, fut obligé de se soumettre aux Goei; mais le frere de Mo-kien s'étant mis à la tête de quelques troupes, fit des courses sur les terres des Goei, s'empara du pays d'Igour, en chassa le Roi, & s'établit dans son pays. Son successeur fut vaincu par les Geou-gen, qui donnerent le Royaume d'Igour à Hau-pe-tcheou, auteur d'une nouvelle Dynastie dans le pays. 460.

» La Nation des Huns dispersée dans toute la Tartarie, perdit son nom » de Hiong-nou, ou de Huns, sous lequel elle avoit été connue depuis

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

» long-temps chez les peuples voisins. Une Horde, qui étoit celle des » Turcs, devenue puissante, donna son nom à tout le reste de la Nation, » ou plutôt les autres peuples ne connurent plus les Huns que sous ce nom » de Turcs; comme dans la suite Genghiz-Khan, qui étoit de la Horde des » Mogols, fut cause que le nom de Mogol devint celui de presque tous » les Tartares. «

TURCS ORIENTAUX.

Les Chinois ont donné le nom de Tou-Kione aux peuples que les autres Nations appellent Turcs. Ils habitoient les monts Altai qui sont situés le
545. long de l'Irtisch, & étoient soumis aux Tartares Geou-gen. Un de leur Chef nommé Tou-muen, & dont le nom de famille étoit Asena, s'étant mis à la tête de quelques troupes, fit des incursions sur les terres occidentales de l'Empire des Goei. Les Empereurs incommodés de ces fréquentes courses, envoyerent des Ambassadeurs à Tou-muen, pour l'engager à cesser les hostilités. Les Turcs flattés de cette démarche qui les honoroit, refuserent d'obéir aux Geou-gen, & secouerent entierement le joug. Tou-muen rendit cependant encore un important service aux Geou-gen, en taillant en pieces une Nation Tartare nommée Tie-le, qui étoit venu les attaquer. Le Chef des Turcs fier de ce nouvel avantage, demanda en mariage la fille du Khan des Geou-gen; mais ce Prince, qui regardoit les Turcs comme ses esclaves destinés à travailler à ses forges, fut offensé de la hardiesse de Tou-muen, & renvoya honteusement ses Députés. Tou-muen irrité de ce refus, fit mourir les Officiers du Khan des Geou-gen, & s'adressa à l'Empereur des Goei, qui lui donna en mariage une Princesse Chinoise. Tou-muen déclara alors la guerre aux Geou-gen, & la fit avec succès. Le Khan désespéré de ne pouvoir résister aux Turcs, se donna la mort, & Tou-muen prit aussitôt le
552. titre de Khan.

Telle fut l'origine de l'Empire des Turcs dans la Tartarie. Ces peuples descendoient des anciens Huns qui, après leur destruction, s'étoient retirés vers l'Irtisch. Ils se rendirent maîtres dans la suite de toute la Tartarie, d'une partie de la Siberie, firent de fréquentes incursions dans la Chine & dans la Perse, & envoyerent des Ambassadeurs aux Romains. Leur principal campement étoit situé à la montagne de Tou-kin, un des rameaux de l'Altai, vers les sources de l'Irtisch. Des révoltes continuelles affoiblirent considé-
609. rablement cet Empire, & donnerent naissance à plusieurs nouveaux Etats. Les derniers Princes de cette Dynastie regnoient du côté de l'Orient, tandis que d'autres Princes Turcs, qui s'étoient révoltés, occupoient le thrône des petits Royaumes qu'ils avoient formés dans la partie occidentale de la Tartarie. Cet Empire se rétablit cependant en 639, & ne fut entierement détruit qu'en 744 par les Tartares Hoei-ke. Il avoit subsisté deux cent onze ans.

TURCS OCCIDENTAUX.

L'Empire des Turcs Orientaux s'étoit divisé dès l'an 585, & un Prince
585. de cette Dynastie nommé A-po-khan, s'étoit établi à la faveur des troubles

du côté de l'Occident, & y avoit fondé un nouvel Etat, qui eut dans la suite de fréquentes guerres avec la Perse. Ces Turcs occidentaux habitoient dans l'ancien pays des Ou-fiun, à l'Occident des monts Altai, & s'avançoient jusques sur les terres soumises aux Romains & aux Persans. Sous le regne du vingtieme Prince de cette Dynastie, c'est-à-dire, vers la fin du septieme siecle, la Tartarie fut agitée des plus grands troubles. Les Turcs Tou-ki-chi, qui commençoient alors à devenir puissants, firent des courses sur les terres des Turcs occidentaux, & s'emparerent dans la suite de leur Empire.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

La Horde des Tou-ki-chi faisoit partie de la Nation des Turcs occidentaux. Ou-tche-le, qui étoit de cette Horde, profita de la haine que Ho-se-lou, Souverain des Turcs occidentaux, s'étoit attiré par ses actions cruelles, & se fit déclarer Khan par sa Nation. Il habitoit à l'Occident du fleuve Ili, & possédoit les pays qui s'étendoient jusqu'aux terres des Romains. Ou-tche-le n'eut qu'un successeur, dont la mort mit fin à cette petite Dynastie l'an 714.

Turcs Tou-ki-chi. 706.

Les To-kiue-chi étoient aussi de la Nation des Turcs occidentaux. Un d'entre eux nommé So-lou, rassembla un grand nombre de Turcs, & prit le titre de Khan. Il se rendit à la Chine, où on lui accorda de grandes dignités, suivant l'usage établi alors. Ce Prince possédoit les environs de Tharas. Sous son regne les Turcs furent divisés en deux factions, *la jaune* & *la noire*. Les Hoei-ke se rendirent maîtres d'une partie du pays possédé par les Princes de cette Dynastie, & les Kie-kia-su s'emparerent des terres qui étoient à l'Occident. C'est de toutes ces branches de Turcs, dont on vient de parler, que sortirent les Khozars, les Uzes, les Patzinaces & les Hongrois.

Turcs To-kiue-chi. 715.

AUTRES BRANCHES DE TARTARES OCCIDENTAUX.

Dès l'an 605 les Sie-yen-to, qui étoient une Horde des Tie-le, & qui avoient d'abord été soumis aux Geou-gen, & ensuite aux Turcs, avoient commencé à jetter les fondements de leur Empire. Ces peuples irrités de ce que Tchou-lo, Khan des Turcs occidentaux, avoit fait mourir leurs Chefs, prirent les armes, & donnerent la qualité de Khan à un d'entre eux nommé Ko-gneng. Ce Prince se rendit maître des pays d'Hami, d'Igour, d'Harafchar, & de tout ce qui est dans le voisinage de l'Irtisch. Cette Dynastie, qui n'eut que trois Princes, fut détruite en 640 par les Hoei-ke, qui devinrent maîtres de toute la Tartarie.

Les Sie-yen-to. 605.

Les Kie-kia-su étoient des peuples Tartares qui demeuroient dans la Siberie, depuis le lac Paikal jusqu'à l'Irtisch, & même au-delà de cette riviere vers l'Occident. Oge-Khan leur Chef s'étoit révolté à la faveur des guerres civiles qui désolerent l'Empire des Hoei-ke, & s'étoit rendu maître des pays voisins d'Igour & d'une partie de la Siberie. On ignore ce que devint cette Dynastie.

Les Kie-kia-su. 840.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

EMPIRE DES HOEI-KE.

616.

Les Hoei-ke étoient des Tartares qui habitoient vers les sources des fleuves Amour & Sélingua; ils s'étendoient même jusqu'aux environs du lac Paikal. Ils descendoient des anciens Huns, & suivoient les mêmes coutumes. Ils campoient comme eux sous des tentes, & avoient de nombreux troupeaux. On leur avoit donné le nom de *Kao-tche*, c'est-à-dire, *de hauts chariots*, parce que les roues de leurs chariots étoient fort élevées. Ces Hoei-ke soumis aux Empereurs Turcs occidentaux, se révolterent en *616*, à cause des cruautés qu'on avoit exercées envers leurs Chefs. Ils se donnerent en même temps pour Souverain Chi-Kien, qui porta le titre de Ki-kin. Son fils nommé Pou-sa soumit plusieurs Nations, & établit son campement au Nord du fleuve Toula. Les Hoei-ke s'emparerent dans la suite de tout le pays que les Turcs possédoient, & devinrent très-puissants dans la Tartarie. Il arriva en 840 une révolution qui occasionna la dispersion des Hoei-ke. Plusieurs d'entre eux se soumirent aux Chinois; mais ils furent entierement dispersés en 848.

Quoique ces peuples eussent été chassés du côté de l'Occident, & que leur Empire eût été détruit, on trouve cependant dans les Historiens les noms de quelques-uns de leurs Khans. Un de ceux-ci qui regnoit en 1001 possédoit des États qui s'étendoient depuis les frontieres occidentales de la Chine jusqu'à celles du Maouarennahar. En 1257 ils furent soumis par les Mogols. Novaïri & quelques autres Historiens Arabes font mention de plusieurs Princes Turcs qui étoient très-puissants dans le Maouarennahar. M de Guignes sonpçonne que ces Turcs étoient des Hoei-ke. Les Turcs Seljoucides se rendirent maîtres dans la suite des Provinces du Maouarennahar.

LES HEOU-TAM, OU SECONDS TAM.

923.

Li-ke-yong, Turc de la Horde de Chato, fonda la Dynastie des seconds Tam. Les grands services qu'il rendit au dernier Empereur de la Chine de la Dynastie des Tam, lui fit obtenir le titre de Roi de Tsin. Son fils, qui lui succeda, enleva plusieurs villes qui appartenoient aux Empereurs des Léam, & remporta plusieurs victoires sur les Kitan, Tartares orientaux, qui commençoient à s'établir sur les frontieres de la Chine. Ce Prince nommé Li-tsun-hiu, prit dans la suite le titre d'Empereur, & donna à sa Dynastie le nom de Tam. Il vint enfin à bout de détruire l'Empire des Léam. La Cour des seconds Tam étoit à Po, & fut transportée quelque temps après à Loyam dans le Ho-nan. Tçung-ko, Seigneur de la Cour de Men-ti, Empereur de cette Dynastie, se révolta en 934, déposa l'Empereur, auquel il laissa le simple titre de Roi, & monta lui-même sur le thrône. Il le fit mourir dans la suite. Un autre Seigneur nommé Che-kim-tam profitant de ces troubles, se souleva contre Tçung-ko, & entra dans Loyam. Tçung-ko abandonné de tout le monde, mit le feu à une tour dans laquelle il s'étoit enfermé, & périt dans les flammes avec toute sa famille. Cette Dynastie n'avoit duré que 14 ans.

LES HEOU-HAN, OU SECONDS HAN.

946.

Lieou-tchi-yuen de la Horde de Chato, commandoit les troupes Chinoises contre les Kitan, qui cherchoient à se rendre maîtres d'une partie de la Chine. L'Empereur ayant été fait prisonnier, Lieou se fit un Parti

considerable, & s'empara de la couronne, après avoir fait massacrer les Kitans qui étoient dans l'Empire. Il mit sa Cour à Pien-tcheou, ou Kai-fong-fou. Cette Dynastie, qui ne dura que cinq ans sous trois Princes, ne posséda pas tranquillement le thrône, & fut souvent inquiettée par les Kitan.

Peuples Barbares de l'Orient.

Les Pe-han, ou Han du Nord.

951.

La Dynastie des Han du Nord est une suite de celle dont on vient de parler. Après la mort du dernier Prince de la premiere Dynastie, Lieou-tçung, frere de celui qui l'avoit fondée, se fit déclarer Empereur à Tçin-yam, attaqua les Tcheou qui avoient succedé aux Han, & contracta alliance avec les Kitan. Malgré les secours qu'il reçut de ces Tartares, il ne put venir à bout de détruire les Tcheous. Les Empereurs Chinois de la Dynastie des Sum se mirent en possession du pays des Han après plusieurs guerres, & détruisirent enfin leur puissance l'an 979.

Les Thoulounides.

868.

Lorsque les Arabes, sectateurs de Mahomet, eurent fait de grandes conquêtes dans le Turkestan, ils en enleverent un grand nombre de Turcs qu'ils firent esclaves, & leur donnerent dans la suite des charges considerables. Plusieurs de ces Turcs se rendirent souverains dans les Provinces dont on leur avoit confié le gouvernement. Ahmed, fils de Thouloun, esclave du Khalif Mamoun, imita leur exemple, se rendit maître de l'Egypte pendant les troubles qui agiterent l'Empire des Khalifs, fit de grandes conquêtes en Syrie & en Afrique. Cette Dynastie fut détruite en 905 par les troupes du Khalif Moktafi, & la famille des Thoulounides fut conduite à Bagdad.

Les Ykhscihdites.

934.

Les Khalifs ne resterent pas long-temps possesseurs de l'Egypte. Mohammed nommé Gouverneur de ce pays par le Khalif Radhi-billah, profitant du mauvais état de l'Empire des Mahométans, se rendit maître de son gouvernement, & prit le titre d'Ykhscihdid comme les Rois de Fergana, dont il se disoit descendu. Ce titre lui fut confirmé par le Khalif même qui n'avoit pas assez de force pour le combattre. Ainsi Mohammed & ses successeurs regnerent souverainement en Egypte & en Syrie pendant trente-quatre ans, & furent chassés par les Phathimites qui s'étoient établis depuis quelque temps en Afrique (1).

Les Ghaznevides.

975.

Sebekteghin, Turc d'origine & esclave d'Alpteghin, Général des armées de Nouh, Sulthan des Samanides, est regardé comme le fondateur de la Dynastie des Ghaznevides. Alpteghin pour reconnoître les services que Sebekteghin lui avoit rendus par sa valeur & par sa prudence, lui laissa tous ses biens en mourant, & le fit nommer Géneral des armées. Il se distingua d'abord dans la guerre qu'il fit aux Indes, soumit plusieurs Princes de ce pays, & aida le Sulthan Nouh à vaincre les Emirs qui s'étoient révoltés contre lui. Sa puissance augmenta alors considerablement, & il étoit déja maître de Ghazna, lorsque le Sulthan accorda à son fils Mahmoud le gouvernement du Khorassan. Ce Seigneur s'y rendit souverain pendant les troubles

(1) Ces Phathimites étoient Arabes d'origine. Ils commencerent à regner l'an 908, & leur puissance ne fut abattue que l'an 1171 par le fameux Saladin, qui s'empara de l'Egypte.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

qui agiterent l'Empire des Samanides. Sebekteghin mourut l'an 997. Les Ghaznevides, ainsi nommés du nom de Ghazna leur capitale, située sur les frontieres du Khorassan, étendirent tellement leurs Etats qu'ils posséderent une partie des Indes, la Perse & le Maouarennahar. Les Gozz, ou les Uzes Turcomans d'origine qui habitoient cette derniere Province, porterent les premiers coups à la Monarchie des Ghaznevides. Khosrouschah dernier Sulthan de cette Dynastie, n'ayant pu défendre la ville de Ghazna, se retira à Lahor dans les Indes. Gaïatheddin Sulthan des Ghourides établis dans ce pays, attaqua les Gozz, leur enleva Ghazna, le Kerman & les Provinces voisines, marcha ensuite vers Lahor, & se mit en possession de cette ville. Khosrouschah étant tombé entre ses mains, fut enfermé dans un château, où il mourut l'an 1183. Tel fut le sort de la Dynastie des Ghaznevides, qui avoit subsisté pendant deux cent treize ans.

LES SELJOUCIDES.

On divise les Seljoucides en cinq branches qui ont regné toutes en même temps en Asie,

1. Les SELJOUCIDES de l'Iran, ou de Perse;
2. Les SELJOUCIDES du Kerman;
3. Les SELJOUCIDES d'Iconium, ou de l'Asie Mineure;
4. Les SELJOUCIDES d'Alep;
5. Les SELJOUCIDES de Damas.

SELJOUCIDES DE L'IRAN.

1037. Mickhaïl ou Michel, fils de Seldgiouk, fils de Decak, un des plus braves Capitaines du Turkestan, est regardé comme le Chef des Seljoucides. Seldgiouk, qui possédoit les plus grandes charges de l'Etat, devenu suspect à Bighou, Khan du Turkestan, se vit contraint d'abandonner son pays. Il embrassa alors le Musulmanisme avec les siens, & alla s'établir dans les contrées de Dgiond au Nord du Sihon, d'où il fit des courses sur les terres des Turcs. Il mourut à Dgiond, & laissa trois fils, Arslan (1), Mikhaïl & Mousa.

Mikhaïl, à l'exemple de son pere, continua la guerre qu'il avoit commencée contre les Turcs, mais il fut tué dans une expédition. Il laissa aussi trois enfants, Bighou, Thoghrulbegh & Dgiaferbegh Daoud. Ces trois Princes se retirerent à la Cour du Souverain du Turkestan. Thoghrulbegh & Daoud gagnerent tellement la confiance du Khan, qu'il partagea avec eux toute l'autorité; mais devenu dans la suite leur ennemi, il fit arrêter Thoghrulbegh. Il envoya ensuite des troupes pour se saisir de Daoud, qui étoit allé faire quelque entreprise. Ce Seigneur, après avoir battu l'armée du Khan, marcha au secours de son frere, & lui procura la liberté. Thoghrulbegh & Daoud resterent ensemble depuis cet évenement, & camperent aux environs de Bokhara, vivants à la maniere des Tartares. Mahmoud,

(1) Quelques Auteurs le nomment Israil.

fils de Sebkteghin, fondateur de la Dynastie des Ghaznevides, les engagea à passer dans le Khorassan, malgré les remontrances de ses principaux Officiers.

Peuples Barbares de l'Orient.

Les Seljoucides devinrent puissants dans le Khorassan, où ils se rendirent maîtres de plusieurs villes. Une partie de cette Nation s'avança jusqu'à Ispahan, & pénetra ensuite dans l'Adherbidgiane. Thoghrulbegh, Daoud & Bighou quitterent cependant le Khorassan, & retournerent aux environs de Bokhara; mais ils furent bientôt contraints de se retirer du côté du Kharizme. Ils furent encore chassés de ces quartiers, & ils allerent s'établir à Merou. Peu de temps après ils réduisirent sous leur puissance une partie du Khorassan, & Thoghrulbegh devenu puissant attaqua les Grecs, envoya des armées dans l'Arménie & dans la Géorgie, épousa la fille du Khalif, & fut reconnu Sulthan dans Bagdad. Ces Turcs, que Zonare appelle Hongres, & auxquels Cédrene donne le nom de Huns, ont possédé tous les pays qui sont depuis la Syrie jusqu'à Kaschgar, ont dépouillé les Khalifs de toute leur autorité, & leur ont enlevé jusqu'à Bagdad même. Ils ont tenu leur Cour à Ispahan, à Hamadan, à Rey, & dans quelques autres villes de la Perse. On peut fixer le commencement du regne de Thoghrulbegh à l'an 1063 de J. C.

La puissance des Seljoucides commença à diminuer considerablement vers l'an 1152 par des divisions intestines, & elle fut entierement ruinée l'an 1195 par les Sulthans du Kharizme. Cet Empire avoit été divisé l'an 1103 en trois parties, sçavoir, la Perse, la Syrie & l'Adherbidgiane, le Khorassan & le Maouarennahar.

Seljoucides du Kerman.

1041.

Cadherd, ou Caroutbegh, fils de Dgiafetbegh, fils de Mikhaïl, fils de Seldgiouk, est le premier Sulthan de cette Dynastie, qui a regné dans le Kerman & dans les pays voisins. Thoghrulbeg lui avoit donné ce gouvernement l'an 1041, & dans la suite il y forma un Etat considerable. Malek Dinar de la race d'Ali, & qui avoit des prétentions sur le Khalifat, entra dans le Kerman l'an 1187, & se rendit maître de cette Province. Mohammed Schah fut le dernier Prince de cette Dynastie.

Seljoucides d'Iconium.

1074.

Le premier Sulthan des Seljoucides qui établirent leur Cour à Iconium est Soliman, fils de Coutoulmisch, fils d'Israïl ou Arslan, fils de Seldgiouk. Malek Schah, Sulthan des Seljoucides de Perse, avoit abandonné en 1074 à Soliman tous les pays au-delà d'Antioche. Soliman recula bientôt les bornes de ses nouveaux Etats aux dépens des Grecs, auxquels il enleva Nicée dont il fit sa capitale. Alexis Comnene, Empereur de Constantinople, qui ne pouvoit lui résister, consentit à lui céder toutes les Provinces d'Asie qui dépendoient encore de l'Empire. Soliman se vit maître par cette cession de tout le pays qui est depuis Laodicée de Syrie jusqu'à l'Hellespont, & ses successeurs conserverent tout ce pays. Les Seljoucides d'Iconium eurent souvent affaire aux Grecs & aux Croisés. Il en sera fait mention dans l'histoire des Croisades. Les Historiens Arabes donnent à ces peuples le nom de Seljoucides de Roum, parce qu'ils ont regné dans des Provinces qui avoient appartenu aux Romains. Les Grecs & les Historiens des Croisades

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

les nomment Perfans, parce qu'ils font venus du côté de la Perfe.

Les Mogols attaquerent avec fuccès les Seljoucides fous le regne de Kaïkhofrou, qui mourut en 1244, & dans la fuite ils parvinrent à fe rendre maîtres de leurs Etats, & difpoferent du thrône. Azzeddin Kaikaous mécontent de leur conduite, fe retira à Conftantinople auprès de Michel Paléologue: mais ayant voulu s'emparer de cette ville, il fut arrêté & conduit au château d'Ainus, d'où il fut délivré par un Khan du Kaptchaq. Il mourut en Tartarie, & laiffa un fils nommé Mafoud qui rentra dans l'Afie Mineure, où il prit le titre de Sulthan. Il mourut l'an 1308. Après la deftruction des Seljoucides d'Iconium, un grand nombre d'Emirs s'emparerent de l'Afie Mineure. Ces Emirs étoient de grands Officiers de l'Empire des Khalifs, qui fe rendirent indépendants dans la fuite.

SELJOUCIDES D'ALEP. 1078.

Malek Schah, Sulthan des Seljoucides de Perfe, avoit donné en appanage la Syrie à fon frere Toutoufch, & lui avoit abandonné tous les pays dont il pourroit faire la conquête. En conféquence, il fe préfenta devant la ville d'Alep; mais pendant qu'il faifoit le fiége de cette place, les Phathimites faifoient celui de Damas. Toutoufch abandonna auffitôt Alep, chaffa les Egyptiens, & s'empara de Damas après avoir fait périr le Gouverneur de cette ville qui l'avoit appellé à fon fecours.

Après la mort du Sulthan Malek Schah arrivée l'an 1092, Toutoufch voulut fe rendre maître de l'Empire des Seljoucides de Perfe, & eut affez de crédit pour faire faire en fon nom la priere publique dans la ville de Bagdad. Il paffa enfuite dans l'Adherbidgiane, mais abandonné par les Emirs qui avoient pris fon parti, il retourna en Syrie, & s'empara de la ville d'Alep. Il ne ceffa jufqu'à fa mort de faire tous fes efforts pour fe mettre en poffeffion du thrône des Seljoucides de Perfe, mais ce fut toujours inutilement. Ses enfants lui fuccederent dans Alep. Les troubles qui agiterent ce nouvel Etat après la mort de Redhouan fon fils, furent caufe qu'il ne fubfifta pas long-temps. Les habitants d'Alep qui craignoient que les Croifés ne s'emparaffent de leur ville, la livrerent en 1117 à Il-ghazi, Roi de Maredin (1).

SELJOUCIDES DE DAMAS. 1095.

Decak, fils de Toutoufch dont on vient de parler, fut le fondateur de la Dynaftie des Seljoucides de Damas. Il trouva moyen d'enlever cette ville à Redhouan fon frere, qui, après la mort de leur pere, s'étoit emparé de tous fes Etats. Les deux freres fe difputerent long-temps cette place, mais elle refta enfin à Decak. Un Mameluk nommé Toghteghin, à qui il avoit donné le gouvernement de cette ville, s'en rendit maître au préjudice des enfants de fon Souverain. Une nouvelle armée de Croifés qui fe difpofoit à faire le fiége de Damas, occafionna la ruine des Seljoucides de Damas. Les Atabeks craignant qu'elle ne tombât au pouvoir des Croifés, s'en rendirent maîtres fous la condnite de Noureddin Mahmoud, Sulthan d'Alep. Cet évenement eft de l'an 1154. Tel fut le fort des différentes branches des Seljoucides.

(1) Maredin étoit une ville de l'Erac, où les Turkomans Ortokides s'établirent. On en va faire mention plus bas.

TURKOMANS,

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

TURKOMANS.

TURKOMANS ORTOKIDES. Rois de Maredin & de Miaferekin.

Pendant que les Seljoucides cherchoient à s'établir dans la Perse, une espece de Turcs nommés Turkomans parurent en Syrie. On croit que ce nom leur fut donné, parce qu'ils venoient du pays des Comans, ou du Captchaq. On les regarde comme ceux d'entre les Turcs qui conservoient le plus la maniere de vivre des Tartares.

Ces Turkomans ont habité différents pays; les uns à l'Occident de la mer Caspienne, & ce sont ceux dont il s'agit ici; les autres vers le Kharizme, où ils subsistent encore. On leur donne le nom de Gozz, ou de Uzes. Ils inonderent la Grece & la Macédoine sous le regne de Constantin Ducas. 1104.

L'Emir Ortoq depuis l'établissement des Seljoucides de Syrie, s'étoit fait reconnoître Roi de Jérusalem. Ce Prince qui mourut en 1091, laissa deux enfants, Ilghazi & Sokman. Ils resterent maîtres de Jérusalem jusqu'à ce qu'ils en furent chassés par les Phathimites qui regnoient en Egypte. Sokman s'établit alors à Roha, & Ilghazi dans l'Eraque. Ce dernier s'empara en 1104 de Maredin à la mort de son frere Sokman. Il paroît que cette Dynastie, qui subsistoit encore en 1392, fut éteinte par les Princes de la famille de Saladin.

ROIS D'EMED ET DE KHIPHA. 1104.

Les Rois d'Emed & de Khipha tiroient leur origine d'Ibrahim, fils de Sokman, dont on vient de parler dans la Dynastie précédente. Ilghazi s'étoit rendu maître de Maredin à la mort de Sokman son frere, comme je l'ai déjà dit, & il avoit laissé seulement le château de Khipha à Ibrahim son neveu. Les successeurs de ce dernier s'emparerent ensuite d'Emed. Tous les pays qu'ils posséderent leur furent enlevés par les Princes de la famille de Saladin vers l'an 1231.

TURKOMANS DE CAPPADOCE. 1099.

Pendant que Kilidge-Arslan, Sulthan d'Iconium, étoit occupé à défendre ses Etats contre les Croisés, un Turkoman nommé Kamsch-teghin, rassembla des troupes, & se forma un petit Etat aux environs de Malathie. Il s'empara de cette ville l'an 1099, & fit prisonnier Boëmond qui vouloit s'en rendre maître. Cette place devint la capitale de ses Etats, qui étoient dans la Cappadoce. Ce Prince est connu sous le nom de Mohammed Ben-El-Danischmend. Cette petite Principauté ne subsista pas long-temps, & fut détruite par les Sulthans d'Iconium vers l'an 1171.

LES ATABEKS.

Le nom d'Atabek signifie *Pere*, ou *Gouverneur du Prince*, & ils étoient comme les premiers Ministres de l'Empire. Plusieurs Emirs de la Cour des Seljoucides ont porté ce titre, & ils l'ont toujours conservé après leur établissement en différentes Provinces, où ils étoient maîtres absolus, à la réserve cependant que dans la priere publique, le Prince Seljoucide étoit nommé avant eux. Les Atabeks sont divisés en quatre parties; sçavoir,



PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

1. Les ATABEKS de l'Eraque ou Syrie.
2. Les ATABEKS de l'Adherbidgiane.
3. Les ATABEKS de Perse.
4. Les ATABEKS du Fariftan.

ATABEKS DE L'ERAQUE.

1127.

Malek Schah, fils d'Alparflan, Sulthan des Seljoucides, avoit à fon fervice un Turc nommé Cafim Eddonlet Acfancar, qu'il ne faut pas confondre avec Acfancar el bourski. Le Sulthan fatisfait de la conduite d'Acfancar, lui donna les premieres charges de l'Etat. Les Grands jaloux du crédit & de l'élévation du nouveau favori, travaillerent bientôt à l'éloigner de la Cour, & fous prétexte de récompenfes, ils engagerent Malek Schah à lui donner le gouvernement des villes d'Alep, de Hama, de Manbedge & de Laodicée. Acfancar fe rendit à fon gouvernement, & la maniere avec laquelle il fe conduifit, lui attira l'amitié des peuples. Après la mort de Malek Schah, Acfancar au lieu de prendre les intérêts des enfants du Sulthan, s'attacha au Parti de Toutoufch, Prince Seljoucide de Syrie. Toutoufch, loin de reconnoître les fervices qu'Acfancar lui avoit rendus, lui enleva l'Adherbidgiane & la ville d'Alep. Il lui livra enfuite une bataille, & après l'avoir vaincu & fait prifonnier, il ordonna qu'il fût mis à mort.

Emadeddin Zenghi, fils d'Acfancar, n'avoit que dix ans lorfqu'il perdit fon pere. Trop jeune pour fonger à le venger, il entra dans les troupes des Seljoucides, & fe diftingua dans la fuite par fa valeur. Devenu Gouverneur de Vafeth en 1121, il obtint l'année fuivante du Sulthan Mahmoud le Seljoucide la ville de Bofra en appanage, & fut fait Intendant de Bagdad. Le Sulthan, qui craignoit la puiffance des Croifés, maîtres alors de tous les pays depuis Maredin jufqu'en Egypte, envoya à Mouffoul Emadeddin Zenghi, comme le feul qui pouvoit lui réfifter. Emadeddin profitant du grand nombre de troupes qu'il avoit en fon pouvoir, fe mit en poffeffion d'Alep, & enfuite d'une grande partie de la Syrie, où il regna en Souverain, & fes enfants conferverent le thrône qu'il leur avoit laiffé. Ces Princes tenoient leur Cour à Mouffoul, à Alep & dans d'autres villes de la Syrie; car ils fe font divifés en plufieurs branches.

Branche de Mouffoul.

Celle de Mouffoul commença par Emadeddin Zenghi fondateur de la Dynaftie des Atabeks, & finit en 1260 à El-Malek Effaleh Ifmaïl, fils de Bedreddin Loulou, qui étoit le onzieme Prince. El-Malek El-caher Azzedin Mafoud mort en 1218, avoit laiffé deux fils. Noureddin Arflan Schah l'aîné, qui n'étoit âgé que de dix ans, lui avoit fuccedé fous la conduite de Bedreddin Loulou, qui eut toute l'autorité fous le regne de ce Prince & fous celui de fon frere, qui monta fur le thrône après lui. Ces deux Princes étant morts le Khalif de Bagdad envoya à Bedreddin une patente, par laquelle il lui donnoit l'inveftiture de Mouffoul avec le titre de Roi: mais les Mogols ayant fait une irruption dans la Syrie, fe rendirent maîtres de Mouffoul, & y établirent un Gouverneur.

Branche d'Alep.

1145.

Après la mort d'Emadeddin Zenghi, fes deux enfants Seïfeddin Ghazi & Noureddin Mahmoud fe difputerent fa fucceffion. Ils convinrent enfin d'un accommodement, & Noureddin Mahmoud conferva la ville d'Alep dont il

s'étoit emparé. Le commencement du regne de ce Prince eſt de l'an 1145. Cette Dynaſtie ſubſiſta juſqu'à 1183, que Saladin s'étant emparé d'Alep, donna à Emadeddin Zenghi, dernier Sulthan de cette branche, les villes de Sandgiar, de Neſibin, de Racca, de Khabour & de Saroudge qui n'étoient point à comparer à Alep.

Branche du Geziret Ben-Omar.

Le Gezirer Ben-Omar eſt une ville bâtie par les deſcendants d'Omar, dans une iſle du Tigre au-deſſus de Mouſſoul. Elle étoit de la dépendance du Royaume de Mouſſoul ſous le regne de Seïfeddin Ghazi, quatrieme Prince de la branche de Mouſſoul, mort en 1180. 1180. Moezzeddin Sandgiar Schah ſon fils eut cette Principauté pour appanage, & y regna. Malek Maſoud ſon troiſieme & dernier ſucceſſeur, fut renverſé du thrône en 1253 par Bedreddin Loulou, Roi de Mouſſoul, qui le fit jetter dans le Tigre.

Branche de Sandgiar.

Dans le démêlé que Noureddin Mahmoud & Seïfeddin Ghazi eurent enſemble, & dont je viens de parler, le premier s'empara de Mouſſoul, mais il rendit bientôt cette ville, & donna celle de Sandgiar à Emadeddin Zenghi, fils de Cothbeddin Maudoud, troiſieme Prince de Mouſſoul. 1170. Emadeddin abandonna cette ville pour aller prendre poſſeſſion du thrône d'Alep après la mort d'Iſmaïl; mais il en fut chaſſé par Saladin qui lui rendit Sandgiar, comme je l'ai dit ci-deſſus. Il eut pour ſucceſſeur trois de ſes fils, dont le dernier fut déposé en 1219.

Rois d'Arbel.

Dans le temps que la puiſſance de ces Atabeks diminuoit conſiderablement, un de leurs Officiers nommé Zeineddin, ſe rendit maître d'Arbel en 1185, & s'y établit en Souverain, mais il relevoit des Arabeks. 1185. Arbel ou Irbil, ſuivant la prononciation Arabe, eſt ſituée dans l'Aſſyrie. C'étoit une ville très-fortifiée, & capitale de la contrée de Scheherzour: elle eſt éloignée de Mouſſoul d'environ deux jours. Ce lieu eſt célebre dans l'Antiquité par la victoire qu'Alexandre y remporta ſur Darius. Zeineddin eut pour ſucceſſeur ſon fils, & après la mort de ce dernier le Khalif Moſtanſer mit un Gouverneur dans cette ville, qui fut priſe en 1236 par les Tartares. Il n'y avoit que trois ans que le fils de Zeïneddin étoit mort.

Atabeks de l'Adherbidgiane.

Ildeghiz, eſclave Turc, après avoir appartenu au Viſir de Mahmoud, Sulthan des Seljoucides, paſſa enſuite au ſervice de ce Prince, & de-là à ſon ſucceſſeur Maſoud, qui l'acheta au commencement de ſon regne. Parvenu au rang d'Atabek, & chargé du gouvernement preſque ſouverain des Provinces de l'Adherbidgiane & du Curdiſtan, il épouſa la belle-ſœur de Maſoud. 1136. Cette alliance augmenta encore ſon crédit & ſon autorité, & il avoit une puiſſance preſqu'abſolue dans l'Empire des Seljoucides. La victoire qu'il remporta ſur les Géorgiens, lui facilita la conquête de pluſieurs places qui augmenterent conſiderablement ſes Etats, dont la capitale étoit Arran. Les Tartares attaquerent en 1224 Modhaffereddin Usbek, cinquieme & dernier Prince de cette Dynaſtie, lui ordonnerent de ſe ſoumettre, & de leur livrer les Kharizmiens qui étoient dans ſes Etats. Usbek trop foible ou trop timide pour leur réſiſter, remit une partie des Kharizmiens, & en fit périr un grand nombre d'autres. Le Sulthan de Kharizme s'en vengea l'année ſuivante en enlevant à Usbek tous les Etats qu'il poſſédoit. Usbeck ſe ſauva

à Kendgia, d'où il fut encore chassé par les Kharizmiens, & alors cette Dynastie des Atabeks fut entierement éteinte.

Pendant que les Atabeks regnoient dans l'Adherbidgiane, un de leurs esclaves nommé Idghmisch, se révolta contre eux, & se forma un petit Etat de la ville d'Hamadan & de quelques autres. Il commença à regner l'an 1203. Il paroît qu'Ogoulmisch esclave, usurpateur du thrône, & le second successeur d'Idghmisch, fut dépouillé de ses Etats par les Kharizmiens en 1225, sous la conduite de Gelaleddin dernier Sulthan du Kharizme, qui fit la conquête de l'Adherbidgiane.

Atabeks de Perse.

1148. Les Atabeks de Perse ou Salgouriens, étoient des Turkomans d'origine descendants de Salgar. Ils regnerent dans la Province de Fars proprement dite, dont Schiraz étoit la capitale. On ignore dans quel temps cette Dynastie prit fin; on sçait seulement qu'elle subsistoit encore avant l'an 1264. Cette année est celle de la mort d'une Princesse restée seule de la Maison des Atabeks, qui fut mariée à un Général Mogol, & établie Reine de Schiraz par Houlagou Khan, Souverain des Mogols de Perse. Un de ces Atabeks regnoit dans l'Eraque en même temps que Moudhaffereddin Abouschadgia Saad, quatrieme Prince de la Dynastie des Atabeks de Perse.

SULTHANS DE KHARIZME.

Cothbeddin Mohammed premier Sulthan de la Dynastie des Kharizmiens,
1097. étoit fils d'un Turc nommé Anouschteghin, esclave de Balcateghin, Echanson des Sulthans Seljoucides. Ayant obtenu cette charge à la mort de son maître, il acquit beaucoup de crédit à la Cour. Il employa alors tous ses soins à procurer à Cothbeddin son fils l'éducation la plus brillante. Ce jeune Seigneur fut fait en 1097 Gouverneur du Khorassan, avec le titre de Khaouarezm Schah, c'est-à-dire, Roi de Kharizme. Cothbeddin se fit aimer de ses sujets par sa justice, & attira par sa libéralité un grand nombre de sçavants à sa Cour. Le Sulthan Sandgiar le confirma dans sa Principauté, & dès-lors il commença à devenir très-puissant. Telle fut l'origine des Sulthans du Kharizme, dont la capitale étoit Kharizme même. Ils détruisirent dans la suite les Seljoucides, s'emparerent de leurs Etats, porterent leurs armes dans la Tartarie, & auroient soumis toutes ces vastes contrées jusqu'à la Chine, si Genghizkan & ses successeurs ne les eussent obligés de défendre leur propre pays. Ils ne purent résister à la puissance des Mogols. Alaeddin Mohammed, sixieme Sulthan du Kharizme, obligé de fuir devant Genghizkhan, se retira dans une isle de la mer Caspienne, où il mourut abandonné de tout le monde, & privé de tout secours. Gelaleddin, son fils & son successeur, fit des efforts incroyables pour rétablir les affaires de son Empire. Il fut assez heureux pour remporter divers avantages sur les Mogols, mais enfin il succomba. Ennyvré de ses succès, il s'abandonna aux plaisirs, & fut surpris par les Mogols dans le Diarbekr. Il se sauva chez les Kurdes, où il fut tué l'an 1231. Sa mort mit fin à la Dynastie des Sulthans de Kharizme. Quelques-uns de ses Généraux rassemblerent les débris de son armée, firent de grands ravages dans la Syrie, battirent les Croisés près de Japha, &

pillerent Jérusalem. Nos Historiens les appellent Khorazmins; & Barkabkhan, qu'ils nomment Barbakhan, étoit le plus considerable de ces Capitaines. Tous ces restes des Kharizmiens furent enfin détruits par les Princes de Syrie qui s'étoient ligués contre eux.

Peuples Barbares de l'Orient.

TURKOMANS DU MOUTON NOIR.

1403.

Cara Mohammed fondateur de cette Dynastie, fut fait Général de tous les Turkomans par Avis, Sulthan de la Dynastie des Ilkhaniens, en considération des services qu'il avoit rendus à ce Prince. Cara Joseph, fils de Mohammed, succeda à son pere dans la même charge; mais il devint si puissant, qu'il refusa d'obéir aux Ilkhaniens, & s'empara de Bagdad & ensuite de Tauriz. Ces Turkomans regnerent dans l'Arménie & la Mésopotamie. On leur donna le nom de Turkomans du Mouton noir, ou *Cara Coinlou*, parce qu'ils portoient sur leurs drapeaux un mouton noir. Ils commencerent à regner l'an 1403. Les Princes de cette Dynastie eurent souvent affaire aux Mogols Timuriens, & Gihan Schah, troisieme Prince de cette Dynastie, périt dans un combat qu'il leur avoit livré. Hassan Ali Mirza, résolu de venger la mort de son pere, rassembla une puissante armée, & marcha contre Abousaïd, Sulthan de la race de Tamerlan, qui regnoit dans le Khorassan. Ali abandonné des siens au moment de la bataille, fut obligé de prendre la fuite; mais il eut le malheur de tomber entre les mains d'Uzun Hassan de la Dynastie du Mouton blanc. 1468.

TURKOMANS DU MOUTON BLANC,

OU

BAYANDOURIENS.

Cette Dynastie s'éleva sur les ruines de celle du Mouton noir. Les Princes de cette Dynastie, qui portoient sur leurs drapeaux un mouton blanc, étoient des Turkomans établis dans l'Asie Mineure & dans la Mésopotamie. Ils ont été connus des Grecs sous le nom d'*Asprobatada*, & ils étoient formidables en Asie sous le regne d'Uzun Hassan, sixieme Prince de cette Dynastie. Elle fut détruite en 1508 par Schah Ismaïl, Roi de Perse.

MAMLUCS.

Les Mamlucs étoient des jeunes gens du Captchaq qui avoient été faits esclaves par les Mogols sous la conduite de Batou-Khan, petit-fils de Genghizkhan. Plusieurs Marchands de Syrie avoient acheté ces esclaves, & les avoient vendus à Nodgemeddin Ayoub, Prince de la famille de Saladin, qui regnoit en Egypte. Ils furent élevés avec beaucoup de soin à Raoudah, ville située sur le bord de la mer; ce qui leur a fait donner le nom de Baharites ou Marins. Lorsqu'ils furent devenus plus grands, on leur fit apprendre à tirer de l'arc, & on les exerçoit tous les jours en présence du

Mamlucs Baharites.

1250.



PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Sulthan. Ils formerent dans la suite la garde de ce Prince. Quelques-uns d'entre eux parvinrent aux premieres charges de l'Empire, & y eurent même une grande autorité. On les distinguoit en grands & en petits Mamlucs. Les grands avoient plus de crédit dans l'Etat, ce qui causoit beaucoup de jalousie aux petits. Ceux-ci conseillerent à Malek El Moadhem, Sulthan des Ayoubites, d'entrer en accommodement avec Saint-Louis qu'il avoit fait prisonnier à la bataille de Mansoura, à condition que les Croisés rendroient Damiette, & donneroient une grosse somme. Les grands Mamlucs irrités de ce que le Sulthan avoit traité avec les Chrétiens sans leur participation, se révolterent ouvertement, & attaquerent Moadhem dans son palais. Le Sulthan prit aussitôt la fuite, mais il fut poursuivi, & on le perça de fleches.

Après la mort de ce Prince les Mamlucs mirent sur le thrône Schadgreddor, femme de Malek Essaleh, prédécesseur de Moadhem, & ils donnerent le commandement des armées à Ibec le Turkoman, qui étoit des grands Mamlucs; mais trois mois après il fut reconnu Roi d'Egypte. Les commencements de son regne ne furent pas tranquilles, & on fit plusieurs efforts pour rendre la couronne aux Princes de la Maison de Saladin. Ibek vint à bout de s'affermir sur le thrône où il étoit monté en 1250. Les Princes ses successeurs établirent leur Cour au Grand Caire, & ils possédérent toute l'Egypte & la plus grande partie de la Syrie. La Dynastie des Mamlucs Baharites prit fin en 1382, & fut remplacée par celle des Circassiens, qui s'emparerent de la souveraine autorité.

MAMLUCS CIRCASSIENS, OU BORGITES.

1382.

Les peuples de la Circassie, nommés Kirkes, tirent leur origine de la Siberie & des environs du lac Paikal, où ils étoient établis dans le sixieme siecle. On ignore dans quel temps ils ont passé à l'Ouest de la mer Caspienne. Des esclaves de cette Nation transportés en Egypte, y ont occasionné la même révolution que les esclaves du Captchaq achetés par les Ayoubites. Un de ces Circassiens esclaves, nommé Barkok, obtint sa liberté, & fut mis du nombre des Mamlucs qui possédoient alors l'Egypte. Profitant des troubles qui agitoient le pays, il vint à bout en 1382 de se procurer la couronne, à la place de celui qui la possédoit; mais il la perdit en 1389, & fut enfermé à Krak par le Prince à qui il l'avoit enlevé. Ayant trouvé moyen de se sauver à Damas, il y rassembla une puissante armée, & remonta sur le thrône d'Egypte. Le plus grand nombre des successeurs de Barkok étoit de la même Nation que lui, ce qui est cause que les Historiens ont divisé les Mamlucs en deux branches; la premiere, des Turcs; la seconde, des Circassiens, & c'est celle dont il s'agit ici. On a encore nommé ces derniers Borgites. Cansou Algouri, vingt-septieme Prince de cette Dynastie, eut une guerre à soutenir contre Sélim, Empereur des Turcs Ottomans. Il fut défait dans un combat qui se donna près d'Alep, & fut écrasé sous les pieds des chevaux. Les Mamlucs mirent alors sur le thrône Touman Bai, mais trois mois après il fut vaincu en Syrie par Sélim, qui le fit attacher à une potence l'an 1517. Le Royaume d'Egypte fut entierement détruit, & devint une Province de l'Empire des Turcs Ottomans.

LES OTHMANS, ou OTTOMANS.

1308.

La destruction de l'Empire des Seljoucides d'Iconium par les Mogols, donna l'origine à plusieurs Souverainetés. Un grand nombre d'Emirs Seljoucides & Turkomans, qui étoient établis dans l'Asie Mineure, se rendirent souverains dans les Provinces dont ils étoient Gouverneurs. Tant que les Mogols furent maîtres du pays & de la plaine, ces Emirs resterent dans les montagnes où ils s'étoient fortifiés; mais aussitôt que l'ennemi se fut retiré, ils rentrerent dans leurs Provinces, & en formerent des Etats indépendants. Ces petites Principautés étoient au nombre de onze. Thaman ou Athman, ancêtre des Turcs Othmanides, étoit un de ces Emirs qui profiterent de l'abaissement des Seljoucides pour s'élever sur leurs débris. Tout ce qui précede le regne de ce Prince dans les Historiens Turcs, ne contient que des fables inventées pour relever la gloire de cette famille. Othman & Orkhan Chefs de cette nouvelle Dynastie de Turcs, n'étoient que de simples Emirs Seljoucides. Je ferai leur histoire dans un chapitre particulier de ce Volume. On sçait qu'ils occupent encore aujourd'hui le thrône de Constantinople.

LES MOGOLS.

Tous les Historiens conviennent que les Mogols sont une Horde particuliere de la Nation des Turcs. Les Ecrivains Arabes & Persans, qui ne les connoissent que depuis Genghizkhan, prétendent qu'ils ont eu plusieurs Khans avant ce Prince: mais il paroît qu'ils veulent parler des anciens Tanjou, ou des Khans des Turcs. Dans les neuvieme & dixieme siecles de l'Ere Chrétienne, & pendant le regne de la Dynastie des Tam à la Chine, la Horde particuliere des Mogols appellés par les Chinois Mum-ou & Mum-kos, habitoit au Nord du pays des Niu-tche. Vers l'an 1135 ils commencerent à devenir puissants, & furent en état de résister aux Niu-tche qui étoient alors maîtres de la Tartarie & d'une partie de la Chine, sous le nom de Kin. Il parut alors un héros nommé Témougin, dont les ancêtres avoient formé une Horde qui habitoit au Nord du pays qui porte aujourd'hui le nom de Cartchin. Les peuples de cette Horde étoient les plus méprisés des Tartares, mais ils s'étoient considérablement multipliés sous le regne d'Ye-sou-kai, pere de Témougin, qui avoit fait plusieurs conquêtes aux dépens des Tartares proprement dits. Ye-sou-kai ayant fait prisonnier le Khan de ces Tartares, qui s'appelloit Témougin, donna ce même nom au fils qu'il eut au retour de son expédition, pour conserver le ressouvenir de sa victoire. Témougin étoit encore dans les premieres années de son âge lorsqu'il perdit son pere, & alors la plus grande partie de sa Horde se retira vers les Taiçous qui étoient de la même famille. Ces derniers voulant réduire toute la Horde sous leur obéissance, allerent attaquer le jeune Témougin qui la commandoit. Ce Prince héritier de la valeur de son pere, fit bientôt repentir les Taiçous de leur hardiesse, & tailla leur armée en pieces. Ce premier succès le fit redouter de ses voisins, & lui enfla tellement le cœur, que dès-lors il forma le projet de reculer les bornes de ses

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Etats le plus loin qu'il lui feroit possible. Il prit le parti des Kin contre lesquels les Tartares s'étoient révoltés, & en récompense des services qu'il leur avoit rendus, il obtint des Kin une charge considerable.

Cependant Témougin étoit toujours du nombre des vassaux des Tartares nommés Naïmans, qui étoient alors très-puissants dans la Tartarie; mais il ne tarda pas à secouer un joug qui lui paroissoit honteux. Le Khan de ces Tartares jaloux de la gloire de Témougin, & irrité du secours qu'il avoit donné aux Kin, voulut le surprendre dans son camp. Témougin rassembla ses troupes en diligence, & les animant par son exemple, il vint à bout de dissiper l'armée des Naïmans. Cette victoire le mit en état d'exécuter
1206. ses projets, & après plusieurs autres avantages remportés sur ses voisins, il rassembla toutes les Hordes qui lui étoient soumises, se fit proclamer Empereur, & prit le titre de Genghizkhan. Il soumit toute la Tartarie, & ses armes pénetrerent jusques dans la Perse. Ses enfants qui lui succederent, se rendirent maîtres de la Chine, détruisirent l'Empire des Khalifs, & firent des courses jusqu'en Hongrie. La Cour de ces Princes étoit à Caracorom en Tartarie.

Après la mort de Mangou-Khan, sixieme successeur de Genghizkhan,
1259. l'Empire des Mogols fut divisé en plusieurs branches. Les unes regnerent en Perse; d'autres dans le Captchaq. Kublaikhan lui succeda à la Chine, & il étoit regardé comme le souverain Empereur. Ceux qui regnoient dans d'autres Provinces n'étoient que comme des Gouverneurs établis de sa part; mais cette subordination ne subsista pas long-temps. Les Princes qui regnerent dans différents Royaumes, ne demanderent plus, à leur avenement à la couronne, l'agrément de l'Empereur Tartare qui regnoit à la Chine.

DYNASTIE DES YUEN, OU MOGOLS DE LA CHINE.

Les Princes qui occuperent le thrône de cet Empire, fonderent la Dynastie qui fut connue sous le nom d'Yuen. Genghizkhan en avoit jetté les premiers fondements. Après avoir réduit sous sa puissance plusieurs Hordes de Tartares, il avoit attaqué d'autres Tartares nommés Si-hia, qui posse-
1259. doient le Chen-si jusqu'à Hami; les Niu-tche ou Kin avoient ressenti les effets de sa puissance, & ce Héros étoit entré les armes à la main dans la Chine. Mangou-Khan, dont on vient de parler, avoit d'un côté battu les armées des Khalifs, & de l'autre s'étoit emparé de plusieurs places dans la Chine. Kublai-Khan son successeur avoit continué à attaquer les Chinois, étoit entré fort avant dans l'Empire des Sung, & s'étoit rendu maître de leur capitale, nommée Hong-tcheou. L'Empereur Chinois fut fait prisonnier, & conduit à Pé-king. Son successeur mourut peu de temps après être monté sur le thrône. On vit bientôt reparoître un nouvel Empereur dans le Kuang-tong. Il avoit équipé une flotte très-nombreuse, & son armée de terre étoit considerable; mais Kublai-Khan vint à bout de détruire de si grandes forces réunies contre lui. Le fruit de tant de victoires fut la conquête entiere de la Chine. Il prit alors la résolution de faire la guerre aux Japonois, & son entreprise auroit peut-être eu des succès favorables, si de violentes tempêtes n'eussent entierement détruit sa flotte. Kublai-Khan fut un des plus grands Princes de l'Orient, & dont l'Empire fut le plus étendu. Il possédoit la Chine, le Pégou, le Tibet, toute la Tartarie; la Cochinchine,

le

le Tonquin & la Corée lui payoient tribut; & les autres Princes Mogols qui étoient établis en Perse & dans le Captchaq, le reconnoissoient pour le grand Khan, & lui obéissoient. Les différents souverains Mogols secouerent le joug sous les successeurs de Kublai-Khan, & la puissance des Mogols Yuen fut réduite à l'Empire de la Chine, & à une partie de la Tartarie.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Le dernier des Empereurs de cette Dynastie, nommé Chun-hoam-ti, ou Tocar-mour-khan, étoit un Prince qui n'aimoit que le plaisir, & qui s'inquiétoit peu des affaires de l'Etat. Cette négligence à remplir ses devoirs, & la trop grande autorité de ses Ministres, firent un grand nombre de mécontents. Quelques Seigneurs se révolterent. Han-lin-eul prit le titre d'Empereur dans le Ho-nan, & donna à sa famille le nom de *Song*. Tchou imita son exemple dans le Kiang-nan, & se rendit maître de plusieurs places. La Cour étoit d'ailleurs pleine d'intrigues, & le Prince héritier faisoit tous ses efforts pour engager Chun-hoam-ti à lui remettre la couronne. Le Prince héritier ne pouvant réussir s'en vengea sur plusieurs Seigneurs: les uns furent empoisonnés; d'autres condamnés à mort. La division & les troubles augmenterent encore, le nombre des mécontents se multiplia, les Ministres sages & expérimentés s'éloignerent de la Cour pour éviter les malheurs dont ils étoient menacés. Deux scélerats étoient à la tête des affaires, & l'Empereur n'étoit instruit de rien. Chun-hoam-ti abandonné de tous ceux qui pouvoient lui être utiles, fut obligé de prendre les armes contre sa propre famille. Les progrès de Tchou, qui faisoit de grandes conquêtes dans la Chine, allarmerent tellement l'Empereur qu'il prit le parti de se retirer en Tartarie, avec les Princes & Princesses de sa famille. Alors la Dynastie des Yuen fut entierement éteinte, mais le Prince héritier en fonda à Caracorom une nouvelle, qui fut appellée les Yuen du Nord. Les Mim prirent dans la Chine la place de la premiere.

1368.

DYNASTIE DES YUEN DU NORD, OU KHANS DES KALKAS MOGOLS.

1368.

Aussitôt que Tchou, ou Houm-vou, fondateur de la Dynastie des Mim, eut chassé de la Chine les Tartares Mogols, & qu'il eut obligé le dernier Empereur de se retirer en Tartarie, Bisoudar-Khan, fils de cet Empereur, alla fonder au-delà du grand désert de Chamo une nouvelle Dynastie des Yuen, qui s'établit sur les rivieres de Sélingua, d'Orkhon, de Toula & de Kerlon. Telle fut l'origine des Kalkas, qui est le nom qu'on donne aujourd'hui aux descendants de Genghizkhan. Ils vivent dans ce pays suivant l'ancienne coutume des Tartares, c'est-à-dire, qu'ils sont logés sous des tentes, & qu'ils s'occupent du soin de leurs troupeaux. Depuis que les Tartares Man tcheous sont maîtres de la Chine, les Mogols Kalkas ont beaucoup perdu de leur puissance. Les Chinois ont donné des titres & des terres à plusieurs Princes de cette Dynastie, & par cette division, leur Empire s'est en quelque façon comme anéanti. Il y a cependant toujours un d'entr'eux qui porte le titre de grand Khan des Kalkas.

KHANS DE KAMOUL.

La ville de Kamoul, Kamil, ou Hami, située à l'Orient du pays des Igours, & au Nord-Ouest de la Province de Chen-si, a formé dans la Tartarie un Etat particulier, qui n'étoit point soumis aux Khans de la petite Bukharie. Vers l'an 713 de J. C. une famille nommée Tchin s'y étoit établie,

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT. & avoit possédé cette ville & les environs. Lorsque les Mogols eurent fait la conquête de la Tartarie, Kamoul tomba sous leur domination, & resta sujette aux Khans descendus de Genghizkan, qui regnoient dans la Chine. Sur la fin du regne de ces Mogols, & vers le commencement de l'établissement des Mim dans la Chine, Hona-Cheli-tche fut fait Roi de Kamoul. Cette ville fut dans la suite soumise aux Eleutes, & passa enfin sous la domination des Chinois, qui la possédent encore aujourd'hui.

MOGOLS DE PERSE, OU DE L'IRAN.

1258. Houlagou-Khan, petit-fils de Genghizkhan, envoyé dans la Perse pour détruire l'Empire des Khalifs, se rendit maître de Bagdad, soumit toute la Syrie, & établit sa Cour à Tauriz. Il n'y étoit regardé que comme le Lieutenant de Mangou-Khan, puisqu'on ne mettoit point son nom sur les monnoyes. Argoun-Khan son troisieme successeur, commença à joindre son nom à celui du grand Khan qui étoit à la Chine; mais Mahmoud Cazan-Khan son fils, retrancha de dessus les monnoyes le nom de l'Empereur, & se rendit maître absolu. Les Mogols de Perse réduisirent sous leur domination la plus grande partie de la Syrie, pénetrerent jusques dans l'Asie Mineure, & détruisirent la Dynastie des Seljoucides d'Iconium; desorte qu'ils possédoient toutes les Provinces de Perse, la Syrie & l'Arménie. La puissance de ces Mogols de Perse finit avec le regne d'Abousaïd-Bahadour-Khan, mort en 1335. Les Princes de la Dynastie des Dgioubaniens mettoient sur le thrône, & déposoient à leur gré les Khans ses successeurs, & ils s'emparerent enfin de cet Empire.

DGIOUBANIENS.

1337. Les Chefs de la Tribu d'Yulduz, nommés Dgioubaniens, avoient eu beaucoup de crédit sous le regne d'Abousaïd Bahadour-Khan, Empereur des Mogols de Perse. L'Emir Dgiouban, Général des armées d'Abousaïd, avoit auparavant été son tuteur, & avoit gouverné l'Empire avec un pouvoir absolu; mais le refus qu'il fit de donner sa fille en mariage à l'Empereur, fut cause de sa mort. Timour Tasch son fils se retira alors auprès des Mamlucs d'Egypte. Après la mort d'Abousaïd, Scheïkh Hassan Koutchouk, fils de Timour Tasch, entra dans la Perse à la tête d'une puissante armée, & défit Mohammed-Khan qui étoit monté sur le thrône. Hassan ne prit point le titre de Khan, quoiqu'il regnât en Souverain dans les Provinces dont il s'étoit emparé. Lui & son fils formerent la Dynastie des Dgioubaniens. Malek El Aschraf, second fils de Timour Tasch, se fit enfin reconnoître Empereur des Mogols de Perse. Sa vie irréguliere & sa tyrannie engagerent les Grands à implorer le secours de Dgianibek-Khan, qui regnoit alors dans le Captchaq. Ce Prince se rendit promptement en Perse, & vainquit près de Khoï, proche de l'Adherbidgiane, Aschraf, qui périt dans le combat l'an 1355. Dgianibek-Khan s'empara alors de ses Etats, & y laissa son fils Birdi Begh; mais ce Prince, après la mort de son pere, fut obligé de retourner dans le Captchaq pour y regner.

IL-KHANIENS.

1336. Scheïkh Hassan Bouzrouk Dgelaïr, qui descendoit d'Abousaïd-Khan Bahadur par son fils Argoun-Il-Khan, est le fondateur de la Dynastie des Il-Khaniens. Ces Princes, ainsi que les Dgioubaniens, avoient profité des troubles qui agitoient l'Empire des Mogols de Perse pour se rendre maîtres

de plusieurs Provinces, & surtout de l'Etaque. Ils établirent leur Cour à Bagdad. Ils possédoient l'Etaque Arabique & l'Adherbidgiane. Cette Dynastie commença l'an 1336. Ahmed, quatrieme & dernier Prince des Ilkhaniens, fut chassé de Bagdad en 1392 par Tamerlan, mais il y rentra quelques années après, & fut reconnu de nouveau Sulthan. Il ne fut pas long-temps tranquille. Cata Joseph, Prince des Turkomans du Mouton noir, s'empara de ses Etats en 1410, & le fit mourir à la priere des Grands du Royaume, qui avoient lieu de se plaindre de lui.

Peuples Barbares de l'Orient.

Khans du Zagatai. 1227.

Zagatai-Khan, second fils de Genghizkhan, eut en partage les Provinces de Turkestan & de Transoxiane, depuis les frontieres d'Igout jusqu'à Samarcande. Bisch-Ba-Ligh, située vers la riviere d'Yli, étoit la capitale de ses Etats. Sa postérité se conserva dans ce pays, qui prit le nom de Zagatai. C'est aujourd'hui une partie considerable de la petite Bukharie. Cette Dynastie fut éteinte vers l'an 1397, lorsque Tamerlan & ses successeurs se furent rendus maîtres de la Transoxiane.

Khans Mogols du Captchaq.

Après que Genghizkhan eut soumis la plus grande partie des peuples de la grande Tartarie, il envoya son fils Touschi-Khan pour faire la conquête des pays septentrionaux, c'est-à-dire, du Captchaq, de la Russie, de la Hongrie, de la Pologne & de la Bulgarie. Touschi-Khan battit d'abord les peuples du Captchaq, qui se retirerent en Hongrie; il alla ensuite soumettre les Poloutziens, attaqua les Russes qui avoient donné du secours à ces derniers, & les poursuivit jusqu'au Borysthene. Ce Prince étant mort l'an 1226, laissa pour successeur son fils Batou-Khan, qui continua les conquêtes de son pere. Il prit Moscow, & ravagea toute la Russie. Les Mogols pénetrerent jusques dans la Pologne & la Hongrie, ensuite ils rentrerent dans leur pays, & s'établirent sur les bords du Volga. Batou-Khan y bâtit Sarai, qui devint très-célebre, & qui fut la capitale de l'Empire.

Depuis le regne de Totatmisch, chassé du thrône en 1400, l'Empire du Captchaq fut rempli de troubles, & on ne trouve plus une suite exacte des Princes qui lui ont succedé. On sçait seulement que Schéahmed est le dernier des Khans du Captchaq. Il se retira en Pologne, où il fut enfermé à Konn en 1506 par les ordres d'Alexandre, Roi de Pologne, & à la sollicitation de Mengheli Khan de Crimée. L'Empire du Captchaq finit avec ce Prince. Les Royaumes de Crimée, de Casan & d'Astrakhan sont des démembrements de cet Empire.

Dynastie des Nagaia. 1283.

Nagaïa, fondateur de cette petite Dynastie contemporaine de celle du Captchaq, étoit fils de Mogol, fils de Thathar, fils de Touschi Khan, fils de Genghizkhan. Nagaïa, ou Noga, avoit été envoyé par les Princes de sa Nation dans les parties septentrionales & les plus voisines de l'Empire Grec, pour faire des conquêtes de ce côté-là. Après avoir vaincu tous les Princes de ces environs, il refusa de reconnoître ses anciens maîtres, & se rendit indépendant. Il regna sur les Tartares occidentaux, & fit alliance avec Michel Paléologue, dont il épousa la fille naturelle, nommée Euphrosine. Nogaïa fut souvent en guerre avec les Bulgares. Dgiaka son fils & son

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

successeur épousa la fille de Terteres, Roi de Bulgarie. Il fut tué par les ordres de son beau-frere, auprès duquel il s'étoit retiré, n'ayant pu résister aux forces de Toghtagou-Khan du Captchaq, qui étoit entré dans ses Etats à l'instigation d'un de ses Officiers, avec lequel il avoit eu quelque démêlé. Toghtagou se rendit alors maître des Provinces qui étoient soumises à Dgiaka.

KHANS MOGOLS DE LA PETITE BUKHARIE.

On a tout lieu de croire que l'Empire du Zagatai ne subsista pas longtemps sans être démembré, & que les descendants de Zagatai-Khan s'établirent en différents endroits; mais on ignore l'époque de cet évenement. Il paroît vraisemblable que la défaite des Mogols à la Chine, leur expulsion en 1367, & les guerres qui arriverent avant leur ruine entiere, obligerent les habitants de la petite Bukharie, qui ne trouvoient point dans leur pays un Prince de la famille de Genghizkhan en état de les gouverner, de choisir pour Khan Amil-Khodgia, qui regnoit dans la grande Bukharie avec le titre d'Isanboga-Khan. Les Etats de ce Prince dans la petite Bukharie comprenoient les pays de Kaschgar, d'Yerken, des Ouigours jusqu'à Camoul. La capitale étoit Bischbaligh, aussi nommée Ilibaligh. Il est nécessaire de remarquer que, quoique ces deux noms désignent le campement de ces Khans, Bischbaligh étoit plus orientale, & qu'elle fut ensuite transportée plus à l'occident. En 1683 le Souverain des Eleutes, nommé Boschtou-Khan, s'empara de toute la petite Bukharie, & obligea les peuples de ce pays à lui payer un tribut. Son successeur les força à remplir cette condition du traité, & réduisit enfin la petite Bukharie en Province de l'Empire des Kalmouks.

KHANS DU TOURAN, OU DE SIBERIE.

Batou-Khan, petit-fils de Genghizkhan, devenu maître de la ville de Moscow, donna des terres à un de ses parents qui alla s'établir dans les montagnes d'Atall vers le Jaïk. Ce Prince fit des conquêtes dans la Siberie, & en devint le souverain. On connoît peu cet Empire. Il y avoit encore en 1627 un Khan de Siberie, qui envoya des Ambassadeurs au Czar Michel; mais dans la suite les Russes s'emparerent de la Siberie.

KHANS USBEKS DE BOKHARA.

1498.

Schaïbek de la famille de Genghizkhan, qui cherchoit à fonder un nouvel Etat, entra à la tête d'une armée dans le Maouarennahar, dont Houssain Mirza, Prince de la postérité de Tamerlan, étoit souverain. Il se rendit facilement maître de tout le pays, pénetra dans le Khorassan, détruisit toute la puissance des Timourides, & s'empara du Kharizme. Les Usbeks rentrerent alors dans les Provinces que les successeurs de Tamerlan leur avoient enlevées. Les successeurs de Schaïbek regnerent dans la ville de Bokhara, pendant que d'autres de la même Nation étoient établis à Urghens dans le Kharizme. On ignore s'il subsiste encore dans la grande Bukharie des Princes de cette Dynastie.

KHANS USBEKS DU KHARIZME.

1506.

Après que Schaïbek-Khan eut fait la conquête du Kharizme, & qu'il eut établi des Gouverneurs de sa part dans les principales villes de ce Royaume, il déclara la guerre à Schah Ismaïl, Roi de Perse, mais il fut vaincu & tué près de la ville de Mérou. Schah Ismaïl envoya alors des Gouverneurs dans

les villes du Kharizme. Les habitants de Wasir se révolterent peu de temps après à l'instigation d'un de leurs Magistrats, qui leur avoit représenté que les Persans ne suivant pas la même Religion que la leur, pourroient les forcer à en changer. Ils mirent aussitôt à leur tête Ilbars qui descendoit de Scheïbani, & égorgerent tous les Persans qui étoient dans Wasir. Ilbars fut alors proclamé Khan, & après avoir aggrandi ses Etats, il fixa son principal séjour à Urghens. Un des Princes de cette Dynastie regnoit encore en l'année 1714.

Khans de Crimée. Avant l'an 1441.

Les Khans de Crimée descendent des Khans du Captchaq de la famille de Genghizkhan. Dans les guerres civiles qui suivirent la mort de Tocatmisch-Khan, Hadgi Kerai-Khan, qui descendoit de ce Prince, se retira du côté de la Crimée, où il s'établit. Il y étoit dès l'an 1441, & fit la guerre aux Génois au sujet de Kaffa, dont ceux-ci étoient les maîtres. Hadgi Kerai-Khan ayant refusé de reconnoître l'autorité des Khans du Captchaq, leur déclara la guerre, & se ligua contre eux avec les Polonois. En 1465 le Pape lui envoya des Ambassadeurs. Hadgi Kerai se fortifia si bien dans ses nouveaux Etats, qu'il les laissa à sa postérité. Ce sont ces Princes qu'on appelle les Khans de Crimée, ou les petits Tartares. Ils regnent encore de nos jours, & sont en quelque façon soumis aux Turcs de Constantinople, dont ils sont comme les premiers sujets. Ils tiennent leur Cour à Bakhtché-Serai, ou par corruption, Bascia-Serai.

Khans de Kasan.

Le Royaume de Kasan est, de même que celui de Crimée, un démembrement de l'Empire du Captchaq. Il fut formé à peu près dans le même temps, c'est-à-dire, après la mort de Tocathmisch-Khan, & pendant les troubles qui agiterent alors l'Empire. Ce Royaume est situé sur les bords du Wolga, au Nord de celui d'Astrakhan. La capitale est Kasan, placée sur une colline à la gauche du Wolga. Ce Royaume a été continuellement troublé dans l'intérieur, & les Russes ont souvent fait des efforts pour s'en emparer. Les peuples de Kasan se sont plusieurs fois ligués avec les Tartares de Crimée pour faire des courses dans la Russie. Les Princes de Crimée, qu'on trouve parmi les souverains de Kasan, sont des fils des Khans de Crimée. Les Tartares de Kasan se soumirent d'abord d'eux-mêmes au Czar Iwan Wasilowitz, & livrerent leur Khan dont ils n'avoient pas lieu d'être satisfaits. Ils se révolterent peu de temps après, mais le Czar ayant pris Kasan d'assaut en 1552, se rendit entierement maître du pays, qui dépend aujourd'hui de l'Empire de Russie.

Khans d'Astrakhan.

La ville d'Astrakhan, ou Hadgiterkhan, située dans l'isle de Delgoi, formée par le Wolga, étoit autrefois la capitale d'un Royaume qui avoit ses Khans particuliers. Ces Princes profitant des troubles dont l'Empire du Captchaq étoit agité, se rendirent souverains dans Astrakhan, à l'exemple des Khans de Crimée & de Kasan. Il y a apparence qu'ils se sont soulevés plus tard que ceux-ci, & qu'ils n'ont pu se rendre indépendants qu'après la destruction entiere des Khans du Captchaq, qui étoient à Sarai sur le bord du Wolga, près de la ville d'Astrakhan. M. de Guignes pense que cette

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT. ville a d'abord appartenu aux Tartares Nogaïs, qui étoient gouvernés par des Mirzas, & que ces Nogaïs ont resté plus long-temps soumis aux Khans du Captchaq. Le Czar Iwan Wasilowitz se rendit maître d'Astrakhan en 1554, mais ce n'est que depuis 1557 que le Royaume passa entierement sous la domination des Russes.

LES TIMOURIDES,

OU

LES MOGOLS DESCENDUS DE TAMERLAN.

1369. Tamerlan (1), fondateur d'un nouvel Empire des Mogols, étoit de la Tribu de Berlas, & descendoit comme Genghizkhan d'une Princesse nommée Alacanva. Ce fameux Conquérant fit reconnoître sa puissance dans le Maouarennahar, le Turkestan & l'Asie Mineure. Ses successeurs ne purent conserver tant de pays, & furent réduits au Maouarennahar, au Khorassan & aux autres Provinces de la Perse. Ils se sont d'ailleurs fait continuellement la guerre, & ont cherché à s'aggrandir les uns aux dépens des autres. Schaïbek, fils d'un Khan de Siberie, dépouilla les Timourides de tous les Etats qu'ils possédoient.

LES BABOURIDES,

OU

GRANDS MOGOLS.

1499. Après la mort d'Abousaïd, septieme successeur de Tamerlan, Omar Scheïk, un de ses fils, se rendit maître du pays d'Andekhan qu'il posséda jusqu'en 1493. Il le laissa à son fils Babour; mais ce Prince ayant été attaqué en 1498. par Schaïbek-Khan, & n'ayant pu lui résister, se sauva à Ghazna, d'où il passa aux Indes, & y fonda le puissant Empire que nous appellons aujourd'hui le Grand Mogol. Ces Princes regnent encore dans les Indes. Thamas Kouli-Khan fit la conquête de ce pays en 1739 sous le regne de Mohammed Schah, & fut couronné Empereur du Mogol; mais il se contenta ensuite d'un tribut, & rétablit Mohammed sur le thrône.

LES KALMOUKS OU ÉLEUTES.

On n'est pas d'accord sur l'origine de ces peuples Mogols; les uns croyent qu'ils sont descendus de Genghizkhan, d'autres prétendent qu'ils viennent de Tamerlan. Ils habitent à l'Occident des Kalkas vers les fleuves Irtisch & Ili dans la Tartarie. Ils sont divisés en trois principales branches, les Dsougares, les Coschots & les Torgouts.

La premiere, qui est la plus puissante, est soumise à un Prince qui porte

(1) Je parlerai ailleurs de l'élévation de ce Prince & de ses conquêtes.

le titre de Kontaïsch. Il est en état de mettre de nombreuses armées sur pied, habite sous des tentes comme les autres Tartares, & fait son principal campement tantôt vers le lac Saïssan, tantôt proche de la riviere d'Ili. On ne sçait de quelle maniere cet Empire s'est formé, mais on peut conjecturer qu'il est un débris de ce que les Genghizkhanides possédoient lorsqu'ils étoient maîtres de la Chine. Les Mogols ont ensuite soumis la petite Bukharie, qui appartenoit à une autre branche des descendants de Genghizkhan.

Peuples Barbares de l'Orient.

Vers le commencement de ce siecle les Torgouts quitterent les Etats du Kontaïsch, & sous la conduite d'Ayouki ils allerent s'établir dans les Landes d'Astrakhan, & se mirent sous la protection de la Russie. A l'égard des Kalmouks Coschots, ils occupent le Royaume de Tangout, & sont sujets du Dalai Lama, qui établit ordinairement deux Khans pour les gouverner. Les Kalmouks en général regnent encore aujourd'hui dans la Tartarie.

AUTRES PETITS ROYAUMES DE TARTARIE.

Royaume des Ou-siun.

Les Ou-siun, qui venoient des frontieres occidentales de la Chine, habitoient le long du fleuve Ili & dans les pays circonvoisins. Leur principal campement étoit sur le bord de ce fleuve, & à peu près où est aujourd'hui Hatcas. Ils avoient pour voisins du côté de l'Orient les Huns, au Midi la petite Bukharie, à l'Occident le Captchaq & le Maouarennahar. Le Souverain de ce pays pouvoit mettre sur pied cent quatre-vingt mille hommes, & prenoit le titre de Ta-Kuen-mi, ou Grand Kuen-mi. Il paroît que cet Empire avoit commencé vers l'an 174 avant J. C. Les Geou-gen qui s'établirent dans la Tartarie, chasserent les Ou-siun des pays qu'ils habitoient, & alors ces peuples passerent du côté de l'Occident vers les montagnes qui séparent la petite Bukharie du Maouarennahar.

Le Royaume d'Igour.

Les Igours, ou Ouigours étoient divisés avant le commencement de l'Ere Chrétienne en deux Hordes qui formoient deux Royaumes assez considerables, tantôt soumis aux Huns, tantôt aux Chinois. Les premiers étoient appellés Un-Ouigours, c'est-à-dire, Ouigours des dix rivieres, parce qu'il y avoit dix rivieres dans ce pays; les seconds portoient le nom de Tokos-Ouigours, c'est-à-dire, Ouigours des neuf rivieres. Ces deux principales Hordes furent d'abord gouvernées par un seul Roi; elles eurent ensuite chacune le leur. Celui des Un-Ouigours portoit le titre d'Il-itar, & le Roi des Tokos-Ouigours celui d'Il-irgin.

Les Ouigours passerent dans la suite sous la domination des premiers Léam, qui commencerent à regner dans le Chen-si l'an 301 de J. C. Les Pé-Léam s'y établirent après, & furent chassés par les Geou-gen. Alors plusieurs Hordes des Ouigours se retirerent dans des pays plus éloignés, & quelques-uns d'entre eux s'approcherent des frontieres de l'Europe.

Royaume de Cha-tcheou.

Sur la fin de la Dynastie Impériale des Tam à la Chine, Tchang-y-tchao s'établit à Cha-tcheou, près du lac de Lop dans le désert. Sa famille subsista jusqu'au temps de la Dynastie des Léam.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Les villes de Kaschgar, d'Yerken, de Khoten, d'Aksou & autres, formoient anciennement, & dès le temps des Huns, autant de Royaumes séparés.

Telles sont en général les différentes Dynasties des Tartares orientaux & occidentaux. Je donnerai dans la suite l'histoire détaillée de celles qui ont joué le plus grand rôle dans l'Asie. Je crois devoir ajouter ici le tableau chronologique de l'Empire des Khalifs, de quelques Dynasties Arabes & autres, dont la connoissance servira à faire mieux entendre plusieurs traits de l'histoire des Croisades & des Khalifs qu'on trouvera dans ce Volume.

ARTICLE III.

Empire des Khalifs.

Cet Empire doit son origine à Mohammed ou Mahomet, né à la Mecque de la Tribu des Coraïschites, la plus illustre de l'Arabie. Sorti de pauvres parents il s'attacha au négoce, & fut envoyé en Syrie en qualité de Courtier. Il y trouva un Moine Chrétien avec lequel il eut de fréquentes conversations, & ce fut alors qu'il forma le plan de la Religion qu'il prêcha bientôt après. Sa femme séduite par ses discours embrassa la premiere sa doctrine. Mahomet prit le titre d'Apôtre de Dieu, & publia sa mission. Il ne tarda pas à avoir un grand nombre de disciples, mais on commença à l'inquietter, & il fut obligé de prendre la fuite & de se sauver à Médine. Cet évenement fut l'origine de l'Hégire, ou Ere des Mahométans. La persécution augmenta le nombre de ses prosélytes, & se voyant à la tête de plusieurs milliers d'hommes, il employa la voye des armes pour faire recevoir sa doctrine. Il soumit les Arabes, & plusieurs peuples de la Syrie. Tels furent les commencements de cet Empire qui devint si formidable, & qui fit plus d'une fois trembler les Grecs. Les Mahométans étendirent leurs conquêtes depuis la Tartarie jusqu'en Espagne, & s'emparerent aussi de l'Egypte. Les successeurs de Mahomet prirent le titre de Khalifs, c'est-à-dire, de *Vicaires*, ou celui d'Emir-El-Moumenin, ou *Commandeur des Fideles:* c'est de-là que nos anciens Auteurs ont fait par corruption le nom de *Miramolin*.

622. de J. C.

On divise les Khalifs en trois branches. Les premiers sont appellés Khalifs de la droite ligne; les seconds, les Khalifs de la Maison d'Ommie ou les Ommiades; les troisiemes, les Abbassides.

Les premiers Khalifs, jusqu'au regne d'Aly, demeuroient à Médine, ville d'Arabie; Aly, qui commença à regner l'an 656, transfera le siége à Koufa.

Moavia, Gouverneur de Syrie, refusa de prêter serment de fidélité à Aly, & prit les armes sous prétexte de venger la mort d'Othman prédécesseur d'Aly. Après plusieurs combats, Moavia fut proclamé Khalif par les siens en 657, & depuis ce temps il ne cessa de faire la guerre aux partisans d'Aly. Il y eut cependant un traité de paix, par lequel il fut dit qu'Aly posséderoit l'Eraque, & Moavia la Syrie. Après la mort du premier, Hassan fut

fut fait Khalif dans l'Eraque; mais peu de temps après il fit avec Moavia un accommodement par lequel il lui céda le Khalifat. Cette dignité devint alors héréditaire dans la Maison d'Ommie.

Peuples Barbares de l'Orient.

Les Persans attachés à Aly prétendent qu'Aboubekr, Omar & Othman, les trois premiers Khalifs, sont des usurpateurs, & que le Khalifat appartenoit de droit à Aly. De-là l'origine de la haine qu'il y a entre les Turcs qui sont Sunnites, & les Persans qui sont Schaïtes, & qui rejettent ces trois Khalifs que les autres admettent. Les Persans soutiennent même que le Khalifat ne devoit pas sortir de la famille d'Aly, & regardent comme Imâms dix personnes de la famille d'Aly, qui avec ce Prince & Hassan font ce qu'on appelle les douze Imâms. Ils croyent de plus qu'Aboulcasem Mohamed Almahady, dernier des douze Imâms, est encore en vie, & qu'il doit paroître à la fin du monde. Ils honorent ces Princes avec beaucoup de superstition, & mettent leurs noms sur les monnoyes.

Khalifs Ommiades. 661.

Moavia, premier Prince de cette Dynastie, étoit fils d'Abou Sophian, fils de Sahab, fils d'Halab, fils d'Ommia, d'où est formé le nom d'Ommiades. On fixe le commencement de son regne à l'an 41 de l'Hégire, de J. C. 661, dans lequel Hassan lui ceda le Khalifat. Il eut quatorze successeurs, dont le dernier fut Mérouan tué en 750. Il avoit été vaincu par les Abbassides, & fut arrêté en Egypte, où il eut la tête coupée avec quatre-vingts personnes de sa famille. Abderrhaman fut le seul qui se sauva. Il passa en Espagne, où il fonda une nouvelle Dynastie des Ommiades. Les Abbassides s'emparerent alors du Khalifat.

Khalifs Abbassides. 749.

La famille d'Abbas commença à se faire connoître sous le regne d'Omar, fils d'Abdolaziz, qui avoit été reconnu Khalif en 717. Mohammed, fils d'Aly, fils d'Abdallah, fils d'Abbas, avoit alors pris secretement le titre d'Imâm. Après sa mort arrivée l'an 742, son fils Ibrahim lui succeda. Il envoya dans le Khorassan Abou Mouslem pour tâcher de lui faire des partisans. Abou Mouslem & tous ceux qui l'accompagnoient prirent des habits noirs, qui étoient la marque de la famille des Abbassides, & c'est pour cette raison que les Ecrivains Grecs les appellent *Maurophores*. Abou Mouslem battit les troupes du Khorassan, & s'empara de Mérou; cependant Ibrahim eut le malheur de tomber entre les mains du Khalif Mérouan qui le fit mourir. Aboulabbas Assaffah, frere d'Ibrahim, se fit déclarer Khalif par ceux de son parti. Il envoya aussitôt des troupes pour attaquer Mérouan, qui fut battu, poursuivi de ville en ville, arrêté & enfin mis à mort. Après cet évenement, qui arriva en 749, les Abbassides s'emparerent entierement du Khalifat, & succederent aux Ommiades. Les Mahométans étoient alors maîtres de l'Arménie, de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte & d'une partie de l'Inde. Aboudgiafar Almansor, second Khalif Abbasside, bâtit la ville de Bagdad, à quelque distance de l'ancienne Babylone, & en fit la capitale de tout l'Empire. On divise ces Khalifs en deux branches; la premiere, qui a regné à Bagdad, & la seconde, qui, après la prise de Bagdad, fut transférée en Egypte.

Premiere branche à Bagdad.

Le dernier des Khalifs de la premiere branche fut Mostaasem Billah, tué

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

en 1258. Depuis long-temps les Khalifs étoient dépouillés de toute leur autorité, & n'étoient plus que les Chefs de la Religion. Un grand nombre de Princes leur avoient enlevé différentes Provinces, & s'y étoient rendus Souverains. La foiblesse de Mostaasen & les troubles qui agiterent son regne, furent cause que les Mogols, conduits par Houlagou Khan, assiégerent Bagdad. La ville fut emportée d'assaut, & les ennemis firent un carnage horrible des habitants. Le Khalif fut mis à mort par ordre d'Houlagou Khan. Ainsi finit le puissant Empire des Khalifs qui avoit subsisté pendant 656 ans. Les Abbassides l'avoient possédé pendant 524 ans.

Seconde branche en Egypte.

1261.

Après la prise de Bagdad, Ahmed de la famille des Abbassides, alla chercher un asyle auprès des Arabes de l'Eraque, & dans la suite il passa en Egypte accompagné seulement de dix personnes. Bibars, quatrieme Sulthan des Mamlucs Baharites, qui étoit alors sur le thrône d'Egypte, le fit reconnoître en qualité de Khalif, se fit donner par ce Pontife l'investiture de l'Egypte, & lui fournit tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir sa dignité avec éclat. Ahmed fit dès-lors les fonctions de Khalif, & prit le titre de Mostanser billah.

Cependant on établit dans Alep un autre Khalif qui prit le titre d'Hakim Bamrillah, mais Mostanser le força bientôt à se soumettre & à renoncer au Khalifat. Mostanser continua ensuite ses conquêtes en Syrie, & il seroit venu à bout de soumettre tout le pays si les Tartares ne se fussent opposés à ses progrès. Mostanser fut tué dans un combat qu'ils lui livrerent, & alors Hakim lui succeda, & un grand nombre d'autres Princes regnerent après lui en qualité de Khalifs, mais sous l'autorité des Sulthans d'Egypte. Les Khalifs se soutinrent dans ce pays jusqu'à la conquête de Sélim, Empereur des Turcs Othomans. Ce Prince s'étant rendu maître de l'Egypte en 1516, fit prisonnier Motaouakkel, & l'emmena avec lui à Constantinople. L'Empereur se voyant au lit de la mort, rendit la liberté au Khalif, & lui assigna même une pension. Motaouakkel retourna alors en Egypte, où il mourut l'an 1538, & le Khalifat fut entierement éteint avec lui.

DES EMIRS EL OMARA.

Les Khalifs avoient à leur Cour de grands Officiers qu'on appelloit Emirs el Omara. Ils avoient été établis l'an 935 par Radhy Khalif Abbasside, pour pacifier les troubles qu'il y avoit alors. Ils se rendirent bientôt très-puissants, & eurent l'entiere administration de l'Empire; enfin ils devinrent les maîtres des Khalifs, & leurs noms étoient proférés dans la priere publique.

LES ISMAELIENS OU ASSASSINS.

Les Ismaëliens, qui sont encore nommés Bathéniens, Mélahédites & Assassins, étoient des restes des anciens Carmathes. Les Carmathes étoient des sectateurs, dont le Chef étoit originaire, suivant quelques-uns, d'un village des environs de Khoufa appellé Hamadan-Carmath. Le nom du village est devenu dans la suite celui de ces sectateurs, & de leur Chef. Quelques autres Historiens prétendent que ce dernier fut ainsi nommé à cause de sa

figure & de sa taille qui étoit petite & contrefaite, ce qu'on avoit exprimé en Arabe par le mot *Carmath*. Un Auteur le fait originaire du Khorassan, & assure qu'il se rendit dans le village de Nahraïn, près de Khousa, où il s'occupa à servir les Marchands. Ceux-ci mécontents de son service, le battirent & l'abandonnerent dans le chemin. Un homme appellé Hamadan eut pitié de lui, & lui offrit un asyle dans sa maison. Il commença à prêcher une nouvelle doctrine, & il fit bientôt un grand nombre de prosélytes qui furent regardés comme des Impies. Ils infecterent en peu de temps la Syrie & les Provinces voisines, & furent cause qu'il y eut bien du sang répandu. On ignore l'époque certaine de l'établissement de cette secte. Quelques-uns la placent à l'an 884 de J. C., d'autres à l'an 891.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

La doctrine que ces Carmathes enseignoient l'épée à la main, étoit entierement opposée à celle de Mahomet. Carmath, qu'on regardoit comme un Prophete, se rendit odieux aux habitants du lieu où il demeuroit, & fut mis en prison. Ses disciples publierent alors sa mort, & peu de temps après ils annoncerent qu'il étoit ressuscité, parce qu'il avoit trouvé moyen de se sauver & de passer en Syrie. Il se choisit douze disciples qu'il envoya prêcher dans le pays voisin. Il menoit une vie fort austere, & par ce moyen il avoit sçu en imposer à un grand nombre de personnes. Au lieu des cinq prieres que les Mahométans faisoient par jour, il en ordonna cinquante. Il proscrivit les fréquentes ablutions, permit le vin, n'ordonna que deux jours de jeûne dans l'année, & le premier jour des deux Equinoxes. Il voulut qu'on regardât comme l'Apôtre de Dieu, & comme Gabriël & même comme Jesus-Christ, Mohammed fils d'Hanifa; que le pélerinage se fît à Jérusalem, & qu'on se tournât vers cette ville en faisant sa priere. Il institua le Lundi pour être un jour de fête & de priere, comme le Sabbath chez les Juifs, & le Vendredi chez les Musulmans. Il exigea le cinquieme des biens au lieu de la dixme, & elle devoit se donner à leur Imâm, qui étoit en même temps Pontife & Souverain, & qu'ils appelloient *Maassum*, c'est-à-dire, *préféré de Dieu*. Ils allégorisoient tous les préceptes de Mahomet; la fornication défendue par l'Alcoran, étoit pour eux le précepte d'une obéissance aveugle à leur Chef. Le jeûne se réduisoit à garder envers les Etrangers un profond silence sur les mysteres de leur Religion.

Dans la suite ces Carmathes se partagerent en plusieurs branches, dont la plus considérable fut celle des Bathéniens, autrement nommés Ismaëliens ou Assassins. Quelques-uns prétendent que Carmath avoit été esclave d'Ismaël, fils de Dgiafar, qui a donné son nom aux Ismaëliens. Les Khourrémiens, ainsi nommés du mot Persan *Khourrem*, qui signifie *joyeux*, sont aussi une branche de ces Carmathes, ainsi que les Babékiens; les Mouhammaréens, qui sont vêtus de rouge; les Sabaïens, qui prétendent que le Monde est gouverné par les sept Planettes, ce qui leur a fait donner le nom de *Septenaires*, & enfin les Taalimiens, qui ne reçoivent d'autre doctrine que celle qui leur vient de leur Imâm. Il y a beaucoup d'apparence, dit M. de Guignes, que les Druses, qui habitent encore dans les montagnes de la Syrie, sont des restes de ces anciens sectaires.

Les nouveaux Carmathes, nommés Ismaëliens, commencerent à paroître vers l'an 1090, & avoient alors pour Chef Hassan, fils de Sabah. C'étoit un

homme verfé dans plufieurs fciences, qui avoit voyagé dans l'Egypte, dans le Khoraffan & le Kafchgar. Il étoit enfuite revenu dans la Perfe pour fe faire des fectateurs, car il étoit tout à la fois fondateur d'une Dynaftie, & chef d'une Religion que les Mahométans ont toujours déreftée. Il acheta le château de Roudbar, mais après la mort de Malek Schah, Sulthan de Perfe, il devint très-puiffant, & s'empara de plufieurs places confiderables, entr'autres du château d'Almout, proche Cazvin, bâti par les Rois du Dilem. Il en fit fon féjour principal. Ce Prince avoit accoutumé fes fujets à une obéiffance aveugle. On prétend qu'il faifoit enyvrer ceux dont il vouloit fe fervir, & qu'on les tranfportoit enfuite dans des jardins délicieux, où ils pouvoient jouir de toutes fortes de plaifirs. Une feconde yvreffe les en tiroit, & on leur faifoit entendre qu'après leur mort ils feroient conduits dans ces mêmes lieux de délices & de volupté. C'eft dans cette efperance d'un avenir fi agréable qu'ils expofoient leur vie, & ne craignoient point de la perdre. Leur Chef les envoyoit dans les Cours étrangeres pour y affaffiner les Rois & les Miniftres dont il étoit mécontent. Les autres Princes s'en fervoient auffi pour le même ufage moyennant une fomme d'argent. Ces Ifmaëliens étoient fi obéiffants à leur Chef, qu'il n'étoit pas rare de les voir fe précipiter du haut des tours au moindre fignal qu'il leur faifoit, furtout en préfence des Ambaffadeurs auxquels il vouloit donner des preuves de fa puiffance & de la foumiffion de fes fujets.

Ces Ifmaëliens pafferent de la Perfe dans la Syrie, & s'établirent aux environs de la ville de Tortofe au milieu des rochers & des montagnes, dans une dixaine de châteaux inacceffibles. Ceux-ci furent gouvernés par un Chef dépendant du Roi qui étoit en Perfe. On appelloit ce Chef *le Vieux de la Montagne*. Les habitants de Cazvin & du Dgebal expofés continuellement aux ravages des Ifmaëliens, s'adrefferent à Mangou khan qui regnoit en Tartarie. Ce grand Khan chargea fon frere Houlagou de les détruire, & lui donna permiffion de pouffer fes conquêtes jufques dans l'Empire des Khalifs. Mais Batou khan, qui avoit des liaifons avec les Ifmaëliens, ordonna à Houlagou de ne pas aller plus loin. Houlagou fut obligé de refter fur les
1255. bords du Gihon jufqu'à la mort de Batou, qui regnoit dans le Captchaq. Alors il paffa le Gihon, & fit marcher fes troupes vers les châteaux des Ifmaëliens, qui étoient amis de Béreké khan, fucceffeur de Batou khan. Houlagou pouffa fi vivement le fiége de ces châteaux qu'il s'en rendit bientôt maître, & il les fit auffitôt rafer. Rokneddin, Chef des Ifmaëliens, ne fe trouvant plus en état de faire aucune réfiftance, fit fçavoir à Houlagou qu'il fe foumettoit à lui. Le Prince Mogol l'obligea de venir fe rendre en per-
1257. fonne, & l'envoya à Caracorum, où Mangou khan le fit égorger avec toute fa famille. Il ordonna que tout ce qui reftoit de cette fecte fût traité de la même maniere. Ainfi fut éteinte la Dynaftie des Ifmaëliens, qui avoit fubfifté pendant 171 ans auprès de Cazvin. Ceux qui demeuroient en Syrie ne furent détruits qu'en 1272 par Bibars, Sulthan d'Egypte, qui leur enleva le refte de leurs châteaux. Il eft fait mention de ces Affaffins dans l'hiftoire des Croifades.

LES AGLABITES.

Cette Dynastie Arabe est la premiere qui se soit établie en Afrique depuis que les Khalifs avoient fait la conquête de ce pays, dont ils avoient abandonné l'administration à un Gouverneur qui leur étoit soumis. Après l'extinction de la Maison d'Ommie en Syrie, & son établissement en Espagne, les Gouverneurs d'Afrique étoient presque Souverains. Ils n'obéissoient aux ordres des Khalifs qu'autant qu'ils étoient favorables à leurs desseins. Ibrahim fils d'Aglab, fondateur des Aglabites, obtint du Khalif Haroun le gouvernement de ce pays; mais à peine en fut-il en possession qu'il secoua entierement le joug, & se rendit maître absolu dans la ville de Cairouan. Il commença à regner l'an 800 de J. C. Les Princes de cette Dynastie eurent de fréquentes guerres avec les Empereurs de Constantinople, au sujet de la Sicile dont ils se rendirent maîtres. Ce sont les Sarrasins dont il est fait mention dans l'histoire de l'Empire d'Orient de ces temps-là. Les Phatimites enleverent dans la suite cette isle aux Aglabites, & les Francs ou les Croisés s'en emparerent à leur tour. Divers troubles occasionnés par les entreprises d'un ambitieux nommé Abdallah, fut cause de la ruine des Aglabites. Cet Aventurier se rendit maître d'une grande partie des Provinces qui obéissoient aux Aglabites, & força même le Sulthan Ziadet Allah d'abandonner ses Etats. Son successeur Ibrahim ne fut pas plus heureux, & la Dynastie des Aglabites fut entierement éteinte. Les Phatimites leur succederent.

800.

908.

LES PHATIMITES.

Les Phatimites formerent une Dynastie considerable, qui commença à regner dans l'Afrique l'an 908. Elle eut pour fondateur Mahadi Obéïd Allah de la Tribu Arabe de Ketama, qui demeuroit en Mauritanie dans les montagnes qui sont aux environs de Fez. Ce Prince descendoit d'Aly, suivant la plûpart des Auteurs; mais quelques-uns prétendent que c'étoit un Mage qui avoit quitté l'Orient pour passer en Afrique où il étoit inconnu. Il avoit commencé à paroître dès l'an 882. Il fit le pélerinage de la Mecque, & plusieurs personnes s'attacherent à lui par vénération. L'an 893 il entra dans Cairouan, & fut assez puissant pour résister aux Aglabites. Après la retraite de Ziadet Allah, il vint à bout d'abattre la puissance d'Abdallah, qui avoit ébranlé celle des Aglabites, & se mit en possession de toutes les Provinces qu'ils avoient occupées. Ce fut alors que Mahadi Obéïd Allah prit les titres d'Imâm & de Khalif, titres que ses successeurs ont conservés. Il bâtit la ville de Mahadie dont il fit la capitale de ses Etats, & soumit une grande partie de l'Afrique. Les Phatimites réduisirent dans la suite l'Egypte sous leur pouvoir, & bâtirent la ville du Caire, qui devint alors la capitale de leur Empire. Ils firent de grandes conquêtes dans la Syrie, & furent toujours ennemis des Khalifs Abbassides qui regnoient à Bagdad. Dans les guerres des Croisades les Francs eurent souvent des démêlés avec eux, & leur enleverent ce qu'ils possédoient en Syrie.

908.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Sur la fin de cette Dynaftie toute l'autorité étoit entre les mains des Vizirs qui prenoient le titre de Sulthans, & le Prince donnoit cette charge à celui qui avoit affez de force pour s'en emparer. Schaour, un de ces Vizirs, ayant été ainfi chaffé de fa place par fon rival, eut recours à Noureddin, fils de Zenghi, qui regnoit en Syrie. Noureddin lui fournit des troupes, & le mit par ce moyen en état de reprendre fon ancienne dignité. L'entrée des Francs ou Croifés en Egypte obligea Adhed, dernier Khalif Phatimite, de demander du fecours à Noureddin. Ce Prince y envoya une armée fous la conduite de Schirakhouh, oncle du fameux Saladin. Schirakhouh devint Grand Vizir du Khalif, & fon neveu lui fucceda dans cette dignité. L'an 1171 Noureddin fit reconnoître en Egypte l'autorité des Khalifs Abbaffides, & dépofa Adhed qui mourut peu de temps après. La Dynaftie des Phatimites fut alors entierement éteinte après avoir regné 272 ans, & Saladin devint le maître de l'Egypte.

LES AYOUBITES.

1171. Afadeddin Schirkouh, & fon frere Nodgemeddin Ayoub, fils de Schady, fils de Mérouan, étoient originaires de la ville de Douin, & de la Tribu des Ravadiens, une des plus illuftres de la Nation des Kurdes (1). Ces deux freres fe rendirent dans l'Eraque, & entrerent au fervice de l'Intendant de cette Province. Nodgemeddin ayant donné des preuves de fa fageffe & de fon efprit, fut fait Gouverneur de la ville de Tekrit. Les deux freres abandonnerent dans la fuite cette ville, & fe retirerent à la Cour d'Emadeddin Zenghy Atabek de la branche de Mouffoul, & obtinrent les premieres places dans l'armée de ce Prince. Après fa mort, Schirkouh s'attacha particulierement à Noureddin fon fils qui regnoit à Alep, & devint un des plus puiffants Emirs de ce Sulthan. On vient de voir dans l'article précédent que Noureddin l'envoya plufieurs fois en Egypte, & qu'il y fut enfin revêtu de la charge de Grand Vizir par Adhed dernier Khalif Phatimite. Saladin, ou plutôt Sélaheddin, fucceda à fon pere, & s'empara de toute l'Egypte après l'extinction de la Dynaftie des Phatimites.

Ce Prince eft très-célebre dans l'hiftoire des Croifades, & j'aurai occafion d'en parler plus d'une fois. Il laiffa à fa mort feize enfants mâles & une fille; fçavoir,

Afdhal Aly, Sulthan de Damas,	Aziz Othman, qui lui fucceda en Egypte,
Malek el Dhafer Khadar,	Aazz Yacoub,
Cothbeddin Moufa,	Malek el Dhaher Ghazi, Roi d'Alep;

(1) Les Kurdes font des peuples féroces qui demeuroient dans les montagnes voifines de l'Arménie & de la Médie. Leur pays porte le nom de *Kurdiftan*. Ils vivoient fous des tentes, & étoient naturellement portés au brigandage. Ils ont fouvent fait des courfes fur les terres de la dépendance des Khalifs; mais quoiqu'ils fe foient emparés de plufieurs villes, ils n'ont cependant jamais fait d'établiffements folides. Divifés en plufieurs bandes, ils avoient plufieurs Chefs. Quelques-uns ont quitté le pays, & ont paffé au fervice des Princes voifins, auprès defquels ils ont joui d'une grande autorité. C'eft ainfi que la famille de Saladin eft parvenue au thrône d'Egypte & de Syrie.

Malek Ezzaher Daoud,
Malek el Moezz Ishak.
Ces Princes ont eu souvent affaire aux Croisés.
Malek el Mouïad Masoud,
Malek el Aschraf Mohammed,
Malek el Mohsan Ahmed,
Malek el Ghaleb Malek Schah,
Aboubekr el Nasra.
On ignore les noms des trois autres.

La Dynastie que Saladin avoit fondée fut détruite par les Mamluks, qui se rendirent maîtres de l'Egypte l'an 1254. Après la mort de ce Prince ses enfants & même ses parents partagerent entr'eux son Empire; ce qui forma un nombre considerable de petits Etats. Les principaux étoient ceux d'Alep, de Damas, de Hama, d'Hemesse, de Khelat, de Miafatekin & de l'Yemen.

Telles sont les principales révolutions des peuples orientaux, dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de Constantinople, dans celle des Croisades & ailleurs. Le peu de connoissance que les Grecs & les Latins avoient de ces Nations les a jettés dans des erreurs continuelles, qui n'ont que trop égaré ceux qui ont écrit après eux. M. de Guignes a dissipé ces ténebres par l'excellent ouvrage qu'il vient de donner sur cette matiere, & en lisant l'histoire de ces temps, nous sçaurons toujours à quel peuple nous avons affaire.

CHAPITRE XIV.

Histoire des Croisades.

Mahomet avoit employé la voye des armes pour forcer les peuples à recevoir sa nouvelle doctrine, & devenu tout à la fois Législateur & Conquérant, il avoit inspiré à ses disciples le désir d'étendre leur domination avec le Mahométisme. Les Khalifs ses successeurs profiterent de l'enthousiasme des troupes pour reculer les bornes de l'Empire qu'il avoit fondé. Les Grecs déjà affoiblis par l'inondation des peuples Barbares, ne se trouverent pas en état de résister aux Mahométans, & ils perdirent bientôt plusieurs Provinces considerables. La Syrie tomba entre les mains des Musulmans, qui se trouverent maîtres de Jérusalem. Diverses révolutions ayant démembré l'Empire des véritables Khalifs, la Syrie, par succession de temps, passa sous la puissance des Phatimites qui s'étoient établis dans l'Egypte, & y avoient pris le titre de Khalifs, quoique cette dignité subsistât encore à Bagdad, où regnoient les Abbassides.

Ainsi la Palestine ou la Terre sainte étoit au pouvoir des Khalifs Phatimites, lorsque les Princes de l'Europe formerent le vaste projet de leur enlever ce pays. Malgré la fureur du Musulmanisme, il étoit resté en Judée un grand nombre de Chrétiens, & Jérusalem avoit même un Patriarche. Les Mahométans moyennant une certaine rétribution toleroient les pélerinages qu'on alloit faire au saint Sépulcre; mais la haine qu'ils avoient pour les Chrétiens, les portoient continuellement à les traiter avec dureté, & ces derniers se

Les Croisés.

voyoient tous les jours exposés à devenir les victimes du zele indiscret des Musulmans. Les Chrétiens avoient inutilement demandé du secours aux Empereurs de Constantinople; la foiblesse de cet Empire, & les troubles continuels dont il étoit agité, n'avoient pas permis aux Empereurs de faire le moindre effort pour les secourir. Ils avoient fait sçavoir à Rome la triste situation où ils étoient réduits, mais les circonstances n'avoient pas permis aux Papes de chercher des moyens de les tirer de la servitude sous laquelle ils gémissoient. Grégoire VII. fut le premier qui osa concevoir le projet d'une Croisade, & qui excita les Princes Chrétiens à prendre les armes pour la défense de leurs freres qui étoient en Palestine. Toutes les démarches de Grégoire VII. n'eurent pas de grands succès, & il paroît que la gloire de cette expédition, qui changea la face de l'Asie Occidentale, étoit réservée à Urbain II. Ce fut dans dans le Concile tenu à Clermont en 1095 que cette grande affaire fut décidée par un des actes mêmes du Concile. Voici ce qui y donna occasion.

Les Chrétiens de la Palestine commençoient à désesperer de recevoir aucun secours, lorsqu'un Gentilhomme de Picardie, connu sous le nom de Pierre l'Hermite (1), après avoir été successivement Ecclésiastique, Soldat, marié & Prêtre, entreprit de faire un voyage à la Terre sainte. C'étoit un homme qui pratiquoit de grandes austérités; il alloit nuds pieds, & n'étoit couvert que de mauvais habits. Lorsqu'il fut arrivé à Jérusalem, il fut touché de voir que le Temple étoit changé en Mosquée, & que le saint Sépulcre fût environné d'écuries. Il s'informa de la situation où se trouvoient les Chrétiens, & eut à ce sujet un long entretien avec Siméon Patriarche de Jérusalem. Le détail que le Prélat lui fit des maux que les Chrétiens souffroient depuis long-temps le pénetra si vivement, qu'il conçut dès-lors le dessein d'armer toute la Chrétienté contre les Mahométans. Il engagea le Patriarche à écrire au Pape, & se chargea de porter lui-même les lettres.

Urbain, à qui il les présenta, lui fit un accueil favorable, & lui permit de prêcher la Croisade par toute l'Europe. Pierre l'Hermite profita de cette permission, se rendit dans toutes les Cours, & eut le talent de persuader les Princes & leurs Sujets. Les choses étoient en cet état, lorsqu'on tint en Auvergne le Concile de Clermont. Le Pape, après avoir reglé les affaires ecclésiastiques, fit un long discours pour exciter les peuples à marcher au secours des Chrétiens de la Palestine. On applaudit au discours du Souverain Pontife, & la Croisade fut publiée. Adhemar, Evêque du Puy, fut déclaré Chef de cette entreprise, & il eut quelques jours après pour collegue Raimond, Comte de Toulouse, connu sous les noms de Comte de S. Gilles & de Provence. Tous ceux qui prirent parti pour cette guerre furent nommés Croisés, parce qu'ils portoient sur l'épaule une petite croix de drap rouge. Le Pape déclara que ceux qui auroient pris cette croix étant pénitents, seroient absous de leurs péchés, & dispensés de toutes les œuvres penales en considération des périls & des fatigues auxquelles ils alloient s'exposer. Il ordonna en même temps aux Croisés d'accomplir leurs vœux sous peine d'excommunication.

(1) Anne Comnene le nomme *Cucupetrus*, Cucupierre.

Les

Les principaux des Croisés étoient Hugues, surnommé le Grand, frere de Philippe I. Roi de France; Robert Duc de Normandie, frere du Roi d'Angleterre; Etienne, surnommé Henri, Comte de Blois, de Chartres & de Troyes; Raimond, Comte de Toulouse; Godefroi de Bouillon, Duc de Lorraine, avec ses freres Baudouin & Eustache, & Baudouin du Bourg leur cousin, fils du Comte de Retel. Il y avoit outre cela un nombre infini d'autres Seigneurs, de Prélats, de Prêtres, de Clercs, d'Abbés, de Moines & même des Reclus. L'enthousiasme étoit si grand qu'il entraînoit le petit peuple, jusqu'aux femmes & aux enfants. Ils accouroient en troupes pour accompagner les Seigneurs Croisés & les servir. Les Seigneurs vendoient ou engageoient leurs châteaux & leurs terres, même à vil prix. On quittoit ce qu'on avoit de plus cher, femmes, enfants, peres, meres; les voleurs & les scélérats, après avoir confessé leurs péchés, recevoient la Croix, & croyoient expier leurs fautes en allant attaquer les Mahométans. Plusieurs prirent parti dans cette guerre pour ne pas abandonner leurs amis; d'autres par honneur pour ne pas être regardés comme des lâches; d'autres pour éviter la poursuite de leurs créanciers. Plusieurs Moines quittoient leurs habits pour prendre les armes, & un grand nombre de femmes suivirent les Croisés en habits d'hommes. Ainsi dans ce moment où tout le monde étoit animé d'une sainte fureur contre les Mahométans, on vit les Evêques abandonner leurs Dioceses, les Prêtres leurs Eglises, les Moines leurs cellules, les femmes leurs maris, les laboureurs les campagnes, les artisans leurs métiers. Les Rois fournirent de l'argent, des vivres & des munitions; les Barons se dépouillerent de leurs héritages, & le Pape donna des Indulgences. *L'Indulgence*, dit M. de Fleury dans son Discours sur les Croisades, *tenoit lieu de solde aux Croisés*.

Les Croisés. Premiere Croisade. 1096.

Le premier Seigneur qui partit avec sa troupe fut Gautier, surnommé *Sans avoir*, & il fut bientôt suivi de Pierre l'Hermite qui, de simple Pélerin, étoit devenu Général d'armée. Ces premieres troupes commirent tant de désordres dans la Hongrie, que les peuples soulevés contre eux en firent un horrible carnage. Ceux qui purent se sauver & qui étoient en petit nombre, se rendirent aux environs de Constantinople, où on leur permit de camper. Une autre troupe d'environ deux cent mille hommes, sans Chef & sans discipline, massacra inhumainement les Juifs qu'elle trouvea à Mayence, à Cologne, à Worms, & dans plusieurs autres endroits.

Départ des Croisés.

Vers le printemps de l'année suivante le Pape Urbain excita de nouveau tous les Princes à prendre la Croix, & ses exhortations eurent tant d'effet, que Boëmond & le Comte Roger son oncle firent vœu d'aller en Palestine. Cependant Robert, Duc de Normandie, & Etienne, Comte de Blois, s'embarquerent le 5 d'Avril, qui étoit le jour de Pâques. Alexis Comnene I. qui regnoit alors à Constantinople, ne vit pas sans inquiétude une multitude innombrable de gens indisciplinés se rendre dans ses Etats. Il prit le parti d'agir par la voye de la douceur, & fit plusieurs traités avec les Croisés, mais ils furent sans effet. Les Croisés, qu'on ne pouvoit retenir, traiterent l'Empire d'Orient comme un pays ennemi, & l'Empereur s'en vengea en refusant de tenir les engagements qu'il avoit contractés. Il y a lieu de penser qu'on l'accuse avec raison d'avoir instruit les Mahométans de toutes les démarches des Croisés. Il étoit de sa politique & de son intérêt d'éloigner

1097.

LES CROISÉS.

des armées si formidables, & qui se croyoient tout permis, & de dégoûter les Princes Chrétiens d'une entreprise qui pouvoit devenir funeste à l'Empire de Constantinople. Ce qu'il avoit craint arriva en effet dans la suite, lorsque les Croisés s'emparerent du thrône Impérial, comme on l'a vû dans l'histoire de Constantinople. Alexis se hâta de fournir aux Croisés les moyens de passer la mer & d'entrer dans l'Asie Mineure, où ils se rassemblerent tous.

Il y avoit déjà eu diverses actions entre les premieres troupes de ces Croisés qui n'avoient aucun Chef remarquable, & les Turcs Seljoucides d'Iconium commandés par leur Souverain Kilidge Arslan Daoud, fils de Soliman, fondateur de cette Dynastie. Les Croisés composés de toutes sortes de Nations, après avoir demeuré pendant deux mois aux environs d'Hélénopolis, se partagerent en plusieurs bandes. Les Allemans (1) & les Lombards sous la conduite d'un nommé Rainaud, se transporterent au-delà de Nicée, & firent un ravage horrible dans tout le pays. Anne Comnene les accuse d'avoir mis en pieces des enfants à la mammelle pour les faire cuire. Les Turcs sortirent de Nicée pour s'opposer à leurs progrès, mais ils furent repoussés. Cette troupe d'Allemans retourna alors à Hélénopolis, d'où elle fut obligée de décamper. Les Croisés allerent assiéger le château de Xérigord ou d'Exerogorgo, & s'en rendirent facilement maîtres. Ils étoient résolus d'y attendre le reste de l'armée Chrétienne, & pendant ce temps ils s'occuperent à faire des courses dans le pays. Kilidge Arslan ne put long-temps souffrir ces hostilités, & ayant rassemblé quelques troupes, il surprit les Allemans, les battit, & les resserra si fort dans le château où ils s'étoient retirés, qu'ils furent bientôt réduits à la derniere extrémité. Comme ils manquoient d'eau, & qu'ils étoient tourmentés de la soif, ils furent obligés de boire le sang des chevaux & des ânes. Rainaud, pour se délivrer de tant de maux, se rendit aux Turcs & embrassa le Mahométisme. Toute sa troupe tomba au pouvoir du Sulthan, & une partie fut faite prisonniere, & l'autre fut passée au fil de l'épée.

Pierre l'Hermite étoit encore à Constantinople, & Gautier *Sans avoir* commandoit ces Croisés qui avoient passé dans l'Asie Mineure. Il avoit empêché sa troupe de songer à venger les Allemans; mais il fut obligé de prendre les armes, lorsqu'il apprit que les Turcs avoient enlevé plusieurs pélerins. Kilidge Arslan marcha à la rencontre des Chrétiens, & les tailla en pieces. Gautier *Sans avoir* périt dans ce combat. L'ennemi poursuivant sa victoire, pilla le camp des Croisés qui étoit à Hélénopolis, & égorgea tous ceux qu'on y trouva. On n'épargna que les enfants, les jeunes filles & les Religieuses, qui furent enfermées dans les Sérails.

Il ne restoit plus que trois mille hommes de tant de Chrétiens que Pierre l'Hermite avoit rassemblés en Europe, & ils s'étoient retirés dans une vieille Forteresse à demi-ruinée, où les Turcs ne tarderent pas à les assiéger. Pierre l'Hermite informé de leur situation, eut recours à l'Empereur Alexis, qui lui fournit quelques troupes sous la conduite de deux de ses Généraux. Les Turcs ne jugerent pas à propos d'attendre les Grecs, & ils rentrerent à Nicée avec le butin qu'ils avoient fait. Pierre, qui avoit suivi les Généraux de l'Empereur, ramena les débris de son armée à Constantinople.

(1) Anne Comnene les appelle Normans.

Kilidge Arslan fut à peine délivré de cette premiere armée de Chrétiens, qu'il eut bientôt à se défendre contre une autre qui étoit beaucoup plus formidable, tant par le nombre des troupes que par la valeur & l'expérience de ses Chefs. Cette armée composée de plus de quatre cent mille hommes, étoit conduite par Godefroi de Bouillon, Boëmond, Robert, Comte de Flandres, l'Evêque du Puy, le Comte de Toulouse, Robert, Comte de Normandie, Etienne, Comte de Chartres & de Blois. Tous ces Princes résolurent de commencer la guerre par le siége de Nicée, & en conséquence ils camperent devant cette ville au mois de Mai.

Siége de Nicée.

Cette ville, capitale de l'Empire des Turcs Seljoucides dans l'Asie Mineure, étoit située dans la Bithynie au milieu d'une plaine environnée de montagnes. Elle avoit du côté de l'Occident un lac qui baignoit ses murailles, & qui lui tenoit lieu de fortifications. Elle étoit d'ailleurs ceinte d'un mur avec un fossé rempli d'eau, & fortifié d'espace en espace de tours bien bâties & fort élevées. Kilidge Arslan, dont les Etats s'étendoient depuis l'Hellespont jusqu'à Tarse en Cilicie, y faisoit sa résidence ordinaire, & elle étoit peuplée d'habitants pleins de courage & bien résolus de se défendre.

L'armée des Princes Chrétiens dispersée sans ordre autour de la place, se contentoit de la tenir bloquée; mais elle ne pouvoit empêcher d'y entrer des vivres, parce que le lac laissoit aux habitants un chemin libre pour transporter tout ce qu'ils vouloient. Le Sulthan peu effrayé d'une si grande multitude d'ennemis, rassembla une armée d'environ cinquante mille hommes, & se disposa à faire lever le siége. Un courier qu'il avoit dépêché pour faire sçavoir ses intentions aux habitants de Nicée, fut pris & conduit aux Chefs de la Croisade qui, instruits des desseins de Kilidge Arslan, se tinrent sur leurs gardes. Cependant Alexis Comnene, qui vouloit enlever cette conquête aux Croisés, traitoit secrettement avec les principaux de la ville de Nicée, & la convention étoit prête à être signée, lorsque le Sulthan parut sur les montagnes à la tête de ses troupes.

L'action s'engagea bientôt, mais Kilidge Arslan fut obligé de se retirer après avoir perdu quatre mille hommes. Ce Prince, loin de se laisser abattre par ce revers, présenta le lendemain la bataille, & ses troupes tinrent ferme si long-temps, que le combat dura depuis la pointe du jour jusqu'au soir. Les Turcs abandonnerent alors le champ de bataille, & se sauverent à la faveur des ténebres. Cette grande victoire n'avoit point abattu le courage des assiégés, & les Chrétiens donnerent inutilement pendant sept semaines des assauts presque continuels. Toutes les machines de ces derniers étoient ou brisées, ou réduites en cendres par la poix, le goudron ou autres matieres combustibles que la garnison de Nicée jettoit à chaque instant. La ville recevoit d'ailleurs par le moyen du lac de nouvelles troupes & de nouveaux rafraichissements. On ne pouvoit donc esperer de prendre cette place sans vaisseaux. Les Croisés s'adresserent à l'Empereur Grec qui leur en fournit quelques-uns, & on fut obligé de les transporter par terre à force de machines.

Les Turcs, à la vûe de ces vaisseaux, commencerent à craindre de ne pouvoir se défendre encore long-temps. Ils ne ralentirent cependant pas leur

LES CROISÉS.

ardeur, & aussitôt qu'une partie des fortifications étoit détruite, elle étoit réparée sur le champ. Tant de résistance rebutoit cependant les Croisés, & ils délibererent même s'ils ne leveroient pas le siége. Ils étoient dans cette incertitude, lorsqu'un Lombard s'offrit de renverser une des principales tours que le Comte de Toulouse avoit toujours attaquée inutilement. Le projet du Lombard réussit, & la tour fut renversée. On se disposa alors à donner un assaut général; mais un Officier d'Alexis Comnene ayant trouvé moyen d'entrer dans la place, représenta aux habitants le danger qui les menaçoit, & leur persuada de se rendre à l'Empereur. On suivit son conseil, & le drapeau Impérial fut arboré. Alors les troupes Grecques, qui s'étoient jointes aux Croisés pour faire le siége de cette ville, en prirent possession au nom de leur maître, & les Croisés se virent frustrés de la récompense qu'ils attendoient de tant de peines & de fatigues. Les soldats qui s'attendoient au pillage, murmurerent beaucoup, mais les Chefs se consolerent facilement, lorsqu'ils eurent reçus des présents de la part de l'Empereur. Nicée fut prise le 20 de Juin 1097.

Après cette expédition les Croisés se partagerent en deux Corps; l'un commandé par Boëmond, le Comte de Normandie, Etienne Comte de Blois, Tancrede & Hugues Comte de S. Pol, alla camper dans les plaines de Dorylée sur le bord d'une riviere, dans un endroit appellé Gorgonie. L'autre sous la conduite de Godefroi de Bouillon, du Comte de Toulouse, de Hugues le Grand, frere de Philippe I. Roi de France, se posta à deux milles du premier Corps. Des vûes particulieres d'intérêt avoient occasionné cette division, & on s'appercevoit dès-lors que la plûpart des Princes de cette Croisade songeoient plutôt à former de nouveaux établissements qu'à venger la Religion.

Kilidge Arslan, à la tête de trois cent mille hommes, fondit tout d'un coup sur l'armée de Boëmond, & lui donna à peine le temps de ranger son armée en bataille. Les Chrétiens se défendirent avec beaucoup de valeur; mais accablés par le nombre, ils étoient près à succomber, lorsque Godefroi de Bouillon accourut à leur secours. Sa présence fit changer les choses de face, & les Turcs attaqués par des troupes fraîches, se virent enlever une victoire sur laquelle ils avoient lieu de compter. La déroute fut si grande qu'ils abandonnerent leur camp, dans lequel on trouva des richesses immenses, & une grande quantité de vivres. Depuis cette action le Sulthan n'osa plus paroître en campagne. Comme il sçavoit que les Croisés n'avoient pas dessein de rester dans son pays, & que le but de leur entreprise étoit la conquête de la Palestine, il prit le parti de ne plus s'opposer à leur passage. Il les laissa continuer leur route par la Bithynie & la Pisidie, où ils eurent plus à souffrir par leur imprudence, que si le Sulthan eût envoyé des troupes contre eux. Après avoir traversé un pays sec & stérile, où la chaleur de la saison leur avoit rendu la soif insupportable, ils se précipiterent sans précaution dans le premier fleuve qu'ils rencontrerent, & l'eau qu'ils burent sans moderation en fit périr un grand nombre.

Les Croisés, après avoir traversé la Pisidie, entrerent dans la Lycaonie, & s'approcherent d'Iconium, où ils espéroient trouver des vivres. Les Turcs instruits de leur marche, avoient abandonné cette ville, & s'étoient retirés

avec leurs femmes, leurs enfants, & toutes leurs richesses dans les montagnes voisines. Par ce moyen les Croisés eurent à souffrir une grande disette, & furent contraints de gagner promptement Héraclée & Marasch. Ce fut là que Tancrede avec sa troupe quitta le gros de l'armée, & après avoir battu quelques Partis Turcs, il s'approcha de Tarse en Cilicie dans le dessein de s'en rendre maître, mais Baudouin la lui enleva. Tancrede prit alors la route d'Adana, & ensuite de Mamistra, & fit un butin immense dans tout le pays. Il parcourut ainsi toute la Cilicie, battit les Turcs partout où il les rencontra, & s'empara d'Alexandrie.

Les Turcs & les Arméniens qui s'étoient retirés dans les montagnes lui envoyerent des présents, dans la crainte qu'il ne vînt les y attaquer. Les Chrétiens qui s'avançoient toujours vers l'Orient, quitterent enfin les Etats du Sulthan d'Iconium qu'ils avoient ravagés en les traversant d'une extrémité à l'autre, & entrerent dans la Syrie. Kilidge Arslan étoit à peine délivré de ces ennemis, lorsque quinze mille Danois commandés par Suénon, fils du Roi de Dannemarck, entrerent dans ses Etats. Le Sulthan marcha à leur rencontre, & les tailla tous en pieces.

Siége d'Antioche.

Cependant la grande armée des Chrétiens qui étoit réduite à plus de moitié, prenoit la route d'Antioche, qui appartenoit alors aux Seljoucides de Perse, mais qui étoit gouvernée par un Emir nommé Baghi-Sian. Les Croisés s'étant rendus maîtres d'Artésie, se disposerent à assiéger Antioche. Robert, Comte de Normandie, fut envoyé à la tête de quelques troupes pour ouvrir les passages, & s'emparer d'un pont qui étoit sur l'Oronte. Ce Prince n'avoit pas encore forcé les postes occupés par les ennemis que toute l'armée arriva. Les Turcs se retirerent alors, & les Chrétiens passerent facilement le Pont, & allerent camper à cinq ou six milles d'Antioche. Baghi-Sian envoya aussitôt demander du secours au Khalif de Bagdad & au Sulthan de Perse, fournit la ville de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége, & ruina les environs pour empêcher les Croisés de subsister. La garnison de la place étoit de six ou sept mille hommes de Cavalerie, & de quinze ou vingt mille hommes d'Infanterie. L'armée des Chrétiens étoit de trois cent mille hommes, mais ce nombre prodigieux n'étoit pas encore suffisant pour bloquer toute la ville, & de cinq portes qu'elle avoit, il en resta deux libres. Boëmond étoit chargé d'attaquer une des portes; Robert, Comte de Normandie, un autre Robert, Comte de Flandres, Etienne, Comte de Blois, & Hugues le Grand avec les Normans, les François & les Bretons s'étendoient depuis le camp de Boëmond jusqu'à la porte nommée *du Chien*; & depuis cette porte jusqu'à celle appellée *du Duc*, étoient Raimond, Comte de Toulouse, & l'Evêque du Puy avec les Gascons, les Provençaux & les Bourguignons; le Duc Godefroi avec son frere Eustache, le Comte de Baudouin, Rainard de Toul, Conon de Montaigu, accompagnés des Lorrains, des Frisons, des Suéves, des Saxons, des Franconiens & des Bavarois, s'étendoient depuis cette derniere jusqu'à celle du Pont.

Les assiégeants manquoient de vivres, & ils étoient obligés d'en aller chercher au-delà de la riviere qu'il falloit traverser à la nage. La garnison d'Antioche maîtresse du pont qui étoit dans la ville, tomboit alors sur les détachements qui alloient chercher des provisions, & les tailloit en pieces.

LES CROISÉS.

Les Princes Croisés, pour remédier à ces maux, firent construire un pont de bateaux, & entreprirent en même temps de rompre celui dont les assiégés se servoient pour faire des sorties sur les troupes du Comte de Toulouse. Il ne fut pas possible d'exécuter ce projet par la solidité de l'ouvrage; mais pour empêcher les sorties, on construisit une grosse tour qu'on remplit de soldats. Cette machine ne subsista pas long-temps, & les assiégés étant sortis par une autre porte, la réduisirent en cendres. Ils vinrent de même à bout de ruiner les balistes, avec lesquels les Croisés lançoient dans la ville de gros quartiers de rochers. Les Chrétiens imaginerent alors de fermer en dehors l'entrée de cette porte avec de grosses pierres qu'on plaça les unes sur les autres.

Cependant la famine se faisoit sentir dans le camp des Chrétiens, & les assiégés qui n'ignoroient pas leur situation, en étoient plus animés à se défendre. Il y avoit déjà trois mois que le siége duroit (1), & pendant ce temps les Croisés avoient eu à souffrir toutes sortes de maux. Les pluyes continuelles qui tomboient en abondance, avoient fait un marais du lieu où ils étoient campés; les tentes, les habits tomboient en pourriture, la faim & les maladies emportoient un grand nombre de soldats; plusieurs d'entr'eux qui redoutoient tant de calamités, avoient pris le parti de se retirer, & l'armée Chrétienne se trouva réduite à plus de moitié. Dans ces fâcheuses extrémités les Princes Chrétiens convinrent d'envoyer Boëmond & le Comte de Flandres, avec une partie des troupes pour aller chercher des vivres dans les pays voisins, tandis que le Comte de Toulouse & l'Evêque du Puy resteroient à la garde du camp. Le Comte de Normandie étoit absent, & Godefroi de Bouillon étoit malade. Il y eut alors plusieurs escarmouches entre les assiégés & les assiégeants, & les succès furent alternatifs.

Boëmond & le Comte de Flandres, qui avoient été souvent obligés de se battre contre les Turcs, arriverent enfin au camp avec des provisions considerables; mais elles furent bientôt consommées, & la famine commença à se faire sentir une seconde fois. Les assiégés étoient informés de tout par le grand nombre d'espions Turcs qui entroient dans le camp des Chrétiens. Boëmond pour les écarter & leur inspirer de la terreur, fit égorger quelques Turcs prisonniers, les fit rôtir, & publia qu'il les destinoit pour sa table. Les Turcs épouvantés, & croyant que les Chrétiens mangeoient des hommes, n'oserent plus entrer dans leur camp.

Mostaali Khalif Phatimite, ennemi des Turcs & des Khalifs Abassides de Bagdad, invita les Croisés par ses Ambassadeurs à continuer le siége d'Antioche, & leur promit même du secours. Il redoutoit la puissance des Turcs qui s'établissoient dans la Syrie, & il souhaitoit ardemment de les voir affoiblis par les Francs; mais il ne songeoit pas alors que le plus fort de l'orage devoit tomber dans la suite sur ses Etats. Cependant Baghi-Sian surpris de ce que la faim, le froid & les fatigues ne décourageoient point les Croisés, demanda du secours aux Princes voisins. Les villes d'Alep, de Césarée, d'Hama, d'Hemesse & d'Hiérapolis lui fournirent un

(1) Il avoit commencé le 21 d'Octobre.

Les Croisés.

Corps de vingt mille hommes, qui devoient profiter d'une sortie pour s'introduire dans la ville. Les Francs instruits de leur marche, dresserent une embuscade, & les mirent en fuite, après en avoir taillé en pieces la plus grande partie. Les Croisés enleverent aux ennemis dans cette occasion mille chevaux, dont ils avoient grand besoin, car la Cavalerie commençoit à être presque démontée. Les Chrétiens annoncerent cette défaite aux assiégés en lançant dans leur ville plus de deux cents têtes de ces Turcs qui avoient marché à leur secours.

Comme le siége n'avançoit pas, on prit la résolution de tout employer pour le pousser avec toute la vigueur possible. Pour resserrer d'avantage l'ennemi, on bâtit un Fort sur une colline des environs. Les assiégeants redoubloient leurs efforts pour se rendre maîtres d'une place dont le siége les occupoit depuis cinq mois, lorsqu'ils apprirent qu'il paroissoit plusieurs vaisseaux Génois à l'embouchure de l'Oronte. Ils envoyerent aussitôt quelques détachements pour aller au devant de ces nouvelles troupes; mais les Turcs les harcelerent si souvent qu'ils les mirent en désordre. Godefroi, Robert, Comte de Normandie, le Comte de Flandres, Hugues le Grand & d'autres Princes volerent à leur secours. Baghi-Sian fit alors prendre les armes à toute la garnison, & alla camper à la porte du pont pour recevoir les Turcs qui poursuivoient les Chrétiens. Le Duc de Lorraine qui s'étoit emparé d'une éminence faisoit un carnage horrible de tous ceux qui tomboient sous ses coups, & inspiroit tant de terreur aux ennemis qu'ils n'osoient plus l'attaquer. Baghi-Sian s'étant apperçu que les Turcs commençoient à plier, fit fermer les portes de la ville, pour leur faire connoître qu'ils n'avoient d'autre ressource que dans leur valeur. Ce moyen n'eut pas le succès qu'il en attendoit, & il vit ses troupes culbutées & égorgées sans pouvoir se sauver. Godefroi redoublant ses coups faisoit trembler les plus hardis, & ce fut dans cette occasion qu'il coupa un Cavalier par le milieu du corps. La partie inférieure resta sur le cheval, qui, se sauvant du côté des Turcs, y porta l'horreur & l'effroi. Baghi-Sian reconnut alors sa faute, & fit ouvrir les portes; mais plusieurs en se hâtant d'entrer dans la ville furent étouffés par la foule. Antioche étoit prise, si la nuit n'eût fait cesser le combat.

Après cette expédition, qui avoit coûté beaucoup de sang aux deux Partis, les Croisés firent élever une Forteresse à la tête du pont, & le Comte de Toulouse fut chargé de la garder avec cinq cents hommes. Les Turcs avoient cependant encore une sortie libre par la porte d'Occident, qui étoit entre la montagne & l'Oronte, & c'étoit par-là qu'ils faisoient entrer leurs convois; mais on éleva encore en cet endroit une Forteresse qui acheva d'enfermer tout-à-fait les assiégés. On commença alors à sentir la disette dans la ville, pendant que les Chrétiens recevoient par mer des provisions en abondance.

Les choses étoient dans cette situation, lorsqu'on apprit que le Sulthan de Perse envoyoit une armée formidable au secours d'Antioche. Cette nouvelle abattit le courage des Croisés, & Etienne, Comte de Chartres, profitant d'une maladie qu'il avoit, se retira en Cilicie avec quatre mille hommes qui étoient à ses ordres. Les Princes Croisés craignant que cet exemple ne fût suivi par d'autres, défendirent unanimement à qui que ce fût de

LES CROISE'S.

sortir du camp sans permission. Le Prince Boëmond qui désiroit ardemment de posséder Antioche, avoit entretenu dès le commencement du siége une liaison secrette avec un des Officiers de Baghi-Sian, nommé Phirouz, originaire d'Arménie. Ce traître offrit de lui remettre la tour où il commandoit; mais Boëmond differa d'accepter ses offres jusqu'à ce qu'il eût obtenu des Croisés qu'on lui laisseroit la ville. Tous les Princes y consentirent, à l'exception du Comte de Toulouse, qui vouloit garder cette place pour lui.

Pendant cette contestation on apprit que Kerboga Emir de Moussoul, & un des plus braves Capitaines de sa Nation, s'avançoit par ordre du Sulthan de Perse à la tête de plus de deux cent mille hommes. Cet Emir, avant que de s'approcher d'Antioche, assiégea Edesse qui appartenoit aux Francs; mais au bout de trois semaines Baudouin l'obligea de décamper. Kerboga pour couvrir sa honte, publia qu'il étoit pressé de secourir Antioche, & promit de prendre Edesse à son retour. Les Princes Croisés envoyoient fréquemment des espions pour s'informer de la marche de l'armée, & ils avoient soin de cacher à leurs troupes l'arrivée des ennemis, de peur que la désertion ne se mît parmi elles. On se trouvoit dans un extrême embarras; les uns vouloient qu'on levât le siége pour aller au devant des Turcs; les autres vouloient qu'on restât dans le camp. Boëmond se servit de cette circonstance pour profiter de la liaison qu'il entretenoit dans la place, & comme le moment pressoit, on accorda à ce Prince tout ce qu'il voulut, malgré les oppositions du Comte de Toulouse. Il fut donc résolu qu'à la neuvieme heure du jour les Croisés sortiroient à la tête de leurs troupes, sous prétexte d'aller au devant de Kerboga, & que vers la premiere veille, ils rentreroient en silence dans le camp.

Cependant les Turcs d'Antioche avoient quelques soupçons du complot qui se tramoit, & ils en accuserent les Chrétiens. Baghi-Sian fit de grandes perquisitions, & il interrogea même Phirouz qui traitoit avec Boëmond. Cet Officier répondit avec tant de hardiesse qu'on le crut innocent, & on lui fournit en conséquence le moyen d'exécuter son projet. Vers le milieu de la nuit Phirouz lâcha une échelle de corde, mais aucun soldat ne fut assez intrépide pour y monter. Boëmond, après leur avoir reproché leur lâcheté, monta seul, & s'entretint pendant quelque temps avec Phirouz. Les soldats ne pouvoient assez admirer le courage de Boëmond, & cependant personne ne songeoit à l'imiter. Il fut obligé d'employer toutes sortes de voyes pour réveiller leur ardeur, & alors ils escaladerent la muraille, égorgerent les sentinelles de plusieurs tours, & ouvrirent une des portes. La ville fut bientôt
1098. 3 de Juin. remplie de Croisés, auxquels se joignirent les Grecs, les Syriens & les Arméniens qui demeuroient dans cette place. Tous le Turcs qui s'y trouverent furent inhumainement massacrés, & on prétend qu'il en périt plus de dix mille. Baghi-Sian prit la fuite, mais comme il étoit dangereusement blessé, il tomba en foiblesse dans la campagne, & un Arménien qui le reconnut lui coupa la tête, & la porta aux Croisés. Le siége avoit duré neuf mois entiers.

Il restoit encore à prendre la citadelle, dans laquelle il y avoit trois mille hommes de garnison. Elle étoit située sur le sommet d'une montagne, & elle étoit d'ailleurs fournie de toutes sortes de provisions. Les Francs étoient occupés

occupés à l'assiéger, lorsqu'ils apprirent que Kerboga s'approchoit avec une puissante armée. Les Croisés se trouverent alors dans un grand embarras : ils étoient entre deux Corps d'ennemis, & commençoient à manquer de vivres. Pour empêcher les fréquentes sorties de la garnison de la citadelle, ils tirerent un large fossé qui fut défendu par quelques bastions. Les Turcs firent tout ce qu'ils purent pour s'opposer à ce travail, & il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Quelques Chefs des Croisés abandonnerent alors la ville, & on fut obligé de faire prêter serment aux autres qu'ils resteroient jusqu'à la fin de la guerre. L'armée de Kerboga resserroit cependant beaucoup les Croisés qui étoient dans la ville, & ces derniers ressentoient si cruellement les horreurs de la famine, qu'ils étoient réduits à manger ce qu'il y avoit de plus vil & de plus sale. La plûpart des soldats désertoient, d'autres exposoient leur vie pour trouver des vivres, & tomboient souvent entre les mains des ennemis. Pierre l'Hermite ne pouvant supporter la faim, fut un des premiers à prendre la fuite; mais on courut après lui, on l'arrêta, & on l'obligea de partager au moins les maux dont on l'accusoit d'être la cause.

L'armée Chrétienne étoit dans cette triste situation, lorsqu'elle apprit que l'Empereur Alexis n'étoit pas éloigné d'Antioche. Elle se flatta alors qu'elle seroit bientôt délivrée; mais elle ne tarda pas à connoître que ses espérances étoient mal fondées. Alexis, qui redoutoit la puissance des Croisés, ne songeoit nullement à les secourir, & d'ailleurs il ne vouloit pas se faire ennemi des Turcs, qui auroient pû se venger de lui après la retraite des Francs. Ainsi ayant resté quelque temps campé à Finiminis, il reprit la route de Nicée, ravageant tout le pays par où il passa. Kerboga, à qui l'armée Impériale avoit donné de l'inquiétude, ne la vit pas plutôt éloignée, qu'il redoubla ses efforts pour enlever Antioche aux Croisés. Ceux-ci n'ayant plus aucun espoir, commencerent à tomber dans le découragement, & les soldats mêmes refuserent d'obéir à leurs Chefs. Une pieuse fraude tira les Croisés de l'extrême embarras où ils étoient, & ranima leur courage entierement abattu. Pierre Barthelemi, Prêtre de Marseille, publia que Jesus-Christ lui étoit apparu en songe, pour lui annoncer que le fer de la lance qui lui avoit percé le côté, étoit enterré dans une Eglise d'Antioche, & que si les Chrétiens trouvoient ce fer, ils seroient vainqueurs de leurs ennemis; mais qu'il falloit auparavant passer trois jours dans le jeûne & dans la priere. On ajouta foi aux discours de Barthelemi, & lorsque les trois jours de jeûne furent expirés, on se rendit dans l'Eglise indiquée, & on y trouva le fer qu'on y cherchoit. Il se fit un changement subit dans les esprits, & chaque soldat devenu héros demanda qu'on le conduisît à l'ennemi. Les Chefs croyant devoir agir avec prudence dans un moment si critique, envoyerent Pierre l'Hermite à Kerboga pour lui proposer un combat singulier, avec celui des Princes Chrétiens qu'il voudroit indiquer, ou de confier le sort des deux armées à une petite troupe choisie de part & d'autre. Le Général Turc rejetta ces propositions, & renvoya même Pierre l'Hermite avec hauteur. Les Croisés profiterent alors de l'ardeur de leurs troupes, & présenterent la bataille aux Turcs. Les Prêtres revêtus de leurs ornements parcouroient tous les rangs le crucifix à la main, & exhortoient

LES CROISADES.

les soldats à bien faire leur devoir. La victoire pensa plusieurs fois se déclarer pour les Turcs; mais la valeur de Tancrede rétablit le combat, & les ennemis furent entierement mis en fuite. Le camp de Kerboga fut pris, les Francs y trouverent des provisions en abondance, avec un immense butin. La citadelle se rendit alors, & Boëmond fut fait Prince d'Antioche.

Suites des conquêtes des Chrétiens.

Cette conquête ouvrit aux Francs toute la Syrie, & les mit en état de s'avancer vers Jérusalem. Decak, Sulthan de Damas, & Redhouan, Sulthan d'Alep, trop foibles pour leur résister, implorerent inutilement le secours du Khalif de Bagdad, qui n'avoit plus d'autorité dans la Syrie. Pendant que les Croisés se disposoient à partir d'Antioche, l'Emir d'une forteresse, nommé Ezaz, les engagea à le protéger contre Redhouan, qui le tenoit assiégé pour se venger des courses qu'il avoit faites sur ses terres. Trente mille Chrétiens sous la conduite de Godefroi de Bouillon & de quelques autres Princes, marcherent au secours de la place. Redhouan se retira à leur approche, & fit prisonnier un grand nombre de Croisés qu'il rencontra sur sa route. Le Duc de Lorraine le suivit de près, attaqua son arriere-garde, & lui enleva les prisonniers qu'il avoit faits. L'Emir d'Ezaz délivré de ses ennemis, rendit foi & hommage aux Croisés, qui devinrent en quelque sorte les maîtres de la forteresse. L'Emir reconnut bientôt la faute qu'il avoit faite d'appeller les Chrétiens à son secours, & il forma une conspiration contre eux, mais elle fut découverte.

Pendant que les Croisés se disposoient à se mettre en marche pour aller à Jérusalem, le Comte de Toulouse se rendit maître de Bira, ville forte, située dans le territoire d'Apamée, & éloignée de deux journées. Les Croisés s'emparerent ensuite de Mara El Nooman, à huit milles de Bira. Les Historiens Chrétiens reprochent aux Francs, lorsqu'ils furent entrés dans cette ville, d'avoir poussé la cruauté jusqu'à ouvrir les corps morts pour y trouver des pieces d'argent, & avoir mangé de la chair humaine. Les Historiens Arabes les accusent d'avoir manqué au traité qu'ils avoient fait avec les habitants, c'est-à-dire, de ne point entrer dans leur ville, & d'y mettre seulement garnison. Les villes de Césarée, de Hama, d'Hemesse, de Ramla, & plusieurs autres places de Syrie, effrayées de la puissance des Francs, ouvrirent leurs portes, & livrerent passage à l'armée Chrétienne. Celles qui oserent faire quelque résistance furent prises d'assaut, & traitées avec toute la rigueur possible. C'est ainsi que les Croisés traverserent les Etats des Princes de Syrie Seljoucides & Ortokides, ou Turcomans, entrerent dans ceux des Khalifs d'Egypte, & arriverent jusqu'à Jérusalem qui dépendoit de ces derniers. Cette fameuse ville étoit alors gouvernée par un Emir nommé Iftikhar Eddoulet, qui y avoit été mis par Mostaali, Khalif Phatimite d'Egypte.

Siége de Jérusalem.

Jérusalem est située en Syrie dans le pays qu'on nommoit anciennement la Cananée, dans la partie de la terre promise qui tomba en partage à la Tribu de Benjamin. Le territoire de cette ville & de ses dépendances fut nommé Palestine, mot corrompu de *Philistine*, parce qu'il étoit autrefois occupé par les Philistins. Le pays fut aussi appellé Judée. Jérusalem fut bâtie sur le penchant de deux montagnes, dont l'une, qui est vers l'Orient, s'appelle Sion, & l'autre vers l'Occident est nommée Moria; de sorte que la ville regardoit

le Levant & le Midi. Elle n'avoit fur ces éminences que le Temple de Salomon & la Tour de David, ou le Fort Antonia. L'Empereur Adrien avoit achevé de détruire cette ville pour punir les fréquentes rébellions des Juifs, & il l'avoit fait enfuite rebâtir fur le fommet de ces montagnes, & lui avoit donné une forme différente de celle qu'elle avoit auparavant. Il la fit beaucoup plus petite & très-irréguliere, quoiqu'elle fût encore de figure quarrée, mais plus longue que large. Le Temple de la Réfurrection, qui étoit hors de l'ancienne ville, fe trouva dans l'enceinte de la nouvelle, qui, par fa fituation élevée & penchante, demeura environnée de trois côtés de grandes & profondes vallées. Elle avoit à l'Orient celle de Jofaphat; au Midi & au Couchant celle d'Ennon, qui fervoit de borne aux terres de Juda & de Benjamin. Cette vallée s'étend vers le Couchant jufqu'à la Pifcine, nommée aujourd'hui *le Lac du Patriarche*. L'accès en eft cependant affez aifé du côté du Nord, & le chemin facile & uni.

Les Croisades.

Ce fut de ce côté-là que les Chrétiens camperent. Ils étendirent leurs quartiers vers l'Occident, c'eft-à-dire, depuis la porte de S. Etienne jufqu'à celle qui étoit fous la Tour de David. Des rochers efcarpés & les précipices des vallées les empêchoient de renfermer la ville du côté du Levant. Jérufalem défendue par une forte garnifon, étoit d'ailleurs munie de toutes fortes de provifions. Les affiégeants eurent encore beaucoup à fouffrir à ce fiége, & furtout de la foif; car les ennemis avoient comblé toutes les cîternes, où ils avoient coutume de raffembler les eaux des pluyes. Les Chrétiens, pour hâter la prife de cette place, conftruifirent deux tours qu'ils approcherent des murailles. La premiere fut placée à la porte de Sion, la feconde entre les portes d'Amoad & d'Asbath. Les Mufulmans brûlerent la premiere; mais les Chrétiens, par le moyen de la feconde, pénetrerent jufques fur les murailles, & s'emparerent de la ville. Godefroi y entra le premier avec fon frere Euftache, enfuite le Comte de Touloufe, qui étoit à une autre attaque, & enfin toute l'armée. On fit main baffe fur les ennemis qui étoient dans la ville fans diftinction d'âge ni de fexe; on chercha jufques dans les fouterrains ceux qui vouloient fe dérober à la mort, & en un inftant la ville fut inondée de fang; enfin le maffacre ne ceffa que lorfque les vainqueurs, fatigués du carnage, eurent horreur de leur inhumanité & de leur cruauté. Le fiége de Jérufalem n'avoit duré que quarante jours. On trouva dans les deux fuperbes Mofquées de Sakhra & d'Acfa foixante & dix chandeliers, dont vingt étoient d'or, & les cinquante autres d'argent, & un baffin d'argent d'un poids confiderable.

1099. 15 de Juillet.

Les Croifés, après ces exécutions cruelles & fanguinaires, quitterent leurs armes, & fe rendirent pieds nuds au faint Sépulcre, & autres lieux honorés par les myfteres de notre rédemption. Le Clergé & le peu de Chrétiens qui étoient dans la ville allerent au devant des Princes Croifés, avec les croix & les reliques, & les conduifirent dans l'Eglife du faint Sépulcre, chantant des Hymnes & des Cantiques fpirituels.

Huit jours après la conquête de Jérufalem les Princes Croifés s'affemblerent pour élire un Roi de Jérufalem, & les fuffrages fe réunirent en faveur de Godefroi de Bouillon, célebre par fa valeur, fa fincere piété & fes autres vertus. Auffitôt après l'élection, on le conduifit folemnellement dans l'Eglife

Godefroi de Bouillon, premier Roi de Jérufalem.

LES CROISADES.

du saint Sépulcre pour y être sacré. Il refusa de mettre sur sa tête la couronne d'or qu'on lui présenta, déclarant qu'il ne lui convenoit pas de porter un tel ornement dans un endroit où Jesus-Christ avoit été couronné d'épines. Dès les premiers jours de son regne il rétablit le service divin, fonda un Chapitre de Chanoines dans l'Eglise du saint Sépulcre, & un autre dans l'Eglise du Temple, leur assignant des revenus suffisants, & des logements convenables près de ces Eglises. Il fonda encore un Monastere dans la vallée de Josaphat en faveur de plusieurs Moines qu'il avoit tirés des Maisons les mieux reglées, & qui pendant tout le voyage célébroient pour lui le service divin aux heures du jour & de la nuit. Enfin au bout de cinq mois on nomma pour Patriarche l'Archevêque Daïmbert. Godefroi & Boëmond voulurent recevoir de lui, l'un, l'investiture du Royaume de Jérusalem, l'autre, celle de la Principauté d'Antioche.

Quelque temps après le Roi & le Patriarche eurent un differend ensemble. Le dernier prétendoit que le Roi avoit donné à Dieu la ville de Jérusalem & sa forteresse, avec la ville de Joppé & ses dépendances. Godefroi se laissa gagner, & pour terminer cette dispute, il ceda à l'Eglise du saint Sépulcre le quart de la ville de Joppé, & le jour de Pâques suivant il abandonna au Patriarche la ville de Jérusalem, avec la Tour de David & ses dépendances, à condition cependant que le Roi auroit la jouissance de Jérusalem & de Joppé, jusqu'à ce qu'il eût augmenté son Royaume d'une ou de deux autres villes; que s'il mouroit sans enfants, le tout appartiendroit au Patriarche.

Les grands succès des Croisés répandirent la consternation parmi les Musulmans, & les peuples allarmés ne sçavoient où aller chercher un asyle. La Syrie se trouvoit alors partagée en plusieurs Principautés. Les Khalifs d'Egypte en occupoient une partie; les Seljoucides possédoient les Royaumes de Damas & d'Alep; les Turcomans Ortokides étoient maîtres de la partie septentrionale, & de ce qui est voisin de l'Arménie; les Francs avoient fondé un nouveau Royaume à Jérusalem; Antioche, Edesse ou Roha, & dans la suite Tripoli formoient des Principautés particulieres qui relevoient des Rois de Jérusalem. Il s'établit encore dans le même temps un nouveau Royaume dans la partie de l'Arménie voisine de la Syrie, c'est-à-dire, dans le Khelath. Le fondateur de ce nouveau Royaume fut Sokman, qui avoit été esclave d'un Prince de la famille des Seljoucides établis dans l'Adherbidgiane. Enfin il y avoit encore dans le Royaume de Moussoul quelques Emirs Turcs très-puissants, & les Assassins commençoient à former un Etat dans la Syrie (1).

Les Croisés profitant de la terreur des peuples, étendirent leurs conquêtes, & Godefroi de Bouillon eut l'avantage de battre l'armée que le Khalif d'Egypte avoit envoyée pour reprendre Jérusalem. Cette bataille termina les grandes expéditions de la premiere Croisade, & les Seigneurs qui n'avoient point formé d'établissements en Asie, repasserent en Europe. Godefroi demeura seul avec Tancrede; mais leurs troupes rassemblées composoient à peine trois cents chevaux & deux mille hommes d'Infanterie. Les

(1) Hist. des Huns, T. III. L. 12.

villes qui leur étoient soumises étoient en très-petit nombre, & d'ailleurs elles étoient séparées par des places enuemies; de sorte qu'on ne pouvoit passer de l'une à l'autre sans un grand danger. Toute la campagne étoit occupée par les Turcs, qui ne faisoient aucun quartier aux Chrétiens qu'ils rencontroient. Les Francs n'étoient gueres plus en sûreté dans les villes qui étoient mal fermées & mal peuplées. On les y surprenoit pendant la nuit, & ils étoient exposés à perdre leurs biens, la liberté, & souvent la vie même. Godefroi, avec le peu de troupes qui lui restoient, travailla à étendre son Royaume. Il soumit toute la Galilée, dont il donna le gouvernement ou plutôt la souveraineté à Tancrede; il fortifia Joppé, & prit quelques autres places. Il mourut universellement regretté, après un regne d'un an moins cinq jours, & fut enterré dans une chapelle de l'Eglise de saint Sépulcre.

Baudouin, deuxieme Roi de Jérusalem.

Après la mort de Godefroi le thrône de Jérusalem fut occupé par Baudouin son frere, qui étoit Comte d'Edesse. Il se démit alors de ce Comté en faveur de Baudouin du Bourg son cousin, & donna à Hugues de Saint-Omer la ville de Tiberiade que Tancrede lui avoit cédée. Ce dernier, qui ne pouvoit oublier une injure qu'il avoit reçue de la part de Baudouin à Tarse, ville de Cilicie, ne put se résoudre à prêter serment de fidélité à ce Prince, & renonça pour cet effet au Comté de Caiffa & à la Principauté de Galilée, qui dépendoient du Royaume de Jérusalem. Ces pays lui avoient été donnés par Godefroi pour lui & pour ses descendants, en récompense des grands services qu'il lui avoit rendus. Tancrede ayant ainsi abandonné toutes ses possessions, se retira à Antioche, où il avoit été appellé par les habitants de cette ville, qui vouloient lui en donner le gouvernement, avec celui de toute la Province, jusqu'au retour de Boëmond, alors prisonnier chez les Turcs. 1100.

Dekak, Roi de Damas, instruit que Baudouin devoit se mettre en marche pour aller prendre possession de son nouveau Royaume, lui dressa une embuscade dans un passage dangereux & fort étroit, situé proche le fleuve du Chien, entre des montagnes & des rochers inaccessibles sur le bord de la mer. Baudouin, qui fut informé du dessein des Turcs, les attaqua dans le moment qu'ils ne s'y attendoient pas, & les mit en fuite; mais le passage étoit si difficile qu'il fut obligé de s'arrêter pendant la nuit. Les Turcs qui s'étoient sauvés parmi les rochers, profiterent de cette circonstance pour harceler l'armée Chrétienne, & ne cesserent de l'accabler de fleches. Aussitôt que le jour parut, Baudouin se mit en marche, & se retira d'un endroit où il avoit couru de si grands risques. Arrivé heureusement dans ses nouveaux États, il fut couronné à Bethléem le jour de Noël par le Patriarche Daïmbert.

Le Comte de Toulouse, ou de S. Gilles, assiégeoit cependant Tripoli, qui appartenoit alors aux Khalifs Phatimites, maîtres de l'Egypte & d'une partie de la Syrie. Le Roi de Damas & l'Emir d'Hemesse marcherent au secours de cette place, mais ils furent bientôt défaits, & Tripoli seroit tombée entre les mains du Comte de Toulouse, si le Gouverneur n'eût donné à ce Prince une grosse somme d'argent pour l'engager à se retirer. Il porta aussitôt ses armes d'un autre côté, & se rendit maître en peu de temps de la ville d'Antarados, où il fit massacrer tous les Mahométans. Après cette conquête il avoit dessein de s'emparer du château des Kurdes, & il étoit

déjà devant cette place, lorsqu'il apprit que Redhouan, Sulthan d'Alep, avoit fait assassiner Houssaïn Emir d'Hemesse, un des plus braves Capitaines de son siecle. Le Comte de Toulouse habile à profiter des fautes de l'ennemi, quitta le château des Kurdes, & alla mettre le siége devant Hemesse.

La haine implacable que les partisans des Khalifs de Bagdad portoient à ceux qui étoient attachés aux Khalifs Phatimites, fut cause des grands avantages que les Chrétiens remporterent sur ces derniers. Ptolémaïs & d'autres villes de la Syrie tomberent au pouvoir des Francs (1), qui ravagerent impunément tout le pays. Des progrès si rapides allarmerent plusieurs Princes Mahométans, & les réunirent pour quelque temps. Dgiokarmisch, Roi de Moussoul, & l'Emir Sokman rassemblerent une armée de soixante mille hommes, à dessein de faire le siége d'Edesse, dont Baudouin du Bourg étoit maître. Ce Prince effrayé de l'approche des ennemis, envoya demander du secours à Boëmond & à Tancrede, qui étoient alors à Antioche. Ils se mirent aussitôt en campagne à la tête d'une armée de dix mille hommes, & joignirent Baudouin dans les environs de Harran. Informés que les Turcs s'avançoient vers Roha ou Edesse, ils se rangerent en bataille dans la plaine de Racca. Sokman, avec trente mille hommes, fondit alors sur l'aîle droite des Chrétiens, mais il fut repoussé par Boëmond & Tancrede, qui la commandoient. Baudouin du Bourg & Joscelin de Courtenai, éloignés de Boëmond de plus d'un mille, n'eurent pas plutôt appris les nouvelles du combat qu'ils se mirent en marche pour aller au secours des Chrétiens. Surpris dans leur route par un Corps de dix mille Turcs qui étoient en embuscade, ils furent obligés de prendre la fuite. Le Prince d'Edesse fut fait prisonnier dans cette occasion.

Tancrede n'ayant pû le tirer des mains des Turcs, à cause de la nuit qui survint, se rendit à Edesse pour défendre cette place contre les entreprises des ennemis. En effet huit jours après Dgiokarmisch parut devant Edesse avec une armée plus considerable que la premiere, & sa présence jetta l'allarme dans la ville. Tancrede rassura les habitants, & informa Boëmond de la situation où il se trouvoit. Le Prince d'Antioche partit aussitôt pour le secourir; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa route l'empêcherent d'arriver promptement. Tancrede, qui commençoit à ne plus esperer de secours, prit le parti de tout hasarder pour sortir du danger où il étoit. Quoique de beaucoup inférieur à l'ennemi, il osa faire une sortie dont le succès surpassa ses espérances. Il surprit dès le matin les Turcs encore endormis, & en égorgea un grand nombre avant que le reste eût eu le temps de se reconnoître. Dgiokarmisch & Sokman saisis de terreur, prirent honteusement la fuite, abandonnerent leurs tentes & leurs bagages, & eurent le malheur d'être rencontrés par les troupes de Boëmond, qui acheverent de mettre leur armée en désordre. Tous ces évenements se passerent depuis l'an 1100 jusqu'à la fin de l'année 1103.

Cependant dès la premiere année du regne de Baudouin, il s'étoit formé en Europe une nouvelle armée de Croisés. Les grands succès de la premiere Croisade avoient inspiré à un grand nombre de personnes le désir de passer

(1) On sçait que ce nom fut encore donné aux Croisés.

en Palestine, & plus de deux cent mille hommes, tant Lombards que François & Allemans, s'étoient enrollés pour une nouvelle expédition. Les premiers avoient pour Chefs l'Evêque de Milan, Albert, Comte de Blandras, son frere Wido, Hugues de Mont-Béel, Othon, neveu d'Albert, & Vigebert, Comte de Parme. Ils arriverent à Nicomédie vers les fêtes de Pâques de l'an 1102. Conrad, Connétable de l'Empereur Henri III. les joignit avec les Allemans, & ils furent suivis d'Etienne, Comte de Blois, d'Etienne, Duc de Bourgogne, de Hugues le Grand, & de plusieurs autres Seigneurs François. L'Empereur Grec, Alexis Comnene, leur donna pour guides des Turcoples (1). Les Comtes Raimond & Etienne de Blois étoient d'avis qu'on suivît la route que Godefroi de Bouillon avoit prise; mais les Lombards, se fiant sur leur nombre, s'obstinerent à prendre le chemin des montagnes. Ils se flattoient d'avance de se rendre maîtres de Bagdad, & de pénetrer jusques dans le Khorassan. On se trouva dans la nécessité de les suivre, & après trois semaines de marche dans l'abondance & la débauche, on parvint aux montagnes. Les Croisés se rendirent alors maîtres d'une forteresse, où ils passerent au fil de l'épée deux cents Turcs; mais ils ne purent s'emparer de celle de Gargara. L'armée Chrétienne commença dès ce moment à être fort incommodée des Barbares, qui la harceloient sans cesse. Raimond & les troupes d'Alexis Comnene corrompus par les largesses de Kilidge Arslan, Sulthan d'Iconium, conduisirent les Chrétiens au travers de déserts affreux où ils manquerent d'eau, & les firent tomber dans les embuscades que l'ennemi avoit dressées sur la route. Cette trahison fit périr un grand nombre de Croisés. On plaça sept cents François à l'avant-garde, & autant de Lombards à l'arriere-garde. Ceux-ci ayant été défaits, le Duc de Bourgogne, avec cinq cents Cuirassiers, prit leur poste, & il le soutint avec tant de valeur, que les Turcs ne purent entamer sa troupe. Il fut relevé par les autres Chefs de l'armée, & ce fut de cette maniere qu'on marcha pendant quinze jours au milieu des déserts & des montagnes. La famine se faisoit cependant sentir, & personne n'osoit s'écarter pour aller chercher des vivres.

Les Chrétiens sortis de ces passages dangereux, commençoient à établir leur camp dans la plaine qui est aux pieds des montagnes de Paphlagonie, lorsqu'ils furent tout d'un coup attaqués par Kilidge Arslan, acccompagné de Danischmend, & de Redhouan, Roi d'Alep. Les Turcs pénetrerent d'abord dans le camp, où ils firent un grand carnage; mais la vigoureuse résistance des François & des Lombards les obligea bientôt de se retirer. Le lendemain de cette action trois mille Croisés sous la conduite de Conrad & de Bruno son neveu, s'avancerent vers Marasch, & s'emparerent d'un château dont ils égorgerent la garnison. Comme ils se retiroient avec leur butin au travers des montagnes où ils s'étoient engagés imprudemment, ils furent investis de toutes parts, & taillés en pieces par les Turcs.

Le reste de l'armée Chrétienne, après ce nouvel échec, reprit sa route, & les Lombards formerent l'avant-garde. Les Barbares s'avancerent vers

(1) Espece de Milice étrangere au service des Empereurs Grecs. On prétend que les soldats qui composoient ce Corps, étoient nés d'un Grec & d'une femme Turque.

LES CROISADES.

eux, & aussitôt qu'ils eurent fait tomber sur les Chrétiens une grêle de fleches, ils prirent la fuite pour revenir bientôt à la charge. Albert, Général des Lombards, ne put long-temps soutenir de pareilles attaques, & prit la fuite avec sa troupe. Conrad, Chef des Allemans, le remplaça, fit quelque résistance, & fut enfin obligé de se retirer. Le Duc de Bourgogne accourut à leur secours; mais après d'inutiles efforts, il suivit leur exemple. Etienne, Comte de Blois, s'avança enfin avec les François, combattit toute la journée, & fut contraint de se sauver dans le camp. Raimond, avec les Provençaux & les Turcoples de l'Empereur, se présenta à son tour devant l'ennemi; mais abandonné par cette Milice étrangere, il se réfugia avec dix personnes sur le haut d'une montagne, où il se défendit long-temps. Le Comte de Blois, à la tête de deux cents Cuirassiers, le délivra du péril où il étoit, & le ramena au camp. Cette journée coûta beaucoup de monde aux Chrétiens, qui d'ailleurs manquoient de vivres. Pendant la nuit le Comte de Raimond abandonna l'armée, & se retira dans un château qui appartenoit à l'Empereur Alexis Comnene. La consternation & le découragement étoient si grands parmi les Chrétiens, que les Soldats & les Officiers mêmes abandonnerent le camp où étoient leurs femmes, leurs enfants & tous leurs bagages. Les Turcs informés de cette retraite précipitée, pillerent le camp, massacrerent les femmes qu'ils y trouverent, & poursuivirent ensuite les Chrétiens qui se laisserent égorger sans se défendre. D'une armée si nombreuse il ne se sauva qu'un petit nombre qui se rendit à Constantinople. Ainsi l'Asie Mineure vit périr plus de Chrétiens occidentaux dans leur passage sur les terres des Turcs Seljoucides, qu'il n'en périt dans les guerres de Syrie.

Quelques jours après Kilidge Arslan, vainqueur de tant de Chrétiens, apprit que Guillaume, Comte de Nevers, qui étoit parti de France avec quinze mille hommes, sans compter les femmes, étoit arrivé à Civitot, & s'étoit emparé d'Ancyre, aujourd'hui Angora. Ces Croisés avoient ensuite passé le fleuve Halis, & s'étoient approchés d'une petite ville habitée par des Grecs, qui avoient été au devant d'eux avec les Evangiles & les Croix; mais toutes ces choses n'empêcherent pas le pillage de la place (1). Les Croisés avoient pris leur route par Amasie, lorsque Kilidge Arslan fut informé qu'ils manquoient de vivres. Il divisa alors son armée en trois Corps, & fondit sur les Francs, qui se battirent avec tant d'ardeur, que l'ennemi ne put remporter aucun avantage considerable. Après avoir inutilement tenté de surprendre Stancon, ils s'avancerent jusqu'à Héraclée, où ils furent tourmentés de la soif pendant trois jours, parce que les Turcs avoient bouché les puits & les citernes. Le Sulthan d'Iconium les voyant affoiblis par cette disette, les attaqua de nouveau; mais la valeur des François fit durer le combat depuis le matin jusqu'au soir. Ils furent tous tués ou faits prisonniers, à la réserve de sept cents qui se sauverent à Germanicopolis. Le Comte de Nevers gagna seul Antioche, où il fut reçu par Tancrede.

Huit jours après Kilidge Arslan remporta sur les Chrétiens une victoire des plus complettes. Guillaume, Comte de Poitou, & Welfon, Duc de Baviere, à la tête de près de cent soixante mille hommes, entrerent dans les

(1) Albert d'Aix.

les Etats de ce Sulthan, & se rendirent à Héraclée, après avoir détruit les villes de Phiniminis & de Salamia. Ils étoient fort incommodés de la soif, n'ayant point trouvé de puits sur leur route, & ils apperçurent une riviere avec grande joye. Kilidge Arslan parut tout d'un coup de l'autre côté avec ses troupes, & fit tirer une si grande quantité de fleches, que les Chrétiens n'osoient impunément approcher du bord pour puiser de l'eau. Le désordre se mit alors dans l'armée Chrétienne, & les soldats prirent la fuite dans les montagnes, où la plus grande partie fut égorgée. Le Comte de Poitou, avec son seul Ecuyer, se sauva à Antioche. Les Croisades.

Tancrede, chargé de la défense de cette ville & de celle d'Edesse, avoit fait un traité d'amitié avec Redouan, Roi d'Alep. Ce dernier le rompit bientôt sous différents prétextes, & parut tout d'un coup devant Antioche, à la tête d'une armée de trente mille hommes. Tancrede vola aussitôt au secours de cette place, battit Redouan, se rendit maître d'Artésie, & emmena un grand nombre de prisonniers, avec une grande quantité de chevaux. 1105.

Le Royaume de Damas étoit cependant agité de troubles occasionnés par la mort de Dekak, & par l'élévation de son fils qui n'avoit qu'un an. 1106.
Thoghteghin qui l'avoit placé sur le thrône, s'étoit réservé toute l'autorité. Ces divisions firent naître à Hugues de Tiberiade le désir de s'emparer de Damas. Il s'avança avec six cents hommes dans la plaine qui est aux environs de cette ville, & y enleva un grand butin qu'il conduisit à Césarée de Philippe. Thoghteghin n'ayant pas eu le temps de s'opposer à cette irruption, rassembla promptement ses troupes, & fit tant de diligence qu'il trouva moyen de lui couper la retraite. Hugues voulut s'ouvrir le passage les armes à la main, mais il fut tué sur le champ de bataille, & les Turcs emporterent tout le butin que les Francs avoient fait dans la plaine de Damas.

Les Barhéniens ou Assassins, ennemis aussi redoutables pour les Chrétiens que pour les Musulmans, commençoient alors à devenir puissants dans la Syrie. Abou-taher, un de leurs Chefs qui demeuroit à Apamée, fit assassiner Khalaf, que le Khalif d'Egypte avoit envoyé pour s'emparer de cette place, qu'il avoit en effet enlevée à Redouan par trahison. Les Chrétiens de cette ville irrités de la mort de Khalaf qui les favorisoit, résolurent d'en tirer vengeance. Abou-taher se sauva dans une tour, & envoya secrettement offrir à Redouan de lui remettre Apamée. Les Syriens & les Arméniens appréhendant de retomber sous la puissance du Roi d'Alep, inviterent Tancrede à se rendre dans leur ville. Pendant que ce Prince faisoit des préparatifs pour cette conquête, Abou-taher vint à bout de gagner les habitants de cette ville, & lorsque Tancrede se présenta devant les portes, il les trouva fermées. Tancrede, après avoir inutilement resté pendant trois semaines, se retira à Antioche. Après la fête de Pâques il recommença le siége de cette ville, & ne s'en put mettre en possession que par les secours qu'il reçut des deux fils de Khalaf. Tancrede, maître d'Apamée, en traita les habitants avec beaucoup de clémence, & emmena avec lui Abou-taher à Antioche. Les deux enfants de Khalaf qu'il avoit laissés dans Apamée, firent égorger tous ceux qui avoient appartenu au Chef des Barhéniens. Ce fut de cette maniere que la ville d'Apamée tomba au pouvoir des Francs.

Vers ce même temps Thoghteghin alla assiéger Tiberiade, où Gervaise

LES CROISADES.

avoit ſuccedé à Hugues. Baudouin, Roi de Jéruſalem, venoit de ſortir de Tiberiade, & ſe trouvoit alors en campagne à la tête de quelques troupes. Le Régent de Damas qui redoutoit la valeur de Baudouin, lui envoya demander la paix. Le Roi reçut les Députés avec beaucoup de douceur, & lorſqu'ils furent de retour à leur camp, ils parlerent ſi avantageuſement de l'armée des Francs, que les Turcs prirent le parti de ſe retirer avec précipitation. Baudouin, après les avoir inutilement pourſuivis pendant quelque temps, retourna à Jéruſalem. Auſſitôt que ce Prince fut rentré dans ſes Etats, les Turcs ſortirent une ſeconde fois de Damas, & firent des courſes ſur le territoire de Seïd, ou l'ancienne Sidon. Ils la bloquerent enſuite, & exigerent des habitants trente mille bezans d'or. On ne leur en offrit que neuf mille qu'ils accepterent promptement, dans la crainte que Baudouin ne vînt au ſecours de cette place.

Quelque temps avant Thoghteghin avoit envoyé quatre mille hommes pour ravager de nouveau le territoire de Tiberiade. Les Turcs réſolus d'attirer la garniſon de cette ville, ne firent paroître d'abord que trois cents chevaux, qui prirent la fuite auſſitôt qu'ils apperçurent Gervaiſe avec une partie de ſes troupes. Ce Seigneur animé à la pourſuite des ennemis qui fuyoient devant lui, ſe vit tout d'un coup enveloppé. Il ne rechappa de toute ſa troupe que deux ſoldats, & il eut le malheur de tomber vif entre les mains des Turcs, qui l'emmenerent à Damas, où il fut percé de fleches dans le milieu de la place publique, quoique le Roi de Jéruſalem eût offert une ſomme conſidérable pour le racheter. Guillaume, Comte de Sartanges, vengea en quelque ſorte les Francs, en enlevant à Toghteghin la forteresse d'Archas, que Godefroi de Bouillon n'avoit pû prendre autrefois. Guillaume fit enſuite une irruption ſur les terres des environs de Damas, & y cauſa beaucoup de dommage.

Les diviſions qui regnoient toujours parmi les Muſulmans étoient cauſe des grands avantages que les Francs remportoient en Syrie. Cette Province ſe trouvoit alors remplie de troupes étrangeres. Les Croiſés, comme on l'a vû, y avoient formé le Royaume de Jéruſalem aux dépens des Khalifs Phatimites, & des Princes qui regnoient dans les contrées voiſines ſous l'autorité des Seljoucides. Les Phatimites oppoſés aux Khalifs de Bagdad, avoient été abandonnés par tous les Mahométans, que la différence de ſentiments dans la Religion avoient rendus leurs ennemis. Cette haine fut cauſe que les Barbares orientaux ne ſe réunirent point pour chaſſer les Croiſés. Les autres petits Princes de la Syrie vaſſaux de Mohammed, Sulthan Seljoucide de Perſe, n'étoient pas aſſez puiſſants pour réſiſter aux armées innombrables des Chrétiens. Le Khalif de Bagdad n'avoit aucune autorité dans cette ville, & Mohammed, dont je viens de parler, uniquement occupé à détruire la puiſſance des Emirs, ſembloit avoir deſſein d'affoiblir le Parti des Muſulmans pour favoriſer les Croiſés. Il paroît probable que ſi les Seljoucides de Perſe, de Damas, d'Alep, d'Iconium, avoient réuni toutes leurs troupes, les Francs n'auroient jamais pû s'établir en Syrie.

Les ſuccès de ces derniers firent ouvrir les yeux aux Mahométans,
1107. & ſuiv. & Mohammed raſſembla enfin toutes les troupes de la Syrie. Les Turcs, qui regardoient cette guerre comme une guerre de Religion, ſe rendirent

avec ardeur aux ordres du Sulthan de Perse. Maudoud, devenu Roi de Mousſoul, fut déclaré Chef de cette grande expédition. Il fut ſuivi par l'Emir Ilghazi, Roi de Maredin; par l'Émir Sokman, Roi d'Arménie & de Khelath; par Tamirak, Roi de Sandgiar, & par pluſieurs autres Princes Turcs. L'armée compoſée de deux cent mille hommes entra dans la Méſopotamie, prit ſur ſa route pluſieurs châteaux qui appartenoient aux Chrétiens, ravagea tout le pays par où elle paſſa, & ſurtout les environs d'Edeſſe. Tancrede, chargé de la défenſe de cette place pendant la captivité de Baudouin du Bourg, raſſembla ſes troupes en diligence, & envoya demander du ſecours au Roi de Jéruſalem. Baudouin ne tarda pas à joindre ſes forces à celles de Tancrede, & ces deux Princes marcherent contre les Turcs occupés au ſiége de Tell-baſcher, qui appartenoit à Joſcelin. Les Turcs, qui craignoient l'évenement d'une bataille, éviterent d'en venir aux mains, & ne chercherent qu'à fatiguer leurs ennemis. Les Francs n'ayant pû les forcer au combat, jetterent du ſecours dans toutes les places voiſines, & principalement dans Edeſſe. Ils ſe rapprocherent enſuite de l'Euphrate; mais pendant qu'ils paſſoient ce fleuve, & qu'une partie étoit déjà ſur l'autre bord, ils furent ſurpris par les Turcs qui leur enleverent pluſieurs priſonniers.

Les Croisades.

1111.

Maudoud ennuyé de la longueur du ſiége de Tell-baſcher qui avoit duré quarante-cinq jours, prit le parti d'abandonner ſon entrepriſe. Son armée ſe partagea alors en deux Corps. Cent mille hommes reprirent le chemin de l'Orient, pendant que les autres allerent à Alep, où regnoit Redouan. Ils prierent ce Prince de recevoir & de garder leurs femmes & leurs enfants, juſqu'à la fin de l'expédition qu'ils avoient entrepriſe contre les Chrétiens. Ils finirent par lui demander de nouvelles troupes; mais Redouan, qui avoit des engagements avec Tancrede, refuſa de les rompre, & ſe contenta de donner ſon fils en ôtage, pour preuve de la neutralité qu'il vouloit obſerver. Auſſitôt que les Turcs eurent ce jeune Prince entre les mains, ils menacerent de lui couper la tête, ſi ſon pere refuſoit de leur donner les ſecours qu'ils lui demandoient. Une menace ſi terrible ne fut pas capable d'engager le Prince Muſulman à manquer à ſa parole, & il conſentit à perdre plutôt ſon fils qu'à rompre les traités qu'il avoit faits avec Tancrede & les Chrétiens.

Maudoud, dont l'armée n'étoit plus ſi conſiderable, marcha vers Céſarée de Philippe, à une journée d'Antioche, & aſſiégea Mara El Nooman. Les Croiſés qui appréhendoient que les Turcs ne ſongeaſſent à faire le ſiége d'Antioche, raſſemblerent toutes leurs forces qui formerent une armée de vingt-ſix mille hommes, à la tête deſquels ſe trouverent le Roi de Jéruſalem, Tancrede, Joſcelin, Baudouin du Bourg, Payen de Saroudge, Hugues de Cantalar, Richard, Gouverneur de Maraſch ou Mareſie, Gui de Creſalr, Guillaume d'Albin, Guy, Prince de Tarſe & de Mamiſtra, outre un grand nombre de Seigneurs. Les Chrétiens réſolus d'attaquer les Turcs, s'avancerent vers Céſarée de Philippe; mais les ennemis refuſerent le combat, & après avoir harcelé les Francs pendant quelque temps, ils quitterent le pays d'Antioche. Cette expédition contre les Chrétiens manqua en partie par la privation des ſecours que Maudoud attendoit de Redouan & de

LES CROISADES.

Thoghteghin, Sulthan ou Régent du Royaume de Damas. Celui-ci effrayé par les nombreuses armées des Francs qui se succedoient les-unes aux autres, avoit fait secrettement un traité avec eux, dans la crainte qu'ils ne voulussent le dépouiller de ses Etats. Maudoud hors d'état de poursuivre son entreprise, licencia ses troupes & retourna à Moussoul.

Tancrede profita de la retraite des Turcs pour se rendre maître du château d'Athareb, situé proche d'Alep, & de quelques autres places, telles que Manbedge & Balis. Les Princes voisins allarmés des conquêtes de Tancrede, se hâterent de lui offrir de grosses sommes pour l'engager à s'éloigner de leurs Etats. Redouan lui donna trente mille pieces d'or, des chevaux & des habits; la ville de Tyr sept mille pieces d'or; celle de Schizour, où regnoient les Moncadites (1), quatre mille; & celle de Hama, soumise à un Kurde, nommé Aly, deux mille. Le traité que les Tyriens venoient de faire avec Tancrede ne les mettoit pas à l'abri des entreprises du Roi de Jérusalem. Les dommages qu'ils causoient par terre & par mer aux pélerins Chrétiens, devoient en effet leur faire craindre que Baudouin ne songeât à s'en venger. Ce Prince ne tarda pas à former le projet de s'emparer de leur ville, afin d'arrêter leur brigandage. Les Tyriens informés des desseins du Roi de Jérusalem, demanderent du secours à Thoghteghin, & la permission de transporter à Damas ce qu'ils avoient de plus précieux. Comme tous ces bagages devoient passer sur les terres d'un Franc nommé Rinfroy, ils lui proposerent la somme de deux mille bezans, afin qu'il les laissât passer en sûreté. Rinfroy reçut la somme; mais se croyant mal-à-propos autorisé à manquer de parole à des Musulmans, il fit avertir Baudouin de l'endroit par où les Tyriens devoient passer avec leurs effets. Le Roi de Jérusalem profita de cet avis, & mit en embuscade des troupes qui enleverent tout ce que les Tyriens transportoient à Damas.

Thoghteghin, qui appréhendoit que Baudouin ne se rendît maître de Tyr, y envoya quelques troupes pour en augmenter la garnison. Le Roi de Jérusalem se présenta peu de temps après devant la place, en ruina les environs, & en fit le siége. La vigoureuse résistance des habitants le rebuta, & il se retira pour aller attaquer une forteresse appellée Hanasch, qu'il prit d'assaut. Il retourna ensuite devant Tyr, fit construire des tours, & recommença les attaques. Ce Prince eut alors à soutenir en même temps les sorties des assiégés, & les fréquentes escarmouches des troupes de Thoghteghin, qui ne cessoient de le harceler. Baudouin, pour se garantir de ces derniers, fit creuser un large fossé autour de son camp. Thoghteghin, résolu de forcer le Roi de Jérusalem à abandonner le siége de Tyr, travailla à lui ôter les secours qu'il recevoit par mer du côté de Seïd. Il équipa une flotte, croisa dans les environs de Seïd, battit une troupe de Francs qu'il surprit, & coula à fond leurs vaisseaux. La nouvelle de cet avantage

(1) Les Moncadites étoient une Tribu d'Arabes. Ils s'établirent l'an 1080 à Schizour qu'ils enleverent aux Grecs. Cette petite Dynastie n'eut que quatre Princes, & fut éteinte en 1157. Il arriva cette année en Syrie un violent tremblement de terre. Les villes d'Hemesse, de Hama, de Schizour, de Kafartab, d'Apamée, de Mara, de Laodicée, de Tripoli & d'Antioche furent ruinées. La famille entiere des Moncadites fut ensevelie sous les ruines de Schizour.

ranima le courage des habitants de Tyr, qui firent de nouveaux efforts pour se défendre. Les Francs de leur côté pousserent les attaques le plus vivement qu'il leur fut possible; ils firent même construire deux autres tours plus considerables que les premieres; mais tous ces travaux devinrent inutiles, & ils furent enfin obligés de lever le siége. Vers ce même temps Basyle, 1112.
Roi de la petite Arménie, c'est-à-dire, du pays de Siz, mourut dans ses Etats. Tancrede, Prince d'Antioche, se mit en chemin pour s'emparer du pays; mais il fut attaqué en route d'une maladie qui le conduisit au tombeau, & Sirjal se rendit maître de Siz.

Toghteghin & Maudond, Roi de Moussoul, qui s'étoient reconciliés, réunirent leurs troupes pour faire quelqu'entreprise contre les Francs. Se 1113.
voyant à la tête de trente mille hommes, ils se flatterent de pouvoir s'emparer de Tiberiade & de Jérusalem. Baudouin instruit de ce projet par le Roi d'Arménie, demanda du secours à Roger, Prince d'Antioche, & au Comte de Tripoli. Cependant les Turcs se rendirent maîtres du Thabor, & assiégerent Tiberiade. Il y avoit déjà trois mois qu'ils étoient devant cette place, lorsque le Roi de Jérusalem, accompagné de Joscelin, Comte d'Edesse & de Tell-Bascher, alla camper au-delà du Jourdain, près de l'endroit où étoient les Turcs. Ceux-ci envoyerent aussitôt un détachement contre les Chrétiens, & placerent une partie de leurs troupes en embuscade. Baudouin fondit avec impétuosité sur les ennemis, qui prirent aussitôt la fuite pour attirer les Francs du côté où étoit l'embuscade. Le Roi de Jérusalem n'écoutant que son ardeur, poursuivit trop vivement les Turcs. Il se trouva bientôt enveloppé de tous côtés, & eut beaucoup de peine à se sauver, après avoir perdu l'étendard qu'il portoit.

Le lendemain de cette déroute, Roger & le Comte de Tripoli joignirent Baudouin avec leurs troupes. L'armée Chrétienne se trouvant alors forte de seize mille hommes, alla se poster sur le haut d'une montagne, dont les Turcs occupoient les vallées. On resta dans cette situation l'espace de vingt-six jours, pendant lesquels les Turcs firent divers détachements pour ravager le plat pays. On étoit alors dans le commencement de l'automne, temps où la plûpart des pélerins se rendoient à Jérusalem. Les Turcs craignant qu'ils n'amenassent avec eux quelques secours, se retirerent d'abord aux environs de Damas, & de-là passerent dans l'Asie Mineure pour soutenir le Sulthan d'Iconium, qui étoit en guerre avec les Grecs.

Plusieurs tremblements de terre arrivés dans les mois d'Octobre & de Novembre, ruinerent la plus grande partie des places dont les Francs étoient en 1114.
possession. Un grand nombre de villes de la Cilicie, de l'Isaurie & de la Célé-Syrie avoient été renversées. La ville de Marefie avoit le plus souffert, & il restoit à peine des traces de ses fauxbourgs. Tous les habitants de ces villes étoient dispersés dans la campagne, & un plus grand nombre étoit péri sous leurs ruines. Mohammed, Sulthan Seljoucide de Perse, voulant profiter des malheurs des Chrétiens, ordonna à tous les Princes de Syrie de joindre leurs troupes à Ac-Sancar El Bourski son Général, qu'il avoit fait Roi de Moussoul, à la place de Maudoud assassiné l'année précédente, & de marcher contre les Francs. L'arrivée de Bourski effraya autant les Turcs de la Syrie que les Francs. Ilghazi, Roi de Maredin, eut le premier affaire

LES CROISADES.

au Général de Mohammed, & le vainquit. Cette victoire lui faisant redouter la colere du Sulthan de Perse, beaucoup plus puissant que lui, il mit dans ses intérêts Thoghteghiu, & ces deux Princes se déterminerent à demander du secours aux Chrétiens. Ils firent en conséquence des propositions de paix à Baudouin, Roi de Jérusalem, & à Roger, Prince d'Antioche. Elles furent acceptées, & le traité fut signé entre les quatre Princes.

Mohammed irrité de l'avantage qu'Ilghazi avoit remporté sur Bourski; & de l'alliance qu'il avoit contracté avec les Francs, assembla une armée de quarante mille hommes qu'il envoya en Syrie sous la conduite de Bourski & du fameux Emadeddin Zenghi. Cette armée passa l'Euphrate à Racca, & entra dans le territoire d'Antioche, entreprit le siége d'Edesse, fit périr par le fer un grand nombre de Francs, ravagea les environs de Samosath, de Saroudge, que nos Historiens appellent Ragia, pilla plusieurs villes qui appartenoient aux Francs, & fit prisonnier Guillaume de Perce qui commandoit dans ce pays. La ville de Hama dépendante des Etats de Thoghteghiu, fut assiégée, prise d'assaut & livrée au pillage.

1115. Cependant le Roi de Jérusalem, Ponce de Tripoli, Roger, Baudouin, Comte d'Edesse, & Thoghteghin, rassemblerent leurs troupes, & allerent camper à trois lieues de Kafertab ou Cafarda. Les Turcs n'osant plus tenir la campagne se retirerent vers Hama, sous prétexte d'aller prendre leurs quartiers d'hyver. Le Roi de Jérusalem persuadé que les ennemis étoient retournés dans leur pays, reprit la route de ses Etats. Les Turcs reparurent aussitôt après sa retraite, & se mirent en possession de Kafertab qui appartenoit aux Francs. Roger, & Baudouin, Comte d'Edesse, à la tête de quinze mille hommes, attaquerent les Turcs partagés en trois Corps, placés le long du fleuve Farfar, entre Césarée (1), Straton & Apamée. Les Francs taillerent en pieces le premier Corps, le second fut culbuté dans le fleuve, & Thoghteghin détruisit le troisieme. La treve que les Chrétiens avoient faite avec le Roi de Damas étoit à peine expirée, que les hostilités recommencerent de part & d'autre. Les Francs allerent aussitôt assiéger Raphnia, ville de la dépendance du Royaume de Damas, & s'en rendirent maîtres. Thoghteghin la reprit bientôt après, & passa au fil de l'épée tous les Francs qu'il y trouva.

Mort de Baudouin I. Roi de Jérusalem.

1118. Le Roi de Jérusalem qui s'étoit acquis tant de gloire par ses conquêtes sur les Musulmans, fut attaqué vers ce même temps d'une dysenterie qui lui occasionna la mort. Ce Prince avoit regné dix-huit ans, & avoit beaucoup augmenté le Royaume de Jérusalem. Il ne laissa aucun enfant des trois femmes qu'il avoit eues. La derniere étoit Adélaïde, veuve de Roger, Comte de Sicile, qu'il avoit épousée après avoir répudié la fille de Tafroc, Prince d'Arménie. Il ne fut pas plus attaché à Adélaïde, & il renvoya cette Princesse en Sicile au bout de trois mois de mariage. Il prit pour prétexte de ce divorce des remords de conscience; mais en se séparant d'Adélaïde, il refusa de lui rendre les sommes considerables qu'il avoit reçues pour sa dot. Ces sommes lui avoient été d'un grand secours pour l'entretien de son armée, & avant son alliance avec cette Princesse, il se trouvoit dans un

(1) Différents Auteurs nomment cette place Sizera ou Sizeri.

grand embarras. Roger, fils d'Adélaïde, conçut un tel dépit de l'affront que Baudouin avoit fait à sa mere, qu'il refusa constamment d'envoyer des troupes en Palestine pour secourir les Chrétiens. Le corps de Baudouin fut inhumé dans une chapelle de l'Eglise du S. Sépulcre, à côté de celui de Godefroi de Bouillon son frere.

Les Croisades.

Baudouin II. troisième Roi de Jérusalem.

Le Comte Eustache, frere de Godefroi & de Baudouin, étoit alors en Europe, & son éloignement le priva de la couronne de Jérusalem. Les Barons & les Seigneurs du Royaume considerant que les circonstances exigeoient qu'on donnât promptement à Baudouin un successeur qui pût défendre l'Etat, firent monter sur le thrône Baudouin du Bourg, Comte d'Edesse. Ce Prince en acceptant la couronne, céda le Comté d'Edesse à Joscelin son parent.

Cependant le Khalif Phatimite menaçoit les Chrétiens, & avoit rassemblé des troupes qui étoient allées camper devant Ascalon. Thoghteghin à cette nouvelle passa le Jourdain, & se joignit à l'armée Egyptienne. On resta en présence pendant quelque temps; mais comme on redoutoit de part & d'autre l'évenement d'un combat, les deux Partis se séparerent sans en venir aux mains. D'un autre côté, Joscelin fut défait par une Tribu d'Arabes nommés Beni-Rabia, qu'il avoit attaquée.

1119.

La puissance des Turkomans Ortokides qui s'établissoient dans la Syrie, devint funeste aux Croisés. Ilghazi, Prince de cette Dynastie & Roi de Maredin, employa toutes sortes de moyens pour les affoiblir, & leur suscita autant d'ennemis qu'il lui fut possible. Accompagné de Thoghteghin & de Dobaïs, Emir de quelques Tribus d'Arabes, il entra dans la Principauté d'Antioche, & y commit de grandes hostilités. Roger, Prince d'Antioche, envoya aussitôt demander du secours à Joscelin, Comte d'Edesse, à Ponce, Comte de Tripoli, & à Baudouin II. Roi de Jérusalem; mais il se mit en campagne avant l'arrivée de ces Princes. Son armée qui ne consistoit qu'en trois mille sept cents hommes, alla camper dans un endroit nommé le Champ du sang. Ilghazi marcha vers Athareb, moins pour assiéger cette place que pour observer les desseins des Francs. Le Prince d'Antioche étoit occupé à ranger ses troupes, lorsque les Ortokides fondirent tout-à-coup sur lui. Un Corps de son armée ayant été enfoncé, le reste fut bientôt mis en désordre & taillé en pieces. Roger voulant arrêter l'impétuosité des ennemis, fut tué sur le champ de bataille. Ilghazi fit périr dans les tourments la plus grande partie de ceux qui avoient eu le malheur de tomber vifs entre ses mains.

Cependant le Roi de Jérusalem & le Comte de Tripoli s'avançoient avec leurs troupes pour secourir Antioche que les ennemis sembloient menacer. Le Roi de Maredin résolu de s'opposer à leur passage, envoya contre eux un détachement de dix mille hommes, qui se partagerent en trois Corps. Un des trois fut entierement défait, & ce petit avantage facilita aux Princes Francs les moyens d'arriver à Antioche. Ilghazi n'osant se flatter de pouvoir se rendre maître de cette ville, alla assiéger Athareb, dont les habitants se soumirent aussitôt qu'il parut, à condition qu'ils auroient la liberté de sortir de la place; ce qui leur fut accordé. Zaredna, ou Sardonias, ne fit pas plus de résistance, & fut traitée de même. Baudouin & le Comte 1120.

de Tripoli qui ignoroient la prise d'Athareb, s'étoient mis en marche pour la secourir; mais aussitôt qu'ils eurent appris que cette ville étoit tombée au pouvoir des Ortokides, ils allerent camper à la montagne de Danit, dans le territoire de Sarmin ou Samartan. Ilghazi, après avoir fortifié Zaredna, forma le projet de surprendre l'armée des Francs pendant la nuit; mais Baudouin, qui étoit toujours sur ses gardes, s'apperçut de l'arrivée des ennemis, & eut le temps de ranger son armée en bataille. Les Francs se battirent avec tant d'intrépidité, que les Ortokides ne pouvant plus soutenir leurs efforts, prirent la fuite & abandonnerent le champ de bataille, sur lequel ils laisserent quatre mille morts. Ilghazi se vengea de sa défaite sur des Chrétiens qui s'étoient écartés de l'armée, & qu'il fit prisonniers en se sauvant à Alep. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il ordonna qu'on leur fît souffrir toutes sortes de tourments en sa présence. Les uns reçurent plusieurs coups sous la plante des pieds, d'autres furent enterrés jusqu'à la moitié du corps, & tués à coups de fleches; on en jetta plusieurs dans les rues, après leur avoir coupé les membres; quelques-uns furent exposés tout nuds à mille insultes, battus & pressés de renoncer à leur Religion. Ilghazi coupa lui-même la tête à l'un d'eux, & se servit du crâne pour en faire une tasse à boire. Ce Prince, après avoir fait démolir la forteresse de Zaredna, qu'il ne croyoit pas sans doute pouvoir conserver, s'en retourna à Maredin.

1121. Les Francs se saisirent aussitôt de Zaredna, & s'y fortifierent; mais Ilghazi n'eut pas plutôt appris cette nouvelle qu'il se mit en campagne pour tâcher de reprendre cette place. Joscelin s'avança de son côté jusqu'à Sarmin, & invita le Roi de Jérusalem à venir le joindre. Ilghazi, informé de la marche du Roi de Jérusalem, retourna à Alep, où il mourut peu de temps après. Thoghteghin avoit profité des circonstances pour aller ravager les environs de Tiberiade. Baudouin vola au secours de cette place, &
1122. assiégea Gérasa, ville de la Décapole, peu éloignée du Jourdain & voisine du mont Galaad. Thoghteghin voulut la défendre, mais il fut battu, & la ville tomba au pouvoir du Roi de Jérusalem, qui fit raser la forteresse que le Roi de Damas avoit fait élever l'année précédente.

Pendant que Baudouin étoit occupé du côté de Tiberiade, Balak (1) entra tout d'un coup sur les terres des Francs, & enleva dans une embuscade Joscelin, Comte d'Edesse, & Galeran son parent qu'il fit enfermer dans le château de Khortobret (2). Le Roi de Jérusalem instruit de la détention du Comte d'Edesse, s'avança en diligence pour rétablir les affaires des Francs. Balak lui tendit un piége, vint à bout de le faire prisonnier, & l'envoya dans le même château où étoient Joscelin & son parent. Cinquante Arméniens touchés de la captivité de ces Princes, prirent la résolution hardie de les délivrer. Déguisés en Moines ou, selon d'autres, en Marchands, ils trouverent moyen d'être introduits dans le château, & égorgerent la garnison avec des poignards qu'ils avoient cachés sous leurs robes. Aussitôt que les Princes se virent en liberté, ils songerent à se fortifier dans ce même

(1) Il étoit petit-fils d'Ortok, Chef de la Dynastie des Turkomans Ortokides, & possédoit plusieurs villes en Syrie. Il étoit par conséquent neveu d'Ilghazi, fils d'Ortok.

(2) Guillaume de Tyr nomme cette forteresse Quartapiert; Sanut l'appelle Quartapetra.

endroit;

endroit; mais pendant qu'ils travailloient à se mettre en sûreté, la place fut tout d'un coup investie par un Corps d'Ortokides. Joscelin, qui étoit allé chercher du secours, fut le seul des Princes qui profita de la liberté que les Arméniens leur avoient procurée. Balak offrit à Baudouin de lui permettre de se retirer à Edesse, s'il vouloit rendre le château, & sur son refus, il poussa vivement le siége, reprit Khortobret, & fit de nouveau Baudouin prisonnier. Il lui accorda la vie, ainsi qu'à un de ses neveux & à Galeran; mais il ordonna de les charger de chaînes & de les conduire à Harran. Les Chrétiens qui s'étoient assemblés pour secourir le Roi de Jérusalem, ayant appris ce qui venoit de se passer, tournerent leurs pas du côté d'Alep, & y firent quelques ravages. Balak se rendit dans cette ville dans la crainte que Soliman son cousin germain, qui en étoit le maître, ne fût pas en état de la défendre.

LES CROISADES.

Siége & prise de Tyr.

1123.

Il étoit cependant arrivé d'Europe de nouveaux secours aux Chrétiens d'Orient, qui résolurent d'en profiter pour faire une importante entreprise en Syrie. Depuis long-temps la ville de Tyr causoit de grands dommages aux Francs, par les facilités qu'elle offroit aux Turcs & aux Egyptiens de faire des courses sur le territoire de Jérusalem. Il fut donc décidé qu'on entreprendroit le siége de cette ville. Tyr, que les Orientaux appellent Sour, ville célebre par son antiquité, son commerce, le grand nombre de ses habitants, & la fertilité de son terroir, étoit la capitale de la Phénicie proprement dite. Elle est située sur le bord de la mer dans une presqu'isle, environnée d'une mer orageuse qui la rend d'un accès difficile. Elle avoit sous sa dépendance les villes de Porphyria ou Haifa, de Ptolémaïs, de Césarée de Philippe, de Sarepta, de Sidon, de Biblos, de Botrium, de Tripoli, d'Artésie, d'Archas, d'Arados, d'Antarados & d'Héraclée. Depuis plusieurs années ce territoire avoit été envahi par les Francs, les Seljoucides de Syrie, & par quelques autres Princes voisins. Il appartenoit auparavant tout entier aux Egyptiens qui étoient encore maîtres de Tyr, à l'exception d'un tiers de cette ville qui avoit été cedé à Thoghteghin, tant pour l'empêcher de s'emparer du reste de la ville, que pour l'engager à fournir des secours contre les Francs.

Ceux-ci commandés par le Patriarche Gormond, qui tenoit la place de Baudouin prisonnier chez les Ortokides, commencerent le siége de Tyr, & environnerent cette place de toutes parts. Elle avoit du côté de la mer un double mur flanqué de grosses tours; mais ce mur étoit triple du côté de la terre, & les tours étoient si près les unes des autres qu'elles se touchoient. Deux grosses tours défendoient l'entrée du port qui étoit au Nord. Outre ses habitants, que le commerce dans toute la mer Méditerranée avoit considérablement enrichis, ceux de Césarée, de Ptolémaïs, de Sidon, de Biblos, de Tripoli, & de toutes les villes voisines, situées sur le bord de la mer, s'y étoient retirés, comme dans un lieu où ils n'avoient rien à craindre. Les Francs, après s'être rendus maîtres de l'entrée du port, mirent leurs vaisseaux à sec, & s'établirent dans un espace voisin. Ils éleverent ensuite leurs machines, & commencerent à battre les murailles. Les Tyriens de leur côté construisirent d'autres machines pour les opposer à celles des Francs, firent de vigoureuses sorties, & ruinerent les travaux des assiégeants. L'arrivée

Les Croisades. de Ponce, Comte de Tripoli, ranima le courage des Francs, que tant de difficultés commençoient à abattre; mais elle ralentit en même temps l'ardeur des Tyriens.

Cependant les troupes d'Ascalon voyant que le Royaume de Jérusalem étoit dégarni de soldats, s'avancerent vers cette ville, & massacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent dans la campagne. Les habitants de Jérusalem s'étant aussitôt rassemblés, parurent en armes sur les murailles; ce qui obligea les troupes d'Ascalon à se retirer sans rien entreprendre.

Le siége de Tyr continuoit toujours avec beaucoup de vivacité. Les Tyriens qui craignoient de succomber, informerent de leur situation le Khalif Phatimite d'Egypte & Thoghteghin. Ce dernier fit une diligence incroyable, & parut à Panéas à la tête d'une armée très-nombreuse. Il pressa en même temps le Khalif de lui envoyer encore des troupes avec des provisions. On répandit alors le bruit qu'il étoit sorti des ports d'Egypte une flotte considerable. Cette nouvelle allarma beaucoup les Francs, qui résolurent d'attaquer Thoghteghin avant qu'il eût reçu les secours qu'il attendoit. Ils se partagerent en trois Corps. Le Comte de Tripoli, & Guillaume de Buris, Connétable du Royaume de Jérusalem, furent chargés de marcher à l'ennemi. Le Doge de Venise qui étoit arrivé avec sa flotte, fut destiné à attaquer celle des Egyptiens, & le reste des troupes, avec une partie des Vénitiens, resta dans le camp pour continuer le siége. Thoghteghin n'ayant reçu aucun des renforts qu'il attendoit du Khalif, évita le combat, & se retira à Damas. Les Francs retournerent alors au siége, & presserent tellement les Tyriens qu'ils songerent enfin à se rendre. Le Roi de Damas se présenta une seconde fois aux environs de Panéas, ou Césarée de Philippe, d'où il envoya aux Chefs des Francs des Ambassadeurs pour traiter de la paix & de la reddition de la place. Il fut arrêté que les Mahométans, leurs femmes & leurs enfants auroient la liberté de sortir de la ville, & d'emporter leurs effets. Les Francs entrerent alors dans la ville, & en prirent possession dans le mois de Juillet. Les deux tiers furent abandonnés au

1124. Roi de Jérusalem, & le reste aux Vénitiens.

D'un autre côté, Balak qui étoit resté quelque temps dans Alep pour en imposer aux Francs, en sortit enfin, & alla faire le siége d'Hiérapolis ou Manbedge, qui appartenoit à un Emir nommé Hassan. Comme ce pays étoit voisin des Etats de Joscelin, ce Comte pensa qu'il n'étoit pas de sa politique de permettre à Balak de s'emparer d'Hiérapolis. Il rassembla promptement les troupes d'Antioche & d'Edesse, marcha au secours de Hassan, & livra bataille à Balak, qui la perdit avec la vie. Baudouin II. profita de la mort de Balak pour traiter de sa rançon avec Timourtasch, fils d'Ilghazi, devenu héritier de Balak. Baudouin obtint sa liberté, à condition qu'il payeroit une somme de cent mille *Michaelis*, sorte de monnoye alors en usage dans l'Orient. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il se trouva dans l'impossibilité de payer cette somme, pour laquelle il avoit donné des ôtages. Ses Barons lui conseillerent de faire le siége d'Alep, qui appartenoit à Timourtasch, Prince sans courage & plongé dans la mollesse. Baudouin se seroit emparé de cette place, si les habitants, qui n'avoient aucune espérance dans Timourtasch, n'eussent eu recours à Acsancar El Bourski,

Roi de Mouſſoul. Ce Prince ne tarda pas à marcher à leur ſecours, & ſa préſence obligea les Francs à ſe retirer. Bourski prit auſſitôt poſſeſſion d'Alep, & les Ortokides, en perdant cette place, eurent moins affaire avec les Francs. Les Croisades.

Les ſuccès de ces derniers avoient obligé Bourski à reprendre les armes, & il ſe trouva de nouveau à la tête de toutes les forces de l'Orient. Le Sulthan de Perſe lui avoit donné les villes de Mouſſoul, de Sandgiar, de Vaſeth, & la Méſopotamie. Chargé de tout entreprendre contre les Francs, il paſſa l'Euphrate, entra dans le territoire d'Antioche, & mit à feu & à ſang le pays (1) qui étoit dégarni de troupes. Les habitants d'Antioche allarmés de l'approche des Turcs, firent ſçavoir au Roi de Jéruſalem le ſujet de leurs craintes. Baudouin ſe diſpoſa auſſitôt à arrêter les efforts des ennemis. Avant qu'il eût pû ſe rendre dans le pays, Bourski & Thoghteghin avoient déjà obligé la forteresse de Kafertab à ſe rendre; mais ils avoient inutilement tenté d'emporter Sardan. Ils étoient occupés au ſiége d'Ezaz, & ils dreſſoient déjà leurs machines, lorſque le Roi de Jéruſalem, les Comtes de Tripoli & d'Edeſſe arriverent avec leurs troupes. Les Francs ſe mirent auſſitôt en bataille, & malgré leur petit nombre qui étoit de beaucoup inférieur à celui de l'ennemi, ils oſerent en venir aux mains, & remporterent une victoire complette. Bourski, honteux de ſa défaite, repaſſa l'Euphrate, & retourna à Mouſſoul.

Baudouin II. qui étoit allé à Jéruſalem pour y prendre quelque repos, fit des préparatifs pour exécuter le projet qu'il avoit formé de ſe rendre maître de Damas. Son expédition ne fut qu'une ſimple courſe dans laquelle les Chrétiens firent un grand butin. La nouvelle d'un puiſſant armement que faiſoient les Egyptiens, obligea les Princes Francs à ſe rendre dans leurs Etats pour veiller à leur défenſe. Ce faux bruit s'étant diſſipé, Baudouin rentra dans le Royaume de Damas. Après avoir raſſemblé toutes ſes troupes à Tiberiade, il pénetra juſqu'aux prairies de Saphar qui ſont dans le voiſinage de Damas. Thoghteghin marcha à la rencontre des Francs, & en vint aux mains avec eux. La victoire fut long-temps diſputée, mais Baudouin ayant fait un nouvel effort, obligea les ennemis à prendre la fuite. Pendant que le Roi de Jéruſalem les pourſuivoit, l'Infanterie Turkomane, qui faiſoit une partie de l'armée de Thoghteghin, entra dans le camp des Chrétiens, & le pilla. Les Francs ſurpris de cet évenement, ſe retirerent en déſordre. Ils s'emparerent cependant d'une petite forteresse qui n'étoit pas beaucoup éloignée de cet endroit. Guillaume de Tyr prétend que les Chrétiens remporterent une victoire complette ſur le Roi de Damas; Aboulfedha ſoutient au contraire que les Turkomans mirent en fuite l'armée de Baudouin. 1126.

Après cette expédition, Ponce, Comte de Tripoli, engagea le Roi de Jéruſalem à ſe joindre à lui pour faire le ſiége de Raphanée, ville ſituée dans la Province d'Apamée. Elle ne ſe défendit que dix-huit jours, au bout deſquels elle capitula. Bourski, irrité de la perte de cette ville qui lui appartenoit, s'en vengea par le ravage qu'il fit dans la Célé-Syrie. Il mit enſuite

(1) Il n'y avoit pas alors de Prince dans ce pays, & il étoit gouverné par le Roi de Jéruſalem.

LES CROISADES.

le siége devant Athareb ; mais il décampa aussitôt qu'il apprit que Baudouin marchoit au secours de cette place. Il retourna dans son ancien pays, où il fut tué par un Bathénien. L'année suivante Thoghteghin mourut à Damas.
1127. Ainsi les Chrétiens furent délivrés de deux dangereux ennemis.

1128. Baudouin, qui étoit toujours occupé du dessein de prendre Damas, où
1129. regnoit alors Tadge El Moulouk Bouri, fils aîné de Thoghteghin, invita tous les Princes Chrétiens d'Orient à prendre part à cette expédition. Foulques, Comte d'Anjou, Ponce, Comte de Tripoli, Boëmond le jeune, Prince d'Antioche, Joscelin le vieux, Comte d'Edesse, se rendirent avec leurs troupes dans les prés de Saphar aux environs de Damas. Ils avoient dans leurs intérêts un Bathénien nommé Abouloufa, très-puissant dans la ville, & qui leur avoit promis de leur livrer cette place pendant que les Mahométans seroient à la Mosquée, à condition qu'ils lui abandonneroient la ville de Tyr. La conspiration fut découverte, & le Sulthan Bouri fit massacrer tous les Bathéniens qui étoient dans Damas. Il y en eut environ six mille. Les Francs, qui s'étoient approchés de cette ville suivant les avis d'Abouloufa, fut très-surpris d'apprendre le massacre des Bathéniens. La rigueur du froid, l'imprudence de leurs vivandiers qui s'étoient répandus de tous côtés, acheverent de ruiner leur armée. Bouri sortit de Damas à la tête de ses troupes, & poursuivit les Francs qui eurent beaucoup de peine à se sauver. Les Bathéniens de Césarée de Philippe leur livrerent leurs châteaux, & les Francs se mirent encore en possession de la forteresse de Cad-
1130. mous.

Mort de Baudouin II.

Baudouin, après ces différentes expéditions, retourna à Jérusalem, où il mourut universellement regretté. Ce Prince étoit fils aîné de Hugues, Comte de Rhetel, & il avoit passé en Asie avec Godefroi de Bouillon. Lorsque
1131. Baudouin s'apperçut qu'il touchoit à sa derniere heure, il se fit porter dans la maison du Patriarche pour être plus proche du S. Sépulcre. Il manda Mélisende sa fille aînée, le Comte Foulques son gendre, leur fils qui étoit âgé de deux ans, & lorsqu'ils furent en sa présence, il leur donna le gouvernement du Royaume, & leur abandonna la souveraine autorité. Il prit ensuite un habit de Moine, & promit d'observer la regle du Monastere dont il choisissoit l'habit. Baudouin laissa de son mariage avec Morphie, fille de Gabriel, Prince de Méletine en Arménie, quatre filles, dont l'aînée nommée Mélisende, épousa Foulques, Comte d'Anjou, dont on vient de parler. Alix, qui fut mariée à Boëmond, Prince d'Antioche ; Hodierne, femme de Raimond, Comte de Tripoli, & Liesse ou Juvrée qui se fit Religieuse. Le corps de Baudouin fut inhumé auprès des Rois ses prédécesseurs.

Ordre des Templiers.

Ce fut sous le regne de ce Prince que l'Ordre des Templiers prit naissance. L'utilité que les pélerins retiroient des Chevaliers de l'Hôpital de Jérusalem, fit naître à quelques Gentilshommes François le dessein de se dévouer au même exercice, c'est-à-dire, d'escorter les Chrétiens qui alloient visiter les saints lieux, & d'assister les Princes dans les guerres qu'ils avoient à soutenir contre les Mahométans. Les principaux Gentilshommes qui exécuterent ce projet furent Hugues de Pagan, & Geofroi de Saint-Admar ou Saint-Omer, avec sept autres dont on ne trouve pas les noms. Ces pieux Chevaliers autorisés par le Patriarche auquel ils avoient communiqué leurs

desseins, ne s'attacherent d'abord qu'à assurer le chemin aux pélerins depuis le port de Jaffa jusqu'à Jérusalem. Baudouin, pour récompenser leur zele, leur permit quelque temps après d'habiter dans le palais qu'il avoit auprès du Temple; ce qui leur fit donner le nom de Templiers. Ils furent neuf ans sans que le nombre augmentât, ni qu'ils portassent sur leurs habits aucune marque de la profession qu'ils avoient embrassée. Plusieurs personnes se joignirent à eux, & formerent enfin une Communauté que le Pape Honorius II. & le Concile de Troyes approuverent. Ce fut alors qu'on leur ordonna de porter le manteau blanc, & de vivre suivant la regle que S. Bernard leur prescrivit par ordre du même Concile.

Les Croisades.

Voici les principaux articles de leur regle. Les Chevaliers du Temple entendront l'Office divin tout entier du jour & de la nuit; mais quand leur service militaire les empêchera d'y assister, ils réciteront treize fois l'Oraison Dominicale pour Matines, sept fois pour chacune des petites heures, & neuf fois pour Vêpres. Pour chacun de leurs Confreres morts, ils réciteront cent fois la même oraison pendant sept jours, & pendant quarante jours on donnera un pauvre la portion du Chevalier mort. Ils mangeront gras trois fois la semaine, le Dimanche, le Mardi & le Jeudi; les quatre autres jours ils feront maigre, & le Vendredi ils se nourriront comme en Carême, c'est-à-dire, qu'ils ne feront point usage d'œufs & de laitage. Chaque Chevalier pourra avoir trois chevaux & un Ecuyer. Ils ne chasseront ni à l'oiseau, ni autrement.

Huit ans après leur établissement, le Pape Eugene ajouta la croix rouge sur leur manteau blanc. La vertu & la piété de ces premiers Templiers firent que tous les Princes Chrétiens s'empresserent à les enrichir. Plusieurs personnes de distinction entrerent dans cet Ordre. L'Archevêque de Tyr dit que de son temps ils étoient déjà trois cents Chevaliers, sans compter un grand nombre de Freres servants. Dès l'an 1120 ils avoient partagé leur Communauté en trois Ordres. Les premiers étoient Chevaliers & destinés pour la guerre; les autres, qui avoient la qualité de Freres servants, étoient employés à recevoir les pélerins, à les soigner, & à leur rendre toutes sortes de services, ainsi qu'aux malades; les troisiemes, qui étoient Ecclésiastiques, desservoient leur Eglise, & administroient les Sacrements. Les Templiers furent le premier de tous les Ordres militaires, & c'est la premiere fois qu'on a essayé d'allier la vie monastique avec la profession des armes.

En vertu des dernieres volontés de Baudouin, & des droits de Foulques, Comte d'Anjou, ce Prince fut couronné Roi de Jérusalem après la mort de son beau-pere. Ce Prince ne témoigna pas moins de courage que ses prédécesseurs, & défendit avec ardeur la Principauté d'Antioche, dont les Turcs vouloient se rendre maîtres. Pour la conserver à Constance, fille de Boëmond, qui en étoit légitime héritiere, & renverser les projets de sa propre mere, qui vouloit l'en exclure, il maria cette jeune Princesse à Raimond, fils du Comte de Poitiers. Comme ce jeune Seigneur étoit alors à la Cour du Roi d'Angleterre, Foulques lui envoya Gérard Gébert, Chevalier de l'Hôpital, pour traiter de cette alliance. Le nouveau Roi de Jérusalem songea en même temps à protéger les villes que les Chrétiens possédoient au-delà d'Ascalon, & qui étoient continuellement exposées aux courses des garnisons

Foulques, Roi de Jérusalem.



Egyptiennes. Il fit pour cet effet rétablir l'ancienne ville de Betsabée, que
Les Croisades. nos Historiens nomment Gebellin, & qui est située à l'opposite d'Ascalon. Il en confia la garde aux Chevaliers de l'Hôpital, afin que par leur vigilance & leur valeur, ils arrêtassent les Mahométans qui s'avançoient quelquefois jusqu'aux portes de Jérusalem. Les Francs étoient alors maîtres de tous les pays qui s'étendent depuis Maredin & Sandgiar jusqu'en Egypte. Il ne restoit plus dans la Syrie aux Mahométans qu'Alep, Hemesse, Hama & Damas. Tout ce qui étoit entre le Diarbekr & Emed appartenoit aux Francs. Du côté du Diardgesiré, ils possédoient jusqu'à Nésibin & Raselaïn.

Cependant Ismaïl, surnommé Schamsel Moulouk, qui étoit monté sur
1133. le thrône de Damas après la mort de Bouri son pere, faisoit le siége de Césarée de Philippe. Cette ville fut prise, & un grand nombre de Francs tomberent en la puissance de ce Prince, qui proposa presque aussitôt de faire une treve, & il rendit en conséquence tous les prisonniers. La paix que le Roi de Damas venoit de signer avec les Chrétiens de ce quartier-là, ne l'empêcha pas de porter la guerre dans d'autres Provinces qui dépendoient des Francs. Il entra dans le territoire de Ponce, Comte de Tripoli, lui livra bataille sous la citadelle appellée le Mont des Pelerins, le fit prisonnier, & le tua de sa propre main. Ce Prince haï de ses sujets à cause de sa tyrannie, fut assassiné par ses propres domestiques, du consentement même de sa mere. On lui donna pour successeur Schehabeddin Mahmoud
1135. son frere, & Moin Eddin Anz ou Anar, fut fait Régent du Royaume de Damas pendant la minorité du jeune Sulthan.

Emad Eddin Zenghi (1), que nos Historiens des Croisades appellent Sanguin, n'eut pas plutôt appris ce changement qu'il entra dans le pays de Damas, à dessein de se mettre en possession du Royaume. Anar ne se trouvant pas assez fort pour résister au Prince Atabek, demanda du secours au Roi de Jérusalem. Il lui offrit en même temps de lui payer tous les mois vingt mille pieces d'or, & promit qu'après que Zenghi seroit chassé des terres de Damas, de livrer aux Francs la ville de Césarée de Philippe qu'ils avoient perdue quelque temps auparavant. Tous les Grands du Royaume de Jérusalem accepterent des conditions si avantageuses, & rassemblerent leurs troupes dans le territoire de Tiberiade. Zenghi étoit alors campé à Raz Elaïn, que nos Historiens nomment Rasaline, & les Francs joignirent les troupes de Damas dans un endroit appellé Nuara. Zenghi voyant tant de forces réunies contre lui, se retira dans la vallée de Baccar. Ensuite les deux armées allerent faire le siége de Césarée de Philippe, qui s'étoit soumise au Prince Atabek. Les Francs camperent du côté de l'Occident, & les troupes de Damas se posterent à l'Orient. Les travaux étoient déjà commencés, lorsque le Prince d'Antioche & le Comte de Tripoli se rendirent au camp des Chrétiens. On poussa alors le siége avec plus de vigueur, & après des peines infinies & beaucoup de sang répandu, la ville fut prise & livrée aux Francs.

Zenghi toujours occupé du projet qu'il avoit formé de se mettre en possession du Royaume de Damas, ne cessoit de se présenter devant la capitale

(1) Ce Prince est le fondateur des Atabeks de Syrie.

de cet Etat, & il feroit venu à bout de fon deffein fans les fecours que les Francs donnerent au Roi de Damas. Zenghi irrité contre les Chrétiens, envoya des troupes pour ravager le territoire de Laodicée. Elles y firent un horrible dégât, & emmenerent un nombre infini d'efclaves. Zenghi entra enfuite lui-même dans le pays des Francs, qui étoient en guerre les uns contre les autres. 1137. Jean Comnene, Empereur de Conftantinople, qui vouloit que les Croifés lui rendiffent Antioche, étoit entré dans cette Principauté avec une armée nombreufe, s'étoit emparé de plufieurs villes, & avoit affiégé Antioche. Zenghi profita de cette circonftance pour attaquer le Comte de Tripoli du côté de Raphanée, & affiégea le château de Barin ou de Montferrand, place qui facilitoit aux Francs les moyens de faire des courfes fur les terres des Mufulmans, entre Alep & Hama. Raimond, Comte de Tripoli, qui avoit fuccedé à fon pere Ponce, eut recours au Roi de Jérufalem, qui ne tarda pas à le joindre avec fes troupes. Zenghi, à l'approche de l'armée Chrétienne, leva le fiége de Barin, & marcha à la rencontre des Francs. On en vint bientôt aux mains; mais après un fanglant combat les Chrétiens furent mis en fuite, & le Roi de Jérufalem fut obligé de fe fauver dans la forterefle. Le Comte de Tripoli fut fait prifonnier, & tous les bagages devinrent la proye du vainqueur. Zenghi, après l'avantage qu'il venoit de remporter, alla affiéger de nouveau Barin, où s'étoient enfermés le Roi de Jérufalem, le Chevalier Renier Brns, Gui Brifebarre, Baudouin de Ramis & Unfroi du Toron. Ces Princes informerent de leur fituation le Prince d'Antioche, Jofeelin le jeune, Comte d'Edeffe, & le Patriarche de Jérufalem. Tous les Francs fe réunirent alors pour délivrer leur Roi, & le Prince d'Antioche même vola à fon fecours, quoique les Grecs fuffent campés devant la capitale de fes Etats. L'arrivée de ce Prince & celle du Comte d'Edeffe obligerent Zenghi à fufpendre les opérations du fiége qu'il pouffoit avec ardeur. Apprêhendant que l'Empereur de Conftantinople ne fe joignît aux Croifés, il jugea à propos de faire des propofitions de paix aux affiégés avant qu'ils fuffent informés de l'arrivée du Prince d'Antioche & du Comte d'Edeffe. Les Francs qui manquoient de vivres, & qui d'ailleurs étoient épuifés de fatigues, accepterent les propofitions qu'on leur fit. Ils convinrent donc de livrer Barin, & de payer une fomme de cinquante mille pieces d'or; ce qui fut exécuté. Zenghi rendit en conféquence la liberté au Comte de Tripoli, & le Roi de Jérufalem évacua la place. Cependant Zenghi avoit envoyé divers détachements qui s'étoient emparés des villes de Mara & de Kafertab, places dépendantes des Francs. Il fe rendit enfuite dans la ville de Hama, de-là à Baalbek, prit dans les environs de cette ville la forterefle de Madgedal qui appartenoit au Roi de Damas; mais l'approche de l'armée des Grecs l'obligea de fufpendre fes conquêtes, & de fe rendre promptement à Salamia. 1138.

Jean Comnene, Empereur de Conftantinople, après avoir fait la paix avec Raimond, Prince d'Antioche, s'étoit joint à ce Prince, & aux Comtes de Tripoli & d'Edeffe pour marcher contre les Turcs. Les Chrétiens commencerent les hoftilités par la prife de Bouzaa ou Pizaa, qui, après une vigoureufe défenfe, fut obligée de capituler. Aboulfedha reproche à l'Empereur de n'avoir tenu aucune des conditions du traité, d'avoir fait prifonniers

LES CROISADES.

une partie des habitants, & d'avoir passé l'autre au fil de l'épée. Benclathir dit que cette place fut prise d'assaut. L'Empereur la donna au Comte d'Edesse, & alla faire le siége de Schizour ou Césarée, qui appartenoit à un Emir de la famille des Moneadites. Zenghi accourut au secours de cette place que les Francs commençoient à presser vivement, & voulut les engager à accepter la bataille qu'il leur présenta. N'ayant pu les attirer au combat, il sema la division parmi eux, & le siége fut abandonné. Zenghi, après la retraite des Francs, assiégea & prit la forteresse d'Arca dans le Comté de Tripoli. Depuis cet évenement il ne se passa rien de considerable entre

1142. les Francs & les Turcs jusqu'après la mort de Foulques.

Mort de Foulques. Roi de Jérusalem.

Ce Prince, qui étoit à Ptolémaïs pour y procurer quelques divertissements à la Reine Mélisende, poursuivit un jour un liévre avec tant de précipitation, que son cheval s'abattit sous lui. Il reçut un si violent coup à la tête, qu'il en mourut quatre jours après, c'est-à-dire, le 13 de Novembre. Son corps fut transporté à Jérusalem, & inhumé dans l'Eglise du S. Sépulcre auprès de ses prédécesseurs. Il laissa deux fils, sçavoir, Baudouin qui étoit

BAUDOUIN III. Roi de Jérusalem.

âgé de treize ans, & Amauri qui n'en avoit que sept. La Reine Mélisende prit le gouvernement du Royaume, & fut couronnée le 25 de Décembre avec Baudouin son fils.

Cependant la mésintelligence regnoit entre Raimond, Prince d'Antioche, & le jeune Joscelin, Comte d'Edesse. Ce dernier, loin d'imiter la sagesse de son pere, avoit entierement négligé le gouvernement de ses Etats, & la conservation de sa capitale, que ce Prince avoit fortifiée avec de grands soins & beaucoup de dépenses. Il s'étoit retiré à un lieu de plaisance, situé sur les bords de l'Euphrate, où il ne songeoit qu'à satisfaire ses plaisirs, qu'il poussoit même jusqu'à la débauche.

1143. Il n'y avoit pas long-temps que Baudouin III. étoit monté sur le thrône de Jérusalem, lorsqu'un des principaux Officiers du Roi de Damas, Arménien d'origine & nommé Tantaïs, se rendit à Jérusalem avec une partie de sa famille, & offrit de livrer aux Francs la ville de Bosra, capitale de la premiere Arabie, & celle de Selcath dont il étoit Gouverneur. Cette proposition fut promptement acceptée, & les troupes se mirent aussitôt en marche du côté de Tiberiade. Comme on avoit fait une treve avec Anar, Régent du Royaume, on ne voulut point entrer dans ses Etats sans l'en avertir. Anar refusa de donner audience aux Députés des Francs jusqu'à ce qu'il eût assemblé son armée, & alors il les fit venir en sa présence pour leur reprocher l'infidélité du Roi de Jérusalem. L'envie qu'il avoit d'entretenir la paix, d'où dépendoit la conservation du Royaume de Damas continuellement exposé aux entreprises des Atabeks, l'engagea à offrir de payer aux Chrétiens toutes les dépenses de l'armement. Le Roi de Jérusalem étoit d'avis d'accepter les propositions du Régent de Damas; mais le soldat qui s'étoit flatté de faire un grand butin dans cette expédition, força le Roi par ses murmures séditieux à entreprendre une guerre injuste. On s'avança donc dans une plaine appellée Médan; mais à peine y fut-on campé qu'on apperçut un si grand nombre d'ennemis, que ceux qui avoient demandé la guerre, commencerent à s'en repentir.

On continua cependant d'aller en avant, malgré les obstacles qu'on rencontra

rencontra, & les Francs, après avoir traversé toute la Traconitide, arriverent enfin aux environs de Bosra. Ils apprirent alors que cette ville avoit été remise aux Turcs par la femme de Tantaïs. Pour comble d'infortune Noureddin, fils de Zenghi, parut à la tête d'une puissante armée pour secourir Bosra. Les Francs n'eurent alors d'autre parti à prendre que la retraite; mais ils ne purent le faire sans être continuellement harcelés. Baudouin, pour cacher aux ennemis les pertes qu'il faisoit, ordonna d'enlever tous les corps morts, & d'en charger les chameaux & les autres bêtes de somme. Les Turcs qui les poursuivoient, ne trouvant sur leur route aucun cadavre, crurent que ces Chrétiens étoient invulnerables. Enfin, après bien des fatigues & des peines, l'armée qui étoit affoiblie de moitié arriva à Tiberiade.

Siége & prise d'Edesse par Zenghi.

Zenghi, qui cherchoit à augmenter ses Etats aux dépens des Chrétiens & des Mahométans, résolut d'enlever aux premiers la ville d'Edesse. C'étoit un des plus puissants établissements que les Croisés eussent faits dans la Syrie. De-là ils se répandoient dans tous les environs, & s'étoient rendus maîtres de toutes les places qui sont entre Maredin & l'Euphrate, telles que Saroudge, Bira, Dgiamelin, Mouzar, Caradi & autres. Ils faisoient des courses jusqu'aux portes d'Emed & dans tout le Diarbekre, qui appartenoit aux Ortokides. Zenghi, pour tromper le Comte d'Edesse, alla d'abord porter la guerre dans le Diarbekre, & y fit de grandes conquêtes. Joscelin persuadé que le Prince Atabek n'étoit occupé que de cette guerre, se mit à la tête de ses troupes, & marcha dans la Syrie. Zenghi voyant que son stratagême avoit réussi, s'avança à grandes journées vers Edesse, & mit le siége devant cette place, dont les habitants refuserent de se rendre, quoiqu'ils manquassent de provisions.

Le Comte informé de ce qui se passoit, chercha à se reconcilier avec le Prince d'Antioche, & lui demanda du secours; mais celui-ci refusa d'écouter aucune proposition. La Reine, mere de Baudouin III. envoya quelques troupes sous les ordres du Connérable Manassés, de Philippe Napoulous, & d'Elinand de Tiberiade. Zenghi cependant poussoit si vivement le siége, qu'il vint à bout de renverser les murailles & de prendre la ville d'assaut. Les Turcs maîtres de la place égorgerent inhumainement hommes, femmes & enfants. Quelques habitants voulurent se sauver dans la forteresse, mais plusieurs furent étouffés en y entrant, entr'autres l'Archevêque Hugues, qui vouloit y transporter les thrésors immenses qu'il avoit amassés, & qu'il auroit dû employer au soulagement des assiégés.

Zenghi, après avoir laissé dans cette ville une forte garnison, alla s'emparer de quelques autres places qui dépendoient du Comté d'Edesse. Ce fut la derniere entreprise que le Prince Atabek fit contre les Francs. Pendant qu'il assiégeoit le château de Dgiaber, qui appartenoit à un Emir, il fut assassiné dans sa tente par ses esclaves. Emadeddin Zenghi est regardé par les Orientaux comme un des plus grands Princes de son siecle, & on loue surtout sa valeur, sa prudence & sa sagesse; mais il avoit en même temps une extrême ambition, & il n'a souvent montré de vertus qu'autant qu'il les a crues favorables au dessein qu'il avoit de se former un puissant Empire. Enfin l'intérêt fut presque toujours la regle de sa conduite.

Les Francs en apprenant la mort de Zenghi, se flatterent de pouvoir

LES CROISADES.

rentrer bientôt dans Edesse. Ils profiterent du temps que Seïfeddin Ghazi & Noureddin Mahmoud étoient occupés à partager entr'eux les Etats de leur pere. Joscelin ayant gagné les habitants de la ville, s'approcha pendant la nuit aux pieds des murailles avec un Corps de troupes, & fut introduit dans la place. La garnison Turque se sauva aussitôt dans la citadelle; mais Joscelin, qui n'avoit point de machines, ne put les y forcer. Les Turcs envoyerent demander du secours à Seïfeddin; mais ils en reçurent plus promptement de la part de Noureddin qui étoit maître d'Alep. Ce Prince n'eut pas plutôt appris ce qui venoit de se passer à Edesse, qu'il s'étoit mis en campagne avec son armée. Les Francs, qui n'étoient pas en état de se défendre, prirent le parti de se faire jour au travers des ennemis. Les habitants qui avoient contribué à la reddition de la place, redoutant la colere du vainqueur, tâcherent de se sauver avec l'armée Chrétienne. Ils étoient à peine hors des portes que Noureddin tomba sur cette multitude, qui fut massacrée sans distinction d'âge ou de sexe. Joscelin se sauva à Samosath, & de-là à Tell-Bascher. La prise d'Edesse, celles d'Artésie, de Mamoula, de Basarfour & de Kafarlatha, donnerent lieu à la seconde Croisade prêchée par S. Bernard, Abbé de Clairvaux.

SECONDE CROISADE.

1144.

Les Chrétiens allarmés de la prise d'Edesse, envoyerent demander du secours aux Princes d'Occident. Eugene III. qui occupoit alors la Chaire de S. Pierre, invita tous les Souverains de l'Europe à prendre les armes, & S. Bernard fut chargé de prêcher cette nouvelle Croisade. Louis VII. dit le Jeune, Roi de France, & Conrad III. Empereur d'Allemagne, prirent la Croix, & un nombre infini de leurs sujets suivit leur exemple. Conrad partit le premier, & arriva sans aucun accident sur les terres de l'Empire de Constantinople, gouverné par Manuel Comnene. Ce Prince & Masoud,
1147. Sulthan d'Iconium, mécontents de l'arrivée des Chrétiens, se réunirent pour les perdre. Les guides que l'Empereur Grec avoit donnés à Conrad, le conduisirent par les chemins les plus difficiles, & ensuite l'abandonnerent. Ces Grecs rejoignirent ensuite l'armée Françoise, alors campée près de Constantinople, & assurerent à Louis le Jeune que Conrad avoit battu les Turcs près d'Iconium, & qu'il n'avoit pas besoin de secours. Cette fausse nouvelle fut cause que les François ne se hâterent pas de continuer leur marche, & cependant les Allemans avançoient toujours à travers des pays dont ils ignoroient les routes. Dans le moment qu'ils étoient le plus accablés de fatigues, ils se virent attaqués par l'armée du Sulthan d'Iconium qui les pressa vivement. Ils furent obligés de livrer de fréquents combats, qui leur couterent beaucoup de monde. Enfin Conrad ayant perdu la plus grande partie de ses troupes, fut contraint de reprendre la route de Constantinople, & de se réunir aux François.

Pendant qu'il se reposoit de ses fatigues à Constantinople, Louis VII. en partit, & gagna les bords du Méandre. Il y rencontra l'armée des Turcs Seljoucides disposée à lui disputer le passage du fleuve. Louis le traversa malgré les ennemis, les mit en désordre, & se rendit à Laodicée. On avoit coutume de faire marcher le gros de l'armée entre deux Corps de troupes, dont l'un servoit d'avant-garde, & l'autre d'arriere-garde, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, & même de l'écarter. On décidoit en même

temps du lieu où l'on devoit aller camper; ce qui se pratique encore aujourd'hui. Le jour que Godefroi de Rancun commandoit l'avant-garde, on avoit choisi une haute montagne. Rancun y étant arrivé de bonne heure, crut devoir pousser plus loin, & gagner un autre endroit assez éloigné & plus commode. Il s'y rendit en effet, mais sans avertir l'armée; de sorte qu'elle se trouva à une grande distance de son avant-garde. Les Turcs qui s'en apperçurent, fondirent tout d'un coup sur l'armée que le Roi commandoit, & la taillerent en pieces. Louis eut beaucoup de peine à gagner l'avant-garde qui ignoroit cette déroute; de-là il passa à Antioche avec la Reine Eléonor, qui l'avoit suivi dans ce voyage. Les Croisades.

Toutes les troupes des Croisés s'étant enfin rassemblées dans la Syrie, on résolut de se rendre maître de Damas, & on ne songea plus à écraser les Atabeks, qui étoient alors les plus puissants ennemis des Francs. Baudouin III. avec tous les Barons de son Royaume, joignit ses troupes aux nouveaux Croisés, & marcha avec eux vers Damas. Lorsque les Francs furent arrivés dans un endroit appellé Daria, éloigné de quatre ou cinq milles de la place, ils partagerent leur armée en trois Corps. Le premier étoit composé des Francs de Syrie, à la tête desquels étoit le Roi de Jérusalem. Les François conduits par Louis VII. formoient le second Corps, & Conrad avec ses Allemans étoit chargé de faire l'arriere-garde. A l'Occident & au Nord de Damas, il y avoit une plaine d'environ cinq milles d'étendue. Elle étoit remplie de vergers qui paroissoient comme une vaste forêt, & des murs faits de boue distinguoient les possessions de chaque Particulier. Les Turcs s'étant apperçus que les Francs étoient résolus d'attaquer la ville de ce côté-là, se posterent derriere ces especes de murs, & incommoderent beaucoup les Chrétiens, qui emporterent cependant ces jardins malgré tant d'obstacles. Les Turcs se retirerent alors sur le bord du fleuve, & établirent leurs machines pour empêcher les Francs de venir puiser de l'eau. Conrad fondit sur eux l'épée à la main, & les força de quitter ce poste où les Francs s'arrêterent pour se disposer à commencer le siége. 1148.

Anar, Régent du Royaume, avoit cependant demandé du secours à Seïfeddin, fils de Zenghi, & alors Roi de Moussoul. Les habitants de Damas qui craignoient de tomber sous la puissance des Chrétiens, se disposoient à abandonner leur ville, lorsque Seïfeddin parut à la tête d'une armée. Anar appréhendant que ce Prince, après avoir battu les Francs, ne profitât de la circonstance pour s'emparer de la ville, sema adroitement la division parmi les Chrétiens. Il fit entendre aux Francs de Syrie qu'il étoit dangereux pour eux que les François & les Allemans nouvellement arrivés ne devinssent trop puissants, & qu'ils devoient en même temps craindre que si le Roi de Moussoul parvenoit à se mettre en possession du Royaume de Damas, il ne se trouvât en état de détruire celui de Jérusalem. Les Francs de Syrie séduits par ces discours, & ne consultant que leurs intérêts, prirent le parti d'abandonner le siége. Résolus de cacher leurs intentions, ils feignirent qu'on avoit formé les attaques du côté le plus fortifié, & qu'il paroissoit à propos de changer de position. On décampa en conséquence, mais les provisions ayant manqué à dessein, le Roi de France & l'Empereur se déterminerent à lever le siége. L'Empereur Conrad prit alors la résolution de

LES CROISADES.

retourner en Allemagne; mais Louis VII. demeura en Syrie le reste de l'année, & célebra à Jérusalem la fête de Pâques de l'année suivante 1149, & repassa ensuite en France. Tel fut le succès de ce grand armement.

Noureddin, autre fils de Zenghi, prenoit des mesures avec Anar sur les affaires présentes, lorsqu'il reçut de la part du Comte de Tripoli une lettre, par laquelle ce Prince l'engageoit à faire le siége du château d'Arima, que le fils du Roi de Sicile lui avoit enlevé. Comme il appréhendoit que ce dernier ne se mît aussi en possession de Tripoli, il crut devoir faire alliance avec les Mahométans contre les Chrétiens mêmes. C'est ainsi que les Croisés désunis par des vûes d'intérêt, fournirent à leurs ennemis les moyens de les détruire les uns après les autres. Noureddin ne tarda pas à se présenter devant Arima, & malgré le violent échec qu'il reçut devant cette place, où il fut repoussé par le fils du Roi de Sicile, il vint à bout de s'emparer du château. Il y fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étoit le Prince de Sicile. Informé que le territoire d'Antioche étoit dégarni de trou-
1149. pes, il parut à la vûe du château de Népa. Raimond sans attendre que son armée fût rassemblée, marcha avec quelques troupes contre le Prince Atabek. Celui-ci ignorant le nombre des ennemis, prit d'abord le parti de la retraite; mais instruit bientôt après de leur foiblesse, il leur présenta la bataille, & remporta une victoire complette. Raimond percé de coups, perdit la vie dans cette action, & sa tête fut portée à Bagdad. Noureddin profitant de cet avantage, parcourut tout le territoire d'Antioche, pénetra jusqu'au Monastere de S. Siméon, qui est situé sur une montagne très-élevée entre Antioche & la mer, & prit le château de Harem, qui étoit à dix milles environ d'Antioche.

Constance, femme de Raimond, restée veuve avec quatre enfants, sçavoir, deux Princes & deux Princesses, gouvernoit seule la Principauté d'Antioche. Le Patriarche Aimeric l'aidoit de ses conseils, & lui fournissoit de l'argent pour assembler des troupes, & les opposer à Noureddin. Cependant Baudouin, à la tête de son armée, se rendit sur le territoire d'Antioche, & fit tous ses efforts pour reprendre le château de Harem; mais il fut obligé d'abandonner cette entreprise, & de se retirer à Antioche. Noureddin continua à ravager le pays, & se mit en possession du château d'Apamée, une des plus fortes places que les Francs eussent dans les environs. Noureddin, après ces différents avantages, laissa les Chrétiens quelque temps tranquilles, & alla faire des conquêtes dans le Royaume de Damas, dont il avoit toujours dessein de s'emparer. Satisfait des soumissions du Roi, il porta la guerre dans le Comté d'Edesse.

Joscelin depuis la prise de cette ville avoit fixé son séjour à Tell-Bascher, où il avoit été assiégé par Masoud, Sulthan d'Iconium; mais il avoit fait la paix avec ce Prince, & lui avoit rendu tous les prisonniers. Joscelin marcha à la rencontre de Noureddin, & le défit entierement. Le Prince Atabek
1151. irrité de l'avantage que son ennemi avoit remporté sur lui, rassembla les Turkomans, & leur fit de grandes promesses pour les engager à enlever Joscelin, ou à le faire périr. Les Turkomans excités par les récompenses, trouverent moyen de le faire prisonnier; mais ils lui rendirent aussitôt la liberté, moyennant une somme considerable qu'il leur donna. Il n'en jouis

pas long-temps, & fut enlevé par d'autres troupes que le Prince Atabek chargea de cette entreprise. Joscelin fut conduit à Alep, où il fut tué par ordre de Noureddin. Le Comte d'Edesse s'étoit rendu aussi odieux aux Chrétiens que redoutable aux Musulmans, & sa mort causa de la joye aux deux Partis. Les Croisades.

Baudouin craignant que ce pays ne tombât au pouvoir des Turcs, se rendit à Antioche avec ses troupes. L'Empereur de Constantinople fit alors offrir à la Comtesse d'Edesse des sommes considerables, si elle vouloit lui remettre toutes les places qu'elle possédoit. Baudouin, persuadé qu'on ne pourroit chasser de ce pays les Turcs, qui en seroient bientôt maîtres, aima mieux que ce malheur arrivât aux Grecs qu'aux Francs. Ainsi, malgré les avis contraires des Barons, il accepta les propositions de l'Empereur de Constantinople, conduisit lui-même les Officiers de l'Empereur à Tell-Bascher, & emmena à Jérusalem la Comtesse avec ses enfants, & tous ceux qui voulurent les suivre. Les Grecs prirent possession de toutes les places de cette Province qui avoient appartenu aux Francs. Noureddin, informé de la retraite des Chrétiens, résolut de les enlever sur la route; mais par les sages dispositions du Roi de Jérusalem, toute cette troupe qui abandonnoit Tell-Bascher, trouva moyen de se mettre à l'abri des poursuites des Turcs, après avoir couru mille dangers. Les Grecs ne conserverent pas long-temps les places qui leur avoient été cédées, & Noureddin en moins d'un an vint à bout de les en chasser.

Ce Prince parvint enfin à se rendre maître du Royaume de Damas (1). Modgireddin Abc, Roi de ce pays, étoit un Prince foible qui redoutoit beaucoup les Francs, & qui leur rendoit tous les esclaves qu'on faisoit sur eux. Noureddin appréhendant que les Francs ne profitassent de sa foiblesse pour s'emparer de Damas, gagna les habitants de cette ville, & s'approcha ensuite avec son armée. Il se hâta de faire cette conquête, parce qu'alors les Francs étoient occupés au siége d'Ascalon, ville qui appartenoit aux Phatimites, & par conséquent il ne craignoit point qu'ils envoyassent du secours au Roi de Damas. Les habitants mécontents de la conduite de leur Roi, ouvrirent les portes à Noureddin, & lui prêterent serment de fidélité. Noureddin devint alors le plus puissant Prince de la Syrie, & le plus redoutable ennemi des Chrétiens. Maître de Damas, il alla assiéger Césarée de 1154.

(1) La ville de Damas étoit une des plus grandes & des plus belles de la Syrie. Elle étoit fortifiée de hautes murailles, & à quinze milles aux environs ce n'étoit qu'une plaine délicieuse, remplie de vergers. Les rivieres d'Amna & de Pharphar, qui descendent du mont Hermon, au pied duquel elle est située, arrosent tout son territoire. Les eaux de l'Amna sont distribuées par des canaux dans les maisons des Grands, dans les marchés, & dans les places publiques. Le Pharphar traverse toute la ville. La Mosquée de Damas est une des plus superbes de tout l'Orient. On prétend qu'il y avoit une muraille de verre percée de fenêtres, dont le nombre répondoit à celui des jours de l'année solaire; ce qui servoit à indiquer les différents temps de l'année. On s'imaginoit qu'elle avoit été faite par art magique. Il n'est cependant point rare de trouver dans l'Orient de ces sortes de bâtiments de verre. Long-temps auparavant des ouvriers de Samarcande avoient fait connoitre aux Chinois cette maniere singuliere de bâtir; & depuis ce temps on avoit construit à la Chine de grandes salles de verre, qui pouvoient contenir une centaine de personnes. *Hist. des Huns, T. III. p. 178.*

Les Croisades. Philippe, pour obliger les Francs à abandonner Ascalon; mais ils continuerent le siége, prirent cette place, & Noureddin se vit dans la nécessité de renoncer à son entreprise.

1156. L'infraction des traités que les Francs avoient faits avec leurs ennemis, les rendit odieux aux Musulmans, & les fit regarder comme des gens de mauvaise foi. Il y avoit dans les environs de Césarée de Philippe un nombre infini d'Arabes & de Turkomans, qui vivoient sous leurs tentes dans les forêts. Ils en avoient obtenu la permission de Baudouin III. qui avoit solemnellement juré la paix avec eux. Ce Prince qui manquoit d'argent, écouta trop facilement les mauvais conseils qu'on lui donna, & alla surprendre ces Turkomans. Ils furent bientôt mis en déroute, & on fit sur eux un butin immense.

La ville de Césarée de Philippe appartenoit alors à Unfroy du Toron, Connétable du Royaume de Jérusalem. Les dépenses qu'il étoit obligé de faire pour mettre cette place à l'abri des entreprises de Noureddin, le forcerent à céder une partie de la ville aux Chevaliers de l'Hôpital, à condition qu'ils contribueroient aux frais de la guerre. Les Chevaliers accepterent les offres d'Unfroy, & envoyerent de grandes provisions pour cette ville. Noureddin, qui en fut averti, enleva le convoi, & fit ensuite le siége de cette place. Il étoit prêt à s'en rendre maître, lorsque le Roi de Jérusalem accourut pour la défendre. Le Prince Atabek se retira alors, après avoir brûlé une partie de la ville. Baudouin en fit aussitôt réparer les fortifications; renvoya ensuite ses troupes, & prit le chemin de Tiberiade avec quelques Cavaliers. Noureddin, qui examinoit les démarches du Roi de Jérusalem, profita de son imprudence, se mit en embuscade dans un endroit par lequel il devoit passer, le surprit, mit sa petite troupe en désordre, & fit plusieurs prisonniers. Le Roi eut beaucoup de peine à se sauver. Noureddin, persuadé qu'il ne lui seroit pas difficile de se rendre alors maître de Césarée de Philippe, se présenta de nouveau devant cette place. Baudouin, Rainaud de Châtillon, Prince d'Antioche, & le Comte de Tripoli, rassemblerent leurs troupes en diligence, obligerent une seconde fois le Prince Atabek à se retirer. Noureddin, qui cherchoit à ruiner entierement la puissance des Francs, ne quittoit pas les armes. Les échecs qu'il recevoit quelquefois, sembloient l'animer davantage, & quoiqu'il eût échoué devant une place presque ruinée, il résolut d'assiéger le château d'Harem. Les Francs se rassemblerent encore pour s'opposer à ses desseins; cependant ils firent avec lui un traité, par lequel ils lui céderent une certaine étendue de pays, pour qu'il abandonnât son entreprise sur Harem.

1159. Les Francs considérablement affoiblis par tant de pertes consécutives, n'étoient plus en état de faire des conquêtes sur les Turcs, ni même de reprendre les villes qu'ils avoient perdues. L'arrivée de Thierry, Comte de Flandres en Syrie, releva leurs espérances, & avec les troupes qu'il avoit amenées avec lui, ils allerent assiéger le château de Saroudge; mais ils furent contraints de lever le siége, & de se retirer dans le pays d'Antioche. Noureddin tomba alors dangereusement malade, & les Francs résolus de profiter de cette circonstance, engagerent Toros, Roi d'Arménie, à se joindre à eux pour faire le siége de Césarée. La ville fut prise, & Baudouin vouloit

la donnet au Comte de Flandres; mais Rainaud de Châtillon, Prince d'Antioche, la réclama comme étant située sur son territoire. Cette contestation fut cause que les Francs se séparerent, & qu'ils ne tirerent pas de la maladie de Noureddin tout l'avantage qu'ils en avoient espéré. Ils reconnurent cependant leur faute, & s'étant réunis de nouveau, ils allerent assiéger une autre place dont ils se rendirent maîtres. Alors le Roi de Jérusalem & le Comte de Flandres s'en retournerent à Jérusalem. Les Croisades.

Noureddin revenu de sa maladie contre toute espérance, se mit à la tête de ses troupes, & marcha vers le château des Kurdes, qui étoit dans la contrée d'Hemesse. C'étoit une caverne située sur le penchant d'une haute montagne appellée Khalil, ou la montagne d'Abraham. On ne pouvoit y parvenir que par un sentier fort étroit & fort dangereux, à cause des précipices dont il étoit environné. Le dedans de cette caverne étoit fort commode, & très-facile à défendre. Le Roi de Jérusalem & le Comte de Flandres se mirent en campagne pour s'opposer aux desseins du Prince Atabek. Celui-ci apprenant leur arrivée, marcha à leur rencontre dans l'intention de leur livrer bataille. Les Francs ayant apperçu les Turcs, tomberent sur eux avec tant de violence, qu'ils les culbuterent avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnoître. Noureddin, dans ce désordre, pensa être fait prisonnier, & il fut obligé de se sauver sans robe. Ce Prince s'étant arrêté à quelques lieues de l'endroit où s'étoit donné le combat, y attendit le reste de ses troupes qu'il tâcha de rassembler, & fit en même temps venir de Damas, d'Alep, & des autres villes de sa dépendance, des hommes, des chevaux, de l'argent, des bagages & des tentes; de sorte qu'en peu de temps il eut une nouvelle armée sur pied. Les Francs ayant appris qu'il étoit à Hemesse, n'oserent s'approcher de cette ville, & proposerent une treve que Noureddin refusa d'accepter. Les Chrétiens se retirerent après avoir laissé une garnison dans le château des Kurdes.

Cependant Manuel Comnene irrité contre le Prince d'Antioche, étoit entré sur les terres de ce Prince à la tête d'une puissante armée; mais Rainaud trouva moyen de l'appaiser, & fit avec lui un traité de paix. L'Empereur offrit alors aux Francs de joindre ses forces aux leurs, & d'aller surprendre la ville d'Alep. On s'avança de ce côté-là, & on commençoit à se flatter qu'on seroit bientôt maître de cette place, lorsque l'Empereur, satisfait de ce que Noureddin lui avoit rendu les prisonniers qu'il lui avoit demandés, se détermina à retourner à Constantinople. Noureddin, délivré du danger qui le menaçoit, alla porter la guerre dans les Etats du Sulthan d'Iconium.

Le Roi de Jérusalem profita de son absence pour ravager le territoire de Damas, qui étoit dégarni de troupes. Le Gouverneur de la capitale engagea Baudouin à se retirer, & à signer une treve de trois mois, moyennant une somme considerable qu'il lui donna. Aussitôt que la treve fut expirée, le Roi de Jérusalem reparut devant Damas, & fit un butin considerable dans 1162.
les environs. Rainaud de son côté avoit ravagé le Comté d'Edesse, & en avoit enlevé des troupeaux & d'autres richesses; mais comme il retournoit tranquillement dans ses Etats, il fut surpris par les troupes du Gouverneur d'Alep, & perdit la liberté avec tout le butin qu'il avoit fait.

LES CROISADES.

Mort de Baudouin III.

Quelque temps après les Francs firent une perte considerable par la mort de Baudouin, arrivée le 10 de Février 1162, après un regne d'environ vingt ans. Noureddin estimoit la vertu de ce Prince, & il le regretta, quoiqu'il fût son ennemi. On prétend même qu'il refusa d'attaquer le Royaume de Jérusalem, pendant que les sujets de ce Prince étoient occupés à le pleurer. Baudouin, qui étoit mort à Bareith, fut transporté à Jérusalem, & inhumé dans l'Eglise du S. Sépulcre.

Amauri, Roi de Jérusalem.

Comme ce Prince ne laissoit point d'enfants, Amauri, Comte de Jaffa son frere, se chargea d'abord du Gouvernement. Il fut quelques jours après couronné avec les solemnités ordinaires, & la veuve de Baudouin se retira à Prolémaïs. A peine ce Prince fut-il monté sur le thrône, qu'il entreprit de porter la guerre en Egypte contre les Phatimites. Le Khalif informé de la marche des Francs, envoya une armée pour s'opposer à leur passage; mais le nouveau Roi de Jérusalem la défit entierement. Satisfait de cet avantage, il retourna à Jérusalem avec les prisonniers & le butin qu'il avoit faits.

L'Egypte étoit alors gouvernée par un Khalif qui n'avoit aucune autorité, & elle étoit entierement passée aux Grands Visirs, qui l'avoient usurpée depuis long-temps. La dignité de Grand Visir appartenoit ordinairement à celui qui avoit assez de force pour s'en emparer, & le Khalif qui n'avoit pas droit de le choisir, confirmoit la possession de cette place par des patentes qu'on lui demandoit seulement pour la forme. Un de ces Grands Visirs, nommé Schaour, privé de sa charge par Dargham, se retira en Syrie pour implorer le secours de Noureddin (1). Ce Prince chargea Asadedin Schirkouh (2) de rétablir Schaour, & de chasser Dargham de l'Egypte. Noureddin avoit formé dès-lors le projet de s'emparer de ce pays, & ce fut cette raison qui le détermina à favoriser Schaour. Amauri avoit aussi le même dessein, ce qui occasionna une grande guerre entre ces deux Princes. Schirkouh accompagné de Selaheddin son neveu, se rendit en Egypte avec une puissante armée, que Noureddin avoit suivie avec un autre Corps de troupes jusques sur les frontieres de ses Etats. Les Francs persuadés que le Prince Atabek méditoit contre eux quelqu'entreprise, ne songerent qu'à se mettre sur leurs gardes, & laisserent Schirkouh pénetrer tranquillement en Egypte. Dargham effrayé de l'approche de cet Emir, eut recours aux Francs, & leur offrit le double des tributs qu'il leur payoit auparavant; mais il fut vaincu & tué avant la conclusion du traité.

Schaour rétabli dans toutes ses dignités, & maître de la ville du Caire, pénetra bientôt les intentions de Noureddin. Résolu de prévenir ce Prince, il commença par refuser de tenir les promesses qu'il lui avoit faites, & ordonna à son Général de quitter l'Egypte. Schirkouh irrité de la conduite de Schaour, envoya un Corps de troupes pour s'emparer de Péluse. Cette démarche intimida tellement le Grand Visir, qui prenoit le titre de Sulthan,

(1) Cet évenement est d'autant plus intéressant à l'histoire des Croisades, qu'il fut la cause de l'élévation de Selaheddin au thrône d'Egypte. Ce fut ce Prince qui mit fin au Royaume de Jérusalem, comme on le verra par la suite.

(2) Nos Historiens le nomment Syracon. Il étoit Kurde d'origine de la Tribu des Ravadiens, une des plus illustres de cette Nation.

qu'il

qu'il renouvella les traités que Dargham avoit faits avec les Chrétiens. Pour les intéresser davantage dans sa querelle, il leur fit entendre qu'il étoit également dangereux pour les Francs & pour les Egyptiens, que Noureddin se rendît maître de l'Egypte, puisque ce Prince, en devenant trop puissant, ne tarderoit pas à s'emparer de toute la Syrie. Amaury qui souhaitoit ardemment de faire la conquête de l'Egypte, comme je l'ai déjà dit, accepta avec joie les propositions de Schaour, & passa dans ce pays avec une armée. Schirkouh instruit de l'entrée des Francs en Egypte se retira à Peluse, où il fut bientôt assiégé. Il y avoit déjà quelques mois que les Francs étoient devant cette place, lorsqu'ils apprirent que Noureddin avoit pris Harem, & que ce Prince se disposoit à marcher du côté de Cesarée de Philippe. Ils se déterminerent alors à abandonner l'Egypte, pour songer à défendre leur pays. Ils proposerent à Schirkouh de sortir de l'Afrique, & promirent de ne le point inquietter dans sa retraite, pourvu qu'il consentît à rendre tous les prisonniers. L'Emir qui ignoroit les conquêtes de Noureddin, satisfit les Francs, abandonna Peluse, & repassa en Syrie.

Noureddin, comme on l'a vû plus haut, avoit levé une nouvelle armée, après qu'il eut été vaincu par les Francs dans le pays d'Hemesse. Résolu de laver dans le sang des Chrétiens la honte de sa défaite, il étoit entré dans le territoire d'Antioche, & avoit assiégé Harem. Tous les Francs, à cette nouvelle, rassemblerent leurs troupes pour secourir cette place. Boëmond III. Prince d'Antioche, Raimond le jeune, Comte de Tripoli, Calaman, Gouverneur de Cilicie pour l'Empereur, Joscelin, que les Historiens Orientaux appellent le plus brave des Francs, Hugues de Lusignan, & Toros, Roi d'Arménie, étoient à la tête des troupes qui marcherent contre Noureddin. Ce Prince, qui avoit dessein de faire tomber les Francs dans quelque piége, leva le siége à leur approche, & se retira vers Arresie, comme s'il eût eu dessein de prendre la fuite. Les Princes Chrétiens n'écoutant que leur courage, attaquerent l'aîle droite qui plia aussitôt, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu. Pendant que les Francs étoient occupés à la poursuivre, le reste de l'armée les enveloppa, & les Turcs en firent un carnage effroyable. Dix mille resterent sur la place, & le nombre de prisonniers fut encore plus grand. Parmi ces derniers se trouverent Boëmond, Raimond, Calaman, Joscelin & Hugues de Lusignan, qui furent tous conduits à Alep. La prise de Harem fut la suite de cette grande victoire. 1164.

Les Officiers de Noureddin étoient d'avis qu'il allât faire le siége d'Antioche; mais il rejetta cette proposition. D'un côté, il regardoit cette place comme très-difficile à prendre, & de l'autre, il craignoit que les Francs se voyant assiégés, ne la remissent à l'Empereur Grec. L'année suivante, il s'avança vers Césarée de Philippe, ville située au pied du mont Liban, & ce fut le siége de cette place qui obligea le Roi de Jérusalem à quitter l'Egypte. Ce Prince ne put cependant faire assez de diligence pour empêcher Noureddin de se rendre maître de cette ville, qui avoit appartenu aux Francs depuis l'an 1148. Amaury n'ayant pû secourir Césarée de Philippe, se rendit à Antioche, & par ses soins & des sommes considerables il obtint la liberté de Boëmond. On fut étonné que Noureddin l'eût rendue si facilement; mais on prétend qu'il craignoit que l'Empereur de Constantinople ne le lui rede- 1165.

LES CROISADES.

mandâr, & qu'alors il ne fût dans la nécessité de le remettre sans rançon entre les mains de ce Monarque.

Schirkouh, depuis son retour en Syrie, avoit reçu ordre d'attaquer les Francs, & en conséquence, il s'étoit emparé de plusieurs châteaux, & surtout d'une espece de caverne qui passoit pour imprenable. Elle étoit située au-delà du Jourdain sur les frontieres de l'Arabie. Les Chevaliers du Temple en avoient la garde, & Amaury fut tellement irrité contre eux de ce qu'ils n'avoient pas résisté plus long-temps, qu'il en fit pendre douze.

1167. Les conquêtes de Schirkouh ne l'empêcherent pas de songer à s'emparer de l'Egypte pour Noureddin. Les Francs d'un autre côté qui avoient le même dessein, mirent tout en œuvre pour s'opposer aux entreprises de l'Emir. Il fut décidé que chacun payeroit le dixieme de son bien pour les frais de cette guerre, & que toutes les troupes se réuniroient pour aller à la rencontre de Schirkouh. Schaour redoutoit également les Francs & Noureddin; cependant il jugea à propos de renouveller les traités qu'il avoit déjà faits avec les Chrétiens, & de les conduire lui-même au Caire. Schirkouh, qui avoit pris sa route par les déserts qu'on trouve après la Syrie Sobal, avoit beaucoup souffert des sables, & une partie de ses troupes étoit périe dans cette route. Trop foible alors pour résister à l'armée des Francs commandée par le Roi de Jérusalem, il prit le parti de se fortifier de l'autre côté du Nil.

Schaour, qui le craignoit plus que les Francs, envoya alors à ces derniers deux cent mille pieces d'or, & promit de leur payer une pareille somme dans un autre temps, à condition qu'ils ne sortiroient de l'Egypte qu'après en avoir chassé le Général de Noureddin. Amaury, qui vouloit que le traité fût ratifié par le Khalif d'Egypte (1), lui députa Hugues de Césarée, dont il connoissoit la sagesse & la prudence. Ce Seigneur accompagné de Geofroi Foulques, Chevalier du Temple, fut introduit dans le palais du Khalif qui étoit au Caire. Guillaume de Tyr nous a donné le détail des cérémonies qui furent observées dans l'audience extraordinaire que le Khalif accorda aux Députés du Roi de Jérusalem.

Les Plénipotentiaires de ce Prince, précédés d'un grand nombre d'Huissiers ou Portiers armés de sabres, furent conduits par différents détours fort obscurs, à l'entrée de chacun desquels il y avoit une Compagnie de Negres armés. Après que Hugues de Césarée eut passé la premiere & la seconde garde, il entra dans un endroit spacieux & exposé au soleil, au milieu duquel il y avoit un sallon orné de lambris dorés & de sculptures en relief. Des colomnes de marbre en soutenoient le plat-fond. On étoit étonné de la magnificence de cet endroit, & de l'art avec lequel on avoit employé les matieres les plus riches. On voyoit d'un côté de ce sallon des bassins de marbre remplis d'eau; de l'autre, des endroits où on avoit rassemblé des oiseaux de toute espece qu'on avoit fait venir des pays étrangers. Plus loin étoient encore des bâtiments plus magnifiques, où demeuroient les

(1) On doit se souvenir qu'il y avoit alors deux Khalifs chez les Musulmans; un à Bagdad, qui étoit le véritable Khalif, & un autre en Egypte; ce qui formoit un schisme parmi les Mahométans. Celui auquel Amaury envoya des Députés se nommoit El Adhed. Il étoit jeune, d'une grande taille, & bel homme.

Chefs des Eunuques. Là on voyoit un nombre infini d'animaux très-rares. Enfin Hugues de Césarée parvint à l'appartement où étoit le Khalif. Il y trouva une garde nombreuse, & magnifiquement vêtue. Le Grand Visir, qui avoit accompagné les Députés d'Amaury, se prosterna alors trois fois selon la coutume, & ôta le sabre qu'il portoit suspendu à son col. Aussitôt un voile chargé de perles & de pierres précieuses se leva, & on vit le Khalif assis sur son thrône au milieu de quelques Eunuques. Le Grand Visir s'approcha de lui, lui baisa les pieds, & l'informa du sujet qui amenoit Hugues de Césarée. Les Officiers qui environnoient le Khalif parurent mécontents de ce que le Roi de Jérusalem exigeoit que le Khalif confirmât de sa main le traité que le Grand Visir avoit fait avec les Francs, & ils trouvoient à redire que le Khalif donna sa main à un Etranger. Le Chef des Musulmans délibera quelque temps sur ce qu'il devoit faire, & il tendit enfin la main à Hugues de Césarée. Comme elle étoit voilée, le Ministre d'Amaury représenta au Khalif que la bonne foi ne devoit avoir aucun détour, que tout devoit se faire à découvert, & que par conséquent il devoit lui présenter sa main nue, afin que les Francs fussent persuadés qu'il ne vouloit point les tromper. Le Khalif sourit, & consentit à ce que Hugues de Césarée demandoit.

Cependant Schirkouh s'approcha pendant la nuit de la rive occidentale du Nil, & campa dans un lieu nommé Dgizé, vis-à-vis la ville de Mesre. Amaury fit aussitôt rassembler un grand nombre de vaisseaux pour en former un pont; mais la présence de l'ennemi, qui étoit sur l'autre rive, empêcha de le continuer. Les deux armées resterent ainsi en présence pendant cinquante jours, & Schirkouh profita de cette inaction pour envoyer de divers côtés des détachements qui s'emparerent du pays. Ils se rendirent encore maîtres de l'isle de Mahallé, qui est proche le Caire. C'est en cet endroit que commence ce qu'on appelle le Delta. Le Nil n'avoit plus alors que trois embouchures. Milon de Planci, & Kamel, fils de Schaour, en délogerent bientôt les troupes de Schirkouh, & cette victoire facilita aux Francs le passage du fleuve. Le Général de Noureddin se retira à la faveur de la nuit, & Amaury, qui le poursuivoit, ne put l'atteindre qu'au bout de quatre jours dans la Thebaïde. Schirkouh, pressé par ses ennemis, assembla le Conseil de guerre pour examiner le parti qu'on devoit prendre; car il n'étoit pas d'avis d'accepter le combat. Plusieurs vouloient qu'on retournât en Syrie, & c'étoit aussi le sentiment du Général; mais le plus brave des Emirs de cette armée parla avec tant de fermeté, qu'on résolut de risquer la bataille. Les deux Partis en vinrent aux mains dans un terrein inégal, étroit & rempli de collines formées par des amas de sable. Le Corps de l'armée des Francs qui avoit attaqué le centre de celle de Schirkouh, fut défait, & Hugues de Césarée fut fait prisonnier. Le reste des deux armées se battit par pelotons séparés les uns des autres, & la nuit seule fit cesser le combat. Chacun s'attribua la victoire, & publia l'avantage qu'il se vantoit d'avoir remporté sur son adversaire. Il est certain qu'aucun des deux Partis ne prit la fuite. Les Turcs & les Francs se trouverent ralliés dès le lendemain; mais il falloit que ces derniers se fissent jour au travers des ennemis pour s'en retourner. Dans cette nécessité ils n'écouterent que leur valeur, & s'avancerent en bon ordre vers

LES CROISADES.

les Turcs. Ceux-ci étonnés de leur courage les laisserent passer sans les inquieter.

Pendant que les Francs gagnoient le Caire, Schirkouh se rendit à Alexandrie, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Les Francs allarmés de cette conquête, se rassemblerent pour empêcher cette ville de recevoir des provisions; de sorte qu'au bout d'un mois la famine commença à s'y faire sentir. Le peuple murmura hautement, & Schirkouh, qui craignoit d'être obligé de se rendre, sortit de la ville avec une partie de ses troupes, laissa le reste à son neveu Selaheddin, qu'il chargea de défendre la place. Il gagna le désert pour s'avancer dans la haute Egypte. Amaury, informé de sa marche, le suivit pendant quelque temps; mais ayant appris que la ville d'Alexandrie étoit dans une fâcheuse situation, il alla en faire le siége. Selaheddin informa son oncle de l'embarras où il se trouvoit, & l'avertit qu'il avoit en même temps à se défendre contre les Francs & les habitants de la ville. Schirkouh à cette nouvelle abandonna le siége de Kous qu'il faisoit, & accourut au secours de son neveu. Désesperant de battre l'armée des Chrétiens, il proposa à Hugues de Césarée de le remettre en liberté, si le Roi de Jérusalem consentoit à faire la paix, dont les principales conditions seroient, qu'on rendroit les prisonniers de part & d'autre, & que l'armée de Noureddin auroit les passages libres pour se retirer en Syrie. Le Roi de Jérusalem accepta ces propositions, & le traité fut exécuté. Les Historiens Arabes prétendent que ce furent les Francs qui proposerent la paix aux Turcs, & qui s'engagerent à donner à leur Général cinquante mille pieces d'or, à condition qu'il sortiroit de l'Egypte, & qu'Alexandrie seroit rendue aux Egyptiens. Après la conclusion de ce traité l'armée de Noureddin retourna à Damas, & Amaury se rendit au Caire. Il convint avec le Grand Visir qu'il y auroit dans cette ville une garnison de Francs, & que les Egyptiens leur payeroient cent mille pieces d'or. Le Roi de Jérusalem quitta alors l'Egypte, & alla à Ascalon.

Pendant que Schirkouh avoit porté la guerre dans le centre des Etats des Phatimites, Noureddin avoit enlevé plusieurs places aux Francs. Le mauvais succès de son Général ne lui fit pas perdre de vûe l'envie qu'il avoit de se mettre en possession de l'Egypte. Les Francs qui pénetroient ses intentions, craignoient que ce pays ne devînt une Province du Royaume d'Alep, & cette crainte les porta à enfreindre les traités qu'ils avoient faits. On pressa vivement Amaury de travailler à s'emparer de l'Egypte; mais ce Prince, suivant les Historiens Arabes mêmes, refusa long-temps de violer les traités. Tous les Princes Chrétiens le solliciterent avec tant d'importunité, qu'il
1168. consentit enfin à cette entreprise. L'armée des Francs entra tout d'nn coup en Egypte, s'empara de Péluse après trois jours de siége, & massacra les habitants.

Schaour surpris & indigné de la manvaise foi des Chrétiens, se trouva dans la nécessité de s'adresser à Nonreddin. Ce Prince étoit d'abord résolu de passer en Egypte, mais il appréhendoit que les Chrétiens ne profitassent de son absence pour entrer dans ses Etats de Syrie; il étoit d'ailleurs occupé du projet de les étendre dans ce pays. Il chargea donc encore Schirkouh de passer en Egypte, mais il le mit à la tête d'une nombreuse armée, qui em-

menoit avec elle des provisions considérables. Il se fit encore accompagner de Selaheddin, qui alloit malgré lui dans un pays dont il ne sçavoit pas alors qu'il seroit un jour le Souverain. Amaury, après la prise de Péluse, alla camper aux environs du Caire; mais il n'avoit pas dessein de s'en rendre maître; il désiroit même lui sauver le sort de Péluse. En effet, il avoit employé dix jours à faire un chemin d'une journée, parce qu'il avoit espéré que le Grand Visir, averti de sa marche, lui enverroit offrir une somme pour l'engager à se retirer. Les habitants qui n'osoient plus se fier aux Chrétiens, ne vouloient plus faire de traités avec eux, & étoient dans l'intention de se défendre. Amaury fit approcher ses vaisseaux qui entrerent par la bouche du Nil, mais les Egyptiens leur fermerent les passages, & le voisinage de l'armée Turque empêcha les Francs de rien entreprendre. Schaour fit alors aux Francs des propositions de paix, & offrit de leur donner une somme considérable s'ils vouloient se retirer. La proposition fut acceptée, & le Grand Visir envoya à l'armée d'Amaury cent mille pieces d'or, avec promesse d'en donner encore neuf cent mille dans un temps fixé. Les Francs se retirerent aussitôt, mais dans le dessein de revenir avec de plus grandes forces. Les Croisades.

Schirkouh, après la retraite des Francs, entra dans le Caire, & alla saluer le Khalif Adhed, qui le revêtit de la robe d'honneur, & lui fit des présents considérables, ainsi qu'à toute son armée. Schaour ne vit pas sans chagrin le bon accueil que le Khalif fit au Général de Noureddin, & il projetta dès-lors de le faire assassiner. Son fils s'opposa fortement à ce dessein, & fit prendre à son pere des sentimens plus nobles. Les Emirs qui étoient dans l'armée de Schirkouh, formoient en même temps le complot de se défaire de Schaour, mais le Général désapprouva une telle action; de sorte que les Conjurés, voyant l'opposition de Schirkouh, résolurent d'exécuter leur projet, pendant que le Général iroit faire sa priere au tombeau d'un Iman, où il avoit coutume de se rendre souvent. Schaour, qui ignoroit ce qui se tramoit contre lui, entra un jour dans le camp de Schirkouh pendant que cet Emir étoit absent. Les Conjurés l'arrêterent aussitôt, mais personne n'osa le tuer. Schirkouh de retour au camp, désapprouva ce qui s'étoit passé, & vouloit remettre Schaour en liberté, lorsque le Khalif, qui avoit appris la détention de son Grand Visir dont il n'étoit pas content, envoya demander sa tête, qui lui fut aussitôt portée. Schirkouh se rendit ensuite au palais d'Adhed, qui le fit son Grand Visir, Commandant de ses troupes, & lui donna le titre de Malek El Mansor. 1169.

Schirkouh ne posséda cette dignité que pendant deux mois & cinq jours, au bout desquels il mourut de maladie. Malgré son élévation, il s'étoit toujours regardé comme sujet de Noureddin, & comme son Lieutenant dans l'Egypte. Après sa mort plusieurs Emirs firent tous leurs efforts pour lui succéder, mais le Khalif se détermina en faveur de Selaheddin, à qui il donna le titre de Malek El Naser. Tous les Emirs de l'armée de Noureddin refuserent de servir sous lui, & l'abandonnerent. Un Docteur de la loi s'intéressa pour le jeune Visir, & persuada enfin aux Emirs de reconnoître pour leur chef Selaheddin; de sorte que cet Emir se trouva bientôt aussi puissant que son Oncle. Il travailla en même temps à gagner l'affection des Troupes, & les largesses qu'il leur fit, ne furent point infructueuses.

LES CROISADES.

L'établiſſement de Selaheddin dans l'Egypte allarma tous les Francs. En effet, Noureddin, par le moyen de cette conquête, pouvoit faire partir des flottes de l'Egypte & les faire croiſer ſur toutes les côtes de Syrie, & cauſer un grand dommage aux Chrétiens. Le Roi de Jéruſalem environné d'ennemis, dont le nombre s'étoit multiplié, fit paſſer en Occident l'Archevêque de Tyr, pour repréſenter aux Princes chrétiens la ſituation où les Francs ſe trouvoient dans la Syrie, & demander en même temps des ſecours d'hommes ou d'argent; mais il ne reçut que des promeſſes. Les circonſtances n'étoient pas favorables: Le Pape Alexandre III. faiſoit alors à l'Empereur Frederic une guerre funeſte à l'Egliſe & à l'Empire d'Occident. L'Empereur, trop occupé dans ſes Etats, ne ſe trouvoit nullement diſpoſé à ſe rendre en Paleſtine, pour y attaquer des Peuples qui ne l'avoient point offenſé. L'Angleterre étoit agitée de trop grands troubles, cauſés par les démêlés qui étoient ſurvenus entre Henri II. & Thomas Bequet Archevêque de Cantorbery; enfin, Louis le Jeune, Roi de France, cherchoit à profiter de cette conjoncture pour rentrer dans les Provinces de ſon Domaine qui étoient au pouvoir des Anglois. Les Grecs ſeuls, intéreſſés à la perte des Mahométans, fournirent une flotte de deux cents voiles, chargée d'hommes, de proviſions, d'armes & de machines de guerre. Le Conſeil Général des Francs réſolut alors de faire le ſiége de Damiette (1), ville importante, qui devoit ſervir à la fois de boulevard à la Paleſtine, de retraite aux vaiſſeaux des Chrétiens, & de clef pour entrer en Egypte.

Selaheddin ne négligea aucune précaution pour mettre cette ville en état de réſiſter aux efforts des Chrétiens, & comme il ſe méfioit de la fidélité des peuples d'Egypte, qui ſupportoient avec impatience un joug étranger, il engagea Noureddin à lui envoyer de nouvelles troupes. Le Prince Atabek fit auſſitôt partir un gros détachement pour paſſer en Egypte, & ſe diſpoſa à entrer dans le Royaume de Jéruſalem. L'armée des Francs parut enfin devant Damiette, & commença le ſiége avec une ardeur incroyable. Amaury s'y diſtingua en particulier par un grand nombre d'exploits. Selaheddin qui s'étoit mis en campagne auſſitôt qu'il avoit appris l'arrivée des Francs, s'étoit approché d'eux, & ne ceſſoit de les inquieter. Les Aſſiégés ſe défendirent avec un courage extraordinaire, & détruiſirent par le feu toutes les machines que les Chrétiens avoient conſtruites pour battre la ville. Tant de réſiſtance commença à rebuter les Aſſiégeans; mais ce n'étoit pas le plus fort de leurs maux. Les vivres leur manquerent, au point que les ſoldats Grecs, qui n'avoient plus de proviſions, furent contraints de ſe nourrir de jeunes branches de palmiers & de racines. Les Francs, qui n'avoient preſque plus de vivres, n'oſoient les partager avec les Grecs, de peur de ſe trouver réduits à la même extrémité. Pour comble d'embarras, on apprit que Noureddin attaquoit la Paleſtine. L'intempérie de l'air ſe joignit à tous ces malheurs, & les élémens parurent ſe déclarer en faveur des Egyptiens. Des torrens de pluye forcerent bientôt le Nil à ſe déborder dans la plaine, & les Chrétiens qui y

(1) Cette ville étoit ſituée vis-à-vis de Peluſe, à un mille de la mer, ſur la ſeconde embouchure du Nil. On voyoit ſur le bord du fleuve une tour d'une ſtructure ſinguliere, & bien fortifiée. Une chaine attachée à cette tour alloit aboutir à la ville, & défendoit l'entrée du port.

étoient campés, penserent être engloutis dans les eaux, qui acheverent de corrompre le peu de vivres qui restoient. Le vent se joignit à ce fléau, emporta les tentes, & renversa les machines que le feu avoit épargnées. Les Assiégés lançoient cependant une grande quantité de grosses pierres sur les Francs, qui réduits aux dernieres extrémités demanderent la paix. Elle leur fut accordée, & le Roi de Jérusalem ramena en Palestine les tristes restes de son armée. Sa flotte fut brisée par les vents, & un grand nombre de soldats perdit la vie dans les flots.

Les Croisades.

De nouveaux accidens accablerent encore les Chrétiens, qui les partagerent cependant avec les Mahométans. Un tremblement de terre des plus violents renversa plusieurs villes de la Syrie, & des milliers d'habitans furent ensevelis sous leurs ruines. Tripoli, Alep, Antioche, Baalbek, Hemesse, Hama, Cesarée, Barin sentirent plus particulierement les effets du tremblement de terre. Noureddin se hâta de rétablir les fortifications de ses places, de crainte que les Francs ne songeassent à s'en emparer; mais ils étoient eux-mêmes dans un pareil embarras. La mort de Cotbeddin Maudoud, frere de Noureddin, & Sulthan de Moussoul donna d'autres occupations au Roi d'Alep (1). Les enfants du Roi de Moussoul, qui avoient chacun leurs partisans, prétendoient en même temps au thrône. Noureddin se déclara pour celui que la Reine mere avoit fait couronner au préjudice de l'aîné, qui avoit été désigné par son pere, pour lui succéder. Cette injustice excita de grands troubles dans cette famille, & accéléra la ruine des Atabeks. 1170.

Selaheddin, qui avoit solemnellement juré de détruire les Chrétiens, ne resta pas long-temps dans l'inaction. A la tête des Turcs & des troupes Egyptiennes, il se rendit dans le pays qu'on appelloit anciennement l'Idumée. Deux places, Gaza & Daroun, servoient de ce côté là de barrieres au Royaume de Jérusalem. Gaza, autrefois capitale du pays des Philistins, avoit été détruite, & Baudouin III. Roi de Jérusalem, avoit fait bâtir sur la même colline où elle avoit été située, une bonne forteresse qui devint bientôt une ville. Le Château de Daroun fortifié par Amaury, & qui avoit été auparavant un Monastere de Moines Grecs, fut peuplé de même.

Selaheddin après avoir ravagé les environs de cette Citadelle & forcé les Fauxbourgs, battit les murailles de la Place où commandoit Ansel de Pass (2). La résistance de cet Officier donna au Roi de Jérusalem le temps d'arriver au secours de ce Château. A la tête des deux Ordres de Chevalerie, & de plusieurs Evêques & Abbés, il chassa les troupes de Selaheddin, & introduisit une partie de ses soldats dans la Citadelle. Le Grand Visir, qui étoit décampé pendant la nuit, alla surprendre Gaza à la pointe du jour. Les habitans voulurent aussitôt se sauver dans la Citadelle; mais Milon de Plancy, homme dur & féroce qui en étoit Gouverneur, refusa de les y recevoir, & les vit égorger sans songer à les secourir. Selaheddin, maître de la ville, ne jugea pas à propos d'attaquer la Citadelle qui auroit pu l'arrêter long-temps. Il re-

(1) Noureddin étoit Roi ou Sulthan d'Alep.

(2) *Nous aimons à remarquer*, dit M. Marin dans son histoire de Selaheddin, *que cet Officier représenté par les Historiens, comme un des plus braves guerriers de ce temps, est un des Ancêtres des deux Marquis de Feuquieres, qui ont fait tant d'honneur à la France.*

ensemble, il fut fait mention de la conquête de l'Egypte, & du partage de ce pays que les deux Princes devoient faire entr'eux.

Noureddin pendant l'absence du Roi de Jérusalem avoit assiégé Schoubek(1), à l'extrémité de la Syrie, près de la mer Morte. L'Atabek, en faisant le siége de cette place, avoit moins en vue d'attaquer les Chrétiens, que de se saisir de la personne de Selaheddin, dont il soupçonnoit les projets ambitieux. Il donna ordre à cet Emir de le venir joindre devant Schoubek, & de le seconder dans l'entreprise qu'il vouloit faire sur le château de Krak. Selaheddin se mit en campagne aussitôt qu'il en eut reçu l'ordre; mais faisant réflexion que Noureddin lui tendoit peut-être un piége, il retourna sur ses pas, sous prétexte qu'il avoit appris la nouvelle d'une révolte en Egypte. Noureddin n'eut pas de peine à démêler le véritable motif qui faisoit agir son Lieutenant, & il jura d'aller bientôt lui-même en Egypte lui ôter son Gouvernement. Selaheddin, instruit des intentions de l'Atabek, prit le parti de se révolter ouvertement; mais son pere lui fit abandonner ce dessein, & l'engagea à écrire une lettre de soumission à Noureddin. Ce Prince en parut satisfait, ou feignit de l'être; car alors il se trouvoit trop occupé pour attaquer le Gouverneur d'Egypte. Les Francs sous la conduite d'Unfroy de Thoton, Connétable du Royaume de Jérusalem, l'avoient forcé de lever le siége de Schoubek & il étoit d'ailleurs engagé dans une guerre contre le Sulthan d'Iconium.

Cependant Amaury, qui étoit de retour dans ses Etats, s'avança vers la Cilicie pour y arrêter les désordres d'un Religieux Apostat. Thoros, ou Théodore, Roi de Cilicie, étant mort sans enfans, eut pour successeur Thomas, fils de sa sœur. Melier, frere du dernier Roi & oncle du nouveau, étoit entré dans l'Ordre des Templiers; mais après la mort de Thoros, il quitta l'habit de Religieux, fit alliance avec Noureddin, qui étoit alors dans l'Asie mineure, obtint de lui un corps de troupes & s'empara de la Cilicie. Il enleva la couronne à Thomas pour se la mettre sur la tête, fit une cruelle guerre aux Templiers, confisqua tout ce qu'ils possedoient dans le pays, ravagea les terres du Prince d'Antioche qui avoit pris la défense de ces Chevaliers, & se rendit redoutable aux Chrétiens. Le Roi de Jérusalem, qui avoit entrepris de reduire cet Apostat, fut obligé de le laisser tranquille, pour voler à la défense de ses propres Etats, qui étoient attaqués par Selaheddin. 1172.

Cet Emir, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus de Noureddin, s'étoit présenté devant la forteresse de Krak (2), qu'on a souvent confondue avec Mont-Royal. Cette place située dans l'Arabie Pétrée, à l'extrémité de la Syrie, étoit une des plus fortes citadelles de l'Orient. Elle étoit placée sur une hauteur, & dominoit une campagne agréable plantée d'arbres fruitiers. Amaury marcha au secours de cette forteresse, y fit entrer des troupes & harcela continuellement les ennemis. Selaheddin, qui n'avoit pas envie que la place tomba au pouvoir de l'Atabek, de crainte d'ouvrir à ce Prince la communication de l'Egypte, ne s'occupa pendant trois mois qu'à faire des

(1) Guillaume de Tyr donne le nom de Sobal de Syrie à cette petite ville, qui étoit fortifiée par des murs & des avant-murs. Elle étoit située sur le penchant d'une montagne, mais dans un endroit si élevé que les fleches, & les pierres lancées par les machines ne pouvoient y atteindre. Les Chrétiens y tenoient une bonne garnison.

(2) On doit distinguer cette ville d'une autre de même nom, située plus au Sud.

LES CROISADES.

courses dans la campagne, d'où il enleva un grand nombre de prisonniers. Aussitôt qu'il eut appris que Noureddin avoit fait la paix avec le Sulthan d'Iconium, il reprit le chemin de l'Egypte où Nodgemeddin Ayoub son pere étoit dangereusement malade. En effet, quelque diligence que fît Selaheddin, il n'arriva qu'après la mort de ce sage vieillard, qui lui avoit aidé à supporter le poids du Gouvernement, sans vouloir partager les honneurs de cette charge (1).

Noureddin, qui ne voyoit que trop que toutes les démarches de Selaheddin tendoient à se rendre indépendant, résolut enfin d'aller lui-même en Egypte pour lui enlever ce Gouvernement. Dans la crainte que les Francs ne profitassent de son absence, il fit un traité avec eux, & augmenta ensuite le nombre des troupes. Il envoya alors un Officier en Egypte pour s'emparer des thrésors des Phatimites, & pour faire rendre compte au Grand Visir des revenus de l'Etat. Selaheddin ne fut point effrayé à la vue d'un homme qui ne lui demandoit que de l'argent, & il lui remit des sommes considérables, persuadé qu'elles seroient capables d'appaiser l'Atabek, & de le faire renoncer à ses desseins. Noureddin n'eut pas la satisfaction de les voir, étant mort pendant qu'elles étoient en chemin. Le Gouverneur d'Egypte s'en saisit de nouveau, & les employa dans la suite contre la famille de l'Atabek.

1173. Ce Prince étoit mort à Damas d'une squinancie. Il possedoit Moussoul, Diardgezire, la Syrie, l'Egypte, l'Yemen ou l'Arabie heureuse, & les Rois du Diarbekr lui étoient soumis. La priere publique se faisoit en son nom dans les villes de la Mecque & de Medine. Noureddin étoit grand, avoit un air gracieux, les yeux doux, le visage large, presque sans barbe. Il a mérité l'estime de tous les Musulmans, & même des Chrétiens. Guillaume de Tyr parle de sa justice, de sa prudence & de sa religion. Aboulfedha dit qu'un livre entier ne suffiroit pas pour célébrer ses vertus. En général, il est regardé comme le plus sage & le plus juste de tous les Princes du Musulmanisme. Il étoit religieux observateur de l'Alcoran, ne portoit sur lui ni soye, ni or, ni argent; & le vin étoit défendu dans tous ses Etats. On le voyoit souvent se relever pendant la nuit pour faire sa priere, & il donnoit le reste de son temps au gouvernement de ses Etats, ou à la guerre contre les Francs. Il étoit le plus grand Général de son siécle, & le plus sçavant dans sa religion, suivant les principes de l'Iman Abouhanifa. Les usuriers & les concussionnaires furent bannis du domaine de son Empire. Ce Prince vivoit comme un simple Particulier, du produit d'un bien qu'il avoit acheté de la portion qui lui revenoit sur le butin qu'on avoit enlevé aux ennemis. Les tributs étoient destinés au besoin de l'Etat, & il n'y touchoit jamais qu'en présence des Docteurs de la Loi. Il respectoit tant ces derniers qu'il les faisoit asseoir auprès de lui. La Reine son épouse, qui ne s'accommodoit pas de son œconomie, se plaignit un jour de ce qu'elle n'avoit pas assez de revenu. *Je ne suis*, lui répondit Noureddin, *que le Thrésorier des*

(1) Lorsque Nodgemeddin Ayoub se rendit en Egypte, son fils voulut lui ceder la place de Grand Visir; mais Ayoub le refusa, & le força à conserver cette place. Ayoub donna son nom à la Dynastie des Ayoubites, dont Selaheddin fut le fondateur. Cette Dynastie qui regna en Egypte fut détruite par les Mamlucs, & ceux-ci par Selim, Empereur Ottoman, qui s'empara de l'Egypte.

Musulmans ; je ne puis toucher aux sommes qui me sont confiées pour leurs besoins, sans attirer sur moi la colere de Dieu. Je possede encore trois boutiques à Hemesse ; c'est tout ce que je suis en état de vous donner.

Noureddin, par principe de religion, persécutoit les Chrétiens ; & depuis qu'il étoit devenu maître de l'Egypte, il renouvella d'anciennes Loix, par lesquelles il étoit défendu aux Chrétiens anciennement établis dans ce pays, d'aller à cheval, de prier à voix haute dans les Eglises, de faire des processions, d'avoir des cloches. Il ordonna de plus, qu'ils seroient distingués des Mahométans par un habit différent, & une ceinture particuliere qu'on regardoit comme une marque d'infamie. Il profana souvent l'objet de leur culte, renversa les croix, souilla les Eglises. Selaheddin, après la mort de ce Prince, tint à l'égard des Chrétiens une conduite bien différente. Résolu de profiter de leur industrie, il abolit toutes ces ordonnances, leur permit d'aller à pied ou à cheval, de prier à haute ou basse voix, d'accompagner leur Patriarche dans les processions, de posseder même des charges dans le Divan ; enfin il leur accorda tous les droits de citoyen dont ils avoient joui auparavant. Il fit plus, il choisit parmi eux les plus habiles, & leur donna de l'emploi auprès de sa personne. Ses freres, ses neveux, les autres Emirs imiterent cet exemple. Ils prirent des Chrétiens à leur service, en qualité de Sécretaires, de Médecins, d'Intendans, d'Interpretes, & les employerent pour les choses auxquelles ils étoient propres.

La mort de Noureddin apporta un grand changement dans les affaires de la Syrie. Les Emirs d'un côté, les Francs de l'autre tâcherent d'enlever à la famille de ce Prince les Etats qu'il avoit possédés. Noureddin avoit laissé pour son successeur un fils, nommé Malek El Saleh Ismaïl, qui n'étoit âgé que de onze ans. Amaury n'eut pas plutôt appris la mort de Noureddin qu'il alla faire le siége de Césarée de Philippe. Il battit cette place pendant quinze jours ; mais ennuyé de la vigoureuse résistance des assiégés, il accepta les sommes d'argent que la Sulthane mere lui offrit pour se retirer.

Amaury étoit d'ailleurs bien aise de terminer cette guerre, afin de se venger d'un affront fait à la majesté de son rang par les Chevaliers du Temple. Le Vieux de la montagne, ou le chef de la secte des Assassins, avoit envoyé au Roi de Jérusalem un Ambassadeur, pour lui déclarer qu'il étoit dans la résolution d'embrasser la religion Chrétienne, si on vouloit le décharger des sommes qu'il payoit aux Templiers par forme de tribut. Les Chevaliers plus touchés de leurs intérêts que de ceux de la religion, refuserent de souscrire à un accord qui leur étoit si préjudiciable. Amaury étonné des sentimens que les Chevaliers du Temple faisoient paroître, crut satisfaire leur cupidité en promettant de les dédommager de ses propres deniers. En conséquence il donna une audience favorable au Ministre du Vieux de la Montagne, lui fit des présens, & chargea un Officier de sa Cour de lui servir de guide & de sauve-garde, & de le défrayer pendant sa route. Les Templiers sans respecter ni le droit des gens, ni la Majesté Royale, arrêterent le Député des Assassins & le poignarderent. Le Roi de Jérusalem, offensé personnellement par une action si atroce, en demanda prompte satisfaction à Eudes ou Odon de Saint-Amand, Grand Maître des Chevaliers du Temple. Celui-ci, fier des prérogatives accordées à son Ordre, refusa toute satisfaction à Amaury, &

LES CROISADES. déclara à ce Prince que ses Religieux n'étoient responsables de leur conduite qu'à lui & au S. Siége. Le Roi persuadé, avec raison, que les droits du Souverain s'étendent également sur les Ecclésiastiques Séculiers ou Réguliers & sur les Laïcs ses sujets, usa de son autorité, & fit enlever Gautier Dumesnil qui avoit commis le crime. Les Templiers & les Hospitaliers, jaloux de conserver leurs priviléges, se souleverent contre le Roi, dont la mort arrivée peu de temps après, termina cette querelle qui alloit causer une guerre civile.

Mort d'Amaury. 1173. Amaury, attaqué d'une violente dysenterie, mourut le 11 de Juillet dans la trente-huitiéme année de son âge, & la douziéme de son regne. Il laissoit un fils en bas âge, & deux filles, Sybille & Isabelle. Ce Prince avoit des vertus qui furent obscurcies par un grand nombre de défauts: on lui reproche surtout son avarice, & d'avoir souvent préféré l'argent à la gloire, & même à l'intérêt de ses Etats.

BAUDOUIN IV. Roi de Jérusalem. Baudouin, son fils, avoit à peine treize ans lorsqu'il succéda à son pere. Ce jeune Prince étoit attaqué d'une lépre qui l'affoiblissoit tellement, qu'il n'étoit gueres en état de supporter le poids du Gouvernement. Les Barons furent long-tems indécis sur le choix d'un Régent, parce que chacun prétendoit à cette dignité; mais Raymond, Comte de Tripoli, & Milon de Plancy, également odieux à la nation, recherchoient la Régence avec plus d'empressement. Le dernier obtint la préférence sur son rival, qui selon les apparences s'en vengea par le meurtre. En effet, peu de temps après, Milon de Plancy fut assassiné, & le Comte Raymond demanda hautement la Régence qui lui fut accordée. Ce Seigneur eut beaucoup de peine à calmer les esprits irrités contre lui, & à appaiser les troubles du Royaume, où le peuple, les Barons, les Evêques, les Ordres Religieux, étoient opposés les uns aux autres.

Dans une conjoncture aussi critique, on reçut de l'Europe un secours inattendu, qui releva les espérances des Chrétiens. Guillaume, Roi de Sicile, ou un de ses Généraux, suivant plusieurs Auteurs, se rendit en Syrie avec un grand nombre de vaisseaux chargés de troupes & de munitions. On résolut alors, malgré le traité qu'on avoit fait avec les Turcs & Selaheddin, d'entreprendre la conquête de l'Egypte. Le siége d'Alexandrie fut résolu, & en conséquence toute l'armée marcha vers cette place, qui fut bientôt investie. Les habitants se défendirent avec tant d'intrépidité que les Chrétiens furent repoussés aux trois assauts qu'ils livrerent. Ceux-ci, irrités d'une telle résistance, massacrerent inhumainement les prisonniers qu'ils avoient faits, & firent des ravages affreux dans la campagne. Les Alexandrins, devenus furieux par ces actes d'hostilité égorgerent les prisonniers qu'ils avoient enlevés dans leurs fréquentes sorties, & jetterent leurs cadavres pardessus les murailles. Cependant Selaheddin, informé de l'expédition des Francs, avoit rassemblé ses troupes, & s'étoit avancé à quelque distance de l'armée Chrétienne. Les Francs décamperent aussitôt & retournerent en Syrie.

Selaheddin, occupé de ses projets ambitieux, négligeoit alors de se venger des Francs, & se contentoit de les avoir forcés à abandonner leur entreprise. Il ne songeoit qu'aux moyens de s'emparer des Etats de Noureddin, quoiqu'il affectât au-dehors d'être toujours zélé pour les intérêts de Saleh son

fils, exposé d'ailleurs à l'ambition de sa propre famille & des Emirs. Attentif à toutes les démarches des parents du jeune Atabek, ou des Gouverneurs des Provinces, il sçut tirer avantage des troubles que les uns ou les autres susciterent dans l'Etat. Ce fut de cette maniere qu'il se rendit maître de Damas, où il fut appellé par le peuple même, dont il acheva de gagner l'affection, en lui faisant distribuer les thrésors qui étoient conservés dans la citadelle. Affectant toujours une soumission apparente, il ne changea rien dans la forme du Gouvernement de cette ville, & voulut que la priere publique continuât à se faire au nom du jeune Saleh. Ce fut par une telle conduite qu'il parvint à ce haut dégré de puissance, où on le vit dans la suite.

Les Chrétiens, allarmés des conquêtes de Selaheddin, résolurent d'arrêter un torrent qui pouvoit un jour les renverser. On arma donc contre ce Prince, mais au lieu de l'attaquer ou de se joindre à ses ennemis, on resta tranquillement campé pendant plusieurs mois dans un lieu appellé Galifer. Les Francs se contenterent de faire quelques courses dans le pays, & de mettre également à contribution les Chrétiens & les Mahométans. Pendant qu'ils étoient encore dans le même camp, le Gouverneur d'Hemesse offrit de leur remettre la place, & de leur rendre les ôtages qui y étoient pour la rançon du Comte Raymond, & d'Eustache, frere de Raynaud, Prince de Sydon. Les Francs s'approcherent en diligence de cette ville; mais ils furent prévenus par Selaheddin qui y entra avant eux. Ce Prince habile à écarter les obstacles qui s'opposoient à ses desseins, rendit gratuitement les ôtages des Francs qui étoient dans la ville, fit des présents considérables aux chefs de l'armée & quelques largesses aux soldats. Les Chrétiens, gagnés par ces marques extérieures de bienveillance, consentirent à faire avec ce Prince une treve, pendant laquelle ils ne devoient en aucune maniere s'opposer à ses conquêtes. Le Connétable Unfroi du Thoron, ami de Selaheddin, fut le médiateur entre les deux Partis.

A peine les Francs furent-ils de retour à Jérusalem qu'ils oublierent le traité qui venoit d'être fait. Ils reprirent presqu'aussitôt les armes, & parcoururent le pays ennemi d'où ils remporterent un immense butin. Pendant que les Chrétiens s'occupoient à piller les campagnes, Selaheddin faisoit la guerre avec succès contre Saleh & contre le Roi de Moussoul son parent, qui après s'être déclaré contre ce Prince infortuné, avoit enfin pris ses intérêts. Deux victoires complettes assurerent à Selaheddin la souveraineté qu'il ambitionnoit depuis si long-temps, & le déterminerent à prendre le titre de Sulthan. Il s'arrogea alors tous les droits de Souverain, & fit battre les monnoies & faire la priere publique en son nom. Celui de Saleh fut entierement supprimé des actes publics, tant en Egypte que dans le Royaume de Damas. Selaheddin fit cependant un traité avec Atabek, & promit de le laisser jouir tranquillement des Etats qui lui restoient encore. Le Sulthan d'Egypte, parvenu au but qu'il désiroit depuis si long-temps, retourna au Caire où il fit fleurir les arts & les sciences. 1175.

Cependant les Chrétiens, au lieu de profiter de ce calme pour se mettre en état de résister aux Turcs en cas qu'ils formassent dans la suite quelque entreprise, se déchiroient eux-mêmes par leurs propres divisions. La Cour de Jérusalem étoit remplie de troubles, que la conduite tyrannique du Comte de Tripoli augmentoit tous les jours. 1176.

LES CROISADES.

1177. Ce fut dans des circonstances aussi critiques que Manuel Comnene résolut de mettre à exécution le traité qu'il avoit fait avec Amaury au sujet de la conquête de l'Egypte, & du partage de ce pays. Il avoit déjà envoyé en Palestine des vaisseaux chargés de munitions, & de soldats sous la conduite d'Andronic son neveu. Philippe, Comte de Flandres, qui étoit arrivé en Syrie depuis quelque temps avec des troupes, voulut avoir part à cette expédition, ainsi que le Prince d'Antioche, qui y engagea le Roi de Jérusalem. Le Comte de Tripoli divisa par ses querelles & ses disputes tous ces Princes réunis contre Selaheddin, & les Grecs ennuyés de ces divisions se retirerent avec leur flotte. Après que les Francs se furent ainsi séparés, le Comte de Flandres alla ravager le territoire de Damas & d'Alep, pendant que le Comte Raymond désoloit les terres des Turcs d'un autre côté.

Ces hostilités faites dans un temps de treve irriterent le Sulthan d'Egypte, & l'obligerent à reprendre les armes. Les Chrétiens informés que ce Prince étoit arrivé auprès d'Ascalon, rassemblerent leurs forces pour l'empêcher de pénétrer plus avant. Le Roi de Jérusalem devenu majeur alla en personne défendre ses frontieres. Eudes ou Odon de S. Amand le joignit avec les Templiers; les Princes Raynaud de Châtillon, Baudouin de Ramla, Balean, Raynaud de Sydon & Joscelin, se rendirent avec leurs Vassaux auprès du Roi de Jérusalem. Selaheddin leur présenta la bataille, mais Baudouin IV. dont l'armée étoit inférieure à celle du Sulthan d'Egypte, trouva moyen de l'éviter, & se renferma dans Ascalon. Selaheddin, au lieu de faire le siége de cette place, qui n'étoit pas en état de faire une longue résistance, s'amusa à ravager le pays, & à envoyer des Partis jusqu'aux portes de Jérusalem.

Les Barons voyant les troupes ennemies ainsi dispersées, conseillerent au Roi d'attaquer le Sulthan d'Egypte. Baudouin suivit leur conseil, & on marcha aussitôt à lui. Selaheddin envoya de tous côtés pour rassembler ses soldats, mais les Chrétiens ne lui en donnerent pas le temps. Toute la valeur du Sulthan & celle du petit corps de troupes qui l'accompagnoit ne purent arrêter les Francs, qui ayant bientôt décidé la victoire en leur faveur, firent changer le combat en une horrible boucherie. Toute l'armée de Selaheddin fut entierement détruite, & ce Prince eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. Le Comte de Flandres & le Comte de Tripoli ne se trouverent point à cette mémorable action: ils étoient occupés à faire quelque autre entreprise contre les Mahométans. Baudouin IV. alla aussitôt à Jérusalem rendre graces à Dieu d'une victoire si éclatante, & de-là il se rendit devant Hama que le Comte de Tripoli assiégeoit. Les Turcs se défendirent avec tant d'intrépidité, que les Francs ennuyés de la longueur du siége, se retirerent pour aller attaquer Harem, dont la conquête leur parut plus facile (1). Saleh engagea les Princes Francs à se retirer, en leur faisant des présents considérables. Ce fut après cette expédition que le Comte de Flandres reprit le chemin de l'Europe.

1178. Le grand avantage que le Roi de Jérusalem avoit remporté sur Selaheddin, lui inspira le désir de se remettre en campagne, & de porter le fer & le feu

(1) Cette place bien fortifiée entre Alep & Antioche, éloignée de l'une & de l'autre d'une journée de chemin, étoit restée à Saleh.

Les Croisades.

sur les terres des Mahométans. Pour empêcher les irruptions de ceux-ci, il construisit une citadelle au-delà du Jourdain, dans un lieu appellé le Gué ou le Pont de Jacob, & situé à dix milles de Césarée de Philippe. Les troupes Syriennes troublerent les travailleurs autant qu'il leur fut possible, & Baudouin fut obligé de les soutenir avec son armée. Enfin cette forteresse fut achevée au bout de quelques mois.

Selaheddin résolu de se venger des Francs quitta l'Egypte, rassembla les troupes de Syrie dans la plaine de Damas, & s'avança vers Césarée de Philippe où étoit Baudouin. Les deux armées s'observerent long-temps sans rien faire; il y eut ensuite de fréquentes escarmouches, dans lesquelles Selaheddin remporta divers avantages. Le Sulthan n'ayant pu se rendre maître du château du Thoron, dont le Gouverneur avoit été tué, se campa entre Césarée de Philippe & un bras du Jourdain. Il partagea alors son armée en plusieurs corps, qui allerent faire le dégât dans les environs; mais il eut soin en même temps qu'on pût les rassembler promptement en cas de besoin. Cette précaution étoit en effet nécessaire; car Baudouin, excité par ses Barons, se détermina à livrer bataille au Sulthan. Celui-ci étoit inquiet d'un corps de troupes d'élite, dont il n'avoit aucune nouvelle. On étoit prêt à en venir aux mains, lorsqu'il parut de l'autre côté du Jourdain; mais il falloit traverser ce fleuve, & pénétrer au travers des bataillons Chrétiens pour rejoindre l'armée de Selaheddin. Cet obstacle n'est pas capable de les arrêter, & bientôt ils se font fait jour au travers de l'armée des Francs. Ceux-ci irrités de tant de témérité ne songent qu'à poursuivre ces troupes qui gagnoient déjà la plaine. Selaheddin profite aussitôt du désordre où se trouvent les Chrétiens, se jette sur leur aîle droite qu'il a bientôt enfoncée, & poursuivant son avantage, culbute tout ce qui se présente devant lui, & acheve de porter la confusion parmi ses ennemis, qui sont enfin obligés de prendre la fuite. Baudouin de Ramla, Hugues de Tiberiade (1) & Odon de Saint-Amand, furent faits prisonniers.

Le Roi de Jérusalem, accablé d'un tel revers, s'étoit retiré dans la capitale de ses Etats qu'il craignoit de perdre, lorsqu'il reçut un secours inattendu. 1179.
Le Comte de Champagne, Pierre de Courtenai, frere de Louis VII. Roi de France, plusieurs Princes & Seigneurs François, à la tête d'une nouvelle armée de Croisés, se rendirent en Palestine quelque temps après la défaite des Francs. Baudouin les engagea à marcher avec lui pour défendre la forteresse qu'il avoit bâtie au Gué de Jacob, mais lorsqu'ils s'approcherent de cet endroit, ils ne virent plus qu'un monceau de pierres, & le Roi de Jérusalem apprit alors que Selaheddin avoit pris la place d'assaut, & l'avoit fait démolir. L'armée des Croisés ne se trouvant pas en état d'attaquer le Sulthan d'Egypte, on fut obligé de demander la paix à ce Prince, mais il n'accorda une treve de deux ans qu'à prix d'argent & à des conditions très-dures. Le Comte de Tripoli, les Templiers & les Hospitaliers refuserent de souscrire au traité, & voulurent continuer la guerre. Selaheddin les força bientôt à en accepter de plus onéreuses, pour sauver le pays qu'ils possedoient.

(1) Ce fut dans cette occasion que Hugues de Tiberiade arma Selaheddin Chevalier, si l'on en croit les vieilles chroniques. *Voyez l'histoire de ce Sulthan, par M. Marin, à la fin du second volume.*

LES CROISADES.

Selaheddin profita de cette treve pour faire la guerre à Kilidge Arslan II. Sulthan d'Iconium. Ce Prince n'osant mesurer ses forces contre celles du Sulthan d'Egypte, se soumit & obtint que l'armée destinée contre lui combattroit en sa faveur le Roi d'Arménie, dont il avoit lieu de se plaindre.

1180. Selaheddin, vainqueur de ce dernier, se vit l'arbitre & la terreur des Puissances de l'Orient, auxquelles il imposa des Loix. Après avoir ainsi rétabli le calme, il retourna au Caire, & s'occupa à embellir l'Egypte par un grand nombre d'édifices. La mort du Roi de Moussoul, & celle de Saleh, arrivées quelque temps après, occasionnerent de nouveaux troubles dans la famille des Atabeks. Selaheddin, religieux observateur des traités qu'il faisoit, ne voulut point profiter de ces troubles pour aggrandir ses Etats, & on remarque qu'il ne prit jamais les armes que pour se venger.

1181. Les Francs moins scrupuleux, & qui s'imaginoient par une erreur grossiere qu'on pouvoit manquer de foi à des Mahométans, commirent plusieurs hostilités pendant la treve. Une telle conduite força le Sulthan d'Egypte de se mettre à la tête de son armée pour faire repentir les Chrétiens de leur infidélité. Les Atabeks, persuadés que Selaheddin songeoit en même temps à leur faire la guerre, leverent des troupes, & se renfermerent dans leurs capitales. Ils envoyerent aussi des Ambassadeurs au Roi de Jérusalem pour le presser d'attaquer Selaheddin. Ce Prince commença par se venger des Atabeks, & les conquêtes qu'il fit sur eux furent si rapides, qu'ils se trouverent presqu'entierement dépouillés de leurs Etats. Ce fut dans cette expédition qu'il se rendit maître d'Alep, mais il tenta plusieurs fois inutilement de s'emparer de Moussoul.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé contre les Atabeks, les Francs ne purent rester tranquilles, & ce manque de foi attira sur eux les malheurs dont ils furent accablés. La foible santé de Baudouin & ses infirmités continuelles occasionnerent encore des mouvements dans l'Etat, qui accélererent la ruine du Royaume de Jérusalem. Baudouin incapable de gouverner, & appréhendant que Boëmond, Prince d'Antioche, ou Raymond, Comte de Tripoli, ne songeassent à lui enlever la couronne, désigne un successeur au thrône en mariant Sybille, sa sœur, veuve du Marquis de Montferrat avec Gui de Lusignan, fils de Hugues le Brun, Comte de la Marche. Ce choix acheva d'irriter les esprits, & fut le germe des dissensions qui déchirerent l'Etat.

Cependant Raynaud de Châtillon, Seigneur de Krak sur les confins de la Syrie & de l'Arabie, ne cessoit d'inquiéter les Pelerins qui alloient à la Mecque, & leur enlevoit toutes leurs provisions. Il en massacra plusieurs, & traita durement ceux qu'il avoit faits prisonniers. Selaheddin se plaignit de cette violence au Roi de Jérusalem; mais ce Prince, au lieu de donner satisfaction au Sulthan, commit les mêmes hostilités sur les terres de Damas. Selaheddin ne tarda pas à prendre vengeance de tant d'outrages, & arrêta par forme de représailles quelques Chrétiens jettés par le naufrage sur les côtes de Damiette. Il écrivit en même temps au Gouverneur de Syrie d'attaquer par tout les Chrétiens, & se mit lui-même à la tête d'une armée.

Les Francs dégarnirent alors la Palestine, & porterent toutes leurs forces du côté de l'Arabie pour défendre le château de Krak. Le Lieutenant de Selaheddin causa de grands dommages aux Francs, & leur enleva une forteresse

fortereſſe ſur le Mont-Thabor qu'il ruina, & la fameuſe citadelle de Schokaïf-Arnoun. Le Sulthan, qui étoit entré dans la Syrie, livra bataille aux Francs; mais aucun des deux partis ne put s'attribuer la victoire. Selaheddin alla enſuite faire le ſiége de Berout ou Beryt; mais Baudouin ayant appris le danger où ſe trouvoit cette ville, ſe hâta de marcher à ſon ſecours. Le Sulthan ne pouvant eſpérer prendre la place avant l'arrivée des Chrétiens, abandonna le ſiége & paſſa en Méſopotamie, pour continuer la guerre contre les Atabeks. Ce Prince étoit encore devant Berout, lorſqu'il reçut une ambaſſade du Pape Lucius III (1). Le Souverain Pontife l'exhortoit à donner la paix aux Chrétiens, & à rendre les priſonniers qu'il avoit en ſon pouvoir. Il avoit en même temps envoyé une députation particuliere à Adel Séiffeddin, frere du Sulthan, pour l'engager à employer ſes bons offices auprès de Selaheddin. Ces deux Princes firent une réponſe favorable au Pape; mais ils avertirent le Souverain Pontife, que ſi les Chrétiens s'obſtinoient à violer continuellement les traités, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes des malheurs qui leur arriveroient.

Les Chretiens profitant de l'éloignement de Selaheddin, entrerent dans le Royaume de Damas, y firent du dégât, & reprirent la fortereſſe de Schokaïf-Arnoun. Vers ce même temps Raynaud de Châtillon ennemi implacable des Mahométans, paſſe la mer rouge, va faire du butin ſur l'autre bord, & repaſſant la mer, entre dans l'Arabie, s'avance vers Médine & la Mecque, à deſſein de détruire le tombeau de Mahomet, & de piller les thréſors du temple de la Caabah. Selaheddin ne fut pas plûtôt informé de cette nouvelle, qu'il jura ſur l'Alcoran de ne point quitter les armes, ſans avoir vengé l'outrage fait au prophete, & ſans lui avoir immolé de ſa main le Comte Raynaud. Il charge Adel ſon frere d'employer toutes ſes forces pour empêcher l'éxécution de l'entrepriſe de ce Comte; & de pourſuivre avec toute la diligence poſſible les Chrétiens qui l'accompagnoient. Huſam Eddin Loulou, Grand Amiral d'Egypte, eut ordre de marcher contre Raynaud. Loulou fait auſſitôt équipper quelques Galeres ſur la mer Rouge, attaque ceux qui aſſiégoient la ville d'Elath, en fait un horrible maſſacre, pourſuit tantôt par terre, tantôt par mer Raynaud de Châtillon qui avoit pris la fuite, le joint à une journée près de Médine, taille ſa troupe en piéces, & fait quelques priſonniers, qu'il emmene en Egypte. Pluſieurs y furent égorgés par ſentence des Docteurs de la loi, & d'autres furent réſervés pour être ſacrifiés à la Mecque le jour du grand Baïram (2). Raynaud de Châtillon fut aſſez heureux pour echapper à ceux qui le pourſuivoient.

Selaheddin, de retour en Syrie avec une armée victorieuſe, paſſa le Jourdain dans la réſolution de punir l'infidélité des Francs. Il prit ſur ſa route pluſieurs petites villes, mit à feu & à ſang tout le pays qu'il traverſa, & fit aux Chrétiens tous les maux imaginables, tant il étoit irrité contre eux. Ceux-cy s'aſſemblerent auſſitôt à Diocéſarée dans la Galilée, & marcherent 1183.

(1) Hiſt. de Selaheddin, par M. Marin, tom. I. pag. 422.

(2) C'eſt ici la ſeule mention qui ſoit faite dans l'Hiſtoire, que des Mahométans ayent ſacrifié des hommes.

LES CROISADES. vers l'ennemi avec une valeur extraordinaire : guidés seulement par leur courage, ils s'étoient engagés dans un mauvais pas, où ils pouvoient être harcelés de tous côtés. Selaheddin avoit même déjà fait ses dispositions pour les envelopper. Les Francs ayant reconnu leur imprudence, se retirent insensiblement, & vinrent à bout de reprendre un poste avantageux, où ils se fortifierent. Le Sulthan fit alors d'inutiles efforts pour les attirer au combat; & voyant qu'ils étoient résolus de se tenir sur la défensive, il se posta sur une hauteur, à dessein de tomber sur eux aussitôt qu'ils décamperoient. Les Francs lasserent sa patience, & s'étant enfin apperçus qu'on ne les observoit plus avec la même exactitude, ils firent leur retraite en bon ordre. Selaheddin au désespoir d'avoir manqué son coup, s'en vengea sur les habitants des petites villes de la province, & retourna à Damas.

Peu de temps après le Sulthan, à la tête d'un petit corps de troupes, se présenta devant Krak où il esperoit surprendre Raynaud de Châtillon, mais ce prince étoit alors sur ses gardes, & Selaheddin fut obligé de rassembler des forces plus considérables pour s'emparer de cette forteresse. Raynaud de Châtillon remplissoit cependant son château de Musiciens, de Danseurs pour célébrer les nôces d'Isabelle sœur cadette du Roi Baudouin avec Unfroi III. fils & petit fils des deux Connétables. L'arrivée de Selaheddin avec un nouveau corps de troupes, fit changer la joye en tristesse. Les fauxbourgs & la ville furent bientôt emportés, & la forteresse auroit été prise sans la valeur d'un chevalier nommé Avesne ou Ivene, qui seul arrêta l'impétuosité des ennemis, pendant qu'on rompoit derriere lui le pont dont on se servoit pour communiquer de la ville au château. Les malheureux habitants de la ville & des fauxbourgs furent immolés à la fureur des Turcs, d'autant plus cruels alors qu'ils combattoient particulierement par un motif de religion. Selaheddin employa les plus fortes machines pour battre le château; mais il fut encore obligé de combler un affreux précipice qui l'environnoit. La longueur de cet ouvrage donna le temps au Roi de Jérusalem d'accourir au secours de Krak. Son armée trop foible pour hazarder de livrer bataille, se retrancha à la vue de celle des Turcs, & attendit un moment favorable pour jetter du secours dans le château. Selaheddin employa toutes sortes de ruses pour attirer les Francs au combat; mais ils ne se laisserent pas surprendre; & informés que les troupes du Sulthan s'étoient écartées pour aller chercher de l'eau dont ils manquoient, ils firent entrer dans la citadelle des vivres & des soldats. Selaheddin n'osant plus se flatter de se rendre maître de Krak, renonça à son entreprise, se contenta de ravager tout le pays, & alla prendre quelque repos à Damas.

1185. Cependant Baudouin IV. qui devenoit de plus en plus infirme, abandonnoit l'entiere administration du Royaume à Guy de Lusignan. Cette conduite augmenta les divisions, & chacun prit parti suivant ses passions ou ses intérêts. Raymond quitta la cour & prit les armes; & la Palestine dechirée par ses propres dissensions fut en même temps attaquée par les ennemis du dehors. Guy de Lusignan crut qu'il étoit à propos de se tenir sur la défensive, mais on taxa sa prudence de lâcheté, & on le rendit responsable des progrès de Selaheddin. Jérusalem & toutes les Provinces

se souleverent & demanderent un autre chef. Baudouin crut appaiser les rebelles en ôtant à son beau-frere le gouvernement de l'Etat, & en faisant casser le mariage de sa sœur avec Guy. Celui-ci Comte de Joppé & d'Ascalon par sa femme, se retira dans cette derniere ville, & refusa de comparoître au Tribunal des Barons où le Roi le fit citer. Les Barons ne voulurent point le juger sans l'entendre, & Baudouin fut obligé d'aller à Ascalon dont on refusa de lui ouvrir les portes. Le Prince retourna à Jérusalem, honteux d'avoir compromis son autorité. Le Comte de Joppé ne garda plus alors aucune mesure, & leva ouvertement l'étendard de la révolte par le ravage qu'il fit dans les campagnes de Daroun. Il pilla les troupeaux des Arabes Bedouins qui vivoient tranquillement sous la protection du Roi de Jérusalem. Ce Prince vivement offensé de la conduite de Guy de Lusignan, voulut lui ôter toute esperance de regner en nommant un Régent & un Roi. Il donna la Régence à Raymond Comte de Tripoli, & la Couronne à Baudouin fils du Marquis de Montferrat & de Sybille. Ce jeune Prince n'avoit que cinq ans. Raymond accepta volontiers le gouvernement du Royaume; mais il refusa la tutelle du jeune Baudouin, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir avancé ses jours, si par hazard il venoit à mourir dans sa minorité.

Les Croisades.

Mort de Baudouin IV.

1185.

Baudouin IV. ne survécut pas longtemps au couronnement de son neveu, auquel il laissa un Royaume rempli de troubles. Les Grands se disputerent l'administration de l'Etat: on convint enfin que la tutelle du jeune Roi seroit confiée à la Princesse Sybille, & que les affaires du Royaume seroient traitées dans le Conseil dont le Comte de Tripoli seroit le chef. Au milieu de tant de troubles les Francs avoient de plus à souffrir la famine & la disette d'eau. Accablés de tant de maux, ils redoutoient encore les armes de Selaheddin, qui pouvoit profiter de leurs malheurs pour les accabler. Il fut donc résolu d'envoyer des Ambassadeurs au Sulthan pour lui demander une suspension d'armes. Selaheddin accorda une treve de quatre ans, & eut la générosité de fournir pendant plusieurs mois des vivres & de l'eau aux Chrétiens.

Baudouin V. Roi de Jérusalem.

Cette treve leur étoit extrêmement nécessaire; car d'un côté ils étoient trop foibles pour rien entreprendre, & de l'autre ils n'avoient aucun secours à esperer des Princes de l'Europe. Baudouin IV. vers la fin de son regne avoit envoyé le Patriarche Héraclius & les grands Maîtres des deux Ordres pour demander des troupes & de l'argent; mais ils n'avoient rapporté de leur voyage, que de simples promesses, qui ne devoient point avoir d'effet. Héraclius (1) homme vain, dur & opiniâtre s'étoit vanté d'engager quelques Princes de l'Europe à le suivre; mais il échoua dans sa négociation. Un malheur auquel on ne s'attendoit pas, replongea la Palestine dans de nouveaux troubles. Le jeune Roi qui paroissoit jouir d'une bonne santé, mourut presque subitement à Ptolémaïs. On soupçonna que cette mort n'étoit pas naturelle; & les uns en accuserent l'ambition de Sybille,

Mort de Baudouin V.

1186.

(1) Guillaume de Tyr ne fait pas un portrait avantageux de ce Prélat, & on lit avec indignation la maniere dont il traita Henri II. Roi d'Angleterre, qui refusa de se croiser.

LES CROISADES.

sa mere ; d'autres regarderent le Comte de Tripoli comme l'auteur de ce crime. Aussitôt que Baudouin fut mort, Joscelin qui avoit été chargé de sa tutelle fit avertir Sybille de se rendre promptement à Jérusalem pour s'emparer du Thrône, pendant que le Comte de Tripoli assembloit à Napolous les Barons qui étoient dans ses intérêts. Dès que Sybille fut entrée dans Jérusalem, on en ferma les portes, & tout le monde se rendit au Temple pour la cérémonie du Couronnement. Le Patriarche prêta alors serment de fidélité à la Princesse au nom du Clergé & du Peuple, & lui annonça qu'elle étoit libre de partager le Thrône avec celui qu'elle en jugeroit le plus digne. Sybille presenta la Couronne à son mari, & Guy de Lusignan fut reconnu Roi par tous ceux qui étoient présents.

GUY DE LUSIGNAN, Roi de Jérusalem.

Les Barons informés de ce qui venoit de se passer à Jérusalem, en furent tellement offensés, que la plûpart proposerent d'abandonner la Palestine. Le Comte de Tripoli les engagea à renoncer à ce dessein, & leur conseilla de traverser l'élévation de Lusignan, en mettant sur le Thrône Unfroi du Thoron, mari d'Isabelle fille de Sybille. Il promit même de faire soutenir son parti par Selaheddin avec lequel il étoit lié d'amitié. Ce conseil prévalut, & on remit cette affaire au lendemain. Le Comte de Tripoli en faisant cette proposition se flattoit d'avoir la plus grande part au gouvernement sous un Prince foible & incapable de regner. Celui-ci qui ne se sentoit pas en état de remplir dignement un poste si élevé, se sauva pendant la nuit avec sa femme, & se rendit auprès de la Reine. Les Barons voyant toutes leurs mesures rompues, se déterminerent les uns plutôt, les autres plus tard à prêter serment au nouveau Roi. Quelques uns des plus opiniâtres, parmi lesquels étoit le Comte de Tripoli, se retirerent dans leurs châteaux. Lusignan se comporta au commencement de son regne avec une hauteur qui acheva d'aigrir les esprits. Il voulut même prendre les armes contre le Comte de Tripoli son plus redoutable rival. Celui-ci s'adressa à Selaheddin, qui lui fournit un corps de sept ou huit mille hommes. On conseilla alors au Roi de Jérusalem de faire la paix avec Raymond, & de prendre des résolutions plus modérées. Il suivit les sages avis qu'on lui donna, & le calme parut rétabli pour quelque temps.

1187.

Les Chrétiens pouvoient alors jouir tranquillement des pays qu'ils avoient enlevés aux Turcs. Ils n'avoient plus à redouter la puissance des Atabeks qui étoit détruite ; & Selaheddin avoit fait avec eux une treve de quatre ans que ce Prince auroit sans doute renouvellée, si on ne lui eût pas donné des preuves continuelles de mauvaise foi. A la faveur de cette treve les Mahométans croyoient pouvoir faire librement le pelérinage de la Mecque ; & plusieurs s'étoient mis en chemin pour se rendre à ce lieu qui faisoit l'objet de leur dévotion. Raynaud de Châtillon qui ne pouvoit se résoudre à observer aucun traité avec les ennemis du Christianisme, enleva une caravane de ces Pélerins, & par cette conduite blâmable, il attira sur les Chrétiens les malheurs dont ils furent accablés.

Selaheddin toujours trompé par les Francs, ne s'amusa plus à demander satisfaction, & résolu de tirer vengeance de cet attentat, il fit des préparatifs extraordinaires. Vainqueur des Atabeks, Souverain de l'Egypte, de la Syrie & de la Mésopotamie, il étoit le plus puissant & le plus redoutable

de tous les Princes d'Orient. Pour diminuer le nombre de ses ennemis, il fit un traité avec le Prince d'Antioche. Plusieurs Chevaliers des deux Ordres, un grand nombre de soldats & de Chrétiens de toute condition prévoyant que la Palestine alloit tomber au pouvoir du Sulthan d'Egypte, se rendirent dans les Etats de ce Prince.

Pendant que l'armée de Selaheddin s'assembloit aux environs de Damas, le Sulthan s'avança dans l'Arabie Pétrée à la tête d'un corps de Cavalerie légere pour proteger les Pélerins Mahométans. A la vûe du château de Krak, il ne put s'empêcher de frémir de colere, & jura de nouveau de faire périr Raynaud de Châtillon. Il s'approcha même du château, & en ravagea tous les environs. Vers ce même temps Afdhal, fils du Sulthan d'Egypte, ennuyé de rester dans l'inaction, obtint à force de prieres du Comte de Tripoli la permission de faire seulement pendant un jour une course sur les terres des Francs. Les conditions furent que le jeune Prince partiroit après le Soleil levé, & qu'il seroit de retour avant le coucher de cet Astre; qu'il n'entreroit ni dans les villes ni dans les villages, & qu'il n'employeroit ses armes que pour se défendre. Raymond fit sçavoir ce traité à toutes les villes Chrétiennes, les avertit du jour qu'Afdhal seroit en marche & les exhorta à ne point attaquer le Prince Mahométan. Le conseil du Comte de Tripoli fut exactement suivi & Afdhal insulta inutilement les Chrétiens renfermés dans leurs murailles. Il s'en revenoit fort triste de n'avoir pu faire aucune action d'éclat, lorsqu'il rencontra les Chevaliers du Temple, & ceux de l'Hopital. Ils avoient cependant été avertis comme les autres; mais ils n'avoient profité de cet avertissement que pour s'assembler, & attaquer le fils de Selaheddin. Ils se trouverent au nombre de cinq cents, & le corps des ennemis étoit de sept mille Cavaliers. Cette supériorité ne servit qu'à enflammer le courage de cette troupe de Heros qui firent des actions qu'on regarderoit comme romanesques, si elles n'étoient rapportées par plusieurs écrivains dignes de foi. Les Chevaliers se battirent à outrance, & il n'en restoit plus qu'un seul en vie, nommé Jacquelin de Maillé, qui refusa de se rendre. Les Sarrasins qui avoient souvent entendu raconter aux prisonniers Chrétiens, que Saint George, armé de toutes piéces, avoit combattu plusieurs fois à la tête de l'armée Chrétienne, s'imaginerent que Jacquelin de Maillé, à qui ils avoient vu faire des prodiges de valeur, étoit ce Saint-George. Pleins de cette idée, ils firent tous leurs efforts pour s'emparer de celui qu'ils regardoient comme le protecteur des Francs. Jacquelin de Maillé ne cessoit cependant de faire un horrible carnage de tous ceux qui osoient l'approcher; mais perdant son sang par les blessures qu'il avoit reçues dans la mêlée, il tomba mort dans le temps que les Turcs se flattoient de le prendre en vie. Sa mort ne fit point cesser la vénération qu'ils avoient pour lui; ils essuyerent avec respect la poussiere & la sueur dont il étoit couvert, & s'en frotterent la tête & le visage, dans l'espérance de recevoir par cette action une partie de la force & de la valeur du Saint. Ils emporterent les morceaux de ses habits, & se disputerent les restes de ses armes brisées. Le Comte de Tripoli, chagrin de cet évenement, craignit avec raison qu'on ne l'accusât d'être l'auteur de ce désastre. Pour réparer cette faute, il résolut de sacrifier son ressentiment à la cause commune, & se réconcilia avec Guy de Lusignan, qu'il reconnut pour légitime Roi de Jérusalem.

LES CROISADES.

Ces deux Princes tinrent alors un Conseil pour délibérer sur le parti qu'on devoit prendre dans les tristes conjonctures où l'on se trouvoit. Il fut décidé qu'on assembleroit la plus nombreuse armée qu'il seroit possible, & qu'on la conduiroit dans la Galilée, par où il paroissoit que l'ennemi vouloit commencer les opérations. Jamais les Francs n'avoient assemblé une si nombreuse armée, puisqu'elle se montoit à environ cinquante mille hommes de troupes réglées, sans compter un grand nombre de Bourgeois auxquels on avoit fait prendre les armes; mais on avoit en même temps dégarni les villes & les forteresses, où il n'étoit plus resté que des personnes incapables de se défendre. Ainsi, toutes les forces des Chrétiens d'Orient étoient en campagne pour s'opposer à Selaheddin, qu'il auroit été plus à propos d'appaiser par quelque satisfaction.

1187. Pour animer davantage les soldats, on crut qu'il seroit à propos de faire mettre au milieu de l'armée la croix qu'on gardoit au S. Sépulcre. Heraclius, en qualité de Patriarche, devoit en faire la cérémonie; mais ce Prélat timide, & qui ne vouloit point d'ailleurs interrompre des plaisirs, dont tout le monde étoit scandalisé, ceda ses droits à deux de ses fils, qu'il avoit eus d'un commerce incestueux avec Riveri, qu'on appelloit la *Patriarchesse*. Un de ces enfans étoit Evêque de Lida, & l'autre de Ptolémaïs. Selaheddin ayant rassemblé toutes ses forces, commença par attaquer les Etats de Raymond qui avoit renoncé à son alliance. Après avoir fait ravager les campagnes, depuis le Jourdain jusqu'à Ptolémaïs, & avoir insulté les Chrétiens qui étoient campés à Sephouri, il passa le fleuve avec le gros de son armée, & alla camper à quelque distance de Tiberiade. Ayant inutilement tenté d'attirer les Francs au combat, il fortifia son camp crainte de surprise, & marcha avec sa cavalerie pour faire le siége de Tiberiade. Cette ville appartenoit au Comte de Tripoli, du chef de sa femme Eschine, fille de Hugues Châtelain de Saint-Omer, & Seigneur de Tiberiade, & veuve de Guillemin, ou Gautier, dit de Bures. La ville fut bientôt au pouvoir du Sulthan, qui se disposa aussitôt à se rendre maître de la Citadelle, où la Comtesse de Tripoli étoit enfermée avec quatre de ses enfans du premier lit.

Elle fit aussitôt sçavoir à l'armée des Francs la triste situation où elle se trouvoit réduite. Les Barons, assemblés dans la tente du Roi de Jérusalem, étoient d'avis de secourir Tiberiade; mais le Comte Raymond, que cette affaire regardoit personnellement, fut d'un sentiment contraire. Il représenta qu'il valoit mieux sacrifier Tiberiade que l'armée entiere, & que c'étoit exposer les troupes à périr de faim, de soif & de fatigues, en leur faisant quitter un poste où ils avoient des vivres en abondance, pour aller traverser des déserts arides, & brûlés par l'ardeur du soleil (1), & où ils manqueroient de tout. Un conseil si sage ne put d'abord être goûté, parce qu'il étoit donné par une personne qu'on regardoit comme un traitre. Cependant lorsqu'on eut fait quelques réflexions, on en sentit toute la force, & il fut décidé qu'on resteroit à Séphouri. Le Maître des Templiers, fâché que l'opinion du Comte de Tripoli eût prévalu, alla trouver le Roi, & vint à bout de lui persuader de marcher au secours de Tiberiade; ce qui fut exécuté aussitôt.

(1) On étoit alors au commencement de Juillet.

On ne tarda pas à se repentir de n'avoit pas suivi le conseil de Raymond, & on éprouva bientôt les malheurs qu'il avoit annoncés. Selaheddin n'eut pas plutôt appris la marche des Francs, qu'il fit occuper par divers détachemens tous les défilés par lesquels ils devoient passer, & il se porta en avant avec le gros de son armée. Les Chrétiens furent alors obligés de disputer tous les passages, & de souffrir toutes sortes d'incommodités. Harcelés continuellement par les ennemis, accablés de lassitude, tourmentés par la soif & la faim, ils pouvoient à peine marcher & se reposoient à chaque instant. Le Comte de Tripoli qui commandoit l'avant-garde vouloit que par une marche forcée, on se hâtât de gagner Tibériade, ou le Jourdain. Pendant qu'on déliberoit sur le parti qu'on devoit prendre, l'arriére-garde où étoient les Templiers & les Hospitaliers, fut attaquée par les Sarrasins & demanda du secours. Le Roi fit aussitôt faire halte & ordonna de camper. On étoit cependant accablé de fleches, & il fallut passer la nuit sous les armes.

Dès la pointe du jour le Comte de Tripoli avec l'avant-garde prit la route du Jourdain, & toute l'armée se disposa à le suivre; mais aussitôt qu'elle eut débouché dans la plaine, elle se trouva en présence de celle de Selaheddin. Le Sulthan pour s'assurer d'une victoire qui ne paroissoit cependant pas douteuse, envoya à droite & à gauche des corps de troupes, afin d'envelopper les Francs. Persuadé que plus il différeroit l'action, moins les Chrétiens seroient en état de la soutenir, il se contenta de les harceler pendant quelque temps par le moyen de ses troupes légeres, qui combattant à la maniere des anciens Scythes, fuyoient aussitôt qu'elles avoient lancé leurs traits, & revenoient incontinent à la charge. Le Roi pour écarter ces troupes fit couvrir son infanterie par la cavalerie, & s'avança dans cet ordre pour joindre le Comte de Tripoli, qui, le sabre à la main se faisoit jour au travers des ennemis. Les Chrétiens arrivés au pied de la montagne d'Hittin, refuserent d'aller plus avant, & un grand nombre se retira sur le sommet, comme dans un lieu de sûreté. Le Roi employa inutilement son autorité, & les Evêques eurent en vain recours aux discours les plus pathetiques pour faire revenir les déserteurs, qui ne vouloient écouter aucune proposition, à moins qu'on ne leur fournît de l'eau & des vivres. Le Roi embarrassé, fut obligé de s'arrêter avec le peu de troupes qui lui restoit. Il fit planter au milieu de son petit camp l'étendard de la Croix, & invita les soldats à se ranger autour pour empêcher les Mahométans de s'en emparer. Cette vûe ranima le courage des Chrétiens qui accoururent en foule & sans ordre. L'arriére-garde qui arriva en même temps, acheva d'augmenter la confusion. Raymond qui avançoit toujours, ignoroit que l'armée s'étoit arrêtée, de sorte qu'il se trouva entiérement séparé d'elle.

Selaheddin crut que c'étoit le moment de porter le dernier coup aux Chrétiens, & les fit attaquer de toutes parts. Les Francs qui pouvoient à peine soutenir leurs armes, ne se défendirent que foiblement, & tomberent autant de lassitude, que de leurs blessures. La nuit qui survint, suspendit le carnage, mais elle ne fournit aux Chrétiens aucune ressource pour s'échapper. Lorsque le jour parut, le Comte de Tripoli fut surpris de ne plus voir les Chrétiens, & d'appercevoir les ennemis de tous côtés. Convaincu du malheur qui leur étoit arrivé, il prit la ferme résolution de

LES CROISADES.

s'ouvrir un passage au milieu des Mahométans. La plupart de ceux qui l'accompagnoient périrent en cette occasion : mais le Comte, après avoir fait des prodiges de valeur qui étonnerent ses ennemis, vint à bout de se sauver avec Baléan ou Belisan d'Ibelim, Raynaud Prince de Sidon, le fils du Prince d'Antioche & quelques Officiers.

Le Sulthan d'Egypte qui avoit tenu les Chrétiens en allarme pendant toute la nuit, ne jugea pas à propos de recommencer l'action dès le matin. Il attendit à dessein que le soleil fût entierement dans sa force, afin qu'ils fussent moins en état de se défendre. Pour achever de les abattre tout à fait, il fit mettre le feu aux broussailles dont la campagne étoit couverte, & qui étoient desséchées par la grande chaleur. La plaine fut bientôt en feu, & les Francs qui avoient en même temps à soutenir l'effort des ennemis, & l'ardeur du soleil, augmentée par les flammes & la fumée, se laisserent égorger, sans avoir le courage de vendre leur vie. On prétend que les Chrétiens perdirent en cette journée près de trente mille hommes. Les Evêques de Ptolémaïs & de Lida furent tués sur le champ de bataille, & la Croix tomba entre les mains des Mahométans. Omar, neveu de Selaheddin, en la présentant au Sulthan, lui dit : *Il paroît par la désolation des Francs que ce bois n'est pas le moindre fruit de votre victoire.*

Selaheddin après le combat fit dresser une tente sur le champ de bataille & ordonna que les principaux prisonniers lui fussent amenés. Ces prisonniers étoient Guy de Lusignan, Roi de Jérusalem, Geoffroi de Lusignan son frere nouvellement arrivé en Palestine, Raynaud de Châtillon, le jeune Unfroi du Thoron, le vieux Marquis de Montferrat, le fils du Comte de Tibériade, les deux grands Maîtres, plusieurs Evêques & quelques Barons. Le Sulthan témoigna beaucoup de bonté au Roi de Jérusalem, & s'étant apperçu qu'il souffroit extrêmement de la soif, il lui fit apporter à boire. Guy de Lusignan, après s'être désalteré, présenta la coupe à Raynaud de Châtillon qui étoit à côté de lui ; mais Selaheddin s'y opposa, & ne voulut pas permettre que ce Prince bût en sa présence (1). Lui adressant ensuite la parole, il lui reprocha ses infractions aux traités, les cruautés qu'il avoit exercées envers les Musulmans en temps de paix, & son entreprise contre les villes de Médine & de la Mecque. Il lui déclara en même temps qu'il ne pouvoit éviter la mort qu'en embrassant le Mahométisme. Raynaud de Châtillon rejetta cette proposition, & osa braver le Sulthan par des paroles outrageantes. Selaheddin outré de colere, se jetta sur lui, & d'un coup de sabre lui fit voler la tête qui alla rouler jusqu'aux pieds du Roi. Lusignan pâlit à la vûe d'un tel spectacle ; mais le Sulthan le rassura, ainsi que tous les autres prisonniers, & les fit traiter avec les égards dûs à leur rang.

Cette bataille qui décida le sort des Chrétiens dans la Palestine se donna le cinq de Juillet 1187. Cependant le Comte de Tripoli étoit arrivé dans la Capitale de ses Etats pour tâcher de la défendre ; mais une maladie

(1) C'étoit une loi de l'hospitalité inviolablement observée par les Arabes d'accorder toute sûreté à ceux des prisonniers aux quels ils avoient donné à manger ou à boire.

dont

dont il fut aussitôt attaqué, le conduisit promptement au tombeau. Il descendoit en droite ligne du célebre Raymond de Toulouse, à la valeur du quel les premiers Croisés durent une partie de leurs succès. Il étoit le plus proche héritier du Thrône, au défaut des deux sœurs Sybille & Isabelle, filles du Roi Amauri. Le Comte de Tripoli est accusé par tous les historiens des Croisades d'avoir apostasié. M. Marin dans son histoire de Selaheddin avoue que l'ambition & la colere ont fait faire au Comte des démarches injustes & criminelles; mais il le justifie pleinement du crime d'Apostasie, & les arguments dont il se sert, paroissent convaincants (1).

Selaheddin profitant d'un avantage si considérable, marcha vers Tibériade que la Comtesse de Tripoli fut obligée de lui remettre, après avoir obtenu la permission de se retirer dans les Etats de son mari. Le Sulthan détruisit presque toute la ville, & ne conserva que la citadelle où il mit garnison. Ptolémaïs ouvrit ensuite ses portes au vainqueur, & un grand nombre de places suivirent son exemple. Celles qui oserent faire quelque résistance, furent traitées avec la derniere rigueur. Les Généraux de Selaheddin n'agissoient pas avec la même humanité que leur Souverain, & leurs expéditions étoient marquées par tout ce que les suites de la guerre ont de plus affreux. Césarée, Arsouf, Sephouri, Nazareth, Tour, Naïm, Dotaïm, Endor, Japha, Legium, Genim, Sebaste, Bethsan, Napoulous, Jericho, Phoula, Maaltha, Haipha, Tebnin, Scandelio, & plusieurs autres villes voisines tomberent en la puissance des Mahométans. Le Sulthan instruit des succès de ses Généraux alla se présenter devant Sydon qui n'osa soutenir un siége, & se rendit par capitulation. Berout fit une foible résistance, & se soumit après quelques jours d'attaque.

Pendant que le Sulthan s'emparoit de la partie septentrionale de la Palestine, Adel son frere faisoit de grands ravages dans les provinces du Midi, & portoit le fer & le feu dans les bourgs & les campagnes, jusqu'aux portes de Jérusalem. Toutes ces conquêtes inspirerent à Selaheddin le désir de se rendre maître de Tyr alors gouvernée par le Prince de Sydon & le châtelain du lieu, hommes foibles, timides, & incapables de prendre une résolution généreuse. Dès la premiere sommation que le Sultan leur fit faire, ils promirent de se rendre aussitôt que l'armée seroit aux portes de la ville, représentant qu'ils ne pouvoient se soumettre avant ce temps, de crainte que le peuple ne se soulevât contre eux. Selaheddin fit en conséquence avancer son armée dont l'approche intimida tellement les Tyriens, qu'ils parlerent aussitôt d'aller au-devant du Sulthan pour implorer sa clémence.

Ils étoient dans cette disposition, lorsqu'ils apperçurent entrer dans le port un vaisseau que montoit Conrad de Montferrat (2) accompagné d'une

(1) Hist. de Selaheddin, Tom. II. p. 26. & suiv.

(2) Conrad de Montferrat, fils de Guillaume III. Marquis de Monferrat, surnommé le Vieux, après s'être signalé dans les guerres d'Italie en faveur du Pape, contre l'Empereur Frideric, son parent, avoit pris la croix, & s'étoit mis en mer avec plusieurs Chevaliers. Il faisoit voile pour la Syrie, lorsqu'il fut jetté par la tempête sur les côtes de Constantinople. Il rendit de grands services à Isaac l'Ange, & dissipa un Parti de factieux. L'Empereur, pour l'en récompenser, lui donna en mariage Theodora sa sœur. Conrad, qui brûloit d'envie de se signaler par quelque action contre les Mahométans, abandonna sa femme, la Cour de Constantinople, & s'embarqua avec un grand nom-

troupe de braves guerriers. A la vûe d'un secours aussi inattendu, l'espérance renaît, le courage se ranime, & on se prépare à soutenir les attaques d'un siége. Conrad ne voulut point se charger de la défense de la place, qu'après qu'on lui en eut accordé la Souveraineté, & que les habitants lui eurent prêté serment de fidélité. Le Prince de Sydon, & le Châtelain, ne se croyant plus en sûreté dans la ville, en sortirent pendant la nuit, & se retirerent à Tripoli. Conrad, connu dans l'histoire d'Orient sous le nom de Marquis de Tyr, fit réparer promptement les fortifications de la ville, & se disposa à faire une longue résistance. Selaheddin, ayant paru aux portes de la ville, fut bientôt informé de ce qui venoit de s'y passer, & désesperant alors de prendre Tyr à force ouverte, il proposa à Conrad de lui donner un riche domaine dans la Syrie, & de remettre en liberté son pere, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Tibériade, s'il vouloit lui céder la ville de Tyr. Conrad refusa ses offres, & eut la barbarie de dire au Sulthan, qu'il ne donneroit pas une seule pierre de la ville de Tyr pour la rançon d'un vieillard qui ne pouvoit être d'aucun secours à la cause commune. Il ajouta que si on exposoit son pere aux coups, il tireroit sur lui pour lui procurer le martyre préférablement à la liberté.

Selaheddin, ne jugeant pas à propos de rester devant une place qui l'auroit tenu trop longtemps, joignit ses forces à celles de son frere Adel, & ces deux Princes allerent faire le siége d'Ascalon, une des principales barrieres de la Palestine. Ils prirent en route Lidda, Ramla, Jabne ou Japhna, Béthléem, Hebron, Bertsabée & Khaleb. Ascalon se défendit avec tant de vigueur que le Sulthan se trouva prêt à renoncer à son entreprise; mais avant que de lever le siége il voulut faire une nouvelle tentative. Il engagea le Roi de Jerusalem à conseiller aux habitants de se soumettre, tandis qu'ils pouvoient encore espérer une bonne capitulation. Lusignan les exhorta en effet à ne pas résister plus longtemps, & leur conseilla de demander dans un des articles du traité que le Roi & les Barons seroient remis en liberté. Ce conseil fut suivi & Selaheddin accorda tout ce qu'on voulut, mais il décida que le Roi & dix Barons seulement ne seroient libres qu'au mois de Mai de l'année suivante. Ce fut de cette maniere que le Sulthan devint maître d'Ascalon, dont la prise fut bientôt suivie de celle de Gaza. Il songea alors à faire la conquête de Jérusalem, ville pour laquelle les Mahométans ont beaucoup de respect, & qu'ils qualifient de sainte. Selaheddin, avant que d'en faire le siége, fit aux habitants les propositions les plus avantageuses, s'ils vouloient lui en ouvrir les portes; & les menaça au contraire de les traiter comme ils avoient fait les Turcs, s'il entroit dans cette ville l'épée à la main. Rien ne fut capable de toucher les Chrétiens, & ils s'obstinerent à vouloir défendre une ville qui ne pouvoit attendre aucun secours du dehors.

Siége & prise de Jérusalem par Selaheddin.

Selaheddin, ayant fait toutes ses dispositions pour assiéger Jérusalem, parut devant cette ville le Jeudi 20 de Septembre de l'an 1187. de Jesus-Christ,

bre de soldats. Comme il ignoroit la défaite des Chrétiens en Palestine, il se présenta devant Ptolémaïs; mais s'étant apperçu qu'elle étoit au pouvoir des Mahométans, il se rendit en diligence à Tyr, où il arriva dans le moment qu'on étoit prêt à en ouvrir les portes au Sulthan d'Egypte.

583. de l'Hégire (1). Les Historiens prétendent qu'il y avoit alors dans la place soixante mille hommes en état de porter les armes, sans compter les vieillards, les femmes & les enfants; ce qui ne se peut croire qu'en observant que les habitants des campagnes & ceux des villes conquises s'étoient enfermés dans Jérusalem. Baléan d'Ibelim, chargé du commandement, créa plusieurs Chevaliers parmi les Bourgeois, dans l'espérance que cette cérémonie leur inspireroit plus de valeur, & fit faire de la monnoye avec l'argent qui couvroit la Chapelle du saint Sépulchre.

Les Mahométans furent étonnés de voir les murailles garnies de soldats, qui paroissoient disposés à faire une vigoureuse résistance. Selaheddin forma d'abord ses attaques du côté de l'Occident, qui étoit l'endroit le mieux fortifié de la ville. S'étant apperçu, au bout de huit jours, que le siége n'avançoit pas & que ses troupes commençoient à se rebuter, il examina avec plus d'attention les dehors de la place, & découvrit que la partie orientale étoit la plus foible. Résolu d'attaquer Jérusalem de ce côté-là, il fit lever le siége avant la pointe du jour & s'avança vers l'Orient. Comme le pays étoit coupé de montagnes & de collines, il fut obligé de faire un long détour & de s'éloigner de la ville. Les habitants de Jérusalem, s'imaginant que Selaheddin renonçoit à son entreprise, se livrerent à la joye & coururent en foule au Temple, pour remercier Dieu d'un évenement si inespéré. Ils chantoient encore les cantiques d'actions de grace, lorsqu'on vit paroître l'armée Mahométane sur le mont Olivet. Le Sulthan profita de l'obscurité de la nuit pour faire placer ses machines & empêcher les Francs de faire des sorties par les portes de saint Etienne & de Josaphat. Il fit sapper les murailles, en même temps qu'il les faisoit battre par les machines Les attaques furent poussées avec tant d'ardeur, qu'en deux jours de temps on fit écrouler plus de quinze toises de murailles. Dans un péril si éminent, les plus courageux demandent qu'on leur ouvre la porte de Josaphat, & tombent sur l'ennemi avec une intrépidité que le désespoir augmente. Les Sarrasins soutiennent leurs premiers efforts, mais bientôt ils les forcent de reculer & de rentrer en désordre dans la ville. Le mauvais succès de cette entreprise jette la consternation dans les esprits, & ne laisse plus entrevoir qu'un avenir affreux. Plus le danger augmente, moins on songe à se défendre, & dans une si triste situation chacun va se prosterner aux pieds des Autels pour implorer le secours du Tout-puissant.

Les opérations du siége avançoient cependant, & la ville étoit presque ouverte de toutes parts. L'ennemi étoit prêt à y entrer, lorsque le courage des assiégés sembla se ranimer pour quelques instants. On prit enfin la glorieuse résolution de périr plutôt les armes à la main, que de se laisser égorger tranquillement. Le Patriarche par ses discours arrêta l'effet d'un si noble dessein, & persuada aux Chrétiens d'avoir recours à la clémence du Sulthan. Baléan, Régnier de Napoulous, & le Patrice Thomas furent députés vers Selaheddin. Ce Prince les reçut avec bonté, mais il les fit en même temps ressouvenir des offres & des menaces qu'il leur avoit faites, & les congédia en leur disant, qu'il ne pouvoit devenir parjure & qu'il entreroit en vainqueur dans

(1) On sçait que les Mahométans comptent leur Ere depuis la fuite de Mahomet. J'en parlerai dans l'article suivant.

Les Croisades.

Jérusalem. Lorsqu'on apprit le peu de succès de cette négociation, on se livra entierement à la douleur, & on n'entendit dans la ville que cris & gémissements. On résolut cependant de faire une nouvelle tentative auprès du Sulthan, mais elle fut d'abord aussi infructueuse que la premiere, & Selaheddin, en montrant aux Députés ses soldats sur les murailles de Jérusalem, leur fit entendre qu'une ville prise n'étoit plus en droit de capituler. Heureusement les assiégés vinrent alors à bout de repousser les assaillants & de leur faire abandonner la muraille où ils avoient déjà planté les bannieres de Selaheddin. Baléan profita de cette heureuse circonstance pour représenter au Sulthan, que si les Chrétiens se trouvoient réduits au désespoir, ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la derniere extrémité, & que lorsqu'ils s'appercevroient que leur résistauce deviendroit inutile, alors ils reduiroient eux-mêmes la ville en cendres, briseroient tout ce qu'ils auroient de plus précieux, détruiroient la superbe Mosquée qui étoit dans la ville & la pierre de Jacob, pour laquelle les Mahométans avoient une si grande vénération; enfin qu'on feroit périr dans les plus cruels tourments cinq mille Turcs qu'on avoit faits prisonniers. Selaheddin, effrayé de ces menaces, accorda aux Chrétiens une treve de vingt-quatre heures, & dit à leurs Députés de revenir le lendemain. Le serment que ce Prince avoit fait lui donnoit de l'inquiétude; il ignoroit, sans doute, que le serment ne peut jamais nous lier pour faire du mal. Il consulta les Docteurs de la Loi qui, pour le tranquilliser à ce sujet, déciderent que la foi du serment ne seroit point violé, si les Chrétiens se rendoient à discrétion, parce qu'alors il lui seroit permis de faire grace à ses esclaves. Selaheddin, satisfait d'une réponse qui étoit conforme à ses sentiments d'humanité, dit à Baléan, qu'il acceptoit la soumission des Chrétiens; que dans l'espace de quarante jours, ils payeroient pour leur rançon, les hommes dix bezans d'or, les femmes cinq, les enfants deux, & que ceux qui ne pourroient fournir ces sommes, seroient faits esclaves.

Lorsque le terme des quarante jours fut expiré, le Sulthan distribua dans tous les quartiers de la ville des corps de gardes, des Officiers & dans chaque rue des sentinelles pour réprimer la brutalité du soldat. Il accorda aux Grecs & aux Syriens la permission de rester dans Jérusalem, & leur céda l'Eglise du saint Sépulchre. Il voulut qu'on laissât tous les malades dans les Hôpitaux, ordonna qu'ils fussent traités à ses dépens, & que les freres Hospitaliers continuassent d'en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison. Les pauvres qui n'avoient pas de quoi payer furent faits esclaves, suivant les conventions du traité. Le Sulthan, après en avoir délivré mille de l'esclavage à la priere de Seïffeddin-Adel, son Frere, & rendu la liberté à mille autres à la sollicitation de Baléan, déclara que le reste étoit libre, & que tous les pauvres pouvoient se retirer où ils voudroient. Les habitants eurent ensuite ordre d'évacuer la place, & alors on ferma toutes les portes, à l'exception de celle de David, par laquelle les habitants devoient sortir. On se représente aisement quelle fut leur désolation, lorsque le moment fut arrivé qu'ils abandonnoient pour toujours des lieux pour lesquels ils avoient tant de vénération.

Selaheddin, assis sur un thrône, vit défiler cette troupe infortunée, qui

ne sçavoit où aller fixer sa résidence. Les femmes, chargées de leurs enfants & fondantes en larmes, supplierent le Sulthan de leur rendre leurs maris qui gémissoient dans les fers. Selaheddin, touché de ce spectacle, remit en liberté tous les prisonniers qu'elles reclamerent, & fit à toutes ces femmes des présents, suivant leurs états & conditions. Enfin personne ne se présenta devant ce Prince sans recevoir des marques de sa bonté & de sa libéralité.

Une partie de ces infortunés fut conduite sous bonne escorte jusques sur les terres de Boëmond, fils du Prince d'Antioche, & devenu Comte de Tripoli par la mort de Raymond. Les Chrétiens, plus barbares que les Mahométans, refuserent d'ouvrir les portes de leur ville à cette multitude qui n'avoit plus d'asyle, & leur enleverent tout ce qu'ils avoient pu emporter avec eux (1). On rapporte qu'une femme, devenue furieuse de ce qu'on l'avoit privée des petites provisions qu'elle avoit, & dont elle nourrissoit son enfant, le jetta à la mer en accablant de malédictions le Comte Boëmond & ses sujets. Ceux qui s'étoient retirés du côté d'Alexandrie, à dessein de repasser en Europe, eurent un sort bien différent. Les Egyptiens leur fournirent des tentes, des vivres & leur dresserent une espece de camp hors de la ville. Quelque temps après, des barques Génoises, Pisannes & Vénitiennes, chargées de marchandises, entrerent dans le port. Les Francs, qui se trouverent en état de payer, freterent ces barques & se disposerent à partir. Le Gouverneur de la place, sans la permission duquel on ne pouvoit lever l'ancre, représenta aux maîtres de ces barques qu'ils devroient embarquer tous les Chrétiens qui restoient encore. On lui répondit que ces misérables n'avoient ni de quoi payer leur passage, ni des provisions pour subsister pendant la route, & qu'on ne pouvoit les recevoir gratuitement. L'Emir, qui avoit secouru la plus grande partie de ces infortunés, ne put s'empêcher de faire de vifs reproches aux maîtres de ces barques sur leur avarice & leur inhumanité. Il leur paya ensuite tout ce qu'il falloit pour le transport de ces Chrétiens, & recommanda qu'ils fussent bien traités dans le voyage, & qu'on les débarquât dans quelques ports de France.

Jerusalem tomba au pouvoir de Selaheddin, le premier ou le second du mois d'Octobre de l'an 1187, sous les regnes de Nassereddin, Khalif de Bagdad; d'Isaac l'Ange, Empereur d'Orient; de Frideric Barberousse, Empereur d'Allemagne; de Philippe Auguste, Roi de France; de Henri II. Roi d'Angleterre; & sous le Pontificat d'Urbain III. Les Francs avoient possédé cette ville pendant quatre-vingt huit ans, & elle avoit été gouvernée par neuf Rois, tous François. Depuis la prise de Jérusalem, les affaires des Chrétiens de la Palestine tomberent en décadence, & ne purent jamais se relever. M. Marin attribue, d'après un grand nombre d'Auteurs authentiques, la ruine des Croisés à leurs mœurs, & à la forme de leur Gouvernement. Voici comment il s'exprime (2).

(1) Le P. Maimbourg, mal instruit des actions des Croisés en Orient, & qui n'avoit pas puisé dans de bonnes sources, attribue cette inhumanité au Comte Raymond, qui étoit mort avant la prise de Jérusalem. Ce n'est pas la seule erreur qui se trouve dans son Histoire des Croisades.

(2) Histoire de Selaheddin, Tom. I. p. 400. & suiv.

LES CROISADES.

Réflexions sur la cause de la ruine des Chrétiens en Palestine.

Les premiers Croisés, presque tous François, établirent dans la Syrie le Gouvernement Féodal, affoiblissant ainsi le pouvoir en le partageant. Les chefs de ces entreprises malheureuses auroient concouru avec peine à la grandeur d'un seul, eux qui dans leur patrie avoient droit de battre monnoye, de lever des troupes, d'exercer impunément le brigandage aux environs de leurs châteaux. Il paroissoit juste qu'ils trouvassent au-delà des mers, les fiefs qu'ils abandonnoient en Europe. Leurs conquêtes furent donc partagées en différents petits Etats, sous les titres de Principautés, de Marquisats, de Comtés, de Seigneuries, suivant leur étendue. La Palestine, possédée successivement par tant de Nations, fut étonnée de voir pour la premiere fois des Princes de Sydon, des Marquis de Tyr, des Comtes de Joppé, des Seigneurs de Ramla & plusieurs Barons. Tous ces petits tyrans se faisoient la guerre entr'eux, lorsqu'ils ne la faisoient point aux Mahométans, s'allioient souvent avec ces derniers contre les Chrétiens, & contre le Roi même, qui n'étoit pas seulement maître de Jérusalem.

Le second défaut du Gouvernement, non moins considérable que le premier, étoit le pouvoir excessif du Clergé. Les Papes avoient eu deux objets dans les Croisades; le premier & le principal, celui d'étendre la Religion; & le second, celui d'étendre leur autorité. La Syrie leur étoit en quelque sorte soumise. Ils y regnoient par la puissance des Ecclésiastiques & des Religieux. A peine les Croisés eurent-ils pris quelques villes qu'il fallut élire des Evêques, & le Clergé osa demander, avec insolence, (1) aux Barons assemblés à Jérusalem un Patriarche avant un Roi. Le premier Patriarche excita une révolte contre le premier Roi, & on fut obligé de lui ceder en Souveraineté la quatriéme partie de la capitale pour éviter une guerre civile. Tous les Evêques étoient ou prétendoient être Seigneurs dans leurs Diocèses. Ils avoient des Serfs, des Vassaux & les conduisoient à l'armée. Mais l'obéissance qu'ils refusoient au Monarque, leur étoit refusée par les Religieux. Ceux-ci, fiers de leurs prérogatives, enrichis par les bienfaits des Rois, par les aumônes des Pelerins, & nourrissant la superstition des Peuples, affectoient de leur côté une extrême indépendance. Leurs prétentions alloient jusqu'à exercer les fonctions curiales, & ce qui irritoit encore plus le Clergé contr'eux, ils retiroient les retributions attachées à ces fonctions. Ils prêchoient, baptisoient, catéchisoient, faisoient des mariages, enterroient les morts sans la participation des chefs des Paroisses. Si un Evêque excommunioit quelques fidéles, les Religieux les rétablissoient aussitôt & les faisoient participer aux Sacrements (2).

Les abus énormes subsistoient par la foiblesse du Roi qui ne pouvoit les réprimer. Les plus puissants de ces Religieux, & les seuls qu'on auroit dû souffrir dans le pays, étoient les Templiers & les Hospitaliers. Ils possédoient des Provinces entieres, étoient redoutables aux Rois, aux Barons, aux Evêques & aux Religieux; mais leur valeur, si nécessaire, faisoit supporter leur orgueil. S'ils bouleversoient l'Etat pendant la paix, ils en étoient le soutien dans la guerre.

(1) *Spiritu superbiæ tumidi*, dit Guil. de Tyr.

(2) Guillaume de Tyr & Jacques de Vitri font un grand détail des entreprises des Religieux de la Palestine.

Les Croisades.

Dans une Monarchie où le pouvoir est infiniment partagé, il n'y a plus de pouvoir. Dans une Religion, fondée sur la pauvreté, l'humilité & la morale la plus pure, lorsque les Ministres vivant dans le faste & l'incontinence, violent toutes les vertus recommandées par cette morale, il n'y a plus de respect pour la Religion. Dans un Etat où le peuple privé de loix fixes, & mêlé avec des Mahométans & des hérétiques, n'est pas contenu par le respect de la Religion, il n'y a plus de Mœurs. Telle étoit la situation de la Palestine.

Cette contrée, qui avoit été le berceau de la Religion, vit revenir vers elle de l'Europe cette Religion, & la méconnut. Elle vit, au lieu des Martyrs de la foi, des Croisés, qui après avoir passé la mer pour défendre le Christianisme, y renonçoient pour le détruire ; ennemis d'autant plus terribles qu'ils joignoient au crime d'Apostasie, la rage attachée à ce crime, les fureurs des guerres civiles, aux fureurs des guerres de Religion. Elle vit des combats entre les Chrétiens, entre les Moines, entre les Prêtres. Elle vit des Religieux sans discipline, sans pudeur, des Prêtres dissolus, des Evêques traitres à la patrie, des Religieuses sans décence, sortir de leurs Monasteres & se montrer en public. Elle vit un Patriarche accusé & convaincu de larcin. Elle vit l'infâme Heraclius deshonorer la chaire Patriarchale par la conduite la plus licentieuse.

Tout ce qui habitoit la Syrie, étoit un mélange de Juifs, d'Arabes, de Turcs, de Grecs schismatiques, d'Arméniens, de Jacobites, de Maronites, de Nestoriens, d'autres hérétiques, de Latins nés en Orient, d'Allemands, d'Italiens, d'Anglois, de François. Toutes ces Nations se communiquoient leurs vices, sans se transmettre leurs vertus. On lit avec horreur, dans les Historiens, les crimes dont elles souilloient la Terre Sainte. Des hommes qui avoient si peu de Religion dans le cœur, en avoient toujours le nom dans la bouche. C'étoit pour la Religion que les Templiers & les Hospitaliers s'égorgeoient entr'eux ; que les Religieux se battoient dans les processions publiques ; qu'ils usurpoient les décimes & les droits Episcopaux. C'étoit pour l'intérêt de la Religion que le Clergé devenoit parjure en déliant les Princes des sermens faits aux Mahométans, & les sujets des sermens faits aux Princes Chrétiens. C'étoit enfin par un zele aveugle, qu'on violoit toutes les loix, qu'on méprisoit la foi des traités, qu'on exerçoit sur les Sarrasins des cruautés bien opposées à la douceur de la morale Chrétienne (1). Tous ces désordres ruinerent insensiblement les affaires des Chrétiens, & fournirent aux Musulmans les moyens de renverser l'Empire qu'ils vouloient établir en Syrie. Si les Croisés eussent fidélement observé les traités qu'ils faisoient avec les Turcs, ils auroient eu le temps de s'affermir dans le pays, & les nouvelles recrues qu'ils recevoient de temps en temps de l'Europe, les auroient mis en état de faire dans la suite la loi aux Mahométans, qui souvent divisés entr'eux, se déchiroient mutuellement. Il auroit été de la politique des Chrétiens de vivre tranquillement avec Selaheddin, qui venoit de détruire la puissance des Atabeks. On pouvoit espérer qu'après

(1) On peut consulter le livre intitulé, *Gesta Dei per Francos*, &c. On y verra en détail le désordre des Croisés. Lisez surtout Jacques de Vitri. On verra que la peinture que M. Marin fait des Chrétiens de la Palestine, n'est point trop chargée.

sa mort son Empire, trop étendu, seroit tombé par la désunion du grand nombre d'enfans qu'il laissoit, & dont chacun auroit envahi une partie. En rompant les traités faits avec Selaheddin, on excita ce Prince à travailler à la destruction des Francs, & les Chrétiens ne purent s'en prendre qu'à eux-mêmes des maux qu'ils eurent à souffrir.

Selaheddin devenu maître de Jérusalem, y fit son entrée avec beaucoup de pompe. Il purifia toutes les Mosquées, fit laver avec de l'eau rose la pierre de Jacob qui étoit dans une Mosquée (1). On fondit toutes les cloches, les croix furent renversées, & celle que les Latins avoient placée sur le dôme de la grande Mosquée, fut traînée par les rues. Les Grecs & les Syriens prirent les armes à ce sujet, & peu s'en fallut qu'il n'y eût du sang répandu. Le Sulthan par sa présence appaisa le tumulte, & fit dans la suite des loix si sages que les Chrétiens & les Mahométans vécurent en bonne intelligence.

Le Sulthan qui craignoit que les Chrétiens d'Europe, informés de la prise de Jérusalem, ne formassent une nouvelle Croisade pour tâcher de rétablir les affaires des Chrétiens en Palestine, se hâta de faire le siége de Tyr avant que cette ville eût reçu des secours. Il parut devant cette place le premier de Novembre, & s'apperçut bientôt de la difficulté de l'entreprise. Conrad avoit profité du temps pour faire réparer les fortifications de Tyr, & pour y en ajouter de nouvelles. Selaheddin, avant que de commencer l'attaque, fit ménacer Conrad de la mort de son pere, s'il ne se rendoit pas promptement; mais le Marquis de Tyr ne fut pas plus allarmé que la premiere fois, & se prépara à se défendre. Les Assiégés & les Assaillants se comporterent avec une égale ardeur, & eurent des succès alternatifs; mais comme Selaheddin réparoit continuellement les pertes qu'il faisoit, les Tyriens qui ne recevoient aucun secours, commencerent à appréhender de tomber au pouvoir des Mahométans. Conrad s'étant apperçu du découragement de ses sujets eut recours à la ruse pour les tirer du danger où ils étoient. Il fit donner un faux avis à Selaheddin par un Sarrasin nouvellement converti, qui apprit à ce Prince que le lendemain les habitans devoient abandonner la ville. Le Sulthan donna dans le piége qu'on lui tendoit, mit l'élite de ses troupes sur ses vaisseaux pour tomber sur les Tyriens pendant qu'ils décamperoient, & ordonna en même temps un assaut du côté de la terre.

Conrad avoit fait cacher ses troupes & les habitans, & à peine cinq vaisseaux ennemis furent-ils entrés dans le port, qu'il fit lever la chaîne pour empêcher les autres de s'approcher. Alors les Tyriens sortirent de leur embuscade & fondirent sur les ennemis qui débarquoient sans précaution. Toute cette troupe fut entierement défaite, & les vaisseaux furent brûlés ou coulés à fond. Les Sarrasins qui donnerent l'assaut eurent un sort aussi funeste. Après qu'ils eurent franchi les premieres murailles, & dans le temps qu'ils se disposoient à escalader les secondes, ils furent surpris par d'autres troupes que Conrad avoit fait cacher, & on les égorgea entre les deux murs. Selaheddin ayant perdu l'élite de ses troupes, renonça à son entreprise, & se rendit à Ptolémaïs, où il ne resta pas long-temps. Il voulut surprendre

(1) On prétendoit que c'étoit la pierre que Jacob avoit mise sous sa tête, lorsqu'il eut cette vision miraculeuse dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte.

un

un château sur le Mont Amila, voisin de Tyr; mais il fut repoussé. Le Sulthan se retira alors à Damas, d'où il partit pour attaquer le Prince d'Antioche, qui n'avoit cessé de rompre les traités qu'il avoit faits avec lui. Les Croisades.

Selaheddin étoit déjà aux portes de Tripoli, lorsque cette ville reçut un secours qui l'empêcha de tomber au pouvoir du Sulthan. Guillaume, Roi de Sicile, instruit le premier des malheurs de la Palestine, y envoya des vivres, des munitions, trois cents cavaliers, cinq cents fantassins, & plus de soixante galeres commandées par le général Margarit, cet homme célebre qui mérita d'être nommé le Roi de la mer, & le Nouveau Neptune. Cette flotte aborda à Tyr, mais comme elle devenoit inutile pour cette ville, Conrad l'envoya à Tripoli, avec une partie de la garnison de Tyr, sous les ordres d'un Chevalier Espagnol, connu sous le nom de Chevalier aux Armes vertes. Il avoit fait des prodiges de valeur au siége de Tyr, & il ne se distingua pas moins à Tripoli. Selaheddin surpris de tant d'exploits qui tenoient du merveilleux, lui envoya un sauf conduit, & le pria de se rendre auprès de lui. Il le combla d'éloges, lui fit de grands présents, & employa toutes sortes de moyens pour l'engager à son service. Le Chevalier accepta les présents, mais il refusa généreusement d'abandonner le parti des Chrétiens. Le Sulthan n'osant se flatter de s'emparer de Tripoli, se contenta de faire le dégat dans le voisinage, & alla surprendre Antarados ou Tortose, qui fut mise au pillage. Il ne put se rendre maître d'une des tours qui étoit si bien fortifiée par l'art & par la nature, que les attaques de l'ennemi devinrent inutiles. 1188.

Selaheddin ne voulut pas s'arrêter devant cette tour, & continua à marcher vers Antioche. Il prit sur sa route Balanas ou Valence, Laodicée (1), & plusieurs autres places. Il s'approchoit d'Antioche, lorsque le Comte Boëmond lui fit des propositions de paix. Le Sulthan, moyennant un grosse somme d'argent, accorda une treve de huit mois, à condition que les Chrétiens d'Antioche se soumettroient à lui, si au bout de ce temps ils ne recevoient aucuns secours étrangers. Ce fut après toutes ces conquêtes que Selaheddin apprit la reddition du Château de Krak, place importante pour lui & pour les Mahométans, qui n'osoient plus aller en pélerinage à la Mecque, depuis que les Chrétiens en étoient maîtres. Les habitants s'étoient défendus pendant près d'un an, & ils n'avoient capitulé qu'à la derniere extrémité. Le Sulthan, touché de leur courage & de la misere où ils se trouvoient alors, leur fit donner de l'argent, des vêtements & des vivres dont ils avoient grand besoin. Selaheddin licentia alors son armée, & alla prendre quelque repos à Damas.

Il ne restoit plus aux Chrétiens que trois villes, Antioche, Tyr & Tripoli, lorsque les Européens firent de nouveaux efforts pour envoyer des secours en Orient. La nouvelle de la prise de Jérusalem avoit reveillé la dévotion des Croisades, & les peuples excités par les fréquentes prédications s'étoient déterminés à prendre la Croix. Ce fut sous le Pontificat de Clément III. que se forma cette nombreuse armée de Croisés, qui sembloit devoir par sa multitude envahir toutes les possessions des Mahométans. On vit encore des Evêques, des Ecclésiastiques, des Moines endosser Troisième Croisade. 1188.

(1) Ville entre Tripoli & Antioche. Elle se nomme aujourd'hui Ladikia.

LES CROISADES. la cuirasse, des Réligieuses abandonnet leur rétraite, sous prétexte d'aller servir les soldats de Jésus-Christ. Les Rois de France & d'Angleterre, Philippe Auguste & Henri II. se faisoient alors une cruelle guerre; mais ils mirent fin à leurs querelles par le moyen des Légats du Pape. Les deux Rois prirent alors la Croix, & leur exemple fut suivi par Richard Duc de Guyenne & Comte de Poitou, par le Duc de Bourgogne, Philippe Comte de Flandres, les Comtes de Champagne, de Blois, de Soissons, de Dreux, du Perche, de Clermont de Bar, de Beaumont, de Nevers, & par un grand nombre de Seigneurs de France, d'Angleterre & de Flandres. On donna une Croix rouge aux François, une blanche aux Anglois, & une verte aux Flamands. On leva une dixme sur tous les biens pour subvenir aux frais de cette guerre, & cette imposition fut nommée *la Dixme Saladine*. La plus grande partie de cet argent fut consommée dans la guerre que les Rois de France & d'Angleterre se firent de nouveau peu de temps après, & qui ne fut éteinte que par la mort de Henri II.

Cependant l'Empereur Frideric Barberousse, alors âgé de soixante & quatre ans, fit des préparatifs considérables pour se rendre en Palestine. Frideric Duc de Suabe son second fils, Léopold Duc d'Autriche, Berthold Duc de Moravie, Herman Marquis de Baden, les Comtes de Nassau, de Thuringe, de Missen, de Hollande, les Evêques de Besançon, de Cambrai, de Munster, d'Osnabrug, de Missen, de Passau, de Wirtzbourg, & plusieurs autres Princes & Seigneurs prirent la Croix à l'exemple de l'Empereur. Ce Monarque défendit aux femmes de suivre l'armée, & fit des Edits très-séveres pour faire observer une exacte discipline dans la route. Il envoya demander le passage sur leurs terres au Roi de Hongrie, à Isaac l'Ange Empereur de Constantinople, & à Kilidge Arslan II. Sulthan d'Iconium. Le premier accorda tout ce qu'on lui demandoit & tint parole; les deux autres firent de grandes promesses, & prirent en même temps des mesures pour nuire aux Croisés. Frideric écrivit aussi à Selaheddin une lettre pour le sommer de remettre aux Chrétiens toutes les places qu'il leur avoit enlevées, le menaçant de la puissance de ses armes, s'il refusoit de le faire. Selaheddin répondit avec autant de fierté, & se disposa à rendre inutiles les efforts des Européens. Il fit une nouvelle ligue avec le Sulthan d'Iconium & avec l'Empereur de Constantinople. Par le traité qu'Isaac l'Ange conclut avec ce dernier, il céda aux Mahométans une Eglise de Constantinople pour être convertie en Mosquée; & en effet on y fit la priére suivant le rit Musulman. L'Ambassadeur Frideric étoit à Constantinople le jour que l'Iman & les docteurs de la loi prirent possession de la nouvelle Mosquée, au grand scandale des Chrétiens.

1189. Selaheddin, en attendant que l'armée qu'il rassembloit fût prête, se disposa à se rendre maître d'une citadelle qu'on appelloit la Roche-Arnaud, & qui étoit bâtie sur la cime d'un roc. Raynaud, Prince de Sidon s'y étoit enfermé, depuis qu'il avoit perdu tous ses Etats. Appréhendant de ne pouvoir défendre cette citadelle, il eut recours à la ruse, afin d'avoir le temps d'y faire entrer des troupes & des munitions. Comme il sçavoit la Langue Arabe, il alla seul trouver le Sulthan, & après avoir ébloui ce Prince par ses controverses sur les différentes traditions Mahométanes dont il étoit

parfaitement instruit, il lui déclara que son intention étoit de se soumettre; mais qu'il n'osoit le faire jusqu'à ce que ses parents qui étoient dans la ville de Tyr en fussent sortis. Il craignoit, disoit-il, qu'on ne se vengeât sur eux de la démarche qu'il étoit résolu de faire, & demanda trois mois, afin de mieux cacher son dessein. Le Sulthan persuadé qu'il agissoit de bonne foi, lui accorda sa demande, & Raynaud profita de ce temps pour se mettre en état de défense; il ne négligeoit cependant pas de rendre de fréquentes visites à Selaheddin. Les Emirs s'apperçurent bientôt qu'il trompoit le Sulthan & l'avertirent de ce qui se passoit. Ils étoient d'avis qu'on arrêtât le Prince de Sidon; mais Selaheddin, qui ne pouvoit se résoudre à manquer à sa parole, voulut attendre que le terme qu'il avoit accordé fût expiré. Au bout des trois mois, il somma Raynaud de se rendre, & sur les mauvaises excuses qu'il allegua, il le fit arrêter & l'envoya prisonnier à Damas. Persuadé qu'il pourroit continuer à tromper le Sulthan, il s'étoit rendu auprès de lui pour lui demander de nouveaux délais, & ce fut dans ce moment que Selaheddin, après lui avoir reproché sa fourberie, le fit mettre aux fers.

Le Sulthan étoit d'autant plus irrité d'avoir perdu trois mois, qu'il avoit appris que Guy de Lusignan ravageoit la Syrie. Le Roi de Jérusalem avoit été remis en liberté, suivant le traité fait devant Ascalon; mais le Sulthan lui avoit fait jurer sur l'Evangile, qu'il renonceroit au royaume de la Palestine, qu'il repasseroit en Europe, & qu'il ne feroit jamais la guerre aux Mahométans. Le chagrin d'avoir perdu une couronne lui fit rompre ses engagements, dont les Evêques le dispenserent, & ayant rassemblé une petite armée, il se présenta devant Tyr pour prendre le commandement de cette ville. Conrad, qui s'étoit emparé de la Souveraineté, lui ferma les portes de la ville, & menaça de le traiter en ennemi, s'il ne se retiroit. Lusignan, irrité contre Conrad, vouloit prendre Tyr par force; mais on lui représenta l'impossibilité de cette entreprise. Il se jetta alors sur les terres des Mahométans, & enleva tout ce qu'il rencontra. Il eut même quelques avantages sur les troupes que Selaheddin envoya contre lui. Pendant que le Roi de Jérusalem continuoit ses courses, il arriva à Tyr un grand nombre de Croisés qui se joignirent à lui.

Avec ce renfort, il voulut entreprendre le siége de Ptolémaïs connue sous le nom d'Acre. Lusignan n'avoit alors qu'environ neuf mille hommes, & avec une si foible armée, il osa donner l'assaut. Repoussé avec perte, il se retrancha vers l'Orient sur la colline de Thuron, pour y attendre des secours qui ne tarderent pas à arriver. Les premiers, qui débarquerent sur les côtes, furent des Croisés de Dannemarck & du pays de Frise au nombre de douze mille. Jacques, Seigneur d'Avesne & de Guise, un des plus grands hommes de son siécle, amena une petite armée composée de Flamands, d'Anglois & de François. D'autres François avoient suivi Robert II. Comte de Dreux, Thibaud Comte de Chartres son frere, Etienne Comte de Sancerre, Thibaud Comte de Bar, Raoul Comte de Clermont en Beauvoisis, & Philippe Evêque de Beauvais. Erard & André de Brienne, Guillaume, Comte de Châlons sur Saône, Geoffroi de Joinville, Sénéchal de Champagne, Guy de Dampierre, Manassés de Garlande, Anseric de

LES CROISADES.

Montréal, Guy de Châtillon sur Marne, & Gauchet III. son frere, connu dans la suite sous le nom de Comte de saint Paul, nom qu'il rendit célebre par tant de belles actions ; tous ces Princes & Seigneurs précéderent, avec leurs vaisseaux, l'arrivée de Philippe Auguste dans la Palestine.

Le Landgrave de Thuringe & le Duc de Gueldres s'embarquerent avec plusieurs Allemands, qui ne voulurent point attendre le départ de Frideric Barberousse ; mais leur prudence ne fut pas moins utile que leur valeur ; car ayant abordé à Tyr, ils persuaderent à Conrad de Montferrat de se joindre au Roi pour faire la conquête de Ptolémaïs. Toutes ces troupes réunies aux Templiers, aux Hospitaliers, aux Génois, aux Pisans, aux Lombards, aux Vénitiens, qui avoient à leur tête les Archevêques de Pise & de Ravene, composerent une armée d'environ quatre-vingt mille hommes. Selaheddin avoit d'abord trop méprisé ses ennemis & avoit négligé de les attaquer avant qu'ils se fussent multipliés. Il reconnut sa faute un peu tard, & résolu de la réparer, il rassembla toutes ses troupes, n'en laissa qu'un petit nombre pour continuer le siége de la Roche-Arnaud, & s'avança dans la plaine de Ptolémaïs. Il se posta de telle maniere qu'il tenoit les Francs bloqués du côté de la terre ; mais le côté de la mer étoit libre, & les flottes de l'Europe amenoient continuellement du secours. Selaheddin, déterminé à attaquer les Chrétiens, fit toutes ses dispositions & leur livra enfin bataille. La valeur des deux Partis rendit la victoire indécise, & la nuit seule fit cesser le combat. Le lendemain le Sulthan, ayant fait de nouvelles dispositions, fit prendre en flanc la cavalerie ennemie, qui fut bientôt culbutée & obligée de regagner le gros de l'armée. L'action devint alors générale. Pendant qu'on se battoit avec un acharnement réciproque, Selaheddin, qui étoit entré dans la ville, en sortit tout d'un coup avec sa garnison, & fondit sur les Chrétiens. Ces derniers, surpris de cette nouvelle attaque, commencerent à perdre courage, & furent bientôt enfoncés de toutes parts. Ils regagnerent leur camp en désordre après avoir perdu la plus grande partie des leurs. Selaheddin prit la résolution de les forcer dans leurs retranchements ; mais après quatre jours d'attaques continuelles, il fut obligé de renoncer à son projet. Il faisoit reposer ses troupes accablées de lassitude, lorsque les Francs sortirent de leur camp ; ils avoient formé une colonne impénétrable, & s'avancerent en cet ordre vers les Mahométans. Le combat recommença, & il y eut beaucoup de monde tué, mais la perte fut plus considérable du côté de Selaheddin. Ce Prince se détermina alors à donner quelque repos à ses troupes, & après avoir augmenté la garnison de Ptolémaïs, il alla s'emparer d'une hauteur dont les Francs auroient pû se rendre maîtres.

Il ne se passa, pendant quelque temps, rien de remarquable entre les deux Partis ; & il n'y eut que de simples escarmouches. Les Tournois, qu'on croit inventés par les Arabes, étoient alors en usage. Les Chrétiens s'exerçoient avec les Mahométans, & s'occupoient à ces sortes d'exercices sous les murs même de Ptolémaïs. Les deux champions n'en venoient aux mains qu'après s'être harangués l'un & l'autre. Le vaincu étoit fait prisonnier de guerre, mais il pouvoit se racheter. Enfin les Francs & les Sarrasins s'accoutumerent tellement à se voir, & se familiariserent de telle sorte ensemble, qu'ils dansoient mutuellement au son de leurs instruments.

L'arrivée d'une nouvelle troupe de Croisés ranima le courage des Francs, qui demanderent avec ardeur qu'on les menât à l'ennemi. Lusignan profita de cette heureuse disposition, & le 4 d'Octobre toute l'armée, composée d'environ cent mille hommes, sortit de ses retranchements & s'étendit dans la plaine depuis le fleuve Bélus jusqu'à la mer. Le Roi, devant lequel on portoit le livre des Evangiles couvert d'une étoffe de soye, & soutenu dans les angles par quatre Officiers, occupoit la droite qui étoit vers le fleuve, avec les François & les Hospitaliers. Conrad de Monferrat commandoit la gauche du côté de la mer, & avoit sous lui les Vénitiens & les Lombards. Le Landgrave de Thuringe, les Anglois, les Pisans étoient au centre. Gerard de Bidesford, Grand Maître des Templiers, le Duc de Gueldres, les Catalans formoient le corps de réserve, & l'on avoit donné la garde du camp à Geoffroi de Lusignan, frere du Roi.

Les Chrétiens, pour tâcher d'assurer leurs succès, s'emparerent de toutes les hauteurs & s'avancerent en bon ordre, fiers de leur nombre & de leur situation. Selaheddin de son côté avoit pris ses mesures pour remporter l'avantage de cette journée, & son armée occupoit depuis le fleuve jusqu'à la mer. L'aîle gauche étoit opposée à la droite des Chrétiens, & la droite à la gauche de ces derniers. Le Sulthan s'étoit placé au centre avec un corps de troupes d'élite. Les deux armées furent près de quatre heures en présence sans en venir aux mains. Enfin vers les dix heures du matin les Archers Francs commencerent à attaquer la droite des ennemis. Teki-Eddin Omar, neveu du Sulthan, qui la commandoit, ordonna à sa troupe de plier, à dessein de séparer du corps de bataille ceux qu'il avoit en tête. Selaheddin, ignorant le projet d'Omar, s'imagina qu'il avoit besoin de secours, & détacha une partie de ses troupes pour le soutenir. Ce mouvement jetta le désordre dans l'aîle, qui, incertaine alors si elle devoit fuir ou combattre, prit le premier parti. Les Chrétiens profiterent de cette circonstance, & acheverent de culbuter cette aîle droite. Fiers de ce succès, ils eurent l'imprudence de s'amuser à piller le camp des ennemis.

Cependant Selaheddin, qui étoit resté avec cinq gardes seulement, couroit de tous côtés pour engager ses soldats à revenir à la charge. Lorsqu'il en eut rassemblé une partie, il se mit en embuscade, fondit sur les Chrétiens chargés de dépouilles & les poursuivit jusqu'à leur aîle droite, qui n'avoit pas encore donné. Ceux qui la composoient, s'imaginant que l'aîle gauche étoit entierement défaite, prirent l'épouvante. Le Sulthan fit alors avancer son aîle gauche avec les troupes que son neveu avoit rassemblées, & tomba avec fureur sur les Chrétiens, dont il fit un grand carnage. Les Chevaliers du Temple furent les seuls qui tinrent ferme, mais leur valeur leur devint funeste, & il en perit un grand nombre. La perte fut considérable des deux côtés, mais les Chrétiens perdirent beaucoup plus de monde que les Mahométans. Le Sulthan étoit d'avis d'attaquer le camp des Chrétiens; mais ses Emirs lui représenterent que ses troupes étoient trop fatiguées, & que lui-même avoit besoin de repos pour rétablir sa santé qui étoit fort altérée. Il suivit leur conseil, renforça la garnison de Ptolémaïs, laissa un corps de troupes dans son ancien camp, & se retira à Damas pour s'y reposer.

L'Empereur Frideric Barberousse étoit cependant arrivé sur les terres de

LES CROISADES.

l'Empire de Constantinople ; mais Isaac l'Ange, qui avoit fait un traité avec Selaheddin, fit toutes sortes de maux aux Croisés, qu'il avoit bien reçus en apparence. Les Allemands, de leur côté, ne ménagerent pas ses Etats, ravagerent la Thrace, passerent les habitants au fil de l'épée, s'emparerent de toutes les places situées entre la mer Egée & le Pont-Euxin, & parurent aux portes de Constantinople, après avoir perdu beaucoup de monde par les maladies & les embuches des Grecs. Isaac fut alors contraint d'entrer en négociation, & accorda tout ce qu'on voulut pour se débarrasser d'hôtes si incommodes ; mais ils resterent encore pendant l'hiver, & leverent de fortes contributions dans la Thrace. L'Empereur de Constantinople, appréhendant que le traité qu'il avoit été forcé de faire avec Frideric, n'indisposât contre lui Selaheddin, envoya un Ambassadeur à ce Prince pour lui faire connoître la nécessité où il s'étoit trouvé.

Le Sulthan, inquiet de l'arrivée des Allemans, demanda des troupes & des secours à tous les Princes Mahométans, & même au Kalif de Bagdad. Celui-ci ne fournit ni hommes ni argent, & se contenta d'exciter les Musulmans à prendre les armes en leur promettant une félicité éternelle, s'ils mouroient les armes à la main contre les ennemis de leur Religion. Les Princes Mahometans se hâterent de lever des troupes & de se joindre à Selaheddin. Le Sulthan, qui craignoit que toutes ces armées réunies ne fussent pas encore suffisantes pour les opposer à celle des Allemans, traita avec tant de rigueur Raynaud son prisonnier, qu'il le força d'ordonner à la garnison de Schokaïf de se soumettre. Selaheddin, devenu maître de cette forteresse, tendit la liberté à Raynaud, & fit revenir au camp les troupes qui avoient été occupées au siége de Schokaïf.

1190. Cependant les Chrétiens avoient pressés le siége de Ptolémaïs, où le Sulthan avoit néanmoins trouvé moyen d'introduire des vivres. Selaheddin, résolu de chasser les Francs des postes dont ils s'étoient emparés, descendit dans la plaine & leur présenta la bataille ; mais ils ne voulurent point sortir de leurs retranchements. Le Landgrave de Thuringe, ennuyé de la longueur du siége, quitta l'armée & retourna dans ses Etats. Peu de temps après Selaheddin, qui vouloit ôter aux Chrétiens la facilité de recevoir des secours par mer, équippa une flotte qu'il fit approcher de Ptolémaïs. Lorsque les Chrétiens l'apperçurent, ils lui opposerent leurs vaisseaux, mais la plûpart furent brisés ou coulés à fond. Les Francs sortirent alors de leurs lignes pour les secourir, & furent obligés de combattre contre les troupes que Selaheddin avoit envoyées pour favoriser la descente de celles qui étoient sur ses vaisseaux. Le Sulthan remporta dans cette journée un double avantage sur les Chrétiens, qu'il battit sur terre & sur mer.

Ces deux victoires ne tranquiliserent pas Selaheddin, & il redoutoit toujours les Allemans, dont on avoit exagéré le nombre. L'Empereur Frideric, qui avoit passé l'hyver dans la Thrace, quitta cette Province vers les fêtes de Pâques, emportant avec lui les dépouilles des Grecs. Isaac, pressé de se débarrasser d'un voisin si dangereux, lui fournit plus de vaisseaux de transport qu'il n'en avoit besoin. La conduite que l'Empereur de Constantinople avoit tenue avec les Croisés, inspiroit de la défiance à Frideric, & ce dernier, pour se mettre à l'abri des nouvelles entreprises d'Isaac, emmena

avec lui le fils, le frere de ce Prince, & quarante des Principaux Officiers de la Cour de Constantinople. Il ne les renvoya que lorsqu'il fut sur les terres de Kilidge Arslan II. Sulthan d'Iconium ou Cogny.

Ce Prince, qui redoutoit aussi les Allemans, avoit pris la résolution de les faire périr, mais comme il ne pouvoit agir à force ouverte, il eut recours aux stratagêmes. Il envoya des Ambassadeurs à Frideric, pour l'assurer que son armée auroit un libre passage sur ses terres, & qu'on lui fourniroit les vivres dont elle auroit besoin. Pendant que le Sulthan faisoit ces promesses, il avoit soin de garnir de troupes tous les défilés par où les Chrétiens devoient passer, ravageoit lui-même son propre pays, afin qu'ils ne trouvassent point de vivres, & excitoit les Turkomans à harceler l'armée Chrétienne pendant sa marche. Frideric, attaqué par ces derniers, s'en plaignit aux Ambassadeurs de Kilidge Arslan, mais ils répondirent que leur Souverain n'avoit aucune autorité sur ces peuples, qui attaquoient indifféremment les Chrétiens & les Mahométans. L'Empereur, après avoir surmonté toutes les difficultés qu'il rencontroit à chaque pas, arriva près de Laodicée sur les bords du Méandre. La vûe d'une armée campée de l'autre côté du fleuve, & qui vouloit lui en disputer le passage, ne lui permit plus de douter de la perfidie du Sulthan. Ce nouvel obstacle ne l'arrêta pas longtemps, & les ennemis ne purent résister à la valeur des Allemans, commandés surtout par un Prince tel que Frideric. Les Croisés ne tirerent aucun profit de cette victoire, & ils eurent à combattre un ennemi plus dangereux, je veux dire la faim. Toutes les provisions étoient consommées, & on étoit dans un pays où il n'y avoit aucune subsistance. On fut réduit à manger les chevaux & les autres bêtes de somme. Pour comble de maux, les maladies, suite nécessaire de la famine, emporterent la plus grande partie de l'armée.

Frideric, pour se venger du Sulthan, marcha vers Iconium, à dessein de s'en rendre maître. Un des fils du Sulthan, qui vouloit enlever le thrône à son pere, parut à la tête d'une nombreuse armée, qui eut le même sort que celle qui s'étoit opposée au passage du Méandre. Frideric, vainqueur des Turcs, assiégea Iconium, prit la ville d'assaut, mit tout au pillage, & passa les habitants au fil de l'épée. Kilidge Arslan, renfermé dans la citadelle fit des propositions que l'Empereur crut devoir accepter, pour ne pas être obligé de s'arrêter à un siége qui pouvoit être long & dont le succès étoit incertain, puisqu'on auroit eu en même temps à combattre une nouvelle armée que le fils du Sulthan avoit rassemblée. Frideric reçut des ôtages, & continua sa route par l'Arménie. Lorsqu'il fut arrivé au bord du fleuve Salef, qu'on croit être le Cydnus (1), il voulut se baigner, quoiqu'il fût tout en sueur. Cette imprudence lui causa une maladie qui le mit au tombeau. D'autres Ecrivains prétendent que l'Empereur, ayant voulu passer cette riviere à cheval, tomba dans l'eau & fut noyé.

Frideric de Suabe, son fils, qui l'avoit accompagné dans cette expédition, prit le commandement de l'armée, embarqua une partie de ses troupes dans les ports de la Cilicie, & se rendit à Antioche avec l'autre partie. La famine, la peste & les armes des Turcs détruisirent le reste de cette armée

(1) Alexandre le Grand s'étoit autrefois baigné dans ce fleuve, & avoit eu une maladie dont il avoit pensé mourir.

autrefois si florissante. Elle se trouva réduite à six ou sept cents chevaux, & à sept ou huit mille fantassins, dont la plûpart n'avoit ni armes, ni habits. Ce fut en ce triste état que l'armée Allemande arriva devant Ptolémaïs.

Selaheddin, à qui ses Emirs avoient écrit que l'armée des Allemans, malgré tous ces désastres étoit encore formidable, détacha une partie de son armée pour s'opposer à leur entrée dans la Palestine. Les Chrétiens, qui faisoient le siége de Ptolémaïs, profiterent de cette circonstance pour s'emparer de quelques postes Adel, frere du Sulthan, trop foible pour leur résister, fut obligé de se retirer avec précipitation. Les Francs, au lieu de poursuivre leur avantage, s'amuserent à piller le camp. Les assiégés firent alors une sortie, & entrerent dans le camp des Chrétiens. Adel mit cependant ses troupes en embuscade, & elles fondirent sur les Francs dans le temps qu'ils retournoient dans leur camp. Tant de pertes consécutives, jointes à la famine, réduisirent les Chrétiens à faire des propositions de paix. Les conférences étoient ouvertes & on commençoit à dresser les articles du Traité, lorsque Henry, Comte de Champagne, à la tête d'un grand nombre de François, d'Anglois & d'Italiens, débarqua au port de Ptolémaïs. Les choses changerent alors de face, & il ne fut plus question que de pousser vivement le siége. Les Chrétiens remirent en mer tous leurs vaisseaux, & ruinerent la flotte de Selaheddin. Ce Prince, dont l'armée s'affoiblissoit par les maladies, se retira sur la colline de Khourouba, & ne laissa dans son ancien camp qu'une garde de mille hommes.

L'armée des Francs qui couvroit alors la campagne d'un rivage à l'autre, & leur flotte qui bloquoit le port, empêchoient la ville de Ptolémaïs de recevoir aucun secours. Les Assiégés se défendoient cependant toujours avec vigueur, faisoient des sorties continuelles, brûloient les machines; mais tous ces avantages ne leur procuroient pas la délivrance de leur ville. Selaheddin qui n'ignoroit pas le besoin qu'ils avoient de vivres, équippa une flotte, & fit mettre au haut des mâts des bannieres, où il y avoit des croix semblables à celles des Croisés. Ce stratagême réussit, & la flotte trouva moyen d'introduire dans la ville les provisions dont elle étoit chargée. On ne s'apperçut de la ruse que lorsqu'il ne fut plus temps d'en empêcher l'effet, mais on prit de nouvelles précautions pour que Ptolémaïs ne pût être ravitaillée davantage. Les Chrétiens & les Mahométans manquerent bientôt de vivres, & les premiers résolus de s'en procurer à quelque prix que ce fût, se déterminerent à attaquer les ennemis. Selaheddin étoit alors malade, & ne pouvoit monter à cheval; mais voulant donner lui-même les ordres, il se fit transporter sur la pointe de la colline de Khourouba, d'où il pouvoit observer tous les mouvemens des Francs. Il fit de si sages dispositions qu'il les empêcha pendant trois jours de rien entreprendre contre lui, les tint toujours en haleine, & remporta divers avantages dans les différentes escarmouches qu'il y eut entre les deux Partis. Les Chrétiens fatigués rentrerent enfin dans leur camp.

Cependant la maladie contagieuse regnoit également dans l'armée des Chrétiens & dans celle des Mahométans; mais ces derniers n'avoient point à souffrir la disette, qui étoit si grande parmi les Francs, qu'on étoit obligé de

de se nourrir des choses les plus viles. Fridéric, Duc de Suabe, fut enlevé par la contagion, & alors les Allemands abandonnerent la Palestine. Au milieu de tous ces malheurs les Francs s'occupoient de leurs divisions intestines. Les factions opposées du Marquis de Tyr & du Roi de Jérusalem partageoient l'armée. Ces troubles furent encore augmentés par la mort de la Reine Sybille. On déclara alors que Lusignan avoit perdu son droit à la couronne, & deux Princes y prétendirent en même temps, Conrad Marquis de Tyr, & Unfroi du Thoron qui avoit épousé Isabelle, sœur de Sybille. Ce dernier avoit refusé le thrône avant qu'il fût renversé par la prise de Jérusalem. Enfin on se disputoit un sceptre que Selaheddin avoit brisé par ses conquêtes. Conrad, qui n'avoit d'autre droit au thrône que son ambition, voulut s'en faire un réel en épousant Isabelle. Il falloit casser le mariage de cette Princesse; mais l'impatience de ce Prince ne lui permit pas d'attendre les formalités; il enleva Isabelle & l'épousa à Tyr, quoique sa femme, qu'il avoit laissée à Constantinople, fût encore vivante. Le Patriarche Heraclius confirma l'union de Conrad avec Isabelle, & déclara nul le mariage de cette Princesse avec Unfroi. Après cette décision du Patriarche, Conrad se regarda comme Roi de Jérusalem, & retourna à l'armée pour en prendre le commandement en qualité de Souverain. Lusignan se mit à la tête de son Parti, résolu de défendre ses droits injustement attaqués. On étoit prêt à en venir aux mains, lorsque des personnes sages vinrent à bout de suspendre les hostilités, en proposant de remettre cette affaire à la décision de Philippe-Auguste & de Richard, partis de l'Europe pour la Terre Sainte.

Philippe & Richard ayant terminé leurs différends se disposerent enfin à exécuter leurs vœux, & firent de grands préparatifs pour une entreprise de cette importance. Ils eurent une entrevue à Vezelai où ils se jurerent une amitié inviolable. Philippe, après avoir confié le Gouvernement de ses Etats à sa mere Alix, fille de Thibault Comte de Champagne, & à son oncle maternel, Guillaume Archevêque de Rheims, reçut dans l'Eglise de S. Denis le Bourdon & l'Oriflamme, & partit avec le Roi d'Angleterre. Ils se séparerent à Lyon, & se donnerent rendez-vous à Messine où divers évenemens penserent les brouiller de nouveau (1). Philippe laissa Richard à Messine, & parut devant Ptolémaïs le 11 de Mars, qui cette année étoit la veille de Pâques. L'arrivée d'un secours si puissant ranima le courage des Chrétiens, & leur fit faire des prodiges de valeur. Les François surtout se distinguerent aux différentes attaques, mais ils avoient à faire à des ennemis qui n'avoient pas moins de courage. Les Assiégeants, maîtres des premieres murailles, comblerent avec des chevaux, des cadavres, même des mourants le fossé qui étoit entre la premiere & la seconde muraille, afin de pouvoir y appliquer des échelles. Les Assiégés qui se battoient en désespérés, rendirent inutiles les efforts de leurs ennemis, & les repousserent dans toutes les attaques. On combattoit de part & d'autre en furieux, & on brûla vifs de chaque côté les prisonniers qu'on avoit faits. Ces horreurs étoient désapprouvées par les chefs; mais on ne pouvoit retenir la rage du soldat. 1191.

Cependant Selaheddin, dont la santé étoit rétablie, ne cessoit d'inquiéter

(1) Voyez dans les volumes précédents, l'Histoire de France, celle de Sicile & celle d'Angleterre.

les Francs, qui se trouvoient eux-mêmes assiégés dans leur camp. Il y avoit tous les jours de petites actions très-meurtrieres, & dont chacun s'attribuoit l'avantage. Pendant qu'on cherchoit ainsi à se détruire mutuellement, les troubles augmentoient dans le camp des Chrétiens. Philippe s'étoit déclaré ouvertement pour Conrad, & Lusignan outré de cette décision, avoit abandonné l'armée avec son frere Geoffroi, Raynaud Prince de Sydon, Unfroi du Thoron & plusieurs autres Barons. Les partisans du Roi de Jérusalem, qui étoient restés dans le camp, refuserent d'obéir à Philippe, & les opérations du siége furent ralenties par ces divisions. Lusignan étoit allé au-devant de Richard pour l'engager à prendre son parti. Le Roi de France qui s'étoit apperçu que le nombre des mécontents étoit considérable, vouloit hâter la prise de Ptolémaïs, afin de retourner ensuite dans ses Etats. Persuadé que Selaheddin ne refuseroit pas d'entrer en accommodement, il chargea un Officier de faire sçavoir au Sulthan qu'il avoit dessein de traiter avec lui, & qu'il pouvoit lui envoyer un de ses Emirs. Selaheddin répondit que si le Roi de France avoit envie de faire quelque proposition, c'étoit à lui d'envoyer un de ses Ministres. Philippe ne crut pas devoir céder à un Sulthan, & cette fierté réciproque fit rompre toute voye de négociation.

On renouvella les attaques avec ardeur, & le Roi de France se vit en état de donner un assaut général. Il étoit prêt, disent les Historiens d'Europe, à se rendre maître de la place, lorsqu'il se souvint qu'il avoit promis à Richard de partager avec lui toutes leurs conquêtes. Le souvenir de la parole qu'il avoit donnée, lui fit aussitôt sonner la retraite. Un Ecrivain Arabe dit au contraire, que l'intrépidité & la fureur avec laquelle la garnison de Ptolémaïs repoussa les Assaillants, les obligerent de se retirer avec perte. Cependant Richard avoit fait la conquête de l'isle de Chypre, où regnoit Isaac de la famille des Comnenes, & il s'étoit fait couronner Roi de cette Isle en présence de Gui & de Geoffroi de Lusignan qui étoient venus pour le joindre. Après ce glorieux exploit, il se mit en mer, & fut cause de la perte d'un gros vaisseau chargé de vivres & de soldats qui étoient destinés pour Ptolémaïs. Le Capitaine pour se sauver avoit arboré pavillon François, mais Richard l'ayant fait reconnoître, ordonna de l'attaquer. Les Mahométans se défendirent en héros & firent même couler à fond un des vaisseaux Anglois. Malgré cette vigoureuse résistance le vaisseau étoit prêt à tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque le Capitaine secondé de quelques soldats prit la résolution de faire plutôt périr le bâtiment que de l'abandonner aux Anglois. Descendu au fond de cale, il ouvrit le corps du vaisseau à coups de hâche, & l'engloutit dans les eaux avec tout ce qui étoit dedans. Il y avoit alors plusieurs soldats Anglois qui avoient été à l'abordage.

Le lendemain de cette action Richard débarqua au port de Ptolémaïs, & son arrivée causa beaucoup de joie aux Francs. La bonne intelligence parut être rétablie entre les Rois de France & d'Angleterre, mais elle ne fut pas de longue durée. Philippe somma Richard de lui céder la moitié de l'isle de Chypre suivant le traité de Vezelai, mais le Roi d'Angleterre refusa de souscrire à cette proposition. Cette premiere contestation renouvella la haine de deux peuples rivaux & ennemis de tout temps. Lorsque les François donnoient un assaut, les Anglois refusoient de les soutenir, & les premiers ref-

toient dans l'inaction toutes les fois que les troupes de Richard étoient aux mains avec les ennemis. Le Roi d'Angleterre par son faste en imposoit à toute l'armée, & Philippe avoit le désagrément de voir que son rival étoit plus considéré que lui, & qu'une partie de ses troupes entroit au service de Richard. Enfin Lusignan, qui avoit mis ce Prince dans ses intérêts, vit bientôt son Parti soutenu par les Pisans, les Flamands, le Comte de Champagne & les Hospitaliers. Conrad avoit pour lui les Templiers, les Genois, le Duc de Bourgogne & le Roi de France. Le Marquis de Tyr s'étant apperçu qu'il ne pourroit resister à son rival, se retira avec plusieurs de ses partisans. Dans ces fâcheuses circonstances les deux Rois tomberent dangereusement malades, & chacun d'eux soupçonna son ennemi d'avoir employé le poison contre lui. Selaheddin informé de la maladie des deux Princes leur envoya tout ce dont ils avoient besoin pour leur subsistance & leur guérison. On publia alors dans l'armée que Richard trahissoit la cause commune; qu'il étoit d'intelligence avec les Mahométans; que Philippe recevoir de l'argent de Selaheddin pour fomenter la discorde parmi les Croisés. Les troubles dont le camp étoit agité causoient un tort considérable aux Chrétiens. On résolut enfin de les calmer, & on décida que Lusignan garderoit le titre de Roi pendant sa vie, sans pouvoir le transmettre à ses héritiers, & que cette qualité passeroit à Conrad & aux enfants qu'il auroit de la Princesse Isabelle; que les Rois de France & d'Angleterre renouvelleroient leur traité d'union, & partageroient de bonne foi les conquêtes qu'on feroit sur les Mahométans, & que successivement lorsqu'une des deux nations attaqueroit la place, l'autre défendroit le camp contre Selaheddin. Après cet accord le Marquis de Tyr rejoignit l'armée, & on recommença les opérations du siége, qui avoient été interrompues par toutes ces discordes.

Selaheddin avoit profité de toutes ces divisions, pour faire de nouvelles levées, prendre des postes avantageux, & ravitailler Ptolémaïs. Les deux célebres défenseurs de cette place n'avoient rien négligé de leur côté pour se mettre en état de résister aux efforts de leurs ennemis, & la garnison avoit repris un nouveau courage. Lorsque les Francs recommencerent les attaques, ils furent étonnés de trouver tant de résistance, & leurs machines furent plus d'une fois détruites par les assiégés. Les Francs redoublerent leurs efforts & parvinrent à faire des breches considérables, mais elles étoient presque aussitôt réparées par les habitants, qui profitoient du moindre relâche que les Chrétiens étoient souvent obligés de leur donner pour se défendre contre Selaheddin. Ce Prince averti des assauts que les Chrétiens livroient à la place, fondoit aussitôt sur leur camp, & forçoit les Francs à abandonner les murailles de Ptolémaïs pour secourir ceux qui étoient restés dans les lignes. Résolus enfin d'empêcher le Sulthan de les incommoder si souvent, ils sortirent en ordre de bataille, mais Selaheddin les repoussa jusques dans leurs retranchements, après leur avoir tué beaucoup de monde. Il voulut recommencer le combat le lendemain, & alla lui-même provoquer les Chrétiens. Ceux-ci tomberent avec tant d'impétuosité sur les Mahométans qu'ils furent culbutés dès le premier choc, & ils ne purent reprendre leur avantage que vers le soir.

LES CROISADES.

Richard qui désiroit terminer cette guerre, envoya des Ambassadeurs à Selaheddin pour lui demander un entretien. Le Sulthan suivant la coutume des Arabes ne recevoit personne qu'il ne lui offrît à manger, & l'étranger qu'il avoit admis à sa table n'avoit plus rien à craindre de la part de ce Prince. En conséquence de cet usage Selaheddin ne vouloit point recevoir Richard, contre lequel il craignoit d'être obligé de se battre après avoit mangé avec lui. Il lui fit donc dire qu'il falloit commencer par faire la paix, & qu'alors ils auroient ensemble un entretien. Cependant comme Selaheddin espéroit tirer avantage des conférences que le Roi d'Angleterre proposoit, il chargea Malek-Adel son frere de se trouver avec Richard, & on dressa une tente magnifique pour recevoir le Monarque Anglois. Ce Prince surpris par quelque incommodité manqua au rendez-vous. Informé qu'on publioit hautement que c'étoit par les conseils des chefs de l'armée qu'il ne s'étoit pas rendu au lieu de la conférence, il fit sçavoir à Selaheddin que personne n'étoit en droit de lui faire la loi, & qu'il iroit le trouver aussitôt que sa santé le lui permettroit.

Cependant les habitants de Ptolémaïs avoient envoyé des Députés au Roi de France pour obtenir une capitulation avantageuse, & ils demandoient la liberté de se retirer avec leurs femmes & leurs enfants; grace, disoient-ils, que les Mahométans avoient toujours accordée aux Chrétiens, lorsqu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques villes appartenantes aux Francs. Philippe rejetta ces propositions, dans l'espérance de forcer les Assiégés à recevoir les conditions qu'il voudroit leur imposer. Les habitants réduits au désespoir par cette reponse se battirent en furieux, & repousserent partout les Chrétiens qui les pressoient vivement. Il se fit de part & d'autre des actions surprenantes de valeur, dont les Historiens Chrétiens & Arabes nous ont donné les détails. Selaheddin faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour sauver la ville; mais l'armée des Francs plus considérable que la sienne, étoit tellement retranchée qu'il ne paroissoit pas possible de la forcer dans son camp.

Les habitants de Ptolémaïs épuisés de fatigue, manquant de vivres, & privés d'eau depuis que les Chrétiens avoient détourné un ruisseau qui fournissoit de l'eau à la ville, envoyerent de nouveau faire à Philippe les mêmes propositions qu'ils avoient faites. Ils ajouterent seulement qu'on rendroit la croix dont Selaheddin s'étoit emparée, & que le Sulthan fourniroit une somme pour indemniser les Francs des frais de la guerre. Le Roi de France toujours inexorable voulut que les Assiégés se rendissent à discrétion. Les habitans de Ptolémaïs informés de cette réponse, n'écoutent plus que leur rage; & s'étant tous assemblés, ils jurent sur l'Alcoran de ne quitter les armes qu'avec la vie. Les effets répondirent à cette résolution, & chaque citoyen devenu héros dans son désespoir, oublie les maux qu'il a soufferts, & se bat avec une intrépidité qui surprend les Chrétiens. Selaheddin de son côté attaque ceux-ci sans relâche, & pendant plusieurs jours, & même la nuit, les deux armées sont aux mains & se livrent des combats continuels.

Capitulation de Ptolémaïs.

Les Francs se repentirent bientôt de n'avoir pas accepté les propositions des Assiégés, & ils leur firent signifier qu'ils étoient résolus de leur

accorder une capitulation. Après quelques négociations on convint, que les habitants auroient la liberté de sortir avec leurs meubles & leurs effets ; qu'on rendroit la ville & tout ce qu'elle contenoit ; que la croix seroit rendue ; que quinze cents prisonniers de tous états seroient remis en liberté, & cent des plus considérables au choix des Francs ; que le Sulthan payeroit environ deux millions de notre monnoie, & que s'il ne ratifioit pas cette capitulation, les habitants de Ptolémaïs resteroient esclaves des Francs. Selaheddin trouva ces conditions trop dures, mais pendant qu'il délibéroit sur le parti qu'il devoit prendre, il apperçut les bannieres des Chrétiens flotter sur les murailles de la ville. Il connut alors qu'elle avoit capitulée, & abandonna aussitôt le poste qu'il avoit occupé pendant le siége. En effet, la ville s'étoit rendue le 13 de Juillet 1191. après s'être défendue pendant environ trois ans. Les habitants furent enfermés dans un des quartiers de la ville jusqu'à ce que les articles du traité fussent exécutés. Les Chrétiens changerent les mosquées en Eglise, & partagerent entr'eux les dépouilles des Mahométans. Ptolémaïs eut bientôt autant de maîtres qu'elle avoit eu d'ennemis. Le même jour de la prise de cette ville, le Roi d'Angleterre fit un sanglant affront à Léopold d'Autriche. Ce Prince s'étoit rendu maître d'une tour, & y avoit fait élever sa banniere, mais Richard la fit attacher & jetter dans un cosaque. Les Allemands voulurent venger l'honneur de leur maître, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsque Léopold arrêta la fureur de ses troupes, résolu cependant de se venger dans un autre temps, comme il le fit en effet.

« On doit avoir remarqué, dit M. Marin, que si on vouloit comparer » le siége de Ptolémaïs à celui de Troye, si célebre dans l'antiquité, on » trouveroit des comparaisons dans sa durée, dans les combats particuliers » que les Héros se livroient les uns aux autres, dans les discours qu'ils pro- » nonçoient avant que de s'égorger, dans ce grand nombre de Princes & » de Rois, dans ce mélange de peuples de tous pays, dans cette muraille » dont les Chrétiens environnerent leur camp à l'exemple des Grecs, dans » la forme, la manœuvre des vaisseaux & l'usage de les mettre à sec sur le » rivage, dans cette conjuration de l'Europe entiere contre une seule ville, » comme autrefois la Grece entiere conjura la perte d'Ilion ; enfin on trou- » veroit un Ajax dans le Marquis de Tyr, un Achille implacable & cruel » dans Richard, un Agamemnon dans Philippe-Auguste, qui étoit censé le » chef de tous ces Souverains peu dociles, &c. C'est ici la vérité histori- » que qui rend la fable vraisemblable (1). »

Cette guerre coûta à l'Europe un grand nombre de Princes, & fut cause de la mort d'un Empereur, d'un Duc de Suabe, & la Noblesse Françoise qui se signala par mille exploits, regrette encore parmi ces généreux guerriers, Etard de Brienne, Jean de Vendôme, les Comtes Thibaud de Chartres & de Blois, Etienne de Sancerre, Rotrou de Perche, Gilbert de Tillieres, Raoul Comte de Clermont, le Comte de Ponthieu, le Vicomte de Turenne, Adam Grand Chambellan, Alberic Clement Maréchal de France, le Vicomte de Castellane, Florent de Hangest, Gui de Châtillon, Joscelin

(1) Histoire de Saladin, Tom. II. p. 309.

Les Croisades.

de Montmorency, Enguerrand de Fiennes, Raoul de Hauterive, Hugues de Noisi, Bernard de Saint-Valeri, Geoffroi de Briere, Gaultier de Moy ou de Mouy, Gui de Dane, Anselme de Montréal, Eudes de Gonnesse, Raoul de Foucheres, Raynaud de Magny, Philippe Comte de Flandres, Henri Comte de Bar, Geoffroi Comte d'Eu, Raoul de Marle, Erard de Chancenai, Robert de Boves, le Vicomte de Chatelleraud, Ermengard d'Aps Grand Maître des Hospitaliers, & plusieurs autres dont l'Histoire n'a pas conservé les noms.

Richard qui vouloit dominer sur tous les Princes, dont l'armée Chrétienne étoit composée, se fit un grand nombre d'ennemis. Philippe Auguste ne pouvant supporter les hauteurs du Roi d'Angleterre, songea à retourner en France. Il étoit retombé malade, & on publioit encore que c'étoit l'effet de quelque poison. Philippe se retira à Tyr, où Selaheddin lui envoya de magnifiques présents. Le Roi de France avant que de quitter la Palestine, chargea Hugues III. Duc de Bourgogne du commandement des troupes qu'il laissoit dans ce pays. Elles consistoient en cinq cents Gendarmes, & en mille Fantassins. Il céda au Marquis de Tyr les prisonniers & la portion de Ptolémaïs qui lui étoient échus en partage. Après ces arrangements, le Monarque François s'embarqua pour l'Italie avec une partie de ses troupes.

Le Roi d'Angleterre devenu plus libre par la retraite de Philippe, agit en Souverain, & ordonna à Conrad de lui renvoyer les prisonniers que le Roi de France lui avoit laissés. Le Marquis refusa d'obéir, & Richard offensé de cette désobéissance, confisqua la partie de Ptolémaïs qui appartenoit à ce Prince. Il se disposoit à aller l'attaquer dans la ville de Tyr, lorsque le Duc de Bourgogne employa sa médiation pour calmer les esprits. Il vint à bout de persuader à Conrad de rendre les prisonniers afin d'éviter de plus grands maux.

Selaheddin, qui ne pouvoit se résoudre à laisser périr dans l'esclavage des sujets qui s'étoient défendus avec tant de valeur, ratifia la capitulation qu'ils avoient faite. Par ce traité le Sulthan devoit payer les sommes convenues en trois mois, à raison du tiers chaque mois. Lorsque le premier terme fut expiré, Selaheddin, qui ne se fioit pas aux Croisés, demandoit qu'en livrant la premiere somme, on relachât les prisonniers, offrant de donner des ôtages pour ce qui restoit à payer, ou qu'on lui garantît à lui-même, par des ôtages Chrétiens, la sûreté des prisonniers Mahométans. Cette sage précaution du Sulthan irrita le Roi d'Angleterre, qui vouloit qu'on s'en rapportât à sa parole. Selaheddin persista dans sa demande, & on s'opiniâtra de part & d'autre. Le cruel Richard, impatient de ce que rien ne se terminoit, fit sortir de la ville les hommes, les femmes, les enfants qu'il avoit fait mettre nuds & auxquels on avoit attaché les mains derriere le dos. Lorsque ces innocentes victimes furent dans la plaine, le Roi d'Angleterre ordonna à ses troupes de les massacrer à coups de sabre, & il ne rougit pas d'exciter lui-même la rage de ses Anglois, qui eurent l'inhumanité d'ouvrir le ventre à un grand nombre de ces malheureux pour en tirer le fiel, qu'on destinoit à des usages de Médecine. Il périt dans ce massacre cinq mille prisonniers. Selaheddin, qui s'étoit apperçu qu'un corps de troupes étoit sorti de Ptolémaïs, crut que les Francs avoient dessein de le

combattre. Il avoit aussitôt rangé ses troupes en bataille & s'étoit avancé pour les recevoir. Lorsqu'il fut descendu dans la plaine & qu'il eut apperçu la terre couverte de cadavres tout nuds & la plûpart démembrés, il ne douta plus du malheureux sort des prisonniers. Ne pouvant se venger sur Richard, qui étoit rentré dans la ville, il maudit une Nation aussi féroce & aussi barbare, & dans sa fureur il fit trancher la tête à plusieurs prisonniers Chrétiens, malheureux droit de représailles. Il alla ensuite s'enfermer dans sa tente pour y cacher sa douleur & sa colere.

Richard au lieu de marcher droit à Jérusalem, & de profiter de la consternation des Mahométans pour reprendre cette ville, resta un mois entier à Ptolémaïs pour en faire relever les fortifications. Pendant ce temps le zéle des Chrétiens se refroidit, & le Sulthan d'Egypte rassembla de nouvelles troupes capables de s'opposer aux entreprises des Croisées. On se détermina enfin à s'emparer des villes de Césarée, de Joppé & d'Ascalon. Les Francs partirent sur la fin du mois d'Août, passerent le Fleuve Belus, & prirent leur route par le Midi. Ils marchoient à petites journées pour attendre la flotte qui côtoyoit le rivage, & qui étoit chargée de provisions pour l'armée. Lusignan commandoit l'avant-garde, Richard étoit au centre, & le Duc de Bourgogne à l'arriere-garde. Selaheddin n'eut pas plutôt appris que les Francs s'étoient mis en marche, qu'il ordonna à son armée de décamper. Elle obéit avec tant de précipitation qu'elle abandonna une partie de ses provisions; ce qui occasionna bientôt une disette dont les Mahométans eurent beaucoup à souffrir. Ils ne cesserent cependant de harceler l'armée des Chrétiens, mais ils ne purent jamais les rompre ni les attirer au combat. Les Francs s'étant rendus à Césarée, trouverent la ville déserte, & ils n'eurent par conséquent aucune peine à s'en emparer. Richard eut alors avec Malek-Adel une conférence qui n'eut aucun succès, parce que le Monarque Anglois demandoit que Selaheddin évacuât Jérusalem & toute la Palestine. L'armée chrétienne s'avança ensuite dans la plaine d'Arsoph où Selaheddin, qui y avoit devancé les Francs, engagea la bataille avec trop de témerité. Les Mahométans étoient extrêmement fatigués, & souffroient d'ailleurs par le défaut de vivres. Les Chrétiens au contraire ne manquoient de rien & avoient pris quelque repos à Césarée. On en vint aux mains & les deux aîles de l'armée Chrétienne furent enfoncées; mais Richard qui commandoit au centre, rétablit le combat, culbute à son tour les Mahométans & les met en fuite. Selaheddin court de tous côtés, s'expose aux traits de l'ennemi, exhorte, menace, tâche en vain de rallier ses troupes, en ramene quelques unes à la charge; mais abandonné de tout le monde, & restant seul avec sept de ses gardes, il se trouve forcé de prendre la fuite. Il perdit dans cette action près de vingt mille hommes.

Après une victoire si éclatante, les Chrétiens s'approcherent de Joppé qui ouvrit ses portes. Richard y fit reposer ses troupes, pendant que Selaheddin rassembloit les débris de son armée. Le Roi d'Angleterre étoit résolu de se rendre maître d'Ascalon & de fortifier Joppé, afin de faire de ces villes deux Boulevards pour les Chrétiens de Syrie. Selaheddin instruit du projet de Richard, résolut de le traverser en jettant une forte garnison

LES CROISADES.

dans Ascalon. Ses Emirs lui représenterent, qu'après ce qui étoit arrivé à Ptolémaïs, ses soldats ne voudroient plus s'enfermer dans aucune ville; qu'il étoit plus à propos de tenir la campagne, d'observer l'ennemi, & de réunir, s'il étoit possible, toutes les forces Musulmanes pour détruire par de petits combats les Chrétiens qui s'affoibliroient insensiblement; qu'il falloit encore songer à fortifier Jérusalem, & à en augmenter la garnison, qu'à l'égard d'Ascalon & des autres villes voisines, on devoit en faire sortir les soldats & les habitants, & démolir ces places, pour ôter aux Francs les moyens de s'y fortifier, & que d'ailleurs on pourroit rebâtir ces villes, lorsqu'on auroit détruit les Chrétiens.

Selaheddin, obligé de déférer à cet avis, donna ordre à son frere Adel d'amuser les Francs par une feinte négociation, afin de donner le temps aux troupes Turkomanes de rejoindre son armée. Il prit cependant la route d'Ascalon avec un gros détachement de cavalerie. A la vûe de cette place il ne put se résoudre à la détruire; mais les Imans & les Docteurs de la Loi le déterminerent à faire ce sacrifice, en l'assurant qu'il étoit nécessaire pour l'utilité de la Religion. Tous les habitants eurent ordre de sortir, & on leur fit dresser dans la plaine des tentes, où ils apporterent tous leurs effets. On commença aussitôt à abattre les murailles; mais comme la démolition n'avançoit pas assez vîte, on mit le feu à la ville qui fut réduite en cendres. Une tour très-élevée & placée sur la mer ne put être, à cause de sa force, ni brûlée entierement, ni démolie. Selaheddin fit aussi détruire les forteresses de Lida, de Ramla & de Nitrou, dans la crainte que les Chrétiens ne s'en emparassent. De-là il se rendit à Jérusalem, en visita les fortifications & y laissa de nouvelles troupes. Ce fut vers ce temps-là que Richard pensa perdre la vie ou la liberté par son imprudence. Un jour après avoir chassé auprès de Ramla où les ennemis étoient campés, il se coucha au pied d'un arbre & s'endormit. Il fut bientôt réveillé par le cri de ceux qui l'accompagnoient. A peine eut-il ouvert les yeux qu'il apperçut une troupe de Sarrasins qui venoient à lui. Il saute aussitôt sur son cheval, & le sabre à la main il écarte ceux qui osent l'approcher. Sa valeur ne l'auroit pas tiré de ce danger, & il alloit succomber sous le nombre des ennemis qui l'environnoient, lorsque Guillaume de Porcellets, Gentilhomme provençal, cria en Arabe, qu'il étoit le Roi & qu'il demandoit quartier. Après avoir prononcé ces mots il se sauva dans la plaine, & attira à lui tous les Sarrasins qui se disputoient la gloire de faire le Roi prisonnier. Richard, profitant de cette circonstance, gagna en diligence la ville de Joppé, où il arriva heureusement. Cependant Porcellets fut arrêté & conduit à Selaheddin, qui, ayant appris la générosité de ce Gentilhomme, le loua de cette action & l'en récompensa.

Conrad, toujours irrité contre le Roi d'Angleterre qui avoit voulu lui enlever Tyr, proposa à Selaheddin de se joindre à lui, de le remettre en possession de Ptolémaïs, s'il vouloit lui céder les villes de Berout & de Sidon. Le Sulthan accepta les offres du Marquis de Tyr, mais avant que de lui livrer les places qu'il demandoit, il exigea du Prince Chrétien, qu'il donnât la liberté aux prisonniers Mahométans, & qu'il se déclarât ouvertement contre les Croisés. Richard ne tarda pas à être instruit de la démarche de Conrad, &

& il résolut aussitôt d'en prévenir les effets. Il employa toutes sortes de voyes pour ramener Conrad dans le parti des Chrétiens, & ces deux Princes parurent enfin se reconcilier, en conservant cependant dans le fond de leur cœur une haine mutuelle & implacable. Richard, appréhendant toujours que le Marquis de Tyr ne se liguât avec Selaheddin, travailla sérieusement à faire la paix avec ce Sulthan. Il envoya pour cet effet à Malek-Adel un Ambassadeur, pour lui proposer trois conditions auxquelles il consentoit de faire la paix. La lettre qui les contenoit étoit à peu près conçue en ces termes : » Vous nous restituerez, disoit le Roi d'Angleterre, les » contrées situées en deçà du Jourdain. Il ne nous est pas permis de vous » céder Jérusalem, cette ville sainte où se sont accomplis les mysteres de » notre Religion, & que tous les Chrétiens ont fait vœu de délivrer au » prix de leur sang. Quand à la Croix que vous regardez comme un bois » vil & méprisable, & pour laquelle nous avons tant de vénération, vous » devez aussi nous la rendre.

Les propositions de Richard furent rejettées, mais ce Prince en fit de nouvelles, & pour gagner Malek-Adel, il lui offrit en mariage sa sœur Jeanne, veuve de Guillaume, Roi de Sicile. Cette Princesse, par une étrange destinée, après avoir passé une partie de sa vie sur le thrône, l'autre dans une prison, pensa devenir Sulthane de Palestine. En conséquence de ce mariage Selaheddin auroit cédé à Malek-Adel tout ce que les Mahométans possédoient du Royaume de Judée, & Richard s'obligeoit d'engager les Francs à rendre à Malek-Adel tout ce dont ils étoient maîtres. Les deux époux auroient gouverné la Palestine sous les titres de Roi & de Reine de Jérusalem. Ainsi les Chrétiens & les Mahométans auroient partagé entr'eux toutes les villes, & vécu en bonne intelligence. Il y a tout lieu de croire que de telles propositions n'étoient faites de la part de Richard, que pour tendre une piége à Malek-Adel. Ce Prince vint à bout d'engager son frere à accepter ce traité, que le Sulthan regardoit cependant comme une idée chimérique.

L'exécution d'un pareil traité souffrit en effet de grandes difficultés. La sœur de Richard ne put consentir à épouser un Mahométan, & les Ecclésiastiques déclarerent qu'on ne pouvoit marier une veuve sans le consentement du Pape. Richard promit à Selaheddin d'envoyer en diligence vers le Souverain Pontife, & l'assura que s'il ne consentoit pas à ce mariage, il donneroit à Malek-Adel une autre sœur qui étoit fille, & dont le mariage ne dépendoit pas de la Cour de Rome. Pendant ces différentes négociations, le Marquis de Tyr pressoit la conclusion de son traité avec Selaheddin, & le Duc de Bourgogne, les Templiers, les Allemans, les Génois, tous ennemis de Richard, étoient entrés secrettement dans le projet de Conrad. Selaheddin, à qui ces divisions étoient avantageuses, flattoit les deux partis, & entretenoit la discorde.

D'un autre côté, les Francs occupés à rebâtir Joppé & Ascalon murmuroient contre Richard, qui les employoit à ces travaux. Plusieurs repasserent la mer, d'autres se retirerent à Tyr, & le reste demandoit à être conduit à Jérusalem. Richard, forcé par les plaintes générales des Officiers & des soldats, se mit en campagne & s'avança jusqu'à Ramla, comme s'il

LES CROISADES.

eut eu effectivement dessein d'aller faire le siége de la ville sainte. On tint conseil, & on décida que la saison étoit trop avancée pour entreprendre le siége d'une ville défendue par une forte garnison, à la vûe d'une nombreuse armée, & dans un pays où il n'y avoit plus de subsistances. On conclut qu'il falloit remettre cette expédition au printemps, & continuer pendant la mauvaise saison les travaux commencés à Joppé & à Ascalon. En conséquence de cette décision, que Richard avoit sans doute dictée, on retourna sur ses pas. Les désertions furent alors plus fréquentes & les Chrétiens se diviserent. Les uns allerent avec le Roi à Ascalon, d'autres à Joppé, d'autres à Ptolémaïs & plusieurs à Tyr. La discorde se talluma ; les Génois & les Pisans en vinrent aux mains dans la plaine de Ptolémaïs. Conrad prit le parti des premiers, les seconds eurent recours au Roi d'Angleterre, qui força les Génois & le Marquis à se retirer à Tyr.

Selaheddin mit alots ses troupes en quartier d'hyver après avoir tenu un conseil dans lequel il fut résolu, qu'il paroissoit plus avantageux de conclure avec Richard qu'avec le Marquis de Tyr, mais que dans le traité de paix on pourroit stipuler les intérêts de ce dernier. Selaheddin eut à ce sujet plusieurs conférences avec Unfroi du Thoron, chargé de négocier pour le Roi d'Angleterre ; mais comme la réponse du Pape tardoit trop à venir, & que le Sulthan étoit menacé d'une guerre étrangere, il se détermina à signer un accommodement avec le Marquis de Tyr. Il fut dit qu'on rendroit au Prince de Sidon sa principauté ; aux Templiers & aux Hospitaliers, les forteresses qu'ils possédoient précédemment ; qu'on abandonneroit à Conrad les villes qu'il enleveroit aux Chrétiens ; que si les Musulmans l'aidoient dans ces conquêtes, ils ne retiendroient pour eux que le butin ; enfin qu'Ascalon n'appartiendroit à aucun des deux partis, & seroit détruite.

Conrad ne put tirer aucun avantage de ce traité, ayant été assassiné peu de temps après, comme il sortoit de dîner de chez l'Evêque de Beauvais. Richard fut accusé de ce crime, & il confirma les soupçons qu'on avoit contre lui, lorsqu'on le vit s'emparer de la ville de Tyr, & faire épouser à son neveu, le Comte de Champagne, Isabelle veuve du Marquis (1). L'Historien Arabe dit, que les deux scélérats qui avoient assassiné Conrad, avouerent dans les tourments qu'ils avoient agi par les ordres du Roi d'Angleterre. Les Ecrivains Anglois rejettent ce crime sur le Vieux de la Montagne, qui s'étoit vengé d'une querelle particuliere qu'il avoit eue avec le Marquis de Tyr. On lit dans les actes publics de Rimer une lettre de ce chef des assassins, par laquelle il justifie Richard ; mais cette lettre, entr'autres caracteres de supposition, porte la date du Pontificat du Pape. Il n'est pas vraisemblable que le Vieux de la Montagne ait connu le Pape, & encore moins l'année de son exaltation (2). Richard ne put se justifier de cette infâme action, & on publia hautement, que ce Prince avoit acheté à prix d'argent du Vieux de la Montagne la mort du Marquis de Tyr, & celle de Philippe Auguste ; que ces assassins alloient en Europe pour y consommer cet horrible attentat. Ce bruit parvint jusqu'en France, & Philippe,

(1) Conrad fut assassiné le Mardi, & le Jeudi suivant, Richard maria Isabelle avec le Comte de Champagne.

(2) Histoire de Saladin, T. 2. p. 330.

pour se mettre à l'abri de toute entreprise, étoit toujours armé depuis ce temps d'une grosse massue, & établit une garde de sergents d'armes, pour veiller à la sûreté de sa personne, LES CROISADES.

Les choses changerent de face par la mort de Conrad, & jamais il n'y eut tant de factions différentes parmi les Francs. Richard força la Palestine à lui obéir, & tous les Princes, hors d'état de lui résister, se soumirent en murmurant. Le Roi d'Angleterre, pour occuper les Francs & les empêcher de former quelques complots contre lui, alla s'emparer de plusieurs forteresses, dont il fit passer la plûpart des habitants au fil de l'épée. Il s'avança ensuite à une journée de Jérusalem, comme s'il eut dessein d'assiéger cette ville, mais il fit jouer des ressorts secrets pour n'être pas obligé de tenter cette entreprise. Pendant qu'il étoit campé dans cet endroit, il fut averti par des Arabes Bedouins, que la Caravane d'Egypte devoit passer à quelque distance de son camp. Richard prit aussitôt ses mesures pour la surprendre avec avantage, & à la tête de sa cavalerie, il s'empare de toutes les richesses des Marchands qui avoient pris la fuite à son arrivée. Il prit trois mille chameaux chargés de toutes sortes de choses, six cents chevaux & fit trois cents prisonniers.

Cependant Selaheddin, qui avoit appris la fin tragique du Marquis de Tyr, dépêcha des courriers dans toutes les Provinces pour hâter le retour de ses troupes, & se mit en campagne avec celles qui lui restoient. Persuadé que les Francs ne tarderoient pas à faire le siége de Jérusalem, il se rendit dans cette ville pour la mettre en état de défense, ruina les environs, enleva les vivres dans les campagnes, corrompit les eaux des citernes & des puits, plaça des corps de gardes dans les défilés & sur les montagnes. Toutes ces précautions paroissoient en effet nécessaires, car les Francs ne tarderent pas à s'avancer vers Jérusalem. Le Sulthan assembla alors les Emirs & les fit jurer sur la pierre de Jacob, qu'ils n'abandonneroient pas la cause de la Religion. Meschtoub, ce brave défenseur de Ptolémaïs, & qui avoit trouvé moyen de se sauver de la prison où Richard l'avoit fait mettre, parla au nom de tous les Emirs, & assura Selaheddin qu'ils étoient prêts à sacrifier la derniere goute de leur sang pour l'Islamisme (1). Les Mamlucs (2), qui craignoient le même sort que les troupes de Ptolémaïs, vouloient qu'on abandonnât Jérusalem, & que le Sulthan mit toutes ses forces en campagne. Selaheddin, pour les rassurer, étoit résolu de rester dans la place, mais il en fut détourné par le conseil de ses Emirs, & chargea un Prince de sa famille du commandement des troupes qui devoient défendre la ville. Cet arrangement ne fut pas encore capable de rassurer les esprits, & les allarmes augmenterent encore, lorsqu'on apprit que les Francs avoient enlevé la caravane d'Egypte. Tout étoit en combustion dans Jérusalem, & si les Chrétiens se fussent présentés aux portes de la ville pendant tous ces troubles, ils s'en seroient facilement rendus maîtres, tant les troupes étoient découragées. 1192.

Plusieurs motifs d'intérêt empêcherent Richard de songer à cette conquête.

(1) C'est-à-dire la Religion Mahométane.

(2) Ces Mamlucs étoient un corps de troupes au service de Selaheddin, & qui lui servoient en même temps de garde.

LES CROISADES.

Ce Prince devenu odieux à tous les chefs de l'armée par sa conduite à leur égard, cherchoit à terminer promptement la guerre afin de repasser en Europe, où des affaires domestiques l'appelloient. Il craignoit que la prise de Jérusalem ne fut pas aussi facile qu'on le croyoit, & s'opposoit au siége de cette place qui retardoit son voyage. Plus il paroissoit éloigné de tenter cette entreprise, plus le Duc de Bourgogne & les autres Croisés en pressoient l'exécution. Le Roi d'Angleterre n'osant leur résister ouvertement, fit jouer des ressorts secrets pour engager les Francs à renoncer à leur projet. Il fut résolu qu'on s'en tiendroit à la décision d'un Conseil; mais comme la plûpart de ceux qui le composoient étoient gagnés par le Roi d'Angleterre, on convint qu'il falloit se retirer, & l'armée se replia sur Ascalon & Gaza. C'est ainsi que l'historien Arabe (1) raconte le motif de la retraite des Francs, mais parmi les Ecrivains des Croisades, les uns en accusent le Duc de Bourgogne, & les autres le Monarque Anglois. Un grand nombre de Chrétiens irrités de ce qu'on avoit perdu une si belle occasion de s'emparer de Jérusalem, s'embarqua pour l'Europe, d'autres passerent dans la Principauté d'Antioche, & tous murmurerent hautement contre Richard. Ce Prince méprisant les plaintes des Croisés, n'étoit occupé que de son départ, & des moyens d'étendre les Etats de son neveu Henri Comte de Champagne, qu'il fit reconnoître Roi de Jérusalem. Pour dédommager Guy de Lusignan, il lui ceda le Royaume de Chypre, sans rembourser les Templiers à qui il avoit déjà vendu cette Isle.

Le Comte de Champagne, devenu Roi de Jérusalem par cet arrangement, demanda la paix à Selaheddin. Le Sulthan y consentit aux conditions que les Chrétiens garderoient les villes qu'ils possédoient sur les côtes, depuis Tyr jusqu'à Joppé; & les Mahométans celles qui étoient situées sur les montagnes; que le plat-pays dans le même espace seroit partagé également entre les deux peuples, mais qu'Ascalon n'appartiendroit à aucun d'eux & seroit détruite. Ces propositions occasionnerent de grandes conférences, & les Chrétiens vouloient tantôt obtenir le S. Sépulcre, le libre exercice de la Religion dans ce temple, la permission de visiter les lieux Saints sans payer de tribut, tantôt ils disputoient quelque terrein ou quelque village.

Pendant que les négociations traînoient en longueur, les troupes du Sulthan se rassemblerent, & alors Selaheddin refusa d'écouter aucune proposition il se mit en campagne, & alla se présenter devant Daroun, Ascalon que les Chrétiens avoient rebâtie, & insulta quelques places qui leur appartenoient. Richard au lieu de marcher au secours de ces villes, s'attacha à Berout qu'il espéroit surprendre. Selaheddin profitant de l'éloignement du Roi d'Angleterre, attaqua la ville de Joppé. Les commencements de ce siége furent très-meurtriers par la valeur des Assiégés & des Assiégeants. Les premiers voyant les ennemis disposés à escalader les murailles, demanderent à capituler. Selaheddin leur fit les mêmes propositions qu'il avoit faites autrefois aux habitants de Jérusalem. Les Chrétiens qui se flattoient de

(1) Boha-Eddin, qui étoit au service du Sulthan d'Egypte, a fait l'histoire de toute les guerres que Selaheddin a eu à soutenir.

recevoir bientôt du secours, vouloient obtenir un délai de trois jours; mais le Sulthan le refusa, de crainte que ce retardement ne lui fit manquer son coup. Le siége recommença avec tant d'ardeur qu'une partie des murailles du côté de l'Orient fût renversée. Les Chrétiens qui avoient prévu cet accident, avoient amassé une grande quantité de bois avec lequel ils remplirent la bréche. Ils y mirent le feu, & arrêterent par ce moyen l'impétuosité des Musulmans, qui n'oserent passer au travers des flammes. Selaheddin ranima l'ardeur de ses troupes que tant de difficultés ralentissoient, & ordonna un nouvel assaut après qu'on eut renversé une tour. Les Assiégés mirent le feu à du foin & à de la paille qu'ils avoient préparés, desorte que la fumée empêchoit les Musulmans d'attaquer. Aussitôt qu'elle fut cessée, ils apperçurent la garnison rangée en haye qui formoit comme un mur impénétrable. Malgré cette vigoureuse défense les Assiégés appréhendants d'être forcés, députerent de nouveau à Selaheddin pour lui demander seulement la vie & la liberté. Le Sultan y consentit, mais comme il ne pouvoit arrêter la fureur du Soldat qui s'étoit déjà emparé de la ville, il conseilla aux habitants de s'enfermer dans la citadelle, & envoya ses Mamlucs pour faire cesser le combat. Les troupes que l'espérance du pillage avoit animés, ne se retirerent qu'en murmurant, & les Emirs même reprocherent au Sulthan sa trop grande clémence qui l'avoit porté à accorder une capitulation à une ville prise de force.

Les Croisades.

Cependant on vint avertir ce Prince que Richard ayant abandonné le siége de Berour, s'étoit embarqué pour venir secourir Joppé. Selaheddin auroit alors souhaité pouvoir faire sortir les Francs de la ville; mais il n'osoit le faire pendant l'obscurité de la nuit, de peur qu'ils ne fussent massacrés par ses troupes. Dès le lendemain matin, il ordonna aux Musulmans d'évacuer la place, afin d'en faciliter la sortie aux Francs, & il employa même la force pour se faire obéir. Pendant que ses troupes refusent d'abandonner un butin qu'ils ont acquis au prix de leur sang, la flotte de Richard paroît à la hauteur de Joppé. Les Chrétiens font aussitôt des signaux, & l'espérance faisant renaître leur courage, ils reprennent les armes, sortent de la citadelle, & fondent sur les Sarrasins occupés à piller. Selaheddin informé de cette révolution, monte à cheval, rassemble quelques soldats & vole au secours des siens, dont on avoit déjà fait un grand carnage. Il étoit prêt d'entrer dans la ville lorsque le Patriarche & le Gouverneur se jetterent à ses pieds pour implorer sa clémence, rejettant sur une populace indocile la révolte qui venoit d'éclater. Le Sulthan toujours porté à la clémence reçoit avec bonté le Patriarche & le Gouverneur, les conduit lui-même à sa tente pour terminer le traité.

Les habitants de Joppé n'avoient fait cette derniere démarche que parce qu'ils avoient désespéré d'être secouru par Richard. En effet, ce Prince en entrant dans le port avoit apperçu flotter sur les murailles de la ville les étendards de Selaheddin, & persuadé que la place étoit rendue, il avoit repris le large pour s'en retourner. Un soldat Chrétien qui s'apperçut de cette manœuvre, se jetta à la mer, & parvint en nageant à la galere que Richard montoit. Il lui apprit la confusion où étoit l'armée Musulmane, & l'exhorta à l'attaquer dans un moment où elle n'étoit pas sur ses gardes.

Le Roi d'Angleterre profitant de cet avis, regagna le port en diligence, & débarqua sans aucune opposition. Selaheddin étoit alors prêt à signer le traité, & il fut extrêmement surpris d'apprendre que le Roi d'Angleterre s'avançoit pour sauver Joppé. Les Mahométans à cette nouvelle prennent la fuite, & abandonnent leur camp avec tous leurs bagages. Selaheddin resté presque seul, se vit contraint de suivre ses troupes dont il avoit inutilement tenté de reveiller le courage. Les Mamlucs qui gardoient la citadelle furent faits prisonniers; mais Richard les traita avec douceur, & les renvoya à Selaheddin en les engageant à lui procurer une paix honorable.

Le Sulthan ne refusa pas d'entrer en négociation, & il fit dire à Richard qu'on étoit déjà d'accord sur les principaux articles; qu'il n'y avoit de difficultés que sur Ascalon & Joppé; & que pour terminer l'ouvrage de la paix, il consentoit de partager ces deux villes & leurs territoires; qu'il garderoit la premiere, & qu'il cederoit la seconde aux Chrétiens. Richard appellé en Europe pour ses propres affaires témoignoit trop d'ardeur pour la paix, & le Sulthan qui profitoit d'une conjoncture si favorable se rendoit difficile, dans l'espérance que le Roi d'Angleterre obligé d'abandonner la Palestine, consentiroit enfin à ce qu'on exigeroit de lui. Pendant toutes ces longueurs Selaheddin reçut de nouvelles troupes, & se voyant supérieur à son ennemi, il persista dans ses premieres propositions. Richard qui n'avoit amené avec lui qu'une partie de son armée, n'étoit pas en état de tenir la campagne. Appréhendant quelqu'entreprise de la part du Sulthan, il donna ordre aux troupes qu'il avoit laissées à Ptolémaïs de se rendre auprès de lui. Selaheddin résolut de les couper, & de surprendre en même temps Joppé, dont les fortifications n'étoient pas encore réparées. Il laissa dans son camp auprès de Ramla les bagages & le gros de l'armée, envoya un détachement sur le chemin de Ptolémaïs à Joppé, & marcha vers cette derniere ville avec sa cavalerie légere.

Le Sulthan informé que Richard n'avoit avec lui que six cents hommes, le fit envelopper par sa troupe. Le Roi d'Angleterre peu effrayé du danger qui le ménace ne songe point à l'éviter par la fuite, & se dispose au contraire à faire tête à son ennemi. Ayant fait à la hâte quelques foibles retranchements, il range sa troupe en bataillon quarré, lui ordonne de rester ferme dans son poste, & de combattre sans s'ébranler. Après ces dispositions, il se rend en diligence à Joppé, en retire la garnison, fond avec impétuosité sur le détachement que Selaheddin avoit envoyé pour s'emparer de cette ville, & le met en déroute. Fier de ce succès, il retourne joindre sa petite troupe, & la ranime par le récit de l'avantage qu'il venoit de remporter. Les Mahométans firent d'inutiles efforts pour rompre le bataillon des Chrétiens, qui firent une vigoureuse résistance sans changer de situation. Le Sulthan irrité de ce que ses troupes ne pouvoient forcer un si petit nombre de soldats, leur en fit des reproches amers. Un Officier, Kurde, lui répondit insolemment: *Faites marcher cette troupe d'esclaves qui frappoit les soldats, & leur enlevoit le butin à Joppé qu'ils avoient prise par leur valeur.* Selaheddin comprenant alors que le mécontentement de ses troupes les empêchoit de lui obéir, fit sonner la retraite, prit aussitôt le chemin

de son camp, & s'enferma seul dans sa tente pour y cacher sa douleur & sa colere. Richard s'étant apperçu de la retraite des ennemis, quitta son poste, & les poursuivit en les faisant accabler de fléches.

Cet évenement fit connoître à Selaheddin qu'il étoit temps de terminer une guerre, dont les deux partis étoient extrêmement las. Il renouvella les conférences pour la paix, & envoya à Richard qui étoit tombé malade, toutes les choses dont il avoit besoin pour se rétablir. La ville d'Ascalon étoit le seul obstacle qui empêchât la conclusion du traité. Selaheddin vouloit qu'elle fût détruite, & le Roi d'Angleterre prétendoit qu'on en laissât la possession aux Chrétiens, ou que du moins on les indemnisât des frais qu'ils avoient faits pour la rebâtir. Cependant comme il craignoit que cette difficulté ne le contraignit de rester encore l'hyver en Palestine, il cessa d'insister sur cet article, & parut disposé à recevoir les conditions qui lui seroient imposées. Selaheddin lui envoya les articles de la paix tels qu'ils devoient être signés, le faisant assurer qu'il étoit déterminé à n'en changer aucun. Le Monarque Anglois consentit à tout, & en conséquence on dressa le traité dans les deux langues. Les Chrétiens jurerent sur l'Evangile, les Sarrasins sur l'Alcoran, d'en observer religieusement les conditions. Ce n'étoit pas une paix perpétuelle, mais une tréve de trois ans & trois mois. Il étoit dit dans le traité, que Tyr avec ses dépendances, & toute la côte depuis Joppé jusqu'à Ptolémaïs resteroient aux Chrétiens; c'est-a-dire, qu'ils demeureroient maître de Joppé, de Césarée, d'Arsouf, d'Hifa, de Ptolémaïs & de leurs territoires. On partageoit Ramla, & Lidda entre les deux peuples; les Chrétiens pouvoient visiter les saints lieux, mais en petit nombre; exercer librement leur Religion, & avoir quelques prêtres dans l'Eglise de la Résurrection qu'on leur cédoit. Les moines favorisés par la loi de Mahomet, rentroient en possession de leurs Monasteres. Le Prince d'Antioche & de Tripoli étoit invité d'accéder au traité, ainsi que Sinan chef des Ismaëliens ou Assassins. Ascalon devoit être détruite conjointement par les Chrétiens & par les Mahométans.

Telle fut le succès de cette troisiéme Croisade, dans laquelle la Chrétienté ne gagna qu'une seule ville, & l'Europe entiere perdit une grande partie de ses Princes, de ses habitants & de ses richesses.

La paix qui venoit d'être conclue & qui réunissoit les deux peuples, fut célébrée par des Tournois & des Festins. Les Officiers Chrétiens s'empresserent d'aller à Ramla visiter le Sulthan qui leur fit un bon accueil, & les combla de présents. Les Croisés profitant de la paix se rendirent à Jérusalem pour y visiter les lieux Saints, & le Sulthan eut soin qu'on leur fournît tout ce dont ils avoient besoin. Richard qui craignoit que la confiance avec laquelle ils se livroient à la bonne foi des Mahométans ne leur devint funeste, défendit à qui que ce fût d'aller à Jérusalem. Il pria même Selaheddin de ne laisser entrer dans la ville que ceux qui auroient une permission par écrit de sa main. Le Sulthan répondit que les Croisés n'étant venus en Palestine que pour visiter la Sainte Cité, on ne pouvoit leur refuser cette grace.

Cependant Ascalon fut détruite une seconde fois, & depuis cette chûte elle ne s'est jamais relevée. Vers ce même temps le Duc de Bourgogne

LES CROISADES.

fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. La santé de Richard étant un peu rétablie, il s'embarqua avec ses troupes pour repasser en Europe (1). Aussitôt qu'une partie de ces Croisés eut passé la mer, Selaheddin se rendit à Jérusalem où il s'occupa du soin de l'embellir & de la fortifier. Les Chrétiens qui étoient restés en Palestine pouvoient y jouir d'un repos dont ils avoient été privés depuis longtemps; mais l'ambition leur mit les armes à la main pour se détruire mutuellement. Boëmond III. Prince d'Antioche, jaloux de la grandeur des Princes d'Arménie ses voisins, employa la ruse & l'artifice pour les détruire. Sous prétexte d'une conférence, il enleva Rupin de la Montagne qui s'étoit rendu au lieu du rendez-vous sans aucune précaution. Il voulut rendre le même piége à Livon qui étoit monté sur le thrône après la détention de son frere; mais celui-ci se servit du stratagême de son ennemi pour le faire prisonnier. Le Comte Henri employa sa médiation pour faire rendre la liberté à Boëmond. Le Roi d'Arménie n'y consentit qu'après que le Prince d'Antioche eut promis que Raymond, son fils, épouseroit Alise, fille de Rupin de la Montagne, & que les conquêtes faites pendant la guerre sur la principauté d'Antioche demeureroient au Roi d'Arménie.

Les Mahométans auroient pu tirer avantage de toutes ces divisions, si leur Empire n'eut pas été alors agité des plus grands troubles, occasionnés par la mort de Selaheddin. Son Empire se trouva divisé en autant de Souverains qu'il y avoit de Gouverneurs dans les places. Parmi tous ses enfants, qu'on dit avoir été au nombre de quinze ou de dix-sept, trois eurent seulement un Etat considérable. Aphdhal, qui étoit l'aîné, reçut en partage le Royaume de Damas; Aziz, celui de l'Egypte, & Dhaher, celui d'Halep. Leurs freres, cousins ou neveux eurent en appanage des villes particulieres qui dépendoient de ces trois Royaumes. Adel, frere de Selaheddin, qui étoit maître d'une grande partie de la Mésopotamie, forma bientôt un quatrieme Etat qui envahit les trois autres. Tous les Princes que Selaheddin avoit soumis, secouerent alors le joug, & prirent les armes pour détruire les Ayoubites (2). Adel les prévint, & pendant qu'il entretenoit la division parmi ses neveux, il battit les Princes qui avoient cherché à recouvrer leur liberté. Il prit ensuite le parti d'Aziz, Sulthan d'Egypte, qui étoit en guerre contre Aphdhal, enleva à ce dernier le Royame de Damas, qu'il donna à Aziz, & se fit reconnoître Atabek ou Gouverneur général de cet Etat. Après la mort d'Aziz, qui ne laissoit qu'un enfant pour gouverner le Royaume de Damas, les Emirs offrirent la couronne d'Egypte au Prince Aphdhal, qui s'en mit aussitôt en possession. Il se ligua alors avec Dhaher, son frere, Roi d'Alep, & ils entrerent dans la Syrie à dessein de s'emparer de Damas. La mésintelligence des deux freres sauva Adel du danger qui le menaçoit. Aphdhal, abandonné de son frere, fut obligé de se retirer, & fut poursuivi par Adel qui le priva du thrône d'Egypte. Il gouverna d'abord ce Royaume sous le nom du fils d'Aziz; mais peu de temps après il se fit reconnoître de toute l'Egypte. Maître de ce Royaume, il fit de nouvelles conquêtes

1193.

(1) Voyez l'Histoire d'Angleterre.

(2) J'ai dit plus haut que la Dynastie fondée par Selaheddin, Kurde de Nation, fut nommée Ayoubite, du nom d'Ayoub ou de Job, que portoit le pere de ce Prince.

dans

dans la Syrie & dans la Mésopotamie sur les Francs, sur les Ayoubites & sur les Atabeks.

Les Croisades. Quatrieme Croisade.

Les Chrétiens avoient profité de toutes ces divisions pour demander de nouveaux secours aux Européens. Céleſtin III. ayant inutilement tenté d'engager les Rois de France & d'Angleterre à retourner en Paleſtine, vint à bout de persuader à l'Empereur Henri VI. de prendre la croix. L'exemple du Monarque fut suivi par Henri Duc de Saxe, Otton Marquis de Brandebourg, Henri Comte Palatin du Rhin, Herman Landgrave de Thuringe, Henri Duc de Brabant, Albert Comte d'Hapsbourg, Adolphe Comte de Schawembourg, Henri Comte de Papenhein, le Duc de Baviere, Frideric fils de Léopold Duc d'Autriche, Conrad Marquis de Moravie, Valeran frere du Duc de Limbourg, & les Evêques de Wirtzbourg, de Brême, de Verden, d'Halberſtadt, de Paſſau & de Ratisbonne. 1195.

On a tout lieu de croire que l'Empereur n'avoit accepté la Croix que pour avoir une occasion de lever une nombreuse armée, & de se servir de ses forces contre le reſte des Normans établis dans le Royaume de Naples. En effet, ce Prince se rendit facilement aux inſtances qu'on lui fit, de ne point quitter ses Etats, & de se contenter d'envoyer ses troupes en Paleſtine. Le nombre en étoit si considérable qu'il en fit trois grandes armées. La premiere, sous la conduite de Conrad, Archevêque de Mayence, des Ducs de Saxe & de Brabant, arriva heureusement à Antioche, d'où elle se rendit à Tyr, & de-là à Ptolémaïs. La seconde, qui formoit une armée navale, s'arrêta en Portugal, où elle enleva aux Maures la ville de Sylves, dont ils s'étoient emparés quelque temps auparavant. Les Allemans la détruisirent entierement, remirent à la voile, & se rendirent à Ptolémaïs, où ils rejoignirent la premiere armée. L'Empereur conduisit le troisiéme corps de troupes en Italie, & après avoir exécuté l'entreprise qu'il méditoit, il envoya une partie de cette armée en Paleſtine.

Ce renfort étoit très-néceſſaire, car les Allemans avoient déjà fait des pertes considérables. Valeran, qui étoit arrivé le premier dans la Paleſtine, avoit rompu la treve, & fait maſſacrer tous les Mahométans qui avoient eu le malheur de tomber entre ses mains. Adel Seïffeddin, que nos Hiſtoriens appellent Saphadin, suspendit la guerre qu'il faisoit à ses neveux, & marcha contre les Allemans. Il alla mettre le siége devant Joppé, où Richard avoit laiſſé une forte garnison. Henri, Comte de Champagne & reconnu Roi de Jérusalem, se disposa à secourir cette place avec les troupes qui étoient aux ordres de Valeran. Henri étoit occupé à voir défiler les soldats, lorsqu'il tomba d'une fenêtre où il étoit & fut tué sur le champ. Cependant Adel continuoit avec succès le siége de Joppé; la garnison se défendoit avec ardeur & faisoit de fréquentes sorties. Le Sulthan n'osant se flatter de se rendre promptement maître de cette place par la force, eut recours à la ruse. Il profita d'une sortie, & feignant d'être surpris, il prit la fuite & s'éloigna beaucoup de la ville. Un corps de cavalerie qu'il avoit placé en embuscade coupa auſſitôt la retraite aux Chrétiens, qui se virent en même temps attaqués par ceux qu'ils poursuivoient. La valeur des Francs ne fit que retarder leur perte, & ils furent tous maſſacrés. Cet avantage facilita aux Mahométans la priſe de Joppé, dont tous les habitants furent paſſés

LES CROISADES.

au fil de l'épée. Adel fit démolir cette ville dans la crainte qu'elle ne tombât dans la suite au pouvoir de Francs.

Ce fut après cette expédition que les Ducs de Saxe & de Brabant arriverent en Palestine. On résolut alors de livrer bataille aux Mahométans, & les deux armées se rencontrerent entre Tyr & Sidon, car Adel, qui avoit le même dessein que les Francs, s'étoit avancé pour leur livrer bataille. Les Mahométans, animés par l'exemple de leur Chef, soutinrent avec courage les attaques des Allemans & leur disputerent longtemps la victoire. Les Chrétiens, que tant de résistance irritoit, redoublerent leurs efforts, & contraignirent enfin l'ennemi à leur abandonner le champ de bataille qu'ils laisserent couvert de leurs morts. Adel, qui avoit été dangereusement blessé dans cette action sanglante, eut beaucoup de peine à se mettre en sûreté. Cet avantage considérable fut suivi de la réduction de Sidon, de Laodicée de Syrie, de Gibler, de Joppé & de plusieurs autres places moins importantes. Les Allemans s'avançoient vers Baruth ou Bareith, lorsqu'ils apperçurent la flotte commandée par l'Archevêque de Mayence. Elle revenoit de Chypre d'où elle ramenoit Emeri, qui avoit succédé à Lusignan son frere, mort sans enfants. Les Sarrasins, effrayés du grand nombre d'ennemis qui étoit prêt à les attaquer, sortirent promptement de la ville, dont les Chrétiens s'emparerent aussitôt. Maîtres de cette place, ils songerent à donner un successeur au Comte de Champagne, & engagerent Isabelle sa veuve à épouser Emeri, qui fut alors reconnu Roi de Chypre & de Jérusalem.

1197.

Les Chrétiens, au lieu de profiter de la consternation où étoient les Mahométans, & de s'emparer de Jérusalem, s'amuserent à faire le siége du château du Thoron, la plus forte place de la Palestine. Au bout de trois mois le château n'étoit gueres plus endommagé que les premiers jours du siége, mais comme la garnison manquoit de vivres, elle se vit dans la nécessité de demander à capituler. Adel, guéri de sa blessure, avoit cependant rassemblé une armée très-nombreuse, & se disposoit à attaquer les Chrétiens dans leur camp, lorsqu'il apprit que les Assiégés étoient prêts à se rendre. Dans la crainte de ne pouvoir assez tôt venir à bout de son dessein, il eut recours à une autre voye pour conserver ce château. Il gagna à force d'argent les Templiers, & les engagea à trouver quelques moyens pour faire lever le siége. Ceux-ci entraînerent dans leur parti l'Évêque de Wirtzbourg, & ils décamperent sous prétexte que le Sulthan devoit attaquer bientôt le camp des Chrétiens, en même temps qu'une partie de ses troupes feroit le siége de Baruth. Le reste de l'armée fut contraint de suivre les Templiers & l'Évêque de Wirtzbourg; ainsi le château, qui étoit prêt à tomber au pouvoir des Chrétiens, fut conservé aux Mahométans.

Les Allemans s'étant apperçus que les Chrétiens orientaux les trahissoient, ne voulurent plus avoir liaison avec eux, leur abandonnerent Ptolémaïs & se retirerent à Joppé, pour défendre cette ville contre les entreprises d'Adel. Ce Prince arriva en effet devant la place presque en même temps que l'armée Allemande. La foiblesse de celle-ci ne lui permit pas de livrer combat, & elle se contenta de harceler l'ennemi, qui eut presque toujours du désavantage dans ces différentes escarmouches. Le Duc de Saxe & Frideric

Duc d'Autriche périrent dans une de ces actions, qui coûta beaucoup de monde au Sulthan. Les troubles dont l'Empire d'Allemagne fut agité à la mort de Henri VI. déterminerent tous les Allemans à abandonner la Palestine, & les affaires des Chrétiens de ce pays se trouverent dans la triste situation où elles étoient avant l'arrivée des Allemans. Le Sulthan Adel, après la retraite des Chrétiens occidentaux, reprit toutes les places dont ils s'étoient emparés.

Les Croisades.

Cinquieme Croisade.

1198.

Le Pape Innocent III. chagrin de la retraite des Allemans, entreprit de publier une Croisade générale, & pour donner l'exemple aux Princes & au Clergé, il fit fondre toute son argenterie, ses vases d'or, & destina cet argent au secours des Chrétiens de la Palestine. Il ordonna que tous les Clercs qui possédoient des biens de l'Eglise, donneroient le quarantieme denier de leur revenu & les Cardinaux le dixiéme. Il engagea en même temps les Rois de France & d'Angleterre à signer une treve de cinq ans, & pacifia les troubles de Hongrie. Cependant on prêchoit de tous côtés la Croisade, mais les prédications de Foulques, Curé de Neuilly près de Paris, eurent des succès étonnants. Les Princes qui se croiserent les premiers furent Thibaut IV. Comte de Champagne, frere de celui qui fut Roi de Jérusalem, & Louis son cousin germain, Comte de Blois & de Chartres, tous deux proches parents de Philippe Auguste. Simon de Montfort, Rainaud de Montmirail, Geoffroi de Joinville, Sénéchal; Geoffroi de Villehardouin, Maréchal de Champagne; les Comtes Gautier & Jean de Brienne, Gautier de Vignori, Guillaume & Villain de Neully, Erard de Montigny, Manassés de l'Isle, Guy de Chappes, Renard de Dampierre, Olivier de Rochefort, Yves de Laval, Anseaume de Courcelles, Henri de Montreuil, Payen d'Orléans, Mathieu de Montmorency, Guy de Coucy, Robert de Malvoisin, Enguerrand, Hugues & Robert de Boves, Comtes d'Amiens, les Comtes Hugues de saint Paul, Rainaud de Boulogne, Godefroi & Etienne de Perche, Garnier Evêque de Troyes, le jeune Baudouin, Comte de Flandres & de Hainault, avec la Comtesse Marie sa femme, Henri & Eustache, freres de ce Prince, Thierry son cousin, Eustache Comte de Sarbruk, Conon de Bethune, Jacques d'Avesnes, voulurent avoir part à cette Croisade.

1202.

On résolut de transporter les troupes par mer, & on eut recours aux Vénitiens pour avoir des vaisseaux. Pendant qu'on se disposoit au voyage, le Comte de Champagne, qui avoit été nommé chef de cette armée de Croisés mourut, & on mit en sa place Boniface Marquis de Montferrat, frere du célebre Conrad Marquis de Tyr. Suivant le traité fait avec les Vénitiens, tous les Croisés devoient s'embarquer à Venise, & cette République avoit équippé plus de vaisseaux qu'il n'étoit nécessaire. Cependant plusieurs chefs de la Croisade se rendirent avec leurs troupes à Marseille, & s'y embarquerent. Ceux qui étoient allé à Venise ne se trouvant pas en état de fournir la somme qu'on étoit convenu de donner aux Vénitiens, & qui devoient être répartie sur tous les Croisés, paroissoient déterminés à retourner dans leur pays, lorsque Henri Dandolo Doge de Venise leur offrit de payer pour eux, & de leur accorder du temps pour acquitter cette dette. Le dessein du Doge étoit de se servir de cette puissante armée pour

LES CROISADES. reprendre Zara, ville de Dalmatie, qui s'étoit révoltée, & s'étoit mise sous la protection du Roi de Hongrie. Plusieurs Croisés, & sur-tout les Allemans à qui on fit cette proposition, ne purent se résoudre à faire servir contre des Chrétiens des armes qu'il n'avoient prises que pour combattre les Mahométans. Le reste de l'armée se laissa gagner, & la flotte commandée par Henri Dandolo âgé de plus de quatre-vingt ans, sortit du port de Venise au mois d'Octobre 1202. On assiégea Zara, qui ne pouvant longtemps resister à tant de forces réunies voulut capituler; mais Gui Abbé du Val de Sernai, fit dire aux habitants qu'ils pouvoient encore se défendre, puisqu'ils n'auroient plus affaire qu'aux Venitiens seuls. En même temps il ordonna aux Croisés au nom du Pape de cesser d'attaquer des Chrétiens, & les ménaça des foudres du Vatican s'ils s'obstinoient à continuer le siége. Une partie des François se rangea du côté de l'Abbé, mais l'autre seconda tellement les efforts des Venitiens que la ville fut prise. Comme la saison étoit trop avancée pour se rendre en Egypte, on passa l'hyver à Zara, & on remit cette expédition au printemps suivant. Les troubles qui agitoient la Cour de Constantinople y occasionnerent une révolution surprenante, & furent cause que les Croisés, au lieu d'employer leurs forces contre les Mahométans, ne s'en servirent que pour s'emparer du thrône d'Orient (1).

Cependant les Croisés qui s'étoient embarqués à Marseille, n'avoient eu aucune part à la conquête de Constantinople, & s'étoient rendus en Syrie. Un des Généraux du Sulthan d'Egypte avoit rompu la tréve, & cette infraction avoit obligé le Roi Emeri à prendre les armes. Jean de Néle, Simon de Monfort, & tous les autres qui avoient abandonné les Croisés, tant à Venise qu'à Zara, se joignirent au Roi de Jérusalem pour marcher contre les Mahométans. La peste qui faisoit alors d'horribles ravages à Ptolémaïs, fit périr une grande quantité de Croisés, & la plûpart de ceux qui n'étoient pas encore attaqués de ce funeste fléau, regagnerent leurs vaisseaux & retournerent en Europe. Au milieu de ces calamités, la discorde se mit entre les Princes Chrétiens d'Orient. Livon Roi d'Arménie & Boëmond Comte de Tripoli, se firent une cruelle guerre pour la Principauté d'Antioche. Dhaher Sulthan d'Alep profita de cette division, surprit Renard Dampierre avec le corps de troupes qu'il commandoit, & le tailla en piéces. Tous resterent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers. Les Bretons qui n'avoient pour chef qu'un Moine périrent tous, soit par le fer de l'ennemi, soit de maladies ou de miseres. Tel fut le succès de ce grand armement qui sembloit devoir écraser toutes les puissances Mahométanes.

1205. Emeri de Lusignan étant mort, les Barons du Royaume de Jérusalem députerent au Roi de France, afin qu'il choisit un Prince pour succéder au feu Roi, dont le fils étoit mort peu de temps après lui, ainsi qu'Isabelle sa femme. Philippe Auguste leur envoya Jean de Brienne Comte de la Marche,
1209. qui se rendit à Ptolémaïs le 13 de Septembre 1209. Ce Prince épousa Marie, fille aînée de la Reine Isabelle, qui lui avoit laissé par sa mort le droit au Royaume. Après ce mariage il fut solemnellement couronné à Tyr Roi de Ptolémaïs; car c'étoit en cela que consistoit presque tout son Royaume.

(1) Voyez ci-devant l'Histoire de Constantinople.

La mésintelligence qui subsistoit entre les Princes Chrétiens, la Croisade publiée contre les Albigeois, empêcherent Jean de Brienne de mener avec lui une armée, & il ne conduisit en Palestine que trois cents Chevaliers, & une petite troupe de Croisés qui avoit bien voulu l'accompagner. Avec un si foible secours Jean de Brienne osa faire quelques entreprises qui lui réussirent. Les Mahométans informés de la foiblesse des Chrétiens se réunirent pour tâcher de les détruire, & s'avancerent vers Ptolémaïs où ils les tinrent bloqués. Ceux qui étoient passés en Palestine avec le Roi de Jérusalem, ne se voyant pas en état de faire tête aux Sarrasins, se rembarquerent & retournerent en France.

LES CROISADES.

1210.

Jean de Brienne resté sans secours avoit tout à craindre de la part des Mahométans, qui auroient pu chasser les Chrétiens de la Syrie, s'ils n'avoient pas été occupés à se détruire mutuellement. Je veux parler des guerres que les fils de Selaheddin se faisoient entr'eux, & des entreprises d'Adel Seïffeddin leur oncle, qui travailloit à se mettre en possession de tous les Etats qui avoient appartenus à son frere, comme je l'ai déjà dit plus haut. Innocent III. appréhendant qu'Adel, devenu aussi puissant que Selaheddin, ne vint à bout de ruiner entierement les affaires des Chrétiens dans la Palestine, envoya des Lettres circulaires pour inviter les peuples à secourir leurs freres, & ce fut principalement pour les y exciter davantage qu'il assembla le Concile de Latran. Il écrivit aussi à Adel pour l'engager à restituer la ville de Jérusalem, le menaçant de toutes les forces de la Chrétienté, s'il refusoit de satisfaire les Chrétiens sur cet article. Le Sulthan qui avoit déjà vu par expérience que ces puissantes armées n'étoient redoutables que pour quelque temps, & qu'elles se détruisoient souvent d'elles-mêmes, fut peu effrayé des menaces du Pape.

SIXIEME CROISADE.

1213.

Les Lettres que le Souverain Pontife avoit envoyées dans tous les pays de l'Europe, produisirent un effet singulier. Des jeunes enfants François & Allemans de toutes sortes de conditions, s'étant mis dans l'esprit que Dieu vouloit se servir d'eux pour retirer la ville Sainte des mains des Mahométans, s'assemblerent jusqu'au nombre de cinquante mille, & prirent la Croix. Des Clercs & même des Prêtres se mirent à leur tête. Plusieurs vagabonds se joignirent à cette troupe qui s'en alloit gaiement, en chantant, & en criant ensemble de toute leur force: *Seigneur Jesus, rendez-nous votre sainte Croix.* Ceux d'Allemagne ayant pris différentes routes, périrent de miseres ou furent dépouillés par les voleurs. Ceux de France qui purent arriver à Marseille furent trompés par deux Marchands, nommés Hugues le Fer & Guillaume Porc. Ces deux scélerats après avoir promis à ces enfants de les passer gratis dans la Palestine, les firent monter sur sept de leurs vaisseaux. Deux périrent en route, & les enfants qu'ils portoient furent noyés. Les autres enfants qui échapperent au naufrage furent vendus en Egypte.

Croisades d'enfants.

La célebre victoire que Philippe Roi de France remporta sur Othon Empereur d'Allemagne, & celle de Louis son fils sur le Roi d'Angleterre, procurerent quelque calme à l'Europe. Innocent en profita pour assembler le quatrieme Concile de Latran, & exciter les Princes Chrétiens à secourir la Palestine. Ce fut à la fin de ce célebre Concile que les Evêques eurent ordre

1215.

Les Croisades. de faire prêcher la Croisade dans leurs diocèses. Le Pape ne put voir l'exécution de cette entreprise, que son successeur Honorius III. pressa avec beaucoup de zéle. Une multitude infini de personnes de toutes les nations prirent la Croix. L'Empereur Fridéric II. devoit être le chef de ces nouveaux Croisés, mais il différa son voyage sous prétexte qu'il n'étoit pas encore assez affermis sur le thrône.

1216. André Roi de Hongrie se chargea du commandement de cette armée, & il fut accompagné par les Ducs d'Autriche, de Baviere, de Moravie, de Brabant, de Limbourg, les Comtes Palatins du Rhin, de Juliers, de Hollande & de Wide, le Marquis de Bade, l'Archevêque de Mayence, les Evêques de Bamberg, de Passau, de Strasbourg, de Munster & d'Utrecht, & de la plûpart des Prélats de Hongrie qui voulurent accompagner leur Roi dans cette guerre.

1217. Les Croisés, dont le nombre augmentoit tous les jours, se partagerent en plusieurs bandes pour la commodité des passages. André Roi de Hongrie avec Léopold Duc d'Autriche, Louis Duc de Baviere, & plusieurs autres Princes se rendirent à Venise où ils s'embarquerent pour l'isle de Chypre, lieu du rendez-vous. Les autres Croisés s'embarquerent à Genes, à Brindes & à Messine; mais ceux de Cologne & les Frisons équipperent une flotte de trois cents vaisseaux, & joignirent à l'embouchure de la Meuse celles de Guillaume Comte de Hollande & de George Comte de Wide. Le Roi de Hongrie arriva le premier au port de Ptolémaïs, & comme la tréve qu'on avoit faite avec les Mahométans étoit expirée, toutes les troupes allerent camper auprès du torrent de Cison. On marcha en avant jusqu'à la montagne de Gelboé près de Scytopolis, à dessein de combattre l'armée Musulmane commandée par un des fils d'Adel. Les ennemis ayant connu la supériorité des Chrétiens, se retirerent au-delà du Jourdain. La retraite des Mahométans engagea les Chrétiens à retourner à Ptolémaïs, après avoir enlevé un grand nombre de prisonniers, & fait un riche butin dans la campagne. On résolut ensuite d'assiéger une forteresse qui étoit sur le Mont-Thabor. La roideur de cette montagne paroissoit un obstacle à la réussite de cette entreprise; mais Jean de Brienne ayant animé les soldats par son exemple, parvint au haut de la montagne, & renversa les troupes qui s'étoient présentées pour en défendre les avenues. Cette action héroïque jetta la terreur parmi les ennemis; cependant on ne put en tirer du profit par l'opiniâtreté, la jalousie, ou peut-être la trahison de Boëmond. Après qu'on eut gagné avec beaucoup de peine le sommet du Thabor, le Comte de Tripoli représenta que pendant qu'on attaqueroit la forteresse, on s'exposoit à être assiégé par l'armée ennemie qui se posteroit au bas de la montagne, & qu'alors on étoit en danger de périr de faim. Il avoit mis tant de monde dans son parti, qu'on fut obligé de songer à la retraite; mais elle ne put se faire sans la perte d'un grand nombre de braves gens. L'expédition que les Rois de Hongrie & de Jérusalem voulurent entreprendre en Phenicie, ne furent pas plus heureuses. La rigueur du froid (1), le défaut de vivres, firent périr une grande partie de l'armée, qui étoit d'ailleurs harcelée par les ennemis.

1218. Après tant de fâcheuses aventures l'armée se sépara en quatre corps. Ceux

(1) On étoit alors à la fin de Décembre.

qui étoient rebutés des fatigues qu'ils avoient souffertes, se retirerent à Ptolémaïs à dessein de s'embarquer à la premiere occasion pour retourner en Europe. Le Roi de Jérusalem, le Duc d'Autriche, & le Grand Maître de l'Hôpital avec la plûpart des Evêques, allerent camper aux environs de Cesarée où ils rebâtirent en diligence la forteresse qui étoit autrefois auprès de cette ville. Le Grand Maître du Temple, & celui des Chevaliers Teutoniques, avec un petit nombre de Croisés, sous la conduite de Gautier d'Avesnes, camperent entre Ptolémaïs & Cesarée, & rétablirent sur un promontoire qui s'avance dans la mer auprès du Mont-Carmel, un château qu'on avoit démoli, & qui fut appellé le château des Pelerins. Les Rois de Hongrie & de Chypre, avec la plus grande partie des Pelerins & le Comte Boëmond se retirerent à Tripoli, où le Roi de Chypre mourut.

André Roi de Hongrie informé des troubles arrivés dans ses Etats, abandonna la Terre-Sainte aussitôt que la saison lui permit de se mettre en mer. La perte qu'on venoit de faire fut presqu'aussitôt réparée par l'arrivée de la flotte du Comte de Hollande & des Frisons. La tempête avoit poussé ces Croisés sur les côtes de Portugal, & les Hollandois & ceux de Cologne cédant aux sollicitations du Roi de Portugal, aiderent ce Prince à remporter une grande victoire sur les Maures, & à prendre la ville d'Alcazar dont ceux-ci étoient maîtres. Dans un conseil qui fut tenu au sujet des opérations de la campagne, il fut décidé qu'on porteroit la guerre en Egypte, & qu'on commenceroit par le siége de Damiette. Les Frisons & ceux de Cologne se trouvant prêts à partir mirent à la voile, firent heureusement leur descente devant Damiette, & se retrancherent en attendant le reste de l'armée.

Lorsque toutes les troupes furent arrivées, on résolut de s'emparer de la tour du Nil. On imagina différentes machines attachées aux mâts des plus gros vaisseaux, pour combattre les Sarrasins qui défendoient la tour; mais elles se briserent, & firent périr par leurs chûtes un grand nombre de braves soldats. Ces accidents ne ralentirent pas l'ardeur des Chrétiens, qui vinrent heureusement à bout de rompre le pont de barqau, par le moyen duquel on avoit établi une communication entre la ville & la tour. Un Ecolâtre de l'Eglise de Cologne, nommé Olivier, inventa une machine pour attaquer le haut de la tour. Elle étoit posée sur un vaisseau qu'on fit approcher, & après qu'on eut jetté l'ancre les soldats qu'on avoit choisis pour cet assaut, assaillirent les ennemis avec tant d'intrépidité, que malgré les fléches, les pierres, le feu grégeois & quelqu'autre accident qui arriverent à cette machine, la tour fut emportée l'épée à la main. Les Sarrasins demanderent quartier, & se rendirent au Duc d'Autriche qui leur donna la vie. La prise de cette tour facilita les approches de la ville, & toute la flotte entra librement dans le grand canal.

Cet évenement causa tant de peine au Sulthan Adel qu'il en mourut de chagrin. Ce Prince, qui joignoit une vaste ambition aux vertus guerrieres, avoit réduit sous sa puissance presque tous les Etats de son frere, & les Francs auroient eu en lui un ennemi plus redoutable que Selaheddin, s'il n'eût pas été continuellement obligé de diviser ses forces pour combattre ceux qu'il vouloit dépouiller de leurs biens. Ses enfants hériterent des Etats

LES CROISADES.

qu'il avoit enlevés à ses neveux. Kamel son fils aîné eut l'Egypte, la Palestine, une grande partie des villes de Syrie & de la Mesopotamie; Moadham Scharfeddin Issa, un de ses autres enfans que nos historiens nomment mal-à-propos Conradin, fut Sulthan de Damas; Nodgemeddin fut Roi de Khelath; Schehabeddin Ghazi obtint le Royaume de Miafarekin. Ce partage affoiblit encore la puissance des Ayoubites. Kamel moins homme de guerre que son pere, se laissa conduire par les avis de Scharfeddin-Issa, & agit de concert avec lui contre les Francs.

Le Sulthan de Damas, pour augmenter l'armée qu'il destinoit à marcher contre les Francs, retira les garnisons de plusieurs places qu'il fit démolir, dans la crainte qu'elles ne tombassent au pouvoir des Chrétiens. Ceux-ci négligeoient cependant de presser le siége de Damiette, & plusieurs s'ennuyant de l'inaction des principaux chefs retournerent dans leur pays, malgré les menaces du Patriarche. Ces pertes furent réparées peu de temps après par de nouvelles troupes de Croisés qui arriverent d'Allemagne, des Pays-Bas, de Venise, de Genes, de Pise & de plusieurs villes de France. Elles étoient sous la conduite de Robert de Corcéone Cardinal, Légat du Pape & Anglois de nation. Les Seigneurs François qui se mirent à la tête de ces nouveaux Croisés, étoient les Comtes Hervé de Nevers, Hugues de la Marche, Miles de Bar-sur-Seine avec son fils, Jean d'Artois, Prince de Grancei, Ithier de Tacy, Savari de Mauleon, Guillaume Archevêque de Bordeaux, Guillaume de Beaumont Evêque d'Angers, Gautier Evêque d'Autun, Miles de Châtillon de Nanteuil élu Evêque de Beauvais, André son frere, & Pierre de Nemours Evêque de Paris. Le Prince Olivier fils de Henri III. Roi d'Angleterre, se rendit aussi en Palestine avec plusieurs Seigneurs Anglois.

A peine le Légat fut il arrivé qu'il voulut commander l'armée, & il fondoit ses prétentions sur ce que cette guerre étoit entreprise pour la Religion, & par les ordres du Pape. Jean de Brienne, jaloux avec raison de ses droits légitimes, refusa de les céder au Cardinal, qui s'appercevant de la fermeté du Roi de Jérusalem, renonça insensiblement à ses prétentions. L'ambition du Prélat fut cependant cause de quelques divisions parmi les Croisés, & ceux qui supportoient avec peine l'autorité de Jean de Brienne, se rangerent du parti du Légat. L'arrivée de Kamel à la tête d'une puissante armée obligea les Chrétiens à se réunir pour s'opposer aux ennemis. Après plusieurs petites escarmouches désavantageuses aux Egyptiens, il s'éleva une si violente tempête que le camp des Francs fut inondé par les eaux du Nil qui avoit reflué vers sa source. Un grand nombre de vaisseaux fit naufrage, & ceux qui furent poussés contre les murailles de la ville, furent consumés par le feu grégeois que les ennemis lancerent dessus. Tous les Chrétiens auroient péri par l'inondation s'ils n'avoient pris la précaution de se sauver en diligence sur les hauteurs voisines.

Lorsque la tempête eut cessé les Chrétiens revinrent dans leur camp, & quelques jours après dix soldats Frisons vinrent à bout de briser le pont de bateaux que les Egyptiens avoient rétabli. Action héroïque qui fut égale-
1219. ment admiré des Chrétiens & des Mahométans. On résolut alors d'aller attaquer l'armée ennemie qui étoit de l'autre côté du fleuve où elle s'étoit retranchée,

retranchée. L'entreprise paroissoit téméraire, & ne fut justifiée que par l'évenement. Kamel qui n'avoit pas hérité de la valeur de son pere, ne fut pas plutôt informé du dessein des Francs qu'il abandonna son armée. Aussitôt que les soldats eurent appris son évasion, ils s'imaginerent qu'ils étoient trahis, refuserent d'obéir à leurs Officiers, & se débanderent de toutes parts. Les Francs n'ayant plus rien à craindre passerent librement le fleuve, dont le bord étoit si glissant qu'ils auroient eu beaucoup de peine à le gagner, si l'ennemi eût fait la moindre résistance. On fit de nouvelles dispositions pour continuer le siége avec succès; mais divers évenemens le firent traîner en longueur.

La garnison de Damiete composée de 40000. hommes se défendoit avec une vigueur étonnante, & le scorbut qui se mit dans l'armée Chrétienne enleva une prodigieuse quantité de soldats. Toutes ces choses donnerent le temps aux ennemis de venir au secours de la place. Scharfeddin Issa avant que de s'avancer vers Damiette fit démolir toutes les fortifications de Jérusalem, à l'exception de la tour de David, afin que les Chrétiens ne songeassent point à s'établir dans cette ville. Il marcha ensuite contre les Francs, & les resserra si fort dans leurs lignes, qu'ils s'y trouverent bientôt étroitement assiégés. Le Sulthan de Damas les fit attaquer plusieurs fois, & il les auroit enfin forcés dans leurs retranchements sans la valeur du Duc d'Autriche, qui, après un combat de plus de dix heures, vint à bout de les repousser. Des affaires domestiques rappellerent bientôt ce Prince dans ses Etats, & l'armée affoiblie par sa retraite & par les maladies, étoit en danger de succomber sous les efforts des Mahométans, si elle n'eut été promptement renforcée par de nouveaux Croisés de toutes sortes de Nations.

Ils étoient à peine arrivés que le Sulthan Kamel rejoignit son frere avec une nombreuse armée; ce qui mit ces deux Princes en état de faire une nouvelle tentative pour forcer le camp des Chrétiens. On se battit de part & d'autre avec une valeur incroyable, & jamais victoire ne fut plus longtemps disputée. Les Mahométans d'abord vainqueurs & maîtres d'une partie du camp, sont repoussés par les François jusqu'aux bords des retranchements; mais alors de nouvelles troupes survenues au secours des fuyards contraignent bientôt les François à reculer. Le dépit & la honte font retourner ces derniers à la charge, & trois fois enfoncés par l'ennemi, ils viennent enfin à bout de l'obliger à repasser le fossé. Une vigoureuse sortie de la part des Assiégés change aussitôt les affaires de face, & rend aux Sarrasins l'avantage qu'ils avoient perdu. Les flammes avoient déjà consumé la plus grande partie des machines qui servoient au siége, la terreur s'étoit emparée des esprits, le désordre régnoit parmi les troupes Chrétiennes, & tout annonçoit la victoire des Mahométans, lorsque les Chevaliers du Temple & ceux de l'Ordre Teutonique profitant de la confiance où se trouvoient alors les Sarrasins, les attaquent à l'improviste & les pressent avec tant de furie, qu'ils sont forcés à se sauver avec précipitation dans la ville. Le combat qui avoit duré depuis le matin jusqu'au soir, coûta beaucoup de sang aux deux Partis, mais les suites en furent extrêmement funestes aux Chrétiens.

L'infanterie rebutée de supporter les plus grandes fatigues de la guerre,

dont la Cavalerie (1) cherchoit à se dispenser le plus souvent qu'elle pouvoit, murmura hautement, & se plaignit des Cavaliers. Ceux-ci reprocherent à l'Infanterie qu'elle manquoit souvent de courage, & que sans la Cavalerie elle auroit été plus d'une fois taillée en piéces. Ces reproches mutuels causerent une grande division entre les deux Corps, qui forcerent leurs Généraux de les conduire à l'ennemi, afin qu'on pût décider lequel des deux feroit paroître le plus de courage. L'entreprise étoit téméraire, & les chefs s'y opposerent autant qu'il leur fut possible, mais contraints par cette multitude de gens indisciplinés, ils consentirent à ce qu'on exigeoit d'eux. Les Sulthans informés de l'approche des Chrétiens, se retirerent d'abord pour les engager dans une grande plaine, entre le Nil & la Mer, où il n'y avoit point d'eau. Les Francs tourmentés de la soif, que l'extrême chaleur qu'il faisoit alors augmentoit encore, ne purent conserver leurs rangs, & se débanderent bientôt pour aller chercher de l'eau. Les Sarrasins profitant de cette circonstance fondirent tout à coup sur les Chrétiens, & culbuterent en même temps la Cavalerie & l'Infanterie, qui ne firent qu'une foible résistance. Ces deux Corps auroient été entierement écharpés, si le Roi de Jérusalem ne se fût présenté avec les Chevaliers François, Flamands & Anglois. Ces braves guerriers arrêterent l'impétuosité des Egyptiens, & se battant toujours en retraite, ils faciliterent au reste des troupes le moyen de regagner le camp. Les Chrétiens perdirent dans cette affaire près de six mille hommes sans compter les prisonniers. Parmi ces derniers se trouverent l'Evêque de Beauvais, & son frere André de Châtillon-Nanteuil, Gautier de Nemours, frere de Pierre, Evêque de Paris, Jean d'Arcis, & Henri de l'Orme.

Kamel, malgré ces grands avantages, désiroit la paix que différentes circonstances rendoient nécessaires. Damiete commençoit à manquer de vivres; les maladies avoient emporté une partie de la garnison; l'armée du Sulthan n'avoit presque plus de provisions; l'inondation du Nil n'avoit pas été considerable, & par conséquent la récolte ne devoit pas être abondante. Tous ces motifs engagerent Kamel à terminer une guerre qu'il prévoyoit ne pouvoir soutenir qu'avec beaucoup de peine. Ainsi du consentement de Scharfeddin son frere, il envoya proposer aux Francs ou la paix, ou une treve de plusieurs années à des conditions avantageuses. Le Roi & la plûpart des Seigneurs étoient d'avis qu'on les acceptât; mais le Cardinal Légat, qui s'étoit fait un principe d'être d'une opinion différente de celle du Roi, prétendit que les propositions des Sulthans n'étoient que des piéges pour surprendre les Francs aussitôt que les Croisés auroient repassé la mer. On se laissa facilement entraîner par les raisons du Légat, & il fut décidé que les conférences seroient rompues, & que les opérations du siége se continueroient avec le plus de vigueur qu'il seroit possible.

Le Cardinal Légat choisit une nuit extrêmement obscure pour donner un assaut du côté où il y avoit une breche considerable, formée par la ruine d'une grosse tour. L'endroit fut forcé, & les Chrétiens le fer & le feu à la

(1) On sçait que l'ancienne Cavalerie n'étoit composée que de la Noblesse.

main pénetrerent bientôt dans la ville. Les Soldats de la garnison réduits à un petit nombre & attaqués de maladies, n'eurent pas le courage de se défendre, & se laisserent égorger sans faire la moindre résistance. Les Sulthans ayant apperçu les drapeaux des Chrétiens flotter sur les murailles de Damiete, se retirerent avec précipitation, après avoir mis le feu à leur camp, & rompu le pont qui auroit facilité aux Francs le moyen de les poursuivre. Damiete, qui s'étoit défendue pendant dix-huit mois, fut prise le 5 de Novembre 1219. On trouva les maisons remplies de morts & de mourants, & on fut obligé de camper hors de la ville en attendant qu'on en eût enlevé tous les morts. La grande Mosquée fut consacrée à Dieu sous l'invocation de la Sainte Vierge, & le jour de la Purification on y célebra les saints Mysteres. Damiete fut réunie au Royaume de Jérusalem du consentement de toute l'armée.

Les grands avantages que les Francs venoient de remporter sur les Sulthans d'Egypte & de Damas, releverent le courage des Chrétiens de l'Orient, & surtout des Géorgiens, qui ne formoient alors qu'une seule Monarchie sous l'autorité d'un Roi. Ce Prince avoit promis aux Francs de faire une irruption en Syrie, pour obliger les Musulmans à partager leurs forces; mais allarmé des conquêtes que les Tartares Genghizkhanides faisoient en Asie, il ne songea qu'à mettre ses Etats en sûreté. Ainsi les secours qu'on espéroit de ce côté-là manquerent tout d'un coup. L'armée des Francs affoiblie par la retraite de plusieurs Princes & Seigneurs qui étoient retournés en Europe avec leurs troupes, n'étoit pas en état de profiter de ses conquêtes. Le Roi de Jérusalem mécontent de la conduite du Légat à son égard, avoit aussi abandonné l'armée, & s'étoit retiré à Ptolémaïs. Les Croisés n'ayant pas assez de troupes pour garder les places conquises & tenir la campagne, furent contraints de passer l'Eté sans rien entreprendre. Ils s'adresserent au Pape, le prierent de leur envoyer de nouvelles troupes, & d'engager l'Empereur Frideric II. à faire le voyage de la Terre sainte. 1220.

Ce Monarque trop occupé des affaires de ses Etats, differoit, autant qu'il lui étoit possible, d'accomplir un vœu qui pouvoit lui devenir funeste. Il avoit en effet à craindre que ses ennemis ne profitassent de son absence pour lui enlever une partie des Provinces de sa dépendance. Pour satisfaire en quelque sorte à ses engagements, il envoya en Palestine un Corps de troupes sous les ordres du Duc de Baviere & de l'Evêque de Metz, & promit de les rejoindre quelques mois après avec toutes ses forces. Il fit aussi partir quarante-trois galeres bien équipées, dont il donna le commandement à l'Evêque de Catane. Les Vénitiens, les Génois & les Pisans prirent part à cette expédition, & leverent une armée qui arriva heureusement à Damiete. Les Archevêques de Milan, de Genes & de Candie, l'Evêque de Bresce, & un grand nombre de Seigneurs Italiens accompagnerent les nouveaux Croisés. Le Légat fier de se voir à la tête d'une armée devenue si considérable, étoit d'avis qu'on marchât à l'ennemi. Le Duc de Baviere & les Seigneurs Laïcs refuserent de combattre sous ses ordres, & voulurent absolument qu'on attendît le Roi de Jérusalem. Ce Prince touché des vives sollicitations du Pape & des Princes Croisés, avoit sacrifié son amour propre à la cause commune, & avoit promis de retourner au camp.

1221.

Sa présence y causa une joye sensible, qui fut encore augmentée par l'arrivée d'un nouveau secours que l'Empereur Frideric envoyoit de Sicile.

Cependant Kamel, Sulthan d'Egypte, & ses deux freres Scharfeddin, Sulthan de Damas, & Gaïatheddin, Sulthan d'Alep, réunirent leurs forces pour chasser les Chrétiens de l'Egypte. Ils se posterent un peu au dessous de l'endroit où les deux bras les plus orientaux du Nil se séparent, & s'y fortifierent, persuadés que les Francs viendroient bientôt les attaquer dans ce lieu, & qu'il leur seroit facile de faire périr l'armée Chrétienne sans en venir aux mains. Ce qu'ils avoient prévû arriva en effet par l'obstination du Légat. Le Roi de Jérusalem & les plus sages du Conseil pensoient qu'on ne devoit pas s'engager dans le pays surtout dans une saison où le Nil étoit prêt à se déborder. Le Parti du Légat qui étoit le plus fort l'emporta, & toute l'armée se mit en marche dans le mois de Juillet. Les Sulthans se retirerent à mesure que les Chrétiens s'avançoient, & ceux-ci prenant pour crainte ce qui n'étoit que l'effet d'une ruse, comptoient déjà sur une victoire certaine. Parvenus à l'angle que font ces deux bras du fleuve, ils furent obligés de s'arrêter, parce qu'il étoit difficile & même dangereux de passer le Nil à la vûe de l'armée Mahométane campée de l'autre côté. C'étoit-là où Kamel s'étoit flatté d'attirer les Chrétiens. Cependant comme il redoutoit toujours les suites de cette guerre, il proposa la paix aux mêmes conditions qu'il avoit déjà offertes, & il y ajouta que Damiete & son territoire demeureroient aux Croisés, pourvu qu'ils promissent de ne plus faire dans la suite aucune entreprise en Egypte.

Le Cardinal Légat s'opposa encore à la conclusion d'un traité si avantageux, & vint à bout de persuader à la plûpart des Chefs que les Mahométans ne faisoient de telles propositions que parce qu'ils ne se trouvoient plus en état de résister aux Francs. Kamel voyant que la présomption empêchoit les Chrétiens de connoître leurs véritables intérêts, & les faisoit courir à leur perte, ne songea plus qu'à défendre le passage du Nil. Les Francs n'ayant pu venir à bout de jetter un pont sur le fleuve, furent contraints de rester entre les deux bras. On se battit néanmoins pendant un mois à coups de fleches qu'on se lançoit mutuellement d'un bord du Nil à l'autre. Une partie des Croisés craignant sans doute ce qui arriva dans la suite, se retira à Damiete. En effet le Nil ne tarda pas à grossir, & le Sulthan ayant fait lever les écluses, laissa entrer les eaux de ce fleuve dans les grands canaux. Il se servit avantageusement de cette inondation pour surprendre la flotte des Chrétiens, que les Mahométans réduisirent en cendres par le moyen de leur feu Grégeois. Les Croisés qui manquoient de vivres, commencerent à vouloir se retirer vers Damiete; mais Kamel fit tellement inonder la campagne en peu d'heures, que l'armée Chrétienne fut en danger de périr. Le Sulthan d'Egypte leur offrit alors la paix, à condition qu'ils rendroient Damiete, & qu'ils signeroient une treve de huit ans. La nécessité où les Francs se trouvoient réduits, ne leur permit pas de balancer sur le parti qu'ils devoient prendre. Le traité fut conclu, & Damiete rentra sous la domination des Egyptiens. Kamel fit alors fermer les écluses, & envoya aux Croisés pendant quinze jours des vivres en abondance. Tel fut le malheureux succès de cette entreprise, & on doit l'attribuer à

l'obstination & à l'orgueil du Cardinal Légat, & à la division qui se mit parmi les Croisés.

Les Croisades.

Le Pape n'apprit qu'avec un extrême chagrin la perte de Damiete, & pressa vivement Frideric de se rendre en Palestine avec son armée. Ce Monarque occupé dans la Sicile, crut avoir assez fait pour les Chrétiens Orientaux que d'avoir envoyé une partie de ses troupes en Palestine, & différoit toujours d'y passer lui-même. Pour l'engager à ce voyage, le Souverain Pontife lui fit épouser Yolande, fille de Jean de Brienne, Roi de Jérusalem, qui s'étoit rendu en Europe, afin d'obtenir de nouveaux secours. Honorius III. fit tout ce qui dépendoit de lui pour exciter les Européens à se croiser, & envoya de tous côtés des Prédicateurs. Frideric donnoit toujours de nouvelles espérances d'un prompt départ, mais il trouvoit sans cesse des raisons pour rester en Europe. A peine eut-il donné la main à la Princesse Yolande qu'il voulut être reconnu Roi de Jérusalem à l'exclusion de son beau-pere. Jean de Brionne (1) hors d'état de lui résister, fut contraint d'abdiquer la couronne.

1223.

Honorius ne put voir l'effet de son zele pout la Croisade, & ce ne fut que sous Gregoire IX. son successeur que Frideric se détermina enfin à se rendre en Palestine avec une partie de son armée. Avant que de partir, il chargea le Duc de Spolette de continuer la guerre contre le Souverain Pontife. L'Empereur s'embarqua dans le mois d'Août, & se fit accompagner par vingt galeres & un Corps de troupes qui ne répondoient pas à la majesté d'un Prince si puissant. Les Papes avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour hâter le départ de Frideric, & lorsque Gregoire le vit prêt à se mettre en mer, il voulut s'opposer à son voyage, sous prétexte qu'il étoit excommunié pour avoir différé d'accomplir son vœu. A son arrivée dans la Palestine, le Patriarche & le Clergé déclarerent qu'ils ne pouvoient communiquer avec lui. Les Grands Maîtres des Templiers & des Hospitaliers refuserent de lui obéir, & il fallut absolument que les ordres qu'il donnoit fussent expédiés, non en son nom, mais *de la part de Dieu & de la Chrétienté.*

Frideric II. Empereur d'Allemagne & Roi de Jérusalem.

1226.

Départ de Frideric.

1228.

Depuis la signature de la treve avec Kamel & Scharfeddin, l'armée des Francs étoit considerablement affoiblie par la retraite de ceux qui étoient retournés en Europe. Henri, Duc de Limbourg, Chef de ceux qui étoient restés en Palestine, avoit employé le temps de la treve à rebâtir & à fortifier Césarée, ainsi que quelques autres places maritimes. La mort de Scharfeddin & la jeunesse de son fils son successeur, empêcherent les Mahométans du Royaume de Damas de faire aucune entreprise contre les Chrétiens. Kamel obligé de secourir son neveu attaqué par les Emirs voisins, n'étoit pas non plus en état de songer à une nouvelle guerre contre les Francs. Telle étoit la situation des affaires de ces derniers, lorsque Frideric se rendit en Syrie. Mécontent de la maniere dont il avoit été reçu par les Templiers, les Hospitaliers & le Clergé de la Palestine; inquiet d'ail-

(1) Ce Prince se retira ensuite en France, d'où il repassa en Italie. Il commanda en 1227 les troupes de Gregoire IX. contre Rainaud, Duc de Spolette, qui lui faisoit la guerre au nom de Frideric II. Il se distingua beaucoup en cette occasion. En 1228 il fut élû Empereur de Constantinople après la mort de Robert de Courtenai.

LES CROISADES. leurs sur le succès de ses armes en Europe, il résolut de terminer promptement la guerre de la Terre sainte. Il fit entrer dans ses vûes le Sulthan d'Egypte, & lui fit comprendre qu'il pouvoit sans aucun danger pour ses intérêts, remettre entre les mains des Chrétiens la ville de Jérusalem qui faisoit le sujet de la guerre. Après diverses négociations le traité fut conclu. Il y fut dit en substance qu'il y auroit une treve de dix ans; que Kamel céderoit à Frideric les villes de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth, du Thoron, de Sidon; les villages qui sont sur le droit chemin de ces villes à Jérusalem, & de Jérusalem à Japha; qu'il seroit permis à l'Empereur de faire fortifier ces places, & de rebâtir les murailles de Jérusalem, dont il pourroit disposer comme il lui plairoit, à la réserve du Temple qui demeureroit avec son parvis, & son enceinte aux Mahométans pour y faire librement tous les exercices de leur religion; que la ville de Tripoli, la Principauté d'Antioche, & les autres places qui n'étoient pas du Royaume de Jérusalem, ne seroient point comprises dans le traité, & que l'Empereur ne pourroit permettre aux Chrétiens de leur porter du secours.

Le Patriarche refusa de signer ce traité, & interdit toutes les Eglises de Jérusalem, afin que l'Empereur ne pût participer aux saints mysteres, lorsqu'il voudroit se rendre dans les Eglises. L'Empereur fit cependant son entrée triomphante dans la Cité sainte le 17 de Mars, & comme aucun Prêtre
1229. ne se présenta pour faire la cérémonie du couronnement, il entra dans la principale Eglise, & se couronna lui-même Roi de Jérusalem en présence des Allemans qui l'accompagnoient. Il écrivit en même temps à tous les Princes de l'Europe qu'il avoit plus fait en une campagne sans effusion de sang, que les armées innombrables qu'on envoyoit depuis tant de temps en Palestine; mais le Patriarche avoit mandé au Pape que Frideric avoit trahi la Chrétienté par l'accommodement qu'il venoit de faire avec le Sulthan d'Egypte. L'Empereur croyant sa présence nécessaire en Italie, abandonna la Terre sainte au mois de Mai sans avoir fait réparer les murailles de Jérusalem. Il fit l'année suivante sa paix avec le Pape qui le releva de l'excommunication qu'on croyoit qu'il avoit encourue.

Dès l'année 1234 on se prépara à une nouvelle Croisade, mais elle n'eut aucun succès par la division des Croisés, & par les différents emplois qu'on fit de leurs forces. Un petit nombre arriva en Syrie, où le Roi de Navarre
1240. s'étoit déjà rendu. Kamel étoit mort, & il y avoit de grands troubles dans les Cours d'Egypte & de Damas. Il auroit été facile d'en profiter; mais comme les différents Princes qui se trouvoient dans l'armée des Croisés vouloient agir chacun de leur côté, on ne put faire aucune entreprise en commun. On se contenta donc de chercher à faire du butin dans les environs de Damas & de Gaza, malgré la treve qui subsistoit encore. Adel Seiffeddin Aboubekr, fils de Kamel, Sulthan d'Egypte, surprit les Chrétiens qui n'étoient pas sur leurs gardes, & les attaqua dans un moment où ils étoient accablés de fatigue, & où ils manquoient de vivres. Le Comte Henri de Bar, le Comte Simon de Clermont, les Seigneurs Jean des Barres, Robert Maler, Richard de Beaumont, & plusieurs autres resterent sur le champ de bataille. Le Connétable Amaury de Montfort, & soixante & dix Seigneurs François furent faits prisonniers. Le Duc de Bour-

gogne trouva moyen de se sauver, & de conserver sa vie & sa liberté. Le reste des Chrétiens qui n'avoient point eu part à cette expédition, se retira à Ptolémaïs. Les Templiers firent une treve avec Saleh Nodgemeddin, Sulthan de Damas, à condition qu'il leur rendroit les châteaux de Beaufort & de Saphet, avec le territoire de Jérusalem, & qu'ils le serviroient contre le Sulthan d'Egypte. Les Hospitaliers soutenus du Roi de Navarre, les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & une partie de l'armée firent en même temps un traité avec le Sulthan contre celui de Damas. Après ces divers accommodements, le Roi de Navarre, le Duc de Bretagne, & la plûpart des Croisés s'embarquerent à Ptolémaïs pour retourner en Europe.

LES CROISADES.

Ils étoient à peine sortis du port de Ptolémaïs, que Richard, Comte de Cornouailles, & frere de Henri III. Roi d'Angleterre, débarqua avec de nouveaux Croisés tous Anglois. Le nom de Richard effraya les Mahométans, qui se souvenoient encore des actions héroïques qu'ils avoient vû faire à Richard cœur-de-lion son oncle; mais le Comte de Cornouailles voyant que la division qui regnoit parmi les Chrétiens l'empêchoit de faire aucune entreprise contre les Mahométans, consentit à faire un nouveau traité avec le Sulthan d'Egypte. Tous les prisonniers qui avoient été faits dans la derniere bataille près de Gaza furent remis en liberté. Richard remonta ensuite sur ses vaisseaux, & repassa en Italie.

SEPTIEME CROISADE. 1244.

Malgré la treve qui avoit été signée, les Chevaliers du Temple conjointement avec Saleh Ismaïl, Sulthan de Damas, attaquerent les Etats de Nodgemeddin Ayoub, Sulthan d'Egypte. Ce Prince irrité contre les Francs & contre Ismaïl, se ligua avec les Kharizmiens (1) qui ravageoient alors la Palestine, la Syrie & tous les pays voisins. Les Kharizmiens réunis aux troupes de Nodgemeddin commandées par Rokneddin Bibars, Mamluk commirent des désordres effroyables sur les terres des Francs & du Roi de Damas. Jérusalem qui se trouvoit sans défense, fut exposée à leur fureur & à leur barbarie. Tout y fut massacré sans distinction d'âge, ni de sexe, & le saint Sépulchre, pour lequel les Musulmans avoient même de la vénération, ne fut point respecté par les Kharizmiens. Ils enleverent encore Tiberiade qui appartenoit à Eudes de Montbelliard, & égorgerent tous les Chrétiens qu'ils rencontrerent dans les environs d'Aca & de Japha.

Les Rois de Damas & d'Hemesse joignirent leurs forces à celles des Francs pour s'opposer aux progrès des Kharizmiens. Les armées se trouverent rassemblées à Japha, & les Francs prierent Gautier de Brienne, Comte de cette ville, de se mettre à leur tête. Ce Seigneur excommunié par le Patriarche d'Akka, parce qu'il refusoit de lui rendre une tour que le Prélat réclamoit, n'osa prendre les armes sans avoir été relevé de son excommunication. Le danger étoit pressant, mais le Patriarche inexorable refusa toujours de se reconcilier avec lui. L'Evêque de Ramla irrité de la conduite du Patriarche, qui devenoit funeste aux Chrétiens, donna l'absolution à Gautier de Brienne. Le Comte marcha aussitôt aux ennemis, aux-

(1) Le Royaume de Kharizme étoit situé à l'Orient de la mer Caspienne, entre les deux grands fleuves Gihon & Sihon, que les Anciens appelloient Oxus & Jaxartes. Le premier borne en partie ce pays du côté du Midi, & le second au Nord. A l'Orient le Kharizme confine à la Transoxiane & au nouveau Turkestan.

LES CROISADES. quels il se rendit redoutable par les grands coups qu'il portoit. Accablé par le nombre & abandonné lâchement des siens, il fut fait prisonnier par Barkabkhan, Général des Kharizmiens. Le vainqueur alla aussitôt se présenter devant Japha, & pour forcer la garnison à se rendre, il fit attacher à une croix avec une corde Gautier de Brienne, menaçant de le faire mourir si la ville faisoit la moindre résistance. Le Comte de dessus sa croix exhortoit les siens à se défendre, & à ne point songer à lui sauver la vie. Ce stratagême n'ayant point réussi à Barkabkhan, il envoya le Comte en Egypte avec le Grand Maître de l'Hôpital, & les autres prisonniers qu'il avoit faits à la bataille de Gaza.

La triste situation des Francs affligea extrêmement le Pape Innocent IV. & le détermina à faire assembler un Concile à Lyon, où il fut résolu d'envoyer de nouveaux secours aux Chrétiens d'Orient. Louis IX. dit le Saint, dans une assemblée des Princes, Prélats & Barons du Royaume, prit la croix avec ses trois freres Alfonse, Comte de Poitiers, Robert, Comte d'Artois, Charles, Comte d'Anjou, & un très-grand nombre d'autres Seigneurs François. Ce Monarque ne partit cependant qu'au bout de quelques années avec la Reine son épouse. Il se rendit d'abord dans l'isle de Chypre, & de-là après avoir essuyé une violente tempête, il alla se présenter

Départ de S. Louis pour la Terre sainte.

1248. devant Damiete que le Sulthan d'Egypte avoit munie de toutes sortes de provisions, & qui étoit défendue par les Kenanites, peuples extrêmement braves. L'Emir Phakhreddin à la tête d'une armée, étoit campé dans les environs pour en défendre l'approche & empêcher le débarquement. Le Roi pour donner l'exemple à ses troupes, se jetta le premier à la mer l'épée à la main, & l'armée l'ayant aussitôt suivi, repoussa les Mahométans, & alla camper du côté de l'Occident, dans l'endroit que Phakhreddin avoit été obligé d'abandonner. Le nom de Louis avoit tellement répandu la terreur parmi les Egyptiens, que les habitants de Damiete & les Kenanites mêmes n'oserent lui résister. Ils sortirent précipitamment de la ville, dont les Francs se mirent en possession, ainsi que des richesses & des armes qu'ils y trouverent. Nodgemeddin Saleh, qui faisoit alors le siége d'Hemesse, ne fut pas plutôt informé de la prise de Damiete qu'il retourna promptement en Egypte. Lorsqu'il fut arrivé à Masoure, il y tomba dangereusement malade, & mourut quelques jours après.

1249. Schadjreddor sa femme aussi recommendable par sa beauté que par sa prudence & son esprit, trouva moyen de conserver le thrône à Moadhem Touran Schah (1). Ce jeune Prince étoit alors dans le Diarbekr, & sa mere, pendant son absence, rassembla un grand nombre de troupes dont elle donna le commandement à Phakhreddin. Comme on avoit promis un bezan d'or à chaque soldat qui apporteroit la tête d'un Franc, les Egyptiens s'introduisoient secrettement dans le camp des Chrétiens pendant la nuit, & tous les matins on en trouvoit plusieurs égorgés. S. Louis ayant reçu le reste des troupes qu'il attendoit de France, se mit en marche pour aller attaquer le Caire. Il fut obligé dans sa route d'en venir diverses fois aux mains avec les Mahométans, & il remporta presque toujours l'avantage sur

(1) Ce Prince étoit fils du dernier Sulthan, & d'une autre femme que Schadjreddor.

eux,

LES CROISADES.

1250.

eux. Phakhreddin fut tué dans une de ces rencontres. Une bataille que les deux Partis se livrerent quelque temps après, & dont le sort resta indécis, affoiblit beaucoup les Chrétiens, qui perdirent outre cela trente-deux vaisseaux. Tous les Francs de Jérusalem & de Syrie demanderent que le Roi de France rendît Damiete, & fit la paix avec le Sulthan (1) d'Egypte, à condition que ce dernier laisseroit tranquille le Royaume de Jérusalem. Cet accommodement ne put avoir lieu, parce que le Sulthan exigeoit que S. Louis servît d'ôtage. Comme l'armée manquoit de vivres, & que d'ailleurs la maladie s'étoit mise parmi les troupes, on résolut de retourner à Damiete. Dans le temps qu'on étoit occupé à prendre toutes les précautions nécessaires pour faire une retraite en bon ordre, les Musulmans entrerent dans le camp des Chrétiens, & massacrerent tous les malades. S. Louis, à cette nouvelle, tout malade qu'il étoit, accourut avec son arriere-garde au secours de ses soldats, & secondé du brave Geoffroi de Sergines, il fit des prodiges de valeur. Accablé de fatigue, il se fit conduire à quelque distance de cet endroit, où il tomba en foiblesse. Ce fut dans cette occasion que les Musulmans le firent prisonnier avec tous les François qui l'accompagnoient. On compte qu'il y eut vingt mille prisonniers, & sept mille tant tués que noyés. Le Sulthan fit rendre de grands honneurs à S. Louis, qui fut conduit par ses ordres à Massoure, ou au Caire, selon quelques Historiens.

Captivité de S. Louis.

Touran Schah fit proposer au Roi de France de lui accorder une treve de dix ans, & de lui rendre tous les prisonniers qu'on avoit faits depuis le commencement de la guerre, à condition que Damiete retourneroit au pouvoir des Egyptiens. Le traité fut conclu, & il y fut dit; que les Francs conserveroient dans le Royaume de Jérusalem ce qu'ils possédoient lors de l'arrivée de S. Louis en Egypte; que Damiete seroit rendue aux Musulmans, & que le Roi de France payeroit huit cent mille bezans Sarrasinois. Le Sulthan promit encore de laisser aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient dans Damiete, avec la liberté de le vendre ou de le transporter ailleurs, & accorda aux malades la permission de tester dans cette ville jusqu'au rétablissement de leur santé.

Après la conclusion de ce traité, le Sulthan fit préparer quatre galeres pour conduire à Damiete le Roi & les principaux Seigneurs François; mais il les engagea auparavant à s'arrêter à Phareskour (2), où il étoit alors. Ce fut dans cet endroit que S. Louis fut témoin de la scene tragique qui fit perdre à Touran Schah la vie avec le thrône. Les Mamluks (3) Baharites avoient été tout-puissants sous le regne du pere de Touran Schah. Ce dernier devenu Souverain de l'Egypte, amena avec lui du château de Kipha, dont il étoit Gouverneur, d'autres Mamluks, & éloigna de sa personne les Baharites. Ceux-ci irrités du mépris que le nouveau Sulthan faisoit d'eux, & fâchés de l'accommodement qu'il venoit de faire avec S. Louis sans leur participation, se souleverent contre lui, & résolurent sa perte. Touran Schah

(1) Ce Prince depuis son arrivée en Egypte avoit livré aux Francs le combat dont il est ici fait mention.

(2) C'étoit une espece de maison de campagne.

(3) Voyez ci-devant les Tables chronologiques pour ce qui regarde les Mamluks.

saisi de crainte, se sauva au haut d'une tour qui étoit proche du Nil; mais il fut bientôt obligé de se précipiter dans l'eau, pour éviter de périr au milieu des flammes dont la tour alloit devenir la proye. Neuf Cavaliers le poursuivirent dans le fleuve, & le tuerent près de la galere où étoit le Sire de Joinville. Pharès-Octai lui arracha le cœur, & alla le présenter à S. Louis en lui demandant une récompense. Le Monarque François eut horreur d'une action si abominable, mais comme il ne pouvoit venger le Sulthan, il se contenta de ne rien répondre à ce scélerat.

Après cette sanglante exécution les Rebelles coururent l'épée à la main à la tente de S. Louis, & lui demanderent l'argent qu'il avoit promis de donner. Le traité fait avec Touran Schah fut renouvellé, & S. Louis convint de payer huit cent mille pieces d'or. Les Mahométans violerent leur serment en cette occasion; car ils ne furent pas plutôt maîtres de Damiete, qu'ils égorgerent tous les Chrétiens malades. S. Louis se retira ensuite à Ptolémaïs pour se remettre des fatigues d'une guerre si funeste.

Les Emirs ne laisserent pas long-temps vaquer le thrône d'Egypte; ils y firent monter Schadjreddor, & lui prêterent serment de fidélité. Le commencement de son regne fut agité de divers troubles occasionnés par les grands & les petits Mamluks. Pour rendre le calme à l'Etat, on crut devoir donner le titre de Sulthan à Moezze-Ibegh, un de ces esclaves Turcs venus du Kaptchac. Ce Prince fut à peine reconnu Souverain que les Mamluks changerent tout d'un coup de sentiment à son égard. Ils mirent la couronne sur la tête de Mouza, un des Princes de la famille de Selaheddin, auquel ils donnerent le titre de Malek-El-Ascraf. Cependant Naser Yousouf, Roi de Damas, demanda du secours à S. Louis contre les Mamluks Baharites, qui avoient assassiné Touran Schah. Pour disposer le Monarque François à favoriser ses desseins, il offrit de lui faire restituer le Royaume de Jérusalem. S. Louis envoya vers le Sulthan Yves le Breton de l'Ordre des FF. Prêcheurs, pour lui rendre de vive voix sa réponse. En même temps Jean de Valenciennes alla trouver les Mamluks Baharites, pour les sommer au nom du Roi de France de donner satisfaction des outrages & des violences qu'ils avoient exercés depuis la treve. Cette Milice qui cherchoit à mettre S. Louis dans son parti contre le Sulthan de Damas, promit de se conformer aux volontés du Roi, & rendit la liberté à un grand nombre de Francs que Jean de Valenciennes ramena à Ptolémaïs, avec des Ambassadeurs de la part des Baharites. S. Louis leur déclara qu'il ne feroit aucun traité avec eux avant qu'ils eussent renvoyé toutes les têtes des Chrétiens qui étoient attachées aux murs du Caire, & tous les enfants qu'ils avoient contraint d'embrasser le Mahométisme. Il exigea de plus qu'ils le tinssent quitte de deux cent mille livres qu'il leur devoit encore. Les Baharites promirent par leur Ambassadeur de satisfaire le Roi sur tous ces points, s'il les secouroit contre le Roi de Damas. On convint qu'il se tiendroit des conférences à Japha pour y conclure le traité; mais Naser Yousouf informé de ce qui se passoit à son désavantage, fit garder les chemins par vingt mille hommes. Les Baharites n'oserent se rendre au lieu des conférences, & ils se contenterent d'envoyer à S. Louis les têtes des Chrétiens, les enfants qu'on leur avoit demandés, & un éléphant dont ils firent

présent au Roi. Le Sulthan de Damas marcha ensuite contre les Mamluks d'Egypte, & leur fit une sanglante guerre. Elle fut enfin terminée par un traité, dans lequel il fut dit: que les Baharites garderoient les Provinces d'Egypte, Ghaza, Jérusalem, & qu'ils rendroient les prisonniers. Tous les 1253.
pays au-delà du Jourdain furent abandonnés au Roi de Damas. Ce Prince empêcha par ce moyen les Mamluks de faire alliance avec S. Louis. Cette Milice, devenue puissante en Egypte, vint enfin à bout de s'emparer du thrône, & d'y placer un d'entr'eux, à l'exclusion de la famille de Selaheddin.

Le Roi de Damas, après la paix qu'il venoit de faire avec les Egyptiens, marcha contre les Francs, & se présenta devant les murs de Ptolémaïs, d'où il fut repoussé. Malgré cet échec, il alla renverser les murailles de Sidon que le Roi avoit fait rebâtir. S. Louis les fit de nouveau réparer, ainsi qu'un château qui servoit à couvrir Ptolémaïs. Ce pieux Monarque visita ensuite par dévotion le Mont Thabor, fit célébrer l'Office divin dans Nazareth; mais il n'osa se rendre au saint Sépulchre sur les représentations qu'on lui fit, qu'il ne devoit entrer dans Jérusalem qu'après avoir enlevé cette ville aux Mahométans. La mort de la Reine Blanche, mere de S. Louis, l'obligea de repasser en France pour veiller aux intérêts de son Royaume. 1254.

L'union qui avoit subsisté parmi les Chrétiens pendant le séjour que S. Louis avoit fait en Palestine, fit place à la discorde, aussitôt que ce Monarque eut quitté le pays. Les Vénitiens assistés des Pisans, attaquerent les Génois, & tous les Francs de Syrie prirent part à cette guerre intestine. Les Egyptiens & les Syriens auroient profité sans doute de ces divisions, s'ils n'eussent été occupés à se défendre contre les Mogols, qui cherchoient à se rendre maîtres de leurs Provinces. La défaite des Mogols par les Egyptiens mit ces derniers en état de recommencer à faire la guerre aux Francs. Bibars, qui étoit monté sur le thrône d'Egypte par un crime, envoya des troupes pour piller le Monastere de Bethléem, & faire des courses jusqu'à 1263.
Ptolémaïs. Il parut lui-même à la tête de trente mille hommes aux environs de cette ville, & les ruina entierement. Il agissoit de la sorte pour se venger des Chevaliers du Temple & de l'Hôpital, qui refusoient de rendre les prisonniers Musulmans, quoiqu'ils en fussent convenus par un traité. Il retourna ensuite en Egypte pour y lever de nouvelles troupes qu'il conduisit 1264.
l'année suivante contre les Chrétiens. Les Chevaliers du Temple & de l'Hôpital avoient profité de son absence pour faire des courses vers Ramla & Ascalon. Bibars ouvrit la campagne par le siége de Césarée qu'il prit en six jours. Il fit démanteler cette place, & alla s'emparer de plusieurs autres châteaux. Devenu maître de celui de Saphad, il fit trancher la tête à six 1265.
cents Chrétiens, qui refuserent d'embrasser le Mahométisme. Profitant de ses succès, il surprit la ville de Jaffa, & alla assiéger Antioche dont Boëmond 1266.
étoit Prince. La ville fut prise d'assaut, & il périt en cette occasion plus 1268.
de quarante mille Chrétiens. Bibars, toujours les armes à la main, ne cessoit de causer de grands dommages aux Francs. Passant continuellement d'Egypte en Syrie, & de Syrie en Egypte, il veilloit, pour ainsi dire, en même temps à la sûreté de ses Etats.

Les grands succès de Bibars engagerent les Papes Urbain & Clément à

LES CROISADES.

1270. exhorter S. Louis & les autres Souverains de l'Europe à prendre la croix pour secourir les Chrétiens de l'Orient. Le Roi de France fut le premier en état de former cette entreprise, & il s'embarqua à Aigues-Mortes au mois de Juillet. Il fit voile vers Tunis qu'on étoit résolu d'attaquer avant que de marcher du côté de l'Egypte. La prise d'un château fut la seule expédition que les François firent dans cette guerre. Le Roi de Tunis, à la tête d'une nombreuse armée, défendit les approches de sa capitale, & S. Louis, qui n'avoit pas assez de troupes pour forcer le Prince Mahométan, fut obligé d'attendre les secours que le Roi de Sicile devoit lui amener. Cependant la maladie se mit dans l'armée Chrétienne, & en emporta une grande partie. Le Roi lui-même en fut attaqué, & mourut le 25 d'Août. Il étoit à peine expiré que le Roi de Sicile arriva. Résolu de prendre Tunis, il s'avança contre les Maures, & remporta sur eux plusieurs petits avantages. Le Prince Mahométan qui craignoit de perdre son Royaume, fit des propositions de paix que le Roi de Sicile jugea à propos d'accepter. Après la conclusion du traité, tous les Chrétiens abandonnerent l'Afrique. Ainsi cette Croisade ne servit en aucune maniere aux Chrétiens de la Palestine. Tous les efforts que les Papes firent dans la suite pour occasionner de nouvelles Croisades, furent sans succès. Il se fit souvent de grands préparatifs pour des expéditions dans la Palestine; mais divers évenements empêcherent les Croisés de se transporter en Asie.

Les Chrétiens de cette contrée divisés entre eux, & soutenus par leurs seules forces, ne purent long-temps résister aux coups redoublés que leur porterent les Sulthans d'Egypte. Bibars pendant son regne enleva aux Francs presque toutes les places, & ses successeurs acheverent de leur ôter ce qui leur restoit. Enfin en 1292 les Chrétiens n'avoient plus aucune possession dans la Syrie, & Khalil, Sulthan Mamluk, eut la gloire d'avoir détruit l'Empire des Francs dans l'Asie.

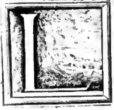
Fin de l'histoire des Croisades.





INTRODUCTION
A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CHAPITRE XV.
Empire des Khalifs.



L'HISTOIRE des Arabes avant la naissance de Mahomet ne nous est gueres connue. On sçait seulement que ces peuples qu'on fait descendre d'Ismaël, étoient divisés en plusieurs Corps, qui avoient chacun leurs Rois. Les Arabes se sont appliqués de bonne heure aux Lettres, & plusieurs ont même brillé par leurs ouvrages d'éloquence & de poësie. On prétend que quelques-uns s'étoient adonnés à l'Histoire, & avoient écrit surtout celle de leur pays; mais les révolutions qui y sont arrivées nous ont fait perdre ces monuments précieux. Les Arabes se sont encore beaucoup attachés à l'Astronomie & même à l'Astrologie. Comme ils vivoient dans des campagnes sous des tentes de poil de chevres avec leurs troupeaux, ils cherchoient à prévoir les pluyes, les tempêtes & les différentes variations de l'air. Dans les premiers temps de

EMPIRE DES KHALIFS.

EMPIRE DES KHALIFS.

l'établissement du Mahométisme, ils refuserent de s'appliquer à la Philosophie, & se contenterent d'étudier leurs Loix & l'Alcoran. Ils craignoient que la Philosophie n'introduisît parmi eux l'esprit de chicane, & ne fît naître une infinité de sectes. Ils avoient même défendu la lecture du Pentateuque & de l'Evangile, & ce fut sur ces principes qu'ils brûlerent les Bibliothéques qu'ils trouvoient dans les villes dont ils faisoient la conquête.

Les disputes de Religion qui s'éleverent au commencement de la Dynastie des Ommiades, produisirent plusieurs ouvrages théologiques. Les Arabes ne prirent goût pour la Philosophie que sous le regne d'Abou-Dgiafar-Al-Mansour, second Khalif de la Dynastie des Abbassides, & Almamoun la fit fleurir. Il demanda aux Empereurs de Constantinople tous les livres qu'ils avoient en ce genre, & on lui envoya ceux de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de Ptolémée, & de plusieurs autres que le Khalif fit traduire en Arabe. On établit des Colleges, où des Professeurs célebres enseignoient toutes les sciences. Depuis ce temps les Arabes ont un très-grand nombre de livres dans tous les genres, & on en voit une bonne partie dans la Bibliothéque du Roi.

Les anciens Arabes gouvernés, comme je l'ai dit, par différents Rois, eurent souvent affaire aux Romains, qui ne purent cependant venir à bout de les réduire entierement. Plusieurs fois vaincus, mais jamais soumis, ils prirent souvent les armes pour se délivrer du joug qu'on vouloit leur imposer. Ces peuples anciennement Idolâtres reçurent l'Evangile par le ministere de S. Jude, & dès le troisieme siecle le Christianisme étoit établi dans l'Arabie, où il se tint deux Conciles. La Religion Chrétienne s'y conserva jusqu'au septieme siecle, dans lequel parut un imposteur qui, en changeant la Religion des peuples, trouva moyen de les assujettir à sa domination.

MAHOMET. Ce fut de la Tribu des Coraïschites, la plus illustre de l'Arabie, que sortit le célebre imposteur Mahomet, ou Mohammed, suivant la prononciation Arabe. Cette Tribu avoit seule la garde & l'Intendance d'un Temple fameux appellé *la Caabah*, c'est-à-dire, *Maison quarrée*. Cet édifice, suivant l'Alcoran, avoit été élevé à l'honneur du vrai Dieu par Abraham & Ismaël. Il avoit ensuite été consacré au culte des Idoles depuis que le Paganisme s'étoit introduit parmi les Arabes. Cet endroit si renommé autrefois par les voyages de dévotion que les Payens Arabes y faisoient, l'est encore aujourd'hui par les pélerinages des Mahométans. L'Intendance de ce Temple avoit anciennement appartenu aux Khosaïtes, Tribu célebre parmi les Arabes; mais elle leur avoit été enlevée par Kossa, l'un des ancêtres de Mahomet, & qui étoit déjà Chef de la Tribu des Coraïschites. Il sçut si bien s'affermir dans son usurpation qu'il resta maître de la Caabah, dont l'Intendance passa à sa postérité, ainsi que la Principauté de la Mecque, qui étoit comme un appanage de cette charge. Celui de ses successeurs qui en jouissoit lorsque Mahomet vint au monde, s'appelloit Abdal-Moutaleb. Parmi le grand nombre d'enfants qu'il avoit, les plus célebres étoient Abdallah, Al-Abbas & Aboutaleb. Abdallah fut pere de Mahomet, & mourut peu de temps après la naissance de son fils, qu'il laissa sous la tutelle de sa

mere. Elle mourut aussi au bout de quelques années, & le jeune Mahomet resta orphelin & sans aucun bien à l'âge de sept à huit ans. Aboutaleb son oncle prit soin de son éducation, & le garda chez lui jusqu'à ce qu'il eût vingt ans. Il le plaça alors auprès d'une veuve nommée Cadhige, qui faisoit un commerce considerable. Mahomet employé d'abord aux moindres fonctions, fit bientôt connoître qu'il étoit capable de remplir d'autres postes. La veuve ne tarda pas à faire usage de ses talents, & lui confia le soin de ses chameaux; ce qui veut dire qu'elle en fit son homme de confiance. Mahomet gouverna les affaires de Cadhige avec tant de zele, que les biens de cette veuve augmenterent considerablement depuis qu'il en avoit l'intendance. Cadhige, pour le récompenser de toutes ses peines, le mit en possession de toutes ses richesses, en lui donnant la main. Il continua encore le commerce pendant quelques années, & il ne l'abandonna que pour exécuter un projet, dont le hasard lui avoit fourni l'idée. Attaqué d'un mal épileptique, il fut un jour surpris dans cet état par sa femme, qui, crédule & superstitieuse, s'imagina que son mari étoit ravi en extase. Lorsqu'il eut repris ses esprits, elle lui fit part de ce qu'elle pensoit, & Mahomet profitant de l'opinion où sa femme étoit qu'il avoit des visions prophétiques, résolut d'en tirer parti pour se faire regarder comme un homme inspiré. Déterminé à prêcher une nouvelle doctrine, il s'instruisit des différentes Religions qu'on professoit dans la Syrie, dans la Judée, & dans les autres pays qu'il avoit parcourus. Le Christianisme étoit alors défiguré par des héresies de diverses especes, & la Syrie étoit infectée par les sectes des Ariens, des Nestoriens & des Manichéens.

Le caractere vif de sa Nation, porté naturellement à la nouveauté, sembloit promettre à Mahomet un heureux succès pour l'exécution de son entreprise. Après avoir fait un monstreux assemblage de Judaïsme & de Christianisme défiguré, il essaya sa prétendue mission dans sa propre famille. Cadhige déjà persuadée que son mari avoit des révélations, n'eut pas de peine à ajouter foi à tout ce qu'il lui dit. Il lui déclara que dans ses extases, Dieu lui parloit par le ministere de l'Ange Gabriel, & qu'il lui dictoit ce qu'il devoit annoncer aux hommes de sa part. Cadhige publia bientôt que son mari étoit prophéte, mais les premiers proselytes ne furent que les domestiques de Mahomet, & quelques gens du bas peuple. Le nouveau Législateur sçut les attacher à son parti par des largesses considérables, & ceux-ci devenus plus ardents par ses libéralités, publierent hautement l'authenticité de la mission du nouvel Apôtre. Le Vulgaire, ignorant toujours susceptible du merveilleux & du nouveau, saisit avec avidité tout ce qu'on lui raconta du prétendu prophéte. Le nombre de ses Sectateurs s'augmenta bientôt à un tel point que les Magistrats de la Mecque résolurent d'arrêter le cours du Fanatisme. Il fut décidé qu'on se saisiroit de l'imposteur, & qu'on le garderoit étroitement en prison. Mahomet, averti de ce qui se tramoit contre lui, prit aussitôt la fuite, & pour éviter de tomber entre les mains de ceux qui le poursuivoient, il ne marchoit que la nuit, & se cachoit le jour dans les cavernes. Il fut suivi dans sa retraite de plusieurs de ses disciples, dont il sçut enflammer le zéle par des discours pathétiques & séduisants. Tous se dévouerent à ses volon-

EMPIRE DES KHALIFS.

tés, & firent un serment solemnel de se sacrifier entierement pour lui, & pour soutenir sa doctrine.

Mahomet encouragé par ces premieres démarches, acheva heureusement sa route, & arriva avec sa suite dans une ville nommée Yatreb, & qu'on appella depuis *Medina al Nabi*, c'est-à-dire, *ville du Prophete* (1). Les partisans de l'imposteur avoient préparé les habitants de cette ville à le bien recevoir, & il y trouva un grand nombre de prosélytes, qui devenu très-considérable en peu de temps, le mit en état de faire recevoir sa doctrine par la voye des armes. Il commença à employer le zéle de ses nouveaux disciples contre les habitants de la Mecque; mais comme il ne vouloit pas faire connoître que la vengeance étoit le motif de cette démarche, il se servit du prétexte de la Religion. Ses disciples animés par le fanatisme promirent d'exécuter aveuglement ses volontés. La premiere expédition qu'il fit contre les Mecquois ne fut pas heureuse, & le corps de troupes qu'il avoit envoyé pour les attaquer fut entierement défait. Mahomet s'apperçut qu'il étoit nécessaire de discipliner ses nouvelles troupes avant que de faire aucune entreprise considérable avec elles. Lorsqu'il les eut formées aux différentes évolutions de la guerre, & qu'il leur eut fourni des armes plus commodes, il les essaya contre une caravanne de Khoraïschites. Le succès répondit à ses espérances, & toute la caravanne fut enlevée malgré la valeur de ceux qui l'accompagnoient. Les prisonniers qui refuserent d'embrasser la nouvelle doctrine furent massacrés, & on combla de biens ceux qui reconnurent la mission de Mahomet.

Le butin qu'on avoit fait dans la derniere action, & qui avoit été partagé entre les soldats, attira dans le parti de Mahomet une grande multitude de brigands qui se rendirent bientôt redoutables dans le pays. Mahomet profita de la terreur que ses armes avoient répandue de tous côtés, & la Mecque fut enfin obligée de le reconnoître pour son Souverain. Il y ordonna le culte public de sa Religion, chargea les plus instruits de ses disciples d'enseigner les préceptes & les cérémonies de sa Loi, & leur commit le soin de les faire observer. L'ambition de Mahomet n'étoit point satisfaite par la conquête de Médine & de la Mecque; il désiroit encore réduire toute l'Arabie sous sa domination. La fortune secondant ses projets, il battit dans la plaine de Bedre une armée d'Arabes; mais cet avantage considérable fut suivi d'une défaite complette près de la montagne d'Ohod. Abou Sofian, son ennemi

(1) C'est au temps de cette retraite que les Sectateurs de Mahomet ont fixé leur fameuse époque qu'ils appellent Hégire, c'est-à-dire, fuite ou retraite. On place communément cette année à l'an 622 de J. C. le 15 ou le 16 de Juillet. Les anciens Arabes comptoient d'une maniere différente que les Arabes Mahométans. Les mois, suivant les premiers, étoient solaires, & revenoient toujours dans la même saison. L'idée que présentoient les noms de ces mois étoient relatifs à l'occupation que la saison exigeoit alors. Depuis Mahomet les Arabes ont admis l'année lunaire, mais ils ont conservé les anciens noms de leurs mois, qui, devenus moins longs de quelques jours, & ne cessant de courir sans aucune intercalation, tombent à présent également dans l'hyver, dans le printemps, dans l'été ou dans l'automne, & ne répondent plus aux travaux qui se faisoient, ni aux expéditions militaires qui s'entreprenoient dans certains temps, & qui étoient en quelque façon annoncées par le nom du mois.

particulier,

EMPIRE DES KHALIFS.

particulier s'étoit mis à la tête des Khoraïschites, & avoit marché à la rencontre des Mahométans. Une blessure que le Prophete reçut au commencement du combat l'obligea de se retirer, & ses troupes ne le voyant plus à leur tête lâcherent pied aussitôt. Cet échec fut d'autant plus sensible à Mahomet, que les parents de ceux qui avoient été tués à la bataille murmuroient hautement contre lui. Mahomet toujours fécond en ressources, prit le ton prophetique, & déclara qu'on ne pouvoit résister aux décrets éternels, & qu'il avoit été décidé de toute éternité que les soldats morts auprès d'Ohod devoient y terminer leurs jours. Cette fausse idée de la prédestination que Mahomet cherchoit à inculquer dans l'esprit de ses Sectateurs, en fit dans la suite autant de Heros, & on donna le nom de martyres de la Religion à tous ceux qui périssoient les armes à la main. Le courage revint à ses troupes, & elles forcerent bientôt différentes Tribus à reconnoître la loi du nouveau Prophete.

Les Khoraïschires intimidés des progrès rapides de Mahomet firent un traité avec lui, & la treve fut conclue pour dix ans. Sa politique l'empêcha d'employer ses forces pour les réduire, persuadé que par la suite ils se déclareroient volontairement pour lui, & attireroient dans son parti plusieurs Tribus qui lui étoient fortement opposées. A la faveur de cette treve, il établit le célebre pélerinage au temple de la Mecque. Il fit donc publier dans toutes les places de sa dépendance, que ceux qui avoient embrassé sa doctrine pourroient aller en dévotion à la Mecque. Il régla les temps convenables pour ce voyage, & prescrivit les cérémonies qu'on devoit y observer. Pour ne point donner d'ombrage aux Khoraïschites, il défendit aux pélerins de porter des armes, & de rester plus de trois jours à la Mecque. Accommodement qu'il avoit fait avec les Khoraïschites, lui procura de nou-
combattre sous & ceux qui l'avoient abandonné par crainte, retournerent
veaux disciples, ses étendards.

Mahomet en conséquence de la treve, ne pouvant plus porter les armes contre ses compatriotes, fit la guerre aux Juifs, auxquels il enleva plusieurs places. Ce fut au milieu de ces conquêtes qu'il pensa trouver le terme de sa vie dans un repas, où on lui servit une épaule de mouton empoisonnée. Il se trouva extrêmement mal après en avoir mangé, & on eut beaucoup de peine à le tirer d'affaire; mais on ne put détruire entierement l'impression du poison dont il se ressentit toujours pendant les trois années qu'il vécut encore. On ne découvrit qu'après sa mort l'auteur de cette méchante action. Zaïnab, fille de celui chez lequel Mahomet avoit logé, voulut éprouver si cet imposteur étoit véritablement Prophete. Elle étoit persuadée que si sa mission venoit de Dieu, il découvriroit bientôt le poison qui étoit caché, ou qu'il n'en recevroit aucun dommage, & elle se faisoit une gloire de délivrer sa patrie d'un tyran, si Mahomet n'étoit qu'un faux Prophete.

La foible santé de Mahomet ne l'empêcha pas de déclarer la guerre aux Grecs, & elle se fit avec toute la fureur & l'acharnement que le fanatisme seul est capable d'inspirer. Mahomet ne marcha point en personne, il donna le commandement de ses troupes à Khaled. Ce Général fit des actions de valeur, qu'on pourroit comparer à celles qu'on trouve dans l'Arioste.

Tout plia devant lui, & avec une armée de trois mille hommes, il vint à bout de battre vingt mille Grecs auprès de Mouta dans la Syrie. La gloire d'une expédition si éclatante réjaillit sur le Prophete, & ce fut à cette occasion qu'il fit son premier pélerinage au Temple de la Caabah. Il y observa les cérémonies qu'il avoit lui-même établies, & elles ont toujours été depuis scrupuleusement suivies. Il entra dans le Temple, & y baisa la pierre noire qui étoit en grande vénération parmi les Arabes, & qui étoit placée à l'un des angles du Temple. Après cet acte de dévotion il sortit, & fit sept fois le tour de la Caabah. Cette cérémonie si singuliere en elle-même, l'est encore davantage par la façon dont elle a toujours été exécutée. Ces sept tours doivent se faire par bonds & par sauts; & les trois premiers sont extrêmement vifs: les quatre autres se font avec une certaine gravité. Mahomet, après avoit rempli fidelement tout ce qui se pratiquoit en cette occasion, se rendit à Médine avec un nombreux cortege.

Ce que Mahomet avoit prévû ne tarda pas à arriver. La plûpart des Koraïschites frappés de sa gloire, embrasserent enfin sa doctrine, & il vit par ce moyen sous ses loix la Tribu qui lui étoit le plus opposée. Cet exemple n'empêcha pas quelques autres Tribus de se révolter, mais les efforts qu'elles firent pour recouvrer leur liberté, ne servirent au contraire qu'à appesantir le joug de leur esclavage. Mahomet traita les vaincus avec la derniere rigueur, & n'épargna que ceux qui adopterent ses sentiments. Ce fut dans cette circonstance que Mahomet se fit reconnoître Souverain de la Mecque, tant au spirituel qu'au temporel. Quelque temps après, qui étoit la huitieme année de l'Hégire, un reste de rebelles échappés au fer du vainqueur forma un Parti, & fut bientôt en état de faire tête à celui de Mahomet. Le Prophete marcha contre les factieux, & leur présenta la bataille. La victoire se déclara d'abord pour les rebelles, mais le Prophete ayant rallié ses troupes par ses vives exhortations, les ramena au combat. On se battit avec une nouvelle ardeur de part & d'autre, & Mahomet triompha de ses ennemis. Ce moment décida de la liberté des Arabes, & Mahomet se vit enfin Souverain de toute l'Arabie. En reconnoissance de cette victoire qui mettoit le sceau à sa souveraineté, il fit un second pélerinage à la Mecque. Il y établit des Tribunaux pour rendre la justice, & nomma des Officiers pour remplir les différentes charges. Il créa en même temps un Iman, c'est-à-dire, un Pontife préposé pour l'instruction des peuples. Tout fut alors tranquille dans le pays, & les Arabes oubliant leur ancienne forme de gouvernement, ne songerent plus à secouer le joug que Mahomet leur avoit imposé. Cet imposteur profita du calme qui regnoit dans ses nouveaux Etats pour lever un grand nombre de troupes, & les former à la discipline militaire.

Ces précautions ne furent point inutiles. Les Grecs résolus de venger dans le sang des Musulmans l'affront qu'ils avoient reçu à Mouta, s'avancerent vers Balka, place très-forte sur les frontieres de la Syrie. Mahomet informé de leur marche, se mit à la tête de trente mille hommes & alla à leur rencontre. Cette nouvelle détermina les Grecs à se retirer, & le prophete n'ayant plus d'ennemis à combattre retourna à Médine. Il fit encore à la Mecque un troisiéme pelerinage; mais celui-ci fut plus pompeux que

les deux précédents. Le Prophete prêcha dans le temple, & fit de nouveaux reglements touchant le culte & les cérémonies de sa nouvelle Religion. Ce qu'il y eut de plus remarquable en cette occasion, c'est qu'il immola plusieurs chameaux. On ne voit cependant pas que ses Sectateurs ayent imité son exemple, ou du moins que l'usage de ces sacrifices ait été long-temps en vigueur. Cette fête fut terminée par les adieux que le Prophete fit au peuple; car il prévoyoit que sa fin approchoit. Ce voyage fut appellé le pélerinage de l'adieu. Il retourna ensuite à Medine où il apprit qu'à son imitation deux Arabes s'étoient érigés en Prophetes. Leurs succès ne furent pas de longue durée, & leurs partis se dissiperent d'eux-mêmes.

Mort de Mahomet. 11. de de l'Hégire. 532. de J. C.

Mahomet quelque temps après tomba dangereusement malade chez une de ses femmes nommé Zainab. Il se fit alors transporter chez Aiesha, l'une d'entr'elles qui étoit sa favorite. Ce fut là qu'il termina une vie marquée par tant d'évenements extraordinaires. On croit qu'il étoit alors dans la soixante-troisiéme année de son âge. Quelques fanatiques prétendirent qu'il ne pouvoit mourir, & Omar le plus zélé de ses disciples menaça de sabrer le premier qui oseroit soutenir que Mahomet avoit été sujet à la mort. Aboubekr plus sage & plus sensé que les autres démontra que le Prophete étoit un homme mortel; & par la sagesse de ses discours, il vint à bout de rétablir le calme. Il s'éleva bientôt une autre contestation au sujet de sa sépulture: les uns vouloient que ce fût à la Mecque le lieu de sa naissance; d'autres à Medine, & quelques-uns à Jérusalem, qu'ils regardoient comme la ville des Prophetes. Aboubekr termina encore ces différends en rapportant qu'il avoit oui dire à Mahomet, que tout Prophete devoit être enterré dans le lieu même où il mourroit. En conséquence, on creusa une fosse dans la maison d'Aiesha, sous le lit même où le Prophete étoit mort, & ce fut là que son corps fut inhumé.

Mahomet étoit d'une moyenne taille, mais bien proportionné. Son teint rembruni, & en même temps vif & animé, annonçoit un tempérament robuste, qui auroit pu le conduire à une extrême vieillesse, si le poison n'eût abrégé ses jours. Il soutenoit avec une constance admirable les besoins de la nature, & les travaux les plus fatiguants. Il avoit un génie vaste, capable des plus grands desseins, & une fermeté d'ame qu'aucun obstacle ne pouvoit étonner. Constant à poursuivre les projets les plus surprenants, il trouvoit en lui-même des ressources infinies pour les faire réussir. Son esprit souple, vif & pénétrant le guidoit sur le choix des moyens, & il étoit presque toujours sûr du succès par l'adresse avec laquelle il sçavoit s'accommoder au temps, aux circonstances, & sur-tout au génie de sa nation. Personne ne parloit mieux que lui, & il paroissoit avoir fait une étude particuliere de sa langue. Il en connoissoit toute l'énergie, la force, l'abondance, la pureté. Naturellement éloquent, son style étoit fort, pathétique, ses tours élégants, & ses expressions extrêmement vives. Cette facilité de s'énoncer provenoit d'une imagination brillante & féconde, qui lui fournissoit abondamment, selon l'occasion, les idées les plus capables de le faire parvenir à ses fins. Il joignoit à une mémoire heureuse, une conception vive. Il avoit beaucoup de gayeté dans l'esprit, & d'égalité dans l'humeur. Populaire avec les gens du commun, familier avec les Nobles, il traitoit avec bonté ceux

qui s'adressoient à lui, & gardoit scrupuleusement les paroles qu'il avoit données. Les pauvres trouvoient en lui un pere tendre, sensible à leur misere & très-libéral. Si nous en croyons Abulfeda, il joignoit à ces qualités une abstinence & une sobriété peu communes.

Il poussoit cependant jusqu'à l'excès sa passion pour les femmes. Les Historiens ne sont point d'accord sur le nombre qu'il en eut. Un Auteur Arabe lui en donne dix-sept sans les concubines. Gentius, auteur Chrétien, les fait monter jusqu'à vingt-six; ce qu'il y a de certain, c'est que le Prophete avoit beaucoup plus de femmes qu'il n'étoit permis par son propre Alcoran, qui n'en accorde au plus que quatre à la fois. Les plus célebres & les plus aimées de ces femmes furent Cadhige, Aïesha, & Haffa. La premiere mourut trois ans avant l'hegire, Aïesha vécut long-temps après Mahomet. Elle n'avoit que sept ans lorsqu'elle fut mariée, & mourut l'an 58 de l'hegire. Haffa étoit fille d'Omar. Elle fut la dépositaire de l'Alcoran après la mort de Mahomet. Cet imposteur eut huit enfants de Cadhige; sçavoir, quatre garçons & quatre filles qui moururent tous avant leur pere, à l'exception de Fatime qui lui survécut de quelques mois. Ses autres femmes ne lui donnerent point d'enfants.

Alcoran.

Mahomet rassembla toutes ses prétendues révélations, & tout ce qu'il avoit enseigné de vive voix. Il en composa un livre qui fut nommé Alcoran; c'est-à-dire, livre par excellence. C'est un mélange singulier de contradictions, de fables & de grandes vérités. Lorsque le Prophete agissoit d'une maniere opposée à ce qu'il enseignoit, il ajoutoit un nouveau chapitre qui l'autorisoit dans ses actions. Devenu éperdument amoureux de Zaïnab, femme de Zaid un de ses principaux Officiers, il engagea celui-ci à la répudier, & l'épousa ensuite. Ce mariage scandalisa les Arabes, mais l'imposteur au moyen d'une révélation fit disparoître le crime. Voici comme il s'exprime au trente-troisiéme chapitre de l'Alcoran. (C'est Dieu qui parle:) *Or après que Zaïd eut exécuté à l'égard de sa femme ce qu'il avoit résolu, nous l'avons unie avec toi pour être ton épouse.... Le Prophete n'a commis aucune faute en faisant ce que Dieu lui a ordonné, &c.* Mahomet usa du même artifice dans une autre occasion à peu près semblable. Surpris dans un entretien secret avec une fille nommée Marie, dont les charmes lui avoient touché le cœur, il promit à ses femmes qui faisoient beaucoup de bruit à ce sujet, de ne plus revoir celle qui leur causoit tant d'ombrage. Comme il craignoit de de ne pouvoir tenir parole, il s'en fit promptement dispenser par l'Ange Gabriel qui lui fit ce reproche: *O Prophete, pourquoi uniquement pour complaire à tes femmes, t'abstiens-tu de faire ce que Dieu t'a permis? O Dieu te déclare la dissolution de tes sermens.* C'est ainsi que Mahomet imposoit aux autres un joug qu'il ne vouloit point porter. Ce qui concerne la divinité & ses attributs est traité dans l'Alcoran avec beaucoup de majesté. Il en est de même de l'amour de Dieu & du prochain, & de plusieurs vertus morales, dont les idées & les définitions sont exposées avec beaucoup de sens & de justesse. Mahomet employa plus de vingt ans à composer ce bisarre recueil, dont la plûpart des propositions qui concernent la doctrine, sont des hérésies empruntées d'Arius, de Nestorius, de Sabellius & d'autres héresiarques. Il fut d'abord aidé dans son entreprise par un Juif, & ensuite

par un Moine Chrétien, que les Occidentaux appellent Sergius. Les deux points fondamentaux de la doctrine Mahométane consistent à enseigner, 1°. que tout ce qui arrive est tellement déterminé dans les idées éternelles que rien ne peut en empêcher l'effet; 2°. que la Religion Mahométane doit être établie sans miracles, & être reçue sans disputes, ni contradictions. En conséquence, on doit mettre à mort quiconque refuse de la recevoir, & l'on se rend digne du Paradis en égorgeant les incrédules; de même qu'en périssant sous les armes des ennemis du Mahométisme, on gagne la couronne du martyre. Ce fut par ces principes que Mahomet vint à bout d'inspirer le fanatisme à ses disciples, & qu'il les porta à voir d'un œil tranquille la mort dans les combats.

EMPIRE DES KHALIFS.

Troubles excités à la mort de Mahomet.

La mort de Mahomet pensa causer la ruine d'un Empire qu'il avoit fondé avec tant de soins, & qu'il avoit cimenté par le sang des Arabes. On ne sçait pour quelle raison il ne s'étoit point désigné de successeur, & peu s'en fallut que les Mahométans ne s'égorgeassent pour lui en donner un. Tout étoit plein de troubles & de confusion, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsqu'Omar se jetta tout d'un coup aux pieds d'Aboubekr, & lui rendit hommage. Cette action calma sur le champ les esprits, & tous ceux qui étoient présents reconnurent Aboubekr pour leur Souverain. Ali, qui n'étoit point à l'assemblée, & qui, comme gendre de Mahomet (1), prétendoit à la souveraineté, murmura hautement, mais Aboubekr vint à bout de le gagner. Ce dernier par modestie ne prit que le titre de Khalif, mot qui signifie héritier ou successeur. Le commencement du regne de ce premier Khalif fut troublé par la révolte de plusieurs Tribus Arabes, & par quelques Particuliers qui voulurent imiter Mahomet. Aboubekr étant parvenu à dissiper le Parti des rebelles, envoya des troupes dans la Syrie contre l'Empereur Héraclius. La fortune seconda les projets du Khalif, & les armées Grecques ne purent tenir devant les Mahométans. Bostra, malgré une vigoureuse résistance, fut obligée de se soumettre, ainsi que la ville de Damas, qui s'étoit défendue avec tant d'ardeur, que les Mahométans avoient été contraints d'en lever le siége. Il fut recommencé de nouveau, & cette place succomba enfin sous les efforts des Arabes. Aboubekr mourut peu de temps après universellement regretté de tous ses sujets. Son regne, qui n'avoit été que de deux ans & trois mois, fut marqué par les plus grands succès. Ce Prince étoit recommandable par sa chasteté, sa tempérance, sa modestie, sa frugalité & son amour pour les pauvres. Tant qu'il fut Khalif il vécut toujours de son patrimoine, & ne prit dans le thrésor que trois dragmes qu'il regardoit comme le salaire de ses services.

Aboubekr reconnu Khalif.

11. de l'Hégire. 634. de J. C.

Aboubekr avant que de mourir avoit eu soin de faire reconnoître Omar pour son successeur; de sorte que celui-ci ne trouva aucune difficulté pour monter sur le thrône. Il continua la guerre que son prédécesseur avoit commencée en Syrie, & il n'eut pas de moindres avantages. Il se rendit maître par ses Généraux de la ville d'Hemesse, & de plusieurs autres places de la Syrie. Baalbec lui résista plus long-temps; mais elle fut enfin contrainte de se rendre, ainsi que la ville de Schaïzar. L'Empereur Grec ne

Omar, second Khalif.

(1) Il avoit épousé Fatime, fille de Mahomet.

EMPIRE DES KHALIFS.

se tenoit cependant pas tranquille, & il envoyoit sans cesse des troupes pour s'opposer aux progrès des Arabes. Ces derniers, qui se battoient en furieux, remporterent de continuelles victoires sur les Grecs, & la plus célebre bataille qu'ils gagnerent fut celle d'Yermouk. L'armée Grecque y fut entierement taillée en pieces, & cette défaite totale mit les Mahométans en état d'achever sans obstacles la conquête de la Syrie. Ce fut alors que Jérusalem fut obligée d'ouvrir ses portes aux Mahométans, & de subir leurs loix. Les habitants ne voulurent cependant se rendre qu'au Khalif même, & Omar se vit dans la nécessité de quitter l'Arabie, & d'aller se mettre à la tête de ses troupes. Ce Khalif vivoit avec une si grande simplicité, qu'il fit son voyage sur un chameau roux, chargé de deux sacs, dont l'un contenoit de l'orge, du riz & du froment mondé, & dans l'autre il n'y avoit que quelques fruits. Il avoit encore une outre pleine d'eau, & un grand plat de bois. Ce fut avec cet équipage, si différent de celui des Khalifs ses successeurs, qu'Omar arriva à Jérusalem. Les habitants eurent lieu d'être satisfaits de la conduite qu'il tint à leur égard.

La conquête de Jérusalem fut bientôt suivie de celle de plusieurs autres places, dont les plus célebres étoient Alep & Aazaz. Cependant l'Empereur Héraclius, qui commençoit à se croire hors d'état de défendre la Syrie, accepta la proposition que lui fit un scélerat de faire périr Omar par le fer. L'assassin n'ayant pû trouver une occasion favorable d'exécuter son criminel projet, s'en repentit, déclara au Khalif le dessein qu'il avoit eu, & se fit Musulman après avoir obtenu son pardon. L'Empereur Grec, trop persuadé alors qu'il ne pouvoit plus résister aux forces des Mahométans, abandonna la ville d'Antioche, qui se soumit aux Arabes. Le séjour délicieux de la Syrie commença à énerver le courage de ces peuples, & ils refuserent ouvertement d'aller faire la conquête du pays des Montagnes. Le Général Mahométan réveilla néanmoins l'ardeur de quelques-uns, mais l'expédition ne fut pas heureuse. La Palestine éprouva bientôt le même sort que la Syrie, & les Arabes se mirent en possession de Tripoli, de Tyr, de Césarée, de Prolémaïs, de Joppé, d'Ascalon, de Gaza, de Napoulouse & de Tiberiade. Ils se rendirent aussi maîtres dans la Syrie maritime de Bérite, de Sidon & de Laodicée.

Tant de succès ne servirent qu'à animer l'ardeur des Mahométans, & l'an 18 de l'Hégire. 639. de J. C. ils tenterent la conquête de l'Egypte, qui appartenoit alors aux Empereurs Grecs. La trahison de Makaukas facilita aux Arabes l'entrée dans le pays, & ils commencerent les hostilités par le siége & la prise du château de Mesrah. Maîtres de cette place, ils assiégerent Alexandrie, que les habitants, après une vigoureuse défense, abandonnerent enfin au vainqueur (1). La prise de cette ville décida du sort de toute l'Egypte. Cette vaste Contrée se soumit aux Musulmans, qui en tirerent un immense tribut. Elle fut par la suite d'une grande ressource aux Arabes dans les temps de famine. Omar ne survécut pas long-temps à la conquête de l'Egypte, & il mourut l'an 23 de l'Hégire. 644. de J. C.

(1) Ce fut dans cette occasion que les Mahométans brûlerent cette fameuse Bibliothéque que les Ptolémées s'étoient plû à rassembler.

Omar avoit refusé de se nommer un successeur, mais il avoit désigné six Electeurs qui devoient proclamer un Khalif. Un d'entr'eux devenu maître de l'élection, avoit dessein de choisir Ali pour Khalif, à condition qu'il se conduiroit suivant l'avis des Anciens; mais le gendre de Mahomet refusa la dignité qu'on lui offroit à une telle condition. Othman se soumit à toutes les propositions qu'on lui fit, & fut proclamé Khalif. Ce Prince signala les commencements de son regne par les grands avantages que ses troupes remporterent dans la Perse, où elles étoient déjà entrées sous le regne d'Omar. Les Mahométans s'étendirent aussi dans l'Afrique, & y firent de grands progrès; de sorte qu'ils soumirent le pays depuis l'Egypte jusqu'au détroit de Gibraltar. Le trop grand attachement que le Khalif témoigna pour sa famille, pensa faire perdre aux Arabes tous leurs avantages en Afrique. Il rappella les Généraux qui y avoient eu les plus grands succès, & leur substitua plusieurs de ses parents qui n'avoient aucune expérience. Les Grecs profiterent de la faute du Khalif, & rentrerent en possession d'Alexandrie. Ils ne la garderent pas long-temps, & les Arabes s'en étant emparés de nouveau, en détruisirent toutes les fortifications. Depuis ce temps cette ville perdit tout son lustre, & ne s'est jamais relevée. Jusqu'alors les Musulmans ne s'étoient rendus redoutables que sur terre; mais Moavia, Gouverneur de Syrie, ayant levé une puissante marine, s'empara des isles de Chypre & de Rhodes, & battit les Grecs sur mer en différentes rencontres.

Empire des Khalifs.

Othman.

644. de J. C.

Pendant que les Arabes étendoient ainsi leur empire, l'autorité d'Othman s'affoiblissoit, & le nombre des mécontents augmentoit tous les jours. Des murmures on passa à la révolte, & Othman en appaisant les séditieux, ne put détruire la fermentation qui agitoit les esprits. Il fut enfin assassiné, quoiqu'il se fût fait une espece de plastron avec l'Alcoran, & son corps resta trois jours sans sépulture. Il avoit regné douze ans moins huit jours.

Ali.

35. de l'Hégire. 656. de J. C.

Ali, gendre de Mahomet, fut alors proclamé Khalif par acclamations; mais comme il avoit beaucoup d'ennemis, & qu'il sçavoit d'ailleurs que plusieurs Généraux briguoient le Khalifat, il ne voulut point accepter cette dignité, sans que les Electeurs la lui eussent confirmée. Ces précautions n'empêcherent pas quelques ambitieux de complotter secrettement contre lui, & les plus dangereux furent Tellah, Zobeïr, & surtout Moavia, qui ne tarda pas à faire connoître ses sentiments. Aïesha, une des femmes de Mahomet qui haïssoit Ali, fomentoit le feu de la rebellion, & c'étoit chez elle que les séditieux tenoient leurs assemblées. On vouloit que le Khalif vengeât la mort d'Othman, qui étoit de la famille des Ommiades, & son refus avoit encore augmenté le nombre de ses ennemis. On rendit le Khalif coupable de la mort de son prédécesseur, & de-là se formerent ces différentes factions qui déchirerent l'Empire Musulman, & troublerent le regne d'Ali. On prit les armes de part & d'autre, & on se fit une guerre sanglante. Les Médinois, qui avoient d'abord refusé de secourir Ali, se déclarerent enfin en sa faveur, & le Khalif se trouva par ce moyen en état d'en imposer quelque temps aux rebelles. Il auroit desiré terminer toutes ces dissensions par les voyes d'accommodement; mais Aïesha rompoit toujours les négociations. Une victoire célebre remportée sur les factieux, &

EMPIRE DES KHALIFS.

la mort de Tellah & de Zobeïr rendirent pour quelque temps la tranquillité au Khalif.

La révolte de Moavia, qui étoit aussi de la famille des Ommiades, eut des suites plus funestes pour Ali. Toutes les villes de la Syrie se réunirent à Moavia, & le reconnurent pour Khalif. Ali marcha contre les rebelles, & leur livra bataille. Le combat étoit déjà fort engagé, lorsqu'on proposa un accommodement. Les troupes se retirerent alors chacunes de leur côté, & après bien des difficultés, on convint de nommer deux arbitres, pour décider lequel d'Ali ou de Moavia devoit garder le Khalifat. Un des deux arbitres commença par déposer les deux Khalifs, & fut d'avis d'en élire un nouveau. Le second déposa seulement Ali, & déclara que Moavia étoit le légitime Khalif. Telle fut l'origine du schisme si célebre qui divise encore aujourd'hui les Musulmans. Il se forma alors deux sectes; l'une appellée Alide, à cause du Khalif de ce nom, & l'autre Ommiade, parce qu'Othman & Moavia étoient de la Maison d'Ommiah. Ces deux sectes se maudissent par une certaine formule qu'on prononce à haute voix.

957. de J. C.

L'Empire des Musulmans fut partagé entre les deux Khalifs, mais la plus grande partie étoit sous la domination de Moavia. L'Egypte passa même bientôt au pouvoir de ce dernier, ainsi que quelques autres places qui reconnoissoient encore Ali. Cet infortuné Khalif succomba enfin sous les efforts redoublés de ses ennemis, & trois assassins lui donnerent la mort à la porte d'une Mosquée.

661. HASSAN.

Les Partisans de ce Prince lui donnerent pour successeur Hassan, son fils aîné. Il voulut marcher contre Moavia, mais la révolte de ses troupes l'empêcha de rien entreprendre. S'étant mis à couvert de la fureur des séditieux à Madaïn, il résolut d'abdiquer le Khalifat, & le céda en effet à Moavia. Ce dernier rendit cette dignité héréditaire dans sa famille, & est le Chef de la Dynastie des Ommiades. C'est ici qu'on doit particuliérement fixer le commencement du regne de Moavia. Ce Prince établit le siége de son Empire à Damas, & il voulut y placer la chaire de Mahomet; mais les Médinois s'y opposerent. Avant que de mourir il fit reconnoître pour son successeur Yesid, & lui donna les instructions nécessaires pour se mettre à l'abri de ses ennemis.

YESID. 60. de l'Hégire. 680. de J. C.

Les Médinois & les Mecquois furent les seuls qui refuserent de reconnoître Yesid; ils se vengeoient de cette maniere sur le fils du mépris que le pere avoit fait d'eux. Ils avoient dessein même de prendre les armes contre lui; mais les factions qui les divisoient les mirent hors d'état de faire aucune entreprise. Houssein, fils d'Ali, & Abdallah, fils de Zobeïr, prétendoient au Kalifat, & partageoient entre eux les habitants de Médine & ceux de la Mecque. Yesid par sa prudence dissipa les partis qui lui étoient contraires, & la mort de Houssein, tué par un des Généraux du Khalif, l'affermit sur le thrône. Il eut soin de la famille du fils d'Ali, & elle s'établit à Médine. Abdallah se fit cependant reconnoître Khalif dans cette derniere ville & à la Mecque, où il se maintint quelque temps. Les Médinois, révoltés contre Yesid, le déposerent; mais le Khalif les fit bientôt repentir de leur rébellion, & leur ville prise d'assaut fut abandonnée au pillage. La Mecque étoit menacée du même sort, lorsqu'on apprit la mort d'Yesid.

Moavia II,

Moavia II. son fils & son successeur ne regna que vingt jours, & abdiqua malgré les représentations de toute sa famille. Il mourut peu de temps après son abdication, & on crut que sa mort étoit l'effet de quelque poison. Il y eut alors un interregne, quoique plusieurs eussent pris le titre de Khalif, tels qu'Abdallah, & Obeidallah. Merouan fut cependant proclamé Khalif par les habitants de Damas, & reconnu par la plus grande partie des Musulmans. Le nouveau Khalif fut obligé de prendre les armes pour soumettre les pays qui refusoient de lui obéir, mais il ne put venir à bout de détruire entierement le Parti d'Abdallah. Son autorité n'étoit pas encore bien affermie lorsqu'il mourut presque subitement après dix mois de regne.

Empire des Khalifs. Moavia II. 685. de J. C.

On lui donna pour successeur son fils Abdolmelik, qui continua la guerre qu'on avoit commencée contre les Rebelles. Pour ôter à Abdallah les moyens d'augmenter le nombre de ses Partisans, il changea le pélerinage de la Mecque en celui de Jérusalem, & au lieu d'aller baiser la pierre noire dans le Temple de la Caabah, on alla visiter à Jérusalem la pierre de Jacob. Abdallah soutenoit cependant son Parti, malgré les fréquents échecs qu'il recevoit, & le crédit des deux fils de Zobéir. Abdolmelik, occupé par ce rival & & par d'autres Rebelles de ses Etats, se hâta de faire un traité avec les Grecs. Il marcha ensuite contre Abdallah, défit son armée & soumit la Province d'Yrac en Arabie. La ville de la Mecque tomba aussi en son pouvoir, & enfin Abdallah fut tué à la tête de ses troupes. La mort d'un concurrent si redoutable assura au Khalif de Syrie la conquête de presque toute l'Arabie, & il ne resta plus que quelques Rebelles que ses Généraux vinrent à bout de vaincre. Abdolmelik ne jouit pas longtemps du bonheur de voir la tranquillité rétablie dans ses Etats. Il mourut peu de temps après dans la vingt-deuxieme année de son régne. Les Grecs le nomment Abimelek. Sous son regne Mohammed, fils d'Abou-Edris, alla ravager la Sicile.

Abdolmelik. 64. de l'Hégire. 684. de J. C.

Ce Prince eut pour successeur Oualid, l'aîné de ses enfants. Ce Khalif, qui ne fit rien par lui-même, est néanmoins un des plus célebres, par les grandes expéditions que les Arabes firent pendant son regne. Ces peuples s'étendirent jusqu'à l'Océan Atlantique par le détroit de Gibraltar, entrerent en Europe & conquirent les Provinces méridionales de l'Espagne. Ils pousserent en même temps leurs conquêtes vers l'Orient, où ils soumirent la plus grande partie des Indes, en deçà du Gange; s'avançant ensuite vers le Nord, ils s'emparerent du Khovaresm, de la Transoxiane, du Turquestan & de plusieurs autres Provinces.

Oualid. 86. de l'Hégire. 705. de J. C.

Pendant que les Généraux d'Oualid étendoient ainsi sa domination, & faisoient recevoir le Mahométisme, le Khalif s'occupoit à bâtir de magnifiques Mosquées à Damas & à Médine. Il eut soin en même temps de faire instruire les peuples des pays conquis, dont la plûpart étoient encore plongés dans les ténebres de l'idolâtrie. L'aversion qu'il avoit pour les Payens n'égala point celle qu'il sentoit pour les Chrétiens, & surtout pour les Grecs. Il commença par défendre qu'on se servît désormais de la langue Grecque, qui jusqu'alors avoit été fort en usage dans une grande étendue de son Empire. Peu de temps après il déclara même la guerre aux Grecs, pour se venger de ce qu'ils avoient reçu chez eux les Arméniens, qui

EMPIRE DES KHALIFS.
709. & suiv.

s'étoient révoltés contre lui. Les troubles, dont l'Empire de Constantinople étoit agité, mirent le Khalif en état de pousser vivement ses conquêtes & d'enlever plusieurs places aux Grecs. Il pénétra même jusques dans la Galatie, & la ravagea presque entierement. Il fut redevable de ses succès à la valeur de ses Généraux. Ce Prince mourut dans la dixiéme année de son regne, pendant lequel les Arabes firent la conquête d'une partie de l'isle de Crete.

SOLIMAN.
96. de l'Hégire.
715. de J. C.

Soliman, frere d'Oualid, monta alors sur le thrône, & signala le commencement de son regne par plusieurs actes de bonté & de justice, surtout en réprimant la trop grande autorité des Gouverneurs de Provinces qui étoient autant de Tyrans. Il continua la guerre que son frere avoit entreprise contre les Grecs, & fit même assiéger Constantinople. Léon l'Isaurien, qui étoit alors sur le thrône, brûla la flotte Arabe par le moyen du feu Grégeois, & les Mahométans, après cette perte considérable, se retirerent dans la Thrace. Le Khalif fit une nouvelle tentative l'année suivante, mais elle ne fut pas plus heureuse. Soliman fut si sensible à ce revers, qu'il en mourut de chagrin. Cependant Yesid, un de ses Généraux, avoit fait la conquête de Giorgian, Province de l'ancienne Hircanie.

OMAR II.
99. de l'Hégire.
717. de J. C.

Soliman, avant que de mourir, s'étoit désigné pour successeur Omar, petit-fils de Merouan, & ce Prince fut proclamé d'un consentement unanime aussitôt après la mort de son prédécesseur. Omar aimoit tellement la simplicité, qu'il dédaigna le faste que les derniers Khalifs avoient affecté. Il voulut aller à pied jusqu'à la Mosquée & refusa d'habiter le Palais destiné au Souverain des Mahométans. La protection qu'il accorda aux descendants d'Ali, & les malédictions contre cette famille qu'il fit supprimer, indisposerent contre lui les Ommiades. Pour tâcher de dissiper leurs factions, il résolut d'attaquer les Grecs, & entreprit le siége de Constantinople. Il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur, & fut obligé de renoncer à cette expédition, après avoir perdu presque tous ses vaisseaux. Il se vengea de ses malheurs sur les Chrétiens & voulut les forcer à suivre différents usages des Musulmans. Il augmenta de moitié le tribut qu'il leur avoit imposé, & les tourmenta de diverses manieres. Il ne changea point de conduite à l'égard des Musulmans, qu'il traita toujours avec beaucoup de douceur. Une telle modération n'empêcha pas plusieurs de ses sujets de se révolter; ils prirent pour motif de leur rébellion les faveurs que le Khalif accordoit à la famille d'Ali. Les choses furent poussées à un tel point qu'Omar fut empoisonné.

YESID II.
101. de l'Hégire.
720. de J. C.

Yesid, fils d'Abdolmelik, fut reconnu Khalif après la mort d'Omar, dont il n'imita ni la modestie ni la sagesse. Yesid, fils de Mabaleb, qui tiroit son origine de la Perse, se révolta dans l'Arabie; mais il fut tué au bout de quelque temps par les troupes du Khalif. Les Généraux de ce Prince remporterent divers avantages sur les Turcs, qui cherchoient à s'emparer de ses Etats, & les Mahométans, fiers de leurs succès, pénétrerent en Europe, & s'avancerent jusques dans les Provinces méridionales de la France. Endés, Comte d'Aquitaine, les battit près de Toulouse & leur enleva la ville de Narbonne dont ils s'étoient emparés. Cependant Yesid étoit tranquille dans son Palais, & menoit une vie voluptueuse au milieu

de ses femmes. La mort d'une d'entr'elles lui fut si sensible, que le chagrin le conduisit lui-même au tombeau. EMPIRE DES KHALIFS.

Yesid avoit désigné pour son successeur Hescham, un de ses freres, à condition qu'il laisseroit la couronne à Oualid, son fils, qui étoit alors trop jeune pour occuper le thrône. Le regne de Hescham fut troublé par les prétentions de Zeid, arriere-petit-fils d'Ali, qui prit le titre de Khalif à Koufa. Sa mort, arrivée l'an 122. de l'Hégire, ne rendit pas pour cela le calme à l'Etat. La faction des Abbassides, ainsi nommée d'Abbas son Chef, refusa de reconnoître les Ommiades pour Khalifs légitimes, & ne cessa de former des complots pour leur enlever le Khalifat. Ce fut sous le regne de Hescham que les Arabes, connus alors sous le nom de Sarrasins, entrerent dans la Sicile & assiégerent Syracuse. Un des Généraux du Khalif qui fit le plus de ravage, est nommé Abderahman; c'est le même que nos Historiens appellent Abderam. HESCHAM. 105. de l'Hégire. 724. de J. C.

Après la mort de Hescham, Oualid, son neveu, monta sur un thrône qu'il attendoit depuis longtemps. Ce Prince connu par ses vices, ses débauches & son impiété, se fit mépriser de ses sujets, qui le firent périr. OUALID II. 125. de l'Hégire. 743. de J. C.

Yesid, fils d'Oualid I. qui avoit délivré l'Etat du Tyran, fut nommé pour lui succéder. Plusieurs Provinces refuserent néanmoins de le reconnoître, & ce Khalif eut beaucoup de peine à réduire les Rebelles. Il ne régna que cinq mois & quelques jours. YESID III. 126. de l'Hégire. 744. de J. C.

Ibrahim, son frere, monta sur le thrône après lui, & ne l'occupa que soixante & neuf jours. Merouan, qui s'étoit déja révolté contre Yesid, se fit proclamer Khalif, & vint à bout d'enlever la couronne à Ibrahim. IBRAHIM.

Mérouan, un des plus grands Capitaines de son temps, étoit en état de relever la gloire de sa maison par sa valeur & son intrépidité. Ce fut cependant sous lui que les Ommiades perdirent une couronne qu'ils possédoient depuis longtemps. Vainqueur d'Ibrahim & de ses partisans, il tomba sous les efforts redoublés des Abbassides. Ibrahim avoit désigné pour son successeur Aboul-Abbas, son frere, qui se fit proclamer à Koufa. Merouan crut abbattre le parti d'Ibrahim en le faisant mourir; mais cette action acheva de soulever tous les peuples. Battu par plusieurs Rebelles, il fut obligé de se sauver en Egypte, où il eut la tête coupée avec quatre-vingt personnes de sa famille, qui avoient été prises par Abdallah, de la Maison d'Ali. Il n'échappa qu'Abderahman, qui passa en Espagne, où il fonda une nouvelle Dynastie des Ommiades. Ce fut de cette maniere que ceux-ci perdirent le Khalifat, dont les Abbassides se mirent en possession. On divise ces Khalifs en deux branches; la premiere qui regna à Bagdad, & la seconde qui, après la prise de Bagdad, fut transferée en Egypte. A la mort de Merouan, les Mahométans étoient maîtres de l'Arménie, de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte & d'une partie de l'Inde. MEROUAN II. 127. de l'Hégire. 744. de J. C.

On fixe le commencement du regne des Abbassides à l'an 132. de l'Hégire, 749 de J. C. Haroun-Raschid & Mamoun illustrerent leur regne par leur amour pour les Lettres. Le dernier surtout les fit fleurir plus particulierement, & la grossiereté & la barbarie dont les Nations policées accusoient les Arabes, se dissiperent peu à peu. Mamoun s'appliqua sérieusement à l'étude des Mathémathiques, & tâcha d'attirer à sa Cour un Grec célebre ABBASSIDES. 749. de J. C. 815. de J. C.

EMPIRE DES KHALIFS.

nommé Léon. Ce Khalif eut plusieurs guerres contre les Grecs, & les fit avec succès, & ce fut lui qui acheva la conquête de l'isle de Crete. Motasem son successeur enleva aux Grecs l'an 837. de J. C. la ville d'Amorium. Ce Khalif fut le premier qui appella les Turcs à son service, & ceux-ci se rendirent dans la suite si puissants, qu'ils s'arrogerent le droit de donner des Souverains à l'Empire Musulman. L'autorité, la fortune, la liberté, la vie même des Khalifs furent entre leurs mains, & ils eurent le même pouvoir que les Maires du Palais dans les premiers siécles de la Monarchie Françoise. L'immense crédit qne leur donna la garde du Khalif qui leur fut confiée par Motasem, altéra insensiblement l'autorité des Souverains du Musulmanisme, & fut cause des malheurs que les Abbassides éprouverent dans la suite. Quelques Princes de cette Dynastie vinrent à bout de seconer le joug, mais les Turcs reprenant leur ancienne force enleverent enfin la couronne aux Abbassides & s'emparerent de la Souveraineté. Le Khalifat fut alors réduit à la simple dignité Pontificale.

Les troubles que la puissance des Turcs occasionna, furent la cause du démembrement de l'Empire des Khalifs, sur les débris duquel il s'éleva plusieurs Souverains. Les Thoulounides s'emparerent de l'Egypte, & firent même de grandes conquêtes dans la Syrie (1). Les Thaheriens, qu'on croit être Persans d'origine, étoient entrés avant ce temps-là dans le pays des Khalifs, & s'étoient rendus maîtres du Khorasan. Les Soffarides qui détruisirent les Thaheriens, regnerent dans le Khorasan, le Thabarestan, le Sedjestan & le Fars. Les Samanides, qui leur succederent l'an 261 de l'Hégire, 874. de J. C. affecterent la souveraineté dans la Perse, dans la Transoxiane, dont ils étoient Gouverneurs pour les Khalifs, & refuserent de reconnoître l'autorité de ces derniers. Sous le regne de Moctader Billah,
908. de J. C. dix-neuvieme Khalif Abbasside, qui vivoit l'an 295. de l'Hégire, 908. de J. C. il s'éleva en Egypte un Particulier qui fut le fondateur d'une puissante Dynastie connue sous le nom de Phatimites (2). Obeïd Allah, dont je veux parler, ayant détruit les Aglabites qui regnoient en Afrique, prit les titres d'Imâm & de Khalif. Les successeurs de ce Prince firent la conquête de l'Egypte, soumirent plusieurs villes de la Syrie, & furent toujours les ennemis des Khalifs Abbassides qni regnoient à Bagdad; ce qui forma un nouveau schisme dans la Religion Musulmane.

C'est ainsi que l'autorité Kalifale se trouvant divisée s'affoiblit insensiblement, & disparut enfin. Ce puissant Empire qui comprenoit autrefois les trois Arabies, l'Egypte, la Syrie, la Perse, la Mésopotamie, se trouva par
934. de J. C. la suite réduit au seul territoire de Bagdad. Sous le regne de Radhy Billah, l'Irak Persienne, la Perse proprement dite, tomberent au pouvoir des Bouides (3), ainsi que le Thabarestan, le Giorgian & le Manzaredan. La Mésopotamie fut soumise par les Hamadanites (4), & les Karmates resterent

(1) Voyez ci-devant dans les Tables chronologiques la Dynastie des Thoulounides.

(2) Voyez ci-devant les Tables chronologiques des peuples Orientaux.

(3) Ces Bouides étoient Persans d'origine, & ils ont possédé la Perse, Bagdad, l'Irac, le Khouzistan, Oman, Moussoul, le Diarbekr, &c. Devenus possesseurs de la charge d'Emir-El-Omara, ils dépouillerent enfin les Khalifs de toute leur autorité temporelle.

(4) Ces Hamadanites étoient Arabes d'origine. Hamadan leur Chef se révolta contre

maîtres d'une partie de l'Arabie. Les Emirs-El-Omara tenoient en même temps les Khalifs dans une dépendance peu différente de l'esclavage, & le Souverain vit souvent sa dignité réduite aux seules prérogatives de faire la priere publique, de donner les investitures, & d'être nommé sur les monnoyes. Du reste il n'avoit aucune connoissance des affaires, & tout se faisoit par les ordres des Emirs, qui travaillerent successivement à établir leur autorité sur les ruines de celle des Khalifs. Les Princes Hamadanites voulurent entreprendre de délivrer Mothii Lillah (1) de la tyrannie de ces Emirs (2), mais leurs tentatives furent inutiles, & les Bouides s'affermirent de plus en plus dans leur usurpation. Les Khalifs accoutumés à mener une vie indolente, ne songerent point à profiter des guerres que les Princes Bouides se firent entre eux. Cader, vingt-sixieme Khalif Abbasside, qui commença à regner l'an 991. de J. C. voulut faire quelques efforts pour secouer le joug honteux que ses prédécesseurs portoient depuis si long-temps: mais réduit à la seule ville de Bagdad, il ne put que former des projets impuissants. Caïm-Bamrillah son fils & son successeur, ne pouvant plus supporter l'autorité des Bouides, appella à son secours Thoghrul-Begh, Prince Seljoucide (3), qui s'étoit emparé du Khorasan. Le Khalif en implorant l'assistance des Seljoucides, ne fit que changer de maîtres, puisque ceux-ci vinrent à bout de se faire reconnoître Sulthans dans Bagdad. La puissance de ces Princes obscurcit tellement celle des Khalifs, que l'Histoire ne fait plus mention d'eux que pour nous indiquer leur succession au Khalifat.

Selaheddin, premier Souverain de la Dynastie des Ayoubites, devenu maître de l'Egypte, mit fin au Khalifat des Phathimites, & fit reconnoître dans ce pays la puissance spirituelle des Khalifs Abbassides. Cet évenement arriva sous le regne de Mosthadi, qui occupoit le thrône Khalifal en l'année 1171. de J. C. Tous les Musulmans ne reconnurent plus alors pour le légitime chef de la Religion que le seul Khalif de Bagdad. Cette grande révolution ne rendit point aux Khalifs leur autorité temporelle, & tous les différents Princes ou Gouverneurs, qui avoient usurpé la souveraineté dans les diverses Provinces de leur ancien Empire, s'y affermirent de plus en plus. Les Khalifs se trouvoient même forcés de donner des investitures à ceux qui l'exigeoient, & qui n'avoient souvent d'autres droits que la force.

La destruction de la Dynastie des Ayoubites en Egypte, & l'établissement de celle des Mamluks sur les ruines de ces derniers, n'occasionnerent aucun changement par rapport aux Khalifs. Mostaasem Billah étoit alors souverain Pontife des Musulmans. Ce fut sous son regne que se renouvelerent ces fameuses disputes au sujet de la légitimité du Khalifat dans la Maison d'Ali, ou dans celle d'Ommia. Les partisans d'Ali étoient nommés Schiites, & leurs adversaires sont connus sous le nom de Sunnites. Ces disputes occasionnerent des troubles qui devinrent funestes au Khalif. Abou-bekr, fils aîné de Mostaasem, traita avec rigueur les Schiites qui étoient protégés par le Visir du Khalif. Ce perfide Ministre résolu de se venger,

640. de l'Hégire, 1242. de J. C.

le Khalif Motadhed vers l'an 892. de J. C. Ses enfants se rendirent souverains de Moussoul, d'Alep, &c.

(1) Il regnoit l'an 946. de J. C.

(2) Les Bouides étoient alors en possession de cette charge.

(3) Voyez ci-devant les Tables chronologiques des peuples Orientaux.

EMPIRE DES KHALIFS.

eut recours à Mangoukhan, petit-fils de Gengizkhan, qui commandoit alors les Mogols. Il promit à Houlagoukhan, frere du Souverain des Mogols, de lui livrer Bagdad, qui se trouvoit sans défense par sa perfidie. A l'approche de l'armée des Tartares, le Khalif, au lieu de prendre quelques mesures pour adoucir Houlagoukhan & le rendre traitable, lui écrivit plusieurs lettres insultantes par le conseil de son Visir. Le Tartare irrité de la maniere dont le Khalif le traitoit, marcha promptement vers Bagdad, battit le peu de troupes qu'il rencontra, & se rendit maître de la ville qui fut abandonnée au pillage. Le Khalif fut arrêté, & Houlagoukhan le fit périr dans les plus cruels supplices, après avoir fait égorger son fils sous ses yeux. Telle fut la fin du puissant Empire des Khalifs, qui avoit subsisté pendant six cent cinquante-six ans. Les Abbassides l'avoient possédé pendant cinq cent vingt-quatre ans.

1258. de J. C. 656. de l'Hégire.

Après la prise de Bagdad & la mort de Mostaasem, Ahmed, de la famille des Abbassides, se sauva chez les Arabes de l'Irac, & de-là dans l'Egypte sous le regne de Bibars. L'an 1261 il fut reconnu en qualité de Khalif, & en fit toutes les fonctions. Il prit le titre de Mostanser Billah. Cependant on établissoit dans Alep un autre Khalif, qui se fit nommer Hakim-Bamrillah. Mostanser lui fit la guerre, & remporta même sur lui divers avantages. Sa mort arrivée dans un combat contre les Tartares, laissa Hakim tranquille possesseur du Khalifat. Les successeurs de ce Prince regnerent sous l'autorité des Sulthans d'Egypte, & Motaouakkel, qui fut le dernier Khalif, mourut en 1538, après la conquête de l'Egypte par Sélim, Empereur des Turcs Ottomans.

Fin de l'Empire des Khalifs.





INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

CHAPITRE XVI.
Empire Ottoman.



'ORIGINE des Turcs Ottomans a toujours embarraffé ceux qui ont entrepris d'écrire l'hiftoire de ces peuples. Les uns, en fuivant les Hiftoriens de la Nation Turque, lui donnent des Ancêtres illuftres; d'autres s'appuyant fur des Ecrivains Grecs, la font fortir d'une troupe de brigands. Ce dernier fentiment eft auffi celui des Hiftoriens Arabes. A l'égard de la premiere origine de ces Turcs, on fçait qu'elle venoit des Tartares connus anciennement fous le nom de Huns, qui formerent différentes branches. Un Auteur Arabe nous apprend que lorfque les Mogols, fous la conduite de Genghizkhan & de fes fucceffeurs, fe furent emparés des pays de l'Afie Mineure poffédés par les Turcs Seljoucidès d'Iconium, la plûpart des Emirs Turcs fe retirerent dans les montagnes, où ils refterent indépendants, & où ils formerent

EMPIRE OTTOMAN.

EMPIRE OTTOMAN. diverses petites Principautés. Ainsi l'on doit regarder les Turcs Ottomans comme les restes des Seljoucides d'Iconium.

Dans le temps que ces derniers étoient établis dans la Perse, des Turkomans appellés Ghouzz par Saadi Effendi, Historien Turc, & qui doivent être les mêmes que ces Oghouziens, connus en Europe sous le nom de Uzes, firent une grande irruption dans le Khorasan, où ils se fixerent. Ils furent ensuite soumis aux Sulthans du Kharizme, & servirent dans leurs armées. Suivant le récit de l'Ecrivain Turc, les Ottomans descendront des Ghouzz & des Kharizmiens qui ravagerent toute la Syrie. Les Emirs Kharizmiens établis dans l'Asie Mineure, & quelques Emirs Seljoucides voyant que leur pays étoit ravagé par les Mogols, & que la puissance des Sulthans étoit entierement détruite, s'emparerent chacun des lieux où ils s'étoient retirés, & en formerent autant de petits Royaumes qui nous sont peu connus, & qui comprenoient les terres que ces Emirs avoient enlevées aux Grecs.

OTHMAN. Parmi tous ces Emirs, il y en avoit un que les Historiens Arabes contemporains nomment Thaman ou Athman (1), qui, avec Amerkhan & quelques autres, ravagerent les Provinces orientales de l'Empire Grec. Athman, ou comme on l'appelle communément Othman, pilla les environs de Nicomédie. Ali, fils d'Amerkhan, après avoit tué dans une bataille Masoud, dernier Sulthan d'Iconium, devint très-puissant; mais Othman se rendit encore plus formidable, & incommoda d'avantage les Grecs. Il engagea Ali à rompre la paix qu'il avoit faite avec eux. La plûpart des Emirs se joignirent à lui pour faires des courses, & l'Empire Grec se trouva désolé par les incursions d'Ali, d'Othman, d'Aidin, de Mantascha, de Soliman Pacha, & autres qui s'emparerent de toutes les villes qui sont aux environs du Méandre, de Tripoli, de Kinkre, de l'isle de Chio, d'Ephese, & d'un grand nombre d'autres places. Othman assiégea Pruse, & mourut comblé de gloire en 1326, ou 1330. Il n'étoit encore que simple Emir possesseur d'un petit canton, & faisoit la guerre de concert avec les autres Turcs qui formoient une espece de République; ainsi l'Empire Ottoman n'étoit point encore établi.

ORKHAN BEGH. 1326. ou 1330. Orkhan, fils d'Othman, devenu son successeur, conquit la Lydie, une partie de la Cappadoce, assiégea & prit Nicée en Bithynie, battit l'Empereur Andronic, fit la guerre à plusieurs autres Emirs Turcs, & s'éleva insensiblement au dessus d'eux par ses victoires & ses conquêtes. Il mourut à Pruse dans la trente-sixieme année de son regne, à l'âge de soixante-neuf ans.

AMURATH I. 1366. Soliman son fils, qui devoit lui succeder, étoit mort au milieu de ses conquêtes, & Amurath fut mis en sa place. Ce Prince passa en Europe à la tête d'une armée, établit sa Cour à Andrinople, repassa presqu'aussitôt en Asie, où les peuples qu'il avoit soumis s'étoient révoltés, vainquit les rebelles, & fit aveugler son fils qui avoit pris les armes contre lui en Europe. Il fut assassiné dans son camp, lorsqu'il étoit occupé à faire la guerre aux Triballes. Ce Prince, cruel envers ses ennemis, gouverna ses sujets avec beaucoup de modération & de douceur.

(1) C'est un nom Turc qu'on a ensuite confondu avec celui d'Othman qui est Arabe.

Bajazeth,

EMPIRE OTTOMAN.

BAJAZETH I.

Bajazeth son fils & son successeur fut surnommé Ilderim, ou le Fondre. Ce Prince avoit envoyé un Ambassadeur en Egypte pour demander au Khalif une patente, afin d'être reconnu Sulthan dans les pays qu'il avoit conquis. Il se rendit maître d'une partie de l'Arménie, retourna à Andrinople, où il épousa la fille du Despote de Servie. Après avoir mis ordre aux affaires de ses Etats d'Europe, il se rendit en Asie, & attaqua les Emirs Turcs qui étoient établis dans la Cilicie & dans la Cappadoce, enleva Iconium à Alaeddin, fils de Carman, & marcha contre les autres Turkomans de l'Arménie. Il envoya des troupes en Macédoine, alla lui-même dans l'Illyrie, & vint retomber sur la Phocide & la Thessalie, où il avoit été appellé par l'Evêque de la Phocide. Il défit Sigismond, Roi de Hongrie, dans l'armée duquel il y avoit un grand nombre de Seigneurs François commandés par le Comte de Nevers, & fit ensuite le siége de Constantinople qu'il fut obligé d'abandonner. Les Emirs Turcs, les Turkomans & les Chrétiens allarmés des progrès de Bajazeth, appellerent à leur secours Tamerlan, qui étoit déjà irrité contre le Sulthan de ce qu'il avoit donné retraite à Cara-Joseph, Prince des Turkomans. Tamerlan, qui ne cherchoit que les occasions de faire la guerre, se disposa à attaquer Bajazeth. Celui-ci peu effrayé de la valeur des Tartares, marcha à leur rencontre, & leur livra bataille. Son courage ne put l'empêcher d'être vaincu & fait prisonnier. Le Prince Mogol, après l'avoir traité comme son esclave à la premiere entrevûe, lui rendit toutes sortes d'honneurs, & ne le fit point enfermer dans une cage de fer, comme quelques-uns l'ont prétendu. Bajazeth, trop sensible à la perte de sa liberté, conserva un fond de chagrin qui le conduisit peu de temps après au tombeau. 1389.

MOUSA & SOLIMAN I.

L'Empire Ottoman, qui étoit encore dans son berceau, fut presque renversé par la défaite de Bajazeth. Les Emirs Turcs, que Tamerlan avoit rétablis dans leurs possessions, firent de nouvelles conquêtes pendant que les enfants de Bajazeth se disputoient le thrône. Mousa de Tchelibi reconnu Sulthan par le Prince Tartare, & Soliman couronné par les Turcs qui étoient en Europe, se firent une guerre sanglante, dans laquelle le dernier succomba. 1403.

MAHOMET I.

Mahomet son frere qui lui succeda, enleva la couronne à Mousa, & affermit l'Empire Ottoman ébranlé par plusieurs secousses. Le regne de ce Prince fut troublé par des disputes de Religion, qui occasionnerent différentes révoltes dans ses Etats. Il vint enfin à bout d'exterminer tous les factieux, & joignit à son Empire le Pont & la Bithynie. 1410.

AMURATH II.

Un imposteur nommé Mostafa, qui se faisoit passer pour un des fils de Bajazeth tué dans une bataille, disputa long-temps le thrône à Amurath, fils de Mahomet. L'imposteur soutenu par les Grecs, se rendit maître de plusieurs Provinces que les Turcs possédoient en Europe; mais Amurath ayant rassemblé toutes ses forces, battit enfin Mostafa qu'il fit étrangler en sa présence. Le Sulthan pour se venger des Grecs, alla aussitôt mettre le siége devant Constantinople; mais il ne put réussir à s'emparer de cette ville. Amurath ne respirant que la haine & la vengeance contre les Chrétiens, enleva Thessalonique aux Vénitiens qui l'avoient achetée d'Andronic. Ce Prince marchant de conquêtes en conquêtes, prit plusieurs places dans la 1421.

EMPIRE OTTOMAN.

Hongrie, & rendit tributaire le Prince de Bosnie. Battu par les Hongrois dans le détroit du Mont Hémus, il fut contraint de faire un traité avec Ladislas, Roi de Hongrie. De retour dans ses Etats, Amurath abdiqua la couronne en faveur de Mahomet II. son fils aîné. Il se vit bientôt dans la nécessité de la reprendre pour résister aux Chrétiens. Ladislas avoit rompu le traité, & Huniade, le héros de son siecle, forcé d'obéir à son Souverain, s'étoit mis à la tête des troupes. Les deux armées se trouverent en présence dans la Bulgarie, & les Chrétiens, après avoir d'abord remporté quelques avantages, furent entierement défaits. Ladislas y perdit la vie, & sa tête, qu'on mit au haut d'une lance, fut portée dans plusieurs villes de la Grece. Amurath, après cette victoire, voulut une seconde fois descendre du thrône, mais diverses circonstances le forcerent presqu'aussitôt d'y remonter.

Il s'étoit élevé dans le sein même de l'Empire un ennemi d'autant plus dangereux qu'il connoissoit les forces des Turcs, & les moyens qu'on pouvoit employer pour les vaincre. Bajazeth, en faisant la conquête de l'Albanie, avoit exigé pour ôtage George Castriot, fils d'un Seigneur du pays. Il étoit encore enfant lorsqu'il fut conduit à la Cour d'Amurath, & il sçut gagner la bienveillance du Sulthan par son adresse dans tous les exercices, la vivacité de son esprit, son intrépidité, sa figure & ses manieres. Le Sulthan lui donna le surnom d'Esskander, & il est connu dans l'Histoire sous le nom de Scanderberg. Lorsqu'il eut appris la mort de son pere, il entreprit de se rétablir dans la ville de Croye qu'il possédoit dans l'Albanie. Saisissant une occasion de parler tête à tête avec le Secrétaire du Visir, Castriot lui présenta son poignard, & le força de lui expédier un ordre pour que le Gouverneur de Croye lui remît cette place. Ayant trouvé moyen de se sauver aussitôt, il se rendit à Croye, & secondé des habitants, il égorgea la garnison Ottomane, & mit la place en état de défense. Amurath, informé de cette nouvelle, se présenta bientôt devant Croye avec son armée; mais Scanderberg rendit ses efforts inutiles, & contraignit le Sulthan à décamper. Amurath fut sans doute obligé de lever le siége pour songer à se défendre contre les Hongrois qui marchoient à lui. Il y eut encore une sanglante bataille entre les deux Partis, & la victoire se déclara de nouveau pour les Ottomans. Le Sulthan, vainqueur des Hongrois & des Walaques, recommença le siége de Croye avec une nombreuse armée. Scanderberg, à la tête d'une petite troupe composée de héros, incommoda tellement les Turcs, qu'il les mit dans la nécessité de lever le siége. On dit qu'Amurath fut si sensible à l'affront qu'il reçut deux fois devant Croye, qu'il en mourut de chagrin.

MAHOMET II. 1451.

Il eut pour successeur Mahomet II. son fils, qui l'avoit accompagné dans plusieurs de ses expéditions militaires. Ce Prince signala les commencements de son regne par la guerre qu'il fit aux Grecs & par la prise de Constantinople, comme on l'a déjà vû. Il fit ensuite de grandes conquêtes dans la Bosnie, & rangea sous sa domination l'Epire, l'Albanie & l'isle d'Eubée. Il passa de-là dans l'Asie Mineure avec ses trois fils, & battit Ussum Hassan, Prince Turkoman de la Dynastie du Mouton blanc. Cette victoire livra aux Ottomans toute l'Asie Mineure, & peu de temps après ils se rendirent maîtres de la presqu'Isle de la Crimée & de la petite Tartarie. Mahomet

soumir aussi les Moldaves, qui l'avoient souvent fort incommodé. Mathias Corvin & Scanderberg lui résisterent continuellement, & lui firent périr beaucoup de monde en Albanie. Le Sulthan entreprit inutilement le siége de Rhodes, & il s'en vengea par la prise d'Otrante dans la Pouille. Mahomet se disposoit à aller attaquer le Sulthan d'Egypte, & il avoit déjà traversé la Natolie, lorsqu'il fut surpris d'une maladie dangereuse qui le mit au tombeau. Il avoit conquis l'Empire de Constantinople, celui de Trébisonde, & s'étoit rendu maître de près de deux cents villes. Ses inclinations martiales ne l'empêcherent pas d'avoir beaucoup de goût pour les sciences & les arts. Il voulut s'en instruire avec des sçavants qu'il pensionnoit, & il se plaisoit à entendre leurs disputes. Il donnoit des prix à ceux dont les ouvrages étoient jugés dignes de récompense par la pluralité des suffrages. Ce Prince sçavoit l'histoire Grecque & Latine, & il fit traduire en sa langue plusieurs de nos livres sur différentes sciences.

Bajazeth II. 1481.

Bajazeth, fils de Mahomet, étoit en pélerinage à la Mecque lorsqu'il apprit la mort de son pere, & il n'arriva à Constantinople que neuf mois après. Corcud son fils avoit pendant ce temps gouverné l'Empire avec beaucoup de sagesse. Bajazeth ne jouit pas tranquillement du thrône, & Gem ou Zizim son frere cadet, entreprit de lui enlever la couronne. Il étoit soutenu par le Sulthan d'Egypte & le Prince de Caramanie, mais ayant été défait deux fois, il se retira d'abord en Egypte, & de là à l'isle de Rhodes. Les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, qui redoutoient les armes de Bajazeth, envoyerent Zizim en Italie. Le Sulthan informé de la retraite de son frere, fit tenir des sommes considerables au Pape, à condition que le Prince fugitif seroit exactement gardé. On prétend que Zizim mourut d'un poison lent.

Le Sulthan tranquille possesseur du thrône, fit une invasion dans la Moldavie, avant que Mathias Corvin, Roi de Hongrie, fût en état de s'y opposer, & par ce moyen il étendit ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Danube & du Nieper. Satisfait de ses avantages, Bajazeth reprit la route de Constantinople, d'où il repartit bientôt à la tête d'une nombreuse armée, dans le dessein de chasser de la Natolie & de toute la Syrie le Sulthan des Mamluks d'Egypte. Son entreprise n'eut aucun succès; car après avoir enlevé & perdu plusieurs places, il fut battu deux fois, & se vit enfin dans l'obligation d'accepter la paix qu'on lui offrit. Le Sulthan, de retour dans ses Etats, songea à repasser de nouveau en Europe, & il tourna vers l'Albanie qu'il pilla & ravagea entierement. Il arma ensuite par mer & par terre contre les Vénitiens, sous prétexte de secourir Louis Sforce, Duc de Milan, & il s'empara dans la Morée des villes de Lépante, de Coron, de Modon, &c. Les progrès rapides que faisoit Bajazeth effrayerent les Vénitiens, & les forcerent à demander la paix, qui leur fut accordée. Depuis cet évenement Bajazeth ne fit aucune entreprise contre les Princes ses voisins. Différents troubles qui s'éleverent dans l'intérieur de ses Etats l'occuperent suffisamment, & quoique les deux premieres révoltes eussent été appaisées presque sur le champ, il s'en forma une nouvelle, dont la suite devint funeste pour le Sulthan.

Sélim, troisieme fils de Bajazeth, ayant résolu de s'emparer du thrône

& d'en faire descendre son pere, fit alliance avec le Khan des petits Tartares, gagna les Janissaires qui étoient en Moldavie, & marcha avec une nombreuse armée vers Constantinople. Le Sulthan se mit à la tête de ses troupes, & malgré ses infirmités, il se conduisit avec tant de présence d'esprit, que les rebelles furent taillés en pieces, & que Sélim eut peine à se sauver. Le bonheur qu'il eut d'échapper au châtiment, au lieu de le faire rentrer en lui-même, sembla l'autoriser à faire une seconde entreprise qui lui réussit mieux que la premiere. Il sçut mettre dans ses intérêts tous les Janissaires, & arrivé aux portes de Constantinople, il rassembla près de lui cette Milice. Les Janissaires envoyerent vers le Sulthan quelques Députés, pour lui faire entendre qu'il devoit ceder de bonne volonté le thrône à son fils, puisqu'on pourroit l'y contraindre s'il marquoit la moindre indécision. Bajazeth, obligé de céder aux circonstances, ordonna aux Pachas d'aller proclamer Sélim, & demanda à se retirer à Didimotecon sur l'Hébre, qui étoit le lieu de sa naissance. Loin de témoigner quelque indignation en voyant son fils, il lui parla avec bonté, & après lui avoir donné de sages conseils sur l'art de regner, il se mit en chemin pour gagner l'endroit qu'il avoit choisi pour sa retraite. Il mourut avant que d'y arriver, & plusieurs Ecrivains accusent Sélim de l'avoir fait empoisonner. Ce Prince aimoit les sciences, & favorisoit particulierement les gens de Lettres. Il laissoit trois fils, sçavoir, Ahmed, auquel il avoit donné l'Empire de Trébisonde; Corcut, à qui Sélim accorda le gouvernement de Magnésie, & Sélim qui lui succeda.

SELIM I. 1512.

Sélim, qui ne devoit la couronne qu'à la violence, craignit que son frere Ahmed ne voulût la lui disputer. Pour se délivrer de ses inquiétudes à cet égard, il fit écrire à ce Prince différentes lettres anonymes qui l'invitoient à paroître en campagne, afin que ses partisans pussent le reconnoître pour leur Souverain. Ahmed, qui jusques-là s'étoit tenu caché dans la Caramanie, donna dans le piége que son frere lui tendoit, & prit le chemin de Constantinople, accompagné d'un petit nombre de soldats. Sélim, instruit de son approche, envoya des troupes contre lui, & l'infortuné Ahmed perdit la vie en combattant. Sa mort affermit la puissance du Sulthan, qui se prépara alors à renverser le thrône des Perses & celui des Mamluks en Egypte. Ses expéditions dans la Perse eurent d'abord tout le succès qu'il pouvoit désirer, & il se disposoit à poursuivre ses avantages, lorsque différents troubles le rappellerent dans ses Etats. Arrivé dans la Natolie, il crut devoir s'arrêter à Amasie, & il condamna à la mort plusieurs Pachas qu'il soupçonnoit être les auteurs secrets des mouvements séditieux dont on lui avoit donné avis.

Après avoir ainsi rétabli le calme dans son Empire, Sélim se rendit à Constantinople, & dès le printemps suivant il se remit en campagne. Il fit courir le bruit qu'il alloit entreprendre une seconde expédition dans la Perse; mais aussitôt qu'il eut traversé la Natolie, il changea subitement sa marche, & tomba sur les Etats des Mamluks en Egypte. Ces derniers mirent en diligence une armée sur pied, & elle auroit été capable d'occuper long temps celle de Sélim, si la mort du Sulthan Mamluk, tué au commencement d'une bataille, n'eût tellement découragé les siens, qu'ils ne songerent plus qu'à fuir en désordre. Les Ottomans, profitant de leur

victoire, entrerent sans résistance dans la Syrie, où ils prirent Alep & Damas. Cependant les débris de l'armée des Mamluks s'étant rassemblés, élurent pour Sulthan Toumanbay, & ce Prince s'étant mis à leur tête, les mena au secours du Caire que Sélim assiégeoit. Il y eut devant cette place deux batailles consécutives entre les Turcs Ottomans & l'armée de Toumanbay, & Sélim fut toujours vainqueur. Le Sulthan Mamluk tomba malheureusement au pouvoir de ses ennemis, qui, peu contents de le priver du thrône, lui ôterent la vie par un supplice ignominieux. La réduction du Caire suivit de près la défaite des Mamluks, & Sélim, au moyen de cette conquête, se vit maître de la Syrie & de l'Egypte qu'il divisa en plusieurs Sangiacs. Lorsqu'il eut reglé les affaires du gouvernement, il s'en retourna à Constantinople, & jouit en paix du fruit de ses exploits jusqu'à sa mort qui arriva au bout d'environ trois ans. Ce Prince, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la capacité dans l'art militaire, possédoit parfaitement plusieurs langues, & composoit avec facilité des pieces de poësie.

EMPIRE OTTOMAN.

Il eut pour successeur son fils Soliman I. qui étoit âgé de vingt-sept ans lorsqu'il monta sur le thrône. Le regne de ce Prince fut célebre par les conquêtes qu'il fit, & il enleva successivement Belgrade & Bude aux Hongrois; l'isle de Rhodes aux Chevaliers de S. Jean; toutes les isles que les Vénitiens avoient prises sur les Turcs, & Tauris & Bagdad sur le Roi de Perse. Au bout de quelques années Ferdinand fit quelques tentatives pour s'emparer de Bude; mais le Sulthan, qui avoit marché au secours de cette place, battit l'armée de Ferdinand, & ajouta à ses conquêtes les villes de Gran, ou Strigonie, & d'Albe Royale. Ses armées navales n'eurent pas le même bonheur; elles furent battues par les flottes des Chrétiens, & échouerent dans leurs entreprises sur l'isle de Malthe & sur Zigeth, dont les Ottomans firent d'abord le siége sans succès. Soliman, chagrin de l'affront qu'il avoit reçu devant Zigeth, en recommença le siége, & le poussa avec vigueur. Le Commandant de la place se défendit courageusement jusqu'au dernier moment, & lorsque le Sulthan, qui s'en rendit enfin maître, y fut entré, il ne trouva qu'un monceau de cendres & quelques soldats mourants. Soliman ne goûta pas long-temps le plaisir de s'être emparé de Zigeth, car il mourut dans son camp le jour même de la réduction de cette ville. Il posséda les mêmes qualités qu'on avoit admirées dans son pere, si même il ne les surpassa pas.

SOLIMAN I.

1520.

Aussitôt après la mort de Soliman on proclama Sulthan son fils Sélim, âgé alors de quarante-deux ans. Les inclinations pacifiques de ce Prince l'empêcherent de continuer les guerres que son pere avoit commencées, & il fit la paix avec les Hongrois dès la seconde année de son regne. Il fit cependant la conquête de l'isle de Chypre, & étendit sa puissance en Afrique par la prise du Fort de la Goulette, & de quelques autres établissements que les Espagnols avoient faits sous Charles-Quint. Les excès de débauche, auxquels le Sulthan se livroit très-souvent, furent cause de sa mort qui arriva dans la neuvieme année de son regne.

SELIM II.

1566.

Amurath son fils & son successeur refusa de prolonger la treve que son pere avoit faite avec Maximilien II. & fit quelques tentatives sur la Perse qui, depuis long-temps, étoit agitée de divers troubles. Ses armes ne furent

AMURATH III.

1574.

EMPIRE OTTOMAN.

pas plus heureuses dans la Hongrie que dans la Perse; car après quelques légers avantages, les Ottomans furent battus des deux côtés. La révolte des Janissaires & celle des Waiwodes de Transilvanie, de Moldavie & de Walaquie causerent un chagrin si sensible au Sulthan, qui d'ailleurs étoit tourmenté des douleurs de la pierre, qu'il en mourut. Quelques Auteurs prétendent qu'une violente attaque d'apoplexie termina ses jours. Quoi qu'il en soit, il regna vingt ans, & laissa un grand nombre d'enfants.

MAHOMET III. 1595.

Peu content d'avoir fait égorger tous ses freres, Mahomet III. en montant sur le thrône à la mort de son pere Amurath, fit noyer toutes les femmes que ce Prince avoit laissées enceintes. Mahomet parut ne porter la couronne que pour en goûter les douceurs, & continuellement enfermé dans son Serrail, il abandonna à ses Visirs le soin du gouvernement. Les Chrétiens profiterent de l'indolence du Sulthan pour reprendre toutes les places que ses prédécesseurs leur avoient enlevées en Europe. Le Comte de Mansfeld se rendit maître de Strigonie en Hongrie; le Duc de Mercœur reprit Albe Royale; l'Archiduc d'Autriche s'empara de la basse ville de Bude, de Vicegrade, de Petrinia, de Vesprim, & de plusieurs autres places. Le Waiwode de Walaquie & le Prince de Transilvanie battirent les troupes Ottomanes commandées par Sinan-Pacha, & cette grande victoire que les Chrétiens remporterent, fit perdre aux Turcs ces deux Provinces avec la Moldavie. D'un autre côté les Chevaliers de Malthe se mirent en possession de la ville de Lépante sur le golphe de ce nom. Mahomet, du fond de son Serrail, ordonna de nouvelles levées de troupes, pour tâcher de réparer les pertes qu'il avoit faites. Les Turcs reprirent Pest, Canitza & Albe Royale: mais le Sulthan, malgré ces avantages, fit faire des propositions de paix que les Chrétiens accepterent volontiers. Mahomet ne s'étoit hâté de terminer si promptement la guerre, que dans la crainte de perdre le thrône ou la vie. On murmuroit hautement des pertes qu'on avoit faites, & les Janissaires étoient prêts à se soulever. Le Sulthan, pour les appaiser, leur livra ses Visirs & ses Favoris; il fut même forcé d'exiler sa mere, qu'on accusoit d'être l'auteur de tous les désordres de l'Etat, & de l'entretenir dans la mollesse. L'aîné des fils de Mahomet étoit un Prince qui donnoit beaucoup d'espérance. Honteux sans doute de la vie que son pere menoit, il fournit à ses ennemis des prétextes pour l'accuser de quelques intrigues. Aussitôt que le Sulthan en fut averti, il fit étrangler son fils, & ordonna qu'il fût jetté dans la mer avec la Sulthane qui lui avoit donné le jour, & qu'on croyoit avoir trempé dans la conspiration. Mahomet, après un regne de neuf ans, mourut de la peste à Constantinople.

ACHMET I. 1603.

Achmet, fils & successeur de Mahomet, n'avoit qu'un frere nommé Mustapha, lorsqu'il parvint au thrône. Moins cruel que ses prédécesseurs, il ne jugea point à propos de le faire mourir, & il se contenta de l'enfermer dans une prison, pour l'empêcher d'exciter quelques troubles dans l'Etat. Achmet étoit à peine possesseur de la couronne, que les Perses profitant de sa jeunesse, reprirent sur les Turcs les villes de Tauris & d'Erzerum. Boskai, Prince de Transilvanie, ayant eu quelques démêlés avec l'Empereur d'Allemagne appella les Turcs à son secours, & leur facilita les moyens

d'attaquer les frontieres de la Hongrie. Les Ottomans remporterent plusieurs avantages, & s'emparerent de la Moldavie & de la Walaquie. Achmet, sur la fin de son regne, se vit en même temps attaqué par les Polonois, les Cosaques, les Persans & des brigands publics. Il fut obligé de mettre quatre armées en campagne, mais elles furent toutes battues, & le Sulthan mourut sans pouvoir se venger. Empire Ottoman.

Mustapha, frere d'Achmet, fut tiré de prison pour monter sur le thrône à la place de ses neveux qui étoient trop jeunes pour regner. Sa longue captivité lui avoit si fort aliéné l'esprit, qu'il étoit incapable de se mêler du gouvernement. Les Turcs trouvant moins de honte à obéir à un enfant qu'à un Prince imbécille, le déposerent au bout de trois mois de regne, & mirent en sa place Othman II. fils d'Achmet. Mustapha I. 1617.

Ce Prince âgé de douze ou quinze ans voulut signaler son avenement à la couronne par quelque glorieuse expédition. A la tête de quatre cent mille hommes, il marcha contre les Polonois; mais ses troupes ne secondant point son ardeur, il fut vivement repoussé en attaquant le camp des Cosaques, où commandoit le Prince Ladislas. Cet échec ne fut pas capable de lui faire perdre courage, & ne l'empêcha pas de présenter la bataille aux Polonois. Son armée fut défaite, & il perdit près de cent mille hommes dans ces deux actions. Il attribua ces mauvais succès aux mutineries ou à la lâcheté des Janissaires. On l'accusa d'avoir lâché dans les premiers mouvements de sa colere quelques menaces contre ces troupes séditieuses, & on lui imputa d'avoir dit qu'il casseroit ce Corps de Milice, & qu'il transféreroit le siége de l'Empire dans la ville du Caire, où il formeroit une nouvelle Milice de troupes Arabes. Ces discours vrais ou supposés furent cause de sa mort. Les Janissaires craignant qu'il n'exécutât son projet l'étranglerent, après un regne de quatre ans, quatre mois & six jours. Othman II. 1618.

Aussitôt après la mort d'Othman on retira Mustapha de sa prison, & on le revêtit une seconde fois du souverain pouvoir. Il ne le conserva qu'un an & quatre mois, au bout desquels il fut renfermé de nouveau. Les Janissaires proclamerent alors Amurath, frere d'Othman. Les premieres expéditions de ce Prince furent contre les Perses, & il commença les hostilités par le siége de Bagdad, qu'il fut obligé de lever après bien des pertes & des fatigues. Pour comble de disgrace, il perdit Ali-Pacha son plus habile Général, & les Perses reprirent sur lui plusieurs places, dont ses prédécesseurs s'étoient emparés. Cependant les Polonois & les Cosaques remportoient de fréquents avantages sur les troupes Ottomanes. Tant de malheurs à la fois exciterent les murmures du peuple & des Janissaires. Amurath, pour prévenir les funestes suites de ces mécontentements, fit avec ses ennemis un traité assez avantageux pour les conjonctures. Il rétablit par ce moyen le calme dans les esprits en leur procurant les douceurs de la paix. Le Sulthan, persuadé qu'il étoit de sa politique d'occuper l'Empereur par des divisions intestines, se mêla des affaires des Protestants d'Allemagne & de Hongrie, & les prit sous sa protection. Ragotzki, Prince de Transilvanie, se joignit au Sulthan; mais ces différentes intrigues n'eurent aucun succès. Amurath, qui avoit toujours à cœur les pertes qu'il avoit faites dans sa premiere expédition contre les Perses, ne cherchoit que l'occasion de Amurath IV. 1623.

EMPIRE OTTOMAN.

les réparer. Informé que ceux-ci étoient en guerre avec les Mogols, il entra subitement sur leurs terres, & assiégea de nouveau Bagdad. Il poussa vivement le siége; mais il auroit peut-être été obligé de le lever, si le Roi de Perse n'avoit eu l'imprudence d'ôter le commandement à l'Officier qui avoit déjà forcé deux fois les Turcs à se retirer. Le Commandant piqué de l'affront qu'il recevoit, termina par le poison ses jours & ceux de toute sa famille. Les soldats refusant d'obéir au nouveau Gouverneur, députerent vers Amurath pour regler les articles de la capitulation. Le Sulthan promit aux troupes la vie sauve avec tous les honneurs; mais lorsqu'il fut entré dans Bagdad, il fit passer au fil de l'épée & les troupes & les habitants de la ville. Amurath ne jouit pas long-temps du fruit de ses conquêtes, & ses débauches terminerent sa vie l'an *1639*.

IBRAHIM I. *1639.*

Ibrahim, troisieme fils d'Achmet, qui étoit resté en prison depuis la mort de son pere, en fut tiré pour être placé sur le thrône. Lorsque ce Prince vit venir les Officiers du Serrail, il crut que c'étoit pour lui annoncer sa derniere heure, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le pût résoudre à sortir de son appartement. Il eut à peine la couronne sur la tête qu'il se livra à toutes sortes de plaisirs, abandonnant le soin du gouvernement à des Ministres qui abuserent de l'autorité qu'il leur avoit confiée. Le Sulthan perdit bientôt par ses débauches le peu de jugement que la longueur de sa prison lui avoit laissé. Il devint cruel, chagrin, redoutable dans ses caprices. Informé que la Sulthane favorite, qui revenoit du pélerinage de la Mecque, avoit été enlevée par un vaisseau Malthois, il prit la résolution de faire le siége de l'isle de Malthe. Il commença par la prise de la Canée, place forte dans l'isle de Candie qu'il enleva aux Vénitiens. La conduite d'Ibrahim sauva Malthe; car ce Prince devenant de jour en jour plus odieux, aliéna contre lui les esprits de ses sujets. Le Muphti, à la tête des rebelles, pénetra jusques dans le Serrail, & fit étrangler le Sulthan par les Janissaires.

MAHOMET IV. *1649.*

Mahomet, l'aîné des fils d'Ibrahim, lui succeda. Son regne fut redoutable à la Chrétienté & glorieux pour les Ottomans; mais le Sulthan se distingua peu, n'ayant jamais paru à la tête de ses armées. Les Turcs étoient déjà en guerre avec les Vénitiens, lorsqu'il monta sur le thrône. Ces Républicains, auxquels Ibrahim avoit enlevé la Canée, cherchoient à réparer cette perte. Ils avoient équipé une puissante flotte, avec laquelle ils ruinerent celle des Ottomans. Cependant l'intérieur de l'Empire étoit agité de divers troubles. L'ancienne querelle entre les Spahis & les Janissaires s'étant réveillée, causa de grands désordres dans Constantinople. Plus de huit mille personnes furent massacrées avec le Muphti, le Grand Visir, l'Aga des Janissaires & plusieurs autres Officiers.

Ces troubles étoient à peine appaisés, que le Pacha d'Alep se révolta. L'armée qu'on envoya contre ce rebelle fut taillée en pieces; mais le Pacha s'étant laissé séduire par les promesses flatteuses du Visir, consentit à mettre bas les armes. Il fut arrêté peu de temps après, & reçut la juste punition que son crime méritoit. Mahomet étoit résolu de porter la guerre en Perse, lorsqu'il se vit obligé d'envoyer ses troupes en Hongrie. La fortune secondant ses projets, il se rendit maître de Waradin, & remporta une victoire complette

complette sur les Chrétiens. Les Ottomans, après s'être emparés de Neuhasel, de Novigrade & de quelques autres places, furent entierement défaits sur les bords du Raab par le Comte de Sérim. Cette victoire obligea le Sulthan à demander la paix. Mahomet ayant donné quelque relâche à ses troupes, fit partir ensuite pour l'isle de Candie une nombreuse armée, qui vint à bout de se mettre en possession de la capitale de cette isle. Les Turcs perdirent en cette occasion cent mille hommes, & les Vénitiens quarante mille. Les Polonois ne furent pas plus heureux, & perdirent Kaminiek, la Podolie & l'Ukraine. La célebre victoire que Sobieski, Grand Maréchal de Pologne, remporta près de Choczim, & les avantages qu'il eut sur les Turcs depuis qu'il fut parvenu au thrône, forcerent les Ottomans à signer une paix en 1676. La guerre que Mahomet entreprit ensuite contre les Russes ne lui fut point avantageuse. Ses troupes furent battues dans l'Ukraine, & il perdit la ville de Checrim. Les deux Puissances en vinrent enfin à un accommodement, & signerent une treve de vingt ans.

Cependant la Hongrie étoit toujours agitée de grands troubles que les Mahométans entretenoient en prenant le parti du Comte Tékeli, Chef des mécontents. Les petits Tartares, à l'instigation du Sulthan, inonderent la Hongrie, & joignirent leurs forces à celles des Turcs. Le Grand Visir marcha alors droit à Vienne, & mit le siége devant cette place. Le Roi de Pologne contraignit les Ottomans à se retirer, & facilita aux Impériaux la prise de Gran. Depuis cet évenement les affaires des Turcs allerent toujours en décadence. L'Empereur, les Polonois, les Vénitiens firent une ligue offensive & défensive contre les Mahométans. Les Vénitiens les attaquerent dans la Morée, les battirent & leur enleverent plusieurs places. Les Impériaux, sous le commandement du Duc de Lorraine, remporterent divers avantages sur les Turcs, & recouvrerent presque toute la haute Hongrie, pendant que la Pologne écartoit les Tartares de ses frontieres. Enfin le Duc de Lorraine défit entierement les Ottomans à Mohatz, & cette défaite leur fit perdre différentes villes importantes. Ces pertes consécutives chagrinerent les troupes, & pour couvrir leur honte, elles en jetterent la faute sur le Grand Visir Soliman. Elles marcherent vers Constantinople, à dessein de s'en venger. Le Sulthan pour les appaiser leur envoya la tête de Soliman & celle d'Ibrahim. Plus on accordoit aux rebelles, plus ils devenoient insolents. Mahomet ayant compris qu'on en vouloit à sa personne, crut garantir sa vie en faisant périr tous ses freres & ses enfants. Ses ordres n'étoient pas encore exécutés, lorsque les séditieux entrerent dans Constantinople. Mahomet fut alors déposé par le conseil du Muphti & des gens de loi, & on mit en sa place Soliman son frere. Le nouveau Sulthan fit enfermer Mahomet dans la prison d'où il venoit d'être tiré, & où ce Prince l'avoit retenu depuis son avenement au thrône. Mahomet y finit ses jours l'an 1693.

Les commencements du regne de Soliman ne furent pas heureux, & les Ottomans perdirent Agria, Albe Royale, Lippa, Peterswaradin; les Turcs furent chassés de la Bosnie, & le Prince Louis de Bade les battit sur le Morave. Le Sulthan peu satisfait de l'administration de son Visir, mit en sa place Kuproli, fils & frere des deux Visirs de ce nom. Les affaires

Soliman II. 1687.

EMPIRE OTTOMAN.

des Turcs commencerent alors à se rérablir, & la défaite de douze mille Impériaux à Kasanek remit l'Albanie sous l'obéissance de Soliman. Les Ottomans, secondés du Comte Tékeli, battirent de nouveau les troupes Impériales, & se rendirent maîtres de Nissa, de Vidin, de Sémendria, de Petersvaradin, de Valcovar & d'Orsova. L'an 1691 les Turcs enleverent aux Vénitiens Vallona, ville de Dalmatie. Soliman avoit ordonné de nouveaux préparatifs pour continuer la guerre; mais sa mort causée par une hydropisie termina ses projets.

ACHMET II. 1691.

Achmet son frere fut reconnu son successeur. Il ne se passa rien de remarquable sous son regne, & l'histoire de ce Prince est peu intéressante.

MUSTAPHA II. 1695.

On mit en sa place son neveu Mustapha, fils de Mahomet IV. Le nouveau Sulthan signala les commencements de son regne par la prise de Tirul & de Lippa. Ce Prince, qui faisoit la guerre en personne, défit les Impériaux en Transilvanie, força les Chrétiens à lever le siége de Temeswar, livra une sanglante bataille à l'Electeur de Saxe, & remporta l'honneur de cette journée. Cependant les Vénitiens & les Russes voyant les Turcs occupés en Hongrie, firent quelques entreprises sur eux. La valeur & l'habileté du Prince Eugene firent changer les choses de face; cet habile Général tailla les Turcs en pieces à Senta en 1697, & le traité de Carlowitz en 1699 mit fin à la guerre que les Turcs faisoient depuis long-temps aux Chrétiens. Par ce traité le Sulthan ceda à l'Empereur toutes les conquêtes que ce dernier avoit faites, ainsi que la partie de la Transilvanie dont il étoit en possession; l'autre, qui étoit dépendante de la forteresse de Temeswar, fut soumise au Sulthan. Les Polonois recouvrerent Kaminiek, mais ils rendirent les places qu'ils avoient prises dans la Moldavie. On laissa aux Vénitiens dans la Morée le pays jusqu'aux ruines de l'ancienne muraille qui fermoit l'Isthme de Corinthe; l'isle de Leucade, le Fort de Ste. Maure, l'isle d'Egine, & plusieurs places maritimes dans la Dalmatie. Les Russes resterent en possession d'Azoph, & de quelques autres conquêtes. Mustapha voulut enfin goûter les plaisirs de la paix à Andrinople; mais les Milices qui manquoient d'argent se souleverent dans Constantinople. Les Janissaires & les Spahis se joignirent aux séditieux qui marchoient vers Andrinople, & y déposerent le Sulthan. Cette révolte est regardée comme la plus violente qui soit arrivée dans l'Empire Ottoman depuis son établissement en Europe.

ACHMET III. 1703.

Les rebelles proclamerent alors pour Sulthan Achmet, frere de Mustapha. Ce Prince confirma dans leurs emplois ceux qui les avoient obtenus des Conjurés, & cet acte de clémence les rassura. Il leur fit en même temps part des largesses que les nouveaux Sulthans ont coutume de faire au peuple. Son dessein étoit de les endormir, pour ainsi dire, par une fausse sécurité, & de les faire périr dans la suite, comme il le fit sous différents prétextes. Dans la guerre que le Sulthan fit au Czar Pierre I. il obligea ce Monarque à lui ceder Azoph & quelques autres places (1). Peu de temps après il attaqua les Vénitiens dans la Morée, & leur enleva en 1715 une

(1) Voyez l'histoire de Russie & celle de Suede sous les regnes du Czar Pierre I. & de Charles XII, Tome IV.

partie de cette Province qu'ils possédoient. La guerre qu'il entreprit l'année suivante en Hongrie contre l'Empereur Charles VI. ne fut pas si heureuse. Il fut battu devant Peterswaradin & devant Belgrade, & perdit cette derniere ville avec Temeswar. La paix de Passarowitz en 1718 laissa aux Impériaux la possession des conquêtes qu'ils avoient faites pendant la guerre. Achmet resta tranquille l'espace de quatre ans, au bout desquels il déclara la guerre aux Perses, & la fit avec succès. Il la termina en 1727, & fut obligé de la recommencer en 1730 contre Schah Thamasp, qui prétendoit recouvrer toutes les places dont les Turcs s'étoient rendus maîtres à la faveur des derniers troubles. Les malheureux succès du commencement de cette guerre firent murmurer les troupes, qui se porterent bientôt à la révolte. Achmet fut déposé & renfermé dans le Serrail. Ce Prince, malgré les vives remontrances du Muphti, avoit fait établir en 1728 une Imprimerie dans le Serrail.

EMPIRE OTTOMAN.

Mahomet, fils de Mustapha, fut reconnu Sulthan après la déposition de son oncle. Le jour même de son installation, il promit aux rebelles de faire la paix avec les Perses. Le traité n'étoit pas aisé à conclure, & les délais qu'on employoit ne satisfaisant pas les Janissaires, il y eut une nouvelle révolte. Mahomet, pour écarter les troupes, fit équiper une flotte sur la Méditerranée, & l'envoya contre les Vénitiens. La guerre continuoit cependant toujours avec les Perses; mais leur défaite près de Hamadan les obligea à demander la paix, & elle fut conclue en 1731. Thamasp-Kouli-Khan, alors Général du Sophi de Perse, désapprouva le traité, & recommença la guerre. Elle continua jusqu'en 1735, & coûta à la Porte la cession de la Georgie, des deux Arménies, d'Erivan, de Tauris, &c. L'Empereur Charles VI. voyant les Turcs occupés par les Russes, entreprit en 1737 de se remettre en possession de plusieurs places dans la Hongrie. Le peu de succès des Impériaux les mit dans la nécessité de terminer la guerre, & de ceder aux Turcs Belgrade, la Servie & la Walaquie. Les hostilités qui recommencerent en 1740 entre les Perses & les Ottomans, donnerent du relâche aux Chrétiens. Enfin les deux Partis mirent bas les armes en 1747. Ce fut le dernier évenement considerable du regne de Mahomet, qui mourut le 13 de Décembre 1754. Othman II. son frere cadet monta alors sur le thrône. Ce Prince étant mort sur la fin de l'année 1757, eut pour successeur Mustapha III. aujourd'hui regnant.

MAHMOUD, ou MAHOMET V.

1730.

Les Etats de l'Empire Ottoman se divisent en deux parties, sçavoir, ce qu'on appelle Turquie d'Europe & Turquie d'Asie. La Turquie Européenne est située entre le trente-quartieme & le quarante-huitieme degré de latitude, & entre le trente-sixieme & le cinquante-huitieme de longitude. Ses bornes sont au Nord la Hongrie & la Transilvanie; à l'Orient, la mer Noire, celle d'Azoph & le Don; au Midi, la Méditerranée, & à l'Occident le golphe de Venise.

Etats de l'Empire Ottoman.

L'air de la Turquie d'Europe est différent suivant la situation de ses Provinces, mais en général il est agréable & temperé. Les terres sont fertiles, & rapporteroient beaucoup, si la paresse des Turcs & l'oppression dans laquelle se trouvent les Chrétiens dans ce pays ne les empêchoient de s'adonner à l'agriculture. Les Turcs sont d'assez belle taille, & affectent beaucoup de



EMPIRE OTTOMAN.

gravité dans leurs manieres, & une grande sobriété dans les repas. On leur remarque fort peu de goût pour les sciences & pour les arts, & quoiqu'ils soient sinceres & très-polis entr'eux, ils sont fiers & durs à l'égard des Chrétiens. Suivant leur loi, ils peuvent épouser trois ou quatre femmes, & avoir autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir.

Il y a deux Religions dominantes dans la Turquie d'Europe, sçavoir, la Chrétienne & la Mahométane. Les Chrétiens y sont en plus grand nombre, mais divisés en plusieurs sectes : cependant la plûpart d'entr'eux suivent la communion Grecque. Les Juifs ont aussi liberté de professer leur Religion, pourvu qu'ils ne cherchent pas à faire des prosélytes parmi les Turcs. Cette condition est la même pour les Chrétiens, & on puniroit de mort quiconque engageroit un Mahométan à se faire baptiser. Les Turcs qui suivent la Religion Mahométane sont de la secte d'Omar, & regardent comme hérétiques les Persans qui, quoique Mahométans comme eux, sont de la secte d'Ali. Le Mahométisme est une Religion mêlée de la Judaïque & de la Chrétienne, & ses sectateurs qui admettent la Circoncision sont très-exacts à faire la priere cinq fois par jour; à jeûner dans les temps reglés pour cela; à faire des pélerinages & l'aumône. Le jeûne le plus solemnel des Turcs est celui du *Ramadan;* il dure un mois entier, & s'observe avec la derniere rigueur. Lorsqu'il est fini on célebre le grand *Beïram* par des réjouissances publiques.

Les Hôpitaux que les Turcs font bâtir sont d'une structure magnifique, & on y traite les pauvres avec assez de charité. Tous les Mahométans sans exception, doivent aller une fois en leur vie par dévotion à la Mecque, ville de l'Arabie, où est né Mahomet. Le Muphti peut seul dispenser de cette obligation, & il le fait en faveur des gens de qualité, pourvû néanmoins qu'ils envoyent quelqu'un à leur place, & qu'ils fassent de grandes aumônes. En conséquence, il n'y a gueres que le petit peuple qui aille à la Mecque, & comme les pélerins forment quelquefois de troupes nombreuses, le Grand Seigneur leur donne un Chef pour prévenir les désordres qui pourroient arriver.

Le gouvernement de l'Empire Ottoman est despotique & absolu, & on nomme *Sulthan*, *Grand Turc* ou *Grand Seigneur* le Prince qui est Souverain. On le désigne aussi par le titre de *Hautesse*, & son autorité est si absolue sur ses sujets, qu'il dispose d'eux comme il feroit de ses esclaves; de sorte qu'ils ne peuvent hériter qu'avec son agrément, & que sa volonté leur tient lieu de loi. Les Officiers de l'Empire s'appellent Bachas & Beglerbeys. On distingue quatre sortes de Bachas ou Pachas, & le premier de tous est le Grand Visir. Cet Officier joint au titre de Lieutenant-général de l'Empire & des armées, celui de Garde des sceaux du Grand Seigneur, & il préside à tous les *Divans* ou Conseils. Le second Pacha se nomme *Caïmacan*, ou Lieutenant du Grand Visir, dont il fait toutes les fonctions en cas de maladie ou d'absence. Le troisieme Officier de l'Empire est le Pacha de la Mer, ou *Capitan Pacha*, ce qui répond au titre d'Amiral; & le quatrieme Officier est l'*Aga*, ou Colonel général des *Janissaires*, qu'on regarde comme la meilleure Milice des Turcs pour l'Infanterie. Ces soldats, ainsi que les *Spahis* qui forment la Cavalerie Ottomane, sont tirés de la Tartarie dès

leur tendre jeunesse, & on les instruit de bonne heure dans l'art militaire. Empire Ottoman.

Les Beglerbeys sont les Gouverneurs généraux des Provinces, & ils ont au dessous d'eux des *Sandgiacs-Beys*, qui sont Gouverneurs des Provinces particulieres, & Chefs d'une Milice fort brave qu'on appelle *Sandgiacs*. Les marques qui servent à distinguer les différentes classes de Pachas sont des étendards faits de queue de cheval. Les premiers ont trois queues de cheval à leur étendard, ce qui leur fait donner le nom de *Pachas à trois queues*, & les autres en ont moins, suivant leur rang & leur office.

Les Ministres de la Religion Mahométane sont d'abord, le *Grand Muphti* qui est le chef de la Religion, & dont l'autorité est si absolue que les Sulthans mêmes n'osent quelquefois s'y soustraire. D'autres Muphtis qui, en quelque sorte ressemblent à nos Evêques, sont subordonnés au Grand Muphti, & ont sous eux des *Imams* qui sont comme des Curés. Dans les Mosquées ou Temples des Mahométans il y a plusieurs Ministres, tels que les *Hodgiats* qui lisent la Loi, & font l'office de Docteurs & de Prédicateurs; & les *Muezins* qui sont chargés d'appeller le peuple à la priere du haut des tours des Mosquées. Outre ces Ministres, il y a chez les Turcs des *Dervis* ou *Derviches*, especes de Religieux qui renoncent au monde pour mener, à ce qu'ils veulent faire croire, une vie austere & retirée. Ils peuvent néanmoins se marier, & malgré leur extérieur mortifié, ils s'abandonnent souvent aux vices les plus grossiers.

Topographie.

La Turquie Européenne se divise en septentrionale & en méridionale, qui est la Grece, & ses rivieres les plus remarquables sont le Danube, qui prend sa source en Allemagne, & le Mariza, qui prend la sienne en Romanie, & se jette dans l'Archipel, après avoir passé à Andrinople.

Turquie septentrionale d'Europe.

La Turquie septentrionale renferme dix Provinces, sçavoir, quatre vers le Pont-Euxin, qui sont 1°. la petite Tartarie au Nord de cette mer; 2°. la Bessarabie; 3°. la Moldavie, au Nord-Ouest; 4°. la Walaquie, à l'Occident; deux sur le golphe de Venise, sçavoit, 5°. la Croatie, & 6°. la Dalmatie; trois vers le Danube, qui sont d'Occident en Orient, 7°. la Bosnie; 8°. la Servie, & 9°. la Bulgarie. La Romanie, qui fait la dixieme, est bornée à l'Orient par la mer Noire.

1°. De la petite Tartarie.

Les habitants de la petite Tartarie, nommée ainsi pour la distinguer de la grande Tartarie, sont Mahométants. La partie la plus septentrionale de la petite Tartarie est habitée par les Tartares Nogais qui sont divisés en *Hordes*, c'est-à-dire, assemblées de familles. Ils obéissent à leurs *Murses* ou Chefs de Tribus, & ils transportent leurs cabanes sur des chariots quand ils veulent changer de lieu.

On donne le nom de Crimée à une presqu'isle qui est la partie méridionale de la petite Tartarie, & le Prince, qui gouverne cette Contrée, porte le nom de Khan des petits Tartares. Il est allié du Grand Seigneur, qui a droit de le déposer & d'en nommer un autre, pourvû que cet autre soit de la même famille. Ce Prince a sous sa domination la partie de la Circassie qui avoisine la Crimée, & qui dépend de l'Asie. La Crimée, qu'on appelloit autrefois Chersonnese Taurique, contient Bachaserai, capitale, Or ou Précop, Caffa, port de mer, Baluclawa ou Iambol, autre port, & Crim ou Crimenda, qui a donné son nom à toute la Crimée.

EMPIRE OTTOMAN.

2°. De la Bessarabie. La Bessarabie est partagée entre les Tartares d'Oczakow qui habitent aux environs du Dnieper, & les Tartares de Budziac qui occupent le reste de la Province. Ils sont peu soumis aux Turcs, quoique ces derniers soient maîtres d'Oczakou, capitale des Tartares de même nom, & située à l'embouchure du Dnieper, de Bialogrod ou Akerman, capitale du pays habité par les Tartares de Budziad, & Bender sur le Niester, qui est la résidence du Pacha de la Province.

3°. De la Moldavie. Cette Province est tributaire du Turc, mais elle est gouvernée par un Prince particulier nommé Waiwode, c'est-à-dire, Prince des troupes. On lui donne aussi le titre de *Despote* & de *Hospadar*, qui signifient tous deux Seigneurs, & c'est le Sultan qui les choisit ordinairement. Les habitants de la Moldavie sont presque tous Chrétiens Grecs sous le Patriarche de Constantinople. Les Turcs donnent le nom de Carabogdan à la Moldavie, & ce pays, dans lequel on recueille d'excellents vins, est arrosé par deux rivieres, sçavoir, le Sereth & le Pruth, qui se jettent l'une & l'autre dans le Danube. Les villes principales de la Moldavie sont Jassy, capitale bâtie près de la riviere de Pruth; Choczin sur le Niester, & Soczova sur le Sereth.

4°. De la Walaquie. La Province de Walaquie est, ainsi que la Moldavie, tributaire des Turcs, & gouvernée par un Waiwode, & ses habitants sont aussi Schismatiques Grecs, dépendants du Patriarche de Constantinople. Le terroir est assez fertile, mais il est mal cultivé par rapport à la paresse des Walaques. Les principales rivieres dont ce pays est arrosé sont l'Alt & le Jalonitz, qui se jettent toutes deux dans le Danube. Parmi les villes de cette Province on remarque Tergovik, capitale sur la riviere de Jalonitz ou Launitza, & Bukorest, grande & forte ville, résidence du Waiwode ou Hospadar. Il y a dans cette ville un Couvent de Moines Grecs qui y ont une Imprimerie.

5°. De la Croatie. La Croatie étoit autrefois un Royaume que des peuples Sclavons avoient fondé dans le septieme siecle, & cette Province est située le long du golphe de Venise. Ce pays, qui est fertile en vin & en huile, se divise en Croatie Autrichienne & en Croatie Turque. La Croatie Autrichienne est la plus grande, & contient Carlstad, capitale, ville forte & résidence du Gouverneur du pays, Sisseck, place forte, & Segna, Evêché, sur la côte qu'on appelle Morlaquie. On ne connoît gueres dans la Croatie Turque de ville remarquable que Vihitz ou Bihacz, place forte & capitale.

6°. De la Dalmatie. Cette Province a aussi été un Royaume fondé par des peuples Sclavons, & elle est maintenant séparée en trois parties, sçavoir, la Dalmatie Vénitienne, la Dalmatie Turque & la Dalmatie Ragusienne.

Dans la Dalmatie Vénitienne on compte plusieurs villes, telles que Zara, capitale & Archevêché; Nona, Evêché & place forte; Sébenico, Evêché sur le golphe de Venise; Spalato, Archevêché, Salona; près de Spalato, & Cataro, ville forte au Sud-Est de Raguse.

La Dalmatie Turque contient Mostar, capitale & résidence du Pacha; Narenta, Evêché, ancienne ville sur le golphe de Venise entre Raguse & Spalato; Redine & Trébigno, Evêché près de Raguse. Cette ville dépendoit autrefois de Raguse, & elle est habitée par des Turcs, des Grecs & des Catholiques.

La Dalmatie Ragusienne est la moins étendue, & ses plus célebres villes

ſont Raguſe, Archevêché, port & capitale, & Stagno, Evêché. Les iſles de Méleda & d'Agoſta appartiennent auſſi à la République de Raguſe, & elles ſont ſituées dans le golphe de Veniſe, à l'Occident de Raguſe. A l'égard des autres iſles de la côte de Dalmatie elles ſont aux Vénitiens.

7°. De la Boſnie.

La riviere de Boſna, la plus grande de toutes celles qui arroſent la Province, a donné à cette Contrée le nom de Boſnie. Cette Province a des mines d'argent & beaucoup de gibier, & a été anciennement gouvernée par des Rois particuliers. Ses principales villes ſont Bagnaluc, capitale & réſidence du Beglerbey; Jaicza, place forte ſur les confins de la Croatie; Boſna-Serai; Orbach, & Kornich ou Yvornick.

8°. De la Servie.

Dans la Province de Servie, qui a auſſi été un Royaume aſſez puiſſant, on remarque deux principales rivieres, ſçavoir, le Morave & le Drin. Le Morave traverſe la Province du Sud au Nord, & va ſe jetter enſuite dans la Save, & le Drin, qui ſépare cette Contrée à l'Occident, tombe dans le Danube. Les villes de la Servie ſont Belgrade, capitale, ſituée ſur le Danube; Sémendrie, réſidence d'un Sandgiac; Paſſarowitz ſur le Morave; Niſſa ſur la Niſſava, & Jenibaſſar, ville d'un grand commerce.

9°. De la Bulgarie.

Cette Province eſt à l'Occident du Pont-Euxin, & elle tire ſon nom des Bulgares, peuples ſortis de l'Aſie, qui y fonderent un Royaume dans le huitieme ſiecle. Ils ſont Schiſmatiques Grecs, & dépendent du Patriarche de Conſtantinople. On remarque dans cette Province les villes de Sophie, capitale ſur la riviere de Bojana; de Vidin, place forte ſur le Danube; de Nicopoli ſur le même fleuve; de Varna ſur la mer Noire; de Siliſtrie, près du Danube, & de Mancalia encore ſur la mer Noire.

10°. De la Romanie.

La Province qu'on appelle aujourd'hui la Romanie eſt belle & fort étendue. Elle étoit connue anciennement ſous le nom de Thrace, & les Turcs lui donnent celui de *Rumelie* ou *Roumelie*. Son terroir ſeroit très-fertile s'il étoit cultivé; mais le pays n'eſt pas beaucoup habité, & l'air n'en eſt pas ſain vers la mer Noire.

Conſtantinople, capitale de la Romanie & de tout l'Empire Ottoman, eſt appellé Stamboul par les Turcs. Cette ville eſt ſituée d'une maniere avantageuſe pour le commerce ſur le détroit qui porte ſon nom. On appelloit autrefois ce détroit le Boſphore de Thrace, & il joint la mer de Marmara avec la mer Noire. Conſtantinople eſt une des plus grandes villes d'Europe, & ſon port paſſe pour le plus ſûr & le plus beau de l'Univers. Ses rues ſont étroites, & ſes maiſons baſſes & mal bâties, mais ſes palais & ſes moſquées ſont magnifiques. Cette ville, que la négligence des Turcs expoſe à de fréquents incendies & à la peſte, eſt le ſiége du Patriarche de l'Egliſe Grecque, & la réſidence de l'Empereur & du Muphti des Turcs. Ses habitants ſont Turcs, Grecs & Juifs; mais les Chrétiens Francs ou Européens n'ayant pas la liberté d'y habiter, demeurent à Péra ou à Galata qui en ſont les fauxbourgs. Pera, qui eſt deſtiné pour loger les Ambaſſadeurs des différents Etats de l'Europe, eſt ſitué ſur une hauteur. L'air qu'on y reſpire eſt très-pur, & les maiſons en ſont commodes & bien bâties. Les magaſins des marchands ſont à Galata, qui eſt plus près du port & de la douane.

Les autres villes de la Romanie ſont Andrinople ſur la riviere de Mariza,

EMPIRE OTTOMAN.

ville agréable, qui a un Archevêque Grec suffragant de Constantinople; Philippopoli, aussi sur le Mariza; Gallipoli, située sur le détroit de même nom, est la résidence du Pacha de la mer, & d'un Evêque suffragant d'Héraclée sous le Patriarche de Constantinople.

Le détroit de Gallipoli, nommé autrefois l'Hellespont, fait la communication de l'Archipel avec la mer de Marmora ou Propontide. L'entrée en est défendue par deux châteaux appellés Dardanelles. L'un est en Europe, & se nomme le château de Rumelie; l'autre est en Asie, & on le connoît sous le nom de château de Natolie.

TURQUIE MERIDIONALE D'EUROPE.

Cette partie de la Turquie qu'on nommoit Grece est entierement déchue de son ancienne splendeur; car c'est un pays mal peuplé, presqu'inculte & fort pauvre. Il appartient aux Turcs, à l'exception de quelques places que les Vénitiens y possédent. La Grece environnée par la mer de trois côtés, ressemble à une grande presqu'isle. Ses bornes sont au Nord, la Servie & la Bulgarie; à l'Orient, l'Archipel & la Romanie; au Midi, la Méditerranée, & à l'Occident, le golphe de Venise & la mer Ionienne. On divise la Grece en terre ferme & en isles. La terre ferme contient six pays, sçavoir, 1°. la Macédoine au Nord; 2°. l'Albanie; 3°. l'Epire à l'Occident; 4°. la Thessalie dans le milieu; 5°. la Livadie qu'on nommoit autrefois Achaïe, & 6°. la Morée anciennement le Péloponnese. On a vû l'histoire ancienne de tous les pays de la Grece dans le sixieme Volume de cette Introduction.

1°. De la Macédoine.

La Macédoine, que Philippe & Alexandre le Grand avoient rendu célebre, est peu considerable aujourd'hui, & appartient aux Turcs qui l'appellent *Comenolitari*. Salonique sa capitale, dont l'ancien nom étoit Thessalonique, est située au fond du golphe de son nom. C'est une ville fort peuplée, très-ancienne, grande & marchande. Les Juifs y font presque tout le commerce, qui consiste principalement en soye; ils y sont en très-grand nombre, & y ont des Synagogues. Les Grecs y ont aussi un Archevêque & plusieurs Eglises, & il s'y trouve des Mosquées pour les Turcs.

Les autres villes de la Macédoine sont Philippi au Nord-Est de Salonique; Contessa ou Stremona, à l'Orient de la même ville; Libanova, anciennement Stagire, au Sud de Contessa; Jenizza, nommée autrefois Pella, au Sud-Ouest de Salonique; Ocrida ou Guistandil, au Nord-Ouest, & Monte-Santo ou le Mont-Athos, sur le golphe de même nom. Cet endroit est célebre par le grand nombre de Monasteres Grecs qui s'y trouvent, dont les Moines cultivent la terre & travaillent pour vivre.

2°. De l'Albanie.

L'Albanie est située entre la Macédoine & le golphe de Venise, & les Turcs, qui l'appellent Arnaut, en tirent de bonnes troupes. Les villes de cette Province sont Scutari, capitale, Evêché & résidence d'un Pacha; Durazzo, port sur le golphe, & qui a un Archevêque Grec; la Valona, port, & Croia, au Nord. Cette derniere étoit autrefois la capitale d'un petit Royaume, & elle a aujourd'hui un Evêque suffragant de Durazzo.

3°. De l'Epire.

Plusieurs Géographes renferment l'Epire dans la Province d'Albanie, & lui donnent le nom de basse Albanie. On sçait que l'Epire a été anciennement un Royaume que les Pyrrhus ont rendu célebre; ce n'est plus maintenant qu'une Province, qui a pour villes Delvino, capitale & résidence d'un

d'un Pacha; Chimeta, petite ville, avec un très-bon port, & trois autres villes qui appartiennent aux Vénitiens, sçavoir, Larta, ville marchande sur le golphe de même nom, appellé auparavant le golphe d'Ambracie; Butrinto, ville maritime, qui a un port peu fréquenté, & la Prévesa sur le golphe de Larta. C'est près de cet endroit qu'étoit le port d'*Actium*, célebre par la victoire qu'Auguste remporta sur Antoine.

EMPIRE OTTOMAN.

4°. De la Thessalie.

Dans cette Province, qui est placée au milieu de la Grece, on trouve ces montagnes si fort chantées par les Poëtes, sçavoir, l'Olympe, l'Ossa & le Pélion au Nord, & le Pinde au Midi. La délicieuse vallée de Tempé est aussi renfermée dans la Thessalie, que les Turcs nomment Janna. Les chevaux de ces pays étoient fort vantés anciennement, aujourd'hui on estime les vins & les fruits qu'on en tire. Ses villes principales sont Janna ou Jannina, capitale bâtie au milieu d'un lac; Larisse, Archevêché, sur la riviere de Pénée, & Farsa, autrefois Pharsale, au Midi de Larisse.

5°. De la Livadie.

La Livadie s'étend d'une mer à l'autre, & occupe toute la largeur de la Grece. Elle communique à la Thessalie par un défilé qu'on appelloit anciennement les Thermopyles. Dans ce pays, auquel on donnoit au temps des Romains le nom d'Achaïe, habitoient les Locres, les Etoliens, les Phocéens, les Doriens, les Thébains & les Athéniens, & on y voit le Parnasse & l'Hélicon, montagnes si célébrées par les Poëtes.

Au milieu de cette Province est située Livadie, capitale. Cette ville est assez commerçante, & elle a un Evêque suffragant d'Athènes. Les autres villes de la Livadie sont Atina ou Sétines par corruption; mais anciennement la fameuse Athènes; Thiva, & par corruption Stives, autrefois Thebes, & qui est aujourd'hui le siége d'un Evêque, & Lépanthe, ville forte à l'entrée du golphe de même nom.

6°. De la Morée.

La Province connue aujourd'hui sous le nom de la Morée, tient à la Livadie par l'Isthme de Corinthe, & s'appelloit anciennement Péloponnese. Ses villes sont Corinthe, Patras, Modon, Coton, Misitra, Napolie de Malvasie, Napoli de Romanie & Argo.

Corinthe étoit autrefois capitale d'une fameuse République. Elle est à présent médiocre, mais bien fortifiée, & a un Archevêque du Rit Grec. Les Vénitiens y ont fait ériger sur la fin du dernier siecle un Archevêché pour les Latins, dont la jurisdiction s'étendoit sur toute la Morée.

Patras est une place forte & nn Archevêché, près du golphe de Lépanthe.

Modon, ville riche, peuplée & marchande, peut passer pour la capitale de la Province, parce qu'elle est d'ailleurs la résidence du Sandgiac. Elle a un bon port qui est défendu par un château.

Coton, ancienne & forte ville, à l'Orient de Modon, est située sur un golphe qui porte son nom.

Misitra, peu éloignée des ruines de Lacédémone ou Sparte, est encore maintenant assez considerable. Elle est le siége d'un Archevêque suffragant de Constantinople, & son château est regardé comme imprenable. Les Chrétiens y ont une magnifique Eglise, & les Turcs une Mosquée superbe, auprès de laquelle on voit un très-bel Hôpital, où les malades de toutes sortes de Religions sont reçus. Aux environs de cette ville se trouvent les Magnotes regardés comme les descendants des Lacédémoniens, & d'autres Grecs

EMPIRE OTTOMAN.

jaloux de leur liberté. En effet ces Magnotes, pour se conserver une espece d'indépendance, payent un tribut particulier aux Turcs, & forment une République dans les montagnes.

Napoli de Malvasie est une ville forte, bâtie dans une isle de même nom sur la côte orientale de la Morée. Elle a un très-bon port, & produit d'excellents vins qu'on nomme *vins de Malvoisie.*

Napoli de Romanie est une place forte, & a un port au fond du golphe de son nom. Cette ville est habitée par des Turcs, des Juifs, des Grecs, & ces derniers sont gouvernés par un Archevêque suffragant de Constantinople.

DES ISLES DE LA GRECE.

Parmi les isles de la Grece, il y en a dans la mer que quelques Géographes appellent mer Ionienne, & quelques Navigateurs mer de Grece. Cette mer s'étend depuis l'entrée du golphe de Venise jusqu'à l'extrémité de la Grece. Les autres isles se trouvent dans l'Archipel, nommé anciennement mer Egée.

Des Isles de la mer Ionienne, ou mer de la Grece.

Les cinq isles les plus remarquables de cette mer sont celles de Corfou, de Sainte-Maure, de Céphalonie, de Zanthe & de Cérigo. Ces isles, qui sont fertiles en olives, en miel, en fruits & en vins excellents, appartiennent aux Vénitiens. L'isle de Corfou est située vis-à-vis de l'Epire, & a environ quarante lieues de circuit. Son ancien nom étoit Corcyre, & sa capitale, qui est honorée d'un siége Archiépiscopal, est Corfou.

L'isle de Sainte-Maure, appellée autrefois Leucas, n'a que seize lieues de circuit. Sainte-Maure, sa capitale, est une place assez forte.

L'isle de Céphalonie, qui est plus grande que celle de Corfou, s'appelloit autrefois Samos, si l'on en croit Jacob Spon. Sa capitale, nommée aussi Céphalonie, est une ville forte qui a un bon port.

L'isle de Zanthe a environ six lieues de long sur quatre de large, & elle est très-agréable & très-fertile. Elle a pour capitale une ville nommée Zanthe, place forte, bon port de mer, & Evêché suffragant de Corfou.

L'isle de Cérigo, autrefois Cithere, est au Midi de la Morée dont elle dépendoit. Elle est restée aux Vénitiens qui y envoyent un Provéditeur.

DES ISLES DE L'ARCHIPEL.

Les isles de l'Archipel sont beaucoup plus nombreuses que celles de la mer Ionienne, & on les partage ordinairement en deux classes; l'une, qui comprend les deux grandes isles de Candie & de Négrepont, & l'autre, qui contient une multitude de petites isles qu'on divise en deux ordres, qui sont les Cyclades & les Sporades.

Des deux grandes isles de l'Archipel.

L'ancien nom de l'isle de Candie étoit celui d'isle de Crete; l'air de ce pays est sain & les eaux y sont excellentes. Ses villes sont Candie, capitale, résidence d'un Beglierbey, & siége d'un Archevêque Grec; Canée, port de mer qu'on croit être l'ancienne Cydonie; Retimo, entre la Canée & Candie, ville Episcopale & résidence d'un Pacha; & Sitia, à l'Orient de Candie.

L'isle de Négrepont, qui s'appelloit autrefois isle d'Eubée, est la plus grande des isles de la Grece après Candie. Négrepont, sa capitale, est grande, commerçante, bien fortifiée & très-peuplée. Elle a communication avec la terre ferme, au moyen d'un pont de pierres qui est joint à un pont-levis qu'on leve pour laisser passer les vaisseaux.

Empire Ottoman.

Des Isles Cyclades.

Les principales des isles Cyclades sont Milo, Andro, Tine, Paros & Naxie. L'isle de Milo a environ vingt lieues de tour, & sa capitale, qui étoit autrefois une ville considerable, a un très-bon port. Presque tous ses habitants sont Grecs; cependant il y a deux Evêques, un Grec & un Latin. L'isle d'Andro, qui a environ trente lieues de circuit, produit beaucoup de soye & des fruits excellents. Andro, sa capitale, est une ville médiocre, dans laquelle il y a plusieurs Monasteres & deux Evêques. L'isle de Tine appartient aux Vénitiens, & n'a qu'un fort château de même nom & vingt-quatre villages. L'isle de Paros a près de quatre lieues de long sur trois de large, & est célebre depuis très-long-temps pour ses beaux marbres. Dans Paros, sa capitale, il y a un Evêque, & les François, les Anglois & les Hollandois y ont un Consul. L'isle de Naxie, qui est la plus grande, la plus agréable & la plus fertile des Cyclades, produit de très-bon vin, si estimé des Anciens, qu'ils le comparoient au nectar. Les Naxiotes aiment les plaisirs, la bonne chere, & surtout le vin, & quoique soumis au Grand Seigneur, ils forment une espece de République. La capitale de l'isle de Naxie porte le même nom; c'est une jolie ville qui a un château, mais qui n'est pas fort peuplée, & ses habitans sont presque tous Chrétiens Grecs.

Des Isles Sporades.

Les isles Sporades ont été ainsi nommées par les Grecs, à cause qu'elles paroissent dispersées entre l'Asie & la Grece. Plusieurs de ces isles sont même regardées comme attachées à l'Asie, & ce sont celles qui sont voisines des côtes de Natolie. Les autres appartiennent à la Grece, mais toutes sont situées également dans l'Archipel ou mer Blanche. Les plus remarquables de ces isles qui dépendent de la Grece sont Stalimene, Sciro, Colouri & Santorin. Stalimene, autrefois Lemnos au Sud-est du Mont-Athos, a environ dix lieues dans sa plus grande longueur, & six dans sa largeur la plus étendue. Sa capitale porte le même nom, & est bâtie sur une colline, au haut de laquelle est un château près de la mer. L'isle de Sciro, qui est au Nord-Est de Négrepont, a six lieues de long sur trois de large, & Sciro sa capitale, est une petite ville qui a un assez bon port. L'isle de Colouri, autrefois Salamine, est située dans le golphe d'Engia, près d'Athènes, & a environ vingt-cinq lieues de tour. L'isle de Santorin, anciennement Thera, est au Nord de Candie. Elle est remarquable par les petites isles qui l'environnent, & qui sont sorties de la mer après des tremblements de terre.

De la Turquie d'Asie.

Les pays que les Turcs possédent en Asie étoient autrefois très-fertiles, riches & fort peuplés; mais ces pays sont maintenant presque déserts, incultes & livrés en proye à la barbarie & à l'ignorance. Un changement aussi surprenant peut s'attribuer à la dureté du gouvernement des Turcs, aux tremblements de terre qui sont fréquents, & aux ravages que la peste fait souvent. Les Européens donnent le nom d'*Echelles du Levant* aux villes qui sont sur les côtes de la Méditerranée, & dans lesquelles ils ont des Consuls. La plûpart des habitants de la Turquie d'Asie suivent la Religion Mahométane; il y a cependant beaucoup de Juifs & encore plus de Chrétiens Grecs.

La Turquie d'Asie se divise en six parties, sçavoir, 1°. la Natolie, autrefois l'Asie Mineure; 2°. la Sourie; 3°. la Turcomanie, ou Arménie Mineure; 4°. la Georgie, anciennement la Colchide, & l'Iberie; 5°. le

EMPIRE OTTOMAN.

Diarbekr ou Diarbeckir, autrefois l'Assyrie, la Mésopotamie & la Babylonie, & 6°. les isles de l'Asie.

1°. De la Natolie.

La Natolie est une grande presqu'isle entourée de différentes mers de trois côtés. Au Nord elle a la mer Noire, à l'Occident la mer de Marmora & l'Archipel; au Midi, la Méditerranée, & à l'Orient l'Euphrate qui la sépare de la Turcomanie. Le nom de Natolie ou d'Anatolie qui vient du Grec, signifie le Levant ou l'Orient. Les Turcs partagent la Natolie en quatre Gouvernements ou Provinces, qui sont la Natolie propre vers l'Archipel; la Caramanie au Midi, le long de la Méditerranée; l'Amasie au Nord-Est, & l'Adulie au Sud-Est.

De la Natolie propre.

Cette Province, qui est la plus grande des quatre Gouvernements de la Natolie, comprend ce qu'on appelloit autrefois la Bithynie, la Mysie, la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Phrygie, la Galatie & une partie de la Paphlagonie. Ses villes sont Chiutaye ou Kioutahya, Burse, Smyrne, Carisia, Isnich ou Nicée, & Angouri ou Angora.

La ville de Kioutahya, qui est la capitale de la Province, est bâtie sur la riviere d'Ayala, & sa situation au pied d'une montagne paroît assez avantageuse. Cette ville que plusieurs Mosquées, Colleges, Caravanseras & Bains publics embellissent, est aussi la résidence du Beglierbey.

Burse, qui fut la capitale des Turcs avant qu'ils se fussent rendus maîtres de Constantinople, est fort grande, & encore assez belle. Elle est le siége d'un Archevêque Grec, & on y fait un grand commerce de soye la plus estimée de toute la Turquie. Cette ville est l'ancienne Pruse, qui étoit la capitale du Royaume de Bithynie.

Smyrne sur l'Archipel est située dans un terroir fort abondant en tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. La bonté de son port y attire des marchands de toutes les Nations, & son principal commerce consiste en soye, en camelots de poil de chevres, en toiles de coton, en tapis & en maroquins. Cette ville est peuplée de Turcs, de Grecs, de Juifs & de marchands Européens François, Anglois & Hollandois qui y ont leurs Consuls & leurs comptoirs. On y compte quinze Mosquées, sept Synagogues, trois Eglises Latines, deux Grecques & une Arménienne.

Les autres villes de la Natolie propre sont moins célebres que les trois dont je viens de faire mention; je crois seulement devoir faire observer que la ville d'Angouri ou Angora, fut autrefois Ancyre, capitale de la Galatie.

De la Caramanie.

Ce Gouvernement de la Natolie renferme une grande partie des Provinces maritimes de l'Asie Mineure, si célebres dans l'Histoire ancienne, & ces Provinces sont la Lycaonie, l'Isaurie, la Pamphylie, la Lycie & une partie de la Cilicie. La Caramanie n'a aujourd'hui pour villes principales que Cogny, autrefois Iconium, capitale & résidence du Beglierbey, & Satalie port, au Nord-Ouest de l'isle de Chypre.

De l'Amasie.

Cette Province contient une partie de l'ancienne Cappadoce & du Pont; & ses villes principales sont Sivas, autrefois Sébaste, mais maintenant capitale & résidence d'un Pacha Turc & d'un Archevêque Grec; Tocat, près de la riviere de Casalmach; Amasie, sur la même riviere; Trébisonde, port sur le Pont-Euxin, & résidence d'un Archevêque Grec & d'un Beglierbey,

& Caïsar ou Césarée, au Sud-Ouest de Tocat. L'Archevêque Grec qui y demeure occupe le premier rang parmi les Prélats qui sont soumis au Patriarche de Constantinople.

EMPIRE OTTOMAN.

Ce pays comprend ce qu'on appelloit autrefois la petite Arménie & une partie de la Cilicie. Les villes principales qu'on y rencontre sont Malatha, près l'Euphrate, ville assez bien peuplée, & résidence d'un Archevêque Grec; Marasch, séjour d'un Pacha, située aussi sur l'Euphrate, plus au Midi, & Lajasso, ville maritime, près de l'ancienne Issus.

De l'Adulie ou Adoulie.

La partie de la Turquie d'Asie qu'on nomme aujourd'hui la Sourie, & qui portoit autrefois le nom de Syrie, est appellée Souristan par les Turcs. C'est un pays assez fertile qui renferme la Sourie propre, la Phénicie & la Judée, ou Terre sainte.

1°. De la Sourie.

Les villes de la Sourie propre sont Alep ou Haleb, Hama & Antioche, ou Antakie, sur l'Oronte toutes deux, & Alexandrette ou Eskanderoun, port sur la mer du Levant. La ville d'Alep, capitale de la Province, est grande, peuplée, & une des plus marchandes du Levant. Le Pacha y fait sa résidence ordinaire, & on y voit beaucoup de Mosquées, des Bains publics, & un Fort sur une colline qui domine la ville. Les François, les Italiens, les Anglois & les Hollandois ont chacun dans cette ville un Consul de leur Nation. Les habitants sont Chrétiens, Grecs, Arméniens, Jacobites, & chacun d'eux a un Evêque de sa Communion, & professe librement sa Religion.

Dans la Province de Phénicie on remarque principalement les villes de Damas, de Sour, de Tripoli, de Baruth & de Seide. La ville de Damas est située dans une plaine très-fertile au pied du Mont Liban; elle est la résidence d'un Pacha, & elle a de très-beaux jardins, de belles fontaines & beaucoup de manufactures. Il s'y fait un grand commerce de soyes, de sabres, de vins & de fruits. On y voit beaucoup de Juifs adonnés au trafic, & les Chrétiens y ont un Archevêque Grec. Sour a été anciennement Tyr, & cette ville célebre est maintenant presque ruinée. Tripoli est bâtie sur la Méditerranée, & on ne peut s'empêcher de l'admirer à cause de son beau château & de ses jardins remplis de mûriers & d'orangers. Baruth, qu'on voit sur la côte dans un terroir agréable & fertile, a une Eglise dont les Nestoriens sont en possession. Seyde, autrefois Sidon, est un port sur la Méditerranée, & les François y ont un Consul.

La Judée, qui a successivement porté les noms de Pays de Chanaan, de Terre promise, de Royaume de Juda & d'Israël, de Palestine, de Terre sainte & de Judée, est réduite aujourd'hui dans l'état le plus fâcheux, si on le compare à son ancienne splendeur. Elle comprend plusieurs villes, parmi lesquelles on remarque aujourd'hui Jérusalem, Jaffa, Acre & Gaza. Jérusalem, capitale de la Judée, qui étoit autrefois si célebre, ne l'est plus que par les lieux saints que les Chrétiens de différentes Communions vont visiter. La possession du saint Sépulchre a été long-temps disputée entre les Grecs & les Latins; mais enfin ces derniers appuyés de la protection des Rois de France en sont devenus maîtres. Les Religieux de S. François y ont un Hospice habité par des Cordeliers Italiens, Espagnols & François, & ils exercent volontiers l'hospitalité envers les pélerins.

EMPIRE OTTOMAN.

Jaffa, anciennement Joppé, est un port de mer qui a aussi été un Evêché suffragant de Jérusalem, mais qui n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines, & je n'en fais mention que parce que c'est le lieu où abordent les pélerins Chrétiens. La ville d'Acre, qu'on appelloit autrefois Ptolémaïs, a été fort célebre du temps des Croisades, & quoique son port soit assez fréquenté & qu'elle serve de titre à un Evêque Grec, on n'y voit gueres que des ruines. Gaza est aussi un port de mer; un Prince particulier, vassal du Grand Seigneur, la gouverne, & les Grecs y ont un Archevêque honoraire.

3°. De la Turcomanie.

On appelloit anciennement Arménie Majeure le pays qu'on nomme aujourd'hui Turcomanie, & dont la partie occidentale appartient au Turc, & l'orientale au Persan. Les Turcomans qui habitent l'une & l'autre s'appliquent à nourrir des chevaux, des chevres & des moutons. Ils logent sous des tentes, & changent souvent de demeure pour trouver des pâturages. Il y a aussi beaucoup de Chrétiens dans le pays, & ils passent pour très-habiles commerçants.

Les villes de la Turcomanie occidentale sont Erzerum, capitale & résidence d'un Pacha, située près de la source de l'Euphrate, & Kars sur la riviere de même nom, ville forte, marchande & riche.

Dans la Turcomanie orientale ou Persane qu'on appelle l'Iran, se trouve Erivan, capitale près de l'Araxe. C'est une grande ville qui a un Archevêque Arménien. A deux lieues de cette ville est le Monastere d'Ecmiasin, où réside le Patriarche des Arméniens de Perse. Ces peuples sont en grand nombre, & le commerce qu'ils font les fait également considerer dans la Turquie & dans la Perse. Suivant les anciennes conventions avec les Khalifs & les autres Princes Mahométans, ils ne peuvent être faits esclaves; privilége qui les met au dessus des autres Nations.

4°. Du Diarbekr ou Diarbeckir.

Cette Province, qui comprend l'ancienne Assyrie & l'ancienne Mésopotamie, se divise en trois parties, sçavoir, le Diarbekr propre ou l'ancienne Mésopotamie; l'Yrac-Arabi, autrefois la Chaldée ou Babylonie, & le Curdistan, anciennement l'Assyrie propre.

Du Diarbekr propre.

La ville capitale du Diarbekr propre est Diarbeckir ou Caramid, autrefois Amid, ville riche, très-peuplée & assez marchande, située sur le Tygre. Elle est la résidence d'un Pacha, auquel sont subordonnés dix-neuf Sangiacs ou sous-Gouverneurs. Il y a dans cette ville un grand nombre de Chrétiens Grecs, Syriens, Arméniens, Nestoriens, qui ont leur Evêque particulier. Les autres villes du Diarbekr sont Mosul sur le Tygre, vis-à-vis de l'ancienne Ninive; Ourfa ou Urfa, autrefois Edesse, du côté de l'Euphrate; Bir sur l'Euphrate même, & Nesbin, appellée anciennement Nisibe.

De l'Yrac-Arabi.

Ce pays est ainsi nommé, parce qu'il est habité par beaucoup d'Arabes, & pour le distinguer de l'Yrac-Agemi, Province voisine de la Perse. Sa capitale est Bagdad, ville forte, marchande, & située sur la rive orientale du Tygre, au-dessus des ruines de l'ancienne Séleucie, bâtie à l'autre rive. Cette ville, qui est habitée par des Chrétiens Jacobites, Nestoriens, Arméniens & par des Juifs, est la résidence d'un Pacha. C'est un fameux pélerinage pour les Persans qui croyent que leur Prophete Ali y a demeuré. Les autres villes de l'Yrac sont Samarat, à dix ou douze lieues au Nord de Bagdad; Hella,

au Sud-Ouest de Bagdad sur l'Euphrate, & Bassora ou Basra, près du confluent du Tygre & de l'Euphrate. Cette ville, qui a un bon port défendu par un château, est la résidence d'un Pacha. Ses murs faits simplement de terre forment une grande enceinte, qui renferme beaucoup de jardins & de terres labourables.

Du Curdistan.

Le Curdistan se nommoit autrefois Corduenne, & ses habitants avoient le nom de Curdes. Ces peuples sont répandus dans la partie occidentale de la Perse, dans le Diarbekr & dans l'Yrac. Ils ont plusieurs Princes appellés *Beys* ou *Emirs:* les uns reconnoissent le Grand Seigneur, d'autres le Persan, & quelques-uns sont indépendants. Les villes de cette Province sont Beltis sur la riviere de Bendmahi, résidence du plus puissant des Emirs des Curdes; Kierkiouk, capitale du Curdistan Turc, & résidence d'un Pacha Van, & au bord d'un lac de même nom.

5°. De la Géorgie.

La Géorgie se trouve entre le Turc & le Persan, & sa partie occidentale comprend trois Provinces vers la mer Noire, sçavoir, la Mingrelie, l'Imirette & le Guriel ou Guria. Ces Provinces qui répondent à l'ancienne Colchide, sont gouvernées par des Princes particuliers sous la protection du Grand Seigneur, à qui ils payent tribut. La partie orientale de la Géorgie dépend du Roi de Perse, & a deux Provinces, sçavoir, le Carduel au Midi, & Caket au Nord.

En général on trouve peu de villes dans la Géorgie, mais toutes les choses nécessaires aux besoins, & même aux agréments de la vie y viennent en abondance & sont excellentes. Les habitants de ce pays sont spirituels, & les femmes passent pour les plus belles de l'Univers. La Mingrelie a pour capitale Savatopoli ou Isgaour sur la mer Noire. Le Guriel renferme deux places, qui sont Guriel capitale, & Akalziké forteresse, dans laquelle les Turcs entretiennent une garnison. La Province d'Imirette contient deux villes, sçavoir, Imirette sa capitale, & Cotatis sur le Phase, où les Turcs ont un Pacha.

Teflis est la capitale du Carduel, ou de la Géorgie Persane. Cette ville est gouvernée par un Prince entierement indépendant de la Cour de Perse, & on la regarde comme la plus considerable de toute la Géorgie. Elle n'est pas grande, mais elle est belle, riche par son commerce de soyes, bien peuplée & forte.

6°. Des isles de la Turquie d'Asie.

Les isles de la Turquie d'Asie sont dans la Méditerranée au voisinage de la Natolie, & on remarque parmi elles Chypre, Rhodes & quelques autres.

Chypre.

Quoique l'air qu'on respire dans l'isle de Chypre soit mal-sain, le terroir est très-fertile, & il fourniroit abondamment toutes les choses nécessaires à la vie s'il étoit bien cultivé. Les vins & les fruits y sont délicieux, & il n'y a dans toute l'isle qu'une seule source d'eau vive sur le bord de la mer. Les villes de l'isle de Chypre sont Nicosie, place forte, siége d'un Archevêque Grec, & résidence d'un Beglierbey, ou Gouverneur général de l'isle, & Famagouste, port & place forte.

Rhodes.

L'isle de Rhodes n'est pas bien fertile en grains, mais on y trouve de belles prairies, & on y recueille beaucoup de fruits, comme oranges, citrons, olives, &c. L'air y est très-pur & le ciel si serein, qu'il ne se passe gueres de jour qu'on ne voye le soleil.

EMPIRE OTTOMAN.

Les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem prirent l'isle de Rhodes sur les Sarrasins vers l'année 1309; mais Soliman II. Empereur des Turcs, la leur enleva à son tour en 1522, & les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem furent transportés dans l'isle de Malthe, de laquelle ils onr pris le nom. Rhodes, capitale de l'isle du même nom, est très-forte & a un bon port, dont l'entrée est presque fermée par deux rochers, sur lesquels on a bâti deux tours pour en défendre le passage. Les Turcs entretiennent une bonne garnison dans cette ville, & les Grecs y ont un Archevêque. Les Latins en avoient établi un vers le douzieme siecle, mais il n'y réside plus depuis l'expulsion des Chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Rhodes étoit célébre autrefois par la statue colossale d'Apollon, qui étoit placée à l'entrée du port.

Les autres isles que les Turcs possédent en Asie sont situées le long de la côte occidentale de la Natolie, & les principales sont du Nord au Sud Mételin, Schio, Samos, Cô & Pathmos. Mételin, autrefois Lesbos, peut avoir environ quarante-cinq lieues de circuit. On y trouve de très-beaux marbres, & son terroir produit des vins fort estimés, des fruits & des figues qui sont les meilleures des isles de l'Archipel. Sa capitale, qui s'appelle aussi Mételin, est moins considerable qu'elle n'a été anciennement. Cependant elle est défendue par un château qui passe pour imprenable, & qui est toujours pourvû de munitions.

Le terroir de l'isle de Schio, qui a environ trente lieues de circuit, est fertile vers la mer, & stérile & pierreux dans le milieu de l'isle. On tire d'une de ses montagnes nommée Pélene, de fort beaux marbres, & on recueille dans le pays d'excellent muscat, quantité de térébenthine, sorte de résine qui coule du térébinthe, & de bon mastic, espece de gomme qui sort du lentisque. On fait dans cette isle un grand trafic de coton, & les femmes y sont habillées à l'Italienne, excepté la coëffure. Schio, capitale, est le siége de deux Evêques, l'un Grec, l'autre Latin. Les maisons de cette ville sont faites de pierres, & les rues sont pavées de cailloux.

L'isle de Samos, qui est très-fertile, est habitée en plus grande partie par des Chrétiens Grecs, dont l'Evêque réside à Cora.

Au Sud-Est de Samos est l'isle de Cô, qui a pour capitale Cô, ou Stanchio, petite ville assez bien bâtie, dans laquelle les Grecs onr un Archevêque honoraire.

L'isle de Pathmos, située entre Samos & Cô, a environ dix lieues de tour, & n'est habitée que par des Grecs. Il y croît peu de froment & d'orge, mais on y trouve quantité de perdrix, de lapins, de cailles & de tourterelles.

Outre les Etats que le Grand Seigneur posséde dans la Turquie d'Europe & dans celle d'Asie, il est encore maître de la partie septentrionale de l'Arabie Déserte, & de plusieurs places dans l'Arabie Heureuse. La domination Ottomane s'étend jusques dans l'Afrique; car toute l'Egypte lui est soumise, & ce pays est gouverné par un Pacha que le Grand Seigneur y envoye.

Fin de l'histoire de l'Empire Ottoman.

CHAPITRE XVII.

LES SOPHIS.

CHAPITRE XVII.

Sophis de Perse.

Le plus ancien Prince de la famille des Sophis de Perse, dont l'Histoire fasse mention est Dgiounaïd qui descendoit d'Aly par Housaïn. Il se mit à la tête de quelques troupes, & ses courses dans le pays des Georgiens lui firent remporter un butin considérable; mais à son arrivée dans le Schirouan, il fut assassiné par les habitants de ce pays. Scheïkh-Haïdar, fils de Dgiounaïd, animé par l'exemple de son pere, se forma une armée d'environ six mille hommes, & fit de nouvelles incursions en Georgie. Il songea ensuite à venger la mort de Dgiounaïd & fondit sur le Schirouan. Son entreprise, loin d'avoir le succès dont il s'étoit flatté, fut cause de sa mort, & il périt misérablement dans cette expédition.

Yar-Aly & Ismaïl, tous deux fils de Scheikh-Haïdar, prirent la fuite; mais ils tomberent entre les mains de Yacoub-Begh, de la Dynastie des Turkomans, & ils furent mis aux fers par ses ordres. Tout le temps que Yacoub-Begh occupa le thrône des Turkomans, Yar-Aly & Ismaïl furent étroitement gardés, & ce ne fut que sous le regne de Rustam-Mirza qu'ils sortirent de prison. Ils n'obtinrent pas néanmoins leur entiere liberté, & le Monarque obligea Ismaïl de rester auprès du tombeau d'Yacoub-Begh en habit de Faquir. Yar-Aly mourut vraisemblablement aussitôt après qu'il eut quitté la prison, car il n'est plus fait mention de lui, & il n'y a pas de doute que le Souverain des Turkomans n'eût également veillé sur ses actions, comme il avoit soin d'éclairer celles d'Ismaïl. Quoiqu'il en soit, ce dernier après la mort de Rustam-Mirza trouva moyen de s'échapper, & s'étant mis à la tête d'un grand nombre de Sectateurs d'Aly, il battit les Turkomans & fit la conquête de l'Adherbidgiane. Ce premier succès lui enfla le courage, de sorte qu'il crut devoir prendre le titre de Schah ou de Roi. Ce titre anima tellement ses troupes, qu'elles firent des prodiges de valeur, & lui aiderent à soumettre en peu de temps le Schirouan, le Diarbekr & quelques autres Provinces qui le rendirent un des plus puissants Princes de l'Univers. Tels furent les fondements de la Dynastie des Sophis qui ont régné dans la Perse.

Ismail I. Roi ou Sophi de Perse.

1499.

La fuite d'Alvand, qui régnoit sur les Turkomans, au moment qu'Ismaïl entra dans ses Etats, mit ce dernier en possession de la couronne; mais pour s'affermir sur le thrône, le nouveau Sophi crut devoir perdre entierement Alvand, & lui ayant livré bataille, il mit son armée en fuite, & le tua lui même de sa propre main. Le frere ou le fils d'Alvand, nommé Morat-Cham, lui amenoit des troupes, & il étoit prêt à le joindre lorsqu'il apprit sa mort & la défaite de son armée. Cette nouvelle le troubla, & n'osant attaquer une ennemi vainqueur, il tourna ses pas du côté de Tauris à dessein de s'emparer de cette capitale. Ismaïl, instruit du projet de Morat-Cham, força la marche de ses troupes, l'atteignit à moitié chemin, le

LES SOPHIS. battit & l'obligea à prendre la fuite. Morat-Cham se retira auprès du Roi de Cappadoce, d'où les armes d'Ismaïl le contraignirent à passer en Egypte pour ne plus reparoître dans la Perse. Ismaïl, possesseur de la couronne de ce pays, fut en guerre tout le temps de son regne, mais il se soutint malgré tous les efforts des Turcs, & il ne perdit rien de ses conquêtes jusqu'à sa mort, qui arriva dans l'année 1524 de J. C. Il laissoit quatre fils, & suivant ses dernieres dispositions, Schah-Thamasp son aîné lui succéda ; les trois autres eurent chacun leur appanage particulier.

SCHAH-THAMASP, II. Roi. 1524. Schah-Thamasp, qui n'avoit que dix-huit ou vingt ans lorsqu'il monta sur le thrône, s'abandonna entierement aux plaisirs. Il s'enferma dans son palais & confia le soin du gouvernement à des Ministres, qui ne manquerent pas d'abuser de leur autorité. Helcas, frere du Sophi, reçut quelques mortifications de la part de ces Ministres, & chagrin d'ailleurs de voir sur le thrône un Prince qu'il jugeoit indigne d'un rang si élevé, il médita de s'y placer. Cependant sa révolte n'éclata qu'au bout de plusieurs années, & ayant été vaincu & fait prisonnier, il périt dans les supplices. Son cadet sur de simples soupçons, fut aussi condamné à la mort, & le plus jeune de tous, frappé de la fin tragique de ses freres, ne leur survécut pas longtemps. Thamasp, délivré de la crainte que ces Princes pouvoient lui causer, se vit maître de tous les Etats que son pere avoit conquis ; mais sa molesse & son ardeur pour le plaisir penserent lui faire perdre un Royaume qu'Ismaïl ne devoit qu'à sa valeur.

Soliman II. Empereur Ottoman, étoit déjà maître de Tauris, lorsque Thamasp se réveilla enfin de la léthargie où il étoit plongé, se mit à la tête de ses troupes, & après plusieurs sanglants combats, chassa entierement les Turcs de son Royaume. Au bout de quelque temps la guerre se ralluma, parce que Thamasp accorda une retraite à Bajazet, qui s'étoit révolté contre Soliman, son pere. L'Empereur Ottoman à la tête d'une nombreuse armée entra dans la Perse, afin de forcer le Sophi à lui rendre le Prince rebelle. Les troupes que Thamasp opposa à celles des Turcs étoient de beaucoup inférieures en nombre, mais leur valeur surpassoit celle de leurs ennemis, & dès la premiere bataille la victoire se déclara en faveur des Persans. Cependant les forces des deux partis se trouvant également épuisées, la paix ne tarda pas à se faire, & l'article principal du Traité fut la mort de l'infortuné Bajazet que Thamasp fit poignarder. Selim II. successeur de Soliman, renouvella avec le Roi de Perse la paix qui avoit été conclue, & depuis cet événement Thamasp jouit de la plus profonde tranquillité jusqu'à sa mort, qui arriva dans l'année 1576. Les commencements du regne de Thamasp ne furent pas glorieux ; mais depuis qu'il eut abandonné les délices du Serrail & qu'il se fut mis à la tête de ses troupes, il mérita les plus grands éloges. Ce Prince fit sa résidence à Casbin, qui devint celle de ses successeurs. Avant lui Tauris étoit la capitale de la Perse, & le séjour ordinaire des Souverains de ce pays. De tous les enfants que Thamasp laissa, on ne connoît que Mohammed-Khodabendé, Ismaïl & Caïdar Mirizès.

1566. (margin, beside "la mort de l'infortuné Bajazet")

SCHAH-ISMAEL II. IV. Roi de Perse. 1576. Malgré les dernieres dispositions de Thamasp, qui se désignoit pour successeur le plus jeune de ses fils, les Seigneurs de Perse offrirent la couronne

à Mohammed-Khodabendé, l'aîné de tous ses freres. Ce Prince, plus touché des douceurs d'une vie privée qu'ébloui de l'éclat du thrône, refusa de se rendre aux désirs des Grands, & comme on vit qu'il étoit inébranlable dans ses résolutions, on prit le parti d'élever au rang suprême Schah-Ismaïl, le second des fils de Thamasp. Ce Prince, qui dès sa jeunesse avoit donné des preuves de courage, étoit alors en prison, où les intrigues d'un Ministre l'avoit fait mettre en le rendant suspect au Roi son pere. La rigueur & la durée de sa captivité lui aigrireur l'esprit & changerent en cruauté la douceur qu'on lui avoit toujours remarquée. Ses premiers soins, en montant sur le thrône, furent de chercher à s'y affermir, afin de se venger plus sûrement de ses ennemis. En conséquence il fit donner la mort au jeune Prince son frere, que le feu Roi avoit nommé pour lui succéder. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort, & au moyen des espions qu'il avoit envoyés de tous côtés, il découvrit ceux qui ne lui étoient pas attachés & en fit mourir une grande partie. Ceux qui purent se dérober à ses premieres recherches gagnerent en diligence les extrémités du Royaume, & le Roi, outré de ne pouvoir les immoler à son ressentiment, se mit à la tête de ses troupes à dessein de les poursuivre. Les Turcs, craignant qu'Ismaïl ne cachât, sous ce prétexte, le projet de porter ses armes chez eux, se déterminerent à entrer les premiers dans les Etats du Sophi. Ce nouveau contre-temps irrita Ismaïl qui, sans autre lumiere que ses soupçons, condamna à la mort plusieurs Grands de sa Cour. Il se prépara ensuite à marcher contre les Turcs; mais un breuvage empoisonné qu'une de ses sœurs lui présenta à l'instigation des Seigneurs de l'Empire, mit fin aux cruautés & aux grands desseins d'Ismaïl. Ce Prince, qui regna à peine un an, ne laissa point d'enfants. LES SOPHIS.

Les dangers auxquels l'Etat se trouvoit exposé de la part des Turcs à la mort d'Ismaïl & les vives instances des Grands de la Cour, toucherent enfin le cœur de Khodabendé qui consentit à se charger du poids du gouvernement. Les Historiens ne sont pas d'accord sur les qualités & les défauts de ce Prince; les uns prétendent qu'il se proposa toujours pour modele, ceux de ses prédécesseurs, qui avoient le plus travaillé à l'aggrandissement & à la gloire de l'Empire; d'autres l'accusent d'indolence, de goût pour les plaisirs & la retraite, & de cruauté; d'autres enfin assurent que sans paroître jamais à la tête de ses armées, il sçut choisir d'excellents Généraux & diriger avec tant d'habileté & de prudence les opérations militaires, que ses armées furent presque toujours victorieuses. Il mourut en 1585. laissant trois fils qui monterent successivement sur le thrône. MOHAMMED-KHODABENDÉ, IV. Roi. 1577.

Emir Hems, fils aîné de Khodabendé, fut couronné par les Grands de l'Empire aussitôt après la mort de son pere. On ne peut sçavoir si ce Prince auroit rempli dignement la place éminente qu'il occupoit, car il fut assassiné par les ordres d'Ismaïl, son frere cadet, que l'ambition de régner dévoroit. Emir Hems ne jouit que quelques mois de la suprême autorité, & il eut son assassin pour successeur. EMIR-HEMS, V. Roi. 1585.

Loin d'avoir quelques remords du crime qui l'avoit conduit au thrône, Ismaïl en médita de nouveaux pour affermir son autorité, & il prit diverses mesures pour faire périr secrettement Schah-Abbas, le plus jeune de ses ISMAÏL III. VI. Roi.

LES SOPHIS.

freres. Soit que ce Prince donnât déjà des espérances de ce qu'il feroit un jour, il s'étoit concilié l'affection des Grands, & un d'entre eux, informé des noirs complots d'Ismaïl, en prévint l'exécution, & gagna le barbier du Roi qui lui coupa la gorge en le rasant. Le barbier, au lieu de la riche récompense qu'on lui avoit promise, fut aussitôt massacré par les Conjurés qui, sous prétexte de venger leur Prince, songeoient par ce moyen à dérober aux yeux des hommes la connoissance de leur crime. Le regne d'Ismaïl ne fut que de trois ou quatre mois, & il mourut dans la même année de la mort de son pere, & de celle de son frere.

SCHAH-ABBAS I. VII. Roi.

Schah-Abbas, surnommé le Grand, monta sans obstacle sur le thrône de Perse. Il avoit dans sa jeunesse éprouvé les mêmes disgraces que son oncle Ismaïl, c'est-à-dire, que son pere Khodabendé l'avoit fait enfermer sur de faux rapports; mais Abbas avoit eu le bonheur de faire reconnoître son innocence, au moyen de quelques sujets zélés qui ouvrirent les yeux du Roi sur la conduite de son fils, & sur la malice de ses accusateurs. Schah-Abbas, après avoir évité ce péril, pensa succomber sous les artifices de son frere, & il ne dut encore son salut qu'au zéle de Kulikhan, qui avoit pris soin de son enfance & l'avoit dérobé au premier danger. Le nouveau Monarque n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il fut couronné, & ses exploits militaires & l'adresse surprenante avec laquelle il sçut faire respecter son autorité, l'ont fait regarder comme un des plus grands Rois qui ayent regné sur la Perse.

Les Turcs & les Usbeks, qui, pendant les troubles de l'Empire, s'étoient emparés de plusieurs places de la dépendance des Rois de Perse, en furent totalement chassés par Schah-Abbas, dans l'espace de trois ans. Le Sophi, peu content de reprendre des Provinces qui avoient appartenu à ses prédécesseurs, étendit beaucoup ses conquêtes & recula considérablement les bornes de ses Etats. Lorsqu'il eut pris de justes mesures pour s'assurer la possession des pays dont il s'étoit rendu maître, il songea à diminuer la puissance des Grands qui commençoient à se rendre redoutables. Il réussit dans une entreprise aussi difficile, & parvint à faire rendre une exacte justice à ses sujets, & à établir une excellente police dans ses Etats. La puissance despotique dont Schah-Abbas jouissoit ne le mit pas à l'abri des inquiétudes & des soupçons auxquels les Princes orientaux sont malheureusement trop sujets. Des craintes frivoles & sans fondement firent commettre au Sophi des actions de cruautés & d'ingratitude qui ternirent la gloire que ses grandes actions lui avoient acquise. Il ne pardonna point au zélé Kulikhan, à qui il avoit de si grandes obligations, quelques paroles trop vives, & il le poignarda de sa propre main. On reproche à Schah-Abbas d'avoir poussé plus loin sa fureur, & on l'accuse d'avoir fait mourir tous les parents & les amis de Kulikhan, dans l'appréhension de trouver en quelqu'un d'eux un vengeur de la mort de ce Ministre. Les enfants même du Sophi ne furent pas exempts des suites funestes de ses soupçons. Ils étoient trois Princes également avantagés des dons de la nature, & l'aîné fut même désigné pour succéder à son pere; mais ces Princes éprouverent bientôt le danger d'être trop près du thrône. Les deux plus jeunes eurent les yeux crevés, par ordre de leur pere, & l'aîné, au lieu d'une couronne qui lui

étoit destinée, reçut la mort, parce qu'il avoit une Cour trop nombreuse.

Cependant la tendresse que Schah-Abbas avoit toujours eue pour son aîné se réveilla lorsqu'il l'eut mis hors d'état de se faire jamais craindre, & ses remords éclaterent dans toutes ses actions. Il s'enferma dans son appartement pendant dix jours sans vouloir parler à personne. Il porta le deuil de son fils une année entiere, & tout le reste de sa vie il ne voulut paroître qu'avec les habits les plus simples. Le violent chagrin qu'il conservoit toujours, joint aux vives inquiétudes qui l'agitoient sans cesse altérerent sa santé, & il tomba dangereusement malade. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il ordonna aux quatre premiers Officiers de la Couronne de placer sur le thrône Saïn-Mirza, fils du Prince qui devoit y monter, & auquel il avoit fait donner la mort. Schah-Abbas avoit à peine expliqué ses dernieres volontés qu'il expira. Cet événement arriva vers l'an 1629. & ce Prince étoit alors dans la soixante & troisieme année de son âge & la quarante-cinquieme de son regne.

LES SOPHIS.

SAIN-MIRZA, VIII ROI.

1629.

Quelque soupçonneux qu'eussent été les prédécesseurs de Schah-Abbas, ils n'avoient pas poussé la défiance jusqu'à priver leurs enfants de l'éducation convenable à leur naissance. Schah-Abbas, depuis la mort de son fils aîné, changea l'ancienne méthode, & fit élever Saïn-Mirza, son petit-fils, d'une maniere qui a depuis servi de regle pour l'éducation de tous les fils des Rois de Perse. Il fut étroitement enfermé dans le Serrail ou Haram, & n'avoit de commerce qu'avec les Eunuques, qui lui apprirent seulement à lire & à écrire. D'ailleurs son ayeul lui faisoit donner tous les jours de l'opium, afin de le rendre plus stupide & l'étourdir par ce moyen sur les désagréments de son état. Saïn-Mirza, en montant sur le thrône, prit le surnom de Schah-Sophi, comme son ayeul l'avoit souhaité, & les premieres actions qui signalerent les commencements de son regne firent connoître son caractere inhumain & sanguinaire. Il fit crever les yeux au seul frere qu'il avoit, & condamna à la mort ses deux oncles, sous prétexte qu'étant aveugles, ils n'étoient plus bons à rien & devoient s'ennuyer. Les Officiers & les Ministres dont l'Etat avoit le plus besoin, & de la fidélité desquels on n'a aucun lieu de se défier, ne furent pas exempt des cruautés du Sophi, & périrent par ses ordres.

Les femmes de Saïn-Mirza & les Eunuques, craignant de devenir aussi ses victimes, conspirerent contre sa vie, & lui firent donner un breuvage empoisonné. Soit que le Sophi eût un tempéramment assez fort pour résister aux effets du poison; soit que ceux qui le lui présenterent se fussent trompés à la dose, il arriva que le Roi en fut quitte pour deux mois de maladie. Aussitôt que sa santé fut rétablie, Saïn-Mirza résolut de punir ceux qui avoient osé attenter à ses jours. Comme il ne pouvoit découvrir les premiers auteurs du complot, il fit faire une grande fosse dans son jardin & y fit jetter quarante de ses femmes, qui furent ainsi enterrées toutes vivantes. On assure que la mere du Roi fut du nombre de ces infortunées; mais pour cacher une action si détestable, on publia que cette Sulthane étoit morte de la peste.

Des actes de cruauté si fort multipliés firent regarder le Sophi comme un monstre digne d'horreur, & ce jugement étoit d'autant mieux fondé

qu'il n'avoit aucune qualité qui pût contrebalancer le nombre de ses vices. Ses Généraux firent lever aux Turcs le siége de Bagdad, & prirent d'assaut la ville d'Erivan ; mais on ne peut en rapporter la gloire au Souverain, qui continuellement occupé de ses plaisirs & de sanglantes exécutions, ne se mêloit en aucune maniere du Gouvernement de ses Etats. L'avarice de ceux auxquels il avoit confié l'administration de toutes les affaires, fut cause que la Perse se vit enlever deux Places importantes, sçavoir Candahar & Bagdad ; l'une à l'Orient, & l'autre à l'Occident. Le Candahar, qui avant Schah-Abbas étoit gouverné par un Souverain particulier, étoit presque sans cesse affligé par les irruptions subites des Mogols & des Aghouans. Pour remédier à ces inconvéniens & se trouver en état de résister à deux Nations redoutables, le Souverain de Candahar se mit sous la protection de Schah-Abbas, qui lui fournit des troupes, à condition que les Gouverneurs ou Souverains du Candahar, dont la dignité seroit héréditaire, payeroient un tribut aux Sophis. En vertu de cet accord, les Perses eurent un allié puissant dans le Gouverneur du Candahar, & Schah-Abbas tint exactement les promesses qu'il avoit faites.

Cette union entre les Perses & les habitants de Candahar, & qui étoit également avantageuse pour les uns & pour les autres, fut rompue sous le regne de Saïn-Mirza. Les Ministres de ce Prince virent avec envie les richesses d'Alimerdan, Prince du Candahar, & cherchant à s'en emparer ils commencerent par lui envoyer ordre de livrer ses deux fils, comme ôtages de sa fidélité, qu'on avoit rendu suspecte au Roi. Alimerdan, qui n'avoit rien à se reprocher, livra ses fils sans inquiétude ; mais quelque temps après il fut mandé lui même à la Cour. Il hésitoit encore s'il obéiroit, lorsque les conseils de ses amis fixerent ses irrésolutions & le déterminerent à se retirer auprès du Grand Mogol, auquel il remit ses Etats. Les enfants d'Alimerdan étoient toujours à la Cour du Roi de Perse, où on apprit bientôt la conduite du Prince de Candahar. Cette nouvelle troubla les Ministres ; mais comme ils craignoient d'irriter Alimerdan, & d'attirer contre les Perses toutes les forces des Mogols, ils affecterent de traiter avec douceur les deux jeunes Princes. Cependant la Perse ne put jamais recouvrer le Candahar, & perdit ainsi une Province très-importante.

Une seconde imprudence causa aussi la perte de Bagdad qui tomba au pouvoir des Turcs. Ceux-ci mirent de nouveau le Siége devant cette Place, & le pousserent avec toute la vigueur possible. Sophi Kouli-Khan, qui en étoit Gouverneur, la défendoit courageusement ; & il avoit déja forcé ses ennemis à se retirer plusieurs fois, lorsque le Roi de Perse, aveuglé sur ses propres intérêts, ou poussé par de mauvais conseils, envoya un de ses Favoris pour prendre la place de Sophi Kouli-Khan. Celui-ci outré de l'ingratitude dont on payoit ses services, & de l'affront qu'on lui faisoit, résolut de n'y pas survivre. En conséquence il assembla ses enfants & les principaux Officiers de la garnison, & en présence de ces derniers, il donna du poison à sa femme, à ses enfants, à ceux qui voulurent le suivre au tombeau, & en avala ensuite lui-même. Le poison fit son effet en peu d'heures, & tous ceux qui en avoient pris moururent presqu'en même-temps. La nouvelle de ce triste événement ne tarda pas à se répandre par

toute la ville, & les soldats touchés de la mort de leur ancien Gouverneur refuserent d'obéir à celui qui le remplaçoit. Cependant le siége continuant toujours avec la même ardeur, la garnison Persane députa vers les Turcs, & demanda à capituler. Le principal article que les Turcs promirent d'executer, fut qu'ils accorderoient la vie & les honneurs de la guerre à la garnison; mais contre la foi des traités, les soldats Persans furent égorgés, & les Turcs passerent au fil de l'épée tous les habitants de Bagdad.

Tels furent les événemens qui se passerent sous le regne de Saïn Mirza, qui plus furieux & plus cruel que jamais, mourut l'an 1642. dans la douzieme année de son regne. On prétend qu'il fut empoisonné, & que se sentant proche de sa fin, il fit proclamer Roi, un fils unique qu'il avoit. Saïn Mirza, quoique d'une taille médiocre, étoit fort bienfait, & on remarquoit dans sa physionomie un air d'humanité & de douceur que toutes ses actions démentoient.

Schah-Abbas II. IX. Roi. 1642.

Schah Abbas, fils de Saïn-Mirza, avoit aussi été exposé aux effets de la cruauté de son pere, car un Eunuque avoit eu ordre de lui passer un fer devant les yeux. L'Eunuque touché de la jeunesse du Prince & soupçonnant que le Roi se repentiroit un jour du barbare commandement qu'il faisoit alors, passa effectivement un fer devant les yeux du jeune Abbas, mais ce fer étoit à peine tiede & n'offensa aucunement sa vue. Néanmoins pour éviter les suites de son peu de soumission aux ordres du Sophi, l'Eunuque fit entendre au Prince qu'il étoit de leur intérêt commun de feindre d'être absolument aveugle. Tout jeune qu'étoit Abbas, il sentit la conséquence des conseils de l'Eunuque, & il affecta si naturellement les manieres de ceux qui ne voyent point, que tout le monde y fut trompé, & que le Roi au lit de la mort fit éclater les regrets les plus sensibles d'avoir ôté à son unique héritier les moyens de monter sur le thrône. L'Eunuque qui seul étoit convaincu que le Prince n'étoit pas aveugle, assura le Roi son pere qu'il y avoit des secrets capables de lui rendre la vue, & comme Saïn Mirza le pressa d'en faire l'essai, le jeune Abbas averti du desir son pere parut par degrés recouvrer la lumiere, & fut proclamé Roi de Perse la veille de la mort de son pere. Schah Abbas n'avoit alors que treize ans, & comme il sembloit trop jeune pour gouverner par lui-même, sa mere fut nommée Regente, & on lui donna pour Conseiller, l'*Athemat Doulet* (1) qui étoit un sage vieillard d'une prudence reconnue. Le Royaume fut tranquille au-dehors, & il y avoit déjà trois ans que la Régente étoit à la tête des affaires qu'elle administroit avec beaucoup de sagesse, lorsqu'un Seigneur nommé Jani Khan, entra dans l'appartement de l'Athemat Doulet, & sous prétexte d'exécuter les ordres du Roi, il poignarda ce premier Ministre & satisfit ainsi la haine qu'il lui portoit depuis plus de trois ans. La mere du Roi affligée de cet accident demanda vengeance à son fils; mais ce Monarque qui craignoit les suites de cet attentat, prit le parti de dissimuler, & revêtit même Jani Khan de la charge d'Athemat Doulet.

Le nouveau Ministre obtint encore de nouvelles graces, & ayant été

(1) Athemat Doulet, ou Ichtima Dewlet, est un nom de dignité qui a rapport à celle de Grand Visir, chez les Ottomans, & de premier Ministre, chez les Princes Chrétiens.

LES SOPHIS.

nommé Généralissime de la Perse, il se crut en état de tout entreprendre, & ne cacha point ses projets contre la vie de la mere du Roi. Il forma le complot de forcer le Haram & de tuer cette Princesse pour la punir de l'opposition qu'elle lui marquoit en toute occasion. Le Roi instruit de la conjuration, feignit de l'ignorer entierement; de sorte que l'Athemat Douler & ses complices se rendirent tranquillement au Conseil, & y furent massacrés par les ordres de Schah Abbas. Ce Monarque par ce trait de vigueur, affermit son autorité & prit en main les rênes du Gouvernement. Il se mit à la tête de ses troupes & enleva aux Mogols la ville & la Province de Candahar, qui sous le regne précédent avoient été détachés de la Perse par la retraite d'Alimerdan.

Le desir d'augmenter l'étendue de ses Etats, n'empêcha point Schah Abbas de veiller à faire observer la Justice au-dedans de son Royaume, & de quelque nation & de quelque religion que fussent ceux qui se trouvoient sous sa domination, il vouloit qu'on le traitât avec la même bonté. Si quelques Gouverneurs ou Officiers publics abusoient de leur autorité pour opprimer le peuple, il les punissoit rigoureusement & ne pardonnoit jamais les fautes de cette nature. Sa sage économie & son travail assidu, grossirent tellement ses thrésors, que sans fouler ses sujets par des impôts, il se trouva en état d'exécuter le dessein d'étendre les limites de ses Etats du côté du septentrion. Il avoit déja levé des troupes nombreuses, & tous ses préparatifs étoient presque faits, lorsqu'il tomba malade dans une de ses maisons de plaisance, & après quatre mois de langueur, il mourut le 25 de Septembre de l'année 1666. Tous les Ecrivains s'accordent à donner des éloges à ce Prince qui fut le plus grand & le meilleur Roi qui ait porté la couronne de Perse. Il avoit l'ame noble & généreuse, & traitoit favorablement les étrangers, particulierement les Chrétiens.

SCHAH-SOLIMAN, ou SOPHI-MIRZA, X. Roi.

1666.

Abbas en mourant laissoit deux fils, sçavoir Sophi-Mirza, & Hamzeh-Mirza, mais comme il n'avoit désigné aucun des deux pour lui succeder, les Officiers Persans s'assemblerent aux environs du château, où le Roi étoit mort, & délibererent entre eux sur le choix qu'ils devoient faire. Sophi-Mirza étoit resté à Ispahan & Hamzeh-Mirza se trouvoit auprès de son pere au moment que ce monarque expira. La présence du jeune Prince, & son âge qui flattoit l'ambition des grands, parce qu'ils espéroient gouverner en son nom, les porterent à se décider en sa faveur : d'ailleurs on avoit publié que le feu Roi avoit fait perdre la vue à son fils aîné, & cette circonstance fâcheuse l'excluoit du thrône. Après une mûre délibération, on étoit sur le point de proclamer Hamzeh-Mirza, lorsque Mubarek-Aga Eunuque remontra aux Seigneurs Persans l'injustice qu'ils faisoient à Sophi-Mirza, & il les assura que ce Prince n'avoit point perdu la vue, comme on l'avoit dit, & qu'il étoit digne du thrône dont on vouloit le priver. Le discours de l'Eunuque fut prononcé avec véhémence, & fit une telle impression sur les Seigneurs assemblés qu'ils changerent tout-à-coup d'avis & se déterminerent à couronner l'aîné des deux freres.

Plusieurs Grands furent députés pour aller porter à Sophi-Mirza la nouvelle de son élévation; mais comme ce Prince ignoroit la mort de son pere, il fut saisi d'une mortelle appréhension en apprenant que des Seigneurs Persans.

Persans le prioient de paroître. Persuadé qu'il marchoit à la mort, Sophi-Mirza s'avança néanmoins avec fermeté; & en l'appercevant, les Députés se prosternerent devant lui, le reconnurent pour leur Souverain, & lui rendirent hommage en cette qualité. Un changement si avantageux surprit le Prince qui réprima avec art les premiers mouvements de sa joye, & affecta beaucoup de majesté dans la cérémonie de son couronnement. Cet événement & celui de la mort de Schah-Abbas qu'on avoit tenue secrette jusqu'alors, furent publiés le lendemain, & l'armée qui étoit aux environs du château où le feu Roi avoit rendu le dernier soupir, fut rappellée à Ispahan.

LES SOPHIS.

Mirza, loin de faire éclater les vertus qu'on avoit admirées dans son pere, s'abandonna aux excès de la débauche la plus outrée, & garda si peu de ménagements à cet égard, que sa santé en fut considérablement alterée. D'ailleurs ce Prince fut lâche, cruel & superstitieux. En montant sur le thrône, il avoit conservé le nom de Mirza qu'il portoit auparavant; mais il le changea au bout de deux ans à l'occasion suivante. Les Médecins ayant employé sans succès leur art pour rétablir la santé du Sophi, craignirent d'éprouver les effets de sa colere, & la connoissance qu'ils avoient de la superstition de ce Prince, servit à les tirer d'embarras. Ils rejetterent sur l'influence des astres l'impossibilité où ils se trouvoient de guerir Mirza, & lui déclarerent que les Astrologues n'avoient pas pris le moment favorable pour son couronnement. Le foible Mirza convaincu de la solidité des raisons qui lui étoient alléguées, fit faire de nouveau les cérémonies de son couronnement, & changea son nom en celui de Soliman.

Sa conduite fut toujours la même jusqu'à la fin de sa vie, & trop fidéle imitateur des vices de son ayeul Schah-Sophi, ou Saïn-Mirza, il exerça les plus grandes cruautés sur ses sujets & dans sa propre famille. Personne n'osoit l'approcher, quand il étoit pris de vin, & il étoit tellement occupé de ses actions sanguinaires & de ses débauches, qu'il ne songeoit pas à la conservation de ses Etats. Il fit sur le ministere des changements si contraires à la politique de ses prédécesseurs, qu'ils occasionnerent sous le regne suivant, une révolution surprenante dans la Perse. Soliman, après avoir gouverné sans gloire l'espace de vingt-huit ans, mourut sans se nommer de successeur. Il laissa deux fils, sçavoir Abbas qui étoit l'aîné, & Housaïn qu'il avoit eu d'une autre femme. Ce dernier avoit sans contredit des qualités véritablement estimables, mais il manquoit de celles qui sont nécessaires à un grand Roi; au lieu que son frere possédoit au suprême degré tout ce qu'on peut demander à un Prince.

SCHAH-HOUSAIN, XIe. Roi.

1694.

Les Eunuques, dont le crédit & la puissance commençoient à s'étendre, craignant de voir diminuer l'une & l'autre si Abbas montoit sur le thrône, firent jouer tant de ressorts de concert avec l'ayeule d'Housaïn, que ce Prince fut proclamé d'un unanime consentement, & que l'aîné exclu d'un rang qu'il méritoit à tous égards, fut étroitement enfermé dans le Haram. Le nouveau Roi, qui jusqu'alors avoit fait son unique occupation de la lecture de l'Alcoran, commença par vouloir en faire exactement observer les préceptes. Il refusa constamment d'accorder la permission qu'on lui demandoit de priver son frere de la vue, & comme il lui avoit juré sur l'Alcoran de ne jamais employer cette rigueur contre lui, il fut fidéle à sa promesse,

quelque danger qu'il courût par cette indulgence. Housaïn ne borna pas à cette action les preuves du respect qu'il avoit pour l'Alcoran ; & comme les préceptes renfermés dans ce Livre condamnent l'usage du vin, il l'interdit dans tous ses Etats, & publia de rigoureuses défenses de vendre de cette liqueur. Pour donner lui-même l'exemple à ses sujets, il fit briser tous les vases de son palais dans lesquels on conservoit le vin, & il ordonna que tous ses sujets en fissent de même. Les Eunuques allarmés de ce réglement qui faisoit voir dans le monarque un sincere attachement pour la Loi, craignirent que sa sobriété ne le mît en état de travailler plus assidûment, & qu'il ne voulût se mêler de toutes les affaires du Gouvernement. Pour prévenir une chose qu'ils redoutoient, ils eurent recours à la ruse afin d'engager le Roi à révoquer non-seulement la défense qu'il avoit faite de boire du vin, mais à faire lui-même usage de cette liqueur. Depuis plus de cent ans on étoit accoutumé à ne s'en plus passer, & l'ayeule maternelle du Roi qui en avoit toujours bû, ne fut pas des dernieres à murmurer contre les ordres de son petit-fils. Les Eunuques instruits des dispositions de la Sulthane, n'eurent pas de peine à la mettre dans leurs intérêts, & elle les servit avec succès. Elle fit dire à Housaïn qu'elle étoit malade, & qu'elle desiroit ardemment le voir avant que de mourir.

Le Roi allarmé, se rendit en diligence à l'appartement de son ayeule, & comme il lui témoignoit sa sensibilité sur l'état où il la voyoit, & le desir qu'il avoit de la soulager, elle lui dit que les Médecins assuroient que le vin seul étoit capable de rétablir sa santé. Housaïn pénétré de tendresse pour son ayeule, oublia ses scrupules, & fit chercher du vin de tous côtés. On n'en put trouver que chez l'Ambassadeur de Pologne, qui étoit à la cour d'Ispahan, & la vue seule de cette liqueur sembla ranimer la malade. Elle refusa cependant d'y goûter, à moins que le Roi ne lui en donnât l'exemple ; & comme il objectoit les défenses de Mahomet, on lui fit entendre que les Souverains étoient supérieurs aux loix, & enfin on fit consentir Housaïn à boire d'une liqueur dont il connoissoit seulement le nom. Le peu qu'il en prit lui inspira une gaité qu'il n'avoit jamais éprouvée, & flatté de ce mouvement de plaisir, il s'accoutuma insensiblement au vin. Il en but même par la suite avec un tel excès que son esprit en fut abruti, & devint incapable de la moindre occupation. Ce Prince engourdi dans une lâche & honteuse oisiveté, se livra entierement aux plaisirs, & sa coupable indolence précipita la monarchie dans les malheurs dont on va voir le détail. Comme ils furent occasionnés par l'autorité sans bornes des Eunuques, je crois devoir expliquer quelles furent d'abord les fonctions de ces Officiers du Serrail, & comment ils parvinrent au degré de puissance dont ils jouirent sous le regne d'Housaïn.

Dès l'antiquité la plus reculée, les Eunuques étoient chez les Perses les gardiens des femmes du Serrail & les précepteurs des jeunes Princes. Sous les premiers Sophis, ils n'avoient pas d'autre emploi que celui des plus vils domestiques, & préposés pour la garde du lit du Roi, celle du thrône leur étoit interdite. On tiroit ordinairement ces sortes d'esclaves, des contrées éloignées de la Perse, & on les achetoit quelquefois bien cher. Transportés dès leur enfance dans le Haram, on les y élevoit avec beaucoup de soin &

de délicatesse, & on n'oublioit rien pour leur faire trouver leur état agréable. On les méprisoit néanmoins, & on ne leur confioit aucun emploi d'une certaine importance. La maladie dont Soliman fut attaqué, changea l'état d'humiliation dans lequel les Eunuques avoient été jusqu'à cet événement, & les récompenses de leurs soins empressés pour leur maître furent sa confiance & son affection. Il crut voir parmi ses Eunuques des hommes ornés de connoissances, de lumieres & de sentiments qu'il ne leur avoit pas soupçonnés; & enfin il les crut capables d'administrer les affaires de l'Etat. Il en confia d'abord le soin à un d'entr'eux nommé Chogia-Drak, & il fut si satisfait de sa conduite, qu'il forma un Conseil des principaux de ses Eunuques, & rendit ce Conseil supérieur à celui des anciens Ministres.

Les Sophis.

Telle fut l'origine du premier crédit des Eunuques, ils l'augmenterent avec une rapidité surprenante, & ne manquerent pas d'en abuser presqu'aussitôt. On les vit habiter de superbes Palais, avoir des équipages brillants, braver par leur faste les plus grands Seigneurs, présider dans les Conseils, & soumettre enfin à leur puissance l'Athemat-Doulet lui-même. Les Grands n'eurent plus aucun pouvoir, & pour parvenir à la faveur du Prince, ils étoient obligés de rechercher par leurs égards l'appui des Eunuques auparavant si méprisés. La dépense étonnante que ces vils esclaves faisoient, les rendit de vraies sangsues publiques; de sorte que les Provinces furent pillées, les peuples accablés d'impôts, & les charges vendues à ceux qui en offroient le plus haut prix, la capacité, & l'amour du bien public n'étoient comptés pour rien. Les Eunuques blancs & les noirs qui formerent deux Partis, augmenterent encore les désordres de l'Etat, parce que les créatures des uns étoient chassées par les autres, & que ceux qui étoient en place, par le moyen d'un des deux partis, ne pouvoient se conserver leur charge ou leur emploi, que par les présents qu'ils faisoient au Parti opposé.

On murmura, on présenta des requêtes au Sophi; mais ce Prince étoit tombé dans une espece d'imbécillité, & rendoit à ses Eunuques les mémoires qu'on faisoit contr'eux. Ceux-ci instruits de ce qu'on pensoit à leur égard, & connoissant ceux qui cherchoient à les détruire, s'en vengeoient par l'exil, ou la confiscation des biens de leurs ennemis. La police ne s'observoit plus ni dans la ville, ni à la campagne; on mettoit les voleurs en liberté dès qu'ils pouvoient l'acheter à prix d'argent; enfin la Perse ressembloit alors à un pays mis à contribution. Les choses étoient dans ce fâcheux état, lorsqu'un Particulier d'un génie souple & hardi songea à affranchir les Aghouans ses compatriotes du joug de la Perse. Pour l'intelligence de ce grand événement qui renversa du thrône de Perse la famille des Sophis, je pense qu'il est à propos de prendre les choses de plus haut, & de faire connoître quelle étoit la nation nommée les Aghouans, qui étoit autrefois si peu connue en Asie.

Révolution dans la Perse.

Ces peuples originaires de la province de Schirouan, anciennement la grande Albanie, furent vaincus plusieurs fois par Tamerlan, qui fatigué de leurs fréquentes révoltes, les transporta enfin dans le Candahar, Province située entre la Perse & les Etats du Grand Mogol. On a vu plus haut que la Capitale de cette province portoit aussi le nom de Candahar, & qu'elle étoit gouvernée par des Princes souverains qui reconnoissoient la

domination des Perses. Aux environs de cette ville habitoient les Aghouans, qui, à la maniere des Tartares, logeoient sous des tentes, & étoient accoutumés à supporter toutes les rigueurs des saisons. Les maîtres, les esclaves, les chevaux & le bétail occupoient sans distinction la même tente, & vivoient au milieu de la mal-propreté & de l'horreur. Mir-Weis un des chefs de cette nation, tenoit un des premiers rangs à Candahar, & il forma le dessein de profiter des avantages de la place qu'il occupoit, & de ses richesses particulieres pour se faire un grand nombre d'amis. Georgi-Khan, Gouverneur de Candahar, soupçonna une partie des desseins de Mir-Weis, & en informa la cour de Perse, qui ordonna à ce dernier de se rendre auprès du Roi. Mir-Weis arrivé à la Cour, y fut reçu comme un homme dont on devoit examiner les démarches; mais sans paroître faire attention aux précautions qu'on prenoit contre lui, le Seigneur Aghouan dissimula adroitement ses vûes. Son génie souple, ses manieres flatteuses, & l'éclat avec lequel il vécut lui gagnerent l'estime générale & dissipetent les inquiétudes qu'il avoit d'abord causées.

On oublia qu'on devoit le regarder comme un homme suspect, & ce ne fut que par considération pour le Gouverneur de Candahar, qu'on retint Mir-Weis à Ispahan. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la foiblesse du gouvernement, qui étoit partagé en deux factions, dont l'une cherchoit sans cesse à détruire ce que l'autre avoit fait. En habile politique, il sçut se faire des amis dans les deux Partis, & conformoit ses discours suivant les circonstances dans lesquelles il se trouvoit. Lorsqu'il étoit avec des amis du Prince Georgi-Khan, il en parloit avec tant d'éloges, qu'on écrivit à ce Gouverneur qu'il n'avoit pas de plus zèlé partisan que Mir-Weis. S'il se rencontroit avec ceux du Parti contraire, il tâchoit d'insinuer qu'il étoit devenu suspect au Gouverneur, parce qu'il éclairoit de trop près ses démarches. Mir-Weis persuadé que les forces de la Perse n'étoient pas aussi redoutables qu'il se l'étoit imaginé, se confirma dans ses premiers projets; mais pour en mieux assurer l'exécution, il demanda qu'il lui fût permis de faire un voyage à la Mecque. On ne lui refusa pas une chose que tous les zèlés Musulmans regardent comme un point essentiel de leur religion. Lorsque Mir-Weis eut satisfait à tous les exercices de dévotion qui sont d'usage dans le cas où il se trouvoit, il fit assembler les docteurs de Medine & de la Mecque pour leur faire diverses questions. Il leur demanda principalement, si malgré le serment de fidélité que les Aghouans avoient fait aux Perses, il leur étoit permis de secouer le joug afin de suivre les préceptes de leur ancienne religion. Les docteurs qui étoient Sunnites, ou de la secte des Turcs, & qui d'ailleurs n'aimoient pas les Persans à cause de la différence de sentiments, & par d'autres motifs d'intérêt, déclarerent par écrit que les Aghouans feroient une bonne œuvre de détruire les Persans comme des hérétiques indignes de pitié.

Muni d'une piéce aussi importante, Mir-Weis reprit la route d'Ispahan, & ne songea plus qu'à faire naître l'occasion de retourner dans son pays. Cependant il n'avoit jamais affecté tant d'indifférence pour sa patrie, & il parloit même d'attirer sa famille à Ispahan afin de s'y établir tout-à-fait. Un événement de peu de conséquence en lui-même, & dont il sçut tirer parti, lui procura les moyens de faire le voyage qu'il desiroit si ardem-

ment. Le Czar de Russie voulant régler les affaires du commerce entre ses sujets & ceux du Roi de Perse, envoya un Ambassadeur au Sophi. Le Ministre du Czar, qui n'étoit réellement qu'un Avenrurier parvenu à force de souplesses, se vantoit d'être issu des anciens Rois d'Armenie. La nouvelle de l'arrivée de l'Ambassadeur jetta l'allarme dans Ispahan, & on s'imagina que les Moscovites méditoient de soustraire l'Armenie à la domination des Perses. Mir-Weis sentoit le peu de fondement de ces craintes; mais loin de désabuser les Ministres Persans, il leur fit entendre que la prudence exigeoit qu'ils se tinssent sur leurs gardes, & qu'il y avoit lieu d'appréhender que le Prince Georgi-Khan ne profitât de cette occasion pour se rendre indépendant. Le ministere intimidé par plusieurs discours semblables que Mir-Weis faisoit répandre de tous côtés, chercha à faire observer les démarches des Georgiens, & confia ce soin à Mir-Weis qu'on envoya dans le Candahar.

Les Sophis.

Le Seigneur Aghouan muni du pouvoir de lever des troupes si les circonstances l'exigeoient, partit au comble de sa joie, & se rendit en diligence dans sa patrie. Il fut reçu de ses concitoyens avec de grands témoignages d'affection, & mettant à profit ce premier mouvement, il communiqua ses idées aux principaux de sa nation, & prit avec eux des mesures si justes pour l'exécution de ses projets, que le Gouverneur de Candahar & tous les Persans qui se trouverent dans la ville, furent massacrés sans avoir le moindre soupçon de ce qui se tramoit contre eux. Après cette expédition, Mir-Weis assembla les Aghouans, & en leur déclarant qu'il venoit de les remettre en liberté, il n'oublia rien pour les engager à soutenir ce premier exploit. Pour les y déterminer, il leur fit voir la décision des Docteurs de Medine & de la Mecque.

Les Aghouans, à la vue d'une piéce si authentique, ne balancerent plus; ils prirent les armes pour se délivrer de la tyrannie des Perses, & proclamerent Mir-Weis Prince de Candahar, & pere de la patrie. Cependant celui-ci résolu de dérober à la Cour l'entiere connoissance de ce qui venoit de se passer, envoya quelqu'un de ses plus zèlés partisans, & déguisa toutes les circonstances de son entreprise. Soit que le ministere ajoutât foi au récit que lui faisoit Mir-Weis; soit qu'il eût à Ispahan des amis qui cherchassent à justifier sa conduite, on n'ouvrit les yeux sur ses véritables intentions qu'au bout de deux ans, & on songea alors à recouvrer une Province qu'on regardoit sans contredit comme une des plus importantes du Royaume.

Si les sages mesures qu'on prit d'abord eussent pû avoir leur effet, les Aghouans auroient eu lieu de se repentir de leur révolte, & Schah-Housain seroit resté sur le thrône de Perse. On jugea avec raison, que le Prince Kostrow neveu de Georgi-Khan, étoit plus capable que tout autre, de réduire les rebelles. A beaucoup de valeur & de prudence, il joignoit le désir de venger la mort tragique de son oncle, & il apprit avec une grande joye le choix qu'on avoit fait de lui dans cette occasion. On lui donna une armée composée de Georgiens & de Persans, en l'assurant qu'on lui fourniroit continuellement toutes les choses qu'il croiroit nécessaires pour l'entier succès de son entreprise. Kostrow partit dans les plus belles espérances; mais les suites ne répondirent pas aux idées avantageuses qu'il s'étoit formées. La division regnoit toujours à Ispahan, & ceux qui étoient opposés au Parti par lequel le Prince Kostrow

LES SOPHIS.

étoit protégé, employerent contre lui tant de manœuvres, qu'après avoit différé pendant quelque temps de lui faire tenir l'argent dont il avoit besoin, on ne lui accorda que le tiers de ce qu'il lui falloit. Le corps Persan se souleva & refusa d'obéir au Prince Georgien, qui, trahi d'ailleurs par un Officier qu'on avoit placé près de lui en qualité d'Intendant de sa maison, fut toujours traversé dans ses résolutions, & ne put rien entreprendre contre les Aghouans. Chagrin du peu de succès de son voyage, Kostrow se disposoit à décamper & à regagner Ispahan, lorsque Mit-Weis averti de ce dessein, fondit sur les Georgiens, les tailla en pieces & fit périr leur Général. Les Aghouans attaquerent les Persans, mirent le désordre parmi eux & se retirerent ensuite à Candahar, satisfaits du double avantage qu'ils venoient de remporter.

La Cour d'Ispahan apprit avec chagrin la nouvelle de la défaite de son armée ; mais loin de songer efficacement à la réparer, on fut encore deux ans dans l'inaction. Au bout de ce temps, on fit une nouvelle tentative qui n'eut pas plus de succès que la premiere, & d'année en année on faisoit ainsi partir des troupes dont toutes les entreprises sembloient se réduire à relever la gloire des Aghouans, & à faire connoître la foiblesse de la Cour de Perse. Enfin les Ministres fatigués d'envoyer inutilement des armées dans le Candahar, prirent le parti de laisser les Rebelles en paix. Mir-Weis profita de ce temps de tranquillité, pour faire des courses sur les terres de ses voisins. Il répandit par-tout la terreur de son nom, & affermit sa domination par de glorieux exploits. Il faisoit quelques préparatifs pour porter la guerre dans le cœur de la Perse, lorsque la mort le surprit à Candahar dans l'année 1717. Il avoit gouverné les Aghouans pendant sept ou huit ans, & il fut sincerement regretté de tous ses compatriotes. Comme les enfants qu'il laissoit étoient trop jeunes pour lui succéder, on déféra le commandement des troupes à son frere.

Ce nouveau Chef dont on ignore le nom, étoit d'un caractere entierement opposé à celui de Mit-Weis ; c'est-à-dire, qu'il étoit modéré & extrêmement circonspect. En conséquence, il renonça au projet d'aller attaquer les Perses, & se contenta de chercher à tirer avantage de la terreur que son frere leur avoit inspirée, pour faire avec eux une paix utile aux Aghouans. Les propositions qu'il comptoit faire étoient premierement ; que la principauté du Candahar resteroit dans la famille de Mir-Weis ; & en second lieu, que le tribut payé aux Perses par les Aghouans seroit diminué. Les plus sensés étoient de même avis, mais le peuple & les gens de guerre demanderent hautement que l'expédition méditée par Mit-Weis fût continuée. Malgré cette opposition à ses idées, le Gouverneur ne put se résoudre à y renoncer, & sous prétexte que tout n'étoit pas encore en état pour se mettre en campagne, il gagna du temps & traita secrettement avec les Perses. Quelque cachées que fussent les délibérations, elles furent découvertes par Mahmoud fils ainé de Mir-Weis, qui étoit alors âgé de dix-sept à dix-huit ans. Ce jeune homme élevé parmi le tumulte des armes, se trouvoit rempli des maximes politiques de son pere, & assuré de la protection des gens de guerre, il conçut le dessein de soutenir la gloire de sa nation aux dépens de la vie de son oncle.

Il n'eut pas de peine à exécuter ce projet, & ayant déclaré aux troupes qu'il avoit poignardé son oncle, parce qu'il vouloit vendre la liberté de son pays, il reçut de grands applaudissements & fut proclamé Souverain. Les

premiers soins de Mahmoud furent de justifier par quelque exploit, le choix qu'on avoit fait de lui pour commander, & il fit avec succès plusieurs courses dans les provinces voisines. La Cour de Perse allarmée en apprenant que Mahmoud suivoit l'exemple de son pere, résolut d'envoyer contre lui une armée plus considérable que toutes celles qui jusqu'alors étoient parties pour le Candahar. Les Perses furent d'abord battus, mais ils remporterent un avantage considérable, au moyen de la sage conduite & de la valeur de Luft-Ali-Khan leur Général. Mahmoud défait & obligé de se retirer à la hâte dans le Candahar, ne perdit pas courage, & attendit pour reparoître en campagne, que ses ennemis se fussent détruits eux-mêmes. Ce qu'il avoit prévu ne tarda pas à arriver. Les succès de Luft-Ali-Khan lui firent des jaloux qui chercherent à traverser ses entreprises, & il fut contraint de se retirer faute de vivres & d'argent pour payer les soldats. Le Général Persan loin de recevoir les secours dont son armée avoit un pressant besoin, fut arrêté sur de fausses accusations & conduit devant le Roi, qui à la vérité, reconnut l'innocence de Luft-Ali Khan, mais qui n'osa lui rendre le rang qu'il avoit eu. Les troupes, chagrines de perdre un chef qu'elles aimoient, se disperserent de divers côtés, & on se réjouit à la Cour du parti qu'elles avoient pris; parce qu'on pensoit qu'elles n'étoient plus nécessaires.

Dans le temps qu'on croyoit être tranquille à la Cour, parce que Mahmoud se tenoit encore renfermé dans le Candahar, on apprit que les Lesgiens faisoient les plus grands ravages dans les Provinces voisines, & que leur irruption avoit réveillé l'ardeur des Aghouans, qui avoient formé une armée nombreuse, & étoient sortis du Candahar. Mahmoud fit d'abord le siége de Kirman, & se rendit maître de la basse ville par la trahison des Guebres ou Gaures qui la lui livrerent. La haute ville résista constamment, & les Aghouans fatigués de la longueur du siége de cette place, demanderent à se retirer. Mahmoud les appaisa en leur promettant qu'il alloit lever le siége, & en effet, il décampa dès le lendemain après avoir ravagé tout le pays des environs. Il dirigea ensuite sa marche du côté d'Ispahan, & arriva à quatre lieues de cette place le 8 de Mars 1722.

On fut aussi surpris que consterné à la Cour en apprenant une nouvelle si peu attendue, & il fallut dans le moment chercher des moyens pour mettre la ville hors de surprise. On leva en diligence des troupes, dont on fit un corps d'environ cinquante mille hommes, en comptant les soldats de la garde du Roi & quelques anciens régiments qui se trouverent alors dans la Capitale. Les avis furent d'abord partagés sur l'emploi qu'on feroit de cette armée; les uns vouloient qu'on en formât un camp qui couvriroit la ville, & qui serviroit en même-temps à exercer & à aguerrir les nouvelles troupes; les autres crurent qu'il seroit honteux pour les Persans, de se tenir sur la défensive contre une Nation qu'ils méprisoient, & qu'ils ne regardoient que comme un tas de brigands plus accoutumés au pillage, que faits à résister à des troupes reglées. Le premier avis étoit sans doute le plus sage; mais le malheur de la Perse fit qu'on ne le suivit point, & qu'il fut décidé qu'on attaqueroit les Aghouans.

Le commandement de l'armée Persane fut partagé entre deux Généraux, dont l'un s'appelloit Maghmet-Wali, & l'autre étoit l'Athemat Doulet. Mirza Rosthom-Khan, frere du Prince de Georgie, commandoit les Georgiens

& les troupes de la garde du Roi ; & Alimerdan-Khan, Seigneur Persan, avoit sous ses ordres un corps de cinq cents hommes, tous soldats aguerris. Ces deux derniers Généraux devoient commencer le combat & attaquer les deux aîles de l'armée ennemie, tandis que Maghmet-Wali forceroit le camp des Aghouans, & que l'Athemat Doulet profitant de la confusion où ils seroient fondroit sur eux par le front. Si cette disposition eut été exécutée, les Aghouans ne pouvoient jamais se relever, mais ils eurent le bonheur de remporter la victoire contre leur propre attente. Leurs aîles avoient déjà été enfoncées, & les Perses entrés dans leur camp, y jettoient le trouble & la confusion ; de sorte que Mir-Mahmoud songeoit à prendre la fuite, lorsque l'Athemat-Doulet, jaloux de la gloire du Général qui avoit commencé l'attaque, se retira avec les troupes qu'il commandoit. Maghmet-Wali s'appercevant de la retraite inopinée de l'Athemat Doulet, sentit le péril qu'il couroit en s'opiniâtrant combattre, & sortit en bon ordre du camp des ennemis, emportant le thrésor de Mir-Mahmoud. Mirza-Rosthom, moins heureux que Wali, fut enveloppé par les Aghouans, & en voulant se faire jour au travers de presque toute l'armée, il tomba percé de coups, & mourut sur le champ de bataille.

Les Aghouans douterent quelque temps de leur avantage, & ils n'oserent poursuivre leurs ennemis, dans la crainte qu'il n'y eut du stratagême de la part des Persans. Ceux-ci de retour dans Ispahan, y porterent le désespoir & l'épouvante, & on croyoit à tous moments voir paroître les Aghouans aux portes de la ville. Cependant Mahmoud ne songeoit gueres à poursuivre ses avantages, & une certaine terreur qu'il auroit eu peine à justifier, étoit cause qu'il se repentoit de s'être trop avancé. Au lieu de chercher à se rendre maître de la Capitale, il se détermina à aller continuer le siége de Kirman, & pour couvrir sa retraite, il envoya neuf mille hommes qui avoient ordre de feindre d'attaquer la ville. Le Conseil de Schah-Housaïn, engagea ce Prince à députer quelques Persans vers Mahmoud pour lui proposer une somme d'argent s'il consentoit à quitter la Perse. On lui promettoit, outre cela, que la principauté de Candahar seroit héréditaire dans sa famille & entierement indépendante de la Perse. Surpris de s'entendre faire des propositions si avantageuses, le chef des Aghouans commença à se persuader qu'il avoit remporté la victoire sur les Persans. Il crut néanmoins devoir accepter ce qu'on lui offroit, mais par le conseil d'un Indien nommé Miangi, qui avoit eu soin de sa jeunesse, il demanda que pour assurer le traité qu'il étoit prêt à signer, on lui donnât en mariage une des filles du Roi. La Cour rejetta cette clause d'un air de mépris, & Mahmoud piqué du refus jura d'en tirer raison, & de ne point abandonner le siége d'Ispahan qu'il ne fût maître de la ville. Pour cet effet, il fit marcher toute son armée vers la Capitale, & s'empara d'abord du château de Terabat qui se trouvoit sur sa route. Ce château, situé à une petite lieue d'Ispahan, étoit suffisamment fortifié, & il auroit pu arrêter les ennemis pendant quelque temps, si on l'eût muni des choses nécessaires pour sa défense. On négligea ces précautions, & la prise de ce château contribua à la perte de l'Empire, & facilita aux Aghouans les moyens de se rendre maîtres d'Ispahan.

Les Ministres de Schah Housaïn firent une seconde faute, dont les suites ne furent pas moins préjudiciables à la famille des Sophis. Un fauxbourg d'Ispahan,

d'Ispahan, connu sous le nom de Zulpha, étoit entierement habité par les Armeniens, qui se trouvoient extrêmement nombreux. Comme ces Armeniens avoient en plusieurs occasions été maltraités par les Persans, on craignit qu'ils ne profitassent des circonstances pour se venger, & qu'ils ne se joignissent aux Aghouans. Afin de prévenir une réunion que l'on redoutoit, on résolut de désarmer adroitement les Armeniens. En conséquence, on leur ordonna de se rendre avec toutes leurs armes aux environs du Palais du Roi, sous prétexte que ce Prince vouloit leur confier la garde de sa personne. Les Armeniens qui n'avoient aucun soupçon de ce qu'on vouloit faire, se hâterent d'obéir & apporterent leurs meilleures armes. Dès qu'ils furent arrivés, on les rangea en bataille, & après les avoir obligés de se désarmer, on les renvoya dans leurs maisons. Ils y étoient à peine de retour, que les Aghouans commencerent l'attaque du fauxbourg de Zulpha, & comme malgré les sollicitations réiterées des Armeniens, on ne leur fournit pas les secours nécessaires, & qu'ils ne purent r'avoir les armes qu'on leur avoit ôtées, ils se virent contraints de traiter avec Mir-Mahmoud. Ce Général exigea des Armeniens une somme d'argent très-considérable, & demanda qu'ils lui livrassent cinquante jeunes filles des meilleures maisons qu'ils eussent parmi eux. Ces conditions, qui étoient très-dures, furent contestées de la part des Armeniens, mais ils ne purent obtenir aucun adoucissement, & ils souffrirent même plusieurs mauvais traitements pour n'avoir pas voulu livrer d'abord aux Aghouans la somme imposée.

Plusieurs Écrivains s'imaginent que la Cour de Perse avoit laissé Mir-Mahmoud se rendre maître du fauxbourg de Zulpha, dans l'espérance que satisfait du butin qu'il y pourroit faire, il se retireroit dans le Candahar. En effet, ce Général étoit assez disposé à confirmer cette idée, mais par malheur pour les Persans, il fit faire une attaque si mal ordonnée, que ses ennemis ne manquerent pas de la tourner en ridicule. Mir-Mahmoud ne tarda pas à être informé qu'on le railloit à la Cour sur son assaut prétendu, & que les Persans commençoient à revenir de la premiere frayeur qu'il leur avoit inspirée. Chagrin de se voir mépriser par ses ennemis, le Général Aghouan prit la ferme résolution de les obliger à implorer sa clémence, & il fit toutes ses dispositions pour se rendre maître d'Ispahan. Le Sanderou qui se trouvoit entre la ville d'Ispahan & le camp de Mahmoud, étoit garni de quatre ponts bien gardés. Cependant le Général Aghouan se présenta devant un de ces ponts, & efficacement secondé de ses troupes qu'un même esprit animoit, il s'empara du poste qu'il désiroit. Un corps de troupes Persanes commandé par l'Eunuque Achmet Agha, fondit sur les Aghouans, les battit & les força de regagner leur camp. Si les autres Généraux de Perse eussent voulu seconder Achmet Agha, les Aghouans étoient perdus sans ressource, mais la mésintelligence & la jalousie qui regnoient parmi les principaux Officiers servoient mieux les ennemis de l'Etat que leur propre valeur.

Les Aghouans consternés de l'échec qu'ils avoient essuyé, n'osoient plus sortir de leur camp, & Mahmoud que ses troupes pressoient de faire retraite, ne s'occupoit que des moyens de la faire avec honneur, lorsque quelques soldats vinrent lui apprendre qu'un des ponts du Sanderou étoit fort mal gardé. Cette nouvelle réveilla toutes les espérances des Aghouans; ils prirent leurs armes à

la hâte & suivirent leur Général, qui s'empara du pont sans beaucoup de résistance. Toute l'armée traversa ainsi le Sanderou, & campa autour d'Ispahan qu'elle investit tellement, que rien ne pouvoit plus y entrer ni en sortir. Les Provinces voisines songerent alors à marcher au secours de la Capitale; mais comme chacune vouloit avoir seule la gloire de la délivrer, cette émulation occasionna de grands démêlés, & tous les secours qui approcherent d'Ispahan furent défaits, parce que le nombre des troupes dont ils étoient composés, n'étoit jamais suffisant.

Lorsqu'on eut appris dans la Capitale la défaite de tous les secours qui arrivoient, on commença à s'allarmer vivement, & la consternation devint bientôt générale. La nécessité de chercher un remede aux calamites présentes, fit songer au Prince Thamasp, troisieme fils de Schah-Housain, & on crut qu'il pouvoit seul être capable de ranimer le courage des Persans, & de les engager à se joindre à lui pour la défense de la patrie. Thamasp fut reconnu solemnellement successeur au thrône, & Schah-Housain le déclara son Lieutenant-Général, & le laissa maître d'agir comme il le jugeroit à propos pour le salut de la Perse. Ce Prince revêtu de la dignité & du pouvoir de Généralissime, sortit heureusement d'Ispahan avec une escorte de cinq cents hommes, & fut en lieu de sûreté avant que ses ennemis fussent informés de sa sortie. Il fit tous les efforts imaginables pour se former une armée; mais il ne put en venir à bout. Les sujets de l'Empire accablés par les impôts précédents, refuserent de marcher, & les petits Souverains qui dépendoient de la Perse, avoient trop d'interêt à l'abaissement des Sophis, pour leur fournir les moyens de se relever. Le Prince Thamasp voyant qu'il ne pouvoit rien entreprendre pour la délivrance de la Capitale, songea à se mettre à couvert des entreprises de ses ennemis, & trouva un asyle dans Casbin.

Cependant le peuple d'Ispahan demanda à marcher contre les troupes de Mir-Mahmoud, & les Aghouans auroient encore été ruinés en cette occasion, si les Généraux eussent soutenu à propos ce que le fidéle Achmet Agha avoit commencé. Leur lâcheté fit périr une grande partie des troupes de l'Eunuque, & l'empêcha de faire entrer dans la ville un convoi considérable. L'envie que les Courtisans avoient conçue contre Achmet fut poussée plus loin; car on l'accusa devant le Roi d'avoir par son imprudence perdu d'excellentes troupes. Schah Housaïn, trop crédule, accabla Achmet des plus sanglants reproches. Ce brave Officier outré d'une telle injustice, fit voir au Roi qu'on le trahissoit, & s'étant aussi-tôt renfermé chez lui, il s'empoisonna. Mahmoud informé de la mort d'Achmet, ne douta plus de la ruine d'Ispahan, & en effet, au bout de deux mois, il se vit maître de cette place.

L'horrible disette à laquelle le peuple étoit réduit, se faisoit sentir aussi dans le Palais; & Schah-Housaïn touché des malheurs de ses sujets plus que des siens propres, prit un parti violent pour dérober à la mort ceux que les armes, ou la famine n'avoient pas encore fait périr. Il parut en public vêtu de deuil, & après avoir témoigné sa douleur sur l'état fâcheux des Persans, il déclara qu'il étoit déterminé à céder sa couronne à Mahmoud.

MIR-MAHMOUD, XIIe. Roi. 1722.

En vertu de cette résolution, Schah-Housaïn se rendit le 23 d'Octobre au camp des Aghouans, & dès qu'il apperçut Mahmoud, il courut à lui les bras ouverts, l'embrassa, & lui mit ensuite le Diadème sur le front, le déclarant

son successeur au thrône, à l'exclusion même de ses propres enfants & de leur postérité. Le traité de paix & la cession de la couronne furent remis entre les mains de Mahmoud, qui promit de traiter avec bonté Schah-Housaïn, les femmes, les enfants & les domestiques mêmes de cet infortuné Monarque. Le souverain Prêtre des Aghouans prononça une formule de malédictions contre celui qui contreviendroit aux articles du traité, & se retira. Alors les Grands des deux Nations rendirent leurs hommages au nouveau Roi, en se prosternant trois fois & lui baisant les genoux. Mir-Mahmoud fit aussi-tôt partir des troupes, qui, en son nom, prirent possession d'Ispahan, & publierent par ses ordres une amnistie générale. Le lendemain de ce grand événement, le nouveau Roi fit son entrée dans la Capitale, & reçut le serment de fidélité de tous les Seigneurs & Ministres. On avoit dès la veille fait apporter des vivres en abondance, & le bon ordre fut rétabli au moment qu'on publia la paix.

Les soins que prit Mahmoud de faire punir ceux qui avoient trahi son prédécesseur, signalerent le commencement de son régne, & firent concevoir de lui des idées favorables, qui se démentirent dans la suite. Il s'appliqua pendant un mois entier à connoître la forme du Gouvernement, laissa les Persans en possession des charges & des emplois; mais il leur donna des Aghouans pour Adjoints. Lorsque tout fut réglé touchant l'administration des affaires & de la Justice, le Sulthan Mahmoud songea à se conserver une couronne qui pouvoit lui être ravie de la même maniere qu'il l'avoit enlevée à Schah-Housaïn. Il n'avoit rien à craindre de la part de ce Monarque, mais il redoutoit le Prince Thamasp, & il crut devoir mettre tout en usage pour s'en défaire. Informé que ce Prince étoit à Casbin, il chargea Aman-Ulla de l'aller enlever & de s'emparer de la ville. Thamasp, trop foible pour résister aux Aghouans & averti de leur approche, assembla les habitants de Casbin, les exhorta à se rendre dès qu'ils verroient paroître les troupes ennemies, promettant de les délivrer dans des circonstances plus favorables. Ce jeune Prince monta aussitôt à cheval & gagna en diligence la ville de Tauris, qui lui servit d'asyle pour quelque temps. Aman-Ulla fut reçu sans résistance dans Casbin, & se voyant maître de cette ville, il chercha à s'y enrichir. Il parut oublier qu'on lui en avoit ouvert les portes au moment qu'il s'étoit présenté, & il voulut traiter les habitants en ennemis, c'est-à-dire qu'il en exigea de fortes contributions. Cette conduite excita un soulevement général, & de huit mille Aghouans qui étoient partis pour cette expédition, Aman-Ulla en reconduisit à peine mille à Ispahan.

Mir-Mahmoud, effrayé de ce qui venoit de se passer à Casbin, ne se crut plus en sûreté parmi les habitants d'Ispahan, que son imagination lui représentoit toujours armés contre lui. Rempli des idées les plus funestes, l'Usurpateur devint tyran & cruel. Il commença par faire assassiner trois cents des principaux Seigneurs de la Cour qu'il avoit invités à un festin, & sous prétexte de punir les habitants d'Ispahan d'une conjuration semblable à celle de ceux de Casbin, on égorgea les bourgeois dans leurs maisons. Mir-Mahmoud, peu rassuré encore, exigea que tous les Persans sortissent de la capitale, chargea quelques-uns de ses Capitaines d'aller

LES SOPHIS.

soumettre des peuples aux environs de la Perse & de les transporter à Ispahan. Nazir-Ulla, un de ces Capitaines réussit dans son expédition ; il amena un convoi considérable de vivres & de butin, & cent mille hommes qu'il avoit tirés des plaines situées entre Babylone & Hamadan. Mir-Mahmoud choisit six mille hommes parmi ces nouveaux venus, & en forma sa garde. Cette colonie n'étant pas encore suffisante, l'Usurpateur fit faire quelques levées de troupes dans le Candahar, & attira à Ispahan plusieurs familles de cette même Province.

Cependant les Aghouans n'étoient maîtres que d'Ispahan ; car le reste de la Perse refusoit de reconnoître leur domination, & les peuples des environs de la capitale faisoient des courses jusqu'aux portes de cette ville. Si d'un côté les Aghouans remportoient quelques avantages, ils étoient battus d'un autre ; & le Prince Thamasp auroit peut-être trouvé moyen d'accabler l'Usurpateur & ceux qui étoient sous ses ordres, s'il se fût d'abord montré moins présomptueux, & qu'il eût eu plus d'expérience qu'il n'en avoit. Il voulut forcer Vachtanga, Prince de Géorgie, à lui fournir des secours, & sur son refus, il fit des courses sur ses terres. Cette conduite indisposa de plus en plus les Géorgiens, & priva totalement le Prince Persan des ressources qu'il pouvoit attendre de ce côté. Il agit avec la même imprudence à l'égard des Arméniens, & au lieu de les ménager pour en obtenir des troupes, il les accabla d'impositions, & usa de rigueur contre ceux qui refusoient de payer ou de prendre les armes. Il fit plusieurs autres démarches qui lui firent beaucoup de tort ; mais par le crédit d'une de ses sœurs qu'Aman-Ulla avoit épousée, il sçut attirer ce Capitaine dans son parti, & entretenir des intelligences avec Afraff, cousin de Mahmoud, & fils du frere de Mir-Weis, le même que Mahmoud avoit poignardé.

Aman-Ulla rendit peu de services au Prince Persan, parce que Mahmoud veilloit sur ses actions & faisoit échouer tout ce qu'il vouloit entreprendre. Afraff étoit plus porté encore en faveur de Thamasp, & quoique resserré étroitement en prison par les ordres de Mahmoud, à qui il étoit devenu suspect, il avoit un grand nombre d'amis qu'il comptoit employer pour rétablir sur le thrône la famille des Sophis. Il étoit dans ces dispositions avantageuses aux Sophis, lorsque les Aghouans, fatigués de la domination de Mahmoud, sous la conduite duquel ils venoient d'être défaits en plusieurs rencontres, résolurent de lui donner un successeur, & tirerent Afraff de prison pour lui offrir la couronne. Une révolution si peu attendue, en causa une violente dans l'esprit d'Afraff. Il oublia à l'instant même ce qu'il avoit promis à Thamasp, & ne songea plus qu'à immoler ce Prince à sa propre sûreté. Il dissimula néanmoins, & s'étant rendu maître du Palais, il commença par faire donner la mort à Mahmoud, & à tous ceux qui lui étoient intimement attachés. Mahmoud avoit régné deux ans & demi, & il eut la tête tranchée le 22 d'Avril 1725.

ASRAFF, XIIIe. Roi. 1725.

Afraff, pour mieux s'assurer la couronne, feignit de vouloir la remettre sur la tête de Schah-Housaïn ; mais ce Prince, qui démêla peut-être ses vûes, refusa constamment de remonter sur le thrône. Il se plaignit seulement de la cruauté de Mir-Mahmoud, qui avoit fait périr presque toute sa famille, & pria Afraff de prendre soin des deux Princes qu'il avoit dérobés

à la mort, & d'accepter une de ses filles en mariage. Afraff, content de n'avoir plus de prétexte apparent pour refuser le sceptre, l'accepta, & eut grand soin de faire inhumer avec pompe les os des Princes que Mahmoud avoit fait mourir. Il augmenta considérablement ce qu'on avoit coutume de payer à Schah-Housain pour son entretien, & il épousa la fille de ce Prince. Afraff, craignant que ceux qui l'avoient placé sur le thrône, ne l'en fissent descendre quelque jour, les fit périr de différentes manieres & s'empara de leurs biens. Tranquille de ce côté, l'Usurpateur redoutoit toujours Schah-Thamasp, & il auroit voulu avoir ce Prince à sa disposition. Il affecta pour lui la même amitié qu'il lui avoit témoignée longtemps auparavant, lui envoya des Ambassadeurs chargés de riches présents, & lui demanda une entrevûe auprès de la ville de Tehran.

Aussitôt après le départ de ses Ambassadeurs, Afraff se mit à la tête de vingt mille hommes, & à dessein de surprendre Schah-Thamasp, il marcha vers le lieu du rendez-vous qu'il lui avoit marqué. Il s'en fallut peu qu'il ne vînt à bout de son entreprise ; car le Prince Persan s'avança sans défiance jusqu'à une distance peu éloignée. Alors de sages réflexions l'empêcherent de poursuivre sa route. Il fit partir quelques espions, qui ne tarderent pas à lui rapporter qu'Afraff étoit à la tête de son armée, & qu'il avoit déjà passé le lieu du rendez-vous. Schah-Thamasp sentit qu'on en vouloit à sa personne, & indigné de la perfidie de l'Usurpateur, il se détermina à lui livrer bataille malgré l'inégalité des forces. La fureur qui animoit Thamasp lui auroit sans doute fait remporter la victoire, si ses troupes eussent pensé comme lui ; mais la division se mit parmi les Officiers ; de sorte que le Prince n'eut pas d'autre ressource que celle de la fuite, & il se retira en diligence dans le Mazanderan. Son armée se débanda, & depuis ce moment il fut longtemps hors d'état de faire face aux différentes Nations qui ravageoient la Perse.

Les Moscovites étoient aux mains avec les Lesgiens auxquels ils vouloient enlever différentes Provinces sur les côtes occidentales de la mer Caspienne. Les Turcs, d'un autre côté, étoient entrés dans la Perse par trois divers endroits, & s'étoient rendus maîtres de la Géorgie, de la ville d'Erivan & de Tauris, autrefois capitale de la Perse. Toutes ces incursions firent comprendre à Afraff qu'il ne pourroit jamais être tranquille sur le thrône, tant qu'il seroit en guerre avec les Turcs ; & comme il n'avoit point de secours à espérer du Candahar, où le frere aîné de Mir-Mahmoud s'étoit fait reconnoître Souverain, il appréhenda de se voir bientôt épuisé d'hommes & d'argent. Pour prévenir cet inconvénient, il envoya à la Porte Ottomane un Ambassadeur chargé de faire la paix à quelque prix que ce fût. Les négociations furent traversées par l'Ambassadeur de Moscovie, & enfin le Ministre de Perse fut congédié, & Afraff déclaré ennemi de l'Empire Ottoman.

Les Turcs leverent aussitôt des troupes, & formerent une armée nombreuse, qui s'empara de Casbin, & marcha ensuite vers Ispahan, à dessein d'assiéger cette place. Afraff, averti de ce projet, ruina le pays entre Casbin & Ispahan, fit entrer dans cette derniere ville vingt-cinq mille hommes de troupes réglées, & harcela l'armée Ottomane avec un autre corps de

troupes qui étoit campé au dehors de la ville. Les Turcs, battus par les Aghouans & affligés d'une maladie épidémique qui enlevoit tous les jours plusieurs soldats, prirent le parti de se retirer dans la Géorgie. Ils firent un traité avec le Prince Thamasp, & s'engagerent à le rétablir sur le thrône à certaines conditions; mais ils ne purent exécuter leurs promesses; parce qu'ils furent battus deux fois consécutives par l'armée d'Asraff, & qu'ils se virent dans l'obligation de demander la paix. Asraff, quoique vainqueur, la désiroit ardemment, & par conséquent il n'eut aucune peine à accepter un traité qui fut signé vers la fin de Septembre 1727. & publié à Constantinople dans le mois de Novembre suivant. Les principaux articles étoient;

» 1°. Que le Sulthan Asraff demeureroit en possession du thrône de Perse » sous tel titre qu'il jugeroit à propos de prendre. 2°. Que le Grand Sei» gneur ne donneroit aucun secours aux ennemis de ce nouveau Souverain. » 3°. Qu'il reconnoîtroit comme légitime & contracté selon les loix, le » mariage d'Asraff avec la fille de Schah-Housaïn, Roi de Perse, & que » le fils provenu de ce mariage jouiroit de toutes les prérogatives du fils » aîné d'un Souverain. 4°. Que les conquêtes que le Grand Seigneur avoit » faites dans la Perse, en y comprenant Tauris & Amadan, lui reste» roient. 5°. Que le Sulthan Asraff rendroit aux Commandants des trou» pes du Grand Seigneur toute l'artillerie & les munitions de guerre qu'il » leur avoit prises en diverses occasions. 6°. Qu'il consentiroit que les Turcs » remissent en possession du territoire de Houvets, dont un Prince Arabe » s'étoit emparé, & qu'Asraff joindroit, s'il le falloit, ses troupes à celles » du Grand Seigneur, pour chasser cet Usurpateur. 7°. Que le Grand Sei» gneur accorderoit une amnistie entiere au Sulthan Dely, qui s'étoit joint » avec les Tartares ses vassaux ou sujets, aux troupes du Sulthan Asraff pendant » les dernieres années de la guerre. 8°. Que le Grand Seigneur nommeroit » au plutôt des Commissaires pour régler avec ceux d'Asraff les limites qui » seroient à l'avenir la séparation des deux Etats «.

La Perse étoit alors habitée par sept Nations différentes qui avoient chacune leur rang. Les Aghouans tenoient le premier rang; les Arméniens le second; les Dergesins le troisieme; les Mulsani, ou Indiens Banianes, le quatrieme; les Guebres ou Gaures, anciens Persans & adorateurs du feu, le cinquieme; les Juifs le sixieme, & les Persans le Septieme. L'Usurpateur chercha à se concilier l'affection de tous ces peuples, & il y réussit à force de bienfaits. Ils étoient intéressés à le maintenir sur le thrône, & il y a apparence qu'il y seroit resté jusqu'à la fin de ses jours, si un homme célebre, qui parut sur la scene, ne lui eût ravi la couronne pour la mettre sur la tête du légitime Souverain. Cet homme, que l'on regarde comme le héros de la Perse, fut Nadir-Koul, plus connu sous le nom de Thamasp-Kouli-Khan. Les Auteurs de différents Mémoires qui ont paru sur sa vie ne s'accordent point touchant sa naissance, & chacun prétend être fondé sur ce qu'il raconte. Quoi qu'il en soit de toutes ces opinions qui seroient trop longues à rapporter ici, il y a toute apparence que Kouli-Khan étoit Persan, & il est certain qu'il offrit à Schah-Thamasp des services qui furent acceptés avec joye.

L'arrivée de Kouli-Khan auprès de Schah-Thamasp sembla faire décider

la fortune en sa faveur; car dès que ce Prince se fut montré dans le Khorasan, tous les habitants des villes de cette Province s'empresserent de lui rendre hommage & de lui jurer une fidélité inviolable. Les Aghouans, informés de ces circonstances, n'oserent plus tenir la campagne, & se sauverent de ville en ville, pendant que Kouli-Khan se rendoit maître du Khorasan. Les Persans, qui jusqu'alors avoient craint de prendre le parti de leur Souverain, se rendirent en foule sous ses drapeaux & grossirent considérablement son armée. Chaque jour étoit signalé par de nouveaux succès, & Schah-Thamasp assiegea Schiras, tandis que Kouli-Khan, avec une partie des troupes, marcha contre Seydal, Général des Aghonans. L'Usurpateur leva le plus de soldats qu'il lui fut possible, & vola au secours de Schiras. Il rencontra l'armée Royale dans une vaste plaine à trente lieues d'Ispahan & lui livra bataille; mais il fut battu & mis en fuite. Afraff, avec un petit nombre de troupes gagna la capitale dont il ravagea les environs, afin que les Persans ne trouvassent pas de quoi subsister. Le Général Seydal ne fut pas plus heureux que l'Usurpateur; car il ramena à peine la vingtieme partie des troupes qu'il commandoit.

De si grands avantages contre les Aghouans encouragerent les Persans qui s'étoient déclarés pour leur Prince, & on résolut d'un commun accord d'aller assiéger Ispahan. Afraff qui soupçonnoit qu'on ne tarderoit pas à l'attaquer, sortit de la capitale avec douze mille Aghouans, & emporta tous ses thrésors, les richesses du Palais & les diamans de la couronne. Il eut l'inhumanité de faire mourir Schah-Housain, & emmena toutes les Princesses de la famille Royale. Il partit une nuit du mois de Décembre 1729. & on peut commencer de ce moment à compter le temps du regne de Schah-Thamasp. Dès que le jour parut, les Persans s'apperçurent qu'ils étoient délivrés de leurs ennemis, & dans le premier mouvement de leur joye ils ouvrirent les portes d'Ispahan, & coururent vers le camp de leur Prince. Kouli-Khan informé de la retraite des Aghouans, se rendit dans la capitale à la tête de dix mille hommes, & y fut reçu avec de grandes acclamations. Il restoit encore trois mille Aghouans dans le château, & le peuple vouloit les massacrer; mais le Général Persan les prit sous sa protection, & signala par cet acte de clémence son entrée dans la capitale.

Schah-Thamasp, XIVe. Roi.

1729.

Lorsque tout fut disposé pour recevoir le Souverain, Schah-Thamasp parut aux portes d'Ispahan, & chacun témoigna la joie la plus sincere de revoir un Prince qu'on avoit cru mort plusieurs fois. Après avoir reçu les premiers hommages de ses sujets, le nouveau Monarque se hâta de gagner le Palais pour embrasser son pere & ses sœurs; mais son attente fut trompée, & il apprit avec le chagrin le plus sensible que Schah-Housain avoit perdu la vie par les ordres de l'Usurpateur qui emmenoit les Princesses captives. Le Roi fit serment de venger la mort de son pere, par celle du barbare Afraff, & il commanda sur le champ qu'on le poursuivît sans relâche. On ignoroit la route qu'il avoit prise; & comme, pour assurer sa retraite, il avoit fait répandre le bruit qu'il étoit mort, on fut quelque-temps indécis sur ce qu'on feroit. Cependant Kouli-Khan à qui le Roi donna le nom de Thamasp, marcha vers Casbin, jugeant que l'Usurpateur pourroit s'y être retiré. Il apprit en cet

endroit qu'Afraff avoit pris le chemin de Candahar, & il n'osoit le poursuivre, parce que la saison étoit trop avancée; mais les troupes le presserent de les mener contre l'Usurpateur.

Cependant Afraff avoit fait une telle diligence, qu'en trois jours de temps il étoit arrivé à Schiras, éloignée d'Ispahan de près de soixante & quinze lieues. Après s'être reposé deux jours dans Schiras, les Aghouans continuerent leur route jusqu'à Candahar, où Afraff espéroit trouver quelques secours pour rentrer dans la Perse. Hussein-Khan, cousin d'Afraff, & Souverain du Candahar, fit fermer les portes de la ville, & menaça de traiter les troupes d'Afraff en ennemies, si elles ne se retiroient très-promptement. Une réception si dure & si peu attendue, mit l'Usurpateur au désespoir, & la désertion de la plus grande partie de ses troupes acheva de l'accabler. Il ne resta avec lui que trois mille hommes; & comme le chagrin l'aveugloit, il alla s'enfermer dans Langor une des plus fortes citadelles du pays, au lieu de chercher un asyle dans les Indes, ou chez les Tartares. Outre les trois mille hommes qui accompagnoient Afraff, il y avoit dans Langor une garnison de deux mille hommes, & d'ailleurs la place étoit suffisamment fortifiée pour soutenir un long siége. C'étoit sans doute ce qui avoit déterminé Afraff à s'y réfugier, & il y avoit déjà un mois qu'il y étoit, lorsque Thamasp Kouli-Khan y arriva avec son armée.

Ce Général connoissant les difficultés qu'il auroit à emporter un poste si bien défendu, se disposa à le prendre par famine, & il l'investit tellement de tous côtés, qu'il ne pouvoit plus y entrer aucun convoi. Les deux mille Aghouans qu'Afraff avoit trouvés dans ce lieu, députerent vers le Général Persan pour l'avertir qu'ils lui livreroient la place, pourvu qu'il promît de les traiter avec bonté. Thamasp Kouli-Khan ne balança pas à accepter le parti qu'on lui proposoit, & tandis qu'un détachement de son armée s'emparoit d'une porte, il entra par l'autre, & surprit ainsi l'Usurpateur qui ne s'attendoit pas à être trahi. Afraff fut chargé de chaînes: on traita de même les trois mille hommes dont il étoit accompagné, & on fit grace à la garnison qui fut incorporée dans les troupes Persannes. Tous les thrésors qu'Afraff avoit emportés étoient à Langor, & Thamasp Kouli-Khan en fit distribuer une grande partie à ses soldats, se réservant les pierreries qu'il fit transporter à Herat. Il remit ensuite en liberté & fit traiter avec tous les honneurs dûs à leur rang, les Princesses qu'Afraff avoit emmenées jusqu'à Langor. Il est difficile d'exprimer la joie qu'elles ressentirent en apprenant la captivité de l'Usurpateur; car outre les manieres rudes & grossieres qu'il avoit affectées à leur égard, il les avoit menacées de les faire égorger le jour que la place seroit prise.

Hussein-Khan, Gouverneur du Candahar, alla au-devant de Thamasp Kouli-Khan, & le pria de s'aller reposer dans la ville. Le Général Persan satisfait de la démarche d'Hussein, lui fit un favorable accueil & accepta ses offres. Il fit traîner à sa suite le malheureux Afraff, qui eut la tête tranchée sur un échaffaut dressé exprès dans la grande place de Candahar. Son corps fut embaumé & envoyé à Ispahan où il fut empalé & exposé sur le grand chemin. Les trois mille hommes de sa suite ne furent pas épargnés, & ils subirent le même sort que leur chef. La mort d'Afraff est rapportée différemment dans toutes les relations. Suivant quelques-unes, les troupes de l'Usurpateur

l'Usurpateur l'abandonnerent près de Schiras, & il n'avoit avec lui que quatre à cinq cents hommes, lorsqu'il se rendit devant Candahar; Hussein sortit alors à la tête d'une petite armée, attaqua Asraff, & le tua de sa propre main. D'autres prétendent que Thamasp Kouli-Khan, après avoir fait Asraff prisonnier, ne le fit pas mourir, mais se contenta de lui faire crever les yeux, & l'envoya en cet état au Roi, afin qu'il eût la satisfaction de punir lui-même le meurtrier de son pere. Schah Thamasp occupé à faire le siége de Schiras, dont la garnison s'obstinoit à se défendre, fit dresser un échaffaud assez élevé pour qu'on pût le voir du dedans de la ville, & y fit écorcher vif son prisonnier. Enfin on lit dans une autre relation qu'Asraff s'étant réfugié dans Schiras, y soutint long-temps l'effort des Persans, mais que se voyant abandonné de la plus grande partie de ses troupes, il prit la route de Kaiziran, & que la petite troupe qui s'étoit attachée à sa destinée, fut attaquée par les habitants du Mont de Kasas, où Asraff trouva le terme de sa vie.

Thamasp Kouli-Khan, avant que de sortir du Candahar, fit punir de mort ceux qui avoient eu part à la conjuration de Mir-Weis, & imposa un tribut aux habitants. Il laissa la principauté à Hussein-Khan, mais il lui donna un Conseil composé de gens éclairés & qui devoient veiller sur sa conduite. Il parcourut ensuite quelques Provinces, chassa les Mogols des villes dont ils s'étoient emparés à la faveur des troubles, y mit de bonnes garnisons, & en confia le gouvernement à ceux de la fidélité desquels il étoit assuré. Il eut soin de donner à ses deux fils deux Gouvernements considérables, sçavoir celui de Herat & celui de Mached. Ses deux freres eurent aussi part dans cette distribution; car l'un eut le Gouvernement de Kerman, & l'autre eut celui de Schiras avec la Province du Farsistan.

Pendant que Thamasp Kouli-Khan étoit occupé dans le Korasan, Schah-Thamasp porta la guerre dans l'Armenie, à dessein de reprendre sur les Turcs les places dont ils s'étoient mis en possession. Il crut néanmoins devoir auparavant envoyer des Ambassadeurs au Sulthan pour demander la restitution de ces villes. Soit que le Prince Persan n'espérât pas avoir satisfaction de l'Empire Ottoman, soit qu'il se repentît de la démarche qu'il avoit faite, il commença les hostilités & assiégea la ville de Tauris. Le Grand Seigneur mécontent de la conduite de Schah-Thamasp, fit arrêter ses Ambassadeurs qu'on enferma dans le château de Tenedos, & donna ordre au Pacha Kuperli de mener des troupes au secours de Tauris, & de fournir cette ville de nouvelles munitions. Les Persans avertis de la marche des Turcs, allerent au-devant d'eux, enleverent les convois & battirent l'armée, qui fut contrainte de se retirer du côté d'Erivan. Le Roi de Perse irrité du traitement que le Grand Seigneur avoit fait à ses Ambassadeurs, s'en vengea en faisant couper le nez & les oreilles à trois cents prisonniers Turcs, & les fit embarquer en cet état sur un vaisseau qui faisoit voile pour Constantinople. Ces malheureux prisonniers n'arriverent pas jusqu'à la capitale, parce que le Grand Visir qui craignoit que leur vue n'excitât des troubles, ordonna aux Gouverneurs des places situées à l'embouchure de la mer Noire de les faire submerger, & on lui obéit ponctuellement.

Une action aussi inhumaine, n'eut pas néanmoins le succès que le Grand Visir en attendoit; car on ne laissa pas d'être instruit à Constantinople de ce

qui venoit de se passer, & il y eut un soulévement général. Le peuple se rendit en tumulte devant le Serrail, & demanda hautement la mort du Grand Visir & celle des principaux Ministres. On ne put rétablir le calme, qu'en accordant aux mutins ce qu'ils exigeoient, & malgré cette condescendance le Sulthan Achmet fut déposé, & on mit à sa place son neveu Mahmoud ou Mahomet IV. Cependant la défaite des Turcs par les Persans, rendit ces derniers maîtres de Tauris, parce que le Gouverneur de cette ville se voyant sur le point de manquer de vivres demanda à capituler. Les Turcs découragés par les pertes qu'ils avoient faites, se trouverent portés à la paix, & firent même quelques propositions à Schah-Thamasp. L'accommodement ne put avoir lieu, parce que les Persans le mirent à trop haut prix, & la guerre continua avec plus de vigueur que jamais.

Les Turcs & les Persans étoient animés d'une égale ardeur d'en venir aux mains; les uns pat le désir de la vengeance; les autres par la confiance que leurs avantages précédents leur inspiroient. Schah-Thamasp profitant des heureuses dispositions dans lesquelles ses troupes se trouvoient, marcha vers Erivan à dessein d'enlever cette place à ses ennemis. Le Pacha qui y commandoit, soupçonna les vues du Roi de Perse, & résolu d'attaquer ce Monarque s'il osoit approcher, il rassembla à la hâte les débris de l'armée de Cuproli, fit venir les troupes qui étoient aux environs de la mer Noire & campa sous le canon d'Erivan. L'événement fit voir combien ces précautions étoient nécessaires; car l'armée Persane ne tarda pas à paroître. Il y eut alors une action sanglante qui fit périr près de huit mille Persans, & qui força le Roi a se retirer en désordre avec le reste de ses troupes. Le Pacha poursuivit longtemps ses ennemis, & alla faire le siége d'Amadan. Schah-Thamasp qui s'étoit enfermé dans Tauris où il comptoit attendre de nouvelles recrues pour se remettre en campagne, n'eut pas plutôt appris que les Turcs assiégeoient Amadan, qu'il se détermina à voler au secours de cette place. La fortune lui fut encore contraire en cette occasion, & après une bataille qui dura sept heures, & dans laquelle les Persans montrerent une valeur extraordinaire, le Sophi fut contraint d'abandonner tout son bagage, & de reprendre la route de Tauris. La défaite des Persans leur fit perdre Amadan, qui hors d'état de résister aux efforts des Turcs, capitula & ouvrit ses portes aux ennemis.

Schah-Thamasp accablé de ces revers de fortune, & fatigué d'ailleurs, d'une guerre dont il appréhendoit des suites plus fâcheuses, fit faire à la Porte des propositions de paix. Plusieurs Ecrivains font entendre que ce Prince avoit d'autres motifs; les uns l'accusent d'avoir été du caractere de Schah-Housain son pere, c'est-à-dire, qu'il ne se plaisoit que dans une vie molle & tranquille; d'autres pensent qu'il ne cherchoit à terminer la guerre que pour diminuer la puissance & le crédit de Thamasp Kouli-Khan qui sembloit un homme nécessaire, tant que la guerre dureroit. Le Sophi soupçonnoit peut-être son Général de former les projets ambitieux qu'il exécuta dans la suite. Quoi qu'il en soit, la paix fut conclue entre les Turcs & les Persans, & il fut réglé que le fleuve Araxe qui coule d'occident en orient, entre les Provinces d'Erivan & de Tauris, serviroit de bornes aux deux Empires.

La nouvelle de la paix dont Schah-Thamasp avoit signé le traité, causa un violent dépit à Thamasp Kouli-Khan. Ce Général qui ne travailloit qu'à s'attirer

l'estime & la vénération des peuples, ne pouvoit gagner l'une & l'autre qu'à la faveur de la guerre. La paix le faisoit tomber dans le rang d'un homme ordinaire, & jettoit sur ses premieres actions un voile qui en déroboit l'éclat. Il étoit enseveli dans les réflexions & dans la tristesse, lorsqu'il reçut du Roi, l'ordre de licencier ses troupes & de se rendre à la capitale. Un ordre qui paroissoit devoir achever de ruiner les espérances de Thamasp Kouli-Khan, lui fournit au contraire les moyens de parvenir au but qu'il s'étoit proposé. Il assembla ses troupes, & en leur faisant part des volontés du Roi, il représenta avec tant d'art, la honte dont les Persans étoient couverts par le traité désavantageux qui venoit d'être conclu avec les Turcs, que toutes les troupes murmurerent hautement contre leur Souverain, & demanderent à Thamasp Kouli-Khan de chercher à réparer l'honneur de la nation.

LES SOPHIS.

Le Général ravi de trouver les esprits disposés suivant ses vues, promit de ne congédier personne avant que d'avoir parlé au Roi, & reprit avec son armée le chemin d'Ispahan. Il fit camper les troupes aux environs de la ville, & alla avec peu de suite offrir ses respects à Schah-Thamasp, qui lui fit un favorable accueil. Thamasp Kouli-Khan invita ensuite le Sophi à accorder l'honneur de sa présence à son armée qui désiroit défiler devant son Souverain. Schah-Thamasp qui n'avoit aucune défiance, se rendit au camp, & dès qu'il eut passé en revue toutes les troupes, le Général l'engagea à prendre un repas dans une tente magnifique qu'il avoit fait dresser à cette intention. Le Roi sentant le danger qu'il pouvoit courir en refusant au Général la faveur qu'il lui demandoit, accepta le repas, & se laissa tellement aller au plaisir de boire du vin & des liqueurs, qu'il perdit totalement l'usage de sa raison. Kouli-Khan voyant l'état honteux où étoit le Roi, fit entrer les principaux Officiers, & leur montra quel étoit le Monarque pour lequel ils étoient prêts à sacrifier leur vie. Ces Officiers qui pour la plûpart étoient des créatures de Thamasp Kouli-Khan, déciderent sur le champ que Schah-Thamasp étoit indigne de porter la couronne, & qu'il falloit le déposer. En conséquence, ce malheureux Roi fut conduit dans le Khorasan, & enfermé dans une citadelle, où suivant un Historien Hollandois, on lui passa un fer rouge devant les yeux; cependant cette derniere circonstance n'est point confirmée par les autres Ecrivains.

SCHAH-ABBAS III. XVe. Roi.

Aussitôt après la déposition de Schah-Thamasp, on offrit la couronne à Thamasp Kouli-Khan; mais trop politique pour l'accepter alors, il représenta qu'il existoit encore un Prince de la famille des Sophis, & que malgré son bas-âge, puisqu'il n'avoit que six mois, il avoit seul droit de monter sur le thrône de ses ancêtres. Le peuple enchanté du prétendu désintéressement de Kouli-Khan, reconnut avec joie pour son Souverain, le jeune Schah-Abbas; & comme il étoit question de choisir un Regent pour gouverner l'Etat pendant sa minorité, tous les suffrages se réunirent en faveur de Thamasp Kouli-Khan. Ce dernier fit prêter serment de fidélité au nouveau monarque, & ordonna que cet événement fut publié dans toutes les Mosquées. Personne ne refusa de reconnoître le nouveau Roi & le Regent, & qui que ce fût ne parut prendre les intérêts de Schah-Thamasp, ni plaindre le triste sort de ce Prince. Thamasp Kouli-Khan ayant réglé les affaires de l'intérieur du Royaume, envoya des Ambassadeurs aux Cours de Constantinople & de Moscow pour y notifier sa Regence, & demander en même-temps les pays que ces deux

Puissances occupoient dans la Perse. Le Czar, moyennant un arrangement pour le commerce qui lui devenoit avantageux, restitua sans peine les places qu'il avoit prises. La cour de Constantinople ne tint pas la même conduite; on y reçut avec mépris les Ambassadeurs Persans, & on tourna en ridicule les demandes du Regent.

Thamasp-Kouli-Khan irrité de la maniere dont on avoit reçu ses Ambassadeurs à la Porte, songea à en tirer raison, & pour cet effet il se mit à la tête d'une armée de cent mille hommes & marcha du côté de Bagdad. La Cour Ottomane instruite des desseins du Régent de la Perse, fit aussitôt partir un corps considérable de Troupes pour renforcer l'armée qui étoit aux ordres d'Achmet Pacha de Babylone. D'autres Troupes devoient entrer dans la Perse par différents côtés, & outre cela le Sulthan confia à Topal-Osman la conduite d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Tant de forces réunies ne purent intimider le Régent qui arriva devant Bagdad le 10 d'Avril 1733. Il commença le Siége de cette Place, & comptant sur quelques intelligences secretes qu'il avoit entretenues avec les Arméniens de cette Ville, il espéroit s'en rendre maître en peu de tems; mais le Pacha avoit eu quelque soupçon de la vérité, & il avoit si bien prévenu les suites de toute espéce de trahison, que les Persans trouverent plus de difficulté qu'ils ne s'y étoient attendus.

Loin de s'emparer de Bagdad, les Troupes Persanes furent battues & mises en fuite. Le Régent après avoir fait venir de nouvelles forces, attaqua les Turcs près de Mossul, fut blessé en combattant, & ses Soldats le croyant mort, se mirent à fuir en désordre vers le Curdistan. Cependant la blessure de Thamasp-Kouli-Khan n'étoit pas dangéreuse, & ses Troupes rassurées en le voyant, ne tarderent pas à se rassembler autour de lui. Le Régent sans se laisser abattre par le mauvais succès de ses armes, s'efforça de consoler ses Soldats, qui honteux de leur défaite, n'osoient pas lever les yeux sur lui. Il se hâta de lever de nouvelles Troupes, & fut servi avec tant de promptitude, que dès le commencement de Septembre il se trouva à la tête d'une armée plus considérable que celle qu'il avoit auparavant. Tandis que le Régent étoit entierement occupé du soin de réparer les pertes qu'il avoit essuyées, le gouvernement Ottoman s'endormoit sur les avantages que son armée avoit eus, & ne cherchoit pas à en tirer tout le fruit qu'on auroit dû en espérer. L'armée de Topal-Osman, quoique victorieuse, étoit beaucoup affoiblie, & comme on négligea de lui envoyer des renforts, les Persans ne tarderent pas à laver dans le sang de leurs ennemis l'affront qu'ils se persuadoient en avoir reçu. Les armées Persanes & Turques qui souhaitoient ardemment de se rencontrer, parurent en présence l'une de l'autre dans la plaine d'Aronia, à trois journées au-dessus de Bagdad. Thamasp-Kouli-Khan laissa reposer son armée pendant un jour, & fondit le lendemain sur les Turcs, dont l'Avant-garde fut enfoncée dès le premier choc. Topal-Osman fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un si grand Général; il ramena plusieurs fois les fuyards au combat; mais voyant enfin que le désordre devenoit général, il se jetta dans la mêlée, & fut tué de deux coups de fusil. Sa mort acheva la déroute des Turcs, & chacun chercha son salut dans la fuite. Les Persans poursuivirent leurs ennemis avec

tant d'ardeur, qu'ils en tuerent encore un grand nombre, & que la plaine fut bientôt couverte de morts. Le Régent avoit conçu tant d'estime pour le Général Ottoman, qu'il fit soigneusement chercher son corps parmi les morts & le renvoya à Bagdad, afin que les Turcs lui rendissent les honneurs funébres qu'il méritoit.

On fut dans une grande consternation à Constantinople lorsqu'on apprit la déroute de l'armée & la mort du Général. Le Grand Seigneur & le Muphti songeoient à demander la Paix, mais le Grand Visir opina pour la continuation de la Guerre, & entraîna presque tous les avis. Il fut chargé de tous les préparatifs de la campagne prochaine, & nomma Abdoulat-Kupetli Pacha du Grand Caire, pour succeder à Topal-Osman dans le commandement des armées. Comme on avoit tout lieu de craindre que les Persans n'assiégeassent Bagdad, on songea à la défense de cette Place préférablement à toute autre chose. Ces précautions néanmoins furent inutiles, parce que Muhammed-Khan, Seigneur Persan, avoit pris les armes pour rétablir Schah-Thamasp sur le thrône, & cette révolution subite obligea Thamasp-Kouli-Khan de renoncer à ses entreprises contre les Turcs. Il marcha à la rencontre de Muhammed-Khan qui étoit à la tête d'une armée d'environ trente mille hommes, & lorsqu'il l'eut joint, il se prépara à lui livrer bataille. Le nom du Régent & sa présence inspirerent tant de frayeur à ceux qui accompagnoient Muhammed, qu'ils l'abandonnerent lâchement & se retirerent dans leurs Provinces. Muhammed fut pris & conduit en prison où il termina lui-même ses jours.

L'Auteur de la vie de Thamasp-Kouli-Khan fait mention d'une autre Guerre qui empêcha le Régent de faire le Siége de Bagdad, & il prétend que la conjuration faite en faveur de Schah-Thamasp ne se forma que pendant les expéditions de Thamasp-Kouli-Khan en Armenie. Cet Auteur rapporte les commencemens & la suite de la guerre dont il parle de la maniere suivante. Les Tartares de Crimée joints aux Lesgiens pour obéir aux ordres de la Cour de Constantinople, entrerent dans la Perse par la Georgie. La nouvelle de cette jonction força le Régent de transporter toutes ses forces dans l'Armenie & la Georgie, & par conséquent de diviser son armée en deux corps. Celui qui étoit destiné à se porter du côté de l'Armenie, fit une telle diligence qu'il se trouva sur les bords du fleuve Aras ou Araxe dans le moment que les Tartares se disposoient à le traverser. Ces peuples, persuadés qu'ils alloient avoir sur les bras toute l'armée Persane, prirent l'épouvante & se disperserent pour fuir avec plus de facilité. Les uns regagnerent le Kour pour mettre le fleuve entre eux & les ennemis, & les autres remonterent jusqu'à Gandja pour se joindre à l'armée Ottomane.

Thamasp-Kouli-Khan laissa une partie de ses troupes sur la frontiere du Turquestan, envoya son fils avec d'autres Soldats du côté d'Erivan, ordonna à un troisiéme corps d'armée de faire le Siége de Gandja, & marcha lui même avec environ quinze mille hommes dans le Mogan, à dessein de s'emparer de la Ville de Kamaki. Cette Place, qui étoit sans défense, ne tint pas long-temps, & le Régent après avoir fait massacrer la garnison Turque qu'il y trouva, ordonna aux habitants de transporter ailleurs leurs effets, parce qu'il vouloit détruire la Ville, afin d'ôter une retraite aux

LES SOPHIS.

Lesgiens. En quittant Kamaki, le Régent tourna ses pas vers Gandja qui résistoit depuis deux mois, mais il ne resta pas long-temps devant cette Place, parce qu'il apprit qu'Abdoullat Kuperli s'avançoit avec une puissante armée. Le Régent rassembla promptement ses différens corps d'armée, & ayant abandonné les plaines d'Erivan, il se retira dans les gorges des montagnes, où il fit pratiquer des mines & dressa des batteries de canon. Il avoit eu soin en même temps d'envoyer son fils avec un corps de Troupes pour fondre sur les Turcs lorsqu'il seroient occupés au combat, & il avoit fait mettre d'autres Soldats en embuscade. Les Turcs persuadés que la crainte avoit engagé Thamasp-Kouli-Khan à se retrancher dans les montagnes, vinrent l'attaquer avec beaucoup de confiance, & tomberent dans l'embuscade qu'on leur avoit dressée. Il périt dans cette action un nombre considérable de Turcs. Tout l'avantage fut du côté des Persans, qui s'emparerent d'Erivan & de plusieurs autres villes, & firent rentrer sous leur domination la Georgie & l'Armenie. Pendant que Thamasp-Kouli-Khan étoit encore occupé à soumettre quelques places dans la Georgie, il fut averti qu'il se formoit dans la Perse un parti en faveur de Schah-Thamasp. Des nouvelles aussi importantes, & la crainte que la conjuration n'eût des suites fâcheuses pour ses intérêts, engagerent le Régent à abandonner le commandement de ses armées à son fils Mirza-Koul & à se rendre promptement dans la Capitale. Sa présence fit l'effet qu'il en avoit attendu, les conjurés saisis de frayeur en le voyant, livrerent leurs chefs qui furent punis de mort.

Le Régent sûr qu'il n'avoit plus rien à craindre, s'appliqua aux affaires de l'Etat, corrigea divers abus, & fit plusieurs réglemens utiles au bien du peuples. Dans le temps qu'il donnoit tous ses soins à faire fleurir le commerce, Schah-Thamasp mourut, & sa mort fut suivie de celle de son fils Schah-Abbas III. qui arriva au bout de quelques jours. On soupçonna le Régent d'avoir fait prendre un poison lent à ces deux Princes, & quoiqu'on n'ait que des conjectures à ce sujet, elles paroissent fondées, lorsque l'on fait attention à l'ambition sans bornes de Thamasp-Kouli-Khan.

SCHAH-NADIR. XVIe. ROI.

Après la mort de Schab-Abbas III. le Régent assembla les Etats & leur déclarant que la famille des Sophis étoit entierement éteinte, il leur dit qu'ils étoient libres de se choisir un Souverain. La plûpart de ceux qui composoient l'assemblée étoient dévoués à Thamasp-Kouli-Khan; de sorte qu'on le reconnut Roi sans aucune difficulté, & qu'on lui rendit hommage en cette qualité.

M. Otter prétend que l'élection de Thamasp-Kouli-Khan se fit du vivant du jeune Roi, & rapporte ainsi ce trait historique. Thamasp-Kouli-Khan, résolu de faire la conquête du Candahar sur Hussein - Khan qui s'en étoit fait reconnoître Souverain, songea à affermir son autorité avant que de se déterminer à porter la guerre si loin de la Capitale. Comme tous les Persans paroissoient disposés en sa faveur, il songea à se faire couronner; & sans rien communiquer à personne d'un projet aussi important, il envoya des Couriers aux principaux Moulas, aux Gouverneurs des Provinces, aux chefs des Tribus, & à tous ceux qui possédoient des charges publiques, pour leur ordonner de se rendre à son camp, afin d'assister à l'assemblée des Etats Généraux.

Le camp de Thamas Kouli-Khan étoit placé dans le désert de Mogan, & l'armée qu'il avoit sous ses ordres étoit composée de cent mille hommes, tous attachés à leur Général. Dès que tous ceux qui étoient mandés furent assemblés, le Régent leur fit un long discours, dans lequel il eut soin de représenter les suites funestes que l'indolence de Schah-Housaïn, & la lâcheté de Schah-Thamasp avoient eues. Il ajouta avec art qu'on avoit tout à craindre des entreprises des Turcs & des Russes pendant la minorité du jeune Roi, & insinua que pour prévenir tous ces inconveniens, il étoit nécessaire d'élire un Monarque dont on reconnut les talens & l'expérience. Thamasp-Kouli-Khan termina sa harangue en déclarant qu'il se démettoit de la Régence, & que par conséquent on devoit nommer un nouveau Roi, ou choisir un autre Régent. Il congédia ensuite l'assemblée, lui laissant trois jours pour consulter sur ce qui seroit plus avantageux au bien public.

Tous ceux qui avoient été présens au discours du Régent comprirent le but qu'il se proposoit & sentirent qu'ils ne pouvoient sans danger s'opposer à ses vues. Cependant lorsqu'il se trouva à la seconde assemblée qu'il avoit convoquée, on l'assura de la plus vive reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à l'Etat, on l'invita à les continuer, & on lui donna le titre de *Veli-Nimet*, c'est-à-dire conservateur, ou bienfaiteur de la nation. Thamasp Kouli-Khan s'appercevant qu'on avoit peine à le reconnoître pour Roi, ne put cacher son dépit, & il refusa d'un air d'indignation de se mêler à l'avenir du Gouvernement & de la conduite des armées. La maniere dont il rejetta les offres qu'on lui faisoit, inspira une telle crainte aux assistans, qu'ils s'écrierent tous d'une voix que Tamasp-Kouli-Khan étoit seul digne de regner, & qu'on le prioit d'accepter la Couronne. Il feignit de résister quelque temps, & se rendit enfin aux instances des courtisans, à condition qu'on lui prêteroit serment de fidélité pour lui & ses descendants, & qu'on se soumettroit à quelques points de doctrine, qui jusqu'à lors avoient été contestés. Un des Moulas ou Docteurs de la loi voulut représenter qu'il étoit dangereux d'innover sur les articles de Religion, mais il paya de sa tête la hardiesse qu'il avoit montrée, car il fut étranglé sur le champ par les ordres de Kouli-Khan. Un exemple si terrible affraya ceux qui auroient voulu faire des contestations, & on accorda à Tamasp-Kouli-Khan la double puissance qu'il demandoit. Dès ce moment la monnoye fut frappée à son coin, la priere fut faite en son nom, & il se fit appeller Schah-Nadir.

Les Moulas pour se venger du traitement que le nouveau Roi avoit fait à un de leurs chefs, firent de grandes plaintes de lui, & le dépeignirent comme un impie & un tyran. Schah-Nadir instruit de leur mauvais discours, feignit de les ignorer; mais il fit faire d'exactes recherches pour connoître les biens dont ces Docteurs jouissoient, & les en dépouilla sous prétextes qu'il en avoit besoin pour payer ses Soldats. Schah-Nadir fut ensuite couronné, & cette cérémonie se fit à Casvin, ou à Farabath, car les sentimens sont différens à ce sujet. Quoiqu'il en soit, le Roi retourna dans la Capitale où il eut lieu d'être satisfait de la joie que le peuple témoigna. On ne peut s'empêcher d'avouer que Schah-Nadir méritoit, à plusieurs égards, la place éminente qu'il occupa. Il chercha tous les moyens qu'il put imaginer pour faire fleurir le commerce, & veilla attentivement

LES SOPHIS.

sur ses Ministres, & sur les Magistrats chargés de faire observer une exacte police dans les Villes. Il ne vouloit point qu'on inquiétât personne au sujet de la Religion, & protegea ouvertement le Christianisme.

Cependant les succès continuels des armes Persanes dans l'Armenie, & les pertes que les Turcs essuyoient tous les jours, forcerent la Cour de Constantinople à faire des propositions de paix. On eut d'abord beaucoup de peine à la conclure, parce que Schah-Nadir poussoit trop loin ses prétentions ; mais il consentit à se relâcher sur quelques articles, & on parvint à faire un accommodement qui fut toujours à l'avantage de la Perse. Schah-Nadir fut reconnu Roi de Perse par la Cour Ottomane, & les Persans obtinrent une Mosquée à la Mecque, moyennant la cession des Provinces de Babylonie & de Diarbekr, qui resterent aux Turcs.

Le Roi de Perse, débarrassé de la guerre avec les Turcs, ne voulut pas différer davantage à faire la conquête du Candahar qu'il méditoit depuis longtemps. Le Gouverneur de cette Province avoit imploré le secours du Mogol, & l'ayant obtenu, il s'étoit fait reconnoître Souverain & avoit fait massacrer tous les Persans qui se trouvoient sur ses terres. Schah-Nadir, qui n'étoit pas encore en état de punir les rebelles, avoit caché son ressentiment, mais aussitôt qu'il eut fait la paix avec le Grand Seigneur, il marcha à la tête de son armée du côté du Candahar. La victoire, qui sembloit l'accompagner partout le servit encore dans cette entreprise, & il se rendit maître en fort peu de temps de toutes les places de la Province. Il fit ensuite le siege de la capitale, & malgré la vigoureuse résistance des Aghouans, il les réduisit à une telle extrêmité, qu'ils implorerent sa clémence, & se rendirent à lui. Schah-Nadir leur accorda la vie ; mais il les fit tous désarmer, & les condamna sur le champ à des sommes considérables pour se racheter du pillage.

Le Roi de Perse n'eut pas plutôt terminé cette guerre, qu'il se prépara à la conquête des Indes. Il n'ignoroit pas que l'Empereur Mogol avoit fourni des secours aux Aghouans, quoique secretement, & il prit ce prétexte pour attaquer ce Prince. Tout sembloit favoriser l'entreprise de Schah-Nadir, car les Etats du Mogol étoient aussi remplis de troubles & de confusion, que la Perse l'étoit au moment que les Aghouans songerent à l'envahir. L'Empereur, entierement livré à ses favoris, aux femmes & aux Eunuques, se reposoit du soin des affaires sur son Visir Kameredin-Khan, qui de son côté n'avoit pas moins de goût pour les plaisirs & la mollesse, que son Souverain. Les Ministres & les Gouverneurs des Provinces, mettant à profit l'indolence de l'Empereur & la négligence du Visir, ne songeoient qu'à leurs propres intérêts, & à se détruire les uns les autres aux dépens du peuple, qu'ils fouloient par des impôts considérables. Le Gouverneur de Décan, après avoir inutilement employé divers moyens pour ouvrir les yeux de l'Empereur sur la conduite de la plûpart de ses Ministres, se retira à son Gouvernement, & s'étant ligué avec un autre Seigneur mécontent aussi de la Cour, il avertit Schah-Nadir de ce qui se passoit dans l'Empire du Mogol.

Schah-Nadir, sans négliger les avis ni les offres que les deux Seigneurs Mogols lui avoient faites, y compta peu ; mais se confiant en son propre courage, il

il s'avança dans le pays, & s'empara d'abord de Guerbend & de Guefna. Les Persans ne trouverent pas la même facilité devant Chaboul, & ils ne s'en rendirent maîtres qu'après avoir perdu beaucoup de monde. Le Roi de Perse chagrin de la mort de ses soldats, immola à leurs manes le Gouverneur de la place, quoique ce Mogol méritât un autre traitement par les marques de fidélité qu'il donnoit à son Souverain. La prise de Chaboul causa une sensible douleur à l'Empereur, & ce Prince sortant alors de sa léthargie, fit lever une puissante armée à dessein d'en prendre lui-même le commandement. Un de ses favoris lui conseilla de rester à Dheli, & se chargea de la conduite de l'armée qu'il fit camper sous les murailles de la même ville. On tint ensuite différents conseils, dans lesquels on ne prit aucune résolution, parce que les avis étoient toujours opposés les uns aux autres. Dans l'intervalle Schah-Nadir qui ne perdoit pas de temps, emporta Pichaïver malgré les obstacles qu'il rencontra & passa sans difficulté le fleuve Indus, où il auroit été facile de l'arrêter si la bonne intelligence eût régné parmi les Officiers de l'armée Mogole. Elle se mit enfin en mouvement & campa à Kiernal.

Cependant le Roi de Perse se présenta devant Labor, que le Gouverneur lui livra après une feinte résistance. Schah-Nadir crut devoir s'approcher ensuite de l'armée Mogole, & il commença par lui couper les vivres, dont elle avoit une médiocre provision. La famine réduisit bien-tôt les Mogols à la plus triste situation, & ils ne paroissoient pas chercher les moyens d'en sortir, lorsqu'un Raya nommé Scadet-Khan, opina fortement pour livrer bataille à l'ennemi, & pour mourir plutôt les armes à la main, que de périr enfermé dans un camp. Le Gouverneur de Decan qui conservoit de secretes correspondances avec le Roi de Perse, s'opposa à l'avis de Scadet-Khan, & il étoit même sur le point de l'emporter; mais on apprit que les troupes Persanes s'approchoient, & qu'elles avoient déjà forcé quelques retranchements. Scadet-Khan animé par son zele, sortit des premiers à la tête d'un détachement, & mit en désordre le corps des Persans qui étoient déjà occupés à piller les bagages. Le favori de l'Empereur engagea ce Prince à sortir aussi contre les Persans, & on en fit un grand carnarge jusqu'à ce qu'un nouveau corps envoyé pour soutenir le premier, fit changer les choses de face, & culbuta à son tour les soldats Indiens. Scadet-Khan fut fait prisonnier; l'Empereur rentra dans ses retranchements, & le champ de bataille resta aux Persans.

Nezam-El-Mulk, Gouverneur de Decan, persuada à l'Empereur qu'il n'avoit plus d'autre ressource que celle d'un accommodement avec le Roi de Perse, & il demanda des pleins pouvoirs pour conclure le traité avec Schah-Nadir. Malgré le desir que l'Empereur avoit de tenter une seconde bataille avant que de parler d'accommodement, il n'eut pas la force de contredire son Ministre, & le laissa maître de toutes les conditions du traité. Nezam-El-Mulk, entierement porté pour le Roi de Perse, consentit à tout ce que ce Prince exigea. Un des principaux articles du traité étoit une entrevue des deux Souverains à la tête de leurs armées, qui devoit être terminée par une somme d'argent très-considérable que le Mogol s'obligeoit à livrer au Roi de Perse, afin de l'indemniser des frais de la guerre. La nouvelle d'un traité si honteux chagrina le favori de l'Empereur, & son dépit, augmentant le dan-

ger d'une bleſſure qu'il avoit reçue, lui cauſa la mort en peu de jours.

Tandis qu'on préparoit une tente magnifique pour l'entrevue des deux Monarques, Scadet-Khan qui ne doutoit point de la perfidie de Nezam-El-Mulk, & qui étoit jaloux de le voir en faveur auprès d'un Prince qu'il trahiſſoit, réſolut de ſuivre ſon exemple. Excité par des motifs auſſi condamnables, il propoſa à Schah-Nadir de l'introduire dans Dheli, s'il vouloit le remettre en liberté. Le Roi de Perſe accepta ſes offres avec joye, & ſe rendit enſuite dans la tente, où il étoit reglé qu'il ſe trouveroit le premier, afin d'y recevoir l'Empereur Mogol. Les cérémonies de l'entrevue furent abrégées & après une courte conférence, le Roi de Perſe invita l'Empereur à un repas qu'il avoit fait préparer exprès. Mohamed ſe rendit ſans défiance aux invitations de Schah-Nadir, & lorſque le repas fut fini, il demanda à ſe retirer. Alors le Roi de Perſe témoigna un grand étonnement de l'indolence paſſée des Miniſtres du Mogol, & de leur imprudence préſente en remettant leur Souverain entre les mains d'un Roi ennemi. Schah-Nadir voyant pâlir Mahamed, l'aſſura qu'il ne vouloit lui ravir ni la vie, ni la couronne; mais qu'il déſiroit le conduire à Dehli, où il comptoit reſter ſeulement quelques jours.

Les troupes Mogoles apprirent avec ſurpriſe que l'Empereur étoit retenu par les Perſes, & elles n'eurent plus lieu d'en douter lorſqu'elles virent un détachement de l'armée de Schah-Nadir qui venoit ſe ſaiſir du thréſor, & des équipages de Mohamed. Les Perſans publierent en même temps, que tous les ſoldats Mogols pouvoient en toute ſûreté ſe retirer où ils le jugeroient à propos. Un grand nombre profita de la permiſſion, & Scadet-Khan ſe rendit à Dehli avec un ordre ſcellé du ſceau de l'Empereur. Cet ordre enjoignoit au Gouverneur de la Citadelle de céder le château à Schah-Nadir qui devoit y loger pendant ſon ſéjour à Dehli. Le Roi de Perſe informé qu'on avoit tout préparé pour le recevoir, ſe mit en marche avec l'Empereur Mogol & à la tête d'un corps conſidérable de troupes. Tous les habitants, ſuivant des ordres ſecrets que Mahamed leur avoir fait ſignifier, ſe tinrent ſi exactement renfermés dans leurs maiſons, que Schah-Nidir crut que la ville étoit abandonnée. Scadet-Khan qui ſe flattoit de recevoir du Roi de Perſe le plus favorable accueil, s'offrit devant lui à l'entrée de la Citadelle; mais ce Prince le traita avec mépris, & lui fit même quelques menaces qui firent ſentir au Raya qu'on l'avoit détruit dans l'eſprit de Schah-Nadir. Au déſeſpoir de ne pas tirer de ſa perfidie tout le fruit qu'il en attendoit, Scadet-Khan quitta la Cour & mourut peu de temps après, ſoit de chagrin, ſoit du poiſon qu'on prétend qu'il prit.

Malgré la facilité que les Perſans avoient trouvées pour s'emparer de Dehli, il en périt un grand nombre dans cette ville, par un événement auquel on ne s'attendoit nullement. On ignore l'auteur, l'occaſion & le motif d'un bruit qui courut, que l'Empereur Mogol avoit tué le Roi de Perſe d'un coup de poignard; mais les Dheliens ajoutant foi à ces diſcours inconſidérés, firent main-baſſe ſur tous les Perſans qu'ils rencontrerent. Ils ſe préparoient auſſi à forcer la Citadelle, & faiſoient voir tant de fureur, qu'ils n'auroient pas tardé à s'en rendre maîtres, ſi Schah-Nadir ne ſe fût montré à la tête de quelques troupes. Sa préſence effraya tellement les Dehliens, que les armes leur tomberent des mains, & qu'ils chercherent leur ſalut dans la fuite. Le Roi

de Perse les laissa se renfermer tranquillement dans leurs maisons, mais irrité de leur attentat, il distribua tous ses soldats en différents quartiers, & leur ordonna de massacrer tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Les Persans obéirent à leur Souverain, & en peu d'heures la ville fut inondée de sang & remplie de corps morts. On assure qu'il périt alors plus de deux cent vingt-cinq mille personnes, & le carnage ne cessa qu'en faveur de quelques Grands qui se jetterent aux pieds de Schah-Nadir, & lui demanderent grace pour les Déliens.

Schah-Nadir contraignit les Seigneurs Mogols & tous les Particuliers qui passoient pour riches à lui apporter leurs biens, & il s'empara du thrésor Impérial & de toutes les pierreries de Mohamed. Ce prodigieux amas de richesses fut chargé sur des Chameaux pour être conduit à Chaboul, & le Roi de Perse, content de l'immense butin qu'il avoit fait, fixa le moment de son départ à quelques jours de-là. Pendant qu'il resta à Dehli, il visita les jardins, les palais, les maisons de plaisance de l'Empereur; & charmé de la beauté de ces édifices, il médita d'en faire faire de pareils dans la Perse. En conséquence, il engagea plusieurs ouvriers à le suivre, & pour laisser un monument de ses conquêtes, il fit frapper à Dheli & dans quelques autres villes de la monnoie à son coin. Il fit ensuite un traité avec l'Empereur. Suivant un des articles, Nasrulla-Mirza, fils de Schah-Nadir, devoit épouser une Princesse Mogole fille de l'Empereur, & il étoit reglé que le fleuve Indus serviroit de borne aux deux Empires. Après la conclusion du traité, le Roi de Perse tira une nouvelle contribution sur les malheureux Dehliens, & presque certain d'avoir épuisé les richesses de l'Empire, il se prépara à retourner dans la Perse. La veille de son départ, il assembla tous les Grands, & en leur présence, il rétablit Mohamed sur le thrône, lui donna quelques avis sur la maniere de se conduire, & fit diverses menaces aux Ministres de ce Prince, s'ils continuoient à agir comme ils avoient fait jusqu'alors.

Le Roi de Perse sortit enfin de Dehli, & tirant encore des contributions dans les provinces où il passoit, il arriva sur les bords du fleuve Indus. Les Aghouans & les Indiens voulurent lui disputer le passage de ce fleuve, & comme il craignoit d'être retardé dans sa marche, il leur abandonna une somme d'argent, & poursuivit sa route. Il trouva néanmoins d'autres obstacles avant que d'arriver à Pichaiver, mais il les surmonta les armes à la main, & entra dans cette ville où il fit différents réglements pour la Province. Il partit ensuite à dessein de se rendre dans la Perse par le Candahar, & fit prisonnier le Gouverneur de cette province, qui avoit voulu se rendre indépendant. Cependant il lui rendit ses bonnes graces, & le gouvernement du Candabar, le menaçant de le faire mourir s'il se révoltoit une seconde fois. Schah-Nadir se remit aussi-tôt en chemin, & après bien des peines & des fatigues, il arriva dans la Capitale où le peuple le reçut avec de grandes acclamarions de joye.

Pendant l'absence du Roi de Perse, le Prince Riza-Kouli-Mirza son fils aîné, à qui il avoit confié la Régence du Royaume, avoit passé les bornes de son autorité, & occasionné des troubles par sa conduite imprudente. Schah-Nadir mécontent de son fils, le déposa & mit en sa place Nasrulla-Mirza son second fils. Après avoir tout pacifié & donné au jeune Prince de

LES SOPHIS.

sages avis pour gouverner l'Etat, le Roi de Perse songea à punir les Usbeks, des invasions qu'ils avoient faites dans ses Etats tandis qu'il étoit occupé à la conquête des Indes. Comme il craignoit que les Turcs ne fissent quelque entreprise dès qu'ils le croiroient éloigné, il envoya au Grand-Seigneur une ambassade, & lui fit offrir en présents quelques Elephants qu'il avoit amenés de l'empire des Mogols. Aussi-tôt que l'Ambassadeur Persan fut parti, Schah-Nadir se mit en campagne & marcha vers le pays des Usbeks. La difficulté de transporter l'artillerie, la nécessité d'avoir des provisions d'eau & de vivres, l'aridité des chemins, rien ne fut capable d'arrêter le Roi de Perse. Sa prudence sçut remédier à tous les inconvénients, & son courage le fit réussir dans ce qu'il avoit projetté. Il soumit les Usbeks, & fut de retour à Ispahan dans l'espace de quelques mois.

Schah-Nadir ne voulant pas se borner au titre de conquérant, aspira à celui de législateur, & publia qu'il avoit dessein d'établir une nouvelle Religion beaucoup meilleure que toutes celles qu'on avoit jusqu'alors professées. Il fit traduire en langue Persanne les livres qui contiennent les Mysteres de la Religion Chretienne & l'Alcoran, & se fit lire les uns & les autres, à dessein de choisir ce qu'il trouveroit plus conforme à ses idées. Dans le temps qu'il s'occupoit sérieusement de l'institution d'une Religion, il apprit que les Lesgiens, secretement soutenus par les Turcs, faisoient des courses sur les terres des Persans. Schah Nadir résolu de marcher contre eux, crut devoit en même temps se précautionner contre les Turcs, & il envoya des troupes sur la frontiere du côté de la Turquie. La Porte instruite de ces mouvements, en fut d'autant plus inquiete, qu'elle soupçonnoit des intelligences entre le Roi de Perse & Ahmed Pacha, Gouverneur de Bagdad. Ce Pacha avoit beaucoup d'ennemis à la Cour; mais quoi qu'ils pussent faire pour lui nuire, il se soutint toujours dans son gouvernement, & se conduisit avec tant de politique, qu'il sembloit pour ainsi dire, gouverner les Cours de Constantinople & d'Ispahan.

Le caractere guerrier de Schah-Nadir, le faisoit penser à plus d'une expédition à la fois, & dans le temps qu'il se préparoit à marcher contre les Lesgiens, il établit une Marine sur le Golphe Persique, afin de faire la guerre avec succès aux Arabes de Bender-Abassi. La fortune qui, jusques-là avoit toujours accompagné les armes du Roi de Perse, commença à l'abandonner. La Marine qu'il avoit formée ne lui fut d'aucune utilité; les Lesgiens battirent les Persans, & les Usbeks recommencerent leurs incursions dans le Khorasan. La porte Ottomane, instruite de l'embarras où se trouvoit Schah-Nadir, médita de rompre le traité qu'elle avoit fait avec lui; mais comme elle craignoit Ahmed-Pacha, elle fit divers efforts pour lui ôter son gouvernement, ou pour lui faire perdre la vie. Le Pacha fit échouer tout ce qu'on osa entreprendre contre lui, & fit entrer les Persans sur les terres de son gouvernement. La Cour de Constantinople effrayée de l'approche de Schah-Nadir, chercha à lui susciter des affaires dans l'intérieur de son Royaume, & pour cet effet, elle résolut de faire passer dans la Perse un jeune Prince qu'on disoit être de la famille des Sophis. Ahmed-Pacha sçachant que le Grand-Visir, son plus dangereux ennemi, étoit chargé de la conduite de cette entreprise, fit jouer tant de ressorts, que ce Ministre fut déposé & condamné à l'exil.

Cependant les Persans faisoient le siége de Balsora & celui de Bagdad; mais aussi-tôt qu'Ahmed-Pacha fut certain de la disgrace du Grand-Visir, il s'appliqua à dissiper l'orage qu'il avoit formé lui-même, & réussit à faire retirer les Persans de son gouvernement. L'armée de Schah-Nadir marcha alors du côté du Nord, & le Roi de Perse s'avança avec une partie de ses troupes pour pénétrer dans les Etats du Grand Seigneur, tandis que le reste de l'armée devoit faire le siége de Mosul. Les Persans furent battus de toutes parts, de sorte qu'ils furent contraints de reprendre avec perte le chemin de la Perse. Schah-Nadir voyant que les Turcs étoient des ennemis plus redoutables que les Indiens, & qu'il lui falloit une armée beaucoup supérieure à celle qu'il avoit, songea à lever de nouvelles troupes. Pendant qu'il étoit occupé de ses idées de conquêtes, il apprit que les Indiens s'étoient soulevés, & avoient massacré les Persans avec les Officiers qu'on leur avoit donnés pour les contenir dans la soumission. Une nouvelle si affligeante qui arrivoit dans un temps où Schah-Nadir étoit chagrin de sa situation présente, le rendit tout à coup sombre & cruel. Il traita avec la derniere rigueur ses Généraux, qui, comme lui, avoient eu du désavantage. Les cruautés qu'il exerça plus particulierement contre le Beglier-Bey du Fart, disposerent cet Officier à se venger avec éclat, & il en trouva l'occasion bientôt après. Comme le Roi de Perse, pour effacer en quelque sorte l'indignité de sa conduite envers le Beglier-Bey du Fart, lui donna le gouvernement de Chaboul dans les Indes, ce Seigneur se mit à la tête des rebelles, & engagea dans sa révolte plusieurs autres Provinces. Schah-Nadir connoissant combien il étoit important & en même-temps difficile d'éteindre cet incendie, demanda la paix à la Cour Ottomane. Il n'eut pas de peine à l'obtenir par le crédit d'Ahmed-Pacha, & les articles du traité furent signés à la satisfaction commune des deux Cours.

Le chagrin & les inquiétudes ausquels Schah-Nadir étoit en proye, lui firent commettre des cruautés sans nombre, & le rendirent odieux à tous ses sujets. Il se forma contre lui plusieurs conjurations, & enfin il fut assassiné au milieu de son armée par un Persan, qu'on dit être un de ses parents. Quelques-uns prétendent que les Moulas qu'il avoit si fort maltraités, étoient les auteurs du complot; mais on n'a là-dessus que des conjectures. Telle fut la tragique d'un des plus grands conquérants de l'Asie. On ne pourroit à cet égard refuser le titre de Héros à Schah-Nadir, mais l'ambition sans bornes dont il étoit dévoré, & les cruautés qu'il exerça, ont totalement terni l'éclat de ses premieres actions.

Topographie de la Perse.

La Perse est située entre le vingt-cinquieme & le quarante-quatrieme degré de latitude septentrionale. Sa longitude est depuis le soixantieme jusqu'au quatre-vingt-septieme dégré. Elle a pour bornes, du côté du Nord, la Georgie, la Circassie, la mer Caspienne & le pays des Usbeks; du côté de l'Orient, les Etats du Mogols; du côté du Midi, le Golphe Persique & l'Ocean, & du côté de l'Occident, le Curdistan & l'Yrac-Arabi, qui sont de la Turquie Asiatique.

En général, l'air de la Perse est sain, quoique fort chaud en certains endroits, ou tempéré dans d'autres, suivant leurs différentes situations. Vers le Nord & la mer Caspienne, il est humide & tempéré, & vers le Midi

LES SOPHIS.

il est sec & très-ardent. Cette secheresse vient en partie du défaut de rivieres considérables, cependant l'industrie des habitants semble suppléer à ce défaut, & on voit avec surprise que le terroir est fertile en plusieurs endroits malgré leur aridité apparente. On recueille dans ces pays des fruits excellents, du vin, toutes sortes de grains, excepté du seigle & de l'avoine. Les melons y sont d'une grosseur extraordinaire, & d'une bonté parfaite, & on y trouve beaucoup de riz, de coton & de soie. Les vallées fournissent de bons pâturages, & outre le gibier dont les montagnes sont pleines, on y rencontre des mines d'or, d'argent, de fer & de sel minéral.

Les Persans pour la plûpart, ont la taille haute & bien prise; les traits de leur visage sont assez réguliers, mais leur peau est un peu basannée. Ils sont naturellement polis, affables, spirituels, & ils réussissent assez bien dans toutes sortes d'Arts & de Sciences. Leur Religion est le Mahométisme de la secte d'Ali, & ils adoptent dans le culte Divin, quantité de cérémonies superstitieuses. Ils ont pour habillement une longue robe liée avec une ceinture qui fait plusieurs tours. Ils attachent à cette ceinture tout ce qu'ils portent sur eux, mouchoir, sabre, couteau, bourse, &c. parce qu'ils ne connoissent pas l'usage des poches. Leur culotte & leurs bas tombent l'un sur l'autre sans être liés ensemble, & ils s'habillent ordinairement en verd; ce que les Turcs regardent comme une insulte, parce que la couleur verte passe pour sacrée dans l'esprit des derniers, & ils s'imaginent qu'il n'y a que les descendants de Mahomet qui ayent droit de la porter.

Les habitants de la Perse ont plusieurs femmes, & dotent toutes les filles qu'ils épousent. Ils ont un goût décidé pour la bonne chere, le vin, le luxe & le faste, & font un grand usage du tabac, du thé & de l'opium. Ils sont bons connoisseurs en tout, se laissent difficilement tromper, ont une grande horreur du blasphême, & ne prononcent le nom de Dieu qu'avec un extrême respect. D'ailleurs, ils paroissent courageux, intrépides, bons soldats, & on estime sur-tout leur cavalerie. Il n'y a point d'hôtelleries publiques dans la Perse, mais on y trouve des *Caravanseras* magnifiques qui en tiennent lieu, & dans lesquels les voyageurs sont logés gratuitement. On voit ces bâtiments de distance en distance; ce qui est très-nécessaire dans ce pays, où l'on rencontre souvent des plaines incultes & des déserts. On a bâti aussi dans les Villes des *Basars*, qui sont des endroits où les Marchands demeurent. Les Basars sont ordinairement magnifiques, & forment une des plus grandes beautés des Villes, dont les édifices sont pour la plûpart d'une extrême simplicité.

Le gouvernement de ce pays est Monarchique & Despotique. Les marchandises qu'on en tire aujourd'hui sont de la soie crûe & travaillée, de beaux tapis, des toiles de coton, & des perles qui se pêchent près de l'Isle de Bahreim dans le Golphe Persique.

Sans compter la Turcomanie occidentale, ou l'Iran & la Georgie occidentale; la Perse contient treize Provinces; savoir, 1°. l'Aderbidjian, 2°. le Chirvan, 3°. le Ghilan ou Gulian, 4°. le Masandran ou Tabristan, 5°. le Khorasan, 6°. le Candahar, 7°. l'Yrac-Agemi, 8°. le Segestan, 9°. le Sablestan, 10°. le Khusistan, 11°. le Farsistan, 12°. le Kerman, & 13°. le Mecran. Schah-Nadir après avoir vaincu le Grand Mogol & pillé ses

Etats, lui accorda la paix en 1739, à condition qu'il céderoit à la Perse trois Provinces, ſçavoir, le Cabul, le Multan & le Tata ou le Sinde; mais on ne ſçait ſi la Perſe les poſſede encore. LES SOPHIS.

La Province de l'Aderbidjian eſt ſituée au Nord-Eſt de la Perſe, & contient deux principales Villes, ſçavoir, Tauris ſa Capitale, qui eſt grande, belle, riche, bien peuplée & très-marchande, & Ardebil qui eſt à l'Orient de Tauris. La ville d'Ardebil, aſſez conſidérable par elle même, eſt renommée d'ailleurs, parce qu'elle eſt le lieu de la ſépulture des premiers Sophis. 1°. L'Aderbidjian.

Dans la Province de Chirvan, placée au Nord de la Perſe, on compte particulierement trois villes, qui ſont Chamaki, capitale, bâtie entre deux montagnes; Derbent, port ſur la mer Caſpienne, ville riche par ſon commerce, & Bacu ſur la même mer, ville forte & très-marchande. 2°. Le Chirvan.

La capitale de Ghilan, ou Gulian, eſt Recht, ville ſituée à deux lieues de la mer Caſpienne. Elle eſt célebre par le traité de paix qui y fut conclu en 1732. par les Perſans & les Ruſſes. Ses habitants ſont d'une foible complexion & parlent un jargon qui eſt un mélange de l'Arabe & du Perſan. 3°. Le Ghilan, ou Gulian.

Le Maſandran, ou Tabriſtan, Province du Nord de la Perſe, eſt très-fertile en vins, en fruits & en ſoye. Ses habitants, dont la figure eſt peu agréable, parce qu'ils ont les ſourcils joints & beaucoup de cheveux, parlent extrêmement vîte & ſe nourriſſent de riz, d'ail & de poiſſon, qu'ils aiment paſſionnément. Dans Ferabad, capitale de cette Province, on remarque un magnifique palais, & on trouve un grand nombre de Chrétiens Grecs, qu'on y a attirés pour cultiver les terres. 4°. Le Masandran, ou Tabristan.

Au Nord de la Perſe, mais au Midi du pays des Usbecs, eſt la Province de Khoraſſan, pays abondant en grains & en ſoye. Les deux principales villes de cette Province ſont Heri ou Herat, vers le Midi, grande ville fort peuplée, & Tous, ou Meched, vers le Nord. Cette ville eſt fameuſe par les pélerinages qu'y font les Perſans au magnifique tombeau d'Imam-Riza, l'un des douze Imams, ſucceſſeurs d'Ali, gendre de Mahomet. 5°. Le Khorassan.

Le Candahar eſt auſſi au Midi des Usbecs & au Nord de la Perſe, & renferme deux villes, ſçavoir, Candahar, capitale de la Province, & Gazna célebre pour avoir été le ſiege des Sulthans Gaſnevides & Gaurides, qui étoient maîtres d'une partie de la Perſe & des Indes. 6°. Le Candahar.

Au milieu de la Perſe, on rencontre l'Yrac-Agemi, Province aſſez fertile, mais qui dans ſa partie orientale contient des déſerts pleins de ſel. Sa capitale, qu'on nomme Iſpahan, eſt auſſi la capitale de toute la Perſe. On aſſure qu'elle a plus de ſept lieues de tour en y comprenant les fauxbourgs, & que les rues en ſont très-propres, quoiqu'elles ne ſoient pas pavées. Les toits ſont bâtis en forme de terraſſe, & la plûpart des habitants y portent leurs lits à cauſe de l'extrême chaleur qu'on reſſent dans l'intérieur des maiſons. On admire dans Iſpahan quantité de belles Moſquées, pluſieurs caravenſeras, ou hôtelleries publiques, des caffés & de fort beaux baſars. La ville eſt ſituée le long du fleuve Zenderouh, ſur lequel on a bâti de très-beaux ponts, & elle a une bonne forteresse dans laquelle on entretient une forte garniſon. La plus remarquable des places publiques d'Iſpahan eſt le Meidan, ou le grand marché, qui ſe trouve devant un des côtés du Palais 7°. L'Yrac-Agemi.

LES SOPHIS.

Impérial. Le commerce de cette ville est considérable, & on y voit rassemblées les plus belles marchandises de l'Europe.

Outre Ispahan, capitale de l'Yrac-Agemi, il y a encore quatre grandes villes dans cette Province, sçavoir, Julfa ou Zulpha, Yesd, Amadan & Casbin, ou Kasvin. Julfa, située vers le Midi d'Ispahan, en est comme le fauxbourg. La plus grande partie des habitants de cette ville est composée d'Arméniens, qui ont un Juge de Police de leur propre Nation, & plusieurs églises. Yesd, qui se trouve à l'Orient d'Ispahan, est une ville considérable par ses manufactures d'étoffes. Le terroir de ses environs est fertile en grains, en citrons & en autres fruits. Amadan, bâtie au Nord-Ouest de la capitale, frappe la vûe par la beauté des jardins dont elle est environnée. Casbin & ses environs sont assez peuplés, & on en estime les pâturages, les amandes, les pistaches, les raisins & les melons qui y croissent. A trois lieues environ de cette ville, on rencontre une fontaine dont l'eau gele en été.

8°. Le Segestan. La Province de Segestan est fort étendue, mais la plus grande partie en est déserte & inculte. Elle a pour capitale la ville de Zarang près la riviere d'Inomed, ou de Hindmend, qui entre dans un grand lac qu'on appele Zare ou Dare, & dont la longueur est de plus de trente lieues.

9°. Le Sablestan. Le Sablestan est rempli de montagnes qui servent à le séparer de l'Indostan, & la capitale de cette Province, qui se nomme Bost, est située sur l'Inomed.

10°. Le Khusistan ou Chusistan. L'air qu'on respire dans la Province de Khusistan, ou Chusistan, est extraordinairement chaud; ce qui favorise la culture des cannes à sucre & de quantité de très-bons fruits. Les habitants parlent la langue Arabe, la Persane & celle des Khouz, anciens peuples de ce pays. Suster, ou Tostar, capitale de la Province, est une ville riche & très-peuplée.

11°. Le Farsistan. La plus fertile Province de la Perse est le Farsistan, dont Schiras, ou Chiras, est la capitale. Cette ville, qui est fort grande, est située dans un terroir si délicieux, qu'on prétend que Mahomet n'y voulut pas entrer de peur de s'y corrompre. La ville de Lar, située près du golphe Persique, est aussi de la Province du Farsistan. Le terroir de cette ville, quoique sablonneux, produit abondamment des grains & des fruits.

12°. Le Kerman. La Province de Kerman est extrêmement agréable par la bonté de ses eaux & la fertilité de ses champs, où l'on voit des pâturages toujours verds, des arbres fruitiers de différentes especes, & surtout des dattiers & des figuiers. Les villes qu'on remarque le plus aujourd'hui dans cette Province sont Kerman, capitale, & Bender-Abassi, ou Gomron sur le golphe Persique. Les Anglois, les François & les Hollandois ont des comptoirs dans cette derniere ville, parce qu'elle est devenue très-commerçante depuis la ruine d'Ormus, qui étoit dans une isle voisine du même nom. Les Parsis, qui sont les restes des anciens Perses, se sont rassemblés dans la Province de Kerman, où ils sont assez nombreux. Les Mahométans les appellent *Gaures*, c'est-à-dire, Infidéles. Cependant ces peuples menent une vie assez réguliere, & ils adorent l'Etre suprême sous le symbole du feu, qui marque, disent-ils, sa pureté.

L'étendue

L'étendue de la Province de Mecran est considérable, & quoique la plus grande partie en soit inhabitée, le reste ne laisse pas d'être fort peuplé. Le port qu'elle a au Sud se nomme Tiz, ou Alceran, & sa capitale qu'on appelle Guie, est une grande ville, située entre des Montagnes qui la bornent au Nord & au Sud. Suivant Ibrahim-Effendi, le seul Auteur Turc qui ait donné un corps de Géographie, la ville de Guie est à vingt-sept dégrés trente minutes de latitude.

Empire du Grand-Mogol.

11°. Le Mecran.

Fin de l'Histoire des Sophis de Perse.

CHAPITRE XVIII.

Empire du Grand-Mogol (1).

Omar-Scheikh avoit été fait Gouverneur de la Province d'Andekhan dans la Transoxiane, par son pere Abousaïd, septieme successeur de Tamerlan. Après la défaite d'Abousaïd par Hassan-Beq, Omar resta maître d'Andekhan jusqu'à sa mort arrivée l'an 1493. Il eut pour successeur son fils Babour. Ce Prince éprouva le sort de tous ceux de sa famille, & fut chassé de sa province par Schaibek-Khan qui descendoit de Genghizkhan, & qui enleva toute la Transoxiane aux descendants de Tamerlan. Babour se retira à Ghazna, de-là à Caboul, & enfin à Dehli, où il établit un nouvel Empire connu aujourd'hui sous le nom de Grand Mogol (2). On dit que cette ville étoit alors sous la domination d'Amouvi-Schah, trente-deuxieme Roi de la race des Patanes : c'étoit vraisemblablement un des descendants des esclaves des Ghonrides, qui longtemps auparavant s'étoient emparés de Dehli. Babour devenu maître de cette grande ville & de l'Empire des Indes, regna sur ces pays jusqu'à sa mort.

Babour. 1493.

Houmaïoun Mirza son fils & son successeur, donna trop d'autorité à un Seigneur Patane nommé Schir-Khan, qui se lia avec Camoran frere d'Houmaïoun, pour lui enlever la couronne. L'Empereur obligé de fuir, se retira auprès de Schah-Thamasp qui regnoit en Perse. Le Sophi lui fournit une armée considérable par le moyen de laquelle il soumit les rebelles, & monta sur le thrône.

Houmaïoun. 1530.

Dgelaleddin Mohamed, surnommé Akbar, devenu maître de l'Empire à la mort de son pere, recula les bornes de ses États par les grandes conquêtes qu'il fit sur ses voisins. Il porta d'abord la guerre dans le Royaume de Guzarate où regnoit Bahadou, auquel les Portugais venoient d'enlever la ville de Diw située dans le voisinage de Surate. L'approche du Mogol obligea les deux nations auparavant ennemies, de réunir leurs forces ; mais cette jonction ne put arrêter la puissance d'Akbar, qui se mit en possession de tout le Guzarate.

Akbar. 1553.

(1) Voyez pour ce qui regarde les Mogols en général, le tableau des peuples barbares de l'Orient, qui est dans un des Chapitres précédents.

(2) On voit que ces Mogols descendent de Tamerlan.

EMPIRE DU GRAND-MOGOL.

L'Empereur animé par ces succès, tourna ses armes du côté du Royaume de Décan où regnoient plusieurs petits Souverains. Il vint à bout de les soumettre, & ce fut après toutes ces victoires qu'il transporta sa Cour à Agra, ville alors peu considérable. Ce Prince qui marchoit de conquêtes en conquêtes, réduisit sous sa puissance Chitor qui appartenoit à Rana, Prince Indien; mais l'armée qu'il envoya du côté de Caboul pour détruire le reste des Patanes qui s'y étoient retirés, périt dans les déserts. Akbar également occupé à étendre ses Etats, & à les rendre florissants, fit venir à sa Cour un grand nombre d'Etrangers, & sur-tout des Missionnaires de Bengale. Il engagea en même-tems plusieurs Canoniers Anglois, & des artisans de toute espece de Goa. L'inclination que ce Prince témoigna pour le Christianisme, souleva contre lui les Mahometans, qui mirent à leur tête un de ses fils nommé Morad. La défaite des rebelles & la mort du jeune Prince, rendirent le calme à l'Etat. Akbar qui portoit toujours sur lui des pillules empoisonnées pour se défaire des personnes dont il étoit mécontent, en avala une un jour par mégarde, & fut ainsi cause de sa mort. Il étoit maître des provinces de Candahar, de Caboul, de Kaschemi, de Guzarate, de Sind ou Tatta, de Kandisch, de Brampour, de Berar, de Bengale, d'Orixa, de Malow, d'Agra, de Dehli, & de plusieurs autres.

DGIHANGHIR. 1605.

Selim son fils en montant sur le thrône, prit le titre de Selim Schah, & de Dgihanghir. Plusieurs Princes se déclarerent pour Khosrou son fils, sous prétexte que Dgihanghir avoit été desherité par son pere, contre lequel il s'étoit une fois révolté. Il trouva moyen de dissiper le parti des factieux, & il auroit pu régner paisiblement sans l'amour immodéré qu'il prit pour une de ses Sulthanes. Il se laissa gouverner par cette femme, dont l'ambition excita de grands troubles dans l'Empire. Les fils de ce Prince se révolterent. Schah-Abbas, Sophi de Perse, lui enleva le Candahar; les Usbeks firent une incursion du côté de Caboul; un de ses Ministres prit les armes, & l'enferma dans une prison où il mourut. Dgihanghir étoit mauvais Musulman, & affectoit d'aimer le Christianisme, pour avoir la liberté de boire du vin. Il abandonna Agra pour se retirer à Lahor qui est plus au Nord, & se livra dans cette ville à toutes sortes de débauches.

SCHAH-DGIHAN. 1627.

Schah-Couroun ou Schah-Dgihan, qui s'étoit révolté contre son pere, se fit reconnoître Souverain des Mogols. Il signala les commencements de son regne par quelques avantages qu'il remporta sur les Portugais; mais il perdit bientôt toute la gloire qu'il s'étoit acquise, en s'enfermant dans son Serrail pour y mener une vie molle & efféminée. Prodigue & fastueux jusqu'à l'excès, il finit par devenir avare. Sa négligence pour le gouvernement fut cause des différentes factions qui s'éleverent dans sa propre Cour. Ses enfants prirent les armes les uns contre les autres; il devint enfin leur prisonnier, & ne vécut que pour les voir périr par leurs propres mains.

AVRENGZEB. 1661.

Avrengzeb le dernier de ses fils & le plus hypocrite de tous les hommes, après avoir fait mourir tous ses freres, les sœurs & ses autres parents, se fit couronner du vivant de son pere le 20 d'Octobre 1660. Ennuyé de la trop longue vie de Schah-Dgihan, il se détermina enfin à le précipiter dans le tombeau. Avrengzeb fut un des plus puissants Monarques de l'Inde: il soumit les Royaumes de Visapour, de Golconde & de Carnate. Il mourut âgé

EMPIRE DU GRAND-MOGOL.

de quatre-vingt-dix ans, laissant le thrône à son fils Schah-Alem. Ce Prince défit ses freres qui vouloient lui enlever l'Empire, & mourut à l'âge de soixante-huit ans. Après sa mort, ses quatre fils se disputerent la couronne, & périrent dans la même année. Moezzedin, l'un d'eux, est regardé comme Empereur; il eut pour successeur son neveu Faroukh-Schir déposé en 1719. 1702. Raschid-Edredgiat ou Rasierdan, petit-fils de Schah-Alem, regna ensuite, & fut tué trois mois après. Son frere Raschid-Eddolet qui lui succéda, mourut 1708. en 1723. Mohammed-Schah, petit-fils de Schah-Alem, monta alors sur le thrône. Thamasp Kouli-Khan pénétra dans l'Inde en 1739. sous le regne de ce Prince, soumit tout le pays, & après en avoir enlevé de grandes richesses, il rendit la couronne à Mohammed-Schah, & retourna en Perse.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

Le fleuve Indus a donné son nom à cette vaste contrée dans laquelle il prend sa source, & dont il arrose la partie occidentale. L'Inde proprement dite (1) se divise en trois parties, sçavoir l'Empire du Grand Mogol, ou l'Indostan; la presqu'Isle de l'Inde en-deçà du Gange, qu'on appelle aussi presqu'Isle occidentale, & la presqu'Isle au delà du Gange nommée autrement la presqu'Isle orientale. L'Inde est située en partie sous la Zone tempérée, & en partie sous la Zone-Torride, & par conséquent l'air n'y est pas le même par-tout. Il est doux vers le Nord & très-chaud vers le Midi, quoique les pluyes qui tombent pendant trois mois semblent en diminuer la trop grande ardeur. Ces mêmes pluyes contribuent sans doute à fertiliser la terre qui produit en abondance du riz, du millet, du coton, des figues, des grenades, des oranges, des citrons & des noix de cocos. Il y a dans ce pays des mines d'or & d'argent, diverses sortes de pierres précieuses & du salpêtre. On y pêche des perles dans la mer & dans les rivieres, & on y voit une grande quantité d'animaux domestiques & sauvages, tels que des lions, des tigres, des léopards, des rhinoceros, des éléphants & des chameaux. Les finges, dont il y a un grand nombre de toutes especes, ravagent les campagnes, dans lesquelles on remarque aussi diverses sortes d'oiseaux rares & curieux, comme des perroquets rouges & verds, & des perruches.

Le commerce de l'Inde consiste principalement en soie, en coton, dont on fait de très-belles toiles peintes, en indigo, en salpêtre, en épiceries, mais sur-tout en pierreries & en perles.

On peut distinguer les Indiens en deux classes, sçavoir les Indiens originaires du pays, & les Mogols. Les premiers sont fort basannés, les autres ont le teint plus clair; les uns sont Idolâtres & croyent à la métempsycose; les derniers sont Mahométans & de la secte d'Omar.

DE L'INDOSTAN, OU EMPIRE DU MOGOL.

L'Indostan, ou l'Empire du Mogol a pour bornes au Nord, plusieurs Etats de la Tartarie indépendante; à l'Orient, la presqu'Isle orientale; au Midi la presqu'Isle occidentale; & la Perse au Couchant. Cet Empire est maintenant divisé en dix-neuf Gouvernements qui sont dans l'ordre suivant. Deux au Nord, sçavoir ceux de Cachemire & d'Ayond; deux à l'Orient du

(1) Lorsqu'on parle du commerce des Indes, on y comprend souvent, quoi qu'improprement, celui de la Chine & des isles; & on l'appelle le commerce *des Indes orientales*, pour le distinguer de celui *des Indes occidentales*, ou de l'Amérique. Depuis un certain nombre d'années on donne le nom de *Grandes Indes* aux pays de l'Asie, où l'on fait commerce; & on appelle mal-à-propos l'Amérique les *Petites Indes*.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

Gange, sçavoir ceux de Siba, & de Patna dans lequel Jesuat se trouve compris; six au Midi, d'Orient en Occident, sçavoir ceux de Bengale qui contient l'Idesse & Orixa, selon plusieurs Auteurs, de Candich, de Balagate, de Talinga, de Baglana, & de Guzarate; trois à l'Occident, sçavoir ceux de Cata, ou Sinde, de Mouttan & de Caboul, qui ont été cédés en 1739. à la Perse: six au milieu, entre l'Inde & le Gange, sçavoir ceux de Pengab, ou Lahor, de Dehly, d'Agra, d'Asmer, de Malva & de Halabas.

Les Villes les plus connues de tous ces Gouvernements ou Provinces, sont dans celles du Nord, la ville de Cachemire située vers les sources de l'Inde, & qui est une petite ville fort jolie dans le pays le plus agréable du Mogol.

Dans les Provinces du milieu, ce sont Lahor sur le Ravi, Dehly sur le Demene ou Demna, & Agra capitale, bâtie sur la même riviere. Cette ville qui est grande & bien peuplée, passe pour la plus considérable de l'Orient, & d'ailleurs, les Palais qu'on y a élevés, contribuent beaucoup à l'embellir.

Dans les Province du Midi à l'Orient de l'embouchure du Gange, ce sont Daca sur la branche orientale de ce fleuve; Ougly sur la branche occidentale; Chandernagor près d'Ougly au Midi, & Jagrenat dans la Province d'Orixa, au Sud-Ouest de celle de Bengale. Les Villes qu'on apperçoit à l'Occident de l'embouchure du Gange sont Amadabad, capitale de la Province de Guzarate; Cambaye située près du golphe qui porte son nom, & Surate sur le Tapi vers l'entrée du golphe de Cambaye. Cette derniere Ville est la plus marchande de toute l'Asie. Son principal commerce consiste en étoffes de coton, de soye & d'or, en drogues, en épiceries, en perles & en diamants. On y voit des Marchands de toutes les nations, & les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais y font un grand commerce.

Dans les Provinces de l'Occident qui ont été cédées à la Perse en 1739. comme on l'a vû plus haut, les Villes que l'on connoît le mieux sont Cabul, ville forte & où le commerce est florissant, surtout en chevaux & en moutons, & Tata vers l'embouchure de l'Inde sur la branche occidentale de ce fleuve. Cette Ville est célebre par le grand commerce que les Portugais y font, & par la quantité de curiosités qui s'y fabriquent, & dont les Marchands Indiens s'empressent de faire acquisition.

DE LA PRESQU'ISLE OCCIDENTALE DU GANGE.

La presqu'Isle occidentale, ou en-deçà du Gange, est située entre le septieme & le vingtieme degré de latitude septentrionale. Sa largeur est fort inégale, parce qu'elle va toujours en diminuant, & finit en pointe au Cap Comorin. Elle s'étend dans sa plus grande largeur depuis le quatre-vingt-dixieme, jusqu'au cent cinquieme degré de longitude. Cette presqu'Isle se trouve presque toute entiere sous la Zone torride; en conséquence l'air y est beaucoup plus chaud que dans l'Indostan, & ses habitants sont communément fort basannés. On partage ce pays en plusieurs Etats, dont les plus puissants sont le Royaume de Visapour à l'Occident, & ceux de Golconde & de Carnate à l'Orient.

Comme il n'y a gueres que les côtes de cette presqu'Isle qui soient bien connues, & qu'elles intéressent particulierement les Européens, je crois devoir la diviser en deux principales parties, sçavoir, 1°. la côte occidentale qui comprend le Royaume de Visapour, & les côtes de Canara & de Malabar; & 2°. la côte orientale & Etats voisins qui sont les

Royaumes de Golconde, de Carnate, de Gingi, de Tanjaor & de Maduré.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

1°. CÔTE OCCIDENTALE.

Royaume de Visapour.

La côte occidentale se divise en trois parties, sçavoir, le Royaume de Visapour, dans lequel la côte de Cuncan est comprise; la côte de Canara & la côte de Malabar.

Les places les plus remarquables de ce Royaume, le long de la côte du Nord au Sud, sont, Daman, Baçaim, Bombaim, Chaul, Vingrela, Goa, Visapour, Raolconde.

La Ville de Daman est partagée en deux par une riviere qui porte le même nom; & ces deux parties s'appelle la vieille & la nouvelle Ville. Il y a un port entre deux qui est défendu par un Fort, & dans la nouvelle Ville, dont les bâtiments sont beaucoup meilleurs que ceux de la vieille, on entretient une garnison Portugaise.

Baçaim appartient aussi aux Portugais, & si la peste n'y faisoit pas souvent de grands ravages, elle seroit extrêmement peuplée, parce qu'elle est grande & belle.

Bombaim fut cédée aux Anglois par les Portugais. Elle est située dans une Isle qui se nomme comme elle, & les Anglois y ont une forteresse & un Gouverneur.

Chaul, dont les Portugais sont possesseurs, à un Port défendu par une Citadelle

Les Hollandois sont maîtres de Vingrela.

Goa, Ville Archi-Episcopale, est située sur la riviere de Mandoa dans une Isle de neuf lieues. Cette Ville a un port commode, est fort riche, fort marchande, & on la considére comme la plus considérable de toutes celles qui appartiennent aux Portugais dans les Indes orientales. Le Vice-Roi & l'Inquisiteur y ont chacun un Palais magnifique, & on y voit un hôpital très-riche & très-bien bâti.

Visapour, bâtie sur la riviere de Mandoa, est la capitale du Royaume de Visapour; le Roi fait sa résidence ordinaire dans cette Ville, qui est grande & très-propre, & dans les fauxbourgs qui l'environnent, se trouvent les magasins d'un grand nombre de Marchands.

La Ville de Raolconde, située au Sud-Est, est célebre par une mine de diamants qu'elle renferme, & qui sont les plus estimés de l'Asie.

Côte de Canara.

Tout le pays compris dans la côte de Canara, est abondant en bétail, en poivre, en fruits & sur-tout en riz. Il est séparé du Royaume de Carnate par une chaîne de montagnes nommées les montagnes de Gate, & le Roi qui y regne est Idolâtre, ainsi qu'une partie de ses sujets; le reste est Mahométan.

Les possessions hollandoises sur cette côte sont Onor, port & place forte, dont on tire du poivre très-pesant & du riz noir; Barcelor, port de mer, & Mangalor, port & place forte.

Côte de Malabar.

A l'égard de la description topographique de la côte de Malabar, je ne la ferai point ici, parce qu'elle est dans le chapitre qui traite des mœurs, des usages & des habitants de cette côte.

La côte orientale de la presqu'Isle, en-deçà du Gange, peut aussi se diviser en deux grandes parties, sçavoir, 1°. le Royaume de Golconde, & 2°. la côte de Coromandel & les Etats voisins. Ces Etats sont le Royaume

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

de Carnate ou de Bisnagar, & les Royaumes ou Principautés qu'on apperçoit à l'extrémité méridionale de la presqu'Isle.

Royaume de Golconde.

On peut voir la topographie de Golconde dans le chapitre qui traite du gouvernement des mœurs, des usages & des habitants de cet Etat.

Côte de Coromandel.

La côte de Coromandel a reçu le nom qu'elle porte à cause qu'elle produit du riz en abondance : mais ses principales richesses sont les diamants & les perles, dont les Marchands se fournissent continuellement. Cette côte renferme le Royaume de Bisnagar ou Carnate, & les Etats de plusieurs Princes qui prennent la qualité de *Naïques*. Différentes Nations de l'Europe ont des places dans les Etats de ces Souverains, dont je ferai mention en parlant de chacun de ces Royaumes en particulier.

Royaume de Carnate, ou de Bisnagar.

Dans le Royaume de Carnate, qui est fort étendu, & extrêmement riche en or, en argent & en pierreries, les villes remarquables sont Bisnagar, ou Chandegry, Paliacate, Madras & Mélitapur, ou saint Thomé.

Bisnagar ou Chandegri, située au Sud de Golconde, est la capitale du Royaume de Carnate. Cette ville bâtie sur une montagne, est grande, fort bien peuplée, & ornée d'un magnifique Palais-Royal.

La ville de Paliacate, élevée sur la côte, appartient aux Hollandois, qui y ont un Président pour le commerce & un Fort nommé le Fort de Gueldres.

Madras est dépendante des Anglois. Elle a un Fort qu'ils y ont construit, qui se nomme le Fort de S. George. Cette ville est grande, peuplée, & fort commerçante.

Melapur ou Saint-Thomé est tout auprès de Madras, & elle a dependu des Portugais qui y avoient établi un Evêché.

Différents Etats de la côte de Coromandel.

Parmi les Etats situés à l'extrémité méridionale de la côte de Coromandel, on en remarque trois, qui sont Gingi, Tangaor, & Maduré. La capitale de Gingi porte le même nom, & est la résidence du Prince qui y a fait bâtir deux Palais, afin de les occuper successivement. Dans ce même Etat les François possedent Pondichéri, bâtie sur la côte. C'est une grande, belle & forte ville, assez importante d'ailleurs pour le commerce.

Dans le pays de Tanjaor, se trouvent Tanjaor capitale & résidence du Prince; Trangobar appartenante aux Danois, qui y font un commerce considérable ; Karikal, port qui est aux François, & Negapatan, port & place forte qui dépend des Hollandois.

Dans le Royaume de Maduré, il y a deux principales villes, sçavoir Maduré capitale, qui est grande, belle & forte, & Tulveutin sur la côte dont les Hollandois sont maîtres. On fait dans cette ville un grand commerce de perles qui se pêchent aux environs.

DE LA PRESQU'ISLE AU-DELA DU GANGE.

La presqu'Isle orientale ou au-delà du Gange est beaucoup plus longue que celle qui est en deçà du même fleuve. Elle est située entre le second & le vingt-septieme dégré de latitude septentrionale, & elle s'étend d'Occident en Orient, depuis le cent dixieme jusqu'au cent vingt-sixieme dégré de longitude. On la divise ordinairement en quatre parties, sçavoir 1°. La partie septentrionale, qui comprend du Nord au Sud les Royaumes d'Assem, de Tipra, d'Aracan, d'Ava & de Pégu. 2°. La partie du milieu qui contient le Royaume de Laos. 3°. La partie méridionale, qui renferme

le Royaume de Siam & la presqu'Isle de Malaca, qui depend du Roi de Siam. 4°. La partie orientale, dans laquelle se trouvent les Royaumes de Tonquin, de la Cochinchine, & de Cambaye, ou Camboge.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

1°. Partie septentrionale de la presqu'isle au-delà du Gange.

Entre les cinq Royaumes renfermés dans la partie septentrionale de la presqu'Isle au-delà du Gange, on ne connoît que fort peu ceux d'Asem & de Tipar. On sçait seulement que le premier est tout-à-fait au Nord sur les frontieres du Royaume de Tibet, ou de Boutan, & que sa principale ville est Chamdara, & que Tipra a pour capitale la ville de Marbagnan.

Royaume d'Aracan.

Le Royaume d'Aracan plus connu que ceux dont ont vient de faire mention est très-fertile & suffisamment peuplé. Son terroir produit beaucoup de riz, des fruits excellents, & les arbres y sont toujours verds. Les Eléphants & les Bufles qu'on y éleve rendent aux habitans les mêmes services qu'on tire des Chevaux en Europe. La capitale du Royaume d'Aracan porte le même nom & est située sur une riviere qui s'apelle aussi Aracan. Cette ville est grande & agréable, mais les maisons en sont fort basses.

Royaume d'Ava.

Une grande riviere, nommée Menan-Kiou, traverse le Royaume d'Ava. On respire dans ce pays un air doux & tempéré & on y voit croître en abondance du bled, & des fruits. Parmi les bêtes sauvages de cette contrée il y a des Martres Zibelines & des Civettes qui sont plus estimées que partout ailleurs. La Civette dont on tire un parfum qui porte son nom, est un animal de la taille d'un Chat ordinaire, ou d'une grosse Fouine. Outre les mines d'or, d'argent, de cuivre & de plomb, il y a dans le Royaume d'Ava quantité de turquoises, de saphirs, d'émeraudes, & de rubis qui passent pour les plus beaux de toute l'Asie; des Bezoards & des Benjoins. Le Bezoard est une pierre médicinale & un excellent contre-poison qui se trouve dans la fiente d'un animal nommé Pazan, qui est une espéce de Bouc, ou de Chevreuil. Dans la Perse, & dans les Indes on en voit souvent dans l'estomach de certaines Chevres: celui des Singes de ce même pays est extrêmement fort, & on en diminue considérablement la dose quand on en fait prendre à quelqu'un. Le Bezoard occidental, ou du Pérou, est totalement différent de l'oriental, & il est produit par certains animaux particuliers à ce pays-là. Le Benjoin est une espéce de résine, dont il y a trois sortes; la premiere est tachetée de plusieurs marques blanches, la seconde est noire & fort odoriférante, & la troisieme est aussi noire, mais sans odeur.

Les deux principales villes du Royaume d'Ava sont Ava capitale, & Bacan au Sud-Ouest d'Ava. La capitale, qui est grande & bien peuplée, est bâtie sur une riviere de même nom. Les rues de cette ville sont tirées au cordeau, & plantées d'arbres des deux côtés, & les maisons n'y sont bâties que de bois.

Royaume de Pégu.

La Topographie du Royaume de Pégu se trouve dans le chapitre où il est parlé des mœurs de ses habitants.

2°. Partie du milieu de la presqu'isle occidentale du Gange.

Le Royaume de Laos se trouve seul dans la partie du milieu de la presqu'Isle orientale du Gange, & ce Royaume, qui est long & étroit, est resserré entre le Royaume de Siam & celui de Tonquin. La riviere de Mecon, qui traverse le Laos dans toute sa longueur, parcourt les Royaumes de Tiem & de Camboge, & se jette dans la mer des Indes à l'Orient du Gol-

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

phe de Siam. Le pays de Laos est templi de forêts; on y receuille du riz, & plusieurs sortes de fruits, & on y pêche beaucoup de poisson. Les habitants ont le teint olivâtre, d'ailleurs ils sont bien faits, robustes, doux, sinceres, mais superstitieux & débauchés. Le Roy gouverne despotiquement & est fort respecté de ses sujets. Son principal revenu consiste dans le commerce de l'Ivoire qui se trouve en quantité dans le pays. La ville capitale est bâtie sur le Mecon, & se nomme Leng.

3°. Partie méridionale de la même presqu'isle.

La partie méridionale de la presqu'Isle orientale du Gange comprend, comme on l'a déjà vû, le Royaume de Siam, & la presqu'Isle de Malaca qui dépend de ce même Royaume. Comme dans le chapitre qui concerne les mœurs, le Gouvernement des Siamois, on fait mention de la Topographie de leur pays, je n'en parlerai pas ici, & j'y renvoye le lecteur.

4°. Partie orientale de la même presqu'isle.

Dans cette partie de la presqu'Isle Orientale du Gange, on compte les Royaumes du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboge. La Topographie du Tonquin, & celle de la Cochinchine, se trouvent dans les chapitres qui parlent de chacun de ces Royaumes. Je dirai un mot ici du Royaume de Camboge.

Royaume de Camboge.

Le Roi de ce pays est tributaire de celui de Siam, mais il regne souverainement dans ses Etats. Il fait ordinairement sa résidence dans Camboge, ou Leveck capitale de son Royaume. Cette ville est grande & bien bâtie, & on y voit toujours des Japonnois, des Portugais, des Cochinchinois & des Malais.

CHAPITRE XIX.

Côte de Malabar.

ON donne communément le nom de côte de Malabar à toute l'étendue de terre qui est entre Surate & le Cap Camorin; mais suivant les idées les plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dehly, qui est situé sous le douziéme degré au Nord de la ligne: en effet, c'est seulement dans cet espace de terre qui contient environ deux cents lieues, que les habitants prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Cette Côte est divisée en plusieurs Royaumes indépendants, dont le plus puissant est le Samorin, ou le Roi de Calecut; & je crois devoir faire remarquer que dans toute l'étendue de ce pays, on voit, à peu de différence près, regner les mêmes loix & les mêmes usages, quelqu'opposés que paroissent les intérêts des divers Souverains.

Figure & habillements des habitants.

La taille des Malabares est grande & bien prise, la couleur de leur peau est noire ou fort brune, & leurs cheveux, dont ils prennent un soin extrême, sont ordinairement fort longs. On prétend qu'ils ne manquent pas d'esprit; mais on leur connoît peu de goût pour les sciences & pour les arts. L'habillement des hommes & des femmes est assez semblable; car les uns & les autres

autres se ceignent d'une piece d'étoffe qui les couvre depuis les hanches jusqu'aux genoux, & ont le reste du corps nud, sans excepter la tête & les pieds. Quelques-uns seulement, après avoir divisé leurs cheveux par des nœuds & des tresses, se les attachent avec un morceau quarré d'étoffe de soie. Les femmes des plus basses tribus du pays employent pour se vêtir les plus riches étoffes en soie, en or & en argent, pendant que les plus distinguées par leur naissance, ou par les richesses, affectent de ne se couvrir jamais que de belle toile de coton. Toutes les femmes portent des ceintures d'or, & des brasselets de corne de buffle; mais on ne voit des brasselets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette distinction.

Tous les Malabares sont Mahometans ou Idolâtres. Les premiers qui sont en fort grand nombre, sont beaucoup plus riches que les autres, parce que tout le commerce du pays est entre leurs mains, & qu'ils n'appréhendent pas les dangers qu'il y a à faire des voyages sur mer; au lieu que les Malabares Idolâtres n'osent s'éloigner des côtes, & se croiroient avilis par le négoce. Les Mahométans demeurent dans de grosses bourgades qu'on nomme Basars (1), & ils ne souffrent point que personne s'y établisse à moins qu'on ne soit de leur secte. Les plus considérables de ces bourgades sont situées près de la mer, ou sur les bords des rivieres, pour la facilité du commerce & la commodité des négocians Etrangers. Au reste ces Malabares passent pour les plus méchans & les plus infidéles de tous les hommes, & la plûpart sont Corsaires. Ils courent la mer sur des galiotes ou des galeres qu'ils appellent Paras, & leurs brigandages s'étendent depuis les côtes de l'Inde, & du côté opposé jusques dans le golfe Persique & dans la mer Rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. La valeur est parmi eux moins en recommandation que la ruse, car ils fuyent aussi-tôt qu'on est en état de leur résister; mais s'ils obtiennent la victoire, ils deviennent insolents & traitent leurs prisonniers avec la derniere barbarie. Lorsqu'ils sont de retour dans leurs basars, ils quittent la férocité qu'ils ont montrée tout le temps qu'ils ont été sur mer, & observent avec assez de bonne foi les conventions faites entr'eux & les Etrangers.

Les prisonniers qu'ils font sur mer éprouvent toujours un sort assez triste; mais il est plus ou moins fâcheux, suivant la nation dont ils sont & la religion qu'ils professent. Les Malabares Idolâtres vaincus par les Malabares Mahométans, en sont volés, dépouillés & abandonnés sur quelque côte voisine; au lieu que les Chrétiens réduits en esclavage sont emmenés dans les basars, chargés de chaînes, & assujettis à de si rudes travaux qu'ils y succombent en peu de temps. D'ailleurs ils sont sans cesse dans l'appréhension d'être massacrés; car lorsqu'un Corsaire met pour la premiere fois une galere à l'eau, il y égorge quelques-uns de ses esclaves Chrétiens, & dans l'espérance que leur sang excitera le courage de ceux qui doivent le suivre dans ses courses, il en arrose la galere. S'il n'a pas de victimes à immoler avant son départ, il ne laisse pas de s'embarquer; mais il forme la résolution de réserver pour ce cruel sacrifice les premiers Chrétiens dont il pourra se rendre maître. Au reste les Mahométans du Malabar sont assujettis à toutes les loix du pays, qui ne

(1) Basar signifie marché, & on donne ce nom aux Bourgs des Malabares Mahométans, parce qu'ils sont tous Marchands.

CÔTE DE MALABAR.

sont pas directement opposées aux maximes fondamentales de leur secte, & l'exercice de leur culte ne leur est permis que dans l'enceinte de leurs basars. Il ne paroît pas qu'ils soient beaucoup plus touchés des devoirs de la Religion que de ceux de l'humanité; & entierement occupés du desir de s'enrichir, ils négligent l'entretien de leurs mosquées, quoiqu'ils en ayent fort peu.

Religion des Malabares idolâtres.

Les Malabares Idolâtres, comme originaires du pays, & parce qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les Mahométans, forment le corps de la nation. Leur systême religieux est pour le fond à peu près le même que celui de la Cochinchine, du Tonquin, des royaumes de Laos, de Camboge ou Cambaye, ou de Siam, des peuples de Pégu, d'Ava & de tous les pays situés entre la Chine & le Gange. Les cultes répandus dans ces contrées, quelque variés qu'ils puissent paroître aux Etrangers, sont en effet des branches de la même Religion, & on doit les regarder comme des sectes différentes, dont la plus considérable est celle que suivent les habitants de la presqu'isle formée par l'Indus & le Gange. M. Freret, membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, a fait sur le systême général de la Religion de ces Indiens, un Mémoire (1) dont M. de Bougainville, alors Secrétaire perpétuel de la même Académie, a donné l'extrait. La difficulté d'abréger cet extrait, déjà concis par lui-même, & la crainte d'altérer en même-tems la beauté du style qui brille également dans tout ce morceau, m'engage à en copier une grande partie.

Il seroit difficile, dit l'Auteur dans une des notes, de se former une idée des traditions religieuses de l'Inde, d'après les relations des voyageurs François, Anglois ou Portugais. Tout ce qu'ils nous en rapportent n'est qu'un tissu d'extravagances & de contradictions qui ne se trouvent point réellement dans la Religion Indienne, dont les principes liés entr'eux forment un plan systématique. Si cette religion étoit aussi absurde qu'on la représente, comment auroit-elle pû non-seulement s'étendre dans la plus grande portion de l'Orient, mais s'y maintenir contre la puissance des Mahométans, & les efforts continuels des Philosophes & des Lettrés? Le peu d'accord qui regne dans tout ce qu'on nous en débite est produit par plusieurs causes, dont les unes viennent des Indiens mêmes, & les autres des Etrangers qui nous en parlent.

Du côté des Indiens: 1°. La plûpart des dogmes de leur Religion se sont altérés dans les différentes sectes que professent tant de peuples divers. 2°. La différence des dialectes & celle de la prononciation qui change presque toujours le sens du même mot, sont encore une source de variétés sans nombre. Le même être, le même attribut, désigné dans différentes contrées par différens noms, s'est multiplié par-là de tant de manieres, qu'il en résulte d'étranges contrariétés. 3°. La superstition, l'ignorance & la poësie ont altéré par un alliage de fictions bisarres, un culte simple d'abord & très-philosophique. Le peuple nourri de ces fables, les croit essentielles à la religion qu'il professe. La plûpart des allégories employées originairement pour exprimer les idées métaphysiques sur lesquelles se fonde le systême Indien, ont été dans la suite entendues à la lettre. Par ce contre-sens, dont l'Histoire

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres, dans la Partie historique, Tome XVIII. p. 34. & suiv.

fournit tant d'autres exemples, les statues qui n'étoient destinées qu'à représenter, sous une image sensible, des êtres spirituels, sont devenues les objets immédiats d'un culte monstrueux; les symboles ont été transformés en Idoles, & les Idoles en Divinités.

Du côté des étrangers qui prétendent nous instruire de la religion Indienne, les contradictions & les méprises ont quatre causes principales: 1°. La plûpart des Voyageurs occupés de tout autre objet, & plus Commerçants que Philosophes, étoient peu propres à dégager le fond du culte de cet amas de fables dont le mélange grossier l'offusque & l'obscurcit. 2°. Comme ils ne voyageoient ni dans les mêmes temps, ni dans les mêmes contrées, ils donnent les traditions particulieres du peuple qu'ils ont connu, pour le systême général de toute la nation. 3°. L'ignorance de la langue les a mis souvent dans le cas de défigurer bien des noms & d'en altérer l'orthographe & le sens. 4°. Au lieu de s'attacher à prendre une idée du tout, qui les eût obligés à faire de profondes recherches, ils se bornoient à recueillir des détails souvent étrangers & presque toujours contradictoires. Ils n'interrogeoient guères que des gens du peuple, ou tout au plus des prêtres ignorants, plus attachés au soin de parer les statues de leurs Dieux qu'à l'étude des livres dogmatiques.

On vient de voir les raisons qui occasionnent l'ignorance des Voyageurs sur le systême général de la Religion des Indiens. On ne peut donc s'en rapporter aux relations qu'ils ont données à ce sujet; & je crois devoir ici me servir des seules lumieres de M. Freret, qui a puisé dans leur source les traits sous lesquels il représente la Religion Indienne. Il emprunte ces traits d'une espece de Somme théologique (1) qui s'explique encore aujourd'hui dans les écoles de Malabar, & dont l'extrait se trouve dans la continuation des Décades Portugaises de Barros.

Les Indiens reconnoissent un premier Etre principe de l'Univers, à qui ils attribuent l'immensité de nature, la toute-puissance, l'éternité, & de qui ils croyent que tous les êtres particuliers émanent, comme la lumiere émane du soleil. Cette cause suprême est nommée dans leur langue *Scharoües-Zibari*, c'est-à-dire, le Créateur de tout. Il faut observer néanmoins au sujet des noms Indiens, 1°. qu'il y a dans l'Inde, non-seulement plusieurs dialectes, mais encore plusieurs langues différentes les unes des autres. 2°. Que les langues d'Europe ne peuvent exprimer toutes les prononciations Indiennes. 3°. Que les mêmes sons exprimés selon les diverses orthographes d'Europe, semblent former des mots différents.

Au premier Etre, les Indiens subordonnent un grand nombre d'autres Intelligences éternelles & spirituelles comme lui; mais soumises à son pouvoir & tenant de lui l'existence, comme les effets nécessaires d'une cause éternelle, agissante de toute éternité, ces Génies se nomment *Moni-Schevaroun*. La Théologie Indienne les partage en deux classes. La premiere est composée d'Esprits très-purs, inséparablement unis à leur Principe, & dont la perfection est telle qu'ils sont incapables de vice & d'erreur. Occupés sans cesse à contempler le souverain Etre, ils sont absorbés dans une méditation si forte, qu'il en résulte une espece d'anéantissement qui suspend toutes

(1) Ce livre, dont le Continuateur de Barros a donné l'extrait, est appellé *Tzroum mandramolé Ezrivaschigan*.

leurs facultés & les empêche de produire un acte particulier. Cet état est ce que les Siamois nomment *Niveupan*, les Péguans *Niban*, les Japonois *Sasem*, & les Chinois *Coung-hiou*. La seconde classe comprend des Esprits moins purs, libres par une suite de leur imperfection, & comme tels capables de pécher. L'abus que plusieurs de ces Intelligences ont fait de leur liberté les a dégradées. Elles ont été précipitées de sphere en sphere à mesure que croissoit leur dépravation, jusqu'à ce que parvenue à son comble, elle ait eu besoin d'un remede violent. Alors elles ont été renfermées dans des corps & dans un Monde matériel, créé pour elles, comme un lieu d'exil qu'elles habitent jusqu'à ce qu'elles ayent recouvré leur pureté primitive.

Les ames des hommes, suivant l'idée des Indiens, sont des esprits de cette espece, qui déchus de leur perfection, ont été forcés d'informer des corps, pour s'y purifier de leurs souillures par les souffrances attachées à la condition humaine; souffrances qui sont moins le supplice que le remede de leurs fautes. Si ces ames n'employent leur séjour dans les corps humains qu'à contracter de nouvelles souillures, alors elles passent dans des corps d'animaux, d'une espece d'autant plus vile & plus misérable qu'elles ont été plus criminelles. Quelques sectes Indiennes pensent que les ames une fois déchues, ne se relevent jamais : la plûpart des autres, moins rigoureuses, croyent que la pratique des vertus & de grandes austérités peuvent rendre aux ames leur ancienne perfection, & qu'alors elles retournent dans le *Schorgam*, ou lieu de délices, qui est le séjour des Esprits du second ordre; car ce second ordre n'est pas intimement uni au *Scharoues-Zibari*, ou Principe créateur.

Depuis la chûte des Intelligences de la seconde classe, & la production du monde matériel, il a commencé d'exister des Esprits d'une espece toute contraire, impurs & mal-faisants par essence, ministres de la Divinité, & instruments dont sa justice se sert pour châtier les Intelligences coupables. Ces Génies connus sous le nom de *Deoutas*, sont les causes de tous les maux qui affligent l'Univers. Les ames ou Intelligences du second ordre, qui se sont souillées de plus en plus pendant leurs diverses migrations dans des corps, soit d'hommes, soit d'animaux, sont enfin livrés à ces Génies malfaisants, & tourmentés dans le *Naranea*, lieu de ténebres que les Indiens placent dans la partie inférieure de l'Univers.

L'Etre souverain n'a pas créé par lui-même & ne régit point immédiatement ce Monde matériel habité par les hommes; il a chargé quelques-uns des Génies du premier ordre du soin de le produire & de le gouverner. Ces Génies sont au nombre de cinq, & chacun d'eux est conduit par une inspiration qui ne l'abandonne jamais. Les Indiens ont personnifié cette inspiration, & de-là est venu l'usage de donner une femme à chacun de ces Génies administrateurs de l'Univers. Les modernes prenant au pied de la lettre les expressions figurées des Brahmines, débitent à ce sujet bien des absurdités qu'ils se seroient épargnées, s'ils eussent fait réflexion à ce que signifient les noms de ces prétendues Déesses.

Les cinq Génies régisseurs du Monde matériel sont : 1°. *Schada-Schivaoun* & sa femme *Houmani*, qui gouvernent le ciel & la région des astres. 2°. *Roudra* & sa femme *Parvadi*, ou *Paratchatti*, dont la région du feu est le

département. 3°. *Ma-esoura* & sa femme *Ma-enovadi*, administrateurs de la région de l'air. 4°. *Visnou* ou *Vischnou* & sa femme *Lackimi*, qui président à l'élement de l'eau. 5°. Enfin, *Brahma* & sa femme *Escharasvadi*, à qui l'élement de la terre est confié. La physique des Indiens ajoute, comme on voit, l'Ether aux quatre élements des Philosophes Grecs. Au reste les cinq femmes que ces mêmes peuples donnent à leurs Génies, ne sont que des attributs personnifiés, comme on en pourra juger par les noms de deux d'entre elles. *Lackimi*, épouse de *Vischnou*, signifie richesses, abondance. *Paratchatti*, épouse de *Roudra*, est la toute-puissance. Ce sont les seules dont M. Freret ait trouvé la signification; mais c'est assez pour en conclure que les trois autres sont du même genre. Ajoutons que les Génies dont il s'agit, ainsi que leurs femmes, & en général les Divinités Indiennes, portent à la fois différents noms: ce qui ne doit pas surprendre, parce que ces noms n'étant que des épithetes, le même être peut en recevoir autant qu'il a d'attributs.

De ces cinq Divinités, il n'y en a que trois qui ayent eu part à la formation du Monde sensible. *Brahma* est auteur de la matiere qui le compose; *Vischnou* en a produit la forme; & *Roudra* est la cause des changements qu'il éprouve par la destruction des êtres particuliers. Quelques sectes Indiennes réunissent ces trois Principes sous une seule figure, qui forme une Idole à trois têtes, dont chacune est ornée d'une couronne. Cependant *Brahma* n'a chez les Indiens, ni statue, ni temple, ni culte particulier; Vischnou & Roudra, mais surtout le dernier, sont les seuls des cinq Génies qui ayent des autels & des Prêtres. L'idée que les Indiens ont de la disposition de l'Univers sensible est extrêmement bisarre. Ils se représentent la terre que les hommes habitent comme une surface plate, au milieu de laquelle s'éleve une montagne. Autour de cette montagne ils font tourner le soleil, la lune, les étoiles & les planettes; car c'est dans cet ordre qu'ils les arrangent. Ces astres ne sont, disent-ils, visibles par les habitants de la terre, que lorsqu'ils sont entr'eux & la montagne; & c'est elle qui les éclipse aux yeux des hommes. Au-dessus du ciel des planettes, les Indiens en imaginent six autres, éloignés entr'eux de cent mille journées; c'est-à-dire, de six cent mille lieues Indiennes. Chacun de ces cieux est destiné au séjour des Intelligences du second ordre, pures ou purifiées, & elles y jouissent d'un bonheur égal au degré de perfection qu'elles ont ou conservé, ou recouvré.

Au-dessous de la terre, il y a de même plusieurs *Naranea* ou lieux de ténebres, dans lesquels sont tourmentées les ames criminelles, selon le degré de leur corruption. Ces différentes parties de l'Univers sont enveloppées d'une sphere immense qu'ils nomment l'œuf de *Brahma*, & qu'ils font porter par une femme appellée *Adarasati*, c'est-à-dire, la Vérité. On voit par ce qui précéde, que les Indiens n'attribuent l'éternité qu'au Monde des Intelligences, & non pas au Monde matériel & sensible, comme le croyent & le débitent la plûpart des Missionnaires & des Voyageurs. Puisque ce Monde sensible n'est destiné qu'au séjour des Intelligences dégradées, & que ces ames peuvent se relever de leur chûte, on en doit conclure que dans le systême Indien il a dû commencer & qu'il peut finir. Aussi en bornent-ils la durée aux cent années de la vie de Brahma. Chacune de ces années est de

Côte de Malabar.

trois cent soixante & cinq jours, & chaque jour dure cinquante-trois millions deux cent mille siécles, ou quatre billions trois cent vingt millions d'années communes. Brahma a déja vécu plus de cinquante de ces années, & un Brahmine consulté par un Ministre Hollandois, marquoit le commencement de la cinquante-uniéme au 10 Avril 1659 de notre Ere.

Le sens de cette allégorie n'est pas difficile à pénétrer. Ici Brahma n'est autre chose que le Monde matériel, & les cent années de sa vie marquent en termes figurés le temps de la durée du Monde. Le Ministre Hollandois qui interrogea le Brahmine est Abraham Roger, qui a demeuré longtemps à Paliacate, sur la côte de Coromandel, & ce Brahmine est le célebre *Padmanaba*, qui dans la suite embrassa le Christianisme. Au reste, on n'est pas d'accord aux Indes sur la durée de cette vie de Brahma. Suivant quelques Auteurs, elle doit être de cent huit ans, dont chacun est de trois cent soixante & cinq jours, mais chaque jour n'est que de huit millions six cent soixante & dix mille siécles. Cette durée n'est que le cinquiéme de la précédente; mais nonobstant cette réduction, la période est immense, & l'absurdité d'un tel calcul saute d'abord aux yeux.

Les Indiens partagent cette suite presqu'infinie de siécles en diverses périodes, qu'ils nomment *ïougam*, sans être trop d'accord sur le nombre & la durée de chacune d'elles. Selon l'opinion commune, il s'est écoulé dix-sept *ïougam* depuis la naissance de Brahma, & on est maintenant dans le dix-huitiéme. Les lettres des Missionnaires Danois de Tranquebar, publiées par feu M. Bayer, apprennent qu'on donne à ces dix-huit périodes prises ensemble, le nom de *sougam*. La durée des quatorze premieres, suivant une chronologie de Malabar rapportée dans une de ces lettres, monte à mille cinquante millions d'années; celle des quatre dernieres est évaluée à vingt-deux millions quarante-six mille sept cents ans. Les sentiments des Indiens se réunissent seulement sur deux points. 1°. Selon eux, chacune de leurs périodes forme la durée particuliere d'un des Mondes qui doivent être produits les uns après les autres pour remplir les cent années de la vie de Brahma; c'est-à-dire, tout le temps que doit exister l'Univers sensible, ce grand tout dont ces Mondes ne sont que des portions détachées & successives, ou plutôt une réproduction continuelle. Ainsi toutes ces périodes séparées par les révolutions générales qui changent & renouvellent la face de la terre, n'ont entre elles aucune liaison, & par conséquent la seule dont il nous importe de sçavoir l'époque & la durée, est celle où commence le Monde où nous vivons, & les Indiens l'appellent *Cal-ïougam*, 2°. Les traditions Indiennes sont assez uniformes au sujet des trois dernieres périodes, ou de celles qui ont immédiatement précédé la période actuelle. Elles en parlent, comme la Mythologie Grecque parle des trois premiers âges du Monde. La peinture qu'elles en font & les noms qu'elles leur donnent, rappellent le siécle d'or, le siécle d'argent & le siécle d'airain des Poëtes. On est maintenant dans le quatrieme, c'est le siécle de fer, où les maux prédominent sur les biens. La vertu, qui régnoit parmi les hommes dans le premier âge du Monde, dégénéra peu à peu dans le cours des deux âges suivants. Enfin la corruption vint à son comble, & ce

fut alors que les *Deoutas*, employés à punir les crimes, signalerent leur puissance par le trouble introduit dans l'Univers.

Vischnou, chargé du Gouvernement du Monde matériel, voulant arrêter les progrès du désordre, vint plusieurs fois au secours des hommes & se montra sous une forme sensible, soit pour les instruire, soit pour les corriger, soit pour les défendre contre la tyrannie des *Deoutas*. L'histoire de ces différentes manifestations de *Vischnou* & ses aventures particulieres, sont le canevas de toutes les fables Indiennes. Comme ces peuples, surtout ceux de la partie méridionale, ont l'imagination vive, les ouvrages de leurs Poëtes ont défiguré leur Mythologie par un merveilleux poussé jusqu'à l'absurde. Une autre source de leurs fictions est l'opinion, presque généralement répandue dans les Indes, que les austérités, la contemplation & la pratique des vertus peuvent, non seulement rendre aux ames leur premiere pureté, mais les égaler aux Génies régisseurs du Monde, & leur donner un empire absolu sur les *Deoutas*. Ce systême adopté par les Brahmes, les Prêtres & les Pénitents, & rejetté par les Philosophes, est devenu la Religion populaire.

Vischnou s'est déjà montré neuf fois, mais ses huit premieres manifestations sont arrivées pendant les trois *Iougam*, ou périodes précédentes : la neuvieme s'est faite dans le cours du *Cal-Iougam*, & les Indiens en attendent encore une dixieme. On omettra ici tout ce qui concerne les huit premieres apparitions de *Vischnou*, qui n'appattiennent pas à l'histoire de la période actuelle. Dans la neuvieme, qui en fait partie, il vint sur la terre sous une figure humaine. Aux Indes & dans l'isle de Ceylan, on l'appelle *Boudhé*, ou *Boudhan*, à Siam *Ponti-Tchaou*, qui est le même que *Sommonacodon*, traduit dans la relation de la Loubere par le *Talapoin-des-Bois*. On le nomme à la Chine *Po*, *Fo*, *Foe*, selon l'orthographe Portugaise, & quelquefois *Chekia* ou *Chaka*. Les Japonois l'honorent sous le titre d'*Amida*. C'est toujours Vischnou désigné par différents noms.

La date précise de sa neuvieme manifestation ne se trouve nulle part; mais l'opinion commune est qu'elle se fit au commencement du *Cal-Iougam*. Après s'être montré aux hommes pour les instruire, *Vischnou* s'est retiré dans une solitude dont il sort quelquefois dans la même vûe. Les Indiens croyent que dans cette solitude, il ne cesse d'implorer la clémence du souverain Etre en faveur des hommes. C'est l'état de méditation, connue sous le nom de *Nivcupan*, sur lequel Bayle a formé tant de conjectures dans son Dictionnaire. *Vischnou* n'est encore sorti que deux fois de sa retraite, & chaque fois il n'a eu, disent les Indiens, d'autre objet que celui d'instruire les hommes par ses discours, sans leur montrer sa puissance par aucun prodige. Ces deux apparitions, arrivées pendant le cours de sa neuvieme manifestation, n'en sont point distinguées. On ne les regarde même que comme les missions de deux Prophetes inspirés par *Vischnou*, & pleins de son esprit. La date de ces deux missions est marquée dans quelques livres Indiens. Au Thibet, où la doctrine Indienne subsiste dans sa pureté, on suppose que l'ame, ou l'esprit de ces deux Prophetes, passe successivement dans chacun de ceux qui représentent *Vischnou*, sous le titre de *Dalaï-Lama*. C'est en ce sens qu'il faut entendre ce qu'on dit de son immortalité.

CÔTE DE MALABAR.

Les Voyageurs, faute d'avoir compris ce dogme, ont cru que les peuples du Thibet le regardoient comme immortel, dans le sens qu'on donne ordinairement à ce terme.

La dixiéme manifestation de *Vischnou* doit arriver la vingt-six mille quatre cent trentieme année du *Cal-Iougam*, dont la durée totale sera de quatre cent trente-deux mille ans. Cette période alors terminée doit être suivie de plusieurs *Iougam*, qui completteront le siécle de la vie de Brahma, à la fin duquel toutes les Intelligences purifiées retourneront dans leur état primitif. Alors le Monde matériel, les *Schorgan* & les *Naranea* seront anéantis, ainsi que les *Deoutas*, & le Monde intelligible subsistera seul comme dans les temps qui précéderent les *Iougam*.

Ce systême est extrêmement ancien dans les Indes, & on doit reconnoître dans l'exposé qu'on en vient de faire, les dogmes principaux du systême de Pythagore. C'est qu'il avoit passé des Indes en Egypte, où Pythagore l'apprit, comme Hérodote l'insinue; mais en se l'appropriant, il l'a beaucoup altéré. Sa Métempsycose, du moins telle qu'il la proposoit au commun de ses Disciples, est bien différente de celle des Indiens. Platon adopta une partie des idées Indiennes, & dans la suite Origene prétendit les ajuster au Christianisme, avec lequel elles ont, au premier coup d'œil, un rapport qui disparoît dès qu'on les examine; mais qui prouve du moins que la Religion Indienne, comme toutes les autres, eut dans son origine pour base les premieres vérités connues généralement de tous les hommes, & qui font le corps de la révélation naturelle, aussi ancienne que l'Univers.

Au reste, les différents peuples qui suivent le culte de *Vischnou*, ne sont pas plus d'accord sur le temps de sa neuvieme manifestation, que sur les noms qu'ils lui donnent. Les Chinois, dont les traditions en font un Philosophe qu'ils appellent *Chekia*, comme on l'a pu observer plus haut, marquent sa naissance à l'an 1026. avant J. C. L'*Amida* des Japonois est encore plus ancien, mais les peuples de Laos, suivant le Pere Marini, ne comptent gueres plus de deux mille ans depuis cet événement. C'est à peu près le calcul des habitants du Pégu, suivant le P. Maffei, qui parle d'après les Mémoires du P. Bomfer, Missionnaire François, sorti du Pegu en 1557. L'Ere de Siam & de l'isle de Ceylan ne s'éloigne pas beaucoup de cette époque, qui donne environ l'an 550. avant J. C. Il n'est pas étonnant bue les traditions de ces trois derniers peuples ne remontent pas si hant que celles des Chinois & des Indiens. C'est en effet des Indes que la Religion de *Sommonacodon* a passé à Siam & dans le Pégu. La langue sacrée de Siam est la langue *Balie*, dialecte Indien. Il est démontré que les régles de l'astronomie Siamoise sont dressées par un Meridien de la presqu'isle de l'Inde, plus occidental que Siam de dix-huit dégrés quinze minutes. Le Royaume de Siam, celui de Pegu & l'isle de Ceylan, n'ont commencé à se peupler que fort tard.

Après avoir fait mention du systême religieux reçu chez les Indiens, je crois devoir donner de suite une idée de leur chronologie, telle qu'elle se trouve dans l'extrait du Mémoire de M. Freret à ce sujet. Par le précis des traditions Indiennes, dit-il, sur l'origine & l'histoire du Monde, il est facile

facile de se convaincre, 1°. qu'à l'exception du *Cal-Iougam*, ou de la période courante, il n'y a rien dans leurs fables qu'on puisse donner comme ayant un fondement historique. 2°. Que c'est à fixer le commencement du *Cal-Iougam* que les Chronologistes doivent s'attacher, & que cette époque une fois déterminée, sera celle où commencent les temps historiques chez les Indiens. Pour arriver à cette détermination, M. Freret ne consulte ni le manuscrit Persan traduit de l'Indien l'an 995. de l'Hégire, qui compte cette année pour la vingt-huit mille quatre cent vingt deuxieme du *Cal-Iougam*, ni l'exposition de la Religion Indienne, imprimée à la suite des Mémoires de Dellon, où l'on dit que le *Cal-Iougam* avoit déjà duré quarante-huit mille quatre cent quarante-huit ans, ni enfin la lettre du P. de la Lane écrite des Indes en 1709. où l'on donne cette année pour la quatre cent vingt-sept mille cent quatre-vingt-quinzieme de la période courante. Ces trois dates, qui ne s'accordent point entr'elles, different absolument de celles qu'on a déjà, soit dans les ouvrages des Indiens mêmes, soit dans leurs calendriers, & de celles que rapportent des Voyageurs exacts, qui se sont attachés à débrouiller les antiquités Indiennes.

M. Freret a discuté toutes ces dates avec soin, & l'examen critique qu'il a fait de la question, l'a convaincu de l'exactitude des calendriers Indiens à cet égard, fort supérieure à celle des relations Européennes. En effet, comme dans l'Inde on ne fait rien sans avoir consulté le calendrier, afin de choisir des moments favorables, on doit regarder ces tables astronomiques comme revêtues d'une autorité religieuse. Or l'époque du *Cal-Iougam* donnée par ces calendriers, s'accorde parfaitement avec la chronologie de l'Ecriture. Selon Abraham Roger dans sa *porte ouverte au Paganisme Indien*, l'an 1639. de J. C. répondoit sur la côte de Coromandel à l'an quatre mille sept cent quarante du *Cal-Iougam*. Suivant Baldéus, notre année 1657. étoit la quatre mille sept cent trentieme du *Cal-Iougam*, dans le pays de Carnate. Enfin le *Panjangam*, ou almanach Indien de la côte de Coromandel, dressé pour l'année 1730. donne une date encore plus précise, & qui doit servir à réformer toutes les autres. Le 11 Avril 1730. s'y trouve répondre au commencement de l'année quatre mille huit cent trente & un du *Cal-Iougam* (1).

Comme les années Indiennes sont astrales & mesurées par le retour du soleil à la même étoile fixe, elles sont un peu plus longues que nos années Juliennes. La somme de ces excédents en quatre mille huit cent trente ans Indiens, monte à soixante-sept jours & quelques minutes; ainsi le *Cal-Iougam* auroit commencé avec le 24 Janvier de l'année 3102 avant J. C. Si l'on veut avoir une époque plus précise & fondée sur des calculs astronomiques faits en conséquence des regles Indiennes, le *Cal-Iougam* commença aux Indes à Midi le 16 Janvier de cette année 3102. une demie heure avant le solstice d'hiver, dans le signe duquel se trouvoit alors la premiere étoile d'Aries. On sçait que c'est l'étoile dont la position, dans un même cercle de longitude avec le soleil, donne le commencement de l'année astronomique.

(1) Cet almanach est publié presque tout entier à la fin de l'ouvrage de Bayer, intitulé *Regnum Bactrianum*.

CÔTE DE MALABAR.

Outre l'année solaire astrale, on se sert aux Indes d'une année lunaire ; & la premiere lune est toujours celle dont la Syzygie arrive après le commencement de l'année solaire.

Le *Panjangam* marque, pour le premier du mois lunaire en 1730. le 8 du premier mois solaire ; ce qui répond au 18 Avril, & se trouve le jour d'une nouvelle lune. Le premier mois lunaire de l'année Indienne, qui commence le *Cal-Iougam* 3102. avant J. C. se trouve encore moins éloigné du commencement de l'année solaire qu'en 1730. Un tel rapport est singulier ; & comme cette détermination de l'époque des Indiens est ancienne parmi eux, M. Freret en conclut, qu'ils doivent avoir eu de bonne heure de meilleures régles d'astronomie, que les Grecs n'en avoient au temps de Ptolemée ; car les tables de cet Astronome s'éloigneroient beaucoup plus des nôtres, si l'on s'en servoit à calculer une époque si reculée. L'astronomie du *Panjangam*, semblable à celle des Siamois, est fondée sur des opérations arithmétiques différentes de la méthode de nos tables. Les chiffres y sont répétés ; ainsi la moindre altération dans leur suite ne pourroit échapper, & il est impossible qu'on ne s'en apperçoive en opérant. L'époque de l'an 3102. avant J. C. est donc celle à laquelle on doit se fixer. Telle est la conséquence que tire M. Freret de toutes ces discussions, & c'est par elle qu'on termine le précis de son mémoire. Je vais maintenant reprendre l'histoire des voyages, pour en tirer le plus de lumieres qu'il sera possible, sur les mœurs & coutumes des habitants des Indes.

Brahmines.

Tous les Prêtres Idolâtres de l'Inde se nomment Brahmines, de quelque secte qu'ils soient. Ces Prêtres sont en même temps les interpretes de la loi ; ils ont plus de science & de génie que le commun des Indiens, & ils affectent beaucoup de gravité. On remarque qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes qui leur passent par-dessus les épaules & qu'ils ne les quittent jamais. D'ailleurs la plûpart ne se couvrent le corps que depuis la ceinture jusqu'aux pieds avec un morceau de toile. Les Brahmines de Bengale ne sortent point de leurs maisons qu'ils ne se fassent une espece de longue mante d'une piéce de toile, ou de quelqu'étoffe de coton. Ils réunissent leurs cheveux dans une seule tresse & la renferment dans une toile qui fait quatre ou cinq fois le tour de leur tête. Leurs oreilles pendantes & percées de plusieurs trous sont ornées de bagues & d'autres bijoux. Les femmes des Brahmines fieres du respect qu'on a pour leurs maris, font voir une hauteur presqu'insupportable à tout le monde. Elles se parfument le corps d'un mélange de bois de sandal, de riz & de drogues odiférantes, & leur robe est une toile extrêmement claire. Outre l'ancienneté de la tribu des Brahmines, il s'en trouve plusieurs qui se disent descendus de race Royale, & qui en conséquence ont beaucoup d'orgueil. Tous les voyageurs conviennent que les Brahmines sont dans une haute estime auprès des Rois Idolâtres & que ces Princes ont coutume de les consulter pour toutes les affaires d'une certaines importance.

Gougis ou Fakirs.

Entre les différentes sectes Indiennes on remarque plus particulierement celle des Gougis, dans laquelle on comprend les Fakirs, & voici ce qu'en rapporte Bernier célebre voyageur. « Entre une infinité, dit-il, & une » très grande diversité de Fakirs, de pauvres, de Derviches, de Religieux,

» ou Santons, Gentils des Indes, il y en a un grand nombre qui ont une » espéce de Couvent où il y a des supérieurs & qui font des sortes de vœux » de chasteté, de pauvreté & d'obéissance. Ils menent une vie si étrange, » continue Bernier, que je ne sçais si on pourra le croire. Ce sont pour l'or- » dinaire ceux qu'on appelle Janguis, ou Gougis; comme qui diroit unis » avec Dieu. On en voit quantité tout nuds coucher jour & nuit sur la » cendre, assez ordinairement sous quelques uns de ces grands arbres » qui sont sur les bords des réservoirs, ou bien dans les galeries qui en- » vironnent leurs Temples. Il y en a auxquels les cheveux tombent jusqu'à » la moitié des jambes, & qui sont entortillés par diverses branches com- » me le grand poil des Barbets. De ceux-là j'en ai vû en plusieurs endroits » qui tenoient un bras & quelquefois les deux élevés & tendus perpetuelle- » ment par-dessus leurs têtes, & qui avoient au bout des doigts les ongles » plus longs que la moitié du petit doigt, & entrelacés les uns dans les » autres. Leurs bras étoient petits & maigres ; parce que dans cette posture » forcée ils ne prenoient point assez de nourriture; & leurs nerfs s'étant re- » tirés & leurs jointures remplies & desséchées, ils ne pouvoient plus les » baisser pour prendre les choses dont ils avoient besoin. Aussi ces espéces » de Religieux ont-ils de jeunes Novices qui les servent avec le plus grand » respect. Il n'y a point de figure plus hideuse que celle de ces Fakirs, & » on se sent saisi d'une certaine horreur lorsqu'on en rencontre quelques ban- » des dans la campagne. Ils sont nuds, & les uns marchent les bras éle- » vés sur leur tête, plusieurs ont leurs cheveux épars, ou roulés autour » de la tête d'une maniere bisarre, d'autres portent à la main de pesan- » tes massues, & d'autres ont sur leurs épaules une peau de Tigre seche » & roide. Ils passent quelquefois au travers des Bourgades, & les habitants » hommes & femmes s'empressent à leur apporter leur aumone. Bernier » assure qu'il a vû longtemps à Dély un célebre Fakir nommé Sormet, » qui alloit ainsi totalement nud par les rues, & qu'il aima mieux se lais- » ser couper la tête que de se vêtir, quelques menaces ou quelques pro- » messes qu'on lui pût faire. Plusieurs par dévotion font de longs pele- » rinages, nuds & chargés de grosses chaînes de fer. D'autres par un vœu » particulier se tiennent sept ou huit jours de bout, & quoique leurs jam- » bes ne manquent pas de devenir fort enflées, ils refusent absolument de » prendre d'autre situation, & se contentent de s'appuyer seulement quelques » heures pendant la nuit sur une corde tendue. Enfin l'on en voit souvent » qui, la tête en bas & les pieds en haut, se tiennent sur leurs mains sans » branler l'espace de quelques heures, ou prennent des postures si contrain- » tes qu'on a peine à imaginer qu'ils puissent y rester plusieurs minutes.

Fêtes chez les Malabares.

Comme les Malabares comptent le temps par les lunes, ils n'ont pas de jours fi- xes pour la célébration de leurs Fêtes. Ils s'en rapportent là-dessus aux lumieres, ou au caprice de leurs Brahmines qui se préparent aux solemnités par des jeûnes très-austeres. Tous les peuples voisins d'une Pagode, ou Temple, s'y rendent en foule à un jour indiqué par les Prêtres, & accompagnent sans aucun ordre réglé, les Idoles qu'on promene sur des Elephants magnifiquement parés dans tous les villages de la dépendance du Temple. Une troupe de Nobles te- nant à la main des Eventails attachés à de longues cannes, environne les

CÔTE DE MALABAR.

Eléphants, & prend soin de chasser les mouches autour des Idoles & des Prêtres. Le bruit des instruments & celui des acclamations du peuple se répandent confusément dans les airs. Pendant la marche un des principaux Brahmines armé d'un sabre à deux tranchants dont la poignée est garnie de plusieurs sonnettes, court devant le cortége avec diverses agitations extravagantes, & se donne par intervalles des coups de sabre sur la tête & sur le corps.

Pagodes ou Temples.

Les Pagodes ou Temples sont au Malabar d'une magnificence surprenante, & la plûpart sont couverts de lames de cuivre, ou même quelquefois d'argent. A l'entrée de ces Temples & proportionnément à leur richesse, il y a des bassins de cuivre plus ou moins grands, où se purifient ceux qui viennent présenter leurs vœux & leurs offrandes à l'Idole. Les terres qui dépendent de ces Temples, ou qui leur appartiennent, passent pour des lieux sacrés, & on en est si persuadé que c'est un crime irrémissible d'y répandre du sang. Celui qui a commis ce crime, de quelque condition qu'il puisse être, ne peut éviter la mort qu'en prenant la fuite; mais on lui substitue alors son plus proche parent. Outre les biens & les terres qu'on donne aux Temples par dévotion, on offre sans cesse aux Idoles du riz; du beurre, des fruits, de l'or, de l'argent & des pierreries. Toutes ces offrandes servent à la subsistance des Prêtres qui, dans les Temples bien fondés, distribuent chaque jour aux pauvres du voisinage & aux passans Etrangers quantité de riz & d'autres secours. Ils n'ont point égard pour cela à la différence de Religion; ils observent seulement d'interdire l'entrée de la Pagode aux pauvres des tribus inférieures, tandis que ceux des tribus supérieures ont la liberté de séjourner quelque tems dans le Temple.

Division des Tribus entre les Malabares Idolâtres.

Les Malabares se divisent en plusieurs tribus, sçavoir 1°. Celle des Princes qui est la premiere & la plus éminente. 2°. Celle des Nambouris, ou Grands-Prêtres; 3°. Celle des Brahmines; 4° Celle des Nahers, ou Naïres qui sont les Nobles du pays. 5°. Celle des Tives, dans laquelle on comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le Tary, & à distiller l'eau-de-vie; 6°. Celle des Mainats qui n'ont pas d'autre métier que celui de blanchir du linge & des toiles dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chêtes ou Tisserands composent aussi une tribu particuliere, & un voyageur assure qu'il en est de même de presque tous les métiers. La tribu des Moncouas ou Pêcheurs, est la plus nombreuse; mais la plus vile de toutes, est celle des Pouliats. On estime peu celle des Pêcheurs, & ceux qui la composent ne peuvent habiter que sur le rivage de la mer où tous leurs villages sont bâtis. On les juge indignes de porter les armes, & dans le plus grand besoin qu'on peut avoir de Soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. A l'égard des Pouliats, ils n'ont jamais d'habitations stables, & comme leur unique fonction dans la société est de garder les bestiaux & les terres, ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des hutes de feuilles de Palmier. On devient souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas, & les purifications sont indispensables pour ceux qui leur parlent de plus près.

Ceux qui composent les quatre premieres tribus peuvent se fréquenter

& vivre ensemble sans se deshonorer ; mais s'ils prennent la même liberté avec les tribus inférieures, ils contractent une tache qui les oblige à se purifier. Lorsqu'une femme épouse un homme d'une tribu inférieure à la sienne, elle ne peut jamais être lavée de la souillure dont elle s'est couverte.

Naïres.

Les Nobles du Malabar ont, comme on l'a vû, le nom de Naïres. Leur tribu est la plus nombreuse de chaque Etat, & la plûpart ont peu de bien, parce qu'ils dédaignent la profession du commerce. Néanmoins la médiocrité de leurs richesses n'empêche pas qu'ils ne se distinguent sur tous les autres Malabares par leur adresse & par leur civilité. Ils ont seuls le droit de porter les armes, & lorsqu'ils se trouvent hors d'état de soutenir leur rang avec honneur, ils s'engagent en qualité de Gardes au service des Rois, des Princes, des Gouverneurs de provinces & de villes, & même d'autres Naïres plus riches & plus puissants. Ils servent d'escorte aux derniers, mais en leur rendant tous les respects qu'ils exigent, & ils en sont traités à leur tour avec des égards qui marquent l'égalité de naissance entr'eux. Les Etrangers sont dans la nécessité indispensable de se faire accompagner par des Gardes Naïres, lorsqu'ils entreprennent de voyager dans les terres du Malabar ; car sans cette précaution ils courroient les risques d'être volés, insultés, ou même assassinés par les Pouliats. On a soin d'avertir les Etrangers du péril auquel ils s'exposent, & s'ils les affrontent & qu'ils éprouvent quelques violences, on rejette leur malheur sur leur négligence, ou leur avarice, & on ne fait aucune recherche des coupables. Si un Etranger accepte le secours des Naïres, il les loue jusqu'à la frontiere de l'Etat dont ils sont sujets, & peut avoir toute la confiance possible dans leur fidélité. Arrivés sur la frontiere, les Naïres se chargent d'en chercher dans l'Etat où l'Etranger est sur le point d'entrer, & ces nouveaux Naïres prennent le voyageur sous leur protection. Leur zele est poussé si loin dans ces occasions, que s'ils sont attaqués dans la route, ils périssent tous jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner ceux dont ils ont entrepris la défense.

La paye ordinaire d'un Naïre qui sert de garde, est ordinairement de quatre tares par jour, si l'Etranger est fixé dans un village. S'il change de lieu, il augmente du double la paye de ses Naïres. La tare est une petite monnoye d'argent qui vaut à peu près deux liards. Les Rois Malabares ne font point fabriquer d'autres espéces dans leurs Etats, mais ils permettent le cours de toutes les monnoyes étrangeres d'or & d'argent.

La délicatesse de la Nation Malabare dans ce qui concerne les alliances & les mariages, est poussée au dernier point. Un homme peut prendre indifféremment une femme, ou une maîtresse dans sa propre tribu, ou dans celle qui suit immédiatement la sienne ; mais s'il est convaincu de quelque intrigue galante avec une femme d'une tribu supérieure, il est puni de mort, ou au moins réduit en esclavage.

Tribu Royale.

Dans chaque Royaume du Malabar, il y a plusieurs familles de Princes qui composent ensemble la tribu des Princes, ou la tribu Royale, & elle est la plus distinguée de toutes les tribus. A la mort d'un Roy, son fils ne monte pas sur le thrône ; mais on lui choisit pour Successeur le plus ancien des Princes sans égard pour la famille, pourvu qu'elle soit de la tribu

CÔTE DE MALABAR.

Royale. On ne voit jamais par conféquent de jeune Souverain, & celui qui parvient ainfi à la dignité fuprême, eft rarement chargé du poids du Gouvernement. Il fonge auffi-tôt après fon couronnement, à chercher un Lieutenant Général auquel il puiffe abandonner entierement l'adminiftration des affaires publiques. Cette charge qui par elle même eft très-fatigante, donne à celui qui en eft revêtu le fecond rang dans le Royaume. C'eft ce Gouverneur ou premier Miniftre de l'Etat qui expédie les lettres, les Paffeports, & tous les ordres de la Cour. Le Roi fe repofe prefque toujours fur lui du foin de recevoir ou d'établir les impôts, de diftribuer les graces & les récompenfes, de faire la paix ou la guerre. Il doit à la vérité conférer de tout avec le Monarque, mais fouvent ce dernier accablé par la vieilleffe, ou trop flatté du repos & des plaifirs, le difpenfe de cette fervitude.

La feule marque de fubordination qu'un Lieutenant Général témoigne à fon Prince, eft de n'ofer s'affeoir devant lui, ni faire entrer dans le Palais un feul de fes propres Gardes, ni de parler fans avoir les mains pofées l'une fur l'autre devant fa bouche; ce qui paffe au Malabar pour la marque du plus profond refpect. Celui qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'expoferoit à perdre la meilleure partie de fon bien avec fa dignité, parce que le Roi fe réferve toujours le pouvoir de caffer fes Lieutenants Généraux fans être obligé de les rembourfer de la Finance qu'ils ont livrée en entrant en charge. Cependant ces violentes extrémités font extrêmement rares, car un fujet ne s'écarte gueres du refpect qu'il doit à fon maître. Les Souverains du Malabar ne fortent point fans beaucoup d'appareil, & ils paroiffent en public, montés fur un Elephant, ou couchés dans un Palanquin; mais toujours la Couronne fur la tête. Cette Couronne eft d'or & a la forme d'un bonnet de nuit, qui s'éleve en pointe. Quantité d'officiers précedent les Gardes dont le Roi eft environné, & crient de toutes leurs forces que le Roi approche, pour avertir ceux qui n'ont point droit de paroître devant lui, qu'ils doivent fe retirer. Les Princes hors de la préfence du Roi affectent le même air de grandeur lorfqu'ils fe font voir en public, & ils ont à leur fuite un grand nombre de Gardes, d'officiers & d'inftrumens. Les Princeffes jouiffent du même privilége, & fi le Lieutenant Général de l'Etat n'eft pas Prince, il peut avoir des Naïres pour fa garde, mais il n'a pas de trompettes, ni d'officiers qui obligent le peuple de fe retirer.

Ordre de la naiffance.

Il faut obferver que les Princes qui ont tant de fupériorité fur les autres tribus féculieres dans l'ordre politique, font inférieurs dans l'ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Brahmines, dont les tribus font extraordinairement révérées par toutes les Indes. Une des coutumes les plus effentielles du pays & obfervée avec la régularité la plus exacte, eft celle qui exclut les enfants de la fucceffion de leur pere; parce qu'ils n'en tirent pas leur nobleffe, & qu'ils la tiennent feulement de leurs meres à la tribu defquelles ils appartiennent toujours. Suivant ce principe on marie ordinairement les Princeffes avec des Nambouris, ou des Brahmines, & de ces mariages fortent les Princes capables de fuccéder à la Couronne. On ne doit pas s'imaginer pour cela que les Nambouris & les Brahmines

n'épousent que des Princesses: le nombre de ces dernieres n'étant pas suffisant, les Prêtres Indiens ont la liberté de prendre des femmes de leur propre tribu, & alors les enfants restent dans le rang des Nambouris, ou des Brahmines selon la condition de leur mere. Les Princes ne se marient gueres avec des Princesses; mais ils choisissent leurs femmes dans la tribu des Naïres, d'où il arrive que leurs enfants sont Naïres, & non pas Princes. Enfin les hommes de toutes les tribus peuvent s'allier ou dans leur propre tribu, ou dans celles qui sont au-dessous, sans craindre d'en être repris. A l'égard des femmes, il ne leur est pas permis de descendre, & l'infraction de cette loi leur coûte la vie, ou la liberté.

Côte de Malabar.

Une femme Malabare, Idolâtre, a droit de prendre plusieurs maris, pourvu qu'ils soient tous de sa tribu, ou d'une tribu supérieure. Cependant les femmes n'abusent gueres de cette liberté lorsqu'elles n'ont pas lieu de se plaindre du premier mari qu'elles ont choisi. Au reste un mari est libre de quitter sa femme dès qu'il commence à prendre du dégout pour elle, & cette liberté, dont les deux époux jouissent l'un & l'autre, semble affermir leur tendresse réciproque; de sorte qu'on voit rarement de divorce. On a coutume de marier les filles extrêmement jeunes, & on peut attribuer à cette précipitation la taille petite & menue de la plûpart des femmes. Indépendamment de leur taille elles sont d'une figure agréable & plaisent par leur propreté. La loi qui leur permet d'avoir plusieurs maris, les met heureusement pour elles à l'abri du cruel usage qu'on observe dans une grande partie des Indes, qui oblige les femmes idolâtres de se jetter dans le feu où l'on brûle le corps de leurs maris.

Simplicité de la vie privée des Malabares.

Les plus riches du Malabar, entre lesquels on comprend les Rois mêmes & les Princes, menent dans le particulier une vie simple & tranquille. Ils n'affectent point de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent, comme c'est l'usage dans les autres pays des Indes. Des Paniers de joncs, & des Plats de terre ou de cuivre composent tout le service de table, & le reste des meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. L'huile de Cocos qu'ils brûlent dans des lampes leur tient lieu de bougie, & il semble qu'ils craignent d'en regarder la lumiere, car ils lui tournent le dos lorsqu'ils mangent pendant la nuit. Le froid n'est pas assez vif dans ce pays, pour engager les habitants à avoir du feu dans leurs maisons; aussi placent-ils au dehors les cheminées & les fourneaux nécessaires pour la préparation des aliments. Le riz que les Malabares recueillent fait la baze de leur nourriture, & ils y joignent du lait & des légumes, mais en général leurs mets ont peu de délicatesse. Leurs lits ne sont simplement que des planches dont ils forment une espéce d'estrade. Les riches la couvrent de tapis, les pauvres de nattes, les uns & les autres n'ont qu'une piéce de bois pour chevet.

Adresse des Malabares dans l'exercice des armes.

Le soin qu'on a d'habituer les enfants de bonne heure à manier les armes, quand ils sont d'une tribu qui leur donne ce droit, est cause qu'ils s'en servent avec beaucoup d'adresse aussi-tôt qu'ils ont atteint un âge plus avancé. A peine les enfants ont ils la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs & des fléches qui y sont proportionnées, & on les oblige tantôt de tirer vers un but arrêté; tantôt de tirer des oiseaux en l'air.

Côte de Malabar.

A l'âge de dix ou douze ans, ils entrent dans des espéces d'Académies entretenues aux dépens du Souverain, & ils y sont instruits & défrayés sans qu'il en coûte la moindre chose à leurs parents. On apprend aux jeunes gens à fabriquer eux-mêmes les armes dont ils doivent faire usage, & ils font des mousquets fort légers, dont ils se servent d'une maniere qui leur est particuliere. Ils appuyent, en tirant, la crosse de leur arme contre leur joue, sans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode, & on leur voit rarement manquer leur coup. Les sabres, les lances & les arcs, sont des armes qu'ils ont coutume de porter, & suivant le rapport d'un voyageur, rien n'est comparable à l'adresse avec laquelle ils tirent de l'arc. On les voit souvent tirer deux fleches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la seconde, le bois de la premiere. La longueur ordinaire de leurs arcs est de six pieds; leurs fleches en ont trois, & le fer a trois doigts de large sur huit de long. Les Malabares ne portent point leurs fleches dans un carquois comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites, mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Outre l'arc, la lance & le mousquet, ils ont au côté gauche un petit coutelas sans fourreau, large d'un demi-pied & long d'un pied & demi. Ce coutelas est retenu par un crochet de fer, & ils n'y ont recours que dans les combats serrés, où ils ne peuvent plus employer leurs autres armes.

La jeune Noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires dans les Académies, & quelquefois le Roi & les Grands de sa Cour assistent à des combats simulés, qui se donnent entre les plus habiles éleves. Les directeurs, dans ces occasions, divisent les écoliers en deux bandes égales, qui ne doivent se battre que pendant un temps limité & avec de certaines précautions; mais il arrive presque toujours que ces divertissements dégénerent en de véritables combats, & finissent par une effusion de sang qui coûte la vie à plusieurs braves.

Comment se terminent les grandes querelles.

L'éducation que reçoivent les Naïres dans leur jeunesse, & l'orgueil que leur inspire naturellement leur naissance, sembleroient devoir faire paroître en eux une certaine valeur; cependant, si on ne les voyoit pas en donner des preuves dans les guerres de l'Etat, on les soupçonneroit facilement de lâcheté. Ils sont fort patiens dans les insultes qui s'adressent à eux personnellement, & quoiqu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement usage, pour satisfaire leurs ressentiments particuliers. La plûpart de leurs différends se terminent par des injures, & s'ils en viennent aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings; lorsqu'il s'éleve une querelle d'importance entre deux Naïres riches & puissants, & que l'honneur de leur famille y est intéressé, chacun des deux adversaires choisit un ou plusieurs de ses vassaux dans une Tribu inférieure, pour les faire battre à sa place. Ces vassaux sont bien traités pendant plusieurs semaines par ceux qu'ils doivent représenter, & on leur apprend à manier adroitement le coutelas. Aussi-tôt qu'on les croit suffisamment instruits, les deux adversaires conviennent du jour & du lieu où leur différend doit se terminer, & ils le font annoncer dans toute la ville. Le Prince ne manque pas de se rendre avec ses courtisans dans l'endroit indiqué, & les deux Naïres rivaux paroissent bientôt après à la tête de leurs vassaux. Ces derniers ne tardent pas à commencer entr'eux un combat sanglant, qui ne finit

finit pour l'ordinaire que par la mort de tous les braves d'un des deux Partis. Alors la victoire semble décider quelle est la meilleure cause, & les deux Naires se réconcilient sans témoigner aucun regret du sang qui s'est versé pour eux.

Côte de Malabar.

Les Malabares ne connoissent aucun ordre dans leur maniere de combattre, & on ne les voit observer ni rangs, ni marches régulieres, ni la moindre discipline militaire. Les Rois de cette contrée ne cherchent point à s'agrandir par l'usurpation des Etats voisins. S'ils pénetrent chez leurs ennemis, c'est pour se venger, par leurs ravages, des insultes qu'ils peuvent avoir reçues, & lorsqu'ils font la paix, ils restituent toutes leurs conquêtes, à l'exception du butin.

Topographie.

La côte de Malabar est fertile en épiceries, en coton, en cocos & noix d'Inde. On la divise en trois principaux Royaumes, qui sont celui de Cananor, celui de Calicut & celui de Cochin.

Cananor, autrefois capitale du premier, appartient aux Hollandois. On y fait un grand commerce de poivre, qui croît aux environs. La terre y est aussi couverte d'une grande quantité d'ébeniers.

Calicut, qui est un Port, est la capitale du Royaume de ce nom. Cette Ville est la résidence du Roi, qui prend le titre de Samorin, c'est-à-dire, Empereur dans la langue du pays.

On trouve au Nord de Calicut, Mahé, Ville qui appartient à la Compagnie Françoise. Elle en tire beaucoup de poivre.

Cochin, capitale du Royaume de ce nom, est une Ville bien fortifiée. Le Roi de Cochin est vassal & Allié des Hollandois. Ceux-ci tiennent ordinairement dans la Capitale une bonne garnison, depuis qu'ils l'ont enlevée aux Portugais.

Le Roi de Granganor est vassal de celui de Calicut. Les Hollandois ont un Fort dans la capitale de ce Royaume.

CHAPITRE XX.

Royaume de Golkonde.

La côte du golphe de Bengale contient plusieurs Royaumes, dont les plus célebres sont ceux de Bisnagar de Golkonde, de Bengale, d'Arakam & de Pégu. Bisnagar le plus ancien & le plus considérable de tous ces Royaumes, s'est divisé avec le temps entre les Princes voisins & plusieurs Naikes ou Gouverneurs de Provinces. Le Royaume de Golkonde tient le second rang; on admire la beauté de la taille de ses habitants, & la blancheur de leur peau, vue la chaleur du climat. Les paysans seuls sont un peu basannés. La Religion qu'on professe dans ce pays, est un mélange d'Idolâtrie & de Mahométisme, & les habitants penchent plus ou moins d'un côté ou de l'autre, suivant leurs idées particulieres. Ceux qui sont

Figure & Religion des habitants de Golkonde.

ROYAUME DE GOLKONDE.

le plus attachés à la secte de Mahomet, ont adopté la doctrine des Persans, & les Idolâtres suivent celle des Brahmines.

On divise à Golkonde les années en trois saisons, sçavoir, l'été, la saison plus tempérée & l'hyver. Mars, Avril, Mai & Juin sont l'été, & dans cet espace de temps, l'approche du soleil & les vents qui ont coutume de souffler, échauffent tellement l'air, qu'on a peine à respirer dans les maisons même les mieux fermées. Cette ardeur excessive ne dure à la vérité que huit ou dix jours, mais si quelqu'un a la témérité de voyager pendant cette extrême chaleur, il court risque d'être étouffé avant que d'arriver où il se propose d'aller. Dans les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, il régne des pluyes continuelles qui rafraîchissent l'air & fertilisent la terre. Les habitants ne manquent pas de faire leurs semailles aussi-tôt que les pluyes sont finies, & ils entrent alors dans leur hyver, qui dure pendant les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier & de Février. On doit observer que quoique cette saison soit la plus froide de celles qu'on connoît dans ce pays, l'air ne laisse pas d'être aussi chaud alors qu'il l'est au mois de Mai dans les Provinces les plus septentrionales de France. Aussi les arbres de Golkonde sont-ils toujours verds, & toujours chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de riz, & il se trouve même des terres qui rapportent trois fois dans une année.

Gouvernement du pays.

Le Roi de Golkonde, comme la plûpart des autres Rois des Indes, est maître absolu de toutes les terres de son Empire, qui sont divisées en plusieurs Gouvernements. Le Roi les afferme à quelques Seigneurs de sa Cour, & ces Seigneurs à leur tour louent les terres à différents Particuliers qui les subdivisent encore souvent. Cette méthode s'observe ainsi de l'un à l'autre jusqu'au plus bas ordre du peuple. Celui qui ne se trouve point en état de payer sa ferme, n'a pas d'autre ressource que d'abandonner le pays. Alors sa femme & tous ses parents deviennent comptables de la dette. Les Gouverneurs & les grands Fermiers qui manquent au payement, sont punis par des coups de canne, & on les ménage si peu, qu'on en a vû quelquefois expirer au bout de deux ou trois heures. Tous les ans au mois de Juillet, on met les Gouvernements à l'enchere, & comme on ne les adjuge qu'au plus offrant, celui qui obtient ainsi le titre & le pouvoir de Gouverneur, ne manque pas de chercher à se dédommager de la somme qu'il a fournie. Pour remplir ce vuide, il exerce plusieurs violences & des exactions sans nombre sur ses vassaux tout le temps que dure son bail.

Division du peuple de Golkonde.

Le peuple de Golkonde est divisé en quarante-quatre Tribus, & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives. La premiere Tribu est celle des Brahmines, la seconde celle des Famgams, la troisieme celle des Marchands, la quatrieme celle des Laboureurs & des Soldats, la cinquieme celle des Courtisannes, & toutes les autres, celles que forment les Artisans, qui sont distingués en autant de Tribus qu'il y a de métiers. Enfin la derniere de toutes les Tribus, est celle qu'on appelle des *Piriaves*. Ceux qui la composent sont extrêmement méprisés, & ils ressemblent, à tous égards, à la Tribu des Pouliats du Malabar.

La premiere Tribu comprend tous les Brahmines, comme on vient de le

dire, & ces Brahmines sont les Prêtres du pays, les Docteurs & les Interpretes de la Religion. Ils sont regardés avec une grande vénération, & ils la méritent en quelque sorte pour leur application à l'étude. Ils ont quelque connoissance de l'astronomie, de l'écriture, de la médecine de l'arithmétique, & ne négligent rien pour s'instruire encore d'avantage lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Les Famgams sont aussi des espéces de Prêtres qui suivent les mêmes régles que les Brahmines dans tout ce qui concerne la Religion, mais qui ne s'attachent pas autant l'étude, & ne prennent d'autre nourriture que du beurre, du lait & toutes sortes d'herbages, à l'exception des oignons, auxquels ils ne touchent jamais, parce qu'il s'y trouve certaines veines qui paroissent avoir quelque ressemblance avec du sang. Les Marchands qui forment la troisieme Tribu sont apellés *Comitis* dans le pays. Leur principal commerce est de rassembler les toiles de coton qu'ils revendent en gros, & de changer les monnoyes. Ils ont tant de connoissance dans les changes, qu'à la vue seule d'une piece d'or ils en décident le poids à un grain près. Le nom de *Campovero* est donné à la Tribu des Labouteurs & des Soldats. Ceux qui composent cette Tribu, ne mangent jamais ni bœuf, ni vache, par un esprit de reconnoissance, à-cause des services qu'ils tirent de ces animaux. Leur attention à cet égard est poussée si loin, qu'ils refuseroient de vendre un bœuf à des Etrangers, quelque somme d'argent qu'on offrit. Dans la Tribu des Courtisannes on distingue deux classes, l'une des femmes qui ne s'allient jamais qu'avec ceux d'une Tribu supérieure, & l'autre, de celles qui ne mettent aucune différence entre les Etrangers, & ceux des plus basses Tribus.

ROYAUME DE GOLKONDE.

Malgré les distinctions remarquables qu'on met entre chaque Tribu, elles ont toutes la même Religion & les mêmes Temples, car le Mahométisme n'est gueres reçu qu'à la Cour. Ces Temples ou ces Pagodes sont fort obscurs, car ils n'ont pas d'autre lumiere que celle qu'ils reçoivent par les portes qui demeurent toujours ouvertes; on voit plusieurs Idoles dans chaque Temple, & chaque Particulier adore celle qui lui plaît d'avantage.

Education des enfants.

A la naissance des enfants on n'observe aucune cérémonie, & on leur donne simplement un nom, qui est pris de leur Tribu, du jour qu'ils sont nés, ou de quelque qualité qu'on découvre sur leur corps. Les femmes accouchent assez heureusement, & la plûpart se lavent tout le corps deux ou trois jours après leur délivrance, ou même quelquefois dès le premier jour. Le seul soin qu'elles prennent de leurs enfants, est de leur donner le tetton & de les laver tous les jours; d'ailleurs elles les laissent se rouler à terre jusqu'à ce qu'ils puissent se relever d'eux-mêmes & marcher. Leur habillement n'inquiette pas non plus les meres, car les enfants à Golkonde sont tout nuds, on ne commence à les habiller qu'à l'âge de sept ou huit ans. Les enfants des personnes riches sont élevés; avec plus d'attention, mais ils n'ont point d'habits non plus, à l'exception des jours de fête. En sortant de l'enfance, les hommes portent une piece de coton blanc qui leur pend de la ceinture aux genoux; & sur les épaules ils ont une espece de manteau qui les couvre jusqu'au milieu du corps. Ils laissent croître leurs cheveux, comme les femmes, les relevent sur la tête & les couvrent d'un turban. Leurs

ROYAUME DE GOLKONDE.

oreilles sont ornées d'anneaux d'or, & ils se parent le cou avec des perles, ou des chaînes d'argent.

Noblesse & Milice.

On a peu de lumieres sur ce qui regarde la Noblesse de Golkonde, & un Voyageur se contente d'assuret que ce sont les plus grands Seigneurs qui moutent la garde altetnativement tous les lundis, & qu'ils ne sont relevés que le huitieme jour. Quelques-uns commandent jusqu'à cinq ou six mille chevaux, & campent sous des tentes, autour de la demeure du Roi. Lorsqu'ils entrent en exercice, ils se rendent directement de chez eux au quartier d'assemblée; mais lorsqu'ils en sortent, ils observent quelques cérémonies avant que de se retiter dans leurs maisons. La Garde descendante se rend en ordre, & avec plus ou moins d'appareil, suivant le rang, ou les richesses de l'Officier qui la conduit, dans la place du Palais devant le balcon royal. La marche commence ordinairement par dix ou douze Eléphants, chargés de leurs châteaux, qui ressemblent à la cage d'un carrosse, ou portant seulement deux hommes, l'un qui le gouverne & l'autre qui tient une enseigne à la main. Après les Eléphants, s'avancent deux à deux, & quelquefois au nombre de quarante, des Chameaux ayant sur le dos une selle, à laquelle est attachée une petite coulevrine, & sur la croupe un homme habillé de peau depuis la tête jusqu'aux pieds, armé d'une mêche allumée. On voit paroître ensuite tous les palanquins du Seigneur, environnés d'une partie de ses domestiques, & suivis des chevaux de main. Enfin le maître de cet équipage s'avance à cheval, précedé de dix ou douze Coutisannes, qui sautent & dansent devant lui jusqu'à la place. La cavalerie & l'infanterie ferment la marche; & l'attention avec laquelle chacun s'efforce de gatdet son rang, fait un spectacle flatteur & pompeux tout à la fois.

Le Roi paroît presque toujours sur son balcon, d'où il passe comme en revue les troupes qui descendent la garde. Quelquefois il choisit ce jour pour rendre la justice au peuple, & alors un Secretaire d'Etat qui se tient dans la place au-dessous du balcon, reçoit les requêtes qu'on veut présentet au Roi. Aussi-tôt qu'il en a cinq ou six entre les mains, il les met dans un sac qui pend au bout d'une corde, dont un des bas Officiers de a couronne tient l'autre bout. Lorsque les requêtes sont placées dans le sac, l'Officier les retire & les présente an Souverain. La même méthode s'observe jusqu'à ce qu'on ne donne plus de requêtes au Secretaire d'Etat. On prend pour empêcher le peuple d'approcher trop du balcon royal, les précautions suivantes. On plante en terre, à quelque distance des murs du Palais, trois tangs de pieux de la longueur d'une demi-pique, & on y attache des cordes qui croisent les unes sur les autres. Il n'est permis à personne de passer cette espece de barriere qu'on ne soit appellé par le Roi, & alors on s'approche de l'ouverture qui est pratiquée vis-à-vis le balcon. Deux hommes sont aux deux côtés, tenant chacun le bout d'une corde tendue en travers, & ils la baissent pour laisser entrer dans l'intérieur de la place celui qui ne s'y rend que pout obéit aux ordres du Monarque.

Habits & armes des soldats.

L'habillement des soldats consiste seulement dans une piéce de trois ou quatre aunes de toile, dont ils se couvrent le devant & le derriere du

corps. Ils portent leurs cheveux longs & relevés sur la tête par un gros nœud comme ceux des femmes, & ils mettent par-dessus un morceau de toile à trois pointes, dont l'une vient sur le milieu de la tête, & les deux autres se lient sur le chignon. Les armes de l'infanterie sont l'épée & le mousquet. L'épée, qui leur tient lieu de cimeterre, pend à un ceinturon; la lame en est large, & blesse également de pointe & de taille. Les canons de leurs mousquets sont plus forts que ceux des nôtres, d'un meilleur fer, & se conservent plus long-temps nets. La cavalerie est armée de l'arc, de la fleche, de la rondache & du marteau d'armes, avec le pot en tête & la jaque-de-maille qui pend par derriere depuis le pot jusqu'à l'épaule.

Mariages des habitants de Golkonde.

Les peres & les meres se chargent du soin de marier leurs enfants, & il paroît qu'ils y songent de bonne heure, puisqu'on marie quelquefois des garçons de cinq ans avec des filles de trois ans. A la vérité, on ne les laisse vivre familierement ensemble, que lorsqu'ils ont un âge propre à cette union; & par rapport au climat du pays, cet âge est souvent de dix ans pour les filles, & de douze ou treize pour les garçons. Les peres choisissent toujours un parti dans leur Tribu, ou même dans leur propre famille, & n'ont aucun égard aux dégrés de parenté, excepté néanmoins celui de frere & de sœur. Bien loin qu'un pere donne une dot à sa fille en la mariant, il reçoit des présents du mari qu'il lui a choisi. La cérémonie du mariage consiste à placer les deux époux dans un palanquin, & à les promener ainsi par les rues & les places publiques. A leur retour un Brahmine étend un drap sous lequel il fait mettre la jambe nue du mari, & ordonne au jeune homme de mettre son pied sur celui de la jeune fille, qui a aussi la jambe sous le drap. Après cette cérémonie le mariage est fait, & les peres & meres de l'époux & de l'épouse emmenent chacuns leur enfant jusqu'au temps déterminé pour la réunion du mari & de la femme. Si le mari meurt le premier, sa veuve ne peut jamais passer à de secondes nôces, & sa condition est des plus triste. Cette loi n'excepte pas même les femmes qui n'ont point vécu avec leur mari. Une veuve est étroitement renfermée dans la maison de son pere, où elle est occupée aux ouvrages les plus fatiguants, & privée en même temps de toutes sortes d'amusements & de plaisirs. Une contrainte si pénible & si dure est cause que souvent les veuves prennent la fuite pour mener une vie plus douce: mais dans ce cas elles s'éloignent de leur famille, car elles courroient risque d'être empoisonnées par leurs parents qui se font honneur de cette cruauté.

Funérailles à Golkonde.

L'usage laisse indifféremment aux habitants de Golkonde la liberté de brûler leurs morts ou de les enterrer. On jette les cendres des uns dans la riviere la plus voisine, & on ensevelit les autres, les jambes croisées, dans la posture où l'on a coutume de s'asseoir. La tradition du pays rapporte que les femmes anciennement étoient si fort livrées à la débauche, qu'elles empoisonnoient leurs maris pour s'y abandonner plus librement. Dans la vue de remédier à ce désordre qui étoit répandu dans toutes les Tribus, on institua la loi qui oblige les femmes à se brûler avec leurs maris. Cet usage subsiste encore dans plusieurs cantons des Indes, mais il est presque aboli à Golkonde. Comme on laisse néanmoins aux veuves la liberté de suivre l'objet de leur tendresse, on en voit quelquefois qui préferent une mort

ROYAUME DE GOLKONDE.

prompte à l'ennui & aux peines d'un long veuvage. Lorsqu'une femme a pris la résolution de se bruler avec le corps de son mari, elle se pare de ses plus riches ornements, & se fait accompagner de ses parents & de ses amis jusqu'à la fosse, où elle doit être la proye des flammes. Elle chante pendant tout le chemin, & lorsqu'elle est arrivée, elle se repose quelque temps sur le bord de la fosse, entretient d'un air tranquille tous ceux qui viennent lui faire leurs adieux, & se précipite enfin dans la fosse. Alors ses parents & ses amis se hâtent de jetter de la terre sur son corps.

Etats du pays. Le pays de Golkonde qui abonde en toutes sortes de fruits, est d'ailleurs fort riche en pierreries, dont il y a une mine à Colour. La plus grande partie de celles de Raolkonde, qui est dans son voisinage, est apportée dans ce Royaume, duquel on tire aussi beaucoup de sel & de toiles peintes. Il est tributaire du Grand Mogol. Ses principales Villes sont Golkonde, Masulipatan, Colour. Toutes les Nations de l'Europe ont des comptoirs à Masulipatan.

CHAPITRE XXI.

Royaume de Pégu.

Figure & caractere des Péguans. SUivant le rapport unanime de tous les Voyageurs, il regne une grande corruption dans les mœurs des habitants de Pégu, & les femmes qui sont presque nues cherchent tous les moyens de plaire aux Etrangers. Leurs maisons sont d'une mal-propreté qui paroît sans exemple en Asie, & ils ne font pas difficulté d'y laisser entrer leurs porcs. Ce peu de goût pour la propreté est cause qu'ils ont une mauvaise odeur; & comme avec ce défaut ils ont la peau basanée, leur aspect est rebutant au premier abord. Cependant la plûpart sont d'une taille avantageuse.

Religion de Pégu. Les Péguans dans leur systême religieux admettent deux principes; l'un auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Ils rendent à l'un & à l'autre de ces Principes à peu près le même culte; mais les offrandes & les présents sont toujours en faveur du dernier. Dans les disgraces ou les maladies qui leur arrivent, ils font des vœux pour engager le mauvais Principe à cesser de les persécuter; & s'ils croyent avoir obtenu ce qu'ils désirent, ils s'acquittent de leurs vœux avec la fidélité la plus scrupuleuse. Leurs Prêtres les entretiennent dans ces appréhensions, & s'attribuent la connoissance de ce qui peut être agréable, ou déplaire au mauvais Esprit. En conséquence ils réglent les cérémonies que les Péguans doivent observer pour se rendre le mauvais Esprit favorable, ou pour l'empêcher au moins de leur nuire. La crainte que ces peuples ont de cet Esprit est si continuelle & si vive, que s'ils voyent un homme masqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques de la plus grande frayeur, dans l'idée que c'est ce redoutable Monstre qui sort de l'enfer pour les tourmenter.

Talapoins du Pégu. Outre les Prêtres de Pégu, il y a un Ordre de Religieux qui portent,

comme à Siam, le nom de Talapoins, & qui descendent sans doute des Talapoins Siamois. Ils ne vivent que d'aumônes, & sont tellement révérés des Péguans, que le peuple boit avec empressement l'eau qui a servi à laver leurs mains. L'habitation de ces Religieux est au milieu des bois dans des especes de cages qu'ils se font construire au sommet des arbres pour se garantir de l'attaque des tigres dont le pays est rempli. A chaque nouvelle lune les Talapoins vont dans les villes, y assemblent le peuple au son d'une cloche ou d'un bassin, & prêchent à haute voix. Dans leurs discours ils s'efforcent de combattre les superstitions ausquelles les Péguans sont attachés, & cherchent à établir les préceptes de la loi naturelle. Ils croyent que l'exacte observation de cette loi suffit pour mériter des récompenses dans une autre vie. Prévenus de cette idée, les Talapoins sont extrêmement charitables envers leurs compatriotes & les Etrangers. Lorsqu'ils meurent, leurs funérailles se font aux dépens du Public, & le peuple dresse un bucher des bois les plus estimés pour brûler leur corps : on en jette les cendres dans la riviere, mais on recueille leurs os avec soin, & on les enterre au pied de l'arbre qui a servi d'habitation au Talapoin défunt.

Les Péguans ont une si haute opinion de la sainteté des crocodiles, qu'ils regardent comme un bonheur d'en être dévorés, & ils n'ont gueres moins de vénération pour les singes. On prétend que ces peuples n'admettent point un culte régulier, qu'on ne voit point de Temples dans tout le pays, & qu'il n'y a dans toute l'année que cinq fêtes solemnelles, qui sont désignées par le nom général de *Sapens*, mais qui ont chacune un nom particulier. La premiere qui s'appelle *Giachie* se célebre à six milles de la capitale, & toute la Cour y assiste avec beaucoup de pompe & de magnificence. La seconde nommée *Catina-Giaimo*, a pour théâtre la capitale même, où les principaux habitants dressent des pyramides de différentes formes, autour desquelles ils mettent pendant la nuit des flambeaux & des bougies pour éclairer ceux qui vont faire leurs adorations au bon Principe. La troisieme qui se nomme *Segienou* se fait à l'honneur du mauvais Principe, en présence du Roi, de la Reine & de leurs enfants, qui ne manquent pas d'y assister dans des chars magnifiques. La quatrieme à laquelle on donne le nom de *Daiche* est la fête de l'eau ; elle consiste dans le plaisir que toute la Nation, sans excepter le Roi & la Noblesse, prend à se jetter de l'eau dans les rues & dans les places publiques. Enfin la cinquieme qu'on appelle *Denon*, ne se célebre que sur la riviere. C'est une course de barques qui reçoit beaucoup d'éclat de la présence du Roi & de toute sa Cour. Le premier prix de la vitesse & de l'agilité des rameurs est une statue d'or ; le second une statue d'argent, & tous les autres concurrents sont exposés à la raillerie des spectateurs.

La forme des mariages dans le Royaume de Pégu sert de preuve à ce qu'on avance des mœurs irrégulieres des Péguans. Lorsqu'un homme a dessein de prendre une femme, il l'achete des parents de la fille, à qui il donne une dot plus ou moins forte, suivant les conventions qu'il fait avec eux. Si le dégoût suit de près la possession, il est libre de renvoyer sa femme qui retourne alors dans sa famille. Les femmes jouissent aussi du droit d'abandonner leurs époux, mais elles sont obligées auparavant de les rembourser de ce qu'ils

ROYAUME DE PEGU.

ont dépensé pour les obtenir. Les peres s'empressent d'offrir leurs filles aux Etrangers, & conviennent avec eux d'un prix qui se régle sur le temps que ces sortes de mariages doivent durer. Lorsque les Etrangers quittent le pays, leurs prétendues femmes sont reçues volontiers par leurs peres & meres, & trouvent bientôt les occasions d'épouser quelque Péguan. Si l'Etranger reparoît dans le pays au bout de quelque temps, il peut exiger qu'on lui loue de nouveau la femme qu'il a déjà eue. Dans ce cas le véritable mari consent à livrer son épouse à l'Etranger, & il la reprend à son départ.

Les principales richesses du Royaume de Pégu sont le riz, la porcelaine, le musc, la lacque, l'or, l'argent & les pierreries. La plûpart des maisons de Pégu, capitale du Royaume de ce nom, ne sont bâties que de cannes, ou de roseaux. Il se fait dans cette ville un grand commerce, dont le plus considérable est celui de rubis, qu'on apporte d'Ava.

CHAPITRE XXII.

Royaume de Siam.

Figure des Siamois.

EN général les habitants naturels du Royaume de Siam sont plûtôt petits que grands, mais ils ont le corps bien fait. La figure du visage dans les hommes, comme dans les femmes, tient plus de la losange que de l'ovale, c'est-à-dire, qu'il est large & élevé par le haut des joues, & tout d'un coup leur front se rétrécit & se termine presqu'autant en pointe que le menton. Ils ont les yeux petits, d'une vivacité médiocre, & le blanc en est ordinairement jaune. Leurs joues sont creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut; ils ont la bouche grande, les lévres grosses & pâles, & les dents fort noires. Leur teint est grossier, d'un brun mêlé de rouge, à quoi le hâle contribue, sans doute, autant que la naissance. La grandeur des oreilles est une partie essentielle de leur beauté, & ce goût est le même parmi tous les Orientaux, cette différence néanmoins, que les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les allonger, & ne les percent qu'autant qu'il est nécessaire pour y mettre des pendants; au lieu que d'autres, après les avoir percées, aggrandissent le trou peu à peu en y fourrant des bâtons, & le rendent enfin assez ouvert pour y passer le poing. Celles des Siamois sont naturellement grandes sans que l'art y contribue, & ils ont les cheveux noirs, plats & épais Les hommes & les femmes les portent si courts, qu'ils ne descendent autour de leur tête qu'à la hauteur des oreilles.

Les Siamois ont la tête & les pieds nuds, & ils portent seulement autour des reins & des cuisses jusqu'au-dessous du genou une piece de toile peinte d'environ deux aunes & demie de long. Quelquefois au lieu d'une toile peinte, c'est une étoffe de soie, ou toute unie, ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent. Les Mandarins ajoutent à leur pagne une chemise de mousseline, qui leur sert de veste ou de juste-au-corps. Ils la dépouillent & se l'entortillent au milieu du corps, quand ils abordent un Mandarin

supérieur

ſupérieur en dignité pour lui témoigner qu'ils ſont diſpoſés à recevoir ſes ordres. Ces chemiſes, qui n'ont pas de collet, ſont ouvertes par devant, & laiſſent voir l'eſtomac. Les manches ont environ deux pieds de tour, & ſans être froncées par le haut ni par le bas, elles tombent preſque juſques ſur le poignet. Le corps de ces chemiſes eſt ſi étroit, que ne pouvant paſſer & deſcendre par deſſus le pagne, il s'y arrête par pluſieurs plis. Dans l'hyver les Seigneurs mettent quelquefois ſur leurs épaules une piece d'étoffe ou de toile peinte en forme de manteau ou d'écharpe, dont ils paſſent avec aſſez de grace les bouts autour de leurs bras.

Habillement du Roi.

Le Roi de Siam porte une veſte de quelque beau brocard, dont les manches ſont fort étroites, & lui viennent juſqu'aux poignets. Cette veſte eſt toujours ſous ſa chemiſe, qui eſt garnie ordinairement de dentelle. Il n'eſt permis à perſonne d'avoir une veſte comme le Roi, à moins qu'il ne la donne lui-même, & c'eſt un préſent qu'il ne fait gueres qu'à ſes principaux Officiers. Il leur fait auſſi préſent quelquefois d'une veſte d'écarlate qui ne doit leur ſervir qu'à la guerre ou à la chaſſe, & qui deſcend juſqu'aux genoux. Cette veſte a huit ou dix boutons par devant, & les manches en ſont larges, courtes, & dénuées de toute eſpece d'ornement. C'eſt un uſage général à Siam que le Roi & tous ceux qui le ſuivent à la guerre ou à la chaſſe, ſoient vêtus de rouge. Les chemiſes mêmes qu'on donne aux ſoldats ſont teintes de cette couleur, & aux jours des fêtes ſolemnelles ils paroiſſent ſous les armes avec cet habillement.

Coëffures des Siamois de tout état.

Le bonnet blanc, haut & pointu, eſt une coëffure de cérémonie que le Roi & ſes Officiers portent également; mais le bonnet du Roi de Siam eſt orné d'un cercle ou d'une couronne de pierreries, & ceux de ſes Officiers ont divers cercles d'or, d'argent ou de vermeil, qui font la diſtinction de leurs dignités. Les Siamois ne ſe ſervent de ces bonnets que devant le Roi, dans leurs Tribunaux ou dans les occaſions d'éclat. Leur uſage eſt de les attacher avec un cordon qui leur paſſe ſous le menton, & jamais ils ne les ôtent pour ſaluer. Ils n'eſtiment les chapeaux que dans les voyages, & le Roi en a de toutes ſortes de couleurs qui ne voyent le jour que dans ces occaſions. Le peuple, qui connoît peu cette ſorte de délicateſſe, ne daigne ſeulement pas ſe couvrir la tête contre l'ardeur du ſoleil, on n'employe pour cela qu'un ſimple morceau de toile. A l'égard des chauſſures, les Mahométans ont introduit à Siam la coutume de porter des babouches, eſpeces de ſouliers pointus ſans talons & ſans quartier. Les Siamois quittent ces chauſſures avant que d'entrer dans les appartements, afin de ne les point ſalir. D'ailleurs le reſpect qu'ils doivent au Roi ou aux perſonnus du plus haut rang, les oblige d'avoir les pieds nuds.

Habillement des femmes.

Les femmes attachent différemment des hommes leur pagne autour de leur corps; car elles le laiſſent tomber dans ſa largeur, pour former une jupe étroite qui leur deſcend juſqu'à la moitié des jambes; au lieu que les hommes le relevent entre les cuiſſes en y repaſſant l'un des deux bouts qu'ils tiennent plus long que l'autre, & qu'ils attachent par derriere au moyen d'une ceinture. L'autre bout pend par devant, & comme les Siamois n'ont pas de poches, ils nouent à leur pagne leur bourſe de betel. Les hommes riches, ou plus propres que le commun du peuple, portent

LES SIAMOIS.

deux pagnes l'un ſur l'autre, pour conſerver un air de propreté & de fraîcheur à celui qui eſt par deſſus. Au pagne près, les femmes ſont communément nues, & elles n'ont pas l'uſage des chemiſes de mouſſeline. Dans les conditions relevées, elles portent une écharpe, dont elles font quelquefois paſſer les bouts autour de leurs bras; mais le bel air veut qu'elles mettent ſimplement cette écharpe ſur leur ſein, & qu'elles en abattent un peu les plis. Les deux bouts jettés deſſus les épaules pendent par derriere.

Les enfans vont ſans pagne juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quand ils l'ont une fois pris, on ne cherche point à le leur ôter pour les châtier; car les Siamois trouvent que la méthode des Européens bleſſe la pudeur. Les Siamois ont tant de ſcrupule ſur ce qui concerne la bienſéance, qu'ils ne quittent pas leur pagne pour ſe coucher, ou pour ſe baigner. Ils ſe contentent d'en changer ſouvent pour s'entretenir le corps propre. Les pagnes d'une certaine beauté, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont brodés, ou de toile peinte fort fine, ne peuvent être portés que lorſque le Roi en a accordé la permiſſion. C'eſt un uſage commun parmi tous les Siamois d'avoir aux trois derniers doigts de la main des bagues, dont le nombre n'eſt point fixé. Les colliers ne ſont pas connus à Siam, mais les femmes & les enfants de l'un & de l'autre ſexe n'oublient pas de ſe parer de pendants d'oreilles. Ces ornements ont la forme d'une poire & ſont d'or, d'argent ou de vermeil. Les jeunes garçons & les jeunes filles de bonne maiſon portent des braſſelets, mais ſeulement juſqu'à l'âge de ſix ou ſept ans, & ils ont aux bras & aux jambes des anneaux d'or ou d'argent.

Le ſoin des Siamois pour leurs perſonnes les occupe preſque ſans ceſſe. Ils ſe baignent trois ou quatre fois le jour, & ſe parfument en pluſieurs endroits du corps. Ils mettent ſur leurs levres une eſpece de pommade de ſenteur qui les rend encore plus pâles qu'elles ne ſont naturellement, & ils croiroient faire une impoliteſſe à ceux qu'ils vont voir, s'ils ne ſe lavoient pas immédiatement auparavant. Ils ſe font alors une marque blanche ſur la poitrine avec de la craye, pour faire connoître qu'ils ſortent du bain. Ils ont deux ſortes de maniere de le prendre, l'une en ſe mettant dans l'eau, & l'autre en s'en faiſant répandre ſur le corps à diverſes repriſes; & cette ſeconde ſorte de bain dure quelquefois plus d'une heure. Ils n'ont pas beſoin de faire chauffer l'eau pour leurs bains domeſtiques, parce qu'elle eſt aſſez chaude par elle-même. Quoiqu'ils affectent de ſe noircir les dents, le ſoin qu'ils en prennent eſt extrême. Ils lavent leurs cheveux avec des eaux & des huiles parfumées, & ils ſe ſervent de peignes de la Chine, qui ne ſont qu'un amas de pointes ou de dents liées étroitement avec du fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe, dont ils ont fort peu pour l'ordinaire; mais ils ne ſe coupent jamais les ongles. C'eſt une beauté ſelon eux, & ils ſe contentent de les tenir propres.

Leur architecture & leurs maiſons.

Si les Siamois ſont ſimples dans leurs habits, ils ne le ſont pas moins dans leurs logements, dans leurs meubles & dans leur nourriture. Leurs maiſons ſont petites, mais accompagnées d'aſſez grands eſpaces. Des claies de bambou fendu, ſouvent peu ſerrées, en ſont les planchers, les murs & les combles. Les piliers ſur leſquels elles ſont élevées pour éviter l'inondation, ſont des bambous plus gros que la jambe. Leur hauteur au deſſus

de la terre est d'environ treize pieds, parce que l'eau s'éleve quelquefois d'autant. Le nombre des piliers est de quatre ou six, sur lesquels ils mettent en travers d'autres bambous au lieu de poutres. L'escalier est une véritable échelle, qui pend en dehors comme celles des moulins à vent. Les étables mêmes sont en l'air, avec des rampes de claies par où les animaux peuvent y monter. Le foyer des maisons est une corbeille pleine de terre, soutenue comme un trépied sur trois bâtons.

LES SIAMOIS.

Les grands Officiers de la Cour ont des maisons de menuiserie qu'on prendroit pour de grandes armoires. Le maître, sa principale femme & leurs enfants logent seuls dans ce bâtiment. Chacune des autres femmes avec ses enfants, & chaque esclave avec sa famille ont de petits logements séparés, qui composent autant de ménages différents, mais qui sont renfermés dans la même enceinte de bambous. Les Européens, les Chinois & les Mores habitués dans le Royaume de Siam, y bâtissent des maisons de briques, avec des appentis en forme de hangards ouverts, qui arrêtent le soleil sans ôter l'air. Les appartements de ces maisons sont grands & magnifiquement ornés. Le Palais de Siam, celui de Louvo & plusieurs Pagodes sont aussi de briques; mais ces édifices sont bas, & n'ont qu'un étage comme les maisons du peuple. La forme des Pagodes ressemble assez à celle des Chapelles en Europe, mais elles n'ont ni voûte, ni plafond, & sont garnies seulement d'une charpente qui soutient les tuiles, & qui est vernissée de rouge avec quelques filets d'or. Au reste les Siamois ne connoissent pas d'autre ornement extérieur pour les Palais & les Temples, que dans les combles qu'ils couvrent de cette sorte d'étain qu'ils nomment *Calin*, ou de tuiles vernissées de jaune à la maniere de la Chine.

Le Palais de Siam ne laisse pas de se nommer le Palais d'or, parce qu'il a quelque dorure dans l'intérieur. Les sallons de ce même Palais & ceux de celui de Louvo, où furent reçus des Envoyés de France, étoient revêtus d'un lambris vernissé de rouge, avec quelques filets & des feuillages dorés. Les planchers étoient couverts de tapis de pieds, & la Loubere vit à Louvo la salle de l'Audience déjà toute garnie de glaces de miroir, que l'escadre Françoise avoit apportées au Roi de Siam. Le même Voyageur décrit ainsi la salle du Conseil. Dans le fond, dit-il, il y avoit un sopha de la forme d'un grand bois de lit, dont les quenouilles & les tringles étoient couvertes d'une lame d'or, & le fond garni d'un tapis. D'ailleurs, il n'y avoit ni rideaux, ni aucune autre sorte de garniture. A l'endroit du chevet étoient en pile les coussins sur lesquels le Roi s'appuyoit. Le mur à droite du sopha offroit un beau miroir, que le Roi de France avoit envoyé au Roi de Siam. On voyoit encore pour unique meuble, un fauteuil doré, dans lequel ce Prince se montra aux Envoyés, & un *Tiab*, c'est-à-dire, une coupe pour le betel, haute d'environ deux pieds, revêtue d'argent fort bien travaillé, & dorée en quelques endroits.

Les bâtiments, ou maisons des Siamois un peu distingués, n'ont qu'un étage, non plus que celles de tout le reste des habitants du pays; mais cet étage est plus ou moins élevé du rez de chaussée, suivant la qualité de celui qui occupe le logement. On voit que toutes les maisons, pour peu qu'elles ayent d'étendue, ont plusieurs appartements de hauteur inégale. Le

LES SIAMOIS.

logement du Roi, par exemple, & celui de ses femmes sont plus élevés que tout le reste du Palais, & plus une piece en est proche, plus elle s'éleve à l'égard de celle qui la précede. Il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre jusqu'à la derniere, qui se trouve à peu de distance de la terre. La même inégalité s'observe dans les plafonds & les toits, qui sont plus bas, à mesure qu'ils couvrent une piece plus basse. Cette succession de toits inégaux est une marque distinctive des degrés de grandeur. Le Palais de Siam en a sept, qui sortent ainsi successivement les uns des autres, & les grands Officiers en ont jusqu'à trois. Quelques tours quarrées qui s'élevent en divers endroits du Palais ont aussi plusieurs combles. On remarque la même gradation dans les Pagodes, & lorsqu'elles ont trois toits, le plus élevé est pour l'Idole, & les deux autres pour le peuple.

Meubles des Siamois.

Les meubles de la plus grande partie des Siamois sont peu magnifiques. Ils consistent dans des lits, une table & quelques siéges. Le bois de lit est un chassis fort étroit & natté, mais sans dossier & sans quenouilles, & plusieurs Siamois n'ont même pour tout lit qu'une natte de jonc. Leur table est un plateau à bords relevés & sans pieds. Des nattes de joncs plus ou moins fines composent les siéges, & personne ne peut se servir de tapis de pieds, si le Roi ne lui en a pas fait don. Les personnes riches ont de plus que les autres des coussins pour s'appuyer. Tous les habitants Naturels n'ont à table ni nappe, ni serviettes, ni cuilliers, ni fourchettes, ni couteaux. On leur sert des morceaux tout coupés dans de la vaisselle de porcelaine ou d'argile, & ils boivent dans des vases de cuivre. Le bois simple ou vernissé, le coco & le bambou sont la matiere de tous les autres ustensiles; car chez les Particuliers on voit peu de vases d'or ou d'argent. Leurs sceaux à puiser de l'eau sont de bambou fort proprement entrelacé.

On attribue à la chaleur du climat le peu d'appétit qu'on remarque parmi les Siamois. D'ailleurs, ils préparent fort mal leurs aliments, & n'aiment que le poisson pourri, les intestins des animaux terrestres & des insectes grillés. En général les viandes du pays sont coriaces, peu succulentes & indigestes, au point que les Européens qui séjournent quelque temps à Siam, sont embarrassés sur le choix des nourritures.

Religion du pays.

Deux Voyageurs qui ont écrit sur le systême religieux des Siamois, ne sont pas d'accord entr'eux sur plusieurs articles. L'un (1) assure que les Siamois n'ont dans toute leur doctrine religieuse aucune idée raisonnable de la Divinité; qu'ils ne connoissent ni l'éternité, ni la sagesse, ni la toute-puissance de l'Etre suprême, & qu'ils croyent que les Dieux qu'ils adorent ont été des hommes. L'autre (2), sur les observations duquel on doit le plus compter, vû sa qualité de Théologien, déclare d'abord que la Religion Siamoise est fort bisarre, & trop difficile à approfondir. Voici néanmoins, selon son témoignage, ce qu'on a pû démêler dans une matiere si obscure. Les Siamois croyent un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ce secours consiste à leur donner une loi; à leur prescrire les moyens

(1) La Loubere.
(2) Le P. Tachard.

de bien vivre ; à leur enseigner la véritable Religion & les sciences qui sont nécessaires à leurs besoins. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage de toutes les vertus morales dans leur degré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps par lesquels il a passé. Il est, suivant leurs idées, exempt de passions, & il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité. Avant que d'arriver à ce sublime état, une application extrême à vaincre ses passions a produit dans son corps un changement si prodigieux, que son sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de se montrer, ou de se rendre invisible aux yeux des hommes, & dans un instant, par la force de ses desirs, il peut se transporter d'une extrémité du Monde à l'autre. Il sçait tout ; mais sa science n'est pas renfermée, comme celle des hommes, dans une suite de raisonnements. Elle consiste dans une vûe claire & simple, qui lui représente tout d'un coup les préceptes de la loi, les vices, les vertus & les secrets les plus cachés de la Nature ; le passé, le présent & l'avenir ; le ciel, la terre, le paradis, l'enfer ; toutes les parties du Monde que nous voyons, & ce qui se passe même dans d'autres Mondes que nous ne connoissons pas. Il se rappelle avec clarté tout ce qui lui est arrivé depuis la premiere transmigration de son ame jusqu'à la derniere. Après cette derniere transmigration, le Dieu Siamois meurt pour ne plus renaître, c'est-à-dire, qu'il est délivré pour toujours de la sensibilité aux maux de la vie. Alors un autre Dieu lui succede, & le regne de chaque Divinité dure un certain nombre d'années.

LES SIAMOIS.

Après ce qui a été dit ci-devant dans le chapitre de Malabar, touchant le peu de fond qu'il y a à faire sur ce que les Voyageurs nous rapportent du systême religieux des différentes contrées des Indes, il doit paroître surprenant que je fasse ici mention du récit que le P. Tachard en a fait, & c'est au premier coup d'œil me trouver en contradiction avec moi-même. Je vais donc répondre d'avance aux reproches qu'on pourroit me faire là-dessus, & sans cesser d'insister sur le peu de foi qu'on doit ajouter aux relations des Voyageurs à ce sujet, j'ai cru devoir donner un échantillon de ce qu'on lit dans ces relations. Par cet échantillon on se trouve en état de juger combien il regne d'obscurité & de sentiments contraires les uns aux autres dans les descriptions des Voyageurs, sur les opinions religieuses des peuples éloignés de notre région. Dans tous les détails que je donnerai par la suite des autres habitants de l'Inde, je ne parlerai plus de Religion.

Talapoins.

Le nom que les Portugais ont donné aux Prêtres ou Religieux à Siam, est celui de Talapoins, & ce nom tire son origine de l'espece d'éventail que ces Prêtres ont presque toujours à la main, & qui s'appelle *Talapa*. Les Talapoins, dans la langue de leur pays, s'appellent *Tchaoucou ;* mais comme le nom de Talapoins a prévalu dans l'esprit des Européens, je n'en donnerai pas d'autres à ces especes de Religieux. Il y en a parmi eux qui vivent dans les bois, afin de n'avoir aucun commerce avec les hommes, & ceux-là sont regardés avec une grande vénération. Les autres, qui sont plus nombreux, sont habitués dans les villes & dans les villages. Le peuple croit que leur institut vient du ciel, & qu'il fut apporté sur la terre par un Ange. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'esprit de leur institution est

LES SIAMOIS.

de racheter par une vie pénitente les péchés de ceux qui leur font l'aumône. Les Couvents des Talapoins occupent un grand terrein quarré, qui est environné d'une clôture de bambou. Le centre étant la place d'honneur, suivant l'idée des Siamois, les Talapoins placent leur Temple directement au milieu de leur enclos. Les extrémités de l'espace, le long de la clôture, sont bordées par des cellules, quelquefois en double & triple rang. Ces cellules sont autant de petites maisons isolées qu'on éleve sur des piliers pour les préserver des inondations, & celle du Supérieur est distinguée par sa grandeur & son élévation. Le terrein que le Temple contient est bordé par quatre murs, qui laissent entr'eux & les cellules un vaste espace, auquel on peut donner le nom de cour. Dans quelques Couvents, ces murs ne tiennent à aucun bâtiment, & ne servent qu'à renfermer le Temple & plusieurs pyramides; dans d'autres on fait le long des murs regner des galeries couvertes, qui ressemblent aux cloîtres d'Europe, & sur un contremur à hauteur d'appui, bâti autour de ces galeries, on voit une suite d'Idoles souvent parfaitement bien dorées.

Les Talapoins sont divisés en quatre Ordres, sçavoir, celui des *Nens* ou *Oc-Nens*, celui des *Picous*, celui des *Badlouangs* & celui des *Sancrats*. Les Nens sont comme des Novices, & leur état approche de celui des Clercs en Europe. Les Picous peuvent être comparés à nos Diacres, & les Badlouangs à nos Prêtres. L'Ordre des Sancrats est le plus considerable, & répond en quelque façon au titre & au pouvoir de nos Evêques. La fonction des Nens est de servir les Badlouangs, qui ont chacun deux ou trois de ces petits Moines dans leurs cellules. Quoique l'état des Nens ne soit pas censé entierement Religieux, ils ne laissent pas de porter l'habit de l'Ordre, & de se raser la tête & les sourcils comme les autres Moines. On les reçoit dès l'âge de cinq ou six ans, & il y en a plusieurs qui vieillissent dans cette condition, & dans l'exacte observation du célibat auquel la regle les engage. Les Prêtres ne mangent point en communauté, & quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans en excepter les Chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent. L'unique but de cet usage est apparemment de les assujettir tous à la fatigue de la *quête*. Les Talapoins ont aux deux côtés de la porte de leurs cellules deux loges, pour recevoir les passants qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

Tous les Talapoins, de quelqu'ordre qu'ils soient, sont vêtus de même, & ont la tête & les pieds nuds comme le reste du peuple. Quatre piéces, outre le pagne, composent leur habillement; l'une nommée *Angsa*, est une espéce de bandouliere, large de cinq ou six pouces, qui leur descend de l'épaule gauche sur la hanche droite, où elle s'attache avec un seul bouton. La seconde piéce, est une espéce de scapulaire de toile jaune, qui a exprès plusieurs piéces en différents endroits. Ce scapulaire descend jusqu'aux pieds, par derriere & par devant, mais il laisse les deux bras libres. L'épaule gauche des Talapoins est encore chargée d'un autre morceau de toile, qu'ils portent en forme de chaperon, & qui est quelquefois rouge. La quatriéme piece de l'habillement est enfin une sorte d'écharpe qui sert à entourer le corps, & à soutenir le chaperon & la bandouliere. L'usage des chemises de mousseline & des vestes est interdit aux Talapoins, & pour quêter, ils

ont un bassin de fer dans lequel on met les aumônes qu'on leur fait; mais ils doivent porter ce bassin dans un sac de toile qui leur pend du côté gauche, aux deux bouts d'un cordon passé en baudrier sur l'épaule droite. Lorsqu'ils sortent ils ont sans cesse à la main une sorte de parasol qui se nomme Talapa, & qui les garantir des ardeurs du soleil.

Ces Prêtres se rasent la barbe, la tête & les sourcils, & comme personne ne peut toucher à la tête des Supérieurs sans leur manquer de respect, ils sont obligés de se raser eux-mêmes. La même raison ne permet pas aux jeunes Talapoins de raser les vieux; mais ces derniers rasent les jeunes, & se rendent mutuellement le même service entr'eux. Les jours reglés pour se raser arrivent au renouvellement de la lune, & lorsqu'elle entre dans son plein. Tous les Siamois, Religieux & Laïcs, sanctifient ces grands jours par le jeûne, depuis midi jusqu'au lendemain matin. Le peuple ne va point à la pêche ces jours-là, & porte aux Couvents diverses sortes d'aumônes, dont les principales sont de l'argent, des fruits, des pagnes & des bêtes. Si les bêtes sont mortes elles servent de nourriture aux Talapoins, & si elles sont vivantes, ils les laissent courir autour du Temple, & n'y peuvent toucher, suivant leur regle, que lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même près de plusieurs Temples un réservoir d'eau pour le poisson vivant qu'on apporte en aumône.

Réception d'un Picou.

Tout Badlouang peut initier les Nens; mais les Sancrats seuls ont droit de recevoir les Badlouangs & les Picous. Il faut que ces derniers ayent au moins vingt ans pour entrer dans leur Ordre, & vingt & un pour être admis à celui des Badlouangs. Dans la consecration des Picous, le Sancrat récite sur eux quelques prieres. Il les exhorte ensuite à observer ponctuellement les préceptes de la loi à laquelle ils s'assujettissent; de veiller à la garde du Temple & des Idoles; de tenir l'un & les autres dans une grande propreté; de veiller à la conservation des anciens rits, & de ne souffrir aucun changement en matiere de culte.

Réception d'un Badlouang.

Les Badlouangs sont reçus avec plus d'appareil que les Picous. Il faut d'abord que celui qui postule pour entrer dans cet Ordre, se présente devant le Sancrat, se prosterne à ses pieds, lui témoigne un vif empressement d'être initié, & promette une somme d'argent. Au jour fixé pour la cérémonie, le Sancrat récite sur le postulant les prieres ordinaires, & lui met entre les mains une grande liste, où sont écrits tous les commandements de la loi. Le Récipiendaire est alors porté en triomphe sur les épaules de plusieurs hommes, & le peuple l'accompagne avec des instruments de musique, lui donnant grand nombre de bénédictions. Si le Badlouang se trouve en état de faire une certaine dépense, la fête de sa réception est plus brillante, & il est placé dans un balon (1) doré conduit par un grand nombre de rameurs, & accompagné d'une longue suite de balons fort propres. Presque tous les Badlouangs reçoivent ces honneurs, parce que pour subvenir aux frais que leur coûte cette journée, ils ont coutume quelque temps auparavant de faire une quête dans la ville & dans les campagnes. Leurs parents quêtent aussi en faveur du postulant, & chacun donne volontiers ce qu'il faut.

(1) Espece de bateau dont on verra plus bas la description.

Chaque Couvent de Talapoins a un Supérieur qui porte le titre de *Tchaou-Vat*, c'est-à-dire, Seigneur ou Maître du Couvent; mais tous les Supérieurs ne sont pas égaux en dignité. Le premier degré est celui de Sancrar, & de tous les Sancrats celui du Palais est le plus réveré. Cependant les Sancrats n'ont aucune jurisdiction les uns sur les autres, & les Missionnaires ont comparé les Sancrats aux Evêques, & les simples Supérieurs aux Curés. En effet, suivant le témoignage de la Loubere, les premiers ont seuls le droit de faire des Talapoins, comme nos Evêques ont celui d'ordonner des Prêtres. D'ailleurs les Sancrats n'ont aucune puissance juridique, ni toute autre espece d'autorité sur le peuple, ni même sur les Talapoins qui ne sont pas de leur Couvent, & leurs prérogatives se réduisent à gouverner certains Couvents qui ne peuvent l'être que par des Sancrats. La marque extérieure qui sert à faire reconnoître ces Couvents de ceux qui n'ont que des Tchaou-Vats, ou simples Supérieurs, est un amas de pierres placées de distance en distance autour du Temple, & qui ont une ressemblance éloignée avec des mitres posées sur un pied d'estal. Le nombre des Sancrats est peu considerable, car on n'en voit jamais plus de huit, mais ils sont au moins deux à la fois. Le Roi donne aux principaux d'entr'eux un nom, un parasol, une chaise & des hommes pour la porter, lorsqu'ils se rendent au Palais.

Les Talapoins, de quelque classe qu'ils soient, ne se lient par aucun vœu, & peuvent rentrer dans le monde aussitôt qu'ils sont fatigués du joug monastique. Tant qu'ils vivent dans le cloître, ils sont exempts des corvées & des impositions, & cet affranchissement seroit cause qu'une multitude de Siamois embrasseroit l'état religieux, si le Roi de Siam, pour prévenir un semblable inconvénient, n'eût établi qu'on les examineroit rigoureusement sur leur science, c'est-à-dire, s'ils connoissoient parfaitement la langue du pays & les livres de la Nation. Cette loi a diminué le nombre des Talapoins, parce que l'indolence naturelle aux Siamois leur fait regarder avec effroi la fatigue que toute espece d'étude leur occasionneroit. De plus, si pendant tout le temps qu'ils demeurent dans leur profession ils manquoient à l'obligation où ils se trouvent de garder le célibat, & que le Roi en fût informé, il les condamneroit sans remission à la peine du feu. Les Talapoins suffisamment instruits de tout ce qu'ils doivent sçavoir, & sur la conduite desquels il n'y a rien à reprendre, sont chargés d'expliquer au peuple la doctrine contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications sont le lendemain de toutes les nouvelles & de toutes les pleines lunes.

Lorsque la riviere est enflée, les Talapoins commencent une espece de carême qui dure autant que l'inondation, & qui consiste dans un jeûne, ou une privation de toutes sortes d'aliments depuis midi jusqu'au lendemain. Pendant ce temps ils prêchent tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à midi, & depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures du soir. Le Prédicateur est assis les jambes croisées dans un fauteuil élevé, & plusieurs Talapoins se succedent dans cet office. Le peuple est assidu à entendre ces sermons qu'il applaudit par quelques mots d'usage en ces occasions. Le moment où le Prédicateur sort de son fauteuil est celui où il

il reçoit les aumônes qu'on lui veut faire; de sorte que les Talapoins qui peuvent souvent prêcher ne manquent jamais de s'enrichir. Outre leur carême, ces Religieux font tous les ans une retraite de trois semaines, & redoublent leurs austerités. Pour se recueillir davantage, ils quittent leur Couvent, & vont camper au milieu des bois sous de petites hutes qu'ils bâtissent exprès. Ils ont soin de publier que les bêtes féroces n'oseroient leur faire aucun mal, & qu'ils ne songent pas même à se garantir de leur approche : mais, suivant la remarque de la Loubere, il y a tout lieu de croire qu'ils prennent secrettement leurs précautions.

La vie ordinaire que menent les Talapoins est assez unie. Ils ne se levent que lorsqu'ils voyent assez clair pour distinguer les veines de leurs mains. C'est un des préceptes de leur regle, & ils pécheroient s'ils sortoient plutôt du lit, parce que comme il leur est expressément défendu d'ôter la vie à aucun être, ils pourroient tuer dans l'obscurité quelque insecte qui se trouveroit sous leurs pieds. Dès qu'ils sont levés, ils se rendent au Temple, & y font l'office pendant deux heures, assis sur des nattes les jambes croisées, & chantant à deux chœurs sur un ton qui ressemble à la psalmodie. L'office qu'ils récitent est, à ce qu'on imagine, un abrégé de la vie de leur Législateur, qu'ils interrompent de temps en temps par quelques actes d'adoration. Aussitôt que l'office est achevé, ils s'occupent à balayer le Temple, à orner les autels & à d'autres exercices de cette nature. Ensuite chacun rentre dans sa cellule, & ceux qui ne reçoivent point de secours particuliers de leur famille, vont quêter dans le voisinage du Temple. Si un Religieux veut sortir du Couvent, même pour la quête, il en demande la permission à son Supérieur, & dans cette intention, il se met à genoux, le visage incliné vers la terre, & prend des deux mains, pour le mettre sur sa tête, un des pieds du Supérieur. Celui-ci entend ce que cette soumission veut dire, & il accorde ce que le Religieux lui demande en lui imposant sa main droite sur le corps. Les Talapoins qui vont quêter se présentent aux portes des maisons sans proférer une seule parole, reçoivent avec reconnoissance ce qu'on leur donne, & se retirent modestement lorsqu'on les refuse; ce qui arrive rarement. L'heure de leur repas est celle de midi, & le reste du jour ils ne vivent que de fruits. Depuis midi, les Talapoins passent le reste de la journée dans la retraite, dans la méditation, dans l'étude de leurs livres sacrés, dans la pratique de plusieurs austérités, & dans le repentir de ses fautes. Sur le soir tous les Religieux retournent au Temple, & font le même office que le matin.

Talapouines.

Les Talapouines sont des femmes qui vivent en communauté avec les Talapoins, mais dans des cellules séparées. Elles ne sont admises qu'à l'âge de cinquante ans, & ce n'est pas une nécessité que les Sancrats leur donnent l'habit de l'Ordre qui est blanc. Un simple Supérieur préside à leur réception, comme à celle des Nens, & quoique ces femmes se rasent la tête & les sourcils, ainsi que les Talapoins, & qu'elles suivent à peu près la même regle, elles ne passent pas tout-à-fait pour Religieuses. Leur principal emploi est d'assister à l'office du matin & du soir, d'apprêter le repas des Moines, & de visiter les pauvres & les malades. Elles s'engagent à garder le célibat; cependant lorsqu'elles s'écartent de l'obligation qu'elles ont con-

LES SIAMOIS.

tracée à cet égard, on ne les punit pas avec autant de rigueur que les hommes. Au lieu de les condamner au feu, qui est le supplice d'un Talapoin surpris en galanterie avec une femme, on livre les Talapouines à leur propre famille, qui se venge, par une rude bastonnade, de l'affront qu'elle reçoit. Les Religieux Siamois de l'un & de l'autre sexe ne peuvent frapper personne.

Les Sancrats, à ce qu'on prétend, sont nommés par le Roi seul; à l'égard des Supérieurs ordinaires, ils se font à la pluralité des voix, & le choix tombe ordinairement sur le plus vieux & le plus sçavant Talapoin. Si un Particulier par piété ou par d'autres raisons fait bâtir un Temple, il choisit lui-même quelque ancien Talapoin pour Supérieur de ce nouvel établissement, & le Couvent se forme peu à peu autour du Temple, & à mesure qu'il se présente de nouveaux sujets. Chaque cellule se bâtit ainsi à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

Les préceptes de la loi que les Talapoins doivent suivre, sont très-multipliés, & deviennent pour la plûpart fort minutieux; mais les principaux & ceux qui paroissent les plus raisonnables, sont au nombre de dix, & consistent 1°. à ne point mentir; 2°. à ne point voler; 3°. à ne trompere personne; 4°. à ne point rendre de faux témoignages; 5°. à n'avoir point commerce avec la femme d'autrui; 6°. à ne pas même desirer en jouir; 7°. à ne point tuer les hommes; 8°. à ne point ôter la vie même aux animaux; 9°. à ne se point mettre en colere, & 10°. enfin à ne faire usage d'aucune liqueur forte. Suivant le P. Tachard les laïcs doivent pratiquer exactement les huit premiers préceptes; mais selon la Loubere ces préceptes se réduisent à cinq, & obligent à ne tuer personne; à ne rien derober; à ne commettre aucune impureté; à ne pas mentir; & à ne pas boire de liqueur qui puisse enivrer. Le dernier Voyageur ajoute que la perfection de la loi n'est que pour les Talapoins; quoique personne ne puisse, sans faire une faute, violer quelques-uns de ces commandements. Un Talapoin péche, si en marchant dans les rues, il n'a pas ses sens recueillis. Il péche encore s'il se mêle des affaires de l'Etat, s'il tousse pour s'attirer les regards d'une femme, s'il use de parfums pour plaire, ou s'il se pare avec trop de soin.

Mariages des Siamois.

On marie à Siam les filles fort jeunes, & on n'en voit gueres qui passent douze ans sans être demandées en mariage. Ce sont toujours des femmes âgées, & à qui on reconnoît une bonne réputation, qui sont chargées par les parents d'un garçon, de faire à ceux de la fille des propositions d'alliance. Si les parents de la fille, après avoir consulté son goût, sont dans l'intention de rendre une réponse favorable, ils prennent l'heure de la naissance du garçon, & donnent aux vieilles courtieres, l'heure à laquelle la fille est née, afin que les parents du garçon puissent faire leur examen. De part & d'autre on s'adresse aux Devins, pour sçavoir si le mariage subsistera sans divorce jusqu'à la mort de l'un des deux époux. Le Devin tire presque toujours un augure avantageux, à moins qu'il ne soit porté à annoncer le contraire par quelque motif extraordinaire. Aussitôt après la décision du Devin, le jeune homme rend trois visites à sa prétendue, & lui porte un simple présent de betel & de fruits. Les parents des deux familles assistent à la troisieme visite, & on compte en leur présence la dot de la mariée, & le bien de l'époux;

afin qu'en cas de divorce, chacun puisse reprendre ce qu'il a mis dans la societé. On remet le tout entre les mains du mari & devant plusieurs témoins; car il n'y pas d'acte en ces occasions. Les nouveaux mariés reçoivent des présents de tous ceux qui composent leurs familles, & la fête des nôces ne tarde pas à commencer.

Cette fête se célebre chez les parents de la fille, avec les réjouissances qui accompagnent presque par-tout une semblable cérémonie. On construit exprès une salle où se rendent dans leur plus grande parure les personnes qui sont invitées. Les convives se font toujours suivre par leurs esclaves, qui mangent ordinairement les restes du festin qu'on a coutume de faire. Si les mariés sont distingués par leur rang, ou par leurs richesses, on fait venir dans la salle d'assemblée, des danseurs de profession, & d'autres gens de cette espece pour amuser les époux, leurs parents & leurs amis; car il n'est point d'usage qu'ils se mêlent aux danses ni les uns ni les autres. Lorsqu'on est sorti de table, & que les danses ont duré assez longtemps, on promene les mariés en balons, ou sur des brancards que portent les garçons de la nôce. Au retour de la promenade, on se rassemble dans la salle du festin, on soupe, on prend de nouveaux divertissements, & on ne songe à se retirer qu'au milieu de la nuit. De ce moment l'époux entre dans tous les droits que lui donne le mariage, qui comme on peut voir, se fait sans aucune cérémonie de religion. Les mariages se font de même dans tous les états, mais avec plus ou moins de dépense, suivant les facultés des contractans. La seule distinction qu'on remarque lorsqu'on marie la fille d'un Mandarin, est de lui voir sur la tête un cercle d'or, que les Mandarins portent à leurs bonnets de cérémonie.

Les Siamois ont tous la liberté de prendre plusieurs femmes, mais les hommes du commun s'en tiennent communément à une seule; & si les grands ou les riches en épousent plus d'une, c'est moins par débauche que par affectation de grandeur. Toutes les femmes d'un même mari, ne jouissent pas du même rang, & il n'y en a qu'une, ainsi que dans beaucoup d'autres pays, qui ait proprement la qualité d'épouse. Les autres ne sont toujours que des especes d'esclaves, parce qu'elles ont été achetées, & le mariage de ces dernieres se fait sans aucune cérémonie. Ces femmes portent le nom de *petites femmes*, sont soumises à la premiere, & peuvent être vendues à la mort de leur mari. Les enfants qui naissent d'elles nomment leur pere *Po-Tchaou*, c'est-à-dire, Pere-Seigneur, au lieu que ceux de la premiere femme lui donnent simplement le nom de *Po*, qui signifie pere. Le mariage est défendu à Siam dans les premiers degrés de parenté, mais il est permis entre les cousins germains, & un homme peut épouser les deux sœurs l'une après l'autre, c'est-à-dire qu'il est en droit de prendre la seconde après la mort de la premiere.

Successions.

Dans les familles particulieres, la succession appartient entierement aux enfants de la principale femme, qui ne peuvent hériter néanmoins qu'après la mort de leur pere & de leur mere; car ils n'ont rien à prétendre tant que l'un des deux est encore vivant. A la mort du pere & de sa principale épouse, les enfans qu'ils ont eus divisent leur succession en parties égales, & chacun prend la sienne sans contestation. Les petites femmes & leurs enfans n'ont

LES SIAMOIS.

rien à reclamer, & ne possedent uniquement que ce qu'ils ont reçu du chef de famille avant qu'il mourût, ou ce que l'héritier veut bien leur abandonner. Souvent les filles nées des petites femmes, sont vendues pour être assujetties à la même condition que leur mere.

Les principales richesses des Siamois consistent en meubles, & ils achetent rarement des terres, parce qu'ils n'en peuvent pas acquérir la pleine propriété. Quoique la loi du pays rende les terres héreditaires dans les familles, & qu'elle laisse aux Particuliers le privilége de se les vendre entr'eux, un droit superieur qui étend le domaine du Souverain sur toutes les possessions de ses sujets, assure toujours au Roi le pouvoir de reprendre les terres mêmes qu'il a vendues. Comme rien n'est excepté de ce droit tyrannique, les Particuliers mettent tout en usage pour dérober au Souverain la connoissance de leurs meubles, & ils font autant qu'il leur est possible acquisition de diamants, parce que cette marchandise se cache plus facilement. Quelques Seigneurs Siamois laissent en mourant une partie de leur bien au Roi, pour assurer le reste à leurs enfants.

Les maris ne donnent point leurs noms à leurs femmes elles conservent celui de leurs familles, & le transmettent à leurs filles. On voit regner dans les mariages à Siam beaucoup d'union & de fidélité de la part du mari, comme de celle de la femme. Cependant il arrive quelquefois qu'ils ont recours au divorce. Le mari est le maître de refuser de se soumettre à la séparation que sa femme demande, & dans ce cas elle est forcée de rester avec lui; mais pour l'ordinaire les maris consentent à ce que leurs femmes exigent à cet égard. Alors ils doivent leur remettre la dot qu'ils en ont reçue, & ils partagent avec elles leurs enfants dans cet ordre; la mere a le premier, le troisieme & tous les autres impairs; le pere a le second, le quatrieme, & les autres dans le rang pair; de sorte que si le nombre total est impair, il en reste un de plus à la mere.

Les peres ont un pouvoir absolu sur leurs femmes du second ordre & sur leurs enfants, de quelque femme qu'ils soient nés. Ce pouvoir néanmoins ne s'étend pas jusqu'à faire donner la mort aux uns & aux autres, mais ils peuvent les vendre, les desheriter, & les réduire à la condition d'esclaves. Une premiere femme qui devient veuve, hérite de la puissance de son mari, & jouit du droit de prendre ses enfants selon sa volonté. Les enfants qui se trouvent du rang pair, sont exceptés de cette régle, si leurs parents du côté paternel s'opposent aux desseins de leurs meres. Après le divorce, le pere & la mere sont libres de vendre les enfants qui leur sont demeurés en partage, suivant l'ordre établi par la loi. En géneral les femmes sont attachées à leurs maris, qui de leur côté ont beaucoup de tendresse & de douceur pour leurs femmes.

Conditions des Siamois.

La Nation entiere des Siamois peut se diviser en deux classes génerales, qui sont celle des hommes & celle des esclaves. On peut naître esclave, ou le devenir, & plusieurs circonstances réduisent un homme libre au triste état de l'esclavage. L'impossibilité de payer ses dettes, le malheur d'être pris dans une guerre & la disgrace du Souverain, sont des raisons suffisantes pour priver un homme de sa liberté. Celui qui n'est esclave que pour dette, redevient libre en payant; mais les enfants qu'il a pû avoir pendant son es-

clavage, demeurent dans l'ordre de leur naissance : on naît esclave lorsqu'on sort d'une mere esclave, & dans cette condition les enfants se partagent comme dans le divorce : le premier, le troisieme, le cinquieme, & tous les autres impairs appartiennent au maître de la mere, tandis que le second, le quatrieme & les autres en nombre deviennent le partage du pere, s'il est libre, ou de son maître s'il est esclave. Cependant il faut que le pere & la mere n'ayent eu ces enfants que du consentement du maître de la mere ; car sans ce consentement tous les enfants à qui elle donneroit le jour, seroient à lui de plein droit. Un maître jouit de l'autorité absolue sur ses esclaves, mais son pouvoir ne s'étend pas sur leur vie. Les occupations ausquelles il les assujettit, sont la culture de ses terres & de son jardin, & d'autres services domestiques dans l'intérieur de sa maison. Plusieurs maîtres aiment mieux quelquefois irer un tribut qu'ils tirent de leurs esclaves, & leur permettre de travailler pour gagner leur vie.

LES SIAMOIS.

Les hommes libres, à proprement parler, ne le sont que six mois de l'année ; car les six autres mois, ils doivent à l'Etat un service personnel qui differe peu de l'esclavage. Les femmes & les Prêtres sont exempts de cette obligation, ainsi que les esclaves des Particuliers. On ne distingue gueres que deux sortes de conditions dans le corps des Siamois libres, parce que la Noblesse parmi eux ne consiste que dans la possession actuelle des charges, & que celui qui la perd n'a plus rien qui le releve au-dessus du peuple. Comme tous les Siamois doivent six mois de service au Souverain, soit dans ses armées, soit pour d'autres travaux à son choix, on tient tous les ans un compte exact du peuple, afin que personne ne puisse échapper au service personnel qu'il doit à son Prince.

Dès l'âge de seize ans on est inscrit sur le registre public, & quoique les femmes & les Talapoins soient dispensés du service, ils ne laissent pas d'être couchés sur les rôles du peuple, qui est divisé en *gens de main droite*, & *gens de main gauche*. Cette division sert à distinguer de quel côté ils doivent se ranger principalement à la guerre & dans les grandes chasses. Les uns & les autres sont sous-divisés par bandes, dont chacune a son chef, qui se nomme *Naï*. Les enfants sont de la bande de leurs parents, & si leur pere & leur mere se trouvent de differentes bandes, les enfants impairs sont de celle de la mere, & les autres de celle du pere. On voit que les femmes sont souvent d'une autre bande que leur mari, & c'est la raison pour laquelle on les place aussi sur le registre public. Il faut qu'un Naï donne son consentement aux mariages qui se font dans la bande qui lui est subordonnée ; car sans cette précaution les enfants seroient toujours censés de la bande maternelle.

Les Naïs, comme on vient de le voir, sont les chefs de chaque bande ou tribu, & plus la tribu est nombreuse, plus la dignité du chef est respectée. Le nom de Naï est devenu chez les Siamois un titre respectueux, dont ils s'honorent mutuellement dans la conversation, comme les Chinois se donnent entr'eux le nom de Maître & de Docteur. Un des priviléges du Naï est de pouvoir choisir dans sa tribu un certain nombre de rameurs, qu'il fait marquer d'un fer chaud au poignet, & qui le servent alternativement pendant six mois, sans exiger aucun salaire. Si un des hommes de la tribu

Des Naïs.

LES SIAMOIS.

Dignités.

ne peut payer ses dettes, le Naï satisfait les créanciers, & par ce moyen, entrant dans leurs droits, il range le débiteur au nombre de ses esclaves.

Parmi les personnes titrées, les *Oya* ou *Oc-ya*, tiennent le premier rang, & le titre qu'ils portent est annexé aux principales Charges de la Cour & aux grands Gouvernements. Les *Oc-pra* forment la seconde classe des Nobles, & c'est de leur corps que se tirent les Ambassadeurs extraordinaires. Le troisieme ordre, qui est celui des *Oc-louangs*, fournit des Ambassadeurs ordinaires, & procure de petits Gouvernements à ceux qui y entrent. Les *Oc-counes* & les *Oc-munes*, composent les deux dernieres classes, & c'est parmi eux que le Roi choisit les Intendants de ses bâtiments, les Concierges de ses Palais, les Substituts des grands Officiers, les Juges des petites villes & des bourgades, & d'autres Ministres subalternes. Le Roi de Siam n'éleve personne aux Dignités sans lui donner un nouveau nom, qui est toujours une louange de quelque vertu. Le Monarque en conférant un Office ou une Dignité, exige que le sujet qui en est revêtu, s'engage solemnellement à remplir fidelement les devoirs de sa Charge. Cet engagement consiste à boire une certaine quantité d'eau, sur laquelle les Talapoins prononcent diverses imprécations contre celui qui l'avale, s'il manque jamais aux obligations qu'il contracte. La differenee de Nation & de Religion ne dispense point de ce serment ceux qui entrent au service de l'Etat; mais il paroît que personne ne craint de violer ses promesses.

Les Charges & les Offices sont héréditaires, & ne se vendent point; mais sur le plus léger sujet de mécontentement, ou même suivant son caprice, le Roi prive une famille d'une Charge dont elle se voyoit en possession depuis long-temps. Le Roi loge ses Officiers, & leur fait présent de plusieurs meubles, tels que des boëtes d'or ou d'argent pour le betel, quelques armes & un balon. Il y joint ordinairement des éléphants, des chevaux, des buffles, des corvées d'hommes, des esclaves & quelques terres labourables; mais tous ces dons lui reviennent avec l'Office, s'il l'enleve à celui qui en étoit revêtu. Les differences qu'on remarque dans les chiroles des balons, dans la forme des bonnets & de leurs cercles d'or, d'argent ou de cuivre, & dans plusieurs autres choses, servent à distinguer les emplois & les conditions. Les femmes des Seigneurs titrés partagent les honneurs qu'on rend à leurs maris, & jouissent des mêmes priviléges qu'eux.

Parmi un grand nombre d'Officiers de toute espece, il y en a plusieurs qui n'osent quitter le Prince. Ces Officiers sont nommés *Cang-Naï*, ou Ministres du dedans; les autres qui sont dans le corps de la Judicature, de la finance ou de la guerre, s'appellent *Cang-noc* ou Officiers du dehors. Ceux-ci sont beaucoup moins gênés que les premiers, qui ne peuvent se dispenser que par des motifs très-importants, de se rendre au Palais à huit heures du matin pour y rester jusqu'à midi. Alors les uns assistent au Conseil d'Etat qui s'assemble tous les jours en présence du Prince; les autres tiennent le Tribunal, auquel se jugent les affaires civiles & criminelles. Quelques-uns font divers messages dans la ville, & d'autres enfin sont en faction dans différens endroits, afin de veiller à la conservation & à la sûreté de la personne du Souverain. A midi chacun se retire pour rentrer sur les sept heures, & demeurer de nouveau jusqu'à minuit. Si quelqu'un arrive tard, ou manque

à s'acquitter des choses attachées à son emploi, il est puni sur le champ, & en présence du Roi, par une rude bastonnade.

LES SIAMOIS.

Tribunaux de Judicature.

Les Tribunaux de Judicature, dont il y a un fort grand nombre dans le Royaume de Siam, sont composés de plusieurs Officiers subordonnés à un Chef nommé *Pouran*, ou Commandant. En effet, il a seul le droit de juger, & les fonctions de tous les autres Officiers consistent seulement à donner leur avis, & à faire les informations nécessaires pour l'éclaircissement d'un fait, à avoir soin de faire observer une exacte police dans le pays, &c. Le Pouran ou Président joint à l'administration de la Justice, le gouvernement civil & militaire de tous les lieux de son ressort. Une autorité aussi étendue a été cause que quelques-uns de ces Gouverneurs, surtout ceux qui étoient les plus éloignés de la Cour, se sont soustraits à la domination Royale. Le Gouverneur de Jor, à qui les Européens donnent même le titre de Roi, a cessé tout-à-coup d'obéir. Les habitants de Patane, autre Province de Siam, vivent sous la domination d'une femme qu'ils choisissent toujours dans une même famille, & qu'ils ont soin de prendre vieille, parce qu'elle ne doit point se marier. Les Européens lui donnent la qualité de Reine, & elle jouit des prérogatives attachées à ce rang; car elle ne donne d'autre marque de soumission au Roi de Siam qu'un présent qu'elle lui envoye tous les trois ans. Deux petits arbres, l'un d'or & l'autre d'argent, chargés tous deux de fleurs & de fruits composent ce présent.

Dans la vûe de prévenir de semblables usurpations, on a aboli l'hérédité des grands Gouvernements, & on a substitué aux anciens Pourans des Gouverneurs par commission, qui sont changés tous les trois ans. Quelques familles puissantes seulement ont conservé leurs priviléges, & n'ont pas cessé de jouir du droit de succeder. Les Seigneurs qui possédent des Gouvernements héréditaires s'appellent *Tchaou-Ménangs*, c'est-à-dire, Seigneurs de Province, & s'arrogent quantité de droits qui approchent beaucoup de ceux de la Souveraineté. Outre les concussions particulieres dont ils fatiguent le peuple, ils partagent également avec le Roi le produit des tailles imposées sur toutes les terres labourables. Ils s'approprient encore une grande partie des confiscations & des amendes adjugées au Fisc, & souvent ils les retiennent en entier. Dans les Gouvernements maritimes, ils exigent des vaisseaux marchands un droit considérable, & presque toujours ils font eux-mêmes le commerce sous un nom emprunté. Les villes les plus éloignées de la Cour sont les plus exposées aux concussions & aux violences de ces petits tyrans, qui ont souvent la hardiesse de créer de nouveaux impôts, ou d'augmenter les anciennes taxes. Le Roi leur entretient une garde nombreuse de soldats appellés *Keulai*, nom qui signifie bras peints. On le leur donne, parce qu'on leur fait aux bras diverses incisions, sur lesquelles on jette de la poudre à canon, & cette poudre y laisse l'empreinte d'un bleu noirâtre.

Toutes les Jurisdictions de Siam relevent au Tribunal de Juthia, qui est regardé comme le Conseil souverain de la Nation. Les Officiers qui composent ce Tribunal ont tous le rang de Ministres, & sont chargés de divers départements sur le modele des autres Tribunaux, mais avec une

LES SIAMOIS.

autorité plus étendue, & accompagnée de distinctions plus honorables. Anciennement le Président de ce Tribunal étoit tout à la fois Chef de la Justice & Viceroi de toute la Province. Par la suite on a séparé ces deux emplois, & ils sont remplis par deux différents sujets, qui doivent mutuellement se rendre compte de leur charge. L'un représente le Roi, si ce Prince voyage ou va à la guerre; l'autre préside à l'administration de la Justice, & prend connoissance de toutes les affaires civiles & criminelles. Les Officiers subalternes n'ont que le droit d'opiner dans les affaires; le Président seul peut juger définitivement, à moins qu'on n'appelle de ses jugements au Roi même. Les Officiers subalternes qui composent le Tribunal ont encore d'autres départements, tels que les finances, la guerre, la Maison du Roi, le soin des balons & des galeres, l'intendance des Jardins & des Palais, la correspondance des Provinces, la police intérieure de la capitale, l'inspection des éléphants & des équipages, la garde des magasins Royaux, & la direction du commerce étranger. Ce dernier département est un des plus considerables, & celui qui en est chargé en tire de grands profits. C'est à lui que le Roi confie la direction de ses magasins, le débit de ses marchandises & la surintendance du commerce qu'il fait non seulement avec les Etrangers, mais avec ses propres sujets. Tous les Négociants Européens & Asiatiques traitent directement avec ce Ministre, & les différentes Nations établies à Siam sont sous sa protection. Cet Officier reçoit aussi tout le produit des tailles & des impositions qui se levent par tout le Royaume.

Code Siamois.

La Jurisprudence des Siamois, comme celle des autres Orientaux, est fort simple. Elle consiste dans un Code divisé en trois parties, dont l'une contient le détail des fonctions & des prérogatives de tous les offic●; l'autre est un recueil des anciennes constitutions de l'Etat, & la troisieme renferme quelques Ordonnances plus modernes, publiées vers le commencement du dernier siecle. Les Siamois n'ont qu'un même style pour tous les procès, & ils ne connoissent pas la division des affaires civiles & criminelles, soit parce qu'il y a toujours quelque châtiment pour celui qui perd son procès, soit parce qu'en effet les differends sont rares. On ne plaide point par écrit, & on ne peut intenter procès à personne sans offrir une caution. Aussitôt que la caution est acceptée, celui qui se déclare plaignant ou accusateur présente au Naï de sa Tribu une requête, dans laquelle il expose quelles sont ses prétentions. Le Naï, qui est souvent un des membres du Tribunal de Judicature, remet la requête entre les mains du Pouran ou Président, & celui-ci après l'avoit examinée, en compte les lignes pour qu'on n'y fasse aucune addition, & qu'on n'en efface rien, y met son sceau, & la livre au Greffier du Tribunal. Le Greffier lit cette requête dans l'assemblée de tous les Conseillers, & on fait paroître les Parties pour leur proposer un accommodement. On les somme trois fois d'y consentir, & sur leur refus on ordonne au Greffier d'entendre les dépositions des témoins que les deux Parties offrent l'une & l'autre. Toutes ces choses se passent dans une seule séance. Le rapport des moyens allégués par ceux qui sont en procès & par leurs témoins, & l'action de recueillir les opinions, qui sont encore écrites par le Greffier, sont la matiere d'une seconde séance.

Dans

LES SIAMOIS.

Dans la troisieme, qui ne se tient pour lors qu'en présence du Gouverneur de la Ville ou de la Province, on fait une courte récapitulation de toutes les procédures, & lit les suffrages. Le Gouverneur avant que de juger les Parties se fait lire l'article de la loi qui regarde la matiere du procès, & prononce. Il sembleroit que cette méthode devroit accélerer la fin d'une affaire; mais l'avarice des Juges, & les différents sens qu'on trouve moyen de donner à l'interprétation de la loi, font durer les procès à l'infini, & ruinent de malheureux plaideurs, qui sont obligés de payer grassement les Juges, outre les présents qu'ils leur font.

Il n'y a point à Siam de Procureurs, de Notaires, ni d'autres Praticiens de ce genre. Les obligations que se font réciproquement les Particuliers se fabriquent par l'entremise d'un tiers qui écrit la promesse, & ce titre suffit en Justice, parce que le double témoignage de celui qui a écrit, & du créancier qui le produit, l'emporte sur la simple exposition du débiteur, s'il veut nier. L'usage des cachets est interdit aux Particuliers, & les Magistrats seuls ont un sceau qu'ils tiennent du Roi, & qui est attaché à leur Office. Les caracteres & les figures qui distinguent les différents sceaux sont en relief, & quand on en veut tirer l'empreinte, on les frotte d'encre rouge & on les appuye fortement avec la main sur les choses qui doivent être scellées. Le Roi a un sçeau particulier qu'il ne confie à personne, & qu'il applique de sa propre main sur les patentes qu'il a dessein d'expédier. Les Siamois ne signent de leur nom aucune écriture; ils se contentent seulement de mettre au bas une marque qui a la forme d'une croix. Les donations, par mariage ou autrement, se font manuellement sans aucune écriture, & les mourants en usent de même; car on ne passe à Siam aucun acte.

Dans les accusations d'une certaine importance, on a recours à divers genres d'épreuve, pour suppléer au défaut de conviction. Ces épreuves se font également par l'eau, par le feu, & par différentes autres choses établies, ou que les Juges imaginent sur le champ. Pour l'épreuve du feu on employe les méthodes suivantes; les deux Parties plongent leur main dans l'huile bouillante, dans des métaux fondus, ou autres matieres semblables. D'autres fois on creuse une fosse longue d'environ cinq toises sur quatre ou cinq pieds de large, & on y jette du bois de façon qu'il ne surpasse pas les bords de la fosse. Lorsque ce bois est embrasé, on oblige les deux Parties à marcher pieds nuds sur ce brasier d'un bout à l'autre, & celui dont la plante des pieds résiste à l'ardeur du feu, gagne son procès. Deux hommes marchent à côté de ceux qui subissent cette épreuve, & s'appuyent avec force sur les épaules des patients, pour les empêcher de courir; mais suivant la remarque de la Loubere, ce poids sert à amortir l'action du feu, & d'ailleurs les Siamois, habitués dès l'enfance à marcher sans chaussure, ont la plante du pied si endurcie, qu'ils résistent assez communément à cette sorte d'épreuve.

Celle de l'eau, qui n'est pas moins en usage dans le Royaume de Siam, se pratique de cette maniere: on plante dans la riviere deux perches, le long desquelles les deux adversaires descendent au fond de l'eau & remontent, lorsqu'ils ont besoin de reprendre l'air. Celui qui demeure le plus longtemps dans l'eau remporte l'avantage; & c'est, sans doute, une des plus fortes

LES SIAMOIS.

raiſons qui portent les habitants du pays à ſe familiariſer dès leur jeuneſſe avec l'eau, le feu & l'habitude de retenir leur reſpiration. Il y a encore une autre eſpéce d'épreuve qui ſe fait avec de certaines pillules préparées par les Talapoins, & accompagnées d'imprécations. Les deux Parties en avalent une quantité réglée, & la marque de l'innocence ou du droit eſt de pouvoir les garder dans l'eſtomach ſans les rendre. Toutes ces épreuves ſe paſſent en préſence des Juges & du peuple, qui accourt à ce ſpectacle, & ſi les deux Parties ſortent d'une épreuve avec un égal avantage, elles ſont forcées d'en recommencer une autre. Le Roi employe ſouvent de ſemblables méthodes dans ſes jugements, & il fait quelquefois livrer les deux adverſaires à la fureur des tigres. Celui que ces animaux épargnent quelques moments, paſſe pour juſtifié, & s'ils ſont dévorés tous deux, on les croit coupables l'un & l'autre.

Le droit de prononcer des Sentences de mort appartient au Roi ſeul, qui peut néanmoins le communiquer à des Juges extraordinaires, ou pour des cas particuliers. Ce Prince envoye quelquefois des Commiſſaires dans les Provinces pour faire juſtice de tous les grands crimes, dans les lieux mêmes où ils ont été commis, & ces mêmes Commiſſaires ſont revêtus par le Monarque du plein pouvoir de dépoſer & de punir les Officiers ordinaires, qui méritent châtiment. Dans toutes les autres Commiſſions que le Roi donne pour ſon propre ſervice, ou pour celui de l'Etat, il exempte rarement le Commiſſaire de conſulter les Gouverneurs.

Les ſupplices ſont très-rigoureux à Siam, & on y voit aſſez ſouvent brûler les criminels à petit feu, les plonger peu à peu dans l'huile bouillante, attacher auprès d'eux un tigre affamé, de maniere qu'il ne puiſſe les déchirer que lentement, leur faire avaler des métaux fondus, ou les nourrir de leur propre chair. Les criminels de diſtinction ne ſouffrent pas les mêmes tourments, car ſuivant la loi ils ont la tête tranchée, & on leur fend l'eſtomach avec un ſabre. Le ſang des Princes, regardé comme très-précieux, n'eſt preſque jamais répandu ; mais ce ſcrupule n'empêche pas de les condamner à la mort, s'ils l'ont méritée, ou s'ils ſont ſuſpects au Souverain. Alors on les prive d'aliments, de ſorte qu'ils meurent bientôt de faim ; on les étouffe dans des draps d'écarlate, ou on les aſſomme avec des maſſues de bois odoriférant. Si par grace on accorde la vie aux Princes coupables ou à ceux dont on redoute les entrepriſes, on prend le parti de les aveugler, ou de leur affoiblir l'eſprit par des breuvages. La baſtonnade, qui ſe donne ſur des ſujets aſſez légers, eſt très-cruelle à Siam. Ses ſuites ordinaires ſont de cauſer une défaillance totale, & de laiſſer une impreſſion de foibleſſe dont on ſe reſſent quelquefois toute la vie. Cette baſtonnade s'applique avec des roſeaux appellés *Rotin* ou *Ratan*, qui ſont gros comme le doigt.

Education des enfants, & ſciences des Siamois.

Les enfants Siamois ont naturellement de la docilité, de la douceur, & on a un ſoin particulier d'entretenir en eux ces qualités. Pour cet effet, on leur inſpire dès le premier âge les devoirs de la complaiſance & de la politeſſe, & on les punit ſévérement, s'ils manquent au reſpect qu'ils doivent aux perſonnes âgées. Preſque tous les garçons entrent dans les Couvents des Talapoins à l'âge de ſept ou huit ans ; ils prennent l'habit de l'ordre, & ſont du nombre des Nens, dont j'ai parlé plus haut. Ces jeunes gens reçoi-

vent chaque jour de leur famille tout ce qui est nécessaire à leur nourriture, & ceux qui sont distingués par leur naissance, ou par leur fortune, ont un ou deux esclaves à leur service. Après la lecture & l'écriture, une des premieres choses qu'on leur enseigne est l'arithmétique. On leur apprend ensuite les principes de la Religion & de la Morale, & on leur fait étudier la langue *Balie*, qui est celle de la Religion & des loix Siamoises. Cette langue, suivant le rapport de quelques Voyageurs, s'écrit de la gauche à la droite, comme les langues de l'Europe, & de même que la vulgaire des Siamois. Cette derniere, ainsi que l'autre, a un alphabet de peu de lettres, dont on compose les syllabes & les mots; mais le Balie a ses déclinaisons, ses conjugaisons & ses dérivés, ce que le Siamois n'a point. L'arithmétique Siamoise a, comme la nôtre, dix caractéres ou chiffres primordiaux placés de droite à gauche, ainsi que nous le pratiquons, & le zero, figuré de même que celui dont on fait usage en Europe, prend une semblable valeur dans un pareil arrangement. Le calcul des Siamois se fait avec la plume, & en général les Marchands du pays sont tellement exercés à compter, qu'ils peuvent résoudre sur le champ des questions d'arithmétique très-difficiles.

La lecture, l'écriture & la science des comptes sont presque l'unique instruction qu'on donne à la Jeunesse Siamoise. Plusieurs jeunes gens cependant, sur-tout ceux qui se proposent d'entrer dans l'ordre des Talapoins, s'appliquent à l'étude de la philosophie, de la poësie & de la musique. Leur philosophie se réduit à quelques principes de Morale peu étendus, & leur poësie consiste, comme la nôtre, dans le nombre des syllabes & dans la rime. La musique, quoique beaucoup estimée par les Siamois, est dénuée de méthode, de principes & des agréments qu'on remarque dans la nôtre, tels que les cadences & les tremblements. Ces peuples font des airs & des chansons, mais ils ne connoissent pas l'usage des notes; de sorte qu'ils ne chantent que par routine. Ils trouvent que les airs François n'ont pas un mouvement assez grave, & ce jugement qu'ils en portent est d'autant plus singulier, que suivant les observations que la Loubere rapporte avoir faites, leurs chants & les airs qu'ils jouent sur leurs instruments sont assez-vifs.

Ces instruments sont de petits rebecs ou violons à trois cordes, qu'ils appellent *Tro*, & des hautbois fort aigres, qu'ils nomment *Pi*. Ils les accompagnent du son de quelques bassins de cuivre, sur chacun desquels on frappe un coup à certains temps de chaque mesure. Ces bassins sont suspendus par un cordon à une perche posée en travers sur deux fourches, & la baguette qui sert à frapper est un bâton de bois assez court. Ils mêlent à ces sons celui de deux espéces de tambours, qu'ils nomment *Tlounpounpan* & *Tapon*. Le bois du premier ressemble pour la grandeur à celui des tambours de basque, mais il est garni de peaux des deux côtés, comme les tambours ordinaires; & de chaque côté du bois pend une balle de plomb au bout d'un cordon. Le bois du Tlounpounpan est traversé par un bâton qui lui sert de manche, & par lequel on le tient. On roule ce manche entre les mains, comme le bâton d'une chocolatiere, & par ce mouvement, les balles qui pendent de chaque côté frappent sur les deux peaux. La figure du Tapon est celle d'un barril; on le porte pendu au col par un cordon, & des deux côtés on bat sur les peaux à coups de poing.

LES SIAMOIS.

L'instrument Siamois, qui se nomme *Pat-coug*, est composé de timbres placés de suite, chacun sur un bâton court, & planté sur une demi-circonférence de bois, de la forme des jantes d'une petite roue de carosse. Le Musicien est assis au centre de la circonférence les jambes croisées, & il frappe les timbres avec deux bâtons, dont il tient l'un de la main droite & l'autre de la gauche. L'étendue de cet instrument est d'une quinte redoublée ; mais il n'a point de demi-ton, ni rien qui émousse le son d'un timbre, lorsqu'on en frappe un autre. Les Siamois ont coutume d'accompagnec leur voix du son qu'ils tirent en frappant l'un contre l'autre deux bâtons fort courts. Le peuple est assez dans l'usage de chanter le soir dans les cours des maisons, & l'instrument qui sert à soutenir leur voix est une espéce de tambour appellé *Tong*. Ce tambour est une bouteille de terre, qui, au lieu de fond, est garnie d'une peau attachée au goulot avec divers cordons, & on le tient de la main gauche, pour le frapper du poing de la droite.

L'imagination vive & nette des Siamois sembleroit devoir les rendre plus propres aux Mathématiques qu'à l'étude des autres sciences, mais ils se lassent bientôt d'une trop grande application, & c'est la raison pour laquelle ils ignorent mille choses qu'ils seroient capables de sçavoir. Ils sont peu instruits des régles de l'astronomie, & ils n'entendent rien au systême du Monde. Ils ont à cet égard la même idée que j'ai rapportée dans le chapitre du Malabar, en parlant de la Religion des Indiens en général. Les Siamois, comme plusieurs autres peuples de l'Orient, s'imaginent que les éclipses arrivent par la malignité d'un dragon qui dévore le soleil & la lune. En conséquence, il font beaucoup de bruit pour épouvanter ce terrible animal, & ils sont persuadés que la frayeur oblige le dragon à rejetter ce qu'il a pris de la lune ou du soleil. Si, pour les tirer d'erreur, on leur fait observer que les Mathématiciens annoncent d'avance l'instant même de l'éclipse, sa grandeur & sa durée, ils répondent froidement que le dragon a des pas réglés, & que les Astronomes, qui ont étudié son allure, peuvent connoître l'heure & la mesure de son appétit.

La Médecine, la Chirurgie & la Chymie des Siamois, ne peuvent mériter le nom de sciences ; car leur Médecine ne consiste que dans une ancienne routine. Leur ignorance sur la Chirurgie est presque totale, à l'exception des saignées & des ventouses, & ils n'ont pas la moindre teinture des opérations chymiques, quoiqu'ils ayent la crédulité la plus marquée sur la possibilité du grand œuvre. Lorsqu'un Siamois tombe malade, on commence par chercher à lui amollir le corps, & pour cet effet on le fait coucher à terre, & un homme au fait monte sur lui & le foule aux pieds. On assura à la Loubere, que, dans la grossesse même, les femmes employoient cette méthode pour accoucher plus facilement. Les Siamois n'apportoient autrefois d'autre remede à la plénitude, qu'une diete excessive ; mais aujourd'hui ils font, dans ces cas, usage de la saignée & des ventouses. Dans leurs remedes purgatifs ils ne mettent que des minéraux ou des simples, & n'observent aucun temps pour prendre médecine. En général leurs remedes sont échauffants, & ils n'usent que de rafraîchissements extérieurs, car ils se baignent pour la fievre & pour plusieurs autres maladies. Les malades évitent avec soin de prendre des bouillons de viande, parce qu'ils

leur relâcheroient trop l'estomach; ils se nourrissent seulement d'une espece de bouillie extrêmement liquide, & dans la convalescence ils mangent de la chair de porc par préférence à toute autre, à cause de la facilité qu'ils ont à la digérer.

Exercices du corps.

L'indolence naturelle aux Siamois leur fait négliger les exercices du corps comme ceux de l'esprit, & on ne voit personne du pays qui connoisse l'art de manier un cheval. Toutes leurs actions démontrent leur tempérament & leur caractere. S'ils sont à la guerre, ils semblent ne pouvoir rester de bout, & pour tirer le mousquet, ils ployent un genou & s'appuyent sur leurs talons. Ils marchent avec lenteur, sans aucunes graces, & l'habitude qu'ils ont contractée, d'être assis sur leurs talons, leur ôte entierement la souplesse des jarrêts. Leurs sentinelles mêmes avoient coutume de s'asseoir lorsqu'ils étoient en faction, & ce n'est que depuis l'arrivée des François dans leur pays, qu'ils ont abandonné cet usage. Ils ne peuvent se figurer qu'on puisse prendre du plaisir à se promener, & qu'on marche ainsi sans une nécessité absolue. L'unique exercice que prennent les Siamois, & qu'ils soutiennent assez constamment, est celui de manier la rame ou la pagaye, & on y accoutume les enfants dès l'âge de quatre ou cinq ans. La raison, pour laquelle ils supportent ce travail plutôt que tout autre, est qu'ils ne le font qu'assis, & qu'il semble que les Siamois font consister tout leur bonheur dans cette posture.

Arts méchaniques.

Ils sont mauvais artisans; mais différents motifs contribuent à faire de médiocres ouvriers dans le Royaume de Siam. 1°. Leurs désirs ne sont jamais portés au-delà de ce qu'ils possedent, ou de ce qui leur est absolument nécessaire. 2°. Ils ne peuvent souffrir l'application & la peine, & enfin la crainte de devenir esclaves du Roi les empêche de chercher à se distinguer dans quelque métier que ce soit. On a déjà vu que tous les Siamois donnoient six mois de leur temps au Roi, & comme pendant ces six mois on les employe tantôt à un ouvrage, tantôt à un autre, ils tâchent d'apprendre un peu de tout, afin d'éviter les mauvais traitements. Cette obligation de quitter un ouvrage pour en prendre un autre nuit encore à la perfection où un ouvrier pourroit mener ce qu'il a commencé; mais d'ailleurs personne ne veut bien faire, parce que le Roi le retiendroit esclave.

Les métiers les plus exercés à Siam sont ceux dont on va voir le détail. Les habitants du pays sont fort bons menuisiers, & comme ils n'ont pas de clous, ils font les assemblages avec beaucoup de justesse. Ils connoissent l'art de sculpter, mais leurs statues n'ont ni propreté, ni goût, ni élégance. Ils sçavent cuire la brique, & faire d'excellent ciment; ils entendroient même assez bien la maçonnerie & leurs édifices seroient de durée, s'ils ne ne négligeoient d'y faire des fondements.

Les Siamois sçavent fondre les métaux & jetter leurs ouvrages en moule. Ils appliquent avec adresse des lames fort minces d'or, d'argent, ou de cuivre sur des figures, des vaisseaux, ou des armes, de quelque matiere que soient les unes & les autres. Certains meubles du Roi, la garde de fer des sabres & celle des poignards dont il fait présent à ses Officiers, & quelquefois à des Etrangers, sont aussi revêtus d'une lame d'or. Les Siamois n'ignorent pas tout-à-fait l'orfevrerie, mais ils ne connoissent pas l'art de polir

LES SIAMOIS.

les pierres précieuses, & celui de les mettre en œuvre. Ils n'employent gueres le fer que dans la premiere fonte, parce qu'ils n'entendent point à le perfectionner en le forgeant. Ils connoissent encore moins comment on parvient à corroyer & à préparer les cuirs, &, par une suite naturelle, on n'a pas de peine à croire que leurs chevaux ne sont point ferrés, & n'ont que des étriers de cordes, de mauvais bridons, & des selles qui ne sont pas meilleures.

D'ailleurs les Siamois sont bons doreurs, & leur méthode a quelque chose de remarquable. Avant que d'appliquer leur or, ils mettent trois couches de gomme, dont ils ne laissent sécher qu'à demi les deux dernieres, afin que la feuille d'or puisse s'y attacher, & ils polissent chaque couche avec le pinceau. Dans les ouvrages les plus recherchés, ils ajoutent deux autres couches de gomme, mettant sur chacune une feuille d'or, & polissant l'ouvrage à chaque fois. Cette derniere dorure est très-brillante & conserve son éclat pendant un grand nombre d'années. La gomme qui s'employe se nomme *Cheran*. On la trouve dans les forêts voisines du Royaume de Cambaye, & quoique sa couleur naturelle soit un gris foncé, on lui fait prendre toutes celles qu'on veut, à l'exception du blanc. On n'en fait usage qu'après l'avoir passé au tamis en plein soleil. Pour éprouver sa qualité, on en verse une goutte dans un vase rempli d'eau. Si elle tombe au fond sans se dissoudre, c'est une marque qu'elle est bonne ; si au contraire elle nage sur l'eau & que ses parties se divisent, c'est une preuve qu'on l'a altérée, ou qu'elle n'a pas les qualités qu'on lui demande.

On ne fabrique à Siam aucune étoffe de soie ou de laine, & on n'y fait pas non plus aucun ouvrage de tapisserie. Les toiles de coton ne se font qu'à Juthia, mais elles sont grossieres & leurs couleurs n'ont aucun éclat. On ne peut s'empêcher d'admirer les broderies des Siamois, & les desseins dont ils se servent pour cela. Au reste, ils ignorent le secret de peindre à l'huile & dessinent mal, parce que tout ce qui est une imitation fidelle de la Nature leur paroît insipide. Suivant ce goût bisarre, ils donnent à leurs figures des attitudes forcées & ridicules, & ils imaginent des arbres, des fleurs, des oiseaux, & d'autres choses qui n'existerent jamais.

Les professions les plus communes auxquelles s'attachent les Siamois, sont la pêche, pour la plus basse partie du peuple, & le commerce pour ceux à qui leur fortune permet de l'exercer. Le commerce du dehors est presqu'entierement réservé pour le Roi ; de sorte que ceux qui prennent le parti du négoce, ne peuvent gueres le faire que dans l'intérieur du Royaume. Les toiles de coton sont le principal objet du trafic, mais les Siamois de tout état, vendent ou achettent librement le riz, le poisson sec, le sel, le sucre, l'ambre gris, le fer, le cuivre, la cire, le vernis, la nacre de perles, la gomme gutte, l'encens, l'huile, le coco, la canelle, le nénuphar, la casse, le tamarin & d'autres marchandises domestiques. Les marchés ne tiennent que depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf, & ceux qui vendent, ainsi que ceux qui achettent, ont une confiance si réciproque, que l'acheteur examine rarement la marchandise qui lui est livrée, ni le vendeur l'argent qu'il reçoit. Les étoffes ne se mesurent pas à l'aune, parce qu'on ne connoît pas à Siam cet instrument ; mais la longueur du bras sert de régle, & lors-

qu'on n'achètte pas une piéce entiere d'étoffe, on en prend par *Ken*, qui signifie coudée. Les cocos servent à mesurer les grains, & comme leur grandeur est fort inégale, chaque Particulier a le sien, dont il connoît l'étendue & sur laquelle il se régle dans son achat. On a encore pour les grains une espéce de boisseau qui se nomme *Sat*, composé de bambou entrelacé, & une sorte de cruche nommé *Canan*, pour les liqueurs; mais comme ces mesures ne sont reglées par aucune loi, les Particuliers aiment mieux avoir recours à leurs cocos. Cependant si après avoir examiné les sats & les canans, & qu'au moyen des cocos on trouve qu'ils contiennent la mesure convenable, on les admet aux marchés, & les acheteurs ne courent aucun risque de s'en servir.

Les poids portent en général le nom de *Ding*, qui est celui de la monnoye. Bien souvent la monnoye tient lieu de poids, & quoique légere & quelquefois altérée, elle est préférable encore. Toutes les monnoyes d'argent Siamoises sont de la même figure & frappées au même coin, sans autre différence que celle de la grandeur. Leur figure est celle d'un petit cilindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu que ses deux bouts reviennent l'un à côté de l'autre. Le coin, qui est double sur chaque piéce & placé au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois eux-mêmes puissent expliquer. La proportion de cette monnoye à celle de France est, qu'un *Tical*, qui ne pese qu'un demi-écu, ne laisse pas de valoir trente-sept sols & demi. Les Siamois n'ont pas de monnoye d'or, ni de cuivre; & l'or, qui est une des marchandises de commerce, vaut douze fois l'argent, lorsque les deux métaux sont d'égale finesse. Il y a encore à Siam une autre sorte de monnoye basse fort répandue dans le commerce, & qui consiste dans de petits coquillages que les Européens appellent *Coris*, & les Siamois *Bia*. Ces coquilles se tirent des isles Maldives & des Philippines, & on fait usage de cette monnoye dans toutes les Indes, & jusques sur les côtes méridionales de l'Afrique. Sa valeur est si médiocre qu'il faut huit cents coris pour faire à peu près quatre ou cinq sols de notre monnoye.

Il y a des chevaux dans le Royaume de Siam, & qui naissent dans le pays, mais ils n'ont ni beauté, ni vigueur, & comme on n'en fait presque aucun usage, on ne cherche pas à en multiplier l'espece. Ceux que le Roi entretient dans ses écuries pour la guerre sont au nombre de deux mille, & se tirent de Batavia. Il n'y a dans tout le Royaume ni ânes, ni mulets; de sorte que les montures ordinaires des Siamois sont le bœuf, le buffle & l'éléphant. La chasse du dernier est libre à tout le monde, & ceux qui peuvent en prendre conservent les femelles pour le service domestique, & destinent les mâles pour aller à la guerre. Le Roi ne paroît gueres en Public que monté sur un éléphant, & il y a toujours au Palais un éléphant de garde, qui est tout équipé & prêt à marcher. Dans l'endroit du Palais qui sert d'écurie à cet éléphant, on voit un petit échafaut qui touche de plain-pied à l'appartement du Roi, & d'où il se place aisément sur le dos de cet animal. Si le Roi veut se faire porter en chaise par des hommes, il y entre de la même maniere, parce que c'est une coutume établie anciennement à Siam, que le Monarque ne doit se montrer au peuple que d'un lieu élevé.

Voitures des Siamois.

LES SIAMOIS.

Chaises à porteurs.

Les Siamois ont deux sortes de chaises à porteurs, qui ne ressemblent ni les unes ni les autres à nos voitures de même genre. Les unes consistent dans une espece de brancard, qui soutient un siege plus ou moins élevé, & ces brancards sont portés sur les épaules nues de quatre ou de huit hommes suivant la dignité, le rang & les richesses de celui qui est placé dans le siége. Quelques-uns de ces siéges ont un dossier & des bras comme nos fauteuils; d'autres sont entourés d'une petite balustrade d'un demi-pied de haut, qui embrasse les côtés & le fond de la chaise, & qui laisse le devant libre pour l'entrée & la sortie. Plusieurs chaises sont couvertes d'une impériale, mais le plus grand nombre n'en a point. Ces siéges plus ou moins décorés, selon la qualité des personnes, se mettent aussi sur des éléphants & sur des balons. Lorsque le Roi sort sur un éléphant, son siége est découvert; mais des côtés & du fond de l'estrade sur laquelle il s'appuye, on voit sortir trois grands feuillages dorés qui s'élevent jusqu'à la hauteur de ses épaules, & qui sont un peu recourbés en dehors par la pointe. Si le Monarque s'arrête, un homme s'approche de lui & le met à l'abri du soleil, au moyen d'un parasol fort grand, planté au bout d'une longue pique. L'usage des parasols n'est pas indifferemment accordé à tout le monde, & pour s'en servir il faut les tenir du Roi lui-même: l'autre espece de chaises portatives ressemble beaucoup à ce qu'on appelle hamack en Afrique. C'est une sorte de lit suspendu à une longue barre de fer, que deux ou un plus grand nombre d'hommes portent sur leurs épaules. Cette voiture où l'on se tient couché, n'est permise qu'aux vieillards & aux malades.

Lorsque les Siamois montent sur leur éléphant, & qu'ils veulent le conduire eux-mêmes, ils se placent comme à cheval sur son col, mais à nud & sans aucune sorte de selle. Ils lui frappent la tête avec une pique de fer ou d'argent, tantôt à droite, tantôt à gauche, & quelquefois au milieu du front, en lui disant de quel côté il doit tourner, quand il faut s'arrêter, & surtout s'il doit monter ou descendre. Cet animal est fort docile à la voix, & semble comprendre assez bien ce qu'on lui dit. Si on ne veut pas se donner la peine de le mener, on se place sur son dos dans une chaise, ou seulement sur sa peau, & un domestique ou un esclave, qui est ordinairement celui qui a soin de le nourrir, se met sur son col & le conduit. Quelquefois une troisieme personne s'assied sur la trompe de l'animal, sans qu'il en paroisse plus chargé.

Balons.

Quoique l'usage des éléphants soit extrêmement commun chez les Siamois, ces peuples voyagent beaucoup plus fréquemment par eau dans une espece de barques, qu'ils nomment *Balons*. Le corps de ces bâtiments n'est que d'un seul arbre, long quelquefois de seize à vingt toises. Dans toute la longueur d'un balon il ne peut tenir que deux hommes assis de front sur une planche, qui traverse ce bateau. Ces hommes sont des rameurs qui font mouvoir leur *pagaye*, espece de rame courte, l'un à droite & l'autre à gauche. La pagaye se tient à deux mains par le milieu & par le bout; elle n'est point attachée au balon, & celui qui la manie a le visage tourné du côté vers lequel il s'avance, au lieu que nos rameurs tournent le dos à leur route. Un seul balon contient quelquefois cent ou cent vingt Pagayeurs dans le même ordre, c'est-à-dire, rangés deux à deux & les jambes croisées

sur

fur leur planche. Les Officiers fubalternes ont des balons beaucoup plus courts, & qui ne font conduits que par feize, dix-huit ou vingt rameurs. Les Pagayeurs ont des chants ou des cris mefurés, à l'aide defquels ils plongent la Pagaye, avec un mouvement de bras & d'épaules affez vigoureux, mais facile & de bonne grace. La proue & la poupe des balons font plus élevés que le refte de la barque, & repréfentent tantôt la tête & la queue d'un dragon, tantôt un poiffon monftrueux, ou quelque figure bifarre. A la proue, un feul Pagayeur occupe le premier rang, fans qu'il puiffe avoir un compagnon à fon côté ni croifer les jambes : c'eft lui qui donne le mouvement à tous les autres, & fa pagaye eft un peu plus longue, parce qu'il eft plus éloigné de l'eau. Celui qui gouverne fe tient debout à la poupe dans un endroit où elle s'éleve beaucoup ; le gouvernail dont il fe fert eft une pagaye fort longue, qui ne tient point au balon, mais qu'il foutient perpendiculairement dans l'eau, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche.

Les femmes efclaves font obligées de pagayer dans les balons des femmes de quelque confideration. Dans les balons ordinaires on voit au centre une loge de bois fans peinture & fans vernis, qui peut contenir toute une famille, & quantité de Siamois n'ont pas d'autre habitation. Les balons de cérémonie, ceux du Roi que les Portugais appellent balons d'Etat, n'ont au milieu qu'un fiége qui occupe prefqu'entierement leur largeur, & qui ne peut contenir qu'une perfonne armée de la lance & du fabre. Si c'eft un Officier d'une médiocre importance, il n'a qu'un parafol pour fe garantir de l'ardeur du foleil. Si c'eft une perfonne diftinguée par fa naiffance, ou par fes emplois, on place au milieu de la barque un fiege élevé & couvert de ce que les Portugais ont nommé chiroles, & que les Siamois appellent *coup*. C'eft une efpece de berceau, ouvert pardevant & par derriere, compofé de bambous fendus & entrelacés, & enduit d'un vernis noir ou rouge, noir pour les Officiers de la main gauche, & rouge pour ceux de la main droite. Les bords de la chirole font dorés de la largeur de trois ou quatre pouces, & la forme de ces dorures qui reffemblent à la broderie, fert à diftinguer la dignité de celui à qui le balon appartient. On voit quelques chiroles couvertes d'étoffes, mais elles ne fervent que lorfqu'il pleut.

Les chiroles & les pagayes des balons d'Etat font couvertes de dorures, & chaque chirole eft foutenue par des colomnes, & furmontée de plufieurs ouvrages de fculpture en pyramides. Quelques unes ont des appentis contre le foleil, & le balon qui porte la perfonne du Roi a quatre Officiers pour commander l'équipage, fçavoir, deux devant l'eftrade où eft le Monarque, & deux derriere. Si le balon du Roi paffe auprès de celui de quelques-uns de fes Officiers, tout l'équipage de ces derniers fe profterne & refte immobile jufqu'à ce qu'il n'apperçoive plus le Prince. Comme en général les balons font fort étroits, & par conféquent plus propres à fendre l'eau, & que l'équipage en eft affez nombreux ; il eft difficile de s'imaginer avec quelle rapidité ils voguent même contre le courant, & combien il y a de magnificence dans le fpectacle d'un grand nombre de balons qui navigent en bon ordre.

Les Siamois ont un théâtre fur lequel on reprefente trois fortes de fpectacles connus fous les noms de *Cone*, de *Lacone* & de *Rabam*. Le cone eft une danfe pantomime mêlée de quelques chants, & qui eft exécutée par Spectacles des Siamois.

LES SIAMOIS.

des hommes. Ils dansent successivement, au son des instruments, plusieurs entrées qui représentent une action militaire, & sont armés. Les masques qui leur couvrent le visage sont des plus hideux, & les contorsions qu'ils font ont quelque chose d'effrayant. Le lacone est une représentation qui tient de l'Epique & du Dramatique tout à la fois; ce spectacle dure environ trente-six heures, s'exécute en trois jours, & le sujet est ordinairement une histoire sérieuse, dont une partie se passe en récit, & l'autre est mise en action. La piece est en vers qui ne se chantent que par des hommes, dont un seul fait l'historien pendant que les autres représentent les divers personnages, sur lesquels l'action roule. Les acteurs muets ne laissent pas de rester sur la scene, ainsi que ceux qui cessent de parler, & les uns & les autres n'ont point de masques. Dans le spectacle appellé Rabam, les hommes & les femmes chantent & dansent tout ensemble; ce qui ne les fatigue pas néanmoins beaucoup, parce que leur danse, n'est à proprement parler, qu'une marche lente, accompagnée de quelques contorsions du corps & des bras. L'action principale est interrompue par deux bouffons qui s'avancent sur la scene, & qui amusent le peuple par des plaisanteries grossieres. En général les chants & les danses du Rabam, ne roulent que sur des sujets de galanterie; le seul déguisement des acteurs & des actrices est un bonnet haut, pointu & garni de pierres fausses & de pendants d'oreilles de bois doré; les hommes & les femmes ont soin d'orner leurs ongles de cuivre jaune bien poli.

Il y a dans le Royaume de Siam des Comédiens Chinois, dont les spectacles sont fort suivis; des habitants de Laos qui font danser des marionnettes, des danseurs de corde & d'autres batteleurs. La Loubere & Tachard font de grands éloges des Saltinbanques de Siam, qui paroissent surpasser tous les sauteurs Européens. Les Siamois ont aussi des Lutteurs & d'autres Athletes, qui combattent avec les coudes & les poings. Dans le dernier de ces deux combats, ils se garnissent la main de trois ou quatre tours de corde, au lieu de l'ancien gantelet & des anneaux de cuivre que ceux de Laos employent dans les mêmes combats. Les courses des balons sur la riviere sont aussi une espece de joûte qui plaît aux spectateurs, & les plus habiles rameurs remportent le prix. On ne connoît point à Siam les courses des chevaux, mais celles des bœufs sont très-communes, & fort singulieres. On marque d'abord un espace de terrein uni d'environ cinq cents toises de longueur sur deux de large, & on plante aux quatre extrémités angulaires un tronc d'arbre pour servir de borne. Au milieu de l'espace qu'on a choisi, on éleve un échaffaut pour les Juges, & c'est de-là que doivent partir les bœufs. Souvent on ne fait courir qu'un bœuf contre un autre bœuf. Ils sont conduits l'un & l'autre par deux hommes qui courent à pied, & qui les tiennent par un cordon passé dans leurs naseaux. D'autres hommes placés d'espace en espace relayent, avec beaucoup d'agilité, les premiers courents. On fait aussi courir une paire de bœufs attelés à une charrue contre une autre paire attelée de même. Alors, outre les hommes qui menent les bœufs, il y en a un placé derriere la charrue, qui en courant la soutient en l'air, de façon qu'elle ne touche pas à terre. Ceux qui soutiennent ainsi les charrues sont relayés souvent, parce qu'ils sont bientôt fatigués.

Quoique les charrues courent toutes deux du même sens, tournant toujours à droite autour de l'espace, elles ne partent pas du même endroit. L'une commence sa course d'un côté de l'échaffaut des Juges, & l'autre du côté opposé, & les coureurs s'efforcent mutuellement à s'atteindre, malgré l'éloignement où ils se trouvent d'abord. Les charrues parcourent ainsi plusieurs fois le tour de l'espace & des bornes, jusqu'à ce que l'une des deux arrive à la queue de l'autre, & remporte ainsi le prix. Les spectateurs bordent le lieu du spectacle, & ces courses donnent souvent lieu à des paris considerables, surtout entre les Seigneurs qui font nourrir & dresser pour cet exercice de petits bœufs bien taillés. Les buffles remplacent quelquefois les bœufs dans ces sortes de courses.

On peut mettre au rang des spectacles auxquels les Siamois prennent du plaisir, les différents combats d'animaux, tels que ceux d'éléphants contre éléphants; de ces mêmes bêtes contre des tigres, ou de coqs contre coqs. Le goût des Siamois pour ces sortes de combats sembleroit faire tort à l'humanité qu'on remarque en eux; mais il faut observer qu'ils se plaisent à voir les tours d'adresse, & les stratagêmes que les animaux employent pour vaincre, & qu'on les laisse rarement se donner la mort. Ces spectacles s'exécutent hors de la ville dans une plaine environnée d'une haute palissade, au dessus de laquelle sont bâties des galeries pour les spectateurs. Les éléphants qu'on fait combattre l'un contre l'autre ont aux pieds plusieurs cordes que des hommes tiennent fortement, ou qu'on attache même à des cabestans. La Loubere en vit combattre deux montés par des conducteurs. On ne les laissa approcher qu'à la portée de leurs trompes qu'ils pouvoient à peine croiser dans le choc, & après cinq ou six assauts, on fit cesser le combat. Lorsqu'on abandonne un éléphant contre un tigre, on attache ce dernier à un pieu pour l'empêcher de s'élancer sur son adversaire, & on garnit la tête de l'éléphant d'une espece de plastron. Celui-ci par ce moyen a tout l'avantage, mais dès qu'il a donné au tigre deux ou trois coups de sa trompe qui lui ôtent une partie de ses forces, on le lâche, & il se jette alors sur son ennemi. S'il est plus fort qu'on ne s'imaginoit, & qu'on voye que l'éléphant soit prêt à succomber, on pousse d'autres éléphants qui dégagent le premier, & on renferme le tigre. Les combats qui se faisoient de coq à coq ne se terminoient presque jamais que par la mort de l'un d'eux, & c'est ce qui a porté les Talapoins (1) à déclamer contre ces spectacles, & à en obtenir même l'abolition.

Le cerf volant de papier, que les Siamois nomment *Vao*, fait pendant l'hyver l'amusement de toutes les Cours des Indes. A Siam on y attache une lumiere, & souvent une piece d'or qui appartient à ceux qui trouvent le cerf volant, lorsque le cordon a cassé. Celui du Roi est en l'air chaque nuit pendant les deux mois d'hyver, & plusieurs Seigneurs sont nommés pour tenir alternativement le cordon. Les Siamois aiment passionnément à fumer du tabac; les femmes mêmes du premier rang n'y sont pas moins habituées que les hommes. Le tabac en poudre est peu d'usage, & quoi-

(1) Ces Religieux disent que ceux qui dans cette vie se plaisent à voir battre des coqs, se battront dans l'autre avec des barres de fer.

qu'il croisse beaucoup de cette plante dans le Royaume de Siam, les habitants en tirent ordinairement de Manille & de la Chine. Les autres divertissements des Siamois sont les jeux de hasard, le trictrac & les échets, & c'est dans ces divers délassements que ces peuples passent tout le temps qu'ils ne sont pas de service pour le Roi. Les femmes, comme dans beaucoup d'autres pays, sont chargées de tous les travaux pénibles, ainsi que de ceux de l'intérieur du ménage. Selon le témoignage de la Loubere, une femme éveille son mari à sept heures du matin, & lui sert du riz & du poisson. Il déjeûne, se remet à dormir, & s'éveille une seconde fois à midi pour dîner. Un léger sommeil abrége le temps qu'il doit passer jusqu'au souper qui se fait à la fin du jour, & de ce moment à celui du coucher qui arrive à minuit, la conversation, le jeu & l'amusement de fumer occupent presque les hommes.

Politesse des Siamois.

Les Siamois sont civils & circonspects, qualités qu'on s'efforce de cultiver dès leur enfance, comme on l'a vû plus haut. Ils ont beaucoup de respect pour les femmes, & ne leur donnent que les noms des choses qu'ils estiment le plus. Ils les appellent, par exemple, *jeune diamant, jeune or, jeune crystal, jeune fleur, jeune ciel.* Le mot *Nang* qui, en langue Balie, signifie jeune, est particulierement appliqué aux Dames, parce qu'on croit à Siam, comme partout ailleurs, qu'elles sont flattées de cet éloge. Lorsque des Siamois se saluent les uns les autres, ils se servent de ces paroles: *Je salue mon Seigneur.* Si un Siamois rend une visite à quelqu'un qui lui soit supérieur, il se courbe en entrant dans la maison, & après avoir élevé ses deux mains à la hauteur de son front, il se prosterne, & attend à genoux & assis sur ses talons que le maître de la maison lui adresse la parole. Quand une visite se fait entre égaux, celui qui la rend se contente de faire une profonde inclination, pendant que celui qui la reçoit répond par la même politesse, en disant: *Il est venu, le Seigneur est venu.* Les premieres questions qu'on se fait de part & d'autre sont celles-ci: *Etes-vous bien? Mangez-vous bien? Dormez-vous bien?* Le maître de la maison fait ensuite apporter divers rafraîchissements qu'il est de la politesse de l'Etranger de recevoir. La séparation se fait avec les mêmes cérémonies que l'arrivée, & celui qui a rendu la visite ne doit point se lever de sa place sans avoir demandé permission de se retirer.

La maniere de s'asseoir chez les Siamois, comme chez tous les autres peuples Orientaux, est de croiser les jambes. Ils sont tellement accoutumés à cette posture, que lors même qu'on leur présente un siége, ils ne s'y placent pas autrement. Lorsque plusieurs personnes s'entretiennent ensemble, elles restent rarement debout, mais chacun s'assied sur les talons, ou s'accroupit sur les coudes comme une marque de respect. Si les esclaves demeurent dans un appartement en présence de leurs maîtres, ils s'asseyent sur leurs talons, la tête un peu inclinée, & les mains jointes à la hauteur du front. Si un Particulier rencontre une personne d'un rang supérieur, il croise les mains de la même maniere, & s'incline par respect. C'est une impolitesse très-grande à Siam que de traverser un pont à pied ou en chaise, lorsque quelqu'un passe en balon par dessous. Toucher quelqu'un au visage, manier ses cheveux, ou lui porter la main sur la tête, est

une insulte des plus sensibles. On regarde encore comme une incivilité de ne présenter qu'une main en abordant quelqu'un, parce que l'usage demande qu'on mette ses deux mains sous la sienne. Tout ce qu'on offre & tout ce qu'on reçoit doit aussi se tenir à deux mains. Les lettres des Siamois commencent à la maniere des Romains: *Un tel à un tel*, & ils posent leur cachet au bas sans aucune signature. Pour transporter plus surement ces lettres, & dérober aux curieux la connoissance de ce qu'elles contiennent, on les met dans un bâton creux, dont on bouche l'ouverture avec le même cachet.

LES SIAMOIS.

Du Roi & du gouvernement intérieur du Palais.

De tous les Souverains qui regnent dans la presqu'isle de l'Inde, celui de Siam est le plus puissant & le plus respecté de ses sujets. Son Palais passe pour un lieu sacré, & personne n'y met le pied sans s'être auparavant prosterné jusqu'à terre. Les Palais du Roi ont trois enceintes, & celles du Palais de la capitale sont assez éloignées l'une de l'autre pour former de vastes cours. Tout ce que l'enceinte intérieure contient, c'est-à-dire, le logement du Roi, quelques cours & quelques jardins portent le nom de *Vang*. Le Palais entier avec toutes ses enceintes se nomme *Prassat*, qu'un Voyageur traduit dans sa Relation par le mot de thrône.

Une tranquillité profonde regne dans l'intérieur du Palais, & dans tous les lieux qui l'environnent. Quoiqu'il soit rempli d'une multitude de soldats & d'une affluence d'Officiers, on n'y entend pas le moindre bruit, & ce lieu passeroit pour une solitude écartée, si l'on ne connoissoit les usages du Royaume. Les ordres qui s'y donnent n'interrompent pas même le silence; car un des premiers Officiers de la Couronne, qui a toujours les yeux attachés sur la personne du Roi, connoît ses volontés à certains signes établis, & les explique par d'autres signes aux Officiers du dehors. L'emploi du premier Officier est estimé un des plus considerables de l'Etat, & en effet il procure à celui qui en est revêtu le privilége de paroître devant le Roi sans se prosterner, privilége dont on prétend qu'il jouit seul. Les courtisans les plus favorisés n'approchent jamais de la personne du Prince, & c'est beaucoup pour eux s'il daigne les regarder, & se faire voir d'une des fenêtres du Palais. Le Roi de Siam ne reçoit point autrement les Ambassadeurs, & ne leur adresse que quelques mots qu'on soupçonne être toujours les mêmes pour tous les Ambassadeurs d'une même Cour.

Les portes du Palais sont toujours fermées, & chacune a son portier avec des armes; mais au lieu de les avoir sur lui, il les tient seulement dans sa loge. Si quelqu'un se présente pour entrer, le portier en avertit l'Officier qui est de garde aux premieres portes. Personne n'entre & ne sort sans la permission de cet Officier, qui fait plusieurs recherches pour être sûr que celui qui est admis n'a sur lui aucune arme cachée, & qu'il n'a pas bû d'*Arrack*, liqueur forte qui ennivre. L'Office d'examinateur est rempli par deux hommes qui servent alternativement tous les jours. Leur service dure vingt-quatre heures, après lesquelles ils peuvent se retirer dans leur maison, jusqu'à ce que leur tour revienne, car il y a un grand nombre de ces Officiers. Le Gouverneur du Vang porte le titre de Oc-Ya Vang, & il réunit toutes les fonctions qui regardent la réparation des édifices, l'ordre qui doit être observé dans le Palais, & la dépense qui se fait pour l'entretien du Roi, de ses

LES SIAMOIS.

Garde Royale à pied.

femmes, de ses Eunuques & de ceux qui sont défrayés de tout dans le Vang.

* Entre les deux premieres enceintes, sous une espéce de hangard, on voit toujours un petit nombre de soldats accroupis & désarmés, qui sont les *Kenlai* ou Bras peints, donr j'ai parlé plus haut. L'Officier qui les commande immédiatemenr & qui est Bras-peinr lui-même, se nomme *Oncarac*. Il est, ainsi que ses soldats, regardé comme l'exécuteur de la justice du Roi, ainsi que les Officiers & les soldats des cohortes Prétoriennes l'étoient de celle des Empereurs Romains. Ces Bras-peints veillenr en même temps à la sûreté du Monarque, & on conserve dans une chambre du Palais de quoi les armer au besoin. Ces mêmes soldats sont chargés de pagayer dans le balon du corps, & le Roi n'a pas d'autre Garde à pied. Leur Office est héréditaire comme tous les emplois du Royaume, & l'ancienne loi borne leur nombre à six cents.

La Garde à cheval du Roi de Siam est composé d'Etrangers, la plûpart de Laos & d'un autre pays voisin. Comme ses gardes à cheval ne le servent que par corvées, il rend leurs compagnies aussi nombreuses qu'il veut employer de chevaux. Le Commandant de la troupe de la main droite porte le titre de *Oc-canne-Ran-Patchi*. La Garde de la main gauche est sous la conduire d'un autre Seigneur qui est décoré du titre de *Oc-canne-Pipit-Charat-Chan*. Mais au-dessus de ces deux Officiers l'*Oc-Ya-Lao* commande la Garde des Laos, & l'*Oc-Ya-Méen* celle des Méen. Le Roi de Siam entretienr encore une Garde étrangere composée de cent trente cavaliers. Cette Garde consiste 1°. en deux compagnies chacune de trente Mores, qui sont natifs ou originaires des Etats Mogols. 2°. Une compagnie de vingr Tartares Chinois armés d'arcs & de fleches. Et 3°. enfin deux compagnies chacune de vingt-cinq Indiens vétus à la Moresque. Ces derniers cavaliers se nomment *Rasbouts* ou *Ragibouts*, affectent une grande intrépidité, & se piquent d'être tous de race Royale. Le Roi fournit à cette Milice les armes, les chevaux & rout ce donr elle peut avoir besoin.

Le service intérieur du Palais se fait par des Pages ou jeunes Officiers que les Siamois appellent Mahatleks, par quelques Eunuques & par des femmes. Les Mahatleks sont au nombre de quaranre-quatre, & on les divise en quatre bandes égales, deux de la main droite & deux de la main gauche, c'est-à-dire, qu'ils sont dans un sallon contigu à l'appartement du Roi à la droite ou à la gauche. Le Monarque, en recevant un Mahatlek à son service, lui donne le nom qu'il doit porter à l'avenir, & les armes qui lui sont nécessaires. Les Mahatleks doivent recevoir du Roi même les ordres qu'il veut prescrire à ses Officiers du dehors, & les aller porter à d'autres Pages qui se tiennent dans le vestibule & dans les cours du Palais. Le nombre de ces seconds Pages n'est pas déterminé, & paroît très-considérable. Les Siamois les nomment *Caloang*, & leur office le plus ordinaire est d'aller publier dans les Provinces les volonrés du Souverain. Les Pages du dedans ont leurs fonctions réglées ; les uns présentent le betel au Roi, les autres ont soin des armes, des livres de ce Prince, & de tout ce qui sert à son amusement, & plusieurs mêmes lisent en sa présence. Il y a peu d'Eunuques au Palais, & ils sont tous sous l'autorité de la Reine, qui peut les faire châtier à sa volonté.

Le principal service de la chambre du Souverain ne se fait que par les femmes. Comme elles jouissent seules du droit d'entrer à toute heure dans l'appartement du Roi, elles sont chargées de tout ce qui le regarde personnellement. En conséquence elles font son lit, l'habillent, lui préparent ses aliments & le servent à table. Les pourvoyeurs mettent entre les mains des Eunuques toutes les provisions destinées pour ceux qui sont dans le Palais, & les Eunuques les livrent ensuite aux femmes chargées de la cuisine. La Loubere observe que ces dernieres ont une si grande crainte de se tromper dans l'assaisonnement des mets, qu'elles n'employent que par poids le sel & les épices. Les filles de service, qui sont ainsi renfermées dans le Palais, n'en sortent jamais, & il n'y en a aucune qui y soit entrée de bonne volonté. On enleve ordinairement les filles qu'on trouve jolies, & si leurs parents ne mettent pas tout en usage pour les racheter, ils doivent perdre l'espérance de les revoir de leur vie. La plûpart des Siamois payent une somme d'argent à l'Officier chargé du soin d'entretenir au Palais le nombre convenable de filles de service, afin qu'il les épargne dans ses recherches.

Le Roi n'a gueres plus de dix femmes subalternes, mais il a toujours une épouse principale qui porte le titre de Reine, & qui a sur toutes les autres une autorité absolue. Elle juge leurs différends, & les fait même punir si elle le juge à propos. Cette Princesse a ses Officiers, ses filles de service, ses Eunuques, ses balons & ses éléphants. Elle ne se laisse voir qu'à ses femmes & à ses Eunuques, & lorsqu'elle se promene en balon ou sur un éléphant, elle est dans une chaise fermée de jalousies ou de rideaux d'étoffe mince & légere, qui lui laissent la liberté de voir, mais qui l'empêchent d'être vûe, & ceux qui se rencontrent sur son passage doivent se prosterner jusqu'à ce qu'elle soit un peu éloignée. La Reine a aussi ses magasins, ses vaisseaux, ses finances, & elle exerce librement le commerce avec les Etrangers.

Loix de la succession Royale.

Les filles n'ont aucune espérance de monter sur le thrône à la mort de leur pere, & ordinairement c'est le fils aîné de la Reine qui a droit d'y prétendre. Cependant s'il se trouve trop jeune à la mort du Roi, & si le Monarque défunt laisse à quelqu'une de ses femmes subalternes un fils plus âgé que celui de sa principale femme, ce dernier est exclus de la couronne, & l'autre est reconnu Souverain.

Revenus du Roi.

L'Officier que les Siamois appellent *Pra-Glang*, & que les Portugais ont nommé Barcalon, est le principal Ministre des Finances. On peut le regarder comme le Sur-Intendant des magasins où le Roi dépose toutes les marchandises qu'il vend à son peuple & aux Etrangers, & c'est ce même Officier qui reçoit les revenus du Prince, & qui en dispose suivant les besoins de l'Etat. Ces revenus se réduisent à trois objets principaux, sçavoir aux impositions ou taxes, aux bénéfices casuels & aux profits du commerce. Les taxes se mettent sur les terres labourables, sur les batteaux ou balons, sur les marchandises qui entrent & qui sortent, & sur différents pieds d'arbres. On appelle revenu casuel les présents que le Prince reçoit de tous ses sujets; les dons que les Officiers lui font en mourant, ou ce qu'il prend de leur succession; les impôts arbitraires qu'il leve dans plusieurs occasions, & enfin les confiscations & les amendes. On peut mettre encore au rang de revenu casuel le bénéfice que le Roi retire de l'exemption des corvées,

LES SIAMOIS.

Chaque sujet libre, comme on l'a vu plus haut, doit au Roi six mois de service. Le seul moyen de se soustraire à la loi commune est de payer une somme au fisc, & plusieurs mettant ce moyen en usage, grossissent ainsi les revenus du Monarque.

Le commerce est la troisieme source où le Roi de Siam puise ses richesses, & elle est même devenue la plus considérable. Non seulement le Prince fait le commerce en gros, mais il a même des boutiques dans les marchés, & il y fait vendre en détail. Les marchandises dont le Roi s'est réservé principalement le commerce sont les toiles de coton, cette espéce de métal qui se nomme *Calin* (1), tout l'yvoire qui se trouve dans le Royaume, l'areka, le soufre, la poudre, le plomb, le salpêtre & les armes. Ce Prince s'est engagé, par un traité avec les Hollandois, à leur fournir les peaux de bêtes; mais ses sujets en détournent beaucoup que les Hollandois achetent d'eux à un plus bas prix.

Tous les Siamois doivent prendre les armes pour le service de l'Etat, lorsque le Roi le demande. Le peuple entier fait une sorte de Milice, & chacun sert par semestre, si le Prince paroît le désirer. Le même usage s'observe chez les peuples voisins des Siamois, & c'est sans doute pour cette raison que les armées Indiennes sont si nombreuses. Ces armées s'assemblent avec une diligence presqu'incroyable, & coûtent peu à l'Etat; parce que chacun est obligé de pourvoir à sa subsistance. Le bagage militaire des Siamois ne leur cause pas un grand embarras, car il consiste seulement en un panier de riz, un bambou creux qu'on remplit d'eau, un bouclier de cuir, un sabre & un mousquet. Malgré la nécessité où les Siamois se trouvent d'être pour ainsi dire soldats nés, ils ignorent totalement l'art de la guerre, & manquent de courage à la premiere occasion. Ils tremblent à la vûe du moindre danger, & un Européen armé d'une épée, ou seulement d'une canne, mettroit facilement en fuite dix-huit ou vingt Siamois. L'opinion de la métempsycose, qui leur inspire l'horreur du sang, aide encore à leur ôter la valeur nécessaire, & dans les guerres qu'ils ont avec leurs voisins, ils ne s'attachent, de part & d'autre, qu'à faire des captifs.

Milices & maniere de faire la guerre à Siam.

Si par hasard deux armées se rencontrent sans pouvoir éviter d'en venir aux mains, le combat s'engage par une décharge du canon ou de la mousqueterie. Une espéce de convention, faite depuis longtemps entre les Siamois & leurs ennemis, les porte naturellement à tirer plus haut que le plus grand homme, de sorte que leur premiere attaque n'est pas dangereuse. Cependant on s'efforce des deux côtés de diriger son coup de façon que les balles retombent sur l'ennemi, & en effet, dès qu'elles commencent à se faire sentir dans un des deux Partis, il ne tarde pas à prendre la fuite. Lorsqu'il est question d'arrêter des troupes qui paroissent vouloir forcer un retranchement, ou tomber sur quelque Parti, les soldats de ce Parti baissent alors le canon de leurs fusils, ou tirent leurs fleches moins haut qu'à l'ordinaire pour contraindre leurs ennemis à se retirer; ce qui arrive très-souvent.

(1) Le calin qui se tire des mines de *Jonsalam* sur le golphe de Bengale, & qui est une frontiere éloignée, appartient aux habitants de ce canton. Ils jouissent de leurs anciens droits sur les mines de leur pays, moyennant un léger tribut qu'ils payent au Roi, & ils font librement le commerce des productions de leurs terres.

Quoique

Quoique les Siamois ne soient pas naturellement propres à la guerre, ils ne laissent pas de la faire souvent avec avantage, parce que leurs voisins ne sont ni plus puissants ni plus braves qu'eux. Ceux des Siamois qui se consacrent entierement à la profession des armes, n'ont d'autre solde que l'exemption des corvées pour eux-mêmes & pour quelques personnes de leur famille. Or comme ils ne peuvent se nourrir hors de chez eux, ils demeurent dans des villages, les uns autour de Bancock, les autres aux environs de Louvo, afin de veiller à la sûreté de ces deux Places. Ils s'y rendent tour à tour par détachement, & y font ainsi une garde continuelle. Dans les autres lieux du Royaume qui ont besoin de défense, les garnisons sont composées de Siamois libres qui servent par corvées, comme dans les autres occasions; & qui sont relevés par d'autres, lorsqu'ils ont achevé leur temps. LES SIAMOIS.

Les Siamois entendent peu l'art de fondre des piéces de canon, mais ils en font de fer battu à froid, & les Européens leur en ont donné plusieurs en présents. En général on ne voit pas beaucoup d'artillerie dans tout le Royaume de Siam & toute la cavalerie du pays n'est composée que d'environ deux mille chevaux. La plus grande force de l'Etat consiste dans un grand nombre d'éléphants qu'on mene à la guerre. Cependant ces animaux n'ayant ni mords ni brides ne peuvent être gouvernés sûrement, & d'ailleurs ils craignent tellement le feu, qu'ils ne s'y accoutument presque jamais. S'ils reçoivent malheureusement quelques blessures, ils reviennent sur leurs maîtres, & jettent le désordre dans tous les rangs. A l'égard de l'infanterie Siamoise, elle est fort mal habillée & encore plus mal armée.

Voici ce que la Loubere rapporte touchant l'ordre de bataille des Siamois. Ils se rangent, dit-il, sur trois lignes, dont chacune est composée de trois gros bataillons quarrés. Le Roi ou le Général se tient dans le bataillon du milieu, qu'on a formé exprès de l'élite de l'armée. Chaque Chef de bataillon occupe aussi le centre de la troupe qu'il commande, & si les neuf bataillons sont trop gros, ils sont divisés en neuf autres dans le même ordre. Chaque bataillon a seize éléphants mâles à sa queue, & chacun de ces animaux porte son étendard particulier, & est accompagné de deux éléphants femelles. Trois hommes armés montent ces éléphants & les guident dans l'attaque. L'artillerie se transporte ordinairement par eau; mais dans les lieux où les rivieres manquent, on la place sur des chartettes que tirent des bœufs ou des buffles. Les batailles ne sont jamais de longue durée, parce que les soldats n'ont pas une valeur assez constante pour en venir aux dernieres approches ou à la mêlée. Ceux que la frayeur saisit les premiers s'enfuyent dans les bois, & si leurs Officiers parviennent à les rallier, ils ne tardent pas à les voir fuir de nouveau. Le seul moyen qu'on puisse employer pour les contraindre à tenir ferme, est de placer derriere chaque bataillon des Officiers, avec ordre de tuer les fuyards. Cette lâcheté que les Siamois ne regardent pas même comme un sujet de reproche, les rend incapables d'entreprendre un siége ouvert, & s'ils attaquent quelques Places fortifiées, ils ne sçavent mettre en usage que la trahison ou la faim, pour s'en rendre maître.

LES SIAMOIS.

On trouve peu de Places fortifiées dans le Royaume de Siam, mais au reste, il est naturellement si bien défendu par les montagnes qui l'environnent, par des inondations annuelles, par les canaux qui le coupent, par ses bois & par ses marais impénétrables, qu'un petit nombre de Places fortes lui suffit. Le Roi de Siam ne fait pas consister sa grandeur dans la puissance de ses flottes, car il a à peine cinq ou six vaisseaux & environ cinquante galeres. Les vaisseaux different peu des sommes Chinoises dont je parlerai ailleurs, & on les arme quelquefois en course; mais leur destination la plus ordinaire est pour le commerce. Tous les Officiers & les matelots qui servent sur mer sont Etrangers, & le Roi leur recommande d'éviter les combats sanglants.

Les galeres Siamoises sont des bâtiments légers, fort étroits & assez longs pour contenir environ soixante hommes, tant rameurs que soldats. Ces galeres n'ont qu'un seul pont, & leurs ancres sont de bois, ainsi que celles des vaisseaux. Il n'y a qu'un homme à chaque rame, & il est obligé de se tenir debout. Les rameurs conduisent leurs rames perpendiculairement, parce qu'elles sont si courtes, qu'elles ne plongeroient seulement pas dans l'eau, si la manœuvre se faisoit autrement. Tous ceux qui servent sur les galeres sont Siamois, & se prennent par corvées comme pour les autres services de l'Etat. Au reste, ces bâtiments ne sortent jamais du golphe, dont ils ne font que ranger les côtes, & leur commandement est confié à un Officier appellé *Calahom*. Les galeres se gardent à Juthia dans un arsenal construit en face du Palais, & chacun de ces bâtiments est sous une espece de remise où la riviere entre, & qui se ferme pendant la nuit.

Maladies communes à Siam.

Les Siamois sont souvent attaqués de cours de ventre & de dysenterie, dont les Européens qui arrivent dans ce pays ont encore plus de peine à se défendre. On voit quelquefois regner à Siam des fluxions de poitrine & des fiévres chaudes, qui causent de violents transports au cerveau. La fiévre continue n'est jamais mortelle dans ce pays, & les fiévres intermittentes y sont rares, mais elles sont opiniâtres, quoique le frisson en soit fort court. La toux, les coqueluches, & toutes sortes de fluxions & de rhumatismes ne sont pas moins fréquents à Siam qu'en Europe; ce qui provient sans doute de l'abondance des pluyes pendant une grande partie de l'année. Les cancers, les abscès, les fistules, les éréfypeles sont encore des maux qui affligent beaucoup les Siamois, & entre leurs maladies contagieuses, celle qu'on peut regarder comme la peste du pays est la petite vérole, qui fait souvent d'affreux ravages.

Funerailles des Siamois.

Les funérailles se font à Siam, comme dans toutes les Indes, avec des cérémonies qui n'ont rien de lugubre; mais on les fait avec autant de magnificence que les facultés des parents du mort peuvent le permettre. Voici ce qui se pratique dans les obseques des Grands. Dès qu'un Seigneur Siamois est expiré, on en fait avertir les Talapoins, qui annoncent sa mort en sonnant une grosse cloche d'airain destinée à cet usage. On lave le corps du défunt, on le serre avec des bandelettes, & on lui injecte par les yeux & par la bouche de l'eau salée, du vif-argent & d'autres drogues corrosives pour desse-

chet toutes les humeurs. On enferme ensuite le corps dans une biere de bois ou de plomb, dont on fait vernir, ou même dorer le dehors. Cette biere est placée avec respect sur une estrade élevée, & on brûle autour des bougies & des pastilles parfumées. Chaque nuit un certain nombre de Talapoins doit veiller le mort, & réciter des prieres dans la chambre où il est exposé. La premiere nuit ils ne font pour ainsi dire que psalmodier à voix basse; la seconde ils élevent un peu plus le ton, & la troisieme ils chantent à pleine voix. Ces Talapoins sont nourris & payés par les parents du défunt, & leurs chants sont des moralités & des leçons sur le chemin du ciel, qu'ils enseignent à l'ame du mort.

La famille choisit un lieu commode à la campagne, pour y rendre au corps les derniers devoirs qui consistent à le brûler avec diverses cérémonies, & ce lieu est ordinairement près de quelque Temple, que le mort ou quelques-uns de ses ancêtres ont fait bâtir. On forme une enceinte de Bambou, avec plusieurs ornemens d'architecture, à peu près du même ouvrage que les berceaux & les cabinets de jardins d'Europe, & ces berceaux sont ornés de papiers peints ou dorés, qu'on découpe pour représenter des maisons, des meubles & des animaux domestiques & sauvages. Le centre de cet enclos est occupé par le bûcher que les parents composent de bois odoriférants tels que le sandal blanc ou jaune & le bois d'aigle. Plus on veut rendre d'honneurs au mort, plus on éleve le bûcher sur lequel il doit être consumé; mais pour lui donner cette élévation on fait plusieurs échaffaudages, couverts de terre, & on fabrique enfin le bûcher. La Loubere raconte qu'aux funerailles d'une Reine de Siam on avoit placé le bûcher à une telle hauteur qu'on ne put étendre le corps qu'au moyen d'une machine, dont les Européens avoient donné l'invention.

Lorsqu'on doit transporter le corps à une distance un peu éloignée, on fait assez ordinairement le chemin par eau. La riviere dans ces occasions est couverte d'une multitude de balons. Si la marche se fait par terre, le corps est toujours à la tête du convoi, & il est porté au son d'un grand nombre d'instruments. Des pleureuses, des danseurs, des joueurs d'instruments, & d'autres farceurs gagés suivent immédiatement le corps; ensuite marchent les Talapoins, & après eux toute la famille & les amis du mort, tous vêtus de blanc, qui est à Siam la couleur consacrée au deuil.

Lorsque tout ce cortége est arrivé au lieu où l'on doit brûler le corps, on le place nud sur le bûcher, & les Talapoins chantent pendant un quart d'heure, après lequel ils se retirent pour ne plus reparoître. Après le départ des Talapoins, on commence les spectacles du Cône & du Raham qui durent tout le jour sur différents théâtres. Vers le milieu de la journée on met le feu au bûcher, & on l'éteint au bout de deux heures. Si c'est le corps de quelque Prince du Sang, ou celui de quelque Seigneur considérable par ses emplois auprès du Monarque, ce Prince met lui-même le feu au bûcher, & cela sans sortir de son Palais. Pour cet effet, on tend une corde qui, par un bout, est attachée au bûcher, & par l'autre aux fenêtres d'un des appartements du Palais. Le Roi lie à cette corde un flambeau allumé, & les parents du mort la retirent & mettent le feu au bûcher avec

LES SIAMOIS.

le flambeau. Le peu de temps qu'on laisse le corps dans les flammes est cause qu'il n'est jamais entierement brûlé ; mais on en renferme les restes dans la biere, & on dépose le tout sous une des pyramides qu'on voit autour des Temples. Quelquefois on enterre avec le mort des pierreries & d'autres richesses, & on est persuadé que personne n'oseroit y toucher. Ceux qui n'ont ni Temples ni pyramides gardent chez eux les corps à demi brûlés de leurs parents ; & si la pauvreté des Siamois est telle, qu'ils ne puissent faire la dépense de brûler celui de leur famille qui cesse de vivre, ils l'enterrent avec le secours des Talapoins. Ces Religieux ne manquent jamais de tirer un salaire des services qu'ils rendent en ces occasions, & la dureté avec laquelle ils ont coutume de l'exiger, fait que ceux qui ne se trouvent pas en état de les satisfaire, n'ont pas d'autre parti à prendre que d'exposer le corps de leurs proches dans des lieux éminents, où ils servent de pâture aux oiseaux de proye.

Il arrive quelquefois qu'un Siamois, élevé en dignité, fait déterrer le corps de son pere, quoique mort depuis longtemps, pour lui faire de magnifiques funérailles, si celles qu'on lui a faites au temps de sa mort n'étoient pas dignes de l'élévation présente de sa famille. Il faut observer que dans les maladies épidémiques, l'usage est d'enterrer les corps sans les brûler, mais qu'on les déterre quelques années après, pour leur rendre cet honneur. La loi défend de brûler ceux que la Justice condamne à mourir, les enfants qui naissent morts, les femmes qui périssent en couches, ceux qui sont noyés ou que quelque accident extraordinaire prive du jour. Les Siamois sont convaincus que ceux qui meurent de mort violente, sont coupables de quelque grand crime, parce qu'ils croyent fermement qu'il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Il n'y a point à Siam de loi établie pour le deuil, & chacun est libre d'en régler les marques sur le sentiment de sa douleur. Aussi voit-on plus souvent les peres & les meres en deuil pour la mort de leurs enfants, que les enfants pour celle de leurs peres & de leurs meres. Quelquefois un pere & une mere embrassent la vie religieuse après avoir perdu ce qui sembloit devoir les attacher au monde. Plusieurs sans renoncer totalement à la société, ne laissent pas de donner des témoignages de leur chagrin en se rasant la tête Toutes les recherches des Voyageurs n'ont pu leur faire découvrir si les Siamois invoquent les morts qui ont bien vécu parmi eux, mais il est sûr qu'ils se croyent tourmentés par les apparitions des ames de leurs parents & de leurs amis. Alors ils ne manquent pas de porter quelques offrandes aux tombeaux, ou de faire à l'intention des défunts la charité aux Talapoins, qui ne cessent de prêcher que l'aumône rachette les péchés des vivants & des morts.

Topographie de Siam.

Le Royaume de Siam est borné au Nord par celui de Laos; à l'Orient par le même & celui de Camboge ; au Sud par le golphe de Siam, & au Sud-Ouest par la presqu'isle de Malaca. Le pays produit beaucoup de riz & de coton, & il s'y trouve un grand nombre d'animaux différents de ceux d'Europe. Siam en Juthia, capitale du Royaume, est bâtie dans une isle formée par le Menan. Cette riviere est pleine de grands crocodiles fort dangereux. La Compagnie Françoise a un comptoir à Mergui, ville du Royaume de

Siam; ce qui la met en état de faire trafic de rubis & des différentes pierreries de Pégu & d'Ava, ainsi que de l'étain, des bois de charpente & des écailles de tortues. La presqu'isle de Malaca est occupée par divers petits Rois, vassaux de celui de Siam. Les Hollandois se rendirent maîtres de la capitale en 1640. & l'enleverent aux Portugais.

Fin du Royaume de Siam.

CHAPITRE XXIII.

Royaume de Tonquin.

On ignore l'origine des Tonquinois, & il y a toute apparence qu'ils ont été de bonne heure soumis aux Chinois, puisque vers l'an 200 avant J. C. l'empire de la Chine étoit dans un si haut degré de puissance, que ses limites s'étendoient jusqu'au Royaume de Siam. Or le Tonquin fut vraisemblablement envahi des premiers, à cause du voisinage où il est de la Chine. On n'a pas assez d'éclaircissement sur l'histoire du Tonquin pour en donner une idée distincte, mais on sçait que vers l'an 1200 de l'Ere Chrétienne les Chinois & les Tonquinois firent ensemble un traité, par lequel il fut reglé que les Rois du Tonquin se reconnoîtroient vassaux de l'Empereur de la Chine, & lui payeroient tous les trois ans un tribut. Depuis plus de cinq cens ans les deux Nations observent avec une fidélité inviolable les articles de ce traité, & quoique les Tonquinois ayent adopté presque toutes les loix & tous les usages de la Chine, ils ont leur gouvernement particulier, & quelques coutumes différentes.

Dans le quinzième siécle environ de l'Ere Chrétienne, une révolution arrivée dans le Tonquin donna lieu à une nouvelle forme de gouvernement, qui s'est conservée jusqu'à ce jour. Un simple pêcheur trouva moyen par ses intrigues & par la violence de s'emparer de l'autorité souveraine, & de se faire couronner. Il étoit à peine sur le thrône, qu'un autre Aventurier entreprit de l'en faire descendre, & y réussit. Ce dernier n'étoit pas moins ambitieux que son rival, mais il résolut de couvrir son usurpation, & dans cette vûe il rétablit sur le thrône un prince de la famille Royale. Cependant il ne lui laissa que l'ombre de la Royauté, & prenant le nom de *Chova*, ou de Général du Royaume, il eut soin de s'attribuer la principale autorité. Au bout de quelques années Hoaving, beau-frere du Général du Tonquin, devint jaloux de son pouvoir, & résolu de l'en priver, il s'attacha un grand nombre de soldats. Avec le secours des Chinois, à qui il avoit promis un tribut considérable s'il réussissoit dans son entreprise, il parvint à s'emparer de la Cochinchine, & s'y fit proclamer *Chova* par ses troupes, affectant de prendre le même titre que son beau-frere. Ces deux Généraux animés l'un contre l'autre se firent la guerre tant qu'ils vécurent; mais comme les succès furent partagés, il ne se détruisirent ni l'un ni l'autre, & jouï-

ROYAUME DE TONQUIN.

Forme du Gouvernement du Tonquin.

rent d'une autorité absolue ; l'un sur le Tonquin, & l'autre sur la Cochinchine. Leurs enfants hériterent du titre de Chova, & le transmirent à leurs descendants, qui le possédent encore.

C'est à cet événement qu'on rapporte l'origine de l'usage établi dans le Tonquin d'y reconnoître deux Souverains, l'un titulaire & l'autre réel. Le titre de *Bova*, qui signifie Roi, ou Empereur, est le nom sous lequel on distingue le Prince, qui sans exercer aucune des fonctions de sa dignité en reçoit tous les honneurs ; & le nom de *Chova* est donné à celui qui jouit réellement de tout le pouvoir attaché à la Royauté. Lui seul a droit de faire la guerre, ou la paix ; de créer ou d'abroger les loix ; de regler les impositions & les taxes publiques, en un mot d'exercer toute l'autorité attachée au rang de Souverain. Plusieurs voyageurs Européens, témoins de la puissance du Chova, lui donnent le nom de Roi, & pour mettre quelque différence entre lui & le Bova, ils décorent ce dernier du titre d'Empereur.

Les Bova, dit un Voyageur, ne sont que des ombres de Roi ; ils passent leur vie dans l'enceinte de leur palais, & sont toujours environnés des espions que le Chova met auprès d'eux. L'usage ne leur permet de sortir qu'une fois l'année, & tout leur pouvoir se réduit à confirmer les decrets du Chova par de simples formalités. Ils signent ces decrets sans les examiner, & y mettent leur sceau, & n'oseroient jamais refuser de se prêter à cette espece de soumission. Quoiqu'ils soient respectés du peuple, ils n'ont aucun secours à en attendre, parce qu'ils n'en sont pas connus, & que c'est au Chova qu'on paye tous les tributs, & qu'on rend les devoirs de l'obéissance. La dignité de Chova est héréditaire, & c'est ordinairement l'aîné de ses fils qui lui succede, à moins que l'ambition des autres Princes ne trouble l'ordre de la succession, & alors il s'éleve des troubles dans le Royaume, qui font beaucoup de tort aux Particuliers. La succession du Bova est toujours incertaine; parce que s'il laisse plusieurs fils, le Chova place sur le thrône celui qu'il veut, & fait même couronner quelquefois des Princes collatéraux au préjudice des enfants du Bova.

Le Bova peut épouser plusieurs femmes choisies par le Chova, & ce dernier ne se marie guères que dans un âge trop avancé pour avoir des enfants. Jusqu'à ce que le Chova prenne une épouse, qui est toujours une Princesse de la famille Royale, il entretient un grand nombre de concubines. Celle de ces concubines qui a donné le premier fils au Chova, est traitée avec beaucoup de distinction, mais elle est subordonnée à la princesse son épouse. Celle-ci porte le titre de *mere du pays*, & toutes les concubines qui ont eu des enfants reçoivent celui de *Dueba*, c'est-à-dire, excellente femme. L'aîné des fils du Chova s'appelle *jeune Général*, & a une cour particuliere composée d'un grand nombre d'officiers. Les autres fils sont nommés *excellents hommes*, & les filles ont un nom équivalent à celui de princesse.

Des Magistrats & des Ministres entierement soumis aux volontés du Chova partagent avec lui les soins de l'administration civile. Toutes les Provinces ont chacune un Gouverneur particulier, qui a pour Lieutenant un Mandarin chargé de rendre la justice & de veiller à l'observation des loix. Parmi les divers Tribunaux de chaque Province, il y en a toujours un qui est indépendant du Gouverneur, & qui ressortit immédiatement au Conseil sou-

verain du Prince. Le Tribunal du Gouverneur juge toutes les affaires criminelles, & les juge sans appel quand elles sont peu importantes ; mais s'il condamne quelqu'un à la mort, il ne peut faire exécuter la sentence qu'elle ne soit confirmée par le Chova.

Forces militaires du Tonquin.

Il y a toujours sur pied dans le Tonquin une armée d'environ cent cinquante mille hommes en comptant les chevaux, & on peut en peu de temps l'augmenter du double dans les cas de nécessité. Au reste ces troupes ne sont pas fort excellentes ; ce qu'on attribue à deux causes qui paroissent assez plausibles. Premierement, les chefs de ces armées sont la plûpart choisis parmi les Eunuques de la Cour ; & en second lieu, on voit rarement récompenser le mérite. L'argent & les protections sont les seules voyes qu'on puisse employer pour parvenir, & de cette façon un officier indigent, quelque capacité qu'il ait d'ailleurs, ne doit point espérer de passer le grade où il se trouve. Le soldat est sûr de rester dans cet état toute sa vie, & comme personne ne compte sur les récompenses dûes à sa valeur, chacun tombe dans le découragement.

Forces navales.

Les forces navales du Royaume répondent aux armées de terre, c'est-à-dire, qu'elles ne sont pas fort redoutables. Elles consistent dans un assez grand nombre de galeres, de bateaux & de barques de différentes grandeurs, & plus propres à naviger le long des côtes ou sur les rivieres, qu'à entreprendre des voyages de long cours. Les plus grands de ces bâtiments n'ont qu'un canon de quatre livres de balles qu'on place à la proue ; ils n'ont point de mâts, & ils ne se remuent qu'à l'aide des rameurs, qui sont plus ou moins nombreux suivant la grandeur du bâtiment.

Méthode des Tonquinois dans leurs guerres.

On ne peut s'empêcher d'admirer la promptitude avec laquelle les armées Tonquinoises ont coutume de s'assembler pour faire la guerre. Elles marchent fierement, & affectent beaucoup d'appareil dans leurs campements. Les Tonquinois ignorent l'art d'assiéger une place, & leur défaut de valeur est sans doute la cause qui leur fait éviter de livrer bataille à leurs ennemis. Leurs armées passent le temps à se retrancher, à considérer les murs des Villes ennemies, & à faire divers autres mouvements. Qu'une maladie emporte quelques soldats, ou que l'armée reçoive quelque échec, la crainte s'empare de toutes les troupes, qui se dissipent avec la même promptitude qu'elles se sont assemblées.

Figure & caractere des Tonquinois.

Comme la Religion, les mœurs, les usages, &c. des habitants du Tonquin, ont une grande ressemblance, ou plutôt sont les mêmes que ceux des Chinois, il est inutile je crois d'en faire ici le détail ; je me contenterai donc de parler seulement de leur figure & de leur caractere. Les Tonquinois sont d'une moyenne taille, mais bien proportionnée, & leur constitution est assez délicate. Ils ont le teint plus clair, le visage plus rond, & les narines moins ouvertes que les Chinois. Ils ont la liberté de porter leurs cheveux, qui sont noirs & bien fournis, & ils auroient les dents fort blanches s'ils ne prenoient soin de se les noircir, afin, disent-ils, de ne point ressembler aux animaux, qui ont tous les dents blanches & nettes. Les habits des Tonquinois sont de la même forme que ceux qu'on porte à la Chine ; mais suivant une ancienne loi, ils doivent avoir les pieds nuds. Cependant leurs Lettrés ont le privilége de porter des sandales, & plusieurs particuliers se

ROYAUME DE LA COCHINCHINE.

font arrogés la même prérogative. A l'égard du caractere des Tonquinois, on y remarque plus de défauts que de bonnes qualités. L'inconstance, la superstition, l'intempérance & la paresse regnent souverainement parmi le plus grand nombre des habitants du Tonquin. Ils ont l'humeur assez douce & assez complaisante pour ceux avec lesquels ils se trouvent, mais ils médisent sans discrétion des absents, & sont naturellement envieux. L'estime qu'ils font d'eux-mêmes est cause qu'ils méprisent tous les autres peuples, & qu'ils affectent de regarder comme des fables tout ce qu'on leur raconte d'avantageux à toute autre Nation que la leur.

CHAPITRE XXIV.

ROYAUME DE LA COCHINCHINE.

COmme on a déjà vu plus haut que la Cochinchine après avoir été pendant longtemps une Province du Tonquin, en fut démembrée pour faire un Etat indépendant de ce pays, je ne le répéterai point ici, & je me bornerai à quelques notions qui regardent le gouvernement & le génie particulier des peuples.

Caractere des Cochinchinois.

Les Cochinchinois ressemblent pour la figure aux Tonquinois. A l'égard de leur caractere on ne peut en porter un jugement décisif, parce que plusieurs Voyageurs en font éloge, tandis que d'autres les représentent comme un peuple cruel, perfide, injuste & addonné au larcin, aux rapines, & aux extorsions. D'ailleurs chacun s'accorde à vanter la sobriété des Cochinchinois, & leur attention à se préserver des accidents qui arrivent tous les jours par le défaut de soin. Comme les murs de leurs maisons sont bâtis de cannes entrelacées, & que les toits sont simplement couverts de paille, ou de feuilles de cocos, ils préparent leurs repas à l'air, de crainte du feu, & si le vent s'élevoit assez pour pousser quelques étincelles du côté des habitations, un soldat bat du tambour; ce qui sert de signal pour éteindre le feu. Les fenêtres des maisons sont fermées par des chassis garnis de papier Japonois, ou de nattes transparentes; & des paravents de différentes grandeurs font la division des chambres. On couvre les planchers de nattes qui servent de siéges & même de lits, & les riches ont des chaises longues qui regnent autour des appartements.

Gouvernement du pays.

Le gouvernement de la Cochinchine est despotique, & il n'y a qu'un seul Roi qui est maître absolu des charges & des emplois de l'État, ainsi que de la fortune & de la vie de tous ses sujets. Le Monarque se montre rarement à son peuple, & lorsqu'il lui fait cette faveur, tout le monde est obligé de se prosterner le visage contre terre. Des Mandarins nommés par le Roi, gouvernent les Provinces, & président dans les différents Tribunaux de Justice qui y sont renfermés. Les loix du pays sont très-rigoureuses contre tous ceux qui font quelques malversations, & tous les Cochinchinois, sans excepter les gens élevés en dignité, seroient punis de mort, ou de la mutilation de quelque

quelque membre pour leurs délits capitaux, si les présents ne faisoient souvent absoudre les coupables, & ne déroboient la connoissance de leurs fautes aux puissances supérieures.

Les impôts du Royaume se payent ordinairement en sacs de riz, qu'on dépose dans des magasins Royaux, construits dans plusieurs endroits de l'Empire. Ce tribut n'est pas le même pour toutes les Provinces; les unes fournissent à la place des esclaves au Roi, d'autres des soldats; quelques-unes des vaisseaux, & plusieurs des chevaux & des fourrages. Tous les Cochinchinois en état de porter les armes sont obligés de marcher aux ordres de leur Prince, & de s'assembler sous ses drapeaux, s'il veut porter la guerre chez ses voisins, ou défendre son Royaume contre leurs invasions. Les Tonquinois sont ordinairement ceux à qui le Roi de la Cochinchine fait la guerre, parce qu'il semble qu'il y ait une haine irréconciliable entre les deux Nations. Cependant toutes les entreprises des uns contre les autres se terminent à des incursions subites & passageres, & à de petits combats entre les Partis qui se rencontrent. Si de part & d'autre on fait des prisonniers, ils sont réduits à l'esclavage, & languissent quelquefois longtemps avant que d'obtenir leur liberté, quoiqu'ils commencent toujours par offrir une rançon. On accuse les Cochinchinois de faire aussi esclaves, non-seulement les Tonquinois, mais encore tous les Etrangers que la tempête jette sur leurs côtes. Tel est le gouvernement des peuples de la Cochinchine, dont la Religion est la même qu'au Tonquin, c'est-à-dire, que le Roi & ses Ministres suivent les préceptes de Confucius, & que le peuple, embrassant la secte de Foë, se livre à la plus grossiere idolâtrie.

Les armes des Cochinchinois sont la lance, l'arquebuse, l'épée & certains couteaux grands & recourbés qu'ils suspendent au haut de leurs lances. Les navires du pays sont longs, étroits, & formés de planches qui se joignent avec des brins de cannes. On voit une espéce de galeres nommées *mille pieds* par les Anglois, à cause de la multitude de leurs rames. Ces bâtiments qui sont en assez grand nombre servent principalement dans la guerre, soit pour transporter les hommes, soit pour voiturer l'artillerie. Les voyages par terre se font à cheval, ou l'on se fait porter dans une sorte de filet suspendu à deux bâtons, que des hommes tiennent sur leurs épaules.

La rareté de l'argent dans le pays y rend le commerce languissant, & empêche la culture des sciences; on ne s'attache qu'aux choses utiles, & les Cochinchinois sont assez adroits dans les arts méchaniques, surtout dans la fabrique des étoffes de soye. Ils sont aussi fort habiles à faire monter l'eau au moyen des machines, & ils ont des moulins à sucre très-bien imaginés. Le commerce qu'ils font avec les Etrangers n'est pas considérable, & il consiste en aloës, en betel, en soye, en coton, en bois, en cire, en sucre, & en casse. Les Chinois enlevent la plus grande partie de ces marchandises, & tirent presque tout l'avantage de ce trafic. L'unique monnoye qui ait cours à la Cochinchine, est une sorte de piéces de cuivre fabriquées à la Chine, dont la marque ne tarde pas à s'effacer, & qui, par cet inconvénient, deviennent presqu'inutiles.

Topographie du Tonquin.

Le Royaume du Tonquin est borné à l'Occident par celui de Laos; au Nord & à l'Orient par la Chine, au Midi par la Cochinchine & par le golphe

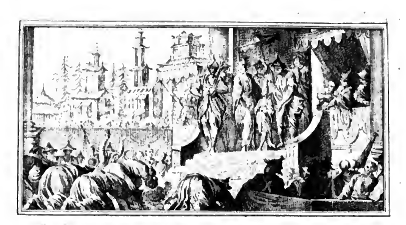
ROYAUME DE LA COCHINCHINE.

du même nom. L'air y est sain & agréable, particulierement dans les temps secs. On distingue dans ce Royaume, comme dans tous ceux qui sont entre les deux Tropiques, deux saisons, l'une séche & l'autre pluvieuse. La premiere commence au mois de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août. La chaleur est alors excessive, & l'on y sent peu de vent. Depuis le mois de Septembre jusqu'en Janvier l'air est assez temperé. Les mois suivants sont quelquefois sujets à des épais brouillards & à des pluyes froides. Le mois d'Avril est absolument temperé. Le terroir est très-fertile, particulierement en riz & en fruits excellents. On ne voit dans ce pays ni moutons, ni ânes, ni lions, mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs & de singes. Les principales villes du Tonquin sont Kecho, capitale de la Province de ce nom & de tout le Royaume, & la ville de Héan, capitale de la Province du Sud. Les Anglois & les Hollandois ont un comptoir dans la premiere, & les François en ont un dans la seconde.

Topographie de la Cochinchine.

La Cochinchine est située sous la zone torride, entre le dixieme & le vingtieme degré de latitude septenttionale. Elle est bornée à l'Orient par le golphe de la Cochinchine; à l'Occident, par une longue chaîne de montagnes qui la séparent du Royaume de Laos & par le Royaume de Camboge; au Nord, par le Tonquin, & au Midi, par la mer des Indes. Le Royaume de la Cochinchine est partagé en douze Provinces. Celles du Nord sont très-fertiles en riz, en légumes, en poivriers & en différentes especes de fruits. Il y a dans ce pays un grand nombre de Chrétiens. On trouve dans ce Royaume, ainsi que dans ceux de Siam & de Camboge, un peuple sauvage qu'on nomme *Kemois*. Ils vivent dans les bois & dans les montagnes sans aucune dépendance.

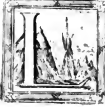




INTRODUCTION
A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CHAPITRE XXV.

Empire de la Chine.



'ORIGINE des Chinois, ainſi que celle de pluſieurs autres peuples anciens, ſe perd dans la plus haute antiquité, & eſt également obſcurcie par un grand nombre de fables. C'eſt à la faveur de ces ténebres impénetrables que quelques Ecrivains Chinois aſſez modernes ont inventé ces milliers d'années, qui conduiſent l'établiſſement de la Nation Chinoiſe bien avant l'époque de la création du Monde. Cette chronologie abſurde & qui n'eſt appuyée par aucun monument authentique, eſt rejettée des Sçavans Chinois. On ne commence à trouver de la certitude dans l'hiſtoire de la Chine qu'au regne d'Yao, & la chronologie n'eſt exactement ſuivie que depuis le regne d'Yu ſon fils & ſon ſecond ſucceſſeur. Ce dernier monta ſur le thrône l'an 2207. ans avant Jeſus-Chriſt.

EMPIRE DE LA CHINE.

EMPIRE DE LA CHINE.

Lorsqu'on examine sans préjugés & en habile critique la véritable antiquité des Chinois, on s'apperçoit que ces peuples sont beaucoup plus modernes que les Egyptiens. M. de Guignes de l'Académie Royale des Belles-Lettres, vient de faire une découverte qui peut faire soupçonner avec fondement que les Chinois tirent leur origine des Egyptiens. Cet habile Académicien, en considérant avec attention les anciens caracteres chinois, s'est apperçu qu'ils avoient beaucoup de ressemblance avec les Hieroglyphes Egyptiens (1), & qu'ils n'étoient que des especes de Monogrammes formés des lettres Egyptiennes & Phéniciennes. Une réflexion d'ailleurs assez simple, semble autoriser le système qui donne à la Nation Chinoise une origine Egyptienne. On sçait que les arts & les sciences florissoient à la Chine avant le regne d'Yao, tandis que les peuples voisins vivoient encore dans la barbarie & dans la plus profonde ignorance. Il est donc naturel de conclure que les Chinois sortoient d'une Nation déjà policée, & qu'une telle Nation ne se trouvoit point alors dans la partie orientale dans l'Asie. Si l'on trouve des monuments Egyptiens jusques de les Indes, comme plusieurs Voyageurs l'assurent, on pourra aisément se persuader que des vaisseaux Phéniciens ont transporté dans ces pays quelques colonies Egyptiennes, qui de-là ont pénetré à la Chine.

L'Empire qui s'y est établi par succession de temps a souvent éprouvé de grandes révolutions, occasionnées tantôt par les Chinois mêmes, tantôt par différentes Nations Tartares qui se sont emparées du thrône, & qui en ont été chassées. Cet Empire a plusieurs fois été démembré, & il s'est formé à ses dépens un grand nombre de petits Etats. Les Tartares Man-tchéous qui en 1644. se rendirent maîtres du thrône Impérial, l'occupent encore aujourd'hui. Persuadé que le détail de ces différentes révolutions seroit peu goûté de la plûpart des Lecteurs, je me suis borné à faire connoître la Nation Chinoise par la description de ses mœurs, de ses coutumes & de ses usages. C'est le parti que j'ai cru devoir prendre pour les peuples qui habitent les extrémités de l'Asie.

Figure des Chinois.

Chaque Nation a ses idées particulieres sur la beauté de la taille & sur celle du visage. Les Chinois font consister la premiere dans une vaste corpulence. Un homme est toujours bien fait chez eux, pourvû qu'il soit gros & fort gras. A l'égard de la seconde, ils croyent qu'un homme & une femme sont parfaitement beaux, s'ils ont le visage large & quarré, le front grand & élevé, le nez court, les yeux bien fendus, mais à demi fermés, la bouche d'une grandeur médiocre & les cheveux noirs. Les blonds & les roux leur paroissent des plus desagréables. La couleur de leur peau est à peu près semblable à celle de la plûpart des Européens, c'est-à-dire qu'il y a des Chinois qui l'ont plus brune ou plus claire les uns que les autres; mais en géneral ils sont fort blancs, & leur physionomie n'a rien de choquant. Les femmes sont ordinairement de moyenne taille; elles ont le nez court, les yeux petits & brillants, les cheveux noirs, les oreilles longues & le teint

(1) Il a donné à ce sujet un sçavant Mémoire dont il a communiqué l'extrait au Public par la voye de l'impression. Il se trouve chez Dessaint & Saillant. M. de Guignes entreprend de démontrer dans ce Mémoire que les premiers Empereurs de la Chine sont les anciens Rois de Thebes d'Egypte.

affez rude. Cependant l'air de gayeté & de fineffe qui brille fur leur vifage, les rend fort aimables.

Leur caractere.

La douceur, la complaifance, l'affabilité, paroiffent faire le fond du caractere des Chinois; jamais la paffion, la dureté, ou l'emportement n'éclatent dans leurs actions, & cette modération qui fe fait remarquer jufques dans le peuple, eft le fruit de leur application continuelle à fe rendre maîtres d'eux-mêmes. Ils ne peuvent fouffrir les vivacités & la colere que les Européens marquent quelquefois dans les affaires qu'ils ont à démêler avec les habitants du pays, & ils regardent ces excès comme des vices contraires à l'humanité. Sur ce portrait on croiroit volontiers que les Chinois font fans défauts; mais on fe tromperoit; car ils font très-intereffés & extrêmement vindicatifs. Il eft rare qu'ils prennent des mefures violentes pour fe venger, & ils diffimulent avec art leur reffentiment jufqu'à ce qu'ils trouvent l'occafion de ruiner leurs ennemis; alors ils ne la laiffent pas échapper. Il y a parmi eux beaucoup de voleurs, mais peu d'affaffins; & pour dérober ils employent plutôt l'artifice que la violence. En général le peuple Chinois eft peu exact à tenir les promeffes qu'il fait, & le P. le Comte avertit les Européens de ne rien prêter à aucun Marchand ou artifan, à moins qu'on n'ait pris fes fûretés.

La difpofition à tromper eft prefque générale parmi les gens du commun, & ils employent toutes fortes de moyens pour falfifier tout ce qu'ils vendent. Quelques-uns pouffent la tromperie jufqu'à ouvrir l'eftomach d'un chapon pour en tirer la chair; ils rempliffent enfuite le trou & le ferment avec tant d'adreffe, qu'on ne s'apperçoit de rien avant que la piece foit fervie. D'autres ne contrefont pas les jambons avec moins d'art, en couvrant une piece de bois d'une efpece de terre qu'ils fçavent revêtir d'une peau de porc. Lorfque les Chinois ont en vue quelque profit, ils employent d'avance toutes leurs rufes pour s'infinuer dans les bonnes graces de ceux qui peuvent favorifer leur entreprife. Services, préfents, baffeffes, fades complaifances, ils n'oublient rien pour parvenir au but qu'ils fe font propofé, & jouent ces différents rôles quelquefois plufieurs années de fuite fans fe rebuter, ni même témoigner de l'impatience.

Il y a quelques cantons de la Chine où les habitants font fi portés à la chicane, qu'ils engagent fouvent leurs terres, leurs maifons, leurs meubles, pour le plaifir de fuivre un procès, ou de faire donner la baftonnade à leur ennemi. Quelquefois auffi, au moyen d'une protection plus puiffante ou de préfents plus confidérables, l'accufé fait tomber les coups fur celui qui l'accufe, & de-là naiffent entr'eux des haines mortelles. Une de leurs vengeances les plus ordinaires eft de mettre, pendant les ténébres, le feu à la maifon de leur ennemi; mais pour prévenir de femblables actions qui devenoient fort fréquentes, on a rigoureufement févi contre les coupables; de forte que les incendies font maintenant plus rares. Au refte les Chinois les plus vicieux ne peuvent s'empêcher, par un goût naturel qu'ils ont pour la vertu, d'admirer ceux qui la pratiquent, & de leur rendre tous les honneurs convenables. Ceux mêmes qui s'affujettiffent le moins aux régles du devoir, confervent par des arcs de triomphe & par des infcriptions, la mémoire des hommes, ou femmes qu'une chafteté inviolable, des fervices fignalés en

faveur de la patrie, ou quelque vertu remarquable ont élevés au-dessus du Vulgaire. Remplis de cet amour pour les belles actions, les Chinois apportent beaucoup de soin à dérober au Public la connoissance de leurs vices. Ils témoignent la plus profonde vénération aux auteurs de leur naissance, à ceux qui ont pris soin de leur éducation & aux vieillards.

Tous les Chinois ont une telle estime d'eux-mêmes, qu'ils regardent avec mépris les autres Nations; & comme ils sont particulierement attachés à leur pays & à leurs usages, on ne pourroit jamais leur persuader d'en abandonner la moindre pratique, ni qu'il se trouve quelque chose d'estimable hors de la Chine. En conséquence de cette idée qu'ils ont de leurs usages, ils ne changent point de mode pour les habillements; & suivant le rapport du P. du Halde, dont je vais suivre la description, les Chinois avoient conservé la même forme de leur vêtement depuis la naissance de l'Empire jusqu'à l'entrée des Tartares, qui sans rien changer à la constitution du gouvernement des Chinois, les ont seulement obligés de se conformer aux usages Tartares sur l'habillement. Depuis ce temps il n'y a eu aucune variation à cet égard.

L'habillement des hommes se ressent de la gravité qu'ils affectent : il consiste dans une longue veste qui descend jusqu'à terre. Un des pans de cette veste, sur-tout le gauche, s'étend sur le côté droit, & y est attaché avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, un peu éloignés les uns des autres. Les manches qui sont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu en se rétrécissant jusqu'au poignet, & se terminent en forme de fer à cheval qui couvre la main, & ne laisse paroître tout au plus que le bout des doigts. Les Chinois se serrent d'une large ceinture de soye, dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, & à laquelle ils attachent un étui qui contient un couteau & les deux bâtonnets qui leur servent de fourchettes. Ils ne portoient point de couteau autrefois, & maintenant les Lettrés n'en portent que rarement.

Sous la veste les Chinois ont en été un caleçon de lin, qu'ils couvrent quelquefois d'un autre caleçon de taffetas blanc. Pendant l'hyver ils ont des haut-de-chausses de satin fourré de coton ou de soye crue : dans les pays septentrionaux, les haut-de-chausses sont de peaux fort chaudes. Les chemises des Chinois qui sont différentes selon les saisons, sont fort amples & fort courtes; & pour conserver la propreté de leurs habits durant les sueurs de l'été, plusieurs portent immédiatement sur leur chair une espece de filet de soye qui empêche que leur chemise ne s'applique à la peau.

En été les hommes ont le col nud, ce qui paroît désagréable; mais en hyver ils le couvrent d'un collet qui est de satin, de zibeline ou de peau de renard, & ce collet est attaché à la veste. Pendant la saison du froid, les vestes Chinoises sont fourrées de peaux de moutons. Quelques-uns la portent piquée seulement de soye & de coton. Les gens de qualité la doublent entierement de ces belles peaux de zibeline, qu'ils tirent de la Tartarie, ou de belles peaux de renards avec une bordure de zibeline. Au printemps ces doublures sont d'hermine. Dessus leur veste les Chinois ont un surtout à manches larges & courtes, qui est doublé ou bordé de la même maniere.

Les Chinois laissoient anciennement croître leurs cheveux, qu'ils avoient grand soin de peigner & de frotter d'huiles & de parfums. Ils étoient si

jaloux de cet ornement que, lorſque les Tartares après, la conquête de la Chine, forcerent les habitants de ſe raſer la tête à la maniere Tartare, pluſieurs aimerent mieux perdre la vie que d'obéir en ce point aux ordres de leurs conquérants, quoique ces nouveaux maîtres ne rouchaſſent pas aux autres uſages de la Nation. Les Chinois ont été enfin contraints deſe ſoumettre à cette coutume, & ils ont maintenant la tête raſée, exceptée une toufie de cheveux qu'ils laiſſent croître par derriere ou au milieu, pour faire une eſpece de treſſe la plus longue qu'il leur eſt poſſible. Durant l'été ils ſe couvrent la tête d'une ſorte de petit chapeau ou bonnet fait en forme d'entonnoir, dont la pente eſt en haut. Le dedans de ce bonnet eſt doublé de ſatin, & le deſſus eſt garni d'une étoffe travaillée très-finement. De la pointe de ce bonnet ſort un gros floccon de crin rouge aſſez long pour ſe répandre ſur les bords. Ce crin eſt une eſpece de poil très-fin & très-léger, qui croît aux jambes de certaines vaches, & qui ſe teint en rouge vif & éclatant. Le bonner dont on vient de voir la deſcription, eſt le ſeul dont tous les Chinois puiſſent faire uſage. Il y en a un autre que le peuple n'oſe porter, & qui n'eſt propre qu'aux Mandarins & aux gens de lettres.

Il eſt de la même forme que l'autre, mais fait de carton entre deux ſatins, dont celui de deſſous eſt communément rouge ou bleu, & celui de deſſus toujours blanc. Le floccon du haut eſt de la plus belle ſoye rouge qui flotte irréguliercment. Les gens de diſtinction ſe ſervent auſſi du premier bonnet quand il leur plaît, mais ils ne le portent gueres que lorſqu'ils vont à cheval, ou que le tems eſt mauvais, parce qu'il réſiſte à la pluye, & qu'il défend du ſoleil par devant & par derriere. En hyver ils ont un bonnet fort chaud bordé de zibeline, d'hermine ou de peau de renard, & garni d'un floccon de ſoye rouge. Ce bord de fourrure eſt large de trois doigts & a fort bonne grace, ſur-tout s'il eſt fait de belles zibelines noires & luiſantes.

Les Chinois, particulierement ceux qui ſont diſtingués par leur naiſſance ou par leurs emplois, n'oſeroient paroître en public ſans être bottés. Ces bottes ſont de ſatin, de ſoye ou de toile de coton, teinte en différentes couleurs, aſſez juſtes au pied, & elles n'ont ni talons ni genouilleres. Dans un long voyage à cheval les Chinois ont des bottes de cuir de vache ou de cheval ſi bien apprêté, que rien n'eſt plus ſouple; leurs bas qui alors ſont d'une étoffe piquée, doublée de coton, montent plus haut que la botte, & ont à leur extrêmité un gros bord de velours ou de panne. Cette chauſſure eſt fort commode en hyver pour défendre les jambes du froid, mais elle ſeroit intolérable dans les grandes chaleurs. Auſſi les Chinois en ont-ils d'autres qui ſont plus fraiches. Le peuple, pour épargner, ſe contente en été de porter une eſpece de patin de toile noire; les gens de qualité dans leurs maiſons n'ont auſſi que des patins, qui ſont faits d'une étoffe de ſoye, & qui ſont frais, légers & très-commodes.

Lorſque les Chinois ſont obligés de ſortir de leur maiſon, ou de rendre quelque viſite d'importance, ils ont, outre les habits intérieurs qui ſont ou de toile ou de ſatin, une longue robe d'une étoffe de ſoye aſſez ſouvent bleue, avec une ceinture. Sur cette robe on leur voit un petit habit noir ou violet fort ample qui deſcend aux genoux, & dont les manches ſont larges & courtes. Ils ont un bonnet fait en forme de cône racourci, chargé tout au-

EMPIRE DE LA CHINE.

tour de foyes flottantes ou de crins rouges; des bottes d'étoffe aux pieds & un éventail à la main. On doit observer que toutes les couleurs ne font pas permifes également à tous les Chinois. Il n'y a que l'Empereur & les Princes du Sang qui puiffent porter des habits de couleur jaune, & le fatin à fond rouge eft affecté à certains Mandarins dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu ou en violet, & le peuple eft vêtu pour l'ordinaire de toile de coton teinte en bleu ou en noir.

Parures des femmes Chinoifes.

Plufieurs Voyageurs affurent que les femmes Chinoifes un peu diftinguées fe frottent tous les matins d'une efpece de fard, qui releve la blancheur de leur teint, & leur donne du coloris. Ce fard d'un autre côté leur fillonne la peau de bonne heure & la couvre de rides. Parmi les agréments qu'on admire dans les Chinoifes, on compte comme un des plus féduifants, la petiteffe de leurs pieds; du moins fe forment-elles cette idée. En conféquence auffitôt qu'une fille vient au monde, fa mere ou fa nourrice eft très-attentive à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croiffent. Les Dames Chinoifes fe reffentent toute leur vie de cette gène à laquelle on les affujettit dès l'enfance, & leur démarche en eft lente, mal affurée & defagréable aux yeux des Européens. Cependant la force de leur ufage eft telle, que non-feulement elles fouffrent volontiers cette incommodité, mais encore elles l'augmentent autant qu'elles le peuvent. Elles fe font un mérite d'avoir les pieds extrêmement petits, & elles affectent de les montrer lorfqu'elles marchent.

Le foin de relever fes agréments naturels par les parures les plus recherchées, eft fans contredit dans tous les pays le partage décidé du fexe; car les Chinoifes qui ne fortent prefque jamais de leur appartement, & qui n'ont gueres de communication qu'avec les femmes dont elles font fervies, paffent tous les matins plufieurs heures à s'ajufter. Leur coëffure confifte ordinairement en plufieurs boucles de cheveux mêlés de tous côtés de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent. Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un oifeau appellé *Foug-hoang*, animal fabuleux, dont l'Antiquité dit beaucoup de chofes myftérieufes. Cet oifeau eft fait de cuivre ou de vermeil doré, felon la qualité des perfonnes. Ses aîles déployées tombent doucement fur le devant de la coëffure, & embraffent le haut des temples. Sa queue longue & ouverte fait comme une aigrette fur le milieu de la tête, & le corps eft au-deffus du front. Le col & le bec de l'oifeau tombent prefque fur le nez, mais le col eft attaché au corps de l'animal par une charniere; ce qui lui donne affez de jeu pour que le moindre mouvement le rejette de côté & d'autre. L'oifeau entier eft placé fur la tête & tient par les pieds, qui font fichés dans les cheveux. Les femmes de la premiere qualité portent quelquefois plufieurs de ces oifeaux entrelacés enfemble, qui font ainfi comme une couronne fur la tête; & le feul travail de cet ornement eft d'un très-grand prix.

Les jeunes filles de diftinction ont pour coëffure une efpece de couronne faite de carton, & couverte d'une belle foye. Le devant de cette couronne s'éleve en pointe au-deffus du front, & eft chargé de perles, de diamants & d'autres ornements précieux. Le deffus de la tête eft garni de fleurs ou naturelles ou artificielles, entremêlées d'aiguilles, au bout defquelles on voit briller des pierreries. Les femmes un peu âgées, fur tout celles du commun, fe contentent de fe fervir d'un morceau d'étoffe de foye fort fine & fort mince

dont

dont elles font plusieurs tours à leur tête, ce qui s'appelle *Pao-teou*, c'est-à-dire enveloppe de tête.

Au reste la pudeur & la modestie sont l'appanage le plus glorieux des femmes Chinoises, & on voit briller également ces deux qualités dans leurs regards, dans leur contenance & daus leurs vêtements ; leurs robes sont fort longues & leur prennent depuis le col jusqu'aux talons, ensorte qu'elles n'ont de découvert que le visage. Leurs mains sont toujours cachées par des manches fort larges & si longues, qu'elles traînetoient presque jusqu'à terre, si elles ne prenoient pas le soin de les relever. La couleur de leurs habits est indifférente, elle peut être rouge, bleue ou verte selon leur goût, & il n'y a gueres que les Dames avancées en âge qui s'habillent de noir ou de violet.

Maisons des Chinois.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maisons, mais il ne faut pas croire qu'on y trouve rien de magnifique. Leur architecture n'est pas fort élégante, & ils n'ont gueres de bâtiments réguliers que les Palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les portes, les murailles des grandes villes, les digues, les levées, les ponts & les pagodes (1). Les maisons des Particuliers sont très-simples, & on n'y a égard qu'à la commodité. Les personnes riches seulement y ajoutent des ornements de vernis, de sculpture & de dorure, qui rendent leurs logements plus agréables.

Pour bâtir une maison, les Chinois commencent d'abord à élever des colonnes & à placer le toît ; parce que le gros de leurs édifices ne devant être que de bois, ils n'ont pas besoin de creuser des fondements bien avant dans la terre, & ils ne vont gueres qu'à deux pieds. Ils font leurs murailles de briques ou de terres battues, & en certains endroits, elles sont toutes de bois. Ces maisons n'ont pour l'ordinaire que le rez-de-chaussée ; mais celles des marchands ont un étage au-dessus qu'on appelle *Leou*, & qui leur sert de magasin pour serrer leurs marchandises. Dans les villes, presque toutes les maisons sont couvertes de tuiles, & ces tuiles sont toutes en demi-canal & fort épaisses. On les couche sur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits où les côtés se touchent, on en met de nouvelles, mais renversées. Les chevrons & les pannes sont ronds ou quarrés. Sur les chevrons on couche des briques minces, de la forme de nos grands carreaux. A la place de ces briques on met de petites planches de bois, ou des nattes de roseaux, sur quoi on met un enduit de mortier. Lorsque ce mortier est un peu sec, on couche les tuiles qu'on a soin de lier avec de la chaux ou du nouveau mortier.

Dans la plûpart des maisons, après la premiere entrée, il y a une salle exposée au Midi, de la longueur d'environ trente à trente-cinq pieds. Derriere cette salle sont trois ou cinq chambres qui vont d'Orient en Occident, & le milieu sert de sallon intérieur. Le toît de la maison est porté sur des colonnes, chaque colonne est élevée sur des bases de pierre, & on pose différentes piéces de bois, dont les deux côtés sont appuyés sur les colonnes. Sur ces piéces de bois ou poutres, on place d'autres pieces de bois qui soutiennent le comble du toît, & les maisons se trouvent élevées

(1) On parlera plus bas de tous ces édifices.

EMPIRE DE LA CHINE.

à la hauteur d'environ dix ou douze pieds. La magnificence des maisons, selon le goût Chinois, consiste dans la grosseur des poutres & des colomnes, dans le choix du bois le plus précieux & dans la belle sculpture des portes. Ils n'ont point d'autres dégrés que ceux qui servent à élever un peu la maison au-dessus du rez-de-chaussée; & le long du corps de logis regne une galerie couverte de la largeur de six à sept pieds, & revêtue de belles pierres de taille.

On voit plusieurs maisons, où les portes du milieu de chaque corps de logis se répondent; ainsi on découvre d'abord en y entrant une longue suite d'appartements. Chez les gens du commun, les murailles sont faites de brique qui n'est pas cuite, mais par le devant elles sont incrustées de brique cuite. En certains endroits, elles sont de terre battue entre deux ais, & il y en a d'autres, où, pour tenir lieu de murailles, on se sert de clayes enduites de terre & de chaux. Chez les personnes un peu distinguées les murs sont tous de briques polies, & souvent ciselées avec art.

Dans les villages, sur-tout en quelques Provinces, les maisons sont la plûpart de terre & fort basses. Le toît fait un angle si obtus, ou bien est tellement arrondi peu à peu, qu'il paroît plat. Il est de roseaux couverts de terre, & soutenu par des nattes de petits roseaux qui portent sur des pannes & sur des solives. Il y a des Provinces, où, au lieu de bois de chauffage, on brûle du charbon de terre, des roseaux ou de la paille. L'odeur & la fumée de ces trois choses ne tarde pas à empester les maisons où l'on s'en sert, & personne n'y peut rester que ceux qui y sont accoutumés depuis longtemps.

Les maisons des grands Seigneurs & des personnes riches sont plus élevées que les maisons ordinaires, & la couverture en est propre, ainsi que le haut du toît, qui est embelli de plusieurs ornements. Le grand nombre des cours & des appartements propres à loger les domestiques occupe une étendue qui supplée du moins à la magnificence des édifices. Les Tribunaux où s'administre la Justice ne sont gueres plus superbes. La seule différence qui les distingue des maisons des Chinois riches, est la grandeur des cours & l'élévation des portes. Elles sont même quelquefois ornées d'ouvrages de sculpture d'assez bon goût; mais les salles intérieures & les chambres d'Audience ne sont ni magnifiques ni seulement d'une certaine propreté.

Les hôtels des principaux Mandarins, des Princes & des personnes constituées en dignité, surprennent par leur vaste étendue. Ils ont quatre ou cinq avant-cours, & dans chacune autant de corps de logis. A chaque frontispice, il y a trois portes: celle du milieu est plus grande, & ses deux côtés son ornés de lions de marbre. Aux côtés sont deux petites tours, où il y a des tambours & d'autres instruments de musique, dont on joue à différentes heures du jour; surtout lorsque le Mandarin sort, qu'il entre ou qu'il monte à son Tribunal. Au dedans on voit d'abord une grande place, où s'arrêtent ceux qui ont des procès où des requêtes à présenter. Des deux côtés sont de petites maisons qui servent d'étude aux Officiers du Tribunal. Ensuite on voit trois autres portes qui ne s'ouvrent que lorsque le Mandarin monte au Tribunal. Celle du milieu est fort grande, & il n'y a que les personnes de distinction qui ayent le droit d'y passer. Les autres

Chinois entrent par les portes des côtés. On apperçoit alors une grande cour, au bout de laquelle est la salle où le Mandarin rend la justice. Auprès de cette salle, à droite & à gauche, sont deux autres salles destinées à recevoir les visites. Elles sont propres & garnies de siéges & de divers autres meubles.

Après la salle d'Audience est une nouvelle Cour où on apperçoit un magnifique sallon, qui sert lorsque le Mandarin veut traiter ses amis. Autour de la Cour on voit les logements des domestiques du Mandarin, qui tient ses femmes & ses enfants dans un appartement situé au fond d'une derniere cour. Aucun n'oseroit pénétrer jusques-là, & on ne sçait que par le récit des femmes qui y servent, que tout y est recherché & commode. Ces appartements donnent sur les jardins, & ces jardins sont plus ou moins ornés, suivant les facultés de celui à qui ils appartiennent.

Les principaux ornements, dont les salles & les appartements des Chinois riches sont embellis, ne sont pas d'une magnificence surprenante, mais leur arrangement & l'extrême propreté dans laquelle on les entretient ne laissent pas de plaire à la vûe. On y voit de grosses lanternes de soie peintes & suspendues au plafond ; des tables, des cabinets, des paravents, des chaises ornées d'un beau vernis noir & rouge, qui est si transparent qu'on apperçoit au travers les veines du bois, & qui est si brillant qu'il paroît comme une glace de miroir. Diverses figures d'or, d'argent & de différentes couleurs appliquées sur ce vernis, semblent y ajouter un nouvel éclat. De plus, les tables, les buffets, les cabinets sont garnis de superbes vases de porcelaine. Les lits des grands Seigneurs ne doivent jamais être vus des Etrangers ; cependant ils le méritent par leur beauté & leur agrément. Le bois en est peint, doré & orné de sculpture, & les rideaux sont changés suivant les saisons. En hyver, & dans le Nord, ils sont d'un double satin : mais en été ils ne sont que d'un simple taffetas blanc semé de fleurs, d'oiseaux & d'arbres, ou d'une gaze très-fine, qui n'empêche pas l'air de passer, & qui néanmoins est assez serrée pour garantir des moucherons, dont on est fort incommodé dans les Provinces du Midi. Les rideaux dont se servent les gens du commun en été sont d'une toile extrêmement claire, faite d'une espéce de chanvre. Leurs rideaux d'hyver sont d'une étoffe grossiere & assez épaisse pour les garantir du froid. On ne fait point à la Chine d'usage de lits de plumes, & les matelas sont bourrés de coton fort épais.

Division de la Nation Chinoise.

Les Voyageurs ne sont point d'accord sur les dégrés ou les classes qui forment la division du peuple Chinois. Les uns en comptent quatre, sçavoir celle des lettrés, celle des laboureurs, celle des artisans & celle des marchands. Le P. du Halde réduit cette division, & prétend qu'il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire, celui de la Noblesse, & celui du peuple. Le premier, selon lui, comprend les Princes du Sang, les Mandarins & les lettrés ; le second est formé par les laboureurs, les marchands & les artisans.

Noblesse.

La Noblesse à la Chine n'est héréditaire que dans la famille Royale, & dans celle du Philosophe Confucius. Il n'y a point dans le Monde de Maison plus ancienne que la Maison de Confucius, puisqu'on prétend qu'elle

EMPIRE DE LA CHINE.

s'est conservée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Elle descend, dit-on, d'un neveu de ce célebre Philosophe, qui, par excellence, est nommé *Neveu du grand homme*. Les Empereurs, en considération d'une si belle origine, ont constamment honoré un de ses descendants du titre de Kong, qui répond à celle des Ducs, ou des anciens Comtes. Les titres de distinction ne sont permanents & n'appartiennent qu'à la famille regnante, & outre le rang de Prince que la naissance donne à tous les descendants de l'Empereur, ils jouissent de cinq dégrés d'honneur, qui répondent aux titres Européens de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Vicomtes & de Barons. Ceux qui épousent les filles d'un Empereur participent à ces distinctions comme ses propres fils, & leurs descendants. Lorsque le Fondateur de la famille Tartare qui regne maintenant, fut établi sur le thrône, il accorda plusieurs titres d'honneur à ses freres, créa les uns *Tsiay-Wang*, & les autres *Kyung-Wang* & *Peylo*. Ce sont ceux que les Européens ont nommés *Régules*, ou Princes du premier, du second & du troisiéme rang. Le nouveau Monarque établit alors qu'entre les enfants de chaque Regule, il y en auroit toujours un qui succéderoit à son pere dans la même dignité.

Outre ces trois premiers titres, le même Empereur en créa d'autres d'une moindre distinction, pour les autres enfants des Régules. Ceux du quatrieme rang se nomment *Pey-Tse*, ceux du cinquieme *Khong-Heu*, &c. Le cinquieme rang est au-dessus des plus grands Mandarins de l'Empire; mais les Princes de tous les autres rangs inférieurs, ne sont distingués des Mandarins que par la ceinture jaune. Cette distinction est commune à tous les Princes du Sang, de quelque rang qu'ils puissent être, & ceux qui ne sont pas assez riches pour entretenir un train convenable à leur naissance, cachent soigneusement cette ceinture. Les Princes du Sang ne jouissent que de l'éclat que leur procurent leurs titres & leur naissance, car ils vivent dans l'Etat sans pouvoir & sans crédit. Ils ont un Palais, une Cour avec des Officiers & un revenu digne de leur rang; mais leur autorité est bornée au gouvernement de leur seul domestique. Le nombre de ces Princes s'est si considérablement augmenté, qu'ils se nuisent les uns aux autres, & comme l'Empereur ne peut leur accorder à tous des pensions, plusieurs se trouvent dans une misere qui les expose souvent au mépris du peuple.

Les Princes, suivant l'usage établi & avec la permission de l'Empereur, peuvent prendre trois femmes outre leur épouse légitime. Ces trois femmes reçoivent des titres de l'Empereur, & leurs noms sont enrégistrés au Tribunal des Princes. Leurs enfants prennent séance après ceux de la femme légitime, & sont plus respectés que ceux des concubines ordinaires. Les fonctions des Princes des cinq premiers Ordres consistent seulement à assister aux cérémonies publiques, & à paroître chaque matin au Palais Impérial. Ils se retirent ensuite dans l'intérieur de leurs propres Palais, & il ne leur est pas permis de se visiter les uns les autres, ni de loger hors de la ville, à moins qu'ils n'obtiennent un ordre exprès de la Cour. Il leur arrive cependant quelquefois d'être employés aux affaires publiques, & de se faire considerer par d'importants services.

Dignités générales des Chinois.

Les autres dignités attachées à quelques familles particulieres par la

disposition de l'Empereur qui les accorde à ceux qu'il juge dignes de cet honneur, passent ordinairement des peres aux fils; mais si les enfants d'un pere illustre manquent des talents & du mérite qui éclatoient dans leur pere, ils tombent dans le rang du peuple, & se trouvent souvent obligés d'exercer les plus vils métiers pour vivre. A la vérité un fils succede au bien de son pere; mais pour hériter de ses dignités & de sa réputation, il doit s'être élevé par les mêmes degrés. Dans quelque condition que naisse un Chinois, il est assuré de son avancement lorsqu'il a d'heureuses dispositions pour la littérature, & on voit de cette façon arriver continuellement des fortunes considerables à des gens de la plus basse origine.

On met au rang des Nobles, 1°. ceux qui ont été revêtus de la dignité de Mandarins dans les Provinces, soit qu'ils ayent été congédiés, soit qu'ils ayent demandé à l'Empereur la permission de se retirer; 2°. ceux qui, par faveur ou par présents, obtiennent des titres d'honneur qui leur donnent le privilége de visiter les Mandarins, & qui leur attirent par conséquent le respect du peuple; 3°. tous les Etudiants depuis l'âge de quinze ou seize ans jusqu'à quarante, pourvû qu'ils ayent subi les examens établis par l'usage. Les Chinois lettrés ont vraisemblablement été annoblis dans la vûe d'encourager, par cette faveur, l'application à l'étude & le goût des sciences. Les principales sciences auxquelles les Chinois s'attachent sont l'Histoire, la Jurisprudence & la Morale, & on les regarde comme celles qui ont le plus d'influence sur la paix, & le bonheur de la société. On voit dans toutes les parties de l'Empire des Ecoles, des Salles ou des Colléges, où les jeunes gens prennent, comme en Europe, les degrés de Licentié, de Maître ès-Arts & de Docteur (1).

Laboureurs.

Dans le second Ordre des Chinois composé, comme on l'a déjà vû, de laboureurs, de marchands & d'artisans, les laboureurs tiennent le premier rang. L'opinion commune de la Chine, suivant le témoignage des Missionnaires, est que cette utile profession fut inventée par un Empereur Chinois qui regnoit longtemps avant l'Ere Chrétienne, & qu'elle fut singulierement protégée par tous les successeurs de ce Monarque. Prévenus de cette idée, les Chinois ont une grande estime pour ceux qui cultivent la terre, & leur profession étant considerée comme la plus nécessaire au bien de l'Etat, on leur accorde des privileges fort étendus. Les laboureurs prétendent qu'on doit les protéger plus que tous les autres habitants de l'Empire, parce que c'est de leur travail que toute la Nation tire sa subsistance. En effet, il y a toute apparence qu'elle périroit bientôt sans l'application & les efforts continuels que les Paysans apportent à l'agriculture. La Chine est si peuplée, que toutes ses terres cultivées jusqu'à la moindre partie, suffisent à peine pour la nourriture de tous ses habitants. C'est par cette raison qu'on y a toujours regardé dans cet Empire le progrès de l'agriculture comme un des principaux objets du Gouvernement, & que les laboureurs & leur profession y sont également respectés. Par une suite de la considération qu'on a pour eux, on célebre tous les ans une fête publique en leur honneur, & en mémoire d'un Empereur

(1) Je donnerai plus bas un détail abrégé des sciences & de la maniere de les étudier.

EMPIRE DE LA CHINE.

Chinois qui, pour faire renaître l'abondance dans ses Etats qu'une longue guerre avoit ruinés, cultiva lui-même les terres de son Palais, & engagea les Seigneurs de sa Cour à faire la même chose dans leurs terres. Cette fête se célebre tous les ans dans toutes les villes de la Chine, le jour que le soleil entre au quinzieme degré du signe du Verseau, qui est le commencement du printemps, au jugement des Chinois, & on observe les cérémonies suivantes.

Le Gouverneur, ou le premier Mandarin d'une ville, sort de son Palais porté dans sa chaise, & précedé d'étendards, de flambeaux allumés & de divers instruments. Il est couronné de fleurs, & marche ainsi paré vers la porte de la ville qui regarde l'Orient, comme pour aller au devant du printemps. Il est accompagné de plusieurs brancards ou litieres peintes & ornées de différents tapis de soye, sur lesquels sont des figures & des représentations des personnes illustres dont l'agriculture a ressenti les bienfaits, avec les histoires qui appartiennent au même sujet. Les rues sont tapissées; on éleve des arcs de triomphe à certaines distances les uns des autres; on suspend des lanternes, & les villes sont éclairées par des illuminations.

Parmi les figures qu'on porte, on voit une vache de terre si monstrueuse pour la taille, que cinquante hommes suffisent à peine pour la soulever. Derriere cette vache, qui a les cornes dorées, est un enfant qui passe pour le génie de l'industrie & du travail. Il marche un pied nud & l'autre chaussé, avec une baguette à la main, dont il aiguillonne sans cesse la vache comme pour la faire avancer. Il est suivi des laboureurs armés de leurs instruments, & on voit paroître après eux des troupes de Masques & de Comédiens qui représentent diverses pieces. Cette procession se rend au Palais du Gouverneur, où l'on dépouille la vache de tous ses ornements. On tire de son ventre un grand nombre d'autres petites vaches de terre, qui se distribuent à l'assemblée avec les fragments de la grande vache qu'on brise en pieces. Le Gouverneur prononce ensuite une courte harangue à l'honneur de l'agriculture, qu'il recommande comme l'exercice le plus utile au bien public.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres est portée si loin, que s'il arrive à la Cour quelque messager d'une Province, le Monarque n'oublie jamais de s'informer quel est l'état des champs & des moissons. Une pluye favorable est une occasion de visites & de réjouissance entre les Mandarins. Au printemps l'Empereur ne manque pas, suivant un usage anciennement établi, de conduire solemnellement une charrue, & d'ouvrir quelques sillons pour animer les laboureurs par son exemple. Les Mandarins observent la même cérémonie dans les lieux de leurs districts. Pour ce qui concerne l'Empereur on observe les formalités suivantes: Le Tribunal des Mathématiques commence, sur les ordres qu'il reçoit, par fixer le vingt-quatrieme jour de la seconde lune du printemps, comme le plus propre au labourage. Après cette décision, le Tribunal des Rits présente un mémoire à l'Empereur, sur les préparatifs établis pour la fête, dont les reglements sont toujours les mêmes. En conséquence de ces reglements, l'Empereur doit 1°. nommer douze Seigneurs pour lui servir

de cortége & labourer avec lui, & ces Seigneurs ne peuvent être que trois Princes & neuf Présidents des Cours souveraines ou leurs Assesseurs, en cas de maladie ou d'extrême vieillesse. 2°. Comme le devoir de l'Empereur dans cette cérémonie ne consiste pas seulement à labourer la terre, mais que sa qualité de premier Pontife l'oblige d'offrir un sacrifice à *Chang-ti* pour obtenir l'abondance, il est averti de s'y préparer nécessairement par le jeûne & la continence pendant trois jours. Les Princes & les Mandarins nommés pour l'accompagner sont assujettis à la même loi. 3°. La veille du jour marqué, l'Empereur doit envoyer à la salle de ses Ancêtres une députation de plusieurs Seigneurs pour se prosterner devant leurs tablettes, & leur donner avis qu'il se propose d'offrir le lendemain un grand sacrifice.

Outre ces devoirs qui regardent personnellement l'Empereur, le même Tribunal des Rits prescrit à divers autres Tribunaux les préparatifs qui les concernent. L'un est chargé de mettre en ordre les choses qui ont rapport au sacrifice. L'emploi d'un autre est de composer la formule que l'Empereur doit répéter dans la cérémonie. Un autre doit faire dresser les tentes, où tout le cortége de l'Empereur se rassemble pour dîner. Un quatrieme enfin est obligé de choisir & de faire tenir prêts quarante ou cinquante laboureurs respectables par leur âge, pour être présents lorsque l'Empereur met la main à la charrue, & quarante jeunes paysans pour disposer les instruments d'agriculture, accoupler les bœufs & préparer les grains qui doivent être semés. On ne prend que cinq sortes de grains, qui sont du froment, du riz, des féves, & deux especes de millet. Ces grains suffisent, & représentent tous les autres.

Le vingt-quatrieme jour de la lune, l'Empereur en habits de cérémonie se rend avec toute sa Cour au lieu assigné, pour offrir à Chang-ti le sacrifice, & cela dans la double vûe d'obtenir l'abondance & la conservation des biens de la terre. Ce lieu est ordinairement une petite éminence composée de terre, à peu de distance, au Sud de la ville, & elle doit avoir cinquante pieds & quatre pouces de hauteur. La place que l'Empereur se propose de labourer est immédiatement à côté. Aussitôt que le sacrifice est offert, l'Empereur descend avec les trois Princes & les neuf Présidents qu'il a choisis, & plusieurs Seigneurs portent les caisses où les semences sont contenues. Toute la Cour dans un profond silence demeure attentive, pendant que le Monarque prend la conduite de la charrue, & fait quelques sillons en avant & en arriere. Les trois Princes & les neuf Présidents font successivement la même chose après leur Souverain, & ensuite de ce travail, qui se renouvelle en différents endroits du champ, l'Empereur seme les diverses sortes de grains. Le lendemain les quarante ou cinquante vieux laboureurs & les jeunes Paysans achevent ce qui reste à labourer dans le même champ. Cette cérémonie, qui se fait avec beaucoup d'ordre, se termine par des présents que l'Empereur distribue aux laboureurs, & qui consistent en quatre pieces d'étoffe de coton.

Dans le cours de la saison, le Gouverneur de Peking est obligé de visiter souvent le champ où le Monarque a mis la main, & il le fait soigneusement cultiver. Il examine tous les sillons pour découvrir s'il n'y étoit pas

quelque épi extraordinaire, & si on trouve par hasard une tige qui porte treize épis, on ne manque pas d'en tirer un bon augure, & le Gouverneur se hâte de faire part à l'Empereur de cette agréable découverte. En automne le même Gouverneur doit recueillir le grain dans des sacs jaunes pour les renfermer ensuite dans un magasin qui ne sert qu'à cela uniquement, & qui est distingué par le nom de *Magasin Impérial.* Ce grain se conserve pour les plus grandes cérémonies, & l'Empereur en offre en sacrifice à *Tyen* ou à *Chang-ti*, comme le fruit du travail de ses mains. A certains jours de l'année, il fait la même offrande à ses Ancêtres.

Entre plusieurs excellents réglemens faits à la Chine touchant l'agriculture, le P. du Halde en rapporte un qui marque une considération singuliere pour les laboureurs. L'Empereur, pour encourager ces derniers, exige de tous les Gouverneurs des villes, qu'ils lui envoyent tous les ans le nom d'un Paysan de leurs districts qui se distingue par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par l'union qu'il fait régner dans sa famille, par la paix qu'il entretient avec ses voisins, enfin par sa frugalité & son aversion pour toutes sortes d'excès. Sur le témoignage du Gouverneur, l'Empereur éleve ce sage laboureur au dégré de Mandarin du huitieme ordre, & lui envoye les patentes de Mandarin honoraire ; distinction qui le met en droit de porter l'habit de Mandarin, de rendre visite au Gouverneur de la ville, de s'asseoir en sa présence & de prendre du thé avec lui. Il est respecté pendant le reste de sa vie, & après sa mort on lui fait des funérailles convenables à son rang & aux titres d'honneur dont il a été décoré.

Des récompenses de cette nature ne manquent pas de faire naître l'émulation parmi les laboureurs, & comme chacun cherche à se distinguer par son assiduité au travail & par la sagesse de sa conduite, la profession devient estimable, parce que ceux qui la remplissent se font estimer. L'oisiveté est en horreur parmi les gens qui travaillent à la terre, & lorsqu'ils ont quelques moments de loisir, ils les occupent à couper du bois sur les montagnes, à visiter les légumes de leurs jardins, à faire leurs provisions de cannes, &c. Les terres de la Chine ne demeurent jamais en friche, & elles produisent généralement trois moissons chaque année ; sçavoir une de riz, la seconde de vesce, qui se seme avant que le riz soit moissonné, & une troisieme de feves ou de quelqu'autre grain. Les Chinois n'employent gueres leur terrein à des usages superflus, tels que les jardins à fleurs, ou les allées pour la promenade ; on voit toujours chez eux l'utile l'emporter sur l'agréable.

Le principal objet du travail des laboureurs est la culture du riz. Avant que de songer à préparer leurs terres, ils n'épargnent aucun soin pour ramasser toutes sortes d'ordures & d'excréments d'hommes & d'animaux. Pour cet effet ils parcourent toute la ville & en enlevent les saletés dans des sceaux qu'ils portent couverts sur leurs épaules. Ces ordures, qu'ils sçavent préparer avec des mélanges qu'ils y font, loin de brûler les plantes, comme on auroit lieu de le croire, conviennent parfaitement aux terres de la Chine & les engraissent au point qu'elles produisent abondamment. Dans des Provinces de cet Empire & dans les cantons qui sont particulierement fertiles en

EMPIRE DE LA CHINE.

en riz, on employe, pour engraisser les terres, des boules de poil de cochon & même de poil humain. En conséquence les barbiers conservent avec soin la barbe & les cheveux qu'ils rasent, & les vendent à des paysans dont la profession est de les ramasser. Lorsque le riz commence à se montrer en épis, on mêle, avec l'eau dont la terre est arrosée, de la chaux vive que les Chinois croyent propre, non seulement à tuer les insectes & à détruire les mauvaises herbes, mais encore à communiquer au terrein une chaleur qui contribue beaucoup à sa fécondité. Cette précaution rend les champs de riz si nets, qu'on auroit peine à y trouver une petite plante d'herbe étrangere.

On seme d'abord le riz sans ordre, mais lorsqu'il s'est élevé d'un pied ou d'un pied & demi, on l'arrache avec les racines pour le rassembler en petites gerbes, qu'on plante sur diverses lignes en forme d'échiquier. les épis se reposant ainsi les uns sur les autres, en ont plus de force pour résister aux coups de vent. Toutes les montagnes de la Chine sont cultivées, & on n'y apperçoit ni hayes, ni fossés, ni presque aucun arbre, tant les Chinois sçavent ménager le terrein. Dans quantité d'endroits, on voit de vastes plaines environnées de montagnes qui, depuis le pied jusqu'au sommet sont coupées en terrasses, & couvertes d'épis. Comme le riz ne peut bien venir sans eau, les Chinois font à ces montagnes des réservoirs de distance en distance & d'une juste hauteur, pour recevoir la pluye & les autres eaux qui descendent de la montagne. Ensuite les Chinois distribuent ces eaux également dans toutes leurs piéces de riz, soit en les faisant tomber des réservoirs d'en haut dans les piéces d'en bas; soit en les faisant monter jusqu'aux piéces les plus élevées, au moyen d'une machine hydraulique dont le jeu & la composition sont fort simples (1). Malgré leur travail & leur industrie, les laboureurs Chinois ne sont pas riches. Chacun d'eux n'a qu'une portion de terre à cultiver, & il est reglé que le Seigneur du lieu doit tirer la moitié de la récolte, afin de se charger lui-même du payement de toutes les taxes. Par ce moyen le laboureur ne jouit que de la moitié du fruit de ses travaux.

Marchands Chinois.

L'état de marchand est à la Chine au-dessous de celui des laboureurs; mais il est plus estimé que celui des artisans. Le profit que le négoce rapporte dans ce pays est cause que la plus grande partie des habitants s'attache au commerce, & il est surprenant qu'une semblable multitude de marchands ne se nuise en aucune façon. Le P. le Comte représente les Chinois comme la Nation la plus propre au trafic, & qui s'y entend le mieux. Ils sont, dit-il, extrêmement insinuants dans leurs manieres, & leur avidité pour le gain leur fait trouver des moyens de vivre & des méthodes de négoce qui ne viennent point à l'esprit de tout autre. Il n'y a point d'occasions dont ils ne sçachent tirer avantage, & l'espérance du moindre profit leur fera affronter les plus grands périls. Malheureusement, pour les Etrangers qui ont envie de trafiquer avec les Chinois, ceux-ci, au rapport de quelques Missionnaires, n'ont pas beaucoup de bonne foi dans leurs marchés, & il faut être toujours en garde contr'eux.

(1) On a parlé de cette machine dans plusieurs Journaux.

EMPIRE DE LA CHINE.

Le commerce de la Chine peut se diviser en quatre articles, sçavoir, 1°. le fond réel du commerce domestique & étranger. 2°. La navigation, & la qualité de la marine des Chinois. 3°. Les commodités pour les voyages par terre. Et 4°. la monnoye, les poids & les mesures.

Commerce intérieur & étranger.

Les richesses particulieres de chaque Province de la Chine, & la facilité d'en transporter les marchandises d'un lieu à un autre, ont toujours rendu très-florissant le commerce intérieur de ce pays. Le commerce étranger n'a commencé à s'y introduire que depuis la conquête des Tartares. Il étoit auparavant défendu à tous les habitants, sous des peines très-séveres, de sortir des limites de l'Empire. Ces défenses ne subsistent plus aujourd'hui, & les Empereurs Tartares qui sont sur le thrône de la Chine ont fait ouvrir les ports du pays à toutes les Nations. Cependant le commerce avec les Etrangers est beaucoup moins considérable que celui qui se fait dans l'intérieur de l'Empire, & cette différence n'a rien de surprenant, si l'on considere que les Provinces Chinoises sont comme autant de Royaumes, entre lesquels il se fait une communication de richesses qui sert à lier leurs habitants, & à faire regner l'abondance dans toutes les villes. Des Provinces, par exemple, fournissent abondamment du riz; d'autres de belles soies; quelques-unes de l'encre, du vernis & toutes sortes d'ouvrages curieux dans ces deux genres; plusieurs du fer, du cuivre, différents autres métaux, des chevaux, des mulets, des pelleteries; d'autres du sucre & le meilleur thé. Enfin chaque Province contribue ainsi au bien public par une abondance de commodités, dont le détail est, pour ainsi dire, impossible. Toutes ces marchandises passent d'un lieu à un autre par le moyen des rivieres, & sont pour l'ordinaire vendues fort promptement. Le commerce, dans toute l'année, n'est interrompu que deux jours seulement, qui sont les deux premiers de la premiere lune. Pendant cette interruption on passe le temps à se réjouir & à se visiter mutuellement. Dans tout le reste du temps, l'agitation des affaires est continuelle, à la campagne ainsi qu'à la ville. Les Mandarins mêmes prennent part au commerce en confiant leur argent à des marchands, afin qu'ils le fassent valoir.

Le trafic que les Chinois font au dehors est, à tous égards, bien moins considérable que celui de l'intérieur de leur Empire. Par mer, on ne les voit jamais passer le détroit de la Sonde. Leurs plus longs voyages de ce côté-là se bornent à Batavia. Du côté de Malaca, ils ne poussent pas au-delà d'Achem, & le terme de leur navigation au Nord est communément le Japon. Cette Empire même est celui que les Chinois fréquentent le plus, & ils y portent des drogues médecinales, des sucres, des cuirs, des étoffes de soie, des bois d'odeur & des draps d'Europe. Les marchandises dont ils se fournissent au Japon sont des perles, du cuivre rouge en barre & en œuvre, des lames de sabre, des porcelaines, du papier à fleurs, dont on fait des éventails à la Chine, des ouvrages de vernis, de l'or & une espéce de métal qu'ils nomment tombak.

Les vaisseaux Chinois qui vont à Batavia sont chargés des marchandises suivantes, une sorte de thé vert, qui est d'une beauté singuliere & d'une odeur très-agréable, de la porcelaine, du fil & des feuilles d'or, qui ne

sont autre chose que du papier doré, des drogues, particulierement de la rhubarbe, des ustenciles de cuivre jaune, tels que des bassins, des réchaux, de grands chaudrons, &c. Les retours se font en pisstres d'argent, en poivre, clous de gerofle, noix de muscades & autres épiceries, en écailles de tortues, dont les Chinois font de très-jolis bijoux, en bois de sandal, en bois rouge & noir pour les ouvrages de marqueterie, avec du bois de Brésil, en pierres d'agathe toutes taillées, en ambre jaune, en draps d'Europe. Tel est le principal commerce des Chinois hors de l'Empire, & s'ils font aussi le voyage d'Achem, de Malaca, d'Ihor, de Patane, & de Ligor, ils le font très-rarement. Ils ne rapportent gueres de toutes ces régions que du poivre, de la canelle, d'autres épices, des nids d'oiseaux, qui passent pour un mets délicieux aux tables Chinoises, du riz, du camphre & des cannes de ratan, qu'on entrelace comme de petites cordes, des torches composées de feuillages de certains arbres, qui brûlent comme de la poix & qui servent de flambeaux, de l'or, de l'étain, &c.

Quant au commerce que les Européens font à la Chine, il est maintenant fort borné : premierement, parce que le port de Canton est le seul qui leur soit ouvert, & en second lieu, à cause du décri où sont tombés les draps d'Europe, les cristaux, les armes à feu, les lunettes, les télescopes, les montres, les pendules, &c. qu'on y a portés en trop grande abondance.

Navigation des Chinois.

Plusieurs Voyageurs prétendent que les Chinois connoissent l'art de la navigation long-temps avant la naissance de J. C. mais sans entrer en discussion sur ce point, je vais parler seulement de l'état actuel de leur marine & de la forme de leurs bâtiments de mer. Leurs vaisseaux qu'ils appellent du nom commun de *Chuen*, comme leurs batteaux & leurs barques ont été nommés par les Portugais *Soma* ou *Sommas*, sans qu'on puisse rapporter la signification & l'origine de ce nom. Ces vaisseaux, qui n'ont aucune ressemblance avec ceux des Européens, ne sont gueres que de deux cent cinquante à trois cents tonneaux de port, & ne peuvent passer que pour des barques plates à deux mâts. Leur longueur est de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds, & la proue coupée & sans éperon est relevée en haut de deux espéces d'aîlerons en forme de cornes, ce qui fait une figure assez bisarre. La poupe est ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y soit à l'abri des coups de mer. Ce gouvernail, qui est large de cinq à six pieds, peut facilement, par le moyen d'un cable dont il est soutenu sur la poupe, s'élever & s'abbaisser suivant la nécessité.

Ces vaisseaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mât de hune. Toute leur mâture consiste dans le grand mât & le mât de misaine, auxquels les Chinois ajoutent quelquefois un fort petit mât de perroquet, qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mât est placé assez près du mât de misaine qui est fort sur l'avant. La hauteur du grand mât est ordinairement des deux tiers de la longueur du vaisseau, & le mât de misaine est d'un tiers plus bas que le grand mât. Les voiles Chinoises sont faites de nattes de bambou, ou d'une espéce de cannes communes à la Chine. Ces cannes ou nattes de bambou se divisent pat feuilles en forme de tablettees arrêtés dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut & en bas se trou-

EMPIRE DE LA CHINE.

vent deux pieces de bois ; l'une se place en haut & sert de vergue ; l'autre qu'on met en bas, a la forme d'une planche de la largeur d'un pied & davantage sur cinq à six pouces d'épaisseur, & retient la voile, lorsqu'on veut la hisser ou qu'il est nécessaire de la ramasser.

Ces sortes de batiments ne sont nullement bons voiliers. Ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que ceux d'Europe ; ce qui est sans doute occasionné par la roideur de leurs voiles qui ne cedent point au vent. Si la construction des voiles est, dans ce cas, avantageuse au bâtiment, d'un autre côté elle leur est nuisible dans d'autres occasions.

Les Chinois ne calfatent point leurs vaisseaux avec du goudron, comme on fait en Europe. Leur calfas est fait d'une espéce de gomme particuliere, & il est si bon qu'un seul puits ou deux à fond de cale du vaisseau suffisent pour le tenir sec. Aussi les Chinois n'ont-ils point connu jusqu'à présent l'usage des pompes. Leurs ancres ne sont pas de fer comme les nôtres ; elles sont d'un bois que sa dureté & sa pesanteur ont fait nommer bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup mieux que celles de fer, parce qu'elles sont moins sujettes à se fausser ; cette idée ne les empêche pas néanmoins de garnir de fer les deux extrêmités des ancres.

Les vaisseaux Chinois n'ont ni patron ni pilote, & ce sont seulement les maîtres d'un vaisseau qui le conduisent eux-mêmes ; mais la plûpart des Chinois n'entendent pas mal la navigation, surtout le long des côtes. Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi habiles en haute mer. En partant, ils tournent la proue de leur bâtiment vers le lieu pour lequel ils mettent à la voile, & continuent leur couse sans considérer les variations du vent. Cette négligence vient sans doute de ce qu'ils entreprennent rarement de longs voyages.

Outre les vaisseaux ou sommes Chinoises, on voit à la Chine un grand nombre de barques, & elles sont d'un bois si léger, qu'on y fait la manœuvre avec beaucoup de facilité. De fortes cloisons les divisent en cinq ou six appartements ; de sorte qu'en heurtant contre un rocher, il n'y a gueres plus d'une division qui se remplisse d'eau, & que les autres demeurant impénétrables, on a le temps nécessaire pour boucher les ouvertures. La plûpart des barques Chinoises, principalement celles qui servent au transport des marchandises, sont dans une forme quarrée. Elles ont communément deux mâts ; l'un au milieu, l'autre à la proue, & quelquefois un troisieme à quelque distance de la poupe. On y pratique, si l'on veut, plusieurs chambres dans le milieu du bâtiment, & ces chambres sont d'une certaine élévation. Souvent il n'y a qu'une seule salle haute & large soutenue par quatre piliers sans cloison, couverte seulement d'un toit à pans retroussés, & surmontée d'un dongeon orné de banderolles. Les barques de commerce pour le transport des marchandises sont fort grandes, & on en voit plusieurs qui pourroient porter le nom de galeres. On estime la commodité de ces dernieres pour naviguer sur les rivieres, le long des côtes sur la mer & particulierement entre les isles ; mais elles sont si plates qu'elles tirent à peine deux pieds d'eau. Leurs rames qui sont fort longues ne traversent pas les côtés de la barque comme en Europe ; elles sont placées en dehors dans une position presque parallele aux côtés, & n'ayant pas besoin de beau-

coup de monde pour être remuées, elles font avancer fort légerement un vaisseau. Enfin on voit à la Chine une prodigieuse multitude de barques, sans compter celles de l'Empereur, dont je parlerai en faisant mention de tout ce qui concerne ce Monarque.

Les Marchands de bois & de sel qui sont fort riches à la Chine, employent au lieu de barques pour le transport de leurs marchandises, une espece de radeau ou de flotte. Magalhaens assure avoir vû une de ces flottes composée d'un bois presqu'entier & fabriquée de la maniere suivante : on transporte d'abord les troncs d'arbres sur les bords de la riviere, & après les avoir sciés en planches & en solives, on perce chaque piece aux deux bouts. Aussitôt que les trous sont faits, on lie avec de l'osier ficelé toutes les pieces ensemble pour en former des trains à cinq pieds de haut sur dix de large. La longueur n'a point de régle, & s'étend quelquefois l'espace d'une demi-lieue. Malgré une étendue aussi considérable, ce radeau se remue aisément, & cette facilité vient de ce que chacune de ses parties se prête & semble s'aider d'elle-même. Quatre ou cinq hommes placés à la tête de cette grande machine, la conduisent avec des crocs & des rames, & se font aider par quelques matelots qui se distribuent sur les côtés à des distances égales. Les Chinois construisent d'espace en espace sur la superficie de ce bâtiment, des huttes couvertes de planches ou de nattes, qui leur servent à mettre leur bagage à l'abri du soleil & de la pluye, à préparer leurs vivres & à prendre leurs repos. Ils vendent leur bois & leurs huttes dans les Villes où ils passent, & leur voyage est quelquefois de près de six cents lieues.

Commodités pour les voyages par terre.

Les chemins de la Chine sont entretenus avec un grand soin, de sorte qu'à cet égard c'est déjà une grande commodité pour les Voyageurs. Un second agrément est la multitude de villages, où l'on peut se reposer & faire quelque séjour. D'ailleurs on rencontre beaucoup d'hôtelleries, mais à la réserve de celles qui sont placées sur les grandes routes, on ne peut s'imaginer rien de plus misérable. Si les Voyageurs sont obligés de s'arrêter dans les petites hôtelleries, ils doivent s'attendre à n'y trouver aucune des choses les plus nécessaires. Une simple natte fait le lit ordinaire qu'on offre pour délasser un homme fatigué quelquefois d'une longue marche ; & il est fort heureux si on lui présente pour nourriture un peu de viande ou de poisson. Cependant la volaille & les faisans sont à très-bon marché dans divers endroits. En général les hôtelleries Chinoises qu'on rencontre dans les villages sont bâties assez mal-proprement. Les murs sont simplement de terre qui n'est revêtue d'aucun plâtre, & toutes les solives du toit sont à découvert, & laissent par place plusieurs passages au jour. Les chambres sont rarement pavées, & dans plusieurs provinces, des roseaux font toute la couverture à ces sortes de maisons. Il n'en est pas de même des hôtelleries des grandes villes, elles sont bâties de briques, & la plûpart fort commodes. Au Nord de l'Empire, il y a dans les hôtelleries des especes d'alcoves qui se nomment *Kans* ; ce sont de grandes estrades de brique de toute la largeur de la chambre. Sous ces estrades on met un poële, & le plafond est fait de roseaux. Cet endroit par conséquent est totalement à l'abri du froid, & c'est là aussi qu'on place le lit des Voyageurs.

Des Gardes établies de place en place sur les grands chemins, assurent les

Voyageurs contre les entreprises des brigands; & en effet les mauvaises rencontres sont très-rares, excepté dans les Provinces voisines de Pe-King, qui sont moins gardées que les autres. Cependant on ne voit gueres arriver de meurtres; car les voleurs après avoir pillé un Voyageur, ne songent qu'à fuir. D'ailleurs ils ont même beaucoup de peine à voler avec violence, parce que la multitude des Passants suffit pour la sûreté des grandes routes. Suivant le témoignage des Missionnaires, le plus fâcheux, & presque le seul inconvénient des voyages, sur-tout en hyver & dans les parties septentrionales de la Chine, est l'excès de la poussiere, parce que la pluye n'est pas ordinaire dans cette saison. Si par malheur il s'éleve un peu de vent, l'air est bientôt obscurci d'une épaisse nuée de poussiere, qui suffoque & aveugle un Voyageur. Le grand nombre des voitures ou seulement des passants, produit quelquefois le même effet; & pour se garantir la vûe, on n'a pas d'autre secret que de se couvrir le visage d'un voile, ou de se mettre devant les yeux deux verres enchassés dans une bande de cuir ou de soye, qu'on se lie derriere la tête. Les provinces méridionales ne sont pas sujettes à ce désagrément; mais elles en ont un autre qui est le débordement des eaux contre lequel on s'est précautionné dans plusieurs provinces par un grand nombre de ponts.

Les chevaux sont la monture la plus ordinaire des Voyageurs; mais on doit bien examiner s'ils sont en état de mener jusqu'au lieu où l'on s'est proposé d'aller; car si un cheval manque en route, on ne peut espérer d'en pouvoir changer à la poste. Tous ceux qui sont en cet endroit appartiennent à l'Empereur, & ne servent qu'à ses Courriers, ou aux Officiers de sa Cour. Si les chemins qu'on doit tenir sont trop fatigants pour les chevaux, on loue des chaises que des hommes portent sur leurs épaules. Ces chaises qui sont à peu près de la forme des fiacres de Paris sont plus grandes, plus hautes & infiniment plus légeres. Elles sont composées de cannes de Bambou, croisées en forme de treillage & liées ensemble avec des cordes de ratan. Depuis le haut jusqu'en bas, elles sont garnies d'une piece de toile peinte ou d'une étoffe de soye; & lorsqu'il tombe de la pluye, on y jette une espece de surtout de taffetas huilé. Si deux porteurs suffisent pour l'instant présent, on ne laisse pas de se faire accompagner de huit hommes pour relever ou aider les premiers.

Plusieurs pour éviter la chaleur de la journée, choisissent la nuit pour voyager. Alors le Voyageur loue de distance en distance des hommes qui le devancent, & l'accompagnent avec des torches allumées. Cette lumiere sert tout à la fois à bannir les ténebres, & à écarter les bêtes féroces qui se trouvent en assez grand nombre à la Chine, sur-tout dans les pays montagneux. Les torches de voyages sont faites avec des branches de pin séchées au feu, & préparées avec tant d'art, que le vent & la pluye ne servent qu'à les faire mieux brûler. Chaque torche est longue de six ou sept pieds & dure près d'une heure. Tout le monde peut voyager de la sorte; mais comme il en coûte beaucoup, il n'y a gueres que les Mandarins & les Courriers de l'Empereur qui le fassent, parce que leur suite les garantit également de l'approche des tigres & de celle des voleurs.

Une des plus grandes commodités qu'on trouve à la Chine pour les voya-

ges de terre, est la facilité & la sûreté avec lesquelles on fait transporter ses bagages ou ses marchandises par des porteurs publics, qui sont en grand nombre dans toutes les villes de l'Empire. Ces Porte-faix ont leur chef à qui les Voyageurs s'adressent, & après être convenus du prix qu'ils payent toujours d'avance, ils reçoivent autant de billets qu'ils ont demandé de porteurs. Ces derniers paroissent sur le champ aux ordres de leur chef, & prennent le fardeau qu'il leur marque, & dont il répond. Les porteurs suivent les Voyageurs, ou se rendent à l'endroit qu'ils leur indiquent, & quand leur office est rempli, ils reçoivent les billets que leur chef a remis entre les mains des Voyageurs. Munis de ces billets, les Porte-faix se rendent au lieu d'où ils sont partis, & sont payés de leurs peines par le chef qui les fait travailler. Dans les villes situées sur les grandes routes, il y a plusieurs bureaux où ceux qui se déterminent à faire le métier de Porte-faix, se font inscrire, pourvû qu'ils donnent une bonne caution de leur probité. Il y a un si grand nombre de ces porteurs, qu'on peut s'en procurer cent & cent-cinquante dans l'occasion.

Le chef des Porte-faix à qui on s'adresse prend le mémoire de toutes les marchandises qu'on veut faire porter, & reçoit un certain prix par livre. Le prix change quelquefois, mais le plus ordinaire est quatre sols & demi par jour pour chaque quintal. Lorsque tout est ainsi réglé, les Etrangers peuvent poursuivre leur route sans inquiétude, & dans l'entiere assurance que leurs balots seront fidélement remis où ils ont marqué le souhaiter. Les balots sont attachés avec des cordes, dans lesquels on passe une ou deux cannes de Bambou suivant la pesanteur du fardeau. Si deux hommes peuvent le porter, une canne suffit, & chaque homme met un bout de la canne sur son épaule; si le poids est trop lourd, on l'attache à deux cannes, & on employe quatre hommes. Lorsqu'un seul porteur suffit pour le fardeau, il en diminue le poids en le divisant en deux parties égales qu'il attache avec des cordes & des crochets aux deux bouts d'une canne plate. Il pose la canne sur son épaule comme une balance qui se baisse, & se leve alternativement dans sa marche. S'il se sent l'épaule fatiguée il transpose adroitement la canne sur l'autre, & fait ainsi dix lieues par jour avec un poids de cent soixante livres de France.

Dans quelques provinces on se sert de mulets pour le transport des balles & des marchandises, mais plus ordinairement des voitures, qui, quoique fort grandes, n'ont qu'une roue placée au milieu. Sur les deux bouts de l'essieu, qui s'allonge des deux côtés, on place une claye sur laquelle on met deux fardeaux d'égale pesanteur. La voiture est poussée par un seul homme, à moins que le poids n'excede ses forces; alors un autre homme ou un âne, est attaché au-devant de la voiture pour la tirer pendant que l'autre la pousse. Les essieux Chinois ressemblent aux nôtres, & la place de la roue est sur le devant, comme aux brouettes de jardiniers ou de vinaigriers. Les Voyageurs se servent peu de ces voitures, & ils leur préferent des mules qu'ils louent à un prix médiocre. Ces animaux sont moins gros à la Chine qu'en Europe, mais ils sont extrêmement forts, & leur charge ordinaire est de cent quatre-vingt ou de deux cents livres Chinoises, qui sont plus pesantes de quatre onces chaque livre que celle de France.

EMPIRE DE LA CHINE.

Douanes de la Chine.

Les douanes de la Chine sont moins rigoureuses que la plûpart de celles des autres pays, & les droits qu'on y paye sont moins considérables que par-tout ailleurs. En plusieurs endroits, les Commis de la douane s'en rapportent au mémoire des Marchands, & lévent les droits sans visiter les marchandises. Dans d'autres lieux le poids régle le prix qu'on doit payer. Les malles ou les coffres des grands Officiers de la Cour sont marqués d'une bande de papier, sur laquelle on écrit le nom & la dignité de celui à qui ils appartiennent, & le moment de leur départ. Lorsque les Commis ou Gardes des douanes voyent cette bande de papier, ils laissent passer les malles ou les coffres sans les ouvrir, & n'exigent aucun droit.

Monnoye.

L'or chez les Chinois n'est jamais monnoyé, il devient marchandise comme les pierreries ou autres choses d'un certain prix, & ne sert point dans aucun payement. L'argent n'est pas monnoyé non plus, mais il est mis en lingots plus ou moins pesants, & on paye les grosses sommes avec ces lingots. La difficulté consiste à s'en servir dans les détails du commerce; car on est quelquefois obligé de mettre au feu le bord de ces morceaux d'argent, & de le rendre assez mince au moyen du marteau pour en couper de petites pieces. Les Chinois conviennent qu'il leur seroit plus commode d'avoir des monnoyes d'argent d'une valeur & d'un poids fixe, mais par leur méthode ils préviennent l'inconvénient des fausses monnoyes.

La monnoye de cuivre est la seule à la Chine qui soit frappée de quelques caractéres, & dont on fasse usage dans les détails : ce sont de petites pieces rondes & percées au milieu qui s'employent séparément pour les petits marchés, ou qui s'enfilent dans un cordon par centaines jusqu'au nombre de mille. Le métal dont on fabrique ces pieces, n'est ni pur, ni bien battu, & il en faut dix pour faire un sol de notre monnoye. La forme des monnoyes a varié sous différentes Dynasties qui ont regné à la Chine; mais elles n'ont jamais porté la figure de la tête du Prince. Les Chinois regardent cet usage comme peu respectueux pour la personne du Souverain, dont le portrait passe ainsi par toutes sortes de mains. Les inscriptions des coins Chinois contiennent seulement les titres pompeux qu'on donne aux Empereurs dans les différentes années de leur regne, tels que *le brillant sans fin*, *le tout-puissant*, *le magnanime*, &c. D'autres inscriptions sont des devises.

La monnoye Chinoise a toujours été frappée au nom de l'Empereur, & jamais les Princes ne se sont attribué ce droit dans les temps mêmes où ils se trouvoient assez puissants pour prendre le titre de Rois. Il y avoit autrefois vingt-deux villes dans lesquelles on pouvoit battre monnoye; mais cette opération ne se fait maintenant qu'à la Cour, & la monnoye ou les lingots d'argent s'y jettent au moule. Il y a beaucoup d'apparence que l'usage de ne point faire de pieces d'argent marquées à un coin, a été établi fort sagement pour arrêter les entreprises des faux-monnoyeurs; car les pieces même de cuivre sont souvent contrefaites. Cependant ce crime est puni de mort par la loi. Quelques Empereurs seulement ont changé cette peine en celle de bannissement, ou se sont contentés de faire couper la main aux coupables.

Division de la livre Chinoise.

La livre Chinoise se divise en seize *lyangs*, qui sont autant d'onces. On partage ensuite le lyang en dix parties qui se nomment *Tsyens*; le Tsyen en dix *Fuens*, & le Fuen en dix Lis d'argent. Le traversin des balances du pays

pays ne porte pas plus loin cette division. Cependant pour l'or & l'argent d'un poids considérable, la division s'étend jusqu'aux parties presque imperceptibles dans la même progression décimale, ce qui fait qu'il est presque impossible d'en donner une juste idée dans les langues de l'Europe.

Mesures.

On distingue aujourd'hui dans la Chine quatre sortes de pieds; 1°. le pied du Palais nommé ainsi, parce qu'il a été établi par un Empereur. Ce pied est exactement le même que celui de Paris; 2°. le pied du Tribunal des Mathématiques, qui est un peu plus grand que celui du Palais; ce dernier étant à l'autre comme quatre-vingt-dix-sept & demi est à cent; 3°. le pied des ouvriers qui est plus court d'une ligne que celui du Palais; & 4°. enfin le pied des marchands qui est plus grand de sept lignes que le pied des ouvriers. C'est la premiere de ces trois mesures que les Missionnaires ont constamment employée pour lever les cartes de l'Empire; & en s'attachant à ce pied le P. Thomas Missionnaire Jésuite a réduit le dégré à deux cents lis Chinois. Chaque lis est composé de cent quatre-vingt brasses Chinoises, qui contiennent chacune dix pieds. Or suivant l'estimation de l'Académie des Sciences de Paris, la lieue, ou la vingtieme partie d'un degré contenant deux mille huit cent cinquante-trois toises chacune de six pieds, elle équivaut à mille huit cents toises Chinoises qui sont dix lis; d'où il résulte que le degré de vingt grandes lieues contient deux cents lis.

Artisans & métiers.

Il y a à la Chine un nombre prodigieux d'artisans dans tous les genres, & si les ouvriers se rendent peu célébres par leur invention, on ne peut s'empêcher d'admirer leur adresse à imiter les modeles qu'on leur donne. On ne connoissoit pas autrefois à la Chine l'art de faire des crystaux, des glaces de miroirs, des montres, des pistolets, &c. mais depuis que les Européens ont voyagé à la Chine, & qu'ils y ont porté ces sortes d'ouvrages, les artisans Chinois en ont fait de si semblables, qu'on a peine à y remarquer de la différence. Ils réussissent médiocrement dans la peinture des fleurs, des oiseaux & des arbres, & encore moins dans celle des figures humaines. La méthode d'ombrer leur peinture leur est totalement inconnue, aussi témoignent-ils une grande admiration à la vue de nos moindres tableaux. Les instruments méchaniques de la plûpart des ouvriers Chinois ressemblent beaucoup à ceux des nôtres, à l'exception de quelques-uns qui leur sont particuliers. Les Tailleurs, par exemple, ne se servent point de dé à coudre, ils se lient seulement autour du pouce quelque vieux morceau de drap, & plusieurs d'entr'eux se tiennent debout devant une table où ils posent leur ouvrage.

Les villages sont remplis d'ouvriers de toutes sortes de professions, & les uns travaillent dans leurs boutiques pendant que les autres cherchent dans les rues à se louer. Si on a besoin d'un Tailleur ou de quelque autre ouvrier, on le fait venir chez soi de grand matin, & il s'en retourne le soir. Alors les artisans, sans excepter les Forgerons & les Serruriers, apportent avec eux leurs instruments. Les Barbiers vont dans les rues avec une sellette sur leurs épaules, dans laquelle ils renferment un bassin, un pot à l'eau, du feu, le linge nécessaire & tout ce qui appartient à leur profession. Une petite clochette qu'ils tiennent à la main sert à donner avis de leur marche, & alors ceux qui ont besoin de leur ministere les appellent. Ils se disposent sur le champ à rendre

Barbiers.

EMPIRE DE LA CHINE.

le service qu'on attend d'eux; & comme ils ont tous les instruments qui leur sont nécessaires, ils se placent où l'on veut, soit au milieu d'une rue, d'une place, ou à la porte d'une maison. Ils rasent la tête, arrangent les sourcils, nettoyent les oreilles, frottent les épaules & les bras pour un sol & demi, qu'ils reçoivent avec des témoignages de reconnoissance. Dès que leur ouvrage est fait ils se remettent en route, & sonnent de nouveau leur cloche jusqu'à ce qu'on les appelle encore. Les Cordonniers vont de même dans les rues & offrent leurs services à ceux qui sont dans les maisons. Ils racommodent pour trois sols une paire de souliers, & la réparation qu'ils y font les fait durer un temps surprenant.

Cordonniers.

Pêcheurs.

Les Chinois se servent pour pêcher de lignes & de filets, suivant les places où ils s'arrêtent; mais ils ont encore plusieurs autres méthodes que nous ne connoissons pas. Dans certaines Provinces on dresse à cet exercice, une espece d'oiseau semblable au cormoran ou au corbeau. Les Pêcheurs de ces contrées sont sur l'eau dès le lever du soleil, & menent avec eux plusieurs de ces oiseaux, qui, perchés sur le bateau, attendent pour se plonger dans l'eau le signal qu'on doit leur donner. Ce signal consiste à frapper l'eau d'une rame. Alors les oiseaux s'élancent sur le poisson, le saisissent par le milieu du corps & retournent à la barque chargés de leur proye. Comme ces cormorans naturellement carnassiers pourroient dévorer, ou endommager le poisson qu'ils prennent, on leur passe au bas du col un anneau, qui leur pressant le conduit les empêche d'avaler le poisson. Lorsqu'ils sont entrés dans la barque le Pêcheur leur fait lâcher le butin qu'ils ont enlevé, & pour récompenser leurs services, il les fait manger avant qu'ils recommencent la pêche. Lorsque ces oiseaux trouvent un gros poisson qui leur paroît trop difficile à saisir, ils se joignent & s'aident mutuellement; l'un s'attache à la queue du poisson, l'autre à la tête, un troisieme aux nageoires, & de cette façon ils trouvent le moyen de le transporter à la barque.

Dans d'autres cantons de la Chine, les Pêcheurs ont une autre maniere de prendre le poisson, qui ne leur donne pas beaucoup de peine. Ils ont des bateaux longs & étroits, auxquels ils attachent des deux côtés une planche large d'environ deux pieds, qui s'étend d'un bout à l'autre du bateau. Cette planche est peinte en blanc, on la couvre d'un vernis très-luisant, & on la fait abbaisser par une peinte fort douce jusqu'à la superficie de l'eau. Les Pêcheurs n'employent gueres cette méthode que la nuit, & dans le temps qu'il fait un beau clair de lune. La lumiere qu'il produit se réfléchit sur la planche vernissée, & le poisson qui joue sur l'eau, trompé par la couleur de la planche qu'il ne distingue pas d'avec l'eau, n'a aucune défiance & saute dans la barque où il est bientôt saisi par le Pêcheur.

Les Chinois prennent aussi le poisson avec de petites fléches attachées à l'arc par un fil, afin de retirer le poisson lorsqu'il est percé. Dans d'autres lieux les Pêcheurs plongent dans l'eau ou se cachent dans la vase & prennent le poisson, tantôt avec une espece de trident, tantôt avec la main. La chasse au canard sauvage est à la Chine une espece de pêche, & se fait à la faveur d'une grosse courge, dont le Pêcheur s'enveloppe la tête, laissant au haut une ouverture pour voir & pour respirer. Tout le corps du Pêcheur est caché dans l'eau, de sorte que les canards ne voyant que la courge qu'ils aiment

beaucoup, fondent dessus pour la béqueter, & dans ce moment se trouvent pris; parce que les Pêcheurs se saisissent aisément des pattes du canard.

Vernis de la Chine.

Le vernis de la Chine, dont les ouvrages sont si estimés en Europe, & qu'on a cherché si long-temps à imiter, n'est point une composition comme on se l'est imaginé, mais une production de la Nature. Ce vernis est une espece de gomme; il coule de l'arbre nommé *Tsi-chu*, qui, par l'écorce & par la feuille, ressemble beaucoup au frêne. La hauteur de cet arbre ne passe gueres quinze pieds, & sa grosseur commune est de deux pieds & demi. Il faut qu'il ait au moins sept ou huit ans lorsqu'on en veut tirer le vernis; car autrement ce qu'il en produiroit ne seroit pas d'une bonne qualité, & il périroit lui-même bien-tôt après. Le Tsi-chu ne distille le vernis qu'en été & pendant la nuit. Il n'en produit point en hyver, & celui qu'on le force à donner au printemps & dans l'automne, est toujours mêlé d'eau. Pour tirer cette espece de gomme, on fait autour du tronc de l'arbre plusieurs incisions horizontales avec un petit couteau, dont la lame est circulaire & ressemble à celle de nos serpettes. La premiere rangée de ces incisions ne doit être qu'à sept pouces au-dessus de la terre. La seconde se fait à la même distance de la premiere, & ainsi de sept pouces en sept pouces jusqu'au sommet du tronc, & quelquefois aux grosses branches. Les incisions ne doivent pas être plus profondes que l'écorce n'a d'épaisseur, & celui qui les fait pousse en même temps dans l'ouverture le bord d'une écaille aussi avant qu'il lui est possible, c'est-à-dire, environ un demi-pouce de la Chine, ce qui suffit pour soutenir l'écaille. Au reste ces écailles sont fort communes à la Chine, & beaucoup plus grandes & plus minces que celles de nos plus grosses huitres. On recueille le lendemain au matin la liqueur qui a coulé dans les coquilles, & le soir on les remet, observant cette méthode jusqu'à la fin de l'été. La couleur de cette gomme est roussâtre, & on est content de la récolte, lorsque mille arbres donnent dans une nuit vingt livres de vernis.

L'opinion commune est que cette liqueur tirée à froid est remplie de qualités venimeuses, de sorte que ceux qui la recueillent sont obligés d'user de plusieurs préservatifs. La loi oblige les marchands de pourvoir à la sûreté de leurs ouvriers, & pour cet effet ils ont toujours chez eux un grand vaisseau plein d'huile, dans laquelle on a fait bouillir une certaine quantité de ces filaments charnus, qui se trouvent mêlés avec la graisse de porc, & qui demeurent après que la graisse est fondue. Les ouvriers se frottent les mains & le visage de cette huile avant & après leur travail. Outre cela il leur est ordonné de se laver tout le corps à midi avec de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir une certaine quantité de peaux de châtaignes, d'écorce de sapin, de salpêtre en crystal, & d'une sorte d'herbe qui se mange aux Indes & à la Chine, & qui se nomme blette. Le bassin qui contient cette eau ainsi préparée doit être d'étain & non de cuivre, parce qu'on le regarde comme dangereux dans ces occasions. Pendant que ces ouvriers travaillent aux arbres, leur maître les force à se servir d'un masque, dont les ouvertures pour les yeux sont garnies de verre, & à avoir aussi des gants, des bottines & un plastron de peau qui est suspendu à leur col avec des cordons, & lié autour de leur ceinture.

Le marchand a toujours dans sa maison un grand vaisseau de terre placé

ſous un quadre, & ſur ce quadre eſt un morceau de toile forte, dont les quatre coins ſont attachés à des anneaux. Cette toile eſt étendue négligemment; on y jette le vernis, & lorſque les parties fluides l'ont pénétrée & coulent au travers, on la tord pour achever d'exprimer tout le liquide du vernis. Le marc qui reſte dans la toile ſe vend aux droguiſtes, & ſert quelquefois dans pluſieurs remedes.

Si les ouvriers en vernis négligent de prendre les précautions dont on vient de voir le détail, ils s'expoſent à des maladies très-fâcheuſes. Premierement, une eſpéce de dartre rouge leur gagne tout le corps ſans excepter le viſage, & cela dans l'eſpace d'un ſeul jour. Le corps s'enfle enſuite & paroît couvert de lépre. Ceux qui ſe trouvent attaqués de ce mal, & qui veulent en prévenir les ſuites, ſont obligés de recourir promptement aux remedes. Pour cet effet, ils doivent boire abondamment, & ſe laver tout le corps de l'eau préparée dont on a parlé plus haut. Après avoir été violemment purgés par cette eau, il eſt néceſſaire qu'ils en reſpirent la vapeur juſqu'à ce qu'elle les excite à ſuer conſidérablement. Dès qu'ils en ſont venus à ce point, ils déſenflent par degrés, mais leur peau ne devient pas ſaine tout d'un coup. Loin de guérir, ainſi elle creve en pluſieurs endroits, & il en ſort une eau qui ne laiſſe pas de les faire beaucoup ſouffrir. Alors les remedes auxquels ils peuvent avoir recours, & qui ſont ordinairement fort ſalutaires, ne paroiſſent pas difficiles à faire. Ils prennent des blettes Chinoiſes, les brûlent auſſitôt qu'elles ſont ſeches, & s'appliquent la cendre ſur les parties de leurs corps qui ſont les plus affectées du mal. Ces cendres s'imbibent de l'humeur âcre que la peau laiſſe échapper, pompent celle qui y peut reſter, & par ce moyen la peau ſe ſeche entierement & ne tarde pas à tomber. A la place de cette peau on en voit ſuccéder une nouvelle, & les malades ſont totalement guéris.

Maniere d'employer le vernis.

Outre la propriété d'embellir les ouvrages, le vernis Chinois a celle de conſerver le bois, & de le garantir des effets de l'humidité. Il prend également toutes ſortes de couleurs, & lorſqu'il eſt bien compoſé, il ne perd rien de ſon luſtre par le changement d'air, ou par d'autres cauſes. A la vérité la bonne application du vernis demande beaucoup de temps & de grands ſoins. Cette opération ſe fait de deux manieres, & il faut pour chacune que l'adreſſe & l'expérience guident l'ouvrier. La premiere, qui ſemble la plus facile, conſiſte dans une application immédiate ſur le bois, après l'avoir bien poli, frotté deux ou trois fois d'une eſpéce d'huile nommée *Tong-yeu*, qu'on laiſſe ſecher entierement à chaque fois. Lorſqu'on veut cacher le fond de la matiere ſur laquelle on poſe le vernis, on en met pluſieurs couches, obſervant de laiſſer toujours parfaitement ſecher la précédente avant que d'en appliquer une nouvelle. Alors l'ouvrage devient luiſant comme une glace de miroir, & auſſitôt que le vernis eſt ſec, on peint en or & en argent des fleurs, des figures d'hommes & d'oiſeaux, des arbres, des montagnes, des palais, &c. après quoi on applique légerement une derniere couche de vernis qui ſert à conſerver la peinture, & à lui donner plus de luſtre.

La ſeconde maniere de vernir demande plus de préparation que celle qu'on vient de voir, & n'eſt employée que pour des ouvrages maſſifs. On

se sert pour cela d'une espéce de mastic, composé de papier, de lin, de chaux & d'autres matieres, qui étant bien battues & collées sur le bois forment un fondement très ferme & très-uni. On y passe deux ou trois fois l'huile dont j'ai deja fait mention, & sur cette huile on applique plusieurs couches de vernis qu'on laisse successivement secher, car c'est une précaution nécessaire si on ne veut pas gâter son ouvrage. Les liqueurs chaudes ternissent quelquefois le vernis de la Chine, & lui font prendre une couleur jaune; mais si l'on en croit un Auteur Chinois cité par le P. du Halde, on peut rendre au vernis tout son éclat en l'exposant toute une nuit à la gelée blanche, ou en le couvrant de neige pendant quelques heures.

L'huile dont on enduit à plusieurs fois les ouvrages qu'on a dessein de vernir, est elle-même une sorte de vernis, & se tire d'un arbre nommé *Tong-chu*. Cet arbre par la figure, la couleur de l'écorce, la forme & la grandeur de ses feuilles & de son fruit, a tant de ressemblance avec le noyer, qu'on pourroit s'y méprendre à peu de distance. Ses noix sont remplies d'une sorte d'huile assez épaisse, & d'une pulpe huileuse. Pour s'en servir on la fait bouillir avec de la litharge, & on y fait entrer la couleur qu'on desire. Souvent pour préserver le bois de l'humidité, on applique cette huile sans autre mélange, c'est-à-dire, comme elle sort du fruit. On s'en sert aussi de cette maniere pour enduire les parquets des appartements qu'elle rend fort propres, & auxquels elle prête un lustre qui plaît à la vûe.

Soyeries Chinoises.

Presque tous les Auteurs conviennent que l'art de filer la soye & celui d'élever les vers qui la produisent, ont été inventés à la Chine; que ces arts ont passé ensuite dans les Indes; de-là dans la Perse, & enfin chez les Grecs & chez les Romains, qui nous les ont transmis. Enfin quoi qu'il en soit, les étoffes de soye sont si communes à la Chine, que les simples bourgeois, les artisans, les valets mêmes en ont des habits, & qu'il n'y a que la populace & les habitants de la campagne qui ont des vêtements de toile de coton. Les Chinois jugent de la qualité de la soye par sa blancheur, sa finesse & sa douceur. Lorsqu'elle pêche par ces trois choses, ou qu'elle est seulement rude au toucher, elle est défectueuse, & ne peut se devider aisément. La soye saine mise sur le rouet est filée une heure entiere par un ouvrier Chinois, sans qu'un seul fil se rompe. Les rouets Chinois sont fort différents de ceux d'Europe, & causent beaucoup moins de fatigue à ceux qui travaillent. Une roue commune, & deux ou trois tranches de bambou suffisent pour composer un rouet, & il en est à peu près de même des instruments qui servent à fabriquer les plus belles étoffes. Tout à cet égard est d'une simplicité surprenante à la Chine.

Soye particuliere.

La Province de *Chan-tong* produit une espéce de soye fort particuliere, qu'on trouve sur les arbres. Elle est formée par de petits insectes assez semblables aux chenilles qui ourdissent, comme les araignées, une sorte de toile, dont les fils s'attachent aux arbrisseaux & aux buissons. Ces vers, qui sont de deux espéces, font différents cocons. La premiere espéce est beaucoup plus grosse que nos vers à soye, & son cocon est d'un gris jaunâtre; l'autre espéce qui est moins grosse forme un cocon noir. L'étoffe qu'on fabrique avec ces soyes tient des deux couleurs, est très-forte, & se lave comme de la toile, sans rien perdre de sa qualité.

Les soyes qu'on tire de différentes Provinces de la Chine, ne sont pas également bonnes & travaillées avec autant de soin & d'habileté. Souvent une Province qui produit d'excellente soye n'a pas des ouvriers capables de la faire valoir en la travaillant. Aussi voit-on transporter des soyes d'une Province pour être mises en étoffes dans une autre. La soye de Canton qui vient du Tong King, n'est pas la plus belle, ni la meilleure de la Chine; cependant le grand commerce de ce Port y attire une infinité d'excellents ouvriers. Ils feroient d'aussi riches étoffes que celles de l'Europe s'ils étoient sûrs de la vente : mais ils se bornent ordinairement aux plus simples, parce que les Chinois ont une certaine économie qui leur fait préférer l'utile à l'agréable.

Les meilleures étoffes de la Chine se fabriquent à Nan-King, & on en fait de plusieurs espéces. Les plus connues sont les damas; les satins unis, rayés & à fleurs; les taffetas à gros grains imitant nos moires ou gros de Tours; d'autres taffetas, dont les fleurs sont à jour & évidées comme nos dentelles; quelques-uns rayés, d'autres jaspés & flambés; des brocards, des gazes, des velours, &c. Parmi toutes ces étoffes, celle à laquelle les Chinois donnent la préférence, est le *Touan-sse*, espéce de satin très-fort, moins lustré que les nôtres, quelquefois uni, & souvent orné de figures qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, des maisons, des dragons & d'autres objets. Aucun de ces objets n'est tissu en relief, suivant la méthode ordinaire de nos fabriquants d'Europe; le tissu est partout égal, ce qui rend l'ouvrage plus solide. On peint les figures sur l'étoffe même, & elles n'y sont distinguées que par la différence des couleurs, & non par l'inégalité des fonds. Ces couleurs ne sont que des sucs naturels de fleurs ou d'herbes, & elles s'imbibent tellement dans l'étoffe qu'elles ne s'effacent presque jamais. Les Chinois fabriquent un taffetas particulier nommé *Tcheou-sse*, dont on fait des caleçons, des chemises & des doublures. Il est fort serré, & malgré cela si maniable qu'on peut le mettre en double, le plier, & le rouler dans tous les sens qu'on veut, sans qu'il prenne le moindre pli. Il se lave comme la toile ordinaire, & le blanchissage ne lui ôte rien de son lustre.

Les ouvriers Chinois dorent & argentent à peu de frais les étoffes. Comme ils ne connoissent point l'art de passer l'or ou l'argent par la filiere pour le retordre ensuite avec le fil, ils coupent en petites tranches une longue feuille de papier doré, & les roulent avec beaucoup d'adresse au tour du fil de soye. Quelquefois sans se donner la peine de dorer les fils, ils appliquent la feuille sur l'étoffe même. Ces étoffes ne laissent pas d'avoir un certain éclat dans leur fraîcheur, mais elles se ternissent bientôt à l'air, & on ne peut gueres les employer à faire des habits. D'ailleurs les Mandarins seuls & leurs femmes ont le droit d'en porter.

Malgré l'abondance des étoffes de soye à la Chine, il y a dans l'Empire des manufactures d'étoffes de laine & de coton. La laine même ne se vend pas cher, surtout dans certaines Provinces, où on éleve un grand nombre de troupeaux. On ne fabrique point de draps avec; mais on fait des serges & des droguets qui sont les mieux travaillés & les plus excellents qu'on connoisse. Les Bonzes font faire ces étoffes par leurs femmes, & le commerce

en est très-grand dans toute l'étendue de l'Empire. Les toiles de coton sont aussi fort communes à la Chine, & on en fait une espéce qui est travaillée en forme de filet, & qu'on employe en été pour faire de longues robes. Une sorte d'étoffe assez estimée à la Chine, & qu'on ne trouve point ailleurs, porte le nom de *Ko-pu*, & est composée d'une plante appellée *Ko*, qui croît dans une seule Province. C'est une espéce d'arbuste rampant qu'on apperçoit de tous les côtés dans la campagne, & dont la feuille est beaucoup plus grande que celle du lierre. Elle est ronde, unie, verte en dedans, & cotoneuse en dehors. La tige est quelquefois de la grosseur du pouce, fort pliante & cotoneuse comme les feuilles. Lorsqu'elle commence à secher, on la fait rouir dans l'eau comme le lin & le chanvre, & on leve la premiere peau qui n'est d'aucun usage. La seconde peau qui est beaucoup plus fine & plus délicate, se divise avec la main en fils très-menus, & se met en œuvre sans avoir été battue ni filée. L'étoffe qu'on en fait est assez belle; mais elle est si claire & d'une telle légeteté qu'on ne peut s'en servir pour des habillements solides.

La maniere de nourrir les vers à soye & de tirer ce qu'ils en produisent, est une des choses auxquelles les Chinois s'appliquent le plus. Ils ont à ce sujet divers traités, dont le P. d'Entrecolles, Missionnaire Jésuite, a fait l'extrait qui se trouve dans la Chine du P. du Halde. La longueur de cet extrait, ainsi que de celui du même Auteur sur l'art de faire la porcelaine, m'empêche d'insérer ici l'un & l'autre; on peut les voir tous les deux dans le P. du Halde, & dans l'histoire des Voyages de l'Abbé Prevôt, tom. VI. pag. 226 & 235.

Vases de porcelaine.

On fait à la Chine des coupes de porcelaine de toute espéce & de différentes grandeurs. Il y en a de jaunes, de grises, de rouges, d'un bleu vif, d'un bleu éclatant, & de plusieurs autres couleurs. On n'en voit point dont le fond soit parfaitement noir: le rouge & l'azur sont les couleurs les plus employées. On fait des porcelaines unies, d'autres coupées d'une infinité de rayes qui se croisent, & qui forment une mosaïque; cette derniere espéce est même une des plus belles. Plusieurs sont percées à jour en forme de découpures, & d'autres sont marbrées, jaspées, ou ornées de fleurs, de paysages, de dragons, & quelquefois de figures humaines. Ces objets sont souvent en relief, se font d'abord au pinceau; après quoi on trace des entaillures autour des parties dessinées, qui de cette maniere se détachent du fond.

Outre les coupes qui servent à boire le thé, on fait d'autres vases plus grands destinés à d'autres usages, ou simplement à orner les cabinets. Le Pere d'Entrecolles assure avoir vu des urnes hautes de trois pieds & plus, sans y comprendre le couvercle qui s'élevoit en pyramide à la hauteur d'un pied. Il est vrai, ajoute-t-il, que le corps de l'urne étoit de trois piéces rapportées, mais elles étoient jointes si habilement qu'elles ne paroissoient faire qu'une seule piéce. Enfin on fabrique dans les manufactures de porcelaines des représentations de tous les genres, des hommes, des animaux, & des Dieux. La plûpart des ouvrages connus en Europe sous le nom de *Magots de la Chine*, sont en effet des Idoles du pays, & des Simulachres très-reverés des Chinois.

EMPIRE DE LA CHINE.

On reconnoît la finesse & la beauté des vases de la Chine à leur qualité transparente, mais on y est quelquefois trompé. Les grands vases ont un inconvenient ; parce que leurs bords presque toujours plus minces & plus légers de matiere que leurs parties basses & moyennes, sont nécessairement plus fragiles, & de cette façon on perd bientôt une piéce qu'on a quelquefois achetée un prix considérable.

Papier Chinois.

Les manufactures de papier sont si curieuses à la Chine, qu'elles ne méritent pas moins d'attention que celles des ouvrages de soye & de porcelaine. Les Chinois furent longtemps sans faire la découverte du papier dont ils se servent aujourd'hui ; cependant l'usage de l'écriture remonte chez eux aux plus anciens temps. Or dans ces temps-là ils écrivoient avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois qu'on réunissoit ensuite pour former un volume. Plusieurs curieux conservent encore aujourd'hui de ces anciennes planches sur lesquelles on apperçoit des caracteres très-nettement tracés. Lorsqu'on fut dégouté des tablettes dont le poids étoit embarassant, on commença à écrire sur des piéces de soye & de toile qu'on coupoit plus ou moins grandes, suivant la forme qu'on vouloit donner aux feuilles. On attribue la découverte du papier à un Mandarin, qui, à ce qu'on prétend, imagina de mettre en œuvre l'écorce de différents arbres. Après plusieurs opérations successives, le Mandarin trouva enfin la véritable maniere de faire le papier, que les Chinois perfectionnerent dans la suite. Ils le composent avec l'écorce du bambou & d'autres arbres, mais ils ne prennent que la seconde peau, qui est fort douce & fort blanche. Cette peau jettée dans de l'eau bourbeuse ne tarde pas à se pourrir, & alors les ouvriers la lavent avant que de la jetter dans une fosse, où ils l'enterrent avec de la chaux. Ils la battent ensuite jusqu'à la rendre liquide, & étendent une couche très-mince de cette matiere sur des claies plus ou moins longues & larges, suivant le dessein qu'on a de faire de grandes ou de petites feuilles de papier. Quelquefois aussi pour la composition de leur papier, les Chinois font usage de bourre de soye, de soyes usées, de chanvre & de coton qui n'ont point été filés. Le papier fait de ces dernieres matieres est plus blanc & plus fort que l'autre.

Les deux sortes de papiers dont on vient de parler se lustrent de la maniere suivante : on plonge chaque feuille dans de l'eau où on a fait dissoudre du *Fan*, c'est-à-dire, de l'alun. Cette eau l'empêche de boire l'encre, & lui donne la douceur & le brillant qu'on y remarque. Lorsque les Chinois veulent argenter leurs feuilles, ils mêlent du talc avec l'alun, & ayant réduit le tout en une poussiere très-fine, ils sement légerement cette poudre sur la feuille, qu'ils ont soin d'enduire auparavant de colle de peau de bœuf, dans laquelle ils font aussi entrer de l'alun. Quand la feuille est séche, ils la frottent avec de l'étoupe de coton neuf pour l'unir, & pour faire tomber le superflu du talc. En général le papier de la Chine est aussi blanc, moins épais, & beaucoup plus lissé que le papier d'Europe ; mais il se coupe, prend facilement l'humidité, & dure peu si on néglige de le visiter souvent pour empêcher les vers de s'y mettre.

Encre de la Chine.

Les Chinois composent leur encre de diverses façons, & toujours avec le noir que forme la fumée de certains bois. Ils y mêlent tantôt de l'huile, tantôt

tantôt de la gomme, & toujours des parfums de musc, & d'autres drogues qui y donnent une odeur agréable. Les Missionnaires ont observé que la nature du bois qu'on fait brûler contribue beaucoup à la bonté de l'encre.

Maniere d'écrire des Chinois.

Des pinceaux fait de poils de lapin sont ordinairement les plumes dont les Chinois se servent pour écrire. Ils ne les tiennent pas obliquement, ainsi que nous, mais perpendiculairement, & comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de haut en bas, & placent leurs lignes de droite à gauche; de sorte que leurs livres commencent où finissent les nôtres; c'est-à-dire, que la premiere page seroit la derniere pour nous.

On croit que l'art de l'Imprimerie étoit connu des Chinois long-temps auparavant qu'on en eût la moindre idée en Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont une maniere d'imprimer qui leur est toute particuliere. Comme ils n'ont pas, suivant leur langue, un certain nombre déterminé de caracteres, ils ne peuvent gueres se servir de notre méthode; aussi la leur est-elle toute différente, & voici la toute qu'ils suivent. L'ouvrage qu'on destine à l'impression est d'abord transcrit par une main habile sur un papier très-fin. L'Imprimeur colle chaque feuille de papier sur une planche de bois légere & fort unie. Il suit avec le burin tous les traits qu'il voit sur le papier, & coupe ensuite le reste du bois. Cette opération se fait avec tant d'exactitude, qu'on auroit peine à distinguer la copie de l'original. On ne peut nier qu'une pareille méthode ne soit sujette à quelques inconvénients, vû la nécessité où l'on se trouve de multiplier les planches: mais d'un autre côté, il faut considerer que lorsque l'ouvrage est gravé en entier de cette maniere, on n'en tire que le nombre d'exemplaires qu'on veut.

Au reste les Chinois ont aussi des caracteres mobiles en bois, afin de s'en servir dans quelques occasions, & principalement pour l'impression des Ordonnances. Dans ces derniers cas, ils mettent encore en usage un autre moyen, qui consiste à mettre sur une planche bien lisse un léger enduit de cire, & à tracer leurs caracteres avec un poinçon. Cette maniere est très-expéditive, & on s'en sert dans des moments extrêmement pressés, comme lorsqu'il s'agit d'envoyer dans les Provinces un ordre dont l'exécution ne souffre aucun retardement. Les Chinois n'ont point de presse pour imprimer, parce que sans doute leurs planches de bois & leur papier d'alun ne pourroient y résister. Ils frottent seulement leur planche avec une brosse qu'ils ont impregnée d'encre, & prennent garde à la dose qu'ils y appliquent. Ils posent ensuite le papier sur la planche, & passent sur ce papier une brosse séche, douce & oblongue, en pressant plus ou moins, suivant la quantité d'encre qu'il y a sur la planche. Lorsque la préparation d'encre est bien faite, ils peuvent imprimer trois ou quatre feuilles de suite sans tremper leur brosse dans l'encre. On ne mouille point le papier pour l'imprimer, & comme il est fort mince & transparent, il ne s'imprime que d'un seul côté. Pour obvier au désagrément de trouver des blancs derriere chaque page, on plie toujours une feuille en deux, & lorsqu'on relie les livres le repli est en dehors, & l'ouverture du côté du dos. Les Chinois couvrent leurs livres de carton gris, de satin à fleurs,

EMPIRE DE LA CHINE.

Principes du Gouvernement Chinois.

ou même de brocard à fleurs d'or & d'argent. Cette maniere de relier est également propre & commode, quoiqu'inférieure à la nôtre.

Les devoirs des peres envers leurs enfants, & ceux des enfants envers leurs peres sont si exactement observés à la Chine, qu'on ne doit pas être surpris d'y voir regner, parmi le peuple, la plus grande soumission pour ses Magistrats, & ainsi en remontant jusqu'à la personne de l'Empereur. Ce Prince est regardé comme le pere de tous ses sujets. On considere un Viceroi comme le pere de la Province où il commande, & un Mandarin comme celui des habitants de la ville qu'il gouverne. Suivant l'opinion des anciens Sages, rien ne contribue tant à entretenir le bon ordre & la tranquillité dans toutes les parties d'un Empire, que les sentiments de respect qu'on inspire aux enfants pour ceux à qui ils doivent la naissance. Ce respect les dispose à l'obéissance civile, & leur soumission habituelle pour ceux qui sont en place prévient les soulevements & les désordres Telle est à peu près la constitution du Gouvernement de la Chine ; mais si d'un côté le peuple a pour ses Chefs, une soumission filiale, de l'autre, il a une aversion extrême pour la tyrannie & l'oppression. Avant qu'un Empereur parvienne à monter sur le thrône, il est élevé dans ces principes, & on instruit les Princes qui peuvent quelque jour se trouver revêtus de la souveraine puissance, de tous les devoirs auxquels le rang suprême les assujetrit.

En conséquence, on leur fait lire & apprendre par cœur la partie des ouvrages de Confucius, qui peut avoir rapport à eux. Suivant ce Philosophe, un Prince, pour mériter le titre de vertueux, doit posséder neuf qualités, ou remplir neuf devoirs qui consistent, 1°. à travailler avec ardeur à sa propre perfection, & se gouverner si bien qu'il puisse servir de guide & d'exemple à tous ses sujets. 2°. A honorer & chérir les sçavants & les gens vertueux, converser souvent avec eux & les consulter sur les affaires de l'Empire. 3°. A aimer ses oncles, ses freres, ses cousins, & les autres Princes du Sang ; leur accorder les faveurs & les récompenses qu'ils méritent, & leur faire connoître qu'il les préfere dans son estime à tous les autres sujets de l'Empire. 4°. A témoigner des égards & des attentions aux Nobles qui ne sont pas du sang Royal, & les élever aux honneurs & aux richesses, pour faire connoître au Public qu'ils doivent être distingués du commun. 5°. A s'incorporer en quelque sorte avec le reste de ses sujets, afin de mettre entre leurs cœurs & le sien toute l'égalité & l'union possible, & les regarder comme une partie de lui-même. 6°. A avoir une véritable affection pour ses peuples, se réjouir de leurs avantages, & s'affliger de leurs disgraces jusqu'à persuader aux plus petits sujets de l'Empire, qu'ils sont aussi chers à leur Souverain que ses propres enfants. 7°. A attirer à sa Cour toutes sortes d'ouvriers & d'artistes, pour expédier promptement les ouvrages publics & particuliers. 8°. A caresser & traiter avec autant de libéralité que de politesse les Ambassadeurs Etrangers, pour leur faire connoître qu'il a l'ame Royale & généreuse, & à prendre soin qu'en retournant chez eux ils soient satisfaits & n'éprouvent aucune fâcheuse aventure. 9°. A chérir tous les Seigneurs de l'Empire, & à les traiter avec tant de bonté, que loin d'avoir aucune idée de révolte, ils deviennent au contraire les plus fermes soutiens

EMPIRE DE LA CHINE.

de l'Etat. Des préceptes si sages inculqués de bonne heure dans l'esprit des Princes du Sang leur laissent toujours une vive impression, dont ils ne perdent jamais le souvenir. D'ailleurs on observe que les Chinois ont un tempérament porté à la douceur, & de cette façon les Chefs n'exigent rien de trop difficile, & le peuple, persuadé qu'on le traite favorablement, obéit sans aucun murmure.

Autorité de l'Empereur.

Toute l'autorité réside dans la personne de l'Empereur, & quoique chaque Particulier soit parfaitement maître de son bien, & vive paisiblement dans la possession de ses terres, l'Empereur est le maître d'imposer sur le champ les taxes qu'il juge convenables pour le bien de l'Etat. Cependant, excepté les cas d'une pressante nécessité, il use rarement de ce pouvoir. Il a même souvent coutume d'exempter chaque année une ou deux Provinces de fournir leur part des taxes ordinaires, & il examine auparavant celles qui ont souffert le plus dans l'année, soit par les maladies, soit par les mauvais temps. Il n'y a point de Tribunal dans l'Empire, dont la Sentence n'ait besoin d'être confirmée par l'autorité & l'aveu du Prince; mais ses propres décrets sont perpétuels & irrévocables. Les Vicerois & les Tribunaux des Provinces doivent sur le champ les enregistrer sans examen, & les faire publier dans toute l'étendue de leur Jurisdiction.

L'Empereur, absolument maître de disposer de toutes les dignités & les emplois de son Empire, jouit aussi du droit de se nommer un successeur parmi ses enfants, ou même de faire tomber son choix sur un de ses sujets, si dans sa propre famille il ne juge personne digne d'occuper le thrône. S'il arrive que le Prince, ou le Particulier que l'Empereur aura destiné à regner après lui, réponde mal à ses espérances & à celles du Public, l'Empereur écoute volontiers les plaintes qu'on lui adresse à ce sujet, & il ne balance pas à exclure celui qu'il avoit nommé, & le remplace peu de temps après par un autre. En général, le pouvoir de l'Empereur s'étend si loin qu'il peut à son gré changer la figure & le caractere des lettres; abolir les anciennes, en introduire de nouvelles, donner aux Provinces, aux villes, aux familles d'autres noms que ceux qu'elles avoient portés jusqu'alors; défendre l'usage de certaines expressions dans le langage, & faire revivre celles qui auroient été abandonnées.

Quoique l'autorité de l'Empereur paroisse avoir si peu de bornes, elle est restreinte par quelques loix, ou au moins par la crainte du mépris & de l'indignation des peuples. Les Chinois jugent du mérite de leur Souverain par l'affection paternelle qu'il témoigne à ses sujets, & par les soins qu'il apporte à la faire éclater en s'occupant de leur bonheur. Pour mériter le titre flatteur de pere & de mere de son peuple, que les Chinois donnent à ceux qui remplissent dignement le thrône, un Empereur s'étudie continuellement à soutenir sa réputation. Si une Province est affligée de quelque disgrace, il en marque le plus sensible chagrin; se renferme dans son Palais; observe un jeûne rigoureux, & refuse toutes sortes de plaisirs. Il ne borne pas à ces témoignages extérieurs les preuves de sa compassion pour ses sujets malheureux, il diminue leurs taxes par un décret, dans lequel il a soin de faire insérer quels ont été & quels sont ses sentiments à l'égard de son peuple.

EMPIRE DE LA CHINE.

Les loix, qui semblent en quelque sorte contraindre la puissance absolue du Souverain, autorisent les Mandarins à faire à l'Empereur les représentations les plus fortes dans toutes les occasions où il commet quelque faute qui paroît capable de troubler le bon ordre du Gouvernement. Ces représentations se font en forme de supplique, & quoiqu'on n'y emploie que les termes les plus soumis & les plus respectueux, on cherche toujours à les rendre les plus pathétiques qu'il est possible. Si le Monarque affectoit de mépriser ces remontrances, ou maltraitoit le Mandarin assez courageux pour embrasser la cause publique, il perdroit l'affection de son peuple, tandis que le Mandarin recevroit les plus glorieux applaudissements, & verroit immortaliser son action par toutes sortes d'honneurs.

La tranquillité de l'Empire dépend entierement de l'application du Souverain à maintenir & à faire observer les loix dans tous ses Etats. Il doit se faire instruire exactement de la conduite des Vicerois & des autres Officiers qui vivent loin de sa Cour. Dans cette vûe, suivant le rapport du Pere le Comte, l'Empereur a deux Conseils souverains, l'un nommé le *Conseil extraordinaire*, qui n'est composé que des Princes du Sang ; l'autre qui porte le nom de *Conseil ordinaire*, où les *Ko-laus*, c'est-à-dire, Ministres d'Etat sont admis avec les Princes. Les fonctions de ces Ministres sont de discuter les affaires de l'Empire, & d'en faire leur rapport au Souverain, qui leur déclare quelles sont ses volontés.

Une des principales marques de l'autorité souveraine est le sceau qui s'appose aux actes publics & aux décisions des Tribunaux. Celui de l'Empereur est une pierre quarrée de Jaspe, qui est fort estimé à la Chine, & personne n'a le droit d'employer le Jaspe à cet usage. Les sceaux d'honneur que l'Empereur accorde aux Princes sont d'or ; ceux des Vicerois, des grands Mandarins, ou des Magistrats du premier ordre, sont d'argent, & enfin ceux des Mandarins ou des Magistrats inférieurs, ne sont que de cuivre ou de plomb, & plus ou moins grands, suivant l'élévation de leur dignité. Depuis l'établissement des Tartares à la Chine, les Tribunaux de cet Empire sont composés d'un mélange des deux Nations, & de même les caracteres gravés sur les sceaux sont moitié Chinois, moitié Tartares. Lorsque l'Empereur envoye dans les Provinces des Commissaires, chargés d'observer la conduite des Gouverneurs, des Magistrats & des Particuliers, il a soin de les munir chacun d'un sceau, qui est la marque de leur Office.

Vénération des Chinois pour leur Empereur.

La vénération que les Chinois ont pour la personne de leur Empereur, répond à l'étendue de son autorité. C'est une espéce de Divinité pour son peuple, & on lui rend des hommages qui, à proprement parler, tiennent de l'adoration. Les premiers Ministres, les plus proches parents de l'Empereur, ses freres mêmes ne lui parlent qu'à genoux. Ce respect ne se borne pas à sa personne, il s'étend jusqu'aux choses dont il a coutume de se servir. On se prosterne ainsi devant son thrône, son fauteuil, son habit, sa ceinture, &c. Un Chinois, de quelque qualité qu'il soit, n'ose passer à cheval ou en chaise devant le Palais de l'Empereur. Dès qu'on en approche on met pied à terre, & on ne remonte à cheval ou dans sa chaise qu'à quelques pas de-là. Chaque cour a un sentier pavé de larges pierres, qui ne sert qu'à l'Empereur, & ceux qui sont obligés de traverser les cours doi-

vent marcher fort vîte à côté de ce sentier, parce que la promptitude & la légereté de la marche sont une marque de respect qui s'observe en passant près des personnes de qualité. La moindre négligence dans le respect qu'on doit à l'Empereur, passe pour un crime à la Chine, & est punie en conséquence.

Les revenus de l'Empereur sont immenses, & on ne peut déterminer au juste à quelle somme ils montent; car le tribut annuel des Provinces se paye partie en argent, partie en denrées. On tire ce tribut sur les terres, sur le sel, sur les soies, sur les étoffes de chanvre & de coton, & sur diverses autres choses, dont le détail est infini. Le tribut personnel de tous ceux qui ont vingt ans jusqu'à soixante, est considérable, à cause du grand nombre d'habitants dont l'Empire est peuplé. Comme les terres sont mesurées & qu'on sçait la quantité de familles qu'il y a dans une ville, on n'a pas de peine à déterminer ce qu'elle doit payer chaque année. Les Officiers des villes qui levent les contributions n'ont point le pouvoir de confisquer les biens de ceux qui ne veulent point payer, ou qui ne se trouvent pas dans la possibilité de le faire. On attend alors que leur récolte soit faite, & si après ce temps, on remarque que la mauvaise foi les fait agir, on a recours à la prison ou à la bastonnade. On employe encore un autre expédient pour faire payer les Particuliers. Comme il y a dans chaque ville un nombre de pauvres & de vieillards que l'Empereur entretient & nourrit sur ses revenus, les Officiers, qui n'ont pu tirer des Particuliers le payement des taxes, donnent des billets à quelques vieillards, pour qu'ils reçoivent eux-mêmes l'argent qu'on leur destinoit sur le tribut. Ces vieillards vont dans les maisons de ceux qui doivent leurs taxes, & si on refuse de leur livrer sur le champ la valeur du billet dont ils sont porteurs, ils s'établissent dans la maison des débiteurs, & s'y font nourrir autant de temps qu'il est nécessaire pour consommer ce qui étoit dû à l'Empereur.

Les Officiers, dont l'emploi est de lever les taxes, rendent compte de leur recette au Thrésorier général de la Province, & celui-ci, à certains temps fixés, envoye à la Cour le produit des tributs, & va lui-même rendre compte à son tour au *Houpou*, le second des Tribunaux souverains. Ceux qui composent ce Tribunal sont chargés de tout ce qui concerne l'administration des finances, & présentent de temps en temps à l'Empereur les mémoires dans lesquels ils marquent les sommes qu'on lent a délivrées, & l'emploi qu'ils en ont fait. Une grande partie des deniers Impériaux se consomme dans les Provinces, soit pour les pensions, l'entretien des pauvres, des vieillards, des invalides, soit pour les appointements des Mandarins, le payement des troupes & celui des ouvrages publics. Lorsqu'il y a du surplus au produit des taxes, il est porté à Peking, où il est employé aux dépenses ordinaires du Palais & de la capitale, dans laquelle l'Empereur nourrit un nombre étonnant de troupes réglées, sans compter leur solde qui se paye en argent. D'ailleurs on distribue tous les jours à Peking une certaine quantité de viande, de poisson, de sel, de légumes, &c. à près de cinq mille Mandarins.

Les troupes que l'Empereur nourrit & entretient, soit le long de la grande muraille, soit dans toutes les villes & places murées, montent à un nom-

EMPIRE DE LA CHINE.

bre preſqu'incroyable. Ces ſoldats doivent ſervir de Gardes & former une eſcorte aux grands Mandarins, aux Gouverneurs, aux Officiers & aux Magiſtrats. Ils ſont obligés de les accompagner un certain eſpace de chemin dans leurs voyages, & pendant la nuit ils font la garde autour de leur barque ou de leur hôtel. Le ſervice des ſoldats, dans ces occaſions, ne dure qu'un jour & une nuit, parce qu'ils ſont relevés au bout de vingt-quatre heures par les ſoldats du lieu où ils arrivent. L'Empereur pourvoit auſſi à la ſubſiſtance d'environ cinq mille chevaux pour monter la cavalerie, & pour le ſervice des poſtes & des courriers qui portent ſes ordres & ceux des Tribunaux dans les Provinces. Les autres dépenſes que fait l'Empereur ſont employées aux ouvrages publics, qui peuvent ſervir à l'ornement des villes, ou à la commodités des peuples, & à l'entretien de ſon palais, qui, ſans être bâti dans le goût de notre architecture, ne laiſſe pas d'avoir un certain air de magnificence dont on eſt frappé. Ce Palais, ſuivant le rapport d'un Miſſionnaire, qui fut introduit auprès de l'Empereur, eſt un amas ſurprenant de bâtiments, & contient une longue ſuite de cours, de galeries & de jardins, qui forment un tout véritablement magnifique. Je vais, d'après le P. du Halde, en faire la deſcription telle qu'il l'a tirée lui-même du récit que le Miſſionnaire lui en a fait.

La premiere Cour de ce Palais a la figure d'une double équerre, à chaque extrêmité de laquelle on voit un gros édifice oblong à double toît, dont l'étage d'en bas eſt percé en trois endroits en forme de porte de ville. Cette cour a en quarré plus de trois cents pas géométriques, & elle eſt pavée de groſſes briques poſées de champ, mêlées de pierres plates & larges. Avant que d'entrer dans une ſeconde cour il faut paſſer un canal à demi ſec, qui court de l'Eſt à l'Oueſt, & qui eſt parallele aux murs de la ſeconde cour. Sur ce canal on voit pluſieurs ponts à une certaine diſtance les uns des autres, & ces ponts ſont de marbre blanc. A l'entrée & à la ſortie de celui de ces ponts qui conduit à la porte du milieu de la cour, il y a deux grandes colomnes rondes de marbre blanc, dreſſées ſur un large piedeſtal entouré d'une baluſtrade de même matiere. La baſe de ces colomnes eſt ornée de deux grands lions de ſept ou huit pieds de hauteur, qui paroiſſent avoir été taillés du même bloc.

En entrant dans la ſeconde cour, qui n'a que cent pas géométriques de longueur ſur environ cinquante de largeur, on trouve deux autres colomnes de marbre blanc, ornées de dragons en relief avec deux petites aîles au-deſſous du chapiteau, qui eſt plat & très-large. La troiſiéme cour eſt deux fois plus longue que la précédente, mais gueres plus large. Elle a cinq portes qui ſoutiennent cinq édifices, & qui ſont fort épaiſſes & couvertes de plaques de fer, attachées avec de larges rangées de clous de cuivre dont la tête eſt plus groſſe que le poing. Tous les édifices du Palais ſont bâtis ſur des baſes de marbre gris-rougeâtre fort mal poli, mais orné de moulures. On traverſe ainſi neuf cours, ornées chacune différemment, quoique le même goût regne dans toutes, avant que de parvenir au Palais où eſt l'appartement de l'Empereur. Ce Palais eſt tout brillant par l'éclat que lui donnent les ornements de ſculpture, le vernis, les dorures & les peintures. Au fond de ce bâtiment regne une eſpece de plate-forme pavée de grands

carreaux d'un très beau marbre jaſpé, poli comme une glace, & dont les morceaux ſont tellement unis, qu'à peine peut-on diſtinguer l'endroit où ils ſe joignent.

Ceux qui ont vu le Palais de l'Empereur à Peking s'accordent à en faire éloge, & aſſurent qu'on eſt frappé d'admiration à la vûe de cette ſuite de cours de plain pied, ſur une même ligne, & en examinant cet aſſemblage, quoique confus & informe de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades, de baluſtrades & de dégrés dont les cours ſont environnées. D'ailleurs cette multitude de toîts couverts de tuiles d'un vernis jaune ſi luiſant & ſi beau, qu'ils paroiſſent dorés quand le ſoleil donne deſſus, ne laiſſe pas de paroître très-magnifique. Outre les cours qui conduiſſent à l'appartement de l'Empereur, on voit ſur les aîles un nombre preſqu'infini de bâtiments, qui ſont les Palais des Princes du Sang, ceux de l'Impératrice & des autres femmes, les jardins, les lacs, les étangs & les bois, où l'on nourrit toutes ſortes d'animaux.

Palais de plaiſance des Empereurs de la Chine.

Les terraſſes & les plates-formes ſur leſquelles tous les édifices ſont bâtis contribuent auſſi à leur donner cet air de grandeur, qui frappe au premier coup d'œil. Elles s'élevent d'environ quinze pieds au-deſſus du rez-de chauſſée. Elles ſont revêtues de marbre blanc, ornées de baluſtrades aſſez bien travaillées, & ne ſont ouvertes qu'à l'entrée des eſcaliers, qui ſont ordinairement placés ſur les côtés, au milieu & aux deux coins du front. L'eſcalier du milieu n'eſt proprement qu'un talus, qui conſiſte dans une ou deux longues piéces de marbre, ſans dégrés & ſans palier. Ce paſſage n'eſt que pour l'Empereur qui, aux jours de cérémonie, s'y fait porter dans une chaiſe couverte. Ces terraſſes forment devant les portes & les fenêtres des appartemens une large plate-forme pavée de marbre, qui s'avance de ſept ou huit pieds au-delà du bâtiment.

Outre le magnifique & vaſte Palais que les Empereurs Chinois ont à Peking, on voit encore dans leur Empire pluſieurs autres Palais qui leur ſervent de maiſons de plaiſance. Parmi ces derniers on doit remarquer plus particuliérement le Palais de *Yven-Ming-Yven*, c'eſt-à-dire, le jardin des jardins, & je vais en donner la deſcription. Il renferme un vaſte terrein dans lequel on a élevé à la main de petites collines hautes depuis vingt juſqu'à cinquante & ſoixante pieds; ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arroſent le fond de ces vallons, & vont ſe rejoindre en pluſieurs endroits pour former des étangs & des mers. On parcourt ces canaux, ces étangs & ces mers ſur de belles & magnifiques barques plus ou moins grandes. Il y a une de ces barques qui a treize toiſes de longueur & quatre de large, & qui porte une ſuperbe maiſon. Dans chacun des vallons & ſur le bord des eaux ſont des bâtiments parfaitement aſſortis de pluſieurs corps de logis, de cours, de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de caſcades, &c. ce qui fait un aſſemblage dont le coup d'œil eſt admirable.

On ſort d'un vallon, non par de belles allées droites comme en Europe, mais par des zigzags, par des circuits, qui ſont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, & au ſortir deſquels on retrouve un ſecond vallon tout différent du premier, ſoit pour la forme du terrein, ſoit pour

EMPIRE DE LA CHINE.

a ſtructure des bâtiments. Toutes les montagnes & les collines ſont couvertes d'arbres, ſurtout d'arbres à fleurs, qui ſont très-communs à la Chine. Les canaux ne ſont point, comme ceux d'Europe, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, ils ſont ſeulement ornés d'une façon ruſtique avec des morceaux de roche, dont les uns avancent & les autres reculent. Ces roches ſe trouvent poſées ſi artiſtement, qu'on croiroit volontiers que c'eſt l'ouvrage de la Nature. Tantôt le canal eſt large, tantôt il eſt étroit : ici il ſerpente, là il fait des coudes, comme ſi réellement il étoit pouſſé par les collines & par les rochers. Les bords ſont ſemés de fleurs, qui ſortent des rocailles, & qui paroiſſent y être nées naturellement : chaque ſaiſon a les ſiennes.

Outre les canaux, il y a partout des chemins, ou plutôt des ſentiers qui ſont pavés de petits cailloux, & qui conduiſent d'un vallon à l'autre. Ces ſentiers vont auſſi en ſerpentant ; tantôt ils ſont ſur les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent. Arrivé dans un vallon, on apperçoit les bâtiments, dont toute la façade eſt en colomnes & en fenêtres. La charpente en eſt dorée, peinte, verniſſée, les murailles ſont de brique griſe, bien taillée, bien polie, & les toits ſont couverts de tuiles verniſſées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui par leur mélange & leur arrangement offrent aux yeux une agréable variété de compartiments & de deſſeins. Ces bâtiments n'ont preſque tous qu'un rez-de-chauſſée. Ils ſont élevés de terre de deux, de quatre, de ſix ou de huit pieds, & quelques-uns ont un étage. On y monte non par des dégrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers qui ſemblent être des dégrés faits par la Nature. Rien ne reſſemble tant à ces Palais fabuleux qu'on ſuppoſe au milieu d'un déſert élevé ſur un roc, dont l'avenue eſt raboteuſe & va en ſerpentant.

Les appartements intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils ſont très-bien diſtribués, les meubles & les ornements y ſont d'un goût exquis & d'un très grand prix. On trouve dans les cours & dans les paſſages des vaſes de marbre, de porcelaine, de cuivre pleins de fleurs. Au-devant de quelques unes de ces maiſons, au lieu de ſtatues, on a placé ſur des piedeſtaux de marbre des figures en bronze, ou en cuivre d'animaux ſymboliques & des urnes pour brûler des parfums. Chaque vallon, comme on l'a déjà vu, a ſa maiſon de plaiſance, petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même aſſez conſidérable pour loger le plus grand Seigneur de l'Europe avec toute ſa ſuite. Pluſieurs de ces maiſons ſont bâties de bois de cedre, qu'on tranſporte à grands frais de plus de cinq cents lieues. Il y a un nombre ſurprenant de ces maiſons ou Palais dans les différents vallons qu'un enclos immenſe renferme, & à côté de chaque Palais il y a une petite maiſon pour loger les Eunuques. Ce ſont eux qui ont la garde de tous les Palais, & leur logement eſt toujours à côté, à quelque toiſe de diſtance ; logement aſſez ſimple, & qui, pour cette raiſon, eſt toujours caché par quelque bout de mur, ou par des montagnes.

Les canaux ſont coupés par des ponts de diſtance en diſtance, pour rendre la communication d'un lieu à un autre plus aiſée. Ces ponts ſont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois, & tous aſſez

assez élevés pour laisser passer librement les barques. Ils ont pour parapets des balustrades de marbre blanc, travaillées avec art & sculptées en bas reliefs. Du reste ils sont toujours différents entr'eux pour la construction. Ces ponts n'ont point leurs extrêmités l'une vis-à-vis de l'autre, mais ils vont aussi en tournant, de sorte que tel pont pourroit n'avoir que trente à quarante pieds, s'il étoit en droite ligne, se trouve en avoir cent ou deux cents par les contours qu'on lui fait faire. On en voit qui, soit au milieu, soit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos portés sur quatre, huit ou seize colomnes. Ces pavillons sont, pour l'ordinaire, sur ceux des ponts d'où le coup d'œil est le plus beau. D'autres ont aux deux bouts des arcs de triomphe de bois ou de marbre blanc d'une jolie structure, mais infiniment éloignée des idées Européennes.

On a vu que les canaux vont se rendre & se décharger dans des bassins & dans des mers. Il y a en effet un de ces bassins qui a près d'une demi-lieue de diametre en tous sens, & auquel on a donné le nom de mer. C'est un des plus beaux endroits de cette maison de plaisance. Autour de ce bassin, il y a sur les bords, de distance en distance, de grands corps de logis séparés entr'eux par des canaux & par ces montagnes factices, dont j'ai parlé plus haut. Mais ce qu'il y a de plus agréable dans toute l'enceinte du château de plaisance est une isle ou rocher, qui, au milieu du grand bassin dont on vient de parler, s'éleve d'une maniere raboteuse & sauvage à une toise ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un petit Palais, où cependant on compte plus de cent chambres ou sallons. Ce Palais a quatre faces, & il est d'une beauté & d'un goût extrêmement recherchés. La vûe en est admirable, car de-là on voit tous les Palais, qui, par intervalles, sont sur les bords du bassin ; toutes les montagnes qui s'y terminent ; tous les canaux qui y aboutissent pour y porter, ou pour en recevoir leurs eaux ; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure des canaux ; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts ; tous les bosquets qui séparent ou couvrent les Palais, pour empêcher que ceux qui sont d'un même côté ne puissent avoir vûe les uns sur les autres.

Les bords de ce charmant bassin sont variés à l'infini, & aucun endroit ne ressemble à l'autre, ici ce sont des quais de pierre de taille, où aboutissent des galeries, des allées & des chemins : là ce sont des quais de rocaille, construits en espece de dégrés avec tout l'art imaginable, ou bien ce sont de belles terrasses, & de chaque côté un dégré pour monter aux bâtiments qu'elles supportent. Au-delà de ces terrasses, il s'en éleve d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéâtre. Ailleurs c'est un bois d'arbres à fleurs qui se présente à vos yeux. Un peu plus loin vous trouvez un bosquet d'arbres sauvages, & qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes. Il y a des arbres de haute futaye & de bâtisse, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruit.

On trouve aussi sur les bords de ce même bassin quantité de cages & de pavillons, moitié dans l'eau & moitié sur terre, pour toutes sortes d'oiseaux aquatiques. On rencontre de même, de temps en temps, sur le terrein du château de petites ménageries & de petits parcs pour la chasse. On

Empire de la Chine.

estime surtout une espece de poissons dorés, dont en effet la plus grande partie est d'une couleur aussi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve un assez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin, & de toutes ces couleurs mêlées ensemble. Il y en a plusieurs réservoirs dans tout le jardin, mais le plus considérable est celui qu'on a fait au milieu du grand bassin. C'est un grand espace entouré d'un treillis fort fin de fil de cuivre, pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

Enfin on ne peut se figurer la beauté de ce seul endroit, lorsque ce bassin est couvert de barques dorées & vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joûte & autres jeux; mais surtout une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifice & qu'on illumine tous les palais, toutes les barques, & presque tous les arbres. En illuminations & en feux d'artifices, les Chinois surpassent de beaucoup les Européens, sans excepter les Italiens.

L'endroit où loge ordinairement l'Empereur, & où demeurent aussi l'Impératrice, ses autres femmes, leurs femmes de chambre & les Eunuques, est un assemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, &c. En un mot, il a l'étendue d'une ville d'une certaine grandeur. Les autres Palais ne sont gueres que pour la promenade, pour le dîner & pour le souper. Ce logement ordinaire de l'Empereur est immédiatement après les portes d'entrée, les premieres salles, les salles d'Audience, les cours & leurs jardins. Ce Palais, qui forme une isle, se trouve entouré de tous les côtés par un large & profond canal, & on pourroit l'appeller un serrail. C'est dans les appartements qui le composent, qu'on voit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornements, de peintures dans le goût Chinois, & tous ces ornements & ces meubles sont faits de bois précieux, de vernis du Japon & de la Chine. On admire l'assemblage qui se trouve de vases antiques de porcelaine, de soyeries, d'étoffes d'or & d'argent, & de tout ce que l'art & le bon goût peuvent ajouter aux richesses des productions de la Nature.

De ce logement de l'Empereur, le chemin conduit presque tout droit à une petite ville bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue est d'un quart de lieue en tous sens, & elle a ses quatre portes aux quatre points cardinaux, ses tours, ses murailles, ses parapets, ses crenaux. On y voit des rues, des places, des Temples, des halles, des marchés, des boutiques, des Tribunaux, des Palais, un port; enfin tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'Empire, se rencontre en petit dans cette ville.

Comme la grandeur que les Empereurs Chinois affectent dans toutes leurs démarches, est cause qu'ils ne se montrent jamais en public qu'avec un appareil qui imprime la terreur, ils sont pour ainsi dire obligés de vivre dans une espece de solitude, bornés seulement à la vue des Officiers & des Ministres qui se rendent au Palais. Pour se dédommager d'une contrainte si ennuyeuse, les Empereurs imaginent plusieurs amusements qui puissent suppléer à la privation où ils se trouvent des divertissements publics. C'est dans cette vue que les derniers Empereurs ont fait construire la petite ville située dans l'enclos du château de Plaisance, dont on vient de voir la description. Cette

ville est destinée à faire représenter par les Eunuques plusieurs fois l'année tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues, & même toutes les friponneries des grandes villes.

Aux jours marqués chaque Eunuque prend l'habit de l'état & de la profession qui lui sont assignés; l'un est un Marchand, l'autre un Artisan, celui-ci un Soldat, celui-là un Officier. On donne à l'un une brouette à pousser, à l'autre des paniers à porter; enfin chacun a le district de sa profession. Les vaisseaux arrivent au port, les boutiques s'ouvrent & on étale les marchandises. Un quartier est pour la soye, un autre pour la toile, une rue pour les porcelaines, une pour les vernis; tout est distribué avec beaucoup d'arrangement. Chez celui-ci on trouve des meubles, chez celui-là des habits, des ornements pour les femmes; chez un autre des livres pour les curieux & les sçavants. Il y a des Cabarets pour le thé & pour le vin, des Auberges pour les gens de tout état. Des Colporteurs vous présentent des fruits de toute espece, & des rafraîchissements en tout genre; des Merciers vous tirent par la manche, & vous harcelent pour vous faire prendre de leurs marchandises. Là tout est permis; on y distingue à peine l'Empereur du dernier de ses sujets. Chacun annonce ce qu'il vend, on s'y querelle, on s'y bat; enfin c'est le vrai fracas des Halles. Les Archers arrêtent les querelleurs, on les conduit aux Juges dans leur Tribunal; la dispute s'examine & se juge. On condamne souvent à la bastonnade, on fait sur le champ exécuter l'Arrêt, & quelquefois le jeu se change pour le plaisir de l'Empereur en quelque chose de trop réel pour le patient.

Les Filoux ne sont pas oubliés dans cette fête, & ce noble emploi est confié à un certain nombre d'Eunuques des plus alertes qui s'en acquittent ordinairement avec succès. S'ils se laissent prendre sur le fait, ils en ont la honte & on les condamne, ou du moins on feint de les condamner à être marqués, bâtonnés ou exilés suivant la gravité du cas ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs sont pour eux; ils ont des applaudissements, & le pauvre Marchand est débouté de ses plaintes. Cependant tout cela n'est qu'un jeu, & toutes les marchandises se retrouvent à la fin de la Foire.

Cette Foire ne se fait que pour le plaisir de l'Empereur, de l'Impératrice & des autres femmes. Il est rare qu'on y admette quelque Prince, ou quelques Grands, & s'ils y sont admis, ce n'est que lorsque les femmes se sont retirées. Les marchandises qu'on y étale & qu'on y vend, appartiennent pour la plus grande partie aux Marchands de Peking, qui les confient aux Eunuques pour les vendre réellement; ainsi tous les marchés ne sont pas feints & simulés. L'Empereur achette toujours beaucoup, & on lui vend le plus cher qu'on peut. Les femmes achettent de leur côté, & les Eunuques aussi. Si tout ce commerce n'avoit rien de réel, il manqueroit de cet intérêt piquant qui rend le fracas plus vif & le plaisir plus solide.

Au commerce succéde quelquefois le labourage, & il y a au même enclos un quartier qui y est destiné. On y voit des champs, des prés, des maisons, des chaumieres de laboureurs. Tout s'y trouve, les bœufs, les charrues & les autres instruments d'agriculture. On y séme du bled, du riz, des légu-

mes, toutes sortes de grains; on moissonne & on cueille les fruits. Enfin on y fait tout ce qui se fait à la campagne, & dans tout on imite d'aussi près qu'on le peut la simplicité rustique & toutes les manieres de la vie champêtre.

Il y a à la Chine une fête célébre qu'on nomme la fête des Lanternes, & qui arrive le quinzieme de la premiere lune de l'année. Il n'y a point de Chinois qui cette nuit-là, quelque pauvre qu'il soit, n'allume quelques lanternes. On en fait & on en vend de toutes sortes de grandeurs, de figures & de prix. Cette nuit-là toute la Chine est illuminée; mais l'illumination n'est nulle part aussi belle que chez l'Empereur, & sur-tout dans la maison de Plaisance, dont on vient de voir la description. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie où il n'y ait plusieurs lanternes suspendues au plafond. Il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins en façon de petites barques, que l'eau pousse & ramene. Il y en a sur les montagnes, sur les ponts, & presque à tous les arbres. Elles sont toutes d'un ouvrage fin, délicat, en figures de poissons, d'oiseaux, d'animaux, de vases, de fruits, de fleurs, de barques & de toutes grosseurs. Il y en a de soye, de corne, de verre, de nacre, & de toutes matieres. Il y en a de peintes, de brodées & d'extrêmement belles; enfin les Chinois leur donnent tant de variétés, ainsi qu'à la forme de leurs édifices, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la fécondité de leur imagination (1).

Cortège de l'Empereur, lorsqu'il se montre en public.

Les Empereurs autrefois se tenoient enfermés dans l'enceinte de leurs Palais, prévenus que le peuple les respectoit beaucoup à cause qu'il les voyoit rarement. Maintenant les Empereurs sont devenus plus populaires, & se montrent davantage à leurs sujets. Cependant pour ne pas s'éloigner du génie de la Nation, ils affectent de relever la supériorité de leur rang par le cortége nombreux & magnifique dont ils se font accompagner. Voici la maniere dont le P. du Halde rapporte les cérémonies qui s'observent lorsque l'Empereur sort de son Palais. Suivant l'usage établi une grande partie des Seigneurs de la Cour doivent marcher avec leur Souverain. Tout brille dans ce cortége, les armes, les harnois des chevaux, les banderolles, les parasols, les éventails, & toutes les autres marques de la dignité Impériale. Les Princes & les Seigneurs ouvrent la marche, & sortent les premiers à cheval. Ils sont suivis immédiatement par les Colaos ou premiers Ministres & par les grands Mandarins, qui marchent sur deux aîles & fort près des maisons; de sorte que le milieu des rues reste libre. On porte après eux vingt-quatre bannieres de soie jaune, qui est la livrée de l'Empereur; & sur ces bannieres qu'on peut regarder comme ses armoiries, on a brodé des dragons d'or. Ensuite s'avancent vingt-quatre parasols de la même couleur que les bannieres & autant d'éventails, fort riches & fort précieux. Les Gardes-du-corps qui environnent la personne de l'Empereur, sont tous vêtus de jaune, ont sur la tête des especes de casque, & à la main une sorte de javelot ou de demi-pique dorée & terminée en haut par la figure d'un soleil, d'un croissant, ou de la tête de quelque animal. Douze Estafiers vêtus aussi de jaune portent sur leurs épaules la chaise de l'Empereur, & en divers endroits sur la route il y a un grand nombre d'autres Estafiers, qui dans la marche relevent

(1) Tome XXVII. des Lettres Edifiantes, page 9.

les premiers sans interrompre la course. L'Empereur est presque toujours habillé de jaune, c'est la couleur Impériale, & elle est interdite à tout autre qu'à lui, ou aux Officiers qui l'approchent de plus près. D'ailleurs sa veste est parsemée de dragons peints ou brodés, c'est sa devise, & il est le seul qui puisse les porter à cinq ongles. Si quelqu'un, sans sa permission, avoit la témérité de mettre sur ses habits cette marque de la dignité Impériale, il seroit rigoureusement puni. Une troupe de Musiciens, de Trompettes accompagnent l'Empereur & font retentir avec grand bruit le son de leurs instruments. Enfin une multitude de Pages & de Valets-de-pied ferment la marche.

L'Empereur est le maître de diminuer ou d'augmenter à sa volonté le nombre de ceux qui doivent l'accompagner dans ses sorties, & souvent il use de ce pouvoir pour se délivrer de l'embarras que cause un trop grand cortége. Lorsque l'Empereur *Chang-hi* visitoit les provinces méridionales de ses Etats, il montoit une barque neuve qu'on avoit faite exprès pour son voyage, & il se faisoit accompagner de ses enfants, des grands Seigneurs de sa Cour, & d'une infinité d'Officiers de confiance. Il y avoit tant de troupes sur sa route qu'il sembloit marcher au milieu d'une armée. En allant il faisoit de petites journées, & s'arrêtoit de temps en temps pour examiner par lui-même & se faire rendre un compte exact de tout; mais en retournant à la capitale, il ne mettoit plus d'intervalle dans sa course; de sorte que sa barque voguoit jour & nuit.

Dans les voyages que l'Empereur fait en Tartarie, ou lorsqu'il veut prendre le divertissement de la chasse, il marche véritablement à la tête d'une nombreuse armée. On croiroit alors sans peine qu'il médite la conquête d'un puissant Empire, & qu'il a besoin de forces supérieures pour le subjuguer; c'est alors que les Princes & les Grands font éclater à l'envi leur magnificence dans leur train, dans leurs habits, dans leurs tentes, leurs équipages, &c. L'occasion où l'Empereur marche avec le plus de pompe, est lorsqu'il va offrir solemnellement des sacrifices dans le Temple de *Tien*. Les cérémonies observées dans cette marche, sont décrites par le P. du Halde qui les a tirées de la relation du P. Magalhaens. Je crois devoir d'après lui en faire la description, & cela d'autant plus que, suivant la remarque du P. du Halde, l'ordre de ces cérémonies est réglé de tous les temps, & n'a reçu aucun changement.

La marche commence par vingt-quatre Tambours & vingt-quatre Trompettes, qui avancent rangés les uns & les autres en deux files. Les trompettes sont faites d'un bois que les Chinois estiment beaucoup, & qu'ils nomment *Ou-tong-chu*. Elles ont plus de trois pieds de longueur, & environ huit pouces de diametre à l'embouchure. Leur forme est celle d'une cloche, & on a soin de les orner de cercles d'or. Ces instruments ont le son approprié à celui du tambour, avec lequel ils s'accordent parfaitement.

Sur la même ligne paroissent vingt-quatre hommes armés de bâtons longs de sept à huit pieds, vernissés de rouge & ornés de feuillages dorés. Ensuite viennent cent Soldats portant des hallebardes, dont le fer se termine en croissant; cent Messiers qui portent des lances peintes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, & dorées à l'extrémité; quatre cents grandes lanternes fort

EMPIRE DE LA CHINE.

ornées & travaillées avec beaucoup d'art ; quatre cents flambeaux faits d'un bois qui brûle très-long-temps & qui répand une grande lumiere ; deux cents lances enrichies les unes de floccons de soye de diverses couleurs, les autres de queues de pantheres, de renards & d'autres animaux ; vingt-quatre bannieres sur lesquelles on a peint les signes du Zodiaque, que les Chinois divisent en vingt-quatre parties ; cinquante-six autres bannieres où sont représentées les cinquante-six constellations, ausquelles les Chinois réduisent toutes les étoiles ; deux cents éventails soutenus par de longs bâtons dorés, où on a peint diverses figures de dragons, d'oiseaux & d'autres animaux ; vingt-quatre parasols richement ornés, & un buffet porté par les Officiers de la bouche & garni de divers ustensiles d'or, tels que des bassins, des aiguieres, &c.

A la suite de tout ce cortége qui observe un très-bon ordre, paroît l'Empereur superbement habillé & monté sur un magnifique cheval. Ce Prince qui dans cette occasion affecte encore plus de gravité que de coutume, s'avance d'un air très-majestueux. On soutient à ses côtés un riche parasol qui est assez grand pour donner de l'ombre à lui & à son cheval. Il est environné de dix chevaux de main, dont la couleur est blanche, & les selles ainsi que les brides sont enrichies d'or & de pierreries ; cent Lanciers & les Pages de la chambre, sont aussi autour de l'Empereur à quelque distance de sa personne.

A quelques pas du Souverain, on voit venir deux à deux tous les Princes du Sang, les Regules, les premiers Mandarins & les Seigneurs de la Cour, tous en habits de cérémonie ; cinq cents jeunes Gentilshommes du Palais richement vêtus ; mille Valets-de-pied en robes rouges, brodées de fleurs & d'étoiles d'or & d'argent ; immédiatement après, trente-six hommes portent une chaise découverte, qui est suivie d'une autre fermée & beaucoup plus grande. Celle-ci est soutenue par un grand nombre de Porteurs, & précede quatre grands chariots, dont deux sont traînés par des éléphants, & les deux autres par des chevaux couverts de housses en broderie. Il y a pour chaque chaise & chaque chariot une compagnie de cinquante hommes, qui en forment la garde. La marche enfin est fermée par deux mille Mandarins de lettres, & deux mille Mandarins d'armes ou Officiers de guerre, vêtus richement les uns & les autres. Le retour du Temple au Palais se fait dans le même ordre & avec beaucoup de gravité.

La Couronne dont l'Empereur se couvre la tête en quelques occasions, est extrêmement riche ; mais si l'on en croit le rapport d'un Missionnaire, les ornements qui y sont ajoutés paroissent mystérieux & significatifs. Cette Couronne est ronde en tirant un peu sur l'ovale, & on y voit briller un grand nombre de belles pierreries. Douze filets ou colliers de perles y sont attachés tout autour. Quatre de ces colliers tombent sur les yeux, quatre sur les oreilles, sçavoir deux de chaque côté, & quatre sur le derriere de la tête. Voici l'explication qu'on donne au mystére que présentent ces colliers : les quatre qui pendent sur les yeux font entendre qu'un Souverain doit avoir les yeux fermés sur ceux qui ont quelque affaire devant lui, c'est-à-dire, que l'affection ou la haine, la faveur pour le riche ou la compassion pour le pauvre, ne doivent jamais le déterminer dans ses jugements. Les quatre colliers

des oreilles indiquent qu'il faut qu'elles soient fermées aux prieres des Grands ainsi qu'à celles des Pauvres, pour ne s'ouvrir qu'à la raison, aux loix & à la justice. Les quatre colliers qui descendent par derriere expriment le jugement, la pénetration, les réflexions, & le soin avec lesquels les Princes doivent peser leurs résolutions, & combien il est nécessaire qu'ils soient versés dans les affaires du Gouvernement.

Femmes & enfants de l'Empereur.

Les femmes & les concubines de l'Empereur sont en si grand nombre, que, suivant le P. le Comte, il est difficile de le bien connoître, d'autant plus qu'il n'est jamais fixe. Ces femmes ne paroissent jamais qu'aux yeux du Monarque, & à peine un autre homme ose-t-il en demander des nouvelles. Les concubines ordinaires se nomment *Kong-ngu*, c'est-à-dire, Dames du Palais; mais celles pour qui l'affection de l'Empereur s'est déclarée plus particulierement, portent le nom de *Tì*, qui signifie *presque Reines*. Le Souverain leur donne quelquefois des joyaux dont elles se parent la tête & la poitrine, & une piece de satin ou de damas jaune, qu'elles suspendent devant leur porte, & qui les fait respecter plus que toutes leurs compagnes. Ces femmes ont aussi leurs titres, leurs dignités, & sont divisées en plusieurs classes. Leurs habits, leur parure, & d'autres marques de leur degré les distinguent les unes des autres; mais leurs enfants, & ceux mêmes des deux Reines, sont regardés comme des enfants naturels.

Lorsque l'Empereur, ou l'héritier de la couronne pensoient autrefois à se marier, le Tribunal des Rits, ou des Cérémonies nommoit des femmes d'une réputation établie pour choisir vingt filles les plus accomplies qui pouvoient se trouver. On ne prenoit pas garde à la naissance, ni aux richesses de ces filles; pourvû qu'elles n'eussent aucun défaut corporel, & que leur conduite fût irréprochable ; on ne leur demandoit rien autre chose. Aussitôt qu'elles étoient choisies, on les transportoit au Palais, ou pendant quelques jours elles étoient examinées par la Reine mere, ou par la premiere Dame de la Cour, qui observoit avec beaucoup d'attention si elles n'avoient point quelque défaut caché, ou quelque mauvaise odeur. Après le plus sévere examen, la Reine décidoit laquelle de ces jeunes filles méritoit l'honneur d'être l'épouse du Prince, ou de l'Empereur, & la lui faisoit conduire en grande pompe. L'Empereur refusoit rarement de recevoir celle qu'on lui donnoit ainsi, & la fete du mariage se célébroit avec beaucoup de réjouissances. L'Empereur dans ces occasions accordoit toujours des graces à ses sujets, & entre autres faveurs il faisoit publier un pardon général pour tous les criminels de son Empire, à l'exception des voleurs & des rebelles. Le couronnement de l'épouse de l'Empereur ne tardoit pas à se faire avec une magnificence & un éclat dignes du rang où elle étoit élevée. On la décoroit d'un nombre infini de titres glorieux, & on lui assignoit des revenus considérables. A l'égard des dix-neuf autres jeunes Chinoises qu'on avoit tirées du sein de leur famille, on les marioit aux fils des premiers Seigneurs, & si on ne trouvoit pas assez de maris d'un rang distingué, on renvoyoit chez leurs parents avec des dots très-avantageuses celles qui n'avoient pû être pourvûes.

Telle étoit l'ancienne coutume des Monarques Chinois ; mais depuis que le thrône est occupé par des Empereurs Tartares, on ne leur voit gueres

prendre pour femmes, & même donner le titre de Reines, qu'aux filles de quelques Souverains de la Tartarie orientale. Les Reines ne sont jamais qu'au nombre de trois, & jouissent de beaucoup plus d'honneurs que toutes les autres femmes. Elles ont un logement particulier, une Cour, deux Dames d'honneur, & plusieurs domestiques de leur sexe. On invente pour leur plaire tous les amusements qu'on peut procurer à ceux qui sont condamnés à une éternelle clôture, & on n'épargne rien pour les satisfaire du côté de la magnificence de leurs meubles & de leurs habillements. La premiere des trois Reines fait sa résidence dans le Palais intérieur avec l'Empereur, & porte le titre d'Impératrice; mais les deux autres ont des Palais séparés.

Résidence des fils de l'Empereur.

La résidence des fils de l'Empereur avant leur mariage est le Palais Impérial; mais dès qu'on leur a donné une épouse, la coutume demande qu'on les envoye dans quelque ville de Province, où il y a des Palais bâtis à ce dessein. Lorsque l'Empereur fait partir son second, ou son troisiéme fils pour un de ces Palais, il lui confére le titre de Roi. Chacun de ces petits Rois a mille domestiques pour lui servir de cortége, pour administrer ses affaires, & pour recevoir ses revenus. D'ailleurs la connoissance des affaires publiques de la Province leur est totalement interdite, & la seule chose qui les distingue des Princes du Sang, est l'hommage que les Mandarins sont obligés de leur rendre quatre fois l'année tel qu'on le rend à l'Empereur, à quelque différence près.

Sous le regne des Empereurs Chinois, lorsqu'il s'agissoit de marier les Princesses, filles ou sœurs du Souverain, le Tribunal des Rits ou Cérémonies faisoit assembler un certain nombre de jeunes hommes choisis, âgés de quatorze ou quinze ans. L'Empereur examinoit lui-même cette troupe, & dans le choix qu'il faisoit de ceux qu'il vouloit marier aux Princesses, il ne considéroit que l'esprit & la bonne mine, sans égard pour le rang & les richesses. Il présentoit ensuite à ses sœurs ou à ses filles le mari qu'il leur avoit destiné, & en les mariant, il leur donnoit une dot très-considérable en joyaux & en terres. Ceux qui épousoient ainsi des Princesses du sang Royal prenoient le nom de *Tu-ma*, c'est-à-dire, parents de l'Empereur par leurs femmes, & quoiqu'ils ne pussent jamais devenir Mandarins, ils ne laissoient pas d'être fort puissants. Cependant rien n'étoit si gênant que les déférences qu'ils étoient obligés de marquer à leurs épouses jusqu'à ce qu'elles eussent des enfants; car ils ne leur parloient qu'à genoux, & frappoient trois fois la terre du front la premiere fois qu'ils se présentoient devant elles dans la journée. La naissance d'un enfant, de quelque sexe qu'il fût, dispensoit les Tu-ma de ces fatigantes cérémonies, & ils n'y étoient pas contraints dès les commencements mêmes de leur mariage, si leur qualité étoit assez relevée pour les en exempter.

L'Empereur fait à tous ses parents par les mâles, fussent-ils à la quinziéme génération, une pension pour leur subsistance, & elle est plus ou moins forte suivant la proximité du sang. Tous ceux qui ont ainsi une pension du Monarque, jouissent du privilége de faire peindre en rouge leurs maisons & leurs meubles, prérogative interdite à toute autre. Les parents de l'Empereur du côté des femmes sont de deux espéces; l'une des descendants de ses filles, qui ne passent point pour Princes du sang, ni même pour appartenir

à

EMPIRE DE LA CHINE.

à sa famille ; la seconde espéce est composée des peres, des freres, des oncles, & des autres parents de la Reine ; des gendres de l'Empereur & de toute leur famille en remontant ; mais les Princes Tartares ont aboli cette seconde parenté. La conduite de tous ces Princes est observée avec beaucoup d'attention, & l'Empereur punit sans indulgence celui d'entr'eux qui se rend indigne de sa naissance, ou du rang qu'il occupe.

Funerailles de l'Empereur.

Avant que de finir tout ce qui a rapport à l'Empereur, je crois devoir dire quelques mots des cérémonies des funerailles. Aussitôt que ce Prince est expiré, on le place dans un riche fauteuil, & six Eunuques le transportent au milieu d'une des salles du Palais. On couche alors le corps sur un lit magnifique, & peu de temps après on le renferme dans un cercueil de grand prix au son des instruments qui jouent les airs les plus lugubres. Le cercueil est fait d'un certain bois, qui, suivant le témoignage des Chinois, a la propriété de garantir les corps de toute corruption. Au bout d'un certain espace de temps, pendant lequel on observe diverses cérémonies, on porte le corps au lieu de sa sépulture, que les Chinois appellent *Bois Impérial.* Cet endroit qui contient les tombeaux d'un grand nombre d'Empereurs & d'Impératrices, est remarquable par les différents corps de logis, les richesses, les ornements, la beauté des murailles, dont il est environné, & le nombre d'officiers & de soldats qui y font la garde nuit & jour. L'usage & la loi ont reglé de semblables cérémonies, & même de plus grandes encore, pour les funérailles des Impératrices.

A l'égard du deuil, on assure que les Chinois étoient entierement obligés de le porter pendant trois ans pour la mort d'un Empereur. On a peu à peu réduit la longueur du deuil, & il ne dure maintenant que quelques jours, mais dans cet intervalle les Mandarins des Villes & des Bourgs s'assemblent au milieu des places publiques, pour y témoigner leur douleur par le jeûne, les larmes, & plusieurs autres marques extérieures.

Officiers du Gouvernement.

On a déja remarqué qu'à la Chine personne ne peut s'élever au moindre emploi du Gouvernement s'il ne le mérite par son sçavoir & sa capacité ; & lorsqu'un Particulier est employé au service de l'Empire, il est décoré du titre de Khan, que les Portugais ont rendu par le nom de Mandarin, que tous les Européens ont adopté. Il y a neuf Ordres de Mandarins, qui sont si parfaitement subordonnés entr'eux, que rien n'est comparable au respect & la soumission des Ordres inférieurs pour les Ordres supérieurs.

Le premier Ordre des Mandarins est celui des *Colaos*, ou Ministres d'Etat, des premiers Présidents des Cours Souveraines, & des autres premiers Officiers de la Milice. Etre Mandarin du premier Ordre, est le plus haut degré auquel puissent parvenir les gens de lettres. Il y en a cependant plusieurs qui sont quelquefois qualifiés de titres encore plus honorables, tels que ceux de Comtes, de Ducs, &c. mais l'Empereur ne fait gueres cet honneur qu'à ceux qui ont rendu à l'Etat les services les plus importants. Le Prince choisit lui-même les Colao, qu'il tire pour l'ordinaire des autres Tribunaux, & dont il détermine le nombre à sa volonté. Ils ne sont communément que cinq ou six, & un d'entr'eux est regardé comme le Chef du Conseil. Il est nommé *Cheou-Siang*, & il a la confiance de l'Empereur.

Les Mandarins du second Ordre sont comme les Assesseurs des premiers,

& c'est de leur Corps que se tirent les Vicerois des Provinces & les Présidents de divers Tribunaux.

Le troisieme Ordre des Mandarins est composé de ceux qu'on appelle *Tchong Chu-co*, c'est-à-dire, Ecole des Mandarins. Ils sont Secrétaires de l'Empereur, & ont soin de faire écrire toutes les affaires dont on délibere dans le Conseil. D'ailleurs, ils fournissent, ainsi que le second Ordre, des Vicerois & des Présidents. A l'égard des six autres Ordres des Mandarins, ils ne different entr'eux que par la soumission que les derniers ont pour ceux qui leur sont supérieurs, & par diverses marques distinctives que portent leurs membres. Ces marques consistent dans une piece d'étoffe quarrée que chaque Mandarin attache sur sa poitrine, & dans la ceinture qui lui serre le corps. La piece d'étoffe est toujours richement travaillée, & au milieu se voit la devise propre de l'emploi de celui à qui elle appartient. Aux uns, c'est un dragon à quatre griffes, aux autres, un aigle ou un soleil, & ainsi du reste. Les ceintures des Mandarins étoient autrefois divisées en petits carreaux, & s'attachoient par devant avec de grandes agrafes faites de cornes de buffle ou de rhinoceros, d'yvoire, d'écailles de tortue, de bois d'aigle, d'argent, d'or & de pierreries. La matiere des agrafes étoit différente, selon la diversité des emplois, & il n'y avoit que les *Colaos* qui pussent porter celle de pierres précieuses, dont l'Empereur leur faisoit présent en les mettant en possession de leur charge. Maintenant la ceinture de soye est toujours en usage, & ne se lie plus avec des agrafes.

Les charges des Mandarins ou Officiers se distribuent de la maniere suivante. Lorsqu'on a passé au moins deux degrés de littérature, des trois qui sont établis, on est en état de posséder des charges. Les noms de ceux qui ont ces degrés sont différents, selon le degré qu'ils ont obtenu. Les sçavants du premier ordre sont ce que nous appellerions Bacheliers; ceux du second peuvent être nommés Licentiés, & ceux du troisieme Docteurs. Ces trois especes de sçavants sont inscrits dans les régistres du Tribunal appellé *Lij-pou*, parce que ce Tribunal distribue les Officiers chacun dans son rang, & suivant son mérite. Lorsqu'il vaque des charges, ceux qui sont inscrits se rendent à la Cour, & on ne les éleve gueres d'abord qu'à la dignité de Gouverneurs de villes du second & du troisieme ordre. Après les examens ordinaires, on fait tirer les lettrés au sort, pour découvrir par cette voye de quelle sorte de Gouvernement ils peuvent être capables; mais cette voye est fort incertaine de toutes manieres; car il n'est pas douteux que le hasard seul préside lorsqu'on tire au sort, & d'ailleurs on assure que les présents faits par les Candidats, leur procurent presque toujours les meilleurs Gouvernements.

Il y a une dépendance absolue entre les diverses Puissances qui gouvernent l'Etat, & quoique le plus petit des Mandarins ait tout pouvoir dans l'étendue de son Gouvernement, il releve d'autres Mandarins, dont l'autorité est au-dessus de la sienne. Ces autres Mandarins à leur tour dépendent des Officiers Généraux de chaque Province, & ces derniers sont soumis aux Tribunaux des villes Impériales, dont les Présidents rendent compte à l'Empereur, en qui réside la souveraine puissance.

Tribunaux ou Cours de Justice.

Toutes les affaires, qui regardent le Gouvernement civil & militaire,

se traitent dans des Cours ou des Tribunaux établis pour cet usage, & dont chacun a son objet particulier, afin que la diligence réponde toujours à l'exactitude. Ces Tribunaux sont subordonnés l'un à l'autre, comme les Magistrats qui y président. Les Tribunaux des villes dépendent de ceux des Provinces, & ceux des Provinces dépendent des Cours suprêmes, ou des Tribunaux généraux de l'Empire, qui sont fixés à Peking, & devant lesquels ressortissent toutes les grandes affaires pour l'examen & la décision.

Tribunaux suprêmes.

On compte dans l'intérieur du Palais de l'Empereur à Peking plusieurs Tribunaux souverains, dont le pouvoir & l'autorité s'étendent dans toutes les Provinces de l'Empire, sçavoir sept, soit pour les affaires civiles, soit pour les affaires militaires.

Le Tribunal qu'on nomme *Nui-Yuen*, c'est-à-dire, la Cour du dedans, parce que ses séances se tiennent au dedans du Palais, est composé de trois ordres de Mandarins. Les premiers sont les *Colaos*, & leurs fonctions consistent à recevoir & à examiner toutes les requêtes que les autres Tribunaux souverains doivent présenter à l'Empereur, soit pour les affaires d'Etat, qui concernent la guerre ou la paix, soit pour les affaires civiles ou criminelles. Ils lisent ces requêtes, après quoi ils permettent qu'on les donne à l'Empereur, ou les rejettent, s'ils y voyent quelque chose de choquant. Ils doivent néanmoins avertir l'Empereur des raisons qui les ont portés à agir comme ils ont fait, & quelquefois ce Monarque, peu satisfait des raisons qu'on lui a objectées, redemande ces requêtes & se charge seul de les examiner de nouveau. Les Mandarins du second ou du troisiéme ordre tiennent aussi le second rang dans le Nui-Yuen, & enfin la troisieme espece de Mandarins, dont ce Tribunal est composé, se prend dans le quatrieme, le cinquieme ou le sixieme ordre de Mandarins.

Les Membres du Nui-Yuen sont tous Conseillers d'Etat, & c'est dans leur assemblée que s'examinent & se décident la plûpart des grandes affaires, à moins que l'Empereur ne les évoque lui-même à son Grand-Conseil. Ce dernier est formé par tous les Ministres d'Etat, par les premiers Présidents & par les Assesseurs des six Cours souveraines. On donne à ces Cours le nom de *Leou-pou*, & leur pouvoir & leur autorité s'étendent sur toutes les Provinces de l'Empire. Dans chacune de ces Cours il y a eu de tout temps un Président, qui est ordinairement un Mandarin du premier ordre, & deux Assesseurs qui sont du second ordre. Les Tribunaux subalternes, qu'on assure être au nombre de quarante-quatre, ont aussi chacun un Président & au moins douze Conseillers. Tels furent les Tribunaux de la Chine sous les Empereurs Chinois; mais depuis que les Tartares sont montés sur le thrône, ils ont doublé le nombre des Officiers dans les Cours supérieures & subalternes, & ont mis autant de Tartares que de Chinois.

Premiere Cour souveraine.

Les fonctions des Membres de la premiere Cour souveraine, qu'on appelle *Lij-pou*, sont de fournir de Mandarins toutes les Provinces de l'Empire, de veiller sur leur conduite, & de rendre compte à l'Empereur de leurs bonnes & mauvaises qualités, afin qu'il les punisse ou les récompense. La peine que porte ordinairement un homme qui ne sçait pas remplir tous les devoirs de sa Charge, est d'être dégradé; & la récompense consiste à élever de dignes sujets aux postes les plus éminents. Le Lij-pou a sous sa

EMPIRE DE LA CHINE.

Jurisdiction quatre Tribunaux subalternes, dont chacun est institué dans des vûes particulieres. Ceux qui composent le premier de ces Tribunaux sont chargés du soin de choisir, parmi les sçavants & les gens de mérite, les sujets qui sont les plus capables de posséder quelque important emploi dans l'Empire. Les Membres du second Tribunal n'ont d'autre fonction que celle d'examiner la bonne ou la mauvaise conduite des Mandarins, & d'en tenir un mémoire circonstancié. Dans le troisieme Tribunal, on scelle tous les actes juridiques, on distribue aux différents Mandarins les sceaux convenables à leurs dignités & à leurs emplois, & on prend garde si les sceaux des dépêches qui sont envoyées à la Cour sont véritables ou supposés. Enfin les sujets, dont le quatrieme Tribunal est formé, doivent examiner de quoi se trouvent capables les Grands de l'Empire, c'est-à-dire les Princes du sang Impérial, les Vicerois, ceux qui se trouvent honorés des titres qui répondent à ce que nous appellons Marquis, Ducs, Comtes, &c. & généralement toutes les personnes d'un rang & d'une qualité distingués.

Hou-pou, seconde Cour souveraine.

La seconde Cour souveraine, appellée *Hou-pou*, c'est-à-dire, grand Thrésorier du Roi, est établie pour avoir la Surintendance des Finances, & le soin du Domaine, des revenus & de la dépense de l'Empereur. Elle expédie les ordres pour les appointements & les pensions; ordonne les livraisons de riz, des piéces de soie & d'argent, qui se distribuent aux grands Seigneurs & à tous les Mandarins de l'Empire, & tient un rôle de toutes les familles, de tous les droits qui doivent se payer, des douanes & des magasins publics. Quatorze Tribunaux subalternes, institués pour administrer les affaires des quatorze Provinces dont l'Empire est composé, doivent aider la seconde Cour souveraine dans le prodigieux détail de ses fonctions.

Li-Pou, Troisieme Cour souveraine.

Le nom de *Li-pou*, qu'on donne à la troisieme Cour Souveraine, signifie Tribunal des Rits ou des Cérémonies. C'est à cette Cour qu'il appartient de veiller sur l'observation des Rits & des Cérémonies, ainsi que sur les sciences & sur les arts. Elle doit avoir soin de la musique Impériale, & interroger ceux qui aspirent aux dégrés des lettrés, afin de juger s'ils sont en état d'être admis aux examens. C'est aussi cette Cour qui donne ses avis touchant les titres d'honneur & les distinctions dont l'Empereur veut gratifier ceux qu'il en croit dignes, ou ceux qu'il veut favoriser. D'ailleurs elle a soin des Temples, & regle les sacrifices que l'Empereur a coutume d'offrir, & ses soins s'étendent jusqu'à la direction des festins que le Prince donne à ses sujets ou aux Etrangers. La réception des Ambassadeurs, la maniere dont ils doivent être traités, & les cérémonies qui s'observent lorsqu'on les congédie, sont encore du district de cette Cour. Elle a enfin une inspection générale sur les arts libéraux, & sur les trois Loix ou Religions qui ont cours, ou qui sont tolérées à la Chine. Ces trois Religions sont celle des *lettrés*, celle des *Tao-ssée*, & celle des Disciples de *Foe*.

Des quatre Tribunaux subalternes qui aident dans ses fonctions le Tribunal des Rits, le premier a soin de déliberer sur les affaires les plus importantes, comme lorsqu'il s'agit d'expédier des brevets pour les grandes charges de l'Empire, telles que sont celles des *Tsong-tou*, ou des Vicerois. Le second a l'œil sur tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices que fait l'Empereur; sur les Temples; sur les Mathématiques, & sur les Religions

approuvées ou tolerées. Le troisieme est chargé de recevoir ceux qui sont envoyés à la Cour, & le quatrieme a la direction de la table de l'Empereur, & des festins qu'il donne, soit aux Grands de l'Empire, soit aux Ambassadeurs.

Ping-Pou, quatrieme Cour souveraine.

La quatrieme Cour souveraine se nomme *Ping-Pou*, c'est-à-dire, le Tribunal des armes. On conçoit par le nom de ce Tribunal, que toute la Milice de l'Empire est de son ressort. En effet, c'est de lui que dépendent les Officiers de guerre, généraux & particuliers; & c'est dans ce même Tribunal qu'on examine Officiers & Soldats, & qu'on leur fait faire l'exercice. Le soin des membres de cette Cour regarde particulierement l'entretien des forteresses, le bon état des arsenaux, & des magasins d'armes offensives & défensives; l'abondance des munitions de guerre & de bouche, & enfin tout ce qui est nécessaire pour la défense, l'aggrandissement & la sûreté de l'Empire. Quatre Tribunaux inférieurs sont subordonnés à cette Cour. Le premier dispose de toutes les charges militaires, & prend garde que les troupes soient bien disciplinées. Le second distribue les Officiers & les Soldats dans les divers postes pour maintenir la tranquillité dans les villes, & veiller à la sûreté des grands chemins. Le troisieme a la Surintendance de tous les chevaux de l'Empire, des postes, des relais, des hôtelleries Impériales, & des barques destinées à porter les vivres & les autres provisions aux Soldats. Le quatrieme a soin de faire fabriquer toutes sortes d'armes, & d'en remplir les arsenaux.

Hing-Pou, cinquieme Cour souveraine.

Le P. du Halde, sans définir la véritable signification du nom *Hing-Pou*, sous lequel on connoît la cinquieme Cour souveraine, dit seulement qu'elle est comme la Tournelle en France, c'est-à-dire, que la cinquieme Cour souveraine de la Chine est la Chambre criminelle de l'Empire. Elle seule est en droit d'examiner ceux qui sont coupables de quelque crime, de les juger, & de les punir d'une maniere conforme à ce que les loix ont sagement établi. Les quatorze Tribunaux subalternes des quatorze Provinces de la Chine sont les aides de la Cour *Hing-Pou*.

Cong-Pou, sixieme Cour souveraine.

La derniere Cour souveraine, qui est la sixieme, & qui se nomme *Cong-Pou*, ou Tribunal des ouvrages publics, a pour objet la réparation des édifices publics, des Palais de l'Empereur, de ceux des Tribunaux, des Princes du Sang & des Vicerois; des sépultures Impériales, des Temples, &c. Elle a la Surintendance des tours, des arcs de triomphe, des ponts, des chaussées, des digues, des rivieres, des canaux, des lacs & des travaux nécessaires à la navigation. Elle ne doit pas moins veiller à l'entretien des chemins qui se font par terre & par eau, tel que la propreté des rues, celle des grands chemins, la bonté des barques, &c. Les Tribunaux subordonnés à cette Cour sont au nombre de quatre. Les fonctions du premier sont de préparer les plans & les desseins pour les ouvrages publics. Le second a la direction de tous les atteliers Impériaux de menuisiers, de charpentiers, de maçons, &c. dans toutes les villes de l'Empire. Le troisieme s'employe à la réparation des canaux, des ponts, des chaussées, des routes, & à rendre les rivieres navigables. Le quatrieme enfin prend soin des maisons Impériales, des parcs, des jardins & des vergers, les fait cultiver, & en reçoit les revenus qui se portent au thrésor Impérial.

Les Tribunaux inférieurs ont chacun un Palais particulier, & sont tous composés de deux Présidents, de quatre Assesseurs & de vingt quatre Conseillers, moitié Chinois, moitié Tartares. Outre ces grands Officiers, il y en a un grand nombre de petits attachés à chaque Tribunal, tels que des Ecrivains, des Greffiers, des Huissiers, des Couriers, des Prevôts, des Sergents, &c.

La puissance dont les Cours souveraines sont revêtues est si étendue, qu'on auroit lieu de craindre qu'elle n'affoiblît l'autorité de l'Empereur, si les loix n'y avoient prévû par deux moyens, 1°. il est reglé de temps immémorial que tous ces Tribunaux dépendront positivement les uns des autres dans l'administration des affaires, & que dans l'exécution de leurs jugements, ils auront besoin du secours d'un autre Tribunal, & quelquefois de tous ensemble. Par exemple, toutes les troupes sont soumises au quatrieme Tribunal souverain, qui est celui des armes; mais le payement des troupes est du ressort du deuxieme; & les barques & les chariots pour le transport des soldats dépendent du sixieme. Par ce moyen aucune entreprise militaire ne peut s'exécuter sans le concert de ces différents Tribunaux, & il en est de même de toutes les affaires importantes de l'Etat. La seconde loi, qui sert à prévenir l'abus que pourroient faire de leur autorité les membres des différents Tribunaux, a établi qu'il y auroit toujours dans chaque Tribunal un Officier d'une probité reconnue, dont la fonction seroit de veiller attentivement à tout ce qui se passe dans le Tribunal. Ces Officiers, qui sont des especes d'Inspecteurs, se nomment *Co-Laos*, assistent à toutes les séances des Tribunaux, & on leur communique les Actes qui s'y passent. Ils ne peuvent à la vérité rien décider par eux-mêmes, parce que leur office est seulement de s'informer de tout, & d'en rendre compte à l'Empereur; mais ils se font redouter par leur fermeté à reprendre les fautes des Mandarins, des Princes & de l'Empereur lui-même, s'il se met dans le cas d'être censuré.

Lorsque l'Empereur, suivant l'usage ordinaire, renvoye les Mémoires de ces Inspecteurs aux Tribunaux qui doivent en prendre connoissance, on les voit rarement rejettés des Mandarins. Au contraire ces derniers, dans la crainte d'être aussi accusés dans quelque Mémoire semblable, ne manquent pas d'applaudir à ce que les *Co-laos* ont fait, & condamnent presque toujours ceux qu'ils ont blâmés. Ces déférences donnent à ces Officiers un grand crédit dans l'Empire; mais aussi leur sévérité tient tout dans le devoir, & dans une subordination absolument nécessaire pour faire regner le bon ordre. Cependant il arrive quelquefois que les Mandarins ne laissent pas de montrer de la résistance & beaucoup de fermeté, suivant les occasions. Dans ces cas l'Empereur fait venir devant lui ceux qui ne veulent pas se soumettre sur le champ aux ordres qu'il leur a envoyés, & les interroge sur les raisons de leur refus. Si les excuses apportées pour la justification des Mandarins que l'Empereur a mandés sont conformes aux loix, l'Empereur, ni personne ne peuvent les blâmer; mais si ces mêmes loix sont contraires à la conduite des Mandarins, ils sont dégradés pour les avoir méprisées.

Le détail que je viens de faire des six Cours souveraines, peut sans doute

suffire pour donner une idée de tous les autres Tribunaux de la Chine, qui sont en fort grand nombre; mais je crois devoir faire mention de deux autres Tribunaux établis très-anciennement à Peking. L'un fut institué pour traiter des affaires des Princes, afin qu'elles ne fussent pas confondues avec celles du commun du peuple; l'autre, composé des plus beaux génies de l'Empire, a toujours eu pour objet l'avancement des lettres, & l'histoire des regnes des Empereurs.

Empire de la Chine.

Tribunal des Princes.

Les Présidents & les autres grands Officiers du Tribunal des Princes sont des Princes titrés, & on choisit les Officiers subalternes parmi les Mandarins ordinaires. La fonction de ces derniers est de dresser les Actes de procedures, & de mettre sur les régistres toutes les choses qui doivent être inscrites, comme la naissance des enfants de la famille Impériale; les dignités & les titres dont l'Empereur honore les Princes du Sang & les punitions qu'ils encourent. Les Princes du Sang ont une femme légitime, & trois autres auxquelles l'Empereur donne des titres, qui s'inscrivent aussi dans le même Tribunal.

Tribunal d'Histoire.

Le Tribunal d'Histoire à la Chine est une espéce d'Académie composée des hommes les plus sçavants de l'Empire. Voici comme on s'y prend pour former ce Tribunal. Tous les trois ans, les Chinois qui ont pû parvenir au dégré de Licentié, se rendent à Peking pour tâcher d'obtenir le dégré de Docteur. On les examine à la derniere rigueur pendant treize jours, & en quelque nombre qu'ils soient, il n'y en a qu'environ trois cents qui soient nommés Docteurs. On choisit ensuite parmi ces nouveaux Docteurs les plus spirituels & les plus sçavants, pour composer le Tribunal d'Histoire: il est partagé en deux classes; la premiere est chargée d'écrire ce qui se passe au dehors du Palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales, ou d'une Province, ou de l'Empire; la seconde écrit tout ce qui se passe & même tout ce qui se dit au dedans du Palais, comme les actions & les discours du Prince, de ses Ministres & de ses Officiers, du moins ceux dont on juge que la connoissance doit être transmise à la postérité. Chacun de ceux qui composent la classe écrit sur une feuille ou sur une tablette la relation de ce qu'il a appris. Il la signe, & sans la communiquer aux autres, il la jette dans une espéce de coffre ou de tronc fermé, qui est placé au milieu de la salle où s'assemble le Tribunal. Ce coffre ne s'ouvre que lorsqu'il s'agit de mettre ces mémoires en ordre pour travailler à l'histoire, soit d'un regne particulier, soit même d'une Dynastie entiere, car depuis l'an 200 avant J. C. on ne publie à la Chine l'histoire d'une Dynastie, que lorsqu'elle n'est plus sur le thrône, ou du moins lorsque le sceptre a passé dans une autre branche. Alors les Historiens peuvent avoir une entiere liberté de publier les vérités les moins favorables à ceux dont ils écrivent l'histoire. Les petits Royaumes tributaires de la Chine avoient aussi autrefois un semblable Tribunal. M. Freret (1), de qui je tire ce détail, rapporte à ce sujet deux traits qui servent à confirmer l'exactitude avec laquelle les Membres du Tribunal d'Histoire marquoient tout ce qui arrivoit dans l'Empire.

(1) A la page 504. du XVe Volume des Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres.

Un Roi tributaire de *Tsi*, étant devenu amoureux de la femme du Général de ses troupes, la lui enleva. Ce Général, outré de cet affront, fit assassiner le Roi, & mit sur le thrône un autre Prince de la même famille. Aussitôt le Tribunal d'Histoire dressa une relation détaillée de cette évenement & la mit dans les Archives. Le Général jouissoit de toute l'autorité sous le Monarque qu'il avoit couronné, & comme il fut informé, par ceux qui lui étoient attachés, de ce que le Tribunal avoit fait, il en destitua le Président, le fit mettre à mort, s'empara de différents Mémoires dressés par les Membres du Tribunal, & mit un nouveau Président à la place de l'ancien. A peine le nouveau Président fut-il en place, qu'il fit dresser de nouvelles relations pour réparer la perte de celles qu'on avoit supprimées. Instruit de cette démarche, le Général cassa le Tribunal, & fit mourir tous ceux qui le composoient. En peu de temps on vit paroître de toutes parts dans le Royaume de Tsi, des écrits qui se trouvoient affichés dans les lieux publics, & ces écrits dépeignoient la conduite du Général avec les plus noires couleurs. Ce dernier évenement corrigea celui qui s'étoit jusqu'alors appliqué à détruire le Tribunal d'Histoire ; de sorte qu'il songea aussitôt à le rétablit. Il sentit parfaitement qu'il y avoit moins de danger à laisser à ce Tribunal la liberté de transmettre aux temps futurs, la connoissance de sa honte & la vengeance qu'il en avoit tirée, que de s'exposer aux effets que pouvoient produire ces écrits publics sur l'esprit des peuples.

Le second trait se trouve dans les annales authentiques de la Dynastie des *Tang*, & s'est passé dans le septieme siécle de l'Ere Chrétienne. Taï-Tsong, deuxieme Empereur des Tang, demanda un jour au Président du Tribunal d'Histoire, qu'il lui fit voir les Mémoires destinés pour l'histoire de son régne : » Seigneur, lui répondit le Président, le Tribunal écrit le bien & » le mal avec une égale liberté ; aucun Empereur n'a vu ce qu'on disoit » de son Gouvernement : si on le lui montroit, on ne pourroit plus écrire » que des éloges. La liberté avec laquelle le Tribunal écrit tout ce qui se » passe est un frein capable de retenir, en plusieurs occasions, les Princes » & les Ministres. Ceux d'entr'eux, qui ne sont pas encore tout à fait cor- » rompus & auxquels il reste quelque pudeur, redoutent les jugements » que la Postérité portera de leur conduite. Eh ! quoi ! dit l'Empereur, vous » qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'êtes si attachés, voudriez-vous » instruire l'avenir de mes fautes, si j'en commettois ? Il ne feroit pas le » maître de les lui cacher, reprit un des Membres du Tribunal ; ce seroit » avec douleur que nous les écririons, mais tel est le devoir de notre em- » ploi ; il nous oblige même d'instruire la Postérité de la conversation que » vous avez aujourd'hui avec nous «. Au reste, les Membres de ce Tribunal sont chargés de veiller à l'éducation du Prince héritier, & doivent lui enseigner la vertu, les sciences, les regles de la civilité & le grand art de bien gouverner. Ce sont proprement les gens de lettres de l'Empereur ; il s'entretient avec eux des sciences, & c'est souvent de leur corps qu'il choisit des *Colaos*, & les Présidents des Tribunaux suprêmes.

L'Empereur nomme les Mandarins, auxquels il donne toute autorité dans les Provinces, & ces Mandarins sont les Viceroi ou Gouverneurs, & d'autres Officiers qui se nomment *Tsong-tou*, dont la Jurisdiction est beaucoup plus étendue,

étendue, puisque deux & quelquefois trois Provinces leur sont soumises. Les Vicerois & les Tsong-tou se trouvent à la tête d'un Tribunal suprême de la Province, où toutes les affaires importantes, soit civiles, soit criminelles se décident. C'est à eux que l'Empereur envoye directement ses ordres; & les devoirs de leur charge les obligent à signifier sur le champ dans toutes les villes de leur ressort les volontés du Souverain. Au reste quelque grande que soit l'autorité des Tsong-tou, elle ne diminue rien de celle des Vicerois particuliers, & tout est reglé de façon qu'ils ne se nuisent point les uns aux autres.

EMPIRE DE LA CHINE.

Dans toutes les villes capitales des Provinces il y a deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles & l'autre pour les affaires criminelles. Les membres du second Tribunal sont des Mandarins, qu'on regarde comme les visiteurs des différents districts qui partagent chaque province, & ils y ont leurts Tribunaux. Leur charge est de rendre compte de tout à l'Empereur, sur-tout lorsque ce Prince n'envoye pas de Visiteur particulier dans la province. Outre les Tribunaux communs à chaque Province, il y en a d'affectés à certains lieux. Tels sont 1°. les Mandarins du sel, dont l'office consiste à le distribuer dans les provinces, & à s'opposer au commerce clandestin qui seroit préjudiciable au revenu Impérial. 2°. Les Mandarins géuéraux du tribut du riz; 3°. les Mandarins qui président à l'examen des Etudians de la province, & de ceux qui se présentent pour les degrés, &c.

Maniere dont se traitent les affaires civiles & criminelles.

Les petites causes sont ordinairement jugées dans les Tribunaux inférieurs; mais celui qui croit avoir lieu de se plaindre de la décision de ses Juges, peut en appeller au Gouverneur de la province, ou même au Viceroi, & lorsqu'un Juge supérieur a pris connoissance d'une affaire, les Juges inférieurs n'y ont plus aucune part, à moins qu'elle ne leur soit renvoyée. A l'égard des affaires importantes, l'appel est toujours permis des Vicerois aux Cours suprêmes de Peking, & elles sont examinées d'abord dans les Cours subalternes qui en font leur rapport au Tribunal suprême. Le Président de ce Tribunal après en avoir conferé avec ses Assesseurs porte son Jugement, dont l'Empereur doit être informé. Ce Prince fait quelquefois recommencer les informations; d'autrefois il prononce sur le champ, & alors la Cour suprême dresse la Sentence au nom de l'Empereur, & la fait tenir au Viceroi de la province, qui demeure chargé de l'exécution. Une décision de cette nature est toujours irrévocable, & elle porte le nom de *Saint commandement, sans défaut & sans partialité.*

Procedures criminelles.

On observe peu de formalités à la Chine pour arrêter & conduire un criminel devant la Justice. Dans quelque lieu qu'un Magistrat découvre du désordre, il a le pouvoir de faire punir sur le champ ceux qui l'occasionnent, & cette punition consiste souvent en une vingtaine de coups de fouets. Pour les affaires criminelles d'une certaine conséquence, l'Empereur nomme un Commissaire qui a toute autorité, à moins que le rang ou la naissance du coupable ne le mette en droit de le recuser. Avant le dernier Jugement des affaires de cette nature, elles passent nécessairement par cinq ou six Tribunaux subordonnés les uns aux autres. Chacun de ces Tribunaux examine attentivement les procédures déjà faites, & y ajoute ses propres informations sur la vie & la conduite des accusés, & sur la qualité

des dépositions des témoins. Tous ces délais font traîner les affaires en longueur ; mais d'un autre côté ils sont favorables quelquefois aux innocents, en ce qu'ils leur donnent le temps de travailler à leur justification.

Toutes les peines qui ne vont pas à la mort, peuvent être imposées par les Mandarins, & l'exécution se fait presque sur le champ ; mais à l'égard des Jugements qui condamnent un criminel à perdre la vie, il faut qu'ils soient confirmés par l'Empereur, ou par ceux à qui il a donné le pouvoir de le représenter. Lorsque les Mandarins envoyent à la Cour les pieces du procès criminel qu'ils ont jugé, ils ont soin d'insérer dans leur décision les articles de la loi qui leur ont servi de régle. Par exemple, ils mettent assez ordinairement ces mots : » Un tel est coupable de tel crime, & la loi or» donne que celui qui a commis ce crime sera étranglé, c'est pourquoi je le » condamne à être étranglé. « Si le crime est des plus noirs, l'Empereur en signant la Sentence de mort, y joint l'ordre suivant : *Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre que le coupable soit exécuté sans délai.* S'il n'est question que d'un crime ordinaire, l'ordre est adouci dans ces termes : *Que le criminel soit gardé en prison jusqu'à l'automne, & qu'il soit alors exécuté.* On observe à ce sujet qu'il y a à la Chine des jours fixés dans le cours de l'automne pour l'execution de tous les criminels condamnés à la mort.

Supplices à la Chine.

Les trois supplices capitaux de la Chine sont d'étrangler, de trancher la tête & de couper en pieces. Le premier est le plus doux, le plus commun & le moins deshonorant. Il est la punition des crimes les moins énormes, tels que de tuer son adversaire en duel. Il y a différentes manieres d'étrangler suivant les divers endroits de l'Empire, & les personnes de qualités qui doivent subir ce supplice, sont portées au lieu de l'exécution dans leurs chaises, ou sur des chariots couverts. Les crimes les plus odieux, tels que l'assassinat, l'empoisonnement, &c. font perdre la tête à ceux qui sont convaincus de les avoir commis. Trancher la tête est le supplice le plus infamant dans la Chine, parce que, disent les Chinois, la tête est la principale partie de l'homme, & que le criminel à qui on l'enleve, ne conserve point en mourant son corps aussi entier qu'il l'a reçu de la Nature. On ne dresse pas d'échaffaut pour les exécutions, & le criminel se met à genoux à terre dans quelque place publique, & penche la tête en devant. L'Exécuteur lui abbat la tête fort habilement pendant qu'il est dans cette posture, & couche avec promptitude le corps sur le dos. L'usage n'a attaché aucune honte à la fonction d'exécuteur à la Chine ; c'est même pour ainsi dire une distinction que l'Empereur accorde aux Soldats qui l'ont bien servi.

La troisieme espece de punition que les Chinois appellent dans leur langue couper en mille pieces, est celle des rebelles & des traîtres. Elle est extrémement cruelle & se fait de cette maniere : l'Exécuteur attache le criminel à quelque pilier & lui écorche la tête, jusqu'à en faire descendre la peau sur les yeux du patient, dans l'idée de lui cacher l'horreur de ses tourments. Il lui coupe ensuite l'une après l'autre diverses pieces de chair, & bientôt fatigué de ce sanglant exercice, il l'abandonne à la fureur du peuple qui le déchire en morceaux. Ce supplice, suivant la loi, consiste à couper en pieces le corps du coupable, à lui ouvrir le ventre, & à jetter son cadavre dans une riviere ou dans un fossé. Il y a aussi deux sortes de tortures pour arracher

l'aveu du crime; la premiere se donne aux pieds & aux mains, qu'on presse tellement avec de petites pieces de bois, qu'ils en sont quelquefois entiérement écrasés. La seconde torture qui, après la preuve du fait, se donne pour découvrir les complices d'un crime, sur-tout dans le cas de haute trahison, consiste à faire des incisions légeres dans plusieurs parties du corps, & à enlever ensuite de petits morceaux de peau au criminel.

Bastonnade.

Les autres peines qui ne vont point à la mort, sont le *Pan-tse*, ou la bastonnade, le cangue, les marques au fer chaud, le bannissement & diverses autres punitions inventées sur le champ par les Mandarins, & proportionnées à la faute commise. La bastonnade se donne fréquemment, & pour des choses qui par elles-mêmes sont peu conséquentes, mais dont on pourroit appréhender de fâcheuses suites. C'est le châtiment commun des sentinelles, qu'on trouve endormies pendant la nuit dans les rues & dans les places publiques. La même peine s'impose à ceux qui font quelque petit larcin, qui se querellent avec éclat & en viennent aux coups, qui ne marquent pas assez de respect à un Mandarin qu'ils voyent passer, &c. Les mendians valides, les vagabonds, les coureurs de nuit & les gens sans aveu qui sont rencontrés par des Mandarins suivis de leur cortége, ne peuvent gueres éviter de recevoir sur le champ la bastonnade. Pour cet effet on les couche sur le dos, & on leur applique plusieurs coups de Pan-tse, piece de bois de bambou faite exprès. Le nombre des coups ne passe jamais celui de cent, & & il est souvent au-dessous de celui de vingt. Dans ce dernier cas la bastonnade est regardée comme une correction qui n'a rien de flétrissant, & aussi celui qui l'a reçue est obligé de se prosterner devant son Juge & de le remercier d'avoir travaillé à le rendre meilleur.

Cangue.

Le cangue est une sorte de carcan composé de deux tables de bois épaisses de cinq à six pouces, & larges d'environ deux pieds en quarré. Ces tables ou planches sont toutes deux échancrées par un côté, afin qu'en les réunissant le col du patient se trouve pris entr'elles. Des chevilles les font tenir ensemble, & pour s'assurer que personne ne cherchera à les séparer, le Mandarin couvre les endroits par lesquels les deux pieces de bois se joignent de deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, & met son sceau dessus. Un homme qui a ainsi son col renfermé ne peut voir ses pieds, ni porter ses mains à la bouche, & il est chargé jour & nuit de cet importun fardeau, dont le poids va ordinairement à cinquante ou soixante livres. Sur les deux papiers dont les jointures des planches du cangue sont couvertes, on écrit en gros caractéres la nature du crime de celui qui le porte, & la durée du châtiment. Cette durée est poussée quelquefois jusqu'à trois mois, & les endroits où on expose les patients sont la porte d'un Temple, de la ville, d'un Tribunal, le coin de quelque rue, ou la place publique. Cette peine est flétrissante & ne dispense pas de la bastonnade; car lorsque le Mandarin délivre quelqu'un du cangue, il lui fait donner vingt coups de Pan-tse. Les fautes qui font encourir cette punition sont la débauche outrée, l'esprit de sédition & de trouble, qui ruine quelquefois la paix dans les familles, le trop grand amour du jeu auquel le commun des Chinois est fort adonné.

On distingue certains crimes pour lesquels le coupable est marqué sur les

EMPIRE DE LA CHINE.

deux joues avec les caractetes Chinois qui expriment la nature de sa faute. D'autres sont condamnés au bannissement, ou à tirer les barques Royales; & il est rare que cette servitude dure plus de trois ans. A l'égard du bannissement il est quelquefois perpétuel, & celui qui y est condamné est sûr de ne pas partir sans recevoir un nombre de coups proportionné à son crime. Les vols d'adresse sont punis, la premiere fois par une marque sur le bras gauche qu'on fait avec un fer chaud. La seconde fois qu'un voleur est pris sur le fait, on lui fait encore une marque sur le bras droit, & la troisieme fois on le livre au Tribunal établi pour le criminel.

Prisons Chinoises.

Loin que l'horreur & la mal-propreté regnent dans les prisons de la Chine, comme dans celles des autres Pays, elles sont claires, spatieuses, commodes & très-soigneusement nettoyées. Les prisons sont communément placées auprès des Tribunaux de Justice, & après être entré dans une longue ruelle qui conduit au logement des Geoliers, on passe dans une grande cour quarrée, aux angles de laquelle sont les chambres des prisonniers. On enferme les grands criminels dans des cellules particulieres, & la nuit ils sont chargés de chaînes. Les autres prisonniers jouissent de la liberté de travailler; car l'Etat ne les nourrit point, & s'ils ont du temps de reste, ils peuvent l'employer à se promener & à visiter les compagnons de sa disgrace. Si les prisonniers ont de quoi payer le loyer de petites chambres pour y passer la nuit, ils s'y logent assez commodément; mais s'ils ne sont pas en état de faire cette dépense, ils couchent dans une grande salle commune où des Sentinelles gardent avec soin. Ces mêmes Sentinelles font observer un profond silence, & avertissent les Geoliers s'ils entendent le moindre bruit, ou si les lumieres s'éteignent.

La prison des femmes est séparée de celle des hommes; on ne leur parle qu'au travers d'une grille, & on leur passe par une espece de tour les choses dont elles ont besoin. Les Mandarins sont obligés de faire souvent la visite des prisons, afin d'être en état de rendre compte des prisonniers & de les faire soigner aux dépens de l'Empereur, s'ils tombent malades. Si quelqu'un meurt, l'Empereur en doit être informé, & il ordonne souvent au Mandarin supérieur d'examiner si le subalterne a fait son devoir. Dans quelques endroits, le corps d'un prisonnier mort en prison est porté à la sépulture par un passage exprès, & qui ne sert que dans ces occasions. Lorsqu'un prisonnier de quelque distinction est dangereusement malade, & qu'il appréhende de mourir, il demande aux Juges la permission de sortir de prison avant que d'expirer, parce qu'on attache une idée d'infamie au passage dont je viens de parler. Aussi la plus grande imprécation qu'on puisse faire à la Chine, contre une personne à qui on souhaite du mal, c'est de lui dire : *Puisses-tu passer par le trou de la prison.*

Police des villes.

Rien ne contribue tant à la tranquillité qui regne à la Chine, que les bons réglements qu'on a soin d'observer dans les villes, sur-tout à Peking, dont toutes les autres prennent l'exemple. Dans les villes chaque quartier a son chef, qui a l'œil sur un certain nombre de maisons, & qui est responsable de tout ce qui arrive dans son district. S'il s'élevoit quelque tumulte, dont il négligeât d'avertir aussitôt les Mandarins, il seroit puni avec beaucoup de rigueur. Les Chefs de familles répondent de même pour leurs en-

fants & leurs domestiques; & les voisins sont obligés entr'eux de se secourir mutuellement dans les accidens fâcheux qui surviennent, tels qu'un vol nocturne, un incendie, &c.

Il y a toujours aux portes des villes une Garde qui observe attentivement les passants. Un Etranger est d'abord reconnu à sa physionomie, à son air, à son accent, & au moindre signe qui pourroit le rendre suspect, il est arrêté. On en avertit sur le champ le Mandarin, qui s'informe du pays de l'Etranger, de ses desseins, & s'il ne trouve dans ses réponses rien de condamnable, il le remet en liberté, mais il lui recommande de ne pas séjourner longtemps, sous peine de prison, ou même de quelque punition plus terrible. C'est une maxime fondamentale des Chinois de ne pas souffrir que les Etrangers s'établissent dans leur Empire. Outre leur mépris pour les autres Nations, ils ont pour principe qu'un mélange de peuples, introduisant de la variété dans les manieres & dans les usages, feroit naître à la fin des querelles personnelles, des partis & des révoltes.

Aussitôt que la nuit approche, on ferme soigneusement les portes de la ville, & les barrieres qui sont à l'extrémité de chaque rue. Tout le monde doit à cette heure être rentré dans sa maison, car des sentinelles placées de distance en distance arrêtent ceux qui passent dans les rues, qu'on traite assez ordinairement comme des vagabonds, ou des voleurs. Si dans le jour il s'éleve quelque tumulte, & que les querelleurs passent des injures aux coups, ils doivent prendre bien garde de répandre le sang de leur adversaire; autrement ils seroient punis de mort. Pour cet effet, lorsque les combattants se trouvent armés d'un bâton, ou de quelque instrument de fer, ils l'abandonnent pour se battre à coups de poings. Ces disputes se terminent presque toujours par des plaintes qu'on porte au Magistrat, qui écoute les raisons des deux parties, & condamne ordinairement le coupable à recevoir la bastonnade en sa présence.

Les Courtisannes sont tolérées dans l'Empire, comme dans plusieurs autres pays; mais il leur est défendu de loger dans l'intérieur des villes, ni dans les maisons particulieres. Celles qui embrassent cette infâme profession sont obligées de se joindre un certain nombre ensemble, & de se mettre sous la protection d'une espéce de supérieur qui répond de leur conduite.

Le plus petit Mandarin est regardé avec un respect & une soumission surprenantes par le peuple, & c'est sans doute ce qui fait que le bon ordre & la tranquillité regnent depuis longtemps à la Chine. Lorsqu'un de ces Mandarins est dans son Tribunal pour rendre la justice, on ne lui parle jamais qu'à genoux. S'il paroît en public, il est suivi d'un nombreux cortége, & a des habits magnifiques. Quatre hommes le portent dans une chaise dorée qui est ouverte en été & fermée pendant l'hyver. Les Officiers de son Tribunal marchent devant lui coëffés & vêtus d'une maniere extraordinaire. Si un Mandarin est obligé de faire quelque voyage par terre, il envoye devant lui la veille de son départ un Courier chargé d'une tablette, sur laquelle on a marqué le nom & l'emploi de l'Officier qui doit le suivre. A la vûe de cette tablette on prépare sur le champ les logements du Kong-quan, ou de l'hôtellerie Impériale, suivant la dignité du Mandarin. On lui fournit aux dépens de l'Empereur toutes les choses nécessaires dans son voyage, comme

vivres, chevaux, voitures, &c. Chaque maison de poste pour les relais a son Mandarin, qui prend soin des chevaux de l'Empereur destinés au service de ses Couriers, ou de ceux qui voyagent par ses ordres, ou pour le bien de l'Etat. Ces chevaux ne sont pas d'une grande beauté, mais ils paroissent vigoureux, & font ordinairement une course de soixante ou soixante dix lis.

Lorsque le voyage d'un Mandarin doit se faire par eau, les soldats de tous les corps de garde qui se trouvent sur la route se rangent par respect le long du rivage, enseignes déployées & les armes à la main. Si le Mandarin est du premier Ordre, ou un Seigneur de la Cour, on met aux deux bouts de sa barque quatre lanternes, & on marque en caracteres d'or quel il est. Des flammes & des banderolles de soye de diverses couleurs sont attachées de tous les côtés à la barque, & flottent au gré du vent. Dans le moment que la barque s'arrête le matin ou le soir, la Garde salue le Mandarin d'une décharge de ses armes à feu accompagnée du son des trompettes.

Quelque redoutable que soit l'autorité des Mandarins, ils ne se soutiennent pas longtemps dans leur Office, s'ils ne s'attachent pas à donner au peuple les marques les plus sensibles d'une affection paternelle. Celui qui n'agit pas avec toutes les précautions nécessaires de ce côté, ou qui affecte une sévérité trop grande à l'égard du peuple, est bientôt noté dans l'information des Inspecteurs, & court risque de perdre son emploi. Lorsqu'il est ainsi déposé, le peuple lui fait à son départ toutes les insultes qu'il peut imaginer; mais si au contraire on a été satisfait de son administration, on lui rend sur sa route des honneurs infinis, lorsqu'il change de gouvernement.

Mandarins de guerre.

L'Etat militaire de la Chine a ses Tribunaux, comme le Gouvernement civil, & ses Khans ou ses Mandarins revêtus de l'autorité qui convient à la profession qu'ils ont embrassée. Ces Mandarins se divisent en cinq classes, qui forment autant de Tribunaux, & les Tribunaux ont tous des noms particuliers. Le premier porte celui d'*arriere-garde*; le second celui d'*aîle gauche*; le troisiéme celui d'*aîle droite*; le quatriéme celui de *corps de bataille*; le cinquiéme celui d'*avant-garde*. Ces cinq Tribunaux sont subordonnés à un sixiéme, & ce sixiéme est un de ceux qui sont établis pour aider dans ses fonctions la quatriéme Cour souveraine, dont on a vû plus haut le district. Le Président du sixiéme Tribunal militaire, est un des plus grands Seigneurs de l'Empire; son autorité s'étend sur tous les gens de guerre, & de droit il commande toujours l'armée.

Le nombre des Mandarins ou Officiers de guerre monte jusqu'à dix-huit mille; & ils ont sous leurs ordres plus de sept cent mille soldats d'infanterie, & environ deux cent mille de cavalerie. On partage toutes ces troupes en plusieurs corps, ou légions, & chaque légion est composée de dix mille soldats, subdivisés encore en compagnies de cent hommes chacune. Les enseignes des soldats Tartares sont jaunes, & les Milices Chinoises en ont de vertes. Les Chefs des compagnies ont soin d'exercer les soldats, & de leur faire faire différentes évolutions qui consistent à défiler, à combattre & à se rallier ensuite. Les premiers Officiers font de temps en temps des revûes, afin d'examiner par eux-mêmes si les chevaux, les habillements & les armes des soldats sont en bon état. Les armes sont des mousquets, des sabres, des

fleches, des cuirasses & des casques, & si les soldats y laissent la moindre trace de rouille, ils en sont punis sur le champ, les Chinois par des coups de bâton, les Tartares par des coups de fouet. Tout soldat hors des heures de service peut travailler au métier qui lui plaît davantage.

On n'enrôle jamais personne par violence; au contraire il semble que ceux qui veulent prendre le parti des armes employent le crédit de leurs amis pour être reçus. La solde des troupes se paye régulierement tous les trois mois, outre leur nourriture qui se délivre tous les jours. Rien n'est si agréable à la vûe que ces troupes pour la propreté de leurs armes & de leurs habillements; mais quelle que soit leur multitude, elles seroient peu capables de défendre l'Empire, parce qu'une longue paix a énervé le courage des Tartares, & que les Chinois sont naturellement timides. Au reste la Nature semble avoir pris soin de fortifier la Chine de tous les côtés; car ce pays est défendu au Nord par la grande muraille; au Couchant par des Montagnes inaccessibles, & à l'Orient & au Midi par la mer, qui est si basse & si sujette aux tempêtes, que les vaisseaux n'oseroient aborder de ce côté.

Religions établies à la Chine.

Trois Religions dominantes à la Chine ont chacune leurs Sectateurs, & sont librement exercées. L'une, qui est communément celle des lettrés, est, autant qu'on en peut juger par les rapports combinés de différents Voyageurs, une Religion purement naturelle. La seconde établie par *Lao-Kiun*, semble être tirée de la premiere; mais avoir été considérablement altérée dans ses principes de Morale, & dans sa doctrine. La troisiéme enfin, qui est adoptée plus particulierement par le peuple, est une grossiere idolâtrie mêlée d'un grand nombre de superstitions.

La Religion naturelle fut la premiere qui regna dans la Chine, & il seroit difficile de rapporter l'époque de son établissement. Les Chinois n'en reconnurent point d'autres pendant longtemps, mais la pureté de ses principes s'altera peu à peu, & lorsque Confucius (1) entreprit de rétablir l'an-

(1) *Cum-fu-cu*, ou *Cong-fou-tse*, plus connu des Européens sous le nom de Confucius, descendoit, à ce qu'on prétend, d'un Empereur de la Chine. Il naquit vers le quatorzieme siecle avant l'Ere Chrétienne, dans le Royaume de Lou, aujourd'hui la Province de Chantong. Il s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de la Philosophie, & principalement de la Morale. A dix-neuf ans Confucius prit une femme, & content de se voir un fils né de son mariage, il répudia sa femme, afin de pouvoir plus librement se livrer tout entier à l'étude. Il ne tarda pas à acquérir les plus profondes connoissances, & dans le desir d'être utile à ses compatriotes, il parcourut diverses Provinces, cherchant à inspirer aux peuples l'amour & la pratique de la vertu. Sa réputation se répandit bientôt partout l'Empire, & lui fit un grand nombre de disciples, qui travaillerent de concert à établir sa doctrine. A l'âge de cinquante-cinq ans, Confucius devint premier Ministre du Royaume de Lou sa patrie, & son exemple joint à ses continuelles exhortations, porterent le Roi à réformer un grand nombre d'abus qui s'étoient introduits dans ses Etats. Cependant ce même Prince séduit par les caresses d'une femme, négligea de suivre les instructions de son Ministre, & ne s'occupa plus que de ses plaisirs. Confucius ayant fait inutilement tous ses efforts pour faire rentrer le Roi en lui-même, abandonna le Ministere, & s'éloigna même de sa terre natale. Il parcourut divers petits Royaumes, & mourut à l'âge de 73 ans. Ses disciples lui bâtirent un tombeau dans la ville de *Kio-fou*, à l'endroit même où il avoit coutume de les assembler. Les Chinois conservent la plus profonde vénération pour sa mémoire, & dans presque toutes les villes, on lui a érigé un Oratoire. Les Mandarins

EMPIRE DE LA CHINE.

cienne Morale, le désordre & le relâchement étoient répandus presque par toute la Chine. Confucius s'appliqua à inspirer aux peuples l'amour de la vertu, le mépris des richesses, & la fuite des plaisirs poussés à l'excès. Il eut la satisfaction de réussir, & ses différents voyages dans les Provinces de la Chine lui firent un grand nombre de disciples. Les principes prêchés par ce Philosophe, & suivis par la plûpart des lettrés, sont un grand respect pour l'Etre suprême, regardé comme l'origine & l'essence de tout ce qui existe; une parfaite soumission pour ceux de qui l'on tient la naissance; l'amour du Prochain; l'étude continuelle à vaincre ses inclinations déreglées, & à toujours prendre la raison pour guide dans la conduite qu'on doit tenir.

Suivant d'anciens livres Chinois, il paroît que long-temps avant Confucius, le principal objet du culte de tous les habitants de la Chine étoit déjà l'Etre suprême adoré sous les noms de *Chang-ti* & de *Tien*. On lui offroit des sacrifices deux fois l'année, c'est-à-dire, au temps des Solstices. On prétend qu'un Empereur Chinois institua deux autres fêtes qu'on célebre à chaque Equinoxe, & qu'il attacha la charge de Grand-Prêtre à la dignité Impériale. Depuis ce temps les Monarques de la Chine ont jusqu'à ce jour fait les fonctions de Souverains Pontifes, & ils sont les seuls en droit d'offrir des sacrifices pour toute la Nation. Telle est la Religion professée par les Sçavants & plusieurs Ministres de la Chine, si l'on en croit le rapport de différents Missionnaires Jésuites. Quelques Voyageurs néanmoins ne sont pas tout-à-fait d'accord avec eux là-dessus, & accusent les Chinois d'Athéïsme. Ce qui peut avoir donné lieu à cette accusation, suivant le témoignage du P. du Halde, est une secte de Sçavants qui, vers le commencement du quinzieme siecle, travaillerent à expliquer les livres sacrés, & sous ce prétexte introduisirent une doctrine pernicieuse. Ces Sectaires appellés *Ju-Kian*, admettent une premiere cause supérieure à tous les Etres; mais ils lui attribuent les qualités les plus contradictoires. Les Ju-Kian, dit le P. du Halde, ne peuvent donner une exposition claire & distincte de leur opinion, & après avoir flotté dans l'incertitude la plus marquée, ils tombent dans les ténebres de l'Athéïsme, rejettant toute cause surnaturelle, & n'admettant d'autre Principe qu'une vertu insensible, unie & identifiée à la matiere.

Secte de Tao-ssé.

Les partisans de cette secte assurent qu'elle fut fondée par Lao-Kiun, sur la naissance duquel ils débitent les fables les plus grossieres. Les ouvrages qu'on attribue à ce Philosophe sont remplis de maximes & de sentences qu'on ne peut s'empêcher d'admirer; mais les principes moraux de ses disciples ont beaucoup de ressemblance avec ceux d'Epicure. Ils consistent dans l'attention à se délivrer de tout ce qui peut altérer la tranquillité de l'ame, & à vivre sans inquiétude & sansembarras. Les sectateurs de Lao-Kiun se vantent d'avoir trouvé la composition d'une liqueur qui les rend immortels, & malgré les preuves du contraire de ce qu'ils avancent, ils ne laissent pas de se faire un grand nombre de partisans. Leur passion pour la Magie

& les lettrés s'y trouvent en Corps dans certains jours de l'année, & lui font des offrandes qui présentent l'idée d'un véritable sacrifice.

n'est

n'eſt pas moins forte, & ils cherchent à perſuader au peuple qu'avec l'aſſiſtance des Démons qu'ils invoquent, ils peuvent réuſſir dans toutes leurs entrepriſes. Quelques Empereurs ſéduits par les preſtiges des Prêtres de Lao-Kiun, ont donné dans leurs abſurdités, & pluſieurs Mandarins y ſont encore extrêmement attachés.

Secte de Foë.

La troiſieme Religion profeſſée à la Chine eſt celle de Foë, qui, à ce qu'on prétend, naquit environ mille ans avant J. C. Il commença à établir ſon ſyſtême religieux dans les Indes, pays de ſa naiſſance, & il fut le fondateur de l'Ordre des Bonzes qui, dans la ſuite, l'adorerent comme un Dieu. Les Bonzes s'introduiſirent dans la Chine l'an 64 environ de l'Ere Chrétienne, & prêcherent leur doctrine qui trouva bientôt un grand nombre de partiſans. Elle adopte la Métempſycoſe ; & la punition qu'on reçoit dans l'autre vie, ſelon cette opinion, conſiſte à animer les corps des plus vils animaux. Les Bonzes aſſurent encore que Foë a laiſſé aux hommes les cinq préceptes ſuivants : 1°. de ne point tuer aucune créature vivante de quelque eſpece qu'elle puiſſe être ; 2°. de ne point s'emparer du bien d'autrui ſous quelque prétexte que ce ſoit ; 3°. de s'abſtenir de toute ſorte d'impudicité ; 4°. de ne point mentir ; & 5°. de ne point boire de vin. A ces préceptes, les Bonzes ont ſoin dans leurs prédications de joindre la néceſſité de faire des dons à leurs Monaſteres pour ſe racheter de ſes péchés, & des peines d'une autre vie. D'ailleurs, l'extérieur le plus humble, le plus modeſte, le plus auſtere ſemble diſtinguer ces eſpeces d'hommes de tous les autres, & ils font publiquement les pénitences les plus rigoureuſes & les plus extraordinaires. Malgré leurs auſtérités apparentes, les Bonzes ſont généralement mépriſés à la Chine par les gens inſtruits, & ils ne trompent gueres que le peuple qui s'empreſſe à leur faire des préſents pour obtenir d'eux de petites Idoles, auxquelles ils attribuent de grandes vertus. Il arrive néanmoins aſſez ſouvent à ces ſortes de Divinités d'être mépriſées par leurs propres adorateurs, lorſque ceux-ci croyent avoir lieu de s'en plaindre. Alors l'Idole court riſque d'être briſée, brûlée, ou traitée de la maniere la plus ignominieuſe. Les Bonzes eux-mêmes ſont quelquefois obligés, par ordre des Mandarins du lieu, de ſortir de l'endroit où ils ſe ſont établis, & la Pagode ou Temple qu'ils ont bâtie eſt démolie, ou les portes en ſont murées.

Depuis que les Tartares ſe ſont rendus maîtres de la Chine, ils y ont introduit une autre eſpece de Religion, qui, pour le fonds, reſſemble à celle de Foë. La ſeule différence qu'on y remarque eſt qu'ils ont leurs Prêtres particuliers, & qu'au lieu d'adorer le Dieu Foë, l'objet de leur culte eſt le Grand *Lama*, ou le Chef des Prêtres. Ce Grand Lama paſſe pour immortel dans l'eſprit du commun de ſes adorateurs, & les autres Prêtres, qui ſeuls ſont initiés dans le myſtere, ont ſoin d'entretenir cette erreur. Ils uſent de tant d'adreſſe, que, quoique le Lama ſe montre à certaines heures tous les jours au Temple dans Barantola, ville du Tibet, où il réſide, on ne s'apperçoit point qu'il y ait jamais de changement dans ſa figure. A la vérité l'endroit où ſe place le Lama eſt naturellement ſombre, & il ne ſe trouve éclairé que par la lumiere de quelques lampes. D'ailleurs,

EMPIRE DE LA CHINE.

la quantité d'ornements dont le Dieu est couvert, sert beaucoup à cacher sa taille & sa physionomie.

Telles sont les Religions qu'on professe ouvertement à la Chine. Le Judaïsme, suivant le rapport de quelques Voyageurs, y est toleré depuis un grand nombre d'années. On croit cependant que les Juifs Chinois ne composent aujourd'hui que sept familles, qui s'unissent toujours entr'elles sans contracter aucun mariage étranger. Le Christianisme a été prêché à la Chine par plusieurs Missionnaires zelés pour la propagation de la foi, & il y avoit fait même de grands progrès, lorsque des ennemis de la Religion Chrétienne firent jouer tant de ressorts auprès des Empereurs qu'ils en obtinrent un Edit, qui relégua les Missionnaires & tous les Chrétiens à Canton. Les Eglises furent détruites ou employées à des usages profanes, & depuis cet évenement qui se passa dans l'année 1723. le Christianisme n'a pu reprendre sa premiere splendeur. Il y a encore, il est vrai, quelques Jésuites à la Cour de l'Empereur, mais ils n'y sont qu'en qualité de Mathématiciens, & sont contraints à garder le plus rigoureux silence sur les affaires de la Religion.

Quelques Auteurs assurent que le Mahométisme fut aussi porté à la Chine vers le même temps qu'on y prêcha le Christianisme; d'autres prétendent qu'il y est établi plus de cinq cents ans auparavant. Quoi qu'il en soit, les Mahométans ne laissent pas d'avoir aujourd'hui des établissements considérables dans plusieurs Provinces de la Chine, & comme il y a apparence qu'ils ne cherchent point à faire des prosélytes ni à troubler l'Etat, on leur permet le libre exercice de leur Religion.

Sciences des Chinois.

Les sciences auxquelles les Chinois ont coutume de s'appliquer sont l'Arithmétique, l'Astronomie, la Géométrie, la Géographie, la Philosophie naturelle & la Physique; mais les études dont ils font leur principal objet sont la Grammaire, la Rhétorique, l'Histoire & les Loix de leur pays, la Morale & la Politique. Leur arithmétique est composée de quatre regles comme la nôtre, sçavoir, l'addition, la soustraction, la multiplication & la division; mais elle n'a point de caracteres figurés. Pour faire leurs comptes, les Chinois employent un instrument fait d'une petite planche divisée de haut en bas par douze baguettes paralleles, dans chacune desquelles on passe sept petites boules d'os ou d'yvoire, qui peuvent monter & descendre. Les baguettes sont arrêtées au milieu de la planche par une séparation qui fait qu'on ne voit jamais que deux boules dans la partie d'en haut, pendant qu'il y en a cinq dans la partie inférieure. Les boules de cette derniere partie ne valent qu'une unité chacune, & les deux autres valent cinq l'une & l'autre. Les Chinois font leurs calculs en joignant, en séparant ou en supprimant ces boules, & ils paroissent supputer beaucoup plus promptement que nous ne faisons avec nos caracteres.

Arithmétique.

Astronomie.

L'Astronomie que les Chinois prétendent avoir cultivée depuis la fondation de leur Empire, n'est pas aussi approfondie qu'elle devroit l'être, si l'on considere la longueur du temps qu'ils ont étudié cette science. Les Chinois, au rapport des Missionnaires, ont eu sans interruption nuit & jour des Mathématiciens attentifs aux mouvements célestes, & leur assiduité à cet office a toujours

été regardée comme un devoir de si haute importance, que les loix punissoient autrefois de mort leur moindre négligence dans les observations astronomiques. On voit dans ces observations que les calculs des anciennes éclipses sont assez exacts, mais les nombres que les Chinois employent sont obscurs, & peu d'entr'eux les entendent maintenant. Le soin du calendrier & la division des années en année solaire & lunaire regarde aussi les Mathématiciens. Je n'entrerai dans aucun détail là-dessus, parce que cela demanderoit de trop longues discussions.

Empire de la Chine.

Géométrie.

La Géométrie des Chinois est fort peu de chose, & ils ne sont pas plus versés dans la théorie que dans la pratique ; s'ils entreprennent de résoudre un problême, c'est moins par principes que par induction ; néanmoins ils ne laissent pas de mesurer leurs terres avec assez d'habileté, & ils en réglent les bornes fort exactement.

Géographie

Les Chinois n'ont pas négligé, à ce qu'il paroît, la Géographie de leur pays ; mais dans les siécles précédents, ils étoient fort ignorants sur celle des pays étrangers. Ils réduisoient toutes les autres Régions du Monde à soixante douze Royaumes, qu'ils plaçoient au hasard, comme de petites isles éparses dans la mer. Les longitudes & les latitudes n'étoient point mises en usage pour distinguer ces Royaumes, & les Chinois leur donnoient des noms de mépris, regardant les habitants de ces pays comme des monstres. Un Missionnaire Européen surprit beaucoup quelques lettrés, en leur montrant une Mappemonde, & les y laissant chercher eux-mêmes la Chine. Comme ils ne connoissoient point nos caractéres, la lecture ne pouvoit point leur servir, & ils jugerent que la partie orientale de la Mappemonde étoit la Chine, parce qu'ils crurent que l'Amérique étoit bien assez grande pour le reste du Monde. Après avoir laissé quelques moments ces lettrés dans une idée qui répondoit à l'estime qu'ils faisoient de leur pays, le Missionnaire leur expliqua ainsi la Mappemonde. *L'Hémisphere que vous regardez*, leur dit-il, *contient l'Europe, l'Asie & l'Afrique. Voici dans l'Asie, la Perse, les Indes & la Tartarie. Où est donc la Chine*, s'écria un des lettrés ? *C'est ce petit coin de terre*, lui répondit le Missionnaire, *& vous en voyez les bornes.* A cette exposition les lettrés surpris se regarderent les uns les autres, & s'écrierent avec étonnement. *Que cela est petit !*

Architecture Chinoise.

Quoique l'architecture Chinoise ne soit nullement dans le goût de la nôtre, elle a quelque chose d'agréable au premier aspect, & la plûpart des bâtiments sont faits avec assez d'art & de soin. Les ouvrages qui se font remarquer particulierement dans les villes sont les murs d'enceinte, les portes, les tours, les Temples, &c. Les murs décrivent un quarré long, dont les angles regardent le plus souvent les quatre points cardinaux. L'élévation de ces murs & leur épaisseur font que, d'une part, on ne peut voir de dehors les édifices du dedans, mais que d'une autre, on peut marcher dessus à cheval. La matiere dont ces murailles sont construites est de briques jointes, ou de pierres quarrées rapportées exactement. Chaque entrée d'une ville a deux portes, mais quand on a passé la premiere, on n'apperçoit la seconde qu'après s'être avancé un peu plus, parce qu'elle n'est pas vis-à-vis de l'autre. Sur ces deux portes on voit deux tours prodigieusement hautes, ou deux pavillons qui servent comme d'arsenal ou de corps-de-

Empire de la Chine.

garde. Les arches ou voûtes de ces portes sont de marbre & se font admirer par la hardiesse & la solidité de l'ouvrage.

Tours des villes.

On voit, dans presque toutes les villes, une ou plusieurs tours qui se font également remarquer par leur élévation & par la beauté de leur architecture. Neuf étages composent quelques-unes ; les autres n'en ont que sept, & tous ces étages diminuent de hauteur par dégrés à proportion qu'ils s'élevent. Des fenêtres pratiquées tout autour à chaque étage font un coup d'œil extrêmement agréable, & le brillant du vernis qui couvre les toits prête encore de la beauté à ces bâtiments. Le plus fameux édifice de ce genre est celui de Nan-king, qui se nomme la *grande Tour*, ou la *Tour de Porcelaine*, & le P. du Halde en a donné la description qu'il a tirée de celle du P. le Comte.

Temples.

La Chine est remplie de Temples que les Européens ont nommés Pagodes, & qui sont consacrés à quelque Divinité fabuleuse. Ces édifices, qui pour la plûpart sont bâtis sur des montagnes, consistent en plusieurs bâtiments dont les uns sont des portiques, les autres des salles & des pavillons. Ces derniers forment les coins des cours, & communiquent les uns aux autres par de longues galeries ornées de statues de pierre & quelquefois de marbre. Les toits sont fort éclatants par la beauté de leurs tuiles qui sont vernies de jaune & de verd, & qui sont accompagnées de dragons saillans des mêmes couleurs à tous les coins. Auprès de plusieurs de ces Temples, il y a une grande tour qui se termine en dôme, dans lequel on monte, au moyen d'un bel escalier tournant. Le milieu de ce dôme est souvent un Temple quarré, enrichi d'ouvrages à la mosaïque, & dont les murs sont garnis de figures d'animaux & de monstres en relief. Telle est la forme la plus commune des Temples de la Chine, qui, suivant le rapport de plusieurs Missionnaires, sont au nombre d'environ quatre cent quatre-vingts.

Arcs de triomphe.

Les Arcs de triomphe, dont on rencontre plusieurs dans chaque ville, sont peu remarquables par leur magnificence, & la plûpart sont grossierement travaillés. Ils sont presque tous bâtis en bois, & ils n'ont presque jamais plus de vingt ou vingt-cinq pieds de hauteur. Ils sont chargés de figures d'hommes, d'antiques, de fleurs & d'oiseaux en relief & à jour, & quoique ces ornements soient médiocres pour la beauté de la sculpture, ils sont détachés si proprement du corps de l'édifice, qu'il n'y a aucune confusion dans le dessein. En général, s'il y a de grands défauts dans les Arcs de triomphe des Chinois, on y trouve aussi quelques beautés, & la maniere dont ils sont placés dans les villes y répandent un certain agrément. On compte à la Chine plus de onze cents de ces monuments élevés à l'honneur des Princes, des hommes, & des femmes illustres, & des personnes renommées pour leur sçavoir & pour leur vertu.

Entre les édifices publics, on peut compter les Salles bâties à l'honneur des Ancêtres, les bibliotheques, & les Palais des Princes & des Mandarins. Le nombre des salles, dont on vient de faire mention, est de plus de sept cents, & leur grandeur & leur beauté excitent une certaine admiration. On compte à la Chine deux cent soixante-douze Bibliothéques, qui ont toutes été bâties à grands frais, & qui ne manquent ni de livres, ni d'ornements.

L'Empire contient trente-deux Palais de Princes du sang construits sur le modele du Palais Impérial de Peking, & environ treize mille quatre cents hôtels ou grandes maisons de Mandarins, outre six ou sept cents mausolées ou tombeaux fameux par leur architecture, & par la richesse de leurs ornements. A l'égard des hôtels des Mandarins, ils sont bâtis & entretenus aux dépens de l'Empereur ; mais ils n'ont gueres plus de magnificence que les maisons des simples Particuliers.

Empire de la Chine.

La quantité de canaux, dont la Chine est coupée surtout dans sa partie méridionale, est cause que pour la commodité du public, on a bâti d'espace en espace des ponts qui ont trois, cinq ou sept arches. Celle du milieu a quelquefois trente-six & jusqu'à quarante-cinq pieds de large, avec tant de hauteur que les barques passent dessous sans baisser leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur & diminuent à proportion de hauteur. Le sommet de toutes les arches est bien bâti, mais leur jambage est si étroit, que dans l'éloignement elles paroissent suspendues en l'air. On voit aussi dans ce pays des ponts d'une seule arche, qui est à demi circulaire, & formée de pierres cintrées, longues de cinq ou six pieds sur cinq ou six pouces d'épaisseur. En général on ne peut refuser son admiration, en considérant la structure & la hauteur des ponts de la Chine, & comme le nombre en est fort grand, ils forment une perspective fort noble & fort agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne.

Ponts.

Les autres parties des Mathématiques étoient totalement ignorées des Chinois avant l'arrivée de plusieurs Voyageurs Européens dans leur pays, mais aujourd'hui ils en ont quelque connoissance, & s'appliquent à les augmenter. D'ailleurs ils commencent à perdre de leur orgueil naturel & prennent une idée plus favorable des Etrangers.

La Philosophie naturelle & la Médecine sont deux sciences estimées par les Chinois, & ils les cultivent autant que leurs lumieres peuvent le permettre. La premiere a des principes pour expliquer la composition des corps, leurs propriétés & leurs effets ; & dans les divers ouvrages qui traitent de ces matieres, on trouve beaucoup de raisonnements rafinés. Cependant les Chinois ne connoissent point l'anatomie ; & leur ignorance à cet égard est un obstacle aux progrès de leur Médecine. Aussi ont-ils des idées singulieres sur la composition du corps humain, qui seroient trop longues à rapporter ici.

Les Histoires Chinoises parlent beaucoup de l'excellence de leur ancienne musique, & les Chinois déplorent continuellement la perte des livres qui traitoient de cet art. Peut-être leurs regrets sont-ils fondés, mais aujourd'hui la musique est peu exercée, & n'a rien de magnifique. Elle est seulement employée dans les fêtes, les comédies, les mariages & en d'autres occasions de cette nature ; & les Bonzes en font usage aux funérailles. La beauté des concerts Chinois ne consiste point dans la variété des voix, ou dans la différence des parties, car ils chantent tous le même air. Ils aiment assez la musique de l'Europe, pourvû qu'il n'y ait qu'une voix accompagnée d'instruments. Le contraste de plusieurs voix différentes, & celui des sons

Musique des Chinois.

graves & aigus, des dieses, des fugues, leur paroissent un désordre confus qui choque leurs oreilles.

Instruments de la Musique Chinoise.

Les instruments musicaux que les Chinois ont inventés, & auxquels ils trouvent beaucoup de rapport avec la voix humaine, sont au nombre de huit. Le métal, la pierre, les peaux d'animaux sont employés dans la composition de ces instruments; mais il y en a plusieurs qui sont si pesants, que pour en tirer quelques sons, il faut les poser sur des blocs de bois. Pour les instruments à cordes, dont il y a une grande quantité à la Chine, on se sert de cordes de soie, & rarement de celles de boyaux. Toutes ces sortes d'instruments n'ont pas plus de trois cordes, à l'exception d'un seul qui en a sept, & qui est fort estimé par les Chinois. En effet, l'harmonie en est fort agréable, lorsqu'il est touché par une main habile. Les instruments à vent sont aussi en usage à la Chine, tels que les flutes, dont on distingue deux ou trois sortes, & une machine composée de plusieurs tuyaux, ce qui lui donne quelque ressemblance avec nos orgues. Le son que rend cette machine plaît beaucoup, mais elle est si petite qu'elle se porte dans la main.

Poësie.

On observe que les Chinois, comme presque tous les autres peuples du Monde, ont cultivé la Poësie avant toutes les autres sciences. Ils ont eu plusieurs Poëtes célebres qu'ils citent avec de grands éloges, mais pour bien connoître les beautés renfermées dans leurs ouvrages, il faut être parfaitement versé dans la langue du pays, & on n'y parvient qu'avec du temps & une profonde étude. Les Poëtes Chinois paroissent avoir de l'enthousiasme; la plûpart de leurs expressions sont allégoriques, & ils sçavent employer les figures qui donnent de la chaleur & de la force au style & aux pensées.

L'arrangement des périodes & leur harmonie ne fait point, à la Chine, l'essence de leurs piéces d'éloquence. On remarque seulement de la chaleur dans les expressions, de la noblesse dans les métaphores, de la hardiesse & de la justesse dans les comparaisons, & une concision vive & mystérieuse dans les maximes & les sentences. Les Chinois ont un grand nombre de livres sur toutes sortes de sujets, tels que l'agriculture, la botanique, les arts libéraux, militaires, & méchaniques, la philosophie & l'astronomie; mais la fécondité de l'esprit des Ecrivains Chinois éclate plus particulierement dans leurs histoires, leurs comédies, leurs romans & leurs nouvelles. La préférence qu'on doit accorder aux romans Chinois sur les nôtres, vient de ce que, loin de contenir des aventures d'amour, comme ceux d'Europe, ils ne sont remplis que de maximes utiles à la réformation des mœurs & d'exhortations à la vertu, qui se trouvent jointes aux récits les plus amusants.

Comédies.

Dans les comédies Chinoises, qui doivent être innombrables, puisqu'il n'y a point de fête où l'on n'en représente quelqu'une, il ne faut pas chercher les trois unités d'action, de temps & de lieu, ni les autres régles connues en Europe. Le même défaut existe dans les tragédies, qui sont différentes seulement par leur division en plusieurs parties, auxquelles on peut donner le nom d'actes. La premiere partie est toujours une espece de prologue ou d'introduction.

Cérémonies Chinoises dans la société.

Les formalités cérémonieuses que les Chinois observent les uns envers les autres en toute occasion sont infinies. Ils ont des livres qui contiennent les régles de la politesse, & il y en a un extrêmement ancien qu'ils ont coutume d'apprendre par cœur. Ce livre est divisé en plusieurs articles dont chacun traite amplement de ce qui lui est propre, tel que les salutations communes, les visites, les présents, les fêtes & toutes les bienséances publiques ou particulieres. Le cérémonial est fixé pour les personnes de toutes sortes de rangs avec leurs égaux ou leurs supérieurs. Les Grands sçavent quelles marques de respect ils doivent à l'Empereur & aux Princes, & comment ils sont obligés de se conduire entr'eux. Les artisans mêmes, les paysans, & les gens de la plus vile populace observent les uns avec les autres certaines régles de politesse. Personne ne peut se dispenser de ces devoirs, ni faire plus ou moins que l'usage le demande.

La plûpart des formalités se réduisent à la maniere de faire la révérence, de fléchir les genoux & de se prosterner une ou plusieurs fois, suivant l'occasion, le lieu, l'âge ou la qualité des personnes, sur-tout lorsqu'on rend des visites, qu'on fait des présents & qu'on traite ses amis. La méthode ordinaire des salutations pour les hommes est de se coller les deux mains sur la poitrine & baisser un peu la tête en prononçant quelque mots respectueux ou d'affection. Lorsqu'un Chinois rencontre une personne à laquelle il doit beaucoup de déférence, il joint les mains qu'il leve dans cette situation, les baisse ensuite jusqu'à terre en courbant le corps à proportion. Si deux amis se rejoignent après une longue absence, ils marquent leur joye en tombant tous les deux à genoux, & penchant leur tête vers la terre, ils restent ainsi inclinés quelques moments. Les femmes accompagnoient autrefois leurs révérences, qui se font comme celles des Dames Européennes, de quelques mots obligeants; mais aujourd'hui on les a réduites à des révérences muettes, pour ne pas choquer, disent les Chinois, les regles de la bienséance.

Un usage constant parmi le peuple est de faire toujours prendre la premiere place au plus âgé de l'assemblée, à moins qu'il ne s'y trouve un Etranger. Alors ce dernier est mis à la place d'honneur. Rien n'est comparable au respect que les enfants ont pour leurs peres & leurs meres, & les écoliers pour leurs maîtres. Ils parlent peu, & se tiennent toujours debout en leur présence. D'ailleurs, l'usage les oblige, surtout au commencement de l'année & le jour de leur naissance, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre avec le front. Enfin les regles de la civilité ne s'observent pas moins dans les villages que dans les villes, & les termes qu'on employe en se saluant, soit à la promenade & dans les conversations, soit dans une rencontre, sont toujours humbles & respectueux.

Un article de la politesse Chinoise est de rendre des visites à son ami, ou à quelque supérieur, le jour de sa naissance, au commencement de la nouvelle année, aux fêtes, à la naissance d'un fils, & à l'occasion d'un mariage, d'une dignité, d'un voyage, &c. Ces visites, qui sont autant de devoirs pour tout le monde, sont ordinairement accompagnées de petits présents & de quantité de cérémonies, dont on est dispensé dans les visites communes & familieres.

EMPIRE DE LA CHINE.

Fêtes publiques.

Les devoirs de politeſſe ſemblent encore redoubler à la Chine, lorſque des Particuliers ſe donnent les uns aux autres quelques feſtins, ou lorſqu'il arrive des fêtes ou des réjouiſſances publiques. Il y a toujours dans l'année deux fêtes qui ſe célebrent avec une dépenſe extraordinaire. La premiere eſt celle du commencement de l'année, & l'autre eſt celle des lanternes. Par le commencement de l'année, les Chinois entendent la fin du douzieme mois, & vingt jours de la premiere lune de l'année ſuivante, & ce temps forme celui de leurs vacations. Alors on ceſſe la pourſuite de toutes ſortes d'affaires; on ſe fait des préſents mutuels; toutes les poſtes ſont arrêtées, & les Tribunaux fermés dans toute l'étendue de l'Empire. Cette fête porte le nom de clôture des ſceaux, parce que les petits coffres dans leſquels on met ceux de chaque Tribunal, ſont alors fermés avec beaucoup de cérémonies. Ces vacances durent un mois entier, & ſont un temps de joye, ſurtout pendant les derniers jours de l'année qui ſe célebrent fort ſolemnellement. Les Mandarins inférieurs rendent leurs devoirs à leurs ſupérieurs, les enfants à leurs peres, les domeſtiques à leurs maîtres, &c. & c'eſt ce qui s'appelle en langue Chinoiſe prendre congé de l'année.

La ſeconde fête eſt celle des lanternes, & on la célebre, comme je l'ai déjà dit, par des illuminations. Pendant les quatre jours que ces réjouiſſances doivent durer, tous les habitants de l'Empire riches & pauvres, à la campagne & dans les villes, ſur les côtes de la mer & ſur les rivieres, allument des lanternes peintes de différentes formes, & les ſuſpendent dans leurs cours, à leurs fenêtres & dans leurs appartements. Outre les illuminations, on donne d'autres ſpectacles pour l'amuſement du peuple. On voit ſur des eſpeces de théâtres dreſſés à deſſein, des figures de chevaux qui galopent, des vaiſſeaux à la voile, des armées en marche, des Rois avec leur cortége, des aſſemblées de danſe, & d'autres figures qui ſont remuées par des reſſorts. On y repréſente par de ſimples ombres des Princes, des Princeſſes, des ſoldats, des boufons & d'autres perſonnages de caractetes; mais rien ne prête tant d'éclat à la fête que les feux d'artifice qui s'exécutent dans toutes les parties de la ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art, & pluſieurs Miſſionnaires en parlent avec admiration.

L'opinion commune ſur l'origine de la fête des Lanternes eſt qu'elle fut établie, peu de temps après la fondation de l'Empire, par un Mandarin, qui ayant perdu ſa fille ſur le bord d'une riviere, ſe mit à la chercher, accompagné d'une foule de peuple portant des flambeaux & des lanternes. Il ne la trouva pas; mais pour immortaliſer les ſoins qu'il avoit pris, & les témoignages d'affection que le peuple lui avoit fait voir en cette occaſion, il inſtitua la fête des Lanternes. Les lettrés donnent une autre origine à cette fête. Ils prétendent qu'un Empereur ſe plaignant de la diviſion des nuits & des jours qui tend une partie de la vie inutile au plaiſir, fit bâtir un Palais ſans fenêtres, où il raſſembla un certain nombre de perſonnes des deux ſexes, & que pour en bannir les ténebres, il eut ſoin d'y faire entretenir une illumination continuelle de flambeaux & de lanternes, qui donna naiſſance à cette fête.

Mariages des Chinois.

Une des obligations les plus importantes de la vie, ſuivant les maximes Chinoiſes,

Chinoises, est le mariage, & dans ce pays un pere seroit déshonoré, s'il ne songeoit point efficacement à établir ses enfants. Un fils aîné, à la mort de son pere, devient le tuteur de ses freres, & quand même il n'auroit rien hérité non plus qu'eux, il doit travailler à les marier. Le choix d'une femme ne regarde jamais celui qui est destiné à l'épouser; ce sont toujours les peres ou les plus proches parents des jeunes Chinois qui font demander une fille, & qui reglent les conditions de son mariage. Ces conditions se réduisent pour l'ordinaire à payer aux parents de la fille une certaine somme, afin qu'ils lui achetent des habits & tous les ornements nécessaires. Cet usage n'est pas le même parmi les Grands, les Mandarins, les gens lettrés, & généralement tous les riches; car ces derniers donnent communément une dot à leurs filles. Les Chinoises sont instruites dès l'enfance à avoir un grand respect pour leurs meres & pour celles de leurs maris.

Les Chinois appréhendent tellement de mourir sans postérité que, si la Nature ne leur accorde point d'enfants, ils feignent que leur femme est grosse, & vont demander secretement à l'Hôpital un enfant qu'ils font passer pour leur fils. Ce petit Etranger entre dans tous les droits des enfants légitimes, fait ses études sous le nom qu'il a reçu, & parvient au degré de Bachelier & de Docteur, privilége refusé aux enfants qui sortent ouvertement de l'Hôpital.

Comme les femmes ne paroissent jamais à la vûe des hommes, le mariage des filles ne se conclut que par le crédit de ses parents, ou par le ministere de quelques vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce trafic. Les familles engagent ces vieilles négociatrices à faire un rapport avantageux de la beauté, de l'esprit & des talents de leurs filles; mais on ne compte gueres sur leur témoignage, & lorsqu'elles en imposent avec trop peu de retenue, elles sont sévérement punies. Aussitôt que les articles sont réglés, le contrat signé & les sommes payées fidélement, on ne pense plus qu'aux préparatifs de la nôce, & on observe plusieurs cérémonies. La premiere consiste à faire demander de part & d'autre les noms des deux parties, & elle est suivie des présents qui se font entre les deux familles. Plusieurs consultent les jours fortunés pour le mariage qui sont marqués dans le calendrier; & cet office appartient proprement aux parents de la fille. Elle reçoit elle-même des colliers, des bagues, des boucles d'oreilles & d'autres joyaux de cette nature, mais tous ces détails sont abandonnés à des médiateurs, & se font par des lettres qui s'écrivent des deux côtés.

Le jour marqué pour la nôce, la jeune fille se met dans une chaise pompeusement ornée, & est suivie de ceux qui portent sa dot. C'est ordinairement une certaine quantité de meubles que son pere lui donne avec ses habits nuptiaux, qui sont renfermés dans des caisses. Un cortége d'hommes loués à dessein accompagne la mariée le flambeau à la main même en plein midi. Des fifres, des haut-bois, des tambours précédent sa chaise, & tous les parents & les amis de la famille la suivent. Un domestique de confiance est chargé de la clef de la chaise, afin de la remettre au mari seul qui attend son épouse à la porte de sa maison. Aussitôt que la chaise est arrivée, le marié reçoit la clef des mains de celui qui en est porteur, & se hâte d'ouvrir la

chaise. Il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune, c'est-à-dire, si la femme qu'il épouse lui plaît, ou lui paroît désagréable. Il arrive quelquefois qu'un mari mécontens de son partage, referme immédiatement la chaise & renvoye la fille avec tout son cortége, aimant mieux perdre tout ce qu'il a livré que de tenir son marché. Cependant ces accidents sont fort rares. Lorsque la fille est sortie de sa chaise, elle marche devant son mari jusqu'à la salle d'assemblée, où elle commence par quatre révérences qu'elle adresse au *Tien*. Elle en fait quatre autres aux parents de son mari; après quoi elle est remise entre les mains des femmes de la fête, avec lesquelles elle passe le reste du jour en réjouissances, tandis que le mari traite les hommes dans un autre appartement.

Les Chinois qui prennent des secondes femmes les reçoivent dans leur maison sans autre formalité que celle de signer un écrit, par lequel ils promettent aux parents de ces femmes qu'ils auront des bontés & des égards pour leur fille. Ces secondes femmes dépendent absolument de l'épouse légitime, & doivent la respecter comme l'unique maîtresse de la maison. Les enfants qui naissent d'elles appartiennent aussi à la premiere qui porte seule le nom de mere, & de laquelle ils sont obligés de porter le deuil. Ils ne sont pas soumis à cette loi à l'égard de leurs véritables meres; mais on voit peu d'enfants qui se dispensent de cette marque de tendresse & de respect pour celle de qui ils tiennent la naissance.

Les deux sexes ont la liberté de se remarier après la mort de l'un, ou l'autre des deux époux. Un homme peut se marier avec sa concubine; mais ces secondes nôces se font avec peu de cérémonies. Les veuves qui ont eu des enfants deviennent entiérement maîtresses d'elles-mêmes, sans aucune dépendance de leurs parents; & malgré cette liberté elles prennent rarement un second mari. Les femmes qui passent à de secondes nôces, ne sont pas estimées, & la crainte de perdre leur réputation, est cause que plusieurs femmes qui n'ont quelquefois été mariées que très-peu de temps, gardent tout le reste de leur vie l'état de veuve.

Les mariages ne peuvent être cassés, lorsque dans la célébration on n'a omis aucune des cérémonies d'usage. Une femme qui abandonne son mari subit d'abord quelques corrections marquées par les loix, & est ensuite remise à son mari, auquel on donne la liberté de la vendre, ou de la garder. Les loix imposent aussi de rudes châtiments aux maris qui vendent secrettement leurs femmes, ou qui les prostituent, & de même à tous ceux qui prennent quelque part à cette infamie. Si un mari abandonne sa femme sans aucune formalité, & sans pouvoir justifier cette conduite, la femme peut, après trois ans d'absence, porter sa plainte aux Mandarins, afin d'obtenir d'eux la permission de se remarier. Elle seroit punie avec beaucoup de rigueur, si elle se remarioit sans prendre cette précaution. Le divorce est permis par la loi, dans des cas particuliers, tels que l'adultere, dont on voit peu d'exemples à la Chine; l'antipathie, la différence de temperaments, l'excès de jalousie, l'indiscrétion, la désobéissance, la stérilité, les maladies contagieuses, &c.

Il y a des circonstances qui empêchent la célébration du mariage, ou qui la rendent nulle; & ces causes sont 1°. lorsqu'une jeune fille est promise à

un autre homme que celui qu'elle épouse, & qu'elle est comme engagée avec le premier par des présents mutuels des deux familles. 2°. Si à la place d'une belle femme, qu'on auroit fait espérer, on envoyoit une personne laide ou contrefaite, ou bien on substituoit une esclave à une personne libre. 3°. Si un garçon & une fille sont dans le temps du deuil de pere ou de mere, &c.

Grossesse des femmes.

Lorsque les femmes se croyent enceintes, elles vont faire la déclaration de leur état au Temple de leurs Ancêtres, & après leur accouchement elles retournent au même lieu faire des actions de graces, & prier pour la conservation de leurs enfants. Dès le moment de la naissance d'un enfant, on lui impose le nom de sa famille, c'est-à-dire le nom commun à tous ceux qui descendent du même ayeul. Un mois après on donne un nouveau nom l'enfant, & ce nom que les Chinois appellent *nom de lait*, est ordinairement celui d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre chose. Au commencement des études, un enfant reçoit de son maître un troisieme nom, qu'il porte entre ses condisciples. Lorsqu'il est arrivé à un âge raisonnable, il en prend un autre qui le fait connoître à ses amis, & c'est celui qu'il conserve & qu'il signe ordinairement au bas de ses lettres. Enfin s'il parvient à quelque emploi considérable, il choisit un nom convenable à son rang & à son mérite, & lorsqu'on parle de lui, il est de la politesse de ne lui en pas donner d'autre : ce seroit même une incivilité grossiere de l'appeller de son nom de famille, à moins qu'on n'y fût autorisé par la supériorité du rang.

Cérémonie funéraires.

Si l'on fait attention à la profonde vénération & au respect dans lesquels tous les Chinois sont élevés à l'égard de ceux de qui ils tiennent la naissance, on ne sera pas surpris d'apprendre que les Rituels prescrivent avec la plus grande exactitude toutes les cérémonies qui regardent les morts, quand ils sont chefs de famille. Tous les Chinois, de quelque secte qu'ils soient, pratiquent à peu de différences près les mêmes cérémonies après la mort de leurs parents. Ceux qui suivent les principes de Fo ou Foë, ont coutume d'appeller les Bonzes, lorsque la maladie met leurs parents en danger de mort. Ces Ministres de leur Religion se rendent auprès du malade avec de petits bassins, des sonnettes & d'autres instruments, dont ils font un bruit qui seroit seul capable d'accelerer le moment de la mort du malade. S'ils jugent qu'il n'y ait plus d'espérance, ils assurent que son ame est partie, & font plusieurs extravagances pour la rappeller.

Parmi les Chinois de toute autre secte, si un homme approche de la mort, on le prend dans son lit & on le couche à terre, afin que sa vie finisse où elle a commencée; car on y pose un enfant aussitôt qu'il est né. Dès que le malade paroît expiré, on fait plusieurs démarches pour engager son ame à rentrer dans son corps, & on attend ainsi pendant trois jours, après lesquels on se détermine enfin à mettre le corps dans le cercueil préparé. Les Chinois poussent si loin leur attention à se munir d'un cercueil pendant leur vie, qu'on les a vu quelquefois se dégarnir de tout pour en acheter un plus de vingt ans avant que de mourir. D'ailleurs ils sont curieux d'en avoir de beaux, & quand une fois ils en ont un suivant leurs désirs, ils donnent un festin à leurs amis, & font de grandes réjouissances. On garnit les cercueils avec un petit matelas, une courte-pointe & des oreillers; on couvre le mort

EMPIRE DE LA CHINE.

de ses plus riches habits, & en le plaçant dans son cercueil, on met à côté de lui les marques de sa dignité, des oiseaux & plusieurs autres choses plus ou moins riches suivant les facultés de ceux qui lui survivent.

Les devoirs solemnels que les Chinois rendent à leurs morts, durent l'espace de sept jours, à moins qu'on ne les réduise à trois jours pour quelque raison solide. Dans cet intervalle le cercueil est exposé dans le principal appartement sur une estrade un peu élevée. On place devant cette estrade une table sur laquelle est la représentation du mort, qui consiste en une statue ou en une piece de bois sculpté. Le nom & la dignité du mort sont gravés sur cette piece de bois, & de chaque côté on voit des ornements de fleurs, des parfums & des flambeaux de cire allumés. Ceux qui veulent rendre leurs devoirs au mort, le saluent en se prosternant & frappant plusieurs fois la terre du front, vis-à-vis de la table sur laquelle ils mettent ensuite les flambeaux de cire & les parfums qu'ils apportent en présents. Pendant qu'ils font les cérémonies d'usage, l'aîné des fils du défunt, suivi de ses freres, sort en rampant de dessous un rideau tendu à côté du cercueil, & verse des larmes, observant un lugubre silence. Ceux qui ont salué le mort, saluent aussi ses enfants, tandis que ses femmes & ses filles cachées derriere un rideau, poussent par intervalles des cris & des gémissements.

Lorsque les salutations sont finies, chacun se leve & quelque parent éloigné du mort, ou quelque ami intime vêtu de deuil fait les honneurs de la maison, & conduit dans un autre appartement ceux qui sont venus rendre les devoirs d'usage au défunt & à ses enfants. On a coutume de présenter alors des fruits secs, du thé, ou d'autres rafraîchissements de cette nature. Ceux qui sont trop éloignés de la maison du mort, ou qui se trouvent arrêtés par la maladie, envoyent un domestique avec leurs présents & un billet de visite, dans lequel leur excuse est contenue. Les enfants du mort, ou au moins le fils aîné, doivent rendre visite pour visite; mais il suffit qu'ils se présentent à chaque porte, ou qu'ils y envoyent un billet par les mains d'un domestique.

Le temps de transporter le cercueil au tombeau des Ancêtres de la famille du mort, n'est point fixé; car les enfants peuvent garder chez eux l'espace de deux ou trois ans le corps de leurs peres, & par cette conduite ils font éclater encore plus leur respect & leur tendresse. Cependant ils se deshonoreroient si au bout de quatre ans tout au plus, ils ne songeoient point à faire porter leurs peres au tombeau de la famille. Les tombeaux Chinois sont hors des villes, la plûpart sur quelque éminence. On plante ordinairement tout autour de pins ou des cyprès, & l'ombre de ces arbres environne les tombeaux, dont le plus grand nombre a la forme d'un fer à cheval. Ils sont assez bien bâtis, proprement blanchis, & sur la principale pierre est gravé le nom des familles à qui chaque tombeau appartient. Les pauvres n'ont point de bâtiments pour leurs tombeaux, ils se contentent de couvrir le cercueil de leurs parents, avec de la terre qu'ils élevent à six ou sept pieds de hauteur en forme de pyramide.

Dès que le jour de l'enterrement est déterminé, on en donne avis aux parents & aux amis de la famille, qui ne doivent pas manquer de se rendre à l'assemblée. Le convoi funebre commence par des figures de carton por-

tées par des hommes loués exprès, & qui représentent des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux, &c. D'autres hommes succédent marchant deux à deux, les uns chargés d'étendards, de banderolles & de cassolettes remplies de parfums, d'autres jouant des airs lugubres sur divers instruments de musique. Dans quelques Provinces, on porte la représentation du mort au milieu du convoi avec son nom, & ses titres écrits en gros caractéres d'or. Le cercueil suit immédiatement sous un dais de soie violette en forme de dôme, avec des touffes de soye blanche & de riches broderies aux quatre coins. La machine qui soutient le cercueil est portée par des hommes, dont le nombre monte quelquefois jusqu'à soixante-quatre. L'aîné des fils, à la tête de ses freres & de leurs enfants, s'avance à pieds couverts d'un sac de chanvre & s'appuyant sur un bâton, le corps penché comme s'il étoit prêt à s'abîmer de douleur. Il est suivi des parents & des amis tous en habits de deuil, & d'un grand nombre de chaises couvertes d'étoffe blanche, dans lesquelles sont les femmes & les filles du mort qui percent l'air de leurs cris. A l'égard des funérailles des Grands, elles sont d'une magnificence surprenante, & le cortége qui forme le convoi se monte quelquefois à quatorze, quinze & seize mille hommes.

Durée du deuil.

La durée ordinaire du deuil pour un pere doit être de trois ans, mais cet espace de temps est souvent réduit à moins par une dispense que l'Empereur seul peut accorder. La couleur déterminée pour marquer le deuil est le blanc, & depuis les Princes jusqu'aux plus vils artisans, tous ont des habillements de la même couleur, bonnets, vestes, robes, bas & bottes. Pendant le premier mois qui suit la mort d'un pere ou d'une mere, l'habit des enfants est un sac de chanvre d'un rouge éclatant, qui est totalement semblable aux sacs propres à serrer diverses marchandises. La ceinture est une corde qu'on attache lâche, & le bonnet dont la figure est fort bisarre est aussi de toile de chanvre. Pendant son deuil un fils, s'il a quelque dignité ou quelque emploi, ne peut en remplir les fonctions. Son siége pendant cet espace de temps est un tabouret revêtu de serge blanche, & son lit une natte de roseaux près du cercueil. Il se retranche l'usage du vin & de certains aliments, se dispense d'assister aux fêtes, & ne fréquente point les assemblées publiques. Si quelque affaire importante l'oblige à sortir de la ville, ce qu'il éloigne le plus qu'il lui est possible, il se renferme dans une chaise couverte de blanc.

C'étoit un usage assez commun parmi les Tartares à la mort d'un homme, qu'une de ses femmes se donnât la mort pour l'accompagner dans l'autre Monde, mais les Empereurs ont fait tout leur possible pour abolir cette coutume, & elle n'est plus observée que dans quelques endroits de la Chine. Les personnes riches ou de distinction, qui meurent éloignées de la Province dans laquelle ils ont pris naissance, exigenr qu'on y transporte leur corps, & alors sans une permission expresse de l'Empereur, le convoi ne doit point traverser les villes, mais passer hors des murs.

Topographie de la Chine.

Le pays connu sous le nom de la Chine, est situé entre le vingtieme & le quarante-deuxieme degré de latitude septentrionale, & entre le cent dix-huitieme & le cent quarante-cinquieme degré de longitude, en y comprenant le Royaume de Corée. Ainsi sa latitude est de vingt-deux degrés, & sa longitude de vingt-sept, ce qui fait plus de cinq cents lieues de longueur

EMPIRE DE LA CHINE.

& de largeur, en prenant sa plus grande largeur & sa plus grande longueur. Ses bornes sont au Nord la Tartarie Chinoise; à l'Occident le Royaume de Tibet ou de Boutan & le grand desert; au Midi le Royaume du Tonquin & l'Ocean, & à l'Orient l'Ocean.

Comme ce pays est fort étendu, l'air n'est pas le même dans toutes ses parties. La partie du Nord est froide à cause du grand nombre de montagnes qui sont toujours couvertes de neige. A l'Orient & à l'Occident du pays, le climat est assez temperé, mais au Midi il est fort chaud. Le terroir de la Chine est très-bon, & au moyen du travail assidu des habitants, il produit en abondance du bled, & d'autres grains, du vin, du maïs, du coton & toutes sortes d'excellents fruits. Les pâturages y sont d'une bonne qualité, & en conséquence on y nourrit une grande quantité de bestiaux. La mer & les rivieres fournissent aussi diverses especes de poissons fort bons à manger.

Parmi les différents arbres qui croissent à la Chine, on remarque pour leurs propriétés une sorte d'aloès & l'arbre-suif. L'aloès est de la hauteur & de la figure de l'olivier; il renferme sous son écorce trois sortes de bois, qui ne se ressemblent nullement. Le premier est noir, compact, pesant, s'appelle *bois d'Aigle* & est fort rare : le second qui se nomme *Calembouc*, est léger comme le liége, & le troisieme qui est vers le cœur, & auquel on a donné le nom de *bois de Calamba*, est aussi cher aux Indes que l'or même. Son odeur est délicieuse, & c'est un excellent cordial dans l'épuisement & la paralysie. On se sert des feuilles de cet arbre pour couvrir les maisons, & on leur donne aussi la forme d'assietes. Les fibres des feuilles forment une espece de chanvre dont on fait de la filasse, & les pointes qu'on trouve sur les branches tiennent lieu de clous, de dards & d'alenes. En arrachant les boutons de l'arbre, il en coule une liqueur vineuse & sucrée, qui se change quelque temps après en excellent vinaigre, & le bois des jeunes branches, quand on le mange, a le goût de citron confit. L'arbre-suif est de la hauteur à peu près des cerisiers; sa tête est bien arrondie, & ses feuilles qui ont la figure d'un cœur, sont d'un rouge vif & éclatant. La couleur, la chair, l'odeur & la consistance de ses fruits ressemblent parfaitement au suif; aussi les Chinois font-ils leurs chandelles avec ces fruits, comme nous faisons les nôtres avec le suif.

Au Nord de la Chine on voit cette fameuse muraille, dont la longueur est immense & le travail surprenant, parce qu'elle est bâtie non-seulement dans les plaines, mais aussi sur les montagnes & les rochers, où l'on peut à peine grimper. Elle est de distance en distance fortifiée de tours, & elle est presque toute de briques arrangées avec beaucoup d'art. Cette muraille a été construite pour arrêter les incursions des Tartares; cependant elle n'a pû les empêcher de s'emparer de la Chine, dont ils sont aujourd'hui possesseurs.

Le pays est arrosé par deux célébres rivieres, qui sont le *Hoang* & le *Kiang*. Le Hoang ou la riviere jaune prend sa source dans le grand désert, au pays des Sifans à l'Occident de la Chine. Ce fleuve remonte d'abord vers le Nord, redescend ensuite du Nord au Midi, coule du côté de l'Orient, & se jette dans la mer au Nord de Nankin. Le Kiang ou la riviere bleue qui est très-poissonneuse, prend sa source au Midi des Sifans & au Nord-Est du Tibet, traverse le milieu de la Chine d'Occident en Orient, & se jette dans

la mer du Sud au-dessous de Nankin. La Chine a d'ailleurs un grand nombre de canaux avec des écluses; mais le plus célèbre est celui qu'on appelle le Canal Royal ou Impérial. Il a environ six cents lieues, & conduit les Voyageurs presque sans interruption de Peking à Canton. EMPIRE DE LA CHINE.

Le fleuve Kiang divise la Chine en deux grandes parties, l'une septentrionale qu'on nommoit autrefois Cathai ou Kitay, & qui renfermoit la partie voisine de la Tartarie, & l'autre méridionale qui s'appelloit dans le même temps Mangy. La partie septentrionale de la Chine contient six provinces, sçavoir, 1°. d'Occident en Orient, le Chensi; 2°. le Chansi; 3°. le Petcheli; 4°. le Chantong ou Chanton; 5°. à l'Occident le Setchouen ou Souchouen, & 6°. au milieu le Honan.

La partie méridionale de la Chine renferme neuf provinces, sçavoir, 1°. à l'Orient le Kianguan ou Nankin; 2°. au milieu le Houquan; 3°. le Kiangsi; 4°. au Sud-Est le Tchekian ou Chekian; 5°. le Fokien; 6°. au Sud le Quantong ou Canton; 7°. le Quansi; 8°. au Sud-Ouest le Kocitcheou ou Queicheou, & 9°. l'Iunnan ou Younan. On joint d'ailleurs à la Chine le Royaume de Corée qui en dépend en effet, & qui est au Nord-Est.

La province de Chiensi qui est à l'Occident de la Chine, paroît la plus grande de cet Empire, & les Empereurs y ont fixé leur séjour pendant plusieurs siecles. Le terrein est en partie uni, en partie montagneux, & dans les montagnes on nourrit beaucoup de bétail, sur-tout des mulets. Les plaines de leur côté produisent toutes sortes de bons fruits & d'excellent bled. Les principales villes sont Singan & Ngninhia ou Nimhia. Provinces septentrionales de la Chine. 1°. Le Chensi.

Singan capitale est une grande & belle ville, bâtie sur la riviere de Hoei, ou Guei. Sa forme est celle d'un amphithéâtre, & elle contient beaucoup de beaux palais.

Ngninhia située au Nord près de la grande muraille, n'est aujourd'hui qu'une forteresse, mais elle étoit autrefois la capitale de l'Empire d'Hia ou de Tangut, qui comprenoit une partie du Chensi, & qui s'étendoit dans la Tartarie.

On trouve dans la province de Changi une grande quantité de montagnes; cependant le pays est fertile en excellent raisin, dont on fait beaucoup de débit lorsqu'il est sec. Taiyvan ou Tayven, capitale de cette province, est renommée par les riches étoffes & les tapis qu'on y fabrique. 2°. Le Chansi.

La province de Petcheli, qui est au Nord-Est, est une des moins fertiles de la Chine, & l'air y est assez froid. On y rencontre peu de bois, & parmi les montagnes dont elle est remplie, il y en a deux qui fournissent quantité de charbon de terre. Le terrein est nitreux & la poussiere en est très-incommode. 3°. Le Petcheli.

La ville de Peking est la capitale de Petcheli & de tout l'Empire. On lui donnoit il y a quelques siecles le nom de Cambalu, qui signifie la demeure du Prince. Cette ville qui est fort étendue se trouve partagée en deux parties, qu'on nomme l'ancienne & la nouvelle; la derniere a été bâtie depuis l'invasion des Tartares, & elle fait avec l'ancienne une figure fort irréguliere. Les deux parties qui sont aussi grandes l'une que l'autre, contiennent ensemble près de sept lieues de tour. Les rues n'en sont gueres propres, mais elles sont droites & bordées de boutiques de marchands où se vendent toutes sortes de marchandises. Peking.

A l'Orient de la Chine est la province de Changtong, dont le terroir pro- 4°. Le Changtong.

EMPIRE DE LA CHINE. duit du bled & diverses sortes de fruits; elle est entrecoupée de canaux, entre lesquels on admire le canal Impérial ou Royal, qui la traverse toute entiere, ainsi que le Petcheli. Tsinan capitale de cette province est au Sud-Est de Peking, & fournit de très-beau verre.

5°. LE SETCHUEN OU SOUCHOUEN. Les guerres des Tartares avoient désolé la province de Setchuen, mais ces mêmes peuples ont travaillé à la rétablir, & elle est maintenant entierement remise de ses pertes. On en tire du mercure, de l'étain, du vin, du bled, des fruits & de la soye en abondance. Sa capitale nommée Tchington est située sur le Kiang. Les différents bras de ce fleuve dont elle est entrecoupée la rendent fort commerçante.

6°. LE HONAN. Le Honan que les Chinois appellent le *Jardin de l'Empire*, a en effet un terroir gras & fertile, & jouit d'un air doux & temperé. Le riz & le bled y croissent abondamment, & on y cultive d'excellents fruits. Elle a pour capitale la ville de Caifong, située sur le fleuve Honan. Cette ville autrefois riche & puissante a été presque entierement submergée par les eaux en 1643. parce que l'Empereur qui regnoit alors avoit fait percer une digue, pour faire périr un Prince rebelle. Ce Prince fut noyé, mais il entraîna dans sa perte un si grand nombre de Chinois, que l'Empereur eut lieu de se repentir de s'être trop abandonné à son ressentiment. On a depuis ce temps rebâti une nouvelle ville près de l'ancienne.

Provinces méridionales. 1°. LE KIANGNAN OU NANKIN. La province de Kiangnan ou Nankin, est très-fertile en bled, en soye, en coton, & ses habitants sont fort civils & propres aux sciences les plus abstraites. Nankin capitale de cette province est située sur le Kian ou Riviere bleue, presque à son embouchure dans le golphe de Nankin. On prétend que c'est une des plus grandes villes du Monde, & en conséquence on lui donne douze lieues de tour, sans compter ses vastes fauxbourgs. Depuis que les Empereurs n'y font plus leur résidence, elle est considérablement déchue de son ancien éclat. D'ailleurs le Palais Impérial qu'elle renfermoit & qui étoit aussi superbe que celui de Peking, a été brûlé lorsque les Tartares se rendirent maîtres de la Chine. Nankin d'un autre côté l'emporte sur Peking par le nombre de ses habitants & par l'avantage de son commerce, que sa situation & la commodité de son port facilitent beaucoup. Cette ville a une garnison de quarante mille hommes, & les Médecins de la Chine y ont leur principale Académie. La fertilité de son terroir & la multitude des canaux dont elle est arrosée, relevent encore singulierement son mérite.

2°. LE HOUQUANG. Au centre de l'Empire on rencontre la province de Houguang, traversée par le Kiang. On donne à cette province le nom de *Grenier de l'Empire*, parce que le bled y croît & se multiplie d'une maniere surprenante. Sur le Kian est bâtie Vontchan capitale de la province, grande & belle ville.

3°. LE KIANGSI. La province de Kiangsi est célebre par la porcelaine qu'on y fait, & qui se transporte même au Japon où elle est estimée. Il y a aussi dans cette province des mines d'or, d'argent & de plomb, & ses habitants sont connus particulierement par leur caractere avare & intéressé. Nantchang sa capitale est une ville très-marchande, & renommée par le grand nombre de lettrés qui y demeurent.

4°. LE TCHEKIANG. La beauté du terroir & la douceur du climat de la province de Tchekiang l'ont fait appeller communément le Paradis de la Chine. Ses agréments viennent sur-tout

surtout du grand nombre de canaux dont elle est entrecoupée. On voit dans cette Province beaucoup de mûriers, & on y éleve une quantité prodigieuse de vers à soye. A l'embouchure du Cienton est Hangtcheou, capitale du Tchekiang. Empire de la Chine.

Le Fokien est une Province remplie de montagnes, mais fort abondante en riz. Fontcheou sa capitale est une très-grande ville, florissante par son commerce avec les Européens, les Japonois & les Indiens. 5°. Le Fokien.

Vis-à-vis de la Province de Fokien, on apperçoit l'Isle Taïouan ou Formose, qui est précisément sous le Tropique du Cancer. Elle a appartenu aux Portugais, de la domination desquels elle a passé sous la celle des Hollandois, qui à leur tour en ont été chassés en 1661. par les Chinois. Une chaîne de montagnes divise l'Isle en deux parties, l'une orientale, & l'autre occidentale. La premiere est habitée par des Naturels du pays, que les Chinois regardent comme sauvages, mais qui sont originaires de la Chine. La partie orientale est peuplée par les Chinois, qui ont forcé les Hollandois à se retirer. Toutes les choses nécessaires à la vie croissent facilement dans cette Isle, où l'air est sain & agréable. En 1721. les anciens habitants, sollicités, à ce qu'on imagine, par les Hollandois, tenterent de secouer le joug Chinois. Leur entreprise n'eut aucun succès, & les Chinois sont aujourd'hui tranquilles possesseurs de l'Isle, qui a pour capitale une ville nommée Taïouan. Cette ville est défendue par une bonne forteresse que les Hollandois ont bâtie, & à laquelle ils ont donné le nom de Fort de Zélande. Il y a actuellement un Gouverneur Chinois avec dix mille hommes de garnison.

Dans le Quangtong ou Canton, Province très-fertile & fort commerçante, on trouve des mines d'or, des pierres précieuses, de l'yvoire & du bois odoriférant, dont on fait toutes sortes d'ouvrages. Quangtcheou que les Européens appellent Canton, est la capitale de cette Province. Cette ville est située au fond du golphe de Ta; elle a un port avantageux & est bien peuplée. 6°. Le Quangtong ou Canton.

Sous le gouvernement de Canton il y a plusieurs Isles, dont les principales sont Haman, Sancian & Macao.

L'Isle de Haman qui a environ soixante lieues de circuit est assez fertile, & est habitée, partie par les Chinois établis sur les côtes, & partie par des Sauvages fixés dans l'intérieur de l'Isle. Ces Sauvages sont libres & indépendants. Dans la partie qu'ils occupent il y a des montagnes qui renferment des mines d'or & d'argent, mais ces peuples ne les connoissent pas, ou négligent d'en profiter; ils se contentent de ramasser l'or qui est dans le sable des rivieres, & ils l'échangent avec les Chinois leurs voisins pour du sel & des habits. L'Isle de Hainan a pour capitale une grande ville marchande & bien peuplée, qu'on appelle Kiuncheou.

L'Isle de Sancian ou Sanchan, que les Chinois nomment Changt-chuenchan, est fameuse par la mort de Saint François Xavier, qui y aborda dans l'année 1552. en allant prêcher l'Evangile aux Chinois.

Dans l'Isle de Macao, la capitale porte le même nom. C'est une ville fort belle & fort commerçante, dont les Portugais sont maîtres, quoiqu'ils reconnoissent la Souveraineté de l'Empereur de la Chine sur l'Isle de Macao, & qu'ils lui remettent les droits d'entrée & de sortie qui lui sont assignés.

EMPIRE DE LA CHINE.

Les services que les Portugais ont rendus aux Chinois contre un Pirate qui avoit assiégé Canton, leur ont valu la permission de s'établir dans l'Isle de Macao.

7°. LE QUANGSI.

La Province de Quangsi produit abondamment du bled, du bois de Sapao, qui est propre à la teinture, & de la canelle, qui a une odeur plus forte & plus agréable que celle de Ceylan. De plus on trouve dans cette Province des mines d'argent & de cuivre. Dans Queiling sa capitale, bâtie sur le Ta, on fait la plus belle encre de la Chine.

8°. LE KOEITCHEOU OU QUEICHOU.

Le Koeitcheou est une grande Province, mais médiocrement peuplée. On y trouve des mines de cuivre, d'étain & de mercure, & la Chine s'y fournit des meilleurs chevaux qu'il y ait dans l'Empire. Koeichang ou Queyan, capitale, est l'endroit le plus habité de toute la Province, sans doute parce que son territoire est plus uni.

9°. LE YUNNAN OU YOUNAN.

Le climat de la Province de Yunnan ou Younan est fort tempéré, & le terroir est très-fertile. Les montagnes de cette Province ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierreries & sur-tout de rubis. La capitale, qui porte le même nom, est une ville dans laquelle il se fait un grand commerce d'étoffes de soye, & on y fabrique les plus beaux tapis de la Chine.

LA CORÉE.

La Corée est une grande presqu'isle dont l'étendue n'a point encore été déterminée par de bonnes cartes ; mais qui est située entre la Chine & le Japon. Du côté du Nord elle est contigue à cette partie de la Tartarie Chinoise qu'on appelle le pays des Mantcheoux, & elle s'y joint par une montagne haute & vaste, qui seule l'empêche d'être une isle. Les bornes de la Corée sont, du côté de l'Ouest, la Province de la Chine, qui se nomme Quangtong, dont elle n'est séparée que par une baye, qui est le passage ordinaire de la Chine dans la Corée ; & du côté de l'Orient & du Midi, l'Océan. Au reste, les bancs de sable & les rochers qui environnent les côtes de ce pays en rendent l'accès fort difficile du côté de la mer.

On divise ce Royaume en huit Provinces qui contiennent environ trois cent soixante villes, outre quelques châteaux & Places fortes qu'on bâtit ordinairement sur des éminences. Le P. Regis ne compte que cent cinquante villes dans la Corée, & il dit que sa capitale se nomme King-ki-tao. Le pays est arrosé par deux fleuves considérables, nommés l'un Yalu & l'autre Tumen. Ils prennent tous les deux leur source dans la haute montagne qui joint la Corée au continent de la Tartarie Chinoise, & l'un coule à l'Ouest, tandis que l'autre traverse les contrées du côté de l'Est.

Le climat est excessivement froid dans les parties septentrionales de la Corée, & les neiges y tombent quelquefois dans une telle abondance, qu'on est obligé de pratiquer des routes par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Le riz en conséquence ne peut croître dans cette contrée, & comme on n'y recueille point non plus de coton, le peuple n'a pour vêtement que de grosses toiles de chanvre & des peaux de brebis. Les autres parties du pays jouissent d'un air plus tempéré, & la terre y produit toutes les choses nécessaires à la vie, telles que du riz, du millet & d'autres grains, du coton, du chanvre & de la soye.

La Corée est gouvernée par un Roi tributaire & entierement dépendant

de la Chine depuis plusieurs siécles. Les Coréens passent même pour originaires de la Chine, & ils en ont en effet la langue, la maniere d'écrire & la forme du Gouvernement. Ils sont Idolâtres & suivent la même doctrine que celle qui est prêchée par les Bonzes à la Chine & au Japon.

Empire du Japon.

On trouve dans ce pays des mines de fer, de plomb & d'argent, des peaux de tigres, de martres & de castors ; beaucoup de bestiaux de toute espéce, & quantité d'oiseaux domestiques & sauvages. Les Kaïmans ou crocodiles sont très-communs dans les rivieres. Leur dos est à l'épreuve du mousquet, mais la peau de leur ventre est fort tendre. Ils ont la tête large, le museau allongé comme celui d'un pourceau, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, l'œil petit & vif, les dents blanches & fortes. Lorsque ces animaux mangent, ils ne remuent que la mâchoire supérieure, & l'épine de leur dos est composé d'un long tissu de vertebres. Ils ont des griffes aux nageoires, & leur queue est aussi longue que le reste de leur corps. Outre ces animaux, on rencontre dans la Corée quantité de serpents & de reptiles venimeux.

CHAPITRE XXVI.

Empire du Japon.

L'Origine des Japonois nous est inconnue ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils sont en général des Coréens & des Tartares qui ont été policés par quelques Colonies Chinoises. Les Japonois ont été longtemps barbares & sans Rois, puisque dans leurs chroniques ils adoptent les anciens Empereurs de la Chine, quoique le Japon (1) ne fût point alors soumis aux Chinois. L'ancienne histoire du Japon est un mélange de fables & les Japonois prétendent être d'une origine aussi ancienne que celle du pays.

Figure & caractere des Japonois.

En général les Japonois sont d'une taille médiocre, & ils ont la tête grosse & les jambes fort courtes. Leur teint est olivâtre, leurs yeux sont petits & enfoncés, leur nez est ordinairement écrasé & leurs levres sont assez épaisses. D'ailleurs ces peuples sont adroits, robustes, patients dans les travaux & extrêmement magnifiques dans l'occasion, quoique fort économes dans le particulier. La bonne foi, la franchise, le désintéressement & la valeur sont des vertus communes chez les Japonois ; mais ils méprisent souverainement les Etrangers, sont fort superstitieux, vindicatifs, défiants, cruels & débauchés. Les femmes, suivant le rapport de quelques Voyageurs, ont la réputation d'être assez belles, & on assure qu'elles sont fort vertueuses & très-attachées à leurs maris.

Habillement.

L'habillement Japonois est presque semblable à celui des Chinois, soit pour les hommes, soit pour les femmes. Les hommes d'un rang distingué

(1) Ce mot, corrompu de deux monosyllables Chinois Ge-puen, signifie l'origine ou le lieu du lever du Soleil.

EMPIRE DU JAPON.

portent des éventails qu'ils attachent à leur ceinture, & dont ils se servent quelquefois en marchant. Les gens du peuple ont les pieds & les jambes nuds en été, & ils mettent des bottines & des sandales de cuir, de jonc ou de bois dans les autres temps. Tous les Japonois portent des chapeaux de paille ou de jonc, lorsqu'ils voyagent ou qu'ils vont à la guerre; mais dans tout autre cas ils n'ont que des bonnets minces, peu profonds, d'une matiere dure & proprement vernissés. Les personnes d'une certaine distinction se rasent le haut du front & laissent croître le reste de leurs cheveux, tandis que le petit peuple au contraire porte ses cheveux sur le devant de la tête & coupe les autres, à l'exception d'une seule touffe à la maniere des Chinois. Les Dames Japonoises vivent dans une grande retraite, & si elles se trouvent dans l'obligation de recevoir des visites d'hommes, ce qui arrive rarement, elles se couvrent d'un voile qui leur cache le visage, & quelquefois tout le corps. Elles sortent peu, mais toujours en grand cortége, & presque jamais à pied.

Nourriture des Japonois.

Les mets ordinaires des Japonois sont le riz, dont ils font une espece de pain, la chair de poisson, & sur-tout beaucoup de coquillages, toutes sortes de plantes & de racines cuites dans l'eau & assaisonnées d'une sorte de sauce, & enfin des sucreries en pâte ou autrement. Ces peuples, par principe de Religion, s'abstiennent de la chair du quadrupede & des volailles, à l'exception du daim & de quelques oiseaux sauvages. La boisson qu'on prend dans les repas est du thé, du *Sacki*, espece de bierre forte, & une liqueur qui se fait avec le jus qu'on exprime des prunes. Dans les repas de cérémonie, chaque convive a sa table particuliere, & ces tables qui sont basses & étroites, ne sont jamais couvertes de nappes, mais très-proprement vernissées, & on a un soin particulier de les entretenir toujours nettes & luisantes. La musique accompagne ordinairement ces repas, qui sont moins gais qu'on ne devroit le penser, & cela à cause du cérémonial auquel chacun est assujetti. Cependant on assure que les Japonois, qui ont pris cet usage des Chinois, paroissent beaucoup moins gênés qu'eux dans leurs politesses envers leurs convives. Il en est de même dans les visites qu'ils se rendent les uns aux autres; ils font de grandes démonstrations de respect en s'abordant, en prenant un siége & en se retirant; mais ce cérémonial se fait d'un air aisé, & les présents qui terminent les visites s'offrent avec noblesse.

Edifices & maisons des Japonois.

Les maisons Japonoises, qui sont toutes basses, étroites, bâties seulement de chaux & de terre, n'ont que le rez-de-chaussée & tout au plus un étage au-dessus qui sert de magasin ou de grenier. Les fenêtres ne sont point du côté de la rue, de sorte que la façade des maisons bourgeoises n'offre à la vûe qu'une porte pratiquée dans le mur: les maisons d'artisans sont plus gaies, parce qu'elles ont sur la rue des boutiques ouvertes dans lesquelles on voit travailler les ouvriers, ou plusieurs espéces de marchandises étalées. Tout l'édifice d'une maison porte sur un certain nombre de pilliers, augmenté ou diminué suivant l'étendue qu'on veut donner au bâtiment. Il n'a proprement de murs que ceux qui servent de clôture, car la séparation des appartements ne se fait qu'avec des paravents ou de petits treillis. Les ouvertures des fenêtres sont bouchées par des chassis de papier

Empire du Japon.

qui, en donnant du jour aux appartements, les garantiſſent des injures de l'air. Quelques-uns ajoutent à ces chaſſis des volets poſtiches, qu'ils appliquent pendant la nuit, & qu'ils retirent au lever du ſoleil. Les ſoins que prennent les Japonois de renouveller l'air de leurs maiſons, en ouvrant toutes leurs fenêtres, & en ôtant tous les paravents, les rendent beaucoup plus ſaines que les nôtres. D'ailleurs l'intérieur de toutes les maiſons eſt peint d'un bout à l'autre, verniſſé & nettoyé avec beaucoup d'attention. La propreté & le brillant de ce vernis ſont le principal ornement des maiſons, car on n'y trouve rien de remarquable, ni pour l'architecture, ni pour la beauté des meubles, qui conſiſtent ſeulement dans des nattes, des tapis, des paravents, des cabinets ou coffres de divers genres, & ſur-tout en deux eſpéces d'armoires qui ont des noms particuliers.

La vaiſſelle dont les Japonois ſe ſervent dans leurs repas & les vaiſſeaux néceſſaires pour apprêter les mets, ſont rangés en ordre dans un appartement particulier qui eſt la cuiſine. Au milieu de cette cuiſine il y a un grand fourneau, dont la fumée s'évapore par une ouverture proportionnée qu'on fait au plafond. Dans les appartements deſtinés à recevoir compagnie, on fait au milieu du parquet une ouverture ſemblable revêtue de maçonnerie, & on la remplit de braiſe allumée lorſqu'on veut ſe chauffer. Quelquefois on poſe ſur cette ouverture une table couverte d'un ample tapis, dont chacun met les bords ſur ſes genoux. Dans les chambres où il n'y a point de foyer, on ſe ſert de poëles de cuivre ou de terre, qui ſont pleins de braiſe allumée ou de cendres chaudes.

Derriere les maiſons, on voit une cour dans un coin de laquelle on ménage aſſez de terrein pour y ſemer des fleurs ou des plantes utiles, qu'on cultive avec ſoin. Au fond de la même cour, il y a une chambre de bains & quelquefois une autre ſalle voûtée, avec des murailles de pierre ou de terre graſſe, pour y tranſporter, en cas d'incendie, les meubles les plus précieux. On trouve toujours deux cuves dans la ſalle des bains. L'une eſt pour l'eau chaude, & l'autre pour l'eau froide, & tout auprès eſt une étuve, ou plutôt une eſpece de caveau haut de trois ou quatre pieds. La propreté naturelle aux Japonois les fait ſonger à avoir toujours une ſalle de bains, dans laquelle ils vont preſque tous les jours ſe laver le corps.

On vient de voir quelles ſont les maiſons des Particuliers, qui, comme je l'ai dit, n'ont rien de remarquable que leur propreté, & une diſtribution aſſez commode pour les appartements. Les maiſons des Grands ne ſont pas à beaucoup près auſſi ſimples; elles ont de vaſtes appartements, des cours ſpacieuſes, & de magnifiques portes précédées de perrons de bois d'une belle ſtructure, & proprement verniſſés.

Les Palais, qui ſervent à loger les Princes & les Grands de l'Empire, ſoit dans leurs Etats héréditaires, ſoit dans leurs Gouvernements, reſſemblent à des citadelles & occupent un fort grand terrein. Ils ſont fermés d'une triple enceinte de murailles, & placés ordinairement à l'extrémité des villes. Le logement du Gouverneur ou du Prince eſt toujours dans l'enceinte la plus intérieure, & il conſiſte dans une tour quarrée, conſtruite de pierres polies d'une grande blancheur. Cette tour a trois étages, qui ſont chacun ſurmonté d'un petit toit; par conſéquent le troiſieme étage eſt

EMPIRE DU JAPON.

moins étendu que le second, & celui-ci moins que le premier. Dans la seconde enceinte sont plusieurs bâtiments destinés à loger les principaux Officiers du Prince ou du Gouverneur. L'enceinte la plus extérieure sert d'habitation aux soldats de la garde, aux domestiques subalternes, & à tous ceux qui sont attachés au service du Prince. Dans les espaces vuides des trois enceintes, on seme du riz & d'autres grains, & on fait aussi des jardins d'agrément, qui sont disposés de façon qu'ils plaisent assez au premier coup d'œil.

Les Temples des Japonois sont d'une architecture toute différente de celle des autres édifices du pays, & ils ne se ressemblent pas même entr'eux; car leur forme varie suivant les Divinités qu'on y adore. Ceux qui sont les plus remarquables par leur structure & leurs ornements, sont presque semblables à ceux des Chinois; c'est-à-dire qu'ils consistent pour la plûpart dans une grande tour terminée en dôme, & bâtie sur un massif de briques, haut de dix à douze pieds, & assez large pour former une terrasse tout autour. L'intérieur des Temples est garni d'un grand nombre de statues, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de colossales, & ces mêmes Temples en dehors sont environnés de superbes Monasteres peuplés par des Bonzes ou par d'autres Ministres de la Religion.

Les autres édifices qu'on remarque au Japon sont les ponts & les hôtelleries. Les ponts, qui ne sont gueres que de bois, sont néanmoins bâtis solidement, & on les entretient avec tant de soin qu'ils ont toujours un air de propreté & même de nouveauté. Il y a, des deux côtés des parapets, revêtus par intervalles de balustrades, éloignées d'une toise l'une de l'autre. Les hôtelleries sont des maisons fort vastes qui n'ont qu'un seul étage, mais dont la profondeur va quelquefois jusqu'à quarante toises. Dans cette étendue, on trouve diverses sortes de logements, suivant sa qualité; c'est-à-dire que les personnes de distinction sont placées dans un bâtiment très-propre au fond de la cour, pendant que leurs domestiques ou les gens du commun habitent un corps de logis sombre & assez mal-propre, situé sur le devant de la maison & auprès de la cuisine. Outre ces hôtelleries on rencontre de distance en distance de petits cabarets, dans lesquels les Voyageurs trouvent du thé, une espéce de biere, des gâteaux, des poissons rôtis ou marinés, des légumes, des confitures & d'autres rafraîchissements.

Commodités pour voyager au Japon.

Plusieurs choses contribuent à rendre les voyages commodes au Japon. D'abord à l'extrêmité de chaque Province, & même de chaque petit district, il y a une colomne de bois ou de pierre placée sur le grand chemin avec une inscription, qui apprend aux Voyageurs le nom & la distance des Provinces & des villes voisines. Dans les grandes routes, on voit de chaque côté un rang de sapins bien alignés & bordés d'un fossé pour l'écoulement des eaux. Les paysans de chaque district sont chargés d'entretenir la propreté des chemins, & lorsque quelques grands Seigneurs voyagent, on a l'attention de sabler les chemins par lesquels ils doivent passer. On ne peut s'empêcher d'être surpris de voir le cortége qui accompagne ordinairement les Gouverneurs des villes Impériales; cependant au moyen des fouriers qu'on fait partir quelques jours d'avance, tout le cortége se trouve logé assez commodément & ne manque de rien des choses nécessaires.

Empire du Japon.

Pour la commodité des Voyageurs, il y a dans tout l'Empire des postes qui ne sont, tout au plus, qu'à quatre milles de distance l'une de l'autre. Le prix des chevaux y est taxé, non suivant la distance des lieux, mais selon que les chemins sont bons ou mauvais, & que les fourages sont plus ou moins chers dans le canton. Dans toutes les postes il y a des courriers établis pour porter les édits, les lettres & généralement toutes les dépêches de l'Empereur. Les postes appartiennent en propre au Seigneur de chaque district, & on y trouve non seulement les chevaux, mais des valets de louage, des guides & des porteurs de *Cangos* & de *Norimons*, espéces de chaises de voyage, dont on se sert aussi dans les villes pour aller d'une maison dans une autre éloignée. Les Japonois ne font gueres usage de ces chaises, car ils voyagent plus communément à cheval, & leur maniere de s'y tenir leur est tout-à-fait particuliere. Ils n'ont point les jambes pendantes comme les Européens, & une grande partie des Asiatiques, mais ils portent leurs jambes croisées ou allongées sur le col du cheval. Cet animal, au lieu de fers, a aux pieds un sabot de paille tressée & cordonnée, qui s'attache avec des cordes de même matiere.

Les voitures, dont les Japonois se servent pour naviger sur les rivieres & le long des côtes, sont des barques de différentes grandeurs & de diverses formes, suivant leur usage & leur destination. On traverse plusieurs rivieres, sur des bacs dont la construction est particuliere, & en même temps avantageuse. Le fond de ces bacs est plat, & plie avec tant de facilité que s'il vient à toucher sur le sable il ne s'y engrave pas, mais il glisse facilement par dessus. Tous les batteaux de transport, ainsi que les barques particulieres, vont à la rame & ont deux ponts, dont l'un est plat & fort bas, tandis que l'autre renferme une cabane assez exhaussée, qui, au moyen des paravents, paroît contenir plusieurs chambres. Les gondoles de plaisir sont ornées de bandetolles, de franges noires, de peintures & de divers autres embellissements. Les plus grands bâtiments qui se trouvent au Japon sont des navires marchands destinés à voguer le long des côtes, & à transporter d'une isle à l'autre les marchandises & les passagers. Ces navires vont à rames & à voiles, & n'ont qu'un seul mât, dont la hauteur égale la longueur du bâtiment. Les ancres sont de fer & les cables de paille tressée, qui fait un tissu assez fort. Les Japonois ne se mettent en mer que dans un temps fort calme, & leurs bâtiments ne s'éloignent jamais beaucoup de terre. Si les Pilotes prévoyent quelque orage, ils relâchent aussitôt dans le port le plus voisin, & comme ces havres sont en grand nombre dans toutes les isles du Japon, il est rare que la tempête fasse périr les vaisseaux.

Forme du Gouvernement Japonois.

Les Japonois reconnoissent deux Souverains, l'un séculier, & l'autre ecclésiastique. Le premier, qu'on distingue par le titre de *Cubo*, jouit de toute la puissance temporelle, & son autorité est absolue & despotique. L'autre, à qui on donne le titre de *Dairi* ou de *Mikaddo*, c'est-à-dire, Empereur sacré, se réserve l'administration des affaires de la Religion, & a le droit de confirmer & d'installer le Cubo à chaque mutation de regne, & de conférer les différents titres d'honneur aux Grands de la Cour. Le Cubo réside ordinairement à Jédo, au milieu d'une Cour nombreuse composée

EMPIRE DU JAPON.

des plus grands Seigneurs de l'Empire. Il a une bonne Garde & entretient même en temps de paix plus de cent mille fantassins & vingt mille cavaliers. Lorsqu'il se trouve en guerre avec ses voisins, les Princes & les Seigneurs du Royaume sont obligés de lui fournir un certain nombre de soldats, & toutes ses troupes sont bien vétues & bien armées. Les cavaliers ont une carabine très-courte, un javelot, un sabre & un arc. Les fantassins portent tous des casques, & pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, un mousquet & une pique.

Le Cubo exige des Grands de son Empire, qu'ils lui envoyent tous leurs enfants mâles, afin de les faire élever à sa Cour. Par cette politique, le Souverain s'assure de la fidélité de ses vassaux, & il entretient outre cela dans les Provinces un grand nombre d'espions & d'émissaires, qui l'avertissent de tout ce qui s'y passe. Les principaux revenus des Cubo consistent dans les domaines particuliers qu'ils possedent, & dans de légers impôts qu'ils levent sur leurs sujets. La succession est héréditaire, & ce sont toujours les fils aînés qui sont préférés aux cadets.

Les Dairis, dans leur origine, furent seuls Monarques du Japon, & renfermerent dans leur personne le pouvoir temporel & le souverain Pontificat, jusques vers le milieu du douzieme siécle de l'Ere Chrétienne. Alors l'Empereur qui étoit sur le thrône, & qui ne jouissoit que de l'ombre de la Souveraineté, dont son Général possédoit toute la puissance, renonça à l'administration temporelle des affaires, & se réserva seulement le soin de ce qui regardoit le spirituel. Le Général, satisfait de pouvoir librement prendre le titre de Cubo, & d'en exercer les fonctions, accorda à l'Empereur plusieurs prérogatives, qui se sont conservées jusqu'à ce jour dans la famille des Dairis. Le peuple a une vénération étonnante pour eux, & les regarde comme des espéces de Divinités. En conséquence on croiroit faire un crime, si l'on se servoit des choses dont un Dairi auroit fait usage, & le peuple est même persuadé que la punition suivroit de près, & que celui qui auroit commis cette espece de sacrilége deviendroit enflé & périroit dans les tourments.

La dignité de Dairi est héréditaire, & passe même aux filles au défaut de mâles. Ses revenus sont modiques, si l'on considere seulement ceux que le Cubo lui abandonne; mais ils deviennent considérables par le produit des titres d'honneurs qu'il a coutume de vendre à ceux qui les lui demandent. Ceux qui composent la Cour & la maison du Dairi n'en retirent que de médiocres avantages; mais ils en esperent de considérables, & dans cette idée ils se ruinent quelquefois à son service. Ses Courtisans & ses Officiers, qui sont tous Ecclésiastiques, affectent beaucoup de mépris pour les Laïcs, & observent de se distinguer par des marques extérieures, soit dans leurs habits, soit dans leur coëffures, soit dans leur démarche. Le Dairi peut prendre douze femmes pour épouses, & une seule d'entre elles porte le titre d'Impératrice, & occupe le même Palais que son époux, pendant que les autres ont chacune leur logement particulier. Les nôces du Dairi se célebrent toujours avec une grande pompe, & on fait aussi beaucoup de réjouissance lorsqu'il lui naît un fils, & lorsqu'on a choisi une nourrice à cet enfant.

Les

Empire du Japon.

Division de l'Empire du Japon.

Les Etats du Japon formerent plusieurs principautés dans le temps que les Dairis renoncerent à la Souveraineté temporelle. Ceux qui furent mis en possession de ces principautés se reconnurent Vassaux du Monarque du Japon, & prirent seulement le titre de *Daimio*, c'est-à-dire, Personne d'un nom éminent. Les descendants de ces Daimio secouerent le joug, & s'érigerent eux-mêmes en petits Souverains, connus sous le nom de *Jacatas*. Ils se maintinrent un certain nombre d'années dans cette indépendance ; mais peu à peu ils ont été détruits, & avec leur puissance ils ont perdu le nom de Jacatas pour reprendre le titre de Daimio, qu'ils possedent maintenant. Quoiqu'ils tiennent un rang considérable dans l'Etat, ils vivent dans une espéce d'esclavage. Ils sont chargés d'administrer la Justice dans l'étendue de leurs principautés dont ils sont Gouverneurs, mais ils doivent tous les ans rendre compte à la Cour de leur régie.

Siomio.

Au dessous des Daimio, il y a des Seigneurs particuliers de plusieurs districts, qui portent le nom de *Siomio*, ou bien nommés. Les fonctions de ces derniers dans leurs terres sont les mêmes que celles des Daimio dans leurs principautés, & ils sont aussi obligés de rester quelque temps à la Cour tous les ans, pour instruire le Monarque de ce qui s'est passé pendant leur administration. Le Cubo retient auprès de lui leurs femmes & leurs enfants, comme autant d'ôtages de leur fidélité & de leur obéissance.

Tono-Sama.

On donne le nom de villes Impériales aux Métropoles des cinq Provinces du Domaine de l'Empereur ; & ces villes sont Méaco, Jedo, Osacca, Sakai & Nangasaki. Les Provinces sont régies par des Gouverneurs particuliers que le Monarque y envoye, & le peuple appelle ces Gouverneurs *Tono-Sama*, c'est-à-dire, Seigneurs ou Supérieurs. Dans chaque ville Impériale il y a deux Gouverneurs, & comme celle de Nangasaki est une des plus importantes de tout l'Empire, elle en a trois. Les deux Gouverneurs d'une ville n'y résident pas ensemble, mais ils sont alternativement à la Cour & dans leur Gouvernement, & celui qui est auprès de son Souverain l'instruit de toutes les choses dont son Collegue lui donne avis. Dans Nangasaki on voit toujours deux Gouverneurs, qui exercent les fonctions de leur charge l'un après l'autre, de deux mois en deux mois, & leur troisieme Collégue demeure sans cesse à la Cour.

Les appointements fixes des Tono-Sama sont modiques, & si leurs profits casuels ne les dédommageoient de cette médiocrité, il leur seroit impossible de soutenir la dépense & le faste auxquels leur charge les assujettit. Ils ont un grand nombre d'Officiers nommés par le Monarque, tels que des Gentilshommes, des Ecuyers, des Commis, des Valets de chambre, des Gardes, des valets de pied, &c. L'administration de la Justice, l'intendance du commerce, le commandement militaire & la direction des affaires les plus importantes, regardent les Tono-Sama, qui se font aider dans leurs fonctions par divers Officiers subordonnés les uns aux autres. Les plus considérables de ces Officiers sont les *To-sii-jori*, c'est-à-dire, Anciens ou Sénateurs, & leur emploi ressemble à celui de Maires ou de Consul. Ils sont au nombre de quatre, mais il n'y en a qu'un en exercice, & le temps de cet exercice est d'une année.

EMPIRE DU JAPON.

Les To-ſi-jori ont des Subdélégués ou Lieutenants, & d'autres Officiers qui ſont chargés de préſenter au Gouverneur les requêtes & les placets des Particuliers, & de porter aux Maires les ordres du Gouverneur. Outre ces Officiers, il y a encore dans chaque ville des *Ottona*, des *Oogumi-oja*, ou Chefs de Communautés, des *Fiſia*, Greffiers ou Sécrétaires publics, des *Tſiooſino-mono*, Meſſagers de ville ou archers & ſergents, & des *Jetta*, ou exécuteurs de la haute Juſtice. Les fonctions d'Ottona répondent à celles de nos Commiſſaires, & il y en a un pour chaque rue, qui doit veiller à la Police, & avoir ſoin qu'on faſſe exactement la garde pendant la nuit. Les Ottona ont chacun ſous leurs ordres trois Lieutenants, qui ſont les Chefs des Communautés. Le Greffier ou Sécretaire public de chaque rue eſt chargé de ſignifier aux habitants les ordres de l'Ottona, & c'eſt lui auſſi qui doit expédier les paſſe-ports & les certificats de vie & de mœurs; tenir un régiſtre exact des habitants, des enfants qui naiſſent, des Japonois qui meurent, de leur âge, de leur ſexe, de leur Religion, en un mot de tous les évenements dont il peut avoir connoiſſance. Les Meſſagers de ville ſont quelqueſois obligés de remplir les fonctions d'Exécuteurs de Juſtice, ſurtout lorſqu'il s'agit de décapiter les coupables. Loin de les regarder avec mépris au Japon, on conſidere leur emploi comme un office militaire & noble, & en conſéquence ils jouiſſent de pluſieurs prérogatives attachées à la Nobleſſe. Il n'en eſt pas de même des Jetta, ou Exécuteurs ordinaires de la haute-Juſtice; on a pour eux une eſpece d'horreur, & ils ont coutume d'habiter enſemble hors des villes dans un hameau peu éloigné de la place deſtinée aux exécutions.

Police des villes.

Les Bourgeois ſont obligés de faire la garde pendant la nuit, & ils ſe tiennent au nombre de trois pour chaque rue dans une baraque conſtruite au milieu de la rue. En certains jours ſolemnels, ou dans des évenements extraordinaires, les Bourgeois ſont auſſi la garde pendant le jour, & s'il arrive quelque tumulte ou quelques accidents, comme incendie, ou d'autres malheurs, la Garde eſt doublée par toute la ville, & l'Ottona ſe met à la tête de celle de ſa rue. Lorſqu'un Japonois ſe propoſe de changer de quartier, il eſt contraint de préſenter une requête, & de faire don de quelques bagatelles à l'Ottona de la rue, où il compte aller loger. L'Ottona ſur la requête s'informe de la conduite du Japonois, & auſſitôt qu'il eſt ſatisfait de ſes recherches, il envoye le Meſſager de ſa rue chez tous les Bourgeois qui l'habitent, pour leur demander s'ils veulent avoir le ſuppliant pour voiſin. Si quelqu'un donne de bonnes raiſons pour l'exclure, il ne peut eſperer d'être admis; mais ſi au contraire tous les habitants conſentent à le recevoir parmi eux, l'Ottona le prend ſous ſa protection, & l'aggrege au nombre des Bourgeois de ſon quartier. Le nouvel arrivé donne un repas à ſes principaux voiſins, comme pour contracter alliance avec eux, & quelqueſois il traite tous les chefs de famille qui logent dans la même rue.

Quand un Particulier a deſſein de voyager, ſoit pour ſes affaires, ſoit pour ſon plaiſir, il doit ſe pourvoir d'un paſſe-port, & il ne l'obtient jamais que ſur un certificat ſigné de ſes voiſins, qui expoſe les motifs du voyage projetté. Toutes les affaires civiles ou criminelles ſe portent d'abord devant

l'Ottona, qui les renvoye ordinairement au Conseil général de la ville, composé des Maires & de quelques autres Magistrats. Si l'affaire est d'une certaine importance, ou qu'on la trouve trop embarrassante, la décision en est remise au Gouverneur, qui la renvoye quelquefois au Conseil d'Etat de Jedo, où toutes les affaires se jugent sans appel.

Peines capitales & autres.

Les punitions sont de différentes especes au Japon, & les coupables, suivant leurs crimes, sont condamnés à la mort, au bannissement, à la prison, ou à la privation de leurs charges. Il y a plusieurs manieres de mettre les criminels à la torture & de les faire périr; les uns ont la tête coupée; d'autres sont mis en croix, & d'autres enfin sont brûlés. Quelques criminels, pour éviter de recevoir la mort de la main d'un autre, ce qui est regardé comme une infamie au Japon, demandent la permission de se tuer eux-mêmes, & lorsqu'ils l'ont obtenue, ils se parent de leurs plus beaux habits, assemblent leurs amis, & après un discours de quelques moments, ils se fendent le ventre en y faisant une ouverture en croix. Quel que soit le crime que cet homme ait commis, ce genre de mort efface la honte qui en seroit la suite, non seulement pour sa famille, mais pour le criminel même, dont on ne parle plus que pour faire éloge de son courage.

Religions des Japonois.

Il y a au Japon trois principales Religions, qui ont chacune un grand nombre de sectateurs. La premiere s'appelle *Sintos*, & consiste dans le culte des *Cami* ou anciens Dieux du pays, qui suivant l'idée populaire ont gouverné le Japon pendant plusieurs millions d'années. La seconde Religion, qui, quoique fort ancienne, l'est moins que la premiere, se nomme *Budsdo*, & consiste dans le culte des Idoles étrangeres. La troisieme enfin à laquelle on donne le nom de *Siuto*, est un systême plus moderne fondé sur le raisonnement de quelques Philosophes, & qui n'a pour objet que la pratique de la vertu sans adopter le culte d'aucune Divinité.

Les Sintoistes, ou ceux qui professent la Religion appellée Sintos, reconnoissent une multitude de Divinités, & le nombre en est même augmenté tous les jours par l'apothéose qu'ils font de leurs Empereurs, ou des hommes célébres de leur temps. Le droit & le pouvoir de déifier ceux qui pendant leur vie ont pratiqué la vertu, n'appartiennent qu'aux Dairis; & ces Chefs de la Religion, qu'on regarde eux-mêmes comme des Dieux, donnent le titre de Cami à qui bon leur semble, & permettent qu'on bâtisse des *Mia* ou Temples aux nouvelles Divinités. Les principaux objets de la Religion des Sintoistes sont les cérémonies légales, dont les régles sont infinies; la célébration des fêtes qui sont très-multipliées; le Pélerinage d'Isje & les Sociétés & Confrairies Religieuses. Le Pélerinage d'Isje qui est un des principaux articles de la Religion nommée Sintos, consiste à visiter dans la Province d'Isje certains lieux consacrés à plusieurs Divinités, supérieures & subalternes, dont les Temples sont desservis par des Ministres laïcs. Les Pélerins de tout sexe & de tout âge qui vont dans ces Temples, sont assujettis à plusieurs observances rigoureuses, desquelles ils ne peuvent se dispenser sans se mettre dans le cas d'être séverement punis. Il est rare que les grands Seigneurs entreprennent ce voyage, & la plûpart trouvent moyen de s'en dispenser en envoyant à Isje quelqu'un à leur place. Le Cubo députe aussi tous

EMPIRE DU JAPON.

les ans une Ambassade pour cette même Province. Il y a parmi les Sintoistes plusieurs Confrairies ou Societés Religieuses, qui ont chacune leurs régles différentes. Dans ces Sociétés on compte les *Jammabos*, espece d'Hermites qui vivent au milieu des montagnes; les *Tosansaïtes*, qui sont obligés de monter une fois l'année au sommet d'une montagne très-haute, & environnée de précipices; les *Fonsansaïtes*, dont les obligations sont à peu près semblables; enfin plusieurs autres Sociétés de Religieux mendiants, & différentes Confrairies dévotes d'hommes & de femmes, qui, sans renoncer au monde, affectent dans leur extérieur & dans la conduite de leur vie de pieuses singularités.

La Religion appellée Budsdo est pour le fond du systême semblable à celle qu'on professe dans les Indes; mais le culte que ces Sectateurs rendent à leurs Divinités, est différent de celui qui a cours sur la côte de Malabar & dans les Indes. L'esprit de pénitence & même le fanatisme le plus outré, animent la plûpart des Budsdoites qui s'exposent aux plus grandes incommodités & souvent à la mort, pour se rendre plus agréables à leurs Dieux. Les Bonzes, ou Ministres de cette Religion, sont divisés en plusieurs classes, & il y a parmi eux des especes de Moines, des Religieuses, des Prêtres, des especes d'Evêques & un Souverain Pontife, qui a une jurisdiction absolue sur tous les autres Ministres de la même Religion, & qui consacre les prétendus Evêques lorsque le Cubo les a nommés.

Ceux qui professent la Religion qu'on appelle Siuto forment une Secte particuliere, & font gloire de s'élever au-dessus des préjugés populaires. En conséquence ils ne se conforment à aucune de ces autres Religions, & font consister la perfection & le souverain bien dans une vie sage & vertueuse. Ces Philosophes n'admettent point les idées de la métempsycose, mais ils croyent que les ames issues d'un Esprit universel qui anime toute la Nature, retournent dans le sein de ce même esprit après leur séparation du corps. Les qualités & les perfections qui n'appartiennent qu'à Dieu, sont attribuées par les Siutoistes à l'Esprit universel, qu'ils reconnoissent, avec cette différence qu'ils ne le croyent pas éternel. D'ailleurs ces Philosophes n'invoquent aucune Divinité; ils n'ont point de Temples & n'adoptent aucune forme de culte. Tous leurs actes extérieurs de Religion se réduisent à quelques cérémonies, en mémoire de leurs peres & de leurs parents défunts. Ces cérémonies consistent à offrir sur leurs tombeaux du riz & des viandes; à brûler des chandelles devant leurs images; à se prosterner en leur présence & à donner de somptueux repas en leur honneur. Les Siutoistes regardent le Suicide comme un acte héroïque de vertu, & cette idée seule en a porté plusieurs à se tuer.

Le Christianisme fut prêché au Japon dans le seizieme siecle de l'Ere Chrétienne, & y fit de grands progrès en peu de temps; mais après diverses révolutions il y fut entierement aboli vers l'an 1650

Mariages des Japonois.

On marie ordinairement les filles Japonoises dès l'âge de douze ou treize ans, & les hommes qui les demandent pour femmes leur donnent une somme plus ou moins forte, suivant le degré de mérite & de beauté dont elles sont pourvues. La jeune épouse présente cette somme à son pere avant que de le quitter, & au moyen de cette coutume c'est une véritable richesse pour un chef de famille, d'avoir plusieurs filles douées d'agréments personnels. Les

hommes ont plusieurs femmes quand ils veulent, mais une seule est regardée comme légitime, & jouit de différentes prérogatives dont les autres sont privées.

Empire du Japon.

Les cérémonies des épousailles se font de la maniere suivante. Les mariés sortent de grand matin chacun dans une voiture, tirée par des bœufs ou par des chevaux. Divers instruments & les parents, ainsi que les amis des deux époux, les suivent vers une colline, au haut de laquelle ils doivent se donner la foi. Aussitôt qu'on est arrivé au pied de la colline, le marié & la mariée descendent de leur voiture, & se disposent à gagner le sommet de la montagne par deux chemins différents, que des barrieres bordent à droite & à gauche. Les parents, les Musiciens & les autres spectateurs, montent aussi la colline, mais par un chemin différent de celui des deux époux. Lorsqu'ils sont tous rassemblés au haut de la montagne, les parents se rangent derriere la mariée, & les Musiciens derriere l'époux, chantant, jouant de différents instruments, & prenant diverses attitudes grotesques en cadence. Sur le sommet de la montagne on voit une tente de forme octogone, dont le dehors est couvert de papier huilé, & le dedans tapissé d'une riche étoffe. Au milieu de la tente est un autel magnifiquement paré, sur lequel il y a une Idole d'une figure monstrueuse qui représente le Dieu du mariage. Sa tête qui ressemble à celle d'un chien, marque, dit un Voyageur, que la fidélité & la vigilance sont également nécessaires dans le mariage. Les bras de l'Idole sont étendus, & elle tient dans ses mains un fil de laiton, symbole de l'union conjugale. Un Prêtre placé devant l'autel fait ranger à sa droite & à sa gauche les deux époux, qui tiennent chacun une torche à la main, & commence les prieres usitées. Pendant qu'il les récite à demi-voix, la mariée allume sa torche à une lampe, & le marié allume la sienne au flambeau de sa femme. Tous les assistants souhaitent alors toutes sortes de prospérités aux deux époux, & le Prêtre leur donne comme une espece de bénédiction.

Une partie des gens de la nôce, qui, suivant l'usage, doivent rester au bas de la colline, observent de leur côté diverses cérémonies qu'une coutume établie depuis longtemps a consacrées. Les uns allument un grand feu, dans lequel d'autres jettent les poupées & les différents jouets ou bagatelles qui pouvoient avoir servi d'amusement à la mariée. D'autres placent en dansant dans l'endroit le plus remarquable un rouet, une quenouille, pour marquer que ces instruments utiles doivent succéder à ceux qui ne servent qu'à amuser. Après toutes ces cérémonies on accompagne la mariée au logement de son époux, qui s'y est rendu secrettement pour la recevoir des mains de ses parents. De jeunes gens parés de guirlandes de fleurs, mettent sur la terrasse de la maison des drapeaux de diverses couleurs, & sement des fleurs dans tous les appartements. On songe ensuite à se réjouir, & la fête dure ordinairement l'espace de huit jours.

Maniere d'élever les enfants.

Au moment de leur naissance, les enfants Japonois sont lavés dans l'eau froide, quel que soit leur sexe. On ne les emmaillotte jamais, & on a un soin particulier de leur arracher les cheveux sur le front. Les peres & les meres se chargent du soin d'élever leurs enfants, & ils les accoutument de bonne heure à une vie dure & aux exercices violents. Les Japonois ont sur leurs enfants une autorité sans bornes; ils peuvent les vendre, les mettre

EMPIRE DU JAPON.

en service pour un certain temps, & même leur ôter la vie sur les plus légers prétextes. A un certain âge on envoye les garçons au Collége, c'est-à-dire, dans des lieux destinés à l'éducation de la Jeunesse. On ne néglige rien pour instruire les jeunes Japonois dans les sciences qu'ils doivent nécessairement étudier; & ces sciences consistent à bien apprendre la langue du pays, à la bien lire, à former exactement les caracteres, à bien sçavoir l'histoire du pays, les mysteres de la Religion & les principes de la morale.

Sciences des Japonois.

Il ne paroît pas que les sciences speculatives ayent été jusqu'à ce jour fort cultivées au Japon, & en général on n'y a qu'une connoissance très-superficielle des Mathématiques, de la Métaphysique & de plusieurs autres parties de la Philosophie. Les Japonois ignorent totalement les principes de la Chirurgie, l'Anatomie & l'usage de tous les instruments nécessaires dans les opérations. Ils cultivent avec plus de succès la Poësie & l'Eloquence. On assure que leurs Orateurs ont un talent particulier pour toucher & remuer les cœurs, & que leurs Poëtes mettent des graces singulieres dans leurs différents ouvrages. Ils réussissent sur-tout dans leurs pieces de théâtre, qui, comiques ou tragiques, renferment toujours d'excellents traits de Morale. Les sujets de leurs Tragédies sont le plus souvent tirés de quelque action héroïque de leurs grands hommes, & le style de ces pieces est grave & très-pompeux.

On trouve dans les Bibliothéques Japonoises un grand nombre de Livres qui traitent de l'Eloquence, de la Poësie, de l'Histoire, de la Morale, des matieres de Religion, de la Médecine, de l'Agriculture, & de certaines parties de l'Histoire naturelle, & particulierement de ce qui concerne les oiseaux, les poissons, les coquillages, les minéraux & d'autres matieres semblables. Les Japonois connoissent depuis longtemps la Musique; mais cèt art est aussi imparfait chez eux que chez les Chinois. Leur chant, quoique mesuré & cadencé, est désagréable, parce qu'ils tirent leurs sons du fond de la gorge, & qu'ils n'admettent qu'une partie. Les instruments sur lesquels ils jouent leurs airs, sont des flutes, des flageolets, des tambours grands & petits, des orgues, des harpes, des trompettes, des cymbales, des cloches & des bassins.

L'art de la Peinture n'est pas poussé à une grande perfection chez les Japonois, qui font passablement des fleurs & des animaux, mais qui n'ont qu'une idée très-foible des régles du dessein, de la perspective & des autres parties sçavantes de la Peinture. Ils peignent toujours sur le papier, & employent des couleurs fort gayes & fort brillantes.

Les Japonois réussissent mieux dans les Arts méchaniques, & ils travaillent avec beaucoup d'adresse & d'assiduité l'or, l'argent, le cuivre, le fer, l'yvoire & le bois. Leurs ouvrages de vernis surpassent ceux des Chinois, & leurs étoffes ont la même supériorité. Ils excellent d'ailleurs dans la trempe de l'acier, & leurs sabres sont incomparablement meilleurs que les nôtres.

Lorsque les enfants sortent du Collége, on leur donne des armes & on leur enseigne la maniere de s'en servir. Le jour qu'on met un cimeterre & un poignard au côté d'un Japonois, est une époque mémorable & un jour de réjouissance pour toute sa famille. Les Japonois ont un goût naturel pour les armes, & ils préferent un beau cimeterre à un magnifique habit. Ils ma-

nient facilement le sabre & le poignard, & ne le quittent que pour dormir. Aussitôt que le fils aîné d'une maison est parvenu à l'âge de maturité, son pere lui remet ordinairement tout son bien, ne se reservant qu'une légere portion pour sa subsistance, & celle de ses autres enfants, qui par ce moyen se trouvent réduits à une modique succession.

Empire du Japon.

Il y a au Japon une différence remarquable d'états & de conditions, & qui est plus distinguée que dans aucun autre pays. La Noblesse qui tient le premier rang se partage en trois Classes, sçavoir, 1°. celle des Daimio & des Siomio, 2°. celle des Ministres d'Etat, des Gouverneurs, des Provinces & des Villes, & généralement de tous les Magistrats du Royaume, & 3°. enfin celle des simples Gentilshommes, dont les uns s'attachent au service des Princes & des Gouverneurs, les autres obtiennent des emplois subalternes dans la Maison de l'Empereur, & la plûpart servent dans les armées. Le reste des Japonois peut aussi se diviser en trois classes, qui sont celle des Marchands, qui, quoique très-riches quelquefois, sont regardés avec mépris; celle des Artisans & enfin celle des Laboureurs, qui peuvent passer pour être en quelque sorte les esclaves des Nobles. Les Soldats doivent être compris dans la même classe, parce que la plûpart d'entr'eux sont de familles d'artisans ou de laboureurs, & serfs par une conséquence naturelle.

Funerailles & deuil des Japonois.

Malgré la diversité des Religions qui sont professées librement dans le Japon, les funérailles s'y font d'une maniere assez uniforme, suivant ce qu'en dit le P. Charlevoix. Le lieu où l'on doit brûler, ou enterrer un mort, car on fait également l'un ou l'autre, est un champ bâti exprès & fermé de murailles qui sont tendues de noir, couleur qui n'a rien de lugubre chez les Japonois. Ce champ est toujours à une certaine distance de l'habitation que le mort a occupée, & pour le transporter dans ce champ, le convoi marche dans l'ordre suivant. Des femmes parentes ou amies du défunt paroissent d'abord en grand nombre. Elles sont vêtues de blanc, avec un grand voile sur la tête, & la plûpart se font porter dans des chaises. Leurs esclaves & toutes les femmes attachées à leur service les accompagnent, & gardent un morne silence. A la suite de ce premier cortége marchent les personnes les plus qualifiées entre les amis du défunt, & tous ont leurs plus beaux habits.

Après un intervalle assez considérable, s'avance une troupe nombreuse de Bonzes, qui suivent immédiatement leur supérieur porté dans une chaise. Ces sortes de Moines sont tous habillés simplement & d'une maniere uniforme; mais les vêtements de leur chefs sont fait d'étoffes à fleurs d'or. Derriere les Bonzes marchent plusieurs Particuliers, portant au bout de longues piques des corbeilles de carton remplies de fleurs, qu'ils secouent de temps en temps pour faire une sorte de pluye de fleurs. Cette cérémonie s'observe pour marquer que l'ame du défunt est dans le ciel, d'où vient la pluye qui fait naître les fleurs. A quelque distance des Porte-piques suivent huit jeunes Bonzes, ayant sous leurs bras de longues baguettes renversées, dont le bout inférieur est orné d'une banderolle, sur laquelle on a écrit le nom de la principale Divinité de la secte que le défunt avoit embrassée. Ces Bonzes en précedent dix autres chargés de longs bâtons, au bout de chacun desquels il y a une lanterne de toile fine, où l'on voit aussi le nom

du même Dieu. Ils ont à leur tête deux Moines vêtus de robes grises, & qui, au lieu de lanterne, ont chacun une torche non allumée. Plusieurs hommes habillés aussi de gris paroissent ensuite. Ils ont la tête couverte de chapeaux d'une forme particuliere, sur lesquels est encore marqué en gros caracteres le nom du Dieu, qui est de même écrit sur une banniere de toile fine portée par un homme à la suite de ces derniers.

La marche est fermée par le corps du défunt placé dans une chaise ouverte & fort riche, dont quatre hommes tiennent les bâtons. Le mort couvert de superbes habits, est assis sur ses talons, la tête découverte & les mains jointes ou croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'un homme qui prie. Les enfants du mort ou ses plus proches parents environnent sa chaise, & le plus jeune d'entr'eux porte une torche allumée. Lorsque le convoi est arrivé dans le champ, au milieu duquel on a élevé un bucher, les Bonzes y placent le corps & la chaise qui le renferme. Le Supérieur des Bonzes prend alors la torche que tient le plus jeune des fils du défunt, fait trois fois le tour du bucher en remuant circulairement son flambeau, & après quelques prieres, il rend la torche à celui de qui il l'a reçue. Celui-ci la jette au milieu du bucher, & cette action est comme un signal pour y mettre le feu. Cet emploi regarde les deux Bonzes qui, dans la marche, tenoient des torches, & dès qu'ils ont allumé le bucher en différents endroits, on y verse de l'huile & d'autres matieres combustibles, avec des parfums. Quand le corps est consumé, les parents du mort s'approchent d'une table sur laquelle est un brasier; ils y répandent des parfums, & se prosternent comme pour rendre une espece d'adoration au mort, dont ils croyent que l'ame s'est envolée au ciel.

Chacun se retire après cette derniere cérémonie, afin de se rendre le lendemain dans le même lieu pour recueillir les cendres du défunt, & les enfermer dans une urne dorée. Cette urne couverte d'un voile très-riche est déposée à l'endroit où étoit le bucher, & elle y reste l'espace de sept jours, pendant lesquels les Bonzes vont prier exactement autour de l'urne. Au bout des sept jours la famille du mort enleve l'urne, & on la place dans sa maison sur un piedestal de pierre, où l'on marque le nom du défunt, & celui du Dieu qu'il avoit adoré dans le cours de sa vie. Au bout de sept mois on rend des honneurs solemnels au mort par un grand bruit, & au son de plusieurs instruments qui accompagnent les prieres que les Bonzes chantent à haute voix. La même fête se renouvelle sept ans après, & on assure que les devots s'acquittent de ce pieux devoir tous les sept jours.

Le deuil pour les proches parents dure deux années, pendant lesquelles on doit se priver de toutes sortes d'amusements & de dissipations. La couleur déterminée dans ces occasions est le blanc, comme à la Chine, & par dessus les habits, les hommes & les femmes sont obligés de porter une robe de grosse toile, attachée avec une ceinture fort grossiere & fort large, qui fait ordinairement deux tours. La coëffure de deuil consiste dans un bandeau de toile, d'où pend par derriere, en forme de crêpe, une longue bande de grosse toile.

Suivant la doctrine prêchée parmi quelques sectes du Japon, les ames, avant

avant que d'arriver au séjour du bonheur éternel, doivent errer un certain nombre d'années dans les airs, & on suppose que pendant ce voyage, ils reviennent une fois tous les ans dans leurs familles. Le jour de ce retour est toujours le même, & comme l'opinion commune l'a fixé au treizieme jour de la septieme lune, on célebre ce jour-là une fête, pour laquelle on fait dès la veille les préparatifs suivants. On pare toutes les maisons avec tout l'appareil qu'on pourroit observer, si l'on attendoit la visite d'une personne du premier rang. Ensuite chaque famille sort du hameau, ou de la ville qu'elle habite, pour aller au devant des ames dont elle attend le retour. Dans la crainte que ces ames ne s'égarent, ou ne puissent reconnoître le lieu où elles doivent toutes s'assembler, les campagnes sont éclairées d'une infinité de flambeaux. Dès qu'on s'imagine qu'elles sont arrivées, on s'empresse à les bien recevoir, & après les premiers compliments, une partie des parents leur demande la permission d'aller tout préparer à la maison. Le silence des ames passe vraisemblablement pour un consentement; car ceux qui les ont priées de leur permettre de se retirer, prennent en effet le chemin de leurs maisons, où ils se hâtent d'apprêter plusieurs sortes de mets.

Ceux qui sont restés pour faire compagnie aux ames, les entretiennent encore quelque temps, & finissent par les inviter à se rendre avec eux dans les maisons. Cette invitation est le signal du départ, & chaque famille retourne chez elle dans la forte persuasion qu'elle est suivie des ames de ses parents. Les rues sont éclairées d'une infinité de lumieres, & il y a dans les maisons des tables magnifiquement servies, & sur lesquelles on ne manque pas de mettre les couverts des morts. Les vivants prennent leurs places & mangent, très persuadés que les ames se rassasient de la plus pure substance de ce qu'on leur présente. Après le repas chacun va rendre visite aux ames de ses amis & de ses voisins, & la nuit se passe ainsi à courir toute la ville. Le lendemain on cherche à réjouir les ames par différents spectacles, & la fête dure jusqu'au soir. Alors on reconduit les ames avec beaucoup de cérémonie jusqu'au lieu où on les a été prendre la veille, & pour empêcher qu'elles ne s'arrêtent dans les maisons, & n'importunent les vivants par de fâcheuses apparitions, on jette quantité de pierres sur les toits & on parcourt avec soin tous les appartements, en frappant dans tous les coins avec des bâtons.

Topographie du Japon.

L'Empire du Japon est composé d'un certain nombre d'isles, qu'on appelle en conséquence les isles du Japon. Elles sont situées entre le cent quarante-sixieme & le cent cinquantieme dégré de longitude, & entre le trente-unieme & le quarante-unieme dégré de latitude septentrionale. L'air y est sain & tempéré, mais plus froid que chaud, & le terroir naturellement peu fertile ne produit du bled, de l'orge, du millet, du riz & du thé, qu'au moyen de l'industrie & du travail assidu des habitants. On tire de ce pays de belles porcelaines, de la soye, quelques pelleteries, & on y voit de riches mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, & d'érain qui est fort estimé. Il y a d'ailleurs des agathes & des perles rouges, dont on ne fait pas moins de cas que des blanches. Les animaux qu'on y rencontre sont, comme dans le reste de l'Asie, des éléphants, des chameaux, des che-

EMPIRE DU JAPON.

vaux, &c. Au reste, les tremblements de terre y sont si fréquents, que les habitants n'en paroissent pas plus effrayés qu'on ne l'est du tonnerre.

Parmi les isles du Japon on en compte trois principales, sçavoir, l'isle de Niphon, qui est la plus grande, & celles de Kiusiu, Cikoko ou Bongo, & de Sikokf ou de Tonsa. Ces derniers noms, ainsi que celui de Bongo, ne sont pas Japonois, mais on les trouve dans les ouvrages de M. Delisle, qui les donne d'après les relations étrangeres.

Isle de Niphon.

Les principales villes de l'isle de Niphon sont Jedo, Meaco & Osacca. Jedo est devenu capitale de l'Empire, depuis que les Empereurs y ont fixé leur séjour. Cette ville est grande & bien peuplée; mais les matieres dont on fait les maisons particulieres, qui, comme on l'a vu, sont bâties de bois & fort basses, rendent les incendies très-fréquents. Le Palais du Souverain est d'une grande magnificence, & brillant d'or de tous côtés. Jedo est située sur la riviere de Tonkaw, qui se décharge dans la mer par cinq embouchures. On a construit sur cette riviere un pont d'une superbe structure, & c'est de ce pont qu'on mesure la distance de tous les lieux du Japon.

Meaco, qui étoit anciennement la capitale de l'Empire, est encore la résidence des Dairis, qui y demeurent dans un château bien fortifié. Les rues de cette ville sont étroites mais régulieres, & il y en a de très-longues. Les maisons ont deux étages, ce qui est rare au Japon, & elles sont bâties de bois, de chaux & de terre. Au haut des maisons est pratiquée une grande auge qu'on a soin d'entretenir pleine d'eau en cas d'incendie. D'ailleurs Meaco est une ville très-commerçante, & ses Manufactures sont les plus célebres de toutes celles de l'Empire, soit pour la richesse & la perfection des étoffes, soit pour la beauté des teintures, soit pour les ouvrages de vernis & de peinture, soit pour l'imprimerie, soit enfin pour le rafinement de l'or, du cuivre & des autres métaux, principalement de l'acier.

La ville d'Osacca, qui se trouve au Sud-Est de Meaco, est traversée de l'Est à l'Ouest par la riviere de Jedogawa, dont les bords sont revêtus des deux côtés de marches de pierres brutes, mais disposées de façon qu'elles forment un escalier continué dans toute la longueur de la ville. Les rues d'Osacca sont étroites, au reste fort régulieres & très-propres. La ville est une des plus peuplées & des plus commerçantes du Japon, & les Japonois l'appellent *le théâtre des plaisirs & des divertissements.* On y annonce toutes les heures par le son de divers instruments de musique; car chaque heure a son instrument particulier.

Au Nord de l'isle de Niphon, on trouve la Province d'Osiu ou d'Ochio, qui est toute remplie de montagnes, & qui a au Nord l'isle Matsumai, dépendante du Japon.

Isle de Kuisiu ou Bongo.

Vers le Sud-Est de l'isle de Niphon, est l'isle de Kuisiu, dont le nom signifie l'isle des neuf, parce qu'elle renferme ce nombre de Provinces. Le nom de Sikokf, c'est-à-dire pays de l'Ouest, lui est encore donné par les Japonois, & les Etrangers l'ont appellée par corruption l'isle de Cikoko. Comme une de ces principales Provinces s'appelle Bongo, les Voyageurs ont appliqué ce nom à toute l'isle, & sur les cartes on la nomme quelquefois Ximo, parce que les Portugais aborderent dans un lieu qui s'appelloit ainsi.

Les villes les plus remarquables qu'on trouve dans cette isle sont Nangazaki & Fucheo ou Funai, qui est la capitale du Royaume ou de la Province de Bongo.

EMPIRE DU JAPON.

Nangazaki, seul port par lequel on puisse entrer au Japon, n'étoit qu'un pauvre hameau qui servoit de retraite à un petit nombre de pêcheurs, lorsque les Portugais arriverent au Japon, & y formerent des établissements. Le commerce que ces peuples y firent d'abord avec succès, attira dans le port de Nangazaki une grande quantité de navires étrangers venant de la Chine, de la Corée & même des Indes. En même temps les habitants des Provinces voisines invités par l'attrait du gain, n'hésiterent pas à s'établir à Nangazaki, & par ce moyen cette ville s'accrut insensiblement, & devint une des plus florissantes villes du Japon. Après l'expulsion des Portugais, cette ville déchut un peu de sa grandeur; mais quoiqu'elle soit aujourd'hui médiocrement peuplée, elle ne laisse pas d'être encore fréquentée par les Négociants, qui ont la permission de commercer au Japon, tels que les Hollandois & les Chinois. Le port de Nangazaki est très-bon, mais de difficile accès, à cause des bancs de sable, des bas-fonds & des rochers qui se rencontrent à l'entrée. On a élevé le long du havre plusieurs bastions pour défendre le Fort; & du côté des terres, la ville est ouverte, c'est-à-dire qu'elle n'a ni murailles, ni fortifications, ni châteaux. Ses rues sont étroites & irrégulieres, & comme le terrein y est fort inégal, on ne fait que monter & descendre continuellement. Les édifices les plus remarquables de Nangazaki sont 1°. les *Janagura*, espece d'arsenaux, dans lesquels on garde quelques jonques Impériales ou vaisseaux de guerre avec leurs agrès; 2°. le *Ten-Siogura* ou magasin à poudre, & 3°. les Palais des deux Gouverneurs, qui demeurent perpétuellement dans la ville. Il est défendu aux Etrangers d'habiter dans Nangazaki; de sorte que les Hollandois, qui ont le privilége de commercer au Japon, habitent une petite isle nommée *Desima* ou l'isle de Dé, & qui est située dans le port; les Chinois ont leur comptoir, & leur habitation derriere la ville sur une éminence, située au Midi. Leur demeure est environnée d'une muraille, & ils ne peuvent sortir de cette enceinte sans une permission particuliere des Magistrats.

Cette isle est entre les deux autres, & les Japonois l'appellent Sikokf, parce qu'elle est divisée en quatre Provinces. La plus remarquable de ses villes est Tosa ou Tonsa au Midi; c'est la principale ville qu'on rencontre dans toute l'isle, & elle est la capitale d'une des Provinces auxquelles elle donne son nom.

Isle de Sikokf ou Tonsa.

Les trois grandes isles dont on vient de voir une courte description, sont environnées d'un nombre infini d'autres isles, dont quelques-unes sont fertiles, très peuplées, & même assez grandes pour former des Gouvernements & des principautés; & d'autres sont stériles, pauvres, peu habitées, ou même absolument désertes. L'Empire du Japon en général est borné par des côtes escarpées, & par une mer orageuse & semée d'écueils. Cette mer ayant d'ailleurs très-peu de fond, ne peut recevoir que de petits bâtiments, & il semble, comme le remarque un Voyageur, que la Nature, en rendant inaccessibles les isles du Japon, & les fournissant de toutes les choses nécessaires aux besoins & à l'agrément de la vie, ait prétendu

en former un petit Monde séparé, & indépendant du reste de l'Univers.

EMPIRE DU JAPON.

Commerce des Portugais au Japon.

Les premiers Européens qui ayent découvert les isles du Japon furent trois Marchands Portugais. Ils s'appelloient, l'un Antoine da Mota, le second François Zeimoto, & le troisieme Antoine Peixota. Ils étoient à bord d'une jonque qui alloit à Siam, & ils furent jettés par la tempête sur les côtes de l'isle de Sikokf dans l'année 1542. Après avoir essuyé bien des fatigues & évité plusieurs dangers, ils aborderent enfin dans un port du Royaume de Bongo, & eurent occasion de connoître un grand Empire, où aucun Européen n'avoit pénetré avant eux. La nouvelle de cette découverte piqua la curiosité des Négociants de Goa, capitale de l'Empire Portugais dans les Indes. Ces Négociants résolurent d'envoyer tous les ans dans la Province de Bongo un navire chargé de marchandises des Indes. Ils réussirent dans leur projet au-delà même de leurs espérances; car ils ne tarderent pas à devenir en quelque sorte maîtres de Nangazaki, le meilleur port du Japon, & ils obtinrent la permission d'établir un comptoir à Macao, qui leur servit d'entrepôt pour les marchandises d'Europe. Ces marchandises consistoient la plûpart du temps en bagatelles, que les Japonois achetoient avec un empressement qui en augmentoit considerablement le prix. Les Portugais tiroient tous les ans des sommes immenses du Japon; ils envoyoient toutes ces richesses à Macao, d'où elles étoient transportées en Portugal.

Les vaisseaux destinés à porter des marchandises au Japon, conduisirent aussi dans ce pays plusieurs Missionnaires pour y prêcher le Christianisme, qui ne fit pas moins de progrès que le commerce. La décadence de l'un & de l'autre commença en même temps, & dès le premier Edit publié contre les Chrétiens, il fut défendu aux marchands Portugais d'embarquer à l'avenir aucun Missionnaire sur leurs vaisseaux. Le zele pour la propagation de la foi obligea les Portugais à continuer de conduire des Religieux au Japon; mais comme on s'apperçut de leur contravention aux défenses du Prince, on se détermina à visiter leurs vaisseaux lorsqu'ils entreroient dans le port, & ces visites donnerent lieu à plusieurs vexations, qui diminuerent d'une maniere sensible les profits que les Portugais avoient jusqu'alors retirés de leur commerce au Japon. L'arrivée des Hollandois dans ce pays, & la permission qu'ils obtinrent en 1611 d'y établir un comptoir, acheverent de désesperer les Portugais. Ceux-ci mirent tout en usage pour détruire les Hollandois, qui de leur côté chercherent tous les moyens imaginables pour nuire aux Portugais. Cette conduite des deux Nations, loin de leur être avantageuse, servit à inspirer aux Japonois une égale défiance pour l'une & pour l'autre.

L'Empereur du Japon redoutant plus particulierement les Portugais, à cause des anciennes liaisons qu'ils avoient dans ses Etats, songea à se mettre à l'abri des entreprises qu'ils pourroient faire, & en conséquence il ordonna en 1635 qu'on bâtît dans le havre de Nangazaki, & près de la ville, un Fort environné d'eau. Les ordres du Souverain furent ponctuellement exécutés, & on éleva à la hâte dans le Fort quelques maisons de bois qu'on assigna pour domicile aux Portugais. Ils furent obligés de se

conformer aux volontés de l'Empereur, & dès qu'ils furent rassemblés dans leur petite isle qu'on appella *Desima*, on leur donna des Gardes qui les tenoient comme emprisonnés. Deux ans après que les Portugais eurent essuyé cette mortification, on les soupçonna d'avoir trempé dans une conspiration qui éclata, ou au moins d'avoir fomenté des révoltes; & pour les punir & leur ôter les moyens de se faire craindre à l'avenir, ils furent bannis à perpétuité du Japon par un Edit solemnel publié en 1637. Malgré cet Edit les Portugais se maintinrent encore deux ans au Japon, & la principale cause de cette tolérance vint de ce qu'on avoit besoin d'eux pour se procurer quelques marchandises d'Europe. Enfin la Compagnie Hollandoise établie au Japon s'étant engagée à fournir ce pays de toutes les marchandises qu'on pourroit y désirer, la Cour n'eut plus aucun ménagement pour les Portugais. On les déclara de nouveau ennemis de l'Empire; on les força de l'abandonner, & enfin on les fit embarquer avec tous leurs effets avant la fin de l'année 1639.

Les défenses expresses qu'on fit aux Portugais de ne plus remettre les pieds au Japon, & les menaces dont on chercha à les effrayer en cas de contravention, n'empêcherent pas les Directeurs du commerce de Macao de vouloir faire une tentative l'année suivante pour se rétablir dans l'esprit des Japonois. En vertu de ce projet, où le desir du gain avoit plus de part que la prudence, les Directeurs envoyerent au Cubo une Ambassade solemnelle composée de plusieurs Portugais. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour obtenir la révocation de l'Edit de bannissement. Les Ambassadeurs & leur suite s'embarquerent sur un vaisseau; mais à peine ce navire parut-il dans la rade de Nangazaki, que plusieurs barques Japonoises remplies de soldats l'investirent de tous côtés, & mirent aux fers tout l'équipage. Les Ambassadeurs réclamerent en vain le droit des gens, l'Empereur les regarda comme des criminels qui avoient désobéi à ses ordres, & les condamna à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée à la rigueur, & il n'y eut que douze domestiques à qui l'Empereur fit grace, à condition qu'ils s'embarqueroient aussitôt sur un mauvais navire qu'on leur fournit, & qu'ils s'en retourneroient à Macao porter la nouvelle de la mort des Portugais. On les chargea d'ajouter que si quelqu'un de la Nation avoit la témérité de reparoître, on lui feroit subir le même supplice.

Commerce des Hollandois.

Le même hasard, ou plutôt le même danger qui avoit conduit les Portugais au Japon, y fit aborder les Hollandois en 1598. Ils étoient sur un navire de leur Nation qui faisoit voile vers les Indes, & qui fut jetté sur la côte orientale de Niphon, assez près de Jedo. Le vaisseau, suivant une loi récemment établie au Japon, fut confisqué au profit de l'Empereur, & les passagers furent mis aux fers. Cependant on rendit aux Hollandois la liberté au bout de quelques jours, & ils obtinrent la restitution de leur navire avec la permission de commercer dans le pays. Un des Pilotes Hollandois & quelques Particuliers consentirent à se fixer au Japon, & on prétend que le Pilote, qui étoit Anglois de naissance, & qui portoit le nom de Guillaume Adam, trouva moyen de s'introduire à la Cour, & de gagner les bonnes graces de l'Empereur.

EMPIRE DU JAPON.

Le vaisseau Hollandois, en quittant les côtes du Japon, se rendit aux Indes, & la nouvelle qu'il y porta des favorables dispositions des Japonois pour les Hollandois, causa une grande joye à ceux de ces derniers qui etoient établis aux Indes. En conséquence les Hollandois équiperent deux petits bâtimens qui mouillerent au port de Firando dans le mois de Juillet de l'année 1609. Le Commandant des deux navires envoya à la Cour deux de ses Commis chargés de riches présens pour le Cubo. Le Gouvernement du Japon commençoit à être indisposé contre les Portugais; de sorte que dans la vûe de les chagriner, on fit aux Hollandois la réception la plus avantageuse, & malgré les représentations & les intrigues des Portugais, on permit à leurs concurrents d'avoir un comptoir à Firando, & on leur en expédia les Lettres patentes en 1611.

Le commerce des Hollandois au Japon s'établit, pour ainsi dire, sur les ruines de celui des Portugais, qui, comme on l'a déja vû, furent entierement expulsés du Japon. Cependant les avantages que les Hollandois retirerent de leur trafic, ne furent pas toujours les mêmes, & leur commerce a éprouvé différentes révolutions qui l'ont fait tomber peu à peu, au point qu'il est moins considérable aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. Le temps de la plus grande prosperité du commerce Hollandois au Japon, doit se prendre depuis l'an 1611, jusques dans l'année 1641. Dans l'année 1638, on conçut quelques soupçons contre ces Européens, & le Ministere leur donna ordre de démolir un bâtiment de pierres de taille qu'ils avoient élevé auprès de leur comptoir. Les Hollandois, qui étoient peut-être avertis qu'au moindre signe de mécontentement de leur part, des soldats Japonois devoient les massacrer, obéirent sans hésiter & s'efforcerent même de paroître indifferents, en voyant détruire un édifice qui leur avoit couté beaucoup de peines & de dépense. Ces marques de soumission ne calmerent pas les inquiétudes de la Cour, & deux ans après la sortie des Portugais, les Hollandois se virent relégués dans l'isle de Desima, qui avoit servi de prison aux premiers.

Aussitôt que les Hollandois furent enfermés dans l'endroit qu'on leur assigna, ils perdirent quantité de leurs priviléges; néanmoins comme ils étoient seuls maîtres du commerce, ils en retirerent encore des profits considérables jusqu'à l'année 1685. Alors on borna la quantité des marchandises dont ils devoient faire trafic tous les ans; on prit de nouvelles précautions contr'eux, & on les assujettit à des réglemens & à des visites fort incommodes. Les principales marchandises qu'ils portent au Japon sont des soyes crues de la Chine, du Tonquin, de Bengale & de Perse; d'autres soyes de toutes espéces tirées des mêmes pays; des étoffes de laine, de soye & de coton venant de Bengale, des côtes de Coromandel & de plusieurs autres lieux des Indes; des draps d'Europe, des serges communes, & d'autres étoffes, des bois de teinture, des peaux de buffles ou de cerfs, des cuirs ordinaires, du poivre, du sucre, des noix muscades & d'autres épices, du camfre de Borneo & de Sumatra, du mercure, du cinnabre, du safran, de l'alun, du plomb, du salpêtre, tirés en partie de Bengale, & en partie de Siam, du corail, de l'ambre, du *catechu*, appellé ordinairement *terra Japonica*, du storax liquide & de l'antimoine, des miroirs, des lunettes d'Europe, &c.

Empire du Japon.

Toutes ces marchandises payent à la ville de Nangazaki un droit de quinze pour cent, & ce qu'il produit est partagé entre les bourgeois de la ville, comme un dédommagement des incommodités qu'un commerce étrangers leur cause. En effet, tous les habitants de Nangazaki sont assujettis à faire jour & nuit la garde, & à d'autres corvées aussi pénibles, sans compter l'embarras de faire venir de loin des provisions de bouche, car le terroire de Nangazaki est fort stérile.

Les formalités qu'on observe à l'arrivée des vaisseaux Hollandois sont infinies. On les attend toujours dans le mois de Septembre vers la fin de la monson du Sud-Ouest, qui est la seule saison propre à ce voyage. Dès que les Gardes, chargés de l'inspection du port, découvrent un de ces vaisseaux, ils en avertissent sur le champ les Gouverneurs de Nangazaki, & ceux-ci font ordonner au Directeur de la Compagnie Hollandoise d'envoyer trois hommes de son comptoir au devant du navire, afin d'instruire tous ceux qui sont dessus de la conduite qu'ils doivent tenir pendant leur séjour à Desima, & pour demander la liste des marchandises & des Passagers, avec toutes les lettres qu'il y a à bord. La liste & les lettres sont portées aux Gouverneurs, qui les font examiner attentivement par des Interpretes, avant que de les remettre entre les mains du Directeur de la Compagnie, & on permet alors au vaisseau d'entrer dans le port. Aussitôt qu'il y paroît, des Japonois préposés pour en ôter les armes de toutes espèces, se les font rendre avec la derniere rigueur, & deux bateaux remplis de Gardes se rangent aux côtés du navire, & ne le quittent point qu'il ne mette à la voile pour s'en retourner. Aucun Passager ne doit sortir du vaisseau avant la visite des Commissaires, qui s'y rendent le lendemain de son arrivée, & qui se font accompagner par une escorte de soldats. Ces Commissaires font une revûe exacte de toutes les personnes qui sont dans le navire, s'informent de leur âge, de leur naissance, du lieu de leur patrie & de la qualité de leur emploi. Lorsqu'on les a satisfaits sur toutes les questions qu'ils jugent à propos de faire, ils lisent aux Passagers les reglements & les statuts de Police qu'ils doivent suivre tant qu'ils seront à Desima, & ces ordonnances sont affichées dans le navire & dans plusieurs quartiers de l'isle.

On songe ensuite à décharger le navire des marchandises qu'il contient, & il est reglé qu'elles doivent être transportées à Desima par des portefaix du pays. A mesure qu'on entre les ballots dans l'isle, des Commissaires les font ouvrir pour s'assurer si les marchandises sont telles qu'on les a marquées dans l'état qu'on leur en a fait. Il n'y a rien qui puisse être exempt de cette visite, & si le propriétaire d'un coffre qu'on veut ouvrir ne se présente pas pour en donner la clef, on le brise à coups de hache. Après cette visite on fouille les Passagers, & si on trouvoit sur eux quelques marchandises, quelques chapelets, des livres de prieres, ou des médailles empreintes d'une croix ou de la représentation de quelque Saint, on en feroit un crime capital à tous les Hollandois, qui ne pourroient s'en laver qu'en livrant les coupables ou en leur faisant donner la mort.

A l'approche de la nuit les Commissaires chargés des visites se retirent dans Nangazaki; mais avant leur départ, ils enferment les Hollandois dans leurs maisons après les avoir comptés, & tous les marins ils les font passer

EMPIRE DU JAPON.

en revûe un à un, pour s'assurer que personne n'est échappé. Toutes les marchandises qu'on a visitées restent dans des magasins, jusqu'à ce qu'il plaise aux Gouverneurs d'assigner le temps du *Combang*, ou de la vente. Quelques jours avant celui qui est déterminé, on affiche aux portes de Desima une liste de toutes les marchandises dont les Hollandois se proposent de faire le débit. La vente se fait en présence de deux Subdélégués des Gouverneurs & des Officiers, qui ont une inspection particuliere sur le Fort de Desima. La salle dans laquelle on expose les marchandises est ouverte dans toute son étendue, de maniere que les passants ont la commodité de voir ce qui est étalé. On n'y met qu'une sorte de marchandise à la fois, & ceux qui se présentent pour en acheter, donnent un ou plusieurs billets, sur lesquels ils font différentes offres. Les Directeurs Hollandois ouvrent ces billets, & après avoir séparé les hauts prix de ceux qui sont au dessous, ils les remettent à un Interprete, afin qu'il les lise l'un après l'autre, en commençant par les plus hautes encheres. L'Interprete demande trois fois hautement quel est l'offrant ou l'acheteur, & si personne ne se présente, il met le billet à part & prend le suivant. Il continue de la sorte en descendant jusqu'à ce que quelqu'un reclame le billet, & alors on fait signer les acheteurs, afin de leur livrer les marchandises le lendemain. Quand une espéce de marchandise est ainsi vendue, on passe aux autres qui s'achetent avec les mêmes formalités.

La Compagnie Hollandoise des Indes orientales a soin d'entretenir au Japon un Directeur particulier, qui n'est jamais en charge qu'une année, & qui est obligé de s'en retourner à Batavia sur le même vaisseau qui apporte son successeur. Une des principales fonctions de ce Directeur est d'aller tous les ans saluer l'Empereur & lui offrir les présents accoutumés, dont la quantité & la valeur sont toujours reglées par des Commissaires de l'Empereur. Aussitôt que le Directeur & les autres Députés sont arrivés à la Cour & que le jour de l'audience est fixé, ils se rendent dans l'ordre suivant au Palais de l'Empereur. Le Directeur, porté dans une superbe chaise, est précédé par les Députés, qui, au nombre de quatre ou cinq, marchent un à un, montés sur des chevaux que leurs valets menent par la bride. Le premier Interprete suit immédiatement la chaise du Directeur & est monté aussi à cheval. Tous les Hollandois ont sur leurs habits une robe de soye noire, couleur déterminée pour ces sortes de cérémonies. A quelque distance de l'Interprete paroît un nombreux cortége de domestiques qui sont à pied.

Lorsque les Hollandois sont arrivés à la porte du Palais Impérial, qui consiste en trois châteaux fermés chacun d'une clôture particuliere, on les fait traverser un grand pont, afin de pénétrer dans l'intérieur du premier château. Au bout du pont se trouvent l'une après l'autre deux portes fortifiées, entre lesquelles il y a toujours un petit corps de garde. En sortant de la derniere porte, les Hollandois s'avancent dans une place assez étendue, où ils sont reçus par une Garde plus nombreuse qui les introduit dans le second château. Alors le Directeur descend de sa chaise & toute sa suite met pied à terre pour se rendre tous au troisieme château, qui est le lieu où loge l'Empereur. On arrive à ce château par un grand pont de pierres

pierres qui aboutit à quelques bastions bien fortifiés, après lesquels on passe dans une rue étroite & tortueuse flanquée de deux murailles d'une hauteur extraordinaire. Au bout de cette rue on rencontre une Garde composée de cent soldats rangés en bon ordre dans une salle très-vaste. Les Ambassadeurs s'arrêtent en cet endroit, & y attendent qu'on vienne les chercher par ordre de l'Empereur, pour les introduire dans la salle d'audience, dont la disposition est assez particuliere.

Empire du Japon.

C'est un appartement d'une grandeur frappante, extrêmement exhaussé & enrichi de plusieurs ornements recherchés. D'ailleurs il est obscur, ce qui est sans doute causé par le grand nombre de paravents qu'on y place, & par ce qu'il ne reçoit le jour qu'au moyen des croisées qui donnent sur une petite cour. Au fond de la salle & vis-à-vis des croisées, il y a deux cabinets, d'autant plus sombres qu'ils ne tirent la lumiere que de la salle, à laquelle ils communiquent seulement par des jalousies. Dans le plus grand de ces cabinets sont les Ministres d'Etat; dans l'autre, qui est plus enfoncé & dont le parquet est plus élevé, se place l'Empereur accompagné quelquefois d'une partie de sa famille. Les Conseillers d'Etat, les Princes & les autres Seigneurs de l'Empire forment une double haye dans la grande salle, dont les avenues sont aussi bordées d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes.

Dès que l'Empereur est arrivé dans son cabinet d'audience, les Officiers, chargés d'introduire en sa présence le Directeur Hollandois, l'appellent à haute voix, & le font approcher seul du cabinet Impérial. L'Ambassadeur doit alors faire les inclinations & les révérences prescrites, qui consistent à se mettre à genoux, à baisser la tête presque jusqu'à terre, à se trainer en rempant vers l'Empereur, & à regagner ensuite de la même maniere sa place sans tourner le dos à ce Prince, & sans proférer un seul mot. Kaempfer, de qui on tient ce détail, s'est trouvé lui-même, à ce qu'il assure, à une semblable audience, & il rapporte que l'Empereur, après diverses questions qu'il fit faire de sa part aux Ambassadeurs Hollandois, exigea d'eux plusieurs choses bisarres, comme de se complimenter les uns les autres dans leur langue naturelle, de contrefaire les gens yvres, de chanter, de danser à leur maniere, &c.

Telles sont les formalités gênantes auxquelles les Japonois assujettissent les Hollandois, qu'ils traitent d'ailleurs avec une hauteur & une dureté insupportables. On les observe, dit Kaempfer, comme des espions & des traîtres; on les enferme dans une espéce de maison de force, & on les garde avec les mêmes précautions que s'ils étoient des bêtes féroces. Les Hollandois essuyent toutes ces mortifications avec un flegme admirable, & achetent ainsi la liberté de jouir des avantages du commerce, qu'ils ne partagent qu'avec les seuls Chinois.

Tentatives des Anglois pour commercer au Japon.

Deux ans après l'établissement des Hollandois au Japon, un vaisseau Anglois, commandé par le Capitaine Guillaume Saris, jetta l'ancre dans un des ports de cet Empire: il y avoit alors à la Cour Guillaume Adams, Pilote dont on a parlé plus haut, & qui étoit Anglois de Nation. La bienveillance naturelle, que chacun sent pour ses compatriotes, porta Adams à solliciter pour les siens, & il leur procura la permission d'établir un comptoir

à Firando, & la liberté de trafiquer dans tous les ports du Japon. Le Capitaine Saris, après avoir séjourné quelque temps à la Cour, s'embarqua pour l'Angleterre avec des lettres du Cubo, & une copie en caractères Chinois des priviléges qu'il avoit obtenus pour sa Nation. Plusieurs Anglois, sous la direction du Chevalier Cock, resterent au Japon, afin d'entretenir utilement la bienveillance des Japonois.

On ignore les raisons qui déterminerent les Anglois à renoncer en apparence à leur commerce au Japon; on sçait seulement qu'en 1624, ils n'avoient plus de comptoir dans ce pays, & qu'ils ne songerent à y rentrer qu'en 1673. Alors un de leurs navires nommé *le Retour*, se présenta pour entrer dans le port de Nangazaki. Il ne fut pas plutôt apperçu de la ville qu'un des Gouverneurs envoya quelques barques pour reconnoître ce bâtiment, & jugea à propos d'aller lui-même le visiter, en se faisant accompagner d'un Secrétaire & de cinq Interpretes, dont l'un parloit Portugais & les quatre autres Hollandois. Sur les questions qui furent faites au Capitaine Anglois touchant le but de son voyage, il répondit qu'il venoit solliciter le rétablissement du commerce que sa Nation avoit déjà fait dans le Japon, & qui avoit été interrompu pendant cinquante ans. Il remit en même temps au Gouverneur de Nangazaki une copie des priviléges que le Capitaine Saris avoit obtenus, & deux lettres pour l'Empereur; l'une de la part du Roi d'Angleterre, & l'autre de la Compagnie des Indes Orientales.

Le Gouverneur Japonois satisfait des réponses des Anglois, leur fit encore différentes questions, qui, suivant le sentiment de plusieurs Ecrivains, lui avoient été suggerées par les Hollandois. Ces questions étoient; s'il étoit vrai que les Anglois fussent Chrétiens; si l'Angleterre étoit en paix avec l'Espagne & le Portugal; si effectivement le Roi de la Grande-Bretagne avoit épousé la fille du Roi de Portugal, & enfin s'il étoit né beaucoup d'enfants de ce mariage. Le Capitaine Anglois répondit que son Souverain & ceux de sa Nation professoient la même Religion que les Hollandois; que la Grande-Bretagne étoit en paix, non seulement avec l'Espagne & le Portugal, mais encore avec toutes les Nations de l'Europe; que le Roi Charles avoit épousé une Princesse de Portugal, sans que cette alliance le dût porter à embrasser la Religion, & tous les intérêts des Portugais; & que d'ailleurs il n'avoit point d'enfants de cette Princesse. A ces réponses le Capitaine Anglois ajouta qu'il étoit chargé de plusieurs présents pour l'Empereur. Il en fit voir une partie au Gouverneur qui en parut satisfait, & après avoir permis aux Anglois de jetter l'ancre dans le port, à condition qu'ils livreroient toutes leurs armes, il se retira.

Dès que le Gouverneur Japonois fut sorti du navire Anglois, il le fit environner par plusieurs barques Japonoises, & des Commissaires prirent les noms de tous les Anglois qui étoient à bord, & dresserent un état des marchandises dont leur navire étoit chargé. On enleva ensuite la poudre, le plomb, l'artillerie, & jusqu'aux armes des passagers. Cependant les Anglois demeurerent dans leur vaisseau, & au bout d'un mois ils apprirent que l'Empereur informé de leur arrivée, & quels ils étoient, leur refusoit la permission de commercer au Japon, sous prétexte qu'ils étoient sujets

d'un Prince allié à l'ennemi de la Nation Japonoiſe. Ces refus étoient accompagnés d'ordres précis de partir au plutôt. Le Capitaine Anglois chagrin du peu de ſuccès de ſon voyage, repréſenta aux Gouverneurs de Nangazaki le danger qu'il pourroit courir en mettant ſur le champ à la voile, comme on le lui ſignifioit, & enfin il obtint quelque délai.

Les vents retinrent encore les Anglois l'eſpace de quarante-cinq jours depuis l'arrivée des ordres de l'Empereur, & au bout de ce temps ils remirent à la voile pour quitter les côtes du Japon. On leur rendit fidelement leurs armes & leurs munitions de guerre, en leur ſignifiant de nouveau de ne jamais reparoître à la vûe d'aucun port du Japon. Tel fut le ſuccès du projet d'établiſſement que les Anglois avoient formé, & dont les commencements avoient paru ſi favorables ſous le Capitaine Saris, par le crédit de Guillaume Adams.

Commerce des Chinois au Japon.

Longtemps avant que les Européens paruſſent ſur les côtes du Japon, il y avoit une communication & une ſorte de correſpondauce entre les habitants de ce pays & les Chinois; mais ces derniers n'oſoient faire commerce qu'en ſecret, parce que leurs Empereurs le leur défendoient expreſſément. Depuis le dernier conquérant Tartare qui ſoumit la Chine, les ports de cet Empire ont été ouverts aux Etrangers, & les navires Chinois ont eu la permiſſion de trafiquer au dehors. En vertu de cette permiſſion les Négociants de la Chine ont étendu leur commerce dans pluſieurs Contrées de l'Orient, & particulierement au Japon, où ils avoient déjà d'anciennes habitations.

Les Chinois abordoieut d'abord indifféremment dans tous les ports du Japon, mais par la ſuite ils préférerent celui de Nangazaki, & ils furent même obligés de fixer leur commerce dans cette ville, lorſqu'un ordre précis interdit l'entrée de tous les autres ports aux Etrangers. Ce reglement ne cauſa aucune peine aux Chinois, parce qu'ils avoient la liberté d'envoyer a Nangazaki telles marchandiſes qu'ils vouloient, & en auſſi grande quantité qu'ils le jugeoient à propos. D'ailleurs, ils obtinrent la permiſſion de profeſſer ouvertement leur Religion, & de bâtir trois Temples à Nangazaki. Ils jouirent de ces priviléges pendant quelque temps, & les auroient vraiſemblablement conſervés, ſi le Miniſtere Japonois n'eût été informé que les Miſſionnaires qu'on avoit bannis du Japon, & qu'on y regardoit comme les ennemis déclarés de l'Empire, avoient trouvé un aſyle auprès de l'Empereur de la Chine. Cette connoiſſance rendit les Chinois ſuſpects à la Cour du Japon, qui eut encore de nouveaux motifs de défiance, lorſqu'on trouva ſur quelques jonques Chinoiſes des livres concernant la Religion Chrétienne. Les allarmes redoublerent en cette occaſion, & le Gouvernement Japonois voulant remedier aux déſordres qu'il appréhendoit de la part des Chinois qui favoriſoient les Chrétiens, limita leur trafic à une certaine quantité de marchandiſes, & regla le nombre des jonques qui devoient entrer tous les ans dans le port.

Les précautions furent pouſſées plus loin en 1688, & on défendit aux Chinois toute communication avec les gens du pays; de ſorte qu'au lieu de la liberté dont ils avoient joui juſqu'alors, on leur aſſigna, comme aux Hollandois, une demeure particuliere à l'extrémité méridionale de la ville.

EMPIRE DU JAPON.

On bâtit exprès sur une petite éminence hots des murs de Nangazaki, plusieurs cabanes destinées à loger les Négociants Chinois. On environna de fossés, de palissades & de portes fortifiées le terrein sur lequel ces cabanes étoient rangées, & on mit aux portes de bons corps de gardes. Les Chinois obligés de se soumettre à ces nouveaux reglemens, ou à renoncer totalement au commerce qu'ils faisoient au Japon, prirent le premier parti, & continuerent de transporter dans ce Royaume les marchandises qu'ils avoient coutume d'y vendre. Ils ont dans l'année trois temps reglés pour aborder à Nangazaki; le premier au Printemps, & ils ne peuvent avoir plus de vingt jonques. Leur second voyage se fait en Eté, & on permet l'entrée du port à trente jonques, & enfin ils en amenent vingt en Automne. Toutes les barques Chinoises au-delà de ce nombre, ou celles qui paroissent après le temps de la vente sont forcées de s'en retourner, & n'ont pas même la permission de décharger leur cargaison pour la déposer dans des magasins.

Les Chinois n'ont point d'Agens ni de Directeur de leur commerce qui résident au Japon. Ils n'occupent même la demeure qui leur a été assignée que dans le temps de la vente, & dès que ce temps est passé, chacun se rembarque sur la jonque qui l'a amené, & le comptoir reste vuide. Les principales cargaisons des jonques Chinoises consistent dans des soyes écrues ou filées de la Chine & du Tonquin; toutes sortes d'étoffes de laine, de soye & de coton; du sucre, des pierres de calamine pour l'alliage du cuivre; de la thérébentine, de la gomme, de la myrrhe, des bois de senteurs, du camphre, du gensing, & d'autres drogues aromatiques ou médecinales. Les Chinois font aussi un assez grand commerce de livres de toute espece, principalement de ceux qui traitent de Morale & d'autres matieres philosophiques; mais avant que ces livres soient exposés en vente, ils sont examinés avec la plus sévere exactitude par des Censeurs publics.

Les formalités observées dans la vente des marchandises Chinoises sont presque semblables à celles qui se pratiquent en vendant les marchandises des Hollandois, excepté néanmoins que ceux-ci payent un droit moins considerable que celui qu'on tire des Chinois. D'ailleurs, ces derniers ne peuvent emporter aucune espece monnoyée, & on les contraint de convertir en cuivre ou en marchandises du pays tout l'argent qu'ils retirent de leur vente.

CHAPITRE XXVII.

ISLES DE L'ASIE DANS L'OCÉAN.

LES isles de l'Asie, qu'on trouve dans l'Océan composent sept principaux corps d'isles, auxquels il faut joindre l'isle de Ceylan. On en compte six du Nord au Sud, sçavoir, 1°. les isles qui sont vers le détroit du Nord; 2°. les isles du Japon; 3°. les isles Mariannes ou des Larrons; 4°. les Philippines ou Manilles; 5°. les Moluques; 6°. les isles de la Sonde

Au Sud-Ouest de la presqu'isle occidentale de l'Inde se trouve le septieme corps d'isles, sçavoir les Maldives, & au Sud-Est on rencontre l'isle de Ceylan. ISLES DE L'ASIE.

Les isles voisines de la Tartarie orientale, & situées vers le détroit du Nord, sont dans l'Océan oriental ou mer du Sud. Elles sont placées à l'entrée du golphe d'Amour, d'Amur ou de Kamtchatka, au Nord des isles du Japon. Au Nord-Est du Kamtchatka, on voit une grande terre qui est vis-à-vis de l'embouchure de l'Anadir. Cette terre, suivant toutes les apparences, n'est point une isle, & on a de fortes présomptions que c'est une presqu'isle adhérente à la partie voisine de l'Amérique. Plusieurs même prétendent que les peuples qu'on voit aujourd'hui dans l'Amérique y sont originairement entrés par cette presqu'isle. Quoi qu'il en soit, ses habitants se nomment *Puchochotskes* ou *Pogukotskes*; ils sont idolâtres, & leur langue ainsi que leurs usages ont des différences remarquables avec ceux des peuples du continent de la Siberie. Ces peuples pendant l'hiver passent sur la glace & entrent en Siberie, où ils apportent des pelleteries dont ils font commerce. 1°. Isles voisines de la Tartarie orientale.

Les isles, qui sont à l'entrée du golphe d'Amur, sont assez nombreuses. Les Russes en comptent trente-quatre au Sud du Kamtchatka, mais ils prétendent qu'elles n'ont rien de remarquable. Outre ces trente-quatre isles, on distingue plus particulierement les suivantes, qui sont l'isle de Saghalien, ou d'Amur, les isles de Jeso, Yeso ou Jedso, l'isle de Matsumai, l'isle des Etats, la terre de la Compagnie, & la terre de Gama.

L'isle de Saghalien ou d'Amur, située près de l'embouchure & à l'Ouest de la riviere d'Amur, est fort grande & garnie de forêts. Les martres zibelines s'y trouvent en quantité, & les Russes, maitres de cette isle, font la chasse à ces animaux. Les Chinois, prétendant que l'isle d'Amur dépendoit de la Tartarie Chinoise, se sont opposés à la pêche des perles que les Russes y avoient établie en 1728. mais ces derniers en sont restés possesseurs malgré toutes les démarches de leurs adversaires. Isle d'Amur.

Les isles de Jedso, qu'on croyoit ci-devant faire partie des Terres Arctiques, sont au nombre de deux. Les Japonois donnent à la plus septentrionale le nom de *Oku-Jeso*, c'est-à-dire, le haut Jeso, & appellent l'autre *Jeso-Gasima*, ou l'isle de Jeso. Comme personne n'a pénétré dans l'Oku-Jeso, on n'en peut rien dire, si ce n'est qu'il y a une riviere assez considérable qui se décharge au Sud-Ouest dans le canal qui est entre les deux isles de Jeso. Le Jeso-Gasima est fort peuplé, & si ses habitants ne négligeoient pas de cultiver les terres, elles produiroient abondamment. La chasse & la pêche font toute la nourriture des Insulaires qui vivent sous des cabanes construites de planches clouées ensemble. On assure qu'il y a dans cette isle des mines d'argent, de cuivre & de fer, & que sa partie méridionale dépend du Prince de Matsumai, qui y a bâti des forteresses. Isles de Jedso.

Les Russes donnent le nom de *Matmanska* à l'isle de Matsumai, qui est ainsi appellée du nom même de sa capitale. Elle est dans le détroit de Sungar, au Midi, & dans le voisinage de Jedso. Si l'on en croit les plus nouvelles relations, & les cartes Japonoises de Kaempfer, & du P. Charlevoix, l'isle de Matsumai appartient au Japon. Isle de Matsumai.

Les Hollandois découvrirent & nommerent cette isle dans l'année 1643. Isle des Etats.

ISLES DE L'ASIE.

Elle est séparée de la partie la plus occidentale de Jedso par le détroit d'Uriez.

Terre de la Compagnie.

En voyageant un peu plus à l'Est, les Hollandois reconnurent une côte qu'ils appellerent Terre de la Compagnie, afin de l'approprier en quelque sorte à la Compagnie des Indes orientales, qui les avoit envoyés à la découverte de ces mers. Cette Terre fut examinée plus attentivement par les Russes, qui ont découvert que c'étoit une isle.

Terre de Gama.

Des Navigateurs de la même Nation ont aussi connu que ce qu'on appelle Terre de Gama, est une isle éloignée de plus de soixante dégrés de la Californie. Cette isle, qui fut apperçue par Gama, Capitaine Espagnol, dans un voyage qu'il fit de la Chine au Mexique, passa d'abord pour une terre ferme, & quelques cartes étendoient sa côte méridionale jusques vers la Californie.

2°. ISLES DU JAPON.

On a vu la topographie de ces isles dans le chapitre qui traite de l'Empire du Japon.

3°. ISLES DES LARRONS OU MARIANNES.

Le nom d'isles des Larrons fut donné par Magellan aux isles qu'il découvrit l'an 1520. au Sud-Est du Japon. Il les appella ainsi, parce que les habitants lui déroberent quelques instruments de fer. Malgré la situation de ces isles qui sont sous la zone torride, l'air y est sain & pur, & la chaleur y paroît supportable. D'ailleurs, on y éprouve plusieurs incommodités, à cause qu'elles sont remplies de cousins, d'autres sortes de moucherons & d'insectes qui tourmentent également les hommes comme les animaux. Les scorpions & les mille-pieds y sont aussi en grand nombre, & sur toutes les côtes, il n'y a ni ports ni bonnes rades où les vaisseaux puissent relâcher. La mer où se trouvent ces isles se nomme l'Archipel de S. Laurent, & fait partie de la mer du Sud.

Lorsque les Espagnols se furent assuré la possession de ces isles, ils les appellerent Isles Mariannes, en l'honneur de leur Reine Marie-Anne d'Autriche qui y envoya des Missionnaires en 1660. Quoique ces isles soient petites & peu considerables, elles furent très-peuplées autrefois; mais aujourd'hui plusieurs sont presque inhabitées. On a seulement laissé deux ou trois cents Indiens à Rota pour y cultiver le riz, & on a transporté le reste des habitants dans d'autres isles fertiles en pâturages & en différents fruits excellents. Ces dernieres sont divisées en isles de *Gani* ou du Nord & en isles du Sud, dont Guan est la principale. Guan, suivant le rapport des Espagnols, peut avoir trente lieues de tour, & environ quatre mille habitants, & il y a un Gouverneur Espagnol & une garnison de cent cinquante hommes d'Infanterie.

La capitale des isles Mariannes est San-Ignatio de Agand. Cette ville, qui est la résidence du Gouverneur pour l'Espagne, est défendue par deux petits Forts garnis chacun de cinq pieces de canon, & par une batterie de cinq autres pieces d'artillerie placées sur une éminence voisine de la mer. Les maisons de cette capitale sont fort bien bâties en pierres & en charpente, ce qui est rare dans ces cantons. Les Indiens y sont plus nombreux que les Espagnols; cependant ils ne cherchent pas à secouer le joug. En général ils sont bienfaits, actifs, & paroissent assez industrieux. La structure des vaisseaux dont ils se servent est très-simple, mais on y remarque

beaucoup d'invention, & ils sont faits de la maniere la plus convenable à la nature des vents qui regnent dans ces mers.

ISLES DE L'ASIE.

4°. ISLES PHILIPPINES OU MANILLES.

Sous le regne de Philippe II. Roi d'Espagne, des Espagnols se fixerent dans les isles que Magellan avoit découvertes en 1520, & les appellerent Philippines du nom de leur Souverain. Ces isles paroissent avoir été connues des Anciens sous le nom de *Manioles*. On en compte jusqu'à douze cents, & leur situation est entre le cent trente-deuxieme & le cent quarante-cinquieme degré de longitude, & entre le sixieme & le dix-neuvieme de latitude septentrionale. Leur terroir est fertile, on y trouve des mines d'or & d'argent, & on y pêche aussi des perles. On dit qu'il y a dans la mer qui les environne une sorte de poisson ou de monstre marin fort singulier. Sa grosseur est celle d'un veau, & il a quelque ressemblance avec les Syrenes si célebrées dans la Fable.

Les plus considerables des Philippines sont au Nord, l'isle de Manille ou de Luçon; au Midi, celle de Mindanao; entre les deux, celle de Cebu; celle de Samar au Nord de Mindanao; à son Orient, celle de Saint-Jean, & celle de Parago, à l'Occident. A l'égard des nouvelles Philippines, elles sont à l'Est.

Isle de Manille ou Luçon.

La plus grande de toutes les Philippines est l'isle Manille, dans laquelle on a bâti trois villes, sçavoir, Manille, la Nouvelle Ségovie, & la Nouvelle Caceres. Toute l'isle est fertile en bled, en riz & en fruits. Elle abonde d'ailleurs en bestiaux & en bons chevaux; l'air y est très-sain, & ses eaux passent pour les plus excellentes qu'il y ait.

Manille.

La capitale de l'isle Manille porte le même nom, & quoique médiocrement grande, elle est assez belle & fort bien peuplée. Le Viceroi pour le Roi d'Espagne demeure dans cette ville, ainsi qu'un Archevêque & un Conseil souverain établi pour toutes les Colonies qui habitent les autres isles. Le port de Manille, nommé Cabite ou Cavite, est vers le Sud, & il ne laisse pas d'être fréquenté, malgré les rochers qui en rendent l'entrée fort difficile. Il y a deux Colléges dans Manille, l'un de Jésuites & l'autre de Jacobins. Le commerce qui se fait à Manille est considerable, & le Roi d'Espagne entretient quelques vaisseaux pour le transport des marchandises.

La Nouvelle Ségovie est un Evêché, & elle a un port avantageux sur la côte septentrionale, à l'embouchure de la riviere de Cayan.

A l'Orient de Manille on voit la Nouvelle Caceres, qui est aussi un Evêché, & qui a de même un assez bon port.

Isle de Mindanao.

La plus méridionale de toutes les Philippines est l'isle de Mindanao, habitée par différents peuples, dont les uns sont libres, indépendants, & demeurent dans les montagnes, & les autres obéissent à un Roi ou Sulthan, qui réside à Mindanao, & qui est Mahométan, ainsi que ses sujets. L'isle est remplie de montagnes, & dans ces montagnes on trouve beaucoup d'or. Un grand nombre de ruisseaux, dont l'eau est fort bonne à boire, arrose les vallées, engraisse & fertilise les terres. Cette Contrée produit en abondance des melons d'eau, des platanes, dont le fruit est excellent & d'un grand usage, des bananes, des oranges, des noix muscades, des clous de girofle, & quantité d'autres fruits rares.

Les Espagnols avoient bâti quelques Forts dans cette isle, au moyen

ISLES DE L'ASIE.

desquels ils s'y maintenoient; mais obligés d'aller secourir Manille, ils sortirent de l'isle, & pendant leur absence le Sulthan de Mindanao ruina les Forts, & s'opposa au retour des Espagnols qui, depuis ce temps, n'ont pû rentrer dans l'isle. Elle a pour capitale une ville de même nom, qui est située sur la côte méridionale, & assez bien fortifiée. Les maisons qui sont élevées de terre sur des pieux, ont leurs toits fort bas, & le Palais même du Roi est construit de cette maniere, excepté qu'il est plus vaste & plus élevé que les logements de ses sujets. Le port de Mindanao est fréquenté par les Etrangers, avec qui les habitants de l'isle trafiquent volontiers, donnant de l'or & d'autres productions de leur pays en échange des marchandises que l'on porte chez eux.

Isle de Cebu. Cette isle est petite, bien peuplée néanmoins, & suffisamment défendue par les Forts qu'on y a élevés de distance en distance. Nombre de Jesus, sa capitale, est le siége d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Manille, & est une ville très-bien fortifiée.

Isle de Samar ou Tendaye. Samar ou Tendaye, située au Nord de Mindanao, passe pour la plus agréable des Philippines, & fut la premiere découverte par Magellan. La ville la plus considerable qu'on y ait bâtie est Guigan.

Isle de S. Jean. Dans l'isle de Saint-Jean, qui est la plus orientale des Philippines, regne un Souverain particulier qui ne dépend pas des Espagnols.

Isle de Parago. La plus occidentale des Philippines, la moins fertile & la moins habitée est l'isle de Parago. Ses habitants refusent de se soumettre aux Espagnols, & ne veulent pas même leur payer tribut.

Nouvelles Philippines. Ces isles, qu'on nomme aussi les isles de Palaos, n'ont été découvertes que sur la fin du dernier siecle. Elles se trouvent à l'Orient des Philippines, & sont trop peu connues pour en dire quelque chose d'assuré.

5°. Isles Moluques. Sous le nom général d'isles Moluques, on comprend toutes les isles qui se trouvent au Midi des Philippines. Elles sont sous la zone torride, & s'étendent depuis le cent trente-deuxieme degré de longitude jusqu'au cent cinquantieme. La découverte de ces isles est dûe à Magellan, qui les soumit aux Espagnols. Les Portugais s'en sont emparés dans la suite, mais ils en ont été bientôt chassés par les Insulaires qui étoient appuyés des Hollandois. Ces derniers, maîtres des Moluques, y font tout le commerce, qui consiste en muscade, clous de girofle & autres épiceries.

Comme on divise les Moluques en grandes & en petites, les grandes sont l'isle de Celebes ou Macassar, & celles de Gilolo, de Ceram, de Timor, &c. Entre les petites on en compte cinq qu'on appelle Moluques propres, & qui sont situées entre l'isle Celebes & celle de Gilolo. Ces isles sont, du Nord au Sud, celles de Ternate, de Tidor, de Motir, de Machian & de Bachian. Il y a encore plusieurs autres isles remarquables, telles que celles d'Amboyne & de Banda, & la plûpart ont des Rois particuliers, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns qui dépendent des Hollandois. Les plus célebres des Moluques sont les isles de Celebes ou Macassar, d'Amboyne & de Banda.

Isle Celebes ou Macassar. Le terroir de Macassar, qui est la plus grande des Moluques, produit abondamment toutes les choses nécessaires aux besoins, & même aux délices de la vie. Les oranges, les citrons, les figues, & toutes sortes de fruits

fruits y font d'un goût excellent, & les forêts font pleines de bois rares, tels que le calambouc, le fandal, &c. On trouve auffi dans cette ifle plufieurs carrieres de très-belles pierres; ce qui n'eft pas commun dans les Indes. Entre quelques Royaumes qu'elle contient, on remarque plus particulierement celui de Macaffar, parce qu'il occupe près de la moitié de l'ifle. Le Roi qui le gouverne eft Mahométan, ainfi que fes fujets, & tous les habitants naturels de cette Contrée font les plus braves de tous les peuples des Indes. On leur reproche la cruauté qu'ils exercent contre leurs ennemis, lorfqu'ils font forcés de prendre les armes pour fe défendre de leurs invafions. Macaffar eft la plus grande ville de toute l'ifle dont elle porte le nom; mais quoiqu'elle foit affez forte & qu'elle ait un bon port, elle eft fort mal bâtie. Les Hollandois qui y font commerce, ont cru devoir l'affurer en élevant une Forterefle, & ils y ont réuffi. ISLES DE L'ASIE.

A l'Orient de l'ifle de Macaffar, on apperçoit celle d'Amboyne, qui, malgré fa petiteffe, produit quantité de clous de girofle. D'ailleurs, on trouve beaucoup de corail dans fes environs, & les Hollandois perfuadés de l'importance d'un établiffement en cet endroit, y ont fait bâtir une Citadelle, & c'eft en effet la meilleure poffeffion qu'ils ayent après Batavia. Ifle d'Amboyne.

La grandeur de l'ifle de Banda eft médiocre, car elle n'a que trois lieues de long fur une de large. Elle eft très-fertile en noix mufcades & en macis, qui eft la fine écorce de la mufcade. Plufieurs petites ifles voifines, dans lefquelles les Hollandois ont des Forts, portent auffi le nom de Banda. L'air y eft mal-fain, & elles font fujettes aux tremblements de terre. Ifle de Banda.

Le nom de la Sonde a été donné à plufieurs ifles placées près du détroit de la Sonde, qui eft entre Sumatra & Java. Ces ifles font fituées en deçà & au-delà de l'Equateur, à l'Occident des Moluques, & s'étendent entre le cent douzieme & le cent trente-quatrieme degré de longitude. L'air qu'on y refpire eft chaud, & il devroit naturellement l'être davantage, fi les longues pluyes & les vents ne le rafraîchiffoient un peu. Au refte, il eft mal-fain pour les Etrangers, & ne convient qu'aux Naturels du pays qui font noirs. Les habitants de ces ifles, qu'on nomme Malais, n'en font pas originaires, & il n'y a même pas longtemps qu'ils fe font établis vers les côtes. Ils font plus policés que ceux qui demeurent dans l'intérieur des terres; ils obéiffent à des efpeces de Sulthans, & trafiquent volontiers avec les autres Nations. Les principales ifles de la Sonde font celles de Borneo, de Sumatra & de Java. Isles de la Sonda.

Les productions de l'ifle de Borneo, qui eft remarquable par fon étendue, font quantité de poivre & le meilleur camphre des Indes. Le camphre eft la gomme d'un arbre extrêmement haut & dont les branches s'étendent beaucoup. On tire trois fortes de gommes de cet arbre; l'une qui fe trouve entre les veines du bois; l'autre qui fort par l'écorce rompue, & la troifiéme qui s'amaffe vers les racines. Les deux premieres gommes font d'abord rouges & elles ne blanchiffent que par la chaleur du foleil ou celle du feu; & la troifieme efpéce eft toujours brune, obfcure, & eft moins eftimée que les deux autres. En général le camphre eft très-fubtil & d'une odeur agréable; mais on en fait quelquefois d'artificiel. On trouve auffi dans Borneo des mines d'or & de diamants, & d'ailleurs on y voit des fruits, du riz, Ifle de Borneo.

Tome VII. Zzzz

ISLES DE L'ASIE.

du fucre, du poivre, de la canelle & toutes fortes d'animaux fort différents de ceux d'Europe.

Quoique les Hollandois n'ayent plus de places fur les côtes de Borneo, ils tirent un grand profit du commerce de cette isle, parce que les habitants portent eux-mêmes à Java les marchandifes dont ils veulent faire trafic avec les Européens. Ces marchandifes font ordinairement de la caffe, du poivre, de la cire & des drogues propres pour la teinture. On ne connoît gueres que les côtes de Borneo; l'intérieur du pays eft habité par des Idolâtres nommés *Beajous*. Ces peuples, qui font bienfaits, robuftes, très-fuperftitieux & fort unis entr'eux, prennent fouvent les armes contre les Malais, par lefquels ils font quelquefois opprimés. Les villes de l'ifle font Borneo, Sambas & Benjarmaffen.

Borneo. La capitale de l'isle porte auffi le nom de Borneo. Elle eft fituée vers le Nord, & paffe pour une ville grande, bien peuplée, & qui a un port très-commode & fort fréquenté. Ses maifons font élevées fur pilotis.

Sambas. Au Sud-Oueft de la capitale on rencontre la ville de Sambas, qui n'a rien de remarquable par elle-même, finon qu'il y a dans fon voifinage une mine de diamants.

Benjarmaffen. La ville de Benjarmaffen, capitale d'un Royaume de même nom, & réfidence du Souverain, fe trouve au Midi fur la côte des Mahométans. Les Hollandois avoient ci-devant un comptoir dans cette ville.

Au Nord-Eft on apperçoit une grande côte qu'on nomme la côte déferte, & fur la côte occidentale il y a un petit Royaume appellé Hermata.

Isle de Sumatra. Le détroit de Malaca & de Singapura fépare l'ifle de Sumatra de la presqu'ifle orientale de l'Inde. Elle produit beaucoup d'épiceries, & le poivre qu'on en tire eft le meilleur des Indes, fi l'on en excepte celui de Cochin fur la côte de Malabar. Il y a d'ailleurs des mines d'or, d'argent, d'autres métaux, & il y croît un arbre fingulier qu'on appelle l'*Arbre trifte*. Il fleurit au coucher du foleil, & fes fleurs, qui font d'un odeur agréable, tombent au commencement du jour. On compte plufieurs Royaumes dans l'ifle de Sumatra, mais le plus confidérable eft celui d'Achem, qui occupe la moitié de l'ifle. Les Hollandois font prefque les maîtres de tous les Souverains de l'ifle, & poffedent quatre ou cinq forterefles puiffantes. Les villes que Sumatra renferme font toutes capitales de petits Royaumes, & fe nomment ainfi qu'eux Andragiri, Manincabo, Indapour, Sambi & Paleban.

Achem. La ville d'Achem, qui eft à l'extrémité feptentrionale de l'ifle, eft auffi la capitale du Royaume de même nom. Les maifons de cette ville font bâties fur pilotis & toutes bien peuplées. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Portugais & les Chinois font un grand commerce à Achem. Ils y apportent du riz qui fait la nourriture des habitants, & reçoivent en échange de l'or tiré du pays même. Le Mahométifme eft la Religion du peuple & du Souverain, & ce dernier loge toujours dans un Palais bâti au milieu de la ville & parfaitement bien fortifié.

Isle de Java. L'ifle de Java eft féparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. On y recueille du riz, du fucre, du benjoin, du poivre très-eftimé, du gingembre & des fruits exquis. On fçait auffi qu'il y a des mines

d'or, d'argent, de cuivre, de rubis, de diamants & de très-belles émeraudes. Entre les singularités de cette isle, on remarque des serpents d'une longueur & d'une grosseur extraordinaires, & on y voit un volcan qui jette des flammes avec beaucoup de violence. Les habitants naturels sont Mahométans, & cette Religion leur fut prêchée par un Arabe, qui est mort chez eux, & dont ils réverent particulierement le tombeau. Les Hollandois sont possesseurs d'une grande partie de l'isle ; l'Empereur de Materan, qu'on appelle aussi l'Empereur de Java, est maître du reste. Les principales villes bâties dans l'isle de Java sont Batavia, Bantam & Materan.

Batavia fut bâtie par les Hollandois en 1619. sur les ruines de Jacatra. Elle est grande, propre, riche, bien peuplée & suffisamment fortifiée. Des marchands de toutes les Nations, & sur-tout de la Chine, se rendent en foule à Batavia, & par le commerce qu'ils y font, ils contribuent à augmenter les richesses & la puissance de cette ville. Cependant les Hollandois penserent la perdre en 1741. parce que les Chinois, qui y étoient abordés en grand nombre, exciterent un soulevement qu'on eut beaucoup de peine à appaiser. On en vint enfin à bout, & depuis ce temps tout y paroît tranquille. Batavia est le siége du Conseil souverain des Indes pour les Hollandois, & ce Conseil est composé d'un Général, qui a l'autorité d'un Viceroi ; d'un Directeur, de six Conseillers ordinaires, & de quelques autres extraordinaires, dont le nombre dépend de la Compagnie des Indes orientales qui réside en Hollande. Ce même Conseil a sous lui six Gouverneurs généraux ; sçavoir, ceux de Paliacate sur la côte de Coromandel, d'Amboyne, de Banda, de Ternate, de Ceylan & de Malaca. La Compagnie Hollandoise envoye tous les ans à Batavia plus de vingt vaisseaux chargés de marchandises d'Europe propres pour les Indes, & ils en rapportent de l'or, de l'argent, des diamants, des perles, du thé, des porcelaines, des épiceries, des soyes, du coton & quantité d'autres marchandises de toute l'Asie. Batavia.

La ville de Bantam, qui est au Nord-Ouest de Batavia, est la capitale d'un Royaume de même nom ; c'est une ville forte, qui a un bon port, & dont le commerce est très-avantageux. Elle est gouvernée par un Prince Mahométan, mais ce Prince est soumis aux Hollandois, qui sont en possession de la meilleure partie du commerce. Bantam.

Sur la côte méridionale de Java se rencontre la ville de Materan, capitale du Royaume de ce nom, & cette ville, qui est fort grande, a un port assez fréquenté. Materan.

Les isles Maldives sont distribuées comme par petits pelotons, & se trouvent au Sud-Ouest de la presqu'isle en deçà du Gange. C'est après avoir fait le tour de l'Afrique, en y allant d'Europe, le premier corps d'isles considérable qu'on rencontre en Asie. Ces isles forment une espece de ligne en deçà & au delà de l'Equateur, depuis environ le quatrieme degré de latitude méridionale, jusqu'au huitieme de latitude septentrionale. Les Portugais, qui les découvrirent l'an 1507. les ont négligées comme peu fertiles & de difficile accès. Elles ne rapportent ni bled, ni riz, mais seulement des oranges, des citrons, des grenades & des cocos. On y trouve du corail, de l'ambre gris & les plus belles écailles de tortues des Indes. 7°. Isles Maldives.

ISLES DE L'ASIE.

L'air de ces isles, qui sont petites & en fort grand nombre, est mal-sain pour les Etrangers. Il paroît qu'il ne fait pas la même impression sur les habitants naturels, car ils ont l'air de jouir d'une bonne santé. Les isles Maldives, qu'on divise en treize principales parties appellées *Attolons*, sont séparées par douze grands détroits remplis de crocodiles. Elles dépendent d'un Roi Mahométan, dont le séjour est fixé à Male, la plus grande des isles, quoiqu'elle n'ait qu'une lieue de tour, & on prétend que cette derniere a donné aux autres le nom sous lequel elles sont connues.

ISLE DE CEYLAN.

L'isle de Ceylan est au Sud-Est de la presqu'isle en deçà du Gange. Elle en est séparée par un détroit de douze à quinze lieues, qui s'appelle le détroit de Manar, & elle s'étend depuis le sixieme dégré de latitude septentrionale jusqu'au dixieme. Elle a du Nord au Sud quatre-vingt-dix lieues de longueur, cinquante dans sa plus grande largeur, & deux cent cinquante environ de circuit. L'isle de Ceylan est très-fertile, & l'air y est plus pur & plus sain qu'en aucun endroit des Indes. Elle produit d'excellents fruits, beaucoup d'épiceries & quantité de canelle, qui est la meilleure qu'on puisse avoir. Les arbres dont on la tire sont en si grand nombre, qu'il y en a des forêts entieres. Toutes sortes de pierres précieuses s'y trouvent en abondance & on pêche des perles sur les côtes. Parmi différentes especes d'animaux dont cette isle est remplie, il y a des éléphants qui sont les plus estimés de toutes les Indes, & on remarque une espece singuliere de singes qu'on appelle *Hommes sauvages*. Ils ont la figure & la taille presque ressemblantes à celles des hommes, & à leur rusticité naturelle ils joignent une grande agilité, beaucoup de hardiesse & un certain art pour se défendre contre les hommes les mieux armés. Cependant on les prend avec des lacets, & lorsqu'on est venu à bout de les rendre doux & familiers, on les dresse à marcher sur les pieds de derriere, & à rendre quelques services avec ceux de devant, comme de rincer des verres, plier du linge, &c.

Les Portugais, qui avoient fait quelques établissements le long des côtes de Ceylan, en furent chassés par les Hollandois vers l'an 1650. & ces derniers, après s'être emparés de toutes les villes & de tous les ports occupés par les Portugais, s'y sont maintenus jusqu'à ce jour. Le milieu du pays est peu connu, & il appartient au Roi de Candie, qui étoit anciennement celui de toute l'isle. Ses sujets, qu'on appelle *Chingulais*, sont noirs & malfaits, mais adroits & fort agiles, & ils sont idolâtres ainsi que leur Souverain. Les principales villes dans l'isle de Ceylan sous la domination des Hollandois sont Jafanapatan, Negombo, Colombo, Pontogale, Batecalo & Trinquilimale.

Candie.

La ville de Candie, capitale de Royaume du même nom, est au centre de l'isle. Elle est grande, bien peuplée & suffisamment défendue.

Fin du septieme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le feptieme Volume.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

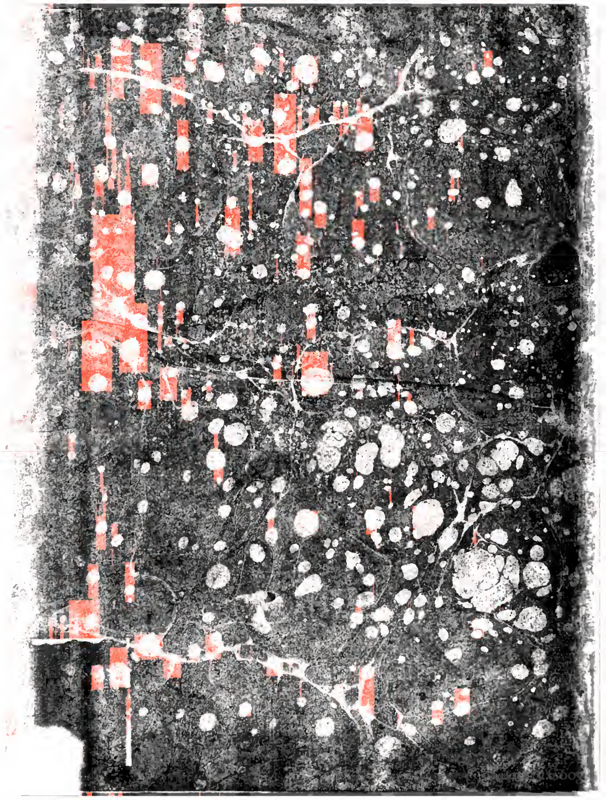
G.

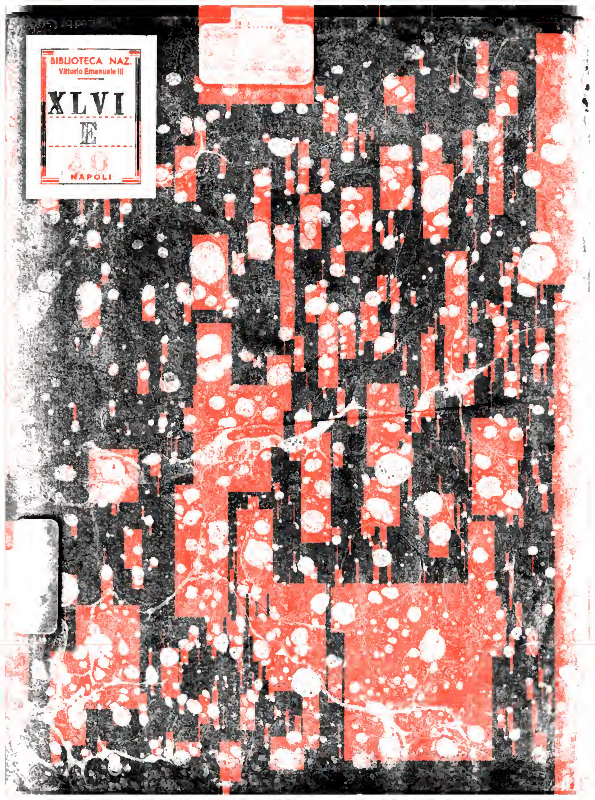
H.

I.

K.

Fin de la Table des Matieres.




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLVI
E
40
NAPOLI

